



**HAL**  
open science

# Caterina Percoto (1812-1887) : entre réformisme social et conscience nationale. Aspirations d'une femme-écrivain italienne au XIXe siècle

Anne Demorieux

► **To cite this version:**

Anne Demorieux. Caterina Percoto (1812-1887) : entre réformisme social et conscience nationale. Aspirations d'une femme-écrivain italienne au XIXe siècle. Littératures. Université Nancy 2, 2011. Français. NNT : 2011NAN21030 . tel-01749129

**HAL Id: tel-01749129**

**<https://hal.univ-lorraine.fr/tel-01749129v1>**

Submitted on 29 Mar 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



## AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : [ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr](mailto:ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr)

## LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

[http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg\\_droi.php](http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php)

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>

UNIVERSITÉ NANCY 2

École doctorale « Langages, temps, sociétés »

**Caterina Percoto (1812-1887) :**  
**entre réformisme social et conscience nationale**

\*

*Aspirations d'une femme-écrivain italienne au XIX<sup>e</sup> siècle*

**Thèse de doctorat – Langue et Littérature Italiennes**

**Présentée par Anne DEMORIEUX**

**Sous la direction de Mme le Professeur Elsa CHAARANI LESOURD**

---

**DATE :** mardi 6 décembre 2011

**JURY :**

Mme Pérette-Cécile Buffaria, Professeur à l'Université de Poitiers

Mme Elsa Chaarani Lesourd, Professeur à l'Université Nancy 2

Mme Marinella Colummi Camerino, Professeur à l'Université Ca' Foscari de Venise

M. Didier Francfort, Professeur à l'Université Nancy 2

Mme Brigitte Urbani, Professeur à l'Université de Provence

## **Titre :**

Caterina Percoto (1812-1887) : entre réformisme social et conscience nationale.  
Aspirations d'une femme-écrivain italienne au XIX<sup>e</sup> siècle.

## **Résumé de la thèse :**

Caterina Percoto, auteure de nouvelles champêtres, est née et a passé l'essentiel de sa vie à San Lorenzo di Soleschiano, village du Frioul, à un moment crucial de l'histoire de l'Italie, le *Risorgimento*, qui aboutit à l'unification italienne.

L'objet de cette thèse est de faire découvrir, à travers sa biographie et son oeuvre, cette écrivaine qui reste encore largement méconnue en dehors de sa région d'origine, en la replaçant en particulier dans le contexte historique du *Risorgimento*.

Dans une première partie, les éléments proposés pour une biographie de Caterina Percoto permettent d'éclairer sa personnalité et son oeuvre. Il s'agit en particulier de montrer la tension constante entre les aspirations de cette femme au tempérament rebelle et les contraintes sociales, familiales et matérielles qui s'y opposent. La prise de conscience précoce de la condition subalterne de la femme, la nécessité de vivre à la campagne et de gérer la propriété agricole familiale, la rencontre avec les milieux libéraux et patriotes du Royaume de Lombardie-Vénétie, sont autant d'éléments qui trouvent une résonance dans son oeuvre.

Dans une deuxième partie, l'étude des nouvelles italiennes de Caterina Percoto, met en évidence l'attention portée aux problématiques de son époque et l'engagement de l'écrivaine dans l'élaboration d'une nouvelle société italienne. Son oeuvre reflète en effet sa prise de position pour une réforme sociale qui conduise à une société plus juste et solidaire, intégrant dignement tous ses membres, femmes et paysans inclus, ainsi que sa dénonciation de la domination autrichienne dans la Péninsule et sa revendication patriotique d'un État italien indépendant et unitaire.

## **Mots clés :**

Caterina Percoto

XIX<sup>e</sup> siècle

Frioul

Risorgimento

Monde rural

Paysans

Condition féminine

Patriotisme

**Title :**

Caterina Percoto (1812-1887) : between social reformism and national conscience.  
Aspirations of an Italian woman-writer in the XIXth century.

**Abstract :**

Caterina Percoto, writer of countryside short stories, was born and spent most of her life in San Lorenzo di Soleschiano, a village of Frioul, at an essential moment in the history of Italy, the Risorgimento, which resulted in the Italian unification.

The purpose of this thesis is, through her biography and works, to make discover this writer who remains largely unknown out of her region of origin, notably with placing her back in the historical context of the Risorgimento.

First, the elements proposed for Caterina Percoto's biography enable us to highlight her personality and works. The purpose is more specifically to show the constant tension between the aspirations of this reckless woman and the social, family, and material constraints which stand in opposition. The early awareness of the inferior position of women, the necessity to live in the countryside and manage the family farm, her meeting with the liberal and patriotic circles of the Lombardy-Venetia Kingdom, all these elements find an echo in her works.

Second, studying Caterina Percoto's Italian short stories draws attention to the great issues of her time and the commitment of this writer in creating a new Italian society. Indeed her works reveal her engagement in favour of a social reform which would end up in a society with more justice and solidarity, a society where all members, peasants and women included, would stand together with dignity. But they also illustrate her denouncing of Austrian dominion over the Peninsula and her patriotic claim for an independent and united Italian state

**Keywords :**

Caterina Percoto

XIXth century

Frioul

Risorgimento

Rural area

Peasants

Women's position in society

Patriotism



# Remerciements

Je souhaite exprimer ici ma profonde gratitude envers Madame Chaarani qui m'a fait découvrir Caterina Percoto au cours de mon année de D.E.A. et m'a guidée dans ce travail de recherche. Un grand merci à elle pour ses encouragements, ses précieuses suggestions, ses conseils avisés et ses relectures critiques attentives.

Je tiens à remercier également Romano Vecchiet et Francesca Tamburlini pour leur accueil chaleureux à la *Biblioteca civica* « Vincenzo Joppi » d'Udine, ainsi que tout le personnel pour sa gentillesse et sa disponibilité.

Pour mes amis et mes proches qui m'ont confortée dans mon travail et qui m'ont patiemment écoutée parler de Caterina, j'ai une pensée reconnaissante.  
Un merci particulier à Cécile pour son aide précieuse avec le résumé en anglais.  
*Grazie mille* aussi à Mario et Letizia qui m'ont accueillie chez eux à Udine.

Je remercie Alexandre pour son immense compréhension, les heures d'écoute qu'il m'a consacrées, le réconfort dans les moments de doute, et, accessoirement, l'aide technique apportée.

À mes parents qui m'ont soutenue et encouragée tout au long de mes études, je voudrais dire toute ma reconnaissance.

Merci Papa pour ton *coaching* efficace.

Merci Maman d'avoir relu avec patience et application tout mon texte.









# Introduction



La comtesse Caterina Percoto naquit Frioulane le 19 février 1812, et mourut, par la grâce de l'Histoire, Italienne, dans la nuit du 14 au 15 août 1887<sup>1</sup>. Elle assista en effet, depuis son village natal de San Lorenzo di Soleschiano, dans la province d'Udine, aux vicissitudes de sa chère patrie, vivant toutes les étapes du *Risorgimento* : de la Restauration à la Révolution de 1848, du très décevant armistice de Villafranca (11 juillet 1859) à la paix de Vienne (3 octobre 1866), et à l'annexion de Rome (octobre 1870), tant désirées. Elle eut donc la satisfaction de voir la nation italienne, pour qui battait son cœur de patriote, se libérer de la domination étrangère et s'unir en un seul État. Ce fut sans doute l'une des rares satisfactions que lui accorda la vie ; cette vie qu'elle imaginait sans doute tout autrement dans sa jeunesse : une vie aux côtés de l'homme qu'elle aimait, une vie avec des enfants à élever, une vie faite de rencontres et de voyages... S'il n'est pas facile de savoir à quoi elle rêvait, jeune fille, il n'est pas difficile, en revanche, d'affirmer qu'elle n'aspirait sûrement pas à l'existence d'une femme célibataire, isolée dans la campagne frioulane. Ce fut pourtant cette vie-là qu'elle connut.

Née dans une antique famille de la noblesse frioulane malheureusement désargentée, Caterina Percoto s'installe définitivement avec les siens – sa mère, veuve depuis 1821, et ses frères cadets – dans la demeure de la propriété paternelle, à San Lorenzo, en 1836, après avoir passé quinze années à Udine, dont sept comme pensionnaire au couvent Santa Chiara. Elle y habitera toute sa vie, quittant occasionnellement le village pour séjourner dans d'autres lieux du Frioul et de la Vénétie et visiter Vienne ainsi que quelques grandes villes italiennes.

Ne s'étant jamais mariée, pour une raison dont elle a jalousement gardé le secret, elle consacre sa vie au reste de sa famille – à sa mère malade, à ses neveux orphelins – et à la propriété agricole dont elle s'occupe, aidée par l'intendant don Pietro Comelli. Elle a cependant une autre occupation à laquelle elle s'adonne dans les moments qui n'appartiennent qu'à elle : elle écrit.

Et avant d'écrire, elle lit. En effet, à sa sortie du couvent, en 1829, alors qu'elle est « dans ces premières années de la jeunesse que l'on a l'habitude de nommer insouciantes mais [...] qui sont en revanche les plus fécondes en pensées, car c'est alors que doit se créer toute la base de nos futures convictions »<sup>2</sup>, Caterina découvre les « plaisirs divins »<sup>3</sup> de la lecture en même temps que la première injustice faite aux femmes :

<sup>1</sup> Nous adaptons le célèbre *incipit* des *Confessioni* de Nievo car nous trouvons qu'il convient parfaitement au cas de cette femme qui, nous le verrons, fut une fervente patriote.

<sup>2</sup> « Nuova nel mondo, inesperta delle gioje e dei dolori della vita, io mi trovo in quegli anni primi della giovinezza, che si sogliono chiamare spensierati, ma che io credo invece siano i più fecondi di pensiero, perchè gli è allora che tutta si dee creare la base delle nostre future convinzioni [...]. » C. PERCOTO, « Una pagina della mia biografia : A proposito del signor Odilon Barot », in « Pagine Friulane », a. VI,

« Come ridire i sogni fantastici, le idee bizzarre, i giudizi curiosi che si suscitavano nella mia mente così digiuna e nuova di tutto ? Tra le tante deduzioni, ch'io andava allora facendo, una mi pareva ogni giorno più vera, ed era : ch'io avevo patito una grande oppressione ed una enorme ingiustizia nell'essere stata, a cagione del mio sesso, privata per tanto tempo delle gioje dello spirito ; e nel modo che potevo, procuravo di riparare coll'istruirmi e col leggere. »<sup>4</sup>

Son esprit curieux a soif de savoir, elle lit avec avidité les livres de la bibliothèque paternelle, et se met à réfléchir à ce merveilleux instrument de connaissance qu'est la langue de l'écrivain, s'essayant à la traduction. Ses lectures lui permettent également de se connaître elle-même, de mettre des mots sur les sentiments qu'elle éprouve, d'exprimer ses états d'âme : elle consigne tout cela dans son journal intime, cet objet qui, avec sa propre chambre<sup>5</sup>, constitue une « affirmation de soi » pour la jeune fille, comme le rappelle Yvonne Knibiehler<sup>6</sup>.

Si, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, une femme lisant un ouvrage autre qu'un livre de dévotion constitue déjà une exception<sup>7</sup>, une femme qui écrit commet, quant à elle, une véritable transgression<sup>8</sup>. C'est ce que fait Caterina Percoto en commençant à envoyer, à partir de 1839, des articles de nature philologique et des considérations esthétiques, ainsi que des traductions, au journal triestin « La Favilla », une revue libérale et italophile. Prétendre intervenir dans un champ du savoir érudit qui appartient aux hommes est sans doute une infraction trop importante pour l'époque, mais la jeune femme a des qualités intellectuelles indéniables, aussi l'oriente-t-on vers l'écriture de textes narratifs. Caterina Percoto devient donc auteure de nouvelles, un genre qui semble parfaitement conforme à sa nature.

---

n. 7, Domenica 3 settembre 1893. Signalons que l'écrivaine, qui s'est intéressée dans un premier temps à la philologie, emploie l'adjectif « spensierato » dans son sens étymologique de « privé (S privatif) de pensée », d'où la contradiction apparente entre la définition des premières années de la jeunesse et le fait que cet âge de la vie est celui où s'élabore notre pensée.

<sup>3</sup> « Ma lo spettacolo della natura di cui potevo allora rallegrarmi il cuore, non aveva confronto con i piaceri divini di che mi facevano godere i miei libri, nella solitudine di quella povera cameretta. » *Ibidem*.

<sup>4</sup> « Comment redire les rêves fantastiques, les idées bizarres, les jugements curieux qui se formaient dans mon esprit qui avait été privé de tout et était si neuf ? Parmi les nombreux raisonnements que je faisais alors, il y en avait un en particulier qui me semblait toujours plus vrai. C'était que j'avais été victime d'une grande oppression et d'une énorme injustice en ayant été, à cause de mon sexe, privée pendant longtemps des joies de l'esprit ; et j'essayais d'y remédier comme je pouvais en m'instruisant et en lisant. » *Ibidem*.

Nous signalons que tous les textes de Caterina Percoto cités dans cette thèse sont reproduits tels quels avec les éventuelles erreurs de langue qu'ils comportent.

<sup>5</sup> « Io mi ricordo sempre con una specie d'affetto della cameretta romita, ch'io allora abitavo nella città d'Udine [...]. » *Ibidem*.

<sup>6</sup> Cf. Y. KNIBIEHLER, « Corps et cœurs », in G. DUBY, M. PERROT, *Histoire des femmes en Occident*, vol. 4, *Le XIX<sup>e</sup> siècle*, sous la dir. de G. Fraisse et M. Perrot, Paris : Plon, 1991, p. 371.

<sup>7</sup> Cf. M. DE GIORGIO, « La bonne catholique », in DUBY, M. PERROT, *Histoire des femmes en Occident*, vol. 4, *Le XIX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 182.

<sup>8</sup> Cf. E. RASY, *Le donne e la letteratura : scrittrici, eroine, e ispiratrici nel mondo delle lettere*, 3e éd., Roma : Editori Riuniti, 2000, p. 27.

Écoutant son cœur, ainsi que le lui conseille Francesco Dall'Ongaro, l'un des rédacteurs de « La Favilla » qui devient en quelque sorte son mentor, et regardant autour d'elle, l'écrivaine trouve son inspiration dans le monde des paysans frioulans qu'elle côtoie chaque jour. Elle esquisse ainsi des portraits de personnages rencontrés, ou rédige de petites chroniques de la vie rurale à partir d'histoires vécues qu'on lui a racontées. Dans ses récits, elle met en scène des personnages vivants, aux traits psychologiques souvent bien définis, ancrés, grâce à leurs gestes, dans une réalité quotidienne précise ; elle peint avec talent les paysages de sa terre natale qu'elle aime tant, en décrit les coutumes et les traditions dans une approche quasi anthropologique. Pour ce faire, elle utilise une langue italienne médiocre – bien qu'elle ait parfois tendance à employer certains termes recherchés ou archaïques, puisés dans la tradition littéraire –, teintée de termes dialectaux et de régionalismes, dont les structures se rapprochent davantage de celles de la langue orale. Elle privilégie ainsi, dans ses nouvelles, le monde paysan qu'elle connaît bien et qu'elle représente de manière réaliste, avec une affection sincère, dénonçant avec sensibilité les conditions de vie misérables de ces humbles gens, et montrant qu'ils sont porteurs de saines valeurs morales. Mais Caterina Percoto focalise parfois son attention sur l'autre pôle de la société, celui de la riche aristocratie, habitante des villes, souvent présente en contrepoint avec son égoïsme et sa vacuité. Elle approche alors ce monde qui est le sien, mais auquel elle se sent pourtant étrangère, à travers sa propre expérience, dénonçant l'injustice et la violence qui y est faite aux femmes. Car l'une des grandes originalités de l'écrivaine frioulane est d'accorder essentiellement le premier rôle à des femmes, et en particulier à des paysannes, démontrant ainsi la grande attention qu'elle porte à la condition féminine.

Au moment où, dans les années 40, Caterina Percoto commence sa carrière littéraire, on assiste à une crise de la littérature italienne. Alors que le modèle du roman historique s'épuise, certains intellectuels réfléchissent aux bases d'un nécessaire renouveau répondant à l'élargissement du public et aux exigences de la société qui, sous l'impulsion de la bourgeoisie, est en pleine mutation. Le Milanais Carlo Tenca s'interroge en particulier, dans la « Rivista Europea », sur la mission de l'écrivain et sur les critères d'une littérature qui soit réellement populaire, exprimant la nécessité d'introduire dans le roman la dimension sociale<sup>9</sup>. Il accueille avec enthousiasme les nouvelles de l'écrivaine frioulane. Celle-ci dépeint dans ses pages le peuple rural du Frioul avec un objectif pédagogique visant à pacifier les rapports entre les deux pôles de la société, le peuple et les classes privilégiées. Ainsi constate-t-il, dans une lettre qu'il lui écrit, le 3 mars 1847, pour l'inviter à collaborer à sa revue :

---

<sup>9</sup> Cf. M. COLUMMI CAMERINO, *Idillio e propaganda nella letteratura sociale del Risorgimento*, Napoli : Liguori, 1975, p. 196-211.

« Purtroppo sono pochi, pochissimi, quelli che scrivono col cuore al pari di lei, e noi abbiamo bisogno soprattutto di chi tenga svegliati i gentili affetti e le soavi memorie, di chi c'insegni colla parola benevolmente ad amare, a compatire, a benedire. »<sup>10</sup>

L'intellectuel milanais n'est pas le seul, loin de là, à réserver un bon accueil aux nouvelles de Caterina Percoto qui sont appréciées dans les milieux libéraux et patriotes. En effet, contrairement à la majorité de la noblesse frioulane favorable à l'Autriche, la comtesse de San Lorenzo éprouve un fort sentiment patriotique qui la conduit à affirmer, comme ses amis journalistes de « La Favilla », l'italianité de sa région, c'est-à-dire qu'elle considère que le Frioul doit faire partie d'une Italie unifiée. Elle exulte lorsque, en mars 1848, Udine, comme bien d'autres villes, secoue ses chaînes et se rebelle contre la domination autrichienne. Sa joie, hélas, est de bien courte durée, car le Frioul est vite reconquis par les troupes du général Nugent qui lui font chèrement payer de s'être soulevé. Caterina Percoto est choquée par la violence de la répression et elle éprouve alors le besoin de dénoncer par écrit les exactions commises. Ses courageuses interventions sur le « Giornale di Trieste » lui valent la persécution de la police autrichienne, mais elles lui assurent également l'estime des autres patriotes. Les bastions de résistance – Palmanova, Osoppo, et surtout Venise – ainsi que les différents mouvements révolutionnaires qui secouent la Péninsule, la laissent encore espérer une victoire de la cause italienne. En 1849, la réaction triomphe, hélas, et l'amertume de la défaite succède à l'espoir. À partir du *biennio* révolutionnaire, en sus de sa dimension documentaire et sociale, la production percotienne se colore d'une teinte patriotique. L'écrivaine manifeste désormais dans ses nouvelles, plus ou moins directement, son désir que sa patrie s'affranchisse du joug de la domination autrichienne, et que la nation italienne s'unisse au sein d'un seul État libéral et moderne.

Le succès de ses nouvelles s'amplifie, les demandes de collaboration à différents journaux se multiplient : c'est la consécration littéraire pour cette femme qui, depuis son lointain Soleschiano, a su faire connaître et apprécier ses récits. Un recueil de ses nouvelles est publié dans la célèbre collection « Biblioteca nazionale » de l'éditeur Felice Le Monnier, en 1858. Niccolò Tommaseo en rédige l'introduction dans laquelle il loue la franchise de sa prose qui se vivifie au contact du dialecte, sa bienveillance envers le peuple, sa sincère participation à la vie des champs, la vérité des situations qui révèlent la beauté des âmes. Les *Racconti* reçoivent partout un bon accueil et l'édition est vite épuisée.

La situation personnelle de Caterina Percoto est nettement moins réjouissante : entre sa santé fragile, les tâches ménagères à accomplir, la propriété agricole à gérer, l'écrivaine ne peut consacrer tout le temps qu'elle voudrait à l'écriture. Les difficultés économiques des

---

<sup>10</sup> *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, Udine : Del Bianco, 1990.



Percoto s'aggravent et, lorsque sa mère décède en 1853, c'est elle qui hérite de tous les passifs de la famille ; elle ne parviendra jamais à assainir complètement sa situation financière.

Après la mort de l'un de ses frères, elle accueille à San Lorenzo les trois fils de celui-ci et se charge de leur éducation, ce qui l'amène à réfléchir à la pédagogie. Partant encore une fois de son expérience, elle rédige un roman épistolaire – qui n'a pas la même fraîcheur que les nouvelles – dans lequel elle expose ses considérations sur le sujet. Elle commence également à collaborer aux journaux de l'éditeur milanais Alessandro Lampugnani, ce qui renforce sa vocation pédagogique et son intérêt pour la question de l'éducation des femmes. Sa compétence en la matière est reconnue par ceux qui, à l'époque, se penchent aussi sur la question, tels Jacopo Bernardi, Raffaello Lambruschini ou Gino Capponi. Cela lui vaut, après l'unification, différentes propositions dans le secteur de l'éducation : elle accepte celle du Ministre de l'Instruction Publique, Cesare Correnti, de devenir Inspectrice des instituts pour filles de Vénétie, mission qu'elle accomplit pendant deux ans, de 1871 à 1872. Dans les années 60, elle se spécialise, pour des raisons financières, dans l'écriture de récits moralisateurs de littérature jeunesse, qui ont l'avantage de lui être rétribués par son éditeur.

Lorsqu'elle décède en août 1887, les journaux régionaux célèbrent celle que Pacifico Valussi appelle alors la « contessa contadina »<sup>11</sup>, louant ses grandes qualités morales et la bonté de ses nouvelles, mais les journaux nationaux « annoncent sa mort avec une sobre indifférence et des paroles de circonstance »<sup>12</sup>. C'est le premier signe d'un désintérêt pour l'œuvre de Caterina Percoto qui, après avoir autrefois été si populaire et si appréciée, après avoir tant ému les lecteurs, ainsi que le rappelle Matilde Serao dans sa brève nécrologie<sup>13</sup>, tombe rapidement dans l'oubli pour ne plus être qu'une voix isolée, incarnant la littérature régionale frioulane pour sa production – légendes et traditions – en dialecte. Seuls les chercheurs frioulans (Gianfranco D'Aronco, Bindo Chiurlo, Giuseppe Marchetti, Amedeo Giacomini) s'intéressent encore à elle et à ses écrits. Les intentions pédagogiques et la langue incertaine de ses nouvelles italiennes ne correspondent plus, quant à elles, aux goûts du public du début du XX<sup>e</sup> siècle. Toutefois, au lendemain de la

<sup>11</sup> Cf. P. VALUSSI, *Caterina Percoto : Commemorazione letta nell'adunanza del 19 agosto 1888 dal socio ordinario Pacifico Valussi*, Udine : Doretta, 1890.

<sup>12</sup> « Quando nella calura agostana del 1887, dopo anni di isolamento e di dolorose infermità, abbandona definitivamente questo mondo, i giornali nazionali (eccezion fatta naturalmente per i quotidiani e i periodici veneto-friulani) annunciano con sobria indifferenza e con parole di circostanza la sua morte. » A. CHEMELLO, « Introduzione » a C. PERCOTO, *Racconti*, a cura di A. Chemello, Roma : Salerno Editrice, 2011, p. XIV.

<sup>13</sup> « Pochi libri hanno avuto, per un certo tempo, tanta popolarità, sono più piaciuti, hanno più commosso, dei racconti della Percoto. » Nécrologie paru dans la rubrique *Api, mosconi e vespe* du « Corriere di Roma illustrato » du 20 août 1887. Adriana Chemello, qui le cite, signale qu'elle se distingue des autres nécrologies de la comtesse frioulane en raison de son opportunité et de son humanité. Cf. *ibidem*.

première guerre mondiale, alors que le courant irrédentiste revendique l'appartenance à l'Italie des territoires correspondant au Frioul oriental (Gorizia, Trieste, Istrie), les nouvelles patriotiques de Caterina Percoto, qui dénoncent l'occupation autrichienne, sortent momentanément de l'oubli<sup>14</sup>. Plus tard, en plein courant néoréaliste, Alberto Spaini propose une anthologie de ses nouvelles dont il souligne la dimension réaliste. D'autres interventions ponctuelles attirent l'attention sur l'écrivaine, comme celle de Vittore Branca, en 1959, mais elles restent isolées. Pour que Caterina Percoto sorte définitivement de l'ombre, il faut attendre les années 1970, années où Michele Prisco (1972) et Bruno Maier (1974) s'occupent chacun d'une anthologie de ses nouvelles. Au même moment, grâce à l'intérêt nouveau porté par la critique à la littérature champêtre (Sergio Romagnoli, Arnaldo Di Benedetto, Pietro De Tommaso, Iginio De Luca, Marinella Colummi Camerino), l'écrivaine frioulane retrouve une place dans les histoires de la littérature italienne. Elle a été, depuis, régulièrement étudiée. En plus de son insertion dans le genre champêtre, la critique s'est intéressée à sa dimension pédagogique (Flavia Bacchetti, Rossana Caira Lumetti) et surtout, depuis les années 90, à son statut de femme-écrivain ainsi qu'à la représentation des femmes et à la question féminine dans son œuvre. Parallèlement, ses textes ont été à nouveau proposés au public, soit isolés dans des anthologies de nouvelles, soit regroupés dans de nouvelles anthologies de son œuvre. Enfin, en 2011, une édition critique des *Racconti* établie par Adriana Chemello est parue dans la collection « Novellieri italiani » de la maison d'édition Salerno. Bien que l'on puisse se réjouir du regain d'intérêt en Italie pour cette écrivaine, elle reste malheureusement très peu connue en France. Or, parce qu'elle a connu, à notre avis, des expériences originales tant sur le plan personnel que littéraire, elle mérite qu'on la fasse connaître, d'où le propos de ce travail de la présenter au public français.

Pour faire découvrir un auteur, il nous semble indispensable de commencer par une présentation de sa vie et de sa personnalité. La consultation des différents profils biographiques existants nous a révélé une image de Caterina Percoto qui se modifie, se précise, s'enrichit, au fur et à mesure que l'on s'éloigne des premiers portraits laudatifs de l'écrivaine. Elle nous a également montré que l'on savait peu de choses d'elle : il y a plusieurs zones d'ombre, en particulier en ce qui concerne un éventuel amour de jeunesse contrarié, et beaucoup d'imprécisions chronologiques quant aux événements évoqués. Nous avons donc souhaité proposer une biographie enrichie et restructurée de l'auteure.

---

<sup>14</sup> Eugenia Levi publie, en 1918, un recueil des textes strictement patriotiques de Caterina Percoto. Cf. *Sotto l'Austria nel Friuli. 1847-1866. Racconti per i giovinetti, per il popolo, per i soldati. Dagli scritti di Caterina Percoto*, a cura di Eugenia Levi, Firenze : Bemporad, 1918. Alessio Di Giovanni, quant à lui, consacre une conférence à l'écrivaine frioulane dans laquelle il insiste en conclusion sur son amour de la patrie, qui dérive de son amour pour sa terre natale. Cf. A. DI GIOVANNI, *Caterina Percoto*, Noto : Giovanni Di Giovanni éd., 1919, p. 41-47.

Le fonds Percoto de la *Biblioteca civica* d'Udine constitue pour cela une mine précieuse d'informations et nous n'avons pas manqué de le consulter. Cependant, la quantité de matériel conservé est telle qu'il était impossible de tout étudier dans le cadre d'un travail de recherche pour une thèse de doctorat, sachant que nous souhaitions aussi aborder l'œuvre de l'écrivaine. Il a donc fallu faire des choix. Nous avons décidé d'écarter le manuscrit Ms 3995 qui contient quelque 1605 copies de lettres adressées par Caterina Percoto à un nombre important de correspondants. Si ces documents présentent certes un intérêt indéniable pour approfondir la connaissance de sa vie et de sa personnalité, ils avaient, dans le cadre de ce travail, plusieurs inconvénients. Outre le problème du dépouillement de ce matériel abondant, l'autre problème, et non des moindres, est qu'il manque dans la plupart des cas le destinataire et la date, ce qui rend, à notre avis, les informations difficilement exploitables pour une biographie si l'on n'a pas, auparavant, une bonne connaissance de la vie et des relations de l'écrivaine. Aussi avons-nous choisi d'aborder la question sur l'autre versant, c'est-à-dire en partant des lettres reçues par Caterina Percoto (datées et signées, elles) regroupées dans le manuscrit Ms 4108. Les lettres de Prospero Antonini, riches en détail de toutes sortes, se sont avérées les plus intéressantes, d'autant que la Bibliothèque a fait chercher et transcrire les lettres que Caterina Percoto lui a envoyées<sup>15</sup>. Il est étonnant qu'aucun chercheur n'ait encore publié cette correspondance. En examinant de près les lettres du comte Antonini, ainsi que le reste de la correspondance, nous sommes parvenue à dater des lettres figurant dans le Ms 3995 et à établir que certaines lettres de l'écrivaine classées comme étant adressées à Prospero Antonini avaient en réalité un autre destinataire. Une autre source précieuse a été le manuscrit Ms 4104 qui est divisé en plusieurs dossiers et qui contient un nombre important de documents divers qui nous renseignent sur les intérêts de l'écrivaine, et en particulier deux journaux intimes qui nous ont été fort utiles pour éclairer certains aspects de sa vie. Nous avons bien sûr également utilisé les correspondances et autres lettres la concernant déjà publiées, ainsi que les différents profils biographiques existants, en essayant, quand les sources n'étaient pas citées, de corroborer les informations données avec des documents personnels de Caterina Percoto et de préciser, dans la mesure du possible, les dates ou les périodes auxquelles s'étaient produits les différents événements.

La production écrite de Caterina Percoto n'est pas homogène et on peut la diviser en cinq catégories. Les deux premières contiennent peu de textes, il s'agit des articles qui n'ont pas un caractère narratif, et des quelques traductions de la *Messiede* de Klopstock qu'elle a publiées. Il y a ensuite les « nouvelles italiennes » – que nous nommons ainsi pour les distinguer des textes écrits en dialecte frioulan – qui constituent la partie la plus

---

<sup>15</sup> Il s'agit des seules lettres du manuscrit Ms 3995 que nous ayons consultées.

importante et, selon nous, la plus intéressante de son œuvre. Nous venons d'évoquer les textes en frioulan : il s'agit pour la plupart de légendes et de traditions orales que l'écrivaine a recueillies auprès des paysans et transcrites dans son dialecte – contribuant ainsi à imposer la variante udinaise du dialecte frioulan comme forme écrite officielle – ; elles sont caractérisées par leur brièveté. Signalons que Caterina Percoto a, pour certains textes comme *L'uccellatore* ou *La mugnaja*, proposé une version italienne et une version frioulane. On trouve enfin des textes qui se caractérisent par leur valeur pédagogique, soit parce qu'ils constituent une réflexion sur l'éducation des enfants comme c'est le cas du *Giornale di mia zia*, soit parce qu'il s'agit de récits destinés aux enfants qui reflètent les conceptions pédagogiques de l'auteure. Notre propos étant, comme nous l'avons dit, de faire découvrir cette écrivaine en France, nous avons choisi de travailler sur un *corpus* de textes limité, à savoir ceux que nous avons désignés par l'appellation « nouvelles italiennes ». Cela correspond aux trente et une nouvelles de la dernière édition des *Racconti* (2011) auxquelles il convient d'ajouter *Il pianto di Venezia nel 1859* et une « *Novella umoristica* » qui nous est parvenue, grâce à Gianfranco D'Aronco, sous le titre *Le monache di Monte Pincio*. Il s'agit des textes composés au cours de ce que nous avons appelé « les années de maturité » de l'écrivaine, c'est-à-dire la période 1844-1864. Ces nouvelles constituent un ensemble homogène, « les différents moments d'un cycle narratif unique reposant sur une fermeté morale rare après Manzoni »<sup>16</sup> ainsi que l'a justement fait remarquer Vittore Branca. Une telle homogénéité est renforcée par la présence récurrente de certains personnages comme le constate Adriana Chemello<sup>17</sup>. Bien que les critiques qui se sont intéressés aux écrits frioulans aient déclaré la supériorité de ces derniers en raison de la spontanéité et de la vivacité de la langue qui les rend authentiques, il nous semble que ce qui fait la valeur des « nouvelles italiennes » est, avant tout, que la personnalité de leur auteure irradie à travers elles. On y retrouve, en effet, sa sensibilité aux beautés de la nature et à la misère des paysans, son indignation contre toute forme d'injustice et de violence, ses aspirations et ses déceptions. En outre, les thématiques qu'elle y aborde sont celles qui nous semblent les plus intéressantes à questionner : la représentation du monde paysan et du Frioul, la condition féminine, la dimension patriotique.

Les deux premières thématiques ressortissent à la dimension sociale de l'œuvre de l'écrivaine qui, comme bon nombre d'intellectuels de l'époque, s'interroge sur les mutations en cours. En effet, au XIX<sup>e</sup> siècle, la société connaît, avec l'essor de la bourgeoisie et du capitalisme, une transformation à la fois sociale et économique, et il apparaît urgent

---

<sup>16</sup> « [...] sembrano i momenti diversi di un unico ciclo narrativo poggiato su una fermezza morale rara dopo il Manzoni. » V. BRANCA, « Per Caterina Percoto », in « Lettere Italiane », a. XI, aprile-giugno 1959, p. 252.

<sup>17</sup> A. CHEMELLO, « Introduzione » a C. PERCOTO, *Racconti*, *op. cit.*, p. XXVIII-XXIX.

de résoudre les tensions naissantes au sein de la société. La Révolution française a eu pour effet d'attirer l'attention sur le peuple et sur la force sociale et politique qu'il pouvait représenter. Elle a également commencé à éveiller la conscience d'un certain nombre de femmes sur la condition d'infériorité dans laquelle elles étaient maintenues. L'intégration ou le contrôle des masses, ainsi que la question de la place des femmes dans la société sont des problématiques qui commencent à être vivement posées au cours du *Risorgimento*. Grâce à sa connaissance du monde paysan et à son expérience de femme, l'écrivaine frioulane donne voix à ces questions et met en scène des solutions à la fois conformes à ses idéaux chrétiens et aux attentes de la bourgeoisie.

Caterina Percoto et son œuvre ont été replacées dans le contexte socio-culturel auquel elles appartiennent, comme l'ouvrage *Caterina Percoto e l'Ottocento*, publié en 2008 par la Bibliothèque Vincenzo Joppi d'Udine, se propose de le faire. Toutefois il est surprenant qu'aucun des articles qu'il contient n'évoque le contexte historique qui leur sert de cadre. Avec l'absence de référence au *Risorgimento*, il nous semble que c'est un aspect important de son œuvre qui est oublié, à savoir sa dimension patriotique, pourtant reconnue et appréciée par ses contemporains au point de lui valoir, en 1864, un portrait de Garibaldi dédicacé de la main même du général, et sûrement à l'origine de son plus vaste succès dans la Péninsule. Tommaso Scappaticci a publié une monographie assez complète de l'auteure quoiqu'il néglige, à notre avis, la question féminine en la fusionnant avec celle de la représentation de l'aristocratie. Cette question n'a, en effet, que récemment été prise en compte par la critique. Or, elle constitue, selon nous, l'une des originalités de Caterina Percoto que nous essaierons de mettre en évidence. Il est le seul, à notre connaissance, à avoir approfondi « l'approche de la thématique *risorgimentale* » de l'écrivaine en lui consacrant un chapitre<sup>18</sup>. Il y montre, à travers l'étude des nouvelles où la thématique patriotique apparaît évidente, la « tendance [de Caterina Percoto] à établir une connexion entre chronique et histoire et à insérer des scènes de la vie rurale et quotidienne dans la plus large perspective de la lutte nationale »<sup>19</sup>. Le chercheur montre comment, dans les différentes nouvelles, se manifeste le sentiment patriotique de

<sup>18</sup> Cf. T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini. Studio su Caterina Percoto*, Napoli : Edizioni Scientifiche Italiane, 1997, « L'approdo alla tematica risorgimentale », p. 125-148.

<sup>19</sup> « E anche alcuni dei *Raccontini* e degli scritti in dialetto friulano, come *Gl'innocenti* e *Li striis di Germanie*, affrontano temi patriottici, ma è soprattutto nelle novelle che suscitarono la preoccupazione di Le Monnier (e, in più, nel *Bastone* e nel *Pianto di Venezia*) che si evidenzia la tendenza a stabilire una connessione fra cronaca e storia e a inserire scene di vita rurale e quotidiana nella più ampia prospettiva della lotta nazionale. » *Ibid.*, p. 127. L'éditeur florentin Le Monnier, qui publia la première édition des *Racconti* de Caterina Percoto, craignait que le livre ne soit censuré et l'auteure persécutée par la police, en raison de nouvelles dans lesquelles se manifestait clairement son sentiment antiautrichien. Les textes en question sont *La donna di Osopo*, *La coltrice nuziale* et *A Jalmicco nel 1848*. Ce dernier texte est finalement écarté du recueil.

l'écrivaine, on peut lui reprocher toutefois de ne pas suffisamment les mettre en relation les unes par rapport aux autres dans une perspective diachronique.

C'est pour remédier à cette lacune que nous avons choisi de consacrer une part importante de notre étude de l'œuvre de Caterina Percoto à la dimension patriotique de ses nouvelles, ce qui permet également de la replacer dans un contexte national italien et non plus seulement régional<sup>20</sup>. Il nous a paru important, pour cette partie, de considérer les textes dans l'ordre chronologique de leur écriture afin de déceler d'une part, à partir de quand apparaît la prise en compte du contexte politique et historique dans son œuvre, et surtout quels événements font réagir l'auteure et trouvent un écho dans ses nouvelles, et de repérer, d'autre part, une éventuelle évolution de son sentiment patriotique. Rappelons, en effet, qu'il y avait à l'époque bien des façons d'être patriote, que tous n'avaient pas la même définition de la nation italienne, de ses limites, des modalités selon lesquelles elle devait exister. Il convient dès lors de se demander de quel courant Caterina Percoto se rapprochait : était-elle plutôt *democratica* ou modérée ? favorable à une solution unitaire ou fédéraliste ? qu'en était-il de la position par rapport au Pape et à l'Église de cette femme profondément croyante ? Tenter de répondre à ces questions nécessitait de prendre en compte non seulement les « nouvelles italiennes », mais aussi des textes appartenant aux autres catégories mentionnées, ainsi que des documents de l'auteure d'ordre privé – lettres, journaux intimes, projets d'écriture inachevés par exemple – dans lesquels elle exprimait ses idées politiques. Afin de pouvoir étudier les nouvelles de manière diachronique, nous avons essayé d'établir une chronologie de sa production en nous appuyant sur les articles critiques concernant la collaboration de l'écrivaine à certains journaux ainsi que sur sa correspondance. Une autre question que nous nous sommes posée concernait ses contacts éventuels avec les œuvres de la littérature *risorgimentale*. Partant de l'étude réalisée par Alberto Banti sur le discours national et sa genèse<sup>21</sup>, nous avons examiné les nouvelles de Caterina Percoto en nous demandant dans quelle mesure elles reproduisaient, ou non, les représentations et les mécanismes rhétoriques mis en évidence par l'historien dans ce qu'il nomme le « canon *risorgimentale* », afin de déterminer si l'œuvre de l'écrivaine s'inscrivait dans cette production littéraire destinée à construire l'identité nationale.

---

<sup>20</sup> En effet, le courant de la littérature champêtre, dans lequel elle a été placée, bien qu'ayant des racines européennes – il est commun à différentes littératures nationales comme en France (George Sand), en Allemagne (Berthold Auerbach), en Suisse (Jeremias Gotthelf) ou en Russie (Ivan Tourgueniev) –, apparaît en Italie comme un courant localisé régionalement en Lombardie et en Vénétie. La thématique féminine, en revanche, fait écho aux expériences de femmes d'autres régions – comme Giulia Molino Colombini à Turin ou Giuseppina Guacci Nobile à Naples –, alors que l'approche pédagogique renvoie à l'expérience piémontaise de Jacopo Bernardi et à celles toscanes de Gino Capponi et Raffaello Lambruschini.

<sup>21</sup> Cf. A. M. BANTI, *La nazione del Risorgimento. Parentela, santità e onore alle origini dell'Italia unita*, Torino : Einaudi, 2006.

---

Ce travail s'articulera donc en deux temps : d'abord une présentation biographique de l'auteure, puis une étude de ses « nouvelles italiennes » en fonction des axes évoqués ci-dessus.

Il s'agira pour nous, dans un premier temps, de mettre en évidence les contradictions entre les aspirations d'une femme au tempérament rebelle, qui cherche à trouver une place honorable dans la société, et les contraintes familiales, sociales, matérielles auxquelles elle se heurte, ainsi que d'en éclairer la forte personnalité. Nous soulignerons en particulier sa prise de conscience précoce de la condition subalterne des femmes, la nécessité pour elle de vivre à la campagne et de gérer la propriété agricole familiale, sa rencontre avec les milieux libéraux et patriotes du Nord de la Péninsule italienne et son patriotisme affirmé, autant d'éléments qui trouvent une résonance dans son œuvre.

Dans un deuxième temps, nous présenterons les aspects de ses « nouvelles italiennes » qui nous semblent les plus caractéristiques et les plus importants, dans le sens où ils montrent l'attention portée par l'écrivaine aux problématiques de son époque. À l'intérieur de cette étude, nous distinguerons dans une première partie la dimension sociale de l'œuvre percotienne, dans laquelle nous mettrons en évidence les situations que dénonce Caterina Percoto – celles des classes subalternes de la société, paysans et femmes – ainsi que les solutions qu'elle propose pour les intégrer dignement à la société. Dans une seconde partie, nous étudierons comment apparaît et se développe son discours patriotique ainsi que ses prises de position en faveur d'une Italie unie, indépendante de la domination autrichienne et du pouvoir temporel du Pape, et nous montrerons que son discours s'inscrit parfaitement dans la littérature *risorgimentale* qui vise à fonder une identité italienne que l'auteure revendique pour sa région natale.





## **Première partie**

### **La vie de Caterina Percoto : entre rébellion et résignation**

***Éléments pour une biographie de l'auteure***



## Introduction

Les premiers biographes de Caterina Percoto, qui nous ont éclairés sur sa vie principalement dans un but commémoratif, ont donné une vision idéalisée et donc déformée et édulcorée de l'écrivaine frioulane<sup>1</sup>. Il s'agissait avant tout de célébrer celle que Pacifico Valussi<sup>2</sup> avait surnommée la « *contessa contadina* ». C'est pourquoi le portrait qu'ils en font s'apparente plus au panégyrique d'une sainte qu'à une réelle biographie, comme l'ont justement souligné par la suite Enrica Varisco Ferrero<sup>3</sup> et Tommaso Scappaticci<sup>4</sup>. Ainsi Laura Goretti Veruda s'attache-t-elle à la montrer comme un « stupéfiant modèle de piété filiale, de constance dans les sacrifices, de force dans l'adversité, d'immolation de soi pour le bien d'autrui »<sup>5</sup>. Il se dégage de ces premières biographies l'image d'une femme pieuse et généreuse, qui aurait sciemment préféré une vie calme et simple au contact des paysans à l'agitation et aux mondanités de la ville. Cette image fait écho au portrait esquissé de nombreuses années auparavant par Niccolò Tommaseo dans l'introduction des *Racconti* de Caterina Percoto<sup>6</sup>.

C'est Giuseppe Marchetti qui, le premier, remet en cause cette image de « brave dame du XIX<sup>e</sup> siècle » créée par ce qu'il appelle « l'obsession pédagogique des panégyristes » :

<sup>1</sup> Raffaello Barbiera renvoie à un certain nombre d'articles commémoratifs dans sa présentation de Caterina Percoto dans *Ricordi delle terre dolorose* : G. ZANELLA, « Caterina Percoto ed Antonio Trueba », in « Rassegna Nazionale », Novembre-Décembre 1887 ; G. MARCOTTI, in « Gazzetta letteraria », Turin, 27 agosto 1887 ; A. ARBOIT, in « Raccoglitore », Rovereto ; G. PODRECCA, in « Forumjulii », 20 agosto 1887. Cf. R. BARBIERA, *Ricordi delle terre dolorose*, Milano : Fratelli Treves Editori, 1918, p. 248. Nous nous appuyons personnellement sur les commémorations de Pacifico Valussi et de Laura Goretti Veruda. Cf. P. VALUSSI, *Caterina Percoto : Commemorazione letta nell'adunanza del 19 agosto 1888 dal socio ordinario Pacifico Valussi, op. cit.* ; L. GORETTI VERUDA, *Caterina Percoto : Memoria letta nella alunanza accademica 13 febbraio 1889*, Venezia : Stab. Tipo-lit. Success. M. Fontana, 1889.

<sup>2</sup> Pacifico Valussi (Talmassons 1813 – Udine 1893) fut un journaliste et homme politique frioulan. Il collabora au journal triestin « Favilla » à partir de 1838 puis fut directeur de différents journaux : « Osservatore triestino » (Trieste), « Il precursore » (Venezia, 1848), « Il Friuli » et « Annotatore friulano » (Udine). En 1859, il fut l'un des fondateurs du journal « La Perseveranza » de Milan. Il s'intéressa à la culture traditionnelle frioulane, s'occupa, après 1861, de la question de Venise et de la frontière orientale du Royaume d'Italie. Rentré à Udine en 1866, il y fonda le « Giornale di Udine ». Il fut député au Parlement italien. Il a été un correspondant et un ami de Caterina Percoto.

<sup>3</sup> « Da alcuni Caterina fu raffigurata come un compendio di tutte le virtù tradizionali: immagine che certo le rassomiglia, ma non la rappresenta intera ». E. VARISCO FERRERO, *Caterina Percoto*, Chiesa Rotograf, Udine (1970), p. 21. L'auteure rappelle plus loin que pour Pier Silverio Leicht, la figure de Caterina Percoto, lorsqu'il était enfant, était « entourée d'une auréole de légende ». Cf. *ibid.* p. 23.

<sup>4</sup> « È in questo ambiente che Caterina si forma e, tranne brevi e rari viaggi, trascorre tutta la vita, per ragioni ben diverse da quelle prospettate dagli apologeti del secolo scorso che, impegnati a offrirne un'immagine ideale di donna semplice e generosa, insisterono sulla vocazione alla vita agreste e sulla disponibilità a immedesimarsi nel mondo rurale ». T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini. Studio su Caterina Percoto, op. cit.*, p. 8.

<sup>5</sup> « Io accennerò a' suoi studi quel tanto che è indispensabile scorrendone brevemente la vita, e mi proverò di mostrarla quale fu tra le pareti domestiche, stupendo modello di pietà filiale, di costanza nei sacrifici, di forza nell'avversità, d'immolazione di sè per l'altrui bene.», L. GORETTI VERUDA, *Caterina Percoto : Memoria letta nella alunanza accademica 13 febbraio 1889, op. cit.*, p. 6.

<sup>6</sup> Cf. N. TOMMASEO, « A' lettori », in C. PERCOTO, *Racconti*, Firenze : Le Monnier, 1858.

« L'ossessione pedagogica dei panegiristi – laici, in questo caso – ce ne ha infatti delineato e fissato un profilo del tutto rispondente al trito cliché della brava dama ottocentesca : piena di patriottiche, domestiche e tradizionali virtù, dedita all'educazione dei nipoti, per amore dei quali ha rinunciato a crearsi una famiglia propria, modesta nella vita e sollecita di soccorrere materialmente e spiritualmente gli umili, fra cui ha scelto di vivere. »<sup>7</sup>

Il propose une nouvelle interprétation de la personnalité de Caterina Percoto en mettant en évidence son « âme déçue et rebelle »<sup>8</sup> qui l'aurait poussée à compenser, dans les études et l'écriture, l'insatisfaction d'une vie peu épanouissante à San Lorenzo.

Enrica Varisco Ferrero reconnaît à Marchetti le mérite d'avoir mis au jour la « tension polémique » présente dans la personnalité et dans les œuvres de l'écrivaine frioulane, mais elle lui reproche d'accorder trop d'importance à son « sentiment de frustration »<sup>9</sup> et d'avoir ignoré l'importance de la dimension religieuse dans son caractère. Selon elle, c'est sa foi chrétienne qui la prédisposerait à compatir aux souffrances des autres et à dénoncer la misère paysanne<sup>10</sup>. C'est également de là que lui viendrait une capacité de résignation à son destin qui s'opposerait à ses velléités de rébellion en les étouffant :

« E fu certo la fede a domare i suoi impulsi alla ribellione, tanto che ci pare di sentir scorrere sotto la superficie calma della sua prosa due correnti diverse e contrastanti : la rassegnazione religiosa e l'impulso alla ribellione, sempre vinto, ma sempre risorgente. »<sup>11</sup>

Nous adhérons à cette lecture contrastée de la vie de Caterina Percoto et nous nous efforcerons dans les pages qui suivent de mettre en évidence la présence de ces deux forces contradictoires tout au long de son existence.

<sup>7</sup> « L'obsession pédagogique des panégyristes – laïcs dans ce cas – nous a en effet tracé et transmis un portrait qui correspond parfaitement au cliché ressassé de la brave dame du XIX<sup>e</sup> siècle : une femme pleine de vertus patriotiques, domestiques et traditionnelles, qui se consacre à l'éducation de ses neveux pour l'amour desquels elle a renoncé à fonder sa propre famille, à la vie modeste, qui s'empresse d'apporter une aide matérielle et spirituelle aux plus humbles parmi qui elle a choisi de vivre. » G. MARCHETTI, *Il Friuli. Uomini e tempi*, Udine : Del Bianco, 1959, vol. 2, p. 578

<sup>8</sup> « Ci sembra, pertanto, di poter pensare che Caterina Percoto sia stata, in fondo, un'anima delusa e ribelle : ribelle al suo ambiente morale, ai pregiudizi di casta, alle comuni convinzioni politiche e sociali, allo stesso destino della sua vita. » *Ibidem*.

<sup>9</sup> « Ci pare tuttavia (...) che il Marchetti attribuisca in troppo grande misura al senso di frustrazione della scrittrice quella tensione polemica che egli sente e che noi pure sentiamo nell'opera di lei, ma che ha, in gran parte, altra origine. » E. VARISCO FERRERO, *Caterina Percoto, op. cit.*, p. 24-25.

<sup>10</sup> « Fu pure senza dubbio dal suo profondo sentimento religioso che nacque il suo intenso bisogno di esercitare con gli scritti un influsso benefico : sia attirando l'attenzione pubblica sulle infelici condizioni della maggior parte dei contadini, sia, o forse soprattutto, contribuendo al miglioramento morale dei suoi lettori. » *Ibid.* p. 26. On peut y ajouter la dénonciation de l'occupation autrichienne qui sera déclenchée par l'indignation éprouvée face à la répression sanglante des mouvements révolutionnaires de 1848. Voir *infra*, chapitre 8, p. 373 et suivantes.

<sup>11</sup> « Et il est certain que ce fut sa foi qui dompta ses impulsions de rébellion, au point que l'on a l'impression de sentir couler, sous la calme superficie de sa prose, deux courants distincts et opposés : la résignation religieuse et l'impulsion à la rébellion, toujours vaincue mais ressuscitant toujours. » *Ibid.*, p.25.

Ces réflexions autour de la personnalité de l'écrivaine frioulane concernent avant tout sa condition de « *contessa contadina* », autrement dit son rapport à la campagne frioulane et surtout à ses habitants, et visent à motiver son adhésion au courant de la « *letteratura rusticale* »<sup>12</sup> et sa volonté de dénoncer les tristes conditions de vie des paysans. Il y a cependant une lacune importante dans ces portraits à savoir la prise en compte de sa condition de femme et de celle de femme écrivain.

Grazia Livi a proposé une nouvelle interprétation de la vie de Caterina en l'insérant dans l'histoire de l'écriture féminine. Partant du texte de Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, qui pose le problème de la difficulté pour une femme écrivain d'avoir une pièce à elle, où elle puisse échapper aux pressions familiales et domestiques liées à son sexe et laisser libre cours à sa créativité, elle montre la lutte continue (et finalement vaine) de Caterina Percoto pour fuir les contraintes quotidiennes et pouvoir exprimer à travers la plume le fond de son âme<sup>13</sup>. Si cette biographie romancée pêche par l'absence de rigueur chronologique<sup>14</sup>, elle a le mérite d'attirer l'attention sur les différents renoncements auxquels l'écrivaine frioulane a dû consentir et sur la dimension féminine de son œuvre, longtemps négligée par la critique<sup>15</sup>.

Nous verrons que la vie de Caterina est marquée par son incapacité à se réaliser pleinement en tant que femme et en tant qu'écrivaine en raison du carcan familial et social qui emprisonne alors le genre féminin, lui laissant peu de possibilités de s'épanouir. Ce drame existentiel lui donnera une conscience aiguë du problème de la condition féminine qu'elle n'aura de cesse de défendre.

Organiser chronologiquement la biographie de Caterina Percoto n'est pas chose aisée étant donné qu'elle eut une vie plutôt monotone avec peu d'événements signifiants, dont il ne nous a pas toujours été possible de déterminer la date. C'est pourquoi nous avons eu en partie recours à une approche thématique, ce qui nous a au moins permis de mettre en évidence les caractéristiques principales de son existence. Il est cependant possible d'identifier trois grands moments dans la vie de Caterino Percoto autour desquels nous articulerons cette partie.

<sup>12</sup> Voir *infra*, chapitre 2, p. 79 et suivantes.

<sup>13</sup> Cf. G. LIVI, « Caterina Percoto. Stanza murata », *Da una stanza all'altra*, Milano : La Tartaruga, 1992, p. 123-147.

<sup>14</sup> Nous avons en effet constaté que Grazia Livi associe des événements se produisant à des moments distincts ou qu'elle ne les situe pas aux bons endroits de la vie de Caterina Percoto.

<sup>15</sup> Rappelons que ce n'est que récemment – depuis les années 1990 – que la critique s'intéresse à la problématique des femmes dans l'œuvre de Caterina Percoto (cf. Marinella Colummi Camerino, Margaret Kern, Adriana Chemello, Angela Fabris, Elisabetta Feruglio) et étudie ses textes en tant que production d'une écriture féminine (Angela Fabris, Antonella Iacobbe). Signalons cependant qu'Enrica Varisco Ferrero avait souligné cette lacune à la fin de sa « *Rievocazione* » de Caterina Percoto. Cf. E. VARISCO FERRERO, *Caterina Percoto, op. cit.*, p. 32-36.

La première phase, qui correspond à sa jeunesse, dure jusqu'en 1843. Il s'agit d'années d'apprentissage et de formation pendant lesquelles son caractère se forge et où elle cherche sa place dans sa famille et dans la société. Ce sont aussi des années difficiles marquées par des expériences douloureuses – le décès de son père, les années d'enfermement au couvent Santa Chiara, les amours malheureuses – qui vont conditionner la femme qui mûrit en elle.

La deuxième phase se déroule entre 1844 et 1864. Elle correspond aux années de maturité au cours desquelles Caterina Percoto s'affirme en tant qu'écrivaine engagée à la fois socialement – en faveur d'une collaboration entre les classes pour améliorer la condition paysanne – et politiquement – en faveur de la cause nationale unitaire italienne. Son succès lui permet d'entrer en contact avec les principaux intellectuels de la Péninsule et de publier un recueil de ses nouvelles chez le prestigieux éditeur Felice Le Monnier. C'est pour elle une consécration littéraire.

Enfin la troisième phase, de 1865 à 1887, est celle de la vieillesse prématurée. Les difficultés économiques croissantes ainsi que des ennuis de santé la détournent de sa vocation d'écrivaine. Si elle continue à publier des recueils et écrit encore quelques nouvelles, surtout destinées aux enfants, c'est avant tout pour obtenir de l'argent et assainir sa situation financière. Elle reçoit toutefois une reconnaissance officielle de ses compétences en matière d'éducation lorsque Cesare Correnti, Ministre de l'Instruction, la nomme inspectrice des instituts pour filles de la Vénétie.

# Chapitre 1

## Enfance et jeunesse : les années de formation (1812 – 1843)

La date limite choisie pourra étonner le lecteur connaissant les biographies de Caterina Percoto, parce qu'elles retiennent comme année charnière l'année 1839 où ses premiers écrits paraissent sur le journal triestin « Favilla ». Il s'agit, certes, d'une date importante dans la vie de l'auteure ainsi que le souligne Amedeo Giacomini:

« Tra le date del [...] corso [della sua vita], che fu per quei tempi abbastanza lungo, una spicca tra tutte: il 1839 anno dell'esordio letterario. Ventiseienne, Caterina s'era già lasciata dietro tutta o quasi la sua umana vicenda di donna [...]. »<sup>1</sup>

Mais, contrairement à lui, nous ne considérons pas qu'elle marque la fin d'une période de sa vie, et ce pour deux raisons. D'une part nous ne sommes pas d'accord avec l'affirmation que, en 1839, Caterina « avait déjà laissé derrière elle [...] son histoire de femme » car nous avons été amenée à reconsidérer l'importance d'une histoire d'amour révélée par Gianfranco D'Aronco<sup>2</sup> qui ne s'achève qu'en 1843. D'autre part, comme l'a mis en évidence Angela Felice<sup>3</sup>, la collaboration de notre auteure avec le journal triestin s'articule en deux moments distincts : de 1839 à 1843 où l'on assiste à une « expérimentation formelle »<sup>4</sup> avec la publication de textes de différentes natures (traductions, critique d'art, *bozzetti*<sup>5</sup>), et de 1844 à 1846, qui correspond à une période d'« expérimentation littéraire »<sup>6</sup> du genre narratif auquel l'écrivaine va dès lors se consacrer. Il est donc légitime de considérer les années 1843-44 comme un moment de transition dans la vie de la jeune femme.

---

<sup>1</sup> « Parmi les dates du cours de sa vie, qui fut assez longue pour cette époque, l'une se distingue entre toutes : 1839, l'année de ses débuts littéraires. À 26 ans, Caterina avait déjà laissé derrière elle la totalité (ou presque) de son aventure humaine de femme [...] ». A. GIACOMINI, « Quasi una biografia » in C. PERCOTO, *Scritti friulani*, commentati e restaurati da Amedeo Giacomini, Udine : Società Filologica Friulana, 1988, p. VII.

<sup>2</sup> Cf. G. D'ARONCO, « Vita sentimentale nascosta di Caterina Percoto » in « La Porta Orientale », gen-feb. 1948, p. 127-141. Au sujet de cette histoire d'amour, voir *infra* p. 67 et suivantes.

<sup>3</sup> Cf. A. FELICE, « Caterina Percoto : la "gentile Signorina del vicino Friuli" » in « La Panarie », a. XXVII, n. 107, p. 59-64.

<sup>4</sup> « Lo "sperimentalismo" formale della Percoto si esercitò in seguito anche su altre tematiche e con diverse soluzioni formali, ma sempre all'interno e all'insegna del tirocinio di esperienze e del gusto, quasi ancora scolastico, della ricerca di una propria definita fisionomia. » *Ibid.*, p. 61-62.

<sup>5</sup> Le terme est employé par la critique percotienne pour désigner les écrits brefs de l'auteure qui sont plus des descriptions psychologiques ou des « tranches de vie » que des récits.

<sup>6</sup> « Anche i racconti pubblicati su quel settimanale offrono una gamma variegata di tonalità stilistiche e contenutistiche, tali da confermare anche per essi l'ipotesi dello "sperimentalismo" letterario [...]. » *Ibid.*, p. 62.

Avant d'aborder les faits marquants de cette première période de son existence, il convient tout d'abord d'exposer le contexte social, économique et politique dans lequel elle voit le jour.

## A - Situation socio-économique et politique du Frioul au début du XIX<sup>e</sup> siècle

Caterina Percoto naît le 19 février 1812 dans le Frioul, plus précisément à San Lorenzo di Soleschiano, paisible petit village de la province d'Udine situé au pied des Préalpes carniques, et dont Elena Isabella Minelli nous offre la description suivante :

« San Lorenzo di Soleschiano giace a' pie' delle prealpi carniche, pittoresche e maestose nei loro castelli diroccati, nelle ombrose macchie dei castagni, avviate dai fertili vigneti che si stendono giù pei clivi ondulati e dalle fresche sorgenti : dall'altra parte si distende la vasta pianura friulana verdeggiante nelle praterie erbose, solcata dal Tagliamento e dalla Livenza, vallata ridente nelle popolose borgate.

Il paesello costituito da poche casupole di contadini conserva la sua schietta semplicità campestre ; ci si sente proprio estranei al movimento assordante e febbrile della città. »<sup>7</sup>

Elle descend d'une vieille famille aristocratique de la région, celle des comtes Percoto, dont la première trace remonte à 1335, date du testament d'Ermanno Percoto, document le plus ancien mentionnant ce nom de famille. Son blason est constitué d'un tranché bleu et or, avec deux barres rouges dans la partie dorée. Au cours des siècles, on trouve fréquemment des membres de la famille Percoto aux plus hautes charges de la ville d'Udine ou mariés aux plus grandes familles de la noblesse locale<sup>8</sup>. Avant Caterina, la famille compte deux membres illustres : l'évêque Gianmaria Percoto (1729-1775) qui fut missionnaire dans les royaumes d'Ava et de Pegu en Birmanie<sup>9</sup> et pour lequel le père de Caterina refusa la canonisation proposée par Rome<sup>10</sup>, et l'écrivain Antonio Percoto, décédé en 1802, auteur de poésies et traducteur de poètes grecs<sup>11</sup>. Autrefois riche et puissante, la

<sup>7</sup> « San Lorenzo di Soleschiano gît aux pieds des Préalpes carniques, pittoresques et majestueuses avec leurs châteaux en ruines, leurs châtaigniers formant des taches ombragées, avivées par les vignobles fertiles qui s'étendent sur les pentes ondulées, et par les sources fraîches ; de l'autre côté se déploie la vaste plaine friulane verdoyante de prairies herbeuses, sillonnée par le Tagliamento et par la Livenza, riante vallée aux bourgades très peuplées. Le petit village constitué de quelques maisonnettes de paysans conserve sa simplicité toute champêtre ; on s'y sent vraiment à l'écart du mouvement assourdissant et fébrile de la ville. » E. I. MINELLI, *Caterina Percoto*, Udine : Del Bianco, 1907, p. 11.

<sup>8</sup> Cf. l'article « La famiglia della co. Caterina Percoto » in « La Patria del Friuli », a. XLV, n. 211, 16 septembre 1922.

<sup>9</sup> *Udine e sua provincia. Illustrazione di Giandomenico Ciconi*, Udine : Tipografia Trombetti-Murero, 1862, p. 360.

<sup>10</sup> C. PERCOTO, *Memorie di convento*, in R. CAIRA LUMETTI, *Le umili operaie*, Napoli : Loffredo, 1985, p. 116. Giuseppe Marchetti nous donne cependant une information contraire puisqu'il écrit que le comte Antonio tenta d'en obtenir la béatification. G. MARCHETTI, *Friuli. Uomini e tempi, op. cit.*, p. 579.

<sup>11</sup> *Udine e sua provincia. Illustrazione di Giandomenico Ciconi, op. cit.*, p. 397.



famille Percoto connaît, au moment de la naissance de Caterina, un déclin économique en raison de la mauvaise conjoncture dans l'agriculture<sup>12</sup> aggravée par la situation politique de la région.

En effet, le Frioul connaît une période mouvementée : depuis plusieurs années il est le théâtre des guerres qui opposent l'armée française napoléonienne à l'armée autrichienne. Appartenant initialement à la Marche de Vérone, le Frioul avait connu, à partir de 1070, une période faste sous la direction des Patriarches d'Aquileja, avant de tomber sous la domination vénitienne en juillet 1420, devenant ainsi une zone marginale, subordonnée à la République de Saint Marc<sup>13</sup>. Après la guerre de Cambrai, en 1521, une frontière fut tracée au niveau de la rivière Iudrio, divisant ainsi pour plusieurs siècles la région entre une partie occidentale vénète et une partie orientale autrichienne.

Lorsqu'en 1796 Napoléon mène la campagne d'Italie, il bouleverse l'ordre politique de la Péninsule. En mars 1797, les troupes françaises affrontent les troupes autrichiennes sur les rives du Tagliamento. Le 18 mars, elles entrent dans Udine puis conquièrent rapidement tout le Frioul. Si, à ce moment-là, les Frioulans ne manifestent pas d'attachement particulier à la République de Venise, ils vont néanmoins subir les représailles des Français qui se comportent en conquérants. Le traité de Campoformio, qui met un terme à des siècles d'indépendance vénitienne, est signé le 17 octobre 1797 : Napoléon cède à l'Autriche tout le Frioul ainsi que les terres vénètes jusqu'à l'Adige en échange de la Lombardie et d'une partie des Pays Bas. S'ensuivent pour le Frioul sept années de domination autrichienne qui ne laissent pas beaucoup de traces en raison d'une situation politique agitée. À la fin de l'année 1805, Napoléon devenu Empereur reconquiert le Nord Est de la Péninsule, agrandissant ainsi le Royaume d'Italie qui, au moment de la paix de Presbourg (26 décembre 1805), s'étend jusqu'à l'Isonzo. En 1807, la convention de Fontainebleau rétablit l'ancienne frontière entre Venise et l'Autriche le long du Iudrio. Les hostilités reprennent en 1809 et la totalité du Frioul passe sous domination française après la paix de Vienne. Il le restera jusqu'en 1813, année au cours de laquelle la guerre éclate à nouveau en Europe. Le Frioul connaît donc environ huit années d'occupation française dont le bilan est mitigé. Pour l'historien Gino Pieri, si l'occupation napoléonienne de la région est désastreuse sur le plan économique, elle est, en revanche, profitable d'un point de vue civil, politique et spirituel, donnant une secousse salutaire à la

---

<sup>12</sup> « La famiglia Percoto "antica e facoltosissima fu per quattro secoli la prima di S. Lorenzo per censo e per persone influenti nella villa". Ai tempi di Caterina il patrimonio, causa la crisi dell'agricoltura, si era alquanto assottigliato ». A. GIACOMINI, « Quasi una biografia », *op. cit.*, note 3 p. XXXVI.

<sup>13</sup> Sur l'histoire du Frioul, cf. G. VALUSSI, *Friuli – Venezia Giulia*, Torino : U.T.E.T., 1961, p. 3-33 ; *Enciclopedia Monografica del Friuli - Venezia Giulia*, Udine : Istituto per l'Enciclopedia del Friuli - Venezia Giulia, 1972, 3- *La storia e la cultura. Parte prima.*

vie de la région<sup>14</sup>. En octobre 1813, les Autrichiens occupent à nouveau le Frioul. Seules les forteresses de Palmanova et d'Osoppo résistent vainement jusqu'en avril 1814. L'Acte final du Congrès de Vienne signé le 9 juin 1815 consacre à nouveau la domination autrichienne de la région. Celle-ci est divisée entre le Frioul occidental qui est intégré au Royaume de Lombardie-Vénétie dont il devient une région périphérique, et le Frioul oriental, rattaché aux États héréditaires de l'Empire, une division que Caterina Percoto et ses amis n'auront de cesse de dénoncer. Cette nouvelle domination autrichienne du Frioul se poursuit jusqu'au 3 octobre 1866, date à laquelle fut établi le Traité de Vienne établissant l'annexion des provinces vénètes au Royaume d'Italie.

Les nombreuses batailles combattues dans la région ont une conséquence directe sur la vie dans les campagnes : elles causent de nombreux ravages et destructions, et la présence de nombreuses troupes à nourrir provoque des réquisitions de vivres et de fourrage alors que les conditions de vie de la population restent médiocres, si ce n'est précaires<sup>15</sup>. La pression fiscale exercée par l'occupant français – et poursuivie ensuite par le gouvernement autrichien – contribue au phénomène de paupérisation des masses rurales. Cette situation dramatique, empirée par le mauvais temps qui caractérise l'année 1815, débouche en 1816-17 sur une terrible famine<sup>16</sup> que Caterina Percoto évoquera plus tard dans l'une de ses nouvelles les plus célèbres<sup>17</sup>. Les richesses sont détenuës, en grande partie, par une aristocratie d'origine féodale qui ne dispose pas de moyens financiers suffisants pour investir dans la modernisation de ses propriétés, et en général, n'en manifeste pas la volonté<sup>18</sup>. Il faut cependant nuancer la situation car, au sein de cette classe largement conservatrice et étroite d'esprit, il existe quelques propriétaires terriens éclairés qui agissent en faveur du progrès agraire et grâce à qui l'agriculture friulane est en cours de modernisation. C'est le cas par exemple de Gherardo Freschi, fondateur de *l'Associazione Agraria Friulana* et de la revue intitulée « *L'Amico del contadino* » (publiée entre 1843 et 1848)<sup>19</sup>. Le secteur agricole occupe la majeure partie de la population de la région. En effet, le commerce y est rudimentaire – il est surtout lié à l'activité agricole

<sup>14</sup> *Enciclopedia Monografica del Friuli - Venezia Giulia, op. cit., 3- La storia e la cultura*, p. 232.

<sup>15</sup> M. FLORES, *Il Friuli. Storia e Società*, vol. 1, *Dalla caduta della Repubblica di Venezia all'Unità d'Italia*, Udine : Istituto friulano per la Storia del Movimento di Liberazione, 1988, p. 48-49.

<sup>16</sup> *Ibid.* p. 58-59.

<sup>17</sup> C. PERCOTO, « Un episodio dell'anno della fame », *Racconti*, Genova : Editrice La direzione del periodico "La Donna e la Famiglia", 1863, p. 107-123. On peut supposer qu'au cours de son enfance elle entendit beaucoup parler de cette famine, qui eut lieu quand elle était toute petite, ce qui lui donna par la suite l'idée de l'évoquer dans un récit.

<sup>18</sup> M. FLORES, *Il Friuli. Storia e Società, op. cit.* p. 51 ; N. PARMEGGIANI, « Il Friuli dall'Ottocento al secondo dopoguerra », in *Enciclopedia Monografica del Friuli Venezia Giulia, 2- La vita economica. Parte prima, op. cit.*, p. 64.

<sup>19</sup> M. FLORES, *Il Friuli...*, op. cit. p. 92-93 ; R. STRASSOLDO, « Note sulla società friulana all'epoca di Zorutti » in *Pietro Zorutti e il suo tempo*, San Giovanni al Natisone (UD) : Casa Editrice Le Marasche, 1993, p. 97-100. Cet article dresse un tableau satisfaisant de la société friulane telle que Caterina Percoto a pu la connaître.

(vente des produits alimentaires locaux et exportation de soie brute)<sup>20</sup> – et l'industrie quasi-inexistante – on peut citer la présence en 1856 de filatures de soie et de coton, de scieries, de quelques manufactures de papier et brasseries ainsi que d'une raffinerie de sucre et d'une manufacture de couteaux<sup>21</sup>.

## B - Une enfance libre et heureuse

Caterina est l'unique fille et la deuxième née des sept enfants du comte Antonio Percoto et de Teresa Zaina. Ses six frères sont : Domenico, décédé quelques jours après sa naissance, Costantino, qui exerça la médecine à Padoue, Domenico G. Maria, Giuseppe, Carlo, qui fit des études de chirurgie à Padoue et fut maire de Manzano<sup>22</sup> et Nicola qui devint prêtre. Nous avons peu d'informations sur sa famille, en dehors de celles que l'auteure elle-même nous a laissées. Nous savons, grâce à un récit autobiographique, que sa mère était le fruit d'une mésalliance entre le régisseur d'une propriété agricole, Domenico Zaina, et une noble dame qui l'avait épousé en secondes noces. Par conséquent, Caterina n'avait pas tous ses quartiers de noblesse<sup>23</sup>. D'après les travaux de l'historien Marco Meriggi sur la société italienne du XIX<sup>e</sup> siècle, il ne s'agit pas d'un cas rare et isolé. Il semble, bien au contraire, que les mariages mixtes étaient devenus de plus en plus fréquents chez l'aristocratie de la Péninsule, principalement pour des raisons pécuniaires<sup>24</sup>.

L'écrivaine nous a légué une image idyllique de sa petite enfance passée dans la campagne de San Lorenzo où elle semble jouir d'une grande liberté :

« Nata in una romita villetta del Friuli amavo con passione l'aria aperta e il verde dei campi. Dopo la morte del padre mio, correre a piedi delle colline o sulle sponde del torrente, perdermi nel folto delle biade, vivere di solitudine e di fantastici pensieri, era la sola

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 66-69 ; L. PANARITI, « Aspetti e problemi dell'economia friulana tra la fine del Settecento e la metà dell'Ottocento » in AA. VV., *Pietro Zorutti e il suo tempo, op. cit.*, p. 126-127.

<sup>22</sup> Nous le savons grâce à une lettre de Prospero Antonini écrite à Florence le 16 décembre 1857 qui débute ainsi : « Scrivo al Sindaco di Manzano, scrivo al fratello Vostro, e parrebemi scortesia non profittare di questa occasione per farvi giungere una mia lettera ». B.C.U., Fondo Principale, Ms 4108, Lettere di Prospero Antonini, fascicolo 3, lettera 44. Nous utilisons une transcription réalisée par Iris Zoratto, disponible auprès de la B.C.U. Nous retirons ces informations de l'arbre généalogique de la famille Percoto qui se trouve dans les archives généalogiques microfilmées de la B. C. U. À partir de maintenant, nous utilisons l'abréviation B.C.U. pour indiquer la *Biblioteca civica* d'Udine.

<sup>23</sup> Voir *infra*, citation p. 38.

<sup>24</sup> M. MERIGGI, « Società, istituzioni e ceti dirigenti », in *Storia d'Italia – I. Le premesse dell'unità (dalla fine del Settecento al 1861)*, a cura di G. Sabbatucci e V. Vidotto, Roma-Bari : Laterza, 1994, p. 178-179.

consolazione ch'io trovassi a quel primo dolore che mi ricordo aver sentito assai profondo. Ma questa vita selvaggia e quasi abbandonata non poteva durare. »<sup>25</sup>

Ailleurs Caterina évoque la « vie campagnarde et presque sauvage de ses premières années » en vertu de laquelle elle fréquentait les veillées paysannes, appelées « *file* » dans le Frioul<sup>26</sup>. C'est son père, être aimé et aimant, dont la disparition, en 1821, constitue pour la petite fille la première grande douleur de sa vie, qui l'initie à l'amour d'une vie simple et champêtre, l'emmenant avec lui se promener à l'aube pour admirer la beauté du monde qui les entoure, ainsi qu'elle le raconte au début de la nouvelle intitulée *Orazio* :

« Povero padre mio ! quante volte ei veniva a svegliarmi per portarmi seco sui prati a contemplare i sorrisi del creato al comparire del sole ! Quante volte non ho io goduto assisa sulle sue ginocchia i placidi sereni e la freschezza di una bella notte stellata ! E le sublimi armonie delle acque scorrenti, e i romiti passeggi nel verde, e la salita sui poggi quando tramonta, erano purissime gioie ch'io cominciai a gustare con lui e delle quali fin d'allora egli m'innamorava, perchè mai non rinnegassi questa povera vita di campagna a cui egli forse mi vedeva destinata. »<sup>27</sup>

Son père lui transmet donc une approche contemplative de la nature et lui enseigne à aimer les paysages qui l'entourent et qui occuperont par la suite une place importante dans ses nouvelles. Cette vision idyllique de la campagne sera plus tard contrastée par une vision plus réaliste lorsque, jeune femme installée à San Lorenzo, elle découvrira les conditions misérables dans lesquelles vit la grande majorité des paysans, mais elle ne disparaîtra jamais de son œuvre.

<sup>25</sup> « Née dans une maison de campagne solitaire du Frioul, j'aimais passionnément le grand air et le vert des champs. Après la mort de mon père, courir à pied dans les collines et sur les rives du torrent, me perdre dans l'épaisseur des champs d'avoine, vivre de solitude et de rêveries, étaient les seules consolations que je trouvais à cette première douleur que je me rappelle avoir éprouvée très profondément. Mais cette vie sauvage d'un enfant presque livrée à elle-même ne pouvait pas durer. » *Ibid.*, p. 100.

<sup>26</sup> C'est en fréquentant ces veillées que Caterina apprit l'histoire de sa tante devenue Suor Maria Gertrude. « Nel nostro villaggio la generazione che l'aveva conosciuta era già scomparsa ma come una tradizione rimaneva ancora la sua istoria e io l'avevo più volte udita ripetere nelle case dei poveri contadini, particolarmente all'inverno nelle *file*, dove in grazia della vita di campagna e quasi selvaggia de' miei primi anni io spesso penetravo. » *Ibid.*, p. 111.

<sup>27</sup> « Mon pauvre père qui si souvent venait me réveiller pour m'emmener avec lui dans les prés contempler les sourires du monde à l'apparition du soleil ! Combien de fois ai-je profité des cieux placides et de la fraîcheur d'une nuit étoilée, assise sur ses genoux ! Et les sublimes harmonies des eaux courantes, et les promenades solitaires dans la verdure, et l'ascension des coteaux au moment du coucher du soleil étaient des joies très pures que j'ai commencé à goûter avec lui et que dès lors il m'enseignait à aimer, pour que jamais je ne renie cette pauvre vie à la campagne à laquelle il me voyait peut-être destinée. » C. PERCOTO, *Ventisei racconti*, Milano : Libreria di educazione e di istruzione Paolo Carrara, 1878, p. 233. Il ne s'agirait pas d'un fait exceptionnel selon Yvonne Knibiehler qui suppose que, pendant les Lumières et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, « une sorte d'idylle entre pères et filles » a peut-être existé, les fillettes admirant leurs pères et recherchant leurs faveurs, les pères occupant leurs loisirs avec leurs filles. Cf. Y. KNIBIEHLER, « Corps et cœurs », *op. cit.*, p. 380.

Les premières années de Caterina Percoto semblent marquées par ce rapport privilégié avec un père qui n'a de cesse de gâter son unique fille, un souvenir qui inspirera probablement à l'auteure les figures paternelles proches de leurs enfants que l'on rencontre dans ses nouvelles. Cette période de bonheur prend brusquement fin en 1821. La Péninsule italienne est alors traversée depuis juin 1820 par une vague révolutionnaire à laquelle l'intervention armée de l'Autriche met fin au printemps suivant<sup>28</sup>. C'est cependant un événement d'ordre privé qui affecte sa vie à ce moment-là : le 3 janvier son père tant aimé décède. Caterina a 9 ans et ce triste événement, qui lui cause une grande douleur, entraîne un bouleversement important dans sa vie de petite fille libre et insouciante.

### C - L'expérience difficile au couvent Santa Chiara

Devenue veuve, Teresa Zaina déménage à Udine où elle a du mal à s'occuper de ses six enfants. Aussi, ainsi qu'il était d'usage dans les familles nobles, Caterina est-elle placée dans un couvent de Clarisses pour y être éduquée<sup>29</sup>. C'est alors que débutent pour elle « les années les plus ingrates de son existence non heureuse » comme elle-même les définit<sup>30</sup>.

À la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, après la mort du dernier descendant mâle des sœurs de Ludovico Uccellis, et conformément au testament établi par ce dernier le 6 juillet 1431, on avait fondé une institution pour jeunes filles appelée le collège Uccellis. En 1811, après la dissolution de l'ordre des Clarisses, le Vice Roi Eugène de Beauharnais avait fait don des bâtiments du couvent à cette institution Uccellis. Cependant, les Clarisses avaient refusé de libérer les lieux, et, en 1821, après le rétablissement de leur ordre, elles prirent

<sup>28</sup> En ce qui concerne la répercussion de ces mouvements révolutionnaires dans le Frioul, voici ce qu'écrit Marcello Flores : « La solidarietà che accompagnò il passaggio a Udine di Silvio Pellico, Maroncelli e degli altri condannati allo Spielberg, la volontà di alcuni friulani di partecipare ai moti scoppiati nel 1821, il tentativo degli studenti del Liceo di Udine di accogliere il re di Napoli Ferdinando, in viaggio per Lubiana, al grido di "viva la Costituzione", non vanno certo minimizzati come testimonianza, per dirla con Pilosio, "che in Friuli non tutti dormivano, anzi si porgeva orecchio attento alle idee che clamorosamente correvano per l'Europa, scossa in quegli anni, di quando in quando, dalle fiammate di qualche rivolta" ». M. FLORES, *Il Friuli. Storia e Società*, op. cit. p. 68. Nous ne nous attarderons pas sur ces événements historiques qui n'ont, à notre connaissance, pas d'incidence sur la vie, la personnalité ou l'œuvre de Caterina Percoto.

<sup>29</sup> « Avevo dieci anni, la madre mia carica di figli e nelle ambascie di una economia in disesto facilmente comprese la sua impossibilità di badarmi e risolse di mettermi in convento. » C. PERCOTO, *Memorie di convento*, op. cit., p. 100.

<sup>30</sup> « Una adolescenza ("gli anni più ingrati di una non felice esistenza"... ) vissuta a Udine, nell'Educandato S. Chiara, sotto la guida di suore che, con giusta severità, avevano cercato di "formarle il carattere" e di insegnarle "le belle maniere" in uso presso la nobiltà provinciale a cui anch'ella apparteneva ». A. GIACOMINI, « Quasi una biografia », op. cit., p. VII. L'auteur rapporte en note qu'il s'agit d'une définition de Caterina Percoto mais ne donne aucune référence.

officiellement en charge le collège. La Mère Supérieure en assumait la direction et les religieuses devinrent alors enseignantes, sans aucune préparation ni vocation<sup>31</sup>. Didier Francfort relève, en effet, que « l'institution est alors détournée de sa véritable mission » et que « les religieuses étaient pour la plupart illettrées »<sup>32</sup>. En 1866, avec la fin de la domination autrichienne, les religieuses seront expulsées et la municipalité confiera à nouveau les locaux à l'institut Uccellis<sup>33</sup>.

Le couvent accueillait les jeunes filles issues des plus grandes familles patriciennes frioulanes<sup>34</sup>, mais le choix d'y envoyer Caterina fut fait en raison de la présence en ses murs d'une sœur de son père, Suor Maria Gertrude<sup>35</sup>, une grande femme maigre et rigide vêtue de noir, ainsi que l'évoque l'auteure dans ses mémoires<sup>36</sup>. Dans la « Lettera quarta » des *Memorie di convento*, Caterina en dresse un portrait élogieux et raconte quelques bribes de son histoire qu'elle reprendra dans un texte qui lui est consacré, intitulé « Suor Maria Gertrude »<sup>37</sup>. Malgré l'apparence rigide de cette religieuse qui respecte scrupuleusement les cinq vœux qu'elle a prononcés en prenant le voile (ceux de l'ordre des Clarisses, à savoir chasteté, pauvreté, vie commune, clôture et obéissance inconditionnelle à l'abbesse), on sent dans les écrits de Caterina de l'admiration et de la tendresse pour cette femme hors norme. Sans doute se reconnaissait-elle en partie dans cette tante qui avait grandi librement à la campagne, accompagnant son père et ses frères dans leurs parties de chasse, jusqu'à ce que, à quinze ans, elle décidât soudainement de se consacrer à Dieu et de mener une vie contemplative.

C'est grâce à cette parente qui avait embrassé la vie monacale avec une réelle vocation et était respectée au sein du couvent, que la petite Caterina qui, rappelons-le, n'avait pas tous ses quartiers de noblesse, y fut tolérée :

<sup>31</sup> Caterina Percoto raconte l'histoire du couvent Santa Chiara et souligne que les religieuses n'avaient pas choisi par vocation d'enseigner dans la « Lettera terza » des *Memorie di convento*, *op. cit.*, p. 104-107.

<sup>32</sup> D. FRANCFORT, *Associations et pratiques sociables à Udine, métropole frioulane (1850-1870)*, Thèse de doctorat : Histoire : Paris I, 1985, p. 285.

<sup>33</sup> Sur l'histoire du collège Uccellis voir *ibid.*, p. 284-286 ainsi que F. BACCHETTI, « Da carteggi editi ed inediti : Caterina Percoto, direttrice mancata dell'Uccellis », in « La Panarie », n. 39, marzo 1978, p. 5-6.

<sup>34</sup> « Sappi peraltro che da tempo immemorabile quasi tutte le giovanette nobili di coteste provincie venivano educate là entro e che anche a miei giorni quell'istituto godeva di grande riputazione. Forse perché le monache appartenevano alle prime famiglie patrizie del Friuli e per entrarvi educanda anche allora ci voleva patente gentilizia e solo soffrivano a malincuore qualche rara eccezione causa i tempi mutati che le vecchie continuamente deploravano ». C. PERCOTO, *Memorie di convento*, *op. cit.*, p. 111.

<sup>35</sup> « Parlo della vecchia sorella di mio padre ch'essendo monaca in quel convento fu il principale e forse l'unico motivo che indusse i miei a scegliere quel luogo di educazione piuttosto che un altro qualunque. » *Ibidem*.

<sup>36</sup> « Ivi, quando mi conducevano a far visita alla zia, compariva un'alta figura di donna assai scarna, assai rigida e circondata di tenebre. » *Ibid.*, p. 100.

<sup>37</sup> C. PERCOTO, *Suor Maria Gertrude*, in R. CAIRA LUMETTI, *Le umili operaie*, *op. cit.*, p. 113-118.

« Nei giorni della loro benevolenza mi chiamavano la nipote di Suor Maria Gertrude e pareva che con questo titolo d'onore procurassero di generosamente coprire il disgusto invincibile prodotto dalla disgraziata metà del mio sangue. »<sup>38</sup>

La séparation d'avec sa famille constitue pour la petite Caterina sa seconde grande douleur enfantine, la première étant celle que lui avait causée la mort de son père :

« Avevo tanto pianto per aver dovuto entrare in cotesto aborrito convento !... Lasciare i fratelli, la madre mia, la mia casa, era stato uno schianto da parermi che il cuore me ne dolesse proprio materialmente. Impossibile guarire così presto da una ferita che io sentivo sanguinare dentro di me con tanta larghezza da reputarla insanabile! »<sup>39</sup>

Cet enfermement signifie pour elle la fin d'une vie libre et heureuse au contact de la nature et ravive la douleur causée par le décès de son père avec qui elle partageait tant de moments privilégiés. Au cours de la première nuit passée au couvent, elle pense en effet aux souvenirs de ses premières années d'enfance dans la campagne frioulane et prend conscience de tout ce qu'elle a perdu en même temps qu'elle perdait son père<sup>40</sup>. Elle trouve heureusement du réconfort auprès de sa tante, Suor Maria Gertrude. Celle-ci partage avec elle ses souvenirs de la campagne frioulane et lui transmet l'estime de leur ancêtre missionnaire dont elle conserve les lettres qu'elle lui offrira à sa sortie du couvent<sup>41</sup>.

La troisième lettre des *Memorie di convento* nous donne une idée des journées de Caterina, réglées par un horaire et des rituels précis, ainsi que de l'enseignement reçu au cours des sept années passées au couvent<sup>42</sup> durant lesquelles les religieuses tentent de façonner son caractère et de lui inculquer les bonnes manières en usage dans la haute société

<sup>38</sup> « Dans leurs jours de bienveillance elles m'appelaient la nièce de Sœur Marie Gertrude et il semblait qu'avec ce titre d'honneur, elles s'efforçaient généreusement de masquer le dégoût invincible que leur procurait la moitié malchanceuse de mon sang. » *Ibid.*, p. 111.

<sup>39</sup> « J'avais tant pleuré de devoir entrer dans ce couvent exécré !... Quitter mes frères, ma mère, ma maison avait été un tel déchirement que j'avais l'impression que mon cœur en souffrait vraiment de façon matérielle. Il m'était impossible de guérir rapidement d'une blessure que je sentais saigner en moi avec une telle intensité que je la croyais incurable. » *Ibidem*.

<sup>40</sup> « Ad una ad una mi tornavano nel cuore tutte le memorie de' miei cari e i luoghi amati dove io soleva menar la mia vita, ed ora mi pareva di correre in un prato insieme co' fratelli, d'inseguire le farfalle, di cogliere i mille fiori della campestre primavera, ora erano i baci e le carezze della madre mia. Poi era il mattino bagnato di rugiade col suo lume incerto, co' venticelli forieri dell'aurora, col tremolare delle frondi e lo svegliarsi degli augelletti, ed io col padre mio usciva a goderne le primizie e a beverne l'infinita armonia... Oh in quella notte io piansi mio padre con lagrime mai più versate e compresi che cosa fosse l'averlo perduto per sempre! » *Ibid.*, p. 103.

<sup>41</sup> Caterina Percoto s'en souviendra à la fin de sa vie et entreprendra alors d'écrire la biographie de cet illustre ancêtre. Cf. J. BERNARDI, *Di Caterina Percoto e della educazione della donna*, Venezia : Tipografia Antonelli, 1889, p. 35-36.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 108-110.

frioulane<sup>43</sup>. Giuseppe Marchetti souligne le fait que la petite Caterina a du mal à se plier à la discipline imposée par les religieuses :

« Avezza alle carezze domestiche ed alla sconfinata libertà campestre, si adattò con molta difficoltà alla disciplina, alla sorveglianza, agli orari del collegio: il cattivo ricordo che le rimase delle sue educatrici, va senza dubbio rapportato alla fatica che esse dovettero fare per domarne l'irrequietezza. »<sup>44</sup>

Cette réticence à obéir, manifestation d'un caractère rebelle que le critique a été le premier à souligner<sup>45</sup>, lui vaut d'ailleurs de fréquentes punitions de la part des religieuses<sup>46</sup>.

Si Caterina a tant de mal à s'adapter c'est peut-être aussi parce qu'elle subit une discrimination en raison de ses origines maternelles. Comme nous l'avons déjà évoqué, on lui reproche en effet le « sang plébéien » qui coule dans ses veines :

« Io che dal lato della madre puzzavo almeno per un quarto di sangue plebeo (mia madre era figlia di un fattore e di una gentildonna che lo aveva sposato in secondi voti) fui accetta con molta difficoltà e in seguito ben mi avidi che non era possibile che mi perdonassero cotesta macchia originale. »<sup>47</sup>

Bien que les mariages exogamiques soient courants à l'époque parmi la noblesse de la Péninsule<sup>48</sup>, la domination habsbourgeoise dans le Nord de l'Italie redonne de l'importance à la pureté du sang aristocratique puisque l'Empereur va jusqu'à bannir de la Cour les nobles ne correspondant pas à ces critères. Marco Meriggi explique cette attitude par le fait que ce dernier voit dans cette pratique, qui permet en quelque sorte à la noblesse de coopter de nouveaux membres, l'usurpation d'une prérogative qui lui appartient<sup>49</sup>. L'historien cite en exemple ce qui se produisit à la cour de Milan entre 1818

<sup>43</sup> Voir *supra* : citation de la note 30 p. 35.

<sup>44</sup> « Habitée aux caresses de sa famille et à la liberté sans fin de la campagne, elle s'adapta avec beaucoup de mal à la discipline, à la surveillance, aux horaires du collège : le mauvais souvenir qu'elle conserva de ses éducatrices est sans aucun doute à rapporter aux difficultés que celles-ci eurent à dompter sa turbulence. » G. MARCHETTI, *Il Friuli : uomini e tempi, op. cit.*, p. 579-580.

<sup>45</sup> Voir introduction *supra*.

<sup>46</sup> Ainsi écrit-elle évoquant sa tante Suor Maria Gertrude : « Giammai s'immischio dell'educazione che credevano di darmi ; non s'oppose a nessuno dei tanti castighi a cui venni in seguito assoggettata. » C. PERCOTO, *Suor Maria Gertrude, op. cit.*, p. 113.

<sup>47</sup> « Comme, du côté de ma mère et pour au moins un quart (ma mère était fille d'un fermier et d'une noble dame qui l'avait épousé en secondes noces), je puis le sang plébéien, je fus acceptée avec difficulté et me rendis bien compte par la suite qu'il était impossible qu'on me pardonnât cette tache originelle. » C. PERCOTO, *Memorie di convento, op. cit.*, p. 111.

<sup>48</sup> Voir *supra* p. 33.

<sup>49</sup> « Lo stato degli studi non ci consente di precisare la misura e la specificità regionali dell'aumento preunitario delle nozze ineguali. È un fatto, però, che i monarchi della Restaurazione divennero



et 1822 où une partie importante de l'antique patriciat milanais fut humiliée. En effet, François I<sup>er</sup> d'Autriche en fit expulser non seulement tous les fonctionnaires et les personnalités de premier plan de la vie civile et du monde économique qui y avaient leurs entrées au temps du Royaume d'Italie napoléonien, sous le règne du vice-roi Eugène de Beauharnais, mais également les (nombreux) aristocrates qui ne furent pas en mesure de prouver tous leurs quartiers de noblesse. Cet événement souleva un tel tollé que le gouvernement viennois dut revenir en arrière et décida de ne pas appliquer la loi sur la pureté du sang telle qu'elle était appliquée à Vienne de manière rétroactive<sup>50</sup>. En outre, l'une des premières mesures prises par François I<sup>er</sup> en Vénétie fut de renouveler l'interdiction faite aux patriciens vénitiens de porter le titre de « *nobilòmo* » et de les obliger à se plier aux mêmes règles que toute l'aristocratie de l'Empire, en demandant la confirmation souveraine de leur noblesse<sup>51</sup>. On peut penser que cette humiliation du patriciat vénitien constitua une sorte de revanche pour l'aristocratie frioulane après plusieurs siècles de soumission à la République de Venise et que, contrairement à d'autres, elle attachait de l'importance à la loi sur la pureté du sang. Cela expliquerait la discrimination subie par Caterina en raison de l'origine plébéienne de son grand-père maternel dans un couvent qui accueillait, rappelons-le, les filles des plus grandes familles patriciennes de la région. L'humiliation alors ressentie par l'enfant à cause de cette « tache originelle » est sans doute en partie à l'origine de la disposition à s'intéresser à la classe subalterne dont elle fera preuve par la suite.

Malgré les difficultés rencontrées, la jeune Caterina connaît aussi des moments heureux qui sont également évoqués dans ses mémoires<sup>52</sup>. Il semble que son amitié avec Marianna Michieli ait favorisé son intégration auprès de leurs camarades, comme elle le raconte dans le texte « *Mi rassegno al convento* » qui fait partie de la biographie qu'elle commence à rédiger en 1869 :

---

progressivamente coscienti di un costume che, specie nei territori a caratterizzazione patrizio-cittadina, i loro antenati non erano stati in grado di controllare puntualmente : in buona parte d'Italia per un verso le barriere di sangue venivano infrante da nozze miste, per l'altro la nobiltà cooptava, anche grazie ad esse, autonomamente al proprio interno nuove reclute, usurpando una prerogativa teoricamente tutta sovrana. L'imperatore d'Austria reagì alla scoperta di questo stato di cose addirittura scacciando temporaneamente i nobili – o, meglio, i sedicenti tali – dalla corte, l'ultimo luogo riservato che ancora restava a un'aristocrazia regionale già più di altre penalizzata sul piano del riconoscimento pubblico. » M. MERIGGI, « Società, istituzioni e ceti dirigenti », in *Storia d'Italia, op. cit.* p. 179.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 179-180.

<sup>51</sup> A. ZORZI, *La repubblica del leone*, Milano : Rusconi, 1979, p. 576.

<sup>52</sup> Ceux-ci s'expriment surtout dans les textes réunis sous le titre *Alcune pagine della mia futura biografia* dans le livret paru pour les noces « Michieli-Bonò » en 1869 : sa participation par exemple au « *Teatrino di Santa Chiara* » à l'occasion du Carnaval et son amitié avec Marianna Michieli évoquée ci-dessous. Cf. *Nozze Michieli-Bonò*, Trieste : Weis, 1869.

« Quando io entrai in convento essa era incontestabilmente la *Lionne* delle educande e la confidenza e l'affetto con cui prese a trattarmi, mi valsero in breve una specie di considerazione presso le altre, per cui rimisero un poco da quella guerra accanita di lazzi e di burlette con cui si suole nei conventi accogliere ogni nuova venuta. Marianna Michieli era il mio scudo. »<sup>53</sup>

Les années passées à Santa Chiara lui permettent donc de découvrir la camaraderie, voire l'amitié solidaire entre filles, alors que tout prête à croire qu'elle a auparavant grandi dans un environnement essentiellement masculin ; or il nous faut souligner que la solidarité et l'amitié sont fréquentes entre les protagonistes féminines percotiennes. Les premières pages d'un cahier conservé à la *Biblioteca Civica* d'Udine<sup>54</sup> nous laissent penser qu'elle garde contact, au moins dans un premier temps, avec une ou plusieurs de ses anciennes compagnes du couvent. On peut d'ailleurs y lire un éloge de l'amitié dans la copie d'une lettre adressée à Lucietta, une amie d'enfance.

Peu à peu Caterina apprend à mettre de côté sa propre volonté et à devenir la jeune fille docile que l'on désire qu'elle soit<sup>55</sup>. Voici comment elle résume finalement cette expérience de sept ans d'enfermement entre les murs du couvent :

« Mi si rivelò allora un mondo affatto nuovo, patii immensamente ; un po' alla volta mi assuefeci, trovai bella la mia prigionia e finii coll'amarla di modo che l'uscita fu quasi una morte. »<sup>56</sup>

Nous avons davantage tendance à voir dans ces mots l'expression d'une sorte de « syndrome de Stockholm » qu'un regret sincère d'avoir dû renoncer à une vie monacale qu'elle aurait fini par apprécier<sup>57</sup>. Nous sommes d'accord avec Elena Isabella Minelli lorsque, réfutant l'opinion de Pacifico Valussi selon laquelle Caterina regrettait de ne pas avoir poursuivi la vie calme et sereine qui s'offrait à elle au couvent, elle affirme que :

<sup>53</sup> « Quand j'entrai au couvent elle était incontestablement la *Lionne* des pensionnaires et la familiarité et l'affection avec lesquelles elle se mit à me traiter me valurent rapidement une sorte de considération de la part des autres qui, par conséquent, laissèrent un peu de côté la guerre acharnée faite de gestes moqueurs et de plaisanteries avec laquelle on a l'habitude, dans les couvents, d'accueillir chaque nouvelle venue. Marianna Michieli était mon bouclier ». C. PERCOTO, « Alcune pagine della mia biografia », in « Pagine Friulane », a. VII (1894), n. 1, p. 2. Il s'agit du même texte que celui évoqué dans la note précédente.

<sup>54</sup> B.C.U., Fondo principale, Ms 4104/13.

<sup>55</sup> L'auteure se souvient en effet ainsi des premiers mots qui l'accueillirent à son arrivée à Santa Chiara : « Chiusero, e le prime parole che mi s'intimarono e ch'io allora non compresi furono, che la mia volontà da quell'istante restava fuori del convento. » C. PERCOTO, *Memorie di convento*, op. cit., p. 101.

<sup>56</sup> « Un monde complètement nouveau se révéla à moi, je souffris immensément ; petit à petit je m'accoutumais, je trouvais ma prison belle et finis par l'aimer si bien qu'en sortir signifia presque mourir. » *Ibid.*, p. 112.

<sup>57</sup> Nous ne pouvons cependant pas exclure l'hypothèse d'une aspiration passagère à une vie paisible retirée du monde, loin des soucis économiques qui l'assaillent au moment où elle rédige cette lettre, publiée le 16 juin 1864 dans le numéro 12 du périodique « La Donna e la Famiglia ».

« Caterina Percoto era d'indole battagliera e troppo gelosa della sua libertà, per annientare se stessa tra le mura di un chiostro, per allontanarsi da questo mondo pieno di miserie sì, ma anche di gioie sublimi. »<sup>58</sup>

Selon Ludovica Cantarutti, cette adaptation à la vie monastique est la première preuve de la grande adaptabilité dont Caterina Percoto fera preuve tout au long de son existence<sup>59</sup>. C'est surtout une première résignation à un destin qui l'empêche d'exprimer sa personnalité : elle doit étouffer la spontanéité et la vivacité qui sont en elle, renoncer à sa liberté pour se plier aux règles du couvent et aux conventions sociales.

Les biographes de l'écrivaine friulane mentionnent toutefois une autre importante source de conflit au cours de cette période : une histoire d'amour survenue en 1828 lorsqu'elle avait 17 ans et à laquelle les religieuses et sa famille se seraient opposées<sup>60</sup>. Certains d'entre eux ont déduit de la nouvelle *La Schiarnete* que l'objet de son amour était un jeune Juif, ce qui justifierait d'autant plus l'intervention des religieuses pour mettre un terme à cette relation<sup>61</sup>.

Voici ce que Gianfranco D'Aronco écrit à ce sujet :

« L'esistenza di questo primo infelice amore è rimasta, oltre che in qualche altro biografo, nella tradizione della famiglia. Ce lo conferma il co. Adonide Percoto, il quale soggiunge che la Caterina conservò per tutta la vita una qualche antipatia verso le suore del convento, perché ad esse andrebbe imputata la causa dell'amore infelicamente conclusosi. »<sup>62</sup>

<sup>58</sup> « Caterina Percoto était d'un tempérament batailleur et trop jalouse de sa liberté pour vouloir s'annihiler entre les quatre murs d'un cloître et pour s'éloigner de ce monde plein de malheurs certes mais débordant également de joies sublimes. » E.I. MINELLI, *Caterina Percoto*, op. cit., p. 7.

<sup>59</sup> « L'esperienza trascorsa come interna al collegio Santa Chiara (oggi Uccellis) di Udine non contribuì a semplificarne il carattere ; tuttavia, anche l'adattarsi al collegio fu la prima fase di quelle tante prove di adattabilità cui la sottopose la vita, ed alle quali lei rispose con il ripiegare nella riservatezza e nella solitudine ». L. CANTARUTTI, « Introduzione » a *Epistolario Caterina Percoto-Carlo Tenca*, a cura di Ludovica Cantarutti, Udine : Del Bianco, 1990, p. 7.

<sup>60</sup> A. GIACOMINI, « Quasi una biografia », op. cit., p. VII ; G. MARCHETTI, *Il Friuli : uomini e tempi*, op. cit., p. 580.

<sup>61</sup> Cette hypothèse fut avancée par Ugo Pellis. Cf. U. PELLIS, *Catinuta*, Udine : Società Filologica Friulana, Udine, 1922, p. 11. Pacifico Valussi a lui-même fait un rapprochement entre les peines amoureuses de Suor Maria Eletta, protagoniste de la nouvelle, et celles de Caterina Percoto. Cf. P. VALUSSI, *Caterina Percoto : Commemorazione letta nell'adunanza del 19 agosto 1888 dal socio ordinario Pacifico Valussi*, op. cit., p. 16. Signalons qu'il existe effectivement une communauté juive à Udine à l'époque de Caterina Percoto : « Si ha notizie di un oratorio funzionante con una certa regolarità a partire del 1840. Intorno al 1870 vivevano a Udine un centinaio di ebrei addetti per lo più ad attività legate all'industria della seta o al commercio ». L. CARO, « Ebrei » in *Enciclopedia Monografica del Friuli - Venezia Giulia*, op. cit., 3- *La storia e la cultura. Parte seconda*, p. 804.

<sup>62</sup> « L'existence de ce premier amour malheureux a perduré, non seulement chez quelques uns de ses biographes mais aussi dans la tradition familiale. Le comte Adonide Percoto nous le confirme. Il ajoute que Caterina conserva, tout au long de sa vie, une certaine antipathie pour les sœurs du couvent car c'est à elles qu'il faudrait imputer la cause de la triste conclusion de cet amour. » G. D'ARONCO, « Vita sentimentale nascosta di Caterina Percoto », op. cit., p. 127.

Nous ne pourrions sans doute jamais confirmer ou infirmer l'hypothèse de Pellis, mais nous pouvons, en tous cas, souligner cependant une réelle sympathie de Caterina Percoto pour les Juifs ou du moins une attitude philosémite. Voici en effet ce qu'elle écrit après avoir assisté à une représentation théâtrale donnée dans le palais des comtes de Brazzà :

« Ecco su quella scena recitano insieme i figliuoli d'una delle più nobili fra le nostre famiglie patrizie e quelli che non possono vantare nessun blasone. Sarà bene? Sarà male? I tempi si sono mutati ma certo a me sembrano diventati migliori da questo lato che in europee nazioni che si vantano civili ferve la persecuzione antisemita e quì nessuno si sogna citare una colpa al giovane Blum ne per la sua origine ne per la sua fede. [...] Negli antichi tempi chi mai avrebbe potuto neanche sognare di veder in quella scena un israelita al fianco di una contessa di Brazzà? »<sup>63</sup>

Apparaît, dans ce texte, l'un des traits essentiels de l'idéologie percotienne, celui de la fraternité : fraternité entre les religions ici, fraternité entre les classes et entre les peuples ailleurs. Cela renvoie au commandement du Christ : « aime ton prochain comme toi-même » auquel Caterina adhère tout particulièrement ainsi que l'a souligné Enrica Varisco Ferrero<sup>64</sup> et qui est peut-être l'un des enseignements acquis lors de son séjour à Santa Chiara<sup>65</sup>.

Ceux qui voient en cet amour malheureux un événement qui donnera à la jeune fille une attitude rebelle et l'amènera à trouver une consolation dans l'écriture se fourvoient : ce n'est pas un hasard si l'élu de son cœur est un jeune homme qui déplaît à sa famille et à ses éducatrices mais plutôt la manifestation – certes peut-être inconsciente mais à notre avis bien réelle – d'une velléité de rébellion. Nous ne disposons pas d'éléments plus précis sur cet amour de jeunesse mais nous pensons qu'il n'a pas eu le rôle déterminant que d'aucuns ont voulu lui attribuer. Giuseppe Marchetti a formulé l'hypothèse que cette déception sentimentale pouvait être à l'origine de la résolution de Caterina Percoto de ne jamais se marier<sup>66</sup> mais il n'en est sûrement rien au vu des deux autres histoires d'amour que nous évoquerons plus loin.

<sup>63</sup> « Voici que sur cette scène les fils de l'une des plus nobles de nos familles patriciennes jouent avec ceux qui ne peuvent se vanter d'aucun blason. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Les temps ont changé, mais j'ai l'impression certaine qu'ils sont devenus meilleurs pour la raison que, alors que dans certaines nations qui se disent civilisées sévit la persécution antisémite, ici personne n'aurait l'idée de reprocher au jeune Blum ses origines et sa foi. [...] Qui autrefois aurait jamais pu imaginer voir sur cette scène un Juif se tenir aux côtés d'une comtesse de Brazzà ? » Transcription d'un extrait d'un texte inédit conservé dans le manuscrit Ms 4104/15 du Fonds Principal de la B.C.U. On pourrait éventuellement voir dans la dernière phrase un écho au refus de sa famille de la laisser s'éprendre d'un Juif. Cf. E. BARTOLINI, « Caterina Percoto in ritratto » in *Caterina Percoto cent'anni dopo*, Udine : Del Bianco, 1990, p. 21-22.

<sup>64</sup> E. VARISCO FERRERO, *Caterina Percoto*, Udine : Chiesa Rotograf, 1970, p. 26.

<sup>65</sup> Voir *infra*, p. 44 et suivantes, le bilan de cette expérience au couvent et son influence sur la dimension religieuse de l'écrivaine.

<sup>66</sup> « Forse la rottura di questo idillio lasciò nell'anima della fanciulla il romantico proponimento di non unirsi ad altro uomo : ed in tale risoluzione – che era anche una ribellione al destino – ella perseverò

Ce conflit est-il la cause de son départ de Santa Chiara ou est-ce en raison des difficultés économiques familiales qu'elle est contrainte d'interrompre ses études et de quitter le couvent<sup>67</sup> ? En l'état de nos connaissances il ne nous est pas possible de répondre à cette question. Le fait est que, en 1829, Caterina Percoto est retournée vivre auprès de sa mère et de ses frères installés à Udine.

Cette expérience au couvent a sans nul doute profondément marqué Caterina Percoto qui s'en servira comme matière pour quelques-unes de ses nouvelles. Certes on y croise des figures positives de religieuses emplies d'amour et de charité chrétienne – peut-être inspirées par la figure de sa tante ? – mais ces textes sont aussi l'occasion pour l'auteure de critiquer la rigidité de la vie au couvent – inadaptée selon elle à la vivacité enfantine – ainsi que d'en dénoncer les carences de l'éducation dispensée aux jeunes filles et uniquement destinée à les faire briller en société. L'auteure frioulane, qui justifie en partie son ignorance linguistique par l'instruction lacunaire qu'elle reçut chez les Clarisses<sup>68</sup>, montrera au cours de sa vie un vif intérêt pour les questions d'éducation, celle des filles en particulier. Nous verrons en effet qu'elle revendique pour celles-ci une éducation de qualité, utile à leur future vie familiale et sociale<sup>69</sup>.

Quelles incidences ces sept années ont-elles eues sur la construction identitaire de Caterina ?

Marinella Colummi Camerino lit son entrée au couvent comme une première expérience d'exclusion, or cette condition d'exclue sera l'une des données marquantes de sa destinée. « La prima esperienza del mondo è per Caterina Percoto un'esperienza di esclusione » écrit-elle<sup>70</sup> en s'appuyant sur la description suivante que nous avons complétée en mentionnant la fin de la phrase entre crochets :

« Seppellita come in una scatola di pietra in quella stanza centrale del convento che aveva per barriera prima il fabbricato, poi le altissime mura che lo circondavano, indi le case cittadine, non avrei più mai veduto né il sorgere del sole, né il suo tramonto, [né l'aspetto delle alpi gigantesche]. »<sup>71</sup>

---

ostinata, seppure con qualche momentaneo vacillamento, fino ad attuarla interamente. » G. MARCHETTI, *Il Friuli : uomini e tempi*, op. cit., p. 580.

<sup>67</sup> *Ibidem*.

<sup>68</sup> T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini. Studio su Caterina Percoto*, op. cit., p. 10.

<sup>69</sup> Voir *infra*, chapitre 7, p. 335 et suivantes.

<sup>70</sup> « La première expérience du monde fut pour Caterina Percoto une expérience d'exclusion. » M. COLUMMI CAMERINO, « Donna scrittrice e donna personaggio nei racconti di Caterina Percoto » in *Les femmes écrivains en Italie aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, 1993, p. 15.

<sup>71</sup> « Enterrée comme dans une boîte en pierre dans cette pièce centrale du couvent qui, pour barrières, avait d'abord le bâtiment, puis les hauts murs qui l'entouraient, et enfin les maisons de la ville, jamais je

Le fait que Caterina Percoto mentionne les Alpes nous semble important car cela renvoie indubitablement au paysage tant aimé de son enfance, celui qu'elle apercevait depuis la fenêtre de sa chambre à San Lorenzo et qui deviendra un *topos* de son œuvre. L'exclusion vécue devient alors, en premier lieu, celle du monde de son enfance, un paradis perdu à la mort de son père en quelque sorte. Elle s'accompagne d'une exclusion de sa famille que l'on peut associer à une discrimination sexuelle : alors que ses frères restent auprès de leur mère, Caterina est séparée d'eux et cloîtrée au couvent<sup>72</sup>. Cette expérience se trouve transcrite dans la nouvelle *Reginetta* qui raconte l'étiollement de la petite fille éponyme, placée au couvent à la suite de la séparation de ses parents<sup>73</sup>. La troisième forme d'exclusion vécue au cours de ces sept années est celle, déjà évoquée plus haut, de la noblesse patricienne, apparemment plus en raison de son origine maternelle que de sa pauvreté<sup>74</sup>.

Selon Tommaso Scappaticci, ces sept années renforcèrent surtout le sentiment religieux que lui avait transmis sa famille<sup>75</sup>, une religiosité dont Enrica Varisco Ferrero considère qu'elle est un élément fondamental de la personnalité de l'auteure<sup>76</sup>. Il nous semble effectivement que les Clarisses – et sa tante en particulier, laquelle a sûrement joué un grand rôle – lui ont transmis une conception franciscaine de la religion. Caterina partage en effet avec le « *poverello* » d'Assise l'amour et le respect de la nature, et l'intérêt qu'elle porte aux plus humbles. Sa foi est intense mais simple, fondée sur le message évangélique qui prône l'amour de son prochain. Raffaello Barbiera a écrit avec justesse qu'elle sortit du couvent « délicatement religieuse et non bigote »<sup>77</sup> ce qui, comme a pu le relever la critique, lui permit d'avoir « une largeur de vues et [...] une indépendance de jugement peu communs chez une fervente catholique de son époque »<sup>78</sup>.

---

ne reverrais le lever du soleil, ni son coucher, ni la physionomie des Alpes gigantesques ». Marinella Colummi Camerino indique en note dans l'article mentionné ci-dessus qu'il s'agit d'une citation du texte autobiographique « *Mi rassegno al convento* ». En réalité cette phrase est tirée de la « *Lettera seconda* » qui figure dans les *Memorie di convento* in R. CAIRA LUMETTI, *Le umili operaie*, *op. cit.*, p. 103.

<sup>72</sup> Cette différence de traitement entre filles et garçons correspond à une réalité historique, le pensionnat étant également un moyen pour la mère de se décharger des soucis liés à l'âge ingrat de sa fille. Cf. Y. KNIBIEHLER, « Corps et cœurs », *op. cit.*, p. 377.

<sup>73</sup> C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 207-238.

<sup>74</sup> Amedeo Giacomini a écrit : « Giovanissima (forse perché "snobbata", lei in fondo povera se pur appartenente a una delle più antiche famiglie del Friuli, dalle compagne di scuola...) aveva già voltato le spalle al proprio mondo d'origine ». A. GIACOMINI, « Quasi una biografia », *op. cit.*, p. VIII. Le critique attribue donc le rejet dont elle fut victime à sa situation financière. Or, si Caterina a pu souffrir de son état de pauvreté, elle n'en fait jamais mention. En outre, il nous semble erroné de penser qu'elle tourne d'emblée le dos à la noblesse frioulane à laquelle elle appartient. Nous pensons au contraire qu'à sa sortie du couvent elle a essayé de s'intégrer à ce milieu, comme nous le verrons au paragraphe suivant.

<sup>75</sup> T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini. Studio su Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>76</sup> E. VARISCO FERRERO, *Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 25-28.

<sup>77</sup> « Ella fu educata nel convento delle Clarisse a Udine, e ne uscì delicatamente religiosa, non bigotta. » R. BARBIERA, *Ricordi delle terre dolorose*, *op. cit.*, p. 234.

<sup>78</sup> « Fu da alcuni critici osservato giustamente che nella Percoto il vivissimo sentimento religioso si accompagna ad una larghezza d'idee e ad una indipendenza di giudizio non comuni in una fervente cattolica del suo tempo. » E. VARISCO FERRERO, *Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 27. Nous en voulons pour

## D - Une vie mondaine à Udine ?

À sa sortie du couvent, Caterina rejoint sa famille, installée à Udine depuis la mort du comte Percoto. « La ville est alors "une Belle endormie". Elle se développe [seulement] à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle vers le sud, autour de la station de chemin de fer, et vers le nord et le bourg de Chiavris »<sup>79</sup>. À cette époque, la métropole frioulane compte un peu plus de 20 000 habitants, dont une partie importante vit de l'agriculture<sup>80</sup>. Il y a encore peu d'ouvriers, la plupart étant employés dans l'industrie textile, qui est relativement ancienne<sup>81</sup>.

La critique n'a jamais prêté attention à cette période de la vie de l'écrivaine, quand elle ne l'a pas tout simplement ignorée<sup>82</sup>. Il est vrai que nous disposons de très peu d'informations sur les années qu'elle passe dans la métropole frioulane entre 1829 et 1836, mises à part quelques indications présentes dans un écrit biographique intitulé « A proposito del signor Odilon Barot »<sup>83</sup>. À Udine, la jeune Caterina passait ses journées à s'acquitter avec soin des tâches ménagères puis consacrait son temps libre à la lecture<sup>84</sup>. Le soir, elle se promenait avec sa mère qui, souvent, la conduisait dans un des cafés de la ville où elles fréquentaient une petite salle à l'écart en raison de sa timidité de jeune fille<sup>85</sup>. C'est là qu'un soir de septembre 1840 elle écouta un professeur lire la plaidoirie que le

---

preuve sa position quant à la question romaine qui met en cause le pouvoir temporel du Pape. Voir *infra*, chapitre 10, l'étude de la nouvelle *Ridere per non piangere*, p. 444 et suivantes.

<sup>79</sup> D. FRANCFORT, *Associations et pratiques sociables à Udine, métropole frioulane (1850-1870)*, *op. cit.*, p. 2.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 108. Remarquons que la physionomie d'Udine, telle que l'a connue Caterina Percoto, ne permet pas à l'écrivaine d'avoir une connaissance du milieu ouvrier, aussi n'est-il pas étonnant qu'elle ne l'évoque jamais dans ses nouvelles.

<sup>82</sup> C'est le cas entre autres de Scappaticci qui place son retour à San Lorenzo dès sa sortie du couvent en 1829. T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini. Studio su Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 191.

<sup>83</sup> C. PERCOTO, « Una pagina della mia biografia : A proposito del signor Odilon Barot », *op. cit.*

<sup>84</sup> « Nella giornata attendevo colla maggiore diligenza ed alacrità di cui fossi stata capace, a disimpegnare le faccende di casa che mia madre m'imponeva, e dedicavo alla lettura le mie ore disoccupate, quelle che toglievo ai divertimenti e spesso anche al riposo. » *Ibidem*.

<sup>85</sup> « Mia madre soleva quasi ogni sera, dopo il passeggio, condurmi ad un Caffè. La vita ritirata e la chiusura del convento, mi avevano fatto contrarre un'indicibile timidezza, che ancora in parte mi dura e per cui mi era una specie di patimento il trovarmi in mezzo alla gente. Gli era perciò che a quella che chiamavano, la bottega grande, per solito ritrovo delle persone eleganti, noi si preferiva un appartato stanzino. Ivi convenivano a leggere i fogli alcuni professori del seminario, due o tre altre persone serie ed un vecchio presidente del tribunale. » *Ibidem*. Il y avait à l'époque à Udine trois cafés fréquentés par la noblesse de la ville : le *caffè* Corazza, le *caffè* Meneghetto et le *caffè* Prezioso. Cf. D. FRANCFORT, *Associations et pratiques sociables à Udine, métropole frioulane (1850-1870)*, *op. cit.*, p. 178. Celui où se rendait Caterina et sa mère pourrait être le Meneghetto, où avaient l'habitude de se réunir le soir, dans l'une des salles secondaires, les « abbés-professeurs ». Cf. *ibid.*, p. 185. En outre cet établissement était fréquenté par le comte Antonini et le poète Zorutti, amis de la famille Percoto. Rien ne nous permet cependant d'en avoir la certitude.

procureur, Monsieur Odilon Barrot<sup>86</sup>, prononça contre Marie Capelle<sup>87</sup> lors du procès Lafarge et fut atterrée d'entendre l'assistance applaudir chaleureusement sa conclusion qui condamnait les lettres chez la gent féminine et renvoyait les femmes « à [leur] aiguille et à [leur] quenouille »<sup>88</sup>. La courtoisie avec laquelle un jeune poète la salua alors qu'elle s'en allait la convainquit heureusement de ne pas renoncer à son amour des livres. Elena Isabella Minelli a relevé une allusion de Giacomo Zanella à une « forte passion amoureuse »<sup>89</sup> lors de cette période « udinaise »<sup>90</sup>. Nous pensons avoir trouvé des indices qui tendent à confirmer une telle passion dans un cahier de Caterina conservé dans les archives de la *Biblioteca Civica* d'Udine<sup>91</sup>. Il contient d'abord des textes de différente nature (un discours recopié, des réflexions érudites, des brouillons de lettres, des fragments de récits) qui n'ont pas de titres et ne sont pas datés. On y trouve ensuite des textes qui portent un titre avec mention le plus souvent d'une date et qui contiennent, pour la plupart, l'exposition de sentiments, d'états d'âme et de réflexions que l'on pourrait trouver dans un journal intime de jeune fille. Aussi considérons-nous que ce cahier a ce statut pour l'auteure et que les allusions présentes se réfèrent à des événements réels et non fictifs. La première date mentionnée est « 1836 » - le texte précise le jour et le mois : « 8 février », la dernière « janvier 1838 ». Une partie des textes au moins est donc postérieure à la période qui nous intéresse ici, cependant nous pouvons très bien envisager le fait que les premiers textes aient été écrits avant que Caterina ne retourne à San Lorenzo en 1836, d'autant que nous ignorons à quelle période de l'année le déménagement a eu lieu. En outre, comme nous allons le voir, elle revient sur une histoire d'amour passée qui semble donc être celle évoquée par Zanella.

Le premier texte qui évoque cette passion est justement le premier à être daté. Il a pour titre « Momento di estremo dolore ». Caterina y évoque la confession de culpabilité de l'être aimé et l'effondrement de toutes ses illusions. On l'avait pourtant prévenue mais elle

<sup>86</sup> Odilon Barrot (1791-1873) était un avocat et un membre influent du parti libéral sous la Seconde Restauration. Il participa activement à la révolution de 1830 et fut deux fois chef du gouvernement lors de la Deuxième République. Il se retira de la vie politique après le coup d'état de 1851.

<sup>87</sup> Marie Capelle (1816-1852) était une femme cultivée, épouse de Charles Lafarge qu'elle fut accusée d'avoir empoisonné à l'arsenic. Elle fut condamnée aux travaux forcés à perpétuité à l'issue d'un procès qui passionna l'opinion publique.

<sup>88</sup> « Poi moralizzando inculcava al nostro sesso di tenersi fedele all'ago e alla conocchia, mostrandoci il miserabile esempio di lei che li aveva abbandonati, e con una logica assai singolare conchiudeva, dichiarando doversi stimare tanto più virtuosa una donna, quanto più vive intenta alle cure domestiche ed ignorata dal mondo. » C. PERCOTO, « Una pagina della mia biografia : A proposito del signor Odilon Barot », *op. cit.*

<sup>89</sup> « In questi anni passati a Udine, osserva lo Zanella che una forte passione d'amore forse venne a turbare il suo spirito e forse sarà stata cagione di questo suo seppellirsi nella solitudine della campagna ». E.I. MINELLI, *Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 6. Notons que Gianfranco D'Aronco, qui a fait une synthèse de la « vie sentimentale secrète » de Caterina Percoto, n'en parle pas. Cf. G. D'ARONCO, « Vita sentimentale nascosta di Caterina Percoto », *op. cit.*

<sup>90</sup> Nous avons créé ce néologisme qui nous permet d'indiquer ce qui se rapporte à la ville d'Udine en simplifiant la phrase. Nous signalons que nous l'utiliserons ailleurs dans ce travail.

<sup>91</sup> B.C.U., Fondo principale, Ms 4104/13.



n'avait pas voulu y croire, tant elle était pleine d'estime pour ce dernier. Mais à présent qu'il a lui-même avoué, elle doit se rendre à l'évidence. Désespérée, elle ne voit plus qu'une solution possible : le suicide.

« Dunque è vero ? Dunque l'amico mio, la creatura che sola al mondo io stimava incolpabile e santa, N. è reo? Quando una mano ignota ardiva squarciare il mistero io ero sì lungi dal prestarle fede, che l'attribuiva a mero delitto calunniare un innocente e china sulla mano del traditore giuravo col core commosso che colla mia vita avrei garantito per lui... Oggi ch'egli stesso confessa di esser reo... Oggi sento la necessità d'adempire il mio giuramento! Oh io non sopravviverò alla dolce consuetudine di stimarlo! Oggi 8 febbraio feci una sì terribile scoperta. Non so quale sia questo delitto; ma quando lo costringe a chiamarsi disprezzabile, basta perché il mio cuore non trovi più pace. Ahi!... Io meritava una sì barbara sorte. L'uomo a cui io faceva il dono funesto del mio core mal poteva essere un innocente. S'egli era tale Dio ch'è giusto l'avria preservato dal mio amore. Ahi ! Su questa terra non v'ha più consolazione per me [...]. »<sup>92</sup>

Ce texte ne nous apporte finalement que très peu d'informations car Caterina reste très vague quant à la cause de cette « extrême douleur », mais il tend à corroborer les propos de Zanella<sup>93</sup>. La fin de l'extrait suggère une sorte de fatalité en amour, comme si Caterina ne pouvait tomber amoureuse que d'un homme coupable. S'agit-il d'une posture affectée ou du sincère ressentiment de l'auteure en référence à un précédent échec sentimental ?

Dans un brouillon de lettre adressée à son amie Augusta qui se trouve quelques pages avant ce morceau, Caterina regrette que celle-ci ne se trouve pas plus près d'elle car elle pourrait la voir et lui ouvrir son cœur, tout ne pouvant pas être dit par écrit. De quoi voudrait-elle l'entretenir si ce n'est d'une passion amoureuse ?

C'est encore de juin 1836 que datent les seuls vers composés par l'écrivaine dont nous ayons connaissance. La composition qui comprend une trentaine d'endécasyllabes et qui évoque le thème romantique de la lune se conclut par ces vers : « D'un innocente amor libai la prima / Dolcissima letizia, in quella notte ! »<sup>94</sup>.

<sup>92</sup> « C'est donc vrai? Mon ami, la seule créature au monde que je considérais comme sainte et exempte de fautes, N. est donc coupable ? Quand une main inconnue avait osé déchirer le mystère, j'étais si loin d'y croire que j'avais attribué purement et simplement à un crime la calomnie d'un innocent, et, penchée sur la main du traître, je jurais le cœur ému que je répondrais de lui sur ma vie... Aujourd'hui que lui-même avoue sa culpabilité... Aujourd'hui, j'éprouve le besoin d'honorer ma promesse ! Oh je ne survivrai pas à la douce habitude de le tenir en estime ! Aujourd'hui, 8 février, j'ai fait une si terrible découverte. Je ne sais pas quel est ce crime ; mais lorsqu'il l'oblige à se qualifier de méprisable, cela suffit pour que mon cœur ne trouve plus la paix. Hélas !... Je méritais un sort si barbare. L'homme à qui je faisais le don funeste de mon cœur pouvait difficilement être un innocent. Si tel il avait été, Dieu, qui est juste, l'aurait préservé de mon amour. Hélas ! Il n'y a plus aucune sorte de consolation pour moi sur cette terre [...]. » *Ibidem*.

<sup>93</sup> Voir *supra*, note 89, p. 46.

<sup>94</sup> « En cette nuit je goûtai la première joie très douce d'un innocent amour » Ces vers inédits furent publiés par Gianfranco D'Arconco. G. D'ARONCO, « Versi inediti di Caterina Percoto », in « Ce fastu? » a. XXV (1948), n. 5-6 et a. XXVI (1949), n. 1-6, p. 53.

Par la suite, deux textes écrits dans son journal en novembre évoquent encore celui qu'elle a aimé, ce qui nous laisse penser que cette aventure sentimentale a eu un fort impact sur la jeune fille. Le deuxième texte, intitulé « *Miei sogni* », daté du 9 novembre 1836, est particulièrement intéressant car il nous apporte deux informations précises au sujet de cette histoire d'amour. L'auteure, triste et mélancolique, y imagine que l'être aimé vient la consoler en rêve :

« Tal altra parmi ricevere una tua lettera e palpitante l'apro la lego [...] e mi si rinnova tutta l'immensa gioja ch'io sentii *quando nel palchetto del teatro a me donavi la tua prima*. Odo qualche fiata il ripetuto schiopettar d'uno scudiscio e il frastuono di quattro velocissime ruote corro ad una finestra e ti vedo... Mi sogno qualche altra di scendere le scale nel momento in che si picchia, volo ad aprire e sei tu... Sono cinque anni ch'io ho perduto la mia pace. »<sup>95</sup>

Nous apprenons ainsi que les deux amoureux se sont côtoyés au théâtre – et donc à Udine – où le jeune homme a remis à Caterina sa première lettre d'amour. Le fait qu'il se déplace en carrosse nous laisse deviner qu'il s'agit d'un jeune homme appartenant à une famille aisée. Quant à la conclusion du texte, elle nous permet de dater le début de cette relation amoureuse qui remonterait à la fin de l'année 1831.

Au moment où l'Italie centrale connaît à nouveau des tentatives révolutionnaires, en particulier à Modène et à Bologne, où des conspirateurs organisent l'insurrection<sup>96</sup>, nous retrouvons donc la jeune Caterina, fraîchement sortie du couvent, au théâtre, où elle fréquente la bonne société d'Udine<sup>97</sup>. L'un des premiers textes de son journal raconte justement l'une de ces soirées à l'opéra où elle a l'occasion d'écouter des airs de Rossini. Ces quelques indices viennent contredire l'idée d'une rupture avec sa classe et d'une solitude précoces véhiculée par certains biographes, car ils nous laissent percevoir sa participation à la vie mondaine de la ville, même si les difficultés financières de sa famille peuvent lui faire éprouver une certaine gêne parmi ce beau monde<sup>98</sup>. N'oublions pas que

<sup>95</sup> « Telle autre fois j'ai l'impression de recevoir une lettre de toi et, le cœur palpitant, je l'ouvre, je la lis [...] et j'éprouve à nouveau toute l'immense joie que j'avais ressentie lorsque, au théâtre, tu m'avais donné dans la loge ta première lettre. Parfois j'entends le claquement répété d'un fouet et le vacarme de quatre roues très rapides, je me précipite à une fenêtre et je te vois... D'autres fois encore je rêve que je descends les escaliers au moment où l'on frappe à la porte, je cours ouvrir et c'est toi... / Cela fait cinq ans que j'ai perdu la tranquillité. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4104/13. C'est nous qui soulignons.

<sup>96</sup> G. PÉCOUT, *Naissance de l'Italie contemporaine : 1770-1922*, 2<sup>e</sup> éd., Paris : Armand Colin, 2007, p. 97-98.

<sup>97</sup> Rappelons qu'il existait à Udine, depuis janvier 1824, une Société Philharmonique et Théâtrale, chargée de l'organisation de manifestations musicales et théâtrales mais aussi de bals et de tombolas. Elle animait, à l'époque, la vie associative culturelle de la ville. Cf. D. FRANCFORT, *Associations et pratiques sociables à Udine, métropole frioulane (1850-1870)*, op. cit., p. 451-481.

<sup>98</sup> Adriana Chemello évoque dans sa présentation biographique de l'auteure une anecdote que Caterina Percoto raconte dans une lettre à son ami Pacifico Valussi pour illustrer le sentiment d'embarras qu'elle éprouve à l'occasion de la publication de ses *Novelle popolari edite ed inedite* en 1883 : « Caterina

ces occasions de sociabilité constituaient en outre, à l'époque, un bon moyen pour une jeune fille d'achever la seule destinée que prévoyait pour elle la société une fois qu'elle avait quitté le couvent, à savoir trouver un mari. Nous savons grâce à Laura Goretti Veruda que les Percoto étaient une famille « très hospitalière » et qu'ils recevaient fréquemment des visiteurs<sup>99</sup>. Bien que ces propos se rapportent à leur vie à San Lorenzo, il n'y a aucune raison pour qu'il en soit différemment lors de leur séjour à Udine, d'autant qu'à l'époque les réceptions chez les uns et chez les autres étaient la norme:

« La vita udinese, nella prima metà dell'800, non offre grandi distrazioni. I nobili, quando sono in città (tutti o quasi hanno anche le ville nei possedimenti, in cui vanno d'estate a controllare i raccolti e d'autunno a caccia) passano il tempo ad invitarsi a vicenda a feste, balli e ricevimenti, secondo il ciclo rituale laico, e gli eventi speciali; essi hanno anche qualche circolo più o meno formale, e sostengono qualche attività teatrale. Esiste qualche caffè per la bella gente, ma in generale la vita sociale nobiliare si svolge nel circuito dei loro palazzi. »<sup>100</sup>

Et en effet Caterina Percoto fréquentait la société aristocratique locale et entretenait des liens d'amitié avec les grandes familles udinaises comme les Antonini, les Bonini, les Valussi, les Savorgnan di Brazzà ou encore les Braida, des familles attachées à la terre en raison de leurs intérêts économiques mais aussi culturellement actives<sup>101</sup> qui ont pu la stimuler intellectuellement.

---

tuttavia non è molto convinta dell'operazione di repêchage ed esterna il suo disagio all'amico Valussi raccontandogli un aneddoto della sua prima giovinezza, quando per accompagnare la madre a teatro non trovò di meglio che togliere dall'armadio un cappellino nuovo, mai usato ma di foggia ormai superata, fuori moda appunto. » A. CHEMELLO, « Nota biografica », in C. PERCOTO, *Racconti*, a cura di A. Chemello, *op. cit.*, p. LXIII. Elle n'oublie sans doute jamais cette gêne de devoir apparaître en public avec des effets démodés puisque, bien des années plus tard, elle écrira une nouvelle intitulée *Bastare a se stessi* dans laquelle l'habileté de la protagoniste qui sait « se suffire à elle-même » en confectionnant ses propres vêtements lui permet de faire bonne figure en toute occasion.

<sup>99</sup> « La famiglia Percoto era ospitalissima: allora le relazioni fra i proprietari che vivevano in que' paeselli erano più cordiali di quello che lo siano oggidi; quindi più cari i giorni de' geniali ritrovi, delle gite campestri, del riunirsi a mensa nelle feste solenni. » L. GORETTI VERUDA, *Caterina Percoto : Memoria letta nella alunanza accademica 13 febbraio 1889*, *op. cit.*, p.7.

<sup>100</sup> « Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la vie udinaise n'offre guère de distractions. Quand ils sont en ville, les nobles (qui possèdent presque tous aussi des villas dans leurs propriétés où ils se rendent, en été, pour contrôler les récoltes, et en hiver, pour aller à la chasse) passent leur temps à s'inviter réciproquement à des fêtes, des bals et des réceptions, en fonction du calendrier rituel laïc et d'occasions spéciales. Ils ont également quelques cercles plus ou moins officiels et promeuvent quelques activités théâtrales. Il existe quelques cafés pour les gens de la haute société mais, en général, la vie sociale des nobles se déroule à l'intérieur du circuit de leurs palais. » R. STRASSOLDO, « Note sulla società friulana all'epoca di Zorutti », *op. cit.*, p. 112.

<sup>101</sup> R. CAIRA LUMETTI, « Introduzione », *Le umili operaie*, *op. cit.*, p. 15. On retrouve en effet ces noms dans la vie culturelle associative de la métropole frioulane. Cf. à ce sujet D. FRANCFORT, *Associations et pratiques sociables à Udine, métropole frioulane (1850-1870)*, *op. cit.*

Pour une jeune fille intelligente et vive d'esprit comme elle, ces réunions mondaines sont l'occasion de briller par son érudition<sup>102</sup>. N'est-ce pas au cours de l'une d'elle que notre auteure a lu, devant « une assemblée choisie »<sup>103</sup>, le discours sur l'éloquence qui se trouve recopié au début de son journal<sup>104</sup> ?

D'autres écrits comme une réflexion autour de la poésie et du sentiment du sublime, ou encore l'opposition comparative entre Homère, défini « fils de la nature » et Virgile, Corneille, Racine et le Tasse qui, eux, appartiennent à la civilisation, témoignent de la culture de Caterina et de son goût pour les études.

Ces quelques considérations nous amènent à revoir l'image traditionnelle de l'écrivaine pour qui le besoin de s'instruire serait apparu comme une nécessaire compensation à l'isolement culturel et à la solitude de sa vie à San Lorenzo. Nous avons pu montrer ici que Caterina apprécie d'emblée les nourritures intellectuelles. Elena Isabella Minelli a souligné cette passion de Caterina pour les études : « Caterina Percoto studiò e studiò molto da sè; e anche negli anni giovanili si occupò seriamente di studi superiori alla sua età »<sup>105</sup>. À côté d'un goût inné pour le savoir, on peut avancer à cette soif d'apprendre, une autre explication, d'ordre psychologique, l'une n'excluant, bien entendu, pas l'autre. Nous avons eu l'occasion de dire que son expérience comme pensionnaire chez les Clarisses avait été une expérience d'exclusion et qu'elle avait subi une discrimination en raison de ses origines sociales. Dès lors, le sentiment de honte qu'elle a dû éprouver à ce moment-là, a pu se transformer en une volonté de surpasser ses camarades par son intelligence et son savoir, puis de briller de la même manière au sein de ce monde<sup>106</sup> qui avait voulu la rejeter et qui lui faisait probablement encore sentir son infériorité<sup>107</sup> : une sorte de revanche sur

<sup>102</sup> Amedeo Giacomini est d'avis que la noblesse frioulane, ou tout au moins sa frange la plus arriérée et provinciale « vedeva con sospetto la sua intelligenza, il suo spirito relativamente libero e relativamente anticonformista, i suoi interessi culturali soprattutto, diversi da quelli di una fanciulla considerata, in quell'ambiente, standardizzato nel più squallido formalismo, normale e "per bene"... ». A. GIACOMINI, « Quasi una biografia », *op. cit.*, p. VIII-IX. Certes Caterina Percoto contrastait avec l'image de la jeune femme traditionnelle de son époque. Sa culture a pu en déranger certains qui la trouvaient inappropriée à une jeune fille mais nous ne croyons pas qu'elle ait été un facteur de rupture avec la noblesse udinaise. D'autre part nous ne pensons pas que la jeune Caterina du début des années 30 manifestait autant d'anticonformisme que celle, plus mûre, qui vivra à San Lorenzo. Mais il s'agit là d'un sentiment tout personnel car nous ne disposons pas du moindre indice pour étayer cette thèse.

<sup>103</sup> Il s'agit des mots de Caterina elle-même, cette précision est apportée en préambule du discours qu'elle a sans doute recopié en souvenir dans son journal. C'est un texte érudit et rhétorique qui expose la définition et l'utilité de l'éloquence.

<sup>104</sup> Nous parlons toujours du même journal. Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4104/13.

<sup>105</sup> « Caterina Percoto etudia, et elle etudia beaucoup toute seule ; et même pendant sa jeunesse, elle entreprit avec sérieux des études destinées à des élèves plus âgés qu'elle. » E.I. MINELLI, *Caterina Percoto, op. cit.*, p.7.

<sup>106</sup> Nous entendons par là l'aristocratie frioulane à laquelle son « quart de sang plébéien » (cf. citation *supra* p. 38 ) lui interdisait d'appartenir complètement.

<sup>107</sup> On peut en effet penser que la jeune Caterina, qui ne pouvait être vêtue à la dernière mode en raison des difficultés financières de sa famille (cf. *supra* note 98, p. 48), a probablement souffert d'une autre forme de discrimination lorsqu'elle fréquentait la riche société udinaise.

la vie en somme<sup>108</sup>. Cette volonté de réussite semble certes d'autant plus réelle lorsque Caterina se retrouve à nouveau exclue du monde après que sa famille est retournée vivre à San Lorenzo, mais elle a pu exister avant.

Dès sa sortie de couvent Caterina Percoto entreprend de poursuivre son instruction, puisant ses livres dans la bibliothèque paternelle<sup>109</sup> et découvrant le plaisir de la lecture et l'amour de la poésie<sup>110</sup>. Elle travaille sans doute sous la direction – au moins dans un premier temps – de Don Pietro Comelli, le précepteur de ses frères, qu'elle désignera souvent dans ses lettres sous le nom de « *Maestro* »<sup>111</sup>. Quelle est sa formation littéraire ? La jeune fille continue l'étude de l'allemand<sup>112</sup> et du français qu'elle avait commencée au couvent Santa Chiara<sup>113</sup> et apprend le latin. C'est aussi une grande lectrice, contrairement à ce que Niccolò Tommaseo a pu affirmer d'elle dans l'introduction des *Racconti*<sup>114</sup>. Elle connaît bien évidemment la Bible mais aussi les classiques grecs (Homère) et latins (elle apprécie en particulier Virgile et Horace), ainsi que les grands noms de la littérature italienne comme Dante, Pétrarque, Boccace, le Tasse ou l'Arioste. Mais elle lit également les auteurs italiens contemporains : Foscolo, Manzoni, dont le roman les *Promessi Sposi* l'enthousiasme ainsi qu'en témoigne une lettre de jeunesse<sup>115</sup>, Silvio Pellico, cité dans cette

<sup>108</sup> En effet, selon Boris Cyrulnik : « L'ambition est un excellent masque de la honte quand le sujet rabaissé devient fier de sa révolte. "Vous croyez que je suis minable, eh bien, je vais vous montrer qui je suis réellement !" Ce sursaut compensatoire donne à l'humilié la force de se réhabiliter ». B. CYRULNIK, *Mourir de dire la honte*, Paris : Odile Jacob, 2010, p. 38.

<sup>109</sup> L. GORETTI VERUDA, *Caterina Percoto : Memoria letta nella alunanza accademica 13 febbraio 1889*, *op. cit.*, p. 7.

<sup>110</sup> « Là io ci avevo Dante, la Bibbia, l'Iliade, l'Odissea, e con una specie di furore, come chi a lungo tempo è assetto e finalmente trova una sorgente di *chiare fresche e dolci acque*, io m'innamoravo di poesia. » Cf. C. PERCOTO, « Una pagina della mia biografia : A proposito del signor Odilon Barot », *op. cit.*

<sup>111</sup> « Attese si può dire da sè allo studio, giacchè l'Ab. Pietro Comelli, benchè ella lo chiamasse suo maestro, non fu certo quello che con tale parola s'intende, il suo ufficio essendo stato di dirigerla, consigliarla e nulla più. » T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>112</sup> Elle donnera d'ailleurs une preuve de sa bonne connaissance de l'allemand en critiquant la traduction proposée par Maffei dans la revue triestine « Favilla » d'un extrait de Klopstock. Cf. *infra*, p. 61 et suivantes.

<sup>113</sup> G. MARCHETTI, *Il Friuli : uomini e tempi*, *op. cit.*, p. 580.

<sup>114</sup> « E a non ammontare libri sopra libri le insegnò lo studiarne e l'amarne pochi; la Bibbia sopra tutti, e Virgilio ». N. TOMMASEO, « *A' lettori* », in C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. IX-X. C'est Enrica Varisco Ferrero qui souligne cette erreur de jugement de la part de Tommaseo. Cf. E. VARISCO FERRERO, *Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 22-24.

<sup>115</sup> Dans une lettre destinée à une amie prénommée Augusta, Caterina Percoto explique ce qu'elle trouve d'admirable dans ce roman. « Lo scorso autunno ho letto i *Promessi sposi* di Manzoni, produzione veramente mirabile. Nulla sfugge alla penna del Manzoni e le più minute circostanze riempiono di vere e determinate figure i vasti quadri ch'ei ci dipinge. Questa maniera è affatto nuova per noi. Il genio italiano, sceglieva prima di lui due o tre grandi idee, queste ti descriveva, lasciava il restante alla riscaldata immaginazione del lettore. Ti confesso che più volte leggendo questo libretto mi veniva in pensiero di paragonarlo a un bel quadro fiammingo. Ivi le più minute parti, le più triviali circostanze, tutto ciò che la natura ordinariamente produce ti si presenta in tutto lo splendore della sua verità, ma noi intanto colpiti dalla vaghezza delle parti accessorie facilmente dimentichiamo il soggetto. Quanto è mai superiore un quadro di Raffaello! Ei ti presenta una sola e nuda figura ma essa è animata da un soave sorriso; tutta la

même lettre, ou encore Francesco Domenico Guerrazzi, dont *La battaglia di Benevento* lui inspirera un début de roman historique<sup>116</sup>, pour ne nommer que les plus connus. Il convient d'y ajouter Leopardi qui a pu la séduire dans un premier temps, sans doute en raison de la similitude de leurs existences isolées<sup>117</sup>. Tommaso Scappaticci, qui a cherché les citations d'auteurs dans les œuvres de l'écrivaine afin de donner une idée de ses lectures, mentionne par exemple Grossi, Tommaseo, D'Azeglio ou encore Thouar<sup>118</sup>. Il constate en revanche un « silence complet sur Leopardi »<sup>119</sup>. Nous allons voir qu'il fait erreur. On retrouve en effet des échos léopardiens dans les textes de jeunesse empreints de mélancolie écrits dans le journal dont nous avons déjà parlé à plusieurs reprises<sup>120</sup>. Le texte intitulé « *Le nozze campestri* » dans lequel Caterina Percoto décrit des noces champêtres est particulièrement emblématique de cette influence léopardienne. Il commence par une description réaliste des noces mais bientôt la scène devient prétexte à une réflexion sur les illusions de la jeunesse et sur le temps qui passe :

« I vecchi che lo accompagnano hanno goduto anch'essi di quest'ebrezza, fuggì per loro l'incanto che li amaliava, ma oggi al rinovellarsi d'un avvenimento che richiama le passate loro gioie si dimenticano d'essere stati illusi e nuovamente si abbandonano in braccio a sì dolce inganno. Terra, soggiorno di guai, che saresti tu senza l'illusione ? »<sup>121</sup>

---

magia del bello ideale l'adorna e riguardandola noi abbiamo già creato invece della nuda tela su cui l'autore l'ha collocato un eliso superiore a quanto il pennello dell'urbinate stesso poteva immaginare ! » La lettre a été publiée en partie par Gianfranco D'Aronco dans « Frammenti inediti di Caterina Percoto », in *Sot la nape*, a. II, n. 2, marzo-aprile 1950, p. 11-12. Un brouillon de cette lettre se trouve dans le journal de l'écrivaine. B.C.U., Fondo principale, Ms 4104/13.

<sup>116</sup> Cf. *infra*, chapitre 11, p. 496 et suivantes.

<sup>117</sup> C'est, à notre connaissance, Elio Bartolini qui, le premier, fait ce rapprochement entre l'isolement de Caterina Percoto à San Lorenzo et celui de Leopardi à Recanati, et le réconfort que tous deux ont pu trouver dans la lecture. Cf. E. BARTOLINI, « Caterina Percoto in ritratto », *op. cit.*, p. 24. Tommaso Scappaticci le reprend ensuite : « Con una esperienza analoga a quella leopardiana, nella solitudine del suo paese Caterina trovò conforto nello studio, anche se nel suo caso gli interessi letterari si configurano piuttosto come una compensazione agli obblighi domestici e poterono fondarsi su una disponibilità libraria non certo paragonabile alla ricca biblioteca del conte Monaldo ». T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini. Studio su Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 12.

<sup>118</sup> T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini. Studio su Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 13. Au sujet de Tommaseo, nous savons qu'elle ne commence à lire ses œuvres qu'après 1840 sur suggestion de Dall'Ongaro. Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 2, lettre 4.

<sup>119</sup> « Nella solitudine di Soleschiano Caterina legge e seleziona le sue letture : un fugace accenno alla foscoliana "eredità di affetti" [...], piegata a definire la grigia esistenza di un personaggio da tutti dimenticato, si accompagna a un completo silenzio su Leopardi, da cui dovette distoglierla non solo il fastidio per il pessimismo materialistico, ma anche la successiva amicizia con esponenti di quel gruppo dell' "Antologia" contro cui avevano polemizzato la *Palinodia* e *I nuovi credenti*. » *Ibid.*, p. 13-14.

<sup>120</sup> B.C.U., Fondo principale, Ms 4104/13.

<sup>121</sup> « Les vieux qui l'accompagnent ont eux aussi connu l'ivresse, mais, pour eux, l'enchantement qui les envoûtait a fui. Aujourd'hui cependant, alors que se réitère un événement qui leur rappelle leurs joies passées, ils oublient qu'ils ont été trompés et s'abandonnent à nouveau dans les bras d'une si douce chimère. Terre, séjour d'inquiétudes, que serais-tu sans l'illusion ? » *Ibidem*.

Il y a dans ce même texte une « *donzeletta* » parée de toute la beauté de sa jeunesse qui semble bien être une citation du *Sabato del villaggio* de Leopardi. Remarquons que ce texte est situé dans le journal de l'auteure juste après celui qui s'intitule « *Momento di estremo dolore* »<sup>122</sup> : la désillusion amoureuse récemment subie par Caterina la prédispose sans aucun doute à ces thématiques léopardiennes. Si cet écrit juvénile n'a jamais été publié ce n'est pas le cas du texte *Alla luna*<sup>123</sup> dont le titre même renvoie à la poésie homonyme du poète de Recanati et dont les thèmes abordés – l'astre lunaire, les chants et la tradition poétiques, les souvenirs heureux et malheureux, la perte des rêves de jeunesse – sont indéniablement léopardiens. Cette prose poétique fait allusion à la douloureuse expérience que l'écrivaine a vécue quelques années auparavant :

« Venne il dì del dolore. Più bruna delle sue brune sorelle la terza ora della notte guidava il tuo carro, o Luna, quand'io men riedeva alla paterna mia casa coll'anima rotta, disingannata e piena di mortale amarezza. »<sup>124</sup>

Signalons que, des années plus tard, elle reprendra ces mêmes thèmes dans une composition intitulée *Il pianto di Venezia nel 1859*<sup>125</sup>. Là encore ce sera une désillusion, mais cette fois d'ordre patriotique, qui lui inspirera ce chant. Cependant l'influence de Leopardi sur son œuvre reste limitée, c'est pourquoi nous avons choisi de l'aborder ici. En effet, Caterina s'en détournera, à cause de son « pessimisme matérialiste » et de ses écrits polémiques contre le groupe des intellectuels de l'« *Antologia* » avec qui elle se lie d'amitié, et lui préférera par la suite les écrivains de l'école catholique libérale<sup>126</sup>. Elle connaît encore les nouvelles de Carlo Cattaneo ou les *Confessioni* d'Ippolito Nievo, dont la figure de Pisana l'aurait enthousiasmée selon Raffaello Barbiera<sup>127</sup>. Comme l'a souligné Rossana Caira Lumetti, l'écrivaine maintiendra toute sa vie un intérêt pour la littérature contemporaine ainsi que le montrent les références à D'Annunzio dans ses lettres ou les rapports avec le jeune Verga de la *Storia di una capinera*<sup>128</sup>.

Enfin la jeune femme s'intéresse également à la littérature étrangère : les auteurs allemands du *Sturm und Drang* comme Klopstock, qu'elle lit dans le texte original, et

<sup>122</sup> Voir *supra*, p. 46.

<sup>123</sup> *Nozze Vivante-Ventura – 1840*, Udine : Tipografia Vendrame.

<sup>124</sup> « Le jour des souffrances arriva. Plus sombre que ses sombres sœurs, la troisième heure de la nuit guidait ton char, ô Lune, alors que je m'en retournais à la maison paternelle, l'âme brisée, privée de toute illusion et pleine d'une amertume mortelle. » *Ibid.* p. 9.

<sup>125</sup> C. PERCOTO, *Novelle scelte*, Milano : Libreria di educazione e di istruzione Paolo Carrara, 1880, vol. 2, p. 286-291. Voir *infra*, chapitre 10, p. 469 et suivantes.

<sup>126</sup> T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini. Studio su Caterina Percoto, op. cit.*, p. 13-14. Voir *supra*, citation de la note 119 p. 52.

<sup>127</sup> Cf. R. BARBIERA, *Ricordi delle terre dolorose, op. cit.*, p. 244.

<sup>128</sup> Cf. R. CAIRA LUMETTI, « Introduzione », in C. PERCOTO, *Il giornale di mia zia, con una introduzione di Rossana Caira Lumetti*, Roma : Bulzoni, 1984, p. 13.

Schiller<sup>129</sup> lui sont familiers ; elle connaît les poésies épiques de Milton et du légendaire Ossian<sup>130</sup> et lit les auteurs français aussi bien classiques que contemporains. Elle fait en effet référence à Corneille et à Racine dans un texte de son journal<sup>131</sup> ; en outre, George Sand, Balzac, Victor Hugo ou Zola font incontestablement partie de ses lectures<sup>132</sup>, même s'il est possible qu'elles adviennent plus tardivement par rapport à cette période de sa vie. À côté de ses études linguistiques et littéraires, il nous faut également souligner « une culture philosophique plutôt à la page »<sup>133</sup> mais surtout un vif intérêt pour les arts, la peinture en particulier<sup>134</sup>, que l'on devine à travers sa correspondance<sup>135</sup>, mais aussi quelques-uns de ses écrits<sup>136</sup>. On sait qu'elle admirait le peintre frioulan Filippo Giuseppini qui illustra certains de ses récits<sup>137</sup> et dont Giambattista Bassi lui légua par testament une

<sup>129</sup> Dans une lettre à Francesco Dall'Ongaro datée du 23 décembre 1850, elle raconte qu'elle est rentrée de chez les Valussi avec, dans son panier, les drames de Schiller. Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3, lettre 69, p. 146. Le connaissait-elle avant ?

<sup>130</sup> On retrouve en effet certaines de leurs poésies recopiées par Caterina Percoto dans le manuscrit Ms 4104/1 conservé dans le fonds principal de la B.C.U.

<sup>131</sup> B.C.U., Fondo principale, Ms. 4104/13.

<sup>132</sup> Les noms de Victor Hugo et George Sand apparaissent dans des lettres (respectivement la lettre 87 de la correspondance Dall'Ongaro-Percoto et la lettre 12 de Prospero Antonini à Caterina Percoto). En outre dans le manuscrit Ms 4055 intitulé *Elena Belfiore* et conservé dans le fonds principal de la B.C.U. Eugénie Grandet est citée comme modèle d'un certain type d'héroïne. Enfin, Rossana Caira-Lumetti a relevé que les lettres de l'écrivaine frioulane ne manquaient pas de référence à Zola. Cf. R. CAIRA LUMETTI, « Problemi socio-letterari in Caterina Percoto e Pietro Zorutti », in *Pietro Zorutti e il suo tempo. Atti del Convegno di Studi Udine-Castello. 8-9 maggio 1992*, San Giovanni al Natisone : Le Marasche, 1993, p. 323.

<sup>133</sup> « Caterina sapeva il latino, conosceva bene il tedesco, leggeva gli autori francesi, aveva una cultura filosofica abbastanza aggiornata [...] ». L. CANTARUTTI, « Introduzione » a *Epistolario Caterina Percoto-Carlo Tenca*, op. cit., p. 15.

<sup>134</sup> Cet intérêt ne sera pas sans influence sur l'écriture percotienne.

<sup>135</sup> Les lettres échangées avec Prospero Antonini, par exemple, évoquent à plusieurs reprises des Expositions de Beaux Arts. Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/II, Lettera 18, Ms 4108/1/IV, Lettera 33, Ms 3995/1/7, Lettera 430. Dans une lettre au comte Roberti du 6 mai 1862, elle lui écrit que le signor Caffo lui a gentiment envoyé un « opuscule sur les deux trésors artistiques que possède [...] Bassano ». Cf. T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite*, Udine : Del Bianco, 1900, p. 22. Signalons encore la lettre écrite à Tenca le 6 août 1858 où elle évoque les chefs d'œuvre vus en sa compagnie à Milan (cf. *infra*, note 318 p. 146) ainsi que celle à Marina Baroni du 6 novembre 1861 où elle parle de certaines œuvres de l'exposition qu'elle a vue avec elle à Florence. Cf. T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite*, op. cit., p. 30.

<sup>136</sup> Citons par exemple l'article « S. Giovanni Battista » publié sur la « Favilla » le 11 août 1841 qui contient une réflexion sur les différentes manières de représenter le Saint selon les artistes. De même la note que Caterina Percoto ajoute, dans *Il Contrabbando*, au sujet de l'image de la Vierge qui se trouve dans le sanctuaire de Madonna Marsigiana aux environs de Monfalcone, illustre bien son intérêt pour l'art. Cf. C. PERCOTO, *Novelle popolari*, Milano : Libreria di educazione e di istruzione Paolo Carrara, 1883, p. 223-224. Rappelons encore l'analyse d'un retable représentant le Martyr de Sainte Philomène, œuvre du peintre Filippo Giuseppini. Il s'agit d'un article « difficilement repérable » paru dans le journal la « Favilla » sur lequel Giovanni Comelli attire l'attention. Cf. G. COMELLI, « Caterina Percoto negli anni triestini della "Favilla" », in *Caterina Percoto cent'anni dopo*, op. cit., p. 45. On trouve également dans la lettre à Marianna Antonini publiée sous le titre « Un'escursione in Carnia » une description d'un St Antoine peint par ce même Giuseppini. Cf. C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, op. cit., p. 169-170.

<sup>137</sup> A. GIACOMINI, « Quasi una biografia », op. cit., p. XXXIII.



série de sept dessins de paysages<sup>138</sup>. Il s'agit peut-être d'une passion familiale car, d'après une lettre de Prospero Antonini<sup>139</sup>, l'écrivaine aurait un oncle peintre<sup>140</sup>.

Caterina Percoto fait donc partie de ces rares (pour l'époque) femmes autodidactes qui, dans leur volonté de lire et de s'instruire, font la preuve de leur détermination et de leur obstination<sup>141</sup>.

## E - Retour à San Lorenzo et premiers pas journalistiques

En raison de difficultés financières<sup>142</sup>, la famille de Caterina est contrainte de retourner vivre dans la maison familiale de San Lorenzo où la propriété agricole a été mal gérée après la mort du comte Percoto. Il ne peut en aucun cas s'agir d'un choix volontaire de la part de la jeune femme qui, il convient de le rappeler, n'est pas indépendante mais soumise à la volonté familiale. Là, l'attend une vie bien différente de celle à laquelle elle a été préparée au couvent Santa Chiara, et qu'elle a sans doute connue à Udine : elle doit s'occuper de ses jeunes frères, dont elle prend en charge l'instruction, et pourvoir aux tâches domestiques pour soulager sa mère qui a une santé fragile. C'est elle qui gère pratiquement seule le patrimoine familial avec l'aide de Don Comelli qui en devient le régisseur.

Il y a sans doute, dans un premier temps, chez la jeune femme, une impulsion de refus de cette vie nouvelle à laquelle rien ne l'avait disposée auparavant, d'autant que cette installation à la campagne coïncide pour elle avec une période psychologiquement difficile, liée à une forte déception amoureuse. Elio Bartolini parle même d'une « dépression » provoquée, d'une part, par ce que l'on peut considérer comme une forme de « déclasserment »<sup>143</sup> consécutif aux difficultés financières de la famille et, d'autre part, par

<sup>138</sup> L. SERENI, « Vita ed opere di Caterina Percoto nei manoscritti della Biblioteca Civica », in « Udine : bollettino delle civiche istituzioni culturali », n. 4 (1965), p. 34.

<sup>139</sup> Prospero Antonini (Udine 1809 – Firenze 1884) fut un patriote et historien frioulan. Il collabora au journal triestin « Favilla ». Il fut l'un des membres du gouvernement provisoire d'Udine en 1848. Contraint à l'exil il se réfugia à Turin où, entre 1853 et 1866, il fut l'un des chefs les plus actifs de l'émigration vénète dans le Piémont. Il devint Sénateur en 1866. Il est l'auteur d'ouvrages historiques sur le Frioul : *Il Friuli orientale* (1865), *Del Friuli* (1875). Il fut un ami de Caterina Percoto avec qui il a entretenu une longue correspondance, inédite à ce jour.

<sup>140</sup> « Lo Steffaneo che dopo aver chiesto ed ottenuto la pensione, è venuto a stare con noi, à ripigliato i suoi studi di paesaggio talché le nostre stanze sono piene di quadri, e formano una piccola galleria. Io ne feci venire da Udine parecchie, e fra questi ve n'è due piccoli lavoro del Co. Vergendo Vostro zio, buona memoria, i quali rappresentano le tentazioni di S. Antonio nel deserto ». B.C.U., Fondo Principale, Ms 4108, Lettere di Prospero Antonini, fascicolo 3, lettera 44. Nous utilisons une transcription réalisée par Iris Zoratto, disponible auprès de la B.C.U. C'est nous qui soulignons.

<sup>141</sup> M. DE GIORGIO, « La bonne catholique », *op. cit.*, p. 182.

<sup>142</sup> Elles ont été signalées entre autres par Marchetti. Cf. *infra* : citation de la note 145.

<sup>143</sup> L'expression est de nous, de même que « choc culturel » un peu plus loin dans la même phrase.

ce qui s'apparente à un « choc culturel » à la découverte de ce « bourg abruti par la misère et le fatalisme »<sup>144</sup> qu'est San Lorenzo.

Ajoutons à cela que sa famille lui a trouvé un fiancé et qu'elle fait pression sur la jeune femme pour que celle-ci accepte de l'épouser : il s'agit en effet d'un riche parent éloigné<sup>145</sup>, ce qui arrangerait sûrement les affaires des Percoto. Ayant dans un premier temps consenti à cette union pour faire plaisir aux siens, Caterina regrette rapidement cette décision, ce qui la plonge dans le tourment. Elle confie à son journal, le 26 octobre 1836, sa résolution de mourir plutôt que d'accepter le mariage :

« Ho deciso. Se la sorte mi tradisce l'unica via di salvezza che mi rimane è morte. Il troppo amore dei miei cari mi fa debole ed io acconsentiva a sacrificarmi per iniquamente tradire... Ma in tempo apro gli occhi. No, non darò la mia mano all'uomo a cui non posso donare il mio cuore ! Promisi...? Ebbene promisi se la vita a tanto mi bastava ma poiché l'adempire alla mia promessa è delitto, la morte può oggi disciogliermi. Rea se manco alla mia parola doppiamente più rea se la mantengo, sarà nuova colpa se troncando un'esistenza infelice io mi sciolgo dalla trista necessità del delitto ? »<sup>146</sup>

À ses yeux, faire croire à cet homme qu'elle l'aime alors qu'il n'en est rien serait bien plus grave que de revenir sur la parole donnée, et elle ne peut se résigner à devenir la femme d'un homme qu'elle déteste. Elle a une conception romantique du mariage qui doit être un mariage d'amour, ce qui ne correspond pas encore à la réalité historique<sup>147</sup>.

<sup>144</sup> « E pur nella restituzione ai luoghi di un'infanzia intrepida, dovette essere un ritorno subito in duplice depressione: quella casa che già nella sua qualifica di "padronale" è la denuncia esatta del disagio economico (quindi, anche sociale) di chi non ha palazzo in città, ma non è che in campagna disponga di una villa, bensì, appena di una casa che nominalisticamente si può anche nobilitare, ma per il resto da immaginarsela quanto fredda [...]. E, ad appena uscire di casa, un borgo abbruttito di miseria e di fatalismo, la cosiddetta rassegnazione friulana ». E. BARTOLINI, « Caterina Percoto in ritratto », *op. cit.*, p. 22. Ce jugement sur l'état du village correspond bien à une réalité. Raimondo Strassoldo rappelle que, d'après les témoignages et de l'avis des historiens, la situation des campagnes dans le Frioul était alors catastrophique. Cf. R. STRASSOLDO, « Note sulla società friulana all'epoca di Zorutti », *op. cit.*, p. 97.

<sup>145</sup> « Infatti, costretta dalle domestiche disavventure a troncane gli studi nel 1829, e poi a lasciare la città e tornarsene alla vita campagnola di S. Lorenzo nel 1836, vale a dire a ventiquattro anni, respinse – dopo qualche perplessità – un partito economicamente vantaggioso e molto caldeggiato dai familiari : si trattava di un lontano parente assai facoltoso, innamorato ed impaziente, ma volgare nei modi ed a lei fisicamente ripugnante ». G. MARCHETTI, *Il Friuli : uomini e tempi*, *op. cit.*, p. 580. Il est, à notre connaissance, le premier à évoquer ce fiancé. D'Aronco dans son article « Vita sentimentale nascosta di Caterina Percoto » n'en parle pas.

<sup>146</sup> « J'ai pris ma décision. Si le destin me trahit, il ne me reste plus que la mort comme unique voie de salut. Mon amour excessif pour ceux qui me sont chers me rend faible, et je consentais à me sacrifier pour injustement trahir. Mais j'ouvre les yeux à temps. Non, je ne donnerai pas ma main à un homme à qui je ne peux donner mon cœur ! J'ai promis ? Et bien j'ai promis si la vie me permettait qu'il en soit ainsi, mais puisque m'acquitter de ma promesse est un délit, la mort peut aujourd'hui m'en délier. Je suis coupable si je manque à ma parole, mais je suis deux fois plus coupable si je la maintiens. Commettrai-je une nouvelle faute si, en coupant court à une malheureuse existence, je m'affranchis de la triste nécessité de commettre un délit ? » B.C.U., Fondo Principale, Ms 4104/13, « Risoluzione » (26 octobre 1836).

<sup>147</sup> À cette époque le mariage est encore une « négociation » entre les familles autour de questions d'argent ou de titres par exemple. Ce n'est qu'à partir de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle que la passion amoureuse entre en jeu et qu'on essaie, de plus en plus, de faire coïncider alliance et amour. Cf. *Histoire*

Voici encore ce qu'elle écrit le 9 novembre :

« Lontana da tutto ciò che mi era caro, fidanzata ad un uomo che per età per costumi e per carattere mi mette il ghiaccio nell'anima, obbligata dal dovere e dall'amore a mostrarvisi contenta del mio destino e ad accorciare perfino la memoria di ciò che m'allettava la vita ; io trovo ne miei sogni l'immagine di quel bene che ho perduto e godo in essi d'una esistenza tutta contraria a quella a cui la sorte mi condanna. »<sup>148</sup>

Caterina prend alors conscience du fait que les femmes n'ont aucune emprise sur leur destinée mais qu'elles sont contraintes par le devoir (social) et l'amour (filial) à accepter le sort qu'on leur fait et à renoncer à leurs propres aspirations.

On peut facilement imaginer les moments d'angoisse de la jeune femme et la pression exercée par sa famille au cours des longs mois que durent ces « fiançailles ». Environ dix mois plus tard, en effet, l'affaire n'est toujours pas réglée puisque Caterina, en vacances à Crespano avec sa mère, se plaint, dans une lettre à son frère Nicoletto<sup>149</sup>, de la présence inopportune et tenace de ce fiancé qui les a rejointes sept jours auparavant et que sa mère n'a cessé d'aduler, ce qui l'agace quelque peu. Elle en dresse un portrait incisif au travers duquel s'expriment tout son mépris et sa répulsion envers cet être qu'elle trouve abject.

Elle se plaint tout d'abord de son ignorance :

« Qualunque si fosse la poca opinione ch'io m'avessi di quest'uomo non l'ho mai creduto sì ciuco. Ho dovuto legergli Klopstock ed ingojarmi tutti gli straballati commenti ch'ei mi facea. Gli è piaciuto darmi esame in quanto immaginavassi potessi aver studiato, finalmente mi discorreva di geografia ; per togliermi a quella noja gli ho protestato di non saperne. Non poteva far peggio. Persuaso della mia attenzione si è posto a sfoderarmi una sì immensa lista di spropositi ch'io mai saprei ridirteli. Se avessi veduto con che aria da dottore andava insegnandomi che cosa è antipodo equatore clima grado parallelo. Potrei

---

*de la vie privée*, sous la dir. de P. Ariès et G. Duby, T. 4, *De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris : Le Seuil, 1985, p. 137 ; M. DE GIORGIO, « La bonne catholique », *op. cit.*, p. 175.

<sup>148</sup> « Loin de tout ce qui m'étais cher, fiancée à un homme qui, en raison de son âge, de ses mœurs et de son caractère, me glace l'âme, obligée par devoir et par amour de me montrer satisfaite de mon sort et d'abrèger le souvenir de ce qui me donnait du bonheur, je retrouve dans mes rêves l'image de ce bonheur que j'ai perdu, et j'y jouis d'une existence à l'opposé de celle à laquelle me condamne le destin. » B.C.U., Fondo Principale, Ms 4104/13, « Miei sogni » (9 novembre 1836).

<sup>149</sup> Bien que le brouillon de la lettre ne donne que l'initiale N., nous pensons qu'il s'agit de lui pour deux raisons. D'une part, dans un texte précédent, Caterina parle de son « frère N. », d'autre part en raison de la phrase suivante : « L'amore de miei cari, la speranza d'essermi ingannata nel formar sinistro giudizio di quest'uomo che mi mostrava tanto disinteresse, la certezza di atirarmi col mio rifiuto gravi danni e disgusti mi persuasero ad acconsentire alle vostre brame. » *Ibid.*, « Lettera a N. » (29 agosto 1837). C'est nous qui soulignons. Le possessif que nous avons mis en évidence montre que le destinataire de la lettre fait partie des « chères personnes » pour l'amour desquelles Caterina a accepté de se fiancer, et donc de sa famille.

segnarti una pagina intera di città fiumi isole stroppiate se non fosse venuto il Conte M. a liberarmi costui mi devastava il mondo più che non fece il diluvio. »<sup>150</sup>

Voilà une scène digne d'un *Dottore* de la Commedia dell'Arte cherchant à étaler un savoir qu'il ne maîtrise pas, or, pour une femme cultivée comme Caterina, c'est insupportable ! Et non content d'être un âne c'est aussi un goujat dont elle doit, hélas, subir les assauts :

« Ma pazienza ch'ei si contentasse di stracciarmi l'orecchie ; in questi giorni di lunga libertà ha pensato di cominciare a far meco all'amore. Dover sopportar quelle sciocchissime carezze... Dio nell'inferno non ha pena che agguaglia ciò ch'io soffriva ! [...] Egli ha terminato di farmisi conoscere. Un uomo sciocco e senza principj di sorte, un cuore corrotto ed infiachito dalle dissolutezze. Forse ei non ha mai saputo che sia l'entusiasmo d'un amore virtuoso e mi confonde con le vili che in altri tempi gli vendevano affetto. Ben mi sta... Lo sciocco si è ardito lanciarmi dei motti infami... ho finto di non comprenderli ma non sa egli che se la sua babuassagine m'obbligava ad arrossire una sola volta io non avrei più voluto sopportare la sua presenza a costo di nascondermi nell'inferno ? »<sup>151</sup>

La trivialité du personnage est loin de correspondre à l'image du mari idéal que devait se faire une jeune fille empreinte de romantisme, comme l'était alors Caterina<sup>152</sup>. Ainsi que le souligne avec justesse Grazia Livi, elle est en effet « faite pour aimer, non pour trouver un parti »<sup>153</sup>. Mais ce n'est pas une jeune fille docile et obéissante, elle a au contraire du

<sup>150</sup> « Quelle que soit la piètre estime dans laquelle je tenais cet homme, je n'ai jamais cru qu'il s'agissait d'un tel âne. J'ai dû lui lire Klopstock et avaler tous les commentaires ahurissants qu'il faisait. Puis il s'est complu à me questionner sur ce que, d'après lui, j'avais pu étudier ; finalement il s'est mis à discourir de géographie. Pour échapper à cet ennui j'ai prétendu ne rien y connaître. Grand mal m'en a pris ! Convaincu qu'il avait toute mon attention, il s'est mis à débiter un tel nombre d'âneries que je ne saurais toutes te les rapporter. Tu aurais dû voir l'air savant qu'il prenait pour m'enseigner ce qu'était un antipode, un équateur, un climat, un degré, un parallèle. Je pourrais t'écrire une page entière de noms de villes, de fleuves et d'îles qu'il a estropiés ; si le comte M. n'était pas venu me délivrer, celui-là me ravageait le monde bien plus que ne le fit le déluge. » *Ibidem*. Notons que certaines phrases de cet extrait, ainsi que du suivant, sont parues dans l'ouvrage de Grazia Livi. Cf. G. LIVI, *Da una stanza all'altra*, op. cit., p. 124-125. Le terme « straballati » est sûrement dialectal.

<sup>151</sup> « Et si seulement il s'était contenté de m'écorder les oreilles, passe encore ! Mais en ces jours de grande liberté il a eu la bonne idée de commencer à se rapprocher physiquement de moi. Devoir supporter ces caresses imbéciles... Dans son enfer Dieu n'a aucune punition dont la souffrance égale celle qui était alors la mienne ! [...] Il a fini de se révéler à moi. C'est un homme bête et sans principes d'aucune sorte, il a un cœur corrompu et affaibli par ses débauches. Il n'a peut-être jamais su ce qu'était l'enthousiasme d'un amour vertueux et il me confond avec ces femmes viles qui lui vendaient autrefois leur amour. Ça m'apprendra... L'imbécile a osé me lancer des mots d'esprit obscènes... que j'ai feint de ne pas entendre. Mais sait-il que si sa bêtise m'avait fait rougir ne serait-ce qu'une fois, je n'aurais plus voulu supporter sa présence, quitte à aller me cacher en enfer ? » B.C.U., Fondo Principale, Ms 4104/13, « Lettera a N. » (29 agosto 1837). Le terme « babuassagine » est probablement un terme dialectal.

<sup>152</sup> Toutes les pages de son journal sont en effet parcourues par une veine romantique (on y trouve effectivement une grande sensibilité, une mélancolie, un sentiment de souffrance, l'observation de la nature comme source de méditation...). Et n'a-t-elle pas écrit à son amie Lucietta que si quelqu'un lisait leur correspondance il pourrait les taxer de « romanticismo » ? Voir le brouillon de la lettre figurant au début de son journal. B.C.U., Fondo Principale, Ms 4104/13.

<sup>153</sup> « Caterina, in verità è fatta per amare, non per trovare un partito ». G. LIVI, *Da una stanza all'altra*, op. cit., p. 125.

tempérament et affirme haut et fort sa liberté, ainsi que sa détermination à la conserver, quand bien même cela devrait lui en coûter la vie :

« Ho mille volte ringraziato il cielo di sentirmi abbastanza di coraggio per togliermi dalle sue braccia. Qualunque sia l'evento che m'attende. Son libera e saprò mantenermi tale o morire. »<sup>154</sup>

Elle a sans doute dû batailler ferme contre sa famille pour imposer sa volonté, cependant celle-ci a fini par triompher et le fiancé a été oublié. Mais à quel prix ? Quelques jours plus tard, Caterina se plaint en effet dans son journal de la manière dont ses proches la traitent :

« Che dunque ho io fatto agli uomini perché così crudelmente mi odiassero ? Io non dimandava che un po' di quiete e la libertà di pensare... Essi mi hanno disprezzata calunniata infamata. I miei più cari quelli al cui bene io avrei sacrificata la vita e quanto ho di più dolce, la solitudine, sono stati i primi a rompermi guerra. Hanno scambiato con odio il più crudele l'amore ch'io loro portava. Sono scesi a scrutare i misterj del mio cuore ed han sinistramente interpretato fin que' sentimenti per cui mi gloriava d'esistere... »<sup>155</sup>

Ces quelques lignes expriment le désespoir de la jeune femme face aux réactions violentes de ses proches – elle est « méprisée, calomniée, diffamée » par ceux-là mêmes qu'elle aimait plus que tout –, réactions qui traduisent leur incompréhension totale de sa personnalité. Notons que Caterina revendique une « liberté de penser », qu'on lui refuse ici, mais qu'elle manifesterait cependant tout au long de sa vie.

Nous nous sommes attardée sur cet épisode car il constitue à nos yeux un moment important de la vie de l'écrivaine. Il s'agit en effet de sa première révolte : contre sa famille, contre l'ordre établi, contre le sort que la société réserve aux femmes. Ce ne sera pas la dernière.

Dans ce village, régulièrement coupé du monde par la crue des torrents Torre et Natisone, loin de la vie culturelle d'Udine, Caterina Percoto compense son isolement et ses tourments par la poursuite de ses études dans lesquelles elle redouble sûrement d'ardeur :

<sup>154</sup> « J'ai mille fois remercié le ciel d'avoir trouvé en moi assez de courage pour m'arracher à ses bras. Quel que soit l'événement qui m'attend, je suis libre et je saurai le rester ou mourir. » B.C.U., Fondo Principale, Ms 4104/13, « Lettera a N. » (29 agosto 1837).

<sup>155</sup> « Qu'ai-je donc fait aux hommes pour qu'ils me haïssent si cruellement. Je ne demandais qu'un peu de tranquillité et la liberté de penser... Ils m'ont méprisée, calomniée, diffamée. Ceux qui me sont les plus chers, à qui j'aurais volontiers sacrifié ma vie et ce que j'ai de plus doux au monde, ma solitude, ont été les premiers à me livrer bataille. Ils ont répondu à l'amour que je leur portais par la haine la plus cruelle. Ils se sont mis à scruter les mystères de mon cœur et ils ont interprété de façon sinistre jusqu'à ces sentiments pour lesquels je me glorifiais d'exister. » Il s'agit d'une note du 30 août 1837, écrite à Crespano et intitulée « Lamento ». B.C.U., Fondo Principale, Ms 4104/13.

« ... confinata nella solitudine, senza libri, senza notizie, senza dottrina immersa negli affanni della vita, spaventata da un futuro disastroso, io anelo ai fonti del sapere... »<sup>156</sup>.

C'est dans ces conditions que naît alors véritablement en elle ce que Marinella Colummi Camerino appelle la « nécessité de la plume »<sup>157</sup>. Caterina a désormais l'ambition d'écrire, comme le confirme une autre page de son journal, datant de janvier 1838 :

« Scrivere... dov'è la gioja immensa, dov'è la felicità, la beatitudine, ch'io provava consumando il tempo con la penna ? Dolcissima illusione della mia giovinezza ah perché se' tu partita ? Fin dagli anni più teneri io ti accoglieva in amore, cresceva e sempre sperando nel futuro io mi lusingava che le mie fatiche avrebbero avuto qualche premio. Considerando i lavori del mio povero ingegno non ho mai traveduto : m'apparvero in tutta la loro debolezza ; ma io ardivo sperare dal tempo e dallo studio. L'amore de' miei cari mi tradiva : mi promettevano essi il conseguimento d'una meta ahi troppo sublime e fidati nella mia ostinata volontà mi lanciavano nella carriera la cui vastità doveva schiacciarmi. Agi della vita domestica, tranquillità, amore e fama ho tutto sacrificato a questa sciagurata passione... Domani scriverò ! Questa sola speranza mi si presenta lucida e bella, ma essa è il più squisito de' miei tormenti perché questo domani mai non sorge ed io mi consumo nell'invocarlo. »<sup>158</sup>

Même s'il apparaît à la lecture de cet extrait que cette ambition remonte à une période antérieure et qu'elle a été encouragée par sa famille – nous pensons qu'elle fait ici référence à sa période udinaise où elle a effectivement pu commencer à écrire<sup>159</sup> –, ce qui n'était alors sûrement qu'un passe-temps devient pour elle une raison de vivre à laquelle elle déclare avoir tout sacrifié. On remarque déjà chez elle un manque d'assurance que l'on retrouvera plus tard dans sa correspondance : elle constate en effet toute la « faiblesse »

<sup>156</sup> « Confinée dans la solitude, sans livres, sans nouvelles, sans culture, immergée dans les angoisses de la vie, épouvantée par un futur qui s'annonce désastreux, j'aspire ardemment aux sources du savoir. » M. COLUMMI CAMERINO, « Donna scrittrice e donna personaggio nei racconti di Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 16. Il s'agit d'une citation extraite du journal précédemment évoqué et datant de 1838. Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4104/13.

<sup>157</sup> « La solitudine è però il terreno su cui si afferma, sia pure senza radici e senza spazio, una sorta di "necessità della penna" che la tormenta e la fa vivere. » La chercheuse reprend en réalité une expression que Caterina Percoto emploie dans une lettre citée pour la première fois par Bruno Maier. Cf. M. COLUMMI CAMERINO, « Donna scrittrice e donna personaggio nei racconti di Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 16 et note 6 p. 22.

<sup>158</sup> « Écrire... où est la joie immense, où sont la félicité et la béatitude que j'éprouvais en tuant le temps avec ma plume ? Ah ! si douce illusion de ma jeunesse, pourquoi t'en es-tu allée ? Dès ma plus tendre enfance je t'accueillais amoureusement ; je grandissais, et, toujours confiante dans le futur, je me berçais de l'espoir que mes peines seraient récompensées. Je ne me suis jamais méprise en considérant les travaux de mon pauvre talent : ils m'apparurent dans toute leur faiblesse ; mais j'osais placer de l'espoir dans le temps et dans les études. L'amour de ceux qui m'étaient chers me trahissait : ils me promettaient d'atteindre un but hélas trop sublime et, confiants en ma volonté obstinée, ils me lançaient dans une carrière dont l'étendue devait m'écraser. Confort de la vie domestique, tranquillité, amour, et réputation, j'ai tout sacrifié à cette maudite passion... Demain, j'écrirai ! C'est le seul espoir qui, beau et lucide, se présente à moi, mais c'est aussi le plus exquis des tourments car le lendemain n'arrive jamais et je me consume à l'invoquer ». B.C.U., Fondo Principale, Ms 4104/13, « Gennajo 1838 ». Une partie de la citation est parue dans l'article de Marinella Colummi Camerino. Cf. M. COLUMMI CAMERINO, « Donna scrittrice e donna personaggio nei racconti di Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 16.

<sup>159</sup> Nous pensons par exemple au discours sur l'éloquence qui se trouve au début de son journal. Voir *supra*, p. 50.

des « travaux de [son] pauvre talent ». Il est cependant compensé par un autre trait de son caractère : sa détermination.

La suite de l'histoire est beaucoup plus connue : Caterina, qui reçoit dans son village quelques-uns des périodiques et almanachs publiés à l'époque, ce qui lui permet de rester en contact avec le monde, lit un jour, dans la « Favilla » de Trieste, une traduction d'un passage de la *Messsiade* de Klopstock – une œuvre qu'elle apprécie tout particulièrement – réalisée par le poète Andrea Maffei. Or il s'avère que celui-ci a commis des erreurs et fait de nombreuses omissions par rapport au texte original, ce qui horripile la jeune femme, qui connaît bien l'œuvre du poète allemand. Elle rédige alors un texte polémique où elle fait des remarques pointilleuses sur les fautes commises, mettant en cause le travail du traducteur qu'elle juge du niveau d'un « écolier »<sup>160</sup>. La tradition veut que ce soit Don Comelli qui ait envoyé l'article au journal, attirant ainsi l'attention des rédacteurs – qui sont, depuis 1838, Francesco Dall'Ongaro, Antonio Gazzoletti et Antonio Somma, rejoints un peu plus tard par Pacifico Valussi, beau-frère du premier<sup>161</sup> – sur le nom de Caterina Percoto. Son texte est effectivement publié<sup>162</sup>, précédé d'une présentation quelque peu ironique de Gazzoletti, qui laisse entendre que la jeune femme s'est méprise sur l'intention de Maffei, qui aurait en réalité écrit un essai de poésie et non pas fait une traduction, la remettant ainsi, à mots couverts, à sa place. Ayant lu cette réponse, et devant une telle mauvaise foi, l'orgueil de Caterina est piqué au vif. Elle écrit donc une lettre pour se défendre et prouver que c'est elle qui a raison<sup>163</sup>. Elle y donne des exemples précis, faisant preuve d'une grande rigueur et d'une parfaite maîtrise de l'allemand. Et sans doute pour confirmer à son détracteur qu'elle sait de quoi elle parle, elle commence à traduire un passage de la *Messsiade* (le jugement d'Abbadon) qu'elle enverra quelques mois plus tard à la revue<sup>164</sup>. Outre ses compétences linguistiques et philologiques, l'épisode révèle le

<sup>160</sup> « Aprite il quarto canto, confrontate, e concludete che una tal maniera di tradurre è piuttosto degna d'un scolaro, che di quella nostra leggiadra e forse unica penna. » Extrait de la « Lettera al Sig. Compilatore » parue dans « Favilla », a. III, n. 31, 30 marzo 1839, cité par E. GUAGNINI, « L'esordio sulla "Favilla" » in *Caterina Percoto e l'Ottocento*, a cura di Romano Vecchiet, Udine : Comune di Udine – Biblioteca Civica « V. Joppi », 2008, p. 11.

<sup>161</sup> Teresa Valussi, son épouse, était en effet la sœur de Francesco Dall'Ongaro.

<sup>162</sup> Cf. articolo « Polemica letteraria », rubrica « Estetica », in « Favilla », a. III, n. 31, Domenica 30 marzo 1839. Un document conservé dans les archives de la Biblioteca Civica « V. Joppi » atteste de la grande précision de Caterina dans son travail critique. Il s'agit du texte d'une traduction de Klopstock (celle de Maffei ou celle d'un certain Romani à laquelle Dall'Ongaro fait allusion dans une lettre et sur laquelle il lui demande son avis ?) avec des commentaires en regard : les parties manquantes sont soulignées, elle cite le texte allemand, commente les intentions de l'auteur. Cf. B.C.U., Fondo Principale, Ms 4104/15 et « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 2, lettera 4, p. 59.

<sup>163</sup> La lettre est publiée sous le titre « Corrispondenza » dans le numéro du 28 avril 1839.

<sup>164</sup> Cette traduction, intitulée « Giudizio di Abbadona », est publiée dans le numéro du 19 avril 1839, mais nous savons, grâce à une lettre de Francesco Dall'Ongaro du 22 décembre 1838 qu'elle a été envoyée avant cette date. Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 2, lettera 1, p. 57.

« caractère fort et quasi altier de l'auteure qui ne concède aucun compromis aux responsables de la revue pour y voir ses écrits publiés »<sup>165</sup>.

Nous sommes au printemps 1839. Alors que la campagne frioulane est sur le point de connaître une agitation sociale sans précédent, en raison de la mise en vente des « biens communaux »<sup>166</sup> par les autorités autrichiennes<sup>167</sup>, Caterina Percoto vient donc de faire ses premiers pas sur la scène journalistique<sup>168</sup>, ce qui lui permet d'entrer en contact avec le prestigieux milieu intellectuel et culturel triestin, qui regroupait alors des écrivains et penseurs de tout premier plan<sup>169</sup>.

À cette époque, Trieste était en effet, bien plus que Venise, un pôle culturel et économique important<sup>170</sup>. La revue « Favilla », fondée par l'avocat Antonio Madonizza, dont le premier numéro sort le 31 juillet 1836, se fait alors l'expression des nouvelles aspirations de la bourgeoisie triestine, une bourgeoisie moderne, capitaliste, active aussi bien sur le plan économique que culturel<sup>171</sup>. Elle joue un rôle important pour la promotion des cultures julienne et italienne, mais aussi européenne. Il s'agit pour ses rédacteurs, de mettre au jour une culture nationale italienne unitaire, capable d'englober les différences ethno-linguistiques et de soustraire Trieste au germanisme centralisateur de Metternich<sup>172</sup>. Le baron Kall, directeur de la Police de Trieste, dénonce ce périodique littéraire, dans un rapport envoyé à son supérieur hiérarchique à Vienne, comme étant le « centre de la pensée italophile et libérale » de la ville<sup>173</sup>.

<sup>165</sup> « In secondo luogo dal tono e dalla sicurezza di questi primi scritti si avverte il carattere forte e quasi altero dell'autrice, che non scende a compromessi con i responsabili della rivista pur di veder pubblicati i suoi lavori. » G. COMELLI, « Caterina Percoto negli anni triestini della "Favilla" », in *Caterina Percoto cent'anni dopo*, op. cit., p. 38-39.

<sup>166</sup> « I cosiddetti "beni comunali" erano, in realtà, per la maggior parte, proprietà statali date in usufrutto ai comuni per aiutare i loro cittadini più poveri, un mezzo, insomma, di sussistenza e di integrazione dei redditi più bassi su cui col tempo la collettività si era convinta di poter vantare diritti inalienabili. » M. FLORES, *Il Friuli. Storia e Società*, op. cit. p. 71. Ces terrains fournissent gratuitement aux habitants, en particulier les plus pauvres, des pâturages ou des réserves de bois par exemple.

<sup>167</sup> Le décret sera promulgué le 16 avril 1839. *Ibid.*, p. 70.

<sup>168</sup> Plusieurs articles ont été consacrés à la collaboration de Caterina Percoto au journal triestin. Cf. A. FELICE, *L'esordio giornalistico di Caterina Percoto su « La Favilla » di Trieste*, Udine : Doretti, 1985 ; AED., « Caterina Percoto : la "gentile Signorina del vicino Friuli" », op. cit., p. 59-64 (il s'agit d'une reprise de l'article précédent avec quelques ajouts) ; G. COMELLI, « Caterina Percoto negli anni triestini della "Favilla" », in AA. VV., *Caterina Percoto cent'anni dopo*, op. cit., p. 27-54 ; E. GUAGNINI, « L'esordio sulla "Favilla" » in *Caterina Percoto e l'Ottocento*, op. cit., p. 11-21.

<sup>169</sup> Citons par exemple, outre les trois rédacteurs précédemment mentionnés, le journaliste Pacifico Valussi, l'historien Prospero Antonini et l'écrivain Niccolò Tommaseo, qui deviendront tous trois des correspondants (et amis proches dans le cas des deux premiers) de Caterina Percoto.

<sup>170</sup> Rappelons que Trieste était à l'époque un port franc et qu'elle voit la naissance de grosses compagnies d'assurance comme le Lloyd Austriaco qui a une incidence importante sur le développement économique de la ville. Cf. L. CARRER, « "La Favilla" : un luogo d'incontro triveneto » in AA. VV., *Le identità delle Venezie (1866-1918)*, a cura di Tiziana Agostini, Roma-Padova : Editrice Antenore, 2002, p.166 ; G. COMELLI, « Caterina Percoto negli anni triestini della "Favilla" », op. cit., p. 30-32, 34.

<sup>171</sup> L. CARRER, « "La Favilla" : un luogo d'incontro triveneto », op. cit., p.165-168.

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 168-169 ; E. GUAGNINI, « L'esordio sulla "Favilla" », op. cit., p. 15.

<sup>173</sup> « Alle vecchie lagnanze generiche, il 20 febbraio 1839 [il direttore della Polizia triestina Kall] doveva sostituire una accusa precisa e gravissima : in una sorta di rapporto generale sulle condizioni dello spirito



C'est surtout l'écrivain et critique littéraire Francesco Dall'Ongaro<sup>174</sup> qui anime la vie culturelle triestine et fait vivre la revue grâce à ses nombreux articles<sup>175</sup>. C'est lui aussi qui, le premier, va remarquer la finesse d'esprit dont fait preuve la noble demoiselle qui polémique au sujet de la traduction de Maffei et s'intéresser à elle<sup>176</sup>. Après que Caterina a répondu à une charade proposée par la « Favilla » à la sagacité de ses lecteurs et envoyé sa traduction de Klopstock, le 22 décembre 1839, l'homme de lettres prend sa plume pour l'inviter à collaborer au journal par un texte de son invention (il lui suggère même d'écrire un article au sujet des qualités attendues chez une jeune femme<sup>177</sup>). C'est le début d'une longue correspondance qui verra se nouer entre eux une profonde amitié<sup>178</sup>. Elle ne commence pourtant pas sous les meilleurs auspices. En effet, dès sa deuxième lettre, l'intellectuel triestin se permet de lui faire remarquer l'impropriété des écrits critiques et érudits pour une femme :

« Gittate da parte la vostra troppa timidità – *Non vi domando già erudizione, cosa che deve essere straniera ad una donzella* – vi domando cose dettate dal buon senso che la vita solitaria e l'inseparabile riflessione deve avere in voi suscitato. »<sup>179</sup>

---

pubblico a Trieste da lui inviato al conte Sedlnitzky, presidente del Dicastero aulico di Polizia a Vienna, parlava del periodico letterario triestino come l'ormai vivo centro del pensiero italo-filosofo e liberale nel massimo emporio marittimo dell'Impero. » *Ibid.*, p. 173-174.

<sup>174</sup> Francesco Dall'Ongaro (1808-1873), dramaturge, poète et écrivain, fut l'un des premiers à tenter la voie d'une production littéraire populaire. Mazzinien et patriote actif durant les mouvements révolutionnaires de 1848-49 – il fut aide de camp de Garibaldi et député en 1849 –, il s'exila en Suisse après le retour de l'Autriche en 1849, puis en Belgique en 1853 et enfin à Paris en 1858. De retour en Italie en 1859, il s'installa à Florence où il enseigna la littérature dramatique. Il devint plus tard collaborateur de Cesare Correnti quand celui-ci devint Ministre de l'Instruction Publique. Ce fut un correspondant et ami de Caterina Percoto.

<sup>175</sup> Luisa Carrer estime qu'il en rédige au moins un par numéro pendant la période de sa collaboration. Cf. *ibid.*, p. 175-176.

<sup>176</sup> Giovanni Comelli rapporte les souvenirs de l'écrivain au sujet de l'épisode. Voici en effet ce qu'il écrivit dans la préface « A chi legge » de ses *Racconti* (Firenze : Le Monnier, 1869) : « Una volta l'amo venne sù carico di una grave censura ad uno dei più gentili poeti viventi : censura acerba, ma vera, sottoscritta da un nome di donna. Il poeta rispose ; la donna replicò col vigore e col senno di un critico provetto... Credetti, sulle prime, che quel nome di donna coprisse quello di un letterato barboglio... Ma fatta un'inchiesta, venni a sapere che l'autore di quelle critiche argute era veramente una donna, e che il nome di Caterina Percoto, ond'erano sottoscritte, apparteneva davvero al libro d'oro della nobiltà friulana. » G. COMELLI, « Caterina Percoto negli anni triestini della "Favilla" », *op. cit.*, p. 39. Signalons que le texte a été reproduit dans son entier dans E. GUAGNINI, « L'esordio sulla "Favilla" », *op. cit.*, p. 13-14.

<sup>177</sup> « Ma io desidero da lei qualche cosa di suo, e non per farle un complimento, ma per sola avarizia, per solo desiderio d'avere una sì colta collaboratrice al nostro giornale. Giorni sono mi fu domandato da una fanciulla di quì quali doti io desiderassi maggiormente in una donna. [...] Ella, che nella sua solitudine avrà studiato più che altri, sè stessa, risponda, gentil Caterina, a questa domanda, e [ci] mandi un bell'articoletto per il nostro giornale. » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 2, lettre 1, p. 57.

<sup>178</sup> Elvio Guagnini rapporte les termes affectueux avec lesquels ils s'adressent l'un à l'autre. E. GUAGNINI, « L'esordio sulla "Favilla" », *op. cit.*, p. 16.

<sup>179</sup> « Mettez de côté votre timidité excessive – Je ne vous demande pas de faire preuve d'érudition, ce qui serait inconvenant chez une demoiselle – je vous demande des écrits dictés par le bon sens que vous ont

Caterina en prend ombrage et elle le punit par trois mois de silence, comme le rapporte Dall'Ongaro lui-même dans l'introduction de ses *Racconti* :

« Ringraziando la mia incognita collaboratrice de' suoi articoli di critica letteraria, osai pregarla a mutar qualche volta registro ; e poichè aveva l'onore di appartenere al sesso gentile, volesse mandarci qualche scritto *da donna*.  
Tre mesi di silenzio punirono l'indiscreto consiglio mio. Poi, sollecitata a rispondere, mi fece significare che non sapeva indovinare che cosa io intendessi per uno scritto *da donna*. »<sup>180</sup>

L'année suivante, en réponse à cette invitation à écrire un texte « de femme », Caterina, dont nous avons déjà souligné la forte détermination, envoie à nouveau à l'intellectuel triestin une page critique. Il s'agit cette fois de littérature comparée entre le chant X du *Roland furieux*, poème de l'Arioste, et la dixième *Héroïde* d'Ovide<sup>181</sup>. Apparemment envoyé à titre personnel à Dall'Ongaro, celui-ci ne résiste pas à la tentation de le publier dans le numéro du 1<sup>er</sup> mars de la « Favilla », à la suite d'un écrit de Michele Fachinetti sur l'éducation des femmes, précédé d'une note introductive où il souligne que ce texte est « une nouvelle preuve que toutes les jeunes filles de notre ville et des provinces alentours ne passent pas leur temps à lisser leurs cheveux et à taquiner leurs perroquets, mais que certaines cultivent avec bonheur l'épigraphie et la philologie, deux champs d'étude qui semblaient jusqu'alors réservés aux hommes »<sup>182</sup>. Une façon de se faire pardonner ? Cependant Francesco Dall'Ongaro est lui aussi une personne obstinée et il continue à exhorter Caterina à « descendre au fond de son cœur »<sup>183</sup> pour produire des textes plus intimes, empreints de sensibilité féminine. La jeune femme tarde à le contenter, mais sa

---

sûrement donné votre vie solitaire et la réflexion qui l'accompagne. » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 2, lettre 2, p. 58. C'est nous qui soulignons.

<sup>180</sup> « Remerciant ma collaboratrice inconnue pour ses articles de critique littéraire, j'osai la prier de changer quelques fois de registre et, puisqu'elle avait l'honneur de faire partie du beau sexe, de bien vouloir nous envoyer quelque écrit *de femme*. Trois mois de silence punirent mon conseil importun. Puis, comme je sollicitais une réponse de sa part, elle me fit savoir qu'elle n'arrivait pas à deviner ce que j'entendais par écrit *de femme* ». E. GUAGNINI, « L'esordio sulla "Favilla" », *op. cit.*, p. 14. C'est nous qui soulignons.

<sup>181</sup> « In questo saggio la Percoto dimostra come l'Ariosto nel canto X del *Furioso* traducendo "quasi tutta la decima delle eroidi" cambia soltanto i nomi, ma la storia è la stessa, eppure "seppe trarre vantaggio delle sue stesse catene... e riuscì più gentile e più grande del suo stesso maestro". » G. COMELLI, « Caterina Percoto negli anni triestini della "Favilla" », *op. cit.*, p. 42.

<sup>182</sup> « Ed eccovi, come riscontro, un brano di lettera della Contessa Caterina Percoto, che ci prendiamo la libertà di stampare, per offerire ai nostri lettori una prova novella che le fanciulle della nostra città e delle vicine provincie non passano tutte il tempo lisciando i loro capelli, e stuzzicando il lor papagallo; ma alcune coltivano con onore due studj, che parvero finora proprj esclusivamente degli uomini – l'epigrafia, e la filologia. » in « Favilla », a. V, n. 9, Domenica 1<sup>o</sup> marzo 1840, p. 69. Le texte de Caterina Percoto porte le titre suivant : « Riscontro di un passo dell'Ariosto, con uno delle Eroidi di Ovidio ».

<sup>183</sup> Cela correspond à un autre cliché du XIX<sup>e</sup> siècle selon lequel le cœur est au centre de l'identité féminine. Y. KNIBIEHLER, « Corps et cœurs », *op. cit.*, p. 351.

description d'un St Jean-Baptiste<sup>184</sup> et certaines de ses lettres satisfont le critique en raison de la « touche féminine » qu'elle y apporte<sup>185</sup>.

Au début de l'année 1842, notre jeune écrivaine a – enfin! – abandonné ses essais d'érudition et lui envoie deux « petites nouvelles », ainsi que les désigne Dall'Ongaro dans une lettre<sup>186</sup>, qui exaucent finalement ses attentes. Nous ne savons rien de la première qui ne fut pas publiée car « la censure y trouva quelque chose d'irrévérencieux envers la sainteté de la vie au couvent »<sup>187</sup>. Quant à la seconde, intitulée *Il Pazzo*<sup>188</sup>, plus que d'une nouvelle il s'agit d'une description psychologique<sup>189</sup> appartenant au genre de compositions brèves que la critique percotienne désigne par le terme « *bozzetto* ». L'intellectuel triestin devra toutefois attendre encore deux années avant que Caterina Percoto ne le satisfasse pleinement en lui envoyant un véritable récit<sup>190</sup>.

Avant de nous demander quelles affaires sans doute « plus sérieuses et plus graves » occupaient la jeune femme pour qu'elle soit « si avare en articles »<sup>191</sup>, interrogeons-nous sur l'importance de ces premiers pas journalistiques.

Il s'agit pour la jeune femme d'une reconnaissance de ses qualités intellectuelles par l'intelligentsia de Trieste, ce qui est à la fois une gratification et une consolation au désespoir et aux doutes que l'on a pu noter en elle au cours des années précédentes. Nous verrons que cela va lui permettre de réaliser ses aspirations d'écrivaine et de trouver une place dans le panorama littéraire de l'époque. Mais il convient aussi de souligner que ce qui va devenir une réussite est tout d'abord un échec, car il s'agit aussi pour elle d'une nouvelle expérience d'exclusion, liée cette fois-ci à son sexe : les paroles d'Antonio Gazzoletti et de Francesco Dall'Ongaro lui indiquent en effet qu'une femme n'a pas sa place dans l'étude de disciplines universitaires comme la philologie ou la linguistique,

<sup>184</sup> Cf. « S. Giovanni Battista », in « Favilla », a. VI, n. 28, 11 luglio 1841.

<sup>185</sup> Nous reproduisons ci-dessous quelques unes de ses exhortations (les numéros de pages renvoient à la publication dans « Ce fastu ? ») : « Volete un consiglio amichevole ? – Lasciate stare per un breve intervallo la Filologia, le traduzioni e le critiche – Scendete nel vostro cuore – voi dovete averlo assai bello e caldo, se io guardo agli occhi vostri che ho sempre presenti – Datemi qualche frutto della vostra meditazione intima ! » (lettera 3, 2 marzo 1840, p. 58) ; « C'è dentro [il vostro articolo sul S. Giovanni Battista] il tatto d'una donna, e il senso dell'artista. Così va bene, che ci si veda la donna : non mi garbano affatto, e forse per invidia, que' vostri articoli eruditi e sapienti. Pigliate una volta le mosse, apriteci sovente i secreti dell'animo vostro: e la sapienza dell'amore. » (lettera 7, 12 luglio 1841, p. 61) ; « Mandateci qualche cosa per la Favilla ; da brava, e scritta così alla buona come l'ultima vostra lettera. Questa è lettera da donna ! Lasciate parlare il cuore, e l'ingegno sarà più bello, e darete alla letteratura qualche pagina che i letterati uomini e le donne letterate non sanno dare. » (lettera 8, 13 novembre 1841, p. 63). Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 2.

<sup>186</sup> « Vi ringrazio delle due novelle che ci spediste. » *Ibid.*, lettera 10, p. 64.

<sup>187</sup> « La prima non abbiamo pubblicata perchè la censura ci trovò qualche cosa d'irriverente alla santità della vita monastica. » *Ibidem*.

<sup>188</sup> Cf. « Il Pazzo », in « Favilla », a. VII, n. 5, 15 marzo 1842.

<sup>189</sup> L'auteure y esquisse le portrait psychologique d'un être marginal considéré comme fou.

<sup>190</sup> Cf. *infra*, chapitre 2, p. 78.

<sup>191</sup> « La Percoto doveva essere in tutt'altre faccende affaccendata, più serie e più gravi, se è così avara di articoli, anche se il suo cuore è a Trieste [...] ». G. COMELLI, « Caterina Percoto negli anni triestini della "Favilla" », *op. cit.*, p. 42.

autrement dit que l'érudition ne sied pas aux femmes<sup>192</sup>. Le fait même que Dall'Ongaro pense de prime abord que sous la signature « Caterina Percoto » se cache en réalité « un vieux lettré gâteux »<sup>193</sup> est révélateur du préjugé – qui était alors un lieu commun – selon lequel une femme ne peut faire des études approfondies à l'égal d'un homme. Et si on consent aux femmes le droit d'écrire, on les cantonne alors dans la littérature sentimentale : en effet, pour l'intellectuel triestin, un écrit « de femme » est avant tout un texte qui vient du « cœur »<sup>194</sup>.

Caterina Percoto fait donc, en tant que femme, l'expérience de l'exclusion des hautes sphères du savoir ; une expérience que, presque un siècle plus tard, Virginia Woolf transcrit littérairement dans le récit de ses mésaventures à « Oxbridge » au chapitre premier d'*Une chambre à soi*<sup>195</sup>. Cela a sans doute accentué en elle la conscience, qu'elle a déjà manifestée auparavant, de l'injustice de la condition féminine. Dès lors, son obstination à envoyer à Dall'Ongaro des textes d'érudition plutôt que, comme il le souhaite, des écrits narratifs, apparaît comme une rébellion contre l'ordre établi qui tient les femmes éloignées de la culture *aulica*. Elle manifeste d'ailleurs son opinion en faveur de la défense des femmes dans les premières lettres qu'elle lui envoie. Nous n'en disposons, hélas, pas, mais il est possible de le deviner lorsque celui-ci écrit, le 12 juillet 1841 : « Una volta m'avete strapazzato il Tommaseo, credendolo nemico alle donne »<sup>196</sup>.

Sa détermination à trouver sa place – et à la justifier – auprès de ces brillants intellectuels qu'elle commence à côtoyer par l'intermédiaire de la « Favilla » explique sans doute aussi pourquoi Caterina Percoto continue à traduire avec acharnement la *Messiede* de Klopstock<sup>197</sup>. Il semble qu'elle ait été soutenue dans cette entreprise par un admirateur qui, pour nous, est anonyme. En effet, il y a dans les archives de la *Biblioteca Civica* d'Udine, à côté du manuscrit, évoqué par Elena Isabella Minelli<sup>198</sup> et contenant ses traductions, un cahier intitulé « Della vita e degli studj di Klopstock » qui constitue un

<sup>192</sup> En 1835, la poétesse napolitaine Giuseppina Guacci Nobile (1807-1848) protestait ainsi dans une lettre adressée à son amie Irene Ricciardi : « a noi non gli studi alti... ». Cf. G. MORANDINI, *La Voce che è in lei. Antologia della narrativa femminile italiana tra '800 e '900*, Milano : Bompiani, 1997.

<sup>193</sup> Cf. *supra*, citation de la note 176, p. 63.

<sup>194</sup> Cf. *supra* les extraits de lettres cités à la note 185, p. 65.

<sup>195</sup> V. WOOLF, *Une chambre à soi*, Paris : Denoël, 1992, p. 7-37.

<sup>196</sup> « Une fois vous avez descendu en flammes Tommaseo car vous croyiez qu'il était l'ennemi des femmes. » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 2, lettera 7, p. 61.

<sup>197</sup> Elena Isabella Minella écrit à ce sujet : « Nel 1848 Caterina Percoto aveva già compiuta la traduzione della « Messiede », traduzione completa come asseriscono alcuni suoi amici, di pochi canti come risulta invece dal manoscritto rimasto inedito. Le era costata molto studio e molta fatica, specialmente per il raffronto continuo, ch'ella faceva, con la Bibbia. Il lavoro è scritto in eccellente prosa italiana [...]. Io non posso affermare se la traduzione sia trasparente e sicura, ciò che affermano quelli che han letto il testo e una parte della traduzione; certo la prosa è ricca e scorrevole. » E. I. MINELLI, *Caterina Percoto, op. cit.*, p. 66.

<sup>198</sup> Cf. *supra*, citation de la note précédente.

recueil d'informations sur le poète allemand. Il a été offert à Caterina par un homme dont on devine qu'il est épris d'elle à la lecture de la dédicace : « Forse al ricevere questo scritto il sorriso del piacere le infiorerà le labbra [...]. Ma perché trema così la mia mano o Contessina nello scriverle? Perché? ... »<sup>199</sup>. Pour quel motif, en effet, sa main tremblerait-elle si ce n'est en raison de la vive émotion éprouvée à la pensée de l'être aimé ? Qui a donné en cadeau – en gage d'amour ? – ce cahier à la jeune femme ? Nous ne le saurons sans doute jamais, mais nous formulerons cependant une hypothèse sur la base de certains indices que nous allons à présent exposer.

Dans un article paru en 1948 dans « La Porta Orientale », le spécialiste percotien Gianfranco D'Aronco fait un bilan des histoires sentimentales de Caterina Percoto alors connues et dévoile, à partir de documents inédits<sup>200</sup>, un nouvel amour tenu secret, sur lequel cependant il ne tire aucune conclusion.

Giuseppe Marchetti évoque dans sa biographie de Caterina cet éventuel autre amour de jeunesse mais reste sceptique quant à sa réalité :

« D'un secondo vero amore, senza possibili prospettive matrimoniali, che avrebbe profondamente e lungamente turbato la Percoto, s'è parlato recentemente, ma sulla base di indizi malsicuri e contrastanti, pescando supposte e mascherate confessioni nei suoi scritti, o indicazioni scandalistiche in alcune oscure lettere, senza data né forma, trovate fra le sue carte. »<sup>201</sup>

Il est clair que Marchetti fait ici référence à l'article de D'Aronco. Contrairement à lui, nous sommes convaincue de la réalité de cet amour, parce que, d'une part, contrairement aux œuvres narratives, les lettres constituent indéniablement des témoignages biographiques et que, d'autre part, une lettre conservée dans les archives Percoto<sup>202</sup> vient corroborer certaines informations que l'on peut déduire des textes publiés par D'Aronco.

Enfin, il y a peut-être un ultime indice dans la note du 30 août 1837 écrite dans le journal de Caterina que nous avons déjà évoqué et cité plusieurs fois. On peut effectivement y lire

<sup>199</sup> « Peut-être qu'en recevant ce texte un sourire de plaisir éclora sur vos lèvres [...]. Mais pourquoi, ô ma chère demoiselle, ma main tremble-telle ainsi alors que je vous écris ? Pourquoi ?... ». B.C.U., Fondo Principale, Ms 4104/18.

<sup>200</sup> Les documents qui témoignent de cette autre histoire d'amour de Caterina sont de trois natures différentes : il y a des brouillons de lettres sans mention du destinataire ni de la date, des extraits d'un journal intime de l'auteure qui mentionne deux dates en août 1843 et trois lettres envoyées à Caterina par son amoureux. Cf. G. D'ARONCO, « Vita sentimentale nascosta di Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 127-141.

<sup>201</sup> « On a récemment parlé d'un deuxième amour véritable, sans perspective possible de mariage, qui aurait profondément et longuement perturbé Caterina Percoto, mais sur la base d'indices incertains et contradictoires, en piochant des suppositions et des confessions déguisées dans ses écrits, ou des indications de nature scandaleuse dans certaines lettres obscures, sans date ni forme aucune, trouvées parmi ses papiers ». G. MARCHETTI, *Il Friuli : uomini e tempi*, *op. cit.*, p. 580.

<sup>202</sup> Il s'agit d'une lettre de son frère Carlo qui date du 26 Septembre 1853. B.C.U., Fondo Principale, MS 4108/4/X. Cf. *infra*, p. 73.

une allusion à une nouvelle rencontre qui semble consoler la jeune femme des tourments liés au conflit familial autour de la question de ses fiançailles : « Ma io ho conosciuto sulla terra qualche anima bella innamorata del vero e del retto... Credetti almeno ravisarla e l'adorai »<sup>203</sup>. Ces mots nous semblent faire écho à une phrase que l'on peut lire dans le texte n° 8 publié par D'Aronco : « O perché non puoi tu ritornarmi la pace ch'io godeva quando tu non eri per me che un giovine rispettabile per virtù e per sapere »<sup>204</sup>. On rencontre en effet les mêmes qualités : amour de la vérité (et donc des études car elles permettent d'approcher la vérité) et droiture d'un côté, vertu et savoir de l'autre.

Quelles indications avons-nous sur cet amour ? Il apparaît d'abord, à la lecture des documents, qu'il s'agit d'une passion amoureuse vécue par Caterina avec intensité mais qui connaît un moment de crise : à l'affirmation de la sincérité des sentiments, succèdent les accusations et les reproches ; aux déclarations que tout est fini, l'espoir de revoir l'être aimé. Il s'agit d'un ami de la famille Percoto qui a assidûment fréquenté la maison à une époque :

« Sapevi come mi pesava il tuo abbandono e tu per rendermelo ancora più sensibile hai lasciato di fare anche quelle visite che parevano richieste dall'amicizia che professi non a me ma alla mia famiglia. Tu che altra volta passavi in casa mia quasi tutta la giornata e venivi per fin tre volte in dì se non più hai potuto stare otto giorni intieri senza lasciarti vedere. »<sup>205</sup>

On devine cependant que cet amour est tenu secret par les deux amoureux :

« Se i miei dovessero sapere ch'io venissi da te, o che lungamente teco mi trattenessi, dorrebbemi senza dubbio, e piuttosto rinunzierei a questo conforto sì lungamente desiderato. Anche le nostre lettere sono un secreto, e se dovessimo farle aperte entrambi d'accordo vi rinunzieremmo. Perché dunque confondere i veri sentimenti colla simulazione a cui mio malgrado la sorte mi condanna ? »<sup>206</sup>

<sup>203</sup> « Mais j'ai fait la connaissance sur cette terre d'une âme belle et éprise de vérité et de droiture... Je crus du moins la reconnaître et je l'adorai ». *B.C.U., Fondo Principale, MS 4104/13, « Lamento » (Crespano, 30 agosto 1837).*

<sup>204</sup> « O pourquoi ne peux-tu pas me rendre la paix dont je jouissais quand tu n'étais pour moi qu'un jeune homme respectable pour sa vertu et son savoir ». G. D'ARONCO, « Vita sentimentale nascosta di Caterina Percoto », *op. cit.*, doc. 8, p. 132.

<sup>205</sup> « Tu savais combien me pesait ton abandon et, pour me le rendre encore plus pénible, tu as cessé de faire ces visites qui semblaient justifiées par l'amitié que tu portes à ma famille et non par celle que tu me portes. Toi qui autrefois passais presque toute ta journée dans ma maison et venais jusqu'à trois fois par jour sinon plus, tu as pu rester huit journées entières sans te montrer. » *Ibid.*, doc. 4, p. 130.

<sup>206</sup> « Si ma famille devait savoir que je viens chez toi, ou que je m'entretiens longuement avec toi, j'en souffrirais sans aucun doute, et je préférerais plutôt renoncer à ce réconfort si longuement désiré. Nos lettres aussi sont un secret, et si quelqu'un d'autre devait les lire, nous y renoncerions d'un commun

Malheureusement leur relation a été découverte par la famille de Caterina. La grande prudence dont ils doivent, dès lors, faire constamment preuve pour dissimuler les sentiments qu'ils éprouvent l'un pour l'autre complique tellement la situation qu'elle devient insoutenable pour la jeune femme qui préfère rompre :

« Ti dirò di più : che la reciproca nostra situazione rende ora se non necessario almeno prudente questo scioglimento. Ogni nostro detto ogni nostro motto è ora osservato ; tu non sei capace di frenarti, prendi in mala parte ogni parola e le consecutive due scene a cui ti se' lasciato andare queste due sere passate sono state notate e condite di frizzi e di rimproveri insopportabili a me che mi sento ancora altamente offesa dalla villana prepotenza usatami riguardo alle tue carte. »<sup>207</sup>

Leur secret a été trahi car les proches de Caterina ont trouvé les lettres de son amoureux. Cette dernière s'indigne contre ce qu'elle considère un abus de pouvoir commis envers elle, mais, au XIX<sup>e</sup> siècle, les femmes n'ont pas le droit à une vie privée : « le mari a droit de regard sur les fréquentations, les sorties, les allées et venues et la correspondance de sa femme »<sup>208</sup>, le père – ou le tuteur – sur celles de sa fille.

Le départ de l'homme aimé met un terme à cette histoire sentimentale, qui aura duré sept ans :

« Prima che tu parta io voglio parlare con te. A che più tanti riguardi? Fra pochi mesi sarà già tutto finito, sarà il mare fra noi e forse anco la morte. Questi ultimi momenti ricordati che li voglio miei: li ho comperati con sette anni di patimento con lagrime infinite colla mia pace e forse anche colla mia vita e coll'anima mia. »<sup>209</sup>

Il s'en va apparemment vers une situation meilleure, encouragé à saisir l'opportunité qui s'offre à lui par sa mère et ses amis. Malgré son désir de rester auprès de Caterina, il ne

---

accord. Pourquoi donc confondre mes véritables sentiments avec ceux que le destin m'oblige à feindre malgré moi ? » *Ibid.*, doc. 2, p. 129.

<sup>207</sup> « J'ajouterai ceci : notre situation réciproque rend cette séparation sinon nécessaire tout au moins prudente. Le moindre de nos mots, le moindre de nos gestes, est désormais épié. Toi, tu es incapable de te contenir, tu prends mal le moindre mot, et les scènes qui s'ensuivent, auxquelles tu t'es laissé aller ces deux derniers soirs, ont été remarquées et agrémentées de pointes ironiques et de reproches insupportables en ma direction, moi qui me sens encore grandement offensée du vilain abus de pouvoir qu'on m'a fait subir par rapport à tes lettres. » *Ibid.*, doc. 4, p. 131. Citons également un peu avant dans le même texte : « Per esempio quando il sapere le tue carte in mano d'altri per mia colpa ti faceva supplizio il venire in mia casa, invece di cavarti così in silenzio se me lo avessi detto, questa tua amicizia mi avrebbe temperata la disgrazia. »

<sup>208</sup> *Histoire de la vie privée*, sous la dir. de P. Ariès et G. Duby, T. 4, *De la Révolution à la Grande Guerre*, *op. cit.*, p. 125.

<sup>209</sup> « Avant que tu ne partes je veux te parler. À quoi bon prendre encore tant de précautions ? Dans quelques mois tout sera déjà fini, il y aura la mer entre nous et peut-être la mort. Souviens-toi que je veux que ces derniers moments m'appartiennent : je les ai payés au prix de sept ans de souffrance, de larmes innombrables, de ma paix et peut-être aussi de ma vie et de mon âme. » G. D'ARONCO, « Vita sentimentale nascosta di Caterina Percoto », *op. cit.*, doc. 5, p. 131.

réussit pas à trouver de prétextes pour le faire et ne peut avouer la véritable raison d'un éventuel refus de partir : « E se anche senza dirlo, venissero a sospettarlo, non credi tu che si adoperassero per allontanarmi di qui, forse con maggior difficoltà di ravvicinarmi ? »<sup>210</sup>. On comprend qu'il s'agit d'un amour impossible, auquel leur entourage s'oppose. Est-ce en raison d'une différence de condition trop importante ? Dans les lettres qu'il lui envoie, l'amoureux de Caterina se décrit comme « un homme pauvre, du peuple, sans instruction »<sup>211</sup> et lui rappelle que « ses autres amis et ses parents sont tous pauvres »<sup>212</sup> mais qu'il ne pourrait accepter aucune aide financière d'elle car il ne veut pas qu'elle puisse croire en un amour intéressé de sa part. Il est cependant possible d'envisager une autre hypothèse, à laquelle D'Aronco a bien évidemment pensé mais qu'il se refuse à formuler car elle le laisse « interdit »<sup>213</sup> et pour cause, puisqu'il pourrait s'agir d'un prêtre !<sup>214</sup> Voici en effet ce que l'on peut lire dans le document 12 (qui est de la main de Caterina Percoto) :

« Ma eri poi tu ? Perchè quella faccia così calma ? Perchè que' magnifici abiti sacerdotali ? Quei fumi ? Quell'incenso ? Dinnanzi all'altare di Dio tu sacerdote ? Era la tua voce che devota pregava a nome del popolo prostrato ? Quella voce istessa che a me disse la fatale parola di amore ? Ah se prima di amarti io ti avessi veduto in un atto così solenne no non avrei giammai ardito di profanare il santuario. »<sup>215</sup>

Dans le morceau suivant, elle imagine que, mue par une force qui la dépasse, elle le suit partout et en particulier « dans l'église sur l'autel où [il ose] lever au ciel ses mains

<sup>210</sup> « Et même sans le dire, s'ils en venaient à le soupçonner, ne crois-tu pas qu'ils feraient tout pour m'éloigner d'ici, et nous aurions peut-être encore plus de difficultés pour nous rapprocher ? » *Ibid.*, doc. 17, p. 137.

<sup>211</sup> « Questa volta tu mi hai ingiustamente disprezzato e alla presenza di molti e il disprezzo taglia le gambe anche a un cane, ed io mi conosco povero, plebeo, ineducato, ma un vil verme da calpestarsi con disprezzo, no. » *Ibid.*, doc. 16, p. 136.

<sup>212</sup> « A te, che hai molti fratelli e nipoti, sarebbe impossibile senza infamia sovvenirmi : e poi non [...] accettare niente da te, perchè non ti avesse a sembrar non puro amore quello che ti porto. Gli altri miei amici e parenti son tutti poveri. » *Ibid.*, doc. 17, p. 137. D'Aronco précise en note que le bord de la feuille a été arraché ce qui explique la partie lacunaire dans la citation.

<sup>213</sup> « Più giusto è parlare, nella gran parte, di "sfoghi letterari" : si pensi specialmente a chi sarebbero state dirette le lettere 12, 13 e 14, la cui veste da certi chiari accenni si intuisce, cenni che comunque ci lasciano alquanto interdetti. » *Ibid.*, p. 128.

<sup>214</sup> Il apparaît, à notre avis, d'autant plus difficile pour D'Aronco d'imaginer cette éventualité que Caterina Percoto est, au moment où il publie ces documents, encore entourée de l'auréole de sainteté que ses premiers biographes lui ont attribuée. Ce n'est que quelques onze années plus tard que le profil biographique rédigé par Giuseppe Marchetti viendra égratigner l'image totalement vertueuse de Caterina Percoto. Et même ce dernier se refuse à y croire. Cf. *supra*, p. 25 et p. 67.

<sup>215</sup> « Mais était-ce bien toi ? Pourquoi ce visage si calme ? Pourquoi ces magnifiques habits sacerdotaux ? Ces fumées ? Cet encens ? Toi prêtre devant l'autel de Dieu ? Était-ce ta voix qui priaït avec dévotion au nom du peuple prosterné ? Cette même voix qui, à moi, avait dit le fatal mot d'amour ? Ah, si avant de t'aimer je t'avais vu dans un acte si solennel, jamais je n'aurais osé, non, profaner ce sanctuaire. » G. D'ARONCO, « Vita sentimentale nascosta di Caterina Percoto », *op. cit.*, doc. 12, p. 134.



contaminées [par le péché] »<sup>216</sup>. Il n'y a donc aucun doute à avoir : elle fait bien référence à un prêtre. Le spécialiste percotien considère que ces textes sont le fruit de l'imagination de l'écrivaine et que, si leur source d'inspiration est effectivement un événement de sa vie, ils n'ont en aucun cas une valeur autobiographique. Cette opinion nous semble discutable car les lettres et extraits du journal de Caterina qu'il a publiés donnent davantage l'impression d'être un défouloir sentimental où la jeune femme donnerait libre cours à ses sentiments plutôt qu'une œuvre de fiction. En outre, comment une jeune femme catholique et pieuse pourrait-elle inventer pareilles histoires ? À moins qu'il ne s'agisse de la matière qui a servi à élaborer la nouvelle à laquelle Dall'Ongaro fait allusion dans une lettre et qui a été censurée<sup>217</sup> ? Cela nous semble d'autant moins probable que, d'après ce qu'en dit l'intellectuel triestin, la nouvelle porterait atteinte « à la sainteté de la vie au couvent » et non à la dignité de la figure du prêtre. Il existe dans l'œuvre percotienne quelques religieuses<sup>218</sup> ou pensionnaires de couvent<sup>219</sup> qui n'ont pas une attitude très vertueuse, mais rappelons qu'elles ont un précédent littéraire très célèbre dans la « monaca di Monza » manzonienne. Quant aux figures négatives de prêtres, elles sont vues à travers le prisme de la critique politique : ce sont ceux qui tiennent un discours pro-autrichien<sup>220</sup> ou qui incarnent les catholiques réactionnaires défendant le pouvoir temporel du Pape contre l'Unité italienne<sup>221</sup>. Si Caterina Percoto dénonce l'inadéquation de la vie de clôture et de l'enseignement dispensé dans les couvents à l'éducation des jeunes filles, nous l'imaginons difficilement, en revanche, aborder le thème du célibat des prêtres. Or c'est bien de cela qu'il s'agirait dans les textes en question s'ils étaient œuvres de fiction. Enfin, alors qu'à l'aube de son existence le Royaume d'Italie compte presque 80% d'analphabètes<sup>222</sup>,

<sup>216</sup> « Eppure nel fondo della mia anima io sento una forza prepotente che mi spingerebbe a seguirti dovunque. Sì! Nei silenzi della tua casa, per le vie anche le più frequenti, nei crocchi dove col sorriso sulle labbra ti dimentichi il pianto a cui mi hai condannata, in chiesa sull'altare dove ardisci alzare le mani contaminate io vorrei rinfacciarti le pene orribili i giuramenti infranti la sciagura l'inferno che mi hai posto nel cuore. » *Ibid.*, doc. 13, p. 135.

<sup>217</sup> Cf. *supra*, note 187, p. 65.

<sup>218</sup> Nous pensons aux moniales romaines de la nouvelle *Le monache di Monte Pincio* qui dansent avec les soldats français ayant réquisitionné leur couvent après la chute de la République romaine de 1848. Cf. C. PERCOTO, *Le monache di Monte Pincio*, a cura di Gianfranco D'Aronco, Udine : Tipografia Arti Grafiche Friulane, 1952, p. 26.

<sup>219</sup> Nous pensons aux deux jeunes filles de la nouvelle *La farfallina mistica* qui doivent se rendre incognito à un bal aidées par un génie. La nouvelle a cependant un but moralisateur : les deux jeunes filles se rendent compte de la futilité des plaisirs mondains et se consacrent ensuite à l'assistance d'une femme pauvre. C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 103-116.

<sup>220</sup> C'est le cas du prêtre de la *Coltrice Nuziale* qui, dans sa prêche, justifie le pillage par les soldats autrichiens des villages frioulans qui se sont « déclarés italiens » en 1848. C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 295.

<sup>221</sup> Cf. la satire du prêtre qui pêche par sa gourmandise et sa lubricité tout en lisant le compte-rendu des exécutions des patriotes dans la nouvelle *Le monache di Monte Pincio*. Voir *infra*, chapitre 10, p. 444 et suivantes. C. PERCOTO, *Le monache di Monte Pincio*, *op. cit.*, p. 14-15.

<sup>222</sup> Gilles Pécourt rappelle en effet que, à l'aube du Royaume d'Italie, « les recensements ont montré que l'Italie avec près de 80% de sa population analphabète, était à la traîne de l'Europe aux côtés de l'Espagne et du Portugal. » G. PECOUT, *Naissance de l'Italie contemporaine : 1770-1922*, *op. cit.*, p. 181.

comment un homme pauvre, d'origine plébéienne, ainsi qu'il se définit lui-même, peut-il, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, savoir lire et écrire si ce n'est parce qu'il est allé au séminaire ?

Les seules dates concernant cette histoire sentimentale dont nous disposons sont celles indiquées sur le journal dont sont extraits certains des textes : 14 et 20 juillet 1843, moment où Caterina affirme la fin de leur amitié et de leur amour<sup>223</sup>. Par ailleurs il semble que la plupart des documents datent effectivement de la fin de cette relation mouvementée en raison du sentiment de crise qui s'en dégage, ainsi que nous l'avons déjà souligné, et des déclarations de séparations et d'adieux que l'on peut y lire. Si leur relation a duré sept ans<sup>224</sup>, cela signifie qu'elle a débuté en 1836 et il est fort probable que ce soit peu de temps après que Caterina et sa famille sont retournées vivre à San Lorenzo. Or rappelons que la jeune femme confiait à son journal le 30 août 1837 qu'elle avait rencontré « une belle âme éprise de vérité et de droiture »<sup>225</sup> : il est donc possible qu'il s'agisse de la même personne, au-delà des similitudes de caractère observées plus haut. La jeune femme fréquentait donc cet homme qu'elle dit respecter pour son savoir au moment où elle a commencé à collaborer à la « Favilla ». Nous pouvons dès lors imaginer que c'est lui qui lui a offert le cahier évoqué plus haut contenant les indications sur Klopstock<sup>226</sup>.

Une autre durée revient dans plusieurs textes : celle d'un an, associée à un moment fatidique dans leur relation :

« Ti perdono anche questa barbara indifferenza e freddezza nel lasciarmi per sempre. Oggi un anno... io non avrei saputo leggere nel tuo cuore questa pagina. M'illudeva a segno di riguardarti come parte di me. Avrei dovuto invece pensare che il *delitto* non consacra l'affetto e che la tua maniera di trattarmi è una giusta punizione. »<sup>227</sup>

Citons encore cet autre extrait :

<sup>223</sup> « Oggi sono otto giorni che non lo vedo. Convinta di non essere più amata io stessa l'ho bandito per sempre. Temeva inefficaci le mie parole: furono ascoltate, la nostra relazione è rotta, annientata l'amicizia, distrutto l'amore. Il mio cuore ha sanguinato e sanguina tutt'ora ma sono contenta del sacrificio che gli ho imposto. Sì, pienamente contenta, fermamente risoluta di non vederlo mai più ». G. D'ARONCO, « Vita sentimentale nascosta di Caterina Percoto », *op. cit.*, doc. 9, p. 133.

<sup>224</sup> Nous pouvons être à peu près certaine de cette donnée car elle apparaît à trois reprises dans les textes. Cf. *ibid.*, doc.5 p. 131 (voir citation *supra*, p. 69), doc.7 p. 132 et doc.11 p. 134.

<sup>225</sup> Voir *supra*, citation p. 67.

<sup>226</sup> Voir *supra*, p. 66.

<sup>227</sup> « Je te pardonne même cette indifférence barbare et cette froideur avec lesquelles tu m'as quittée pour toujours. Aujourd'hui cela fait un an... Je n'aurais su lire cette page dans ton cœur. Je me faisais des illusions au point de te considérer comme une partie de moi. J'aurais dû en revanche penser que le crime ne consacre pas l'affection et que ta manière de me traiter est une punition méritée. » G. D'ARONCO, « Vita sentimentale nascosta di Caterina Percoto », *op. cit.*, doc. 7, p. 132. C'est nous qui soulignons.

« Nel breve giro di un anno eccoti passato per tutti i periodi dell'amore come lo intendono le anime volgari. Ora io ti sono indifferente. Non ci resta che il reciproco disprezzo per *un momento di debolezza* che entrambi ci sforziamo indarno dimenticare. »<sup>228</sup>

Les expressions mises en évidence dans ces deux citations – « crime » et « moment de faiblesse » – nous permettent de comprendre que ces deux êtres, qui jusqu'alors avaient eu une relation de profonde amitié<sup>229</sup>, sont tombés amoureux l'un de l'autre. Se sont-ils laissés aller à la passion au point de devenir amants ? Il est impossible de répondre à cette question, quoi qu'il en soit, le choix du mot « *delitto* », un terme qui souligne la gravité de la faute, tend à confirmer l'hypothèse qu'il s'agit d'un homme d'église, commettant donc un sacrilège en trahissant son vœu de célibat.

Si l'on en revient à notre date repère – juillet 1843 – cela se serait produit pendant l'été 1842. Or nous avons trouvé, dans un manuscrit des archives de la *Biblioteca Civica* d'Udine contenant la correspondance de la famille Percoto, une lettre de son frère Carlo qui fait référence à ces années-là. On comprend, d'après cette lettre datée du 26 novembre 1853 que Caterina et son frère ont un contentieux. Carlo lui propose de faire appel à deux médiateurs pour mettre un terme au conflit qui les oppose et, pour la convaincre d'accepter, la menace de faire éclater un scandale. Voici en effet ce qu'il écrit :

« Sorella mia non obbligarmi a fare di ragione pubblica dei documenti *assai ignominiosi*, per tuo conto e per altri ch'io tengo nelle mie mani sino dall'anno 1843 e che portano la data di 27 luglio 1842. »<sup>230</sup>

Il ne fait aucun doute que les documents dont il parle – que leur mère lui a confiés pour qu'il les garde – sont les lettres de l'amant de Caterina, ce qui confirme la réalité de l'épisode. Quant au qualificatif « très ignominieux », il nous laisse à penser que ces documents contiennent d'une part la preuve de la liaison et d'autre part l'identité de l'amant et nous l'interprétons comme un indice supplémentaire du fait qu'il s'agissait d'un prêtre. Au moment où il écrit, Caterina est, en effet, devenue une écrivaine reconnue, non

<sup>228</sup> « Dans le peu de temps que dure une année, te voilà passé par tous les stades de l'amour tel que l'entendent les âmes vulgaires. À présent je te suis indifférente. Il ne nous reste que notre mépris réciproque pour un moment de faiblesse que nous nous efforçons tous deux en vain d'oublier. » *Ibid.*, doc. 8, p. 133. C'est nous qui soulignons.

<sup>229</sup> « Nel profondo del mio interno sì, io mi rimprovero di aver contaminato un affetto ch'era nobile e puro che poteva consolare di dolce amicizia tutta la mia vita rappacificarmi colla mia coscienza sanare le piaghe della mia anima aprirmi un cuore nel quale avrei trovato e compassione e perdono. Non rinnego peraltro l'amore una volta sentito nè per qual si sia persecuzione mai mi vergognerò di protestarmi tua amica. » *Ibid.*, doc. 2, p. 129. Cette phrase confirme que leur amitié initiale a été « contaminée » par l'amour.

<sup>230</sup> « Ma chère sœur, ne m'oblige pas à rendre publics des documents très ignominieux à ton encontre et à l'encontre d'un autre, documents que j'ai entre les mains depuis 1843 et qui portent la date du 27 juillet 1842. » B.C.U., Fondo Principale, MS 4108/4/X. C'est nous qui soulignons.

seulement dans sa région mais aussi dans le reste de la Péninsule, et elle a définitivement renoncé à se marier. Est-ce que le fait qu'il dévoile alors une liaison hors mariage lui aurait été préjudiciable ? Et aurait-il employé le terme d' « ignominieux » dans ce cas-là ?

Nous en déduisons que c'est précisément la découverte de ces lettres, en 1843, qui entraîne la crise sentimentale dont témoignent les documents publiés par D'Aronco et que nous avons étudiés.

Dans l'introduction à la correspondance entre Caterina Percoto et Francesco Dall'Ongaro, Ercole Carletti rappelle que :

« una passione infelice la turbò gravemente, come genericamente accennano i biografi ; ma ella dovette tenere sul caso un gelosissimo riserbo, poiché nessuna traccia positiva ne abbiamo, né maggiori notizie dalla tradizione orale dei congiunti. »<sup>231</sup>

S'il y a une passion qui a pu troubler profondément l'écrivaine c'est, à notre avis, celle que nous venons d'évoquer, et non les autres amours de jeunesse – qui sont d'ailleurs elles aussi incertaines – dont nous avons parlé précédemment. Voici sans doute pourquoi sa collaboration à la « Favilla » n'est pas particulièrement intense au début, comme l'a souligné Giacomo Comelli<sup>232</sup>. Si l'on consulte la chronologie des textes publiés par Caterina Percoto<sup>233</sup> on constate en effet qu'il n'y a aucune publication entre mars 1842 et mars 1844. En outre, dans une lettre qu'il écrit à la jeune femme le 20 octobre 1842, Dall'Ongaro s'inquiète de son silence<sup>234</sup>. La dernière lettre qu'il lui a envoyée remonte au 21 août. Cette

<sup>231</sup> « Une passion malheureuse, à laquelle les biographes font allusion en terme très généraux, la troubla grandement ; mais elle dut jalousement conserver sur le sujet une grande réserve, parce que nous n'avons aucune preuve formelle, pas plus que d'informations rapportées par la tradition orale de sa famille. » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 2, p. 54. On comprend d'autant mieux la grande réserve de Caterina Percoto à ce sujet s'il est effectivement vrai qu'il s'agit d'un prêtre. Signalons toutefois qu'il semblerait que certains descendants de la famille Percoto aient eu connaissance d'une histoire d'amour avec un prêtre mais qu'ils aient voulu rester discrets sur le sujet.

<sup>232</sup> Cf. *supra*, citation de la note 191, p. 65. Le critique commet cependant une erreur en affirmant que « son cœur était à Trieste ». Amedeo Giacomini souligne le fait qu'on a effectivement soupçonné un « amour pudique » entre l'intellectuel triestin et l'écrivaine frioulane : « L'amicizia con lo scrittore di Mansuè che, a partire del 1839, s'accrebbe di lettera in lettera fino a far nascere in qualcuno il sospetto che si fosse alla lunga trasformata in un pudicissimo amore [...] ». A. GIACOMINI, « Quasi una biografia », *op. cit.*, p. XVIII. Quant à Gianfranco D'Aronco, s'il préfère la thèse d'une amitié purement « fraternelle » entre eux, il rappelle cependant que : « I parenti della contessa sono tutti convinti che il Dall'Ongaro fosse, almeno per un certo periodo, realmente il secondo amore della sua vita. » G. D'ARONCO, « Vita sentimentale nascosta di Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 127. En ce qui nous concerne, nous penchons pour l'interprétation de D'Aronco, qui est étayée par les dénominations affectueuses (« caro amico e fratello », « affettuosa sorella ») rencontrées dans leurs lettres. Nous renvoyons à la liste établie par Elvio Guagnini dont nous avons donné la référence à la note 176, p. 40.

<sup>233</sup> Cf. annexe A, p. 564 et suivantes.

<sup>234</sup> « Mia buona amica, io sto in pensiero per voi, e dubito o della vostra salute o di quella de' vostri non vedendo vostri caratteri. » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 2, lettera 13, p. 66.

période de silence correspond donc au moment sans doute le plus intense de cette histoire d'amour, après que Caterina et celui qu'elle aime ont cédé à la passion. Quant à l'année 1843, nous avons vu qu'elle correspond à une période de crise sentimentale, et peut-être également à une période de maladie, si l'on en croit l'extrait de son journal correspondant au texte N° 12 de la publication de D'Aronco<sup>235</sup>. Tout cela ne lui permet pas de s'adonner aux études et à l'écriture.

Nous verrons en revanche que l'année 1844 sera l'année la plus productive de l'écrivaine frioulane. Nous pouvons dès lors imaginer qu'elle a trouvé dans l'écriture une consolation et un moyen d'oublier l'amour douloureux et malheureux qu'elle venait de vivre.

L'année 1843 nous apparaît donc comme une année de transition durant laquelle Caterina renonce sûrement à sa vie intime et sentimentale de femme pour épouser la vie d'écrivaine à laquelle elle va désormais se consacrer de manière assidue, conseillée et soutenue par celui qui deviendra un ami de plus en plus cher, Francesco Dall'Ongaro. Comme nous allons le voir, celui-ci va jouer un rôle important dans l'orientation littéraire de la jeune femme qui commence alors à se faire connaître dans le monde de l'édition frioulane puisque, à la fin de l'année, elle est sollicitée par le comte Prospero Antonini pour participer à la première « *Strenna friulana* » qui verra le jour l'année suivante<sup>236</sup>.

Caterina Percoto entre ainsi dans la période de la maturité, laissant derrière elle un certain nombre d'illusions de jeunesse, mais n'ayant pas pour autant renoncé à trouver sa place dans le monde.

<sup>235</sup> « L'ho riveduto. Erano otto mesi che distesa in un letto insonne aggravata di dolori arsa da una sete crudele delirante di febbre io aspettava questo momento di consolazione. [...] Dicono che sono risanata. Ah essi non sanno come mi sanguina il cuore. » G. D'ARONCO, « Vita sentimentale nascosta di Caterina Percoto », *op. cit.*, doc. 12, p. 134. S'il y a sûrement ici une exagération de la maladie, visant à exprimer le désespoir sentimental qu'elle éprouve, nous n'excluons pas le fait qu'elle ait pu effectivement être souffrante.

<sup>236</sup> Voici en effet la lettre qu'Antonini lui écrit – il s'agit de la première – le 14 décembre 1843 (nous la reproduisons dans son entier car elle illustre bien, à notre avis, le début du succès de l'écrivaine frioulane) :

« Signora Contessa,

Per la prima volta una *Strenna friulana* alla quale fu posta mano soltanto in questi ultimi giorni, vedrà, se Dio ne aiuti, la luce entro il venturo mese. L'Ab. Dall'Ongaro, il Prof.<sup>re</sup> Colovatti, il Co. Di Toppo, il D.<sup>re</sup> Ciconj, ed altri di buon grado vi contribuirono colle produzioni del loro ingegno. Inviandole, Signora Contessa, per commissione degli editori il qui unito programma, mi permetto esternare un timido voto, ed è ch'Ella, vincendo quella modestia che rade volte come in Lei va congiunta al sapere, non ricusi concedere gentilmente alla *Strenna* che si sta compilando qualche scritto che a Lei appartenga, e se mai fosse possibile il racconto sopra la festa popolare di Arta che Ella, ove le avute relazioni non mi tradiscano, dettava testé in elegante prosa italiana. Che se le mie calde preghiere fossero per trovare presso Lei alcuna grazia, anderei giustamente superbo per essermi fatto interprete del desiderio di molti fra i nostri concittadini, e per avere nel tempo stesso cooperato ad assicurare in faccia alle altre province d'Italia la gloria letteraria del gentil sesso friulano. Ed Ella che à l'animo cortese e buono saprà in ogni evento perdonare all'ardire di chi con sincera estimazione, ed osservanza distinta à l'onore di protestarsi. »

B.C.U., Fondo Principale, Ms 4108/1/II, Lettera 1. Sauf indication contraire, nous utilisons pour la correspondance entre Caterina Percoto et Prospero Antonini une transcription réalisée par Massimiliano Piazzi, disponible auprès de la B.C.U.



## Chapitre 2

### Les années de maturité : une écrivaine et patriote reconnue (1844-1864)

Après cette crise sentimentale profonde et une année de silence sur les pages de la « Favilla », Caterina Percoto recommence à collaborer au journal triestin. Elle lui offre cette fois ses premières « nouvelles », répondant ainsi à l'invitation de Francesco Dall'Ongaro. Grâce à ce dernier, elle se fait connaître du milieu intellectuel libéral et multiplie ses collaborations à différents journaux. L'année 1848, marquée par les différentes révolutions qui enflamment l'Europe, la fait également connaître comme patriote, ce qui accroît sa célébrité dans la Péninsule. Notre écrivaine acquiert donc, comme nous allons le voir, sa place sur la scène publique italienne. Sa vie privée, en revanche, lui apporte sans doute plus de soucis que de satisfactions. Si Caterina Percoto renonce définitivement à fonder une famille, elle doit cependant s'occuper de sa mère, de la propriété agricole familiale, de ses neveux et nièces, autant d'activités chronophages qui entrent en concurrence avec celle d'écrivaine. Elle peut, heureusement, compter sur un réseau de connaissances et d'amis qui lui apportent du réconfort et lui permettent de rompre l'isolement dans lequel elle se trouve, de continuer à écrire et même de publier des recueils de ses nouvelles.

Nous avons, dans le premier chapitre, évoqué la vie de Caterina Percoto en respectant l'ordre chronologique des événements. Ce ne sera pas le cas dans ce chapitre, ni dans le suivant, car en l'état actuel de la documentation il ne nous est pas encore possible d'écrire une véritable biographie de l'auteure.

Il s'agit pour nous de montrer dans ce deuxième chapitre le double visage de Caterina Percoto : celui de la femme publique, écrivaine et patriote reconnue, qui se trouve au centre d'un important réseau de relations lui permettant de publier ses nouvelles dans des journaux de différentes régions de la Péninsule ; celui de la femme privée, qui assume le mode de vie rurale qu'on lui a imposé ainsi que sa position de chef de la famille Percoto. Le choix de cette approche thématique présente l'inconvénient de nous obliger à d'assez fréquentes ellipses et analepses, aussi la présentation chronologique de la vie de Caterina Percoto fournie en annexe aidera le lecteur à se repérer dans le temps.

## A - Des premiers pas à l'affirmation sur la scène publique

Ainsi que nous l'avons dit au chapitre précédent, 1844 apparaît comme l'année de production la plus intense de l'écrivaine friulane qui publie sur la « Favilla » quatre « nouvelles », un récit biblique et la description d'un retable représentant le martyr de Sainte Philomène peint par Filippo Giuseppini. Ce texte, que Caterina Percoto a envoyé à Francesco Dall'Ongaro, est inséré dans un article de ce dernier intitulé *Su Venezia : Alla contessa Caterina Percoto*. L'envoi d'un autre article sur les « noces patriarcales »<sup>1</sup> semble indiquer que, en ce début d'année, la jeune femme envisage encore de poursuivre une carrière de journaliste, projet dont Dall'Ongaro finit par la détourner au profit de celle d'écrivain. Il faut ajouter à cette liste un autre récit biblique, *Giovanni e Giuda*, paru sur la « Strenna friulana »<sup>2</sup>, ainsi qu'un texte intitulé *Gli occhi* qui doit sa parution à Pacifico Valussi et auquel Francesco Dall'Ongaro fait allusion dans une lettre du 23 février 1844<sup>3</sup>. Les deux premières « nouvelles » composées par Caterina s'apparentent davantage à des portraits de personnages qu'à des récits, ainsi que l'indiquent d'ailleurs leurs titres, *Adelina* et *Il vecchio Osvaldo*. Angela Felice attribue une dimension autobiographique à ces deux textes : d'après la chercheuse, ils seraient en effet, des « contre-figures spéculaires » de l'auteure<sup>4</sup>. Les deux dernières nouvelles, *Il refrattario* et *Lis cidulis*, s'éloignent du « subjectivisme autobiographique » pour aborder des thématiques sociales liées au monde

<sup>1</sup> Dall'Ongaro en fait mention dans la lettre du 16 mai 1844 qui commence ainsi : « Vi ringrazio della vostra graziosa letterina e dell'articolo sulle nozze patriarcali che è d'una squisita semplicità. » Mais tout de suite après il interroge : « E l'Adelina ? E la festa delle rotelle ? », ce qui illustre une fois encore sa volonté d'orienter Caterina vers le genre narratif. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 2. Nous ignorons ce que recouvre cette expression « nozze patriarcali » car nous n'avons pas trouvé l'article.

<sup>2</sup> C. PERCOTO, « Giovanni e Giuda », in « Strenna friulana », a. I (1844), p. 77-84.

<sup>3</sup> « Ditemi un po', quel vostro bellissimo scriterello sugli occhi doveva portar codeste iniziali di sotto o di sopra ? Io temo che Valussi, a cui parve di far così, s'ingannasse. Forse non erano quelle le sigle sotto le quali vi piaceva di mascherarvi ; era invece il nome di celui che possedeva quel sudetto pajo d'occhi ! È vero ? » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 2, lettre 16, p. 70. Nous n'avons aucune autre information sur la parution de ce texte. Gianfranco D'Arconco ne l'a pas référencé dans sa bibliographie raisonnée de l'auteure (cf. G. D'ARCONCO, « Contributo a una bibliografia ragionata di Caterina Percoto », in « Aevum », Milano a. XXI, n. 1-4, gen.-dic.1947, p. 26-61), pas plus que les chercheurs ayant travaillé sur la collaboration de Caterina Percoto à « La Favilla » (voir *supra*, bibliographie donnée dans la note 168, p. 62). Nous pensons tout simplement qu'il est paru dans le journal triestin mais qu'il n'a pas été repéré étant donné que, comme l'indique Dall'Ongaro dans sa lettre, il a été signé avec des initiales ne correspondant pas à celles de l'auteure. Signalons que cet écrit a été publié en 1888 comme inédit dans le journal « Pagine Friulane ». Cf. C. PERCOTO, « Gli occhi », in « Pagine friulane », a. I (1888), n. 2, Domenica 4 marzo 1888, p. 20. Une date est mentionnée à la fin de l'article : 28 settembre 1843, ce qui contredit notre affirmation quant au silence de Caterina cette année-là. Ce doit être la date qui figurait sur le manuscrit qui a servi à la publication, date d'écriture (peut-être un hommage à son ex-amant ?), et non date de publication.

<sup>4</sup> « Al centro, comunque, rimane sempre lei, l'autrice, capace di uscire dal cerchio della confessione di sé solo per ritrovare in alcuni personaggi le controfigure speculari delle proprie ansie e velleità anticonformistiche ». A. FELICE, « Caterina Percoto : la "gentile Signorina del vicino Friuli" », *op. cit.*, p. 62.



paysan<sup>5</sup>. En effet, elles traitent respectivement du problème des jeunes réfractaires au service militaire imposé par le gouvernement, et de la précarité de l'existence des paysans souvent contraints à émigrer pour s'assurer des revenus suffisants, et dont la vie peut tragiquement basculer dans la misère à la suite d'un accident. D'après Angela Felice, cette nouvelle orientation correspond à une « maturation » de l'écriture de Caterina Percoto<sup>6</sup> qui épouse alors les idées des intellectuels libéraux quant à la fonction sociale de la littérature, idées qui vont être appliquées par les représentants de la « littérature champêtre » qui se développe en Europe à cette période.

### 1 - L'adhésion de Caterina Percoto à la littérature champêtre

La littérature champêtre naît et s'affirme en Europe dans les années 1840. Elle devient alors une mode littéraire en raison de l'extraordinaire succès international rencontré d'abord par l'allemand Berthold Auerbach<sup>7</sup> (1812-1882), qui publie ses *Récits de la Forêt noire* en 1843, puis surtout par la française George Sand (1804-1876). Celle-ci a une influence déterminante en Italie où elle séjourne à deux reprises (en 1834, avec Alfred de Musset, et en 1855)<sup>8</sup>. Le succès de la littérature champêtre s'explique également par le fait qu'elle répond aux besoins d'une société en pleine mutation tant sur le plan économique et social, avec le développement du capitalisme et l'affirmation de la bourgeoisie, que sur le plan politique, avec la contestation du retour à l'Ancien Régime<sup>9</sup>. Elle prend cependant des formes différentes dans les divers pays européens en fonction du contexte politique et de leur développement économique<sup>10</sup>. Signalons enfin que l'intérêt porté à la paysannerie – qui constitue un trait d'union entre un peuple et la terre sur laquelle il vit – permet également de caractériser la nation au regard de ses traditions,

<sup>5</sup> « Sicché non è del tutto scorretto sostenere che la maturazione della scrittrice, come capacità di resa formale e come solidità di convinzioni interiori, avviene e coincide con la progressiva liberazione del soggettivismo autobiografico e con l'apertura di credito al "sociale" » *Ibidem*.

<sup>6</sup> Cf. note précédente.

<sup>7</sup> Nous savons que Caterina Percoto connaissait les récits de l'auteur allemand car, en 1862, elle suggère à Alessandro Lampugnani d'en publier certains dans sa *Guida delle Famiglie*. Cf. F. COCCOLO, « Il carteggio Lampugnani-Percoto », in « Metodi e Ricerche », n.s., a. XXVII, n.1 (gennaio-giugno 2008), Lettres 6 (30 mars 1862) et 7 (10 mai 1862), p. 146-147.

<sup>8</sup> Notons toutefois que la série des romans champêtres de la célèbre écrivaine française commence en 1846, date à laquelle Caterina Percoto – et elle n'est pas la seule en Italie, nous pensons par exemple à Giulio Carcano – a déjà abordé cette thématique, comme le rappelle Arnaldo Di Benedetto. Cf. A. DI BENEDETTO, *Stile e linguaggio*, Roma : Bonacci, 1974, p. 233-234. Il convient de signaler également le couple Lucia et Renzo de Manzoni, même s'ils ne sont pas exactement des paysans, car ils marquent l'introduction de protagonistes issus du peuple dans la littérature italienne. Rappelons que Caterina Percoto connaissait au moins une œuvre de Sand puisque dans la lettre qu'il lui écrit le 5 décembre 1853, Prospero Antonini lui dit : « Il romanzo della Sand lo ritenga pure presso di Lei fino al mio ritorno in paese. » B.C.U., Fondo principale, Ms4108/1/II, Lettera 12.

<sup>9</sup> P. DE TOMMASO, *Il racconto campagnolo nell'Ottocento italiano*, Ravenna : Longo, 1982, p. 11-12.

<sup>10</sup> Sur les différentes expressions du genre champêtre en Allemagne, Suisse, France et Russie, cf. *ibid.*, p.12-32.

ce qui s'inscrit dans le vaste processus de création des identités nationales auquel on assiste au XIX<sup>e</sup> siècle en Europe. Anne-Marie Thiesse explique en effet que :

« Les coutumes paysannes, initialement jugées dignes d'intérêt simplement comme vestiges de la culture ancestrale, deviennent aussi symboles de la patrie et référents éthiques. La paysannerie sert désormais à prouver qu'en dépit de tous les changements observables la nation reste immuable. »<sup>11</sup>

Dans la Péninsule italienne, la littérature champêtre se diffuse essentiellement dans le Nord, en Lombardie d'abord<sup>12</sup>, puis surtout en Vénétie, par l'intermédiaire de deux intellectuels milanais de premier plan<sup>13</sup>, Carlo Tenca<sup>14</sup> et Cesare Correnti<sup>15</sup>. Ce dernier est l'auteur d'un texte intitulé *Della letteratura rusticale*, véritable manifeste du genre, qu'il publie sous la forme d'une lettre adressée à Giulio Carcano<sup>16</sup> dans la revue milanaise

<sup>11</sup> A.-M. THIESSE, *La création des identités nationales : Europe XVIII<sup>e</sup> - XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris : Le Seuil, 2001, p. 161. L'auteure rappelle en particulier que, alors qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les observateurs ne relevaient que quelques traditions en voie de disparition, à la fin du siècle, toutes les nations revendiquaient un riche folklore, ce qui montre bien l'importance de ces traditions dans le processus de création des identités nationales. *Ibid.*, p. 162. Rappelons que Caterina Percoto participe à cet inventaire folklorique pour sa région du Frioul, répondant ainsi à l'invitation de Francesco Dall'Ongaro, de Pacifico Valussi et de Niccolò Tommaseo, qui fut l'un des premiers en Italie à s'intéresser à la poésie populaire. Arnaldo Di Benedetto souligne que cette idée de caractérisation provinciale est justement présente dans la nouvelle intitulée *I complimenti di Ceppo* de Francesco Dall'Ongaro, cette même nouvelle qu'il envoya à Caterina pour lui montrer ce qu'il attendait d'elle (voir *infra*, p. 86). A. DI BENEDETTO, *Stile e linguaggio*, *op. cit.*, p. 231. Plus généralement, cet intérêt pour la culture populaire s'inscrit aussi dans le mouvement romantique.

<sup>12</sup> Rappelons qu'à l'époque il s'agit de la région d'Italie qui a le plus de contacts économiques et culturels avec les autres pays européens. Cf. G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 2, *Dalla restaurazione alla rivoluzione nazionale*, Milano : Feltrinelli, 1994, p. 26.

<sup>13</sup> Piero De Tommaso les définit « i due più intelligenti organizzatori di cultura lombarda », P. DE TOMMASO, *Il racconto campagnolo nell'Ottocento italiano*, *op. cit.*, p. 83.

<sup>14</sup> Carlo Tenca (1816-1883) était un journaliste et critique littéraire, directeur de la « Rivista europea » et du « Crepuscolo », dont il fut le fondateur, journaux dans lesquels il publia de nombreux articles et essais critiques. Il est considéré comme le plus important critique entre la génération romantique et Francesco De Sanctis. Patriote, il fut d'abord proche des mazziniens au moment de la révolution milanaise de 1848, puis se tourna vers Cavour après l'échec « du printemps des peuples ». Il fut élu député de la droite en 1861. Ce fut un correspondant et ami de Caterina Percoto. Leur correspondance a été publiée par Ludovica Cantarutti en 1990. Cf. *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>15</sup> Cesare Correnti (1815-1888) fut un journaliste patriote. Il est l'auteur de *L'Austria e la Lombardia* (1847), opuscule critiquant l'administration autrichienne en Lombardie, et compilateur la même année de l'almanach *Il nipote del Vesta Verde*, destiné à promouvoir la culture chez les classes populaires. Après les mouvements révolutionnaires de 1848, il s'exila à Turin où il participa à la vie politique. Il fut élu député de droite en 1861, puis se tourna vers la gauche. Il fut également ministre de l'Instruction Publique de 1869 à 1872, présentant des lois en faveur de l'enseignement primaire obligatoire et contre l'enseignement religieux à l'école.

<sup>16</sup> Giulio Carcano (1812-1882) était un écrivain et patriote, ami d'Alessandro Manzoni et de Cesare Correnti. Au cours de l'épisode révolutionnaire de 1848 il fut envoyé à Paris pour demander de l'aide au gouvernement français. Après l'échec de la révolution, il resta en exil jusqu'en 1850. Il devint sénateur en 1876. Ses nombreuses œuvres sont fidèles au romantisme manzonien mais pèchent souvent par un excès de sentimentalisme. Auteur de nouvelles champêtres, il fut l'un des représentants du genre en Italie. Voir *infra*, p. 85.

« Rivista Europea » en mars 1846. Le texte est accompagné d'une note introductive de Tenca, directeur de la revue.

Dans cette lettre, Correnti souhaite que la littérature italienne dépasse la querelle entre romantiques et classiques et se renouvelle en trouvant dans le monde paysan une source d'inspiration, ainsi que l'avaient déjà fait, par exemple, les écrivains latins Caton, Columelle et Virgile. Il montre que, contrairement à ce que d'aucuns pensent, la littérature italienne n'est pas seulement faite de poésie courtesane mais que la matière paysanne s'inscrit dans une tradition littéraire héritée des Toscans – il cite Lorenzo de' Medici, Angelo Poliziano, Anton Francesco Doni, Francesco Berni et Michelangelo Buonarroti le Jeune –, et qui est relayée plus tard dans le nord par Gasparo Gozzi, Giuseppe Parini et Alessandro Manzoni<sup>17</sup>. Quant à la langue italienne, dont il rappelle qu'elle fut baptisée « *volgare* », c'est-à-dire langue du « *vulgus* » (peuple), dans la région où elle est née, il considère qu'elle peut être vivifiée au contact des dialectes<sup>18</sup>. Si l'écrivain doit conserver la double exigence héritée du romantisme de s'adresser au « peuple » et d'être au service du bien public<sup>19</sup>, Correnti, lui, propose une approche du monde paysan non pas sociale mais uniquement morale<sup>20</sup>. Il s'agit en effet de donner en exemple les vertus des personnages populaires qui seront peints avec une vive sympathie, quitte à utiliser le pathétique pour attirer la compassion du lecteur sur eux :

« Difendili dunque i poverelli e s'altro non t'è concesso, falli guaire e gemere innanzi a coloro cui gioverebbe che il cuore umano non provasse più neppure l'incomodo turbamento della compassione. Rimescola, figliuol mio, rimescola, che il Cielo ti benedica ! E ricorda a codeste schizzinose damine che una contadina può amare e soffrire meglio di loro ! Dipingi la povera tosa, l'Angiola Maria, la Rachele, le quali senza disamare si rassegnano al male che non hanno meritato, mentre tante sono fra voi le querele, e le calunnie contro la Provvidenza ! »<sup>21</sup>

Cette proposition de renouveau arrive à un moment où la littérature italienne après l'engouement pour le roman historique suscité par la publication des *Promessi Sposi*

<sup>17</sup> I. DE LUCA, « Rusticale o campagnuola, Letteratura », in *Dizionario critico della letteratura italiana*, vol. 2, diretto da Vittore Branca, Torino : U.T.E.T., 1974, p. 265.

<sup>18</sup> Cf. *ibidem*.

<sup>19</sup> A. DI BENEDETTO, *Stile e linguaggio*, *op. cit.*, p. 230.

<sup>20</sup> P. DE TOMMASO, *Il racconto campagnolo nell'Ottocento italiano*, *op. cit.*, p. 85-86.

<sup>21</sup> « Défends-les ces pauvres gens et, si tu n'as pas d'autres choix, fais-les geindre et gémir devant ceux qui aimeraient que le cœur humain n'éprouve pas même le trouble gênant de la compassion. Bouleverse-les, mon fils, bouleverse-les, que le Ciel te bénisse ! Et rappelle à ces dames qui font la fine bouche qu'une paysanne peut aimer et souffrir mieux qu'elles ! Peint la pauvre jeune fille, Angiola Maria, Rachele, qui, sans cesser d'aimer, se résignent au malheur qu'elles n'ont pas mérité, alors que parmi vous il y a tant de plaintes et de calomnies envers la Providence. » C. CORRENTI, « Della letteratura rusticale », in G. CARCANO, *Dodici novelle*, Firenze : Le Monnier, 1853, p. 11. Le mot « *tosa* » est un terme des dialectes septentrionaux qui signifie « *ragazza* ». *Angiola Maria* et *Rachele* sont les protagonistes éponymes de deux nouvelles de Carcano, tout comme la *povera tosa*.

d'Alessandro Manzoni en 1827 connaît une situation de crise. On reproche en effet désormais au genre de ne pas prendre en compte la dimension sociale dans le processus historique<sup>22</sup>. Il ne s'agit plus d'éveiller une conscience nationale (en cherchant les traces dans un passé suffisamment proche culturellement pour que le peuple puisse s'identifier, à savoir le Moyen-âge des Communes) afin de favoriser « une certaine popularisation de la culture », en opposition à la culture classique réservée à une élite<sup>23</sup>, mais d'ancrer la littérature dans les problèmes de la société actuelle. Cette crise de la littérature s'accompagne d'une interrogation quant à la place de l'écrivain dans la société. Grâce aux articles publiés sur la « Rivista Europea » puis sur le « Crepuscolo », Carlo Tenca et ses collaborateurs jouent un rôle important dans la réflexion sur le rôle de l'écrivain et de son rapport au public. Selon lui, l'écrivain doit établir un rapport harmonieux avec son lecteur en le faisant devenir le protagoniste de ses œuvres ; il doit s'intéresser à la société de son temps et en analyser les problèmes dans la perspective d'une régénération collective<sup>24</sup>, comme l'écrit Marinella Colummi Camerino :

« L'aspirazione ad una letteratura nuova si definiva nel progetto di un'opera ancora una volta "popolare" e "sociale", ma il cui significato era ora precisato tendenzialmente nel senso di una letteratura che analizzasse i problemi della vita contemporanea, riflettesse consciamente i rapporti sociali esistenti all'interno della comunità, utilizzasse come personaggi elementi delle classi popolari i quali, divenuti contemporaneamente protagonisti e spettatori, nell'opera letteraria dovevano riconoscersi e identificare i canoni del proprio agire. »<sup>25</sup>

Les intellectuels italiens prennent conscience de l'importance, pour la littérature, de traiter de la question sociale à travers les modèles français (Balzac, Hugo, Sand, Sue) et

<sup>22</sup> Cf. M. COLUMMI CAMERINO, *Idillio e propaganda nella letteratura sociale del Risorgimento*, op. cit., p. 87-92. Une autre critique formulée à l'égard de la production littéraire de l'époque est qu'elle devient une littérature de consommation de qualité médiocre. Cf. *ibid.*, p. 95.

<sup>23</sup> Voici ce que Giorgio Candeloro écrit en effet au sujet de l'intérêt manifesté par le premier romantisme italien pour le Moyen-Âge : « Si trattava di una storia relativamente vicina e facilmente accessibile : esisteva tra l'Italia moderna e quella del medioevo una continuità linguistica, letteraria e religiosa; il persistente municipalismo rendeva gradita la rievocazione delle glorie comunali [...] ; d'altra parte il patriottismo cittadino poteva facilmente, attraverso l'esaltazione e la trasfigurazione in senso nazionale di fatti come la Lega lombarda, divenire un mezzo per suscitare sentimenti politici attuali [...]. Tutto questo favoriva una certa popolarizzazione della cultura. » G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 2, *Dalla restaurazione alla rivoluzione nazionale*, op. cit., p. 37.

<sup>24</sup> Cf. M. COLUMMI CAMERINO, *Idillio e propaganda nella letteratura sociale del Risorgimento*, op. cit., p. 86-87 et p. 169-183.

<sup>25</sup> « L'aspiration à une littérature nouvelle se définissait dans le projet d'une œuvre encore une fois "populaire" et "sociale" mais dont la signification était désormais tendanciellement précisée, à savoir une littérature qui analyse les problèmes de la vie contemporaine, reflète sciemment les rapports sociaux existant à l'intérieur de la communauté, utilise comme personnages des individus des classes populaires, lesquels, devenus tout à la fois protagonistes et spectateurs, devaient se reconnaître dans l'œuvre littéraire et y identifier les canons de leurs propres actions. » *Ibid.*, p. 173.

anglais (Dickens) qui leur parviennent<sup>26</sup>. Mais il ne s'agit pas de tomber dans ce qu'ils considèrent comme les « excès » de ces littératures, c'est-à-dire un réalisme cru, qui représente la laideur et le mal sans aucune fin morale. Car, selon eux, la littérature doit en effet « favoriser chez le lecteur le développement de la force morale », suivant ainsi la leçon manzonienne qui associe le « beau poétique » au « beau moral »<sup>27</sup>. Il s'agit dès lors de trouver un compromis entre réalisme et idéalisme moral, ce qui, ainsi que le souligne Roberto Bigazzi, relève de l'optimisme d'une nation en train de se faire et qui croit en sa capacité réformatrice<sup>28</sup>. La nouvelle littérature doit répondre à la volonté de la bourgeoisie d'être le guide de la nation tout entière, et l'écrivain doit en garantir le progrès à travers la mise en évidence des qualités et des responsabilités de chaque classe afin d'assurer un développement harmonieux de la société<sup>29</sup>. Dans le cas de la littérature champêtre, il s'agit avant tout de mettre en avant les valeurs et les qualités morales du monde paysan décrit, comme le fait George Sand, alors de plus en plus considérée comme un modèle<sup>30</sup>.

La thématique paysanne s'impose donc naturellement car, pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, l'économie de la Péninsule italienne continue de reposer essentiellement sur l'agriculture qui est un peu partout au centre de l'attention, avec le développement d'un capitalisme agraire s'accompagnant d'une paupérisation des paysans. Car l'accroissement du nombre de propriétés terriennes appartenant à la bourgeoisie<sup>31</sup> a en effet, pour corollaire, la diminution du nombre de petits propriétaires paysans qui sont expropriés et deviennent alors des « *braccianti* », ouvriers agricoles, aux conditions de vie précaires. On constate

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 87-88.

<sup>27</sup> « L'ipotesi che si enuclea da questa presa di posizione, variamente riprodotta in tutte le polemiche contro la letteratura realistica prima, naturalistica poi, è quella del lavoro letterario condotto sul filo della teoria manzoniana che legava indissolubilmente bello poetico e bello morale e faceva del poeta colui che doveva favorire nel lettore lo sviluppo della forza morale, grazie a cui dominare e giudicare le passioni [...]. » *Ibid.*, p. 89.

<sup>28</sup> Considérant la littérature qui précède le vérisme, Roberto Bigazzi a en effet constaté : « Questa moderazione, questo giusto mezzo tra ideale e reale, è l'espressione piena [...] di una nazione che appena formata sente il bisogno di conoscersi : e, visto che le speranze sono intatte, il metodo scelto è l'analisi serena, non l'autopsia ; dal lato letterario, l'indagine non è guidata da una volontà di denuncia e di opposizione globale, ma da una interna animazione riformatrice [...]. » R. BIGAZZI, *I colori del vero. Vent'anni di narrativa : 1860-1880*, Pisa : Nistri Lischi, 1978, p. 24.

<sup>29</sup> M. COLUMMI CAMERINO, « Caterina Percoto e la narrativa sociale del romanticismo », in « Ce fastu? », a. 48-49 (1972-73), p. 40.

<sup>30</sup> M. COLUMMI CAMERINO, *Idillio e propaganda nella letteratura sociale del Risorgimento*, op. cit., p. 183.

<sup>31</sup> On constate en effet que la bourgeoisie investit la plus grande partie de ses revenus dans la terre (en particulier dans les zones collinaires et dans la haute plaine) car elle est attirée par les bénéfices dérivant de la production de soie, par l'acquisition d'un statut social prestigieux, celui de « propriétaire terrien », et par le fait d'avoir un lieu de villégiature à proximité de la ville. Cf. G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 2, *Dalla restaurazione alla rivoluzione nazionale*, op. cit., p. 251. Le développement de la propriété bourgeoise de taille moyenne est favorisé par la vente des biens nationaux et ecclésiastiques sous Napoléon I<sup>er</sup>, ce qui a permis l'accès à la terre de nouvelles catégories sociales (commerçants, fonctionnaires, professions libérales). Cf. G. PESCOLIDIO, « L'economia e la vita materiale », in *Storia d'Italia*, vol. 1, *Le premesse dell'Unità*, op. cit., p. 52.

que, dans le Royaume de Lombardie-Vénétie, l'accès à la propriété de la terre de la part de la bourgeoisie s'accompagne d'une modification des rapports de production. Le vieux contrat de « *masseria* »<sup>32</sup> est ainsi abandonné au profit d'un contrat de « *mezzadria* », métairie (partage de toutes les récoltes et de tous les produits), ou d'un contrat mixte (partage de la production de vin et de soie et loyer à payer en blé)<sup>33</sup>. Si la production de blé et de soie augmente dans la région, elle se fait aux dépens des paysans plus intensément exploités, le propriétaire pouvant rompre le contrat si ces derniers n'atteignent pas le rendement demandé. L'amélioration de la productivité est également liée à l'intérêt porté par la classe dirigeante au progrès scientifique et technique. Cet intérêt se manifeste par exemple dans les journaux milanais « *Annali universali di statistica, economia pubblica, storia, viaggi e commercio* », fondé en 1824, et « *Il Politecnico* », fondé par Carlo Cattaneo en 1839, ainsi que dans les Congrès scientifiques organisés chaque année dans la Péninsule de 1839 à 1847<sup>34</sup>. Par ailleurs, ces mêmes intellectuels libéraux sentent la nécessité d'instruire le peuple, aussi donnent-ils naissance à toute une série de publications à son intention comme les « *strenne* » (« des œuvres à mi-chemin entre le genre narratif et le périodique de luxe, avec de riches illustrations et reliures »<sup>35</sup>) et les almanachs<sup>36</sup>, les plus connus étant « *Il nipote del Vesta Verde* » de Cesare Correnti et « *L'amico del contadino* » de Gaetano Cantoni<sup>37</sup>. Cette attention portée aux masses rurales découle de la prise de conscience de la part des intellectuels de l'urgence d'améliorer leurs

<sup>32</sup> « La masseria, che ancora all'inizio dell'Ottocento era la forma di contratto più diffusa nelle zone collinari e della piana asciutta "era un nucleo patriarcale di quattro o cinque famiglie, che arrivava alle quaranta e più persone, diretto e rappresentato da un capo, detto reggitore". » M. MERIGGI, *Il Regno Lombardo-Veneto*, Torino : U.T.E.T., 1997, p. 93. Voir *infra*, chapitre 5, p. 282.

<sup>33</sup> Cf. G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 2, *Dalla restaurazione alla rivoluzione nazionale*, *op. cit.*, p. 251-252. Nous revenons sur ces transformations et leurs conséquences au chapitre 5. Voir *infra*, p. 282 et suivantes.

<sup>34</sup> Le premier eut lieu à Pise en octobre 1839 et suscita un grand enthousiasme dans les milieux libéraux de la Péninsule. Les suivants furent organisés à Turin (1840), à Florence (1841), à Padoue (1842), à Lucques (1843), à Milan (1844), à Naples (1845), à Gênes (1846) et à Venise (1847). Cf. G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 2, *Dalla restaurazione alla rivoluzione nazionale*, *op. cit.*, p. 347-348.

<sup>35</sup> « Accanto [al romanzo storico] nascono nuove forme editoriali, dagli incerti confini ma dalle alte cifre di vendita ; si tratta in particolare delle strenne, opere a cavallo tra la narrativa e il periodico di lusso, dalle ricche illustrazioni e legature, che sembrano sostituire sul mercato il vecchio "giornale per l'anno", cioè l'almanacco popolare [...]. » M. I. PALAZZOLO, « Geografia e dinamica degli insediamenti editoriali », in *Storia dell'editoria nell'Italia contemporanea*, a cura di Gabriele Turi, Firenze-Milano : Giunti, 1997, p. 26.

<sup>36</sup> Cf. *ibid.*, p. 354. Maria Colummi Camerino souligne qu'il s'agit d'instruments de culture forgés par les intellectuels modérés pour le peuple qu'ils considèrent comme « un enfant, incapable de rationalité et de décisions propres ». Ils contiennent donc un matériel adapté au peuple, c'est-à-dire simplifié et ne stimulant pas son esprit critique, dont le caractère utilitaire sert avant tout les intérêts de la classe dirigeante. Cf. M. COLUMMI CAMERINO, *Idillio e propaganda nella letteratura sociale del Risorgimento*, *op. cit.*, p. 76-79.

<sup>37</sup> I. DE LUCA, « Rusticale o campagnuola, Letteratura », in *Dizionario critico della letteratura italiana*, *op. cit.*, p. 266. Rappelons que c'est dans le Frioul qu'est publié le premier journal italien destiné à l'instruction agricole du peuple. Il s'agit de « *L'amico del Contadino* » de Gherardo Freschi, auquel collaborèrent entre autres Pacifico Valussi et Prospero Antonini. Cf. A. DE LORENZI, « Letteratura italiana in Friuli », in *Enciclopedia Monografica del Friuli - Venezia Giulia*, *op. cit.*, vol. 3, *La storia e la cultura. Parte Seconda*, p. 1222.

conditions de vie désastreuses. La situation dramatique dans laquelle se trouvent les campagnes à l'époque est documentée par diverses enquêtes, dont les deux plus importantes concernent la Lombardie. Il s'agit de celle de Carlo Cattaneo intitulée *Sulle condizioni economiche e morali della Bassa Lombardia* et publiée en 1851, et de celle de Stefano Jacini (1826-1891) publiée à Milan en 1856 sous le titre *La proprietà fondiaria e le popolazioni agricole in Lombardia*. Les études historiques ont montré que l'économie agricole était plus arriérée en Vénétie qu'en Lombardie, et que le débat sur la modernisation de l'agriculture y était moins présent<sup>38</sup>. Dans les zones montagneuses, on trouve encore des systèmes de gestion agricole traditionnels et de petites propriétés qui ne permettent pas à leurs propriétaires de s'assurer des conditions de vie décentes<sup>39</sup>.

C'est dans ce contexte que Francesco Dall'Ongaro, l'un des promoteurs les plus importants de la littérature champêtre en Italie, convaincu de la suprématie morale de la campagne sur la ville, dont il peint dans ses œuvres la dépravation, oriente Caterina Percoto vers ce courant<sup>40</sup>. Elle deviendra l'une des principales représentantes du genre en Italie, aux côtés de Giulio Carcano, auteur du recueil *Dodici novelle* (1853), et d'Ippolito Nievo (1831-1861), qu'elle connaissait très certainement<sup>41</sup>. Carcano est l'auteur du roman sentimental *Angiola Maria* (1839) qui est considéré par Arnaldo Di Benedetto comme la première œuvre italienne du courant champêtre. En effet, c'est la première fois que des personnages humbles, issus de la campagne, sont les protagonistes d'une œuvre narrative dont l'action se déroule dans l'époque présente<sup>42</sup>. La contribution de Nievo à la littérature champêtre est plus tardive puisqu'il publie les sept nouvelles qui constitueront par la suite

<sup>38</sup> M. MERIGGI, *Il Regno Lombardo-Veneto, op. cit.*, p. 225-227. Giorgio Candeloro explique cette différence de développement en raison certes de circonstances naturelles mais surtout de l'histoire divergente des deux régions au siècle précédent : « La relativa staticità dell'agricoltura veneta nel Settecento e la decadenza commerciale di Venezia avevano fatto sì che il Veneto risentisse assai più degli effetti negativi che di quelli positivi della Rivoluzione e del regime napoleonico ; che esso si trovasse quindi in una situazione di grave crisi economica nei primi anni dopo il 1815 e che i danni della generale carestia vi si facessero sentire in modo particolarmente acuto. Da questa situazione il Veneto si risollevò solo lentamente nel corso del secolo XIX, ma la sua economia conservò a lungo un carattere di relativa staticità. » G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 2, *Dalla restaurazione alla rivoluzione nazionale, op. cit.*, p. 25.

<sup>39</sup> M. MERIGGI, *Il Regno Lombardo-Veneto, op. cit.*, p. 191. Nous décrivons ultérieurement la situation des campagnes en Vénétie lorsque nous aborderons la représentation du monde paysan dans l'œuvre de Caterina Percoto. Cf. *infra*, chapitre 5, p.280 et suivantes.

<sup>40</sup> P. DE TOMMASO, *Il racconto campagnolo nell'Ottocento italiano, op. cit.*, p. 100.

<sup>41</sup> Selon Elsa Chaarani Lesourd, « il ne fait pas de doute que Nievo la connaissait personnellement ». En effet, « Caterina Percoto [...] était de la même génération qu'Adele Marin à laquelle, dans une lettre, Ippolito transmet un mot pour les Florio, amis des Nievo, où il demande au nom de Tenca des nouvelles de Caterina, malade. Une allusion d'une lettre de Tenca à Caterina Percoto montre clairement qu'Ippolito et elle s'étaient vus ou au moins avaient échangé des lettres. » E. CHAARANI LESOURD, *Ippolito Nievo et le roman kaléidoscope*, Nancy : Université Nancy 2, 2003, p. 190-191. Quant à Adriana Chemello, elle écrit que les deux écrivains se seraient brièvement rencontrés dans le salon de la comtesse Maffei : « Secondo alcune testimonianze è proprio nel salotto di casa Maffei che avviene un fugace incontro con il giovane e promettente letterato Ippolito Nievo ». Cf. A. CHEMELLO, « Nota biografica », *op. cit.*, p. LVII.

<sup>42</sup> A. DI BENEDETTO, *Ippolito Nievo e altro Ottocento*, Napoli : Liguori, 1996, p. 54.

le *Novelliere campagnuolo* dans différents journaux entre 1855 et 1856. De l'avis des critiques il s'agit des œuvres les plus abouties du genre en Italie, tant du point de vue du traitement de la question sociale posée par le monde paysan, que de la recherche formelle<sup>43</sup>.

Francesco Dall'Ongaro est persuadé que Caterina Percoto, « née Comtesse et vivant de manière simple parmi les habitants de ses terres, pourrait mieux que quiconque décrire les mille aspects de la nature, les coutumes, les traditions, les histoires, les sentiments de ces gens de la campagne »<sup>44</sup>. Aussi, pour lui faire comprendre ce qu'il attend d'elle, écrit-il une nouvelle intitulée *I Complimenti di Ceppo* qu'il lui envoie comme modèle<sup>45</sup>.

C'est avec la nouvelle *Lis cidulis* (9 novembre 1844) que Caterina Percoto répond finalement aux attentes de Francesco Dall'Ongaro<sup>46</sup>. Il s'agit du premier récit champêtre de notre auteure. Il raconte l'histoire de Giacomo, jeune paysan de retour au village après avoir émigré pendant trois ans, et de Rosa, sa fiancée qu'il retrouve gravement malade. Après la guérison de Rosa tout semble aller pour le mieux pour les deux amoureux, mais Giacomo, dans un dramatique accident, perd le radeau transportant le bois qu'il avait acheté pour son patron. Heureusement Massimina, une jeune aristocrate souffrant d'une grave maladie et venue boire les eaux sulfureuses au village, décide de les aider en leur donnant ses bijoux. Selon Bruno Maier, cette nouvelle est d'une qualité bien supérieure aux précédents écrits de l'auteure et elle « marque le début d'une carrière de narratrice originale et heureuse »<sup>47</sup>. Car, ainsi que l'a relevé le critique, Caterina Percoto a non

<sup>43</sup> Citons par exemple Folco Portinari : « Il salto di qualità la letteratura rusticale lo compie con Ippolito Nievo e con i suoi racconti destinati a un *Novelliere campagnuolo*. » F. PORTINARI, « Tra il grano e la fame », introduzione a I. NIEVO, *Novelliere campagnuolo*, Milano : Mondadori, 1994, p. XXI. Quant à Anna Nozzoli, elle estime que Nievo se distingue avant tout des autres auteurs du point de vue de la recherche d'une technique narrative en adéquation avec la thématique champêtre : « Ma, se pure non si intenda riconoscere nel più alto grado di coscienza storico-politica la differenza specifica della sua ideologia "campagnola", il vero *décalage* si verifica nel momento in cui Nievo trasforma il motivo della rappresentazione del mondo contadino in un problema di tecnica narrativa, laddove Carcano, Dall'Ongaro e, sebbene in misura minore, la stessa Percoto si limitavano ad una dimensione puramente tematica. » A. NOZZOLI, « Introduzione » a I. NIEVO, *Novelliere campagnuolo*, Milano : Mursia, 1994, p. 12. Nous aurons l'occasion de revenir sur la question des choix formels de Caterina Percoto dans la seconde partie de notre travail.

<sup>44</sup> « Nata contessa, e vivendo alla buona cogli abitanti della sua terra, avrebbe potuto meglio d'ogni altro descrivere i mille aspetti della natura, i costumi, le tradizioni, le vicende, gli affetti di quei campagnuoli. » Propos cités par Elvio Guagnini. E. GUAGNINI, « L'esordio sulla "Favilla" », *op. cit.*, p. 14.

<sup>45</sup> C'est ce que Francesco Dall'Ongaro raconte lui-même dans l'introduction de ses *Racconti* : « Invece di scriverle una dissertazione, scrissi e le mandai un racconto... [*I complimenti di Ceppo*], dicendole, nel miglior modo ch'io seppi, ch'io le davo in mano l'orditura di una tela ch'ella saprebbe tessere e ricamare meglio di me ». *Ibidem*. Il s'agit de l'histoire de deux cousins d'une noble famille habitant une petite ville de province, Amalia et Adolfo, qui sont amoureux l'un de l'autre. Leur mariage est cependant compromis par une querelle qui brouille irrémédiablement leurs pères. Heureusement les deux jeunes gens profitent des traditionnelles visites que l'on fait au moment des fêtes de Noël pour réconcilier les deux hommes.

<sup>46</sup> Cf. *supra*, chapitre 1, p. 65 et suivantes.

<sup>47</sup> « [Il Dall'Ongaro] ha giustamente sottolineato l'importanza fondamentale del racconto *Lis cidulis*, il quale non soltanto si differenzia nettamente, per vigore di rappresentazione realistica dei personaggi e del paesaggio e per proprietà ed efficacia di stile, dalle sperimentazioni letterarie anteriori della Percoto, largamente intrise di patetismo e melodrammatismo romantico e linguisticamente incerte e



seulement une « prédilection thématique » pour le monde paysan mais surtout, il constitue aussi pour elle « encore plus qu'un mythe littéraire, une authentique réalité existentielle », c'est pourquoi la littérature champêtre est chez elle « une vocation sincère et intime »<sup>48</sup>. En effet, installée à San Lorenzo depuis 1836, l'écrivaine a une véritable connaissance des paysans et de leurs conditions de vie puisque, ainsi que le rapportent certains témoignages, elle les côtoie quotidiennement, n'hésitant pas à se mélanger à eux les jours de fête ou lors des veillées<sup>49</sup>. En outre, comme nous le verrons plus loin, sa fonction d'administratrice de la propriété familiale lui donne une connaissance certaine des problèmes du monde agricole, de la bonne gestion des terres et de l'emploi des nouvelles techniques pour améliorer la productivité. Nous pouvons donc dire que, si Caterina Percoto n'intervient pas directement dans le débat théorique que nous avons évoqué plus haut, elle n'en joue pas moins un rôle important car, comme l'écrit Marinella Colummi Camerino :

« Essa fornisce [agli intellettuali] infatti con la sua narrativa una risposta ad uno dei problemi chiave del periodo, quello dell'inserimento e del controllo di larghi strati subalterni nella vita nazionale, e sul piano letterario, quello di una produzione che delle nuove classi salite alla ribalta della storia con la rivoluzione francese rappresentasse i problemi, la vita quotidiana, le aspirazioni reali. »<sup>50</sup>

Après le bon accueil reçu par sa nouvelle *Lis cidulis*, l'écrivaine frioulane rédige pour la « Favilla » d'autres récits champêtres : *Un episodio dell'anno della fame* (27 avril 1845), qui évoque la terrible famine de 1817, *La festa dei pastori* (8-15 février 1846) et *Maria* (20 septembre 1846), mettant en scène des paysannes dont la jeunesse s'est éteinte prématurément. Elle compose encore, à l'automne de l'année 1846, *Il licof*, centré sur la comtesse Ardemia della Rovere, *alter ego* de l'auteure et personnage le plus original de son œuvre, qui gère son domaine dans un souci d'amélioration et ose inviter les femmes

---

approssimative, ma costituisce anche l'inizio di una fortunata e originale carriera narrativa. » B. MAIER, « La narrativa di Caterina Percoto », in « Atti dell'Accademia di Scienze, Lettere ed Arti di Udine », a. 1988, vol. LXXXI, p. 24.

<sup>48</sup> « [...] la Percoto aveva descritto e rappresentato un mondo campagnolo che ben corrispondeva a una sua predilezione tematica ed era per lei, oltre e più ancora che un mito letterario, un'autentica realtà esistenziale, e perciò oggetto di un'intima, sincera vocazione. » *Ibid.*, p. 24-25. Le critique illustre cette vocation à la vie champêtre et conclut que, dans le cas de Caterina Percoto, « ci troviamo di fronte [...] a una piena e perfetta coincidenza tra una poetica suggerita e assunta dall'esterno (nella fattispecie dal Dall'Ongaro) e una condizione personale nativamente orientata in quel senso. » *Ibid.*, p. 26. C'est cette convergence entre exigence littéraire et existence personnelle qui confère entre autres à ses nouvelles leur valeur.

<sup>49</sup> Cf. A. GIACOMINI, « Quasi una biografia », *op. cit.*, p. XII.

<sup>50</sup> « Avec ses récits elle fournit [...] [aux intellectuels] une réponse à un des problèmes clé de l'époque, celui de l'intégration et du contrôle de larges franges de la classe subalterne dans la vie nationale, et, sur le plan littéraire, celui d'une production capable de représenter les problèmes, la vie quotidienne, les aspirations réelles des nouvelles classes parvenues sur le devant de la scène avec la révolution française. » M. COLUMMI CAMERINO, « Caterina Percoto e la narrativa sociale del romanticismo », *op. cit.*, p. 40.

de ses fermiers à un banquet traditionnel. Elle donnera l'année suivante une suite à cette nouvelle intitulée *Il pane dei morti* dans laquelle la protagoniste a l'occasion d'empêcher Nardo, un pauvre paysan désespéré par la misère, de devenir un délinquant.<sup>51</sup>

Parallèlement notre auteure publie encore quelques traductions de la *Messiede* de Klopstock, le portrait psychologique d'un prêtre qu'elle a connu dans son village (*Biografia*, « La Favilla », 15 février 1845), ainsi que deux nouvelles qui s'intéressent aux classes aisées : *Reginetta* (« La Favilla », juillet-août 1846), qui met en scène une petite fille qui ne parvient pas à s'adapter à la vie du couvent auquel elle a été confiée après la séparation de ses parents, et *L'Album della Suocera*, publiée en août 1847 dans la « Rivista Europea »<sup>52</sup> de Carlo Tenca dont nous avons précédemment évoqué l'importance dans le contexte culturel de l'époque. Ce récit évoque la condition de femme mariée dans la haute société. C'est par l'intermédiaire de Francesco Dall'Ongaro qu'elle entre en contact avec le milieu intellectuel milanais et en particulier avec Carlo Tenca qui deviendra également par la suite un de ses amis chers. Celui-ci, qui avait beaucoup apprécié la nouvelle *Lis cidulis*, souhaitait en effet que Caterina Percoto collaborât à sa revue ; il sollicite donc Dall'Ongaro afin qu'il transmitt sa requête à l'écrivaine, ainsi qu'il le raconte dans la première lettre

<sup>51</sup> Ces deux nouvelles n'ont pas été publiées dans « La Favilla » qui cesse de paraître à la fin de 1846. Adriana Chemello rapporte qu'elles ont été publiées en 1851 dans la « Giunta domenicale al Friuli » de même que trois autres nouvelles : *Il cuc*, *Il contrabbando*, et *La cognata*. Cf. A. CHEMELLO, « Nota biografica », *op. cit.*, p. LVI. Nous pouvons cependant affirmer, grâce à deux lettres, que leur écriture remonte à 1846-47 et que la première est parue avant 1851. En effet, dans une lettre du 8 mars 1847, Francesco Dall'Ongaro évoque la nouvelle *Il licof* : « Ho letto il vostro *Licof* che mi piace assai ancorchè debba convenire che c'è qualche mendicuccia di stile, che accenna alle circostanze in cui l'avete dettato. » Caterina a été gravement souffrante à l'automne précédent et privée momentanément de l'usage de ses membres, c'est sans doute à ces « circonstances » que fait allusion Dall'Ongaro, aussi datons-nous l'écriture de la nouvelle à l'automne 1846. Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 2. En outre, dans une lettre du 11 novembre 1847, Prospero Antonini écrit : « Ed io desidero di sentire tutto quanto il racconto del pane de'morti perché quello del Licof mi è piaciuto assai. », ce qui signifie que Caterina lui a parlé de cette deuxième nouvelle qu'elle a écrite ou est en train d'écrire. Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/II, Lettera 4. Cette dernière citation nous fait penser que la première de ces nouvelles au moins a pu paraître sur un périodique en 1847, probablement le « Museo » évoqué par Dall'Ongaro dans une lettre du 4 mai 1847. Cf. *infra*, citation p. 89. Quoi qu'il en soit nous avons la certitude qu'elle fut publiée en 1850 dans le journal turinois « Le Serate di famiglia » grâce à une lettre de Dall'Ongaro, qui lui écrit le 24 mai 1850 : « Poco danno che le *Serate* non vi giungano. Leggo in esse il Licof che sarebbe degno di miglior cornice. Quel giornale non giustifica le nostre speranze. È scritto da emigrati che pagano l'ospitalità piemontese a prezzo di adulazioni. Meglio la solitudine e la polenta. Ho gravemente rimproverato al Peretti d'avervi chiesto per quei fogli le candide espansioni dell'anima vostra. Egli se ne scusa e protesta contro i traviati compagni. » Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 4, Lettera 93.

<sup>52</sup> A. CHEMELLO, « Nota biografica », in C. PERCOTO, *Racconti*, *op. cit.*, p. LVI-LVII. La « Rivista Europea » est un journal fondé à Milan en 1838. Carlo Tenca en devint le directeur en 1841 puis le propriétaire en 1845. Cf. L. CANTARUTTI, « Introduzione » à *Epistolario Caterina Percoto-Carlo Tenca*, *op. cit.*, p. 10. Signalons qu'avec cette nouvelle, Caterina Percoto s'inscrit dans l'air du temps, en participant à la réflexion sur le rôle de la femme dans la société qui s'amorce alors. En effet, « à l'approche de 1848, les interventions des femmes dans la presse, plus généralement leurs publications, sont fortement marquées par l'exaltation de la fonction éducative et maternelle ». C. VEAUUVY, L. PISANO, *Paroles oubliées. Les femmes et la construction de l'État-nation en France et en Italie 1789-1860*, Paris : Armand Colin/Masson, 1997, p. 92.

qu'il lui écrit le 3 mars 1847<sup>53</sup>. Caterina, à qui Tenca avait envoyé un numéro de la « Rivista Europea » pour lui donner une idée du journal, hésitait à lui envoyer un texte, craignant que ses modestes récits champêtres ne soient pas dignes d'y figurer. C'est pourquoi l'intellectuel milanais prit sa plume afin de la rassurer et de renouveler sa demande de collaboration. Ses nouvelles, qui enseignent « à aimer, à compatir, à bénir », correspondent parfaitement aux attentes de la revue dont l'intérêt pour le « peuple des campagnes » est réel, preuve en est la publication d'un récit champêtre de Carcano en 1845 et de la « lettre sur la littérature champêtre » l'année suivante<sup>54</sup>. Nous pouvons cependant constater que la jeune femme préfère lui envoyer une nouvelle mettant en scène une famille aristocrate principalement dans un milieu urbain, même si le sujet abordé – l'éducation des femmes et leur rôle au sein de la famille – est l'un des thèmes de réflexion accompagnant la volonté de renouveler la société.

À cette époque, Dall'Ongaro joue véritablement pour elle le rôle d'un « agent de presse »<sup>55</sup>, comme le souligne Amedeo Giacomini, et négocie des publications auprès de divers autres journaux comme en témoignent les lettres échangées en 1847. Voici par exemple ce qu'il lui écrit le 4 mai 1847 :

« Non vi date pensiero di codesti giornali. Alla Rivista manderò probabilmente quest'ultimo racconto. L'altro ho ancor qui, nè so risolvermi a chi mandarlo. Forse al *Museo* : al quale mi sembra più acconcio per l'indole sua.

Al *Pedrocchi* e al *Corrier delle dame* si converrebbe qualche coserella più breve – anche qualche altro frammento, se voleste dell'Angiolina. Massime il *Corriere* è un giornale omeopatico, come potete vedere. E se mi potete mandare due paginette per esso, prima d'ingolfarvi fra bachi, ve ne sarei tenuto. Ma se non potete lasciate lì, che farò io. »<sup>56</sup>

<sup>53</sup> Cf. *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.* On peut lire effectivement dans la correspondance Dall'Ongaro-Percoto que ce dernier lui écrit en novembre 1846 : « Il Tenca mi scrive vi saluti, e vorrebbe per la Rivista Europea alcuno scritto vostro. » Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3.

<sup>54</sup> « Purtroppo sono pochi, pochissimi, quelli che scrivono col cuore al pari di lei, e noi abbiamo bisogno soprattutto di chi tenga svegliati i gentili affetti e le soavi memorie, di chi c'insegni colla parola benevolmente ad amare, a compatire, a benedire. Questi sentimenti io provai già alla lettura del suo *Lis Cidulis*, e degli altri suoi racconti, e la serenità dell'affetto che traspira da quelli mi fece parer più buona l'umana natura.[...] Vorrà ella ricusarmi ancora la sua collaborazione? Spero che no, e che presto potrò aggiungere il nome di lei a quello degli altri scrittori della Rivista ; i quali hanno già imparato ad apprezzare il cuore e l'ingegno di lei, e attendono con impazienza di accoglierla nel loro consorzio. Non son nuovi i racconti nella Rivista, e una novella di costumi campagnuoli come scrisse Giulio Carcano nel 1845 : d'altra parte la lettera sulla letteratura rusticale, inserita nello scorso anno, le provi l'importanza che il giornale dà a tutto ciò che riguarda il popolo di campagna. » *Epistolario Caterina Percoto-Carlo Tenca, op. cit.*

<sup>55</sup> « Dall'Ongaro, intellettuale di punta ben introdotto negli ambienti letterari dell'epoca, le fece in qualche modo da *press-agent*. » A. GIACOMINI, « Quasi una biografia », in C. PERCOTO, *Scritti friulani, op. cit.*, p. XVIII.

<sup>56</sup> « Ne vous occupez pas de ces journaux. J'enverrai probablement cette dernière nouvelle à la "Rivista". J'ai encore ici l'autre et n'arrive pas à me décider à qui l'envoyer. Peut-être au "Museo" auquel elle me semble plus appropriée de par sa nature. Pour le "Pedrocchi" et le "Corrier delle dame", il vaudrait mieux

On constate donc que Caterina Percoto ne collabore plus seulement à des journaux frioulans mais qu'elle étend son activité au-delà de sa région natale, dans le nord de l'Italie (Milan, Padoue, Turin), et même plus loin. Le nom de Caterina Percoto arrive, en effet, au moins jusqu'à Rome où le docteur Gioacchino Pompilj, qui deviendra bientôt un ami et correspondant de notre écrivaine<sup>57</sup>, publie dans les appendices de mars et avril 1847 de son journal « Fanfulla », la nouvelle *Un episodio dell'anno della fame*<sup>58</sup>. Une lettre qu'elle écrit à Dall'Ongaro en octobre 1847<sup>59</sup> nous informe que ce même Pompilj a sollicité sa collaboration à « La Speranza » par l'intermédiaire de Prospero Antonini<sup>60</sup> en voyage à Rome. Elle a répondu à cette sollicitation en lui envoyant une légende frioulane sur les « *Aganis* »<sup>61</sup>.

---

quelque chose de plus bref – même un autre extrait de l'Angiolina si vous voulez. En particulier pour le Corriere qui est un journal homéopathique comme vous pouvez le voir. Et si vous pouviez m'envoyer deux pages pour ce dernier avant d'être absorbée par vos vers à soie, je vous en serais obligé. Mais si vous ne pouvez pas, n'en faites rien, je m'en chargerai moi. » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3. La nouvelle évoquée au début de la citation est *L'Album della Suocera* que Dall'Ongaro annonce avoir reçu au début de la lettre. L'autre nouvelle dont il est question est *Il licof* dont il parle dans la lettre précédente (8 mars 1847). Cf. *supra*, note 51, p. 88.

Le *Museo* est sûrement le journal « Museo Scientifico, Letterario ed Artistico » publié à Turin à partir de 1839, référencé dans l'ouvrage de Alessandro Galante Garrone et Franco Della Peruta. Cf. *La stampa italiana del Risorgimento*, a cura di A. Galante Garrone - F. Della Peruta, Roma-Bari : Laterza, 1979, p. 245. Nous ne savons rien d'une éventuelle collaboration de Caterina Percoto à ce journal, mais il est possible que la nouvelle *Il licof* y fut publiée. Voir *supra*, note 51, p. 88. Le journal « Il Caffè Pedrocchi » fut publié à Padoue de janvier 1846 à juin 1848 et Dall'Ongaro en fut l'un des principaux collaborateurs. Sur la collaboration de Caterina Percoto à ce journal, voir *infra*, p. 160. Le « Corriere delle Dame » est le plus ancien journal italien destiné à un public féminin. Il fut fondé à Milan en 1804 et fut publié jusqu'en 1872. Cf. P. MURIALDI, *Storia del giornalismo italiano*, Bologna : Il Mulino, 1996, p. 31 ; E. GUAGNINI, « Donne e giornali tra Settecento e primo Ottocento. Da "La donna galante ed erudita" al "Corriere delle Dame", al giornalismo sociale », in *Giornali delle donne, giornali per le donne*, a cura di Francesco De Nicola e Pier Antonio Zannoni, Venezia : Marsilio, 2006, p. 26-31. Au sujet de la longue histoire de ce périodique et de ses contenus, nous renvoyons à l'ouvrage très complet de Silvia Franchini : S. FRANCHINI, *Editori, lettrici e stampa di moda. Giornali di moda e di famiglia a Milano dal "Corriere delle Dame" agli editori dell'Italia unita*, Milano : FrancoAngeli, 2003. Au sujet de la collaboration de Caterina Percoto à ce journal, voir *infra*, p. 169.

<sup>57</sup> Gioacchino Pompilj (1810-1902) est né en Ombrie dans une famille aisée de propriétaires ruraux. Diplômé de la faculté de médecine de Rome en 1834, il se spécialisa ensuite, à partir de 1838, dans l'homéopathie. Passionné de littérature il se consacra à la publication de *Strenne Umbre* puis des journaux « Fanfulla » et « La Speranza ». Après le *biennio* révolutionnaire de 1848-49, effrayé par la tournure de plus en plus anticléricale prise par le mouvement nationaliste italien, il devint réactionnaire. Il se voua alors à la médecine homéopathique et, à partir de 1855, y consacra une revue. Les lettres envoyées par Caterina Percoto à ce dernier furent publiées par Luigi Pompilj. Cf. « Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj », a cura di Luigi Pompilj, *op. cit.*, p. 105-126. Le journal « La Speranza » fut fondé à Rome en 1846 et dirigé par Gioacchino Pompilj jusqu'en 1848, année où il cesse de paraître, tout comme le « Fanfulla ». Cf. *ibid.*, note 2 p. 124.

<sup>58</sup> Cf. *ibid.*, note 3 p. 124.

<sup>59</sup> Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3.

<sup>60</sup> Cf. la lettre qu'il écrit, de retour à Udine, à Caterina le 4 septembre 1847. Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/II, Lettera 3.

<sup>61</sup> « Essere mostruoso, crudele e peloso con i piedi all'indietro e le lunghe mammelle, che vive in grotte presso le acque ed attira e divora gli uomini : tale è l'agane nella tradizione della Carnia (dove non si parla però dei piedi rovesciati) e delle Valli d'Arzino e del Colvera. Altrove l'agane è una ninfa acquatica con tratti a volte simili a quelli delle note "lavandaie" benefica in genere e variamente denominata : *agane, fade* e anche *strie*. » L. D'ORLANDI, N. CANTARUTTI, « Esseri mitici nelle tradizioni friulane » in *Enciclopedia Monografica del Friuli - Venezia Giulia*, 3- *La storia e la cultura. Parte quarta, op. cit.*,

Alors qu'un vent de liberté semble souffler sur la Péninsule depuis l'élection du Pape Pie IX (17 juin 1846), Caterina Percoto élargit son horizon en franchissant les frontières de sa région. Il s'agit là, non seulement d'un élargissement intellectuel et professionnel, grâce à la collaboration à des journaux publiés en dehors du Frioul, mais aussi physique et géographique car, pour la première fois de sa vie, la jeune femme quitte sa terre natale pour se rendre dans la capitale de l'Empire. En effet, elle n'avait jusqu'alors voyagé qu'en territoire frioulan, se rendant l'été à Ronchi di Monfalcone où sa famille possédait un domaine produisant entre autres du vin – cet « exquis *cividino* » évoqué à plusieurs reprises par Dall'Ongaro dans ses lettres et dont Caterina était si fière – puis, à partir de 1844, alors qu'elle commence à avoir des ennuis de santé, dans la Carnia, pour boire les eaux sulfureuses d'Arta<sup>62</sup>. En juin 1847, Caterina découvre donc Vienne. Ce séjour dans la capitale – dont nous ne savons pratiquement rien – ne fut « certainement pas enthousiasmant » d'après ce qu'elle en dit à Francesco Dall'Ongaro dans une lettre d'octobre 1847, mais il « donna à l'écrivaine frioulane l'occasion de sentir pour la première fois l'ivresse d'un trajet en train »<sup>63</sup>. Dans son article sur « Les trains de Caterina Percoto »<sup>64</sup>, Romano Vecchiet a montré l'intérêt manifeste de la jeune femme pour cette machine à vapeur qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, révolutionne les voyages et les paysages. Le fait que, dans la nouvelle *Il licof*, « pour mieux représenter le caractère dynamique et effervescent

---

p. 1404. Il s'agit probablement de la nouvelle *Lis Aganis di Borgnan* publiée par la suite dans la « Giunta Domenicale del Friuli » le 14 septembre 1851. Cf. C. PERCOTO, *Scritti friulani*, tradotti, commentati e restaurati da Amedeo Giacomini, *op. cit.*, p. 8.

<sup>62</sup> La correspondance avec Dall'Ongaro atteste sa présence à Ronchi di Monfalcone en 1840, 1843, et 1844, avec une interrogation pour 1842, ce qui nous laisse penser que la famille Percoto avait l'habitude de s'y rendre l'été. Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 2, lettres 5, 12, 14, 19 et 20. Au sujet de ses séjours à Arta, Antonio Faleschini signale en effet que : « Caterina Percoto, dal 1844 in poi, si recò per diversi anni in Carnia per trovare sollievo nei suoi disturbi, alla sorgente salutare dell'acqua pudia di Arta. » A. FALESCHINI, « Caterina Percoto in Carnia », in « Sot la nap », a. II, n. 5, agosto-settembre 1850, p. 33.

En ce qui concerne le vin produit par la famille Percoto dans son vignoble de Monfalcone, citons par exemple ce qu'écrivit Francesco Dall'Ongaro : « Dimenticarvi, Signorina ? V'assicuro invece che nei giorni segnalati da qualche maggiore solennità domestica, io e la mia famiglia vi portiamo il primo brindisi sempre, assaggiando il prelibato Cividin che voleste inviarmi. » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 2, lettre 6. Cf. également *ibid.*, lettres 8 et 17. Quant à la fierté de Caterina pour son vin, elle est exprimée, par exemple, dans une lettre qu'elle écrit « au Docteur » – nous n'en connaissons pas l'identité – le 7 janvier 1874 : « Ieri ci siamo dimenticati di assaggiare il mio *cividino* vecchio e io ci tengo perché mi pare che non c'è vino migliore del mio. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4106.

<sup>63</sup> « Una permanenza a Vienna non certo entusiasmante, ma che diede l'occasione alla scrittrice friulana di provare per la prima volta l'ebbrezza di un percorso in treno, le cui vivaci impressioni ritroviamo non nell'epistolario, ma nella pagina della *Coltrice nuziale* qui riportata e, più oltre, nella novella *I gamberi*. » R. VECCHIET, « I treni di Caterina Percoto », in *Caterina Percoto e l'Ottocento*, *op. cit.*, p. 109.

Voici ce que Caterina Percoto écrit à Francesco Dall'Ongaro au sujet de ce voyage : « O si davvero un viaggio in vostra compagnia mi sarebbe stato tanta vita mentre quello che ho fatto... non oso appena confessarlo a me stessa ma mi pare che mi abbia agghiacciata l'anima e disseccato il cuore. » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3. Nous n'en savons pas plus sur les motifs de sa déception.

<sup>64</sup> Cf. note précédente pour la référence.

d'un homme de haute lignée, elle crée une audacieuse métaphore ferroviaire »<sup>65</sup> avant même d'avoir vécu l'expérience du voyage en train, montre l'attention qu'elle portait à ce symbole de la modernité.

L'année 1847 constitue donc pour Caterina Percoto un premier moment de consécration en dehors du Frioul. En effet, elle se fait connaître dans le reste de la Péninsule grâce à la collaboration à différents journaux comme la célèbre revue milanaise de Carlo Tenca<sup>66</sup>. D'autre part, elle reçoit cette même année un diplôme de l'Académie Tibérine de Rome que lui remet Prospero Antonini au nom de « S. E. Mons. Carlo Emanuele dei Conti Mazzarelli », président de la dite Académie, ce qui atteste de l'estime dont elle jouit dans la ville éternelle grâce à ses écrits<sup>67</sup>. L'écrivaine frioulane va toutefois encore accroître sa notoriété l'année suivante en manifestant publiquement son patriotisme<sup>68</sup>.

## 2 - Le retentissement de la voix d'une patriote

En 1848, partout en Europe, ont lieu des révolutions, induites par les courants libéraux et nationalistes qui s'opposent aux monarchies restaurées après la chute de Napoléon I<sup>er</sup>. Dans le Royaume de Lombardie-Vénétie, il s'agit de se libérer de la domination autrichienne, et le Frioul n'échappe pas à cette vague révolutionnaire. Udine, qui profite du succès du soulèvement de Venise contre l'Autriche – le gouverneur Pálffy a été contraint de capituler le 22 mars –, s'affranchit le jour suivant de l'autorité autrichienne et adhère à la République de Venise. Cet épisode de liberté est cependant de courte durée car, très vite, le général Nugent reconquiert la ville (23 avril). Les forteresses de Palmanova et d'Osoppo résistent encore quelques mois avant d'être reprises par l'armée autrichienne

<sup>65</sup> « È in un simile contesto, qui sommariamente tratteggiato, in cui il ceto intellettuale spesso si dichiara apertamente favorevole all'avvento del treno, simbolo nuovo di un progresso umano che si coniuga con la vitalità di un benessere universale, che Caterina Percoto, in un racconto composto nei primi mesi del 1847, *Il licof*, per meglio rappresentare la dinamicità ed effervescenza di un uomo di alto lignaggio, crea un'ardita metafora ferroviaria. » *Ibid.* p. 107.

<sup>66</sup> Dans une lettre du 22 février 1847, Francesco Dall'Ongaro l'informe fièrement que : « I vostri racconti e il vostro nome sono ripetuti con lode in tutte le parti d'Italia. » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3.

<sup>67</sup> « Consegnai giorni sono all'Ab.Comelli coi versi di S. E. Mons. Carlo Emanuele dei Conti Mazzarelli il Diploma, che quest'ultimo ora Presidente dell'Accademia Tiberina di Roma m'incaricava di farle pervenire in attestato di quella stima che i di Lei scritti le procacciarono non pure fra noi, ma nella città eterna. » lui écrit Prospero Antonini le 4 septembre 1847. Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/II, Lettera 3.

<sup>68</sup> « E l'adesione al programma risorgimentale, ovviamente su posizioni di moderato liberalismo, contribuì ad ampliare la popolarità della Percoto, facendola accettare anche negli ambienti impegnati nella lotta politica e avvicinandola al modello romantico dello scrittore-patriota. » T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini*, op. cit., p. 125. Nous ne sommes cependant pas d'accord avec le fait de rattacher Caterina Percoto au courant *moderato liberale*, du moins du point de vue patriotique. Nous pensons, tout comme Tullo Massaranti, que c'était une *democratica* et qu'elle était de tendance mazzinienne. Nous verrons en effet qu'elle partage avec Mazzini l'idée qu'il faut avant tout réaliser l'indépendance et l'unification de l'Italie. Cf. E. I. MINELLI, *Caterina Percoto*, op. cit., p. 14.

qui réprime sévèrement les insurgés<sup>69</sup>. Il est évident que Caterina Percoto, femme d'une grande sensibilité, est choquée et révoltée par les agissements violents des soldats à l'encontre de la population frioulane. Pour témoigner de ces horreurs, elle écrit un article virulent et polémique contre l'armée autrichienne, intitulé « Non una sillaba oltre il vero », qui paraît dans le premier numéro du « Giornale di Trieste », le 22 octobre 1848<sup>70</sup>. Le regard très dur et négatif qu'y porte l'auteure sur l'armée autrichienne faillit lui valoir une arrestation. En effet, on peut lire dans une lettre que Guglielmo Rinoldi adresse à Prospero Antonini le 3 novembre 1848 :

« Cerca di associarti alla gazzetta di Trieste, intitolata « Giornale di Trieste » di un colore ultra liberale ed italiano. Sortirono sinora cinque numeri e nel primo troverai un bell'articolo della nostra Caterina Percoto sui casi di Visco e Jalmicco. Quella giovane mercè quello scritto fu in procinto di essere arrestata, e già l'autorità militare di Palma si disponeva a farlo, se qualche persona influente non si fosse interposta »<sup>71</sup>.

Signalons que dans le manuscrit Ms 4084 conservé à la Biblioteca Civica d'Udine qui contient l'article *Non una sillaba oltre il vero*, on peut lire le commentaire suivant à la fin de l'article :

« Accusa della direzione del Monte di Pietà in Gorizia 28 ottobre 1848  
Riportata dal giornale di Trieste nel suo N. 5 giovedì 2 Novembre »<sup>72</sup>

Cela signifie-t-il que l'auteure a eu des soucis avec la direction du Mont-de-Piété de Gorizia qu'elle accuse dans son article d'avoir accepté les biens pillés par les officiers autrichiens ? Un fragment de texte conservé dans un autre manuscrit semble corroborer cette hypothèse<sup>73</sup>. Celui-ci évoque l'accusation portée par l'administrateur du Mont-de-Piété de

<sup>69</sup> Pour un approfondissement du contexte politique de cette période nous renvoyons le lecteur au chapitre 8 de ce travail qui porte sur la dimension patriotique de l'œuvre de Caterina Percoto. Il nous a en effet paru plus judicieux de faire un développement historique à cet endroit de manière à faciliter la compréhension de textes qui renvoient à un contexte et à des événements précis. Voir *infra*, p. 373 et suivantes.

<sup>70</sup> Pour une analyse de cet article, voir *infra*, chapitre 8, p. 377 et suivantes.

<sup>71</sup> « Essaie de t'associer à la gazette de Trieste, intitulée "Giornale di Trieste" dont la tendance est ultra-libérale. Pour l'instant ils ont sorti cinq numéros. Dans le premier tu trouveras un bel article de notre Caterina Percoto sur les faits de Vico et de Jalmicco. À cause de cet écrit, cette jeune femme fut sur le point d'être arrêtée : les autorités militaires de Palma s'apprêtaient à le faire si quelque personne influente n'avait pas intercéde en sa faveur. » P. ANTONINI, *Carteggio*, a cura di Vittore Deciani, Del Bianco, Udine (1903). Extrait cité par Luigi Pompilj in « Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj », *op. cit.*, note 8 p. 124. Ce dernier commet cependant une erreur en disant que le texte qui a attiré l'attention des autorités autrichiennes est *La Coltrice nuziale*.

<sup>72</sup> « Accusation du Mont-de-Piété, Gorizia, 28 octobre 1848 / Rapportée par le journal de Trieste sur le N. 5 du jeudi 2 Novembre » B.C.U., Fondo principale, Ms 4084.

<sup>73</sup> B.C.U., Fondo principale, MS 4104/15.

Gorizia contre l'auteur de l'article « Non una sillaba oltre il vero ». On peut y lire qu'il y a de nombreux témoins qui pourraient confirmer que les objets pillés par les soldats ont été déposés là. S'agit-il du brouillon d'une réponse rédigée par Caterina Percoto pour sa défense ? Peut-être est-ce suite à cette accusation qu'elle fut « sur le point d'être arrêtée », comme le signale Rinoldi ? Il est difficile de répondre à cette question en l'état actuel de la documentation.

Les soucis causés par la publication de cet article, qui remporte l'adhésion des patriotes amis de l'écrivaine<sup>74</sup>, n'empêchèrent pas Caterina Percoto de continuer à collaborer à ce journal triestin dans lequel elle publia, de manière anonyme, deux articles inspirés par la répression autrichienne de 1848, ainsi que le récit *La resurrezione di Marco Craglievich*<sup>75</sup>, dans lequel est dénoncé le rôle joué par les soldats croates dans la répression des insurgés italiens et la nouvelle *La donna di Osopo. Scena italiana del 1848*<sup>76</sup> où elle dénonce la cruauté des soldats croates lors du siège du village frioulan d'Osoppo. Adriana Chemello rapporte que, après la publication de cette nouvelle, Caterina Percoto faillit être arrêtée et emprisonnée et dut s'enfuir de nuit.<sup>77</sup>

Les deux articles, intitulés « Rispetto alla sventura »<sup>78</sup> et « Morale »<sup>79</sup>, sont signés respectivement « Lucia nemica di ciascun crudele » et « Lucia ». Pourquoi considérer qu'il s'agit de textes écrits par Caterina Percoto ? Tout d'abord parce qu'ils sont référencés en

<sup>74</sup> Voir la lettre de Guglielmo Rinoldi, qui, rappelons-le, fut secrétaire du Comité Provisoire d'Udine en 1848 (cf. M. FLORES, *Il Friuli. Storia e Società*, vol. 1, *Dalla caduta della Repubblica di Venezia all'Unità d'Italia*, op. cit., p. 153) citée ci-dessus, ainsi que la lettre que Federico Seismit-Doda, un autre patriote, lui écrit de Paris, où il a été contraint de s'exiler, le 10 novembre 1848 : « Ier l'altro lessi nella *Gazzetta di Venezia* riportata credo da un Giornale di Trieste il vostro articolo sulle misere condizioni del nostro Friuli, dico nostro perchè a me caro cotanto. Di quella litania di torture che trae le lagrime dagli occhi di chi legge e una bestemmia sul labbro io vi ringrazio come di bene da voi fatto al nostro paese ; proseguite, e se lo sperare è colpa davanti ai nostri carnefici, ci sia gloria almeno il rinfacciare le loro viltà, il piangere altamente e la patria e le vittime sue. » Lettera di Federico Seismit-Doda a Caterina Percoto, in E. I. MINELLI, *Caterina Percoto*, op. cit., p. 122.

<sup>75</sup> « Giornale di Trieste », I, 1848, 36, 8 dicembre. Au sujet de cette nouvelle, voir *infra*, chapitre 8, p. 382 et suivantes.

<sup>76</sup> C. PERCOTO, *Racconti*, a cura di A. Chemello, op. cit., p. 378. La date exacte de publication n'est pas précisée.

<sup>77</sup> « Per questo racconto Percoto rischiò il carcere e dovette fuggire di notte. Lo dichiara lei stessa in una lettera a Prospero Antonini. » *Ibidem*. Nous n'avons pas vu cette lettre mais dans une lettre au comte Antonini écrite la veille de Noël 1848, Caterina l'informe qu'elle est désormais hors de danger : « Ora il pericolo pare cessato – hanno altro a pensare che a vendicarsi di me. D'altronde che cosa potrebbero farmi? » Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/1, Lettera 7. Une lettre de Niccolò Tommaseo à l'abbé Jacopo Bernardi dans laquelle il le prie de convaincre Caterina qu'il vaudrait mieux ne pas publier les nouvelles patriotiques dans l'édition Le Monnier en raison des risques encourus évoque également les problèmes auxquels fut confrontée l'écrivaine lorsque les textes en question furent publiés : « Vero è che fra queste Novelle talune stamparonsi anche di là del Ticino : ma c'era l'ombra dello Statuto ; e nondimeno l'autrice corse rischio di molestie, se non che l'editore assunse la colpa sopra di sè. E una delle più ardite, stampata qui, non potè penetrare in Friuli. » Cf. J. BERNARDI, *Di Caterina Percoto e della educazione della donna*, op. cit., note 10 p. 30-31.

<sup>78</sup> « Giornale di Trieste », I, 1848, 1, 22 ottobre.

<sup>79</sup> « Giornale di Trieste », I, 1848, 21, 21 novembre. Le manuscrit conservé à la B.C.U. porte un autre titre, « Il di d'Ognissanti », mais il est précisé dans le catalogue des manuscrits qu'il fut publié sous le titre « Morale ».



tant que « *manoscritti di Caterina Percoto* » dans le catalogue des manuscrits de la Biblioteca Civica d'Udine<sup>80</sup>. Les textes mentionnés ci-dessus – à l'exception de la dernière nouvelle – ont en effet été recopiés au propre sur un même feuillet, on peut donc penser qu'ils ont en commun, non seulement leur thématique – à savoir les événements de 1848 et la répression autrichienne – et le journal sur lequel ils sont parus, mais encore leur auteur. Or nous savons avec certitude que le premier article et les textes narratifs sont de la main de Caterina Percoto. En outre, les thèmes développés dans ces deux textes – le premier dénonçant le caractère inconvenant des fêtes de bal en cette période de malheurs, le second évoquant, entre autres, les peuples opprimés et la nécessaire fraternité entre eux – sont des thèmes que l'on retrouve dans certains de ses récits. Enfin, sachant que l'écrivaine a eu des ennuis avec la police autrichienne, il semble logique qu'elle prenne un nom de plume pour ne pas dévoiler son identité. Nous pouvons voir un lien entre le pseudonyme choisi, Lucia, qui a la même racine que « *luce* », la lumière, et pourrait signifier ici « celle qui éclaire » et le désir de témoigner manifesté dans le premier article. Des documents conservés dans le fonds Percoto de la Biblioteca Civica d'Udine confirment cette volonté. Il y a en particulier un petit cahier dans lequel sont reproduites diverses strophes patriotiques et dans lequel l'auteure relate l'anecdote suivante : Milan, 18 août 1849, un négociant pro-autrichien décore son magasin avec les couleurs et les emblèmes de l'Autriche pour provoquer les patriotes ; alors que les gens s'attroupent devant la vitrine pour protester, les officiers autrichiens et gendarmes, cachés dans les maisons voisines, chargent la foule et arrêtent une centaine de personnes, dont trente-quatre sont condamnées, sans aucune forme de procès, à recevoir des coups de bâton sur la place publique. Caterina Percoto dénonce là le procédé choisi par Radetzky – « provoquer et punir »<sup>81</sup> – pour faire une démonstration de force. Elle invite ensuite les Italiens à ne pas oublier les humiliations subies :

« Lombardi, Veneti, Italiani tutti dimendicate le vostre glorie, le vostre speranze, i vostri disinganni, i vostri errori politici ma ricordate questo fatto e quel giorno ! Scrivetelo sulle mura delle vostre case, sulle piazze, nelle chiese, sul frontespizio de' libri, dappertutto. Chi può dimenticarlo è un vile. L'Italia intera fu bastonata, vergheggiata, contaminata in quei trentaquattro pazienti. E l'Italia lo sa ! »<sup>82</sup>

<sup>80</sup> B.C.U., Fondo principale, MS 4084, 4085, 4086, 4087.

<sup>81</sup> « Il sistema è antico. Provocare e punire. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4104/15.

<sup>82</sup> « Lombards, Vénètes, Italiens, oubliez tous vos gloires, vos espoirs, vos désillusions, vos erreurs politiques, mais souvenez-vous de cette histoire et de ce jour ! Écrivez-le sur les murs de vos maisons, sur les places, dans les églises, sur les frontispices des livres, partout. Celui qui peut l'oublier est un lâche. L'Italie toute entière reçut des coups de bâton, elle fut brimée, contaminée à travers ces trente-quatre victimes qui ont souffert. Et l'Italie le sait ! » *Ibidem*.

On trouve également parmi les documents deux listes de méfaits commis en 1848-49 par les soldats de l'armée autrichienne, avec des témoins cités en référence<sup>83</sup>.

Au cours de cette année 1848, Caterina Percoto semble donc orienter son activité d'écrivaine vers une forme de journalisme politique<sup>84</sup>, même si on est loin de la passion politique manifestée par Cristina Trivulzio di Belgioioso<sup>85</sup> et que l'écrivaine frioulane reste dans la dénonciation de faits observés, sans développer de réflexion théorique sur la construction d'un État unitaire italien. À la différence de la célèbre princesse milanaise, qui ne parlera de la condition des femmes qu'à partir de 1866<sup>86</sup>, elle dénonce, dans un article écrit en janvier 1849<sup>87</sup>, le fait que l'on refuse aux femmes l'accès à la culture, s'inscrivant dans la lignée de Carolina Lattanzi qui, dans le « *Corriere delle Dame* » avait lutté « pour la reconnaissance des dons intellectuels qui sont, selon elle, propres à la femme »<sup>88</sup>. Notre auteure revient cependant rapidement au genre narratif, transformant les témoignages recueillis en matière littéraire, ainsi que nous le montrerons plus loin<sup>89</sup> en étudiant les nouvelles *La donna di Osopo* et *La coltrice nuziale*, probablement écrite l'année suivante et publiée dans les *Appendici* du journal turinois « *La Concordia* »<sup>90</sup>.

Nous verrons dans la deuxième partie que cette année 1848 constitue une année charnière dans l'œuvre percotienne qui acquiert dès lors une dimension patriotique. Doit-on pour autant penser que le sentiment « nationaliste »<sup>91</sup> de l'écrivaine naît cette année-

<sup>83</sup> On lit par exemple en bas d'une anecdote racontant le saccage et l'incendie d'un village par les soldats de l'armée autrichienne : « da interrogarsi il Sig. Tonnero Cappellano del luogo » *Ibidem*.

<sup>84</sup> Voir *infra*, chapitre 8, note 40, p. 377.

<sup>85</sup> Cf. C. VEAUUVY, L. PISANO, *Paroles oubliées. Les femmes et la construction de l'État-nation en France et en Italie 1789-1860*, op. cit., p. 86-91.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 91-92.

<sup>87</sup> Nous le déduisons du Ms 4084-88 conservé à la B.C.U. qui contient les textes précédemment évoqués, à l'exception de *La donna di Osopo*. En effet, la date « Domenica 28 gennajo 1849 » y figure en haut à droite avant le titre de l'article. Sachant qu'au début de l'article l'auteure évoque avec étonnement la nomination d'Odilon Barrot comme ministre de la justice, on peut penser qu'elle a écrit l'article après avoir appris la nouvelle. Or elle advient le 20 décembre 1848, après l'élection présidentielle de Louis Napoléon Bonaparte. Si l'on compte le temps que l'information parvienne jusqu'à Caterina Percoto, cette date semble correspondre soit à l'écriture soit à la parution de l'article. Notons cependant que nous ne savons rien d'une éventuelle publication antérieure à celle dans « *Pagine Friulane* », a. VI, n. 7, Domenica 3 settembre 1893 et que, contrairement aux autres textes présents dans le manuscrit, aucun journal n'est mentionné à côté de la date.

<sup>88</sup> C. VEAUUVY, L. PISANO, *Paroles oubliées. Les femmes et la construction de l'État-nation en France et en Italie 1789-1860*, op. cit., p. 86. Laura Pisano signale qu'il s'agit d'une des rares voix isolées qui abordent publiquement la question de la condition féminine au cours de la période 1800-1846.

Carolina Airenti Lattanzi (1771-1818) est l'épouse de Giuseppe Lattanzi, qui a été représentant politique de la République cisalpine. Elle fut l'auteure d'un discours qu'elle prononça le 1<sup>er</sup> juillet 1797 à l'Académie d'instruction publique de Mantoue, ville alors occupée par les Français depuis quelques mois, et dans lequel elle revendiquait des droits pour les femmes. Son discours fut publié la même année sous le titre *Schiavitù delle donne*. Elle fut également la directrice pendant quinze ans (de 1804 à sa mort) du « *Corriere delle dame* », journal de mode fondé par le couple Lattanzi.

<sup>89</sup> Voir *infra*, chapitre 8, B-3, p. 382 et suivantes.

<sup>90</sup> C. PERCOTO, *Racconti*, a cura di A. Chemello, op. cit., p. 300.

<sup>91</sup> Nous entendons par là l'idée de l'existence d'une nation italienne qui doit être libérée de la domination étrangère et unifiée.

là ? Il est difficile de répondre à cette interrogation. En effet, faute d'informations sur sa famille, il est impossible de savoir précisément sur quel terrain idéologique a grandi Caterina, mais, au vu de son amitié avec les intellectuels de la « Favilla », journal que les Percoto reçoivent à San Lorenzo, l'on peut dire qu'elle appartient à un milieu libéral, sensible aux idées réformatrices<sup>92</sup>. En outre, il est probable que son père, décédé en 1821, alors qu'elle n'avait que 9 ans, ait été un patriote car il possédait dans sa bibliothèque l'*Ortis* de Foscolo<sup>93</sup>. Notons également que les personnes avec qui la jeune Caterina se lie d'amitié à l'époque – Francesco Dall'Ongaro, Pacifico Valussi, Giulio Modena, Federico Seismit-Doda, Prospero Antonini – étaient des patriotes actifs qui, pour certains, devront s'exiler après 1848.

En cette période d'agitation révolutionnaire, les lettres échangées avec Antonini<sup>94</sup>, dans lesquelles Caterina ouvre son cœur et dévoile ses sentiments patriotiques, nous renseignent sur ses prises de position politiques.

Nous savons que la dernière fois où son ami lui a rendu visite avant de partir en exil, ils ont sans doute évoqué la situation politique de la Péninsule en présence d'autres personnes, car ce dernier confie à la jeune femme ne pas avoir été complètement sincère, étant habitué à se méfier des espions autrichiens. Voici en effet ce qu'il lui écrit le 2 octobre 1848 :

« Rammento con dolore nell'esilio i giorni felici, e tra questi il dì (era un sabato di ottobre) nel quale all'imbrunire arrivai l'ultima volta a S. Lorenzo. Passammo la sera ragionando, leggendo una prosa del Mazzini, qualche articolo della *Speranza*, e due novelle [...]. Se il mio dialogo teneva del freddo, dell'impacciato, se io, e con Lei, e con altri non davo libero il varco alla parola rivelatrice di quei sentimenti, che mi stavano nel cuore scolpiti, era tutto ciò effetto dell'indole mia riservata, e non molto espansiva in sulle prime ed aperta, era la conseguenza di una malaugurata abitudine contratta vivendo in un paese non libero e per necessità sempre a contatto di persone ora ciarliere, ora maligne, ora scaltre le quali erano pronte da una parola detta a fior di labbro, da un sorriso, da uno sdegno mal celato ad interpretare i più riposti miei pensieri e questi far soggetto di caluniose imputazioni. »<sup>95</sup>

<sup>92</sup> Voir *infra* l'attention portée au progrès agronome par Pietro Comelli et ses réflexions sur l'amélioration des pratiques agricoles, p. 123.

<sup>93</sup> Nous savons que Caterina Percoto lit ce livre dans sa jeunesse car elle l'évoque dans un texte de son journal intime intitulé « La mattina del 13 aprile 1837 ». Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4104/13.

<sup>94</sup> La correspondance entre les deux frioulans est malheureusement encore inédite. Elle est cependant précieuse pour approfondir la connaissance de Caterina Percoto et de ses idées non seulement en raison de son ampleur (elle s'étend de 1843 à 1880) mais aussi parce que c'est dans ces lettres que Caterina Percoto évoque la situation politique de la Péninsule italienne. Il convient de préciser pour la suite que la numérotation des lettres de Caterina Percoto conservées dans le Ms 3995 ne respecte pas l'ordre chronologique de l'écriture.

<sup>95</sup> « Dans mon exil, je me souviens des jours heureux, et en particulier du jour (c'était un samedi d'octobre) où, à la tombée de la nuit, j'arrivai pour la dernière fois à San Lorenzo. Nous passâmes la soirée à discuter, à lire un texte de Mazzini, quelques articles de la « *Speranza* » et deux nouvelles [...]. Si

Antonini se trouvant en exil à Florence au moment où il écrit, on peut dire qu'il fait référence à une soirée d'octobre 1847. Il semble toutefois que si le comte a éprouvé le besoin de voiler ses sentiments sur le sujet par crainte d'être dénoncé (il évoque dans la suite de la lettre le dossier que la police de Gorizia avait constitué sur lui) c'est que l'assemblée présente n'était pas uniquement constituée de patriotes. Le texte de Mazzini en question est probablement la lettre adressée à Pie IX qui date du 8 septembre de cette année-là. Il se peut que Caterina Percoto ait, dans un premier temps, adhéré aux espérances néo-guelfes nées de l'élection du Pape Pie IX le 17 juin 1846<sup>96</sup>, et, même si ce n'est pas le cas, elle partagea incontestablement l'enthousiasme suscité par l'arrivée, à la tête de l'Église, d'un Pape que l'on avait cru « libéral et national »<sup>97</sup>. Mais comme bon nombre de patriotes, la déclaration de neutralité du Pape, le 29 avril 1848, la déçoit fortement. Voici ce qu'elle écrit à Prospero Antonini dans une lettre datant de la fin de l'année 1848 :

« E Pio IX ? Se la verità potesse giugnere fino a lui ! Come dovrebbe ora essere grande il suo rimorso nel capire di aver così miseramente tradita la bella parte che la providenza gli aveva destinato. Io non intendo parlare dell'Italia – forse che i nostri fatti ci hanno meritato questo crudele abbandono. Ma era la santa causa dei popoli ch'egli non doveva mai abbandonare. Si combatte contro i tiranni, la grande persecuzione è cominciata. Scorre il sangue dei martiri e Pio IX non è coi poveri cogli oppressi con quelli che muoiono per la giustizia e per la verità. Egli invece si mette coi potenti e mangia il pane dei re. Oh il pane

---

ma conversation semblait froide, embarrassée, si, avec vous et avec d'autres, je ne donnais pas libre cours aux mots qui auraient révélé les sentiments gravés dans mon cœur, tout cela était dû à mon tempérament réservé, peu expansif et ouvert de prime abord ; c'était la conséquence d'une fâcheuse habitude contractée en vivant dans un pays qui n'est pas libre, nécessairement toujours au contact de personnes tantôt bavardes, tantôt malveillantes, tantôt fourbes, prêtes à interpréter les pensées les plus secrètes à partir d'un mot prononcé du bout des lèvres, d'un sourire, d'une colère mal dissimulée, et à en faire le sujet de calomnieuses accusations. » B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/1, Lettera 7.

<sup>96</sup> Au sujet des rapports entre le Pape et les mouvements libéraux et patriotes, voir *infra*, chapitre 10, A-3, p. 452 et suivantes.

<sup>97</sup> Nadia Maria Filippini a souligné l'importance de l'élection de Pie IX dans la participation des femmes au mouvement patriotique : « Per tutte queste donne, non solo per quelle moderate o filo-guelfe, il 1846 è un *anno mirabilis* : l'elezione di Pio IX al soglio pontificio suscita grandi speranze, rinfocolate dalle sue prime iniziative che alimentano il mito del papa "liberale e nazionale", pronto a porsi alla guida dell'indipendenza italiana, proprio come negli auspici del Gioberti. Un mito destinato a far presa in particolare sulle donne "abituata da sempre a considerare la religione e il clero come punti cardinali del proprio essere e agire". Anche questo è un elemento che contribuisce a sollecitare la partecipazione delle donne: lo prova l'entusiasmo con cui molte salutano questo evento, osannando la figura del papa e paragonandolo a Cristo. » N. M. FILIPPINI, « Donne sulla scena politica : dalle Municipalità del 1797 al Risorgimento », in *Donne sulla scena pubblica. Società e politica in Veneto tra Sette e Ottocento*, a cura di Nadia Maria Filippini, Milano : FrancoAngeli, 2006, p. 110. Signalons qu'à Udine un monument à Pie IX est érigé dans la cathédrale pour remercier le nouveau Pape d'avoir redonné, en nommant Zaccaria Bricito archevêque, sa dignité au siège épiscopal de la ville alors que son prédécesseur, Grégoire XVI, en avait réduit l'importance. Cf. M. FLORES, *Il Friuli. Storia e Società*, vol. 1, *Dalla caduta della Repubblica di Venezia all'Unità d'Italia*, op. cit., p. 11-112.

del bombardatore intriso nelle lagrime e nel sangue dei sudditi deve far male al vicario di Cristo. »<sup>98</sup>

Le passage cité met en évidence l'échec du Pape dans le dessein de Dieu de libérer les peuples ce qui la convainc qu'il y a incompatibilité entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel<sup>99</sup>. Elle poursuit sa lettre en soulignant que l'année qui s'achève s'était ouverte avec un grand espoir, que deux noms irradiant la gloire resplendissaient devant leurs yeux mais qu'ils se sont obscurcis. Elle fait sans doute allusion, en plus du Pape, au roi Charles-Albert de Savoie qui a perdu la première guerre d'indépendance et a dû signer l'armistice de Salasco avec l'Autriche au mois d'août. Caterina Percoto ne semble pas être favorable à la solution modérée d'un royaume d'Italie constitué autour du Roi de Piémont-Sardaigne. Elle déclare en effet qu'elle n'a jamais eu confiance en Charles-Albert, mais elle avoue qu'elle le préfère au roi Ferdinand, cet « homme qui a bombardé Naples » qu'elle abhorre en raison de sa cruauté<sup>100</sup>. Elle conclut en déclarant que désormais l'impulsion est donnée : il peut certes manquer des hommes mais ce n'est pas pour autant que « la roue s'arrêtera de tourner »<sup>101</sup>. La fin de la lettre montre qu'elle est encore optimiste quant à l'issue de la question italienne, elle pense que le mouvement lancé ne peut pas être interrompu. Cet espoir repose sans doute sur la résistance de la République vénitienne au siège autrichien.

Quant à Mazzini, Caterina Percoto considère avec circonspection son arrivée à Rome (5 mars 1849) lorsqu'elle commente dans une lettre à Prospero Antonini :

<sup>98</sup> « Et Pie IX ? Si la vérité pouvait parvenir jusqu'à lui ! Que son remords serait grand aujourd'hui s'il comprenait qu'il a si misérablement trahi le beau rôle que la providence lui avait assigné. Je ne veux pas parler de l'Italie – peut-être que nos actions nous ont fait mériter ce cruel abandon. Mais c'était la sainte cause des peuples qu'il ne devait jamais abandonner. On combat contre les tyrans, la grande persécution a commencé. Le sang des martyrs coule et Pie IX n'est pas avec les pauvres, les opprimés, ceux qui meurent pour la justice et la vérité. Au contraire il se range du côté des puissants et mange le pain des rois. Oh ! le pain du bombardier trempé dans les larmes et le sang de ses sujets doit être mauvais pour le vicaire du Christ. » B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/1, Lettera 8. La citation montre l'utilisation du lexique religieux pour parler de la cause italienne, ce qui est commun aux textes du « canon *risorgimentale* » étudiés par Alberto Banti. Cf. A. M. BANTI, *La nazione del Risorgimento. Parentela, santità e onore alle origini dell'Italia unita*, Torino : Einaudi, 2006, p. 121-128. Cela montre que Caterina connaissait au moins certains textes patriotiques puisqu'elle en reprend le langage. Voir à ce sujet le chapitre 11 : « Réception et transmission du discours patriotique contemporain ».

<sup>99</sup> Elle se manifestera en particulier dans la « *Novella umoristica* » que Caterina composera en 1857.

<sup>100</sup> « Io non ebbi mai fede in C.A. ma piuttosto di quelle sciagurate questioni avrei voluto sentire che tutta Italia si fosse data a lui e Dio mi perdoni la bestemmia piuttosto che si fosse gettata tutta intera fra le braccia cruenta dell'abborrito bombardatore di Napoli. » B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/1, Lettera 17.

<sup>101</sup> « L'anno che ora tramonta l'abbiamo cominciato con una bella speranza. Due nomi ci splendevano dinanzi agli occhi raggianti di gloria e si sono entrambi offuscati. Ma oramai l'impulso è dato, possono mancare gli uomini ma non per questo la ruota si arresterà. » B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/ I/1, Lettera 8.

« Ho veduto sui giornali annunciato l'arrivo a Roma di Mazzini. Dio voglia che per giovare alla causa italiana egli invece non la precipiti – forse ch'io sono in errore comunque sia confesso che mi sarebbe stato caro il sentire che il grande agitatore fosse entrato invece nel Regno di N. – Forse pure confesso che l'assassinio di Rossi e quel pugnale appeso in volto alla Madonna mi hanno fatto male al cuore. »<sup>102</sup>

Elle craint en effet que, là-bas, il ne fasse sombrer la « cause italienne » au lieu de la servir. Ses réticences semblent liées à l'assassinat du ministre de la justice Pellegrino Rossi : l'émeute qui s'ensuit a conduit à la désertion du Pape qui s'est réfugié à Gaète. La jeune femme, bien que consciente de la nécessité de prendre les armes pour libérer la nation italienne<sup>103</sup>, manifeste ici son horreur de la violence lorsqu'il s'agit d'assassinat politique. Elle ajoute en revanche qu'elle aurait préféré que Mazzini débarque à Naples, où, rappelons-le, Ferdinand II a sévèrement réprimé les mouvements insurrectionnels. Sans doute le fait que la République romaine ait été proclamée (8 février 1849) rend-t-elle, à ses yeux, sa présence inutile dans la ville éternelle. Il semble donc que, pour elle, Mazzini soit avant tout un « grand agitateur » – ainsi qu'elle le désigne dans sa lettre – capable de provoquer une insurrection dans le Sud, ce qui permettrait de servir la cause nationale qui, en ce printemps 1849, connaît un sursaut. En effet, la proclamation de la République romaine le 8 février, et la décision du parlement piémontais de reprendre la guerre contre l'Autriche le 2 mars, suscitent à nouveau l'espoir et l'enthousiasme des patriotes. Caterina Percoto suit de loin les événements grâce aux lettres que lui envoie Prospero Antonini alors à Rome, comme bon nombre de patriotes<sup>104</sup>. À l'évocation de l'enthousiasme des citoyens de la République romaine, elle répond par les souffrances des Frioulans qui subissent les abus de pouvoir de l'armée autrichienne<sup>105</sup>. Les lettres de la

<sup>102</sup> « J'ai vu dans les journaux l'annonce de l'arrivée de Mazzini à Rome. Dieu veuille que pour servir la cause italienne il ne la fasse pas au contraire sombrer – je suis peut-être dans l'erreur mais j'avoue qu'il m'aurait été cher d'entendre que le grand agitateur était plutôt entré dans le royaume de N[aples]. – C'est peut-être aussi, je l'avoue, que l'assassinat de Rossi et ce poignard suspendu au visage de la Madone m'ont chagrinée. » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3, Lettera 7. Il s'agit de Pellegrino Rossi, nommé chef du gouvernement romain en septembre 1848, ennemi des républicains, assassiné le 15 novembre 1848, jour de la réouverture du Parlement, dans le palais de la Chancellerie. Il fut poignardé par des conjurés appartenant à la légion romaine de volontaires ayant combattu à Vicenza en mai 1848 pour la libération de la Vénétie. Cf. G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 3, *La rivoluzione nazionale*, 3e éd., Milano : Feltrinelli, 1995, p. 322.

<sup>103</sup> Cf. citation ci-après.

<sup>104</sup> Giorgio Candeloro signale en effet l'arrivée d'un certain nombre de patriotes à Rome dès décembre 1848. Cf. G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 3, *La rivoluzione nazionale*, op. cit., p. 340.

<sup>105</sup> « Fra il tripudio delle feste popolari e la vita e l'entusiasmo di Roma riscossa eccovi una lettera della povera Caterina. Forse che nella gioia e nelle speranze di cui ora voi dovete aver pieno il cuore ella vi giugnerà come una triste stonatura. Ci ho pensato anch'io e non volevo scrivervi ma oggi minacciata d'una perquisizione domiciliare riparando le mie carte mi son venute in mano le vostre lettere, quelle lettere dove c'è tanta parte del bene che voi mi avete fatto e ho sentito un irresistibile desiderio di mandarvi un saluto. O mio amico dopo che non ci siamo veduti quante lagrime e quanto sangue ! Hanno funestato anche la pace dei campi ne si può più fare un passo in questo povero paese senza incontrare le vestigia della loro barbarie ed ascoltare i gemiti delle vittime che li maledicono. » B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/1, Lettera 16.

jeune femme se teintent de mélancolie : elle se sent seule car ses amis sont en exil, isolée des grands événements qui se jouent dans la Péninsule ; elle est en outre souvent malade et continue à être inquiétée par la police autrichienne. En effet, elle se plaint tantôt de devoir cacher ses lettres et autres papiers personnels car la menace d'une perquisition pèse sur sa maison<sup>106</sup>, tantôt de craindre que la police ne lise son courrier et ne retienne certaines de ses lettres<sup>107</sup>. Mais le canon de Venise qui résiste encore et les lettres amies qu'elle reçoit la réconfortent<sup>108</sup> et, alors que les hostilités reprennent, elle retrouve l'espoir d'un triomphe de la cause nationale et souhaite ardemment que les Frioulans se rachètent en combattant aux côtés de « leurs frères » italiens. Ainsi écrit-elle à son correspondant ces mots :

« Qualunque sia l'esito delle vicende presenti, io non le posso credere senza frutto per l'Italia. Intanto si è fatto altamente sentire il grido di libertà ; in ogni angolo si discorre di diritti. Questa parola è formidabile, efficacissima, e state pur certo ci educerà. Non sono però mancati i traditori, né i vili ! Ma se oppressione non avesse mirato a corromperci, si avrebbe potuto sopportarla ed aspettare che il lento progresso dei popoli maturasse ciò che ora si è voluto affrettare coll'armi. Ci siamo dunque levati così come eravamo con tutte le debolezze, con tutte le piaghe che ci ha inflitte il tristo reggimento cui fummo per tanti anni condannati. Dunque le nostre colpe sono del nemico. Piangiamole pure sì, ma non per odiare i fratelli, e scorati ritrarci dall'impresa ; anzi i patimenti e i sacrifici ci crescano la operosità e l'affetto, e il nostro perdono sia grande come quello di Dio !! Mi vergogno di dire queste parole a voi, io che per così santa causa non ho saputo fare nulla, né patir nulla. Ma quando voi parlate di non più fare ritorno fra noi, io sento che se i migliori ci abbandonano, cotesto è un povero paese tradito. Che se si studia a' mezzi di alimentare la guerra d'insurrezione, perché saremo noi dimenticati, e non avremo chi ci istruisca e ci guidi ? Nella seconda fase del gran dramma italiano non dovrà dunque avere nessuna parte il Friuli ? Primo dei paesi rioccupati e più degli altri soggetto alla funesta influenza del suo malaugurato confine politico, forse sono pochi gli aiuti ch'esso può offrire ; ma non si misuri quello che potrebbe fare da quello che fece. Oltreché in questi pochi mesi la sua educazione politica è grandemente progredita, e il popolo è giunto a piantarsi nel cuore come dogma sacrosanto alcune verità che per lo innanzi ignorava. Bisogna poi convenire che fra tanti errori commessi, questo Friuli non è stato adeguatamente conosciuto ne valutato, e che si sono trascurati molti de' suoi mezzi. Siamo poveri, ci mancano armi e chi ne diriga ; ma disperazione e furore non mancano. »<sup>109</sup>

<sup>106</sup> Cf. citation à la note précédente.

<sup>107</sup> « Mando anche oggi in posta e sarà purtroppo come al solito inutilmente - sappiate che da qualche tempo mi si usa la vile sopraffazione di aprirmi tutte le lettere ed anche più d'una mi fu trattenuta. Per questo io vi suggeriva l'indirizzo che dovete aver veduto nell'ultima mia. » B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/1, Lettera 10.

<sup>108</sup> « Nella malinconia della mia vita presente io mi sento morto il cuore e non ho che il rimbombo del cannone e l'arrivo d'una lettera d'amici che me lo facciano rivivere e palpitare ancora di speranza. » B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/1, Lettera 17.

<sup>109</sup> « Quelle que soit l'issue des événements présents, je ne peux pas croire qu'ils ne porteront aucun fruit pour l'Italie. En attendant, le cri de la liberté a retenti ; partout on parle de nos droits. Ce formidable mot a une efficacité redoutable, et, soyez en certain, il nous éduquera. Pourtant nous n'avons pas manqué de traîtres et de lâches ! Mais si l'oppression n'avait pas visé à nous corrompre, nous aurions pu la supporter et attendre que le lent progrès des peuples fasse mûrir ce qu'on a voulu hâter avec les armes. Nous nous sommes donc levés, tels que nous étions, avec toutes nos faiblesses, avec toutes les blessures, infligées par le mauvais gouvernement auquel nous fûmes condamnés pendant de nombreuses années. Nos fautes

L'idée d'une nécessaire libération de l'Italie de la domination étrangère et de la fraternité qui lie les Italiens entre eux, tout comme les notions de liberté et de droit ainsi que la participation du peuple à la cause nationale montrent que, tout comme son ami Francesco Dall'Ongaro, Caterina Percoto fait partie des *democratici* de sensibilité mazzinienne. Ceci est confirmé par les poésies *risorgimentali* que l'on trouve dans ses papiers conservés à la *Biblioteca Civica* d'Udine, parmi lesquelles figurent des vers de l'intellectuel triestin clamant « viva l'Italia unita ! / via lo straniero e i re » ou encore « Il popolo a Carlo Alberto » de Arnaldo Fusinato<sup>110</sup>.

Les espoirs du printemps sont toutefois vite déçus et l'été 1849 est sombre pour tous les patriotes italiens. En effet, dès le début de juillet les troupes françaises occupent Rome ; à la fin du mois, le duc Léopold II, de retour à Florence, rétablit un gouvernement réactionnaire en Toscane, enfin, au début du mois d'août, le Piémont signe avec l'Autriche la paix de Milan qui réaffirme la domination autrichienne sur la Péninsule.

Pour Caterina, ce mois d'août est marqué par un double deuil : un deuil personnel, familial, lorsque son frère Giuseppe, alors âgé de 29 ans, décède le 11 du mois<sup>111</sup> ; un deuil symbolique, patriotique, lorsque, onze jours plus tard, Venise, bombardée sans relâche par les Autrichiens depuis fin juillet, capitule, mettant définitivement un terme au mince espoir restant d'une possibilité de rachat de la nation italienne.

---

sont donc imputables à l'ennemi. Déplorons-les si nous voulons, mais pas pour haïr nos frères, et nous retirer de l'entreprise, découragés ; que les souffrances et les sacrifices accroissent notre activité et notre affection, et que notre pardon soit aussi grand que celui de Dieu !! J'ai honte de vous dire ces mots moi qui n'ai rien su faire ni supporter pour une cause si sainte. Mais quand vous parlez de ne plus revenir parmi nous, je sens que, si les meilleurs nous abandonnent, ce pays est un pauvre pays trahi. Car si l'on étudie les moyens d'alimenter la guerre d'insurrection, pourquoi serions-nous oubliés et n'aurions-nous pas quelqu'un qui nous instruit et qui nous guide ? Dans la seconde phase du grand drame italien, le Frioul ne devra donc jouer aucun rôle ? Premier des pays à nouveau occupés et plus que les autres soumis à l'influence funeste de sa malheureuse frontière politique, les aides qu'il peut offrir sont peut-être modestes, mais qu'on ne mesure pas ce qu'il pourrait faire à l'aune de ce qu'il a fait. En outre, pendant ces quelques mois, son éducation politique a grandement progressé, et le peuple est parvenu à enraciner dans son cœur, comme s'il s'agissait d'un dogme sacré, certaines vérités qu'il ignorait auparavant. Il faut aussi convenir que parmi toutes les erreurs commises, ce Frioul n'a jamais été connu ni évalué de manière adéquate et que l'on a négligé bon nombre de ses moyens. Nous sommes pauvres, nous manquons d'armes et de dirigeants, mais le désespoir et la fureur ne manquent pas. » B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/1, Lettera 11. Cette lettre répond à une longue lettre de Prospero Antonini du 20 août 1848 dans laquelle il raconte son départ d'Udine à l'annonce de la capitulation de la ville, le mauvais accueil qu'on lui a réservé à Venise, les Udinois étant accusés de trahison, son exil à Florence en passant par Bologne. Cette lettre a été publiée par Elena Isabella Minelli. Cf. E. I. MINELLI, *Caterina Percoto, op. cit.*, p. 130-134. Signalons une faute récurrente chez l'écrivaine : l'emploi de l'auxiliaire « avere » avec un verbe servile suivi d'un verbe réfléchi qui nécessiterait l'emploi de l'auxiliaire « essere ».

<sup>110</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4104/15.

<sup>111</sup> Elle confie son malheur à Dall'Ongaro dans une lettre qu'elle lui écrit au mois de septembre : « È destino che noi dobbiamo sempre piangere... A tante sventure pubbliche si è ora aggiunta per me una domestica. Mio fratello Beppo in tre soli giorni di malattia (la migliare) è spirato agli 11 dello scorso mese fra le mie braccia. – Vi lascio pensare come siamo desolati. Morire a 29 anni fra gli spasimi di un delirio che avrò sempre presente... e ora vi scrivo dalla mia finestra dove guardo al cimitero... » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3.



L'écrivaine frioulane reprend alors sa plume et transpose les douloureux événements que le Frioul et la Vénétie viennent de traverser dans une longue nouvelle intitulée *La coltrice nuziale*<sup>112</sup> qui s'achève elle aussi sur une note de deuil. Elle sera publiée dans les *Appendici* du journal turinois « La Concordia » dirigé par Lorenzo Valerio en septembre-octobre 1850.

Après l'échec du *biennio* révolutionnaire, Caterina Percoto devient-elle un point de référence pour les patriotes frioulans et en particulier udinais ? Voici comment est présentée l'ambiance patriotique régnant dans la maison des comtes Percoto, dans un article du journal « La Patria del Friuli » du 27 novembre 1931 qui rend compte du témoignage d'Adonide Percoto, neveu garibaldien de Caterina<sup>113</sup> :

« Nella casa paterna di San Lorenzo di Soleschiano, dove egli trascorse gli anni della adolescenza e della gioventù, l'odio contro l'Austria era mantenuto vivo, come una fiamma che nessun rovescio di fortuna poteva spegnere. Quella casa era uno dei fortissimi morali contro lo straniero, come ve n'erano moltissimi nel Friuli dell'epoca ; ma nella casa padronale di San Lorenzo la fiamma dell'indipendenza e della libertà era affidata alle mani sicure di una donna di altissimo sentire e di indomita energia : Caterina Percoto – zia del giovinetto Adonide – la quale dal suo rifugio campestre combatteva con la penna per il proprio paese. Dai giornali di Venezia e di Milano, dopo il '50, attraverso la parola di Caterina Percoto, l'Italia poteva ascoltare la vera voce dei veneti dominati dall'Austria. E questa sua opera non era priva di pericoli e di peripezie. La battagliera scrittrice dovette anche, ricorda il nipote, stare nascosta per un mese, poiché la polizia austriaca la ricercava ovunque, incolpandola di aver scritto un articolo nel quale si denunciavano i soprusi, le violenze e le ruberie che si erano impunemente permessi in danno dei patrioti di Treviso. »<sup>114</sup>

<sup>112</sup> Romano Vecchiet signale que la B.C.U. possède une transcription manuscrite du texte faite par Bernardo Concianini datant de 1849. Il pense que la nouvelle a été composée entre la fin de 1848 et le début de 1849. Cf. R. VECCHIET, « I treni di Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 107. Si la nouvelle a pu être commencée à cette période, son final, qui exprime le désespoir de la protagoniste Cati après la chute de la République vénitienne, ne peut qu'être postérieur au 22 août 1849.

<sup>113</sup> Il s'agit en réalité du fils de son neveu Gustavo et petit-fils de son frère Domenico. L'article fait une confusion entre le père, soldat garibaldien, et le fils, qui raconte les souvenirs de son père, au nombre des volontaires garibaldiens pour la libération de la Vénétie en 1866.

<sup>114</sup> « Dans la maison paternelle de San Lorenzo di Soleschiano, où il passa son adolescence et sa jeunesse, la haine contre l'Autriche était entretenue, comme une flamme qu'aucun revers de fortune ne pouvait éteindre. Cette maison était l'un des bastions moraux contre l'étranger, comme il en existait de très nombreux dans le Frioul de l'époque. Mais dans la maison de maître de San Lorenzo, la flamme de la liberté et de l'indépendance était placée entre les mains sûres d'une femme aux sentiments très élevés et à l'énergie indomptable : Caterina Percoto – tante du jeune Adonide – qui, depuis son refuge champêtre, combattait pour son pays avec sa plume. Après 1850, l'Italie pouvait entendre, dans les journaux vénitiens et milanais, la vraie voix des Vénètes dominés par l'Autriche à travers les mots de Caterina Percoto. Et son activité n'était pas exempte de dangers et de péripéties. L'écrivaine combative dut même – se souvient son neveu – rester cachée pendant un mois car la police autrichienne la recherchait partout, l'accusant d'avoir écrit un article dans lequel on dénonçait les abus de pouvoir, les violences et les vols qui avaient impunément été commis au détriment des patriotes de Trévise. » Étant donné que dans l'article « Non una sillaba oltre il vero » il n'est nullement question des patriotes de Trévise, il semblerait, si l'on en croit cette citation, qu'il existe un autre article de l'écrivaine dénonçant les exactions commises par l'Autriche contre des patriotes.

Il convient de considérer avec circonspection ces quelques lignes car les faits sont racontés à travers le prisme de la mémoire d'un témoin qui n'est même pas direct et dans un style célébratif typique du *Risorgimento*. Signalons notamment que, contrairement à ce qui est sous-entendu, les nobles frioulans étaient en majorité fidèles à l'Autriche. D'ailleurs, dans une lettre qu'elle écrit à Francesco Dall'Ongaro le 4 novembre 1850, l'écrivaine frioulane se plaint de l'ambiance réactionnaire qu'elle est alors contrainte de subir :

« Qui siamo inondati da giornali cattolici di ogni calibro e il nostro clero che avidamente li legge e con tutto zelo procura di difenderli, va diventando ogni giorno meno cattolico. Voi riderete, ma intanto alla consueta ignoranza, si aggiugne una viltà di fatti che fa proprio compassione. Immaginatevi che mi tocca spesso d'incontrarmi con degli imbecilli tali, che tremano di V. come se fosse un eretico e nel nostro Seminario sono giunti perfino a lacerare il suo giornale dichiarandolo protestante. Se Dio non ci aiuta, amico, l'Orco deve in breve ricomparire, e voglia il cielo che con lui non tornino in voga anche i roghi. A Soleschiano abbiamo adesso in villeggiatura la contessa Brazzaco. Se sentiste come ci racconta le cose di Roma, ella che le ha vedute co' suoi occhi stando a Napoli !... Discussioni sulla scomunica, difese a Pio IX che ci paragona nientemeno che al magno Gregorio, elogi a' francesi, panegerico al Borbone... Vi assicuro ch'io vivo in un'atmosfera proprio beata ! »<sup>115</sup>

Caterina dénonce avec ironie ce clergé frioulan qui « devient chaque jour moins catholique », dans le sens où il renie ce qu'elle appelle ailleurs les « vérités », à savoir l'existence d'une nation italienne qu'il faut réunifier selon la volonté divine, ainsi que les valeurs évangéliques d'amour de son prochain et de fraternité, et elle s'empporte contre l'ignorance des prêtres qu'elle compare aux superstitions populaires (ogres et sorcières). Si elle est profondément croyante, Caterina Percoto prône en effet un catholicisme réformé, plus proche de la leçon originelle des Évangiles, tourné vers l'élévation morale et spirituelle de chacun et non vers les questions temporelles qui, à son avis, ne sont pas du ressort du Pape. Elle se moque également du témoignage de la comtesse Brazzaco sur les événements romains, témoignage qui ne peut être crédible puisqu'elle se trouvait à Naples, chez ce roi Bourbon dont elle fait le panégyrique alors qu'il a montré toute la

<sup>115</sup> « Ici, nous sommes inondés de journaux catholiques de toutes sortes, et notre clergé qui les lit avec avidité et les défend avec zèle devient chaque jour moins catholique. Vous allez rire mais, en attendant, à l'ignorance habituelle s'ajoutent des bassesses qui font pitié. Figurez-vous qu'il me faut souvent rencontrer des imbéciles tels qu'ils ont peur de V[alussi] comme s'il était un hérétique, et que, dans notre Séminaire, ils en sont même arrivés à déchirer son journal après l'avoir décrété protestant. Si Dieu ne nous vient pas en aide, mon ami, l'Ogre fera bientôt sa réapparition, et plaise au Ciel que, avec lui, les bûchers ne reviennent pas à la mode. La comtesse Brazzaco est actuellement en villégiature à Soleschiano. Si vous l'entendiez nous raconter les événements de Rome, elle qui les a vus de ses propres yeux en étant à Naples !... Ce sont des discussions sur l'excommunication, des plaidoeries pour Pie IX qui est comparé rien de moins qu'au grand Grégoire, des éloges des Français, des panégyriques des Bourbons... Je vous assure que je vis dans une atmosphère vraiment bénie ! » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3, Lettera 67. L'initiale V. désigne sûrement Pacifico Valussi qu'elle a précédemment évoqué dans la lettre.

cruauté dont il était capable en écrasant violemment les révolutionnaires du Royaume des Deux Siciles. Elle développera ces thèmes – critique de ce qu'elle considère comme de l'anticatholicisme de la part des cléricaux réactionnaires et déformation des événements de la République romaine – dans une « *Novella umoristica* » rédigée en 1857<sup>116</sup>.

Malgré les risques encourus à cause de la surveillance vigilante de la police autrichienne, Caterina Percoto continue d'agir en faveur de la cause nationale. Et elle ne se contente pas d'écrire pour dénoncer l'occupation autrichienne et encourager les jeunes frioulans à combattre pour la cause italienne, mais il semble qu'elle s'implique aussi autrement dans la lutte, comme nous le verrons plus loin. Voici ce que Tiberio Roberti rapporte au sujet du gouvernement autrichien :

« Questo infatti, conscio dei sentimenti patriottici che si annidavano nell'animo di lei, e che si manifestavano implicitamente anche nei suoi scritti, la molestò con misure poliziesche, tenendola d'occhio, intralciandone la corrispondenza, procurandole altre noje, che l'Austria sapeva ben usare con chi faceva mostra di patriottismo. »<sup>117</sup>

Et en effet Caterina se plaint régulièrement à ses amis, surtout à partir de la deuxième moitié des années 50, lorsque la censure se durcit<sup>118</sup>, que son courrier est ouvert et lu par la police<sup>119</sup> ou que certaines lettres ne parviennent pas à leurs destinataires, ce qui accroît son isolement et la désespère. Voici ce qu'elle écrit à Prospero Antonini entre la fin de l'année 1858 et le début de l'année suivante :

« La vostra cara lettera impostata a Pordenone che non mi faceva nessun cenno di quella ch'io vi ho scritta subito che seppi la improvvisa ed inaspettata partenza mi fece sospettare che la nostra corrispondenza fosse intercettata. Questo dubbio s'accrebbe quando non ricevetti nessuna vostra risposta a due altre mie posteriori e divenne poi certezza allorché seppi come per telegrafo da Milano veniva imposto alla posta di Palma di consegnare credo alla polizia una a me diretta da Torino che conteneva non si sa che stampiglia che io non ho

<sup>116</sup> Voir *infra*, chapitre 10, A, p. 444 et suivantes.

<sup>117</sup> « Ce dernier, en effet, conscient des sentiments patriotiques qui couvaient dans son esprit et qui se manifestaient implicitement dans ses écrits, la tourmenta avec des mesures policières, la surveillant, entravant sa correspondance, lui causant d'autres ennuis dont l'Autriche savait faire bon usage envers ceux qui faisaient preuve de patriotisme ». T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite, op. cit.*, p. 13.

<sup>118</sup> On constate en effet un durcissement de la censure vers 1855 avec un retour en force des réactionnaires cléricaux. Voir *infra*, chapitre 10, p. 454 et suivantes.

<sup>119</sup> Dans la lettre qu'il lui écrit le 17 octobre 1857, Prospero Antonini évoque le fait que la précédente lettre qu'il lui avait envoyée ait été lue et annotée par la police autrichienne : « L'ultima mia 18-9 io non l'avevo di certo cosparsa oltre il bisogno di virgolette nere, e men che meno di rosse. Ma il fenomeno senza ricorrere al soprannaturale è facile a spiegarsi quando sappiamo esistere una *Loggia postale* o *Gabinetto nero* dove si viola impunemente il segreto epistolare, e si ricopiano tutto, o in parte le lettere dei privati. Anche quelle che gli sgherri di Cesare anni sono mi portarono via, quando più tardi le riebbi, erano qua e colà lineate in sanguigno. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/IV, Lettera 42.

ancora potuto tenere. Aggiungete che dalla pubblicazione del mio libro all'in poi la posta di Palma non ebbe più lettere per me. »<sup>120</sup>

Dans une autre lettre datant probablement de la même période, elle lui raconte le piège que la police autrichienne a tendu à leur amie commune, la comtesse Lucia Asquini<sup>121</sup>, qui sert d'intermédiaire entre eux pour contourner la surveillance policière :

« Ella per la posta non mi scrive mentre le lettere vanno indubitatamente alla polizia. E a causa della stagione cattiva e de suoi molti impicci ci vediamo così di rado che basta dirvi che non ci siamo vedute mai ancora dopo ritornata, gli è solamente quando voi le mandate una lettera che la buona Lucia o presto o tardi trova il modo di farmela recapitare per mano sicura. Ma un accidente toccatole l'ultima volta la rende adesso assai giudiziosa. Immaginatevi che fu a farle visita un tale il quale le chiese se avesse qualche lettera per me mentre egli veniva a S. Lorenzo a trovarmi. La Lucia aveva appunto la vostra e fu lì per consegnargliela quando un'ispirazione improvvisa la trattenne e rispose ch'ella era solita a scrivermi per la posta. Seppe da poi che l'officiosa persona era proprio un incaricato dalla polizia e che facilmente avrebbe portato la lettera a tutt'altri che a me. »<sup>122</sup>

Quant à Carlo Tenca, il a mis en place le stratagème suivant – que nous rapporte Pietro Bonini – pour soustraire à la censure les lettres qu'il envoie à Caterina : il lui écrit sur « un papier très léger et fin » qu'il glisse ensuite à l'intérieur de l'exemplaire du « *Crepuscolo* » destiné à son amie<sup>123</sup>. Soulignons que la surveillance policière s'accroît encore après la

<sup>120</sup> « Votre chère lettre postée à Pordenone qui ne faisait aucune allusion à celle que je vous ai écrite dès que je fus informée de ce départ soudain et inattendu, me fit soupçonner que notre correspondance était interceptée. Ce doute s'accrut quand je ne reçus aucune réponse à deux autres lettres que j'écrivis ensuite, et devint une certitude lorsque je sus comment, par un télégramme venu de Milan, on avait imposé à la poste de Palma de remettre à la police, je crois, une lettre qui m'était adressée depuis Turin et qui contenait je ne sais quelle feuille imprimée que je n'ai pu encore obtenir. Ajoutez à cela que depuis la publication de mon livre, la poste de Palma n'eut plus aucune lettre pour moi. » Nous n'avons pu déterminer de quel départ il s'agissait. B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/II/20, Lettera 1403.

<sup>121</sup> Nous savons peu de choses au sujet de cette femme si ce n'est qu'elle partage leur sentiment patriotique puisque Caterina raconte que, lors de la visite de l'Empereur François-Joseph I<sup>er</sup>, celle-ci a refusé de participer à la réception organisée à Udine pour l'occasion : « La Lucia A. anch'essa non ha accettato l'onore che le avevano offerto e il delegato poi dovette invece accettare la sua dimissione. » B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/7, Lettera 443 (8 mars 1857).

<sup>122</sup> « Elle ne m'écrivit pas par la poste alors que les lettres finissent indéniablement dans les mains de la police. Et, à cause de la mauvaise saison et de ses nombreux embarras, nous nous voyons si rarement que, pour tout vous dire, nous ne nous sommes pas encore revues depuis mon retour. Il n'y a que quand vous lui envoyez une lettre que la bonne Lucia trouve tôt ou tard une manière de me la faire remettre par un moyen sûr. Mais elle est devenue à présent très prudente à cause d'un incident qui s'est produit la dernière fois. Figurez-vous qu'un homme vint lui rendre visite et lui demanda si elle avait une lettre pour moi puisqu'il venait me voir à San Lorenzo. Lucia avait justement votre lettre et fut sur le point de la lui donner quand une inspiration soudaine la retint. Elle répondit qu'elle avait l'habitude de m'écrire par la poste. Elle apprit par la suite que cette personne officieuse était précisément mandatée par la police et qu'elle aurait bien entendu remis la lettre à tout autre que moi. » B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/7, Lettera 446.

<sup>123</sup> « In odio a lui (si sa di certo) la polizia austriaca violava il segreto della posta ; per la qual cosa scriveva egli alla Percoto, e gli riusciva l'artificio, su carta sottile e leggerissima, nascondendo poscia il biglietto tra le pieghe del fatidico *Crepuscolo* nel quale la Contessa era impavidamente collaboratrice. » P. BONINI, « Una lettera inedita di Carlo Tenca », in « Pagine Friulane », a. III, n. 1, 20 aprile 1890, p. 9.

parution des *Racconti*, publiés à Florence par Felice Le Monnier et, dans un premier temps, interdits en Vénétie par les autorités autrichiennes, d'après ce qu'en dit Carlo Tenca dans sa lettre du 7 septembre 1858<sup>124</sup>.

Un autre problème auquel se trouve confrontée notre auteure est celui de l'obtention d'un passeport lorsqu'elle souhaite se rendre en dehors du Royaume de Lombardie-Vénétie. Là encore elle est obligée d'avoir recours à la ruse pour ne pas être ennuyée par les autorités. Par exemple, en mai 1861, elle est invitée à se rendre à Florence chez son amie Marina Baroni. « Comment refuser une invitation si cordiale, si affectueuse ? Comment résister à l'envie de voir Florence avant de mourir ?... »<sup>125</sup> s'interroge-t-elle dans la lettre qu'elle écrit au comte Roberti le 28 mai. Mais surtout, comment faire pour le passeport ? Heureusement, sa belle-sœur Giulia propose de l'accompagner. Elle fera une demande de passeport à son nom et fera passer Caterina pour sa sœur.<sup>126</sup>

L'écrivaine se tient informée des événements qui se passent dans le reste de la Péninsule, et en particulier dans le Royaume de Piémont-Sardaigne, grâce aux lettres que lui envoie Antonini, émigré à Turin. Comme les autres patriotes, elle est d'abord dans l'attente d'une éventuelle résolution diplomatique de la question italienne après la guerre de Crimée (1853-56)<sup>127</sup>, puis, à cause des rumeurs d'alliance entre le Royaume de Piémont-Sardaigne et la France, d'une nouvelle guerre contre l'Autriche. Le 14 août 1858, après avoir évoqué l'entretien de Cavour avec Napoléon III à Plombières (20 juillet 1858), Prospero Antonini l'informe avec prudence des préparatifs pour la « libération de l'Italie », employant une métaphore séricicole :

<sup>124</sup> Cf. *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.* Ceci nous est confirmé par Caterina qui, le 4 mars 1859, écrit au comte Tiberio Roberti : « Che mai avrà Ella pensato di me nel non vedere nessuna risposta alla sua gentilissima lettera? Solamente coll'ultimo dell'anno mi fu consegnata assieme con molte altre, e con un libretto che mi inviava la cortesia del D<sup>f</sup> Chimmelli. / Credo che la proibizione del mio libro sia stata il motivo di questo singolare ritardo della posta, e siccome ora il libro si vende pubblicamente così anche le lettere escono di contumacia. » T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite*, *op. cit.*, p. 19.

<sup>125</sup> « Come non accettare un così cordiale, un così affettuoso invito? Come resistere al desiderio di vedere prima di morire Firenze?... » T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite*, *op. cit.*, p. 27.

<sup>126</sup> Cf. *ibid.* lettre citée ci-dessus p. 27 et lettre à Marina Baroni du 1<sup>er</sup> juin 1861 p. 28.

<sup>127</sup> Le 1er avril 1855 le Royaume de Piémont-Sardaigne était entré en guerre contre la Russie aux côtés des Anglais, des Français et des Ottomans. Ce fut l'occasion pour cet État d'apparaître comme un acteur nouveau au sein des relations internationales, en particulier après la victoire décisive remportée contre les Russes dans la vallée de la Tchernaïa le 16 août 1855 (cette victoire fut l'occasion pour le Piémont d'effacer l'humiliation subie à Novara en 1849). Cavour réussit alors à mettre à l'ordre du jour le 8 avril 1856 la question italienne lors du Congrès de Paris qui réunit les différents protagonistes de la guerre de Crimée. À la clôture de ce Congrès, le 16 avril, il remet aux autres puissances un Mémoire qui présente la position officielle de la monarchie de Savoie sur la question italienne. Cf. G. PÉCOUT, *Naissance de l'Italie contemporaine : 1770-1922*, p. 130-132.

« Pare che la impresa magnanima di liberare la Italia... dall'atrofia dei bachi recando nuovo seme dalle regioni asiatiche proceda a gonfie vele. I periodici francesi ne parlano ma qui si va un po' a riluto nel magnificare la buona riuscita della futura spedizione. »<sup>128</sup>

Au début de l'année 1859, c'est encore lui qui l'informe de l'arrivée à Turin de nombreux jeunes Italiens venus rallier les rangs de l'armée piémontaise pour défendre la cause nationale italienne<sup>129</sup>. Caterina participe indirectement à ce mouvement de convergence vers le Piémont. En effet, elle a donné une éducation patriotique à ses neveux et deux d'entre eux, Antonio et Giuseppe, entrent dans l'armée du Royaume de Piémont-Sardaigne après avoir été volontaires garibaldiens. Une lettre qu'Antonio écrit à sa tante le 7 mars 1861 nous apprend qu'en 1859, il faisait partie du corps des Chasseurs Alpains et participa aux batailles de Côme, Varese, Sanfermo, Tre Ponti et Stelvio. Il prit ensuite part à la seconde expédition de la campagne des Deux-Siciles et fut nommé Sergent après la bataille du Volturno (septembre-octobre 1860)<sup>130</sup>. Quant à son frère Giuseppe, il est Caporal dans le 38<sup>e</sup> Régiment de la Brigade de Ravenne et se trouve alors dans les Abruzzes<sup>131</sup>. En outre, en raison de son amitié connue avec Prospero Antonini, l'un des chefs les plus actifs de l'immigration vénète dans le Piémont, on vient s'adresser à elle quand on veut partir là-bas. C'est, par exemple, le cas du jeune baron Locatelli qui, désireux de s'installer à Turin, vient lui demander une lettre de recommandation pour le comte Antonini, réputé pour aider les Frioulans qui s'y exilent<sup>132</sup>. Elle saisit l'occasion qui se présente ainsi à elle

<sup>128</sup> « Il semble que l'entreprise magnanime de libérer l'Italie... de l'atrophie des vers à soie en faisant venir de la graine des régions asiatiques se déroule sans problème. Les journaux français en parlent, mais ici, on est un peu réticent à magnifier le succès de la future expédition. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/V, Lettera 53. C'est nous qui transcrivons. Il ne fait pour nous aucun doute que Prospero Antonini fait ici allusion à une future « expédition » guerrière des Français et des Sardes pour « libérer l'Italie » de l'Autriche et que les « vers à soie » ne sont là que pour éloigner le risque de censure (car l'élevage de vers à soie était par ailleurs l'un des thèmes de discussion récurrents dans leur correspondance). Signalons que Gino Di Caporaccio a relevé ce même genre de métaphore codée dans une lettre de 1866 : « Un lavoro segreto impegnava i patrioti e, tra le carte appartenute a Giovanni Battista Cella, si trovò questa lettera, dal contenuto misterioso, scritta a Pordenone il 1 giugno 1866, nella quale parlando di allevare bachi da seta si allude chiaramente all'ardito disegno di promuovere, come nel 1864, la formazione di bande armate. » G. DI CAPORACCIO, 1866. *La liberazione del Friuli*, Roma : Mundus, 1866, p. 59.

<sup>129</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/V, Lettera 56 (« Molta gioventù da tutte parti accorre per arruolarsi sotto i nostri vessilli e Garibaldi fu chiamato e interpellato se in caso di rottura avrebbe aderito a combattere nello esercito regio. ») ; Lettera 57 (« Dalla Toscana, dai Ducati, dalla Lombardia ogni giorno si vedono giungere dei volontarj i quali si arruolano nelle file dell'esercito. ») ; Lettera 58. C'est nous qui transcrivons.

<sup>130</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/4/X, Lettera 10.

<sup>131</sup> *Ibidem*.

<sup>132</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/1/7, Lettera 446. Marcello Flores signale en effet que : « [...] alcuni [degli esponenti dell'emigrazione friulana], tra cui lo stesso Antonini, si impegnavano in un'opera di aiuto ed educazione verso i giovani delle migliori famiglie friulane che sentimenti antiaustriaci, volontà di fuga e di avventura, insofferenza per un ambiente troppo provinciale, indirizzavano sempre più frequenti a Torino e più tardi a Milano. » M. FLORES, *Il Friuli. Storia e Società*, vol. 1, *Dalla caduta della Repubblica di Venezia all'Unità d'Italia*, op. cit., p. 153.

d'envoyer une lettre à son ami qui lui sera remise en mains propres, évitant toute censure policière. Après lui avoir parlé de cette visite, elle écrit :

« So che se potessi vi manderei tutti quelli che sono capaci di portare un'arma o di giovare in qualche maniera alla nostra causa, e credo che ognuno che espatrii e venga là giovi se non altro come dimostrazione... »<sup>133</sup>.

Nous sommes probablement à l'été 1860. Nous pensons en effet que la lettre date de juillet 1860, car dans une autre lettre, écrite peu après celle-ci et destinée à l'accompagner puisqu'elle parle du jeune homme qui a demandé une recommandation et qui se chargera de transmettre son courrier, elle constate qu'Antonini n'a pas encore reçu la nouvelle *Ridere per non piangere* qu'elle lui a envoyée, or nous savons que le 11 août 1860, il informe Caterina que la nouvelle en question est arrivée<sup>134</sup>. Si le traité de Villafranca a provoqué une terrible déception chez les patriotes vénètes, l'expédition de Garibaldi dans le Royaume des Deux-Siciles a sûrement réveillé leur espoir quant au sort de la Vénétie, d'où l'importance de continuer la lutte armée. Caterina Percoto considère également que l'émigration des Frioulans et Vénètes vers le Royaume de Piémont-Sardaigne constitue la « démonstration » de leur sentiment d'appartenir à la nation italienne et de leur volonté d'être unis à leurs frères Italiens. Elle conclut sa lettre en lui joignant un article initialement rédigé pour la « Gazzetta del popolo » de Milan mais qu'elle préfère voir publié – apparemment de manière anonyme – à Turin, « [leur] comité ayant recommandé le calme »<sup>135</sup>. Nous en déduisons deux choses : d'une part qu'il s'agit d'un article de nature politique susceptible de provoquer une certaine agitation, d'autre part que Caterina Percoto est en contact avec un comité secret local de patriotes. Nous connaissons en effet l'existence, dès 1859, de la section V du Comité politique secret qui était particulièrement active à Udine<sup>136</sup>. En outre, Nadia Maria Filippini rappelle que, après Villafranca, « dans les provinces vénètes, la perte de nombreux hommes et la détention d'un certain nombre d'autres, conduit justement les femmes à endosser un rôle central au sein des organisations politiques »<sup>137</sup>. L'existence d'un lien avec des comités secrets frioulans

<sup>133</sup> « Je sais que si je le pouvais je vous enverrais tous ceux qui sont capables de porter une arme ou d'être utiles de quelque manière que ce soit à notre cause, et je crois que chaque expatrié qui se rend là-bas sert au moins de démonstration. » B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/7, Lettera 446.

<sup>134</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/8, Lettera 517 et Ms 4108/1/VI, Lettera 64.

<sup>135</sup> « Giacché l'occasione di questo giovane Locatelli mi è propizia vi accludo un articoletto che avevo scritto per la *Gazzetta del popolo* di Milano ma che poi avendo il nostro comitato raccomandato quiete temetti che avesse perduto opportunità. Voi che siete in migliore bene se vi pare pubblicatelo senza peraltro altra firma che come sta segnato. » B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/7, Lettera 446.

<sup>136</sup> Cf. M. FLORES, *Il Friuli. Storia e Società*, vol. 1, *Dalla caduta della Repubblica di Venezia all'Unità d'Italia*, op. cit., p. 163 ; G. DI CAPORACCIO, 1866. *La liberazione del Friuli*, op. cit., p. 16.

<sup>137</sup> « Mentre in Lombardia le patriote, con in testa Felicita Bevilacqua La Masa, si mobilitano per sostenere le imprese garibaldine, nelle province venete, proprio la fuoriuscita di molti uomini e la

semble confirmée par l'« angoisse terrible » qu'elle dit, dans cette même lettre, avoir éprouvée à l'idée que « parmi les dernières personnes emprisonnées ne se trouve cet ange qu'est la pauvre Luigia Linusso »<sup>138</sup>. Or nous savons que cette jeune femme originaire de la Carnia fut « l'âme du Comité Secret de Tolmezzo, né comme tant d'autres en 1859 après l'armistice de Villafranca »<sup>139</sup>. Nous ne pensons cependant pas que, en raison de son isolement géographique à San Lorenzo, Caterina ait pu jouer un rôle actif dans un comité secret.

Nous savons encore qu'elle a aidé un jeune paysan déserteur, Antonio, à éviter d'être exécuté par l'armée autrichienne. Elle évoque la façon dont elle l'a sauvé dans un journal intime qu'elle tient en 1879 :

« Ad Antonio disertore sotto il governo austriaco io ho contribuito a salvare la vita. Volevano in sua vece far marciare il fratello ed egli per generosità di cuore veniva a darsi in mano all'Austria colla certezza d'esser fucilato pur di liberare il fratello innocente. Fui io che avvertita in secreto dal povero commissario M. M. come quest'era soltanto uno stratagemma per averlo in mano e che in capo a pochi mesi il fratello sarebbe stato libero allo stesso ma ch'egli invece l'avrebbero fucilato. Attraverso ai campi a notte bene inoltrata andai a persuaderlo di tornar subito nel suo nascondiglio e di non temere per il fratello. »<sup>140</sup>

Nous sommes loin de l'écrivaine qui, en 1844, reprochait au jeune réfractaire, protagoniste de la nouvelle homonyme, de ne pas se soumettre au devoir que la loi lui imposait ! À présent elle prend des risques en allant retrouver de nuit, à travers champ, le

---

detenzione di altri, portano le donne ad assumere un ruolo centrale all'interno delle organizzazioni politiche. » N. M. FILIPPINI, « Donne sulla scena politica : dalle Municipalità del 1797 al Risorgimento », *op. cit.*, p. 129-130.

<sup>138</sup> « Sono stata diversi giorni in un' angustia terribile per paura che fra gli ultimi imprigionati si trovasse quell'angelo della povera Luigia Linusso. » B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/7, Lettera 446. Caterina Percoto poursuit sa lettre en évoquant les différents pièges tendus par la police autrichienne à la jeune femme pour la compromettre.

<sup>139</sup> « Partecipò con passione al movimento per l'unità d'Italia e fu l'anima del Comitato Segreto di Tolmezzo, sorto come tanti altri nel 1859 dopo l'armistizio di Villafranca. » A. SECCO, « Donne di Carnia », in « Il Fogolâr Furlan di Milano », II trimestre 2011. L'article signale également que cette patriote friulane aida de nombreux jeunes gens à émigrer en Lombardie ou dans le Piémont pour s'enrôler dans l'armée en vue d'une reprise de la guerre de libération. Elle fut arrêtée par la police autrichienne le 20 mai 1860 et emprisonnée, puis, à la fin de l'année, autorisée à rentrer à Tolmezzo. Nous renvoyons également à l'article d'Irene de Spilimbergo sur le patriotisme des femmes dans le Frioul ; elle y évoque Luigia Linusso ainsi que d'autres femmes patriotes friulanes. I. DI SPILIMBERGO, « Il patriottismo delle donne friulane », in « La Panarie », a. IV, n. 22, luglio-agosto 1927, p. 204-212.

<sup>140</sup> « J'ai moi-même contribué à sauver la vie à Antonio, déserteur sous le gouvernement autrichien. Ils voulaient enrôler à sa place son frère, et lui, par générosité de cœur, allait se livrer à l'Autriche malgré sa certitude d'être fusillé pour libérer son frère innocent. C'est moi qui fut avertie par ce pauvre commissaire M. M. que ce n'était qu'un stratagème pour l'arrêter et que, d'ici quelques mois, de toute manière son frère serait libéré, alors que lui au contraire serait fusillé. Traversant les champs dans la nuit noire, j'allai le convaincre de retourner dans sa cachette et de ne pas craindre pour son frère. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4104/14. Signalons qu'au moment où elle écrit, Antonio, reconnaissant, est désormais à son service, de même que sa femme Teresa. Nous ne sommes pas parvenue à déchiffrer le nom de famille figurant dans le manuscrit.



déserteur pour le soustraire à l'armée autrichienne. Voilà pourquoi il nous semble pouvoir dire que le patriotisme de Caterina Percoto va au-delà des mots.

Mais son arme privilégiée demeure l'écriture et, au lendemain de Villafranca, elle déclare à son ami Carlo Tenca qu'« elle voudrait écrire beaucoup et de différentes façons jusqu'à ce qu'elle parvienne à faire voir toute l'horreur de [leur] condition présente »<sup>141</sup>. C'est ainsi qu'elle rédige la nouvelle *Gli Innocenti*<sup>142</sup>, parue à Milan anonymement car cela aurait été dangereux pour elle<sup>143</sup>, puis publiée sur le « Monito » de Livourne, ainsi que nous en informe Prospero Antonini dans une lettre du 7 octobre 1860<sup>144</sup>. Ce récit, qui fait l'éloge du roi Victor-Emmanuel II de Savoie, nous donne une indication quant aux idées politiques de Caterina Percoto à cette époque. Alors qu'en 1848 elle n'était pas favorable à une solution monarchique, il semble qu'à présent elle soutienne la réalisation d'une monarchie unitaire gouvernée par la maison de Savoie, ce qui est logique, étant donné qu'après 1859, la solution de Cavour s'est imposée.

C'est sûrement aussi à ce moment-là qu'elle compose le texte élégiaque intitulé *Il pianto di Venezia nel 1859*<sup>145</sup> et qu'elle rédige une suite aux lettres du *Giornale di mia zia* ayant pour décor le champ de bataille de San Martino à l'automne 1859<sup>146</sup>.

Le « magnifique portrait » que Garibaldi lui « avait envoyé de Caprera [en 1864] avec au bas une dédicace flatteuse de sa main »<sup>147</sup> est indéniablement une marque de reconnaissance de ce patriotisme qu'elle affiche. Elle l'accroche fièrement au mur de sa maison, ce qui lui vaudra, en dépit de son catholicisme manifeste, l'estime d'un capitaine italien, athée et fidèle garibaldien, qu'elle héberge chez elle en août 1866, lors de la troisième guerre d'indépendance (juin-août 1866)<sup>148</sup>. Plus tard, lorsque les idées du grand général divergeront trop des siennes, fâchée, elle cachera le tableau, puis se repentira de

<sup>141</sup> « Questo Signore che viene a Milano con un bel passaporto inglese e che desidera di fare la vostra conoscenza mi offre la cara occasione di scrivervi una riga. [...] Io certo gl'invidio il possesso della lingua inglese e la conoscenza di quegli uomini di Stato là, mentre vorrei scrivere tanto e in tanti modi finché giungessi a far vedere tutto l'orrore della nostra presente situazione. » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*, lettre du 2 novembre 1859.

<sup>142</sup> Voir *infra*, chapitre 10, p. 478 et suivantes.

<sup>143</sup> Nous le savons grâce à une lettre que Caterina Percoto écrit à Marina Baroni le 16 février 1868. En revanche nous ignorons dans quel journal la nouvelle est parue. Cf. T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite*, *op. cit.*, p. 49.

<sup>144</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/VI, Lettera 67.

<sup>145</sup> Voir *infra*, chapitre 10, B, p. 469 et suivantes.

<sup>146</sup> Voir *infra*, chapitre 10, p. 488 et suivantes.

<sup>147</sup> Voir citation *infra*, chapitre 3, p. 220. Il s'agit d'une lettre à Gioacchino Pompilj datée du 11 mars 1867 dans laquelle Caterina évoque la visite de Garibaldi à Udine le 1<sup>er</sup> mars 1867.

<sup>148</sup> « Qui, in casa, è stato due giorni malato un capitano. Ci si bisticciava un po' perché si dichiarava ateo, ma era il miglior galantuomo della terra. A me perdonava le mie credenze religiose, in grazia del ritratto di Garibaldi appeso alla parete, ché sotto Garibaldi egli aveva combattuto in Sicilia e n'era entusiasta. » *Agosto 1866. Lettere a Marina*, in *Sotto l'Austria nel Friuli 1847-1866. Racconti per i giovinetti, per il popolo, per i soldati. Dagli scritti di Caterina Percoto*, a cura di Eugenia Levi, *op. cit.*, p. 116.

son geste en apprenant que les dernières volontés de Garibaldi ne furent pas respectées après sa mort<sup>149</sup>.

Caterina Percoto, déjà marginalisée en tant que femme célibataire<sup>150</sup>, se retrouve, comme l'a relevé Giuseppe Marchetti, dans une position peu conventionnelle par rapport au milieu dont elle est issue, d'une part en devenant écrivain, ce qui constitue « un acte d'audace, une sorte de défi aux opinions et aux commentaires inévitables du très étroit monde culturel [frioulan] »<sup>151</sup>, d'autre part en raison de son appartenance au courant « irrédent », ce qui était « une autre preuve de hardiesse, ou mieux, un autre geste de défi, puisque l'aristocratie frioulane, attachée aux privilèges séculaires de caste, ne pouvait éprouver de sympathie, et en majorité n'en éprouvait pas, pour les nouvelles idées *risorgimentali* »<sup>152</sup>. Le caractère frondeur de l'écrivaine se manifeste également, comme nous l'avons vu, dans l'écriture de nouvelles patriotiques qui constituent un geste de provocation envers les autorités autrichiennes. Caterina, qui en est parfaitement consciente, plaisante même sur les risques encourus. Elle évoque ainsi sur un ton badin la possibilité de se retrouver en prison après avoir écrit une nouvelle anticléricale dans une lettre à Tenca datée du 20 décembre 1857<sup>153</sup>. Ce sont ces défis lancés à son milieu qui permettent à Caterina Percoto de sortir de sa condition de femme célibataire retirée à la

<sup>149</sup> « Un rimorso cocente mi ha tormentata a questi giorni. Avevo avuto il coraggio di giudicare ben severamente il nostro Eroe popolare e spaventata da certi suoi discorsi e da certe lettere mi ero corrucciata con lui in modo da nascondere il magnifico ritratto ch'egli volle regalarmi nel Po a piedi del quale aggiunse due righe di suo pugno che ne accrescono il valore. Quel testamento che con ingiustizia crudele non vogliono adesso rispettare mi ha rivelato il suo cuore e mi dolgo della mia arroganza. » écrit-elle le 15 juin 1882. B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/11, Lettera 750. Dans son testament, Garibaldi avait souhaité la crémation de son corps, mais à la demande du ministre Crispi, il fut en revanche embaumé. Notons le destin commun : les dernières volontés de Caterina Percoto non plus ne seront pas respectées ! Voir *infra*, chapitre 3, p. 226.

<sup>150</sup> « La femme qui n'a jamais eu de mari est une exception dans la société, même si le nombre de célibataires est très grand au XIX<sup>e</sup> siècle. La femme sans mari est donc dépourvue d'intérêt pour le droit. Mineure, elle dépend de son père. Si elle ne se marie pas, elle est une femme solitaire, au point de vue juridique civilement capable, socialement en marge, à l'exception des rares et brillants exemples rencontrés dans les milieux intellectuels et artistiques. » N. ARNAUD-DUC, « Les contradictions du droit », in G. DUBY, M. PERROT, *Histoire des femmes en Occident, Le XIX<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, p. 112. En outre, Michela De Giorgio rappelle que, au XIX<sup>e</sup> siècle, « la dignité de l'existence sociale féminine est identifiée au mariage ». M. DE GIORGIO, « La bonne catholique », *op. cit.*, p. 175.

<sup>151</sup> « Quando mai erano emerse femmine intellettuali, letterate, scrittrici, pubbliciste nella tranquilla Regione ancora legata strettamente alle vecchie tradizioni? Era dunque, quello della Percoto, un atto d'audacia, una specie di sfida alle opinioni ed agli inevitabili commenti del ristrettissimo mondo culturale nostrano. E c'era, in fondo, quel pizzico di spavalderia, quel tanto d'indipendenza spirituale e di tensione polemica, a cui la Percoto si sentiva costantemente portata. » G. MARCHETTI, *Il Friuli. Uomini e tempi, op. cit.*, p. 582.

<sup>152</sup> « Era, questa, un'altra prova di ardimento, o meglio un altro gesto di sfida, poiché l'aristocrazia friulana, attaccata ai secolari privilegi di casta, non poteva nutrire simpatie, e in massima non ne nutriva, per le nuove idee risorgimentali. » *Ibidem*.

<sup>153</sup> « In tutti i casi, un po' di prigione a Milano, non sarebbe mica una gran disgrazia. In questi felicissimi tempi di clemenza, dovrebbero trattar bene, e poi voi verreste a farmi qualche visita... quasi quasi me ne viene il desiderio, non foss'altro per abbandonare un po' quella mia "basse-cour" che voi avete avuto il coraggio d'invidiarli. » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

campagne, offrant peu de perspectives, et de faire entendre sa voix sur la scène publique, à un moment où les femmes acquièrent un peu plus de visibilité.

Son naturel rebelle l'incite à exprimer à voix haute, envers et contre tout, ses sentiments de révolte face à un monde qui laisse avec indifférence vivre les paysans dans une extrême misère, qui réprime avec violence les désirs de liberté et d'indépendance d'un peuple, qui exclut avec mépris les femmes des hautes sphères de la culture et du savoir. C'est sans doute aussi ce naturel qui la pousse à adopter à la campagne un mode de vie bien différent de celui des nobles qui y viennent en villégiature. Mais nous allons voir que cette vie non conventionnelle à San Lorenzo di Soleschiano n'est pas uniquement le fruit d'une volonté d'affirmer sa différence ou d'un réel intérêt pour le monde rural.

## **B - L'anticonformisme de la « contessa contadina » à San Lorenzo di Soleschiano**

Voici comment Amedeo Giacomini imagine sur la base des quelques informations connues, principalement à travers ses lettres, une journée type de la jeune Caterina à San Lorenzo avant qu'elle ne devienne écrivaine<sup>154</sup> :

« Mandava avanti, a partire dall'alba, le faccende di casa, aiutando le donne di servizio (dando loro ordini si capisce...), ma spesso vi si sostituiva nel dar da mangiare alle galline, ai conigli, a tutte quelle bestie di cortile che, secondo testimoni d'epoca, costituivano la sua passione, nel curare (di primavera) i bachi da seta; badava di persona alla madre sempre ammalata (e querula, lamentosa doveva pur essere, se per anni nelle sue lettere agli amici Caterina se ne lamentava venendo meno talvolta al suo profondo spirito di carità !...), faceva scuola (e ciò insieme con Don Comelli...) ai fratelli minori e ai ragazzini più svegli del paese (destinati a diventar preti i maschi, le ragazzine a sposar qualche "bacan"...), leggeva, si mescolava, se era domenica o giorno di sagra, ai contadini in festa, stava rafforzando insomma quel cliché umano di contessa aperta ai poveri, spregiudicata (fumava il "zigaro" insieme con vecchi del paese, seguiva gli uccellatori alle tesse, non disdegnava il "bussul"...), laboriosa, gentile, ecc. [...] La sera, indossati "i panni curiali" e ritiratasi nel tinello di casa la trascorrevva (con don Comelli o con don Spitz) a discutere di ciò che accadeva nel mondo. »<sup>155</sup>

<sup>154</sup> Nous verrons que, après avoir commencé à écrire, Caterina Percoto continue de faire une grande partie des activités mentionnées ci-dessous, c'est pourquoi nous nous permettons d'utiliser cette citation à cet endroit de la biographie.

<sup>155</sup> « À partir de l'aube, elle s'occupait des tâches ménagères, en aidant les domestiques (comprenez en leur donnant des ordres). Mais elle prenait souvent leur place pour donner à manger aux poules, aux lapins, à tous ces animaux de basse-cour qui, selon des témoins de l'époque, étaient sa passion, pour soigner (au printemps) les vers à soie. Elle assistait personnellement sa mère toujours malade (et cette dernière devait bien être plaintive et geignarde puisque, pendant des années, Caterina s'en plaint dans les lettres à ses amis, allant jusqu'à en oublier parfois son profond esprit de charité !...); elle donnait des cours (avec Don Comelli) à ses frères cadets et aux enfants les plus éveillés du village (destinés, les

Il ressort de cette description une vie simple et laborieuse qui ne correspond pas à celle d'une personne de son rang et qui lui vaudra le titre de « *contessa contadina* » décerné par son ami Pacifico Valussi.

### 1 - Un intérêt réel pour le monde rural

Caterina Percoto ne se contente pas, en effet, de fréquenter de loin les paysans, en assistant aux occasions solennelles – noces, baptêmes, obsèques – en tant qu'aristocrate invitée d'honneur, mais elle se mêle véritablement à eux, participant aux veillées, ainsi qu'elle en avait déjà l'habitude enfant<sup>156</sup>, endossant parfois le « pittoresque costume friulan » pour mieux se fondre avec eux, comme le rappelle Laura Goretti Veruda<sup>157</sup>. C'est d'ailleurs « confondue comme à son habitude parmi les paysans »<sup>158</sup> qu'elle assista, en 1837, au passage de l'Empereur Ferdinand I<sup>er</sup> et de son épouse en voyage dans la région. Les quelques descriptions que nous avons de Caterina laissent percevoir un contraste entre, d'une part, une physionomie *popolana*, c'est-à-dire un aspect de paysanne, et, d'autre part, des traits plutôt aristocratiques. Il s'agit en somme d'un physique évoquant à la fois la « *contessa* » et la « *contadina* », comme l'a parfaitement souligné la marquise Mangilli Lampertico d'Udine qui la décrit ainsi :

« La contessa, vestita colla massima semplicità, di persona tarchiata e di lineamenti alquanto grossolani... benchè parlasse veneto con marcata pronunzia friulana... spirava dai

---

garçons, à devenir prêtres et les filles, à épouser un paysan aisé) ; elle lisait ; elle se mêlait, le dimanche ou les jours de fête, aux paysans qui festoyaient : elle renforçait en somme ce cliché humain de la comtesse ouverte aux pauvres, anticonformiste (elle fumait le cigare avec les vieux du village, suivait les oiseleurs qui tendaient leurs filets, appréciait un verre de vin...), travailleuse, gentille etc. [...] Après avoir revêtu ses "habits bourgeois", et s'être retirée dans la salle à manger de la maison, elle passait la soirée (avec Don Comelli ou Don Spitz) à parler de ce qui se passait dans le monde. » A. GIACOMINI, « Quasi una biografia », *op. cit.*, p. XII. « Il termine "bacan" indica, in Friuli, il piccolo proprietario benestante [...] ». » *Ibid.*, note 8 p. XXXVI. Le mot frioulan « bussul » signifie « bicchierino ». Cf. *Il nuovo Pirona. Vocabolario Friulano*, 2e éd., Udine : Società Filologica Friulana, Udine, 1992. Le terme « zigaro » est probablement dialectal.

<sup>156</sup> Cf. *supra*, chapitre 1, p. 34.

<sup>157</sup> « Volle recarsi nell'inverno nelle *fila* dei contadini per conoscerne le abitudini, investigarne le passioni, i desideri, gli affanni; – le piacque talvolta vestire il pittoresco costume delle friulane e confondersi fra gl'invitati alle nozze, ai battesimi, ai funerali, e non mettere soggezione neppure con l'abito, per meglio iniziarsi alle vicende di quelle semplici esistenze. » L. GORETTI VERUDA, *Caterina Percoto : Memoria letta nella alunanza accademica 13 febbraio 1889*, *op. cit.*, p. 8. Il nous semble cependant que cette attitude de Caterina Percoto dérive davantage d'une disposition naturelle à s'ouvrir aux autres que d'une volonté d'investigation comme le suggère Laura Goretti Veruda, même si l'écrivaine frioulane a pu chercher dans un second temps à connaître les traditions et légendes paysannes pour les recueillir et les transmettre.

<sup>158</sup> « Nel 1837 confusa al mio solito fra i contadini vidi dallo stesso sito il buon Ferdinando e la sua consorte. » B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/7, lettera 443 (8.III.1857).

modi, dalla voce, da tutta la persona, una grande nobiltà... e sotto le veste di borghigiana alla buona rivelava la donna d'ingegno e la vera signora. »<sup>159</sup>

Maria Molinari-Pietra<sup>160</sup> raconte la déception qu'elle éprouva lorsque, à l'âge de 12 ans, elle vit pour la première fois Caterina Percoto en 1865, en accompagnant son oncle Giuseppe Ferdinando Del Torre<sup>161</sup> à San Lorenzo. En effet, alors qu'elle l'avait imaginée semblable aux frêles aristocrates décrites dans ses nouvelles, elle découvre une femme grassouillette, ressemblant davantage à une paysanne qu'à une comtesse. Voici la description qu'elle en donne :

« Vidi venirci incontro una pingue matrona, dal viso bonario, coi capelli lisciati sulla tempia, quasi discinta nelle vesti, ma assai cordiale nelle accoglienze. Tanto delusa ero, che non badai alla fronte regale, ai fulgidi occhi, al largo gesto col quale ci introduceva nel fresco tinello a pianoterra, dove un gran tavolo e un verde divano, addossato a una parete, erano il solo mobiglio.»<sup>162</sup>

Elle avoue avoir été impressionnée au premier abord par l'aspect plutôt rustre de la femme qu'elle découvre, et ne pas avoir remarqué tout de suite les traits les plus distingués de sa personne, au nombre desquels, des « yeux brillants », qui semblent être la caractéristique principale de son visage. En effet :

« Jacopo Bernardi e Pacifico Valussi, che furono familiari con la Percoto, descrissero la vivacità luminosa dei suoi occhi ed il suo volto simpatico, schietto, sorridente, in cui si

<sup>159</sup> « La comtesse, habillée avec une grande simplicité, était trapue et avait des traits plutôt grossiers, mais, bien qu'elle parlât le dialecte de la Vénétie avec une forte intonation frioulane, il émanait de ses manières, de sa voix, de toute sa personne, une grande noblesse, et la femme d'esprit et la grande dame transparaisaient sous son apparence de provinciale sans façon. » Cette description est reportée par Elena Varisco Ferrero dans sa commémoration de l'écrivaine. Cf. E. VARISCO FERRERO, *Caterina Percoto, op. cit.*, p. 7-8.

<sup>160</sup> Maria Molinari-Pietra (1853-1939) était la nièce de Giuseppe Ferdinando del Torre, ce fut une enseignante et une écrivaine frioulane.

<sup>161</sup> Giuseppe Ferdinando del Torre (1815-1894) était un pharmacien occupant différentes charges publiques. Il fut l'auteur et l'éditeur de l'almanach « Il contadinel » (1856-1895) rédigé en grande partie en frioulan dans un but social et éducatif. Il fut collaborateur du périodique de Gherardo Freschi, l'« Amico del contadino ».

<sup>162</sup> « Je vis venir à notre rencontre une matrone grassouillette, au visage débonnaire, aux cheveux lissés sur les tempes, presque négligée dans ses vêtements, mais d'un abord très cordial. J'étais tellement déçue que je ne fis pas attention à son front noble, à ses yeux brillants, au geste élégant par lequel elle nous invitait à entrer dans la fraîche salle-à-manger du rez-de-chaussée, où les seuls meubles étaient une grande table et un divan vert adossé au mur. » Maria MOLINARI-PIETRA, « La mia prima visita a Caterina Percoto » in *Caterina Percoto in due lettere inedite e nelle impressioni di alcune donne friulane, op. cit.*, p.11-12.

leggeva, al primo sguardo, la bontà ed un'intelligenza "che sa educarsi e svolgersi da sè". »<sup>163</sup>

Caterina Percoto éprouve un réel intérêt et une véritable compassion pour tous ces gens qui l'entourent et qu'elle aide autant que faire se peut. Elena Isabella Minelli rapporte que :

« Conosceva tutti i suoi compaesani e sapeva alleviare le loro pene; essi andavano a lei sia per un bambino refrattario, sia per la corrispondenza di qualche emigrato, sia per la mucca ammalata. Essa parla di queste *interviste* con spirito comico e con grazia squisita nelle numerose sue lettere; e trae da un aneddoto, da poche parole sconnesse di quei rozzi contadini, da uno sguardo semplice sì, ma che può far intuire tutto un dramma intimo, la materia prima delle sue vivacissime novelle »<sup>164</sup>.

C'est, en effet, parce qu'elle fréquente assidûment les paysans qu'elle en a une connaissance approfondie. Cela lui permet d'en proposer, dans ses nouvelles champêtres, une représentation réaliste, précise et nuancée, loin des images conventionnelles et stéréotypées que l'on peut rencontrer ailleurs.

Nous avons divers exemples de sa générosité envers les habitants de San Lorenzo qui n'hésitaient pas à s'adresser à elle quand ils avaient besoin « d'aide, de conseil, de protection, parce qu'ils savaient que son cœur se laissait apitoyer par tout le monde »<sup>165</sup>. Laura Goretti Veruda raconte que, lors des épidémies qui frappèrent son village, elle assistait les malades atteints de choléra et de diphtérie avec une diligence telle qu'elle en vient à la définir comme « la Providence à l'œuvre à S. Lorenzo »<sup>166</sup>. Elle narre encore l'histoire de ce jeune homme qui, en 1866, libéré de ses obligations militaires par Vienne,

<sup>163</sup> « Jacopo Bernardi et Pacifico Valussi, qui furent proches de Madame Percoto, décrivent la lumineuse vivacité de ses yeux et son visage sympathique, franc, souriant, où l'on lisait au premier regard la bonté et une intelligence "qui sait s'instruire et se développer par elle-même". » *Ibid.* p. 8.

<sup>164</sup> « Elle connaissait tous les habitants de son village et savait soulager leurs peines. Ceux-ci allaient la voir aussi bien pour un enfant rebelle que pour la lettre d'un émigré ou une vache malade. Elle parle de ces *entrevues* dans ses nombreuses lettres avec un esprit comique et une grâce exquise, et d'une anecdote, de quelques mots décousus de ces paysans grossiers, d'un regard peut-être simple mais capable de faire deviner tout un drame intime, elle tire la matière première de ses nouvelles, si vivantes. » E. I. MINELLI, *Caterina Percoto, op. cit.*, p. 12.

<sup>165</sup> « Ed a lei ricorrevano quanti erano bisognosi di aiuto, di consiglio, di protezione, perchè sapevano che il cuor suo s'impetosaiva per tutti. » L. GORETTI VERUDA, *Caterina Percoto : Memoria letta nella alunanza accademica 13 febbraio 1889, op. cit.*, p. 13.

<sup>166</sup> « Ella era la Provvidenza visibile in S. Lorenzo. » *Ibidem.* Dans une lettre à Prospero Antonini, Caterina Percoto explique qu'elle a dû différer son projet de voyage à Turin pour venir le voir en raison de l'épidémie de choléra qui sévissait aussi dans son village. Voici ce qu'elle écrit : « Ma c'era di mezzo il colera che a questi giorni ha terribilmente infierito quasi decimandoci e prima di rispondervi ho voluto aspettare che rallentasse alquanto dalla sua ferocia perché in tanta angustia non avrei potuto neanche pensare a dividermi da questi miei poveretti. [...] A giorni passati quando infieriva il morbo vi assicuro che la fame dei meschini rimasti senza lavoro era spettacolo più tremendo delle tante morti improvvisate. Povero Friuli... » Cet extrait montre toute la compassion qu'elle éprouve pour les victimes de l'épidémie. B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/1, lettera 19. Il n'y a pas de date mais au vu des thèmes abordés et des lettres de Prospero Antonini datées, on peut estimer qu'il s'agit d'une lettre écrite dans la seconde moitié de 1855.

après le rattachement de la Vénétie et du Frioul occidental au Royaume d'Italie, se retrouva sans famille et sans toit, couché dans un fossé en raison d'une forte fièvre, et qu'elle secourut. La comtesse le fit en effet porter chez son « *castaldo* », son intendant, et soigner comme un membre de sa famille, puis, lorsqu'il fut rétabli, elle lui fit enseigner par son « *bovaro* », son bouvier, l'art de s'occuper du bétail. Fort de cette expérience, il trouva un emploi chez un riche propriétaire et devint un paysan aisé<sup>167</sup> : une fin d'histoire digne d'une nouvelle percotienne !

Dans une lettre qu'elle écrit à Prospero Antonini le 25 novembre 1868, elle lui fait part de son affliction quant au malheur qui frappe de braves paysans de sa connaissance :

« Voi sapete come io ami queste due piccole villette, come siano miei amici questi buoni contadini in mezzo ai quali io meno la mia povera vita. La Contessa che voi foste a visitare nell'ultima vostra escursione in Friuli s'è pensata di mettere in ordine l'amministrazione del marito. Hanno fatto conti che non erano stati liquidati da più di 40 anni. Sono usciti fuori debiti spropositati in parte hanno condonato in parte si sono impossessati della boveria, degli attrezzi rurali, di tutto quello che possedevano questi meschini. Saranno stati nel loro diritto ma le lagrime e la desolazione di questa povera gente mi hanno costernata... »<sup>168</sup>

Bien que Caterina connaisse et accepte les lois – la « Comtesse » est dans son bon droit reconnaît-elle –, elle s'indigne contre l'insensibilité de cette dernière qui plonge ces pauvres gens ainsi privés de leurs maigres biens dans la misère, un thème que l'on retrouve dans ses nouvelles. Elle, au contraire, malgré ses moyens financiers limités, « entreprit de remettre en état les maisons des paysans, et elle ne pouvait trouver la paix tant qu'il y avait parmi ses fermiers quelqu'un qui souffrait de froid ou qui manquait de place »<sup>169</sup>. Amedeo Giacomini, qui parle à son sujet de véritable « participation chrétienne aux problèmes quotidiens de ces pauvres gens exploités »<sup>170</sup>, rappelle encore que :

<sup>167</sup> L. GORETTI VERUDA, *Caterina Percoto : Memoria letta nella alunanza accademica 13 febbraio 1889*, *op. cit.*, p. 13-14.

<sup>168</sup> « Vous savez combien j'aime ces deux petites maisons, que ces braves paysans parmi lesquels je mène ma pauvre vie sont mes amis. La Comtesse à qui vous avez rendu visite lors de votre dernière excursion dans le Frioul a eu l'idée de mettre de l'ordre dans l'administration de son mari. Ils ont fait des comptes qui n'avaient pas été soldés depuis quarante ans. Il en est sorti d'énormes dettes qui ont en partie été annulées, en partie été épongées grâce à l'étable, aux instruments agraires, à tout ce que possédaient ces pauvres paysans. Les comtes devaient être dans leur bon droit mais les larmes et la désolation de ces pauvres gens m'ont affligée... » B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/7, Lettera 435. La transcription de Massimiliano Piazzi que nous avons utilisée indique comme date 1858 mais l'allusion à la nouvelle envoyée à la « Nuova Antologia » à la demande d'Erminia Fuà indique qu'il s'agit de 1868.

<sup>169</sup> « [...] si diede pensiero di far riattare le case de' contadini, e non poteva quietarsi finché vi era tra suoi affittaiuoli chi pativa di freddo o mancava di spazio [...]. » L. GORETTI VERUDA, *Caterina Percoto : Memoria letta nella alunanza accademica 13 febbraio 1889*, *op. cit.*, p. 12.

<sup>170</sup> « Sarà proprio questa partecipazione cristiana ai problemi quotidiani della povera gente sfruttata la molla che la spingerà più tardi a illustrarne nei racconti attentamente e appassionatamente la vita. » A. GIACOMINI, « Quasi una biografia », *op. cit.*, p. IX.

« A S. Lorenzo Caterina cercava, da padrona, di gestire la propria non ricca azienda secondo questi principi (esistono in proposito numerose testimonianze d'epoca : una sorveglianza nei campi non troppo fiscale, - contrariamente agli altri proprietari dei dintorni lasciava correre, ad esempio, se i contadini vi seminavano per sè le zucche, il radicchio, le verze, se vi raccoglievano un po' d'erba per gli animali del cortile... -, concessioni d'amicizia nei confronti di contadine che le erano state compagne d'infanzia, un po' di scuoletta e di catechismo per i bambini più svegli, un po' di carità - la gallina alle puerpere, il sigaro ai vecchi, il pane ai malati: e ciò bastava, oh se bastava ! Per quei poveracci... [...]. »<sup>171</sup>

Caterina Percoto connaît bien les difficultés du monde rural et est consciente que pour pouvoir travailler convenablement la terre qu'ils louent, les paysans ont besoin de subvenir correctement à leurs besoins<sup>172</sup>, c'est pourquoi elle est plus tolérante que les autres propriétaires terriens et laisse une certaine liberté à ses fermiers pour cultiver une parcelle à leur profit, ce qui s'avère d'autant plus nécessaire que, rappelons-le, le gouvernement autrichien avait décidé, en 1839, la vente des terres communales dont ils disposaient auparavant<sup>173</sup>.

Son tempérament la porte à se sentir humainement proche des paysans, et la sympathie qu'elle éprouve à leur rencontre comporte une part de défi à la haute société frioulane. Vouloir se confondre avec le peuple des campagnes est une bravade supplémentaire. Cette attitude se manifeste, par exemple, dans l'anecdote racontée par sa nièce, la comtesse Giulia Percoto, à Maria Bonopera :

« Una volta si recò a Castelmonte e udì esclamare dalle sue compagne di viaggio : "Che contadinaccia, con quel sigaro in bocca !" osservazione che la fece ridere di cuore e mandare una boccata di fumo più ricca in viso alle benevoli viaggiatrici. »<sup>174</sup>

<sup>171</sup> « À San Lorenzo, Caterina, en tant que patronne, essayait de gérer selon ces principes sa propre entreprise qui n'était pas bien riche (il existe à ce sujet de nombreux témoignages d'époque : une surveillance pas trop tatillonne de ses champs – contrairement à d'autres propriétaires des environs, elle fermait les yeux si, par exemple, les paysans y semaient pour leur propre usage des courges, de la chicorée, du chou vert, s'ils y cueillaient un peu d'herbe pour les animaux de basse-cour... – ; des concessions par amitié pour des paysannes qui avaient été ses camarades d'enfance ; quelques cours et du catéchisme aux enfants les plus éveillés ; quelque don charitable – une poule aux femmes en couches, un cigare aux vieillards, du pain aux malades : et c'était suffisant, oh oui !, pour ces pauvres malheureux... » *Ibid.*, p. X.

<sup>172</sup> Sa conscience des contingences économiques se manifeste en particulier dans la nouvelle *Un episodio dell'anno della fame*, qui évoque la terrible famine de 1817, ainsi que l'a souligné Marinella Colummi Camerino : « È infatti la necessità economica, che si trasforma nel corso della novella in un fantasma sempre più ossessivo e reale, a condizionare Pietro in tutti i suoi atti, dalla richiesta del prestito, al furto, all'invenzione giornaliera di espedienti per sfamare sé e la sua famiglia. [...] La Percoto sembra così avvicinarsi per un momento alla scoperta delle ragioni specifiche ed autonome che regolano la vita del proletariato [...]. » M. COLUMMI CAMERINO, *Idillio e propaganda nella letteratura sociale del Risorgimento*, op. cit., p. 228.

<sup>173</sup> Voir *supra*, chapitre 1, note 166, p. 62.

<sup>174</sup> « Une fois elle se rendit à Castelmonte et entendit ses compagnes de voyage s'exclamer : "quelle péquenaude avec son cigare à la bouche!", une observation qui la fit rire aux éclats et envoyer une



Ces quelques lignes montrent la bonne humeur et le caractère facétieux de Caterina que l'on retrouve dans d'autres anecdotes racontées dans ses lettres ou rapportées par son entourage. Mais l'on peut également y voir le désir d'affirmer sa différence par rapport à une classe à laquelle elle appartenait de naissance et dont elle refusait les conventions, tout comme elle s'obstinait à ne pas se comporter selon les normes imposées alors aux personnes de son sexe, adoptant des comportements traditionnellement masculins – fumer, boire, chasser<sup>175</sup> –, tels que nous les a rappelés Amedeo Giacomini qui a souligné sa dimension « anticonformiste »<sup>176</sup>. D'ailleurs, dans une lettre qu'il lui écrit le 5 février 1847, Francesco Dall'Ongaro affirme : « vous êtes l'homme de la famille Percoto ; j'ose même dire que vous en êtes l'esprit – comme vous en avez toujours été le cœur »<sup>177</sup>. Nous avons entrevu le bon « cœur » de Caterina, si prompte à aider son prochain, voyons maintenant son « esprit » qui, lorsqu'il n'est pas occupé à composer une nouvelle, cherche quelque moyen pour améliorer la productivité du domaine familial.

Si l'écrivaine connaît si bien les tâches du monde paysan qu'elle décrit dans ses récits, et en particulier celles qui sont dévolues aux femmes, c'est parce qu'elle participe elle-même aux activités de la ferme. Elle s'occupe en effet d'élever des vers à soie et informe alors ses amis de la bonne marche des opérations, comme dans cette lettre écrite à Carlo Tenca le 19 juillet 1857 :

« [...] dovete sapere, che i miei bachi furono allevati lentamente senza sussidio di fuoco, all'aria quasi aperta, con foglia sempre fresca, di due cacciate e di gelsi non innestati, proprio così come dice l'articolo. E di fatti si fecero quasi ottocento libre di galetta bellissima e la poca di semente che tengo per mio uso e per cui ebbi la pazienza di scerre ad

---

bouffée de fumée plus chargée que les autres aux bienveillantes voyageuses. » *Caterina Percoto in due lettere inedite e nelle impressioni di alcune donne friulane*, Udine : Del Bianco, 1922, p. 27.

<sup>175</sup> Caterina Percoto semble avoir été une grande fumeuse. Elle fume au moins depuis son installation à S. Lorenzo puisque dans un texte de son journal daté du 13 avril 1837 elle se décrit « avec un petit cigare à la bouche » et jusqu'à la fin de la vie car le 13 février 1886 elle écrit à son amie Marina Baroni qu'elle fumait à sa fenêtre. Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4104/13 ; T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite*, op. cit., p. 58. Dans une lettre écrite au docteur Gioacchino Pompilj qui daterait de 1853, elle explique qu'elle a contracté ce vilain vice il y a bien longtemps sur les conseils d'un médecin, et avoue avoir du mal à se passer de son « zigarro ». Cf. « Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj », a cura di Luigi Pompilj, op. cit., p. 109.

Le 17 novembre 1862, Caterina Percoto raconte à Jacopo Serravallo qu'une volée de petits oiseaux appelés « *svergni* » est passée à San Lorenzo et qu'ils en ont attrapé quatre-vingt quatre. Cf. « Da lettere inedite di Caterina Percoto dirette al signor Jacopo Serravallo di Trieste », in « Pagine Friulane », a. V, n. 11, p. 161-162.

<sup>176</sup> Voir *supra*, citation p. 113.

<sup>177</sup> « Voi siete l'uomo della famiglia Percoto ; oso dire la mente – come ne foste sempre il cuore » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3, lettera 43, p. 124.

uno ad uno tutti i vermi, ne dà farfalle veramente perfette e che pondono così generosamente da lasciarmi disporre d'una buona metà delle uova. »<sup>178</sup>

Les lettres échangées avec Prospero Antonini dans les années 1854-55 autour des expérimentations menées dans le Piémont et des tentatives d'acclimatation d'une nouvelle espèce, le *Bombyx cynthia* ou *Saturnia cynthia*, montrent l'intérêt que porte Caterina à cet élevage. Elle envisage même de créer une « Société des germes de vers à soie » comme en témoigne une lettre qu'elle écrit à Tenca le 3 mai 1858<sup>179</sup>. Il faut dire qu'il s'agit d'une source de revenus complémentaires non négligeable qui peut lui permettre de se constituer un petit pécule pour consacrer du temps à l'écriture ou envisager un voyage, ainsi qu'elle l'explique à ses correspondants<sup>180</sup>. Les vers à soie ne sont pas, et de loin, les seuls animaux auxquels Caterina consacre du temps<sup>181</sup>. Elle élève également des lapins dont « la viande à si bas coût est véritablement providentielle pour [ses] gens », des cochons, et surtout une grande variété de volailles<sup>182</sup>, dont Maria Molinari-Pietra nous a laissé un témoignage dans le récit de sa première rencontre avec elle. Voici ses souvenirs de la visite de la porcherie puis du poulailler de la comtesse :

<sup>178</sup> « [...] vous devez savoir que mes vers à soie furent élevés sans précipitation, sans le secours du feu, pratiquement au grand air, avec des feuilles toujours fraîches provenant de deux scions et de mûriers non greffés, exactement comme le conseille l'article. Et effectivement nous eûmes presque huit cents livres de très beaux cocons ; et le peu de graine que j'ai conservée pour moi et pour laquelle j'ai eu la patience de choisir un à un tous les vers, donne des papillons vraiment parfaits qui pondent si généreusement que je peux garder à ma disposition une bonne moitié des œufs. » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>179</sup> « Sapete pure che abbiamo diversi progetti in aria, e che c'è da combinare anche la Società semente bachi, i quali fra parentesi proprio oggi mi nascono. » *Ibidem*.

<sup>180</sup> Elle écrit en effet à Tenca dans la lettre mentionnée ci-dessus : « Se almeno fossi stata in tempo di approfittare dell'articolo sui bachi ultimamente inserito nel vostro giornale. Avrei potuto convertire tutta la mia partita di bozzoli in tanta eccellente semente, e co' prezzi che corrono, prepararmi alcuni mesi di quiete per la novella che desiderate. » *Ibidem*. Autre exemple : le 6 mai 1862, elle écrit au comte Tiberio Roberti : « I medici mi predicano le acque per la state che viene, e se i bachi volessero continuare ad andar bene, io vorrei tornare in Angarano di cui conservo così cara memoria. » T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite*, *op. cit.*, p. 24.

<sup>181</sup> Cette intense activité d'élevage l'empêche d'écrire, ainsi qu'elle l'explique à Carlo Tenca dans sa lettre du 9 juin 1857 : « E via allora la penna e invece mi metto ad allevare una quantità di bestiame per cui ora la mia casa è diventata, una vera arca di Noè. Una grossa partita di bachi (e vanno meravigliosamente bene, grazie al cielo) diverse famiglie di porci, chiocchie, pulcini, polli, anitre, oche, ecc. » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>182</sup> Dans une lettre datée du 2 juillet 1873, Caterina Percoto remercie Jacopo Serravallo de lui avoir envoyé un journal contenant un article sur les lapins qu'il avait signalé à son attention par une croix. « Non credevo che aveste osservato quel mio piccolo gregge. Se sapeste come hanno moltiplicato ! Quella carne così poco costosa, è una vera provvidenza per la mia gente. » lui écrit-elle. Cf. « Da lettere inedite di Caterina Percoto dirette al signor Jacopo Serravallo di Trieste », in « Pagine Friulane », a. V, n. 12, 12 febbraio 1893. Tous ces animaux qu'elle élève sont également une source de fierté pour elle, ainsi qu'en témoignent ses lettres. Voici par exemple ce qu'elle écrit le 16 janvier 1858 à son ami Tenca, évoquant son éventuelle venue à San Lorenzo : « Se fosse alla più lontana per questa Pasqua, vorrei risparmiare un bel cappone Concincino ; della cui educazione, se sapeste, come sono gloriosa. » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

« Io la sentivo ansimare camminando ; aprì un cancello, si entrò in un vasto cortile, e l'ispezione incominciò dai porcili. Ella aveva pur allora iniziato, con grande fervore, l'allevamento dei suini, introducendovi delle razze estere, e diffondendole fra gli abitanti del suo villaggio, che largamente e generosamente favoriva in ogni maniera. Non ristava dall'enumerare i pregi di una razza in confronto dell'altra, e facendo risaltare gli effetti di un buon metodo per l'ingrasso, e la pulizia dei locali, e... sì, anche la bellezza dei grugni, impiasticciati nel brago !

Dopo i porcili, i pollai. Con ogni specie di allevamento : galline nostrane, galline padovane, galline della Cocincina! Galli superbi, polli d'India, oche, anatre, pulcini... a nidiate! Sul muricciuolo del cortile due pavoni spiegavano l'iride delle lor penne, sul tetto tubavano i colombi. Ed io guardavo quella persona oppressa dalla pinguedine, trascurata nel vestire, con quel largo grembiule da massaia, dal quale traeva il becchime per calmare gli avidi volatili che l'assalivano da tutte le parti !... »<sup>183</sup>

Cette évocation, qui dans ses dernières lignes complète le portrait physique précédemment cité de l'écrivaine, ici campée en paysanne nourrissant ses volailles, montre également l'intérêt que cette dernière portait à la zootechnie ainsi que ses efforts pour améliorer les races locales. Tout comme les propriétaires terriens et intendants agricoles qu'elle donne en modèle dans ses nouvelles, notre auteure est une agricultrice avisée, ouverte au progrès. Amedeo Giacomini signale par exemple qu'elle faisait « l'acquisition d'outils de travail modernes » comme « les charrues Dombasle »<sup>184</sup> et Laura Goretti Veruda nous rapporte que :

« Si pose ad istudiare opere di agronomia, si fece insegnare, da esperti agricoltori, i mezzi pratici per aumentare i prodotti de' campi, promosse nelle sue pendici l'applicazione de' metodi già in vigore nelle colline della Toscana per la coltura della vite [...]. »<sup>185</sup>

<sup>183</sup> « Je l'entendais haleter en marchant. Elle ouvrit une grille, nous entrâmes dans une vaste cour et l'inspection commença par la porcherie. Elle avait même débuté alors, avec une grande ferveur, un élevage de cochons, en introduisant des races étrangères et en les répandant parmi les habitants de son village qu'elle aidait largement et généreusement de toutes les manières possibles. Elle n'arrêtait pas d'énumérer les qualités d'une race par rapport à l'autre, soulignait les effets d'une bonne méthode pour l'engrais, la propreté des locaux, et... oui, même la beauté des groins souillés de boue !

Après la porcherie, le poulailler. Avec toutes sortes d'élevages : des poules de chez nous, des poules Padoue, des poules Cochin ! De superbes coqs, des dindons, des oies, des canards et des nichées de poussins ! Sur le muret de la cour, deux paons déployaient l'arc-en-ciel de leurs plumes, sur le toit les colombes roucoulaient. Et moi, je regardais cette femme un peu ronde, habillée de façon négligée, avec son large tablier de ménagère, d'où elle sortait du grain pour calmer les avides volatiles qui l'assaillaient de toutes parts ! » Maria MOLINARI-PIETRA, « La mia prima visita a Caterina Percoto » in *Caterina Percoto in due lettere inedite e nelle impressioni di alcune donne friulane*, *op. cit.*, p.12.

<sup>184</sup> « A S. Lorenzo Caterina cercava, da padrona, di gestire la propria non ricca azienda secondo questi principi (esistono in proposito numerose testimonianze d'epoca : [...] l'acquisto di attrezzi di lavoro moderni – gli aratri "Dombasle" – il particolare interesse e attivo per l'allevamento dei "cavalieri", per i bachi da seta cioè, unica risorsa primaverile che permetteva ai contadini d'avere un po' di liquido per le spese più urgenti...) e ciò con l'aiuto di don Pietro Comelli, il pievano di casa [...] e "fattore", amministratore [...] dell'azienda. » A. GIACOMINI, « Quasi una biografia », *op. cit.*, p. IX. Il s'agit de la suite de la citation donnée plus haut.

<sup>185</sup> « Elle se mit à étudier des ouvrages d'agronomie, apprit d'agriculteurs experts les moyens pratiques pour augmenter la productivité de ses champs et promut dans ses vignobles l'application de méthodes

Rappelons encore, avec Antonio Faleschini, son admiration pour le professeur Bassi qui fut le premier à planter à Incaroi, dans la Carnia, douze mûriers, ce qui permit d'introduire dans la région cet arbre dont l'abondance, désormais, laisse présager, selon elle, des progrès dans l'élevage des vers à soie<sup>186</sup>. Signalons enfin le projet qu'elle expose à Gioacchino Pompilj dans une lettre du 4 décembre 1853 autour du vieux moulin hérité de son père :

« Immaginatevi che vo' fantasticando al come potrei erigere qui una macinatura all'inglese. Nella mia parte di beni paterni, m'è toccato in sorte un vecchio molino. C'è il diritto a un bel filo d'acqua perenne, che si potrebbe a quest'uopo facilmente utilizzare, il circondario produce frumento della migliore qualità, la posizione sarebbe vantaggiosa, perchè ci sono diversi centri in vicinanza e tra questi Udine, il quale fa gran consumo di coteste farine e le ritrae da Gorizia più lontana almeno un dodici miglia; poi anche la strada ferrata in costruzione passerà vicinissimo... Insomma vo' facendo dei sogni, e se trovo, come ne ho lusinga, persona sperimentata che si associ a cotesta impresa, risico a tentare di realizzarla. »<sup>187</sup>

Cet extrait de lettre nous montre que Caterina fait preuve d'un certain esprit d'initiative pour moderniser ses biens. Elle est consciente des enjeux économiques et attentive à l'approvisionnement, au transport et aux débouchés, ce qui correspond à une approche entrepreneuriale de la gestion du moulin et témoigne de sa connaissance des nouveaux modèles économiques.

Il est intéressant de constater qu'il s'agit d'une femme qui s'occupe de questions économiques, ce qui est encore une fois une position atypique pour l'époque. En effet, Simonetta Soldani rapporte que :

« La capacité économique des femmes, en Italie comme ailleurs, était considérée comme nulle, y compris d'un point de vue légal. On allait même jusqu'à juger inopportun de faire, en présence de femmes, une simple allusion à des thèmes comme la construction d'un

---

déjà en vigueur dans les collines de la Toscane pour la culture des vignes. » L. GORETTI VERUDA, *Caterina Percoto : Memoria letta nella alunanza accademica 13 febbraio 1889*, *op. cit.*, p. 12.

<sup>186</sup> Cf. A. FALESCHINI, « Caterina Percoto in Carnia », *op. cit.*, p. 35.

<sup>187</sup> « Figurez-vous que je suis en train d'imaginer comment je pourrais ériger une mouture à l'anglaise. Dans la part des biens paternels qui m'est revenue, j'ai hérité d'un vieux moulin. Il a droit à un beau cours d'eau intarissable que l'on pourrait facilement utiliser à cet effet ; dans les environs, on produit du froment de très bonne qualité ; sa position serait avantageuse parce qu'il y a plusieurs centres alentour, dont la ville d'Udine, grande consommatrice de ces farines qu'elle fait venir de Gorizia qui est plus éloignée au moins de douze milles, et puis même la voie ferrée en construction passera tout prêt... Bref, je me prends à rêver, et si je trouve, comme j'en ai l'espoir, une personne expérimentée qui s'associe à cette entreprise, je prendrai le risque de tenter de la réaliser. » « Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj », a cura di Luigi Pompilj, *op. cit.*, p. 114.

réseau ferroviaire reliant plusieurs États de la péninsule ou la mobilisation de capitaux, de banques et de compagnies d'assurances. »<sup>188</sup>

Il convient de mentionner ici le rôle qu'a indéniablement joué l'abbé Pietro Comelli, ce « maître qu' [elle aimait] comme s'il avait été [son] père »<sup>189</sup>, dans la formation scientifique de Caterina. Le régisseur de la propriété des comtes Percoto semble en effet s'intéresser tout particulièrement à l'agronomie, comme le suggère une lettre de Dall'Ongaro, datant de novembre 1846, dans laquelle on peut lire :

« Direte a D. Pietro che lodo e approvo tutte le sue operazioni agronomiche, – che mi confido alla sua provata esperienza e lucidità d'idee. Che tutto andrà bene, e raccoglieremo il cento per uno, secondo la frase evangelica ec. ec. »<sup>190</sup>

Nous savons que la famille Percoto reçoit un journal agricole que l'abbé se charge d'envoyer à Caterina lorsque celle-ci séjourne en dehors de San Lorenzo<sup>191</sup>. Il s'agit sans doute de celui de l'*Associazione Agraria Friulana*, créée le 23 novembre 1846 puis reconstituée le 23 avril 1855 après que ses activités furent interrompues par les événements de 1848<sup>192</sup>. On trouve également parmi les papiers de l'écrivaine le journal de Gherardo Freschi, « L'amico del contadino »<sup>193</sup>.

En outre, le fonds Percoto de la *Biblioteca Civica* d'Udine contient un ensemble de considérations sur les améliorations à apporter à l'agriculture, la nécessité d'ouvrir des écoles agricoles pour les paysans, les rapports entre « *possidenti* » et « *colonni* »...<sup>194</sup> Nous

<sup>188</sup> S. SOLDANI, « Les femmes et la nation au cours de la révolution italienne de 1848 », in *1848 : Cent cinquantième de la Révolution de 1848*, sous la dir. de J.-L. Mayaud, Paris : Éditions Créaphis, 2002, p. 551.

<sup>189</sup> « In questi anni dolorosi voi avete perduto la Mamma e la sorella, io la Mamma e il Maestro che amavo come se mi fosse stato padre. » écrit-elle à Gioacchino Pompilj le 11 mars 1864. « Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj », *op. cit.*, p. 121.

<sup>190</sup> « Vous direz à Don Pietro que je loue et j'approuve toutes ses opérations agronomiques, que je m'en remets à son expérience reconnue et à la lucidité de ses idées ; que tout ira bien, et que nous en récolterons du cent pour un, selon la phrase de l'Évangile, etc., etc. » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3. On trouve un autre indice d'un tel intérêt dans une lettre de Prospero Antonini qui écrit le 24 juillet 1854 : « Il Sig. Ab. Comelli vorrà forse sapere da me se la crittogama abbia invaso i vigneti del Piemonte, ed io gli risponderò pur troppo che sì. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/II, Lettera 14. On sait également que le comte envoie à l'abbé un opuscule sur le houblon. *Ibid.*, Lettera 16.

<sup>191</sup> Cf. une lettre de Pietro Comelli à Caterina conservée dans le fonds Percoto de la *Biblioteca Civica* d'Udine. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/2/XV.

<sup>192</sup> D. FRANCFORT, *Associations et pratiques sociables à Udine, métropole frioulane (1850-1870)*, *op. cit.*, p. 97.

<sup>193</sup> R. CAIRA LUMETTI, « Introduzione », in C. PERCOTO, *Il giornale di mia zia*, con una introduzione di Rossana Caira Lumetti, Roma : Bulzoni, 1984, p. 12.

<sup>194</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4104/5. On trouve dans ces pages un certain nombre d'idées exprimées dans les nouvelles de Caterina Percoto, ce qui laisse à penser que celui-ci a exercé, dans ce domaine, une certaine influence sur elle.

pensons que ces textes, qui ne sont pas de la main de Caterina Percoto, ont été écrits par Pietro Comelli, ce qui prouverait là encore son intérêt pour la question des campagnes.

Que sait-on de cet homme pour qui Caterina éprouve tant d'affection ? Les amis de l'écrivaine qui le connaissent semblent l'apprécier. Francesco Dall'Ongaro et Prospero Antonini ne manquaient pas de le saluer dans leurs lettres, Carlo Tenca, lorsqu'il l'avait rencontré, « [avait] éprouvé pour lui cette sympathie que les âmes bonnes et franches inspirent »<sup>195</sup>, Tiberio Roberti, bien qu'il ne l'ait vu qu'une seule fois, en fait l'éloge en quelques mots dans le compte-rendu qu'il rédige à l'occasion de la publication des *Racconti* pour le journal « L'età presente »<sup>196</sup>. Amedeo Giacomini le présente comme un prêtre « assez éclairé »<sup>197</sup>, proche du peuple des campagnes, capable d'en comprendre les souffrances et désireux d'en améliorer les conditions de vie en essayant de rendre les propriétaires terriens moins inflexibles avec lui.

Il y a, dans l'entourage de Caterina, un autre prêtre dont elle est proche et qui sera pour elle un fidèle compagnon. Il s'agit de don Spizzi, le chapelain de San Lorenzo, un « brave [homme] que Madame Percoto et ses proches appelaient, en plaisantant, *Le Patriarche* »<sup>198</sup>. Après avoir appris son décès, Prospero Antonini écrit à son sujet, le 15 janvier 1872, que « c'était un homme de cœur, généreux et franc, à l'âme intègre, au tempérament doux, compatissant, aux mœurs simples et pures, à l'esprit éveillé et cultivé »<sup>199</sup>. Caterina, quant à elle, confie à Francesco Dall'Ongaro le réconfort que « son cœur véritablement bon »<sup>200</sup> lui procure, et, dans une lettre à Jacopo Serravallo, elle le définit comme étant un « véritable honnête homme »<sup>201</sup>.

<sup>195</sup> « Voi già sapete ch'io gli volevo bene ; io avevo sentito per lui quella simpatia che ispirano le anime buone e schiette, e i caratteri integri e generosi ; io gli volevo bene anche per voi, pensando alla gran parte ch'esso aveva ormai nel viver vostro, e all'affetto e alle cure di che vi confortava. » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*, lettre du 4 mars 1858.

<sup>196</sup> Cf. Lettre de Caterina Percoto à Tiberio Roberti (16 avril 1859), in T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite*, *op. cit.*, p. 21-22.

<sup>197</sup> « Doveva essere don Comelli, stando a come ce ne parla Caterina, uno di quei sacerdoti duri, ma abbastanza illuminati che, più tardi, con una fortunata sineddoche, il grande Nievo definirà "Clauzettani". » A. GIACOMINI, « Quasi una biografia », *op. cit.*, p. XI.

<sup>198</sup> « Il buon prete che la Percoto e gl'intimi suoi chiamavano, scherzosamente, *Il Patriarca*. » « Da lettere inedite di Caterina Percoto dirette al signor Jacopo Serravallo di Trieste », in « Pagine Friulane », a. V, n. 12, note 1 p. 179.

<sup>199</sup> « Lo Spizzi che per lunghi anni Vi tenne compagnia, Vi consigliò delle dubbiezze, Vi confortò nelle sventure, Vi fu compagno ne' Vostri pellegrinaggi, si rallegrò delle lodi giustamente tributate in ogni parte d'Italia ai Vostri meriti di egregia scrittrice, era un uomo di cuore, generoso e schietto d'animo intemerato, d'indole mite, compassionevole, di semplice, ed illibato costume, di mente svegliata, e colta ! » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/IX, Lettera 106.

<sup>200</sup> « Mio solo conforto è adesso la compagnia dell'ottimo Spizzi che non mi lascia perdere di coraggio e mi distrae tirando il discorso di voi altri de miei amici delle speranze nostre e vedendo al solito le cose sempre in bene come glielo suggerisce il suo cuore veramente buono. » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3, Lettera 78 (1865).

<sup>201</sup> « Vedremo se con quest'altro Parroco che m'è affatto ignoto di persona, faremo qualcosa. Spizzi era un vero galantuomo ! » « Da lettere inedite di Caterina Percoto dirette al signor Jacopo Serravallo di Trieste », in « Pagine Friulane », a. V, n. 12, lettre du 22 mars 1872, p. 180.

Ces deux prêtres joueront, dans les années 1850, un rôle important de soutien moral pour Caterina Percoto qui vit alors des moments personnels difficiles.

## 2 - « L'homme de la famille »

Nous avons vu précédemment que Caterina Percoto affichait un comportement et des intérêts qui s'apparentaient davantage, pour l'époque, à ceux d'un homme, mais cette appellation que lui donne Francesco Dall'Ongaro, « l'homme de la famille »<sup>202</sup>, est d'autant plus appropriée que l'écrivaine va effectivement assumer, malgré elle, le rôle de chef de la famille Percoto.

Dans la lettre qu'elle écrit le 22 octobre 1853 à son ami Gioacchino Pompilj, elle-même s'en plaint car elle n'a plus de temps à consacrer à l'écriture :

« [...] mi trovavo sola di donne in famiglia e il dover badare a lavori di ago, all'economia domestica, all'assistenza dei miei vecchi, mi pareva che mi rubasse il tempo che avrei voluto dedicare allo scrivere. Vennero dolorose vicende, poi sistemate le cose di famiglia, il fratello che unico era rimasto in casa, si ammogliò. Io beata, perchè mi pareva che questo matrimonio doveva sollevarmi dalle tante brighe che mi opprimevano, e immaginavo di diventar padrona assoluta del mio tempo e di poter finalmente starmi nella mia camera a tutto mio agio e scrivere quanto voleva. Invece tre anni di terribili amarezze non mi lasciarono neanche pensare alla penna. E questa fu la bella pace que io mi riprometteva ! Ora di tanti figli che aveva la mia povera Mamma con lei non sono rimasta che io sola. Ho dovuto io tornarmi a occupare delle faccende di casa come e più di prima. Paziienza l'ago, la cucina, i nepoti ; ma mi sono venuti addosso mille altri impicci di amministrazione, di foro... insomma anche la parte che tocca a voi altri uomini [...]. »<sup>203</sup>

Comme elle le dit au début de l'extrait, son activité d'écrivaine entre en concurrence avec les tâches domestiques imposées à une femme, et elle est seule à les faire, sa mère étant semble-t-il de santé fragile. Comment écrire dans de telles conditions ? Le manque de temps dont disposent les femmes semble être l'un des obstacles majeurs à leur possibilité d'écrire, du moins chez les femmes qui n'appartiennent pas à une classe privilégiée,

<sup>202</sup> Voir *supra*, citation 177, p. 119.

<sup>203</sup> « [...] j'étais la seule femme dans la famille et j'avais l'impression que le fait de devoir m'occuper de travaux de couture, de l'économie domestique, de l'assistance aux personnes âgées de la maisonnée, me volait du temps que j'aurais pu consacrer à l'écriture. Des événements douloureux advinrent et ensuite, après que les affaires de la famille ont été arrangées, le seul de mes frères qui était resté à la maison se maria. J'étais heureuse car il me semblait que ce mariage allait me soulager des nombreux tracas qui m'oppressaient et j'imaginais que j'allais avoir la maîtrise absolue de mon temps et que je pourrais finalement rester à loisir dans ma chambre et écrire autant que je le voudrais. Au contraire, j'eus trois années de terrible amertume qui ne me permirent pas de penser à la plume. Voilà la belle paix que je m'étais promise ! À présent, parmi les nombreux enfants que ma mère avait, je suis la seule à être restée avec elle. J'ai dû recommencer à m'occuper des tâches ménagères comme avant et même davantage. La couture, la cuisine, les neveux, passe encore, mais mille autres tracas administratifs et judiciaires me sont tombés dessus... bref j'ai aussi la part d'ennuis qui vous revient, à vous, les hommes. » « Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj », a cura di Luigi Pompilj, *op. cit.*, p. 111-112. C'est nous qui soulignons.

comme ce fut également le cas de Giuseppina Guacci Nobile<sup>204</sup>, fille d'un typographe, issue donc d'un milieu modeste et avec une famille qui connaît de surcroît d'énormes difficultés économiques après la mort de son père<sup>205</sup>. C'est justement en raison de ces difficultés économiques que Giuseppina doit exécuter de nombreuses tâches domestiques, s'occuper de sa mère et de ses frères puis, après son mariage, de son époux et de ses enfants, autant d'activités qui diminuent le temps qu'elle peut consacrer « à ses chères études ». Il s'agit là de « l'un des thèmes les plus récurrents dans ses lettres [à son amie Irene Ricciardi] et aussi l'un des plus douloureux »<sup>206</sup>. Selon Angela Russo, « son histoire est d'autant plus singulière et intéressante quand on la confronte à celle d'autres femmes de lettres libérales, d'origine aristocratique, qui n'avaient pas à faire front à de semblables problèmes »<sup>207</sup>. Tout comme Giuseppina Guacci, Caterina Percoto revendique le droit d'être « une femme et maîtresse de son pauvre petit cerveau »<sup>208</sup> et tout comme elle, voire même davantage, sa situation personnelle lui rend cette entreprise difficile. En effet, vivant à la campagne et avec peu d'argent, en plus de s'occuper des tâches domestiques, elle doit aussi se consacrer, comme nous l'avons vu, aux tâches agricoles – élevage de vers à soie et de différents animaux de basse-cour – alors dévolues aux femmes. Dans les lettres de Caterina aussi on lit souvent le regret de ne pouvoir davantage écrire en raison de ces autres activités qui s'imposent à elle. Elle est parfaitement consciente que les femmes de modestes conditions n'ont pas les moyens de s'adonner à l'écriture : « Quando si deve lavorare materialmente, l'anima non può slanciarsi nell'ideale dell'arte »<sup>209</sup>.

<sup>204</sup> Giuseppina Guacci Nobile (Naples, 1807-1848) est une femme issue d'une famille modeste. Dans un premier temps, autodidacte, puis élève de Basilio Puoti, elle devint poétesse. Ses rimes ont souvent une thématique patriotique. Elle fut active dans le soin aux malades lors de l'épidémie de choléra de 1836, dans l'instruction et l'éducation des enfants, et dans les cercles libéraux.

<sup>205</sup> Nous renvoyons au très intéressant article d'Angela Russo qui illustre, à travers les lettres envoyées à son amie Irene Ricciardi, la vie et les idées de Giuseppina Guacci qui ont plusieurs points communs avec celles de Caterina Percoto. A. RUSSO, « "Alla nobile donzella Irene Ricciardi". Lettere di Giuseppina Guacci Nobile », in *Scritture femminili e storia*, a cura di Laura Guidi, Napoli : ClioPress, 2004, p. 271-293.

<sup>206</sup> « Proprio per le difficoltà economiche Giuseppina è costretta a svolgere infatti, a differenza dell'amica, molteplici lavori domestici : lavare, stirare, cucire, occuparsi della madre e dei fratelli prima, del marito e dei figli poi ; incombenze che inevitabilmente sottraggono tempo ai suoi amati studi. / E questo è uno dei temi più ricorrenti nelle lettere, ed anche uno dei più dolorosi. » *Ibid.* p. 277. Nous renvoyons aux différentes citations contenues dans l'article qui illustrent bien la dénonciation du manque de temps de la part de Giuseppina Guacci.

<sup>207</sup> « La sua vicenda si rileva tanto più singolare ed interessante se confrontata a quella di altre letterate liberali, di origine aristocratica, che non dovevano affrontare problemi simili ai suoi. » *Ibid.* p. 279.

<sup>208</sup> « Essere donna e maestra del mio poverissimo ingegno. » L'expression, rapportée par Angela Russo, est de Giuseppina Guacci. *Ibidem.*

<sup>209</sup> « Quand on doit faire un travail matériel, l'âme ne peut pas s'élancer vers l'idéal de l'art. » C. PERCOTO, « Pensieri », in *Nozze Serravalle-de Concina*, Rovigo : Minelli, 1884, p. 22. Elle écrit cette phrase après avoir dénoncé l'invraisemblance d'une situation imaginée par Auerbach : « L'Auerbach condanna al lavoro materiale la penitente che nel suo romanzo egli vuole redimere : ma pare ch'egli non abbia avuto il senso pratico della situazione che ha imaginata se ha creduto possibile che nella capanna della Valperga, ella scrivesse, non dico romanzi o novelle, ma neanche quelle povere memorie che stanno nel suo terzo volume. » *Ibidem.*



La lettre qu'elle écrit le 19 juillet 1857 à Carlo Tenca est peut-être la plus désespérée à ce sujet. Voici ce qu'elle lui confie :

« Dio vi perdoni la lettera che mi avete scritto ! Colle migliori intenzioni del mondo, ma mi avete fatto un gran male. Nella mia situazione presente era meglio, vedete, che la novella non fosse piaciuta. Mi rassegnerei più presto alla mia povera vita, dalla quale oramai veggo l'impossibilità di uscire. Più volte dopo mancata la buona mamma, e per la condizione mia affatto mutata, dovuto rinunciare ad occuparmi di que' lavori che m'erano così gradito passatempo, mi venne in mente che se mi fossero stati in qualche modo retribuiti, avrei potuto trovar persona che facesse le mie veci, ed io tornarmene alle mie beate consuetudini, e stendere ancora delle altre novelle, che la mia vanità mi andava persuadendo sarebbero state lette volentieri. Ma l'anno scorso ho dovuto disingannarmi e capire che gli era un sogno, e ingolfarmi in tutt'altra vita ; e adesso non posso più scrivere né per voi, né per il Barbera, né per nessuno.

Bisogna invece lavorare, altrimenti non si campa e la vostra lettera colla sua tarda lusinga non è venuta che ad amareggiarmi in modo tale, che poco ha mancato che neanche vi rispondessi. Perdono, mio buon'amico ! ma cotesto così postumo sorriso di fortuna è un triste destino, gli è peggio, gli è un'ironia. »<sup>210</sup>

Son amertume de ne plus avoir le temps d'écrire est d'autant plus grande que son ami l'informe du succès de sa dernière nouvelle, *La schiarnete*. La seule solution pour continuer à écrire serait d'en faire une activité rémunérée, ce qui lui permettrait d'embaucher une aide pour s'occuper des autres tâches.

Carlo Tenca ne manque pas de lui donner des conseils en retour pour essayer de tirer, au maximum, profit de ses écrits. Il lui explique ainsi, le 25 juillet 1857, qu'elle doit se réjouir de la publication de ses *Racconti* par Le Monnier car « plus [sa] renommée s'étendra, plus [ses] nouvelles seront recherchées et rétribuées »<sup>211</sup>. Il lui propose en outre de publier à nouveau dans « La Ricamatrice » de Lampugnani les textes ne figurant pas dans le recueil à paraître et d'envoyer aussi « quelque petit écrit moral inédit, quelque assemblage de

<sup>210</sup> « Dieu vous pardonne la lettre que vous m'avez écrite! Vous m'avez fait beaucoup de mal, même si c'était avec les meilleures intentions du monde. Dans ma situation actuelle, voyez-vous, il aurait mieux valu que la nouvelle ne vous plût pas. Je me résignerais ainsi plus rapidement à la pauvre vie à laquelle je vois désormais qu'il m'est impossible d'échapper. À cause de mon changement total de situation, j'ai dû à plusieurs reprises, après la mort de ma bonne mère, renoncer à m'occuper de ces travaux qui étaient pour moi un si agréable passe-temps. Il me vint à l'esprit que, si de quelque manière que ce soit, ils m'avaient été payés, j'aurais pu trouver une personne pour me remplacer, reprendre mes heureuses habitudes, et rédiger encore d'autres nouvelles dont ma vanité me persuadait qu'elles auraient été lues volontiers. Mais j'ai dû me détromper l'an dernier, et comprendre que c'était un rêve, et plonger dans une toute autre vie. Et maintenant je ne peux plus écrire, ni pour vous, ni pour Barbera, ni pour personne d'autre. Il me faut en revanche travailler sinon on ne s'en sort pas. Et votre lettre, avec sa flatterie tardive, est seulement venue me remplir de tant d'amertume que j'ai failli ne même pas vous répondre. Pardon, mon bon ami !, mais ce sourire posthume de la fortune est un triste destin, bien pire, c'est une ironie du sort. » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.* La nouvelle évoquée est *La schiarnete* que Tenca a publiée en cinq parties sur le « Crepuscolo » en mai-juin 1857.

<sup>211</sup> « L'edizione Le Monnier vi profiterà assai da questo lato. Voi potete non curarvene nella vostra eccessiva modestia: ma il farsi conoscere è farsi valere, e se voi pensate che il far semente può tornarvi più utile che il vender bozzoli, potete pur pensare che i vostri racconti saranno più cercati e retribuiti, più s'allargherà la vostra fama. » *Ibidem*.

pensées » – le genre de textes dont cette revue est preneuse et qui, « ne demandant pas beaucoup de réflexion », prend peu de temps à rédiger<sup>212</sup>.

Il faut savoir que l'on assiste alors à une professionnalisation du secteur de l'édition (livres et journaux) dont la conséquence est que les textes publiés commencent à être rémunérés à leurs auteurs, même si la pratique n'est encore guère répandue, ainsi que le regrette Carlo Tenca<sup>213</sup>. En effet, avec la période napoléonienne et la liberté qui l'accompagne, les journaux ont acquis une grande importance, et leur public s'est accru et diversifié, tout comme les différentes fonctions des journalistes (on distingue à présent le directeur, les rédacteurs, les collaborateurs... alors qu'auparavant il y avait un compilateur unique)<sup>214</sup>. À Milan, qui devient, avec la Restauration, la capitale culturelle italienne, le développement de l'édition permet par exemple aux intellectuels anciens fonctionnaires du *Regno Italico* de trouver de nouveaux débouchés, comme la traduction de textes étrangers ou la correction des épreuves<sup>215</sup>. En outre, les intellectuels se battent pour la défense de la propriété éditoriale et du droit d'auteur<sup>216</sup>, la notion de propriété intellectuelle étant introduite dans la Péninsule en 1801 sous l'influence des révolutionnaires français<sup>217</sup>, même si les réimpressions illégales restent encore monnaie courante<sup>218</sup>.

<sup>212</sup> « Voi dovete inoltre avere qualche scriverello morale inedito, qualche raccolta di pensieri, qualcuna di quelle pagine staccate, che pure possono stare da sé ; raccoglietele, io, gliele offrirò sicuro di fargli piacere. Questo genere poi di scritti, che non richiedono meditazione lunga, né disegno preconcepito, e ai quali potete consacrare qualsiasi ora del giorno, sarebbe il caso vostro anche adesso malgrado le cure che vi assorbono. » *Ibidem*.

<sup>213</sup> Carlo Tenca écrit en effet à Caterina Percoto le 31 décembre 1855 : « E permettetemi un'altra preghiera. Non vorrete voi, oltre al tenermi per amico, considerarmi come editore, e come tale accordarmi di dare il compenso dovuto al vostro lavoro ? Ho detto dovuto, e ho detto troppo, giacchè in Italia le fatiche letterarie non possono essere retribuite come si dovrebbe. » Signalons que l'« Antologia » de Vieusseux est l'un des premiers journaux à rémunérer ses collaborateurs. Cf. P. MURIALDI, *Storia del giornalismo italiano*, *op. cit.*, p. 39. Alessandro Lampugnani quant à lui est l'un des rares éditeurs disposés à donner une compensation financière pour les écrits publiés dans ses journaux. Cf. S. FRANCHINI, *Editori, lettrici e stampa di moda...*, *op. cit.*, p. 183. Caterina Percoto reçoit effectivement de l'argent de l'éditeur milanais pour ses textes publiés dans « La Ricamatrice » ainsi que le prouve la correspondance entre Alessandro Lampugnani et Caterina Percoto. Cf. F. COCCOLO, « Il carteggio Lampugnani-Percoto », *op. cit.*, p. 115-179.

<sup>214</sup> Cf. P. MURIALDI, *Storia del giornalismo italiano*, *op. cit.*, p. 32.

<sup>215</sup> Cf. M. I. PALAZZOLO, « Geografia e dinamica degli insediamenti editoriali », *op. cit.*, p. 23.

<sup>216</sup> Il s'agit d'un point important car l'institution des droits d'auteur fournit une source de revenus dont de nombreuses femmes seules ont pu bénéficier au XIX<sup>e</sup> siècle. Cf. C. DAUPHIN, « Femmes seules », in G. DUBY, M. PERROT, *Histoire des femmes en Occident, Le XIX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 456.

<sup>217</sup> Cf. M. BERENGO, *Intelletuali e librai nella Milano della Restaurazione*, Torino : Einaudi, 1980, p. 257.

<sup>218</sup> Si elles sont le plus souvent le fait de petits éditeurs, on se souviendra toutefois du procès entre l'éditeur Felice Le Monnier et Alessandro Manzoni au sujet d'une impression illégale des *Promessi sposi*. Cf. M. INFELISE, « La nuova figura dell'editore », in *Storia dell'editoria nell'Italia contemporanea*, a cura di Gabriele Turi, *op. cit.*, p. 72. Il semble que Caterina Percoto n'a pas échappé au phénomène puisqu'elle se plaint que certaines de ses nouvelles sont publiées sans son accord dans le « Fuggilozio » de Milan. Voir *infra*, p. 163 et suivantes.

Au nombre des occupations domestiques qui détournent Caterina de l'écriture figurent les soins prodigués à sa mère, souvent malade<sup>219</sup>.

Laura Goretti Veruda décrit Teresa Zaina comme une « femme supérieure, dont [Caterina] disait avec un orgueil filial qu'elle en avait hérité l'intelligence et la générosité »<sup>220</sup>. C'est aussi d'elle qu'elle tient sa grande piété : « ma bonne mère était croyante et m'a appris à croire en Dieu – et je trouve du réconfort dans la croyance et dans la prière comme n'importe qu'elle femme du peuple »<sup>221</sup>, écrit-elle à Jacopo Serravallo en 1875. Lorsque Prospero Antonini apprend la mort de Teresa Zaina, qui décède en 1854, il en dresse un élogieux portrait que voici :

« Quando rammento la benevolenza verso di me di quella rara donna, che vi fu madre amorosissima, e gli affabili, schietti, e [...] cortesi suoi modi, il facile eloquio, la mente arguta, i sentimenti nobili, ed elevati ; quando penso alle sue virtù non ostentate, alla sua pietà religiosa senza intolleranza, alla carità di patria che animavala, alla compassione per gli altrui mali, ch'ella cercava possibilmente alleviare, non so darmi pace all'idea che io non la rivedrò più sulla terra. »<sup>222</sup>

Les ennuis de santé de la vieille femme l'amenaient à passer beaucoup de temps couchée.

En ces moments-là, Laura Goretti Veruda nous rappelle que Caterina :

« Le stava vicina più che poteva, e ne' lunghi mesi, in cui la confinavano nella camera le ripetute insistenti sofferenze, ella entrava a rallegrarla, come un raggio di splendido sole, e vi portava la soavità ed il sorriso. »<sup>223</sup>

Selon la chercheuse, c'est « l'amour filial [qui] avait éveillé l'artiste »<sup>224</sup> car c'est pour distraire sa mère, quand celle-ci était alitée, que Caterina aurait commencé à écrire des

<sup>219</sup> Dans les lettres qu'elle envoie à Dall'Ongaro Caterina l'informe périodiquement de l'état de santé de sa mère. On sait par exemple que celle-ci est malade en 1844, 1845, 1850.

<sup>220</sup> « Ma le sue cure predilette erano rivolte alla madre, donna superiore, di cui diceva con orgoglio filiale, di tenere l'ingegno e possedere il core », L. GORETTI VERUDA, *Caterina Percoto : Memoria letta nella alunanza accademica 13 febbraio 1889*, op. cit., p. 6.

<sup>221</sup> « La mia buona madre credeva e mi ha insegnato a credere – ed io trovo conforto nel credere e nel pregare come qualunque femmetta del volgo. » « Da lettere inedite di Caterina Percoto dirette al signor Jacopo Serravallo di Trieste », in « Pagine Friulane », a. V, n. 12.

<sup>222</sup> « Quand je me souviens de la bienveillance envers moi de cette femme exceptionnelle qui fut pour vous une mère très aimante, et des ses manières affables, simples et [...] courtoises, de son élocution facile, de son esprit fin, de ses sentiments nobles et élevés ; quand je pense à ses vertus non affectées, à sa piété religieuse sans intolérance, à la charité qui l'animait envers sa patrie, à sa compassion pour les malheurs d'autrui qu'elle essayait, dans la mesure du possible, de soulager, je ne peux me rassérer à l'idée que je ne la reverrai plus sur terre. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/IX. C'est nous qui transcrivons ; [...] signale un mot que nous n'avons pas réussi à déchiffrer.

<sup>223</sup> « Elle restait près d'elle le plus possible, et au cours des longs mois, où elle était confinée dans sa chambre à cause de souffrances récurrentes et persistantes, elle entraînait, tel un rayon de soleil splendide, pour l'égayer, en y apportant sa douceur et son sourire » L. GORETTI VERUDA, *Caterina Percoto : Memoria letta nella alunanza accademica 13 febbraio 1889*, op. cit., p. 6.

récits, après avoir épuisé la lecture des quelques volumes de la bibliothèque paternelle. L'écrivaine frioulane a elle-même déclaré en préambule de la nouvelle *Il bastone* qu'autrefois elle écrivait ses nouvelles « pour divertir sa mère malade »<sup>225</sup>. D'après Elisabetta Rasy, ce qui caractérise les mères historiques de la littérature féminine, à savoir les écrivaines britanniques Charlotte, Anne et Emily Brontë, Jane Austen et George Eliot, c'est la position anormale de femme qu'elles occupent, une position filiale plutôt que maternelle<sup>226</sup>, or c'est également le cas de Caterina Percoto.

La plupart des biographes ont souligné la dévotion avec laquelle Caterina s'occupait de la pauvre infirme. Toutefois, cette dernière devait être quelque peu « geignarde » selon Amedeo Giacomini qui souligne que notre auteure s'en plaint à ses amis dans ses lettres « allant jusqu'à en oublier, parfois, son profond esprit de charité »<sup>227</sup>.

Quelles sont les « douloureuses vicissitudes » qui viennent grever la vie de Caterina ? Il s'agit sans nul doute de soucis financiers liés à la mauvaise administration des terres dont les conséquences négatives pèsent de plus en plus sur la famille, qui apparemment traverse une crise en 1847. Nous pensons en effet que c'est à des problèmes d'ordre financier que fait allusion Francesco Dall'Ongaro quand il tente de la reconforter dans sa lettre du 5 février 1847 en lui écrivant qu'elle réussira bien « à débrouiller un peu l'affaire »<sup>228</sup>. Il y a sûrement trop de créanciers qui demandent à être payés, et c'est à Caterina de trouver des solutions pour les apaiser, ce que, manifestement, elle réussit à faire.

Les dettes ne sont cependant pas le seul souci de l'écrivaine qui connaît « trois années de terrible amertume » qui « l'[empêchent] de penser à la plume ». Caterina exagère cependant un peu en confiant à son ami Pompilj ce qu'elle a sur le cœur car, en 1851, elle publie tout de même un certain nombre de nouvelles dans la « Giunta domenicale al Friuli » de son ami Valussi, mais il est vrai qu'ensuite sa production littéraire s'amenuise<sup>229</sup>.

La décennie avait pourtant bien commencé. Le 4 novembre 1850, son frère Carlo épouse Giulia di Brazzà. Or, l'arrivée d'une nouvelle femme dans la maison de San Lorenzo laisse

<sup>224</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>225</sup> « È stato un tempo in cui la più gran gioia della mia vita era scrivere qualche novellina a trattenimento della mia mamma malata, e che poi mandavo ora a questo ed ora a quel giornale d'Italia ; e il più caro compenso a quelle mie ore di lavoro, dopo l'approvazione della buona donna, era il sapere che le mie sorelle mi leggevano e che il mio nome non era loro ingrato. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 377.

<sup>226</sup> Cf. E. RASY, *Le donne e la letteratura : scrittrici, eroine, e ispiratrici nel mondo delle lettere*, *op. cit.*, p. 61.

<sup>227</sup> Cf. *supra*, citation p. 113. Nous n'en avons personnellement pas trouvé d'exemples.

<sup>228</sup> « Armatevi di tutta la dolcezza vostra nativa, e di tutta la severità che le circostanze domandano ; riuscirete a porre un po' d'ordine nella matassa. » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3, Lettera 43.

<sup>229</sup> Cf. Annexe A.

espérer à Caterina davantage de temps pour elle. Elle en profite par exemple pour passer une semaine à Udine chez ses amis Pacifico et Teresa Valussi. Ce séjour lui donne l'occasion de revoir d'anciens amis et de rapporter à San Lorenzo « un panier de livres, les œuvres de Schiller et quelques volumes de Tommaseo »<sup>230</sup>. Il s'agit d'une véritable manne pour son esprit curieux, qui lui permet en outre de passer le temps quand, à son retour, elle doit veiller sa belle-sœur alitée en raison d'une grave angine. Et puis il y a cet homme, connu chez les Valussi, qui lui fait la cour et dont Francesco Dall'Ongaro s'enquiert dans sa lettre du 19 octobre 1851, lettre dans laquelle il manifeste du désappointement que Caterina ne se soit pas confiée à lui, et peut-être aussi une petite pointe de jalousie<sup>231</sup>.

Mais il y a surtout tous ces impôts à payer. Vienne a, en effet, ordonné de « réserver aux provinces italiennes reconquises un traitement d'extrême rigueur aussi bien du point de vue financier que politique »<sup>232</sup>. Il est décidé qu'elles devront payer à l'Autriche un lourd tribut, ce qui a pour conséquence une augmentation de la ponction fiscale, dont Caterina Percoto ne cesse de se plaindre<sup>233</sup>. En outre, les espoirs nourris en 1851 autour de sa situation familiale sont vite déçus, ainsi qu'elle l'expose à son ami Francesco, en avril 1852 :

« Ho passato un'anno amico mio che non so il più triste. Crudelmente delusa nelle mie più care speranze di domestica felicità (e non intendo accusar nessuno ma solamente deploro in seno alla vostra amicizia la fatale tristissima educazione e le massime fatali di cui purtroppo siamo imbevute noi altre povere donne) fatta sempre più solitaria anzi quasi straniera nella mia casa io soffrivo e soffro in silenzio per non aggravare coi miei i patimenti dei due poveri vecchi, ma voi che mi conoscete sapete bene che per vivere io ho bisogno d'un poco d'affetto e benedico la vicinanza della Teresa e quasi a sollievo delle mie tante amarezze io mi facevo mia col pensiero la sua famigliola e tutte le volte che mi era possibile mi consolavo nell'effusione e nel contraccambio di questi dolci sentimenti. »<sup>234</sup>

<sup>230</sup> « Da Udine mi ho portato a casa un cesto di libri, le opere di Schiller e alcuni volumi del Tommaseo, che leggo con gran piacere in questi giorni nei quali la malattia della Giulia mi obbligava a star lì in camera, sono stati per me una vera provvidenza. » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3, Lettera 69.

<sup>231</sup> « La Teresa mi scrive alcune parole intorno a voi, o piuttosto intorno a non so chi che vi avvicina, le quali mi giunsero come una spina. Perché non mi aprite voi Caterina l'animo vostro ? Perché non versate nell'anima mia, come altre volte, quella parte de' vostri secreti dolori che uno sfogo può attenuare ? » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3, Lettera 70.

<sup>232</sup> « Era da questi ultimi centri decisionali, ad ogni buon conto, che era provenuta l'indicazione di riservare alle riacquisite province italiane, sia dal punto di vista finanziario, sia da quello politico, un trattamento di estremo rigore. » M. MERIGGI, *Il Regno Lombardo-Veneto, op. cit.*, p. 350.

<sup>233</sup> On retrouve d'ailleurs cette dénonciation du montant trop élevé des impôts à payer dans plusieurs de ses nouvelles. Voir *infra*, chapitre 10, p. 475 et suivantes.

<sup>234</sup> « Mon bon ami, j'ai passé une année dont je sais que ce ne sera pas la plus sombre. Cruellement déçue dans mes espoirs les plus chers de félicité domestique (et je ne veux accuser personne, mais je déplore seulement, au sein de notre amitié, la fatale et très sinistre éducation et les maximes funestes dont nous sommes abreuvées nous autres pauvres femmes). Devenue toujours plus solitaire, et même presque étrangère dans ma propre maison, je souffrais et je souffre en silence pour ne pas aggraver avec mes souffrances celles de mes deux pauvres vieillards. Mais, vous qui me connaissez, vous savez bien que

On comprend à travers ces lignes que la cohabitation avec sa belle-sœur n'est pas facile – elle écrit d'ailleurs plus loin que « [sa] belle-sœur et [son] frère seraient contents de se débarrasser d'[elle] »<sup>235</sup>. Il y a apparemment des points de vue divergents entre les deux femmes, probablement sur des questions d'organisation domestique, que Caterina attribue à l'éducation reçue. Elle supporte en silence pour ne pas aggraver les tensions, mais souffre de la situation, elle qui prône la concorde et la solidarité familiales dans ses nouvelles. C'est fort probablement cette promiscuité difficile avec Giulia di Brazzà qui lui inspire le récit intitulé *La cognata*<sup>236</sup>, dans laquelle une jeune femme, qui vit mal l'arrivée de sa belle-sœur dans la maisonnée car elle a l'impression que cette dernière ne l'apprécie pas, comprend finalement l'importance de s'aimer et de s'entraider au sein de la famille. Quant à son mystérieux prétendant – un fonctionnaire autrichien nommé Pietro Vianello<sup>237</sup> –, Caterina l'a éconduit malgré les pressions familiales pour qu'elle accepte sa demande en mariage<sup>238</sup> advenue après un malentendu initial<sup>239</sup>. Elle s'en explique ainsi à Dall'Ongaro :

« Il mio passato le mie opinioni la mia poca salute il dovere sacrosanto di restar qui a difendere i miei poveri vecchi e la mia età già di troppo avanzata mi rendono impossibile l'acconsentire. »<sup>240</sup>

---

pour vivre j'ai besoin d'un peu d'affection. Et je bénis la proximité de Teresa dont je m'appropriais en pensée la petite famille et, presque pour me soulager de mes nombreuses amertumes – et chaque fois que cela m'était possible –, je me consolais dans l'effusion et l'échange de ces doux sentiments. »  
 « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3, Lettera 71.  
<sup>235</sup> « Mia madre che nel suo affetto non vorrebbe partire da questo mondo senza vedermi com'ella dice non appoggiata, mia cognata e mio fratello che sarebbero contenti di liberarsi [di me] hanno cercato tutti i modi perché si effettuò cotesto progetto. » *Ibidem*. Il s'agit de la demande en mariage de Pietro Vianello dont nous parlons ci-après.

<sup>236</sup> La nouvelle paraît dans « La Ricamatrice » le 1<sup>er</sup> février 1854.

<sup>237</sup> Pietro Vianello (1812-1896) était un Vénitien, fonctionnaire des finances autrichiennes, auteur médiocre de vies de saints et d'opuscules historiques, ami de Niccolò Tommaseo et de Pacifico Valussi. Nous savons qu'il fut admis au sein de l'académie d'Udine en même temps que ce dernier le 9 mai 1852. Cf. D. FRANCFORT, *Associations et pratiques sociables à Udine, métropole frioulane (1850-1870)*, p. 428-429. Signalons que Caterina fut elle-même nommée membre honoraire de l'Accademia di Udine. Cf. L. SERENI, « Vita ed opere di Caterina Percoto nei manoscritti della Biblioteca Civica », *op. cit.*, p. 34.

<sup>238</sup> Voir *supra*, citation de la note 235, p. 132. Nous ignorons ce qui poussa cet homme à vouloir épouser Caterina Percoto. Néanmoins, l'explication avancée par Enrica Varisco Ferrero, à savoir qu'il fut sans doute attiré par la célébrité de l'écrivaine, nous semble fort probable. Cf. E. VARISCO FERRERO, *Niccolò Tommaseo e Caterina Percoto protagonisti di un caso letterario. Con pagine inedite di Caterina Percoto*, Udine : Arti Grafiche Friulane, 1975, p. 13.

<sup>239</sup> Ainsi qu'elle l'explique à Francesco Dall'Ongaro, Teresa Valussi, désireuse sans doute de voir son amie Caterina trouver enfin le bonheur conjugal, laisse entendre à Pietro Vianello que celle-ci pourrait accepter de se marier. Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3, Lettera 71.

<sup>240</sup> « Mon passé, mes opinions, ma santé fragile, le devoir sacré de rester ici pour défendre mes pauvres vieillards et mon âge déjà trop avancé m'interdisent d'accepter. » *Ibidem*.

Cette décision est pourtant prise à regret car Caterina apprécie « la générosité et la délicatesse » ainsi que la présence de cet homme qui n'est certainement pas dépourvu d'un certain charme<sup>241</sup> – elle confesse l'avoir fréquenté « peut-être un peu trop souvent » – mais il est de « [son] devoir » de refuser<sup>242</sup>. Son âge déjà avancé et sa santé fragile ne nous semblent que des prétextes argués par Caterina pour décliner une demande en mariage qui a été faite en toute connaissance. Est-ce son intégrité de patriote qui la pousse à refuser de dépendre d'un homme qui a prêté allégeance à l'Autriche ? Ou bien la nécessité de quitter San Lorenzo pour s'installer à Venise et ainsi abandonner deux vieilles personnes qui lui sont chères, sa mère et Don Comelli ? Doute-t-elle des soins qu'on pourrait leur prodiguer une fois qu'elle aurait quitté la maison familiale ? Sa mère préférerait pourtant qu'elle soit mariée. Ou est-ce en raison du souvenir d'un amour douloureux auquel elle aurait juré de rester fidèle ? C'est peut-être simplement en raison d'un attachement inconditionnel à son indépendance, une volonté, même inconsciente, de ne pas céder aux pressions familiales mais de rester maîtresse de sa vie, coûte que coûte. Elle qui s'était efforcée, pendant des années, de « se construire une façon de penser bien à elle »<sup>243</sup>, ne peut plus désormais « fusionner avec un autre individu »<sup>244</sup>. Il est impossible de savoir ce qui l'a réellement amenée à prendre une décision dont elle avoue souffrir<sup>245</sup> et à laquelle elle semble se résigner à contre-cœur<sup>246</sup>.

Il y a encore, la même année, le décès d'un autre de ses frères, Costantino, qui laisse une veuve avec des orphelins. Alors que la petite Teresa reste avec sa mère, Luigia Bourelly, trois garçons, Antonio, Luigi et Giuseppe, sont accueillis à San Lorenzo et Caterina se charge de leur donner une éducation qui leur permette d'envisager un avenir honnête.

<sup>241</sup> C'est ce que conclut Enrica Varisco Ferrero qui s'interroge sur les raisons de l'attrait de Caterina pour cet homme qu'elle jugera quelques années plus tard bien sévèrement (voir *infra*, p. 142 et suivantes). Cf. E. VARISCO FERRERO, *Niccolò Tommaseo e Caterina Percoto protagonisti di un caso letterario. Con pagine inedite di Caterina Percoto*, op. cit., p. 28.

<sup>242</sup> « Ma intanto la generosità la delicatezza di lui il vederci spesso e forse anche troppo spesso mi han fatto assai doloroso il tenermi ferma ad una negativa che è mio dovere. » Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3, Lettera 71.

<sup>243</sup> « Uscire dallo stato d'incertezza ; farmi un modo di pensare mio proprio, cotesto stava in me e mi vi accinsi. » C. PERCOTO, « A Caterina Cernazai per vivere nella sua memoria », in *Nozze Caratti – Rinaldini – Arici*, Udine : Doretti, 1888, p. 10.

<sup>244</sup> « La donna che ha un pensare suo proprio, che si ha create abitudini, opinioni ed affetti, non può più confondersi in un altro individuo ; non può più assumere nè le sue opinioni nè le sue abitudini : neanche il nome. » *Ibid.*, p. 11. Nous pensons que les considérations sur la femme et le mariage contenues dans ce texte de Caterina Percoto furent écrites par Caterina Percoto à l'époque où Vianello lui fit sa proposition. En effet, Carlo Tenca, dans une lettre du 19 décembre 1859, évoque quelques pages de pensées qu'elle lui avait autrefois envoyées. Voici ce qu'il écrit : « Mi ricordo d'alcuni pensieri, staccati, voi diceste, da un album e da voi mandatemi in dono, preziosissimo dono, già son più anni. V'era dipinta la condizione della donna, a cui la sorte ha negato d'avere una famiglia. » Or nous savons que ceux-ci lui furent envoyés avec la lettre de Caterina datée du 28 décembre 1853. Cf. *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, op. cit. Il semble donc que la volonté de conserver son indépendance ne soit pas complètement étrangère à cette décision.

<sup>245</sup> « Ma io confesso ho passato molti giorni assai combattuti e mio malgrado patisco. » *Ibidem*.

<sup>246</sup> Sa lettre laisse en effet transparaître un sentiment de sacrifice personnel.

1853 s'avère pour notre auteure encore plus difficile sur le plan personnel que l'année précédente. Elle trouve néanmoins encore un peu de temps libre au début de l'année pour écrire *La fila*. Malheureusement son ami Francesco Dall'Ongaro a dû quitter la Suisse où il était exilé depuis la chute de la République romaine et Caterina a perdu tout contact avec lui. Vers qui se tourner alors pour l'aider à publier la nouvelle ? Notre écrivaine se souvient de l'enthousiasme du milanais Carlo Tenca pour ses premiers récits et de son souhait de la voir collaborer à la revue qu'il dirigeait alors. Il s'occupe à présent d'un nouveau journal, « *Il Crepuscolo* »<sup>247</sup> auquel Caterina souhaite s'associer. Elle en profite pour lui soumettre la nouvelle en question. Tenca accueille avec gratitude le geste de Caterina Percoto. Malheureusement, il serait trop dangereux de la publier à Milan en raison d'un épisode mettant en scène des soldats autrichiens<sup>248</sup>. S'il se voit donc contraint de refuser cette contribution, il appelle de ses vœux d'autres récits pour son journal dont elle est promulguée « collaboratrice ». Sa correspondante ne lui répond qu'à la fin de l'année pour lui dire qu'elle n'a malheureusement pas pu exaucer son souhait en raison des nombreux tracasseries qui l'assaillent – « mauvaise santé, malheurs et embarras familiaux »<sup>249</sup>. S'il ne porte pas ses fruits sur le plan littéraire, cet échange de lettres a tout de même le mérite d'ouvrir la voie à une abondante correspondance et à une amitié sincère, qui va quelque peu compenser l'éloignement de Dall'Ongaro, réconfortant l'écrivaine dans ses malheurs tout en la stimulant à écrire. À cette même époque Caterina peut aussi compter sur le soutien du docteur Gioacchino Pompilj qui reçoit ses confidences par lettres et tente de la soigner par l'homéopathie dont il est un spécialiste.

En effet, Caterina Percoto a une santé fragile et, comme l'a souligné Gianfranco D'Aronco<sup>250</sup>, l'on trouve souvent dans ses lettres mention de ses problèmes médicaux tandis que ses correspondants s'enquêtent régulièrement de sa santé. En 1841 et 1842, Francesco Dall'Ongaro lui conseille de venir faire des bains de mer à Trieste et il lui envoie

<sup>247</sup> « *Il Crepuscolo* » : journal politico-littéraire fondé à Milan par Carlo Tenca en 1850 et publié jusqu'en 1859. Selon Ludovica Cantarutti, « fu un esempio di contributo civile allo spirito d'italianità che si andava consacrando in quegli anni del Risorgimento. » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*, p. 27.

<sup>248</sup> « Non so dirle quanto le sia grato del gentile pensiero che la muoveva a inviarmi questa graziosa novellina e quanto mi dolga di non poterne adornare le pagine del *Crepuscolo*. È una vera disgrazia pel giornale che la condizione presente degli animi e delle cose renda così delicato e pericoloso il toccare di quell'episodio soldatesco da lei con tanto garbo introdotto nel racconto. » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*, lettre du 16 août 1853.

<sup>249</sup> « Poca salute, disgrazie ed impicci domestici, tempi sott'ogni aspetto tristissimi mi hanno impedito di rimediare con qualche miglior lavoro al disturbo che vi ho procurato coll'invio della povera Fila. » *Ibid.*, lettre du 28 décembre 1853.

<sup>250</sup> « L'accento alla salute precaria della scrittrice è tutt'altro che raro nel suo carteggio : a prescindere dall'infezione tetanica prodottasi nel 1846, fu sofferente di artrite, di erpète, di annebbiamento della vista. » « Lettere inedite di Pietro Zorutti a Caterina Percoto », a cura di Gianfranco D'Aronco, in « *Avanti cul Brun!... Lunari di Titute Lalele pal 1949* », a. XVI, Udine : *Avanti cul brun!...* Editôr, 1948, p. 61. On peut ajouter à la liste ci-dessus un dysfonctionnement cardiaque mentionné par Giuseppe Marchetti. Cf. G. MARCHETTI, *Il Friuli. Uomini e tempi*, *op. cit.*, p. 585.



la recette d'un sirop à base de pensée sauvage<sup>251</sup>. Le 8 août 1844, il l'informe, afin de la rassurer, que les deux médecins expérimentés qu'il a consultés sont catégoriques quant au fait que la maladie dont elle craint souffrir n'a jamais été diagnostiquée chez une femme de moins de quarante ans<sup>252</sup>. Caterina ne veut pas que son ami évoque ses ennuis de santé avec sa mère pour ne pas l'inquiéter. À la fin du mois, elle, décide de se rendre dans la Carnia pour boire les eaux thermales d'Arta qui, espère-t-elle, soulageront ses douleurs<sup>253</sup>. Mais, en janvier 1845, on devine que Caterina est encore souffrante car Dall'Ongaro lui annonce qu'un médecin de Trieste veut absolument la voir pour la soigner<sup>254</sup>. En 1846, s'étant piquée avec une épingle, elle est atteinte d'une grave infection tétanique qui lui paralyse les membres et doit prendre des comprimés de strychnine pour guérir<sup>255</sup>. En mars 1847, elle a une crise d'herpès plus virulente que les précédentes et endure un mal de dent tenace<sup>256</sup>... La liste est longue, et les choses ne font qu'empirer avec l'âge. Elle confie à Pompilj que, depuis la mort de sa mère, elle a une grosseur à l'utérus qui est douloureuse et résiste à tous les traitements<sup>257</sup>. Elle souffre surtout à partir de 1856 de graves crises d'arthrose<sup>258</sup> qui réduisent considérablement ses possibilités de mouvement et la contraignent à de longues périodes d'alitement<sup>259</sup>. Elle se plaint alors de ne pouvoir nullement écrire, ne pouvant garder longtemps la position assise... Et pour ne rien arranger, quelques années plus tard, sa vue commence à baisser<sup>260</sup> et les fréquentes saignées auxquelles elle est soumise l'affaiblissent davantage<sup>261</sup>.

<sup>251</sup> Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 2, Lettere 7, 8, 11.

<sup>252</sup> Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 2, Lettera 20.

<sup>253</sup> Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 4, Lettera 92.

<sup>254</sup> Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3, Lettera 25.

<sup>255</sup> Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3, Lettere 37, 38, 41, 42.

<sup>256</sup> Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3, Lettera 45.

<sup>257</sup> Cf. « Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj », a cura di Luigi Pompilj, *op. cit.*, Lettera VI (19 novembre 1856), p. 118.

<sup>258</sup> L. CANTARUTTI, « Introduzione » a *Epistolario Caterina Percoto-Carlo Tenca*, *op. cit.*, p. 19.

<sup>259</sup> Citons seulement comme exemple ce qu'elle écrit à Pompilj le 11 mars 1864 : « Otto mesi passarono che la mia dimora era si può dire del continuo un sofà in una stanza a pian terreno, non potendo più salire le scale. Ma mia assoluta impotenza ad occuparmi sia colla penna, sia in qualunque altra maniera mi rendeva tanto uggiosa questa povera mia vita che speravo e desideravo di andarmene presto. » « Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj », a cura di Luigi Pompilj, *op. cit.*, p. 121.

<sup>260</sup> « Aggiungi che il piangere e i frequenti salassi a cui ho dovuto assoggettarmi in quest'anno mi hanno notevolmente indebolita la vista [...]. » Lettre de Caterina Percoto à Marina Sprea Baroni de 1863 citée par Rossana Caira Lumetti. Cf. R. CAIRA LUMETTI, « Introduzione », in *Le umili operaie : Lettere di Giulia Codemo e Caterina Percoto*, *op. cit.*, note 43 p. 38.

<sup>261</sup> Elle justifie ainsi à Luigia Codemo la longueur de la lettre – trop brève – qu'elle lui écrit le 24 janvier 1865 : « Vorrei scriverle a lungo, ma mi stanco perché nella settimana ebbi due salassi. ». R. CAIRA LUMETTI, *Le umili operaie : Lettere di Giulia Codemo e Caterina Percoto*, p. 74.

Mais revenons en 1853, année où Caterina Percoto a une de ces crises d'herpès dont elle est régulièrement atteinte. Le docteur Pompilj lui envoie un traitement assorti d'un certain nombre de recommandations qu'elle suit scrupuleusement, comme en attestent ses lettres. Elle fait même du zèle en arrêtant de fumer mais confesse que se priver de son cigare est bien ce qu'il y a de plus difficile pour elle<sup>262</sup>. Elle a pourtant commencé l'année en réduisant ce plaisir pour économiser de l'argent pour les neveux dont elle a à présent la charge. Elle écrit en effet, le 4 janvier, dans un journal<sup>263</sup> qu'elle commence à tenir pour rendre compte de l'évolution des enfants : « In camera non osano chiedermi come di consueto quanti dei centesimi risparmiati col non fumare io metta nel loro salvadanajo. »<sup>264</sup> Ce journal est le point de départ du roman épistolaire – inachevé – à caractère pédagogique *Il giornale di mia zia* que l'écrivaine publiera dans la « Ricamatrice » en 1858. Caterina y mentionne les exemples donnés à méditer aux enfants : le patriotisme de Washington confronté à l'ambition de Napoléon, l'emportement d'Alexandre qui lui fit tuer son meilleur ami Clitus, maculant à jamais sa gloire, et la vie des Saints qui témoigne de la force d'esprit et du courage avec lesquels ils mouraient au nom de la « vérité »<sup>265</sup>. Elle leur enseigne également comment bien se conduire et à respecter les personnes âgées<sup>266</sup> ainsi qu'à prier avec dévotion<sup>267</sup>. Elle préfère qu'ils grandissent parmi les gens de la campagne plutôt qu'au contact de la riche société, et ne voit pas d'un bon œil les excursions à Trivignano que leur font faire Carlo et Giulia qui rend là-bas visite à sa famille. Elle critique, de même, le fait qu'ils soient trop gâtés par son frère et sa belle-sœur au contact desquels ils prennent de mauvaises habitudes<sup>268</sup>. Malheureusement, cette dernière a de plus en plus tendance à accaparer les enfants, ce qui les éloigne de Caterina. Les dernières notes du journal témoignent de son amertume face à l'insolence grandissante de ses neveux qui se moquent d'elle et de Don Comelli. Il faut dire qu'à Trivignano ou à Manzano, chez leur oncle Domenico, où ils se rendent régulièrement en compagnie de Carlo et Giulia, ils sont sûrement « témoins de tout le mal qu'on dit de [sa]

<sup>262</sup> « Nella vostra carissima del 4 agosto, voi non dicevate se nei dieci dì io avessi dovuto assoggettarvi allo stesso regime dietetico dei susseguenti. Per non isbagliare mi attenni al termine più rigoroso e sono già trentacinque dì che vivo proprio come voi mi avete prescritto, aggiungendo alle altre privazioni anche quella del zigarro da voi non accennata e che vi confesso, mi è la più pesante. » « Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj », a cura di Luigi Pompilj, *op. cit.*, p. 109.

<sup>263</sup> Le journal, inclus dans le Ms 4104/14 de la B.C.U. a été entièrement reproduit dans C. PERCOTO, *Il giornale di mia zia*, *op. cit.*, p. 83-98.. Il est révélateur des sentiments de Caterina car on sent qu'il s'agit de quelques notes rédigées quand elle a un peu de temps libre devant elle, dans l'impulsion du moment.

<sup>264</sup> « Dans la chambre à coucher, ils n'osent pas me demander comme d'habitude combien de centimes économisés en ne fumant pas je mets dans leur tirelire. » *Ibid.* p. 94.

<sup>265</sup> Cf. Giornale, 1 gennajo 1853, *ibid.*, p. 89-90.

<sup>266</sup> Cf. Giornale, 2 gennajo, *ibid.*, p. 91-92.

<sup>267</sup> Cf. Giornale, 3 gennajo, *ibid.*, p. 93.

<sup>268</sup> Cf. Giornale, 10 gennajo, *ibid.*, p. 97.

pauvre mère, du *Maestro* et d'[elle-même] »<sup>269</sup>. Les préoccupations pédagogiques laissent place aux tensions familiales que l'on devine dans les dernières pages. Une guerre sournoise semble naître au sein de la famille Percoto. Elle oppose Caterina, sa mère et Don Comelli, à ses deux frères Domenico et Carlo, soutenu par son épouse Giulia. Est-ce que les signes avant-coureur de l'orage étaient déjà perceptibles en 1852, lorsque l'écrivaine déclina les avances de Vianello en arguant qu'elle devait « défendre [ses] deux pauvres vieux »<sup>270</sup> ? En tous cas, en cet été 1853, alors qu'elle s'inquiète pour la santé de sa mère, gravement malade, notre auteure se retrouve rapidement au cœur de « mille embarras administratifs et judiciaires »<sup>271</sup>. Ces derniers ne sont sans doute pas étrangers aux querelles de famille. Une lettre de Carlo, datée du 26 septembre 1853, nous apprend, en effet, qu'il y a un contentieux entre sa sœur et lui, auquel il souhaite mettre un terme en faisant appel à deux médiateurs. C'est à cette occasion qu'il lui fait le chantage évoqué au chapitre précédent, en la menaçant de rendre public des documents compromettants qu'il a en sa possession<sup>272</sup>. Quels sont les motifs du litige ? Il est difficile de répondre à cette question étant donné l'absence d'informations à notre disposition. Nous pouvons cependant faire une conjecture. En effet, nous pensons qu'il s'agit d'une querelle à propos de la répartition des biens paternels entre les différents membres de la famille Percoto.

Rappelons que, dans le Royaume de Lombardie-Vénétie, selon le code civil autrichien en vigueur, les femmes étaient dispensées de l'autorisation maritale pour les actes judiciaires<sup>273</sup>, ce qui leur permettait de gérer un patrimoine, comme le fait Adele Marin pour la famille Nievo<sup>274</sup>. En outre, contrairement aux femmes des autres États italiens, elles ont le droit d'hériter au même titre que leurs frères, ce qui sera le cas de Caterina<sup>275</sup>. Après la mort du comte Antonio, la responsabilité du patrimoine des Percoto revient, fort probablement, à sa femme Teresa Zaina, qui se décharge de l'administration des biens sur Pietro Comelli. En 1853, la vieille femme, qui sent sa fin approcher, doit s'occuper de rédiger son testament : quelle part des biens attribuer à chacun ? Une lettre que Caterina

<sup>269</sup> « Ogni giorno e più volte al giorno se li conducono con loro a Trivignano a Manzano di Meneghetto – ed è facile che viene testimoni di tutto il male che si dice della povera mamma, del Maestro e di me. » *Giornale*, 12 gennaio, *ibid.*, p. 98.

<sup>270</sup> Voir *supra*, citation p. 132.

<sup>271</sup> Voir *supra*, citation p. 125.

<sup>272</sup> Voir *supra*, chapitre 1, p. 73.

<sup>273</sup> Cf. E. SAROGNI, *La donna italiana. Il lungo cammino verso i diritti (1861-1994)*, Parma : Nuova Pratiche Editrice, 1995, p. 15.

<sup>274</sup> « Pare che nel 1847 Adele si dividesse tra Mantova, Sabbioneta e Fossato, dove gestiva il patrimonio della famiglia. » E. CHAARANI LESOURD, *Ippolito Nievo, uno scrittore politico*, traduction du français de Laura Toppan, Venezia, Marsilio, 2011, p. 30.

<sup>275</sup> Le droit à l'héritage est l'une des revendications du mouvement émancipateur féminin du *Risorgimento*. Cf. l'article publié en 1855 de manière anonyme sur le journal génois « La Donna » qui revendique « que leurs droits légitimes de succession soient rendus à toutes les femmes italiennes » in C. VEAUUVY, L. PISANO, *Paroles oubliées. Les femmes et la construction de l'État-nation en France et en Italie 1789-1860*, *op. cit.*, p. 268-270.

écrit à Gioacchino Pompilj le 4 décembre 1853 nous amène à penser que la répartition s'effectue bien cette année-là. Elle y indique, en effet, qu'« un vieux moulin [lui] est revenu dans [sa] part des biens paternels »<sup>276</sup>. Le fait que la répartition ait été problématique et que Caterina ait eu à défendre ses intérêts contre ceux de ses frères est facilement envisageable lorsqu'on sait que, dans son testament, Teresa Zaina laisse à son unique fille « tous les passifs de la famille »<sup>277</sup>. En faisant cela, et en lui faisant promettre de s'occuper de ses frères et neveux<sup>278</sup>, la mère de Caterina lui ôte ainsi toute possibilité d'indépendance économique et d'autonomie, alors qu'elle aurait pourtant pu être complètement libre, ne dépendant d'aucun homme, contrairement à la grande majorité des femmes de son temps<sup>279</sup>. Caterina confie à Francesco Dall'Ongaro, dans une lettre qu'elle lui écrit à la fin de l'année 1858, que « par amour de la paix, elle avait très peu veillé à ses intérêts lors des partages entre frères et sœur »<sup>280</sup>. Il est évident que le testament de la mère ne sert pas du tout les intérêts de la fille, nommée définitivement à la tête de la propriété agricole<sup>281</sup>, bien au contraire. Mais il nous semble que Caterina cache

<sup>276</sup> Voir *supra*, citation p. 122.

<sup>277</sup> « Il testamento della madre morta nel 1854, aveva aggravato le sue difficoltà finanziarie, adossandole tutte le domestiche passività [...] » G. MARCHETTI, *Il Friuli. Uomini e tempi*, op. cit., p. 585.

<sup>278</sup> Les lettres de la famille conservées dans le fonds Percoto de la *Biblioteca civica* d'Udine montrent les nombreux appels au secours que tous n'hésitent pas à lui lancer. Son frère Niccolò lui écrit, par exemple, fin septembre 1866 : « Io comprendo anche la tua cattiva situazione, eppure non saprei in giornata augurarti la mia, che ritengo sia assai peggiore. [...] Se tu non mi ajuti che hai tanti mezzi e conoscenze, io sono proprio nel precipizio. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/4/X, Lettera 1. Même appel au secours de la part de son frère Domenico : « Sono imbrogliato in tutte le maniere mi manca tutto, legna, olio, sale e non ho un centesimo. [...] Vedi di giovarmi in qualche maniera che ci aggiusteremo sulla vendita della casa. » *Ibid.*, Lettera 6 (sans date). Son neveu Giuseppe lui écrit le 18 mai 1860 une lettre dans laquelle il se plaint de ne pas avoir de réponse de sa tante alors qu'il est dans une situation difficile et il essaye de l'apitoyer en lui rappelant qu'il n'est qu'un pauvre orphelin. *Ibid.*, Ms 4108/4/XI, Lettera 19. Le 7 mars 1861, son neveu Antonio lui rapporte que Bepi se plaint qu'elle ne lui envoie jamais d'argent. *Ibid.*, Ms 4108/4/X, Lettera 10. C'est nous qui transcrivons.

<sup>279</sup> Virginia Woolf a souligné dans *Une chambre à soi* le problème constitué par la dépendance économique des femmes vis-à-vis de leur père puis de leur mari qui les prive de toute liberté individuelle. Sa narratrice en revanche a acquis une liberté d'agir et de penser grâce à l'indépendance économique que lui a permise la rente de 500 livres héritée de sa tante. « Auparavant, [elle] gagnait sa vie en mendiant d'étranges travaux aux journaux, en faisant ici un reportage sur une exposition de baudets, là un reportage sur un mariage ; [elle touchait] quelques livres, en écrivant des adresses, en faisant la lecture à de vieilles dames, en fabriquant des fleurs artificielles, en enseignant l'alphabet aux petits enfants dans un jardin d'enfants. Telles étaient les principales occupations réservées aux femmes avant 1918. » V. WOOLF, *Une chambre à soi*, op. cit., p. 56. Pour Caterina Percoto, ce sera l'écriture de petits textes à caractère moral et éducatif et l'élevage de vers à soie et d'animaux de ferme. Signalons qu'elle confectionne aussi des fleurs en papier avec les journaux invendus qu'Alessandro Lampugnani lui envoie à cet effet, nous pensons cependant que, dans son cas, il s'agissait d'un simple passe-temps. Cf. R. CAIRA LUMETTI, *Le umili operaie : Lettere di Giulia Codemo e Caterina Percoto*, op. cit., p. 42. Silvia Franchini a noté que ces fleurs en papier « constituaient un sujet habituel de l'amicale relation épistolaire entre l'éditeur milanais et Caterina Percoto » dont elle cite quelques exemples. Cf. S. FRANCHINI, *Editori, lettrici e stampa di moda...*, op. cit., note 5, p. 200-201.

<sup>280</sup> « Per amore di pace nelle divisioni fraterne io ho guardato assai poco a miei interessi ; non prevedevo le terribili annate che seguirono e fidandomi nella vendita consueta dei nostri campi mi accollai anche l'incarico degli orfani figlioli del fratello Costantino. » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 4, Lettera 76.

<sup>281</sup> A. GIACOMINI, « Quasi una biografia », op. cit., p. XII. Caterina devient ainsi véritablement le chef de la famille Percoto, elle qui promet à sa mère sur son lit de mort « d'être la consolatrice, la conseillère, le

sans doute par un pieux mensonge la véritable raison pour laquelle elle a dû accepter de telles dispositions. Même si elle « aime la paix », un conflit ne l'a jamais effrayée et elle a un caractère suffisamment affermi pour tenir tête à sa famille, comme elle l'a prouvé en d'autres occasions. La lettre de son frère Carlo précédemment évoquée suggère qu'elle était bien déterminée à ne pas se laisser faire, et peut-être aurait-elle résisté jusqu'au bout s'il n'y avait pas eu ces documents préjudiciables pour sa réputation, elle qui est si orgueilleuse du « nom » qu'elle s'est forgé<sup>282</sup>. La clause qui est cependant la plus dure à supporter pour Caterina est celle qui lui attribue seulement « quelques vieilles pièces »<sup>283</sup> de la maison de San Lorenzo. Nous pensons même que c'est la raison du litige qui l'a opposée à Carlo qui dispose, quant à lui, du reste de la demeure paternelle. Car si Caterina, optimiste, a pu penser que les revenus des champs permettraient de subvenir aux besoins de la famille – c'est une des raisons pour lesquelles elle a accepté de prendre à sa charge ses neveux, explique-t-elle à Dall'Ongaro dans une lettre qu'elle lui écrit à la fin de 1858<sup>284</sup> –, elle ne cesse de se plaindre auprès de ses amis de son déménagement forcé et de regretter avec amertume son ancienne chambre<sup>285</sup>.

En 1854, après avoir assisté pendant plusieurs mois sa mère malade, après l'avoir veillée nuit et jour et réconfortée pendant son agonie<sup>286</sup>, Caterina, affligée par le chagrin, doit donc bouleverser ses habitudes<sup>287</sup> et réduire considérablement son espace vital : la voilà « exilée de sa propre maison »<sup>288</sup>, contrainte de partager avec don Pietro Comelli et ses trois neveux les quelques misérables pièces qui lui échoient. Il s'agit d'un logement improvisé, où règne le désordre, très étroit et mal isolé. Dans la pièce qui sert de cuisine et où Caterina passe la plus grande partie de la journée avec ses gens, sont entassés les lits

---

soutien de ses frères et neveux ». L. GORETTI VERUDA, *Caterina Percoto : Memoria letta nella alunanza accademica 13 febbraio 1889, op. cit.*, p. 11.

<sup>282</sup> Voir *infra*, chapitre 3, p. 221 et suivantes.

<sup>283</sup> « Perduta la mia buona Mamma, ritirata co' miei orfani e con un vecchio amico che mi ha fatto da padre in alcune antiche stanze che mi sono toccate in sorte nelle divisioni coi fratelli, ho passato un doloroso inverno pieno di lacrime e disgustosi impicci, in una casa si può dire improvvisata e per conseguenza tutta in disordine, ristrettissima e poco riparata contro i rigori della stagione. » « Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj », a cura di Luigi Pompilj, lettre du 7 juin 1855, p. 116.

<sup>284</sup> Voir *supra*, citation de la note 280, p. 138.

<sup>285</sup> Cf. *ibidem* ; *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*, lettre du 9 janvier 1855, lettre du 19 juillet 1857 ; « Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj », a cura di Luigi Pompilj, *op. cit.*, lettre du 7 juin 1855, p. 116-117.

<sup>286</sup> Elle évoque ainsi les derniers mois de sa mère dans une lettre à Carlo Tenca écrite le 9 janvier 1855 : « Io che per tanti mesi potei assistere giorno e notte a quel letto di morte, e udire dalle sue labbra il presentimento del prossimo fine, e accompagnare il santo viatico che chiese ella stessa, e rimaner presente all'estrema Unzione, e recitare con essa le preghiere dei moribondi, e sostenerle il capo quando spirava, e inginocchiata a lei dinnanzi baciarle per l'ultima volta la mano... io adesso non ho più coraggio. » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>287</sup> « Tutte le abitudini della mia vita son rotte [...]. » *Ibidem*.

<sup>288</sup> « Sono esiliata amico mio dalla mia casa. » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 4, Lettera 76.

des enfants<sup>289</sup>. Pour elle, elle doit se contenter d'« une petite chambre pas encore aménagée, avec une unique petite fenêtre devant laquelle, au lieu de rideaux, s'agitent les branches d'un gigantesque mûrier »<sup>290</sup> et dans laquelle tient à peine un petit bureau. Avant, elle avait une élégante petite pièce, où elle passait des heures à étudier. Sur l'un des murs de cette chambre, Francesco Dall'Ongaro, en visite à San Lorenzo, avait écrit quelques vers de sa main. Maintenant, c'est devenu la chambre de la servante de son frère<sup>291</sup> ! C'est un véritable drame pour elle, mais qui pourrait la comprendre à part son fidèle ami Francesco à qui elle confie, quelques années plus tard, alors qu'elle renoue le contact avec lui, qu'il s'agit de « la plus grande de ses souffrances »<sup>292</sup> ? Elle lui avoue le trouble qui subsiste le soir, lorsqu'elle va se coucher et qu'elle se dirige instinctivement vers l'ancienne porte qui conduisait à sa chambre et qui a été murée<sup>293</sup> :

« Vi ricordate la stanza a pianterreno dove la prima volta che veniste a trovarmi col Lucardi vi ricevette la mia povera Mamma ? Quella stanza è mia, l'unica che mi è rimasta dalla casa paterna, la porta che va nel salotto e per cui voi entraste è adesso murata ; in quel vano chiusi dalla portiera che tuttora esiste ho collocato i miei libri ed io mi ho fatto l'ingresso dalla parte opposta. È da questa stanza che io ora vi scrivo e guardo. D. Pietro s'è coricato e qui spesso dopo le fatiche della giornata, e quando il male mi da un po' di tregua, io passo la notte alla penna. Ma quante volte amico mio nel ritirarmi mi sbaglio e col mio lume in mano m'incammino verso quella porta nel pensiero d'andarmene a letto nella mia bella cameretta di una volta. Trovo il muro e m'accorgo ch'e' mi divide per sempre dalla vita passata, veggo di là la mia Mamma i miei fratelli le mie gioje e la mia quiete d'un tempo e perdo il coraggio e piango. Or questi dolori voi tutti li avete provati – credo peraltro che l'esser lontano in esilio sia molto meno penoso che questa solitudine e questo esilio di qui. »<sup>294</sup>

<sup>289</sup> « Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj », a cura di Luigi Pompilj, *op. cit.*, lettre du 7 juin 1855, p. 116. Maria Molinari-Pietra évoque « uno stanzone lungo, semi-buio » Maria MOLINARI-PIETRA, « La mia prima visita a Caterina Percoto » in *Caterina Percoto in due lettere inedite e nelle impressioni di alcune donne friulane*, *op. cit.*, p.13.

<sup>290</sup> « Questa cameruccia non ancora stabilita con una sola finestrella dinanzi alla quale invece di cortine move le frondi un gelso gigantesco, son certa, voi non sdegnere. » « Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj », a cura di Luigi Pompilj, *op. cit.*, lettre du 7 juin 1855, p. 117.

<sup>291</sup> *Ibidem* ; « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 4, Lettera 76.

<sup>292</sup> « Oh questo confesso è il più grande dei miei patimenti, e a voi ardisco parlarne – gli altri non mi comprendono e mi deridono... » *Ibidem*.

<sup>293</sup> C'est cet extrait qui donne son titre au texte de Grazia Livi, « Caterina Percoto. Stanza murata ». L'auteure interprète cette porte murée comme le symbole du renoncement de Caterina Percoto à l'écriture, signalons qu'il s'agit à notre avis d'une lecture erronée. Même si cette porte représente un moment fort douloureux de sa vie et constitue effectivement un tournant vers une précarité économique destinée à s'accroître au cours des ans, nous verrons que l'écrivaine ne renonce pas encore à l'écriture qui lui offre, en sus d'une source de revenus, même modestes, un réconfort certain. La véritable dépression surviendra plus tard, nous semble-t-il, en 1865.

<sup>294</sup> « Vous souvenez-vous de la pièce au rez-de-chaussée où ma pauvre Maman vous reçut la première fois que vous vîntes me voir avec Lunardi ? Cette pièce est à moi, c'est la seule qui me soit restée de la maison de mon père. La porte qui va dans le salon et par laquelle vous entrâtes est maintenant murée ; dans l'embrasure fermée par la portière qui existe encore, j'ai rangé mes livres, et j'ai fait l'entrée dans la partie opposée. C'est de cette pièce que, maintenant, je vous écris et je regarde. Don Pietro s'est couché,

Pour Caterina Percoto, cet « exil » hors des murs du domicile paternel marque à jamais la fin d'une vie joyeuse passée dans la maison où elle est née, à une époque où la famille était encore unie (« veggo di là la mia Mamma i miei fratelli ») ; un tel exil lui semble bien pire que l'exil politique de ses amis patriotes, probablement parce que, contrairement à eux, elle ne peut se nourrir de l'espoir de pouvoir un jour rentrer chez elle. Est-ce à cette période que, n'ayant aucun endroit où pouvoir être tranquille pour écrire, la comtesse se réfugie, en l'absence des comtes Brazzà, dans leur palais de Soleschiano<sup>295</sup> ? Là, elle s'installe dans une pièce du rez-de-chaussée donnant sur un beau jardin à l'anglaise<sup>296</sup> où elle profite de la magnifique vue qui s'offre à elle et du calme, propice à la méditation, qui y règne.

La gentille lettre pleine de délicatesse que lui envoie Carlo Tenca le 28 décembre 1854, alors qu'il vient d'apprendre le décès de sa mère, révèle à Caterina les liens d'amitié qui les unit et lui offre sans doute un peu du réconfort dont elle a tant besoin :

« Se sempre mi giunsero care e desiderate le vostre lettere, questa che mi avete scritto per solo impulso del cuore mi è la carissima. Parmi, ch'ella mi riveli il mistero della nostra amicizia, o in altri termini, ch'ella mi dia la certezza che il bene che ci vogliamo è qualche cosa di più vero e di più sentito, di quanto può importare una semplice relazione letteraria. »<sup>297</sup>

---

et, souvent, ici, après les travaux de la journée, et quand la douleur me donne un peu de répit, je passe la nuit à écrire. Mais combien de fois, mon cher ami, je me trompe en me retirant et je m'achemine, la lumière à la main, vers cette porte, pensant aller me coucher dans ma belle petite chambre d'autrefois. Je rencontre le mur et je me rends compte qu'il me sépare à jamais de ma vie passée ; je vois de l'autre côté Maman, mes frères, mes joies et ma tranquillité d'antan et, découragée, je pleure. Mais vous aussi avez éprouvé toutes ces douleurs – du reste je crois qu'être loin en exil est moins pénible que cette solitude et cet exil que je vis ici. » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 4, Lettera 76. Ludovica Cantarutti rapporte que Caterina transcrivait cet état d'esprit au début d'une nouvelle, *I Permissori*, qu'elle n'achevait pas et dont le texte resta inédit jusqu'à ce que Gianfranco D'Aronco le publie dans les « Annali della Scuola friulana ». Cf. *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>295</sup> C'est Laura Goretti Veruda qui rapporte cette habitude de la comtesse dans le texte de sa commémoration mais elle ne fait mention d'aucune date. Cf. L. GORETTI VERUDA, *Caterina Percoto : Memoria letta nella alunanza accademica 13 febbraio 1889*, *op. cit.*, p. 8-9. Étant donné que Caterina Percoto avait un bureau à elle dans la demeure paternelle, nous pensons que ce n'est qu'après la mort de sa mère et la division de la maison qu'elle s'est mise à aller écrire dans le palais des comtes Brazzà. Nous savons qu'ils étaient de ses amis et qu'elle se rendait chez eux pour assister à des représentations théâtrales. En outre, dans une lettre qu'elle écrit à Carlo Tenca le 14 novembre 1855, elle envisage de s'installer pour écrire dans un endroit un peu plus avenant que sa cuisine enfumée. Cf. *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>296</sup> Est-ce celui décrit dans l'article intitulé « Pensieri » publié dans *Udine-Cussignacco. Arrivo in ritardo del treno. Album con Schizzi d'artisti udinesi*, Udine : Tipografia G. Seitz, 1880 ?

<sup>297</sup> « Si vos lettres ont toujours été pour moi chères et désirées, celle que vous m'avez écrite uniquement sous l'impulsion de votre cœur m'est la plus chère de toutes. Il me semble qu'elle me dévoile le mystère de notre amitié, ou, en d'autres termes, qu'elle me donne la certitude que l'inclination qui nous lie est quelque chose de plus vrai et de plus sincère que ce que peut comporter une simple relation littéraire. »

Voici enfin une personne qui lui veut sincèrement du bien ! Ce n'est pas comme ce Pietro Vianello qui avait continué à lui ouvrir son cœur et à la laisser espérer en un mariage d'amour pour finalement la trahir en 1854 en épousant une autre à Venise<sup>298</sup> ! Caterina a le sentiment qu'il s'est bien joué d'elle en lui faisant croire qu'il était un honnête homme alors que ce n'était qu'un vil imposteur. Désireuse de découvrir qui il est réellement, elle se plonge dans les lettres qu'il lui avait autrefois confiées – et qu'elle avait alors survolées. Il voulait probablement se faire valoir aux yeux de Caterina en faisant étalage de son amitié avec le grand intellectuel Niccolò Tommaseo, auteur d'un grand nombre de ces lettres, à qui notre auteure vouait une grande admiration<sup>299</sup>. L'homme qu'elle découvre est bien différent de celui qu'elle avait imaginé : il est superficiel, égoïste, hypocrite, voire même malhonnête<sup>300</sup> ! Les lettres révèlent une histoire d'adultère dont la protagoniste centrale est la comtesse Caterina Bon Brenzon, épouse du comte Brenzon de Vérone et amante du poète Aleardo Aleardi, qu'elle quitte au profit de Pietro Vianello. Leur liaison est favorisée par l'intervention de Niccolò Tommaseo<sup>301</sup>. Si Caterina ne peut que désapprouver une telle liaison, c'est surtout l'attitude ignoble, à ses yeux, de l'intellectuel dalmate qui la blesse le plus profondément. En tant que poète célèbre, il devrait avoir un comportement irréprochable et être toujours du côté du bien moral qu'il prône dans ses œuvres. Outrée, l'écrivaine frioulane pense qu'il doit être dénoncé au public qui l'admire. C'est alors que sa plume vengeresse couche sur le papier une nouvelle<sup>302</sup> dans laquelle elle dénonce les faits, taisant l'identité des deux amants mais pointant du doigt le nom de Tommaseo. Octobre 1855 : la nouvelle est achevée mais Caterina a un doute. A-t-elle le droit de publier ce récit qui accuse un homme célèbre ? Peut-elle rendre publique une affaire privée ? Elle demande alors conseil à Carlo Tenca à qui elle écrit le 5 du mois : « Quello ch'io vorrei da voi s'è che lo esaminaste e mi diceste in vostra coscienza, se il

---

Lettre à Carlo Tenca du 9 janvier 1855, in *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>298</sup> Cf. A. GIACOMINI, « Quasi una biografia », *op. cit.*, p. XXII-XXIII. Au sujet de cette histoire et de la nouvelle que Caterina Percoto rédige alors, cf. I. DE LUCA, « Sulla novella "I Gamberi" di Caterina Percoto (con documenti inediti) », in «Giornale storico della Letteratura italiana», fasc. 512, vol. CLX 1983, CLXI 1984, CLXII 1985.

<sup>299</sup> « Mi parve soltanto di rilevare, ch'era assai grande l'affetto di chi le scrisse per chi le ricevette. E forse mi furon date a leggere appunto perchè rilevassi codesto. » « Carteggio inedito di Caterina Percoto », a cura di Gianfranco D'Arconco, in «La Porta orientale», a. XVII (1947), n. 10-12. Enrica Varisco Ferrero, qui a reconstitué l'affaire que nous évoquons à présent et la genèse de la nouvelle *I gamberi*, souligne l'acuité psychologique avec laquelle Caterina Percoto perce à jour les intentions de Vianello. E. VARISCO FERRERO, *Niccolò Tommaseo e Caterina Percoto protagonisti di un caso letterario. Con pagine inedite di Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 14.

<sup>300</sup> Cf. *ibid.* p. 20-21.

<sup>301</sup> Cf. *ibid.* p. 15-17.

<sup>302</sup> Il s'agit de la nouvelle *I gamberi* qui sera publiée en 1856 par Niccolò Tommaseo sous le titre *Adelina* et amputée de la partie le concernant. Voir *infra*, p. 142 et suivantes.



pubblicarlo colla stampa fosse per mia parte un atto colpevole »<sup>303</sup>. Un mois plus tard Tenca lui répond<sup>304</sup>. Il comprend qu'elle se soit sentie offensée et qu'elle ait voulu punir Tommaseo, mais il défend le droit à une vie privée des hommes célèbres sur la scène publique. En outre la publication de la nouvelle n'aurait sûrement pas l'effet escompté par Caterina sur le public, qui la lirait sans doute par pur plaisir des commérages. En somme, il lui déconseille de la publier.

La rédaction de la nouvelle aura néanmoins eu le mérite de détourner un peu l'écrivaine des ennuis qui l'assaillent cette année-là. Elle, qui doit assumer « les lourdes dettes "qu'[elle] n'a pas faites", ainsi qu'elle le répétait souvent, mais que le testament de sa mère lui avait fait endosser »<sup>305</sup>, pensait pouvoir s'en sortir en modernisant la propriété agricole, mais c'était sans compter sur un certain nombre de phénomènes adverses. Il y a d'abord l'épidémie de choléra qui fait rage, en 1855, à San Lorenzo comme ailleurs dans la région, ainsi qu'en atteste la lettre que Caterina écrit à Tenca, le 5 octobre de la même année<sup>306</sup>. Il y a encore la maladie des vers à soie et celle de la vigne qui ne l'épargnent point, et la pluie qui ne vient pas, et les récoltes qui sont mauvaises... Voici le sombre bilan de l'année écoulée, qu'elle dresse à Prospero Antonini :

« Sarebbe una buona cosa se si potesse aver qui in Friuli alcune ova del *Bombyx mori* che voi accennate e i nostri coltivatori dovrebbero imitare il Piemonte e far venire dall'origine il seme necessario a rinnovare la nostra razza già troppo degenerata. I raccolti da noi vanno male, scarsa e cattiva la seta, pochissimo il frumento, le mediche e i fieni abbrucciati, se non viene la piovra anche il sorgoturco patisce anzi in molte località a quest'ora è già andato. Saraceni e cinquantini rape e altri cibaggi ci si intende che non danno più neanche speranza. Uva neppure un grappolo e miseria immaginatevi. Intanto le imposte crescono se non foss'altro per le spese straordinarie a causa del cholera e Dio volesse che bastassero a non lasciar morir di fame. È una cosa che serra il cuore. A giorni passati quando infieriva il morbo vi assicuro che la fame dei meschini rimasti senza lavoro era spettacolo più tremendo delle tante morti improvvise. Povero Friuli... »<sup>307</sup>

<sup>303</sup> « Ce que j'aimerais que vous fassiez, c'est que vous l'examiniez et me disiez en toute conscience si le fait de le publier serait de ma part un acte répréhensible. » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>304</sup> *Ibid.*, lettre du 5 novembre 1855.

<sup>305</sup> F. BACCHETTI, « Da carteggi editi ed inediti : Caterina Percoto, direttrice mancata dell'Uccellis », *op. cit.*, p. 8.

<sup>306</sup> « Erano i giorni che qui infieriva il colera - ma nè le vittime che cadevano continuamente a me d'intorno, nè il pensiero della morte fosse vicino, ne quello della giustizia di Dio mi intimidivano menomamente. » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>307</sup> « Ce serait une bonne chose si je pouvais avoir ici, dans le Frioul, quelques oeufs du *Bombyx mori* dont vous m'avez parlé ; nos cultivateurs devraient bien imiter ceux du Piémont et faire venir de son pays d'origine la graine nécessaire au renouvellement de notre race qui a trop dégénéré. Chez nous les récoltes sont mauvaises, la soie est rare et de mauvaise qualité, il y a très peu de froment, les herbes médicinales et le foin ont brûlé, si la pluie ne tombe pas le maïs souffrira aussi ; à cette heure, il est même déjà fichu dans de nombreuses localités. Il est bien évident qu'il n'y a plus aucun espoir pour le sarrasin, les navets hâtifs et autres plantes nourricières. Il n'y a même pas une grappe de raisin et c'est partout la misère que vous pouvez imaginer. En attendant, les impôts augmentent, au moins pour faire face aux frais

Les années passent et malheureusement la situation déjà précaire de Caterina se dégrade ; ses terres perdent de la valeur en raison de toutes les difficultés précédemment évoquées et il lui est impossible de les vendre pour le moment. Aussi doit-elle se contenter, ainsi qu'elle s'en plaint à Niccolò Tommaseo dans une lettre du 20 mai 1857, de conditions de vie moins bonnes et d'un plus dur labeur que n'importe quelle « *fattoressa* » :

« Oh certo io mi ho assai meno ozi di qualunque fattoressa e ufizj più bassi e faticosi ma come vendere od affittare ora che a causa del vino mancato e della seta in pericolo e delle imposte, le nostre terre vanno continuamente perdendo il prezzo ?...»<sup>308</sup>

La seule solution qui s'offre à elle est l'élevage, ce qui lui permet de gagner de l'argent grâce à la vente des animaux<sup>309</sup>. C'est ce qu'elle explique à Francesco Dall'Ongaro à la fin de l'année 1858 :

« Crebbero le imposte, si aggiunse un prestito volontario che contro ogni mia volontà sono forzata a pagare anche di presente, mancò il vino, mancò la galetta. Per far fronte ai molti debiti assunti, mi ridussi alla più sottile economia ed intrapresi ad'allevare una quantità di bestiame... Immaginatevi ch'io consumo la mia povera vita a guardare e curare una mandria di porci. »<sup>310</sup>

En novembre 1859, elle doit renoncer à recevoir la revue sur l'homéopathie que lui envoie son ami Gioacchino Pompilj car les frais de port sont trop élevés pour sa maigre bourse<sup>311</sup>.

extraordinaires occasionnés par le choléra, si ce n'est pour d'autres raisons. Et Dieu veuille que ça suffise, pour ne pas nous laisser mourir de faim. C'est quelque chose qui fend le cœur. Ces jours derniers, quand la maladie faisait rage, je vous jure que la faim de ces pauvres gens sans travail était un spectacle plus terrible que les nombreuses morts subites. Pauvre Frioul... » B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/1, Lettera 19. Les éléments contenus dans la lettre permettent de la dater de fin 1855-début 1856.

<sup>308</sup> « Il est certain que j'ai moins de moments d'oisiveté que n'importe quelle fermière, et des offices plus bas et plus pénibles, mais comment vendre ou louer maintenant que nos terres perdent continuellement de la valeur à cause de la mauvaise production de vin, de celle de soie qui est compromise et des impôts. » A. GIACOMINI, « Quasi una biografia », *op. cit.*, p. XXV.

<sup>309</sup> La lettre écrite le 9 mai 1859 au docteur Andrea Carlo Sellenati illustre cet aspect des activités de l'écrivaine : « Intanto i porcellini raccomandati sono venuti in luce e il dì dell'ascensione avranno quaranta giorni compiti. – Ho fatto che i due più belli scelgano le mammelle di mezzo ; Ella poi vedrà se meritino d'essere gli eletti. Non mi ricordo più se il signor Cumano e quell'altro Signore di Cormons, ch'Ella m'indicava per acquirenti, volevano da razza o meno e quanti. Desidererei di sapere questo di preciso, onde non ordinare operazioni in falso. » « Due lettere di Caterina Percoto al dott. Andrea Carlo Sellenati » in « Pagine Friulane », a. II, n. 4, 12 maggio 1889.

<sup>310</sup> « Les impôts augmentèrent, s'ajouta à cela un prêt volontaire que je suis encore à présent forcée de payer contre ma volonté, la production de vin fut rare, celle de cocons aussi. Pour affronter les nombreuses dettes assumées, je réduisis mes dépenses au minimum et entrepris d'élever une quantité d'animaux...

Figurez-vous que je passe ma pauvre vie à surveiller et soigner un troupeau de porcs. » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 4, Lettera 76.

<sup>311</sup> Cf. « Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj », a cura di Luigi Pompilj, *op. cit.*, Lettera VII (30 novembre 1859), p. 120.

Ainsi, Caterina Percoto, alors qu'elle avait renoncé à fonder une famille, se retrouve-t-elle prisonnière de contraintes familiales. En raison de son grand sens du devoir envers les siens, elle se résigne à assumer le rôle de chef de la famille Percoto et les charges qui lui incombent. Mais elle a encore des impulsions de rébellion contre le destin qui s'impose à elle. Aussi tente-t-elle de s'évader de sa condition présente grâce aux nombreux projets qu'elle conçoit, qu'ils soient agricoles, d'écriture ou de voyages.

La position qu'elle occupe dans le panorama des femmes écrivains de l'époque est tout à fait atypique, ainsi que le fait remarquer Elena Isabella Minelli<sup>312</sup>. La plume, qui chez une noble dame pouvait être un agréable passe-temps ou une participation volontaire au processus de régénération de la nation italienne souhaitée par les intellectuels libéraux, finit par devenir pour elle une « nécessité »<sup>313</sup>, non plus pour remédier à une vie solitaire à San Lorenzo ou répondre à une aspiration profonde à devenir écrivaine<sup>314</sup>, mais comme moyen de subsistance, parce qu'elle doit vivre et faire vivre sa famille<sup>315</sup>. Cependant il lui devient de plus en plus difficile d'échapper à une situation financière et familiale désastreuses pour se consacrer à l'écriture, d'autant que les problèmes d'arthrose dont elle commence à souffrir deviennent un frein physique à cette activité.

Tirillée entre son succès public et les difficultés de sa vie privée, Caterina Percoto aurait du mal à s'en sortir sans le secours de l'amitié et le réseau de relations qu'elle a su tisser depuis son petit village de province.

### C - Une femme de réseaux

Comme nous allons le voir à présent, Caterina Percoto est une femme qui, malgré une position géographique assez isolée et une position sociale ambiguë, a su développer des réseaux de relations et d'amitiés qui lui sont d'une grande aide, tant sur le plan personnel que professionnel.

Il s'agit, dans cette partie, d'une part, de montrer l'importance que les amis de Caterina Percoto ont eue dans sa vie, d'autre part, de faire le point sur ses collaborations à

---

<sup>312</sup> « Ma le sue occupazioni non sono quelle delle molte scrittrici odierne ; il pollajo, la stalla, il vigneto, i vasti campi soleggiati, gli esegenti bachi da seta le occupano tutto il tempo ch'essa non dedica allo studio, o meglio le poche ore che quei lavori le lasciano libere essa le dedica a' suoi studi prediletti. » E. I. MINELLI, *Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 73.

<sup>313</sup> Nous reprenons l'expression de Marinella Colummi Camerino. Voir *supra*, chapitre 1, note 157, p. 60.

<sup>314</sup> C'est en effet dans ce sens que la chercheuse emploie l'expression.

<sup>315</sup> Le 11 mars 1864, elle écrit en effet à Gioacchino Pompilj : « Non sono guarita, ma sto assai meglio di modo che adesso ho tornato a scrivere ed è colla penna che sopperisco a molte necessità de' miei poveri parenti. » « Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj », a cura di Luigi Pompilj, *op. cit.*, Lettera VIII, p. 121.

différents journaux de la Péninsule, ainsi que sur l'histoire des deux éditions de ses *Racconti*.

### 1 - Le secours de l'amitié

Face à la détresse de son amie, Prospero Antonini l'exhorte en 1855, puis au début de 1856, à venir leur rendre visite à Turin. Ce voyage serait l'occasion pour elle de se changer les idées et de revoir des personnes qui lui sont chères. De plus, un projet de recueil de ses nouvelles est en cours et il serait plus facile de traiter avec l'éditeur directement sur place. La proposition est séduisante, d'autant que, depuis son séjour à Vienne, Caterina n'a plus quitté sa région. Elle mettra cependant plusieurs mois avant de se mettre finalement en route, au printemps 1856. Elle va d'abord à Milan, fin mars, en compagnie du comte de Pramperi, sans l'aide duquel elle aurait eu bien du mal à arriver jusque là, et loge à l'*albergo dell'Ancora*, ainsi que nous l'apprend le billet qu'elle envoie à Tenca pour l'aviser de son arrivée<sup>316</sup>. Là, elle fréquente le célèbre salon de la comtesse Clara Maffei<sup>317</sup>, rendez-vous des patriotes milanais, et rencontre pour la première fois Carlo Tenca, en compagnie duquel elle va admirer les œuvres d'art de la capitale lombarde<sup>318</sup>. Elle se rend ensuite à Turin où elle est hôte de la famille Antonini pendant le mois d'avril. Laissons-la nous en dire plus sur ses pérégrinations et son séjour dans le Piémont :

« A Torino ci fui la scorsa Primavera. La Marianna Antonini, sapendomi malata e afflitta e bisognosa di distrazione mi sollecitava con lettere affettuosissime a intraprendere quel viaggio e a passar alcun tempo in seno alla sua famiglia. Vi si aggiunse una proposta per lavoro letterario e il Conte Prospero che prometteva di venirmi incontro fino a Novara. Benchè dovessi partire affatto sola, e che per me, avvezza da parecchi anni alla vita di campagna fosse imbarcarmi per gli Antipodi, pure mi ci lasciai persuadere e mi posi in diligenza. A Milano mi vi trattenni tanto da vedere le cose principali in compagnia di alcuni amici mai più visti per lo innanzi, ma che conoscevo per lettera. A Novara trovai l'Antonini, e proseguii in sua compagnia il viaggio fino a Torino, dove la Contessa Rosa e la Marianna con ogni maniera di delicate premure, mi fecero passare un mese ch'è stato e sarà facilmente il più bello della mia vita. Ma non fu nulla di scrivervi da colà una lunga lettera come mi avevo prefisso e come anche gli Antonini mi sollecitavano, perchè la vita rumorosa

<sup>316</sup> Cf. *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>317</sup> Clara Maffei (1814-1886), mariée à l'âge de 16 ans au poète Andrea Maffei, fut, à partir de 1834, l'animatrice d'un célèbre salon milanais fréquenté par les principaux écrivains, artistes et intellectuels de l'époque, comme Tommaso Grossi, Alessandro Manzoni, Giulio Carcano, Massimo d'Azeglio, le peintre romantique Francesco Hayez, le musicien Giuseppe Verdi... Raffaello Barbiera en a retracé l'histoire dans son livre *Il salotto della contessa Maffei* (1895). En 1846, après que Clara Maffei se fut séparée de son mari et rapprochée de Carlo Tenca, son salon devint le rendez-vous des patriotes milanais qui défendaient la cause unitaire nationale.

<sup>318</sup> Dans la lettre que Caterina Percoto écrit à Tenca depuis Bassano le 6 août 1858, elle évoque les gravures de Morghen qui ornent les murs du pavillon de chasse des comtes Roberti où elle a installé son bureau en leur absence. Ces gravures, écrit-elle, reproduisent nombre des chefs d'œuvre qu'elle a admiré en sa compagnie à Milan. On peut imaginer qu'elle a probablement visité le palais de Brera qui déjà à l'époque contenait une collection de tableaux. Cf. *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

ch'essi mi facevano passare, tanto diversa dalle mie solitarie abitudini, mi stordiva a segno di non lasciarmi un momento in cui fossi capace di raccogliermi e prendere in mano la penna. Ogni giorno c'era qualche gita in compagnia di amici, sicchè ho visitato quasi tutto il Piemonte. Poi visite continue, poi mille distrazioni – e le Camere parlamentari, alle cui discussioni avevo preso un vivo interesse e libri e giornali e convegni, e insomma un mondo affatto nuovo. Niccolò Tommaseo venne a trovarmi – conobbi di persona Lorenzo V. Ed altri che amavo pei loro scritti... Sapete che cosa mi rendeva un po' increscioso quel soggiorno ? Le donne letterate !... Ahimè, sono una vera piaga, e io, voglia o non voglia, mi trovavo confusa con esse. Oh se sapeste quante volte mi sono pentita d'essermi posta in quella categoria ! Poco ha mancato gettassi per sempre la penna e rinnegassi tutte le mie povere novelle. Ma sono insoffribili, amico mio... io che non le conoscevo, se non nelle pagine dei loro scritti ; trattarle da vicino, con tutto lo strascio delle loro pretese... Oh, la sapienza femminile, convenite, è un vero flagello ! Se mi avete castigata col mettermi sull'indirizzo un titolo, che ha le sue buone pecche, adesso io ve ne addito una ben più potente ingiuria, della quale potrete valervi, quando sarete malcontento de' fatti miei. »<sup>319</sup>

Ce voyage donne la possibilité à Caterina, qui a l'habitude d'une vie simple à la campagne, de fréquenter la haute société milanaise et turinoise. Si elle est contente de rencontrer enfin ceux qu'elle ne connaissait jusqu'alors que par lettres (Carlo Tenca, Niccolò Tommaseo) ou par personnes interposées (Lorenzo Valerio), et d'autres « qu'elle aimait

<sup>319</sup> « À Turin, j'y suis allée au printemps dernier. Marianna Antonini, sachant que j'étais malade et affligée, et que j'avais besoin de distractions, m'incitait, par des lettres très affectueuses, à entreprendre ce voyage et à passer un peu de temps dans sa famille. À cela s'ajouta une proposition pour un travail littéraire, et le compte Prospero promettait de venir à ma rencontre à Novara. Bien que je dusse partir complètement seule, et que, pour moi qui suis habituée depuis plusieurs années à la vie à la campagne, c'était comme m'embarquer pour les Antipodes, je me laissai tout de même convaincre et pris la diligence. Je restai quelques jours à Milan le temps de voir les principaux monuments en compagnie d'amis que je n'avais jamais vus auparavant mais que je connaissais à travers leurs lettres. À Novara, je retrouvai Antonini et poursuivis mon voyage en sa compagnie jusqu'à Turin, où la comtesse Rosa et Marianna, grâce à toutes sortes de délicates attentions, me firent passer un mois qui a été, et facilement sera, le plus beau de ma vie. Mais je fus incapable de vous écrire une longue lettre depuis là-bas comme je l'avais prévu et comme les Antonini m'invitaient aussi à le faire, car la vie trépidante qu'ils me faisaient mener, si différente de mes habitudes solitaires, m'étourdissait au point de ne pas me laisser de moment où je pusse me recueillir et prendre la plume. Chaque jour, il y avait une excursion en compagnie d'amis, de sorte que j'ai visité presque tout le Piémont. Et puis de continuelles visites et mille distractions – et les Chambres du Parlement, dont les discussions m'intéressèrent vivement, et les livres, les journaux, les congrès, bref, un monde tout à fait nouveau. Niccolò Tommaseo vint me voir – je fis la connaissance de Lorenzo V[alerio], et d'autres que j'aimais pour leurs écrits... Savez-vous ce qui gâchait un peu mon séjour ? Les femmes de lettres !... Hélas, il s'agit d'une véritable plaie, et moi, que je le veuille ou non, j'étais assimilée à elles. Oh si vous saviez combien de fois j'ai regretté de m'être classée dans cette catégorie ! Peu s'en fallut que je ne jette définitivement ma plume et ne renie toutes mes pauvres nouvelles. C'est qu'elles sont insupportables, mon cher ami. Moi qui ne les connaissais qu'à travers leurs écrits, avoir affaire à elles et à leur cortège de prétentions... Oh, vous conviendrez que le savoir chez les femmes est un véritable fléau ! Si vous m'avez punie en mentionnant dans l'adresse un titre qui a ses propres défauts, je vous indique à présent une injure bien plus puissante, dont vous pourrez vous servir quand vous serez mécontent de moi. » « Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj », a cura di Luigi Pompilj, *op. cit.*, lettre du 19 novembre 1856, p. 118-119. Le mot « strascio » est probablement un terme dialectal.

Lorenzo Valerio (Turin 1810 – Messine 1865) fut un journaliste, un patriote *democratico* et un homme politique de gauche. Député de 1848 à 1859, il était le chef de l'opposition parlementaire à Cavour. Il fut ensuite gouverneur de la province de Côme en 1859, commissaire général extraordinaire dans les Marches en 1860-61 et sénateur à partir de 1862. Il fut l'un des fondateurs des journaux « La Concordia » et « Il Diritto » auxquels collabora Caterina Percoto. Cf. I. DE LUCA, « La collaborazione di Caterina Percoto ai giornali torinesi "La Concordia" e "Il Diritto" di L. Valerio, con tre lettere inedite della Percoto al Valerio (e una, pure inedita, del Dall' Ongaro al Valerio) », *op. cit.*

pour leurs écrits »<sup>320</sup>, elle découvre en revanche avec consternation les « femmes de lettres »<sup>321</sup>, des femmes prétentieuses, « insupportables », qui n'ont rien à voir avec sa modeste simplicité. Il s'agit à son avis d'une « véritable plaie », d'un « vrai fléau » auquel malheureusement elle est assimilée. Elle qui, avant de les rencontrer, était flattée de faire partie de cette catégorie, en viendrait presque à renier ses nouvelles ; elle qui revendiquait pour les femmes le droit d'accéder au savoir, en vient à critiquer le savoir chez les femmes ! Cette soudaine poussée misogynne est surprenante et nous ne disposons pas de suffisamment d'informations sur son expérience turinoise pour pouvoir l'expliquer convenablement. Nous aurions tendance à la rattacher à la difficulté apparemment éprouvée par Caterina Percoto à se sentir à l'aise dans les soirées mondaines. Rappelons que son séjour à Vienne lui avait laissé une certaine amertume – sans que l'on sache exactement quelle en était la raison. Or, dans la nouvelle *Il pane dei morti*, la protagoniste Ardemia della Rovere, *alter ego* de l'auteure, séjourne dans l'une des plus grosses capitales – sûrement Vienne – et est déçue de son expérience car elle se sent étrangère dans ces salons où personne ne la connaît et où elle ne connaît personne. L'auteure souligne qu'elle avait fait ce voyage pour découvrir ce monde luxueux dont elle avait tant entendu parler et aussi, au fond d'elle, pour se faire admirer<sup>322</sup>. On peut éventuellement considérer que Caterina Percoto avait été habituée à se faire louer dans les réunions mondaines d'Udine grâce à son intelligence<sup>323</sup>. En revanche il est fort probable que dans les grandes

<sup>320</sup> Selon Amedeo Giacomini, elle aurait en effet rencontré chez la comtesse Clara Maffei Ippolito Nievo, Carlo Cattaneo et Teobaldo Ciconi. Cf. A. GIACOMINI, « Quasi una biografia », *op. cit.*, p. XXV.

<sup>321</sup> Une lettre de Prospero Antonini datée du 10 août 1855 dans laquelle il l'invite à venir à Turin et lui donne une idée de ce qu'ils pourront faire quand elle sera là-bas nous donne un aperçu de l'identité de ces « femmes de lettres » qui l'ont tant exaspérée. Voici en effet ce qu'il lui propose : « Talvolta anderemo dalla Signora Olimpia Rossi-Savio il cui nome non vi suona forse ignoto perché scrittrice elegante in prosa ed in verso, e collaboratrice di vari periodici. È poco tempo che io soglio frequentare la di lei conversazione, ma vi assicuro, che questa amabilissima, spiritosa e colta dama, è uno de' più belli ornamenti di Torino, senza far torto alle di lei amiche Agata Passernò e Giulia Molino-Colombino, che tutte reciprocamente si amano e si stimano benché facciano professione di lettere. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/III, Lettera 20. Nous savons avec certitude qu'elle n'a pas rencontré Giulia Molino-Colombini car dans une autre lettre (24 mai 1856) Antonini lui annonce que cette dernière, à qui il vient d'être présenté, regrette de ne pas l'avoir rencontrée. Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/III, Lettera 26. Il est fort probable, en revanche, qu'elle ait fréquenté le salon d'Olimpia Rossi-Savio et y ait connu d'autres écrivaines piémontaises – elles sont peu nombreuses aux dires de Prospero Antonini. Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/II, Lettera 14.

<sup>322</sup> « Vedere co' propri occhi quei centri di civiltà e di eleganza, che aveva tante volte sentito magnificare dagli altri, partecipare ai tanti piaceri e divertimenti che ivi si offrono all'avvenenza e alla ricchezza, gettarsi nel bel mondo per ammirare da vicino tanti nuovi oggetti che la fantasia le indorava in mille modi lusinghieri, ed anche un tantino nel secreto del suo cuore per farsi ammirare, quest'era stato spesso il sogno accarezzato de' suoi giovani anni, ed ora che le circostanze della sua vita l'avevano resa libera, ella aveva voluto effettuarlo. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 153-154. C'est nous qui soulignons.

<sup>323</sup> Signalons d'ailleurs qu'en évoquant les soirées mondaines dans ses nouvelles, l'écrivaine établit une différence entre les habitudes des métropoles et celles des petites villes de province, pour lesquelles elle considère que l'ambiance est plus chaleureuse. Voir *infra*, chapitre 4, p. 250.

métropoles qu'étaient Vienne et Turin<sup>324</sup>, elle passa au contraire inaperçue, voire qu'elle fut regardée avec une certaine condescendance en raison de son origine provinciale, ce qui a certainement blessé son amour propre ; d'où une pointe de jalousie envers ces femmes de lettres turinoises qui, habituées des réunions mondaines, devaient sûrement paraître supérieures à elle. Il convient de dire que son ressentiment envers ces dernières sera durable, car, douze ans plus tard, elle écrira que, à son avis, l'éducation des filles ne doit pas leur être confiée<sup>325</sup>.

Heureusement pour elle, il n'y a pas que les femmes de lettres à Turin : il y a aussi le Parlement dont les séances la passionnent. Ce séjour chez les Antonini lui permet également de visiter « presque tout le Piémont »<sup>326</sup>, avec une excursion en particulier à Pinerolo où réside, depuis 1851, l'abbé Jacopo Bernardi, autre ami et admirateur de Caterina Percoto. Cela lui rappelle les années heureuses de sa jeunesse où elle parcourait le Frioul à pied ou en charrette, ainsi qu'elle le confie à Tenca dans la lettre qu'elle lui écrit le 26 octobre 1856 :

« Una volta quando gioventù e salute mi sorridevano, pellegrinare così come voi, era una delle mie più care gioje. Parte a piedi e parte con una carrettina, dall'alpi al mare, io ho visitato quasi tutto il Friuli »<sup>327</sup>.

Nous constatons ici que Caterina Percoto n'avait pas cette immobilité qui, comme le rappelle Grazia Livi<sup>328</sup>, caractérisait alors les jeunes filles et que l'enseignement de la broderie, entre autres, permettait de leur inculquer<sup>329</sup>. Ricciarda Ricorda souligne, en effet, qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, « les femmes étaient encore soumises à une série de règles et de

<sup>324</sup> Nous excluons volontairement Milan où nous savons pourtant qu'elle a fréquenté le salon de la comtesse Maffei. Nous pensons en effet que l'orientation patriotique du salon, ainsi que l'amitié de Caterina avec Carlo Tenca, alors très intime de la comtesse, lui valurent un accueil chaleureux de la part de ses membres.

<sup>325</sup> Voir *infra*, chapitre 3, p. 213.

<sup>326</sup> Le programme proposé par Prospero Antonini dans sa lettre du 4 décembre 1855 peut nous donner une idée de ce que Caterina a fait durant son séjour dans la capitale piémontaise. Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/III, Lettera 23.

<sup>327</sup> « Autrefois, quand la jeunesse et la santé me souriaient, voyager comme vous le faites était l'une de mes joies les plus chères. J'ai visité presque tous le Frioul, des Alpes à la mer, tantôt à pied, tantôt en charrette. » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>328</sup> « Tutto per la ragazza d'allora era segnato dalla *staticità* : riceveva visite dentro i salotti, faceva quattro chiacchiere dai finestrini, dai terrazzini nascondeva missive, passate da una mano furtiva, nella tasca della gonna, lavorava ad ago accanto alla finestra per dominare almeno una porzione di strada. Usciva di rado. » G. LIVI, « Potenza del modello, incertezza della scrittura » in « Chroniques italiennes », n. 39-40, p. 92. On constatera effectivement à quel point la vie de Caterina Percoto est éloignée de celle décrite par la chercheuse.

<sup>329</sup> Silvia Franchini rappelle effectivement que : « Tradizionalmente, per di più, il ricamo e il cucito avevano educato ad un'attività rigorosamente sedentaria e intellettualmente poco impegnativa. Erano considerati per le bambine il miglior apprendistato pratico all'obbedienza, alla compostezza, alla modestia, inscritto fin dall'infanzia nella postura e nelle movenze del corpo, nelle predisposizioni e attitudini mentali. » S. FRANCHINI, *Editori, lettrici e stampa di moda...*, *op. cit.*, p. 145.

dispositions qui ne les encourageaient certainement pas à bouger », évoquant en guise d'exemple les regrets de Paolina Leopardi confrontée à l'opposition de sa famille à son désir de voyager<sup>330</sup>. La chercheuse a constaté que, à l'exception de Cristina Trivulzio di Belgioioso, rares étaient les femmes italiennes voyageuses qui avaient laissé une trace dans la tradition. Il convient dès lors de signaler qu'un compte-rendu de voyage de Caterina Percoto en Carnia a été publié à plusieurs reprises dans des journaux ainsi que dans l'édition génoise des *Racconti*.

Rappelons que Caterina avait eu une petite enfance plutôt libre au cours de laquelle son père l'emmenait souvent se promener dans la campagne environnant San Lorenzo<sup>331</sup> – elle en gardera un goût certain pour les excursions dans la nature<sup>332</sup> – et que les religieuses du couvent Santa Chiara n'avaient pu complètement domestiquer sa nature vive<sup>333</sup>. Comme l'a souligné Romano Vecchiet, l'écrivaine n'eut effectivement pas la vie statique et routinière que suggèrent les quelques profils biographiques la concernant<sup>334</sup>. Bien que Caterina vive de plus en plus seule et isolée à San Lorenzo di Soleschiano, cette solitude et cet isolement, imposés par les conditions économiques de sa famille<sup>335</sup>, sont régulièrement dénoncés et combattus<sup>336</sup> – même si elle peut les présenter comme un choix existentiel qui justifie son goût pour la matière champêtre –, et elle essaie de s'ouvrir toujours davantage à de nouveaux horizons :

« Una solitudine e una emarginazione in provincia spesso evocate come ineluttabili, ma dalle quali poteva guardare il mondo con sufficiente apertura e modernità di vedute, grazie ai contatti che coltivava con rara sensibilità e intelligenza. Da questa lontana provincia, i viaggi verso altre mete potevano costituire un sano esercizio conoscitivo, un mezzo per rapportarsi agli altri e cancellare la distanza geografica che la divideva con i centri culturali più influenti dell'Italia e dell'Europa del tempo (dapprima Trieste e Vienna, poi anche Venezia, Milano, Torino, Firenze e Roma), oltre a costituire elementi che la aiuteranno a costruire le trame di certi suoi racconti, che proprio su alcune rapide ma efficaci sequenze di viaggio, daranno ragione dell'evolversi di un'azione. »<sup>337</sup>

<sup>330</sup> « Naturally, women were still subject to a raft of rules and regulations which certainly did not encourage them to stir. As late as 1840, Paolina Leopardi spoke with regret of her family's total opposition to her desire to travel. » R. RICCORDA, « Travel writing, 1750-1860 », translated by Sharon Wood, in L. PANIZZA, S. WOOD, *A history of Women's Writing in Italy*, Cambridge : University Press, 2000, p. 107.

<sup>331</sup> Voir *supra*, chapitre 1, p. 33 et suivantes.

<sup>332</sup> Voir par exemple *infra*, son excursion pour visiter une grotte dans la région de Bassano, p. 154.

<sup>333</sup> Voir *supra*, chapitre 1, p. 37.

<sup>334</sup> Cf. R. VECCHIET, « I treni di Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 99.

<sup>335</sup> Cf. T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini. Studio su Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 8.

<sup>336</sup> Cf. R. VECCHIET, « I treni di Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 101.

<sup>337</sup> « Une solitude et une marginalisation provinciale souvent évoquées et inéluctables, mais depuis lesquelles elle pouvait regarder le monde avec suffisamment d'ouverture d'esprit et de modernité, grâce aux contacts qu'elle entretenait avec intelligence et une rare sensibilité. Depuis cette province lointaine, les voyages vers d'autres destinations pouvaient constituer un sain exercice cognitif, un moyen d'entrer en relation avec autrui et d'effacer la distance géographique qui la séparait des centres culturels les plus



En effet, ainsi que nous l'avons déjà évoqué à plusieurs reprises, Caterina Percoto possède une grande ouverture d'esprit aux autres – en témoigne l'attention qu'elle porte aux paysans, aux êtres marginaux ou encore aux Juifs et à la culture populaire slave<sup>338</sup> – et à la modernité. Nous avons déjà évoqué son intérêt pour les trains et pour le progrès agricole. Rappelons aussi sa curiosité pour l'homéopathie avec laquelle elle tente un moment de se soigner, comme nous l'avons signalé plus haut, mais pour laquelle elle conclut qu'il n'y a pas vraiment de résultat prouvé, faisant preuve d'une véritable exigence de rigueur scientifique dans ce qu'elle écrit à Pompilj à ce sujet, le 19 novembre 1856<sup>339</sup>. Mentionnons encore que dans les lettres qu'il lui envoie à partir de 1858, Prospero Antonini évoque à plusieurs reprises les progrès industriels et techniques et les améliorations des infrastructures du Royaume de Piémont Sardaigne<sup>340</sup>, ce qui nous laisse supposer que ce genre d'informations intéressait notre auteure. Signalons enfin que, dans une lettre à Jacopo Serravallo, le 30 octobre 1865, elle écrit en plaisantant qu'elle envisage « même une annonce comme on en fait à présent sur les omnibus de Naples et d'autres grandes villes »<sup>341</sup> pour vendre son livre, *Dieci raccontini per fanciulle*<sup>342</sup>. Cette allusion à

---

influent de l'Italie et de l'Europe de cette époque (d'abord Trieste et Vienne, puis aussi Venise, Milan, Turin, Florence et Rome), en plus de constituer des expériences qui l'aideront à bâtir les trames de certaines de ses nouvelles en justifiant justement l'évolution de l'action à partir de quelque rapide mais efficace séquence de voyage. » *Ibid.*, p. 101-102.

<sup>338</sup> Les nouvelles *Pre-poco* et *Il pazzo* attestent de son intérêt pour les êtres marginaux. Enrica Varisco Ferrero parle d'un amour des Slaves qui est peut-être exagéré étant donné qu'elle se fonde apparemment sur la seule nouvelle *La risurrezione di Marco Craglievich* (1848) qui reprend un héros traditionnel serbo-croate. Cf. E. VARISCO FERRERO, *Caterina Percoto, op. cit.*, p. 31. Nous pensons que cela atteste seulement d'une connaissance de la culture populaire slave, ce qui n'est pas étonnant chez une auteure qui s'intéresse au peuple, sachant que l'intérêt pour la poésie populaire avait gagné l'Italie dans les années 30. Niccolò Tommaseo, qui publia en 1841-42 à Venise un recueil de *Canti popolari toscani, corsi, illirici e greci*, joua un rôle important dans l'attention portée à cette poésie par les romantiques italiens. Il est fort probable que Caterina en eut connaissance. Signalons aussi que Dall'Ongaro, qui s'intéressait également à la poésie populaire, avait composé en 1845-46 un « Marco Craglievich » dont l'écrivaine frioulane connaissait l'existence puisque l'intellectuel triestin lui en parle dans une lettre de janvier 1846, et qui a pu l'inspirer. Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3, Lettera 34. Au sujet des rapports de Caterina Percoto aux Juifs, voir *supra*, chapitre 1, p. 42.

<sup>339</sup> « Tanto più, amico mio, che non ho mai potuto capacitarvi logicamente della vostra dottrina, ne a questo mi valse la lettura del vostro giornale, il quale parte sempre dal principio che i vostri assiomi siano accettati. Perchè non mettete voi in un'articolo quei ragionamenti della vostra mente che vi persuasero della veracità della scienza di Haneman? Le guarigioni successe, alla mia ragione, vi confesso, non bastano. E Le Roy e Pagliano e qualunque metodo di medicina offre del pari i suoi testimonj e i suoi miracoli. La sola convinzione che mi fece piegare a tentar per lungo tempo l'omeopatia si fu il vedere che voi, che il Conte Freschi, che il Dott. Pasi, persone ch'io stimo n'erano persuasi e che gli allopatrici dichiaravano inocua la vostra farmacia. Del resto sarebbe un ingannarvi l'asserire, non già che la vostra dottrina abbia cattivato il mio povero intelletto, ma neanche ch'egli arrivi a comprendervi... » « Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj », a cura di Luigi Pompilj, *op. cit.*, p. 118.

<sup>340</sup> Dans la lettre du 2 juin 1858, il évoque l'exposition industrielle de Turin qui est encore ouverte ainsi que les progrès rapides des arts et manufactures dans le royaume. Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/V, Lettera 49. Il évoque le forage du Mont Cenis dans sa lettre du 8 juillet 1858 ; un mois plus tard, il évoque les travaux du tunnel de Fréjus qu'il a pu voir. Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/V, Lettera 52 et Lettera 53.

<sup>341</sup> « Fuori di paese, sia pure con Dio ogni figuraccia purchè venga danaro, anche un annunzio come fanno adesso negli omnibus di Napoli e di altre città maiuscole lo lascio attaccare, se mi vien fatto di

une nouvelle forme de publicité prouve, une fois encore, l'attention qu'elle porte à la modernité.

Les nombreuses lettres qu'elle échange avec ses amis et un certain nombre d'intellectuels sont également un facteur d'ouverture au monde et une stimulation à voyager, comme l'a indiqué Romano Vecchiet. À travers sa correspondance nous découvrons en effet plusieurs intentions de voyages. Toutes ne se concrétisent pas, comme ce projet d'aller à Paris dont elle fait part à Francesco Dall'Ongaro à la fin de l'année 1858<sup>343</sup> ou celui de se rendre à Gênes pour corriger l'épreuve de la seconde édition des *Racconti* au printemps 1863<sup>344</sup>.

Cependant, elle continue à visiter le Frioul, se rendant, par exemple, à Fontanabuona et à Barbana en 1857, ou encore, en août 1858, en compagnie de Pietro Comelli, à San Giorgio di Angarano près de Bassano, où elle est allée boire les eaux sulfureuses qui y coulent. Elle a, par la suite, l'occasion de retourner à Milan en septembre 1859 où elle rencontre encore Carlo Tenca<sup>345</sup>. En octobre 1861, elle passe à nouveau trois jours à Turin, où elle fait faire son portrait photo<sup>346</sup> et fait deux brefs passages à Milan<sup>347</sup> ; elle va également à Florence en compagnie de sa belle-sœur Giulia, séjour au cours duquel elle retrouve l'ami momentanément perdu, à savoir Francesco Dall'Ongaro. En 1863, elle se rend encore à Milan<sup>348</sup> et va à nouveau à Florence au mois de novembre, en passant par Bologne où elle voit Marianna Antonini. En novembre 1871, elle découvre enfin Rome, « cette grande capitale de l'Italie et du monde entier »<sup>349</sup>. Elle fait aussi plusieurs séjours à Venise. Enfin, elle retourne dans l'Empire autrichien, à Luschnitz, en 1886, un an avant sa mort. Le goût

---

trovar chi m'aiuti! » « Da lettere inedite di Caterina Percoto dirette al signor Jacopo Serravallo di Trieste », in « Pagine Friulane », a. V, n. 11, 22 gennaio 1893. Si Caterina Percoto écrit ces mots sur le ton de la plaisanterie, il convient cependant de signaler qu'au moment où elle rédige cette lettre elle se trouve dans une situation extrêmement critique, voire désespérée. Cf. *infra*, chapitre 3, p. 200 et suivantes.

<sup>342</sup> C. PERCOTO, *Dieci raccontini per fanciulle*, Trieste : Tip. Weiss, 1865.

<sup>343</sup> Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 4, Lettera 76. Caterina espère toucher l'argent nécessaire en publiant un deuxième recueil de nouvelles chez Le Monnier.

<sup>344</sup> Cf. Lettera a Marina Baroni, 11 marzo 1863, T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite*, op. cit., p. 33-34.

<sup>345</sup> Ce séjour fut apparemment de courte durée et Prospero Antonini se plaint dans une lettre de ne pas avoir eu la possibilité de la voir car elle est repartie précipitamment. Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/V, Lettera 60.

<sup>346</sup> Cf. Lettera a Marina Baroni (sans date mais qui a été écrite après son premier séjour à Florence en 1861), *ibid.*, p. 50 et p. 53.

<sup>347</sup> À cette occasion elle visite aussi Monza et Côme. Cf. Lettera a Marina Baroni, 6 novembre 1861, T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite*, op. cit., p. 29.

<sup>348</sup> Nous tenons l'information de Romano Vecchiet. Nous n'en avons personnellement trouvé aucune indication dans les lettres que nous avons pu lire. Cf. R. VECCHIET, « I treni di Caterina Percoto », op. cit., p. 102, note 16.

<sup>349</sup> « Dopo tante emozioni, lo spettacolo delle sofferenze del mio povero amico Spizzi mi preoccupa in modo, da non trovare parole per dirvi tutto quello ch'è passato d'innanzi a' miei occhi in questa gran capitale dell'Italia e del mondo intero. » Lettera a Jacopo Serravallo, 3 dicembre 1871, « Da lettere inedite di Caterina Percoto dirette al signor Jacopo Serravallo di Trieste », in « Pagine Friulane », a. V, n. 12, 12 febbraio 1893.

de Caterina pour la découverte d'autres horizons semble assez précoce car, dès son enfance au couvent, alors qu'elle lit les mémoires de son grand oncle missionnaire, elle regrette l'absence de descriptions des lieux exotiques parcourus par ce dernier qui se contente de mentionner les lieux de départ et d'arrivée<sup>350</sup>. La frustration éprouvée lors de cette lecture explique sans doute en partie les nombreuses descriptions pittoresques du Frioul que l'on trouve dans ses nouvelles.

Le séjour de Caterina Percoto près de Bassano en 1858 est l'occasion pour elle de lier de nouveaux liens d'amitié avec la famille du comte Roberti qui partage avec l'écrivaine un « vif sentiment pour sa patrie » et des « désirs d'indépendance et de liberté »<sup>351</sup>. Tiberio Roberti nous raconte comment Caterina, désireuse « de mener la vie non pas d'une grande dame mais d'une paysanne »<sup>352</sup> préfère loger en toute simplicité chez leur « *castaldo* » et partager la table de ces braves gens, déclinant l'invitation du comte à venir s'établir dans une chambre de leur palais d'Angarano. Elle converse cependant chaque jour avec le comte Roberti et ses amis, le professeur Ferrazzi, le docteur Chiminelli, et un certain Caffo qui par la suite l'invitera à Florence<sup>353</sup>, ainsi que la comtesse Marina Sprea Baroni<sup>354</sup>, avec qui elle se lie d'une grande amitié et qui fera beaucoup pour elle<sup>355</sup>. C'est chez elle qu'elle séjourne, en 1861, à Florence où elle fait la connaissance personnelle de Gino Capponi<sup>356</sup>

<sup>350</sup> « Forse ch'io avevo sperato di viaggiare con quella vita alle Indie e di vedere qualche cosa di quelle lontane regioni, ma il frate autore aveva scritto stando nel suo convento, e la parte descrittiva con mio grande rammarico se l'aveva tenuto nella penna, contentandosi di notare i luoghi di partenza e di arrivo e di sfoderare ogni qual tratto qualche difficile vocabolo appartenente alla lingua Barmana o alla letteratura dei Talapoini. » C. PERCOTO, *Memorie di convento*, op. cit., p. 118.

<sup>351</sup> « Infatti la Percoto i cui vividi occhi testimoniavano dell'eletta sua intelligenza, ad una varia ma non pretenziosa cultura, ad una naturale e non artificiale narrativa univa un vivo sentimento patrio, che rispondeva al nostro, e che si espandeva in giudizi e desideri di indipendenza e libertà, che non dovevano tardar molto a venir soddisfatti. » T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite*, op. cit., p. 9-10.

<sup>352</sup> « [...] la signora rispose che era ciò che cercava, giacchè non era avvezza ad alcun lusso di sorta, e che il suo desiderio era quello, oltre che di prendere le acque medicinali lì vicine, di godere del delizioso paesaggio, di respirarne l'aria salubre, e di voler condurre una vita non da signora, ma da contadina, e colle stanze sarebbe stata ben contenta di dividere la loro mensa. » *Ibid.*, p. 8.

<sup>353</sup> Cf. la lettre au comte Roberti du 28 mai 1863, *ibid.*, p. 27.

<sup>354</sup> Marina Sprea Baroni Semitecolo est née à Vérone en 1823. Après avoir épousé le comte Alessandro Baroni Semitecolo, elle réside dans la superbe villa du XVII<sup>e</sup> siècle Ca'Rezzonico à Bassano del Grappa (Vicenza). À partir de 1861, elle vit en exil à Florence dans l'attente de l'annexion de la Vénétie au Royaume d'Italie. Elle aime l'art, la littérature et la musique, écrit des dialogues éducatifs, collabore entre autres à « La Donna e la Famiglia » comme Caterina Percoto à qui elle demanda de l'introduire auprès de Lampugnani. Elle entretint une longue amitié épistolaire avec la poétesse Vittoria Aganoor, à qui elle conseilla de lire les œuvres de Caterina Percoto.

<sup>355</sup> C'est Caterina qui le dit dans une lettre au comte Roberti du 6 mai 1862 : « Ammalata ed affollata d'impicci sono stata un pezzo senza poter scrivere a quell'augelo della Baroni, che mi ha fatto tanto bene. » *Ibid.*, p. 23.

<sup>356</sup> Gino Capponi (1792-1876) était un marquis toscan, grand propriétaire terrien. Il fit partie du groupe des intellectuels de la revue florentine « Antologia », créée en 1821 et supprimée en 1833. Historien et pédagogue, il fut un représentant du courant réformiste catholique comme Raffaello Lambruschini et Niccolò Tommaseo. En 1848, il fut sénateur puis président du conseil du grand duché de Toscane. Partisan de l'annexion de la Toscane au Royaume de Piémont-Sardaigne en 1859, il fut nommé sénateur en 1860.

et de Raffaello Lambruschini<sup>357</sup>. À San Giorgio d'Angarano, elle installe son bureau dans le pavillon de chasse des comtes Roberti alors inoccupé. Là, elle peut écrire sans être dérangée, aussi se propose-t-elle de rédiger la nouvelle que Tenca attend d'elle<sup>358</sup>. Est-ce là également qu'elle commence à composer les nouvelles – *La gallina concincina*, *Il Gesuita*, et *La sorella* – dont elle parle à Francesco Dall'Ongaro à la fin de l'année<sup>359</sup> ? Le mois qu'elle passe ainsi à San Giorgio di Angarano lui permet d'oublier ses soucis et de soulager un peu ses problèmes de santé. La veille de son départ, elle se sent même suffisamment d'ardeur pour visiter la grotte d'Oliero. Cette imprudence qui la fatigue énormément lui coûtera plusieurs jours d'alitement à son retour à San Lorenzo, mais elle ne regrette pas ce sacrifice en raison de la beauté des paysages qu'elle a ainsi eu l'occasion de voir<sup>360</sup>. En revanche, ses crises d'arthrose s'amplifient à l'automne, au point qu'elle ne peut pas garder la position assise et qu'il lui devient dès lors impossible d'écrire<sup>361</sup>.

L'année 1859 commence sous de bons auspices pour les patriotes italiens grâce au discours prononcé le 10 janvier par Victor-Emmanuel II, à l'ouverture du Parlement piémontais, dans lequel il déclare ne pas être insensible au cri de douleur qui s'élève en de nombreux endroits de l'Italie<sup>362</sup>. Pour Caterina, elle est également marquée par un deuil, celui de son très cher *Maestro*, Pietro Comelli, alors septuagénaire<sup>363</sup>, dont la mort survient apparemment de manière soudaine au début du mois de mars<sup>364</sup>. Dans sa réponse à la lettre que Tenca lui envoie lorsqu'il apprend la triste nouvelle, Caterina Percoto évoque son immense chagrin et lui fait part du soutien qu'elle reçoit de la part de sa famille et de

<sup>357</sup> Raffaello Lambruschini (1788-1873) est né à Gènes. Il devint prêtre mais renonça à une carrière ecclésiastique en raison de son désaccord avec les directives du Saint Siège. Il s'établit en Toscane en 1814 où il s'intéressa à la question agronomique et contribua à l'élaboration de la nouvelle pédagogie par de nombreuses initiatives et un certain nombre d'ouvrages éducatifs. Il fréquenta le cabinet de Vieusseux et fut l'un des représentants du courant réformiste catholique comme Gino Capponi et Niccolò Tommaseo.

<sup>358</sup> Cf. la lettre à Tenca du 6 août 1858, *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>359</sup> Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 4, Lettera 76.

<sup>360</sup> Cf. la lettre au comte Roberti, 1<sup>er</sup> septembre 1858, *ibid.*, p. 17.

<sup>361</sup> Cf. les lettres qu'elle écrit alors à Carlo Tenca et à Francesco Dall'Ongaro. *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*; « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 4, Lettera 76.

<sup>362</sup> Cf. G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 4, *Dalla rivoluzione nazionale all'unità. 1849-1860*, 3e éd., Milano : Feltrinelli, 1995, p. 296-297.

<sup>363</sup> Caterina Percoto donne cette information dans une lettre qu'elle écrit à Francesco Dall'Ongaro à la fin de l'année 1858. Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 4, Lettera 76.

<sup>364</sup> Cf. la lettre de Carlo Tenca à Caterina Percoto, 4 mars 1858. Cf. *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.* Il y a une erreur dans l'année car nous savons que Pietro Comelli a accompagné Caterina à Bassano en août 1858. En outre Caterina annonce sa mort au comte Roberti dans une lettre qu'elle lui écrit le 16 avril 1859. Cf. T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite*, *op. cit.*, p. 21.

Teresa et Pacifico Valussi, ses amis proches, à présent que, ses neveux ayant quitté San Lorenzo<sup>365</sup>, elle se retrouve complètement seule :

« Oh Dio mio !... è terribile, capite la mia situazione e questa solitudine adesso mi fa paura. D'altra parte, oltreché non vedo il modo, dubito che non avrei forza bastante per abbandonare questi luoghi così pieni di care memorie e dove piango così volentieri. Nella notte in cui è mancato D. Pietro, mio fratello Carlo mi tolse da quella camera e mi condusse a Udine dai miei buoni amici i Valussi che mi accolsero come una sorella, e volevano trattenermi con loro, e volevano che mi medicassi, e la Teresa mi offriva tutta la sua assistenza, ma nel dimani vennero tante visite di condoglianza... ! Tornai a desiderare la mia solitudine, dove almeno potevo piangere in libertà. Mi parve allora di capire, che oramai non avrei potuto distaccarmi da questa povera villetta, e qualunque fossero i guai che mi aspettavano e la miseria della vita a cui sono destinata, volli ricondurmi qui. I fratelli e le cognate nella maniera che possono mi assistono, Carlo mi ha aperto una porta e assegnato una camera nella sua casa, e se la salute non mancherà, credo che tornerò a scrivere. Queste cose vi dico con tutta confidenza perché voi mi avete scritto col cuore aperto e le vostre parole mi sono consolazione. »<sup>366</sup>

Carlo Tenca approuve la proposition que les Valussi font à Caterina de rester habiter chez eux, même s'il sait combien il lui en coûte d'abandonner San Lorenzo. Il l'encourage aussi à vendre tous ses biens dès que la conjoncture économique sera plus favorable, ainsi que le lui a conseillé Pacifico Valussi. Elle pourrait en tirer une rente qui la mettrait à l'abri jusqu'à la fin de ses jours. Mais désormais Caterina Percoto se sent irrémédiablement liée à son village natal et préfère y rester.

Comme en 1849, au deuil personnel vient s'ajouter la déception patriotique en raison de l'armistice de Villafranca, conclu entre Napoléon III et François Joseph d'Autriche le 11 juillet 1859. Il interrompt la deuxième guerre d'indépendance italienne et prévoit que

<sup>365</sup> Rossana Caira Lumetti signale en effet qu'à un certain moment Caterina Percoto dut éloigner ses neveux de San Lorenzo en raison de la famine et des lourds impôts à payer. Selon la chercheuse, c'est Marina Baroni qui aide Caterina à placer ses neveux : Toni et Beppi deviennent soldats dans l'armée piémontaise, Stefano vendeur dans une mercerie. Cf. R. CAIRA LUMETTI, *Le umili operaie : Lettere di Giulia Codemo e Caterina Percoto, op. cit.*, note 12 p. 52. Dans la lettre qu'elle écrit à Prospero Antonini le 9 janvier 1858, elle l'informe qu'elle a placé son deuxième neveu, ce qui lui permet de payer quelqu'un pour l'aider dans ses tâches quotidiennes et lui laisse envisager un projet d'écriture (il s'agit probablement d'un roman qu'elle voudrait publier chez l'éditeur Barbera, voir *infra*, p. 182). Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/7, Lettera 452. La transcription de Massimiliano Piazzi que nous avons utilisée indique comme date 9.I.1878 mais le contenu de la lettre indique clairement qu'il s'agit de 1858.

<sup>366</sup> « Oh mon Dieu !... comprenez que ma situation est terrible et que cette solitude m'effraie maintenant. Par ailleurs, en dehors du fait que je ne vois pas comment faire, je doute d'avoir la force suffisante pour abandonner ces lieux pleins de tant de souvenirs qui me sont chers et où je pleure volontiers. La nuit où Don Pietro est mort, mon frère m'arracha à cette chambre et me conduisit à Udine chez mes bons amis les Valussi qui m'accueillirent comme une sœur. Ils voulaient me garder auprès d'eux et que je me soigne, et Teresa m'offrait toute son assistance. Mais le lendemain il y eut toutes ces visites de condoléances... ! Je recommençai à désirer ma solitude, où au moins je pouvais pleurer en toute liberté. Il me sembla alors comprendre que désormais je ne pourrais plus me détacher de cette pauvre petite maison et je voulus revenir ici, quels que soient les problèmes qui m'attendaient et la misère de la vie à laquelle j'étais destinée. Mes frères et mes belles-sœurs m'assistent comme ils peuvent ; Carlo m'a ouvert une porte et attribué une chambre dans sa maison ; et si ma santé me le permet, je crois que je recommencerai à écrire. Je vous dit cela en toute confiance car vous m'avez écrit à cœur ouvert et vos paroles me consolent. » Cf. *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

seule la Lombardie est libérée et que la Vénétie et le Frioul demeurent toujours sous domination autrichienne.

L'année suivante, elle perd sa belle-sœur, Luigia Bourelly, veuve de Costantino, et sa nièce Teresa, alors âgée de vingt ans. Quant à ses deux neveux qui veulent faire une carrière militaire dans le Royaume de Piémont-Sardaigne, c'est encore elle qui subvient à leurs besoins, par l'intermédiaire de Prospero Antonini à qui elle envoie régulièrement de l'argent<sup>367</sup>.

Le voyage qu'elle effectue, en 1861, en compagnie de sa belle-sœur Giulia pour aller chez Marina Baroni à Florence lui permet de resserrer les liens avec son frère Carlo, qui lui propose de venir habiter avec eux, mais il a considérablement grevé son budget, ainsi qu'elle le confesse à son amie<sup>368</sup>. En outre, elle trouve à son retour son frère Domenico dans une situation fort alarmante : il n'a même plus de quoi nourrir sa famille. Caterina se désespère de ne pas pouvoir aider ses six neveux comme elle le voudrait et regrette que ce soit celui de onze ans, envoyé à Gorizia pour travailler dans un magasin, qui fournisse quelques sous à son père<sup>369</sup>. Elle s'inquiète en particulier pour la jeune Vittoria qui est complètement négligée et livrée à elle-même. Heureusement, son amie toscane mobilise ses connaissances pour l'aider. C'est ainsi qu'au début de l'année 1863 elle a trouvé une solution pour l'enfant : Gino Capponi propose de l'accueillir à ses frais dans l'institut d'éducation pour filles dont il s'occupe à Florence. Caterina, si consciente de l'importance de l'éducation pour les filles, exulte à cette nouvelle et elle retrouve même le goût de l'écriture. Elle exprime sa gratitude envers l'illustre marquis toscan dans une lettre écrite à Marina le 31 mai 1863 et propose de lui dédicacer « une petite nouvelle de la couleur de ses premières » dans le numéro de juillet de « La Donna e la Famiglia »<sup>370</sup>. Elle est à présent pleine d'espoir pour l'avenir de Vittoria, mais elle s'inquiète cependant de savoir comment cette dernière s'adaptera à sa nouvelle vie :

<sup>367</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/VI, Lettera 64 ; Ms 4108/1/VII, Lettera 78.

<sup>368</sup> « A te posso dirlo. Il mio viaggio il quale mi ha procurato tanti vantaggi e quello per me inestimabile della riunione in famiglia, mi ha anche causato del disseto – è stato un gran buco che la penna ho paura più non vale a riparare... » Lettera a Marina Baroni (sans date mais qui a été écrite après son premier séjour à Florence en 1861), T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite*, op. cit., p. 53.

<sup>369</sup> « E sono buoni fanciulletti che il cuore sanguina a non poterli aiutare. Immaginati che uno di essi di undici anni messo in un negozio a Gorizia, questo capo d'anno toccò due fiorini, primo denaro che gli venisse alle mani, e subito lo spedì a suo padre. » *Ibidem*.

<sup>370</sup> « La lettera del marchese Gino mi commosse fino al fondo dell'anima. Quante cose avrei voluto dirgli per ringraziarlo di tanta benevolenza e squisita gentilezza ! Quella lettera letta e riletta non so quante volte mi ha fatto bene anche fisicamente. È stato come ridestarmi, tornare ad aver fiducia, ringiovanire. E dopo tanto tempo che non potevo scrivere, m'è venuto su una novellina del colore delle mie prime. Se non fosse troppo ardimento vorrei dedicargliela nella *Donna* sul fascicolo di Luglio. » Lettera a Marina Baroni, 31 maggio 1863, *ibid.*, p. 37. La nouvelle en question est *L'amore che educa*, parue en effet au mois de juillet dans le journal génois « La Donna e la Famiglia ». Elle figure également dans la seconde édition génoise des *Racconti* où l'on peut lire la dédicace suivante : « Dopo molte amare lacrime / nel ripigliare la penna / e le speranza della vita / questa novella / Caterina Percoto / dedica / con animo affettuoso e riconoscente / al marchese Gino Capponi » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, op. cit., p. 353.

« Ma Marina mia sai tu che mi hai gettato nell'animo delle speranze incredibili ? Sai tu che il bene che volete farmi è assai più grande di quel che potete immaginare... ? Subito ricevuta la tua lettera, con essa in mano e col ritratto del Marchese Gino, sono corsa a vedere della fanciulla. Oh ci fosse stato anche il tuo ! Ella è beata la poverina, e se tu avessi veduto come pregava riconoscente il buon Dio per te e per quel Sant'uomo di cui gli stava innanzi per la prima volta la veneranda immagine !... Ma e si potrà effettuare ? Sarà ella in istato di approfittare di una sì insperata fortuna ? Ella fino adesso tanto negletta ? Senza idee di sorta, senza uso nessuno di società e affatto chiusa nel suo difficile dialetto ?... E d'altronde chi più di lei bisognosa di un qualche provvedimento, perchè da qui a due o tre anni, che sarà di lei ? Per disgrazie che lungo sarebbe adesso narrarti, ella è in tale stato di abbandono, che se fosse nata contadina, io non bramerei tanto per la sua sorte. Ma il buon Iddio che ti ha messo in cuore di salvare quest'anima è indubitato che aiuterà. E vedi, per il viaggio, io spero una risorsa nella nuova edizione delle mie novelle. »<sup>371</sup>

Le voyage pour conduire Vittoria à Florence peut être financé par la somme que proposent de lui avancer les Bottaro – qui s'occupent de la seconde édition de ses *Racconti* – pour lui permettre de se rendre à Gênes afin de relire les épreuves<sup>372</sup>, mais Caterina Percoto doit encore affronter une dépense conséquente pour constituer le trousseau de sa nièce<sup>373</sup>. C'est en novembre 1863 que Caterina se rend finalement à Florence pour accompagner Vittoria chez le marquis toscan.

Marina Baroni l'informe qu'elle a peut-être également une solution pour l'un des garçons. D'autres aussi essaient de lui venir en aide. Ainsi, le 8 juin 1863, l'abbé Jacopo Bernardi lui propose de placer un de ses neveux dans un collège militaire du Royaume d'Italie. Il a même écrit une lettre au roi Vittorio Emanuele II à ce sujet afin d'obtenir une place gratuite, arguant du fait que « certaines de ces places sont réservées aux fils de combattants. Caterina Percoto a combattu et combat avec sa plume et avec sa vie intègre et courageuse »<sup>374</sup>.

<sup>371</sup> « Sais-tu ma chère Marina que tu as fait naître en moi des espoirs incroyables ? Sais-tu que le bien que vous voulez me faire est bien plus grand que vous ne pouvez l'imaginer ? À peine ai-je reçu ta lettre qu'avec j'ai couru m'enquérir de l'enfant, le portrait du marquis Gino à la main. Oh si j'avais aussi eu le tien ! La pauvre est toute heureuse, et si tu avais vu comment, reconnaissante, elle pria le bon Dieu pour toi et pour ce Saint homme dont elle voyait pour la première fois l'image vénérable. Mais pourra-t-on réaliser ce projet ? Sera-t-elle en mesure de profiter d'une chance si inespérée ? Elle qui fut jusqu'alors si négligée, qui est complètement ignare, qui n'a aucun savoir-vivre, qui ne sait parler que son difficile dialecte ?... Et par ailleurs qui, sinon elle, a le plus besoin que l'on s'occupe d'elle, car, d'ici deux à trois ans, que deviendra-t-elle ?

À cause de malheurs qu'il serait trop long de te raconter maintenant, elle se trouve dans un tel état d'abandon que, si elle avait été paysanne, je ne serais pas si obsédée par son sort. Mais il ne fait aucun doute que le bon Dieu qui t'a persuadée de sauver cette âme t'aidera. Et vois-tu, pour le voyage, j'espère trouver quelques ressources dans la nouvelle édition de mes nouvelles. » Lettra a Marina Baroni, 11 marzo 1863, T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite*, *op. cit.*, p. 32-33. À la fin l'auteure évoque la deuxième édition des *Racconti* publiée à Gênes par la maison d'édition des Bottaro, directeurs du journal « La Donna e la Famiglia » en 1863.

<sup>372</sup> Cf. *ibid.*, p. 33.

<sup>373</sup> Caterina en parle dans un journal qu'elle tient en 1879 au sujet de ses rapports qui se dégradent avec Vittoria (voir *infra*, chapitre 3, p. 221). Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4104/14.

<sup>374</sup> « Alcuni di que' posti sono riservati a' figli di combattenti. Caterina Percoto ha combattuto e combatte con la penna e con la intemerata e coraggiosa sua vita. » J. BERNARDI, *Di Caterina Percoto e della educazione della donna*, *op. cit.*, note (9) p. 30.

L'écrivaine frioulane peut donc compter sur le soutien moral et l'aide matérielle de ses amis lorsqu'elle traverse des moments difficiles. Mais elle dispose également d'un réseau de connaissances et amis en lien avec le monde du journalisme et de l'édition, ce qui lui permet de développer son activité de collaboration à différents périodiques et de continuer à se faire connaître en dehors de son Frioul natal.

**2 - « Si je pouvais obtenir de vous une nouvelle... »<sup>375</sup>  
Le succès de Caterina Percoto dans le monde de la presse**

Adriana Chemello a relevé dans un article que :

« Tra le scarse notizie biografiche che si tramandano su Caterina Percoto, un capitolo importante riguarda la rete di relazioni che dal lontano ed appartato S. Lorenzo di Soleschiano ella ha saputo intrecciare attraverso una fitta corrispondenza epistolare con intellettuali e scrittori del tempo. »<sup>376</sup>

La riche correspondance de l'écrivaine, conservée en particulier à la *Biblioteca Civica* Vincenzo Joppi d'Udine, qui contient plus d'un millier de lettres<sup>377</sup>, ainsi que les centaines de lettres reçues<sup>378</sup>, témoignent en effet des relations tissées avec certains des principaux opérateurs culturels du centre et du nord de la Péninsule. Citons par exemple, outre Francesco Dall'Ongaro et Carlo Tenca déjà évoqués, Jacopo Bernardi, Gino Capponi, Luigia Codemo, Erminia Fuà Fusinato, Alessandro Lampugnani et Niccolò Tommaseo, ou encore les frioulans Pietro Bonini, Antonio Coiz, Pacifico Valussi et Pietro Zorutti. Grâce à la médiation de ses amis, à la réponse qu'elle apporte au débat sur le nécessaire renouveau de la littérature italienne et à son patriotisme affiché, elle a en effet su faire entendre sa voix dans le panorama culturel italien de l'époque. Certains des principaux directeurs de journaux du Nord de la Péninsule souhaitent dès lors voir figurer sa signature dans leurs pages et la multiplication des collaborations, amorcée en 1847, se poursuit dans les années 50.

<sup>375</sup> « S'io potessi ottenere da voi un racconto da collocare nel primo fascicolo che dovrebbe uscire nel gennaio, ne sarei lietissimo, anzi, per dirvi tutto, ho fatto qualche assegnamento su di esso prima ancora di tenervene parola. » *Lettre de Carlo Tenca à Caterina Percoto, 5 novembre 1855, in Epistolario C. Percoto – C. Tenca, a cura di L. Cantarutti, op. cit.*

<sup>376</sup> « Parmi les rares informations biographiques transmises au sujet de Caterina Percoto, un chapitre important concerne le réseau de relations qu'elle a su tisser, depuis San Lorenzo di Soleschiano, un village éloigné et à l'écart de tout, avec les intellectuels et écrivains de son temps à travers une dense correspondance. » A. CHEMELLO, « Le "Penelopi" campagnole di Caterina Percoto », in « *Libri di lettura per le donne* ». *L'etica del lavoro nella letteratura di fine Ottocento*, Alessandria : Edizioni dell'Orso, 1995, p. 19.

<sup>377</sup> Il s'agit de copies de lettres conservées dans le Ms 3995 du fonds principal de la B.C.U.

<sup>378</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4107.



Il manque encore à ce jour un répertoire complet des textes de Caterina Percoto publiés dans les journaux de la Péninsule et une liste exhaustive des périodiques auxquels elle a collaboré<sup>379</sup>. En l'état actuel de nos connaissances, nous pouvons dire qu'après le *biennio* révolutionnaire, il y a, en dehors du Frioul, où ses textes apparaissent dans les journaux de son ami Pacifico Valussi, et de la Vénétie, deux pôles d'édition où les écrits de l'écrivaine frioulane sont régulièrement publiés : Milan d'une part, principalement grâce à Carlo Tenca et Alessandro Lampugnani, Turin d'autre part, grâce essentiellement à Lorenzo Valerio et Prospero Antonini.

Nous nous proposons de tracer dans les pages suivantes une première géographie sommaire des collaborations percotiennes.

### *Dans le Frioul et la Vénétie*

À côté de sa collaboration au célèbre journal triestin « La Favilla » que nous avons longuement évoquée précédemment, nous savons que Caterina avait participé, à la demande de Prospero Antonini, aux deux premiers numéros de la « Strenna Friulana » (correspondant aux années 1844 et 1845) avec des traductions de la *Messiede* de Klopstock. Nous savons également qu'elle avait envoyé à Dall'Ongaro, au cours de l'été 1846, une nouvelle promise à Federico Seismit-Doda pour le journal vénitien « Gondoliere » qui s'adressait aux femmes. Malheureusement, Pacifico Valussi avait trouvé la nouvelle en fouillant dans le bureau de son beau-frère et l'avait fait imprimer, pensant qu'elle était destinée à leur journal<sup>380</sup>. Francesco, qui s'en excuse auprès de Caterina dans sa lettre du 17 septembre, ne voit d'autre possibilité pour elle que d'en composer une autre d'ici vingt jours pour maintenir la promesse faite à Seismit. Malheureusement l'écrivaine contracte le tétanos peu de temps après et ses souffrances l'empêchent de composer la nouvelle attendue dans le délai imparti. Elle n'oublie pas, cependant, que Giuseppe Vollo, rédacteur du « Gondoliere », qui lui avait envoyé quelques exemplaires du journal, attend sa contribution, et, à peine va-t-elle mieux, elle se met à l'ouvrage. Lorsqu'en décembre elle informe Dall'Ongaro qu'elle va envoyer une nouvelle à Seismit<sup>381</sup>,

---

<sup>379</sup> Nous fournissons en annexe à titre indicatif la liste des journaux dans lesquels ont été publiés, à notre connaissance, des textes de Caterina Percoto. Nous l'avons établie à partir des signalements d'autres chercheurs et des informations trouvées dans les lettres consultées au cours de notre travail de recherche. Elle n'a aucunement la prétention d'être exhaustive. Cf. Annexe B. On pourra également se reporter à l'annexe présentant la chronologie des textes de l'écrivaine où l'on trouvera mention des journaux dans lesquels ils furent publiés. Cf. Annexe A.

<sup>380</sup> Nous pensons que la nouvelle en question est *Reginetta* en raison de sa date de publication dans « La Favilla » en juillet-août. La nouvelle suivante, *Maria*, parue le 20 septembre, est sûrement celle que Francesco Dall'Ongaro attendait avant de quitter Trieste et dont il dit qu'il vient de la recevoir dans sa lettre du 17 septembre. Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3, Lettera 40.

<sup>381</sup> Nous pensons qu'il s'agit de la nouvelle *Il licof* dont nous savons que Caterina Percoto l'a rédigée à l'automne 1846, durant sa période de convalescence. Voir *supra*, note 51, p. 88.

son ami lui répond qu'il est hélas trop tard : « Il Gondoliere », tout comme « La Favilla » vont bientôt cesser de paraître<sup>382</sup>. C'est au cours de cette même période pré-révolutionnaire que Caterina Percoto compose une suite à la nouvelle *Lis cidulis*, centrée sur le personnage de la jeune Massimina, qu'elle envoie à Padoue à Jacopo Crescini pour le journal « Il Caffè Pedrocchi »<sup>383</sup>, dirigé par Guglielmo Stefani. Nous savons que les deux premières parties furent publiées par le journal padouan dans le numéro du 27 février 1848 et le suivant<sup>384</sup>. La publication en fut interrompue apparemment parce que Crescini fut pris d'une crise de démence et décéda peu de temps après, aux dires de Caterina<sup>385</sup>.

Après que « La Favilla » a cessé de paraître en 1846 et que son ami Francesco Dall'Ongaro a été expulsé de la Péninsule en 1849, Caterina Percoto semble ne plus beaucoup collaborer aux journaux de sa région. On peut facilement imaginer que cela est en partie dû à des raisons politiques, l'écrivaine s'étant compromise auprès des autorités autrichiennes en raison de ses écrits parus dans le « Giornale di Trieste », lors de l'épisode révolutionnaire de 1848<sup>386</sup>.

En 1851, Pacifico Valussi publie dans la « Giunta domenicale del Friuli » les nouvelles *Il licof*, *Il pane dei morti*, *Il cuc*, *La cognata* ainsi qu'une partie du récit *Il contrabbando*.

Le 21 juin 1856, Paulo Fambri, qui dirige alors deux journaux à Venise, « La Rivista veneta » et « L'Età presente », écrit à Caterina Percoto pour lui demander de collaborer à son journal, dont il lui joint les numéros déjà parus pour qu'elle puisse s'en faire une idée. C'est l'un de ses amis qui lui a suggéré de s'adresser à elle, la présentant en ces termes : « La Signora Caterina Percoto che scrive da donna e non da letterata potrebbe fornire una qualche gentile figura del Friuli sarebbe da farlene parola »<sup>387</sup>. Nous ignorons auquel des deux titres il s'agit de collaborer et si Caterina Percoto envoya ou non une nouvelle.

En avril 1862, à l'occasion de la mort d'Antonietta Wasserman di Toppo, avec qui Caterina Percoto avait autrefois partagé la graine de *Bombyx Cynthia* que lui avait envoyée Prospero Antonini<sup>388</sup>, elle rédige un éloge funèbre de cette femme qu'elle considère comme exemplaire, publié dans le numéro 16 de la « Rivista friulana ».

<sup>382</sup> Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3, Lettera 42.

<sup>383</sup> Nous tenons ces informations d'une lettre de Caterina Percoto à Gioacchino Pompilj écrite le 22 octobre 1853. Cf. « Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj », a cura di Luigi Pompilj, *op. cit.*, p. 111.

<sup>384</sup> Cf. S. FRANCHINI, *Editori, lettrici e stampa di moda...*, *op. cit.*, note 87, p. 160.

<sup>385</sup> Cf. *ibidem*.

<sup>386</sup> Voir *supra*, p. 93.

<sup>387</sup> « Madame Caterina Percoto qui écrit comme une femme et non comme une femme de lettres pourrait fournir quelque gentille image du Frioul, il faudrait lui en toucher un mot. » Lettera di Paulo Fambri a Caterina Percoto, in E. I. MINELLI, *Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 121.

<sup>388</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/III, Lettera 16 (14 novembre 1854).

D'après Rossana Caira Lumetti, notre écrivaine a également collaboré au journal triestin « La Bora »<sup>389</sup>.

### À Turin.

Le premier contact de Caterina Percoto avec le monde du journalisme turinois se fait sans doute par l'intermédiaire de Francesco Dall'Ongaro<sup>390</sup> qui, en 1847, suggère à Lorenzo Valerio d'envoyer à son amie frioulane les « Letture di Famiglie »<sup>391</sup> dont ce dernier était alors le directeur. Le 8 avril 1847, l'écrivaine écrit au « Signor compilatore » une lettre de remerciement et déclare sa disponibilité à contribuer au journal s'il en était besoin. Iginio De Luca, qui s'est occupé de la collaboration de Caterina Percoto aux journaux de Valerio<sup>392</sup> nous dit qu'elle n'y a cependant pas collaboré<sup>393</sup>, sans doute en raison de la précipitation des événements politiques et de la fermeture du journal. À l'automne 1854, Lorenzo Valerio envisage de relancer les « Letture di Famiglie » et souhaite que Caterina lui envoie une nouvelle, ainsi que l'en informe Prospero Antonini<sup>394</sup>. Mais, peu de temps après, ce dernier avertit Caterina que, « pour des raisons économiques », le projet n'est pas prêt d'être réalisé<sup>395</sup>.

En 1849, Caterina Percoto écrit *La coltrice nuziale*. Après que l'Autriche a réaffirmé sa domination en Lombardie-Vénétie, et après les ennuis qu'elle a eus avec la police, l'écrivaine frioulane ne peut absolument pas la faire paraître dans sa région, aussi se tourne-t-elle vers Lorenzo Valerio qui dirige alors « La Concordia »<sup>396</sup> à Turin. C'est dans les Appendices de ce journal que la nouvelle paraît, de manière anonyme, en septembre et

<sup>389</sup> Cf. R. CAIRA LUMETTI, *Le umili operaie : Lettere di Giulia Codemo e Caterina Percoto*, op. cit., p. 18.

<sup>390</sup> Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3, Lettera 41 (26 novembre 1846).

<sup>391</sup> « Letture di Famiglie » : journal hebdomadaire d'éducation morale, civile et religieuse – ainsi que le précise le sous-titre – publié à Turin de 1842 à 1847.

<sup>392</sup> Cf. I. DE LUCA, « La collaborazione di Caterina Percoto ai giornali torinesi "La Concordia" e "Il Diritto" di L. Valerio, con tre lettere inedite della Percoto al Valerio (e una, pure inedita, del Dall'Ongaro al Valerio) », in *Miscellanea di studi in onore di Vittore Branca. V. Indagini otto-novecentesche*, Firenze, Olschki, 1983, p. 21-43.

<sup>393</sup> Cf. *ibid.*, p. 40.

<sup>394</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/II, Lettera 15 (27 settembre 1854).

<sup>395</sup> « Ò veduto il nostro Sansone, che così i giornali umoristici sogliono chiamare il buon Lorenzo per le sue spalle atletiche, e la bella e nerissima chioma prolissa. Gradi assai le profferte Vostre però le *Letture di famiglia* a quel che pare non si ripiglieranno a stampare così presto per ragioni economiche. I tipografi di qui quando non vedono un lucro più che probabile in una impresa, o quando taluno non si fa editore a proprio rischio e pericolo, non vogliono stampare, e forse ànno ragione perché le annate sono critiche, e si teme sempre più di andare incontro alla carestia. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/III, Lettera 16 (14 novembre 1854).

<sup>396</sup> « La Concordia » : journal politique, moral, économique et littéraire, publié à Turin du 1<sup>er</sup> janvier 1848 au 31 décembre 1850.

octobre 1850. Le chapeau rapporté par Iginio De Luca insiste essentiellement sur le caractère italien des terres frioulanes dont il est question dans la nouvelle<sup>397</sup>.

C'est encore pour éviter tout problème avec la censure autrichienne que notre auteure va débiter sa collaboration au « *Diritto* »<sup>398</sup>, journal créé par des députés de gauche, avec la parution de la nouvelle *La fila* au mois de juillet 1854. Elle avait en effet d'abord envoyé la nouvelle à Carlo Tenca qui l'avait beaucoup appréciée et regrettait de ne pouvoir la publier dans son journal car il craignait la censure<sup>399</sup>. Elle l'expédie alors à Gioacchino Pompilj, avec qui elle s'est liée d'amitié et qui a publié dans ses journaux romains quelques-uns de ses écrits<sup>400</sup>, et lui demande de la transmettre dans le Piémont. Elle avait en effet reçu l'année précédente une lettre de Turin qui « [l'] invitait à écrire pour un journal littéraire qui devait être publié là-bas et dont [elle croit] que le directeur en devait être Guglielmo Stefani »<sup>401</sup>. Elle ignore si, malgré les difficultés postales, sa réponse était parvenue aux destinataires mais voit dans cette nouvelle l'occasion d'exprimer sa gratitude pour leur « offre si honorifique et généreuse »<sup>402</sup>. Nous ne savons pas de quel journal il s'agit, mais cet épisode nous montre que sa collaboration était recherchée et que les nouvelles de Caterina Percoto étaient connues et appréciées à Turin, probablement grâce à *La coltrice nuziale* et à la présence de patriotes exilés connaissant l'écrivaine frioulane. Gioacchino Pompilj fait parvenir *La fila* à Lorenzo Valerio<sup>403</sup> par l'intermédiaire d'un chanteur de

<sup>397</sup> Cf. I. DE LUCA, « La collaborazione di Caterina Percoto ai giornali torinesi "La Concordia" e "Il Diritto" di L. Valerio... », *op. cit.*, p. 22-23.

<sup>398</sup> « Il Diritto » : quotidien publié à Turin à partir du 3 avril 1854, puis à Florence du 17 juin 1865 au 1<sup>er</sup> novembre 1871 et enfin à Rome du 3 novembre 1871 au 31 décembre 1895. Il fut dirigé pendant plusieurs années par Lorenzo Valerio.

<sup>399</sup> Voir *infra*, chapitre 9, p. 434.

<sup>400</sup> Voir *supra*, p. 90.

<sup>401</sup> « L'anno scorso una lettera da Torino m'invitava a scrivere per un giornale letterario che doveva pubblicarsi colà di cui credo che Guglielmo Stefani ne dovess'essere il direttore. » « Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj », a cura di Luigi Pompilj, *op. cit.*, Lettera III (22 ottobre 1853), p. 111.

Guglielmo Stefani (Venise 1819 – Turin 1861) fut un journaliste et un patriote, fondateur entre autres à Padoue du « Caffè Pedrocchi » auquel Caterina Percoto collabora. Contraint à l'exil en 1849 après avoir participé à la défense de la République de Venise, il s'installe à Turin où il dirigea différents journaux et fonda, en 1853, la première agence de presse italienne qu'il dirigea jusqu'à sa mort.

<sup>402</sup> « Le difficoltà postali non mi permisero neanche di mai sapere se la mia risposta sia o no giunta a quei gentili che mi facevano una sì onorifica e generosa profferta, sicchè ora mi sarebbe assai caro, se col mezzo vostro potessi in qualche maniera dimostrare la mia gratitudine. » *Ibidem*. Nous savons pourtant avec certitude que Guglielmo Stefani avait en sa possession en 1853 une nouvelle de Caterina Percoto intitulée *La malata*. Peut-être lui fut-elle envoyée par Caterina Percoto dans sa lettre de réponse dont elle ignore si elle est arrivée à destination. Stefani a cédé la nouvelle, avec deux poèmes d'un certain Rotondi, à Alessandro Lampugnani en échange de plusieurs années de ses journaux « Le Ore Casalinghe » et « Il Corriere delle Dame ». Se sentant débiteur de l'écrivaine frioulane, Lampugnani se mit à lui envoyer ses journaux, ainsi qu'il le lui raconte dans une lettre qu'il lui écrit le 1<sup>er</sup> août 1853. Cf. F. COCCOLO, « Il carteggio Lampugnani-Percoto », *op. cit.*, p. 143.

<sup>403</sup> On peut se demander pourquoi il l'envoie à Lorenzo Valerio alors que dans sa lettre Caterina évoque Guglielmo Stefani. Peut-être parce qu'il le connaît ? Peut-être parce qu'il sait qu'il a déjà publié un texte de Caterina Percoto ?

Spoleto, comme nous en informe une lettre écrite à Caterina Percoto par Prospero Antonini, le 27 juillet 1854<sup>404</sup>, alors que la nouvelle vient de commencer à paraître.

En juin-juillet 1856, c'est *Adelina* qui est publiée dans les Appendices du « Diritto », à l'initiative de Niccolò Tommaseo. Il s'agit de la nouvelle rédigée en 1855, dans laquelle Caterina mettait en cause le célèbre écrivain dalmate en raison du rôle qu'il avait joué dans la liaison adultère entre Pietro Vianello et la comtesse Bon Brenzon. Elle avait décidé de ne pas publier la nouvelle ainsi que Carlo Tenca le lui avait conseillé<sup>405</sup>. Mais, lors de son séjour à Turin au mois d'avril 1856, après avoir rencontré en personne Tommaseo, qui devait l'aider dans les négociations avec l'éditeur Felice Le Monnier pour la publication d'un recueil de ses nouvelles<sup>406</sup>, et éprouvant un certain remords, elle lui écrivit une lettre avant de partir et lui confia le manuscrit. La lettre est une sorte de confession dans laquelle elle lui explique les circonstances de l'écriture de la nouvelle. Tommaseo prit l'initiative de la publier censurant toutefois l'épisode dans lequel il était impliqué<sup>407</sup>. Sans doute Caterina a-t-elle demandé des comptes à Lorenzo Valerio au sujet de cette parution car, le 17 juillet, Prospero Antonini lui transmet un message de Niccolò Tommaseo. Celui-ci répond au nom de Lorenzo Valerio<sup>408</sup> et demande pardon pour l'impression non consentie.

La nouvelle est suivie en août 1856 par une série de six textes – « légendes, récits et traditions populaires du Frioul » proposés dans leur traduction italienne. Il s'agit de : *Lis Aganis di Borgnan*, *La nuora*, *I vermi di S. Giobbe*, *La maledizione dei lupini* publiés dans le numéro 194, et de *L'augellino di Monte Canino* et *Il miracolo di Buia*, deux textes aux accents patriotiques<sup>409</sup>, publiés dans le numéro 195. Toutes ces nouvelles sont inédites sauf la première. Il semblerait qu'elles aient été publiées sans le consentement de leur auteure puisque, dans une lettre écrite le 17 octobre 1857, Prospero Antonini l'informe que les nouvelles en dialecte qui furent « publiées dans les Appendices du "Diritto" sans

<sup>404</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/II, Lettera 14.

<sup>405</sup> Voir *supra*, p. 142.

<sup>406</sup> Voir *infra*, p. 176 et suivantes.

<sup>407</sup> Dans la nouvelle, la protagoniste, Adelina, se rend en Autriche à Baden, où elle séjourne quelques temps dans un hôtel et se lie d'amitié avec la fille de la patronne. Un couple d'Italiens arrive à l'hôtel. Adelina remarque que l'homme reçoit des lettres d'un célèbre écrivain qu'elle admire beaucoup : Niccolò Tommaseo. Elle découvre un jour une de ses lettres jetées par terre. Elle la ramasse et la lit, découvrant que le couple est un couple adultère et que l'écrivain a encouragé cette liaison, ce qui l'écœure profondément. Niccolò Tommaseo, en publiant la nouvelle, ampute toute la partie concernant ce couple adultère et, bien évidemment, le rôle qu'il a joué dans cette liaison. Afin de garder une cohérence entre les deux parties de la nouvelle, il rédige une note expliquant aux lecteurs les raisons de la tristesse mélancolique qui gagne la jeune fille à son retour de Vienne.

<sup>408</sup> « Lorenzo mi prega di rispondere in nome suo alla Signora per attestare che la stampa di un tratto delle Novelle non viene da smania di ornare il suo giornale, il che ella crederà certamente. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/III, Lettera 29.

<sup>409</sup> Voir *infra*, chapitre 10, p. 443 (*La femine di Buje*) et chapitre 11, p. 524 et suivantes (*L'uccellut di Mont Chianine*).

[son] *autorisation* » ont été perdues<sup>410</sup>. Ce ne serait pas la seule fois que l'éditeur turinois publie les écrits de Caterina Percoto sans son accord, étant donné qu'il récidive les mois suivants en publiant, toujours dans les Appendices du « Diritto », *Tina e Armellino. Racconto del Friuli* qui est en réalité la nouvelle *La schiarnete* que notre auteure avait promise à Carlo Tenca. Elle avait cependant apporté la nouvelle avec elle à Turin, car elle tenait à ce qu'« une paire d'yeux » la lût sans attendre, comme elle le confesse à l'intellectuel milanais le 9 juin 1857<sup>411</sup>. Afin d'être sûre que la nouvelle « fût remarquée et qu'elle éveillât la curiosité, [elle avertit] que *La schiarnete* ne pouvait être donnée à Le Monnier » car elle appartenait à Tenca<sup>412</sup>. Cette ruse eut manifestement l'effet escompté mais Caterina eut ensuite à déplorer que l'on n'ait pas tenu compte de son interdiction puisqu'elle apprit que la nouvelle avait été publiée à Milan dans le journal nommé « Fuggilozio ». Cela contraria grandement Carlo Tenca qui, entre temps, avait malheureusement présenté comme inédite la nouvelle qu'il avait commencé à publier dans son « Crepuscolo »<sup>413</sup>.

Ce n'est pas la première fois que des nouvelles de Caterina Percoto sont reprises dans le journal milanais<sup>414</sup>, et l'écrivaine s'en plaint probablement à Prospero Antonini car il lui écrit le 20 mars 1857 :

<sup>410</sup> « Le Novelline in dialetto come vi scrissi altra volta dopo essere state pubblicate nell'appendice del Diritto *senza Vostra autorizzazione*, andarono perdute. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/IV, Lettera 42. C'est nous qui soulignons.

<sup>411</sup> « Quando la scrissi, ecco, avevo il segreto desiderio di vederla stampata, e presto ; mi premeva che due occhi la leggessero. A Milano m'accorsi che il vostro progetto andava per le lunghe ; non osai dirvelo : mi pareva che non era né modestia, né pudore d'autrice, e in quella vece cercai con astuzia affatto femminile d'ottenere allo stesso il mio intento ; cioè di farla leggere da quel siffatto pajo di occhi, dopo di che poco m'importava venisse, o meno stampata. » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.* À qui appartient cette paire d'yeux ? Nous n'avons dans la lettre, ni ailleurs, aucune indication nous permettant de répondre à cette question, mais il nous plaît de penser qu'il s'agit de Niccolò Tommaseo. Il nous semble lire, en effet, dans le personnage de l'homme de loi qui courtisa autrefois Suor Maria Eletta et la demanda en mariage puis en épousa une autre une allusion à Pietro Vianello.

<sup>412</sup> « A tal fine la unii agli altri manoscritti che portavo meco a Torino, e perché fosse notata e svegliasse curiosità, avvertii che la *Schiarnete* non poteva esser data al Le Monnier, mentre era vostra e voi non l'avevate pur'anco pubblicata. » *Ibidem*.

<sup>413</sup> Cf. *ibid.*, lettre du 15 juin 1857.

<sup>414</sup> En effet, dans son article sur la collaboration de Caterina Percoto aux journaux turinois de Lorenzo Valerio, Iginio De Luca a montré que la plupart de ses textes publiés dans les Appendices du « Diritto » sont systématiquement repris par le journal milanais « Fuggilozio ». Cf. I. DE LUCA, « La collaborazione di Caterina Percoto ai giornali torinesi "La Concordia" e "Il Diritto" di L. Valerio, con tre lettere inedite della Percoto al Valerio (e una, pure inedita, del Dall'Ongaro al Valerio) », in *Miscellanea di studi in onore di Vittore Branca. V. Indagini otto-novecentesche*, Firenze, Olsckhi, 1983. Les deux seules exceptions sont *La fila*, sans doute parce qu'elle a été déclarée propriété littéraire des éditeurs ainsi que nous l'apprend Prospero Antonini dans sa lettre du 24 juillet 1854 (« Perché proprietà letteraria non potrà essere riprodotta, avendo gli editori fatta analoga protesta. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/II, Lettera 13) et *Il miracolo di Buia*, qui n'aurait sans doute pas passé la censure autrichienne étant donné que le récit annonce une future guerre de libération contre l'opresseur. Cependant, le 27 septembre 1854, Antonini écrit à Caterina : « *La Fila* fu ristampata separatamente di consenso di V. Ciò vuol dire che piacque. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/IV, Lettera 15. Nous ignorons cependant dans quel journal elle a été reprise.

« Qui nessuno conosce quel periodico che si pubblica a Milano, e che chiamasi *Fuggi l'ozio*. Chiesi a N.T. come avvenisse, che parecchi de' Vostri scritti mutilati e mal conci fossero stati in quel giornale riportati. Egli mi rispose con queste parole "Non conosco né il giornale né chi lo scrive. Non avrei voluto o potuto dare licenza non data a me. Il V. senza dirmelo prese a stampare nel D. la novella della Monaca, poi mi domandò se l'autrice l'avrebbe a male. Io sapendo la fiducia ch'essa à in lui, e la stima di lui ad essa, e vedendo che la interrogazione veniva ormai fuori di tempo, né del resto avendo diritto d'oppormi, strettomi nelle spalle risposi: non crederei. E speravo che quel saggio invogliasse il Le Monnier, e vincesses i suoi dubbi come veramente doveva. Questo quanto io so." »<sup>415</sup>

Elle apprend ainsi que la nouvelle *La schiarnete* est déjà parue à Turin mais n'en dit apparemment rien à Tenca, vu que, dans la lettre du 9 juin, elle ne lui parle que du « Fuggilozio ». Si Niccolò Tommaseo ne sait rien au sujet de ces réimpressions illégales des textes de l'écrivaine, peut-être pourraient-elles être le fait de Lorenzo Valerio ? Il semblerait, en effet, qu'à partir de ce moment-là, les deux amis frioulans aient eu quelques soupçons au sujet de ce dernier. Notons que l'éditeur turinois a effectivement pu se servir dans les manuscrits apportés à Turin par Caterina Percoto au mois d'avril, ce qui expliquerait également le fait qu'il manque des nouvelles par rapport à l'index fourni par celle-ci et qu'Antonini lui demande d'envoyer d'autres textes à Le Monnier.

Au début de l'année 1850, Caterina Percoto s'était engagée auprès du directeur du journal « *Le Serate di famiglia* », fondé par des immigrés à Turin, à lui envoyer une nouvelle. C'est ainsi que *Il licofse* retrouve dans les pages du périodique. La collaboration s'arrête là car le journal est mauvais, aux dires de Francesco Dall'Ongaro qui reproche à ses rédacteurs d'« acheter l'hospitalité piémontaise avec des adulations »<sup>416</sup>.

En 1855, à la demande de Jacopo Bernardi, Caterina Percoto collabore au journal « *L'Istituto* » du professeur Berti. En effet, dans les numéros des 14 et 21 avril sont publiées deux lettres qu'elle avait envoyées à Prospero Antonini à la demande de Jacopo Bernardi sur sa façon d'éduquer ses neveux<sup>417</sup>. Dans une lettre qu'il lui écrit le 31 juillet de la même année, l'abbé Bernardi l'informe que ces textes ont reçu un bon accueil dans le Piémont<sup>418</sup>.

<sup>415</sup> « Ici personne ne connaît ce périodique publié à Milan qui s'appelle *Fuggi l'ozio*. J'ai demandé à N[iccolò] T[ommaseo] comment il se faisait que plusieurs de vos écrits mutilés et en mauvais état avaient été reproduits dans ce journal. Il me répondit ces mots : "Je ne connais ni le journal ni ceux qui l'écrivent. Je n'aurais ni voulu ni pu donner une permission que l'on ne m'aurait pas donnée. V[alerio] sans me le dire commença à publier la nouvelle de la Religieuse, puis il me demanda si l'auteure le prendrait mal. Sachant la confiance qu'elle a en lui, et l'estime qu'il a pour elle, et voyant que cette question arrivait trop tard, et n'ayant d'ailleurs aucun droit de m'y opposer, je répondis en haussant les épaules : je ne crois pas. Et j'espérais que cet aperçu donnerait envie à Le Monnier et qu'il vaincrait ses hésitations, comme il le fit vraiment. C'est tout ce que je sais. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/IV, Lettera 35. La « Novella della Monaca » correspond justement à *La schiarnete*.

<sup>416</sup> « Quel giornale non giustifica le nostre speranze. È scritto da emigrati che pagano l'ospitalità piemontese a prezzo di adulazioni. » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « *Ce fastu ?* », a. XVI, n. 4, Lettera 93 (24 maggio 1850).

<sup>417</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/III, Lettera 18 (23 avril 1855).

<sup>418</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1, Lettera 1.

Le 17 juillet 1856, Prospero Antonini lui fait savoir que son ami Timoteo Ribali voudrait une de ses nouvelles pour la *Strenna* que publiera l'an prochain le journal génois « La Donna » et dont l'objectif est « l'éducation morale de la femme »<sup>419</sup>. Ce périodique, dont le titre complet est « La Donna. Foglio settimanale di scienze morali e naturali, di letteratura e arti belle » était publié à Gênes depuis le 4 août 1855. Il avait été « fondé par un groupe d'émigrés politiques rassemblés dans l'association "La Solidarietà nel bene" » au côté duquel on trouve « des personnages très connus » et « de nombreuses femmes »<sup>420</sup>. Laura Pisano cite celles dont les signatures reviennent le plus souvent et parmi lesquelles on trouve les noms d'Olimpia Savio Rossi, dont Prospero Antonini fréquente le salon<sup>421</sup>, d'Angelica Bartolommei Palli et de Giulia Molino Colombini, dont il parle régulièrement dans ses lettres à Caterina, et de Caterina Percoto<sup>422</sup>. Or il semble que cette collaboration de l'écrivaine frioulane à un journal qui constitue à l'époque une expérience singulière « en tant qu'organe de presse capable de rassembler des énergies féminines provenant de toutes les composantes de l'Italie »<sup>423</sup> ait été complètement ignorée de la critique percotienne. Pour notre part, nous ne connaissons, grâce à une lettre de Prospero Antonini<sup>424</sup>, que la parution de la légende *San Marco* – un texte très bref dénonçant la dégénérescence des Vénitiens<sup>425</sup> – dans le numéro 12 d'avril 1857. Cette lettre nous permet par ailleurs de dire que Caterina Percoto était probablement associée au journal. En janvier 1858, c'est Guglielmo Stefani, dont nous avons déjà parlé, qui prie à la fois Prospero Antonini et Guglielmo De Rinoldi de demander à Caterina Percoto de lui envoyer une nouvelle pour le nouveau journal qu'il vient de lancer<sup>426</sup>. Le texte élogieux rédigé par Niccolò Tommaseo pour présenter les nouvelles de l'écrivaine frioulane et paru dans son

<sup>419</sup> « L'amico mio Dr. Timoteo Ribali mi à interessato a pregarvi di scrivere una novellina per la Strenna che l'anno venturo pubblicherà la redazione del giornale la *Donna*, che stampasi a Genova. Fate di compiacerlo, avvertendo che lo scopo di quella Strenna nella quale scriveranno Correnti, la Sajani etc si è la educazione morale della donna. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/III, Lettera 29.

<sup>420</sup> Cf. C. VEAUUVY, L. PISANO, *Paroles oubliées. Les femmes et la construction de l'État-nation en France et en Italie 1789-1860*, op. cit., p. 93.

<sup>421</sup> Voir *supra*, citation de la note 321, p. 148.

<sup>422</sup> Cf. C. VEAUUVY, L. PISANO, *Paroles oubliées. Les femmes et la construction de l'État-nation en France et en Italie 1789-1860*, op. cit., p. 93.

<sup>423</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>424</sup> Celui-ci lui écrit en effet le 26 avril 1857 : « A proposito di leggenda, ò letto nel giornale la *Donna* N 12 quella di S. Marco; ma il testo friulano à qualche erroruccio di stampa, ciò che non deve recare meraviglia. La leggenda è preceduta da un Vostro brano di lettera // Marzo pp. dal quale rilevasi, che il giornaleto di Genova Voi non lo riceveste più, comunque il Mercantini seguitò a spedirvelo. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/IV, Lettera 36. Transcription de Iris Zoratto disponible auprès de la Bibliothèque. Ceci est confirmé par une lettre de Caterina Percoto à Carlo Tenca écrite le 16 janvier 1858 dans laquelle elle lui parle des traditions frioulanes recueillies auprès du peuple et écrit : « Di questi scritarelli, ne ho gittati già diversi a giornali di Torino, e uno, una volta alla Donna di Genova che mi ha fatto ridere a vedere come avevano spropositatamente stampato la parte in dialetto. » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, op. cit.

<sup>425</sup> Voir *infra*, chapitre 10, p. 441 et suivantes.

<sup>426</sup> Cf. « Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj », a cura di Luigi Pompilj, op. cit., note 33 p. 124.



« Mondo letterario »<sup>427</sup>, n'est sans doute pas étranger à cette requête. Le 28 du mois, Antonini la remercie au nom de Stefani d'avoir donné son accord à la reproduction de *L'amica* qui était parue en novembre dernier dans « La Ricamatrice » ; il se chargera de négocier avec Alessandro Lampugnani pour pouvoir bénéficier du texte<sup>428</sup>. En mai, l'éditeur turinois demande à nouveau un écrit – inédit cette fois – de Caterina pour le « Mondo Letterario », mais il la prévient qu'il n'est pas en mesure de rémunérer ses collaborateurs<sup>429</sup>. Caterina accepte mais ne réussit malheureusement pas à tenir sa promesse à cause de ses problèmes de santé. Elle écrit ainsi à Prospero Antonini depuis Bassano en août 1858 :

« Lo Stefani ha tutta la ragione di non più mandarmi il suo *Mondo*. Pure non mi è stato possibile di scrivergli le novellina che desiderava. Quando mi trovo sotto la pressione di continue sofferenze la penna non vuole scrivere. »<sup>430</sup>

Peut-être que le succès rencontré par la première édition des *Racconti* suscite à nouveau le désir de Guglielmo Stefani de pouvoir offrir à ses lecteurs un texte de l'écrivaine frioulane. Il semble en tous cas qu'il sollicite sa collaboration pour la « Rivista contemporanea » dans laquelle il propose de nouveau une *Lettera dalla Carnia* adressée à Marianna Antonini<sup>431</sup>. Il s'agit sûrement d'une initiative du comte Prospero qui, à plusieurs reprises, avait insisté auprès de Caterina pour que ces lettres figurent dans son recueil. Ce dont nous sommes certaine, c'est qu'en décembre 1859, Caterina Percoto est en train de rédiger *Il Gesuita* pour la « Rivista contemporanea »<sup>432</sup> et qu'au début de l'année 1860, elle lui propose pour cette même revue, par l'intermédiaire d'Antonini, la *Gallina concinina* qu'elle avait commencé à rédiger en 1858. Il y a cependant un problème avec cette nouvelle car son ami l'informe qu'il n'a reçu que trois chapitres sur les cinq attendus<sup>433</sup>. Finalement, au mois d'août, elle envoie *Ridere per non piangere* – qui n'est autre que la « *Novella umoristica* » qu'elle avait envoyée à Leone Fortis pour le « Pungolo »<sup>434</sup>. La nouvelle plaît à Stefani qui la publie sur le « Mondo illustrato » accompagnée de trois vignettes illustratives et la paie 110 Lires à son auteure<sup>435</sup>. Prospero Antonini, qui lui

<sup>427</sup> Voir *infra*, note 521 p. 183.

<sup>428</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/IV, Lettera 46.

<sup>429</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/V, Lettera 48 (7 maggio 1858).

<sup>430</sup> « Stefani a tout à fait raison de ne plus m'envoyer son *Mondo*. Il ne m'a pas non plus été possible de lui écrire la petite nouvelle qu'il désirait. Quand je suis accablée de souffrances continues, ma plume ne veut pas écrire. » B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/1, Lettera 20.

<sup>431</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/V, Lettera 60 (15 novembre 1859).

<sup>432</sup> Voir la lettre à Carlo Tenca du 29 décembre 1859, in *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>433</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/V, Lettera 62 (26 marzo 1860).

<sup>434</sup> Voir *infra*, chapitre 10, p. 447 et suivantes.

<sup>435</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/V, Lettera 68 (3 dicembre 1860).

transmet l'argent, l'incite alors à continuer à écrire en argumentant qu'il pourrait s'agir pour elle d'une confortable source de revenus. « Cela peut devenir pour vous une réelle source de richesse de sorte que je n'entende plus ce blasphème selon lequel l'élevage des gros cochons de Leicester vous rapporte plus que le culte des lettres » lui écrit-il, en effet, le 3 décembre 1860<sup>436</sup>. Nous avons vu que Carlo Tenca aussi lui avait montré que l'écriture pouvait être une source de revenus en l'encourageant à collaborer à « La Ricamatrice », mais, ainsi que nous l'avons constaté, Caterina reste prisonnière de ses obligations familiales et tributaire de l'élevage pour essayer d'assainir sa situation financière, ne voulant pas tout vendre et quitter San Lorenzo.

Signalons encore que le journal « Il Monito » de Livourne a reproposé sa nouvelle *Gl'innocenti* en 1860. D'après ce qu'en dit Caterina Percoto à Marina Baroni, elle était parue à Milan de manière anonyme<sup>437</sup>.

Enfin, en 1862, notre auteure débute une collaboration au mensuel génois « La Donna e la Famiglia » dans lequel elle publie les nouvelles suivantes : *La farfallina mistica (Fantasia)*, *La rugiada di San Giovanni. Tradizione friulana*, *L'amore che educa*, *La gallina concinina*, publiée en plusieurs épisodes entre 1862 et 1863<sup>438</sup>, *Adelina* et *L'amica*, *Le streghe di Germania* et enfin la commémoration en l'honneur d'*Antonia Wassermann di Toppo*<sup>439</sup>. La collaboration s'arrête après la parution de la seconde édition des *Racconti* par la Direction du journal à la fin de 1863.

### À Milan.

Milan, capitale culturelle italienne du *Risorgimento*, est à notre avis la ville où Caterina Percoto a tissé les liens les plus forts avec le monde éditorial en raison de la présence de deux personnages de premier plan avec qui elle entretient une longue correspondance et une franche relation d'amitié. Il s'agit de Carlo Tenca, dont nous avons déjà évoqué à plusieurs reprises le rôle important qu'il a joué pour notre écrivaine, et d'Alessandro Lampugnani<sup>440</sup> qui, pendant plusieurs décennies, domine le monde de la presse féminine avec ses journaux<sup>441</sup>.

<sup>436</sup> « Per Voi può diventare una feconda sorgente di lucro sì che io non oda più la bestemmia fruttarvi più la educazione dei grossi maiali di Leicester del culto delle lettere » *Ibidem*.

<sup>437</sup> Voir la lettre à Marina Baroni du 16 février 1868, in T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite*, *op. cit.*, p. 49.

<sup>438</sup> Notons que Caterina Percoto l'avait d'abord proposée, par l'intermédiaire de Carlo Tenca, à Alessandro Lampugnani à la fin de l'année 1858 pour « La Ricamatrice », mais ce dernier l'avait refusée car il ne souhaitait pas à l'époque publier de feuilletons dans sa revue. Cf. F. COCCOLO, « Il carteggio Lampugnani-Percoto », *op. cit.*, Lettera 3 (3 gennaio 1859).

<sup>439</sup> Cf. R. CAIRA LUMETTI, *Le umili operaie : Lettere di Giulia Codemo e Caterina Percoto*, *op. cit.*, note 3, p. 48.

<sup>440</sup> Alessandro Lampugnani fut pendant plusieurs décennies un important éditeur de journaux de mode et autres revues destinées en premier lieu à un public féminin. Après avoir repris aux côtés de sa mère, Giuditta Rezzonico, la direction du « Corriere delle Dame », il fonda par la suite les journaux suivants :

Nous avons vu précédemment comment, en 1847, par l'intermédiaire de Francesco Dall'Ongaro, Caterina Percoto entre en contact avec Carlo Tenca qui, intéressé par la potentialité de renouveau que constitue le genre de la *letteratura rusticale* et ayant remarqué les qualités de l'auteure de *Lis cidulis*, l'invite à collaborer à sa « Rivista europea »<sup>442</sup>. Rappelons que, la même année, le « Corriere delle Dame », première revue du groupe Lampugnani, avait publié les *Lettere sulla Carnia* que l'écrivaine avait adressées à son amie Marianna Antonini lors d'une excursion dans cette région montagneuse du Frioul<sup>443</sup>.

Nous avons également montré comment, en 1853, Caterina renoue les liens avec l'intellectuel milanais en lui proposant la nouvelle *La fila*<sup>444</sup>. Tenca, qui a dû refuser ce texte, souhaite cependant ardemment la collaboration de l'écrivaine frioulane à son journal « Il Crepuscolo » et lui demande d'écrire pour lui une autre nouvelle. Malheureusement, comme nous l'avons vu, Caterina se retrouve très vite prise dans une tourmente familiale, administrative et financière qui la détourne quelque peu de l'écriture, et la nouvelle promise tarde à venir, malgré les demandes réitérées de son correspondant. Ce dernier comprend la situation dans laquelle se trouve son amie et tente de l'aider en lui trouvant un moyen de gagner de l'argent grâce à l'écriture. Il l'encourage, en effet, à écrire pour « La Ricamatrice »<sup>445</sup>, un journal de l'éditeur Alessandro Lampugnani qui, comme nous l'avons signalé, a l'habitude de rémunérer ses collaborateurs<sup>446</sup>. C'est Caterina qui parle la première à Tenca du journal, le 3 octobre 1855 :

---

« La Ricamatrice », qui deviendra plus tard « Giornale delle Famiglie. La Ricamatrice », « Le Ore Casalinghe » et le « Giornale delle Fanciulle ». Il fut l'éditeur du jeune Verga de *Storia di una capinera*. Il mourut à Milan le 4 octobre 1875, peu de temps après avoir cédé ses titres à son principal concurrent, Edoardo Sonzogno.

<sup>441</sup> À ce sujet, nous renvoyons à l'ouvrage de Silvia Franchini centré sur les publications de la famille Lampugnani dont elle retrace l'histoire et l'évolution et montre l'importance dans l'histoire de la presse italienne à destination des femmes. Cf. S. FRANCHINI, *Editori, lettrici e stampa di moda...*, op. cit.

<sup>442</sup> Voir *supra*, p. 88.

<sup>443</sup> Nous savons que ces lettres y ont été publiées d'après ce qu'écrivit Prospero Antonini dans une lettre du 16 décembre 1856 où il demande à Caterina de lui envoyer d'autres textes pour l'édition des *Racconti* en préparation : « Vedete di mandarmi il *Cane bianco di Altire* e quelle bellissima lettera sulla Carnia dedicate a Marianna, e stampate fin dal 1847 nel *Corriere delle Dame*. » Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108, fascicolo I, Lettera 31.

<sup>444</sup> Voir *supra*, p. 134.

<sup>445</sup> « La Ricamatrice » est un journal bimensuel publié à Milan à partir de janvier 1848 par Alessandro Lampugnani jusqu'en 1875, après le rachat du titre par Edoardo Sonzogno. C'est l'un des principaux périodiques de travaux féminins, d'éducation et d'instruction de la période du *Risorgimento*. Il s'adresse aux femmes dont le rôle d'éducatrices au sein de la famille est mis en avant. La revue associe en effet des planches en noir et blanc ou en couleurs présentant différents travaux de broderie à réaliser avec un contenu plus sérieux – conseils de lecture, histoire-géographie, sciences, hygiène, morale, recettes de cuisine... – qui devait former une sorte de guide utile pour les familles. La double nature de la revue est mise en avant dans le titre adopté à partir de janvier 1860 : « Giornale delle Famiglie. La Ricamatrice ».

<sup>446</sup> Voir *supra*, note 213, p. 128.

« La Ricamatrice da molto tempo mi manda il suo giornale, così come fate voi, mio buon amico, col solo divario, che a voi, io non posso in nessuna maniera dimostrare la mia gratitudine, perché le povere cose che scrivo [...] certamente non sono a proposito per le vostre pagine, e per la Ricamatrice invece sono forse del genere ch'ella desidera. »<sup>447</sup>

Une lettre de Lampugnani nous apprend que celui-ci a commencé à lui envoyer son journal après avoir reçu de Guglielmo Stefani la nouvelle *La malata*<sup>448</sup>. Enthousiasmé par ce récit qui correspond parfaitement, selon lui, au besoin des lectrices – un texte court, dramatique, qui mobilise les sentiments – il fait part à son auteure de son « désir d'obtenir quelque autre petite chose pour la *Ricamatrice* et les *Ore Casalinghe* »<sup>449</sup>. Caterina Percoto y avait répondu en lui envoyant ce que Lampugnani définit des « scénettes de genre »<sup>450</sup> : *La moglie*, *La cognata*, *La sorella* succèdent donc à *La malata* dans le premier journal cité, puis sont reproduites dans le second.

En 1855, elle envisage de donner *I gamberi*<sup>451</sup> à Lampugnani, mais étant donné qu'elle y dénonce le comportement immoral d'un homme célèbre désigné par son nom, elle a quelques hésitations et s'adresse à Tenca dont elle demande l'avis. Nous avons déjà évoqué l'épisode<sup>452</sup>, nous ne nous y attarderons donc pas. Nous l'avons simplement rappelé pour signaler qu'il nous semble, au vu des dates des lettres de Lampugnani à Percoto<sup>453</sup>, qu'à partir de ce moment-là, c'est Carlo Tenca, par ailleurs collaborateur actif

<sup>447</sup> « Depuis longtemps la *Ricamatrice* m'envoie son journal, comme vous le faites aussi, mon cher ami, à la seule différence qu'à vous je ne peux montrer en aucune manière ma gratitude, car mes pauvres écrits [...] ne conviennent certainement pas à vos pages mais ils sont peut-être en revanche du genre que souhaite la *Ricamatrice*. » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>448</sup> Voir *supra*, note 402, p. 162. Signalons que cette nouvelle plut énormément à Alessandro Lampugnani qui la proposa à plusieurs reprises dans les différents journaux et recueils édités par ses soins. Cf. F. COCCOLO, « Il carteggio Lampugnani-Percoto », *op. cit.*, p. 128-129 et p. 146-147, Lettera 6 (30 marzo 1862).

<sup>449</sup> « Sanata così la mia partita con Stefani mi rimaneva verso di Lei un debito di riconoscenza che procurai di mostrarle coll'invio de' miei giornali ; è il desiderio di ottenere qualche altra coserella per la *Ricamatrice* o per le *Ore Casalinghe*. » *Ibid.*, Lettera 1 (1° agosto 1853).

« Le *Ore Casalinghe* » : journal mensuel de petit format et richement illustré, fondé à Milan en 1851 par Alessandro Lampugnani dans lequel l'éditeur veut concilier mode et réforme morale et proposer « aux lectrices plus jeunes, à leurs mères et à leurs familles, un journal entièrement construit avec des textes de production italienne ». Cf. S. FRANCHINI, *Editori, lettrici e stampa di moda...*, *op. cit.*, p. 164. Cette dernière précision est importante car les journaux pour les femmes reprenaient en général beaucoup de matériel étranger, et en particulier français, Paris s'étant imposé comme la capitale européenne de la mode.

<sup>450</sup> « Così questi quadretti di genere, come io chiamerei la moglie, la cognata, l'ammalata, la sorella e(tc.), io avrei intenzione, se Lei permette, di riprodurli nelle *Ore Casalinghe* con le analoghe illustrazioni. » F. COCCOLO, « Il carteggio Lampugnani-Percoto », *op. cit.*, Lettera 2 (10 marzo 1854). Nous connaissons les trois premières nouvelles qui ont été reproduites dans l'édition Le Monnier des *Racconti* et d'autres qui suivirent. Nous ne savons rien en revanche de *La sorella* et il semble que ce ne soit pas le seul récit du genre dont nous ayons perdu la trace.

<sup>451</sup> Elle conclut en effet sa lettre du 3 octobre 1855 dans laquelle elle demande conseil à Tenca au sujet de la nouvelle par ces mots : « Scusate, e dopo tutto questo, se vi pare di poterlo fare passate in mio nome il racconto al Sig. Lampugnani. » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>452</sup> Voir *supra*, p.142.

<sup>453</sup> On constate en effet un vide dans la correspondance entre 1854 et 1859. Cf. F. COCCOLO, « Il carteggio Lampugnani-Percoto », *op. cit.*, p. 144-145.

de l'éditeur à cette période, qui s'occupe de la publication des textes de Caterina dans les journaux du groupe.

Le 5 novembre 1855, Carlo Tenca lui répond en lui conseillant d'envoyer une autre nouvelle à l'éditeur de « La Ricamatrice » et lui suggère un moyen éventuel de se délier d'une promesse faite au « Crepuscolo » en participant à « un gros volume d'environ huit cents pages » devant constituer « un appendice d'agréable littérature » qu'il envisage de publier en quatre parties l'année prochaine. « Si je pouvais obtenir de vous une nouvelle à placer dans le premier fascicule qui devrait sortir en janvier, j'en serais très heureux »<sup>454</sup> lui écrit-il. Mais le délai proposé est trop court, d'autant que Caterina a de graves soucis financiers et de santé qui l'empêchent temporairement de se consacrer à l'écriture<sup>455</sup>. Elle a, en outre, quelques scrupules à publier une nouvelle inédite, peu de temps après avoir poliment décliné l'offre du comte Giambattista Bolza d'« écrire pour un album que les Pères Mékhitaristes de Vienne doivent publier le premier jour de l'an »<sup>456</sup> prétextant ne plus écrire en raison de son changement de situation. Elle propose donc à son ami milanais de lui donner la nouvelle *Il contrabbando*, récit inachevé paru autrefois dans la « Giunta domenicale al Friuli », dont elle se chargerait de rédiger une fin. Si toutefois cela ne lui convenait pas, elle a une idée de nouvelle inspirée par les sept années qu'elle a autrefois passées dans le couvent des sœurs Clarisses à Udine : il s'agit de *La schiarnete* qu'elle commence à rédiger probablement au mois de décembre 1855 et qu'elle achève en février 1856<sup>457</sup>. Nous avons déjà évoqué sa parution à Turin puis sa reprise à Milan à l'insu de notre auteure et au grand mécontentement de Tenca. Il l'informe cependant que la nouvelle a beaucoup plu à Milan et, en guise de dédommagement, l'exhorte à en composer au plus vite une autre pour son journal<sup>458</sup>. Mais les temps sont de plus en plus durs pour Caterina qui confie ses difficultés à son ami. Ce dernier lui conseille alors d'écrire pour « La Ricamatrice » dont l'éditeur est toujours à la recherche de textes pour remplir les pages de

<sup>454</sup> Voir *supra*, citation de la note 375, p. 158.

<sup>455</sup> Cf. le sombre bilan de l'année écoulée que Caterina dresse à Prospero Antonini. Voir *supra*, citation p. 143.

<sup>456</sup> « Volevano farmi scrivere per un album che i Padri Melchitaristi di Vienna devono pubblicare col primo dell'anno... e mi avevano anche data la precettiva: credo che fosse una scena campestre, una specie d'idillio in prosa atto a dimostrarti il benessere e la felicità attuale di questo mio povero paese nativo... » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*, lettre du 14 novembre 1855. Les directives données pour la nouvelle à écrire nous permettent de comprendre que Caterina Percoto ne pouvait absolument pas répondre favorablement à cette demande, elle qui dans ses textes dénonçait justement la situation désastreuse de sa région à cause de l'occupation autrichienne. Voir *infra*, chapitre 9, A, p. 408 et suivantes et chapitre 10, C-1, p. 475 et suivantes.

<sup>457</sup> Cf. la lettre du 27 février 1856 dans laquelle elle annonce à Tenca que la nouvelle est achevée et qu'elle lui fait parvenir au moyen d'une personne de confiance. *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>458</sup> Voir lettre de Carlo Tenca du 15 juin 1857, in *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

ses journaux<sup>459</sup>. C'est ainsi qu'à l'automne 1857, Caterina recommence à collaborer au journal milanais avec la nouvelle *L'amica* – dont Lampugnani fut très content –, puis avec « une page d'un journal qu'[elle tenait] quand elle recueillit ses neveux »<sup>460</sup>. En décembre, elle envoie encore deux traditions frioulanes, dont *La più bella*<sup>461</sup> en recommandant à Tenca de faire attention aux épreuves et en particulier pour la partie en dialecte. L'année suivante, elle envoie une autre tradition frioulane, puis, s'inspirant toujours de l'expérience faite avec ses neveux, elle compose un roman épistolaire à visée pédagogique, *Il giornale di mia zia*, qui paraît de manière anonyme selon la volonté de l'auteure en avril, mai et juin 1858, mais qui reste inachevé<sup>462</sup>.

Au début de cette même année, Carlo Tenca attend à nouveau une nouvelle que Caterina Percoto semble lui avoir promise pour son « Crepuscolo ». Il lui demande où elle en est le 24 janvier, puis le 14 février. Il faut dire qu'elle serait vraiment la bienvenue pour remplir les 32 colonnes de son journal, ce qu'il a de plus en plus de mal à faire, n'ayant plus le droit de traiter de sujets politiques et ayant du mal à trouver des collaborateurs, ainsi qu'il s'en plaint dans sa deuxième lettre<sup>463</sup>. Le 8 mars, il se réjouit car Caterina a enfin commencé à lui écrire la nouvelle qu'elle lui destine. Il l'encourage à écrire, lui rappelant cependant la contrainte de devoir tenir compte de la nécessité de publier la nouvelle sous forme de feuilleton<sup>464</sup>. Les ennuis de santé de Caterina viennent cependant en interrompre la rédaction. Le 17 juillet, Carlo Tenca s'enquiert à nouveau de la nouvelle pour « Il Crepuscolo » mais nous savons que le 1<sup>er</sup> novembre elle n'est toujours pas achevée. L'intellectuel milanais insiste alors encore pour avoir au plus vite la nouvelle, se plaignant à nouveau de la désertion de ses collaborateurs<sup>465</sup>. Si au début de l'année 1859, il semble qu'il n'en soit plus question, le 19 décembre, l'intellectuel milanais a enfin entre les mains le début d'une nouvelle dont le titre, *La gallina concincina*, le laisse quelque peu pantois car il se demande ce qu'il cache comme histoire<sup>466</sup>. Il attend d'avoir la suite pour se faire une idée et l'informe qu'Alessandro Lampugnani est désireux d'avoir la nouvelle pour son

<sup>459</sup> Voir lettre de Carlo Tenca du 25 juillet 1857, in *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>460</sup> « Per la Ricamairice vi accludo la presente ch'è una pagina di un giornale che tenevo quando raccolsi i nipoti. » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*, lettre du 4 septembre 1857.

<sup>461</sup> Cf. R. CAIRA LUMETTI, « Introduzione », in C. PERCOTO, *Il giornale di mia zia*, *op. cit.*, p. 29.

<sup>462</sup> Cf. *ibid.*, p. 25 ; F. COCCOLO, « Il carteggio Lampugnani-Percoto », *op. cit.*, p. 130.

<sup>463</sup> Voir la lettre de Carlo Tenca du 14 février 1858, in *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>464</sup> Voir la lettre de Carlo Tenca du 8 mars 1858, in *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>465</sup> Voir la lettre de Carlo Tenca du 21 novembre 1858, in *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>466</sup> Voir la lettre de Carlo Tenca du 19 décembre 1859, in *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

journal<sup>467</sup>. Nous savons aussi que, en 1859, Caterina Percoto a envoyé pour « La Ricamatrice » une série de légendes frioulanes qui sont publiées dans la revue en mai, précédées d'une note introductive de Tenca. Elle voudrait en envoyer d'autres – elle en a recueilli une vingtaine – mais Carlo Tenca l'informe que Lampugnani trouve qu'elles ne correspondent pas à la nature de son journal ; il lui propose en revanche d'en recueillir le plus possible de manière à en faire un petit recueil<sup>468</sup>.

Avec l'annexion de la Lombardie au Royaume de Piémont-Sardaigne en 1859, Carlo Tenca doit se transférer à Turin en mars 1860 car il est élu député<sup>469</sup> et la correspondance entre les deux amis cesse rapidement. En revanche, à partir de 1861, Alessandro Lampugnani se met à écrire de plus en plus souvent à Caterina Percoto. Il souhaite en effet obtenir de celle qui deviendra bientôt sa « collaboratrice préférée »<sup>470</sup>, des contributions aux différents journaux et ouvrages qu'il édite. Il avait déjà repris contact avec elle au mois de décembre 1859, alors qu'une rumeur disait qu'elle pourrait venir s'établir à Milan, pour lui proposer de travailler pour lui (elle serait dans un premier temps payée 250 francs par trimestre)<sup>471</sup>. Puis en mars 1861, il la contacte à nouveau pour qu'elle l'aide à compiler une nouvelle édition de la *Guida delle Famiglie*. Il lui suggère même de réécrire l'une des nouvelles de la première édition en s'inspirant du matériel qu'il lui a envoyé et des lettres du *Giornale di mia zia*<sup>472</sup>. S'ensuit une collaboration régulière de l'écrivaine frioulane au « Giornale delle Famiglie. La Ricamatrice » puis au « Giornale delle Fanciulle » qui se substitue en 1864 à « Le Ore Casalinghe » et est destiné aux petites filles de 8 à 14 ans<sup>473</sup>. Voici quelques uns de ses écrits parus à l'époque dans ces journaux : *Bastare a se stessi*, *La caduta dei capelli* (1862), *La centifoglia*, *Le lentiggini* (1863), *Il pulcino*, qui plaît beaucoup à Alessandro Lampugnani et aux jeunes lectrices de sa revue<sup>474</sup>, et *Memorie di convento* (1864). Elle compose aussi pour le « Giornale delle Fanciulle » une série de

<sup>467</sup> Cela semble étonnant car dans une lettre du 3 janvier 1859, Lampugnani informe Caterina qu'il ne veut pas publier de récits sous forme de feuilleton et que le début de la *Gallina* (la transcription indique « Gattina » mais nous pensons qu'il s'agit d'une erreur de déchiffrement) est le prélude d'une longue nouvelle. Il pense que Tenca, par délicatesse, ne le lui a pas dit. Il y a sûrement un problème dans les dates.

<sup>468</sup> Voir la lettre de Carlo Tenca du 19 décembre 1859, in *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>469</sup> Voir la lettre de Carlo Tenca du 30 mars 1860, in *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>470</sup> Voir *infra*, citation de la note 561, p. 191.

<sup>471</sup> Cf. F. COCCOLO, « Il carteggio Lampugnani-Percoto », *op. cit.*, Lettera 4 (24 dicembre 1859), p.145-146.

<sup>472</sup> *Ibid.*, Lettera 5 (10 marzo 1861).

<sup>473</sup> S. FRANCHINI, *Editori, lettrici e stampa di moda...*, *op. cit.*, p. 176. Voici ce qu'en dit l'écrivaine à son ami Pompilj le 11 mars 1864 : « Quest'ultimo è un giornale con disegni, figurini e giocattoli che voi che siete nel Regno potete avere con soli cinque franchi all'anno. Quando le vostre piccole nipotine cominceranno a leggiticare potrebbe essere per loro utile e caro libriccino. Il primo N° è uscito questo Gennaio. » « Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj », a cura di Luigi Pompilj, *op. cit.*, Lettre VIII, p. 122.

<sup>474</sup> Cf. F. COCCOLO, « Il carteggio Lampugnani-Percoto », *op. cit.*, Lettera 20 (9 maggio 1864), p. 154.

« *bozzetti* »<sup>475</sup> dont l'un sur les masques et d'autres « petits articles »<sup>476</sup>, et fait également des traductions de nouvelles étrangères<sup>477</sup>. Signalons que Caterina Percoto fait même la promotion de la « Ricamatrice » dans la nouvelle *La caduta dei capelli*, en mettant en avant l'utilité des conseils pratiques donnés aux lectrices dans la revue. Elle y raconte, en effet, comment elle a transformé la vie d'une paysanne qui avait prématurément perdu ses cheveux, en les lui faisant repousser grâce à une potion dont le journal donnait la recette. Ainsi que l'a souligné Federica Coccolo, qui s'est chargée de publier leur correspondance, les lettres échangées entre Percoto et Lampugnani mettent en évidence le caractère pointilleux de l'écrivaine frioulane qui voulait relire personnellement les épreuves de ses textes avant publication<sup>478</sup>, sans doute rendue méfiante en raison des trop nombreuses erreurs déplorées dans les deux éditions de ses *Racconti*<sup>479</sup>. La chercheuse a également montré comment, de purement professionnels au début, leurs rapports devinrent peu à peu plus amicaux et confidentiels<sup>480</sup>. Mais leur relation ne fut pas sans orages. Ce fut d'abord Caterina qui, en 1862, s'offensa parce que Lampugnani avait publié un article biographique qui dressait d'elle un portrait qu'elle jugea trop élogieux et éloigné de la vérité<sup>481</sup>. Elle s'en plaint à son ami Francesco Dall'Ongaro :

« A proposito di donne saprete che la buona signora Leopoldina Zannetti me ne ha fatta una ma grossa. Il bozzetto artistico ch'ella s'è pensata d'inserire nella Ricamatrice è per me una vera tribolazione. Potete credere la Ricamatrice viene qui in paese a divinizzarmi in quella maniera è lo stesso che farmi lapidare. Dio buono ! Con tanti debiti e tredici poveri nipoti che sono si può ben dire senza pane, amplificare in quella maniera la mia generosità verso gente estranea. Ho dovuto protestare e dalle lettere del Lampugnani del Gortani di Pacifico e di lei stessa che ho qui sul tavolo capisco di averla anch'io alla mia volta amareggiata colla mia protesta. [...] Il fatto sta che anche questo è un affare al quale più non

<sup>475</sup> « Aspetterò con piacere, a suo tempo, il N I dei *bozzetti*, e *La memorie di convento* per la Ricamatrice [...] » *Ibid.*, Lettera 17 (25 febbraio 1864).

<sup>476</sup> Lampugnani lui écrit par exemple le 17 juin 1862 : « Io le devo due articoletti e un raccontino che mi è tanto piaciuto *Bastare a se stessi*. » *Ibid.*, p. 148.

<sup>477</sup> Le 16 décembre 1862, Lampugnani écrit en effet à un destinataire dont on ignore l'identité – peut-être son collaborateur frioulan Giovanni Gortani ? – mais qui ne peut pas être Caterina Percoto : « Ho riletto con più calma la traduzione della S<sup>a</sup> Percotto ; è la storia di un cane salvato da una fanciulla che poi alla sua volta salva la fanciulla slanciandosi in gola d'un toro e atterandolo, il che è forse esagerato. » D'après la trame il s'agit de la nouvelle *Dragone*, publiée en 1878 dans C. PERCOTO, *Ventisei racconti*, Milano : Libreria di educazione e di istruzione Paolo Carrara, 1878. Signalons que la traduction de textes étrangers était une pratique courante dans le domaine de la littérature pour l'enfance : « dès sa naissance, la production littéraire pour le jeune public n'a cessé d'être traduite et échangée dans les pays d'Europe. » M. COLIN, « La littérature d'enfance et de jeunesse en France et en Italie au XIX<sup>e</sup> siècle traductions et influence », in « Chroniques italiennes », 1992, n. 30, p. 1. Dans le cas de notre auteure, si elle a traduit des nouvelles étrangères, elle est elle-même traduite en France, en particulier par Dall'Ongaro lorsqu'il séjourne à Paris. Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 4, Lettera 75 (10 dicembre 1858).

<sup>478</sup> Cf. F. COCCOLO, « Il carteggio Lampugnani-Percoto », *op. cit.*, p. 126.

<sup>479</sup> Voir *infra*, p. 187 et p. 197.

<sup>480</sup> Cf. F. COCCOLO, « Il carteggio Lampugnani-Percoto », *op. cit.*, p.122-124.

<sup>481</sup> Ce panégyrique écrit par Leopoldina Zanetti Borzino, avec la complicité de Teresa Valussi, parut dans « Il Giornale delle Famiglie – La Ricamatrice » le 1er septembre 1862. Cf. *ibid.*, p. 125 ; S. FRANCHINI, *Editori, lettrici e stampa di moda...*, *op. cit.*, note 192, p. 195.



si rimedia e ch'io comincio a provare tutti i triboli della celebrità sicchè sarei quasi tentata a pigliarmela con voi che siete la prima causa cioè il Maestro e il Dottore ch'è venuto a tirarmi fuori da questo buco e buttarmi sulla scena. »<sup>482</sup>

À cet ami de longue date, elle avoue le véritable motif de son mécontentement : elle se plaint moins par souci de modestie qu'en raison des conséquences néfastes provoquées par l'éloge de sa générosité envers autrui alors qu'elle a grand peine à nourrir ses propres neveux. Ce fut ensuite Alessandro Lampugnani qui fut pris d'un accès de jalousie lorsqu'il vit qu'elle collaborait à « La Donna e la Famiglia » et fut probablement vexé d'apprendre qu'elle avait confié la réédition de ses *Racconti* aux directeurs de ce journal, alors qu'il s'était lui-même proposé au cas où elle déciderait d'abandonner Le Monnier<sup>483</sup>. C'est pourquoi il décide d'interrompre sa collaboration avec elle, refusant de publier la traduction évoquée plus haut<sup>484</sup> et l'informant assez sèchement qu'il lui enverrait cent francs pour solder tous leurs comptes tout en lui retournant la nouvelle *La farfallina mistica*<sup>485</sup> – qui finira par conséquent dans les pages de son concurrent ! Ce fut enfin, en 1864, un désaccord entre eux au sujet de la troisième partie des *Memorie di convento*, trop descriptif au goût de l'éditeur<sup>486</sup>. Malgré ces quelques heurts, notre auteure restera pendant de nombreuses années fidèle à Lampugnani qui s'avère être son principal éditeur, après Dall'Ongaro dans « La Favilla ».

Pour compléter ce panorama des collaborations de Caterina Percoto aux journaux milanais, rappelons enfin la « *Novella umoristica* » envoyée en 1857 à Leone Fortis pour son hebdomadaire humoristique et littéraire « Il Pungolo ».

Il convient pour finir de souligner que l'écrivaine frioulane collabora aussi à des journaux du centre et du sud de la Péninsule. Nous avons déjà signalé ceux de Gioacchino

<sup>482</sup> « À propos de femmes, vous devez savoir que la bonne madame Leopoldina Zannetti m'en a fait une belle. L'esquisse artistique qu'elle a eu l'idée d'insérer dans la Ricamatrice est pour moi une vraie tribulation. Que la Ricamatrice vienne me diviniser de cette manière ici, dans mon village, équivaut à me faire lapider, vous pouvez me croire. Bon dieu ! Avec tant de dettes et treize pauvres neveux dont on peut bien dire qu'ils sont sans pain, amplifier de cette façon ma générosité envers les étrangers... J'ai dû protester et je comprends grâce aux lettres de Lampugnani, de Gortani, de Pacifico et aux siennes, que j'ai ici sur la table, qu'à mon tour je lui ai fait de la peine avec ma protestation. [...] Le fait est qu'on ne peut plus remédier à cette affaire et que je commence à éprouver toutes les tribulations de la célébrité de sorte que je serais presque tentée de m'en prendre à vous qui en êtes la cause première, c'est-à-dire que c'est vous le Maître et le Docteur qui êtes venu me sortir de ce trou et me jeter sur scène. » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 4, Lettera 89. Signalons que Giovanni Battista Corgnali, qui s'est occupé de la publication de cette correspondance, l'a datée de 1867, tout comme les lettres précédentes et suivantes (de la lettre 82 à la lettre 89) or certains faits évoqués dedans nous indiquent qu'elles datent toutes de 1862, au moment où Caterina veut faire une nouvelle édition de ses *Racconti* et où paraît l'article de Leopoldina Zanetti.

<sup>483</sup> Cf. F. COCCOLO, « Il carteggio Lampugnani-Percoto », *op. cit.*, Lettera 6 (30 marzo 1862).

<sup>484</sup> Cf. *ibid.*, Lettera 12 (16 dicembre 1862), p. 150.

<sup>485</sup> Cf. *ibid.*, Lettera 13 (21 gennaio 1863), p. 151.

<sup>486</sup> Cf. *ibid.*, p. 133-134.

Pompilj à Rome<sup>487</sup>. Citons encore le « *Progresso* » de Naples et le « *Messaggero* » de Lucques auxquels Caterina a envoyé des nouvelles ainsi que nous l'apprend une lettre qu'elle écrit à Prospero Antonini le 23 octobre 1857<sup>488</sup>.

Caterina Percoto publie donc ses nouvelles principalement dans les journaux du Nord de la Péninsule italienne. Alors qu'au milieu des années 50 elle a déjà une production non négligeable et a acquis une certaine réputation dans les milieux libéraux et patriotes, l'idée germe de regrouper ses textes dans un recueil. D'après Prospero Antonini, qui lui en soumet l'idée, ce serait une nouveauté intéressante dans le monde des lettres italien, ou du moins piémontais, car « peu de femmes écrivent et très peu publient » des livres<sup>489</sup>.

### 3 - Le recueil des *Racconti* : une consécration nationale

Nous allons à présent retracer les histoires des deux éditions de ses *Racconti*. Dans les deux cas, Caterina Percoto rencontre des problèmes avec ses éditeurs et fait preuve d'une farouche détermination à défendre ses choix quant au contenu des volumes.

#### *L'édition Le Monnier (1858).*

Ce sont Prospero Antonini et Niccolò Tommaseo qui, sur impulsion de Lorenzo Valerio, se chargent des négociations avec l'éditeur florentin Felice Le Monnier<sup>490</sup> pour la publication du recueil des nouvelles de notre auteure. On peut donc reconstituer l'histoire de cette publication grâce aux lettres qu'ils échangent avec elle, mais également grâce à la correspondance entre Caterina et Carlo Tenca à qui elle ne manque pas de demander conseil.

L'idée de publier les nouvelles de Caterina Percoto en un recueil vient apparemment de Lorenzo Valerio<sup>491</sup>. L'éditeur turinois qui estime énormément l'écrivaine frioulane<sup>492</sup> avait,

<sup>487</sup> Voir *supra*, p. 90.

<sup>488</sup> « Quando io vi spedii quell'elenco credevo più facile la cosa ma adesso che ho scritto non so quante volte a Milano solamente per quella benedetta lettera sulla Carnia e non ho potuto ancora ottenere che la ritrovino, capisco che sarebbe affatto impossibile rinvenire racconti stati pubblicati Dio lo sa in che epoca nel *Progresso di Napoli* nel *Messaggero* di Lucca. Vedete, neanche que' scriterelli che pubblicò l'anno scorso il Diritto, da me non farei nulla a riaverli. » B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/ I/7, Lettera 430.

<sup>489</sup> « Qui poche donne scrivono, e pochissime stampano. Sento nominare una Giulia Molino Colombini, che à pubblicato dei versi, ed una Mad.<sup>ma</sup> Agata Sofia Passernò, nizzarda credo, la quale detta prose francesi nelle appendici del *Parlamento* e nella *Rivista contemporanea*, ma non le conosco di persona. La pubblicazione di un bel volume delle vostre novelle credo troverà favore presso gl'Italiani, e le donne italiane anziché averne invidia vi saranno riconoscenti perché partecipi indirettamente della vostra gloria letteraria. ». B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/II, Lettera 14 (19 août 1854).

<sup>490</sup> Felice Le Monnier (1806-1884) est né en France. Après la révolution de juillet 1830 à laquelle il participe, il quitte Paris où il était devenu imprimeur pour s'installer à Florence. En 1837, il y fonde sa propre maison d'édition. C'est un homme très actif qui publie dans sa « Biblioteca Nazionale » les grands classiques italiens ainsi que les œuvres des principaux auteurs de la littérature du *Risorgimento*.

<sup>491</sup> Nous le déduisons des lettres de Prospero Antonini qui aborde le sujet dès l'été 1854.

semble-t-il, d'abord envisagé de réaliser le projet à Turin, mais il ne put le mener à bien à cause des nouvelles patriotiques qui devaient y figurer, ainsi que l'explique Caterina Percoto à Carlo Tenca dans sa lettre du 14 novembre 1855<sup>493</sup>. Valerio en discute avec Prospero Antonini, et tous deux conviennent qu'au lieu de confier les nouvelles « à certains éditeurs d'ici qui, par soif de gain, n'eurent pas honte de rééditer celles de Matteo Bandello et de Grazzini dans une édition économique, il serait mieux de les publier dans la *Biblioteca* que Le Monnier continue à alimenter à Florence avec des œuvres aux caractères nets, imprimées sur du beau papier et avec peu d'erreurs »<sup>494</sup>. Ils se proposent d'en parler au secrétaire de l'éditeur florentin qui doit bientôt venir à Turin. Afin de convaincre Felice Le Monnier qui est sensible à l'avis d'hommes illustres, Lorenzo Valerio envisage de demander à Niccolò Tommaseo d'écrire une lettre de recommandation<sup>495</sup>. Nous sommes en août 1854 et Prospero Antonini conseille à son amie de commencer à rassembler les manuscrits des nouvelles qu'elle souhaite voir publier, sachant que Lorenzo Valerio a en sa possession *Lis cidulis*, *La coltrice nuziale* et *La fila*. Elle pourra les lui faire parvenir par l'intermédiaire de l'une de ses connaissances, Madame Sofia Levi, qui rentrera à Turin au mois d'octobre<sup>496</sup>. Par conséquent Caterina Percoto lui envoie une liste des nouvelles. Prospero Antonini la montre à Lorenzo Valerio et rapporte ensuite à l'auteure les commentaires suivants faits par celui-ci :

<sup>492</sup> Prospero Antonini le dit à Caterina Percoto dans la lettre qu'il lui écrit le 19 août 1854 où il lui transmet le souhait de Valerio d'avoir son portrait. Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/II, Lettera 14.

<sup>493</sup> « La proposta di cui altra volta vi feci cenno, mi era stata fatta da un amico di Torino e vinta dalle sue replicate istanze avevo finalmente aderito. Ma poi al momento dell'esecuzione, l'intendersi bene così per lettera diveniva cosa troppo difficile. Volevano unire anche i racconti che senza il mio nome erano stati pubblicati nelle appendici della Concordia e di altri giornali di colà, e questo che a me pareva dovesse tornare utile all'Insieme, fece ostacolo. » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.* Les nouvelles dont il est ici question sont *La coltrice nuziale* et *La fila* qui sont toutes deux parues dans les journaux de Valerio. Caterina Percoto écrit pourtant le 30 avril 1856 dans une lettre à Niccolò Tommaseo (qu'elle vient de rencontrer à Turin) au sujet de la publication d'un recueil de ses nouvelles : « mi venne in mente che a Torino a causa della libertà di stampa avrei potuto fare più grosso il volume e ne scrissi all'Antonini ». « Carteggio inedito di Caterina Percoto », a cura di Gianfranco D'Aronco, *op. cit.*, p. 193. Nous constatons que, dans cette lettre, Caterina Percoto transforme quelque peu la vérité. En effet, elle prétend qu'elle a découvert que ses amis avaient fait appel à lui à son arrivée à Turin alors qu'elle était au courant du projet. Il faut dire que Caterina se trouve dans une position délicate. En effet, par souci d'honnêteté envers l'intellectuel dalmate, elle est sur le point de lui remettre la nouvelle *I gamberi* dans laquelle elle dénonce son comportement immoral. Elle peut donc difficilement avouer d'une part l'avoir vivement critiqué et d'autre part dire qu'elle a besoin de son appui pour publier ses nouvelles chez Le Monnier.

<sup>494</sup> « Dopo breve discussione abbiamo d'accordo conchiuso che le vostre novelle anziché affidarle a certi editori di qui che per brama di lucro non ebbero vergogna di ristampare economicamente quelle di M. Bandello, del Grazzini che meglio sarebbe pubblicarle alla Biblioteca, che il Le Monnier continua a dare in luce a Firenze con caratteri nitidi, bella carta e correzione molta. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/II, Lettera 14.

<sup>495</sup> « Aspettiamo di giorno in giorno il segretario di quel tipografo a Torino per parlargliene a voce, e siccome Le Monnier suole riportarsi quando si tratta di qualche pubblicazione al giudizio di uomini eminenti, come sarebbe tra gli altri Niccolò T. così Lorenzo è in animo di tenere a quest'ultimo discorso in proposito e di procurarsi ove occorra una lettera per lo Editore fiorentino. » *Ibidem*.

<sup>496</sup> *Ibidem*.

«Egli sarebbe della opinione di pubblicare i soli racconti o novelle, escludendo le traduzioni, e gli articoli critici. Il primo volume dovrebbe contenere i racconti ai N. 1-2-3-4-5-6-7-8 già stampati a Milano e a Trieste. Gli altri 10-11 sarebbe bene secondo lui formassero un volume a parte per certe ragioni, che sapete. Ma non è possibile che un tipografo stampi per proprio conto senza porre il vostro nome sul frontespizio. »<sup>497</sup>

On devine que l'auteure s'inquiète au sujet des nouvelles patriotiques et préférerait que le recueil soit anonyme. Antonini lui rétorque que l'éditeur florentin a publié les œuvres de Foscolo et la *Storia dei cent'anni* de Cesare Cantù, et, dans sa lettre suivante il la rassure encore en disant que « si Le Monnier a publié la *Storia* de Gualterio, et d'autres œuvres parmi lesquelles l'*Apologia* de Guerrazzi, il n'y aura aucun problème pour la *Coltrice* et ses autres consœurs. »<sup>498</sup>

Les choses semblent en rester là pendant quelque temps, sans doute parce que les bouleversements que vit Caterina après la mort de sa mère en 1854 requièrent toute son attention. D'ailleurs, le 20 juillet 1855, Prospero Antonini s'inquiète de son long silence et lui signale qu'il n'a pas reçu les manuscrits qu'il attendait<sup>499</sup>. Le 14 novembre 1855, Caterina, qui entre temps s'est rapprochée de Carlo Tenca, confesse à son nouvel ami, après avoir évoqué l'échec du projet de publication d'un recueil de ses nouvelles à Turin :

« Non ci pensai più oltre, lieta quasi che fosse così da sè svanito un progetto, che vista la natura di quei scritti, in coscienza non sapevo approvare. Adesso peraltro, se mi venisse una nuova apertura e fosse possibile trarne qualche vantaggio, credo che accetterei, perché, amico mio, io sono diventata povera ed ho fratelli ancora più poveri di me... »<sup>500</sup>

Le 4 décembre 1855, Prospero Antonini, qui a plusieurs fois suggéré à Caterina de leur rendre visite à Turin, se réjouit de savoir qu'elle s'est enfin décidée à entreprendre le voyage, mais il lui suggère d'attendre à présent le printemps prochain pour le faire. Il l'informe également que Le Monnier sera à Turin au printemps et exprime l'idée qu'un

<sup>497</sup> « Il serait de l'avis de publier uniquement les récits et les nouvelles, en excluant les traductions et les articles critiques. Le premier volume devrait comprendre les récits N. 1-2-3-4-5-6-7-8, déjà publiés à Milan et à Trieste. Quant aux autres (les N. 10-11), ce serait bien, d'après lui, d'en faire un volume à part pour certaines raisons que vous savez. Mais ce n'est pas possible qu'un typographe les imprime à son compte, sans apposer votre nom sur le frontispice. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/II, Lettera 15 (27 septembre 1854).

<sup>498</sup> « Del resto se Le Monnier à pubblicato la *Storia* del Gualterio, ed altre opere fra cui l'*Apologia* di Guerrazzi non vi saranno difficoltà per la *Coltrice*, e per le altre consorelle. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/III, Lettera 16 (14 novembre 1854).

<sup>499</sup> *Ibid.*, Lettera 19.

<sup>500</sup> « Je n'y pensai pas davantage, presque heureuse qu'un tel projet, qu'en conscience je ne savais approuver étant donné la nature de ces textes, se soit évanoui de lui-même. Maintenant d'ailleurs, si une nouvelle proposition m'arrivait et qu'il est possible d'en retirer quelques bénéfices, je crois que j'accepterais, car, mon cher ami, je suis devenue pauvre et j'ai des frères encore plus pauvres que moi. » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

recueil des nouvelles de Caterina pourrait très bien figurer parmi les brefs écrits que l'éditeur publie en ce moment dans sa « *piccola Biblioteca* »<sup>501</sup>, c'est pourquoi il l'encourage à profiter des longues soirées d'hiver pour réunir ses récits et à les amener avec elle quand elle viendra. Le 31 décembre, alors qu'il lui écrit pour lui présenter ses vœux pour la nouvelle année, Carlo Tenca lui suggère également de se tourner vers Le Monnier<sup>502</sup>. Cela finit peut-être de la convaincre, en plus, bien entendu, de son besoin d'argent en un moment si difficile pour elle financièrement. Elle lui demande donc, dans sa réponse du 4 janvier 1856, qu'il en touche un mot à l'éditeur florentin, ce qui pourrait faciliter le projet. C'est ainsi qu'elle se met à rassembler ses textes « ce qui n'est pas une mince affaire, car pour bon nombre d'entre eux [elle] ne [sait] plus où ils se trouvent, et [elle] n'[a] conservé que très peu de manuscrits »<sup>503</sup>. En mars 1856, alors que Caterina s'apprête à partir pour Milan puis pour Turin, nous savons qu'elle a réuni un ensemble de 21 nouvelles – auxquelles il convient d'ajouter *L'album della suocera* dont elle n'a pas gardé le manuscrit mais qu'elle demande à son ami milanais de lui retrouver, étant donné que c'est lui qui avait publié le récit sur la « *Rivista europea* » – à soumettre à l'appréciation de l'éditeur florentin, non sans avoir d'abord reçu l'approbation de Carlo Tenca<sup>504</sup>. À Turin, elle rencontre Niccolò Tommaseo qui est d'accord avec ses amis sur le fait qu'elle doive publier un recueil de ses nouvelles. Caterina Percoto, « lassée des malentendus et pour ôter [ses nouvelles] des mains de qui, même avec les meilleures intentions du monde, en aurait abusé »<sup>505</sup>, les lui a confiées avant son départ pour qu'il en

<sup>501</sup> « Questa primavera sarà qui il tipografo Le Monnier, e siccome egli pubblica di presente una raccolta di brevi scritti da lui intitolata la piccola biblioteca parmi che i vostri racconti ne potrebbero far parte. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/III, Lettera 23.

<sup>502</sup> Carlo Tenca, désireux d'aider son amie à tout prix, lui propose également, dans le pire des cas, de faire publier le recueil pour le compte du « *Crepuscolo* » sans qu'elle n'ait besoin d'avancer de l'argent pour l'impression du livre. Cf. *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>503</sup> « Mi metto intanto a preparare una copia di racconti e non è piccolo imbroglio, perché molti non so più dove si trovino, ed io non ho conservato che pochissimi manoscritti. » Lettre à Carlo Tenca du 4 janvier 1856, *ibidem*. Elle mentionne d'ailleurs cette même difficulté le 20 mars 1857 à Prospero Antonini qui est en attente de textes supplémentaires à fournir à l'éditeur.

<sup>504</sup> Voir la lettre de Caterina Percoto de mars 1856 in *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>505</sup> « A Torino, stanca di mal'intesi e per cavarle di mano a chi forse colle migliori intenzioni del mondo ne avrebbe abusato, le lasciai a N.T. e ch'egli ne facesse quel che credeva. » Lettre de Caterina Percoto du 26 octobre 1856, *ibidem*. En réalité, elle les a laissées à Prospero Antonini qui se charge ensuite de les remettre à Tommaseo, comme nous le révèle la citation que nous donnons en fin de note. Nous pensons que Caterina Percoto fait ici allusion à Lorenzo Valerio qui avait commencé à s'occuper de l'affaire. Dans sa lettre du 14 novembre 1854, Prospero Antonini confie à Caterina qu'ayant trop peu de connaissances à Turin pour agir seul, il doit s'en remettre à lui. Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/III, Lettera 16. Il se pourrait que Valerio ait effectivement « abusé » des écrits que Caterina Percoto lui envoyait. En effet, comme nous l'avons déjà signalé, un certain nombre de textes publiés dans les journaux de Valerio ont ensuite été repris dans le « *Fuggilozio* ». Voir *supra*, p. 164. Caterina avait-elle quelque soupçon à ce sujet ? Il semble effectivement que Caterina et le comte Antonini aient préféré écarter Lorenzo Valerio de l'affaire au vu de ce que lui écrit Prospero Antonini le 24 mai 1856 : « L'amico Lorenzo mi chiese l'altro giorno di Voi, ma io non ò potuto dirgli sennonché eravate felicemente ripatriata. Vorrebbe ch'io gli consegnassi le novelle per darle ad un qualche editore di Milano; ma io penso di trarmi d'impaccio, depositandole presso il Sig. Nicolò, e facendogli presente

fasse ce que bon lui semblait. Tommaseo se charge donc de négocier avec Felice Le Monnier, de passage à Turin au début du mois de juin. Entre temps, Caterina reçoit deux autres propositions pour publier le recueil à Milan : l'une vient de son ami Tenca, qui lui fait une offre qui s'avérera plus avantageuses que les autres<sup>506</sup>, la seconde vient de Valerio, qui souhaite faire figurer ses nouvelles dans « un recueil d'écrits éducatifs » publié à Milan<sup>507</sup>. Le 12 juin, Niccolò Tommaseo informe Prospero Antonini du résultat de son entretien avec l'éditeur florentin :

« Il Le Monnier, passato di qui, diede una occhiata al volume, e offre meno del Tenca. Gioverà scriverne al Barbera a Firenze, e sentire anche qui. Ma qui non si può senz'affidare al V. gli scritti, il quale non li perderà certamente, e sollecitato si sbrigherà. M'accorsi che al Le Monnier diede nell'occhio quel titolo friulano, buio a lui, lì sul primo, e che lo raffreddò, perché gli editori badano più al titolo, che all'opera stessa. Converrebbe almeno tradurlo, e io non saprei. »<sup>508</sup>

Le comte transmet ces informations à Caterina et l'avise qu'il a expliqué la signification des titres frioulans – il s'agit de *Lis cidulis*, *Il licof*, *Il cuc* et *La fila*<sup>509</sup> – à l'intellectuel dalmate. Pour l'inciter à convaincre Le Monnier, il lui a rappelé les propos élogieux qu'il avait écrits, quelques années auparavant, à son sujet. Lui-même eut l'occasion d'en toucher un mot à l'éditeur florentin et son cousin, le peintre Stefaneo, présent à ce moment-là, fit tout pour le convaincre de publier le recueil non pas dans sa *Piccola Biblioteca* mais dans la *Biblioteca Nazionale*, collection plus prestigieuse<sup>510</sup>. Tommaseo reprend contact par lettre avec l'éditeur florentin au mois de juillet et obtient une réponse

---

quanto mi lasciaste scritto nella memoria. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/III, Lettera 26. C'est nous qui soulignons. Nous savons d'autre part, grâce à une lettre de Niccolò Tommaseo datée du 1<sup>er</sup> juin 1856, que : « Il V. chiedeva esso i fogli, e ebbe a male la sospensione del Conte. » Lettre reproduite in E. I. MINELLI, *Caterina Percoto, op. cit.*, p. 87.

<sup>506</sup> Voir la citation ci-dessous. Signalons qu'il n'y a pas trace de la proposition faite par Tenca dans la correspondance publiée par Ludovica Cantarutti, l'information nous est donnée par les lettres d'Antonini.

<sup>507</sup> « [Tommaseo] pure è di avviso contrario a quello di Lorenzo, che come sapete aspira di pubblicare le novelle in una raccolta di scritti educativi, che stampasi a Milano. » Lettre de Prospero Antonini du 27 mai 1856, B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/III, Lettera 27.

<sup>508</sup> « Le Monnier, qui est passé ici, a jeté un coup d'œil au manuscrit et offre moins que Tenca. Il serait utile d'écrire à Barbera à Florence et voir aussi ce qu'il propose. Mais pour cela on ne peut faire autrement que confier les textes à V[alerio]. Ce dernier ne les perdra certainement pas et se dépêchera si on le sollicite. Je me suis rendu compte que, de prime abord, ce titre frioulan a tapé dans l'œil de Le Monnier pour qui il est obscur, et qu'il l'a refroidi, parce que les éditeurs font plus attention au titre qu'à l'œuvre en elle-même. Il faudrait au moins le traduire et moi j'en serais incapable. » *Ibid.*, Lettera 28.

<sup>509</sup> Les *cidulis* sont des rondelles de bois que les garçons de la Carnia jettent du haut des montagnes après les avoir enflammées en hommage aux filles à marier de leurs villages. Le *licof* est un banquet traditionnel offert par le propriétaire terrien à ses fermiers à la fin des récoltes. Le *cuc*, nom frioulan du coucou, indique un homme qui s'installe dans la famille de sa femme, alors que d'ordinaire c'est la femme qui rejoint la famille de son mari. La *fila* est le nom donné aux veillées paysannes. Pour Caterina Percoto, il est hors de question de modifier ces titres qui manifestent la dimension régionale de ses nouvelles.

<sup>510</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/III, Lettera 28.

début septembre, dont voici un extrait exposant les conditions posées, qu'il fait transmettre à Caterina par l'intermédiaire d'Antonini :

« Firenze 6 Settembre 1856

Rispondo alla proposta che mi faceva con Sua lett.a del 25 Luglio. Io darò 400 lire toscane (Aust. E 392) per volume della Sig.<sup>ra</sup> Percoto, e gli darò posto nella Biblioteca Nazionale, purché però la mole non vi si opponga, che dovrebbe raggiungere almeno 450 pag.<sup>e</sup> = Felice Le Monnier. »<sup>511</sup>

Prospero Antonini lui donne son avis sur cette offre : il pense que le prix proposé est trop bas au vu de la qualité des nouvelles, que l'éditeur pourrait lui en donner 500 livres et dix exemplaires gratuits. « Quoi qu'il en soit, la *Biblioteca Nazionale* est une collection qui jouit de beaucoup de crédit en Italie et en dehors, tant en raison du choix des œuvres publiées que pour la netteté et le soin apporté aux éditions »<sup>512</sup>. Caterina semble s'en remettre entièrement à Tommaseo pour cette affaire. Prospero Antonini lui écrit le 16 octobre pour lui demander d'autres textes – la nouvelle *Il cane bianco di Alture*, la lettre de la Carnia adressée à sa femme Marianna, et quelques légendes populaires – afin d'atteindre les quatre cents pages demandées. Il l'informe également que Niccolò Tommaseo est toujours en attente de nouvelles de l'éditeur. Le 26 du même mois, elle se justifie auprès de Tenca de ne pas lui avoir confié la publication de ses nouvelles en disant que, « à Milan, [il n'aurait] pas pu publier certaines d'entre elles, celles justement qui lui semblent être les moins mauvaises »<sup>513</sup>.

Nous sommes à présent en 1857 et les choses traînent en longueur. Le Monnier veut être formellement assuré que le livre fera quatre cents pages, ce qui est la norme pour les ouvrages publiés dans sa collection *Biblioteca Nazionale*. Il reste vague quant au reste. Antonini pense que Caterina peut s'engager sans crainte quant au nombre de pages, elle a de quoi les atteindre avec tout ce qu'elle a déjà publié. Il reconnaît que le prix proposé est bas mais il y a un certain nombre d'avantages à prendre en compte, comme la qualité de l'impression ou le fait d'éviter les problèmes liés à une publication à compte d'auteur. Il lui conseille cependant d'être ferme sur les délais de parution – d'ici six mois, lui suggère-t-il

<sup>511</sup> « Florence, 6 septembre 1856

Je réponds à la proposition que vous me faisiez dans votre lettre du 25 juillet. Je donnerai 400 livres toscanes (392 livres autrichiennes) pour le livre de Madame Percoto et je le publierai dans la Biblioteca Nazionale à condition que le nombre de pages, qui devrait atteindre les 450, ne s'y oppose pas = Felice Le Monnier. » *Ibid.*, Lettera 30.

<sup>512</sup> « Ad ogni modo la Biblioteca Nazionale è una collezione che gode molto credito in Italia, e fuori sia per la scelta delle opere stampate, sia per la nitidezza e diligenza delle edizioni. » *Ibidem*.

<sup>513</sup> « Ma tornando a voi, non voglio che diciate avervi io dimesso..., se non fosse stato che a Milano, voi non avreste potuto pubblicare alcune fra esse e proprio quelle che a me pajono le meno cattive, non avrei accettato nessun'altro progetto, non foss'altro che per lasciarvene tutta la responsabilità. » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

– car, la met-il en garde, l'éditeur florentin prend beaucoup d'engagements puis met ensuite du temps à les honorer, ce qui fait que beaucoup d'ouvrages sont en attente d'être imprimés par ses soins<sup>514</sup>. Caterina se dit prête à accepter n'importe quel prix à condition que le livre sorte d'ici la fin de l'année et que les titres en frioulan soient conservés<sup>515</sup>. En mars 1857, cela fait dix mois que les négociations sont en cours, et il serait temps d'arriver à un accord, constate Prospero Antonini<sup>516</sup>. Carlo Tenca trouve également que l'affaire dure depuis trop longtemps et il lui écrit qu'elle aurait mieux fait de lui confier l'affaire, que l'éditeur Barbera voulait la publier<sup>517</sup>. Guglielmo Rinoldi, ami de Caterina Percoto et de Prospero Antonini, enverra d'ailleurs, un peu plus tard, à ce dernier une proposition faite par Barbera qu'il lui demande de communiquer à Caterina. Le comte fait l'erreur de la montrer à Niccolò Tommaseo qui s'en trouve vexé<sup>518</sup>.

Il y a des problèmes de poste et toutes les lettres n'arrivent pas à leurs destinataires. C'est le cas d'une lettre que Niccolò Tommaseo adresse à Caterina Percoto : il attend depuis deux mois une réponse et s'offense du silence de sa correspondante. Il se tourne donc, au mois de juillet, vers Prospero Antonini, lui demandant de signaler à son amie que Giovan Pietro Vieusseux n'a toujours pas reçu les manuscrits attendus et de lui rappeler les conditions offertes par l'éditeur – quatre cents lires pour quatre cents pages dans la collection la plus prestigieuse. Il demande que Caterina Percoto prenne directement contact avec Le Monnier si elle veut conclure l'affaire<sup>519</sup>. Si son ami Antonini lui conseille d'envoyer le plus de nouvelles possibles, Caterina n'est pas du même avis. Le 19 juillet, elle confie à Carlo Tenca que, ayant eu entre les mains un exemplaire de la *Storia dei cent'anni* de Cantù, elle est certaine que les nouvelles déjà envoyées à Turin correspondent précisément à la quantité voulue et qu'elle se refuse à en envoyer d'autres, d'autant que le

<sup>514</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/IV, Lettera 34.

<sup>515</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/7, Lettera 443.

<sup>516</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/IV, Lettera 35.

<sup>517</sup> Voir la lettre de Carlo Tenca du 15 juin 1857, in *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

Gasparo Barbera (1818-1880) a d'abord été le *factotum* de Felice Le Monnier avant d'ouvrir une imprimerie à Florence en 1854, puis de fonder sa propre maison d'édition en 1860. Caterina Percoto s'étant engagée auprès de Le Monnier, elle repousse l'offre concernant la publication d'un recueil de ses nouvelles. Elle est en revanche séduite par la proposition de publier un roman chez cet éditeur et fait des projets autour du titre *Il prete e la peccatrice* dont elle parle à Carlo Tenca. Voir la lettre de Caterina Percoto du 12 octobre 1857, in *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.* Toutefois comme elle est incapable de lui fournir un plan détaillé du futur roman, Barbera refuse de signer un contrat avec elle et le projet en restera là, bien qu'elle ait affirmé vouloir l'écrire quand même. Ce n'est pas le seul projet de roman que Caterina fait à cette période de sa vie. En effet, quatre ans auparavant, elle avait fait part à Gioacchino Pompilj de son désir d'écrire un roman sur la condition féminine. Cf. « Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj », a cura di Luigi Pompilj, *op. cit.*, Lettera III (22 octobre 1853).

<sup>518</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/IV, Lettera 41.

<sup>519</sup> B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/IV, Lettera 38 (14 juillet 1857).



fait de les recopier la fatigue et lui fait perdre son temps<sup>520</sup>. De son côté Antonini est allé trouver Tommaseo et l'a réconcilié avec la comtesse frioulane en lui faisant part de ses soucis de santé, raison pour laquelle elle n'avait pu répondre plus tôt. Il ose même demander au célèbre intellectuel s'il veut avoir l'obligeance d'écrire quelques mots de présentation pour le livre<sup>521</sup>. La situation se débloque donc enfin au mois de septembre 1857. Tommaseo indique à Le Monnier qu'il peut récupérer les manuscrits à Florence chez Vieusseux, que ceux-ci devraient fournir les quatre cents pages voulues mais que, le cas échéant, l'auteure s'engageait à lui fournir d'autres textes pour compléter le volume ; il rappelle le prix convenu, une lire par page, signalant que si le nombre de pages devait excéder quatre cents, chaque page supplémentaire devrait être payée, et lui demande d'adresser le règlement à Turin au comte Antonini ; il le prie de faire le nécessaire pour que le livre sorte en novembre et lui propose enfin de rédiger une introduction<sup>522</sup>. Prospero Antonini, qui transmet à Caterina toutes ces informations, lui conseille d'envoyer d'autres nouvelles afin de former un volume de cinq cents pages (il en aura au bout du compte cinq cent cinquante trois). Le 18 septembre, il l'informe que Le Monnier a retiré les manuscrits chez Giovan Pietro Vieusseux à qui il a laissé un reçu. Ce dernier a écrit à Tommaseo que Le Monnier « semble content d'être l'éditeur de cette Dame. Il ne fait aucun doute que la *Biblioteca Nazionale* est le moyen de divulgation le plus puissant d'Italie »<sup>523</sup>. Tout semble donc résolu en ce début d'automne 1857, et Caterina Percoto peut se féliciter de voir ses textes publiés dans une collection si prestigieuse. Cependant, peu de temps après, Felice Le Monnier écrit à Niccolò Tommaseo qu'il ne peut pas commencer à imprimer les textes tant qu'il n'a pas reçu les manuscrits manquants ; Prospero Antonini la prie donc de bien vouloir les envoyer au plus vite<sup>524</sup>.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1858, le comte avise Caterina qu'il a reçu l'argent envoyé par l'éditeur :

« Ieri il T mi consegnò a nome di questo tipografo sedici pezzi da 20 franchi, altri tre da cinque, e venti centesimi di franco, pregandosi di farvi tenere a norma delle nostre

<sup>520</sup> Voir la lettre de Caterina Percoto du 19 juillet 1857, in *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>521</sup> Niccolò Tommaseo accepte et rédige un texte qui paraît d'abord dans le « *Mondo letterario* » en 1857. Au sujet de ce texte, voir la lettre de Prospero Antonini du 1<sup>er</sup> janvier 1858 dans laquelle il évoque l'article de Tommaseo ( il signale d'ailleurs à Caterina Percoto que le « *Mondo letterario* » dans lequel il est paru a été distribué à tous les membres du Sénat et du Parlement qui désormais connaissent tous son nom). Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/IV, Lettera 45. Tommaseo parle également de cet article dans la lettre qu'il écrit à Jacopo Bernardi le 7 juin 1858. Cf. J. BERNARDI, *Di Caterina Percoto e della educazione della donna*, *op. cit.*, note (10) p. 30.

<sup>522</sup> B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/IV, Lettera 40 (3 septembre 1857).

<sup>523</sup> « Egli pare contento di essere l'editore di quella Signora. Non vi è dubbio che la Biblioteca Nazionale è tuttavia il più potente mezzo di divulgazione in Italia. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/IV, Lettera 41. Nous utilisons une transcription d'Iris Zoratto disponible auprès de la Bibliothèque.

<sup>524</sup> La lettre date du 3 octobre 1857 et est rapportée à Caterina Percoto par Prospero Antonini le 17 octobre. Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/IV, Lettera 42.

intelligenze una tal somma. [...] Il Lemonnier parlando di *lire* a quanto sembra intese accennare a quelle che sono in corso a Firenze ognuna delle quali corrisponde a circa C.mi 84 di franco. »<sup>525</sup>

Il ignore en revanche quand ce dernier lancera l'impression et s'il lui enverra les douze exemplaires gratuits demandés. Il lui conseille donc d'écrire directement à Le Monnier pour lui indiquer à qui adresser les exemplaires gratuits et négocier avec lui l'envoi des épreuves pour qu'elle puisse les relire et les corriger<sup>526</sup>. Caterina lui répond qu'elle préfère ne pas se mettre directement en contact avec l'éditeur. Elle aimerait au moins recevoir cinq exemplaires du livre : un pour elle et les autres pour offrir à Francesco Dall'Ongaro, Marianna Antonini, Niccolò Tommaseo et Lorenzo Valerio, mais elle recommande de ne surtout pas les envoyer à Udine. Au sujet des épreuves, elle pense que celles-ci pourraient lui être expédiées à Palmanova, mais elle craint que cela n'occasionne trop d'embarras et de dépenses<sup>527</sup>. À son ami Tenca, en revanche, elle se plaint de la conversion désavantageuse pour elle des francs initialement prévus en lires toscanes, et elle estime que Le Monnier lui est débiteur d'une centaine de lires au moins, surtout à un moment où elle a si cruellement besoin d'argent qu'elle aimerait pouvoir publier un autre livre<sup>528</sup>. Elle réitérera sa plainte auprès de son vieil ami Francesco Dall'Ongaro dans une longue lettre qu'elle lui écrit à la fin de l'année 1858<sup>529</sup>. Caterina Percoto semble être pugnace au sujet de cet argent manquant. En effet, elle en a fort probablement reparlé à Tenca pour qu'il intervienne personnellement auprès de l'éditeur puisqu'il lui répond le 28 mars 1859 :

« Per rammentargli però il residuo denaro, di cui lo dite in debito, mi occorrerebbero maggiori schiarimenti. Come accadde la conversione delle lire italiane in toscane ? Ne siete voi contentata, o avete protestato ? A che termini siete con lui, o coi vostri plenipotenziari !

<sup>525</sup> « Hier T[ommaseo] m'a remis au nom de ce typographe seize pièces de 20 francs, trois autres de cinq, et vingt centimes, en me priant de vous remettre pareille somme au terme de nos accords. [...] En parlant de *lires* il semble que Lemonnier faisait référence à celles qui ont cours en Toscane et dont chacune d'elle équivaut environ à 84 centimes de franc. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/IV, Lettera 45. Transcription d'Iris Zoratto disponible auprès de la Bibliothèque. Nous ne savons pas d'où naît le malentendu à propos de ces lires, mais il convient de remarquer que dans la lettre citée plus haut il est bien question de lires toscanes. Voir *supra*, p. 181.

<sup>526</sup> B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/IV, Lettera 45.

<sup>527</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/1/7, Lettera 452 (9 janvier 1858).

<sup>528</sup> « Scrivete per me al Le Monnier, se volesse un altro volume di cose mie, ma procurate di farmi patti migliori, od almeno che i franchi non vengano cangiati in lire toscane, e chi sa che con questa occasione non vi riesca di riscuotere anche i cento e cinquanta cinque franchi, o lire toscane che tuttora mi spetterebbero, stando proprio a quanto avevano patuito ed era un franco alla pagina i miei plenipotenziarij di Torino. Per me sarebbero una risorsa, perché davvero non ho più come tirare innanzi. » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>529</sup> Voir *infra*, citation p. 187.

Desidero che il Le Monnier non possa chiudermi la bocca con una parola, dicendo cioè che è cosa già arretrata e da non riparlarme. Scrivetemene. »<sup>530</sup>

Et deux ans plus tard, c'est par l'intermédiaire de Francesco Dall'Ongaro qu'elle essaie de récupérer son dû. Nous le savons car dans la correspondance entre les deux amis on trouve un billet de l'intellectuel triestin qui demande à Caterina de lui fixer une heure pour une entrevue avec Le Monnier qui aura lieu le lendemain. Y figurent trois sommes à réclamer à l'éditeur, dont 64 lires italiennes pour la différence lors de la conversion des lires toscanes, 152 lires italiennes pour le nombre de pages excédentaires et 226 lires italiennes pour une réédition du livre<sup>531</sup>.

L'impression de l'ouvrage se fait attendre. Le 28 janvier, Antonini écrit à Caterina que, d'après l'un de ses amis de Florence, son livre ne sera pas imprimé avant le mois de mai. Il émet toutefois quelques réserves au sujet de cette date, sachant que l'éditeur, qui a toujours beaucoup de travail, tient rarement ses promesses – il en a lui-même fait l'expérience<sup>532</sup>. Les faits lui démontreront d'ailleurs qu'il a eu raison d'avoir été prudent quant à la date avancée car ce n'est qu'au début du mois de juin que Niccolò Tommaseo lui annonce officiellement que Le Monnier publiera bientôt les nouvelles<sup>533</sup>. Alors que Caterina se demande comment faire pour relire et corriger les épreuves et s'informe auprès de Carlo Tenca du coût d'une expédition par la poste<sup>534</sup>, un nouveau contretemps survient hélas tout de suite après cette annonce à cause des nouvelles patriotiques. Niccolò Tommaseo expose le problème à Jacopo Bernardi dans une lettre qu'il lui écrit le 7 juin :

« Or fra queste Novelle ce n'è che accennano troppo espressamente alle cose del 1848 : e io per verità non le lessi tutte, fidandomi all'autrice stessa e al conte Antonini. Ecco che stampato più che mezzo il volume, il Lemonnier intoppa in cotesti accenni, come scrive, che

<sup>530</sup> « J'aurais besoin de davantage d'explications pour pouvoir lui rappeler l'argent restant dont vous dites qu'il vous est débiteur. Comment s'est produite la conversion des lires italiennes en lires toscanes ? Vous en êtes-vous contentée ou avez-vous protesté ? Quels sont les termes de votre contrat ou de celui de vos plénipotentiaires ? Je souhaite que Le Monnier ne puisse pas me clouer le bec d'un mot en disant qu'il s'agit de quelque chose qui est déjà dépassé et dont il ne faut plus parler. Écrivez-moi pour m'en dire plus. » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>531</sup> Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3, Lettera 77. La lettre ne comportait que la mention du lieu (Florence) et du jour (lundi). Elle a été datée de 1858 mais il s'agit d'une erreur. Elle ne peut être en effet que de 1861, année où Dall'Ongaro s'établit à Florence, où Caterina Percoto séjourne dans la capitale toscane et où il est question d'une réédition des *Racconti*. Une lettre de Prospero Antonini, en date du 21 avril 1862, confirme qu'il était question d'une réédition des nouvelles la première étant épuisée, et qu'il y a eu des tractations effectuées auprès de Felice Le Monnier. Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/VII, Lettera 79.

<sup>532</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/V, Lettera 46.

<sup>533</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/V, Lettera 49.

<sup>534</sup> Voir la lettre de Caterina Percoto du 10 juin 1858, in *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.* Carlo Tenca la rassure en lui affirmant que le coût n'est pas très élevé et lui dit de demander à l'éditeur qu'il le prenne entièrement à sa charge.

quanto a sè, gli è pronto a andar fino in fondo ; ma che il libro non passerebbe, e sarebbe peccato. C'è di peggio del non passare : e potrebbe farsi decreto di cattura alla povera donna. »<sup>535</sup>

Par égard pour l'éditeur et pour garantir la sécurité de l'auteure, l'intellectuel dalmate pense qu'il est de son devoir d'intervenir. Il s'en remet à Jacopo Bernardi pour faire parvenir la lettre dans laquelle il expose ses inquiétudes à Caterina Percoto, lui recommandant de trouver un moyen sûr de la lui envoyer, la poste n'étant pas fiable puisque les lettres sont ouvertes. Le 14 juin, Prospero Antonini écrit à Caterina pour lui expliquer que la sortie du livre est retardée, l'éditeur ayant suspendu l'impression par crainte de voir le volume mis à l'index dans certains États à cause des nouvelles patriotiques<sup>536</sup>. Lors de sa sortie en août<sup>537</sup>, le livre sera effectivement, dans un premier temps, interdit dans le Frioul et la Vénétie alors qu'il est autorisé à Milan. En effet, Caterina Percoto, confortée dans ce sens par Prospero Antonini<sup>538</sup>, a décidé de laisser les nouvelles qui posaient problème. La seule concession qu'elle ait faite fut au sujet de l'article sur Jalmicco jadis publié dans le « Giornale di Trieste », ce qu'elle regrettera par la suite dans une lettre à Antonini écrite en août 1858 :

« Ho ricevuto due lettere da Le Monnier. Credo che a quest'ora il volume sarà uscito ma non passerà nel L.V. quantunque Jalmico sia stato escluso. Mi avete fatta tanta confusione voi altri di Torino cioè il Sig.T. e il Signor C.T che ho creduto di pregare che quella pagina venisse possibilmente omessa e adesso mi pento. Era un utile commento alla *Coltrice* e già che cosa poteva accadere ? Se lo editore non dubitava parmi che io lo dovevo assai meno di lui. Basta sarà per lo meglio. »<sup>539</sup>

<sup>535</sup> « Or parmi ces nouvelles – qu'en réalité je n'ai pas toutes lues, me fiant à l'auteure et au comte Antonini – il y en a qui font trop expressément allusion aux événements de 1848. Et voici que Le Monnier, après avoir imprimé plus de la moitié du livre, tombe sur ces allusions. Ainsi qu'il l'écrit, en ce qui le concerne, il est prêt à aller jusqu'au bout, mais le livre serait interdit et ce serait dommage. Et il y a pire que la censure : un décret de capture pourrait être lancé contre cette pauvre femme. » J. BERNARDI, *Di Caterina Percoto e della educazione della donna*, op. cit., note (10), p. 30.

<sup>536</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/V, Lettera 50.

<sup>537</sup> Nous estimons que le livre est sorti au mois d'août car le 14 août Prospero Antonini parle du livre imprimé par Le Monnier et exprime son regret que « Jalmicco » n'y figure pas. Cf. *ibid.*, Lettera 53. En outre au début du mois de septembre Carlo Tenca lui écrit qu'il a lu l'annonce de la publication de ses *Racconti* dans un journal turinois. Cf. la lettre de Carlo Tenca du 5 septembre 1858, in *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, op. cit. Voir également la citation de la lettre de Caterina ci-dessous.

<sup>538</sup> Ce dernier pense d'une part que l'auteure ne craint rien étant donné que les nouvelles ont déjà été publiées, et d'autre part que le livre recevra un bon accueil car il est « utile pour l'éducation de [leur] peuple et sa rédemption » Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/V, Lettera 51 (18 giugno 1856).

<sup>539</sup> « J'ai reçu deux lettres de Le Monnier. Je crois qu'à cette heure mon livre doit être sorti mais qu'il doit être interdit en L[ombardie]-V[énétie], bien que Jalmicco en ait été exclu. Vous m'avez tellement embrouillée vous autres de Turin – je veux dire monsieur T. et monsieur C.T. – que j'ai cru bon de demander que cette page soit, dans la mesure du possible, omise, et maintenant je le regrette. Il constituait un commentaire utile à la *Coltrice*, et après tout, que pouvait-il arriver ? Si l'éditeur n'avait pas de

Au regret de ne pas avoir laissé ce texte dans le recueil, s'ajoute le mécontentement en raison du trop grand nombre d'erreurs – il y a même une nouvelle mutilée ! – dues au fait qu'elle n'ait pas relu elle-même les épreuves, ainsi qu'elle le signale à Francesco Dall'Ongaro<sup>540</sup> et à Carlo Tenca, à qui elle fait part de son effondrement après avoir vu le livre, le 1<sup>er</sup> novembre 1858 :

« Gli è che proprio a que' giorni potei finalmente vedere una copia del mio povero libro proibito e rimasi così mortificata, così pentita, che non mi venne più voglia di toccare la penna, neanche per scrivere a voi. Mi pareva impossibile che questa faccenda potesse riuscire senza ch'io stessa ne rivedessi le bozze ! e infatti ci sono tanti falli di stampa ch'è proprio una compassione. Per dirne una, immaginatevi che il *Contrabbando* manca di un intero capitolo "Haec requies mea"; oltre che il penultimo giunge appena alla metà. »<sup>541</sup>

En outre Le Monnier tarde à envoyer les exemplaires promis alors qu'elle aimerait tant que Francesco Dall'Ongaro en reçoive un à Paris où il réside alors. Énonçant à son ami tous ses motifs d'insatisfaction quant à l'ouvrage, elle reconnaît quand même qu'il s'agit d'un beau succès éditorial au vu des recensions élogieuses faites par les journaux. Laissons-lui la parole pour faire le bilan de cette aventure éditoriale :

« Credevo procurarmi una risorsa colla vendita di quei poveri lavori che in tempi più fortunati avevano abbellito i miei ozj per vostra ispirazione. N. T. dopo due anni di pratiche e di disturbi dei quali sento rimorso come di una cattiva azione potè procurarmi dal Lemonnier qualche cosa di meno di quattrocento austriache, sicchè appena mi valsero a pagare il viaggio a Torino. Le dodici copie che mi spettavano per contratto furono mandate a Torino all'an. per causa che il libro a principio qui era proibito e dalla vostra lettera capisco che l'Editore non soddisfece neanche alla promessa che mi aveva fatta con una lettera che tengo di farvene pervenire una a Parigi, unico favore ch'io gli avevo chiesto. Quella pubblicazione mi ha peraltro fatto un bel nome ad'onta che sia scorrettissima, non avendo io potuto vedere le bozze di stampa e molti giornali ne hanno parlato con lode, anzi con lodi sì esagerate ed incredibili che nella mia situazione mi fanno l'effetto di una vera ironia. Perchè amico mio se io voglio procurarmi il pane quotidiano non mi resta più tempo da scrivere e dirò anche non mi resta più lena. »<sup>542</sup>

---

crainte, je ne devais pas en avoir non plus. Ça suffit, ce doit être pour le mieux ainsi. » B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/1/1, Lettera 20. La lettre n'a pas de date mais nous pouvons affirmer qu'elle a été écrite en août 1858 puisque Caterina y dit qu'elle séjourne près de Bassano ; « Il Sig. T. » est fort probablement Niccolò Tommaseo, mais nous ignorons l'identité du « signor C. T. ».

<sup>540</sup> Voir *infra*, citation p. 187.

<sup>541</sup> « Ce n'est que ces jours-ci que j'ai pu finalement voir un exemplaire de mon pauvre livre interdit, et j'en fus si mortifiée, je m'en repentis tellement, que je n'eus plus envie de toucher à ma plume, pas même pour vous écrire. J'avais l'impression qu'il était impossible de réussir cette affaire sans que je ne relise moi-même les épreuves ! Et effectivement, il y a de nombreuses erreurs d'impression, cela fait vraiment pitié. Pour ne vous en donner qu'un exemple, figurez-vous que, au-delà du fait qu'à peine la moitié de l'avant-dernier chapitre du *Contrabbando* a été imprimée, il en manque un chapitre entier, "Haec requies mea". » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>542</sup> « Je croyais pouvoir tirer bénéfice de la vente de ces pauvres travaux qui, en des temps plus fortunés et grâce à votre inspiration, avaient embelli mon temps libre. Après deux ans de pratiques et de

Il convient d'indiquer les quelques articles signalés ici et là dans la correspondance de l'auteure au sujet de l'accueil réservé à son livre. Commençons par celui qui apparaît le moins élogieux, à savoir l'article paru sur le « Crepuscolo ». Voici ce que l'écrivaine frioulane écrit à Tenca à ce sujet au mois d'octobre 1858 :

« Nell'ultimo Crepuscolo ho letto le parole che mi riguardano. Ho caro che ce le abbiate messe, perché rivelano la finezza del vostro tatto e credo che facciano bene al mio libro e alle mie intenzioni... se non altro, come un po' di contrapposto alle lodi senza giudizio di altri giornali, delle quali quindi però la polizia s'incarica di non lasciarmi troppo sovenire col trattenermele alla posta insieme con tutte le lettere che mi si scrivono. Ma perché non mi crediate più modesta di quel che sono, vi confesserò che quell'articolo non mi ha fatto mica il piacere di quello della Ricamatrice, e che quel vostro corrispondente di Toscana col suo manierismo, che non intendo bene, e co' suoi idiotismi di lassù, mi pare alquanto malagrazioso, e che nel segreto del suo cuore sento grande tentazione di starmene per ora alla benevola opinione della buona Ricamatrice, se anche ella mi fa più santa e rassegnata di quel che i tempi comportino. »<sup>543</sup>

Le « correspondant de Toscane », dont Tenca nous apprend dans sa réponse du 12 octobre qu'il s'agit d'Emiliani Giudici, lui reproche en effet de pécher au niveau de la langue car elle n'emploie pas le toscan<sup>544</sup>. L'ami milanais, qui critique la position des intellectuels toscans

---

dérangements pour lesquels j'éprouve les mêmes remords que pour une mauvaise action, N[iccolò] T[ommaseo] put me procurer, de la part de Lemonnier, un peu moins de quatre cents lires autrichiennes de sorte que cette somme me servit à peine à payer mon voyage à Turin. Les douze exemplaires qui me revenaient selon le contrat furent envoyés à Turin chez An[tonini] car le livre avait d'abord été interdit ici ; et d'après votre lettre, je comprends que l'Éditeur n'a pas tenu la promesse qu'il m'avait faite, dans une lettre que je conserve, de vous en envoyer un à Paris – c'était pourtant l'unique faveur que je lui avais demandée. Cette publication m'a par ailleurs forgé une belle réputation, bien que, n'ayant pas pu relire moi-même les épreuves, elle soit pleine d'erreurs, et beaucoup de journaux l'ont louée. Ils en ont même fait des louanges si exagérées et incroyables que, dans la situation où je suis, elles me font l'effet d'une véritable ironie du sort. Car, mon cher ami, si je veux me procurer mon pain quotidien, il ne me reste plus de temps pour écrire, et j'ajouterai même qu'il ne m'en reste plus la force. » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3, Lettera 76.

<sup>543</sup> « J'ai lu dans le dernier numéro du "Crepuscolo", les lignes qui me concernent. Il m'est cher que vous les y ayez mises et je crois qu'elles servent mon livre et mes intentions... au moins en s'opposant aux louanges sans jugement critique d'autres journaux, que la police se charge d'empêcher de trop me venir en aide en les retenant à la poste avec les lettres que l'on m'écrit. Mais pour que vous ne me croyiez pas plus modeste que je ne suis, je vous avouerai que cet article ne m'a pas fait autant plaisir que celui de la *Ricamatrice*, que votre correspondant de Toscane, avec son maniérisme que je ne comprends pas bien, et avec ses idiotismes de là-haut, me semble plutôt peu aimable, et qu'au plus profond de mon cœur, je sens que la tentation est grande de m'en arrêter, pour l'instant, à l'opinion bienveillante de la *Ricamatrice*, même si elle me montre plus sainte et résignée que les temps ne le permettent. » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.* Le terme « malagrazioso » est probablement dialectal.

<sup>544</sup> Dans la lettre suivante, Caterina déclare regretter ne pas avoir près d'elle une personne comme cet Emiliani Giudici qui pourrait lui éviter de faire tant de grossières fautes de langue et de grammaire dans ses nouvelles. Comme l'a souligné Tommaso Scappaticci, Caterina, qui est autodidacte, semble fort soucieuse de ses carences linguistiques. Elle se plaint aussi auprès de Luigia Codemo de n'avoir personne pour corriger ses erreurs. Mais il relève également son attitude paradoxale lorsqu'en définitive elle refuse toute correction à ses textes : « La scrittrice timida ed esitante che implorava consigli si dimostra decisa nel difendere le sue scelte e nel condannare la versione toscana della novella Pre'Poco fatta dal Lambruschini, in quanto la rinuncia all'originaria veste espressiva si risolveva in un travestimento dei valori artistici [...]. » T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini. Studio su Caterina Percoto, op. cit.*, p. 101.

qui ne s'intéressent qu'à l'aspect linguistique d'un texte, avoue à Caterina que « ce jugement [l'] a agacé, néanmoins il n'a pas voulu le supprimer pour ne pas sembler partial »<sup>545</sup>. Cette lettre de Caterina à celui qui est devenu son nouveau confident est intéressante également sur le plan humain, car elle met en évidence une faiblesse de cette dernière. Elle qui aimait à clamer sa simplicité, aspirant à une vie sans prétention à la campagne, loin de l'agitation mondaine des salons de la ville où les femmes de lettres ne pensent qu'à briller, et qui a souvent été donnée comme un modèle de modestie<sup>546</sup> – l'une des qualités premières de la femme bourgeoise que l'on est en train de modeler à l'époque – avoue ici ne pas être insensible aux louanges reçues. Ainsi sa préférence va-t-elle au dithyrambique article de la « Ricamatrice » qui flatte son orgueil, même si elle reconnaît que le portrait qu'il trace d'elle ne correspond pas tout à fait à la réalité<sup>547</sup>. Silvia Franchini rapporte en effet que :

« Quando nel 1858 uscirono i *Racconti* della Percoto editi da Le Monnier con la prefazione di Tommaseo, « La Ricamatrice » vi dedicò un'ampia presentazione, che evidenziava i significati più profondi dell'opera – assai sgradita all'Austria – e la grande efficacia del suo linguaggio, soffermandosi su racconti di impegno politico e sociale come *La donna di Osopo*, *La coltrice nuziale*, *Il refrattario*. »<sup>548</sup>

D'après l'auteur de la recension, la « plume féminine » de l'écrivaine frioulane, contribuait « à la renaissance de la littérature en restituant à cette dernière sa plus haute et noble fonction politique »<sup>549</sup>.

Dans sa lettre, Caterina regrette également de ne pas pouvoir lire tous les articles parlant d'elle dans les différents périodiques de la Péninsule à cause de la censure policière qui

<sup>545</sup> « Voi avete tutte le ragioni di non esser contenta del corrispondente di Toscana : quel giudizio mi ha indispettito ; e non di meno non volli sopprimerlo per non sembrare parziale. È cosa deplorabile il vedere in che si perde adesso la critica in Toscana. Grammaticaggi e linguaiuoli ! Non sanno pescar altro che parole nei libri. » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>546</sup> Silvia Franchini écrit par exemple : « Non a caso Caterina Percoto fu tanto stimata e assunta a modello di donna, prima ancora che di letterata, dallo stesso Lampugnani, che la apprezzava per la sua modestia e riservatezza e spesso la esortava a rispondere all'impulso di "far del bene" con i suoi scritti. » S. FRANCHINI, *Editori, lettrici e stampa di moda...*, *op. cit.*, p. 194-195.

<sup>547</sup> Silvia Franceschini signale d'ailleurs une brouille avec Alessandro Lampugnani au sujet d'un portrait panégyrique de Leopoldina Zanetti paru dans la « Ricamatrice » le 1<sup>er</sup> septembre 1862 sous le titre *Una contemporanea* qui suscite une vive protestation de la part de notre auteure. Cf. *ibid.*, note 192 p. 195. Voir *supra*, p. 174.

<sup>548</sup> « Quand, en 1858, les *Racconti* de Madame Percoto publiés par Le Monnier avec la préface de Tommaseo sortirent, "La Ricamatrice" y consacra une ample présentation qui mettait en évidence les significations les plus profondes de son œuvre – très peu appréciée de l'Autriche – et la grande efficacité de son langage, en s'arrêtant sur les nouvelles engagées sur le plan politique et social comme *La donna di Osopo*, *La coltrice nuziale*, *Il refrattario*. » *Ibid.*, p. 197.

<sup>549</sup> « L'autrice, si affermava, aveva patito le privazioni e la sventura, ed erano il superamento delle amarezze individuali e la volontà di sublimarle nella rappresentazione del sacrificio collettivo di un popolo provato dalla sofferenza del riscatto – e non certo le ambizioni di letterata – che, secondo l'articolaista, permettevano a una penna femminile di contribuire al risorgimento della letteratura restituendo a quest'ultima la sua più nobile ed alta funzione politica ». *Ibidem*.

intercepte les lettres et journaux qui lui sont destinés. Cette doléance revient dans une lettre adressée à Prospero Antonini dans laquelle elle le remercie de lui avoir envoyé les articles de l'« Istitutore » et du « Diritto » la concernant. Elle poursuit ainsi :

« So che altri giornali parlarono di me ma tranne la *Civiltà Cattolica* e la *Ricamatrice* non giunsero a S. Lorenzo. Trovo barbaro questo modo di persecuzione alla sordina e se sapessi come e a chi diriggermi vorrei farne reclamo. Lo Spizzi che vi saluta crede che non importa ch'io legga tutti quello si scrive intorno alle cose mie ma non sono della sua opinione e piuttosto che questo crudele silenzio che mi tiene esiliata dal consorzio del mondo e mi impedisce di giovarmi degli studi che si fanno su miei lavori torrei il pericolo di aspirare anche un po' di vanità. Dunque vedete come devo essere riconoscente a voi che siete venuto in mio soccorso di questi miei desideri. »<sup>550</sup>

Même si elle justifie son désir de lire ces articles dans un but utilitaire, elle avoue préférer prendre le risque d'en retirer un peu de vanité plutôt que de rester dans l'ignorance totale. Ajoutons aux articles mentionnés ci-dessus celui fort élogieux de Pietro Thouar – envoyé à Caterina à la fois par Prospero Antonini et Niccolò Tommaseo –, publié dans le numéro 7 de janvier 1859 des « *Lecture di famiglia* » où l'auteur qualifie son recueil de don précieux à la patrie<sup>551</sup>. Le comte Antonini lui rapporte également que ses *Racconti* furent grandement loués par Carlo Tenca et Giulio Carcano chez la comtesse Clara Maffei<sup>552</sup>, et que Giulia Colombini a rédigé un article sur son livre qui doit paraître dans la « *Rivista di Firenze* »<sup>553</sup>. Indiquons enfin que le comte Roberti a publié dans « *L'Età presente* » « un bel article » dont Caterina le remercie dans sa lettre du 16 avril 1859<sup>554</sup>.

Elena Isabella Minelli nous informe, dans sa commémoration de l'écrivaine frioulane, que « ce premier recueil de nouvelles eut une très large diffusion malgré les craintes de Le Monnier », qui se déclare très content de la vente du livre<sup>555</sup>, et que, « en peu de temps, il

<sup>550</sup> « Je sais que d'autres journaux parlèrent de moi mais, à part la "Civiltà cattolica" et la "Ricamatrice", ils ne parvinrent pas à San Lorenzo. Je trouve ce genre de persécution en sourdine barbare et je voudrais en faire réclamation si je savais comment et à qui l'adresser. Spizzi, qui vous salue, croit que cela n'a pas d'importance que je lise tout ce que l'on écrit à mon sujet, mais je ne partage pas son avis, et, plutôt que de me résoudre à ce cruel silence qui me tient exilée de la société et m'empêche de profiter des études que l'on fait sur mes œuvres, je prendrais le risque d'aspirer aussi à un peu de vanité. Vous voyez donc à quel point je dois vous être reconnaissante, vous qui êtes venu satisfaire mes désirs. » B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/II/20, Lettera 1403. Cette lettre sans date a été écrite entre le 6 décembre 1858, date où Antonini lui recopie les articles (cf. Ms 4108/1/V, Lettera 55), et la lettre suivante du 7 février 1859.

<sup>551</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/V, Lettera 57 ; Ms 4108/5/IV, Lettera 23.

<sup>552</sup> « L'altra sera in casa della M<sup>a</sup> Maffei il Tenca ed il Carcano lodarono molto, parlando con T. i Vostri racconti. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/V, Lettera 55. « T. » est sûrement Tommaseo dont Antonini dit l'avoir vu récemment et avoir parlé avec lui de ses *Racconti*.

<sup>553</sup> B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/V, Lettera 57.

<sup>554</sup> « Tanto tempo senza rispondere alla sua cara lettera e senza ringraziare del bello articolo inserito nell'*Età presente!*... » T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite*, op; cit., p. 21.

<sup>555</sup> Voir la lettre de Carlo Tenca du 28 mars 1859, in *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, op. cit.



se diffusa dans toute l'Italie, si bien que l'édition fut rapidement épuisée »<sup>556</sup>. Effectivement, le 21 avril 1862, Prospero Antonini écrit à Caterina qu'il ne trouve plus son livre à Turin alors qu'il voulait en envoyer un exemplaire au Patriarche d'Antioche désireux de lire ses nouvelles<sup>557</sup>.

### *La seconde édition génoise (1863)*

Nous savons que Caterina Percoto avait, en 1861, avec l'aide de Francesco Dall'Ongaro, entamé des tractations avec Le Monnier pour une réédition de son volume<sup>558</sup>. Très rapidement après la parution des *Racconti* l'écrivaine avait manifesté le souhait de publier un autre livre, probablement dans la perspective de gagner davantage d'argent à un moment où sa situation financière se faisait de plus en plus critique. Elle en avait parlé à Tenca qui, le 28 mars 1859, lui répondait qu'à son avis le moment était mal choisi pour offrir à l'éditeur un autre livre<sup>559</sup>. D'après ce qu'écrit Prospero Antonini à Caterina Percoto le 21 avril 1862, l'éditeur florentin fait des difficultés au sujet de la réédition des *Racconti* mais il y aurait une possibilité de faire publier le livre à Gênes par la direction du périodique catholique « La Donna e la Famiglia » qui vient de voir le jour à l'initiative de Fortunata Bottaro, de son frère Luigi, prêtre et enseignant, et de Domenico Caprile. Ce nouveau journal tourné vers la femme et la famille vise à assurer à la doctrine catholique une influence et un contrôle de la nouvelle image de la femme qui est en train de se construire, celle d'épouse et de mère autour de qui s'organise la famille, ainsi que de son éducation<sup>560</sup>. Les Bottaro voient sans doute dans la publication d'une nouvelle édition des *Racconti* de Caterina Percoto l'opportunité d'acquérir pour leur journal une collaboratrice de renom. Silvia Franchini nous précise d'ailleurs au sujet de la collaboration de l'écrivaine friulane à ce périodique qu'elle « fut à l'origine d'une nouvelle querelle entre [elle] et Alessandro Lampugnani qui craignit de se voir dérober sa collaboratrice préférée »<sup>561</sup>. Le

<sup>556</sup> « Questa prima raccolta di novelle, ad onta dei timori del Le Monnier, ebbe una diffusione grandissima. [...] Il Le Monnier si rassegnò a pubblicare la raccolta e in poco tempo si diffuse per tutta l'Italia, tanto che in breve l'edizione fu esaurita. » E. I. MINELLI, *Caterina Percoto, op. cit.*, p. 48.

<sup>557</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/VII, Lettera 79.

<sup>558</sup> Lors de son séjour à Florence en 1861, Dall'Ongaro lui suggère en effet de demander la somme de 226 liras italiennes pour la réédition des *Racconti*. Voir *supra*, p. 185. En outre les lettres échangées entre les deux amis en 1862 (erronément datées par Giovanni Battista Corgnali de 1867, voir *supra*, note 482, p. 175) font allusion aux négociations de Dall'Ongaro avec Le Monnier. Il semble que l'affaire n'ait pas été conclue en raison d'une lettre égarée. Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 4, Lettera 89.

<sup>559</sup> Cf. *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.* Carlo Tenca fait ici référence à la situation historique d'attente d'une guerre que tout le monde sait imminente entre le Piémont et l'Autriche. Les hostilités commenceront effectivement le mois suivant.

<sup>560</sup> Cf. S. FRANCHINI, *Editori, lettrici e stampa di moda...*, *op. cit.*, p. 221.

<sup>561</sup> « Fino al 1863 vi collaborò la stessa Caterina Percoto, cosa che, tra l'altro, fu all'origine di un nuovo diverbio tra la scrittrice friulana ed Alessandro Lampugnani, che temette di vedersi strappare la sua collaboratrice prediletta. » *Ibid.*, p. 222. L'écrivaine elle-même relate à Jacopo Serravallo que, « par jalousie des Bottaro, Lampugnani lui a fermé les portes de son journal ». Voir citation ci-dessous.

nom de Caterina Percoto devait en effet indubitablement attirer les lecteurs si Domenico Caprile choisit de signer « Caterina » certains articles parus dans « La Donna e la Famiglia »<sup>562</sup>. Fortunata Bottaro avait adressé à Caterina Percoto un bulletin de souscription à son journal que cette dernière lui avait retourné, après avoir cherché d'autres associées<sup>563</sup>. L'écrivaine frioulane avait également consenti à ce que l'une de ses nouvelles – *Adelina*, parue dans les Appendices du « Diritto » en 1856 – soit réimprimée dans « La Donna e la Famiglia » et la lui avait fait remettre par Prospero Antonini<sup>564</sup>. Les Bottaro lui proposent à présent de publier une nouvelle édition de ses récits dans la collection des *Letture femminili*, une *strenna* annuelle distribuée aux promoteurs de la revue. Avant qu'elle n'accepte leur proposition, Antonini lui dit qu'il aimerait connaître davantage ces éditeurs. Finalement, en janvier 1863, le contrat est signé avec eux : la nouvelle édition comprendra 800 pages et sera en deux volumes. Caterina déclare à son amie Marina Baroni sa satisfaction d'avoir rencontré Fortunata et Luigi Bottaro et d'avoir conclu l'affaire avec eux, même si, avoue-t-elle, elle aurait préféré parvenir à un accord avec Felice Le Monnier à qui elle est reconnaissante des risques qu'il a pris pour elle avec la première édition<sup>565</sup>. Le 20 janvier, Prospero Antonini annonce à son amie que le premier volume est presque entièrement imprimé. L'impression est nette et correcte à ce qu'il a pu en juger. Il a lui-même relu les textes frioulans des légendes afin de corriger les fautes de typographie<sup>566</sup>. Les Bottaro ont apparemment des difficultés avec la correction des épreuves, ils proposent donc à Caterina de lui avancer une somme d'argent afin qu'elle puisse faire le voyage jusqu'à Gênes et qu'elle s'en occupe elle-même<sup>567</sup>.

Tout semble aller pour le mieux lorsque, au mois de mai, alors que le deuxième volume est déjà sous presse, les Bottaro se rendent compte que deux des nouvelles ne leur conviennent pas<sup>568</sup> et demandent à Caterina de les remplacer par d'autres travaux. Dans une lettre à son amie Marina, Caterina expose la situation, et lui explique qu'elle a été en peine pendant plusieurs jours car incapable d'y remédier. Les Bottaro lui firent finalement savoir qu'ils étaient résignés à respecter le projet tel qu'il avait été initialement conçu.

<sup>562</sup> C'est ce que soupçonne en effet Caterina qui dément à Lampugnani avoir poursuivi sa collaboration au périodique génois après 1863. Cf. *ibid.*, note 60, p. 222.

<sup>563</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/1, Lettera 53. Cette lettre à Prospero Antonini n'est pas datée mais nous pouvons dire qu'elle a été écrite en 1862 grâce à l'évocation de ce bulletin de souscription au journal des Bottaro et à l'annonce de la mort d'Antonietta di Toppo dont nous connaissons l'année grâce à l'éloge funèbre rédigé par Caterina Percoto.

<sup>564</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/VII, Lettera 79.

<sup>565</sup> Voir la lettre de Caterina Percoto à Marina Baroni citée en note par Rossana Caira Lumetti. R. CAIRA LUMETTI, *Le umili operaie : Lettere di Giulia Codemo e Caterina Percoto*, op. cit., note 19, p. 25.

<sup>566</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/VII, Lettera 84.

<sup>567</sup> Voir la lettre à Marina Baroni du 11 mars 1863, in T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite*, op. cit., p. 33. Signalons que Marina Sprea Baroni collaborait également au journal des Bottaro.

<sup>568</sup> Nous savons grâce à une lettre que Caterina écrit à Prospero Antonini que l'une d'elles est la nouvelle *Ridere per non piangere*. Voir *infra*, chapitre 10, p. 451.

Mais notre auteure sent bien qu'elle leur a déplu et se trouve fort ennuyée car elle ne voit pas comment, dans de telles conditions, elle pourrait à présent accepter l'avance de cent francs proposée ; or elle comptait sur cette somme pour financer le voyage qu'elle avait projeté de faire à Florence en compagnie de sa nièce Vittoria<sup>569</sup>. Les choses auraient pu sans doute en rester là si Marina Baroni, voulant bien faire, ne s'en était mêlée, obligeant ainsi Caterina Percoto à céder malgré elle à la demande des Bottaro de supprimer une nouvelle qu'ils jugeaient « immorale »<sup>570</sup>. Caterina est fort contrariée par toute cette histoire et livre ses sentiments à Jacopo Serravallo, un pharmacien triestin qui va devenir son bienfaiteur. Voici la lettre qu'elle lui écrit le 22 juillet 1863, après lui avoir reproché de manquer à sa promesse de venir la voir :

« Voi, mio signor Giacometto, vi siete accorto che, a venir qua, vi toccava una grossa seccatura, mentre io avrei avuto tante cose da dirvi e bisognava anche mi aiutaste col vostro consiglio sull'affare dei signori Bottaro, i quali hanno cominciato a *girarmi nel manico*, direbbero i Toscani. Ma voi, da quell'uomo avveduto che siete, avete pensato di tenervi prudentemente alla larga ; la seccatura per altro non fate niente di evitarla, perché io invece vi scrivo.

È proprio sul serio, capite, che quei signori mi hanno messa e compromessa in un imbroglio dal quale non so come venir fuori e che anche mi angustia più d'un poco. Sappiate dunque che, dopo aver annunziato al pubblico non so quante volte la mia ristampa con ogni sorta di fastidiose trombonate e messo in vendita il primo volume, si sono pensati di trovar immorale una novella che deve andar nel secondo. Il Professore mi ha scritto una lunga lettera di stile cattedratico, la conclusione della quale è che, per esser egli l'editore, la responsabilità delle mie opinioni e della mia maniera di scrivere, debba cadere sulla sua santa persona e voleva ch'io sostituissi altro lavoro, o che il volume comparisse al pubblico più magro... insomma mutilato.

Non potevo acconsentire. Quella novella è già stata stampata e ristampata, prima a Milano, poi a Torino, nè io adesso devo rinnegarla. Ho a lungo meditato i lavori che devono comporre l'assieme del libro. Si completano l'un l'altro ; ragioni d'arte e ragioni di coscienza non mi permettono adesso di sopprimere, o di cambiare – insomma intendo d'essere sola giudice del come affrontare il signor pubblico e la censura preventiva non mi sento di sopportarla. Sarebbe lungo adesso dirvi tutti i motivi che mi fanno ostinata nel mio proposito. Qualcosa ne ho scritto al Professore e anche alla Fortunato e parevano rassegnati a stampare coll'indice ch'io avevo loro inviato. Quando mi capita una lettera della Baroni di Firenze, dove con quella grazia ch'ella in sommo grado possiede mi prega per amor suo a sopprimere la novella in discorso. La Baroni mi ha fatto del bene ; voi siete stato qui, voi avete veduto... e voi dovete agevolmente capire in che razza di strette ora io mi trovi. Se la Baroni fosse Tommaseo od il marchese Gino Capponi, direi francamente : no ! Ed essi son certa mi capirebbero, senza disgustarsi. Ma la Baroni è donna e, di tutte le ragioni ch'io potrei addurle, ella risica a non veder altro, se non ch'io rifiuto di compiacerla. Aspettavo che i Bottaro mi scrivessero per la posta ; ma essi non si fanno vivi in nessuna maniera e siamo già agli ultimi di luglio, epoca ch'essi hanno stabilita per l'uscita del secondo volume, il quale ritardando perde ogni giorno il prestigio dell'attualità. – Ora, che cosa si fa ? Capisco che voi ve la ridete di questi miei intrichi, perchè me li avete anche in parte profetizzati. Il peggio si è che per gelosia dei signori Bottaro, il Lampugnani mi ha chiuso il suo giornale e adesso non so più che farmi delle mie povere fandonie e nel

<sup>569</sup> Voir la lettre à Marina Baroni du 31 mai 1863, in T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite*, op. cit., p. 36.

<sup>570</sup> Il s'agit de la nouvelle *Ridere per non piangere*. Voir *infra*, chapitre 10, A, p. 444 et suivantes.

trovarmi così fallita, non ho altro conforto che quello di persuadermi che bisogna proprio ch'io sia una vera *poetessa* !... »<sup>571</sup>

Cette longue citation nous semble intéressante à plusieurs titres. D'une part, le premier paragraphe constitue un exemple du ton vif et enjoué que Caterina emploie tantôt dans ses lettres, avec une pointe d'humour dont elle fait souvent preuve. D'autre part, la lettre met en évidence certains aspects du tempérament de Caterina Percoto. On y lit son agacement pour la manière de faire des Bottaro. Elle qui aime la modestie et la discrétion, semble désapprouver la publicité tapageuse – ces « fastidieuses annonces » – faite autour de son livre. Mais elle a fort bien compris tout l'intérêt de l'opération et est consciente qu'il faut battre le fer tant qu'il est chaud, c'est pourquoi elle s'inquiète du retard pris dans la publication du second volume annoncé pour juillet, consciente qu'avec le temps qui passe

<sup>571</sup> « Vous, mon bon monsieur Giacometto, vous vous êtes rendu compte qu'en venant ici vous deviez subir un grand désagrément alors que j'aurais à vous dire tant de choses et qu'il fallait même que vous m'aidiez en me conseillant quant à l'affaire avec les Bottaro, qui ont commencé à *faire la girouette* comme diraient les Toscans. Mais vous, en homme avisé, vous avez pensé qu'il valait mieux vous tenir prudemment éloigné. Mais vous n'échapperez pas pour autant au désagrément car au lieu de cela je vous écris.

Je suis sérieuse, comprenez- vous, quand je dis que ces personnes m'ont mise et compromise dans un embrouillamini dont je ne sais comment sortir et qui m'angoisse plus qu'un peu. Sachez donc qu'après avoir annoncé au public je ne sais combien de fois la réédition de mon livre à grand renfort de fastidieuses annonces, et après avoir mis en vente le premier volume, ils ont eu l'idée de trouver immorale une nouvelle qui doit faire partie du second. Le Professeur m'a écrit une longue lettre, dans un style doctoral, dont la conclusion est que, étant donné que c'est lui l'éditeur, la responsabilité de mes opinions et de ma façon d'écrire, doit retomber sur sa sainte personne, et il veut que je la remplace par un autre texte ou que le volume se présente allégé au public... en somme, mutilé.

Je ne pouvais y consentir. Cette nouvelle est déjà parue à Milan puis a été publiée à nouveau à Turin, et je ne vais pas la renier maintenant. J'ai longuement réfléchi aux écrits qui doivent composer l'ensemble du livre. Ils se complètent l'un l'autre ; pour des questions d'art et de conscience, je ne peux à présent supprimer ou changer quelque chose – en somme, j'entends être seule juge de la façon dont je dois affronter le public, et je ne me sens pas d'humeur à supporter la censure préventive. Ce serait trop long, à présent, de vous exposer toutes les raisons pour lesquelles je m'obstine dans mes résolutions. J'en ai touché un mot au Professeur, et même à Fortunata, et ils semblaient s'être résignés à imprimer le livre en respectant l'index que je leur avais envoyé. Quand je reçus une lettre de Mme Baroni de Florence, dans laquelle, avec l'immense grâce qu'elle possède, elle me prie par amour pour elle de supprimer la nouvelle en question. Or Mme Baroni m'a fait du bien ; vous êtes venu ici, vous avez vu... et vous devez facilement comprendre dans quelle sorte d'impasse je me trouve à présent. Si c'était Tommaseo ou le marquis Gino Capponi à la place de Mme Baroni, je leur dirais franchement : non ! Et je suis sûre qu'ils comprendraient, sans que l'on se brouille. Mais Mme Baroni est une femme, et, de toutes les raisons que je pourrais lui alléguer, elle risque de ne rien voir d'autre qu'un refus de ma part de lui donner satisfaction.

J'attendais que les Bottaro m'écrivent par la poste, mais ils ne donnent aucunement de leurs nouvelles, et nous sommes déjà à la fin de juillet, période qu'ils ont choisie pour la sortie du second volume qui, en prenant du retard, perd chaque jour le prestige de l'actualité. – À présent que fait-on ? Je comprends que vous riiez de mes embêtements, parce que vous me les aviez vous-même prédits. Le pire c'est que, jaloux des Bottaro, Lampugnani m'a fermé les portes de son journal, et maintenant, je ne sais plus quoi faire de mes pauvres histoires. En me voyant ainsi ratée, je n'ai d'autre réconfort que de me persuader qu'il faut précisément que je sois une vraie poétesse!... » « Da lettere inedite di Caterina Percoto dirette al signor Jacopo Serravallo di Trieste », in « Pagine Friulane », a. V, n. 11, 22 gennaio 1893, p. 162. Rossana Caira Lumetti a évoqué les rapports complexes entre Caterina Percoto et ses éditeurs, le Bottaro. Cf. R. CAIRA LUMETTI, *Le umili operaie : Lettere di Giulia Codemo e Caterina Percoto*, op. cit., note 14, p. 53.

le livre perd « le prestige de l'actualité ». Nous avons déjà évoqué l'attention portée par Caterina Percoto aux phénomènes de la modernité, dont la publicité<sup>572</sup>. Voici un nouvel exemple de sa capacité à saisir l'enjeu de nouvelles pratiques. Elle semble également agacée par le « style doctoral » de la lettre de Luigi Bottaro qui montre son autorité pour lui imposer ses choix. Cela illustre la modification du rôle de l'éditeur qui acquiert de l'importance et commence à prendre de l'ascendant sur l'écrivain. Ainsi que le constate Mario Infelise, c'est lui, l'intermédiaire entre le public et les auteurs, qui désormais fait le bon livre en sollicitant ces derniers afin qu'ils écrivent l'ouvrage qui plaira aux lecteurs<sup>573</sup>. Caterina Percoto a un caractère indépendant et n'entend pas se laisser dicter ses choix par un éditeur. L'index proposé correspond à une intention poétique, l'agencement des nouvelles a été mûrement réfléchi, il ne saurait donc être question de le modifier ou de l'amputer d'un texte. Avec la publication des nouvelles patriotiques dans la précédente édition, Caterina a déjà montré qu'elle savait ce qu'elle voulait et qu'elle ne voulait pas en démordre. Son caractère intransigeant en ce qui concerne ses écrits provoquera encore, par exemple, quelques frictions avec Alessandro Lampugnani au sujet des *Memorie di convento* publiées dans « La Ricamatrice ». Rossana Caira Lumetti rapporte en effet que « Caterina ne voulut pas accepter les suggestions de l'éditeur au sujet de la dimension narrative à donner à ses *Mémoires* »<sup>574</sup>. Si l'écrivaine n'hésite pas à tenir tête à des éditeurs ou à des intellectuels de renom, il en va autrement lorsqu'il s'agit d'une requête adressée par une amie, à laquelle Caterina est redevable et qui risquerait de prendre ombrage d'un refus de lui donner satisfaction, quelles que soient les raisons invoquées. Remarquons que lorsque, le 31 mai 1863, elle écrivit à Marina Baroni pour lui faire part de la situation embarrassante dans laquelle elle se trouvait, elle resta évasive quant aux raisons qui l'amenaient à répondre négativement à la demande des Bottaro, alors que dans les lettres écrites ensuite à Jacopo Serravallo<sup>575</sup> et à Prospero Antonini<sup>576</sup>, elle n'hésita pas à alléguer de son droit en tant qu'auteure à choisir l'ordre et le contenu qui correspondaient à sa vision. Elle sait sans doute que son amie serait incapable de comprendre son point de vue d'écrivaine. Nous pensons en effet que Marina Baroni, à l'instar des autres collaboratrices de « La Donna e la Famiglia », fait partie de ces femmes qui « donnèrent dès le début

<sup>572</sup> Voir *supra*, p. 151.

<sup>573</sup> Voir les pages consacrées au « nouvel éditeur », M. INFELISE, « La nuova figura dell'editore », *op. cit.*, p. 69-75.

<sup>574</sup> « La pubblicazione delle *Memorie di convento*, che venne sospesa nel 1864 e sulla quale si interrogò la Codemo, costituì un momento molto contrastato e difficile dei rapporti tra la Percoto e l'editore Lampugnani. Infatti, Caterina non volle accettare i suggerimenti dell'editore a proposito del taglio narrativo dato alle *Memorie*, sì che un po' per l'atteggiamento del Lampugnani e un po' per la difficoltà della Percoto a raccogliere successivi episodi della sua vita, la pubblicazione s'interruppe. » R. CAIRA LUMETTI, *Le umili operaie : Lettere di Giulia Codemo e Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 39.

<sup>575</sup> Lettre citée ci-dessus p. 193.

<sup>576</sup> Lettre citée au chapitre 10, voir *infra*, p. 451.

l'exemple de la plus touchante des vertus féminines, la modestie timide, taisant leur nom et invoquant le conseil et l'aide, non seulement de leurs consœurs plus illustres, mais aussi d'hommes insignes, comme Tommaseo, Lambruschini, Bernardi »<sup>577</sup>. C'est en effet ainsi que furent présentées les collaboratrices du journal dans la « *Cicalata Preliminare* » de la *Strenna Veneziana* pour l'année 1865, comme le rapporte Rossana Caira Lumetti. Pour Caterina Percoto, en revanche, il ne saurait être question d'être sous la « sujétion » d'un homme, si illustre soit-il. Elle ne veut pas se contenter d'être « une ouvrière de bonne volonté »<sup>578</sup> selon l'expression de Luigia Codemo, mais revendique pour elle-même un véritable statut d'écrivain, et donc la liberté de ses choix en tant que tels, même si, dans ses lettres, elle déclare souvent son ignorance et affirme sa volonté de s'en remettre à l'autorité d'une personne compétente, surtout en ce qui concerne la langue<sup>579</sup>. Elle supporte cependant difficilement la critique et les seules remarques qu'elle semble accepter sur le plan littéraire sont celles de son ami Carlo Tenca.

Après l'intervention de Marina Baroni, Caterina Percoto est toutefois obligée d'accepter que la nouvelle *Ridere per non piangere* ne figure pas dans le volume. Cela aura comme conséquence que la nouvelle est tombée dans l'oubli. Elle a été publiée comme inédite par Gianfranco D'Aronco sous le titre *Le monache di Monte Pincio*<sup>580</sup>, mais la critique percotienne n'y a jamais prêté attention, sans doute parce que, influencée par l'opinion de D'Aronco, elle a considéré que c'était une œuvre de peu de valeur que son auteure avait abandonnée parmi ses papiers. Or nous avons vu qu'il n'en est rien et qu'aux yeux de l'écrivaine friulane cette nouvelle avait un rôle précis à jouer dans le tout constitué par son livre.

Une fois ce problème réglé, nous savons que l'impression du second volume ne se fait pas assez rapidement aux yeux de Caterina qui, le 14 octobre 1863, écrit à Jacopo Serravallo pour lui demander d'intervenir auprès des Bottaro afin que le livre sorte rapidement<sup>581</sup>.

<sup>577</sup> « Nella *Cicalata Preliminare* viene ricordata "La Donna e la Famiglia" come esempio di giornale intelligente, in cui le donne "diedero saggio fin dalle mosse della più toccante fra le donnesche virtù, la soggezione modesta, tacendo il lor nome, e invocando il consiglio e l'aiuto, non solamente delle lor consorelle più insigni, ma eziandio di preclari uomini, come il Tommaseo, il Lambruschini, il Bernardi [...]" » R. CAIRA LUMETTI, *Le umili operaie : Lettere di Giulia Codemo e Caterina Percoto*, op. cit., note 43, p. 69.

<sup>578</sup> Nous reprenons ici une expression de Luigia Codemo rapportée par Rossana Caira Lumetti : « Luigia Codemo che, in una lettera del 1875 ad Angelo De Gubernatis, si definiva, riferendosi al suo lavoro di scrittrice, *un'operaja di buona volontà* [...] » R. CAIRA LUMETTI, *Le umili operaie : Lettere di Giulia Codemo e Caterina Percoto*, op. cit., p. 13.

<sup>579</sup> Voir *supra*, note 545, p. 189. L'exemple de la nouvelle *Pre-poco* donné par Tommaso Scappaticci et que nous rapportons démontre encore une fois la volonté de l'écrivaine d'être libre d'assumer ses choix artistiques, quand bien même la langue employée loin d'être d'un style élevé, pécherait par son ignorance linguistique.

<sup>580</sup> C. PERCOTO, *Le monache di Monte Pincio*, a cura di G. D'Aronco, Udine: Tipografia di arti grafiche friulane, 1952. Au sujet de cette nouvelle, voir *infra*, chapitre 10, A, p. 444 et suivantes.

<sup>581</sup> Cf. « Da lettere inedite di Caterina Percoto dirette al signor Jacopo Serravallo di Trieste », in « Pagine Friulane », a. V, n. 11, 22 gennaio 1893, p. 162.

Lorsque le volume sort enfin, en décembre, Caterina se déclare également mécontente de cette nouvelle édition. Elle confie effectivement à Gioacchino Pompilj le 11 mars 1864 :

« La nuova edizione dei miei Racconti è già uscita in luce. Peraltro io non posso farvene un presente. Il mio editore di Genova, oltre l'aver lasciato correre una quantità di errori, s'è preso l'ardire di aggiungere, spostare ed omettere diverse cose mie, alterando così l'indice che io gli avevo tracciato, per cui ora mi occupo di un terzo volume, che deve correggere e completare in qualche maniera quei miei poveri lavori. »<sup>582</sup>

Si elle n'est pas interdite par les autorités autrichiennes, la diffusion de cette deuxième édition fut néanmoins entravée dans le Frioul et la Vénétie « par les nombreuses taxes postales et la lenteur préméditée »<sup>583</sup>.

Nous avons pris le parti de détailler l'histoire de ces deux éditions des *Racconti* car d'une part elle éclaire la personnalité de notre écrivaine, et d'autre part car elle constitue un témoignage qui nous semble intéressant sur les pratiques éditoriales et les relations entre auteurs et éditeurs à cette époque.

En 1864, alors âgée de 52 ans, Caterina Percoto a su faire entendre sa voix en Italie. Elle a publié deux éditions de ses *Racconti*, est devenue une collaboratrice recherchée par les directeurs de journaux, a gagné l'estime des patriotes italiens grâce à ses nouvelles patriotiques. Bref, elle a réussi à se faire un nom dont elle est fière.

Elle s'avère être une femme volontaire et exigeante, qui veille à défendre ses intérêts quand elle le peut. C'est ainsi qu'elle se bat contre sa famille au sujet du testament de sa mère, demande des comptes sur les publications qu'elle n'a pas autorisées, tient à récupérer l'argent que, selon elle, Le Monnier lui doit. Elle est fermement attachée à son indépendance, aussi bien de femme que d'écrivaine. C'est pourquoi elle préfère rester célibataire au lieu de se marier tardivement, quitte à se retrouver seule pour tenter d'assainir la situation financière familiale, refuse les collaborations avec des journaux qui ne lui plaisent pas et revendique sa liberté artistique d'agencer son recueil et d'écrire ses nouvelles comme bon lui semble. Encore une fois, le portrait que nous venons d'esquisser

<sup>582</sup> « La nouvelle édition de mes *Racconti* a déjà vu le jour. Du reste, je ne peux vous en faire cadeau. Mon éditeur de Gênes, en plus d'avoir laissé passer une grande quantité d'erreurs, a pris la licence d'ajouter, de déplacer ou d'omettre certains de mes écrits, altérant ainsi l'index que je lui avais composé. C'est la raison pour laquelle je m'occupe à présent d'un troisième volume qui doit, d'une certaine façon, corriger et compléter mes pauvres travaux. » « Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj », a cura di Luigi Pompilj, *op. cit.*, Lettera VIII, p. 121-122.

<sup>583</sup> « Il primo volume dei miei racconti è già da un pezzo uscito in Genova. Li lasciano passare perché non possono rinnegare le leggi da essi stessi promulgate sulla stampa ma ne imbrogliono la diffusione coi tanti bolli di posta e colla meditata lentezza. » R. CAIRA LUMETTI, *Le umili operaie : Lettere di Giulia Codemo e Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 53.

ne correspond pas à l'image de femme modeste, réservée et résignée qui nous en a été transmise.

Si au travers de ses lettres qui nous sont restées et que nous avons utilisées pour composer cette biographie, on constate chez l'auteure de fréquents moments d'abattement en raison des difficultés qui s'accumulent, ceux-ci sont équilibrés par le caractère résolu de cette femme qui ne veut pas renoncer et lutte contre les coups du sort en faisant des projets et en rêvant à une vie meilleure.

Malheureusement l'année 1864 est aussi pour elle marquée par des difficultés économiques sans précédent et une santé de moins en moins bonne, qui semblent avoir finalement raison de son tempérament combatif, du moins dans le domaine de l'écriture. C'est pourquoi nous considérons qu'il s'agit d'une année de transition dans la vie de Caterina Percoto.



## Chapitre 3

### Vieillesse prématurée et déclin littéraire (1865-1887)

Comme les paysannes qui peuplent ses nouvelles, Caterina Percoto semble soumise à un vieillissement prématuré en raison d'une vie laborieuse et pleine de tracas, rendue toujours plus difficile par des ennuis financiers qui semblent atteindre leur paroxysme en 1865, et par une santé qui se dégrade.

Cette situation conduit également au déclin littéraire de notre auteure qui, si elle publie un certain nombre de livres à la fin de sa vie, n'écrit plus que quelques brèves nouvelles pour les enfants qui ont cependant du succès auprès du public ciblé<sup>1</sup>. Par ailleurs, son investissement dans le domaine de l'éducation est officiellement reconnu comme en témoignent les différentes propositions reçues de la part des autorités. Si elle semble renoncer à la plume dans les années 1870 à cause d'une « vieillesse précoce de son imagination »<sup>2</sup>, elle continue toutefois à se battre pour défendre son honneur et aider ses prochain(e)s.

Nous ne disposons actuellement que d'informations ponctuelles sur cette période de la vie de l'écrivaine, ce qui ne permet d'en offrir qu'une vision partielle et fragmentée. Nous avons essayé de donner, encore une fois, une cohérence thématique aux différents événements rapportés que l'on peut regrouper selon trois axes différents. La première partie concerne ses difficultés économiques et leur incidence sur son activité d'écrivaine. La seconde partie s'intéresse à ses compétences en matière de pédagogie et ses rapports avec le monde de l'éducation. Enfin, la troisième partie se propose de montrer la constance de caractère de Caterina Percoto.

---

<sup>1</sup> Raffaello Barbiera rappelle en effet que Caterina Percoto fut l'une des premières expertes en matière de littérature pour l'enfance et écrit à son sujet : « Ella aveva l'orecchio chino anche alle voci, ai sentimenti dei bambini e delle bambine, che l'amarono come una madre. » R. BARBIERA, *Ricordi delle terre dolorose, op. cit.*, p. 247.

<sup>2</sup> « Quanto a ciò che Ella mi dice sulla precoce vecchiezza della sua fantasia, non posso menargliela buona, anzi le risponderò che non son questi che brevi riposi forieri di un'attività più feconda : io non credo all'inviechiarsi dell'ingegno, e presto Ella mi darà ragione con qualche altro Racconto, di cui Ella sarà contenta, io poi contentissimo. » Lettera di G. Protonotari a Caterina Percoto (12 gennaio 1870), in E. I. MINELLI, *Caterina Percoto, op. cit.*, p. 148. On comprend, d'après le début de la lettre, que Caterina a apparemment jeté quelques textes qu'elle jugeait trop mauvais, ce que regrette Giuseppe Protonotari qui lui avait demandé une nouvelle pour la « Nuova Antologia ». Au sujet de la collaboration de Caterina Percoto à ce périodique, voir *infra*, p. 209 et suivantes.

## A - Comment échapper à la ruine ?

« Douze neveux pauvres [...], un frère dans une misère extrême, deux autres qui me poursuivent de leurs demandes d'aide, des créanciers qui ont toujours les yeux grand ouverts pour voir s'il m'arrive quelque argent », c'est ainsi que Caterina Percoto résume sa situation dans une lettre à Marina Baroni<sup>3</sup> probablement écrite en 1863. Malgré l'aide de cette dernière pour placer les neveux de Caterina Percoto, la situation financière de celle-ci ne fait malheureusement qu'empirer. Le 25 décembre 1864, Caterina écrit à Jacopo Serravallo qui « est devenu pour [elle] une sorte de providence »<sup>4</sup> :

« Di salute quest'anno, fui peggio che mai ; ma spero che mi rimetterò, almeno in maniera da potere un poco occuparmi. Guai, non me ne mancano e [...] sono oppressa da un abisso d'imbrogli, da cui non so come si potrà uscire. »<sup>5</sup>

Jacopo Serravallo l'a, en effet, généreusement aidée à se sortir de ses tracas financiers en lui versant une rente viagère<sup>6</sup>. En échange Caterina devait faire fructifier sa propriété, mais la situation est telle qu'elle l'informe avec franchise – et humour –, le 12 mars 1864 :

« Ho paura che tutta la mia futura eredità si limiti a quattro stracci di carta tanto arruffati e confusi, da dovervi anche lasciare per soprappiù il Patriarca a rovistarci per entro e vedere se fosse possibile di gabbare il mondo con qualche filastrocca postuma. »<sup>7</sup>

<sup>3</sup> « Inoltre "dodici nipoti poveri", riassume in una lettera a Marina Baroni, "un fratello nell'estrema miseria, due altri che mi perseguitano a furia di petizioni, creditori che son sempre con gli occhi spalancati a veder se mi capita qualche soldo". » Lettre citée par Grazia Livi, in G. LIVI, « Caterina Percoto. Stanza murata », *op. cit.*, p. 135-136. Aucune date n'est mentionnée.

<sup>4</sup> « Voi, in grazia della bontà del vostro cuore, siete diventato per me una specie di provvidenza e se anche non scrivete, vi ricordate di me e non lasciate sfuggire nulla di quello che mi riguarda. » « Da lettere inedite di Caterina Percoto dirette al signor Jacopo Serravallo di Trieste », in « Pagine Friulane », a. V, n. 11, 22 gennaio 1893, lettre de décembre 1865. Nous savons peu de chose à son sujet hormis qu'il s'agit d'un pharmacien de Trieste. Son officine, « Al Redentore », acquise en 1848, était située Piazza Cavana. C'est lui qui inventa le célèbre reconstituant « Vino di China Serravallo », commercialisé dans le monde entier par son fils Vittorio. D'après Raffaello Barbiera, c'était également un « patriote intègre ». Cf. R. BARBIERA, *Ricordi delle terre dolorose*, *op. cit.*, p. 234. Il était connu de Dall'Ongaro, puisque celui-ci passe par « l'amico Jacopo » pour faire parvenir ses lettres à Caterina. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 4, Lettera 80. Voir aussi les lettres 86 et 87.

<sup>5</sup> « Côté santé, cette année fut pire que jamais ; mais j'espère me rétablir, au moins suffisamment pour pouvoir m'occuper un peu. Je ne manque pas de problèmes et [...] je suis accablée par un gouffre d'ennuis dont je ne sais comment je pourrai sortir. » *Ibid.*, lettre du 25 décembre 1864.

<sup>6</sup> Cf. G. LIVI, « Caterina Percoto. Stanza murata », *op. cit.*, p. 137. Elena Isabella Minelli dit de Jacopo Serravallo qu'« il la libéra libéralement de son manque d'argent, prenant à sa charge ses biens et lui constituant une rente qui lui permit de retrouver un bien-être modeste et convenable ». E. I. MINELLI, *Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 56. S'il est certain que le pharmacien triestin a beaucoup aidé Caterina Percoto, on ne peut cependant pas dire qu'il lui permit de s'en tirer définitivement car les problèmes d'argent continuèrent à peser sur la vie de l'écrivaine. Le « Patriarche » est Don Pietro Spizzi.

En 1865, Caterina Percoto est aux abois : elle a une grosse échéance à rembourser et ne sait où trouver l'argent<sup>8</sup>. « Je suis allée à Sacile, à Polcenigo, à Castel d'Aviano, pour trouver un moyen de retarder la catastrophe qui me menace » écrit-elle le 25 août à Marina Baroni, et elle conclut : « mais pour sauver mon honneur et garder ma conscience intacte, il ne me reste plus qu'à tout abandonner comme nous le faisons le jour de notre mort »<sup>9</sup>. Caterina n'a d'autre solution que d'essayer de vendre ses terres. Elle y semble d'autant plus résignée qu'elle se remet à peine d'une grave maladie qui l'a tenue alitée pendant plusieurs jours, souffrant de vertiges et tellement affaiblie que son esprit en était tout confus – elle pensait que sa mère était encore en vie et attendait que cette dernière vienne la soulager de ses douleurs. Heureusement, une de ses bonnes amies, Elisa Nardini, vient la voir et, dès que Caterina peut descendre les escaliers, la fait conduire chez elle, à Udine, pour la soigner correctement<sup>10</sup>. Le mari de cette amie pourrait acheter ses terres, ce qui lui permettrait de se délivrer de tous ses ennuis, aussi attend-elle sa visite avec impatience car « le temps presse et [sa] situation devient chaque jour plus difficile »<sup>11</sup>. Il faut dire que cette affaire traîne depuis trois mois, nous sommes déjà en automne et Caterina redoute l'arrivée de l'hiver, d'autant qu'une « cruelle nécessité » l'a contrainte à quitter la maison de son frère pour retrouver « [son] ancien appartement si peu abrité du froid et si plein de

<sup>7</sup> « J'ai bien peur que mon futur héritage ne se résume en tout et pour tout à quatre vieux bouts de papier à ce point embrouillés et confus qu'il va me falloir laisser aussi, en supplément, le Patriarce pour qu'il fouille dedans, et qu'il voie s'il est possible de tromper le monde avec quelques rengaines posthumes. » « Da lettere inedite di Caterina Percoto dirette al signor Jacopo Serravallo di Trieste », in « Pagine Friulane », a. V, n. 11, 22 gennaio 1893.

<sup>8</sup> C'est ce qu'elle explique dans une lettre à Alessandro Lampugnani dont elle décline l'offre de faire un nouveau recueil de ses nouvelles au motif que son ami Serravallo s'est engagé à en publier un pour l'aider à trouver l'argent dont elle a besoin de toute urgence. Elle lui écrit : « Son certa ch'Ella non vorrà farmi perdere questa fortuna di cui adesso ho estremo bisogno essendo minacciata da una grave scadenza a cui non so in che altra maniera far fronte. » F. COCCOLO, « Il carteggio Lampugnani-Percoto », *op. cit.*, Lettera 58, p.174-175. C'est nous qui soulignons.

<sup>9</sup> « Fui a Sacile, a Polcenigo, a Castel d'Aviano, per trovar mezzo a ritardare la catastrofe che mi minaccia. Ma già a salvare intatto l'onore e la coscienza, non mi resta che abbandonare tutto come nel dì della morte. » T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite*, *op. cit.*, p. 46.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 45-46.

<sup>11</sup> « Aspetto di giorno in giorno il Signor avv. Nardini che ha da venire a vedere le mie terre insieme con Facini e credo anche con l'ingegnere Corvetta. Me lo ha promesso e spero ch'egli assuma tutti i miei imbrogli. Per lui che ha figliuoli non dovrebb'essere tanto cattivo affare. Ma sono tre buoni mesi che ho questa promessa e non si è ancora conchiuso niente e il tempo stringe e la mia situazione si fa ogni giorno più difficile. » Lettre 78 (à Teresa Valussi), in « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 4. Nous ne savons pas si la transaction a finalement eu lieu ou pas. Ce qui est certain, c'est qu'au printemps suivant l'affaire n'a toujours pas été conclue, car Caterina évoque la possibilité de vendre ses terres à Nardini dans une lettre qu'elle écrit à Prospero Antonini, en réponse à la sienne du 6 mars 1866. Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/II/17, Lettera 1185. Nous aurions tendance à penser qu'il n'en fut rien car Caterina continue d'avoir des problèmes financiers par la suite alors qu'elle estime qu'une telle vente lui permettrait de vivre sereinement jusqu'à la fin de ses jours.

larmes après que le pauvre *Maestro* est décédé »<sup>12</sup>. Jacopo Serravallo lui vient à nouveau en aide en acceptant de prendre à sa charge tous les frais inhérents à la publication d'un nouveau recueil de nouvelles<sup>13</sup>. Il s'agit d'un petit volume de qualité médiocre imprimé en sept mille exemplaires par la typographie Weiss de Trieste et intitulé *Dieci raccontini per fanciulle*<sup>14</sup>. Le prix en est fixé à un franc – il se vend 40 sous à Venise ce qui, d'après le libraire vénitien Zabeo, est excessif pour un ouvrage si petit<sup>15</sup>. Il semble en revanche qu'Antonio Coiz, l'assistant frioulan de Lampugnani, qui s'occupe de vendre le volume avec un zèle qui ne manque pas d'efficacité, prit l'initiative d'en augmenter le prix<sup>16</sup>. Car, afin de vendre rapidement le livre, Caterina n'hésita pas à mobiliser tous ses réseaux. Elle s'adresse donc à Alessandro Lampugnani à Milan, qui annonce la publication du livre dans le numéro 24 (16 décembre 1865) du « Giornale delle Famiglie » en ces termes :

« Infine siccome nell'uno e nell'altro di questi volumi non si troverebbe una lettura adatta ai fanciulletti ed alle bambine, che pur essi entrano nelle famiglie, abbiam pensato a un volumetto anche per loro, ed eccovi i *Racconti per le fanciulle* di Caterina Percoto, una collaboratrice dei nostri giornali, che voi tutte ben conoscete. E siccome trattasi con questa compera di fare un bene a se stessi e in certo modo atto gentile verso un'autrice tanto conosciuta e stimata, mostrando come si apprezzino gli scritti che seminano la felicità nelle famiglie, pensiamo che in tutte le case, almeno dove ci sono dei figli, il modesto volumetto

<sup>12</sup> « Si avvicina l'inverno e quest'anno mi fa paura. Tu che ti consolavi a vedermi in casa col fratello e colla cognata saprai che una crudele necessità mi torna a mandar nel mio antico appartamento così poco riparato, e così pieno di lacrime dopochè il povero Maestro è mancato. » *Ibidem*.

<sup>13</sup> Cf. F. COCCOLO, « Il carteggio Lampugnani-Percoto », *op. cit.*, Lettera 58, p.174.

<sup>14</sup> Le volume est dédié à la fille de son bienfaiteur, Luisa, dont elle est la marraine. Cette jeune fille épousera, en 1881, Tullio Minelli de Rovigo, député au Parlement. L'écrivaine frioulane devient alors une amie de la famille Minelli qui héritera, à sa mort, de ses manuscrits, lettres et autres papiers personnels. C'est le professeur Carlo Minelli en particulier qui s'occupera des archives de Caterina Percoto. Après sa mort, la ville d'Udine en fit l'acquisition en 1954 auprès de ses héritiers et les confia à la Bibliothèque communale où elles se trouvent toujours. Cf. L. SERENI, « Vita ed opere di Caterina Percoto nei manoscritti della Biblioteca Civica », *op. cit.*, p. 23.

Alessandro Lampugnani, qui a accepté de l'aider à écouler son livre, lui fait en effet remarquer qu'il aurait été plus facile de le vendre si l'édition avait été meilleure. Cf. F. COCCOLO, « Il carteggio Lampugnani-Percoto », *op. cit.*, Lettera 28 (8 gennaio 1866), p. 159.

<sup>15</sup> Cf. R. CAIRA LUMETTI, *Le unili operaie : Lettere di Giulia Codemo e Caterina Percoto*, *op. cit.*, Lettera 18 (5 aprile 1866), p. 82. Luigia Codemo, à qui Caterina Percoto avait envoyé des bulletins d'association pour son livre, lui avait indiqué ce libraire pour envoyer les exemplaires à Venise. Cf. *ibid.*, Lettera 14 (9 dicembre 1865), p. 76.

<sup>16</sup> Nous trouvons ces informations dans la correspondance Lampugnani-Percoto. « Tanti saluti a nome del Coiz che ormai viene da me tutti i giorni con delle commissioni pei raccontini » écrit en effet Lampugnani à Caterina le 8 janvier 1866, ou encore, dans la lettre suivante (3 février 1866) : « Coiz mi porta giornalmente degli associati ai suoi raccontini e mi assicura che son gente che paga. » Cf. F. COCCOLO, « Il carteggio Lampugnani-Percoto », *op. cit.*, Lettera 28, p. 159 et Lettera 29, p. 160. « In secondo luogo la avverto che è il Coiz esclusivamente colpevole di aver alterato il prezzo e che anzi io ho dovuto combattere contro questo eccesso di delicatezza da parte sua [...]. » *Ibid.*, Lettera 29, p. 160. Antonio Coiz était un prêtre libéral frioulan et partisan de l'unité italienne. En 1859 il s'exila à Milan où il fut, jusqu'en 1866, l'un des animateurs du *Comitato per l'emigrazione degli esuli veneti*. Il fut aussi le collaborateur d'Alessandro Lampugnani qu'il assista dans la gestion et la rédaction de ses journaux, avant de faire carrière dans le milieu scolaire. Ce fut un ami de Caterina Percoto qu'il aida entre autres, pour la publication de ses nouvelles chez l'éditeur milanais Paolo Carrara.

in discorso non mancherà di essere aggiunto agli altri regalucci come arra di un nuovo anno di pace e di prosperità. »<sup>17</sup>

Elle se tourne également vers Luigia Codemo<sup>18</sup>, avec qui elle est en contact depuis la parution de l'édition génoise de ses *Racconti*<sup>19</sup>, et qui lui fournit quelques associées à Venise<sup>20</sup>, ainsi que vers Prospero Antonini à Turin ou encore vers Marina Baroni et Francesco Dall'Ongaro à Florence. Voici ce qu'elle écrit à ce dernier à la fin de 1865 :

« Mio buon amico bisogna aiutarmi... Serravallo ha fatto stampare a Trieste settemila copie di un mio piccolo libretto e preme cavar danaro. Egli vi manderà le schede di associazione per voi per la Marina per gli amici che volessero prestarsi a farmi bene. Ma io vorrei da voi due righe di annunzio come voi solo sapete fare. »<sup>21</sup>

Nous savons en outre que l'abbé Bernardi a annoncé la parution du livre en des termes très élogieux<sup>22</sup> et qu'il envoya une lettre circulaire qui en recommandait l'acquisition « aux

<sup>17</sup> « Enfin, comme on ne trouverait pas dans l'un ou l'autre de ces volumes une lecture adaptée aux petits garçons et aux petites filles – qui font pourtant eux aussi partie de la famille –, nous avons pensé à un petit volume pour eux aussi : voici donc les *Racconti per le fanciulle* de Caterina Percoto, une collaboratrice de nos journaux que vous connaissez tous bien. Et, comme il s'agit, par cet achat, de faire un geste bénéfique envers nous-mêmes, en même temps que généreux, d'une certaine manière, envers une femme écrivain si connue et si estimée, en lui montrant combien l'on apprécie ses écrits qui sèment le bonheur dans les familles, nous pensons que, dans tous les foyers, ou du moins dans ceux où il y a des enfants, le modeste petit volume en question ne manquera pas d'être ajouté aux autres petits cadeaux en gage de paix et de prospérité pour la nouvelle année. » Extrait cité par Rossana Caira Lumetti. R. CAIRA LUMETTI, *Le umili operaie : Lettere di Giulia Codemo e Caterina Percoto*, op. cit., note 33, p. 62.

<sup>18</sup> Luigia Codemo (Treviso 1828 – Venezia 1898) fut une écrivaine issue d'une famille d'intellectuels, auteure de nouvelles et récits édifiants à fond patriotique ainsi que de pièces de théâtre. Elle passa la première partie de sa vie à voyager et rencontra les principaux écrivains italiens de l'époque, comme Alessandro Manzoni et Niccolò Tommaseo, puis s'établit à Venise après son mariage avec Carlo di Gerstenbrandt en 1851. En plus de la littérature, elle s'adonnait à la peinture qu'elle pratiquait depuis son séjour à Florence en 1838. Elle se consacra aussi à de nombreuses activités philanthropiques.

<sup>19</sup> L'écrivaine vénète écrit en effet à Caterina Percoto, dont elle a lu et apprécié certaines nouvelles dans sa jeunesse, après avoir reçu la deuxième édition des *Racconti* en tant que promotrice du périodique génois « La Donna e la Famiglia ». Voir la première lettre de la correspondance Codemo-Percoto, datée du 5 septembre 1863, in R. CAIRA LUMETTI, *Le umili operaie : Lettere di Giulia Codemo e Caterina Percoto*, op. cit., p. 47-50.

<sup>20</sup> Cf. *ibid.*, Lettera 14 (9 dicembre 1865), p. 75.

<sup>21</sup> « Mon cher ami il faut m'aider... Serravallo a fait imprimer à Trieste sept mille exemplaires d'un petit ouvrage dont je suis l'auteure et il est urgent d'en tirer de l'argent. Il vous enverra des bulletins de souscription pour vous, pour Marina, pour tous ceux qui voudraient se prêter à une bonne action envers moi. Mais je souhaiterais quelques lignes de votre main comme vous seul savez en faire pour l'annoncer. » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 4, Lettera 79. Caterina exprime aussi l'urgence de la situation et la nécessité de gagner de l'argent avec la vente du livre dans une lettre qu'elle écrit à Serravallo le 30 octobre 1865. Voir citation *supra*, chapitre 2, note 341, p. 151

<sup>22</sup> « Il Bernardi, che con tanto cuore mi ha annunziata, encomiata e perfino cantata in versi in occasione di non so quali nozze recenti, per eccesso di zelo si è pensato di mettere in istampa il luogo del mio domicilio, sicchè una pioggia di lettere, giornali e opuscoli. » « Da lettere inedite di Caterina Percoto dirette al signor Jacopo Serravallo di Trieste », in « Pagine Friulane », a. V, n. 12, 12 febbraio 1893.

directrices d'instituts d'éducation pour filles, et aux mères de famille »<sup>23</sup>. Cet appel semble avoir été entendu car Antonio Coiz écrit à notre auteure, le 17 janvier 1866<sup>24</sup> :

« Le alunne dell'Istituto Maria Adelaide in Palermo, in numero di 40, si sono associate ai vostri *Raccontini* e vi trasmettono la qui unita letterina che jeri mi spediva l'abb. Bernardi. »<sup>25</sup>

Il l'informe également qu'il a l'intention d'introduire son livre dans le *Collegio Reale delle Fanciulle* et dans d'autres instituts pour filles.

En revanche l'écrivaine frioulane refuse catégoriquement de chercher des acquéreurs à Udine : elle ne veut pas paraître importune et elle a déjà subi trop d'humiliations pour s'abaisser encore à demander à ce que l'on s'associe à son livre, confie-t-elle à Jacopo Serravallo, le 30 octobre 1865 :

« È inutile : qui in paese, già, non si buscherebbero dieci franchi ; questo importunare quelli che si conoscono, a me fa venire i rossori solo al pensarvi. Mi pare come l'obolo di S. Pietro – e benchè le mie disgrazie mi abbiano tirato adosso non so quante umiliazioni, pure questa non sono capace d'inghiottirla. »<sup>26</sup>

Heureusement pour elle, la publicité faite par ses amis est efficace et l'écrivaine se retrouve sous une « pluie de lettres, journaux et opuscules »<sup>27</sup>. À la fin de l'année 1865, elle doit courir à Udine pour faire faire son portrait afin de l'envoyer en remerciement à ces trois « inconnues qui, en échange de leurs jolis minois, veulent [son] vilain museau »<sup>28</sup> ; elle croule sous les demandes de recommandations, d'associations ou d'articles pour des journaux qu'elle énumère dans une lettre à son ami Serravallo, concluant que, « la

<sup>23</sup> « L'ab. Bernardi mi scrive accenandomi ad una circolare da lui divulgata, raccomandando alle direttrici dei collegi femminili, ed alle madri l'acquisto del Vostro libro. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/VIII, Lettera 94 (8 marzo 1866). C'est nous qui transcrivons.

<sup>24</sup> L'année n'est pas mentionnée sur la lettre conservée à la *Biblioteca Civica* d'Udine. Nous pouvons dire qu'elle date de 1866 car nous savons, grâce aux lettres de Lampugnani, que Coiz s'occupe à cette époque de vendre le livre *Dieci raccontini per fanciulle* de Caterina Percoto (que Lampugnani informe des ventes réalisées par son collaborateur) et en raison de l'intervention de Jacopo Bernardi évoquée ci-dessus.

<sup>25</sup> « Les élèves de l'Institut Maria Adelaide de Palerme, qui sont au nombre de quarante, se sont associées à vos *Raccontini* et vous transmettent la lettre ci-jointe que l'abbé Bernardi m'a envoyée hier. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/2/XIII. C'est nous qui transcrivons.

<sup>26</sup> « C'est inutile. C'est vrai, ici au village, on ne gagnerait même pas dix francs ; la seule idée d'importuner ceux que je connais me fait rougir. C'est comme l'obole de saint Pierre, me semble-t-il – et bien que mes malheurs m'aient valu de nombreuses humiliations, celle-là pourtant je ne suis pas prête à l'avalier. » « Da lettere inedite di Caterina Percoto dirette al signor Jacopo Serravallo di Trieste », in « Pagine Friulane », a. V, n. 11, 22 gennaio 1893.

<sup>27</sup> Voir *supra*, citation de la note 22, p. 203.

<sup>28</sup> « Poi tre lettere con ritratti di sconosciute che vogliono in ricambio dei loro bei visetti, il mio brutto muso... » « Da lettere inedite di Caterina Percoto dirette al signor Jacopo Serravallo di Trieste », in « Pagine Friulane », a. V, n. 12, 12 febbraio 1893, lettre de février 1866.

prochaine fois, [...] [ils] imprimeront en été et, après avoir envoyé les livres à Monsieur Lampugnani – que Dieu le protège ! – [elle] veut se retirer en grand secret sur les pics du mont Canino, où même le diable ne pourrait [la] dénicher »<sup>29</sup>.

Au début de 1866, Caterina Percoto semble ragaillardie<sup>30</sup> : son livre a du succès, ce qui lui permet sans aucun doute de payer ses créanciers, et même de faire l'acquisition d'une paire de bœufs au marché, dépensant en tout 543 lires autrichiennes<sup>31</sup>. À cela vient s'ajouter la conviction que de « grands événements » se préparent, ce qui lui redonne courage et la décide « à ne pas vouloir mourir, au moins pour les deux années à venir »<sup>32</sup>. En effet, les journaux qui n'arrivent plus, tout comme le silence de ceux qui lui parviennent, ainsi que la conscription qui semble reprendre de plus belle<sup>33</sup> ne laissent guère de doutes quant à une nouvelle guerre entre le Royaume d'Italie qui s'est allié à la Prusse (8 avril) avec l'accord de Napoléon III, et l'Empire autrichien qui, à la fin du mois d'avril, concentre des troupes en Vénétie<sup>34</sup>. Comme nous l'avons dit, les autorités impériales multiplient les conscriptions dans le Frioul, réquisitionnant tous les jeunes hommes disponibles sur le territoire<sup>35</sup>. Gustavo, un des fils de son frère Domenico, est au nombre des appelés, mais il préfère servir l'Italie et rejoindre les troupes de Garibaldi<sup>36</sup>. Une fois encore Caterina intervient, et aide le jeune homme à échapper à l'armée autrichienne, ainsi qu'elle le raconte dans son journal intime :

« Il secondo Gustavo lo liberai io dalle mani degli Austriaci. Era in un negozio a Gorizia. Piuttosto che servir l'Austria nella guerra del 1866 voleva farsi volontario di Garibaldi. Andai a Trieste, Serravallo mi cambiò in carta austriaca tutti i danari che avevo raggranellato e alla stazione di Gorizia li diedi al nipote coll'indirizzo a voce di presentarsi a

<sup>29</sup> « Un'altra volta (adesso che abbiamo cominciato già bisognerà continuare) stamperemo d'estate e, mandati i volumetti al signor Lampugnani, che Dio tenga sano, noi vogliamo ritirarci in gran secreto sui picchi di monte Canino, dove neanche il diavolo possa trovarci fuori. » *Ibidem*.

<sup>30</sup> Voici ce qu'elle écrit à Prospero Antonini en mars 1866 : « Ora sono un po' più tranquilla, cioè vedo una lontana possibilità di salvarmi. Il piccolo libretto che ho pubblicato a Trieste è stato per me come un raggio di luce. » B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/II/17, Lettera 1185.

<sup>31</sup> *Ibid.*, lettre du 3 avril 1866.

<sup>32</sup> « Siamo vicini, amico mio, a grandi avvenimenti e mi sento crescere il cuore in maniera, che ho deciso di non voler morire, almeno per questi due anni. » « Da lettere inedite di Caterina Percoto dirette al signor Jacopo Serravallo di Trieste », in « Pagine Friulane », a. V, n. 11, 22 gennaio 1893, lettre de décembre 1865.

<sup>33</sup> Caterina Percoto évoque en effet, dans une lettre à Jacopo Serravallo, la terrible situation de ces pauvres jeunes qui pensaient avoir échappé au service militaire et se voient en revanche appelés à rejoindre immédiatement l'armée impériale. Cf. « Da lettere inedite di Caterina Percoto dirette al signor Jacopo Serravallo di Trieste », in « Pagine Friulane », a. V, n. 12, 12 febbraio 1893, lettre d'avril-mai 1866.

<sup>34</sup> Cf. G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 5, *La costruzione dello stato unitario (1860-71)*, 3e éd., Milano : Feltrinelli, 1994, p. 279-282.

<sup>35</sup> Cf. G. DI CAPORACCIO, 1866. *La liberazione del Friuli*, op. cit., p. 61.

<sup>36</sup> Lorsque la troisième guerre d'indépendance éclate, le 20 juin, Garibaldi est à la tête d'un corps de 38 000 volontaires dont l'objectif est la région de Trente. Cf. G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 5, *La costruzione dello stato unitario (1860-71)*, op. cit., p. 284.

Milano a Coiz col mezzo di Lampugnani per il quale onde farlo riconoscere gli avevo dato una pagina della Ricamatrice. Lo alloggiarono lo sussidiarono finché poté arruolarsi e dopo la campagna col mezzo d'altri amici miei passò nell'esercito regolare. »<sup>37</sup>

À cause des réquisitions faites par les troupes autrichiennes à qui il faut apporter des bœufs, du foin, du grain, du vin, du bois et d'autres choses encore, la guerre risque de mettre, à nouveau, à mal l'économie de la propriété agricole de Caterina Percoto. Deux troupes de Slovaques sont stationnées à San Lorenzo di Soleschiano mais, fort heureusement, elles n'abusent pas de leur pouvoir comme cela se produit ailleurs<sup>38</sup>, et ne restent finalement que peu de temps, avant d'être remplacées par les soldats italiens de Cialdini. Le 12 août, lorsqu'est signé l'armistice de Cormons, la patriote Percoto connaît quelques moments d'angoisse en raison de l'incertitude quant aux futures frontières du Royaume d'Italie : elle se désole de savoir que son cher Frioul va être encore divisé et ne voudrait pas être à nouveau exclue de la nation italienne<sup>39</sup>. Le meilleur souvenir de cet été est sûrement, pour l'écrivaine, la belle communion régnant entre les soldats italiens venus des quatre coins de la Péninsule et les paysans frioulans, les premiers aidant les derniers à couper les foins un dimanche d'août, avant le passage en revue des troupes prévu le lendemain. Comme il était doux d'entendre les « villotte de chaque région d'Italie » qu'ils chantaient en travaillant<sup>40</sup> ! Côtayer ces soldats lui permet d'avoir un aperçu de la nation italienne et il lui est agréable d'entendre l'agrégat des différents dialectes, invention d'une nouvelle langue pour cette nation disparate :

« Ci pareva di passare in rassegna le diverse stirpi della Penisola, le quali, lì riunite nell'esercito, ci davano un'idea dell'Italia futura. E la lingua ? Guai a me se il senatore Lambruschini sapesse che io osavo trovar bello quel gergo militare inventato nell'esercito

<sup>37</sup> « Le deuxième, Gustavo, c'est moi qui l'ai libéré des mains des Autrichiens. Il était employé dans une boutique de Gorizia. Je me rendis à Trieste où Serravallo changea en monnaie autrichienne tout l'argent que j'avais pu récolter, et, à la gare de Gorizia, je le donnai à mon neveu avec la consigne de se présenter à Coiz à Milan par l'intermédiaire de Lampugnani. Afin qu'il fût reconnu de ce dernier, je lui avais donné une page de la *Ricamatrice*. Ils le logèrent et subvinrent à ses besoins jusqu'à ce qu'il puisse s'enrôler, et, après la campagne, grâce à d'autres amis il entra dans l'armée régulière. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4104/14.

<sup>38</sup> Agosto 1866. *Lettere a Marina*, in *Sotto l'Austria nel Friuli 1847-1866. Racconti per i giovinetti, per il popolo, per i soldati. Dagli scritti di Caterina Percoto*, a cura di Eugenia Levi, *op. cit.*, p. 111.

<sup>39</sup> Cf. *ibid.*, p. 113. Rappelons qu'à l'issue de la paix de Vienne, dont le traité est signé le 3 octobre 1866, le Trentin, Trieste et l'Istrie, considérés comme italiens par les membres du courant irrédent, appartiennent toujours à l'Empire autrichien.

<sup>40</sup> « Spettacolo magnifico ! Da tutti i villaggi circonvicini la gente a torme veniva ad aiutar l'opera con falci, zappe, pale e carri. Ragazze vestite a festa rastrellavano l'erba; soldati che lavoravano cantando le villotte d'ogni parte d'Italia ; ufficiali a cavallo che percorrevano lo spazio per ogni verso ; generali in carrozza venuti ad ispezionare, e poi turbi di curiosi, tra i quali anch'io ed anche il cappellano. » C. PERCOTO, *Sotto l'Austria nel Friuli...*, *op. cit.*, p. 109-110



per la necessità d'intendersi, e che mi pareva di vedere in esso quasi un'embrione di quella nuova lingua fusa, che sarà per l'Italia avvenire la sola moneta corrente ! »<sup>41</sup>

Caterina Percoto, affirme ici clairement – n'en déplaise à Raffaello Lambruschini – sa position en ce qui concerne la langue italienne, radicalement opposée à celle de l'hégémonie du toscan soutenue, entre autres, par Alessandro Manzoni<sup>42</sup>. Rappelons qu'à l'époque, la question du choix d'une langue nationale est cruciale d'autant que la loi Casati – adoptée dans le Royaume de Piémont-Sardaigne le 13 novembre 1859 puis étendue à toute l'Italie après l'unification – réforme l'organisation de l'école dont elle donne la responsabilité à l'État et instaure une obligation scolaire pour les deux premières années du cycle élémentaire. La question de la langue, qui traverse les siècles depuis Dante<sup>43</sup>, donne lieu au XIX<sup>e</sup> à des débats qui opposent d'abord les « puristes », partisans du toscan littéraire canonisé par le *Vocabolario della Crusca*, à Monti et aux « néoclassiques » qui défendent la possibilité d'ouverture de la langue littéraire aux apports extérieurs ; puis Manzoni et ses partisans, qui sont favorables au choix du « florentin parlé, vivant, populaire »<sup>44</sup> contre la thèse du linguiste Graziadio Isaia Ascoli qui défend la création d'une langue italienne ouverte aux différentes composantes culturelles de la nation et capable de répondre aux besoins d'une société moderne.

Après l'annexion du Frioul et de la Vénétie au Royaume d'Italie (21 octobre), son ami Pacifico Valussi, qui a été élu député au Parlement, lui suggère d'écrire une nouvelle sur les épisodes récents qui servirait de réponse à celles évoquant les événements de 1848 vécus par le Frioul<sup>45</sup>. Son invitation restera sans réponse, Caterina Percoto s'étant désormais spécialisée dans la littérature pour l'enfance.

En effet, si elle répond qu'elle « n'a pas eu l'opportunité de préparer quelque chose »<sup>46</sup> à la proposition de participer à la nouvelle « *Strenna veneziana* » de Giannantonio Piucco à

<sup>41</sup> « On avait l'impression de passer en revue les différentes lignées de la Péninsule qui, réunies là dans l'armée, nous donnaient une idée de la future Italie. Et la langue ? Gare à moi si le sénateur Lambruschini savait que j'osais trouver beau ce jargon militaire inventé dans l'armée en raison de la nécessité de se faire comprendre, et que j'avais l'impression d'y voir presque un embryon de la nouvelle langue fusionnée qui sera la seule monnaie courante dans l'Italie à venir. » *Ibid.*, p. 117.

<sup>42</sup> Rappelons encore une fois l'anecdote de la nouvelle *Pre-poco* que Raffaello Lambruschini avait réécrite en toscan et que Caterina Percoto se plaint de ne plus reconnaître. Voir *supra*, chapitre 2, note 544, p. 188.

<sup>43</sup> Voir l'article de Bortolo Tommaso Sozzi sur la « *Questione della Lingua* », in *Dizionario Critico della letteratura italiana*, a cura di Vittore Branca, 2e éd., Torino : U.T.E.T., 1986, vol. 2, p. 620-628, et en particulier les pages 626-628 pour le siècle qui nous intéresse.

<sup>44</sup> « Nella dimensione geografica la discussione pro o contro la toscantà e la fiorentinità si carica di *pathos* patriottico, di ragioni politiche, di sollecitudine sociale ; quest'ultima porta al finale prevalere della tesi del fiorentino parlato, vivo, popolare su quello letterario [...]. » *Ibid.*, p. 626.

<sup>45</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/5/VIII, Lettera 21 (16 décembre 1866).

<sup>46</sup> « La Percoto scrive invece ai Compilatori di non aver avuto l'opportunità di preparar qualcosa. » R. CAIRA LUMETTI, *Le umili operaie : Lettere di Giulia Codemo e Caterina Percoto*, *op. cit.*, note 43, p. 69. En effet, dans une lettre qui répond à celle de Prospero Antonini du 6 mars 1866, elle écrit : « Anche quest'anno ripetutamente invitata a scrivere per la bella *Strenna Veneziana* del Signor Piucco

laquelle collabore Luigia Codemo, elle continue à envoyer des nouvelles à Lampugnani pour son « Giornale delle Fanciulle », ce qui lui permet, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, de gagner un peu d'argent<sup>47</sup>. Il faut dire que Caterina Percoto a autant besoin de ces petits revenus complémentaires que l'éditeur milanais a besoin d'elle pour remplir les pages de son journal qu'il a du mal à vendre, en raison de la concurrence des journaux d'Edoardo Sonzogno et de Ferdinando Garbini<sup>48</sup>. Rappelons que les femmes qui écrivent sont rares à l'époque, ainsi que le souligne Patrizia Zambon<sup>49</sup>. Pour essayer de relancer les ventes du « Giornale delle Fanciulle », Alessandro Lampugnani fait appel à Felicita Morandi qui jouit d'une certaine notoriété en tant qu'éducatrice dans le Nord de l'Italie<sup>50</sup> mais dont le seul mérite, selon l'éditeur, est « d'être une réclame vivante »<sup>51</sup>. Aux écrits ennuyeux de cette dernière, il préfère nettement les brèves nouvelles de l'écrivaine frioulane<sup>52</sup> à qui il n'hésite pas à lancer des appels au secours pour pouvoir servir à ses lectrices un texte italien et nouveau au milieu du matériel recyclé et des traductions d'articles étrangers<sup>53</sup>. Il se montre toutefois compréhensif lorsque Caterina Percoto, détournée de l'écriture par ses ennuis de santé ou ses déboires économiques, ne peut y répondre favorablement. C'est ainsi que l'écrivaine se consacre dorénavant à la rédaction de récits édifiants pour enfants, et plus précisément pour les filles, « [ses] petites amies », comme elle les appelle<sup>54</sup>. Installée dans « une pièce immense avec peu d'objets et deux grandes tables en bois non poli sur lesquelles se [trouvent], avec quelques cahiers de vingt

---

non ho potuto accettare – e solo Iddio sa che razza di croce io allora strascinavo... » B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/II/17, Lettera 1185.

<sup>47</sup> On trouve, en effet, plusieurs mentions de l'argent que lui doit et lui envoie Lampugnani en règlement de ses nouvelles dans les lettres de l'éditeur écrites en 1866 et 1867. Cf. F. COCCOLO, « Il carteggio Lampugnani-Percoto », *op. cit.*, p. 162-165.

<sup>48</sup> Cf. S. FRANCHINI, *Editori, lettrici e stampa di moda...*, *op. cit.*, p. 224-225. Dans ses lettres à Caterina Percoto l'éditeur se plaint régulièrement de la baisse du nombre d'associées et des difficultés financières de ses journaux.

<sup>49</sup> « Il problema – e non è certo un problema di poco conto – è che la rivista ["La Ricamatrice"] non ha autrici, non può contare sul loro apporto. Sono poche, infatti, davvero poche le autrici di buon rilievo nel sistema delle riviste del Lombardo-Veneto negli anni cinquanta : Caterina Percoto, Erminia Fuà, Anna Mander, Giulietta Pezzi, in titolo o di ripresa, ma assai poco, Giannina Milli, qualche raro intervento (in strenna) di Luigia Codemo, o, da Firenze, di Marianna Giarrè, qualche altra sparsa firma meno nota, od occasionale ; troppo poco per le necessità. » P. ZAMBON, « Introduzione » a I. NIEVO, *Scritti giornalistici alle lettrici*, a cura di P. Zambon, Lanciano : Casa Editrice Rocco Carabba srl, 2008, p. 11. Si après l'Unité leur nombre commence à augmenter doucement, il est certain qu'elles sont encore rares dans la décennie 1860-1870.

<sup>50</sup> Cf. S. FRANCHINI, *Editori, lettrici e stampa di moda...*, *op. cit.*, p. 239.

<sup>51</sup> « Da queste ristampe sono esclusi gli scritti della S<sup>a</sup> Morandi che mi sono antipatici come è antipatica la Signora autrice, che non ha per altro merito che quello di essere una *reclame* vivente e degna di questi tempi in cui la coscienza non è di moda [...]. » F. COCCOLO, « Il carteggio Lampugnani-Percoto », *op. cit.*, Lettera 41 (20 ottobre 1867), p. 167.

<sup>52</sup> Cf. *ibid.*, Lettera 40 (21 agosto 1867), p. 166-167.

<sup>53</sup> Cf. S. FRANCHINI, *Editori, lettrici e stampa di moda...*, *op. cit.*, p. 244-245. Ces demandes se font de plus en plus fréquentes en 1868-1869.

<sup>54</sup> « La scuola di mamma Lucia era una scuola affatto singolare, e scommetto che nessuna delle mie piccole amiche, che leggono queste pagine e che avranno veduto tante scuole di città, cominciando dalle infantili e su su fino alle magistrali, se ne saprebbero formare un'idea neanche lontana. » *La scuola di campagna*, in C. PERCOTO, *Ventisei racconti*, *op. cit.*, p. 33.

pages et un encrier ordinaire, deux tas de livres de tous les formats et de toutes sortes »<sup>55</sup>, notre auteure compose *La precipitosa*, *L'orecchio*, *L'uccellino*, *Il dente di latte*, *L'orfano* ou encore *La focaccia col prosciutto* pour ne citer que les quelques titres mentionnés dans leur correspondance.

L'année 1868 débute pour Caterina avec à nouveau des « affaires très écœurantes »<sup>56</sup> à régler, ce qui explique sans doute la réédition de ses *Raccontini*<sup>57</sup>. Par ailleurs, au mois de septembre, Caterina reçoit une nouvelle demande de collaboration pour le journal florentin « *La Nuova Antologia* ». C'est Erminia Fuà Fusinato<sup>58</sup>, qu'elle ne connaît pas encore, qui se charge de la lui transmettre, au nom de Giuseppe Protonotari, dans une lettre écrite le 29 septembre<sup>59</sup>. Prospero Antonini, qui vit désormais à Florence, lui écrit également en ce sens le 23 octobre<sup>60</sup>. Caterina répond en envoyant *I due sogni*, nouvelle écrite en 1865 à l'occasion des noces Solitro-Bosio. Ainsi que le lui relate Antonini, le directeur a beaucoup aimé cette nouvelle et a décidé de la publier aussitôt, différant pour cela la publication d'un texte de Dall'Ongaro<sup>61</sup>. Il fait comprendre à son amie que c'est une belle opportunité qui se présente à elle, car il n'est pas donné à tous les écrivains d'être publiés dans cette revue et, de surcroît, on lui offre entre 100 et 120 lires par page imprimée<sup>62</sup>. Aussi l'encourage-t-il à répondre au plus vite à la demande de Protonotari qui voudrait une autre de ses nouvelles. Le 24 février 1869, Prospero Antonini l'informe que le chevalier Pavan, qui sert d'intermédiaire avec le directeur de « *La Nuova Antologia* », la presse d'envoyer quelque chose pour le prochain numéro du journal. Mais Caterina Percoto est à nouveau empêtrée dans des problèmes liés à ses biens et ne peut pas écrire, ainsi qu'elle en informe Alessandro Lampugnani, qui lui aussi attend sa contribution :

<sup>55</sup> « Era una stanza immensa con poche suppellettili e due grandi tavole non levigate sulle quali insieme a qualche quinterno di carta ed un calamaio usuale vi erano due mucchi di libri di ogni grandezza e di ogni specie. Su quelle tavole stava la biblioteca della Percoto i libri da cui aveva attinto aiuto al lavoro. » E. I. MINELLI, *Caterina Percoto, op. cit.*, p. 74.

<sup>56</sup> « Ieri sera tornata da Udine, dove ho passato più giorni per causa di affari disgustosissimi, ho trovato sul tavolo la tua del nove corrente. » Lettera a Marina Baroni (16 febbraio 1868), in T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite, op. cit.*, p. 48.

<sup>57</sup> Cf. A. CHEMELLO, « Nota bibliografica », in C. PERCOTO, *Racconti*, a cura di A. Chemello, *op. cit.*, p. LXVI.

<sup>58</sup> Erminia Fuà Fusinato (Rovigo, 1834 – Roma, 1876) fut une patriote, une poétesse, une écrivaine et une éducatrice. Née dans une famille juive, elle se convertit au catholicisme pour épouser le poète Arnaldo Fusinato. Ce dernier l'adressa à Lampugnani dans les revues duquel elle publia ses premières poésies. Entre 1862 à 1864, elle joua un rôle important dans les relations entre les comités patriotiques vénètes et le comité central de Turin. À Florence, où elle émigra avec son mari en 1864, elle collabora à de nombreuses revues féminines et s'occupa de la parution des *Confessioni* de Nievo chez Le Monnier. En 1871, alors que la famille Fusinato connaissait des difficultés économiques, Cesare Correnti la nomma inspectrice des instituts pour filles en Ombrie, à Naples, à Rome et dans sa province. Installée dans la nouvelle capitale du Royaume, elle consacra la fin de sa vie à l'éducation des jeunes filles.

<sup>59</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/3, Lettera 1.

<sup>60</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/VIII, Lettera 97.

<sup>61</sup> Cf. *ibid.*, Lettera 99 (13 décembre 1868).

<sup>62</sup> Cf. *ibid.*, Lettera 98 (14 novembre 1868).

« Per Lei avevo cominciato una novellina. Non la potrò finire per causa d'avermi dovuto occupare di tutt'altro. S'immagini che fra le tante mie disgrazie c'è anche quella di possedere un molino. L'affittuale per non aver modo a pagare la tassa me lo lasciò chiudere. Malata, sola con mille altri fastidi ho dovuto correre da avvocati da impiegati ecc. E finora senza frutto. È un anno che ho promesso alla Nuova Antologia un articolo e per causa di quest'impicci mi sono trovata impotente a soddisfare ma subito che avrò un momento di calma scrivo prima per Lei e poi pel Signor Protonotari e niente per Genova né per il Passatempo di Torino né per l'album della Cairoli né per il Signor Molmenti di Venezia né per nessuno per nessun altro. Ella poi si ricorda che mi ha fatto torto a sospettarmi perché sono e sarò sempre... »<sup>63</sup>

Il s'agit d'une réponse à une brève missive de l'éditeur milanais qui, face à son silence, l'accuse, le 17 janvier 1870, de l'avoir abandonné au profit du journal génois « La Donna e la Famiglia »<sup>64</sup>. Il semble que Caterina ait reçu d'autres demandes de collaboration de la part de différents journaux qu'elle évoque dans cette lettre, ce qui montre qu'elle constitue alors une référence dans le journalisme italien et que ses textes sont toujours recherchés. En évoquant toutes ces collaborations possibles, l'écrivaine friulane fait remarquer à Lampugnani la place privilégiée qu'il occupe, ce qui met en relief l'offense qu'il lui a faite en la soupçonnant de l'avoir abandonné au profit de « La Donna e la Famiglia ».

L'écrivaine friulane a bien essayé de satisfaire aux demandes de Lampugnani et de Protonotari : elle a commencé à rédiger des textes, mais elle n'a pu achever la petite nouvelle qu'elle comptait envoyer à Milan, et elle a détruit celles qu'elle avait écrites pour la « Nuova Antologia », les jugeant indignes du journal<sup>65</sup>. Elle sent qu'elle vieillit et que son imagination se tarit. Elle essaie de poursuivre ses mémoires avec l'épisode de « [son] premier et [son] dernier amour »<sup>66</sup>, celui qui l'a marquée à jamais, mais elle n'est apparemment pas prête à dévoiler son secret. En effet, si elle évoque ce projet avec Protonotari et lui en donne le titre, elle ne lui enverra finalement pas ces pages, comme le

<sup>63</sup> « J'avais commencé pour vous une petite nouvelle. Je ne pourrai pas la finir car j'ai dû m'occuper de toute autre chose. Figurez-vous que parmi mes malheurs il y a aussi celui de posséder un moulin. La personne qui le loue n'ayant pu payer la taxe, il a été fermé. Malade, devant me débattre seule avec mille autres ennuis, j'ai dû courir chez des avocats, chez des employés, etc., ceci sans le moindre résultat jusqu'à présent. Cela fait un an que j'ai promis un article à la Nuova Antologia et, à cause de ces tracas, je n'ai pu y satisfaire. Mais, à peine aurai-je un moment de calme, j'écrirai, d'abord pour vous, puis pour Monsieur Protonotari, et rien pour Gênes, ni pour le Passatempo de Turin, ni pour l'album de Madame Cairoli, ni pour Monsieur Molmenti de Venise, ni pour personne d'autre. Et puis rappelez-vous que vous m'avez fait du tort en me soupçonnant parce que je suis et je serai toujours... » F. COCCOLO, « Il carteggio Lampugnani-Percoto », *op. cit.*, Lettera 62, p. 176-177.

<sup>64</sup> Cf. *ibid.*, Lettera 52, p. 172. Adelaide Cairoli (1806-1871) est considérée, avec Maria Mazzini, la mère de Giuseppe, comme l'emblème de la mère italienne ayant transmis à ses fils l'amour de la patrie.

<sup>65</sup> « Sono assai dolente che Ella abbia distrutto alcuni dei suoi lavori, destinati pel mio *Giornale* : forse la soverchia sua modestia fece velo al giudizio : se io gli avessi letti, vi avrei certo trovato quei pregî che non mancarono mai nei suoi scritti. » Lettera di G. Protonotari a Caterina Percoto (12 gennaio 1870), in E. I. MINELLI, *Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 148.

<sup>66</sup> « Cominci intanto dal mandarmi quelle poche pagine della sua futura Biografia, intitolata : "*Il mio primo, e il mio ultimo amore*" con facoltà di pubblicarle nell'*Antologia*, rimettendosi pienamente in me sulla convenienza o no d'inserirle, assicurandola fin d'ora che non solo giudicherò questo suo lavoro dal punto di vista del decoro del Giornale ma anche secondo i riguardi dovuti al di Lei nome, e tutto ciò colla massima segretezza. » *Ibid.*, p. 149.

note Elena Isabella Minelli. Il semble que, en 1870, Caterina ait alors définitivement – ou presque – renoncé à écrire.

Nous ignorons si elle envoie encore des nouvelles à Alessandro Lampugnani après cette année, au cours de laquelle l'éditeur milanais publie un recueil de ses nouvelles pour enfants<sup>67</sup>, car leur correspondance qui nous est parvenue ne contient qu'une seule autre lettre après celles de janvier 1870 : celle du 2 août 1875 par laquelle l'éditeur l'informe qu'il a cédé ses journaux à Sonzogno<sup>68</sup>. Mais nous savons que, quand Angelo De Gubernatis lui propose d'écrire pour la « Rivista europea » dont il est le directeur depuis 1869, Caterina lui répond :

« Non posso prometterle di scrivere per la Rivista, com'Ella gentilmente me ne fa invito. *Da gran tempo io non scrivo più per il pubblico*. Talora a dir vero me ne sorge il desiderio e mi propongo a trattar la penna, ma son velleità, che le sofferenze fisiche vanno sempre più paralizzando. Certo, che se questo mi riuscisse, sarei ben lieta di approfittare della sua gentile proposta. »<sup>69</sup>

En effet, elle n'écrit guère plus, à notre connaissance, que pour gratifier quelques amis à l'occasion d'un mariage dans leur famille, faisant don pour l'occasion d'un texte à faire figurer dans le livret de noces – et notons qu'il s'agit là de textes publiés en nombre limité et destinés à rester dans la sphère du privé<sup>70</sup>. C'est ainsi qu'elle propose encore en 1881, *La matrigna*, et en 1884, *Chi era Roberto*<sup>71</sup>, *Le fuiazze de Madonna* et, pour honorer son ami et bienfaiteur Jacopo Serravallo à l'occasion des noces de son fils Vittorio avec la comtesse Virginia Concino, *I fumi di Norina*. Cette nouvelle constitue une exception par rapport à ce que nous venons de dire puisqu'elle est publiée, avec une dédicace, par Paolo Carrara à

<sup>67</sup> Il s'agit du livre « *Nuovi Raccontini / di / Caterina Percoto* » (1870) qui reprend des nouvelles presque toutes parues dans le « Giornale delle Fanciulle ». Cf. A. CHEMELLO, « Nota bibliografica », in C. PERCOTO, *Racconti*, a cura di A. Chemello, *op. cit.*, p. LXVI.

<sup>68</sup> F. COCCOLO, « Il carteggio Lampugnani-Percoto », *op. cit.*, Lettera 53, p. 172.

<sup>69</sup> « Je ne peux pas vous promettre d'écrire pour la Rivista comme vous m'y invitez si gentiment. *Depuis longtemps je n'écris plus pour le public*. Pour tout vous dire, il m'en vient parfois le désir et je me propose alors de reprendre ma plume, mais ce ne sont que des vellétés que mes souffrances physiques finissent toujours par paralyser. Il est certain que si je parvenais à écrire, je serais bien heureuse de profiter de votre gentille proposition. » « Carteggio inedito di Caterina Percoto », a cura di Gianfranco D'Aronco, *op. cit.*, p. 197. C'est nous qui soulignons. La lettre n'a pas de date mais Gianfranco D'Aronco estime qu'elle est de 1874 car il y est question des lettres de Dall'Ongaro, que lui a demandées Angelo De Gubernatis pour son ouvrage *Francesco Dall'Ongaro e il suo epistolario scelto* paru en 1875 à Florence.

<sup>70</sup> La seule exception est *I fumi di Norina* dont la publication par l'éditeur Paolo Carrara le destine à être vendu à un large public.

<sup>71</sup> Il semble que cette nouvelle soit initialement un extrait d'un roman intitulé *L'emigrazione in Friuli* que Caterina Percoto projetait d'écrire et qui devait comporter 20 chapitres. En effet, dans les archives Percoto de la bibliothèque d'Udine, on trouve une feuille avec le plan prévu ainsi que quelques notes sur les questions autour de l'émigration à développer dedans (les causes, le jugement à porter sur le phénomène, les solutions à proposer). Or sur cette même feuille figurent des notes sur le mot « berbero » que l'on retrouve dans la nouvelle. Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4104/15 et C. PERCOTO, « Chi era Roberto », in *Nozze Braida-De Chantal*, Udine : Tip. Patronato, 1884, p. 10.

Milan. En 1878, Caterina Percoto, aidée en cela par Antonio Coiz<sup>72</sup>, a commencé à publier des recueils de ses nouvelles chez cet éditeur spécialisé dans les livres d'instruction et d'éducation. Il semble que l'intention ait été de publier l'*opera omnia* de l'écrivaine en italien. Il y eut d'abord *Ventisei racconti vecchi e nuovi* (1878), regroupant les nouvelles pour enfants ; puis *Novelle scelte* en deux volumes (1880), une sélection de nouvelles de l'édition génoise avec un inédit : *Il pianto di Venezia nel 1859* ; et enfin, *Novelle popolari edite e inedite* (1883), recueil contenant les autres nouvelles de l'édition génoise, à l'exclusion des traductions, des textes en frioulan et de *Una pagina del giornale della zia*, et avec l'ajout des nouvelles suivantes : *I due sogni*, *La nuora*, *L'uccellatore*, *Il contrabbando*, *La matrigna*, *La venezianina* et la version italienne de *La mugnaja*. Signalons qu'un volume intitulé *Quindici nuovi raccontini : libro di lettura e di premio* sera publié à titre posthume en 1888.

Si la multiplication des recueils de nouvelles publiés dans cette dernière période de sa vie est une manière pour l'auteure de remédier aux éditions précédentes dont elle n'était pas satisfaite, elle est surtout, à notre avis, un moyen pour cette dernière d'avoir des rentrées d'argent supplémentaires. Dans tous les cas, elle confirme le succès que connaissait l'écrivaine frioulane à l'époque, un succès sans doute accru par la reconnaissance officielle de ses compétences dans le domaine de l'éducation.

## **B - Une reconnaissance officielle dans le monde de l'éducation**

Dans cette partie, il s'agit de montrer que Caterina Percoto a acquis, grâce à ses écrits, une certaine autorité en matière de pédagogie et d'éducation.

Au cours de sa carrière littéraire, l'écrivaine frioulane s'est liée d'amitié ou s'est fait connaître d'intellectuels qui ont ensuite été amenés à jouer un rôle politique dans l'Italie unifiée, en tant que députés, sénateurs ou encore ministre<sup>73</sup>, ce qui va lui permettre d'obtenir la gratitude de l'État. Ainsi, en 1868, le conseil de l'Ordre du Mérite de Savoie, sur proposition de Gino Capponi et de Cesare Cantù, décide à l'unanimité de lui accorder, comme à la poétesse Giannina Milli (1825-1888), une rente annuelle de cinq cents lires<sup>74</sup>.

---

<sup>72</sup> Cf. les lettres d'Antonio Coiz à Caterina Percoto conservées à la bibliothèque d'Udine. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/2/XI et Ms 4108/2/XII.

<sup>73</sup> Citons par exemple Pacifico Valussi ou Carlo Tenca pour les députés, Gino Capponi ou Raffaello Lambruschini pour les sénateurs. Quant au ministre, nous pensons essentiellement à Cesare Correnti dont nous allons voir le rôle qu'il a joué dans la vie de Caterina Percoto.

<sup>74</sup> Niccolò Tommaseo, le 31 juillet, et Gino Capponi, le 2 septembre, lui écrivent tous deux pour l'en informer. Cf. E. I. MINELLI, *Caterina Percoto, op. cit.*, p. 91 et p. 106.

Mais c'est surtout de la part des institutions liées à l'instruction et à l'éducation que Caterina Percoto obtient une certaine reconnaissance officielle. En effet, « le XIX<sup>e</sup> siècle est un siècle pédagogue qui prend conscience du pouvoir de l'éducation, du rôle de la famille et de celui des mères en particulier pour la petite enfance »<sup>75</sup>. Or, notre auteure aborde ces thématiques dans ses nouvelles – qui deviennent des textes pour l'école<sup>76</sup> –, et publie dans des journaux qui s'intéressent à ces questions. Nous savons, en outre, que le fait d'élever ses neveux pendant quelques années lui a permis de réfléchir aux problèmes pédagogiques et qu'elle a publié dans « *L'Istitutore* », puis dans « *La Ricamatrice* », une série de lettres sur le sujet : ce sont celles qui composent le *Giornale di mia zia*. C'est pourquoi Caterina Percoto devient une référence dans le milieu scolaire de l'époque.

Ainsi, en février 1866, reçoit-elle la visite de deux éminents Udinois, le comte di Toppo et le docteur Luigi Pecile qui voudraient qu'elle demandât conseil à Raffaello Lambruschini au sujet de l'orientation à donner à un futur institut pour filles, sachant qu'elle était en relation avec celui-ci<sup>77</sup>. En novembre 1868, Erminia Fuà, autre éducatrice de renom, l'informe que le député Brunetti aimerait avoir son avis à propos d'un collège qu'il souhaite fonder à Lecce<sup>78</sup>. Nous savons que Caterina lui a répondu en exprimant son point de vue au sujet des personnes qui devraient être chargées de l'éducation des filles. Elle pense que si l'éducation donnée par les religieuses est catastrophique pour l'avenir de leurs élèves, les femmes de lettres ne feraient pas de meilleures éducatrices que celles-là. L'idéal, selon elle, est de confier les jeunes filles à « une brave maîtresse de maison qui saura [les] élever comme ses propres filles et les habituer peu à peu à la vie à laquelle elles [sont] destinées ».<sup>79</sup>

Quelques années plus tard, Erminia Fuà l'incite encore à donner son avis quant aux réformes que le gouvernement doit faire au sujet de l'éducation et de l'instruction des

<sup>75</sup> G. DUBY, M. PERROT, *Histoire des femmes en Occident, Le XIX<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 120.

<sup>76</sup> Rappelons que, en 1865, les élèves de l'Institut Maria Adelaide de Palerme font une commande groupée de *Dieci raccontini per fanciulle*. Voir *supra*, p. 204. En outre, nous savons, grâce à Prospero Antonini, que la première édition des *Racconti* avait déjà été adoptée comme livre de textes dans un institut privé de Turin, en même temps qu'un livre de nouvelles de Pietro Thouar, célèbre auteur de récits destinés au milieu scolaire. Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/VI, Lettera 70 (18 febbraio 1861).

<sup>77</sup> F. BACCHETTI, « Da carteggi editi ed inediti : Caterina Percoto, direttrice mancata dell'Uccellis », op. cit., p. 6.

<sup>78</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/3, Lettera 4 (11 novembre 1868).

<sup>79</sup> « Vorrei persuadere [l'onorevole Signor B.] che invece d'una letterata qualunque scegliesse una buona e brava donna di casa atta a tirar su le sue ragazzine come tante sue figlie avvezate un po' alla volta alla vita a cui saranno in seguito destinate, insomma vorrei un'educazione tutta prosa... » C. PERCOTO, « Pensieri », in *Nozze Serravalle-de Concina*, op. cit., p. 22-24. Dans la lettre suivante, Erminia Fuà exprime le besoin de nuancer l'opinion de Caterina Percoto au sujet des femmes de lettres. Cette lettre a été publiée par Elena Isabella Minelli. Cf. E. I. MINELLI, *Caterina Percoto*, op. cit., p. 144-147. Signalons que la date ne mentionne que le jour et le mois (13 décembre), mais nous pouvons dire que l'année est 1868 car elle fait indubitablement suite à une réponse à la lettre précédemment citée.

filles<sup>80</sup>. Mais Caterina Percoto n'a pas seulement un rôle consultatif, et, bientôt, elle reçoit différentes propositions pour jouer un rôle actif dans le système scolaire.

Ainsi, le 27 avril 1867, Giacomo Zanella lui écrit au nom du conseil municipal de Padoue pour lui demander si elle accepterait de devenir inspectrice générale des quinze écoles pour filles que la commune veut ouvrir – elle devrait résider à Padoue, sans obligation d'enseigner, et toucherait un salaire de 2000 liras par an<sup>81</sup>. Nous n'avons pas connaissance de sa réponse dont on peut dire cependant qu'elle fut négative. Signalons que, la même année, Caterina Percoto adhère à la société de secours mutuel ouvrière qui vient d'être fondée à Udine<sup>82</sup>.

L'année suivante, on lui propose de devenir directrice du futur institut pour filles d'Udine. En effet, après l'annexion du Frioul au Royaume d'Italie, la municipalité de la ville récupère les locaux du couvent Santa Chiara qui doit devenir une école pour filles, le collège Uccellis. À côté de la rédaction des statuts de l'établissement se pose alors la question du choix de la directrice. Niccolò Tommaseo, qui, à l'époque, fait partie du Ministère de l'Instruction Publique dirigé par le commandeur Domenico Berti, suggère le nom de Caterina Percoto que le Ministre approuve, car il avait autrefois apprécié les lettres de l'écrivaine au sujet de l'éducation de ses neveux publiées dans son journal « L'Istitutore ». C'est ainsi que, le 31 juillet 1868, l'intellectuel dalmate lui écrit pour lui proposer le poste de directrice du futur collège Uccellis<sup>83</sup>. Comme il en fait part à Marina Baroni, qu'il a chargée de transmettre la nouvelle à l'intéressée, il y voit un très bon moyen de sortir leur amie de « ce chaos de misères qui lui ravagent inutilement l'âme et le corps »<sup>84</sup>. Pour la convaincre, il avance les arguments suivants : elle pourra y placer sa nièce Vittoria, qui, après avoir étudié à Florence dans l'institut dirigé par Gino Capponi, puis à Lucques à l'école normale, a obtenu le diplôme de maîtresse élémentaire<sup>85</sup> ; elle sera logée, nourrie et touchera un salaire de 1500 liras par an ; enfin, ce sera avant tout pour elle l'occasion d'être utile à son Frioul bien-aimé. Malgré tous ces arguments, et bien qu'une telle proposition la séduise et l'honore, Caterina refuse l'offre car elle ne se sent plus ni la force ni les compétences – elle qui a dû abandonner ses études – d'affronter une telle mission. En effet, habituée à présent à mener une existence solitaire et difficile, elle ne

<sup>80</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/3, Lettera 7 (12 septembre 1872).

<sup>81</sup> Cf. E. I. MINELLI, *Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 147-148.

<sup>82</sup> Cf. F. BACCHETTI, « Caterina Percoto nella pedagogia italiana dell'Ottocento », in *Caterina Percoto cent'anni dopo*, *op. cit.*, p. 133-134.

<sup>83</sup> Cf. E. I. MINELLI, *Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 91. Nous renvoyons le lecteur à l'article de Flavia Bacchetti, déjà cité, pour plus de détails sur cet épisode de la vie de Caterina Percoto.

<sup>84</sup> « Oh se si potesse togliere la nostra amica da quel caos di miserie che le sciupano anima e corpo senza alcun pro ? » Lettre de Niccolò Tommaseo à Marina Baroni (31 juillet 1868) citée par Flavia Bacchetti. Cf. F. BACCHETTI, « Da carteggi editi ed inediti : Caterina Percoto, direttrice mancata dell'Uccellis », *op. cit.*, p. 8.

<sup>85</sup> Cf. *ibid.*, note (3), p. 12. La chercheuse nous apprend que, en 1870, Vittoria a effectivement participé au concours pour obtenir un poste mais sans succès.



pourrait plus retourner dans « la société dite civilisée », ainsi qu'elle l'explique à son amie florentine :

« Ma come si fa adesso a trasportarmi a una tutt'altra vita dopo che ho abbandonato gli studi e vivo qui fuori del mondo occupata di viti di bachi di campi di bestiame ? E poi con che salute ? Gli è vero che dopo due anni affatico a trovar modo di pagar tanti debiti ch'io non ho fatti ci ho scoperto in me una robustezza singolare che mi fa affrontare coraggiosamente e soli ardenti e piogge e veglie e disaggi d'ogni sorte ma più no la vita pulita della società sì detta civile... »<sup>86</sup>

Et elle résume ainsi la situation à Niccolò Tommaseo pour lui justifier son refus :

« la Caterina di una volta è morta, e [...] quella di adesso, mi pare che avrebbe assai miglior attitudine a dirigere una *Bigattiera*, che no, coi tempi che corrono, un'istituto per ragazze. »<sup>87</sup>

Ces extraits de lettres expriment le regret et la résignation de notre auteure qui, rappelons-le, vit alors encore un de ces moments angoissants où l'urgence des problèmes liés à ses terres prend le pas sur toute autre chose<sup>88</sup>. Il semble y avoir également de sa part une réticence à devoir fréquenter la bonne société udinaise, qu'elle a quittée depuis si longtemps, bien qu'elle ait gardé contact avec certains de ses membres, et aux usages de laquelle elle ne saurait sans doute plus se plier. Mais l'abattement de Caterina et sa décision de se résigner à une vie laborieuse et misérable ne sont que passagers – l'été 1868 devant correspondre à un moment de grande dépression pour elle – puisque, en mai 1871, elle accepte, contre toute attente, la proposition de Cesare Correnti, devenu à son tour Ministre de l'Instruction Publique, de devenir Inspectrice des instituts d'éducation pour filles des provinces de Vénétie<sup>89</sup>.

<sup>86</sup> « Mais comment faire maintenant pour changer complètement de vie après que j'ai abandonné mes études et que je vis à présent en dehors du monde, m'occupant de vignes, de vers à soie, de champs et de bétail ? Et puis avec quelle santé ? Il est vrai qu'après deux années à me fatiguer à trouver un moyen de payer des dettes que je n'ai pas contractées, j'ai découvert en moi une vigueur particulière qui me fait affronter courageusement le soleil brûlant, la pluie, les veilles et toutes sortes d'autres désagréments. Mais je n'ai plus l'habitude de la vie bien lisse de la société dite civilisée. » Lettre à Marina Baroni (sans date, mais antérieure à celle mentionnée ci-dessous), citée par Flavia Bacchetti, *ibid.*, p. 10.

<sup>87</sup> « La Caterina d'autrefois est morte, et [...] il me semble qu'avec les temps qui courent, celle d'aujourd'hui aurait une bien meilleure aptitude à diriger une *Magnanerie* qu'un institut pour filles. » Lettre à Niccolò Tommaseo (9 agosto 1868), citée par Flavia Bacchetti, *ibidem*.

<sup>88</sup> Voir *supra*, p. 209.

<sup>89</sup> Flavia Bacchetti, qui a consulté les archives du Ministère de l'Instruction publique à Rome, et en particulier les dossiers des Inspectrices, dont celui de Caterina Percoto, a écrit un article à ce sujet dont nous reprenons les principales informations, sauf indication contraire. Nous renvoyons à cet article pour de plus amples détails sur les faits et le contexte dans lequel s'inscrit cette nomination. Cf. F. BACCHETTI, « Inediti percotiani : il fascicolo dell'ispettrice Caterina Percoto », in « La Panarie », a. XIV, n. 52/53, settembre 1981, p. 13-27.

Elle semble en effet d'humeur plus gaie lorsqu'elle écrit à Jacopo Serravallo pour l'informer de cette nouvelle : « Je serai bientôt Madame l'Inspectrice ! Il faudra que je redresse mon esprit et que je pense un peu à la génération à venir »<sup>90</sup>. Et elle renoue avec son ancien péché de vanité lorsqu'elle reçoit la lettre de nomination de Correnti, pleine de phrases tellement flatteuses à son encontre, qu'elle la « fait pleurer d'émotion »<sup>91</sup> :

« M'è venuta la lettera di nomina. Il Ministro Correnti si lascia andare a frasi così seducenti pel mio amor proprio che, vi confesso, mi trovai ampiamente compensata di tutto quel po' di bene che posso aver fatto colla penna. Mi dispiace di non potervela mandare; ma è un letterone a dimensioni troppo maiuscole... »<sup>92</sup>

En 1871, elle est invitée à Rome par le Ministre pour l'ouverture de la première session parlementaire dans la nouvelle – et définitive – capitale du Royaume : « le 27 novembre fut le plus beau jour de ma vie », écrit-elle à son retour de la capitale à Jacopo Serravallo, « parce que je vis, réalisés, les rêves les plus poétiques de ma jeunesse »<sup>93</sup>. Elle y reste dix-huit jours et y rencontre ses collègues inspectrices, dont Erminia Fuà Fusinato et Giannina Milli, ainsi que Cesare Correnti qui leur donne ses directives et leur recommande en particulier la lecture du livre de John Stuart Mill, *The subjection of women*, paru en 1869, dans lequel le philosophe britannique défend la cause de l'émancipation des femmes. Erminia Fuà a laissé un témoignage de cette rencontre dans son journal :

« Conobbi anche di persona la Percoto, donna semplice, quasi direi primitiva, – ma quanta intelligenza quanto cuore ! – si andò insieme dal ministro che ci aveva fissato un'ora per parlarci. »<sup>94</sup>

<sup>90</sup> « E fra breve sarò la signora Ispettrice! Bisognerà risollevar l'animo e pensare un po' alla generazione ventura. » « Da lettere inedite di Caterina Percoto dirette al signor Jacopo Serravallo di Trieste », in « Pagine Friulane », a. V, n. 12, 12 febbraio 1893, lettre du 22 avril 1871.

<sup>91</sup> « Chi mi avrebbe detto in quel giorno che il Correnti Ministro di quel Regno d'Italia a cui erano rivolte tutte le nostre aspirazioni avesse dovuto scrivere a me una lettera così lusinghiera. Una lettera che mi fa piangere per la commozione e che certo non avrei saputo immaginare neanche nei miei sogni più vanitosi ? » Lettre à Prospero Antonini du 16 mai 1871, B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/1, Lettera 13. Caterina Percoto évoque ses sentiments à l'arrivée de la lettre de nomination et lui manifeste son désir de recevoir ses conseils ainsi que ceux de Federico Bujatti – qui lui avait transmis la proposition du Ministre – afin d'être à la hauteur de l'honneur qu'on lui a fait en lui confiant cette tâche.

<sup>92</sup> « La lettre de nomination est arrivée. Le Ministre Correnti se laisse aller à des phrases si séduisantes pour mon amour propre que, je vous l'avoue, je me trouvai largement récompensée de tout le peu de bien que j'ai pu faire avec ma plume. Je regrette de ne pas pouvoir vous l'envoyer, mais il s'agit d'une grosse lettre aux dimensions bien trop importantes... » *Ibid.*, lettre du 10 mai 1871.

<sup>93</sup> « Il giorno 27 novembre fu il più bello della mia vita, perché vidi avverati i sogni poetici della mia giovinezza. » « Da lettere inedite di Caterina Percoto dirette al signor Jacopo Serravallo di Trieste », in « Pagine Friulane », a. V, n. 12, 12 febbraio 1893, lettre du 3 décembre 1871.

<sup>94</sup> P.G. MOLMENTI, *Erminia Fuà Fusinato e i suoi ricordi*, Milano : Treves, 1878, p. 57.

Pendant un an, à la suite de cette nomination, Caterina Percoto, secondée par sa nièce Vittoria, qui est revenue à San Lorenzo où elle est maîtresse d'école, sillonne le Frioul et la Vénétie : elles se rendent à Udine, Venise, Belluno, Padoue, ou encore à Trévise, où Luigia Codemo fournit à son amie des informations utiles sur les différents établissements<sup>95</sup>. Au cours de ses visites de jardins d'enfants, d'écoles élémentaires et magistrales, mais aussi d'orphelinats et autres instituts de charité, elle établit soigneusement la liste de ses dépenses pour que le Ministère lui rembourse ses frais et prend de nombreuses notes afin de rédiger les rapports à envoyer au Ministre<sup>96</sup>. Cette dernière activité est pour elle source d'angoisse étant donné qu'elle n'est pas habituée aux papiers officiels, comme en témoigne la lettre qu'elle écrit le 17 août 1871 à Jacopo Serravallo et où elle lui confie que « le rapport au Ministère [lui] cause de très graves inquiétudes » et qu'elle « [s'] effraie de cette épreuve »<sup>97</sup>. Caterina Percoto s'enquiert par exemple des livres de lecture et des sujets de rédaction proposés aux élèves, ainsi que des différents travaux qu'on leur apprend à faire. Elle évoque l'état des locaux et la qualité de la nourriture. Elle s'intéresse à la différence d'éducation et d'instruction reçues par les filles en fonction de leur classe sociale. Elle relève ainsi que dans les familles patriciennes, on privilégie encore les couvents où les filles ne sont malheureusement absolument pas préparées à leur futur rôle au sein de la famille et de la société et dont elles ressortent sans aucune expérience du monde<sup>98</sup> ; et elle dénonce le fait que, souvent, l'on apprenne aux filles pauvres uniquement à devenir servantes, sans nullement se soucier de leur donner une instruction de base. Dans la province de Belluno, Caterina se réjouit de voir que les hommes et les femmes des classes les plus pauvres n'hésitent pas à fréquenter les cours du soir malgré une journée de dur labeur. À Venise, elle est complètement séduite par les méthodes de Fröbel que Laura Goretti Veruda applique dans son jardin d'enfants, et par les histoires et chansons pour enfants de celui-ci. Comme Caterina déplore que ses propositions de réformes ne

<sup>95</sup> Cf. R. CAIRA LUMETTI, *Le umili operaie : Lettere di Giulia Codemo e Caterina Percoto*, op. cit., Lettera 21 (30 settembre 1871), p. 85.

<sup>96</sup> On peut consulter ces notes regroupées dans l'un des manuscrits des archives Percoto de la Bibliothèque d'Udine. La documentation est abondante, le manuscrit ne comptant pas moins de 67 morceaux (lettres, comptes-rendus, notes, calendriers des visites, etc.). Mais il s'agit souvent de documents fragmentaires et désordonnés qu'il conviendrait d'étudier de manière approfondie et rigoureuse pour établir la liste des établissements scolaires visités et le calendrier des inspections, et se faire une idée plus précise des idées en matière d'éducation et de pédagogie de l'écrivaine frioulane. Nous les avons parcourus rapidement et donnons un bref aperçu de leur contenu ci-dessous. Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4104/7.

<sup>97</sup> « Anche la relazione al Ministero mi da gravissimo pensiero. [...] D'altronde la sua lettera parla chiaro e io mi sgomento nella prova. » Lettre citée par Flavia Bacchetti, in F. BACCHETTI, « Inediti percotiani : il fascicolo dell'ispettrice Caterina Percoto », op. cit., p. 22.

<sup>98</sup> Si Caterina Percoto critique la clôture, phénomène qu'elle a déjà largement dénoncé dans ses textes, Flavia Bacchetti remarque qu'elle a toutefois une position modérée quant au fait d'exclure complètement les membres du clergé du système scolaire, voyant pour eux dans l'enseignement, une façon d'être utiles à la société. Cf. F. BACCHETTI, « Da carteggi editi ed inediti : Caterina Percoto, direttrice mancata dell'Uccellis », op. cit., p. 11.

soient pas suivies, elle propose justement qu'en son absence, cette dernière se charge de les faire adopter là-bas. Mais elle se plaint aussi des difficultés rencontrées pour visiter certains instituts et du mauvais accueil qu'on lui réserve – elle cite en particulier, à plusieurs reprises, les sœurs salésiennes de Venise. Il faut dire qu'au besoin, elle n'hésite pas à critiquer les méthodes et à dénoncer l'incompétence des éducatrices et les carences éducatives. Cette franchise lui a probablement valu quelques inimitiés dont Caterina était consciente puisqu'elle écrit à Erminia Fuà Fusinato : « ... a Venezia dopo le mie relazioni al Ministero le quali ebbero una indebita pubblicità Credo che il mio nome non possa riuscir gradito »<sup>99</sup>. Flavia Bacchetti y voit l'une des raisons pour lesquelles, après le remplacement de Correnti au Ministère de l'Instruction Publique, Caterina Percoto ne fut plus sollicitée pour faire des inspections<sup>100</sup>. Il semble cependant qu'elle n'ait pas été la seule à avoir été évincée, car dans une lettre qu'elle lui écrit le 25 septembre 1873, Erminia Fuà se plaint du fait que leur travail d'inspectrice n'ait servi à rien, et de l'ingratitude du ministère qui ne les a même pas remerciées<sup>101</sup>. Le bilan de son action à Venise fut cependant plutôt positif si l'on en croit ce que dit Laura Goretti Veruda à Carlo Tenca<sup>102</sup>.

Ainsi que le craignaient ses plus proches amis quand ils surent qu'elle avait accepté la proposition de Correnti, ses nombreuses pérégrinations, à l'occasion de ces inspections, ont probablement fatigué Caterina<sup>103</sup>. Aussi, quand le Huitième Congrès pédagogique italien est organisé à Venise en 1872, doit-elle décliner, à son grand regret, la « très cordiale invitation de la méritante Présidence du Comité Promoteur »<sup>104</sup> à y participer.

En 1875, son vieil ami Carlo Tenca lui écrit le 27 mars pour lui rapporter que le Ministre de l'Instruction Publique, Ruggiero Bonghi, a créé quatre postes d'Inspectrices

<sup>99</sup> Lettre citée par Flavia Bacchetti, in F. BACCHETTI, « Inediti percotiani : il fascicolo dell'ispettrice Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 24.

<sup>100</sup> Cf. *ibidem*.

<sup>101</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/3, Lettera 8.

<sup>102</sup> Ce dernier lui écrit en effet le 17 janvier 1874 : « La signora Veruda mi parlò a lungo della peregrinazione che avete fatto insieme con lei e del molto di bene ottenuto nelle scuole, alle quali si estese la vostra ispezione. » *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>103</sup> C'est Caterina Percoto qui le rapporte à Prospero Antonini dans une lettre qu'elle lui écrit le 17 août 1871 : « Dopo alcune visite fatte a Udine pensai di partire per Venezia. Causa di questa mia risoluzione si fu l'essermi accorta che i miei più cari e stimati amici i quali conoscono le mie forze così fisiche come morali si sgomentavano dell'incarico che avevo assunto. » Lettre citée par Flavia Bacchetti, in F. BACCHETTI, « Inediti percotiani : il fascicolo dell'ispettrice Caterina Percoto », *op. cit.*, note (29), p. 27.

<sup>104</sup> « Quel caro libretto così elegantemente rilegato a dono della sua benevolenza, io l'ho letto tutto d'un fiato ed è venuto proprio a consolarmi in momento opportuno, perché da parecchi mesi sono assai sofferente nella salute e, coll'animo abbattuto e anche rammaricato per non aver potuto venire a Venezia in occasione del Congresso Pedagogico, per il quale tenevo un cortesissimo invito dalla benemerita Presidenza del Comitato Promotore. » R. CAIRA LUMETTI, *Le umili operaie : Lettere di Giulia Codemo e Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 91. Dans la note 83 de cette même page la chercheuse reproduit la lettre de réponse de Caterina Percoto au Comité Organisateur.

pour toute la Péninsule, dont l'un à Milan pour les instituts du Nord de l'Italie. Ce dernier, qui a consulté Tenca au sujet du choix de la future inspectrice pour ce poste, est d'accord pour y nommer Caterina Percoto, dont il reconnaît la valeur du travail autrefois accompli en Vénétie. Il craint toutefois que l'écrivaine frioulane ne refuse en raison de la nécessité de quitter San Lorenzo pour s'installer à Milan. Tenca la prévient en outre que le salaire de 1500 liras est insuffisant à couvrir les dépenses liées à la vie dans une aussi grande ville.<sup>105</sup> Caterina surprend encore une fois ses amis en acceptant le poste, ce dont se réjouit Carlo Tenca dans la lettre suivante. Il l'informe qu'elle trouvera toutes les informations nécessaires sur ses futures fonctions dans le Journal Officiel du 17 avril et que le ministre accepte de lui laisser deux mois supplémentaires pour qu'elle puisse régler ses affaires et trouver un logement dans la capitale lombarde.<sup>106</sup> Mais il faut croire que Caterina n'avait pas mesuré toutes les conséquences résultant de cette nomination, ou qu'elle avait été trop optimiste sur la possibilité de régler ses affaires et de quitter son village. Le fait est qu'elle se ravisa et finit par refuser le poste.

Il semble donc que, cette année-là, Caterina Percoto renonce définitivement à son rôle de personnage public, que ce soit sur la scène journalistique ou dans l'administration scolaire. Mais, même si, après le décès de Don Spizzi, survenu le 28 décembre 1871, et en raison de l'aggravation de ses problèmes de santé, elle se retrouve de plus en plus seule, contrainte à de longues périodes d'alitement durant lesquelles elle ne peut absolument rien faire, elle ne renonce pas, en revanche, à ce qu'elle est et à défendre les idées en lesquelles elle croit.

### C - « Toujours la même... ! »<sup>107</sup>

Nous avons réuni sous ce titre un certain nombre d'anecdotes qui n'ont pas de rapport entre elles mais qui permettent, à notre avis, de compléter le portrait de l'écrivaine, en mettant en évidence certains traits de son caractère, et en montrant que, jusqu'au bout de sa vie, Caterina se bat pour défendre ses idées.

<sup>105</sup> Cf. *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>106</sup> Cf. *ibid.*, lettre du 18 avril.

<sup>107</sup> « Questo che io vi racconto in tutta furia e fretta, e chissà con quante sgrammaticature, vi paleserà come io la pensi in politica... Sempre la stessa Pompilj! E ritengo che se interrogate il secreto del vostro cuore, anche voi siete quell'istesso, che accompagnava una volta in viaggio il D'Azeglio, e scriveva nel *Fanfulla* ad onta che le sofisticherie di que' che vogliono il Papa-re vi abbiano un po' messo in disaccordo con voi stesso, turbando malamente la vostra coscienza di cattolico. » « Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj », a cura di Luigi Pompilj, *op. cit.*, Lettera IX (11 mars 1867).

C'est au sujet de ses opinions politiques que Caterina Percoto écrit cette phrase à Gioacchino Pompili. Nous sommes en mars 1867 et elle vient d'avoir l'honneur de rencontrer Garibaldi, de le serrer dans ses bras et de faire un discours public à l'occasion de la venue de ce héros du *Risorgimento* à Udine. Elle raconte cette rencontre dans une lettre à son ami :

« Saprete, che a Udine, io gli ho parlato, stretto la mano ed anzi l'ho baciato in pubblico. Tutto questo non vuol dire, che io aderisca minimamente alle opinioni in politica di quel grand'uomo, il quale da tal lato è precisamente un bambino. Io dovevo da gran tempo ringraziarlo per un magnifico ritratto, ch'egli mi aveva mandato da Caprera or sono tre anni con una lusinghiera scritta di suo pugno in calce ; sicchè colsi l'occasione e ardi fargli una specie di *predichina*, che se non ha giovato a lui, non sarà stata affatto inutile per l'immensa turba fanaticizzata, che lo circondava e qualche pochino avrà influito sulle elezioni di ieri che minacciavano colori scapigliati. Mi ricordavo del granellino di sabbia, e ardi. Se volete le mie parole testuali, ve le trascrivo – Generale, voi che avete fatto tanti miracoli per questa nostra povera Italia, fate adesso il più grande di tutti : *Uniteci* ! Ei scosse la testa come un leone ridestato e mi guardò con fiero cipiglio e i suoi occhi azzurri imbrunirono. Ma !... E lo posso io ?... fu la sua risposta. Replica : Sì ! Lo potete ! Garante la sublime annegazione dell'ultima campagna che vi fa grande più di tutte le vostre vittorie ! »<sup>108</sup>

Le 10 mars ont eu lieu des élections législatives, l'opposition de gauche ayant fait tomber le gouvernement Rattazzi : si elle progresse, la gauche ne triomphe cependant pas à cette occasion. La question romaine exacerbe la propagande anticléricale et Garibaldi enflamme les foules avec ses discours contre l'Église. Caterina Percoto, catholique, lui reproche son agressivité envers les prêtres. Mais, si elle est convaincue de l'importance de ceux-ci – à condition toutefois qu'ils défendent les vraies valeurs évangéliques – et de la religion pour garantir les valeurs morales de la société, elle n'en est pas moins favorable à un État laïc et, comme Mazzini, elle est convaincue de la nécessité que Rome fasse partie de l'Italie unifiée et elle est opposée au pouvoir temporel du Pape. L'écrivaine frioulane, dont Enrica Varisco Ferrero a souligné qu'elle avait conservé une liberté de jugement<sup>109</sup>, concilie toujours patriotisme et catholicisme. Caterina souhaite que le célèbre général emploie son énergie à unir les Italiens plutôt qu'à nourrir la polémique entre catholiques et anticléricaux. Ainsi

<sup>108</sup> « Vous devez savoir qu'à Udine je lui ai parlé, je lui ai serré la main et je l'ai même embrassé en public. Tout cela ne veut pas dire que j'adhère un tant soit peu aux idées politiques de ce grand homme qui, de ce point de vue, est précisément un enfant. Simplement, je devais depuis longtemps le remercier pour un magnifique portrait, avec au bas une dédicace flatteuse de sa main, qu'il m'avait envoyé de Caprera il y a de cela trois ans si bien que je saisis l'occasion et osai lui faire une sorte de petit sermon. S'il ne lui a pas été profitable, il n'aura pas été complètement inutile pour l'immense foule fanatisée qui l'entourait et il aura eu quelque influence sur les élections d'hier qui menaçaient de donner des résultats échevelés. Je me souvenais du petit grain de sable et j'osai. Si vous voulez connaître mes paroles textuelles, je vous les transcris : – Général, vous qui avez fait tant de miracles pour notre pauvre Italie, faites à présent le plus grand de tous : Unissez-nous ! Il secoua la tête comme un lion qui se réveille, il me regarda d'un air courroucé et fier et ses yeux bleus s'assombrirent. Mais !... Et je peux le faire, moi ?... fut sa réponse. Je répliquai : Oui ! Vous le pouvez ! La sublime abnégation de votre dernière campagne, qui vous rend plus grand que toutes vos victoires, en est garante ! » *Ibidem*.

<sup>109</sup> Cf. E. VARISCO FERRERO, *Caterina Percoto, op. cit.*, p. 28.

qu'elle le commente à Pompilj, l'écrivaine frioulane reste fidèle à ses idéaux politiques et elle invite son vieil ami, aigri après l'épisode de la République romaine et devenu réactionnaire, à déterrer au fond de son cœur la passion qui l'animait lorsqu'elle l'avait connu en 1848.

Avec le rattachement de Rome au Royaume d'Italie le 2 octobre 1870, Caterina Percoto voit se réaliser un de ses souhaits les plus chers<sup>110</sup> : son cœur de patriote connaît une ultime joie.

Caterina Percoto est constante dans ses convictions politiques, elle est aussi constante dans le regard empathique qu'elle porte sur ceux qui connaissent des difficultés et qu'elle est toujours prête à aider, comme le montre l'anecdote suivante.

En 1872, l'écrivaine qui est toujours passée outre les conventions de la société, entreprend d'aider la fille de l'un de ses fermiers qui n'a pas encore 18 ans et est enceinte sans être mariée. Son père, veuf, ne veut pas que la jeune fille épouse le père du futur enfant car ce n'est qu'un pauvre *bracciante*, un ouvrier. Le curé du village crie au scandale et la population s'emporte contre elle. Alors que Caterina pense avoir arrangé la délicate situation, le nouveau curé du village, qui semble se complaire à souligner la dissolution des mœurs depuis que les prêtres n'ont plus l'autorité qu'ils avaient auparavant, et qui, de l'avis de Caterina, est loin d'être un vrai gentilhomme comme l'était don Spizzi, lui cache que le futur marié a décidé d'émigrer en Allemagne. Lorsqu'elle l'apprend, il est déjà trop tard : elle est obligée de contacter de toute urgence le curé de la paroisse du jeune homme et de s'engager à payer les frais du voyage retour. Mais elle réussit finalement à les marier. Cette anecdote, que trois lettres écrites à Jacopo Serravallo permettent de retracer<sup>111</sup>, montre encore une fois la charité chrétienne de Caterina Percoto, qui s'efforce d'aider son prochain dans la mesure de ses moyens.

Tiberio Roberti a rappelé que les sacrifices faits par Caterina pour aider sa famille, et en particulier ses neveux, concoururent à ses problèmes financiers et ne furent pas toujours « convenablement récompensés »<sup>112</sup>. Dans le journal qu'elle tient en 1879<sup>113</sup>, elle exprime son exaspération face à tant d'ingratitude et dénonce l'attitude de sa famille qui vit à ses crochets. L'affaire commence à cause de sa nièce Vittoria qui sème la zizanie dans la maison de Caterina en médissant de sa tante avec les gens qui sont à son service. Vittoria

<sup>110</sup> Voir *supra*, citation de la note 93, p. 216.

<sup>111</sup> Cf. « Da lettere inedite di Caterina Percoto dirette al signor Jacopo Serravallo di Trieste », in « Pagine Friulane », a. V, n. 12, 12 febbraio 1893, lettres du 28 février, du 22 mars et du 26 avril 1872.

<sup>112</sup> « Né furono senza influsso per lei, i sacrifici fatti a beneficio di alcuni suoi nepoti e non forse come ella si aspettava convenientemente ricompensati, sacrifici che le stremarono il patrimonio, per cui dovette contare anche sui prodotti della sua penna per condurre una vita assai modesta. » T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite*, op. cit., p. 14.

<sup>113</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4104/14.

l'accuse, en particulier, d'avoir délibérément fait obstacle à sa relation avec le docteur Bianchi car sa tante le voulait pour elle seule. Caterina, déjà fâchée, découvre en outre que Vittoria s'est associée à l'un de ses employés – un Toscan qui n'est pas indifférent à la jeune fille – pour dépouiller sa tante au profit de ses parents qui sont ruinés et dépendent financièrement de leur généreuse parente – il faut dire, critique Caterina, qu'aucun de leurs fils, qui ont tous à présent du travail, ne les aide. Vittoria leur fait apporter plus de vivres que ce que Caterina n'a ordonné, et demande au Toscan de convaincre sa tante d'effectuer des travaux de réparation dans leur maison qui est hypothéquée et pour laquelle, chaque année, l'écrivaine débourse une somme importante afin qu'elle ne soit pas vendue. Caterina finit par accepter car l'hiver est rigoureux et le Toscan promet que les frais seront minimes ; or il n'en est rien et elle se retrouve avec une grosse facture à payer. En outre, Vittoria vole dans son armoire les draps que sa tante avait autrefois achetés pour lui constituer un trousseau lorsqu'elle était partie étudier en Toscane et qu'elle avait récupérés au retour de la jeune fille. Ayant été découverte, elle se montre empressée auprès de sa tante pour garder sa faveur et accuse la nouvelle femme de ménage. Enfin, elle calomnie, auprès du docteur Bianchi, le couple de fidèles serviteurs de Caterina. Excédée, cette dernière ne veut plus avoir affaire à elle, mais Vittoria fait intervenir son oncle Carlo en sa faveur et même les Serravallo grands amis de sa tante, ce qui a pour résultat de brouiller l'écrivaine avec tout le monde. Le jour de Pâques, Caterina déplore qu'aucun de ses neveux, qu'elle a pourtant tous aidés, ne vienne la saluer alors qu'ils rendent visite à Carlo. Mais plus encore que l'ingratitude et la duplicité de Vittoria, ce sont surtout les insinuations de sa nièce sur le fait qu'elle ait été amoureuse du docteur Bianchi, que Caterina considère comme le fait le plus grave car, avant tout, elle tient à défendre l'honneur de son nom, qu'elle a su rendre célèbre grâce à beaucoup d'efforts et de sacrifices.

« Noi abbiamo doveri verso gli altri ma ne abbiamo anche verso noi stessi. Fra questi uno imprescindibile è quello di curare il proprio buon nome. Questo nome io l'ho bello e intemerato presso il mondo. Caterina Percoto è conosciuta per tutta l'Italia. Ho 66 anni e ancora nessuno ha osato affibbiarmi una colpa. Questo nome a me costa studj, sacrificj, abnegazioni. [È il bene supremo della mia vita. Vicina già a sparire dal numero dei viventi vicina a raggiungere nel seno di Dio i miei amici i miei parenti ecco io non lascio sulla terra che questo nome che durerà certo più della presente generazione.] Non posso permettere ch'ei venga macchiato, non posso permettere che qui in casa mia colla gente che io pago si fabbrichino istorielle a mio carico. Sono imputazioni ridicole ma il mio decoro mi obbliga a rompere ogni relazione con chi ha il mal talento di venire fin nella mia stanza di letto, fin sotto ai miei occhi a far di simili discorsi colla gente che mi serve. Fossero i miei fratelli le [mie] cognate i miei nipoti il mondo deve sapere che io non tengo con essi nessun legame e che rinego [tutte] queste infame dicerie.

Io da gran tempo vivo sola. Per impulso del cuore ho tentato di procurare una educazione alle figlie di mio fratello. Ho fatto quanto poteva per il loro bene – ma non ho loro dato il diritto di dilaniare il mio nome. Oramai figli e figliuole possono vivere colle loro fatiche e



coi loro risparmi aiutare i loro vecchi genitori. È tempo che ci pensino essi e da questo momento il mio dovere è di pensare a me stessa e di vivere tranquilla nella mia solitudine aspettando in pace la mia ultima ora. La mia risoluzione è talmente ferma ed irremovibile che per mantenerla se fa d'uopo non avrò nessun riguardo a concludere un affare che mi dia il modo di vivere lontana da questo paese che ho tanto amato e che adesso mi spingono ad abbandonare per sempre quelli stessi che io ho procurato di beneficiare. »<sup>114</sup>

Sa réaction aux ragots de sa nièce semble bien excessive dans les mesures radicales auxquelles se dispose Caterina, qui est prête à quitter son cher village pour s'éloigner de sa famille. Comme l'a souligné Elena Isabella Minelli<sup>115</sup>, c'est une femme impulsive et cet épanchement de son ressentiment le confirme. Cela montre à quel point cet épisode l'a affectée. Sans doute s'agit-il de la goutte d'eau qui a fait déborder le vase : elle est exaspérée par l'attitude de sa famille. On sent aussi chez elle une certaine amertume en raison de l'ingratitude de ceux à qui, nous l'avons vu, elle a sacrifié beaucoup de choses.

Si Caterina se promet de penser désormais à elle, il n'en sera rien. En effet, en 1881, elle vient en aide à un neveu qui se trouve dans une situation difficile, ainsi que le rappelle Laura Goretti Veruda :

« Negli ultimi anni, come seppe che un gran dolore minacciava uno di essi, e che tal dolore era esacerbato da dissensi fra comuni parenti, si allontanò da San Lorenzo nel cuore dell'inverno per adoperarsi a consolarlo. Portosi d'una in altra città, visitò magistrati,

<sup>114</sup> « Nous avons des devoirs envers les autres mais nous en avons aussi envers nous-mêmes. Parmi ceux-ci, il en est un impératif : celui de soigner notre propre réputation. J'ai un nom qui est beau et sans tache auprès du public. Caterina Percoto est connue dans toute l'Italie. J'ai 66 ans et personne encore n'a osé me faire endosser une faute. Ce nom me coûte des études, des sacrifices, de l'abnégation. C'est le bien suprême de ma vie. Déjà proche du moment où je ne serai plus au nombre des vivants et où je rejoindrai mes amis et les membres de ma famille au sein de Dieu, eh bien, je ne laisse sur terre que ce nom qui durera, c'est certain, plus longtemps que la génération présente. Je ne peux pas permettre qu'ici, dans ma propre maison, avec les gens que j'emploie, on invente des balivernes à mon sujet. Ce sont des accusations ridicules mais ma dignité m'oblige à rompre toute relation avec ceux qui ont la mauvaise intention de venir jusque dans ma chambre à coucher, jusque sous mes yeux, tenir de semblables discours avec les gens qui sont à mon service. Qu'il s'agisse de mes frères, de mes belles-sœurs, de mes neveux, la société doit savoir que je ne garde avec eux aucun contact et que je renie ces infâmes racontars. Je vis seule depuis longtemps. Obéissant aux impulsions de mon cœur, j'ai essayé de fournir une éducation aux filles de mon frère. J'ai fait ce que je pouvais pour leur bien ; mais je ne leur ai pas donné le droit d'entacher ma réputation. Fils et filles peuvent désormais vivre de leur travail et aider leurs vieux parents avec leurs économies. Il est temps qu'ils y pensent. Et à partir de ce moment-là, mon devoir est de penser à moi-même, de vivre tranquille dans ma solitude en attendant en paix ma dernière heure. Ma résolution est bien arrêtée et tellement inébranlable que pour la tenir, je n'hésiterai pas, si le besoin s'en fait sentir, à conclure une affaire qui me donne les moyens de vivre loin de ce village que j'ai tant aimé et que ceux-là même à qui j'ai essayé de faire du bien me poussent à présent à abandonner pour toujours. » L'extrait a été publié par Michele Prisco dans son « *Introduzione* » à C. PERCOTO, *Racconti*, a cura di Michele Prisco, Firenze : Vallecchi, 1972, p. 8-9. Les crochets indiquent une omission par rapport au texte du manuscrit.

<sup>115</sup> Cf. E. I. MINELLI, *Caterina Percoto, op. cit.*, p. 65.

uffiziò dignitari, e non ismise le pratiche fino a che non le vide coronate col felice esito di una piena e cordiale riconciliazione. »<sup>116</sup>

Il s'agit d'Antonio, fils de son frère Domenico, qui épouse Giulia Petraja alors qu'elle est enceinte<sup>117</sup>. Ils ont une petite fille baptisée Caterina, probablement en reconnaissance de l'aide généreuse que son illustre grand-tante a portée à ses parents. De nouveau on constate, qu'à la punition et la réprobation, elle préfère le pardon et la réconciliation afin que chacun puisse vivre heureux. Si le 1<sup>er</sup> juillet 1881 Jacopo Bernardi, dans une lettre, la félicite d'avoir évité à ces deux malheureux le déshonneur<sup>118</sup>, Caterina avoue que cette bonne action lui a coûté cher, même si elle ne la regrette absolument pas quand elle voit la joie qui règne dans cette petite famille :

« Mi ha costato vedete e tuttora mi costa salata la mia impresa, perché si sono ingegnati di vendicarsi di me trafiggendomi crudelmente nel cuore e negl'interessi, ma nondimeno sono lieta d'aver potuto spuntarla e di veder adesso liete quelle povere creature tanto perseguitate. »<sup>119</sup>

Encore une fois notre auteure n'a pas hésité à livrer bataille contre tous pour permettre que s'accomplisse quelque chose qu'elle considérait comme juste. C'est probablement pour arranger cette affaire qu'elle a dû emprunter de l'argent à un ami résidant à Venise qu'elle peine ensuite à rembourser<sup>120</sup>.

C'est encore elle qui, en 1885, organise le mariage de Vittoria et en assume les frais. Il faut dire que connaissant les difficultés de la vie d'une femme célibataire, Caterina est soulagée

<sup>116</sup> « Dans ses dernières années, ayant appris qu'une grande douleur menaçait l'un d'eux, et que cette douleur était exacerbée par des dissensions entre parents communs, elle s'éloigna de San Lorenzo au coeur de l'hiver afin de mettre tout en oeuvre pour le consoler. Elle alla d'une ville à l'autre, rendit visite à des magistrats, sollicita des dignitaires, et ne cessa ses démarches qu'après les avoir vues couronnées par l'heureuse issue d'une réconciliation totale et cordiale. » L. GORETTI VERUDA, *Caterina Percoto : Memoria letta nella alunanza accademica 13 febbraio 1889, op. cit.*, p. 14.

<sup>117</sup> On trouve en effet dans les archives Percoto de la bibliothèque d'Udine un manuscrit contenant des lettres qui concernent Giulia Petraja, dont une du curé de Montepliano qui énonce clairement l'état de la jeune fille. Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4104/6.

<sup>118</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1.

<sup>119</sup> « Mon entreprise m'a coûté et continue de me coûter cher, car ils se sont ingéniés à se venger de moi en transperçant cruellement mon cœur et en attaquant mes intérêts. Néanmoins je suis heureuse d'avoir pu l'emporter et de voir que ces êtres qui ont été tant persécutés sont maintenant heureux. » Cf. B.C.U., MS 3995/I/11, Lettera 722.

<sup>120</sup> « « Ora veniamo a noi. Io intendevo senza fallo di venire a Venezia per 20 cor. e così soddisfare al mio debito e godermi anch'io un po' di festa nel rivedere i miei buoni amici che hanno tanto cooperato l'anno scorso a farmi riuscire in questa davvero difficilissima impresa tra cui certo non siete l'ultimo voi mentre senza il vostro efficace aiuto non avrei potuto sopperire alle tante spese che mi caddero addosso e che nella mia semplicità non avevo saputo immaginare ma non potrò. » B.C.U., Ms 3995/I/10, Lettera 698. Cette lettre n'a ni destinataire ni date, mais l'on peut dire qu'elle doit être de 1882 car l'auteure y évoque la petite Caterina qui commence à parler et qu'elle a des points communs avec une autre lettre datée du 15 juin 1882. Cf. *ibid.*, Ms 3995/I/11, Lettera 750.

de savoir sa nièce mariée à un excellent homme – c'est ce que lui a assuré Antonio Coiz qui le connaît<sup>121</sup>.

Signalons une dernière anecdote que Caterina raconte avec beaucoup d'humour dans différentes lettres à des amis. En 1886, très fatiguée après s'être occupée de l'organisation du mariage de Vittoria, elle s'est laissée convaincre cet été-là de se rendre en Carinthie, à Luschnitz, dont les eaux sont réputées pour soulager les douleurs dont elle souffre et pour faire du bien à la vue<sup>122</sup>. Mais dans cette « délicieuse vallée » qui l'inspire – elle envisage même d'écrire une nouvelle à partir de lettres d'Amérique<sup>123</sup> – un « malheureux incident » la met dans un état pitoyable<sup>124</sup> : alors qu'elle était sur le point de s'endormir, dérangée par un grattement qu'elle pense être dû à la présence d'une grosse souris, elle allume la lumière et – horreur ! – découvre une jambe nue ! Elle croit rêver mais il s'agit bien d'une jambe, celle d'un jeune homme en chemise et caleçon qui est caché sous son lit et qu'elle chasse à coups de parapluie, réveillant toute la pension par ses cris<sup>125</sup>. Caterina Percoto raconte l'événement d'une manière plutôt auto-dérisoire. C'est une femme qui ne manque pas d'humour, ce que Tullo Massarani<sup>126</sup> avait d'ailleurs relevé, et que l'on constate dans ses lettres ainsi que dans certaines nouvelles dans lesquelles elle considère ses personnages avec une certaine distance ironique<sup>127</sup>.

À part ces quelques événements extraordinaires, les dernières années de Caterina Percoto se déroulent dans de grandes souffrances – dès que le temps est mauvais elle souffre de crises d'arthrose aiguës, aussi passe-t-elle, quand elle le peut, les hivers à Venise –, et dans une grande solitude – même sa nièce préférée, Giulia, la petite sœur de Vittoria, qui a été éduquée au collège Uccellis et est devenue institutrice à Oleis, vient de moins en moins souvent la voir en raison de sa santé fragile. La femme à la « physionomie romaine »<sup>128</sup>, à l'air fier, au regard lointain, qui fait preuve d'une certaine coquetterie – en

<sup>121</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4102/2/XIII, lettre du 23 juin (sans l'année)

<sup>122</sup> Cf. Lettera a Marina Baroni, 13 febbraio 1886, in T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite*, op. cit., p. 36.

<sup>123</sup> Cf. P. VALUSSI, *Caterina Percoto : Commemorazione ...*, op. cit., p. 20.

<sup>124</sup> « Una deliziosa valletta Luschnitz, una solitudine proprio secondo il mio cuore. Comincio a sentire dei gran vantaggi, e mi consolavo nell'idea, che avrei potuto tornare a scrivere in breve, quando un disgraziato accidente mi precipitò nello stato compassionevole del quale però anche presentemente mi risento... » *Ibid.*, p. 36-37.

<sup>125</sup> L'anecdote est racontée exactement de la même façon à Pacifico Valussi, le 9 septembre 1885 (cf. P. VALUSSI, *Caterina Percoto : Commemorazione ...*, op. cit., p. 20) puis à Marina Baroni, le 14 février 1886 (cf. T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite*, op. cit., p. 58-59).

<sup>126</sup> T. MASSARANI, *Storia e filologia dell'arte di ridere*, vol. 3.

<sup>127</sup> Il s'agit bien évidemment d'un aspect marginal de son écriture mais qu'il convient cependant de souligner.

<sup>128</sup> L'expression est d'Alessandro Lampugnani qui lui écrit le 27 octobre 1867 : « Mi affretto a ringraziarla del ritratto che preferisco al primo : è d'una verità ed una bellezza che meglio impossibile. A

témoignent le liseré du col en dentelle et les perles dans les cheveux – et que l'on peut admirer sur le portrait de trois quarts profil fait à Udine à la fin de l'année 1865<sup>129</sup>, laisse la place à une femme qui semble plus abattue, les traits fatigués soulignés par les poches sous les yeux, donnant l'impression de se replier sur elle-même à la manière dont elle tient son châle fermé<sup>130</sup>. Elle n'écrit plus beaucoup, comme nous l'avons dit, même si l'écriture est alors devenue une consolation pour elle :

« Nell'assoluta mia solitudine la sola consolazione che in qualche modo mi attacca alla vita è quella di scrivere, ma spesso i dolori fisici me la interrompono. In quanto ai morali mi danno anzi animo a lavorare perché chiusa fra le quattro mura di una camera in una campagna dove non ho visite di sorte sento come un bisogno di effondere l'anima mia sempre però sotto il velo dell'arte. »<sup>131</sup>

Elle a décidé d'écrire la biographie de son grand oncle missionnaire et, à cette fin, fait des recherches à la fondation Guerini à Venise en décembre 1880<sup>132</sup>, mais cela reste à l'état de projet. Caterina est cependant encore liée au monde littéraire. En effet, elle a l'occasion d'entrer en contact avec quelques grands noms de la littérature italienne de la période post-unitaire : il y a d'abord Giovanni Verga, dont la *Storia di una capinera* est publiée à Milan par Lampugnani en 1870 à l'initiative de Dall'Ongaro qui, dans sa présentation, l'adresse à l'écrivaine frioulane<sup>133</sup> ; Antonio Fogazzaro, qui lui a envoyé sa nouvelle en vers, *Miranda*, publiée en 1874<sup>134</sup> ; ou encore le poète Giosuè Carducci, qui avait tant apprécié sa légende frioulane *Lis striis di Germanie* dont a été inspirée sa poésie « In Carnia »<sup>135</sup> et qu'elle aurait dû rencontrer dans cette belle région du Frioul à l'été 1886<sup>136</sup>.

---

rischio di farla un po' stizzire voglio dirle che c'è tutta la sua fisionomia romana, resa ancor più nobile dall'assenza del colore. » F. COCCOLO, « Il carteggio Lampugnani-Percoto », *op. cit.*, p. 168.

<sup>129</sup> Il s'agit de l'image la plus connue de l'écrivaine frioulane. Elle est reproduite par exemple dans le livre de Giuseppe Marchetti. Cf. G. MARCHETTI, *Il Friuli. Uomini e tempi*, *op. cit.*, p. 579.

<sup>130</sup> Portrait de face de Caterina Percoto fait dans les dernières années de sa vie qui est reproduit à la page 176 de la revue « Ce fastu ? » a. XVI, n. 4.

<sup>131</sup> « Dans ma solitude absolue, la seule consolation qui, en quelque sorte, me retient attachée à la vie est l'écriture, mais, souvent, des douleurs physiques viennent l'interrompre. Quant à mes souffrances morales, elles me donnent au contraire du cœur à l'ouvrage parce que, enfermée entre les quatre murs d'une chambre dans une campagne où je n'ai aucune sorte de visite, j'éprouve comme un besoin d'épancher mon âme, mais toujours sous le couvert de l'art. » B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/11, Lettera 750 (17 juin 1887).

<sup>132</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/1, Lettera 21. Cette lettre adressée à Prospero Antonini est sans date mais on peut estimer qu'elle a été écrite entre le 10 novembre (date de la dernière lettre de son correspondant mentionnée dans celle-ci) et le 10 décembre 1880 (date d'une lettre de Prospero Antonini qui semble répondre à celle-ci ; cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/IX)

<sup>133</sup> Cf. G. P. MARCHI, « Francesco Dall'Ongaro e Caterina Percoto in due lettere inedite di Giovanni Verga », in « Italianistica », a. I (1972), n. 1, p. 85-88.

<sup>134</sup> Cf. Lettera ad Antonio Fogazzaro, « Frammenti inediti di Caterina Percoto », a cura di Gianfranco D'Aronco, in « Sot la nape », a. II, n. 2, Marzo-Aprile 1950, p. 11

<sup>135</sup> Cf. T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini. Studio su Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 166.

<sup>136</sup> Cf. G. MARCHETTI, *Il Friuli. Uomini e tempi*, *op. cit.*, p. 585.

L'année suivante, sa santé s'est énormément dégradée : elle a un problème aux poumons, elle suffoque et tousse souvent, a perdu l'appétit<sup>137</sup>. À cela s'ajoute l'affliction causée par la mort de Luigia Serravallo qu'elle aimait presque comme sa propre fille. Finalement, dans la nuit du 14 au 15 août 1887, l'écrivaine frioulane s'éteint dans sa maison de San Lorenzo di Soleschiano. Alors qu'elle souhaitait reposer en paix dans le cimetière de ce village où elle avait passé une grande partie de sa vie, elle fut enterrée avec tous les honneurs de la ville dans le cimetière d'Udine, à côté du poète Pietro Zorutti.

---

<sup>137</sup> Cf. J. BERNARDI, *Di Caterina Percoto e della educazione della donna*, op. cit., p. 22-23.



## Conclusion

La vie de Caterina Percoto, cette femme du XIX<sup>e</sup> siècle pour le moins originale, fut loin d'être trépidante et aurait probablement ressemblé à celle de tant d'autres femmes de son époque – les années de sa jeunesse constituent de ce point de vue, à notre avis, un bon témoignage de ce qu'était alors la condition des femmes de la haute société – si elle n'avait pas eu ce tempérament rebelle qui l'amena à refuser la vie qu'on voulait lui imposer. D'un esprit ouvert et curieux, elle décida qu'elle aussi, avait le droit d'accéder à la culture et au savoir et se mit à cultiver le goût de l'écriture. S'étant fait remarquer dans le monde des lettres, elle aurait pu, comme de rares femmes l'avaient fait avant elle, se consacrer à l'écriture et échapper ainsi à l'effacement dans lequel son sexe avait jusqu'alors été relégué par la société<sup>1</sup>. Mais contrairement à ses contemporaines qui réussirent aussi à se distinguer sur la scène publique, Caterina Percoto n'avait ni l'appui d'un homme, ni les capacités financières qui lui auraient permis de changer complètement d'existence. Dès lors, seule l'écriture lui permit de s'évader de sa condition et de rêver à un autre monde, un monde meilleur, plus juste, où triompherait la fraternité.

Elle ne s'est délibérément jamais mariée, mais, malgré cela, elle n'a pu échapper au dévouement attendu des femmes envers leur famille à cette époque. Grazia Livi a dénoncé une méprise quant à l'interprétation de son œuvre, car le drame amoureux n'était pas pris en compte alors que, selon la chercheuse, il contribuait aussi à donner de la force à son écriture<sup>2</sup>. Or cet amour malheureux que nous avons évoqué et qui laisse son empreinte dans certaines nouvelles, est non seulement fort probablement à l'origine de son choix de rester célibataire, mais encore, s'agissant d'un amour interdit, c'est aussi lui qui scelle le destin de Caterina Percoto. En effet, de même qu'elle a renoncé à aimer, elle doit renoncer à son indépendance qu'elle sacrifie sur l'autel des devoirs envers sa famille. Le temps passé à s'occuper de la gestion de ses biens, ajouté à celui consacré aux traditionnelles activités féminines – tâches ménagères, soins à prodiguer aux personnes âgées qui l'entourent et aux neveux qu'elle a recueillis, élevage des vers à soie et autres animaux de basse-cour – entre de plus en plus en concurrence avec le temps dédié à l'écriture.

Malgré sa détermination et sa combativité, et parce que les saisons sont mauvaises et que la conjoncture économique n'est pas bonne, à l'approche des échéances fixées par les

---

<sup>1</sup> Flavia Bacchetti a relevé avec justesse que : « la vita di Caterina, di fatto, può sembrare il simbolo della sua personale rivolta ai limitati canoni educativi femminili [...] ». F. BACCHETTI, « Da carteggi editi ed inediti : Caterina Percoto, direttrice mancata dell'Uccellis », *op. cit.*, p. 6.

<sup>2</sup> « Dunque la scrittura di Caterina Percoto – quell'aggrumarsi di parole dense, vigorose, quella sintassi robusta e stravolta – non attinge solo a una esperienza personale amara e colpevole. I consensi che lei riceve da lettori e scrittori non sembrano, tuttavia, indicare la minima percezione di questo. » G. LIVI, « Caterina Percoto. Stanza murata », *op. cit.*, p. 131-132.

créanciers, Caterina Percoto ne sait comment rembourser les dettes qu'elle n'a pas contractées mais qu'elle doit pourtant assumer. Aussi l'écriture devient-elle avant tout, pour elle, un moyen de subsistance : elle se spécialise dans la littérature pour l'enfance, composant de petites nouvelles qui ont perdu « la saveur forte »<sup>3</sup> de celles d'autrefois, dans lesquelles on sentait battre le cœur du peuple frioulan qu'elle mettait en scène. Les douleurs physiques – elle a toujours eu une santé fragile et souffert de divers maux – lui rendent toutefois l'exercice de plus en plus difficile et finissent par la faire renoncer. Elle n'a même pas la consolation d'être entourée par l'affection et la gratitude de sa famille qui cependant continue à profiter de sa générosité. Son seul réconfort est la certitude de s'être fait un nom qui est connu et apprécié dans toute la Péninsule et qui lui survivra<sup>4</sup>.

En effet, malgré les vicissitudes de sa vie, Caterina Percoto a réussi à conquérir une place dans le monde de la littérature et du journalisme italiens : les nombreuses demandes de collaboration et l'excellent accueil réservé à son recueil de nouvelles témoignent de la reconnaissance qu'elle avait obtenue. Grâce à ses nouvelles, elle a participé à la tentative de renouveler la littérature italienne avec le genre champêtre et, comme le rappelle Pacifico Valussi dans sa commémoration<sup>5</sup>, a ainsi contribué à faire connaître le monde rural du Frioul dans toute l'Italie. Ardente patriote, elle a aussi concouru à diffuser l'idée que la Péninsule italienne était le territoire d'une même et seule nation qu'il convenait, par conséquent, d'unifier et de libérer du joug étranger. Sensible aux idées libérales et aux transformations sociales en cours, elle a également pris sa part dans les débats sur le rôle des femmes dans la société moderne et l'éducation qu'il convenait de leur donner. Cela lui valut une reconnaissance officielle de la part des institutions scolaires qui lui proposèrent à plusieurs reprises de remplir des fonctions en leur sein. Rappelons enfin tous les liens que Caterina Percoto sut tisser avec des intellectuels et autres personnalités importantes de l'époque : ils sont à la fois une manifestation de l'estime qu'on lui portait alors et une contribution indéniable à cette réussite.

---

<sup>3</sup> « Il sapore forte del suo narrare è andato perduto. Anche la lingua non "scoppia" più all'improvviso sotto il pulsare della forte vena popolaresca. » *Ibid.*, p. 138.

<sup>4</sup> « Bernardi carissimo, sono povera, ma, qualunque io mi sia, sento di avere un nome destinato a non morire con me. Nessuna potenza umana potrà mai indurmi a lasciarlo macchiato. » Lettre du 27 janvier 1882, J. BERNARDI, *Di Caterina Percoto e della educazione della donna*, op. cit., note (5), p. 27.

<sup>5</sup> P. VALUSSI, *Caterina Percoto : Commemorazione...*, op. cit., p. 12.



## **Deuxième partie**

**L'œuvre de Caterina Percoto :  
dénoncer les injustices, réconcilier les classes,  
unir les Italiens**



## Introduction

Les nouvelles italiennes de Caterina Percoto sont avant tout, selon nous, à la fois un cri d'indignation et d'amour poussé par leur auteure, qui profite de la possibilité de s'exprimer qu'on lui a accordée. C'est ce qui en fait la beauté et la force.

Cette femme au tempérament rebelle a, en effet, bien des raisons de s'indigner.

Nous avons vu que, très tôt, elle est confrontée à la difficulté d'appartenir à ce que l'on considère alors comme le sexe inférieur et prend conscience des entraves mises à la condition féminine. En outre, si elle a eu la chance, certes, de naître du bon côté de la société, c'est-à-dire parmi ceux qui possèdent les terres, elle appartient malheureusement à une famille presque ruinée, et se retrouve contrainte de vivre à la campagne et de gérer le domaine familial. Côté quotidiennement les habitants du village de San Lorenzo où elle habite, et spontanément encline à éprouver de la compassion pour autrui, elle découvre un monde scandaleusement misérable, méprisé par ceux qui profitent pourtant du travail acharné des paysans pour retirer les fruits d'une nature souvent hostile. Enfin, un jour, alors qu'elle regarde comme à son habitude les beaux paysages de son Frioul natal, elle voit s'élever au loin des colonnes de fumée : ce sont les villages incendiés par l'armée autrichienne. Cette dernière réprime ainsi le mouvement révolutionnaire qui, comme ailleurs, a ébranlé sa région en ce mois de mars 1848. Le Frioul est le premier territoire reconquis par l'Autriche, et il paye cher sa rébellion. Elle ne peut qu'être horrifiée par toutes ces exactions qui lui sont racontées et que les soldats autrichiens ont commises.

Nous verrons que tous ces aspects sont dénoncés dans ses textes.

Mais ses nouvelles constituent également un cri d'amour. Caterina Percoto y manifeste bien sûr une sincère empathie à l'égard de ces humbles gens de la campagne qui, malgré leur misère, incarnent, selon elle, les saines valeurs morales qui ont déserté l'autre pôle de la société. Du reste nous verrons qu'elle a tendance à les idéaliser exagérément. On retrouve une telle empathie également à l'égard des autres femmes dont elle connaît et comprend les souffrances et à qui elle indique la voie pour les surmonter. Pour les uns comme pour les autres, les paysans et les femmes, elle souhaite une place digne dans la société. Enfin elle y déclare aussi son amour pour sa terre natale, le Frioul, dont elle sait nous faire découvrir et apprécier les paysages et la culture, et à qui elle donne sa place dans la mosaïque de la littérature italienne. Sa déclaration d'amour s'étend à toute l'Italie, cette patrie qu'elle considère martyrisée et déchirée, pour l'indépendance de laquelle elle combat. En même temps ses nouvelles constituent un appel à l'amour : l'amour que les chrétiens appellent amour du prochain, même si celui-ci appartient à une autre classe, à un autre genre, à une autre nation.

Dans cette partie, nous verrons comment Caterina Percoto, convaincue que l'écrivain a une mission sociale et politique, utilise sa plume d'une part, pour dénoncer des situations d'injustice et de violence, et d'autre part, pour proposer des modèles de comportement qui doivent permettre de construire la société de demain, dans une Italie indépendante du joug étranger et unifiée en une même nation. Nous aborderons d'abord la dimension sociale de son œuvre qui questionne la place qu'ont les paysans et les femmes dans la société, et celle qu'ils devraient avoir. Nous étudierons ensuite la dimension patriotique de ses textes, en essayant de mettre en évidence ses idées politiques et la manière dont elle les exprime, ainsi que sa participation à l'élaboration du discours sur l'identité nationale italienne.

**- I -**

**L'attention portée aux paysans et aux femmes  
et la revendication de leur dignité sociale**



Son appartenance au genre féminin qui, d'emblée, la place dans la moitié de l'humanité qui est subordonnée à l'autre genre et sa foi religieuse de matrice franciscaine, ainsi qu'une grande sensibilité, poussent naturellement Caterina Percoto à s'intéresser aux catégories subalternes de la société pour lesquelles elle revendique le droit à la dignité. Dans ses nouvelles, elle dénonce donc, d'une part, les conditions misérables des paysans – avec une attention toute particulière portée à la vie harassante des paysannes – et d'autre part, l'éducation des jeunes filles dans les couvents, inadéquate parce qu'elle est purement ornementale et transforme les femmes en objets faire-valoir de leurs maris. Elle s'insurge aussi contre les mariages arrangés qui ne permettent pas de construire une cellule familiale solide puisqu'ils poussent à l'adultère ou à la séparation. Dans les deux cas, la dénonciation d'une situation d'injustice sociale débouche sur une proposition de renouvellement de la société dans l'optique d'une collaboration de ses différents membres qui permette l'intégration de ces catégories subalternes chères à l'écrivaine : les paysans et les femmes.

Avant même que Cesare Correnti ne publie la lettre qui deviendra le manifeste de la littérature champêtre, la jeune écrivaine frioulane se tourne vers le monde paysan, vers ceux qui constituent l'autre pôle de la société par rapport à celui de l'aristocratie frioulane à laquelle il faut assimiler, selon Marco Meriggi, les riches bourgeois propriétaires terriens<sup>1</sup>. Ce premier pôle, auquel elle appartient, constitue pour elle un monde plutôt hostile, auquel elle s'est confrontée et heurtée dans sa jeunesse, lorsque, fraîchement sortie du couvent où elle avait été éduquée, elle fréquenta la riche société udinaise. C'est dans ce monde-là qu'elle fit l'expérience des illusions mondaines<sup>2</sup>, et qu'elle aima et fut trahie. En comparaison, le second pôle lui semble plus sain et plus pur. Elle s'intéresse donc à ces humbles travailleurs de la terre qu'elle est désormais amenée à côtoyer quotidiennement, après l'installation de sa famille dans le village de San Lorenzo, et découvre alors un modèle de communauté patriarcale régie par ses rituels et possédant sa propre culture qu'elle entreprend de faire découvrir aux autres. Comme George Sand, à qui elle a d'emblée été comparée<sup>3</sup>, Caterina Percoto met en avant la belle âme et les mœurs pures de ses personnages paysans, qu'elle considère comme les dépositaires de valeurs morales authentiques, et s'intéresse à leur culture, dont elle recueille et transcrit les légendes et les traditions<sup>4</sup>. Mais la société rurale qu'elle désire représenter n'est pas

---

<sup>1</sup> En effet, Marco Meriggi rappelle qu'en Vénétie, l'aristocratie de sang constitue, avec la grande bourgeoisie foncière, l'élite de la société. Cf. M. MERIGGI, *Il Regno Lombardo-Veneto*, op. cit., p. 118.

<sup>2</sup> Nous renvoyons à ses écrits de jeunesse qui correspondent à cette période de sa vie et dans lesquels nous avons relevé une influence de Leopardi. Voir *supra*, chapitre 1, p. 52 et suivantes.

<sup>3</sup> Cf. « Niccolò Tommaseo a' lettori », in C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, op. cit., p. 5 et 7.

<sup>4</sup> Cf. C. PERCOTO, *Scritti friulani*, tradotti, commentati e restaurati da Amedeo Giacomini, op. cit.

uniquement idyllique et figée et, dans ses nouvelles, elle en montre certaines dynamiques et contradictions. Nous verrons toutefois qu'une des limites de l'écrivaine est de vouloir maintenir les paysans dans les cadres de la société existante ; une société qui, même si elle en prône la réforme vers plus de justice et de fraternité, n'en demeure pas moins irrémédiablement inégalitaire. L'œuvre de Caterina Percoto a avant tout une finalité pédagogique qui s'adresse à la fois au peuple et à la classe dirigeante dans la perspective d'une société interclassiste. L'écrivaine s'indigne de l'état de pauvreté, voire d'indigence, à laquelle la plupart des paysans sont condamnés. Elle en appelle alors aux riches propriétaires afin de les responsabiliser face à cette misère dont ils sont en partie responsables. La classe possédante n'est toutefois pas la seule destinataire de ses nouvelles. L'écrivaine donne, en effet, l'impression de vouloir s'adresser également aux masses paysannes, dénonçant les erreurs et les comportements condamnables de certains, et les exhortant à accepter et à respecter les différences sociales, à travailler et à garder la foi en la providence, cela afin de maintenir une concorde harmonieuse au sein de la société. Comment pouvait-elle, par l'intermédiaire de textes écrits, transmettre son message aux paysans qui étaient alors en grande majorité analphabètes ? Caterina Percoto qui, rappelons-le, fréquentait quotidiennement les habitants de San Lorenzo, semble indiquer dans la nouvelle *La fila*, la veillée paysanne comme lieu possible où diffuser les récits édifiants de Pietro Thouar. On peut imaginer qu'il y avait, dans ces veillées, un paysan qui savait lire<sup>5</sup>, ou le curé du village qui y assistait et faisait la lecture des journaux à l'assemblée.

---

<sup>5</sup> Rappelons que la diffusion de l'enseignement primaire était plus importante dans le Royaume de Lombardie-Vénétie gouverné par l'Autriche que dans les autres États de la Péninsule. Dina Bertoni Jovine constate que l'école autrichienne était la plus avancée et apparemment la plus efficace. Les communes avaient l'obligation de fournir un local et du matériel pour l'école primaire ainsi que de payer le salaire de l'enseignant, cependant nombreuses étaient celles qui se soustrayaient à ces obligations. Cf. D. BERTONI JOVINE, *Storia dell'educazione popolare in Italia*, Bari : Laterza, 1965, p. 63-65.



## Chapitre 4

### La dialectique ville-campagne

Si l'on prend en compte la date rapportée par Adriana Chemello<sup>1</sup>, à savoir le 20 septembre 1843, il semble que le récit intitulé *Il vecchio Osvaldo* soit le premier récit champêtre de Caterina Percoto, même s'il est publié dans « La Favilla » après *La nipote del parroco*. Un lieu est également précisé : Piano d'Arta. Il s'agit d'une commune située au pied des Alpes carniques, au nord de la province d'Udine, et réputée pour ses eaux thermales. Nous avons dit dans la première partie de ce travail que Caterina se rendait à Arta à partir de 1844 pour y boire les eaux sulfureuses, mais il semble qu'elle ait déjà commencé l'année précédente car il est fort probable qu'il s'agisse du lieu d'écriture de la nouvelle, en plus d'en être le lieu de l'action.

*Il vecchio Osvaldo* constitue une première approche du monde rural frioulan, incarné ici par le personnage éponyme, et du genre champêtre, dont il développe une thématique caractéristique : celle de l'opposition entre la ville et la campagne, déjà présente chez Dall'Ongaro qui, même s'il décrit essentiellement dans ses nouvelles la dépravation du monde des villes, fait en filigrane l'éloge des vertus de la campagne<sup>2</sup>. Cette opposition est incarnée dans le récit par la rencontre successive de la narratrice avec deux hommes : l'un est un riche marchand habitant la ville de T\*\*\*, l'autre, un vieux montagnard. Tous deux semblent fort différents mais ont pourtant des traits de visage communs et on apprend à la fin du récit qu'ils sont frères<sup>3</sup>. Le premier arrive à l'hôtel où loge la narratrice, accompagné de sa belle-fille et de ses deux petits-enfants. Davantage que l'homme, c'est la femme qui l'accompagne qui incarne ce que représente la ville aux yeux de l'auteure, à savoir la vie mondaine, caractérisée par la froideur de ses rapports conventionnels :

« Il suocero mi salutò, mi presentò alla signora, che tra superba e graziosa mi fece un freddo complimento. Era vestita da viaggio, nondimeno elegante. Quegli occhi così neri e

---

<sup>1</sup> Cf. C. PERCOTO, *Racconti*, a cura di A. Chemello, *op. cit.*, p. 255.

<sup>2</sup> Cf. P. DE TOMMASO, *Il racconto campagnolo nell'Ottocento italiano*, *op. cit.*, p. 100.

<sup>3</sup> L'auteure n'exploite cependant pas ce détail qui annonçait pourtant une comparaison possible entre le frère des villes et le frère des champs, pour reprendre le titre de la célèbre fable d'Horace que Caterina Percoto proposera des années plus tard à ses jeunes lectrices en leur expliquant pourquoi elle lui est chère. Cf. *Orazio* in C. PERCOTO, *Ventisei racconti*, *op. cit.*, p. 229-237. Il existe cependant une confrontation entre les deux frères mais elle se fait sur un plan physique puisque la narratrice constate que le second pourrait être le père du premier. La confrontation apparaît donc ici favorable à la ville qui, de surcroît, représente pour le premier l'ascension sociale puisqu'il est devenu un riche négociant alors que son frère, qui a toujours vécu dans sa campagne natale, est resté un pauvre paysan. Nous allons voir que l'écrivaine utilise en revanche un personnage féminin pour exprimer le contraste existant entre le monde urbain et le monde rural tel que l'entendent les écrivains du genre champêtre, utilisant ainsi sa propre expérience de la société mondaine.

quella fisonomia altera e capricciosa mi fecero risovvenire d'averla veduta ancora. Ella, che vestita di finissimo velluto, adorna di trine, scintillante di preziosi monili io vidi altra volta salutata regina della *soirée*, veniva ora a passare alcuni giorni in Carnia, tra questi dirupi ? »<sup>4</sup>

La narratrice se souvient de l'avoir connue autrefois alors qu'elle était la « reine de la soirée », aussi s'étonne-t-elle de la voir dans ce village de montagne. L'évocation des riches vêtements et des bijoux que la femme portait alors contraste avec l'allusion finale aux guenilles du vieux montagnard. De même, son attitude paraît hautaine et elle est soulignée par l'emploi des adjectifs « *superba* » et « *altera* » ainsi que par le « froid compliment » qu'elle fait à la narratrice lorsqu'on la lui présente. Ce dédain contraste d'une part avec l'attitude de la narratrice qui, elle, sourit au vieux montagnard qu'elle rencontre près de la source où elle va boire et à qui elle tend sa tasse pour qu'il se désaltère, et d'autre part, avec la simplicité du vieux paysan qui vient en toute familiarité raconter ses souvenirs à cette dernière. Si l'écrivaine n'oppose pas encore clairement les vertus de la campagne aux vices de la ville, elle suggère cependant la froideur des relations mondaines conventionnelles : la jeune femme complimente la personne qu'on lui présente car il est d'usage de le faire, mais il n'y a aucune sincérité dans ses mots. Cela contraste avec la simplicité et la familiarité des relations entre personnes dans le monde rural, où le vieil homme se confie à elle comme si elle était sa fille<sup>5</sup>.

À côté de l'opposition ville-campagne, le thème de la fuite du temps est développé dans cette nouvelle dans laquelle on perçoit une certaine nostalgie du temps passé. C'est au vieil homme que revient bien entendu l'expression de ce sentiment. Il évoque en effet la beauté de la nature entourant les sources thermales au moment où un médecin les découvrit<sup>6</sup>. Le regret du temps passé sur le thème du « c'était mieux avant » est illustré par la perte d'éclat de la nature actuelle ; un avant qui était celui de la jeunesse d'Osvaldo et qui est associé à deux motifs léopardiens : la lune et le chant.

La narration est assumée par un *io narrante* homodiégétique qui nous apparaît comme une figure spéculaire de l'écrivaine à laquelle elle aura recours dans d'autres nouvelles

<sup>4</sup> « Le beau-père me salua, il me présenta la dame qui, mi-hautaine mi-gracieuse, me fit un froid compliment. Elle portait une tenue de voyage qui n'en était pas moins élégante. Ces yeux si noirs et cette physionomie fière et capricieuse me rappellèrent que je l'avais déjà vue. Cette femme, qu'une autre fois habillée de très fin velours, ornée de dentelles, étincelante de précieux bijoux, j'avais vu saluée comme la reine de la soirée, venait à présent passer quelques jours dans la Carnia, au milieu de ces précipices ? » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 239.

<sup>5</sup> « M'apriva l'animo come se stata fossi sua figlia. » *Ibid.*, p. 241.

<sup>6</sup> « Ma allora, continuava il vecchio, [le sorgenti] erano migliori, l'odore che spandevano si sentiva perfino a Tolmezzo ; un bel prato le circondava di verzura, v'erano delle acacie piantate all'intorno ; egli stesso aveva dipoi veduto trecento forestieri incoronare il bacino. A quei giorni fortunati, soggiungeva sospirando, era ben altro il paese ! I monti più verdi, le notti della Carnia più limpide, una luna più lucente del sole che ora ci splende le illuminava, e stelle più scintillanti ricamavano i cieli. Egli allora era garzone e cantava armonie cento volte più belle che non si sanno oggi giorno. » *Ibid.*, p. 240.

comme *Pre-poco*, *La malata*, *Il nome*, *La caduta dei capelli* et *Le lentiggini* ou encore, dans une moindre mesure, dans *Maria* et *La nuora*<sup>7</sup>. Il s'agit en effet d'une narratrice qui appartient à la catégorie haute de la société puisqu'elle a participé à la même soirée que la riche femme qui arrive à l'hôtel, or nous savons que Caterina Percoto a pris part, dans sa jeunesse, à la vie mondaine udinaise. Comme l'écrivaine frioulane, elle se rend à Arta pour boire les eaux sulfureuses et se sent proche des habitants de la campagne. En effet, elle déclare à la fin du récit qu'elle préfère la « simple conversation » de « ce vieil homme en guenilles » « à celle de ses parents bien élevés »<sup>8</sup>. Or l'auteure affirme à plusieurs reprises dans ses textes ou dans ses lettres sa préférence pour la vie simple des paysans<sup>9</sup>, en particulier lorsqu'il est question pour elle de quitter San Lorenzo et de s'installer en ville. Dès lors, la narratrice apparaît comme un trait d'union entre ces deux mondes qu'elle fréquente tour à tour. Or, l'écrivaine Percoto qui grâce à ses nouvelles, se charge de faire connaître le monde rural frioulan à la classe aisée et libérale qui est en train de prendre les rênes de la société, a cette même position d'intermédiaire entre les deux pôles de la société. La narratrice qui écoute le vieil homme et rapporte au discours indirect son récit permet ainsi au lecteur de connaître l'histoire de cette source<sup>10</sup>, puis la biographie de ce personnage, rapportée au discours indirect libre<sup>11</sup> : si la modalité de l'énonciation de ces deux récits intradiégétiques change légèrement – on passe du discours indirect au discours indirect libre – soulignons que dans les deux cas la parole n'est pas directement donnée au vieux montagnard. La narratrice assume donc bien une fonction de filtre et de passeur entre la parole du paysan et le destinataire de son propre récit, ce que fera Caterina Percoto en transcrivant les traditions et légendes frioulanes recueillies auprès du peuple. Elle fait d'ailleurs allusion dans la nouvelle au rôle de source de culture du vieil homme : « Mi narrò le tradizioni del paese, le costumanze, le feste. »<sup>12</sup> En somme, Caterina se met en scène en train de recueillir les informations qui donneront la matière de ses nouvelles suivant ainsi l'invitation de Francesco Dall'Ongaro à mettre en scène le monde

<sup>7</sup> Dans le cas de cette dernière nouvelle, la présence de l'*io narrante* est moindre – seulement quelques lignes à la fin (cf. C. PERCOTO, *Novelle popolari*, *op. cit.*, p. 84-85) –, et il n'y a aucune indication permettant d'en déduire le sexe, mais en raison de l'existence, dans les autres nouvelles, de cette figure de narratrice en partie autobiographique, nous supposons qu'il s'agit d'une femme.

<sup>8</sup> « Coloro che passando sull'alto della via che va a Paluzza m'avran scorta sedermi così a lungo presso quel vecchio cencioso, non avrebbero forse immaginato ch'io preferissi la sua semplice conversazione a quella de' suoi educati parenti. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 241.

<sup>9</sup> « Io amo la vita semplice dei poveri contadini in mezzo ai quali vivo » écrit-elle par exemple à Carlo Tenca le 9 janvier 1855. Cf. *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>10</sup> « Erano settantacinque anni, ch'ei giovanetto di dodici aveva, diceva egli, per la prima volta guidato un medico a quella scaturigine. [...] » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 240.

<sup>11</sup> « Finché gli anni giovanili gli durarono, egli aveva lavorato nella sega che ci stava di faccia sulla riva opposta del torrente, e che egli m'additava con una specie d'affetto. Adesso viveva in una piccola casuccia ad Avosaco co' suoi risparmi, e col latte dell'armento che pascolava. » *Ibidem*.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 240-241.

des campagnes, ses paysages, ses traditions, les histoires de ses habitants<sup>13</sup>. Ce récit peut donc être considéré, selon nous, comme une déclaration de poétique de la part de l'auteure qui se présente comme le porte-parole du peuple frioulan.

### A - Vices de la ville, vertus de la campagne

Dès la nouvelle suivante, *La nipote del parroco*, la campagne devient un symbole d'authenticité par rapport au caractère artificiel de la riche société urbaine ainsi que le lieu où s'expriment les qualités morales du peuple. Celles-ci sont incarnées par Adelina<sup>14</sup>, jeune-fille de dix-huit ans, qui, étant orpheline, fut élevée par son oncle curé qui lui a dispensé une éducation très simple, presque paysanne. Grâce à sa parenté avec ce dernier, elle est admise à fréquenter les quelques familles distinguées venant en villégiature dans son village à l'époque des vendanges. Mais ces deux mois passés en leur compagnie « ne sont pas pour elle les plus beaux de l'année »<sup>15</sup>. Elle est, en effet, plutôt mal à l'aise parmi ces gens dont le mode de vie et les codes lui sont complètement étrangers, ce que l'auteur exprime à travers la métaphore florale de la simple fleur des champs transplantée dans une serre, au milieu de luxuriantes plantes exotiques, une métaphore qui est un *topos* des nouvelles percotiennes :

« Ella vestita di semplice tela, ella coi capegli costantemente ad una foggia annodati, senza gioielli, adorna solo di qualche fiore campestre, ignara dei modi e delle gentili costumanze del vivere cittadino, in que' convegni era straniera, era come un fiore di prato posto a morire nella calda serra dove fiorisce la pomposa camelia. »<sup>16</sup>

Toutefois, malgré ses vêtements d'une grande simplicité, on ne peut s'empêcher de regarder son visage à la fois modeste et affectueux. L'auteure oppose aux conventions oppressantes des salons mondains – en particulier en ce qui concerne la mode, Adelina se sentant blessée dans son orgueil lorsqu'elle est confrontée à la pompe des tenues de ces

<sup>13</sup> Voir *supra*, chapitre 2, citation de la note 44, p. 86.

<sup>14</sup> Signalons qu'il s'agit d'un personnage qui apparaît dans deux autres nouvelles : *Il refrattario* et *I gamberi*.

<sup>15</sup> « Que' due mesi, in cui ella godeva della società, era accarezzata dalle dame, saggiava i modi cittadini, partecipava alla musica, alle danze, ai conviti, alle partite di piacere, non erano i più belli del suo anno. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 75.

<sup>16</sup> « Elle, dont les vêtements étaient de simple toile, elle, qui avait toujours ses cheveux noués de la même façon, sans bijoux, parée seulement de quelques fleurs des champs, ignorante des usages du mode de vie citadin, elle était, dans ces réunions, étrangère, elle était comme la fleur des prés condamnée à mourir dans la serre chaude où fleurit le pompeux camélia. » *Ibid.*, p. 76.

dames<sup>17</sup> – l’hospitalité chaleureuse avec laquelle elle accueille les curés des environs qui viennent rendre visite à son oncle. La caractéristique la plus remarquable de la jeune fille est la bonté de son cœur, et l’acte charitable qu’elle accomplit, à l’aube, en allant apporter des vivres à un miséreux, suffit à la rendre belle<sup>18</sup>. Cette bonté d’Adelina qui la transforme en un « ange consolateur » devient presque légendaire auprès des habitants du village qui, plusieurs années après qu’elle a quitté les lieux, parlent encore d’elle<sup>19</sup>.

Dans la nouvelle *I gamberi*, écrite onze ans plus tard, l’auteure qui reprend le personnage d’Adelina, revient sur la présence de la riche société urbaine dans le village de B\*\*\*, lieu de l’action, à l’occasion des vendanges. Caterina Percoto propose alors une sorte d’étude sociologique du phénomène de la villégiature dans laquelle elle analyse le comportement de la haute société qui tend à reproduire ses habitudes urbaines, ne sachant apprécier la solitude qu’offre la vie à la campagne. Il y a, d’après elle, chez ces riches habitants de la ville, une sorte d’instinct grégaire qui les pousse à rechercher la compagnie de leurs semblables, quitte à accentuer l’hypocrisie des relations mondaines<sup>20</sup>. L’ingénue orpheline quant à elle se méprend sur l’attention qu’on lui porte, alors que, pour tous ces gens, elle n’est qu’une attraction nouvelle qui les distrait de leur quotidien. Les riches n’ont en effet aucun scrupule à profiter du cœur candide des gens du peuple. Ainsi, dans la nouvelle *Un episodio dell’anno della fame*, Maria s’attache à la famille de ses patrons et s’occupe de leur fils cadet comme s’il était le sien ; ne connaissant que la sincérité et la franchise du monde rural, elle croit que ces gens l’aiment vraiment alors que

<sup>17</sup> Il s’agit probablement d’une résurgence des complexes de la jeune Caterina qui, elle aussi, devait paraître devant les premières dames d’Udine avec un chapeau démodé. Voir *supra*, chapitre 1, note 98, p. 48. Signalons d’ailleurs que, dans la nouvelle, Adelina se rend à ces rassemblements mondains avec un « rozzo cappellino di paglia ».

<sup>18</sup> « Ma se poi l’avessi veduta sul fare dell’alba ritornare dall’aver visitato un vecchio mendico, o un qualche malato in lontano casolare, oh allora bisognava confessare, che anche Adelina era bella ! » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 77.

<sup>19</sup> « Ella soleva levarsi assai per tempo, spillava una botticella di limpido cividino, o di vecchio piccoli !, metteva la bottiglia in un suo forzierino, vi aggiungeva alcune picce di candido pane, talvolta dello zucchero, del caffè, od altre siffatte provvigioni, e postosi in capo il suo leggiadro cappellino, ed impugnata una verghetta, via pei campi lesta lesta, e solitaria arrivava alla capannuccia del misero, come l’angelo consolatore, e prima che fosse surto il sole era già di ritorno. Molti anni dipoi i contadini di quei contorni narravano ancora mille di questi tratti. » *Ibidem*.

<sup>20</sup> « Di rado i cittadini si spogliano delle contratte abitudini, e quando vengono ai campi portano con loro la città [...]. La solitudine, questa vergine delizia dei campi, è per essi un libro suggellato, sul quale spesso non sanno leggere che la pagina della noia. Gli è per questo che amano le visite, la società al possibile numerosa, e procurano tutti i mezzi di popolare i loro casini ; e questo anche forse ti spiega l’enigma per cui talvolta in campagna tu vedi taluna delle più distinte ed elevate signore farsi mansueta ed affabile e stringere con affetto la mano a tali, che se poi per caso incontrasse in città, mostrerebbe forse di non conoscere, o degnerebbe appena di un impercettibile saluto. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 103. On retrouve dans la nouvelle *Il pane dei morti* la dénonciation du caractère artificiel des rapports humains purement conventionnels qui règnent dans la riche société d’une grande ville et auquel est confrontée la comtesse Ardemia della Rovere : « Quelle frasi melate, quei complimenti smaccati, a cui era costretta opporre in un modo o nell’altro le stesse convenzionali risposte, le parevano un insipido giuoco, un vero luogo comune. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 156.

l'attention qu'ils lui portent est uniquement liée à son travail désintéressé. Non seulement la société des riches se fonde sur des rapports hypocrites, biaisés par l'intérêt personnel, mais pire encore, elle corrompt les personnages du peuple qui la fréquente. C'est, par exemple, le cas de Tinorio (*L'uccellatore*) qui, grâce à ses talents d'oiseleur, travaille pour les riches messieurs qui viennent en villégiature à l'automne et dont il prend vite les mauvaises habitudes<sup>21</sup>. Il s'habitue ainsi à mener une vie insouciant et oisive, ce qui le conduit à une vieillesse misérable. C'est également le cas d'Adelina dans la nouvelle *I gamberi* qui commence à regretter sa condition paysanne et à renier le monde auquel elle appartient :

« A forza d'ammirare l'amabile disinvoltura di modi, l'eleganza e il buon gusto di quelle vestiture alla cittadina, gli usi gentili a un tempo e spicci, tutto insomma quel contegno peregrino ed elevato che costituisce ciò che chiamiamo l'educazione delle classi privilegiate, cominciò a sentire come il desiderio d'imitarlo. Fu allora ch'ella s'accorse come la mano senza guanti del povero contadino è talvolta troppo ruvida, e nel secreto del suo cuore si svegliò una specie di rimorso d'esser cresciuta così ignara di tutta questa civiltà che adesso le si presentava con sì brillanti colori. »<sup>22</sup>

Le fait qu'Adelina trouve soudain « trop rugueuse » la main du paysan qui travaille la terre illustre le mépris qu'elle commence à éprouver pour les humbles habitants de la campagne. C'est pour éviter que ses deux garçons n'éprouvent un tel sentiment vis-à-vis de leur mère, une simple paysanne, que Monsieur Biagio (*Il contrabbando*), décide de ne pas les envoyer étudier à l'université :

« Co' scarsi suoi mezzi difficilmente avrebbe potuto procacciar loro un'educazione cittadina, e se anche a forza di stenti fosse riuscito a farli addottorare, egli che conosceva per pratica i costumi e la vita delle università, temeva che a carriera compiuta, per tutta paga dell'amore ch'ei loro portava, avessero potuto disprezzare la madre, e condannarli forse entrambi ad una vecchiaia solitaria e desolata. Meglio, pensava egli, agiati contadini,

<sup>21</sup> « Nelle case dei ricchi, particolarmente nella stagione del villeggiare, si butta via e si fa baldoria ; ed egli imparò ben presto questi costumi. Il boccale, le carte, tresche e vita allegra coll'altro servidorame, non era miracolo se ei si dimenticava della sua povera moglie e dei figliuoli. E allorché tornava a casa, avvezzo a quella vita scioperata, gli sapeva male ogni fatica, e tutto il santo giorno ei lo consumava accovacciato in un angolo dell'osteria. » C. PERCOTO, *Novelle popolari, op. cit.*, p. 100. Ces dépenses inconsidérées que font les riches pour leurs réceptions ont sans doute interpellé la jeune Caterina, dont la famille n'était pas riche, lorsqu'elle fréquentait la bonne société udinaise. Elle sait ce que l'on ressent, lorsqu'on a peu de moyens, au contact de gens pour qui l'argent n'est pas un problème, et qu'il est facile d'être ébloui par un monde où l'on peut dépenser sans compter. Voir ci-dessous le sentiment qui naît chez Adelina à force de fréquenter le monde des riches.

<sup>22</sup> « À force d'admirer l'aimable désinvolture des manières, l'élégance et le bon goût de ces vêtements à la mode citadine, les manières à la fois courtoises et expéditives, tout ce comportement nouveau et raffiné, en somme, qui constitue ce qu'on appelle l'éducation des classes privilégiées, elle commença à ressentir comme un désir de l'imiter. C'est alors qu'elle s'aperçut combien la main non gantée du pauvre paysan est parfois trop rugueuse, et qu'une sorte de remords d'avoir grandi ainsi, dans l'ignorance de tout cet univers qui s'offrait à présent à elle avec des couleurs si brillantes, s'éveilla au plus profond de son cœur. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 104.

padroni del loro campo e della loro vita, che miseri impiegati, avvinti a una troppo pesante catena, e, quel ch'era peggio, a rischio di perdere quella freschezza di cuore e quella fede dell'anima, ch'egli aveva veduto più che altrove crescere e mantenersi rigogliosa nell'aria libera dei campi e sotto la sferza del sole. »<sup>23</sup>

Cet homme, qui a étudié à la faculté de droit de Padoue et aurait pu, avec son diplôme universitaire, faire une carrière dans l'administration, a préféré vivre à la campagne, après s'être épris de Betta, une pauvre paysanne qu'il n'a pas voulu transformer en dame. Il s'est installé dans un village et est devenu régisseur agricole. Son choix de ne pas envoyer ses fils à l'université répond à une double motivation. D'une part, il sait qu'il y a un manque de débouchés professionnels pour les jeunes diplômés, ce qui correspond à une réalité historique<sup>24</sup>. En outre, Monsieur Biagio semble refuser que ses enfants travaillent pour l'administration autrichienne puisqu'il considère que, s'ils devenaient employés, ils seraient « liés à une trop lourde chaîne », image qui, sous la plume de Caterina Percoto, fait indubitablement référence au joug de la domination autrichienne auquel est assujéti le Royaume de Lombardie-Vénétie<sup>25</sup>. D'autre part, – et c'est à ses yeux ce qui serait le pire – il craint que le contact corrupteur de la ville ne leur fasse perdre la générosité spontanée et la foi qu'ils avaient acquises en grandissant « à l'air libre des champs ».

Cet effet corrupteur de la ville sur un jeune étudiant ayant grandi à la campagne est illustré dans la nouvelle *Il bastone* dans laquelle Beppino Bressanuti part étudier à Padoue et se transforme au contact de la haute société padouane qu'il fréquente malgré sa condition modeste :

« Intanto egli beveva a larghi sorsi le gioie del mondo e s'andava ogni dì più emancipando dalle ristrette idee che fino allora erano state il suo codice; ma a misura che i suoi modi

<sup>23</sup> « Avec le peu de moyens dont il disposait, il aurait difficilement pu leur procurer une éducation de citadins et, même si, à force d'efforts, il avait réussi à les faire diplômer, il craignait, lui qui connaissait par expérience les mœurs et la vie des universités, qu'une fois docteurs, pour toute récompense de l'amour qu'il leur portait, ils puissent mépriser leur mère et peut-être les condamner tous deux à une vieillesse solitaire et désolée. Mieux vaut qu'ils soient – pensait-il – des paysans aisés, propriétaires de leurs champs et maîtres de leur vie, que de malheureux employés, liés à une trop lourde chaîne, et, ce qui était pire, risquant de perdre cette fraîcheur du cœur et cette confiance de l'âme qu'il avait vu, plus qu'ailleurs, croître et rester vigoureuses dans l'air libre des champs et sous le soleil brûlant. » C. PERCOTO, *Novelle popolari*, op. cit., p. 168.

<sup>24</sup> Signalons en effet que l'époque napoléonienne a eu une influence sur le nombre de diplômés dans le Nord de l'Italie. De plus en plus de jeunes gens d'origine modeste, attirés par le luxe des classes dirigeantes urbaines, étudient à l'université dans la perspective d'une ascension sociale. Cependant, la crise des années 1830 arrête ce processus : il n'y a plus assez de débouchés pour tous, en particulier pour les étudiants en droit qui se destinent à travailler dans l'administration. Cf. M. MERIGGI, *Il Regno Lombardo-Veneto*, op. cit., p. 150-151.

<sup>25</sup> Voir *infra*, deuxième partie, II – la dimension patriotique.

acquistavano disinvoltura e che sapeva apparire levigato ed amabile, la sua anima perdeva la semplicità nativa e con essa la freschezza del cuore e le ineffabili dolcezze dell'affetto. »<sup>26</sup>

Ce changement se manifeste en particulier à travers la modification de ses rapports avec sa mère : alors que tous deux étaient très proches avant que le garçon ne commence ses études à l'université, celui-ci devient par la suite distant envers sa mère qui souffre énormément d'une telle désaffection. Les tendres effusions passées laissent place à la froideur des relations conventionnelles déjà observée dans la nouvelle *Il vecchio Osvaldo* : les rares fois où son fils l'embrasse encore, il s'agit d'un baiser « froid comme s'il était commandé » par la nécessité des conventions et non par un sentiment sincère<sup>27</sup>. Beppino a donc perdu cette « fraîcheur du cœur » qui semble être l'une des caractéristiques essentielles des gens élevés à la campagne et qui a été gâchée au contact de la haute société urbaine<sup>28</sup>. Il a également perdu toute capacité à apprécier la beauté poétique du paysage : alors que toute la famille Bressanuti se rend, comme à son habitude, en pèlerinage sur une île consacrée à la Vierge<sup>29</sup>, il ne participe plus comme autrefois au chant de ses sœurs et est complètement indifférent au spectacle offert par le coucher du soleil sur la lagune de Grado. Cette « dépoétisation »<sup>30</sup> du monde est le corollaire de l'ennui, « terrible maladie » de ceux que l'auteure désigne ironiquement avec l'expression « les bienheureux de la terre » :

« I beati della terra coll'accoglierlo nelle loro società e metterlo a parte di tutti i loro favori, gli avevano anche inoculata la loro tremenda malattia. La noia, questa bava schifosa, questo frigido serpente che paralizza tutti i moti del cuore, da qualche tempo miseramente lo consumava ; la noia gli era entrata nel sangue : il flagello che i poveri non conoscono, ma che invece fu la punizione del più sapiente dei re, quando, esaurito ogni calice, ci lasciò

<sup>26</sup> « En attendant, il buvait à grandes gorgées les joies du monde, et il s'émancipait chaque jour davantage des idées étroites qui avaient jusqu'alors constitué pour lui la norme ; mais à mesure que ses manières devenaient plus désinvoltes et qu'il savait se montrer raffiné et aimable, son âme perdait sa simplicité native, et avec elle il perdait la fraîcheur de son cœur et les ineffables douceurs de l'affection. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 381. Remarquons qu'il y a une rupture syntaxique dans la construction de la dernière phrase car ce ne peut être l'âme qui perd la fraîcheur du cœur et les ineffables douceurs de l'affection.

<sup>27</sup> « Lo vedeva bene, il suo Beppino era bello, era saputo ed amabile ; ma i suoi occhi non la guardavano più ; ma il suo cuore era chiuso ; ma se talvolta ei le dava un bacio, quel bacio era freddo come se fosse comandato. » *Ibid.*, p. 382.

<sup>28</sup> Soulignons la récurrence de l'expression « freschezza del cuore » par rapport à la citation précédente.

<sup>29</sup> La situation évoquée – un pèlerinage marial – peut également faire allusion à la perte de la foi citée précédemment avec la « fraîcheur du cœur » au nombre des conséquences négatives que Monsieur Biagio craint pour ses fils s'ils vont étudier à l'université.

<sup>30</sup> Le narrateur commente en effet : « L'anno susseguente venne a casa più che mai poetizzato. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 383.



scritto a documento quel compassionevole vanitas ch'è il più desolante grido di dolore che sia giammai uscito da un'anima umana. »<sup>31</sup>

Si les riches jouissent effectivement d'un bien être matériel, ils se caractérisent en revanche par la vacuité de leur existence spirituelle. Leur vie consacrée uniquement à la recherche de plaisirs terrestres, les amène fatalement à la prise de conscience du vide de l'existence humaine, tout comme, dans *l'Ecclésiaste*, le roi Salomon constate que tout n'est que « vanité »<sup>32</sup>. Ce terrible constat est la raison de leur dégoût pour la vie qui se manifeste dans l'ennui, ce « mal du siècle » caractéristique de la littérature romantique.

Pour lutter contre ce sentiment de vide, Beppino est contraint de chercher toujours de nouvelles distractions. Il voit justement en l'arrivée dans sa famille d'une jeune paysanne orpheline recueillie par ses parents, un agréable moyen de se distraire un peu pendant les vacances, tout comme le jeune comte désœuvré qui est attiré par la fraîcheur de la paysanne Menica, dans la nouvelle *La Fila*. Ce dernier incarne un type de personnage complètement conventionnel, héritier de l'autoritaire et tyrannique seigneur des *Promessi sposi*, don Rodrigo<sup>33</sup>, puisqu'il exige des parents de Menica, qui sont ses fermiers, qu'ils lui confient leur fille afin qu'elle devienne servante dans sa demeure citadine<sup>34</sup>.

Beppino lui aussi pense « cyniquement » à profiter de l'innocente jeune fille<sup>35</sup>. Il faut dire qu'il a fait son apprentissage amoureux en ville en devenant l'amant d'une riche veuve,

<sup>31</sup> « Les bienheureux de la terre, en l'accueillant au sein de leur société et en lui faisant partager tous leurs privilèges, lui avaient aussi inoculé leur terrible maladie. Depuis quelques temps, l'ennui, cette bave dégoûtante, ce froid serpent qui paralyse tous les élans du cœur, le consumait misérablement ; l'ennui – ce fléau que les pauvres ignorent mais qui fut en revanche la punition du plus sage des rois quand, après avoir bu chaque calice jusqu'à la lie, il nous laissa comme témoignage écrit ce pitoyable *vanitas* qui est le cri de douleur le plus désolant qui soit jamais sorti d'une âme humaine – avait pénétré dans son sang. » *Ibid.*, p. 383-384. La construction de la phrase percotienne nous semble maladroitement car elle sépare « la noia » de la définition qu'elle en donne ensuite, aussi avons-nous rétabli dans la traduction la proximité des deux. Signalons que Caterina utilise dans *Il contrabbando* une image identique à celle de la bave et du serpent pour exprimer la désillusion de Giannetta qui découvre combien son mari est corrompu : « La schifosa lumaca che talvolta si nasconde nel bocciuolo della rosa, il rettile che comparisce improvviso fra l'erba a contaminarla del suo alito pestilenziale, le avrebbero ispirato assai meno orrore. Erano anime degradate, che nel calice della gioia oramai più non bevevano che la impura feccia. » C. PERCOTO, *Novelle popolari*, *op. cit.*, p. 203-204.

<sup>32</sup> « Vanitas vanitatum et omnia vanitas », *Ecclésiaste*, I, 2.

<sup>33</sup> Elena Isabella Minelli l'a décrit comme « un Don Rodrigo moderno, con tutte le raffinatezze dell'educazione, con tutte le astuzie più penetranti ». Cf. E. I. MINELLI, *Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 29.

<sup>34</sup> « Con quei modi del potente che per parte del debole non ammettono replica, egli stesso l'aveva chiesta a suo padre. Indarno la Lena aveva tentato d'opporli. I campi che lavoravano li tenevano in affitto da lui, sicché l'acconsentire fu riguardato siccome necessità di supremo interesse. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 260. Signalons qu'à la différence de don Rodrigo, le jeune comte de la nouvelle percotienne ne fait pas usage de la force brutale mais exerce un chantage économique sur les parents de Menica. Adriana Chemello a relevé les similitudes du final de cette nouvelle avec l'explicit de *Una povera tosa* de Giulio Carcano, tout en soulignant la dimension religieuse apportée par Caterina Percoto à cette histoire d'innocente paysanne séduite puis abandonnée. Nous reviendrons ultérieurement sur cette histoire. Voir *infra*, chapitre 7, p. 331 et suivantes.

<sup>35</sup> « In quanto a Beppino, quando lesse nella lettera della mamma della giovane maestrina presa per le sorelle, egli sorrise e pensò in suo cuore che nel prossimo autunno a casa e' si sarebbe annoiato un po' »

propriétaire de la pharmacie dans laquelle il fait sa pratique. Mais à l'instar des rapports sociaux dont nous avons relevé la froideur, les rapports amoureux en milieu urbain n'ont aucune sincérité :

« Non era né un affetto, né una passione, benché di quest'ultima affettassero entrambi i modi e il gergo convenzionale [...]. »<sup>36</sup>

Dans ce cas, les deux amants sont conscients de la comédie qu'ils jouent, mais, lorsqu'il arrive que l'un des protagonistes de la relation amoureuse aime sincèrement, il se retrouve rapidement confronté à la désillusion<sup>37</sup>.

La jeune Adelina, protagoniste de la nouvelle *I gamberi* a, quant à elle, l'occasion de se rendre à Baden, en Autriche, en passant par Vienne, en compagnie d'une riche dame, dont son oncle fut le précepteur, et qui apprécie sa compagnie. Elle rentre de ce séjour transformée, empreinte de tristesse et de mélancolie. L'auteure, qui commence son récit par ce constat, ouvre ensuite une parenthèse digressive adressée à ses « aimables lectrices », afin de les mettre en garde quant à la signification à donner à cette mélancolie. Elle conclut ainsi : « [...] e prima d'andar innanzi bisogna ch'io avvisi le mie cortesi lettrici che questa non è istoria d'amore. »<sup>38</sup> Quelles sont dès lors les raisons de cette mélancolie? Le lecteur aurait bien du mal à répondre à cette question en lisant la nouvelle puisque celle-ci a été publiée amputée d'une partie du texte, pour les raisons que nous avons expliquées dans la première partie de ce travail<sup>39</sup>. Enrica Varisco Ferrero a cependant publié la version intégrale de la nouvelle qu'elle a reconstituée à partir d'un manuscrit conservé à la *Biblioteca civica* d'Udine<sup>40</sup>. Si effectivement la mélancolie d'Adelina n'est pas provoquée par une histoire d'amour malheureuse, elle est cependant indirectement liée

---

meno. Guai alla povera donna se fosse stata presente ed avesse potuto vedere il cinico movimento che sfiorò un istante quelle labbra appassite ! » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 387.

<sup>36</sup> « Il n'y avait ni affection, ni passion, bien que tous deux affectassent les manières et le langage conventionnel de cette dernière [...]. » *Ibidem*.

<sup>37</sup> Signalons que les protagonistes trompées de la sorte sont toujours les femmes dans les nouvelles percotiennes, mais nous pensons pouvoir étendre ce constat à l'ensemble de la production de la littérature sentimentale du XIX<sup>e</sup> et sûrement au-delà. C'est en particulier le cas de la comtesse Giulia, protagoniste de la nouvelle *L'Album della suocera*, dont Caterina Percoto met en scène la relation amoureuse adultère avec un jeune avocat. Alors que la jeune femme, qui a fait un mariage arrangé, découvre enfin le véritable amour, son amant, pour qui elle constituait au début une attrayante nouveauté, se lasse bientôt de ses charmes et la délaisse alors au profit d'une autre. Signalons que les amours malheureuses sont caractéristiques des protagonistes percotiennes appartenant à la classe des aristocrates ; nous développerons cet aspect dans le chapitre 7.

<sup>38</sup> « Et avant de poursuivre, il me faut avertir mes courtoises lectrices qu'il ne s'agit pas d'une histoire d'amour. » *Ibid.*, p. 95.

<sup>39</sup> Voir *supra*, chapitre 2, p. 163 et p. 142 et suivantes.

<sup>40</sup> Cf. E. VARISCO FERRERO, *Niccolò Tommaseo e Caterina Percoto protagonisti di un caso letterario. Con pagine inedite di Caterina Percoto*, *op. cit.* La partie manquante se situe p. 61-68.

aux mœurs corrompues de la classe aisée. La jeune fille découvre en effet par hasard que le couple d'Italiens qui séjourne à l'hôtel de Baden où elle se trouve, est en réalité un couple adultère. Mais ce qui la blesse profondément est la découverte du fait que Niccolò Tommaseo, un écrivain à qui elle voue une véritable vénération<sup>41</sup>, est au courant de cette liaison qu'il semble approuver. Nous savons que Caterina Percoto exprime dans ces pages sa propre indignation quant à l'attitude de Niccolò Tommaseo et sans doute aussi une pointe de ressentiment envers Pietro Vianello (l'amant adultère) dont elle ne donne pas une image positive.

L'écrivaine frioulane distingue cependant les grandes métropoles, dont Vienne est emblématique, des villes de province à dimensions plus modestes et donc plus humaines. En effet, elle souligne le caractère particulièrement froid et inhumain de la capitale autrichienne qu'expérimentent plusieurs de ses protagonistes. Adelina (*I gamberi*) est presque effrayée par les « deux torrents de population qui se déversent continuellement en son sein depuis la gare »<sup>42</sup> ; or le torrent est un élément plutôt hostile à l'homme qu'il peut emporter comme un fétu de paille – vision littéraire développée dans la nouvelle *Liscidulis*<sup>43</sup> – et qui peut entraver la communication en isolant fermes et villages lorsqu'il est en crue – réalité géographique vécue par Caterina Percoto et exprimée dans ses lettres<sup>44</sup>. La comtesse Ardemia (*Il pane dei morti*), elle, se rend compte que, dans les salons viennois, elle n'est qu'une étrangère au milieu d'inconnus, que l'attention qu'on lui porte n'est due qu'à une certaine curiosité et qu'il lui est impossible d'y nouer de véritables liens d'amitié<sup>45</sup>. Enfin Cati, dans la nouvelle *La coltrice nuziale*, se sent comme un « point

<sup>41</sup> Notons que l'écrivaine frioulane nous semble ici anticiper avec une intuition visionnaire l'attitude de certains fans apparue avec le développement du *star system* lorsqu'elle décrit avec quelle émotion Adelina ramasse les pages de la lettre de Niccolò Tommaseo qu'elle trouve froissées par terre. Le vocabulaire religieux utilisé et l'emploi du mot « talisman » relèvent presque du fétichisme ! « Vide per terra alcuni stracci di carta sciupata [...]. Tutto ad un tratto come se fossero state scritte con caratteri di fuoco balenarono allo sguardo alcune parole ; ella ne conobbe subito la mano e divampò di vergogna fino alla radice dei capelli pensando che si avesse potuto *profanare* così una carta che *consacrata dai tratti di quella santa persona*, per lei sarebbe stata *una reliquia un tesoro inestimabile* ! Oh s'ella avesse posseduto una sola di quelle parole ! se fossero state a lei dirette con che *divota venerazione* non ne avrebbe ella arricchita la solitudine della sua povera cameretta del villaggio ! Dinanzi a quel *talismano* quanti soavi pensieri non avrebbero consolato la sua vita ! » *Ibid.*, p. 66. C'est nous qui soulignons.

<sup>42</sup> « Vide Vienna e i due torrenti di popolazione che continuamente le si versano nel seno dalle sue ferrovie : a lei che non aveva giammai veduto nessun'altra capitale, era stupore e quasi paura quella tanta moltitudine d'uomini, quel continuo movimento di carri e cavalli. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova *op. cit.*, p. 106.

<sup>43</sup> Voir *infra*, chapitre 5, p.273 et suivantes.

<sup>44</sup> Pour ne citer qu'un exemple, voici ce qu'elle écrit à Francesco Dall'Ongaro en septembre 1849 : « Sabato diluviò tutto il giorno e la Torre gonfia non mi permise di movermi di casa. » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3, Lettera 63.

<sup>45</sup> « Ell'era straniera : nessun legame d'affetto colle persone che la circondavano ; nè a lei altro interesse veniva donato, che quello della curiosità. Quando aveva fatto mostra di quel poco di spirito che l'educazione le aveva fornito e ricevuto l'omaggio di quello degli altri, ogni attrattiva era esaurita. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 117. Caterina Percoto exprime sûrement ici son propre ressenti lorsqu'elle se rendit à Vienne en 1847. Voir *supra*, chapitre 2, p. 91.

invisible » dans la capitale autrichienne<sup>46</sup>. En revanche, dans *La moglie*, l'écrivaine prend soin de préciser que la soirée mondaine sur laquelle s'ouvre la nouvelle se déroule dans une ville de province et que, bien que le luxe et la mode y soient présents, il s'agit surtout d'une réunion entre amis<sup>47</sup>. Signalons que ce détail sert l'idée, exprimée plus loin par le comte Battista, qui soutient l'utilité du luxe dans la vie économique<sup>48</sup>. Si l'auteure veut défendre l'industrie du luxe, elle ne peut lui donner ici une valeur négative.

Par cette évocation de la représentation de la riche société dans les nouvelles percotiennes, où elle est associée au monde de la ville, nous constatons que l'écrivaine frioulane dénonce avant tout le caractère artificiel et hypocrite des rapports humains en son sein. Cette hypocrisie et cette frivolité sont symbolisés par l'image de la serre où l'on fait pousser des fleurs exotiques ou encore par celle des jardins de la vallée de Sainte Hélène que visite Adelina lorsqu'elle est à Baden. La ville est le règne des plaisirs futiles et vains qui génèrent l'ennui, ainsi que des trahisons amoureuses, sources d'amères désillusions. Caterina Percoto oppose à cet univers corrompu la simplicité, la bonté, la religiosité, la droiture des paysans dont ses nouvelles offrent de nombreuses figures exemplaires. Nous avons déjà vu l'exemple d'Adelina, jeune fille simple et charitable, à laquelle fait écho la protagoniste de la nouvelle *Il bastone*, Angelina, que nous étudierons plus loin. Il y a d'autres exemples de charité chrétienne venant de ces femmes du peuple que l'écrivaine frioulane met, le plus souvent, au centre de ses nouvelles. Ainsi Menica (*Il licof*) recueille-t-elle un couple de vagabonds, dont la femme est enceinte et cède-t-elle son lit à cette dernière pour qu'elle accouche dans un minimum de confort. Dans la nouvelle *La fila*, Lena est pleine de compassion pour les deux jeunes soldats en marche qui logent chez elle, et elle sacrifie l'une de ses poules afin de leur préparer un repas roboratif pour qu'ils recouvrent des forces. Cette attitude charitable s'accompagne bien entendu d'un sentiment religieux sincère et profond, et l'on voit souvent les paysans percotiens assister à la messe avec une grande dévotion, quitte à se lever plus tôt lorsqu'ils ont des journées bien remplies, comme c'est le cas de Miutte (*La festa dei pastori*) qui va à la messe à l'aube avant d'aller cueillir du fourrage pour les agneaux, et peut ainsi passer un peu de temps au chevet de son amie malade. Une amitié sincère et profonde lie les deux femmes qui s'entraident ; cela va presque jusqu'au sacrifice de soi pour l'autre puisque Maddalena est tombée gravement malade après avoir aidé Miutte à allaiter son bébé. Cette dernière, en raison de sa santé fragile, manquait en effet de lait pour le nourrisson.

<sup>46</sup> Voir *infra*, chapitre 11, p. 503 et suivantes.

<sup>47</sup> « Trattavasi di una città di provincia, e, più che il compassato cerimoniale d'etichetta, avresti notato una certa affettuosa disinvoltura di modi che ti palesava subito come costoto più che altro era lieto convegno d'amici [...]. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 405.

<sup>48</sup> Voir *infra*, p. 259 et suivantes.

Caterina Percoto partage avec ses protagonistes ce sentiment religieux<sup>49</sup> et elle met aussi en scène, dans la nouvelle *Il nome*, sa figure spéculaire – la narratrice évoquée plus haut<sup>50</sup> – allant à la messe. Selon l'écrivaine frioulane, la religion est d'ailleurs l'un des éléments constitutifs de la nation italienne, ainsi que le déclare son *alter ego* :

« Per quel dì la fede ingenua e l'affetto di quella povera famiglia di contadini, la sublime santità del rito religioso e la divina bellezza delle preghiere della chiesa mi avevano rasserenato l'anima, e tornai a casa nella certezza che qualunque sieno le passioni dell'epoca e gli errori dei sapienti della terra, noi popolo conserveremo le credenze dei nostri padri e nulla varrà a farci spezzare quel vincolo che insieme e forse più della lingua e dell'amore dell'arte, da un capo all'altro della travagliata penisola ci costituiscono in nazione. »<sup>51</sup>

Les paysans respectent à la lettre les principes chrétiens contenus dans les Évangiles, c'est pourquoi Rosa (*Lis cidulis*) s'inquiète du fait que son fiancé Giacomo ne respecte pas le jour chômé commandé par le Seigneur. Ce n'est pas le cas en revanche des riches habitants des villes qui n'ont que faire de leur prochain et des commandements de l'Église. La nouvelle *Un episodio dell'anno della fame*, dont l'action est placée dans un contexte historique précis, celui de la grande famine de 1816-1817, dénonce précisément cette indifférence dont est victime le pauvre paysan Pietro. Le récit contient en effet une scène d'une grande efficacité dramatique qui se déroule dans la cathédrale de Cividale, au début de la période de Carême. Un riche propriétaire, ancien patron de Pietro, après avoir refusé de lui donner l'argent qu'il lui doit, assiste au sermon du curé qui rappelle le devoir de charité des riches envers les plus pauvres. Parcourant l'assemblée des yeux, son regard croise alors celui du paysan miséreux qui l'a suivi jusque dans l'église. L'homme a beau détourner les yeux et regarder ailleurs, il ne peut échapper à ce regard menaçant, et lorsqu'il sort, le paysan le suit avec obstination, jusqu'à ce qu'il finisse par lui donner une pièce d'argent. Nous reviendrons ailleurs sur l'épisode, observons seulement ici comment Caterina Percoto dénonce le hiatus entre le comportement de ce riche propriétaire et le contenu des sermons qu'il entend à la messe. Il convient d'observer que l'auteure montre

<sup>49</sup> Voir *supra*, chapitre 2, note 221, p. 129, où nous citons une lettre à Jacopo Serravallo dans laquelle Caterina évoque la piété religieuse que lui a transmise sa mère.

<sup>50</sup> Voir *supra*, p. 240.

<sup>51</sup> « Ce jour-là, la foi ingénue et l'affection de cette pauvre famille de paysans, la sainteté sublime du rite religieux et la divine beauté des prières de l'église avaient rasséréiné mon âme, et je rentrai chez moi avec la certitude que, quelles que soient les souffrances de l'époque et les erreurs des sages de ce monde, nous, peuple, nous conserverons les croyances de nos pères et que rien ne pourra nous conduire à briser ce lien qui, avec et peut-être plus encore que la langue et que l'amour de l'art, nous constituent en nation tous ensemble d'un bout à l'autre de la péninsule tourmentée. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 136. L'emploi de la première personne du pluriel – « noi popolo conserveremo le credenze dei nostri padri » – montre que la narratrice, et par extension l'auteure, s'assimile à ce peuple italien qu'elle évoque. Au sujet de la religion comme critère de définition de la nation italienne, voir aussi *infra*, chapitre 11, p. 506 et suivantes.

un phénomène identique au sein même de l'Église. Ce sont en effet les prêtres les plus proches du peuple qui accomplissent le mieux leur ministère, parce qu'ils croient sincèrement à la leçon des Évangiles qu'ils enseignent à leurs paroissiens, alors que les religieux vivant en ville les trahissent bien souvent. Ainsi, dans *Un episodio dell'anno della fame*, après avoir observé des hordes de malheureux mourant de faim sur le bord de la route qui mène à Cividale, Pietro croise à proximité de la place de la cathédrale des « chanoines dodus »<sup>52</sup> qui semblent ne pas se soucier de la famine ravageant les campagnes environnantes. C'est, en revanche, le brave curé de son village qui l'aidera à trouver une solution durable pour le sortir de la misère. Notons que c'est surtout dans la nouvelle *Ridere per non piangere* que Caterina Percoto fait la critique d'un Clergé corrompu, celui de Rome : elle y met en particulier en scène des religieux au comportement immoral<sup>53</sup>. En revanche, le malheureux prêtre qui se trouve volontairement tout en bas de la hiérarchie ecclésiastique et qui est surnommé « Pre-poco » dans la nouvelle homonyme est un modèle de piété et de ferveur religieuse.

L'auteure, qui a elle-même en partie rompu avec sa classe, l'accable donc de tous les vices, alors qu'elle pare ses paysans de toutes les vertus. Cela donne une dimension édifiante à ses nouvelles qui gâche parfois la dimension réaliste qu'elles ont par ailleurs et que nous étudierons au chapitre suivant.

Le germe de rébellion qui éclot en Pietro (*Un episodio dell'anno della fame*) est exceptionnel dans l'œuvre de l'écrivaine, qui met en grande majorité en scène un peuple dont les qualités correspondent, en réalité, à celles qu'attend de lui la bourgeoisie qui s'impose alors comme classe dirigeante<sup>54</sup>. On constate en effet que les paysans percotiens, et en particulier les paysannes, sont, comme la Lucia manzonienne, des modèles de piété et de résignation, qui ont foi en la Providence. Ce sont également de courageux travailleurs. Citons par exemple Giacomo (*Lis cidulis*) qui n'hésite pas à quitter son village pour aller gagner de l'argent en travaillant comme menuisier et pouvoir ensuite revenir s'installer et fonder une famille avec celle qu'il aime. Sa fiancée, Rosa, est, elle aussi, décrite comme une travailleuse acharnée, qui s'active toute la journée sans s'accorder de répit, ce qui finit par avoir raison de sa santé. Mentionnons encore Donna Menica Dorigo (*La mugnaja*) qui, grâce à son travail et à son courage, évite à sa famille de se retrouver à la

<sup>52</sup> « Erano giovinette colla paniera che correvano per recare un abito nuovo, ed un elegante cappellino a qualche signora del vicinato, erano canonici paffuti, dal maestoso portamento, e passando gli vellicavano la faccia lagrimosa coi loro morbidi mantelletti di seta [...]. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 117.

<sup>53</sup> Étant donné que cette nouvelle s'inscrit dans un moment particulier du contexte *risorgimentale*, nous l'étudions dans la partie consacrée à la dimension patriotique de l'œuvre de Caterina Percoto. Voir *infra*, chapitre 10, A, p. 444 et suivantes.

<sup>54</sup> Tommaso Scappaticci a en effet souligné que les paysans de Caterina Percoto ne correspondent que partiellement à la réalité mais sont tout à fait conformes aux attentes du lecteur bourgeois. Cf. T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini. Studio su Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 58.

rue après la mort de son père, suite à un terrible accident. Prenons comme dernier exemple Pietro (*Un episodio dell'anno della fame*) qui, après avoir été embauché par un propriétaire à la fois avisé et compatissant grâce à l'intervention providentielle du curé, travaille avec zèle, ce qui lui permet d'être admis à la table de ses patrons et donc d'économiser sa part journalière de farine de maïs qu'il peut ainsi envoyer à sa femme. Signalons, cependant, que la volonté excessive de l'écrivaine de donner une image positive des paysans, qui découle d'une intention morale et pédagogique trop manifeste, nuit à la vraisemblance de certains personnages, ainsi que l'a souligné Pietro De Tommaso<sup>55</sup>. Celui-ci évoque l'exemple de Domenico (*Il cuc*) qui, ayant trouvé dans un fossé un pourpoint contenant un pécule en lires autrichiennes, et alors que sa famille et lui sont au bord de la misère, le restitue très honnêtement à Valentino qui l'a perdu. Dans ce cas, les protagonistes percotiens apparaissent comme des figures abstraites, idéalisées, ne présentant plus guère d'intérêt pour le lecteur moderne ; de même que le ton moralisateur de certaines nouvelles est rébarbatif.

## B - Les causes externes de la corruption morale du peuple

Il existe toutefois des personnages appartenant au peuple qui s'égarèrent moralement, mais la dégradation morale est toujours provoquée par des causes externes, et en particulier par le contact avec le riche, corrupteur. Caterina Percoto, convaincue de la supériorité morale du peuple rural, conviction qu'elle hérite de Rousseau, ne veut pas mettre en scène des paysans intrinsèquement mauvais. C'est le cas dans *L'uccellatore*, où la morale de l'histoire est résumée par ce proverbe qui en constitue l'*incipit* : « à suivre des plumes, rien tu n'accumules »<sup>56</sup>. L'oiseleur Tinorio, en adoptant le mode de vie oisif des riches qu'il a l'occasion de côtoyer pendant leur villégiature, conduit sa famille à la ruine. L'homme préfère, en effet, dilapider son argent à l'auberge que cultiver sa terre. Ce court récit s'adresse indubitablement au peuple que l'auteure met en garde contre un tel comportement. La passion de la chasse et la fréquentation des auberges sont également mises en cause dans la déchéance de Nardo (*Il pane dei morti*). Celui-ci, couturier du village, vit dans une relative aisance. Sa femme trouve qu'il est un bon mari, mais elle regrette sa passion pour la chasse qui l'amène à fréquenter des individus qu'elle juge peu recommandables. Or, au cours d'une journée de chasse, Nardo tue, par erreur, les canards du meunier et, au lieu d'aller avouer les faits à leur propriétaire, il les apporte à l'auberge

<sup>55</sup> Cf. P. DE TOMMASO, *Il racconto campagnolo nell'Ottocento italiano*, op. cit., p. 116-118.

<sup>56</sup> « A seguir piuma, nulla s'aggruma » C. PERCOTO, *Scritti friulani*, tradotti, commentati e restaurati da Amedeo Giacomini, op. cit., p. 60. Cela fait allusion à la chasse aux oiseaux, pratiquée dans le Frioul.

pour les manger avec ses amis. Mais l'histoire s'ébruite et Nardo est accusé d'être un voleur par la femme du meunier. Dès lors, tout le monde se méfie de lui et personne ne lui confie plus aucun travail, si bien qu'il sombre rapidement dans la misère. Ne sachant plus quoi faire pour remédier à son sort, il décide, avec ses amis, d'aller voler dans un entrepôt. Là encore, il s'agit de prévenir le lecteur contre un comportement répréhensible. Il y a dans cette nouvelle une dimension édifiante telle, qu'elle enlève tout l'intérêt de la figure originale d'Ardemia della Rovere qui en est la protagoniste, et nous pouvons même dire qu'elle la prive regrettablement de tout son potentiel littéraire tel qu'il s'était manifesté dans *Il licof*<sup>57</sup>, autre nouvelle dans laquelle elle apparaît.

Comme celle de Tinorio, cette corruption de Nardo semble être liée, encore une fois, à la fréquentation du monde des villes. En effet, nous savons qu'il s'agit d'un couturier, ce qui signifie qu'il a fait son apprentissage dans un atelier en ville ( peut-être s'agit-il même de l'un de ces habitants de Fiellis évoqués par Caterina Percoto dans *Lis cidulis* ?<sup>58</sup>). Notons que, dans les nouvelles percotiennes, l'auberge apparaît comme un lieu qu'il est dangereux de fréquenter. Dans *Il contrabbando*, l'histoire de Giannetta qui se fait justement remarquer dans une auberge par le jeune contrebandier dont elle va devenir la femme, se condamnant ainsi à une dure vie de souffrances, confirme cette valence négative du lieu<sup>59</sup>. On retrouve, dans cette nouvelle, la même mise en garde contre l'appât du gain facile que dans *L'uccellatore*. Grâce aux trafics illicites auxquels lui et les membres de sa famille se livrent, le contrebandier Martino ne manque pas d'argent et a une vie aisée que lui envie les autres paysans. Il s'agit cependant d'une vie risquée dont le confort apparent est illusoire : les contrebandiers doivent convoier les marchandises de nuit, dans des conditions météorologiques parfois mauvaises, avec la crainte constante de se faire arrêter par les gendarmes. Rien ne vient racheter cette famille qui a choisi de suivre le mauvais chemin : Martino et son fils meurent au cours d'une tempête en mer, et Tonina, la fille du contrebandier, décède seule, abandonnée par son amant, dans un hôpital de Trieste. Caterina Percoto donne une explication politique à cette pratique de la contrebande, qui était une réalité historique qu'elle ne pouvait ignorer : si les paysans

<sup>57</sup> Ardemia della Rovere est la protagoniste de deux nouvelles consécutives dans la production percotienne : *Il licof* et *Il pane dei morti*. La première nouvelle est incomparablement supérieure à la seconde grâce à l'originalité de ce personnage : une femme séparée de son mari, qui s'installe à la campagne, provoque le scandale en adoptant des comportements masculins, et bouleverse finalement l'ordre patriarcal de la société, en invitant à participer à un banquet les femmes qui en étaient jusqu'alors traditionnellement exclues. Voir *infra*, chapitre 7, p. 352 et suivantes.

<sup>58</sup> Voir *infra*, p. 260.

<sup>59</sup> Selon Didier Francfort, les auberges d'Udine subissent à l'époque un certain discrédit car « l'*osteria* est suspecte d'être le cadre d'une dissolution des mœurs » et elle « devient un type d'établissement marqué par une vie amoralisée et oisive condamnable ». Cf. D. FRANCFORT, *Associations et pratiques sociables à Udine, métropole frioulane (1850-1870)*, op. cit., p. 201 et p. 203.



deviennent des contrebandiers, ce n'est pas parce qu'ils ont un mauvais fond, mais parce qu'il existe une frontière injuste qui coupe en deux la région<sup>60</sup>.

En effet, nous constatons que, si dans les nouvelles percotiennes il y a parfois une dégradation morale des paysans, elle est, en général, due à des circonstances exceptionnelles. C'est, par exemple, la famine qui ravage les campagnes au cours de l'hiver 1816-1817<sup>61</sup> qui pousse Pietro (*Un episodio dell'anno della fame*) à voler dans les champs. Et il s'agit d'une solution d'ultime recours car il a d'abord vendu tous ses biens pour acheter un peu de nourriture, et brûlé tous ses objets en bois pour réchauffer sa famille. On relèvera d'ailleurs que l'auteure ne porte aucun jugement réprobateur sur ce geste désespéré et qu'elle souligne même la délicatesse du paysan qui prend garde à ne pas abîmer les jeunes plants de vigne. C'est encore la famine, liée à la situation de siège du village d'Osoppo, qui pousse la vieille Natalia (*La donna di Osopo*) à manger, de manière très égoïste – mais c'est plus fort qu'elle –, les pommes que lui a laissées sa voisine pour nourrir ses enfants en son absence<sup>62</sup>. Cette nouvelle est l'une des plus réalistes de l'auteure, et aussi l'une des plus réussies, ce qui ne l'empêche pas d'avoir une valeur d'*exemplum* en raison de sa dimension religieuse, comme nous le verrons au chapitre 8.

Il y a donc dans les nouvelles de Caterina Percoto deux pôles dont les valences sont contraires et qui correspondent à une série d'oppositions que nous avons mises en évidence dans les pages précédentes : campagne / ville ; habitants de la campagne (paysans mais aussi petits artisans : meunier, couturier, menuisier...) / habitants des villes (aristocratie et grande bourgeoisie) ; peuple subordonné / classe dirigeante ; pauvreté / richesse ; vertu / vice et corruption ; simplicité, authenticité / mode et luxe, caractère artificiel ; sincérité, franchise / hypocrisie, froideur ; foi chrétienne, bonté et charité / égoïsme ; activité intense / oisiveté et ennui. Il s'agit d'oppositions conventionnelles que l'on retrouve chez les autres auteurs de la littérature champêtre<sup>63</sup> qui jettent ainsi les bases morales sur lesquelles édifier une société intégrant le peuple à son projet de développement<sup>64</sup>.

<sup>60</sup> Nous approfondissons ce thème plus loin. Voir *infra*, chapitre 9, p. 411 et suivantes.

<sup>61</sup> Signalons que Caterina situe d'emblée l'action dans le temps, en donnant l'année où se déroule le récit, or c'est un fait très rare dans ses nouvelles, ce qui montre sa volonté d'attirer l'attention sur le contexte historique exceptionnel dans lequel les faits racontés se produisent.

<sup>62</sup> Voir *infra*, chapitre 8, p.386 et suivantes.

<sup>63</sup> « Al pari degli altri autori del genere rusticale, essa celebra il primato della campagna sulla città ed esalta quella che il Nievo [...] chiama "la parte più pura dell'umana famiglia" » P. DE TOMMASO, *Il racconto campagnolo nell'Ottocento italiano*, *op. cit.*, p. 110-111.

<sup>64</sup> Le peuple est donc présenté au lecteur bourgeois dans une dimension positive qui s'oppose aux clichés du paysan rustre, toujours affamé, rusé, immoral véhiculé jusqu'alors par la comédie traditionnelle. Signalons que, dans la nouvelle *Il contrabbando*, Tonina raconte justement la trame d'un spectacle de Commedia dell'arte auquel elle a assisté sur la « piazza dei polli » d'Udine où le mal, incarné par Brighella, triomphe sur le bien. Cf. C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 364-365. Sur ce point, Ippolito Nievo l'imitera dans sa vision positive des paysans. L'ouverture de *La nostra famiglia di*

Il convient de préciser un point en ce qui concerne les habitants privilégiés des villes – aristocrates et bourgeois – qui ne sont pas indistincts dans l'œuvre percotienne. Si nous nous plaçons dans le cadre d'une dichotomie campagne-positive / ville-négative, les habitants des villes correspondent surtout à l'aristocratie d'Ancien Régime, cette classe qui ne vient à la campagne que pour la villégiature et que Carlo Goldoni critiquait déjà dans ses comédies – on pourrait, par exemple, comparer les évocations de villégiature dans l'œuvre percotienne à la *Trilogia della villeggiatura* goldonienne. Rappelons d'ailleurs que, dans les années 1840, la propriété foncière en Vénétie est encore majoritairement aux mains de l'aristocratie<sup>65</sup>, or la noblesse frioulane rurale est encore liée, au début du siècle, à certains préjugés féodaux contre l'engagement dans des activités productives et le progrès technique<sup>66</sup>. Il est clair, cependant, qu'à l'époque, avec le développement du capitalisme, il s'opère une translation de pouvoir : on passe d'une aristocratie de sang à une aristocratie de l'argent qui englobe la grande bourgeoisie, en passe de devenir le guide de la société. Or selon que l'on considère l'une ou l'autre catégorie, le rapport au peuple n'est pas tout à fait le même, ni les valeurs incarnées. Ainsi, dans les nouvelles percotiennes, les personnages les plus négatifs, ceux qui sont réactionnaires, appartiennent, en général, à la première catégorie ; les personnages positifs – dont nous parlerons plus loin – qui incarnent les idées libérales appartiennent, en général, à la seconde catégorie.

Cette vision du monde paysan moralement supérieur qui nous semble aujourd'hui complètement idéalisée et très peu réaliste, ne correspond pas chez Caterina Percoto à une simple posture d'écrivain, répondant aux exigences de son nouveau rôle dans la société, mais à une sincère conviction de l'auteure. D'abord parce que le contact avec le monde rural, après qu'elle a éprouvé certaines désillusions au cours de ses séjours à Udine et à Vienne, est pour elle réellement régénérateur et vivifiant. Ensuite, parce qu'elle n'éprouve aucun mépris social pour ces gens qu'elle connaît bien. Enfin, parce qu'elle est indéniablement l'héritière des idées de Rousseau<sup>67</sup> qui ont eu une bonne fortune à Udine

---

*campagna* est particulièrement éloquente à ce sujet : « Ma quando io t'abbia sincerato della cosa, e dimostratoti splendidamente quanto a te sovrastino per bontà d'animo e rettitudine di coscienza quelle genti che gridi maestre di malizia, scioperate e imbestialite, allora non potrai più adagiarti all'ombra di simili calunnie, lasciando le cose rovinare alla peggio per quei poveretti. » I. NIEVO, *Novelliere campagnuolo*, a cura di F. Portinari, Milano : Mondadori, 1994, p. 3.

<sup>65</sup> Cf. M. MERIGGI, *Il Regno Lombardo-Veneto*, *op. cit.*, p. 116

<sup>66</sup> Cf. R. STRASSOLDO, « Note sulla società friulana all'epoca di Zorutti », *op. cit.*, p. 97.

<sup>67</sup> Elle qui s'intéresse aux questions d'éducation ne pouvait pas en effet ignorer l'œuvre du philosophe qui a profondément marqué la réflexion pédagogique amorcée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ; cette dernière est, en effet, liée à une « mutation du regard sur l'enfance » à laquelle l'*Emile* participe comme le rappelle Michel Fabre. Cf. M. FABRE, *Jean-Jacques Rousseau. Une fiction théorique éducative*, Paris : Hachette, 1999, p. 11. Elle mentionne d'ailleurs l'ouvrage dans *Il giornale di mia zia*, roman épistolaire pédagogique<sup>67</sup>. Mais sa connaissance de Rousseau est antérieure à son intérêt pour l'éducation.

grâce à la comtesse Lavinia Dragoni Florio<sup>68</sup>. Celle-ci appartenait à la même génération que le comte Antonio Percoto et animait un célèbre salon dans le palais Dragoni qui réunissait l'élite de la société frioulane et que le père de Caterina a probablement fréquenté. Nous pensons qu'il est fort probable que Caterina Percoto ait trouvé dans la bibliothèque paternelle les œuvres du philosophe genevois.

Afin que ce projet social, qui correspond en gros à celui des libéraux modérés, se réalise, le rapport ville-campagne doit toutefois dépasser la simple opposition évoquée plus haut pour instaurer une dialectique entre les deux pôles qui ne doivent pas être exclusifs l'un de l'autre.

### C - Migrations

Romano Vecchiet, en s'intéressant à l'évocation des trains dans les nouvelles de Caterina Percoto<sup>69</sup>, a montré la place importante occupée par le voyage dans l'œuvre et la vie de l'écrivaine frioulane. Souvent, en effet, les personnages percotiens sont amenés à se déplacer et certaines nouvelles comme *Lis cidulis* ou *Il refrattario* s'ouvrent justement *in medias res* sur un personnage qui voyage pour rentrer chez lui. Qui dit retour dit départ, et nous verrons en effet que les paysans de Caterina Percoto ont différentes raisons de quitter la campagne pour se rendre en ville. Inversement, on assiste à des migrations d'habitants des villes vers la campagne. Cette mobilité permet de mettre en contact les deux pôles de la société dans une perspective dialectique.

La migration de la ville vers la campagne, faite par les nantis de la société peut correspondre à trois motivations différentes. Il y a d'abord le phénomène traditionnel de la villégiature que nous avons évoqué plus haut. Il est présenté par l'auteure sous un angle négatif puisqu'il produit, comme nous l'avons vu, la corruption des personnages du peuple qui, à cette occasion, entrent en contact avec la société des riches et se laissent éblouir par son mode de vie. La villégiature n'amène, en revanche, aucun changement chez les membres de l'aristocratie qui exportent à la campagne leurs habitudes citadines<sup>70</sup>. Notons qu'il s'agit d'une pratique liée à un monde voué à disparaître, celui de la société vénitienne

<sup>68</sup> Cf. T. PLEBANI, « Socialità e protagonismo femminile nel secondo Settecento », in *Donne sulla scena pubblica. Società e politica in Veneto tra Sette e Ottocento*, op. cit., p. 62.

Lavinia Dragoni Florio (1752-1812) est née dans une famille très cultivée, dans laquelle elle reçut une instruction fort complète en littérature, histoire et théologie. Elle anima dans le palais de son époux, Antonio Dragoni, un salon qui regroupait la fine fleur de la société frioulane et les personnages illustres de passage à Udine comme Carlo Goldoni et Francesco Algarotti. Les idées nouvelles des compilateurs de l'Encyclopédie y furent bien accueillies. Elle vécut avec enthousiasme l'adhésion du Frioul au *Regno Italico* napoléonien.

<sup>69</sup> Cf. R. VECCHIET, « I treni di Caterina Percoto », op. cit.

<sup>70</sup> Voir *supra*, p. 243.

du temps des Doges, que l'arrivée de Napoléon avait bouleversé et que la Restauration n'a pu qu'en partie rétablir. Or, Caterina Percoto est tournée vers ce qui lui paraît être l'avenir et le progrès, et elle privilégie l'approche de la campagne qui est celle de la riche bourgeoisie et de l'aristocratie progressiste, dont les membres viennent s'installer à la campagne pour y implanter un modèle de gestion des terres qui lui semble rationnel et moderne. Citons rapidement quelques exemples sur lesquels nous reviendrons plus loin. Nous avons déjà évoqué le riche propriétaire qui embauche Pietro dans *Un episodio dell'anno della fame*, employant utilement son argent et secourant ainsi de nombreux paysans en une période de terrible famine. Dans la nouvelle *Il contrabbando*, Monsieur Biagio, riche propriétaire terrien, au lieu d'embrasser une carrière d'avocat et d'épouser une femme de sa classe, choisit d'épouser une pauvre paysanne et de s'installer à la campagne où il devient un propriétaire modèle et un régisseur avisé. Mais c'est surtout la comtesse Ardemia della Rovere qui, dans la nouvelle *Il licof*, incarne le propriétaire terrien idéal. Tout comme Monsieur Biagio, Ardemia s'intéresse à ses fermiers qu'elle connaît personnellement. Mais elle réforme surtout l'organisation de sa propriété, réduisant la superficie que cultive chaque famille, ce qui a pour effet de donner moins de travail aux paysans tout en accentuant la valorisation des terres.

La dernière raison qui pousse les riches citadins à migrer vers la campagne est liée à la fonction régénératrice de celle-ci, à la fois sur un plan réel, médical et sur un plan idéal, moral. Nous avons vu, en effet, en évoquant la nouvelle *Il vecchio Osvaldo*, que dans le village d'Arta se trouve une source d'eau sulfureuse à l'odeur caractéristique d'œuf pourri, raison pour laquelle s'y développe un tourisme thermal, qui attire dans ce coin complètement reculé du Frioul des membres de la haute société. Dans *Lis cidulis*, l'auteure évoque les riches touristes qui viennent en cure à Arta et au nombre desquels figure l'une des protagonistes de la nouvelle, la jeune Massimina, atteinte d'une maladie incurable. Cette donnée réelle qu'est la présence d'une source thermale dans la campagne frioulane, renforce la dimension symbolique d'une nature saine et régénératrice où vont se ressourcer ceux qui ne supportent plus la société urbaine. En effet, les riches protagonistes percotiennes dégoûtées par la société mondaine, se réfugient dans la solitude et la paix de la campagne pour fuir le désenchantement des villes. C'est le cas de la comtesse Ardemia, dont nous avons déjà parlé, et qui, après un décevant voyage à Vienne où elle est confrontée à la froideur des rapports humains décide de se retirer définitivement à la campagne (*Il pane dei morti*). Quant à la *fraile* Cati (*La coltrice nuziale*), face à la haute société de Gorizia, elle développe une forme d'intolérance nerveuse qui la contraint à rester alitée, et elle ne recouvre la santé qu'en allant vivre dans la maison de campagne de son oncle.

Inversement, il arrive que les paysans frioulans migrent vers la ville, mus par des raisons économiques. C'est ainsi que, dans les nouvelles percotiennes, le marché constitue l'élément attractif de la ville. Dans *La coltrice nuziale*, par exemple, Oliva, lorsqu'elle a besoin d'un peu d'argent, se rend à Palmanova pour vendre des bouquets d'herbes aromatiques de son jardin. Quant à Domenico (*Il cuc*), il conduit ses bœufs à Udine dans l'espoir d'en tirer un bon prix et de pouvoir ainsi assurer la subsistance de sa pauvre famille pendant tout l'hiver. Inversement, le marché de la ville est aussi le lieu où les paysans peuvent se procurer un certain nombre de fournitures, comme par exemple la laine à filer, indispensable à la réalisation du trousseau de mariage, qu'une amie d'Annetta (*L'amore che educa*) va acheter pour elle à Palmanova avec l'argent gagné grâce à la vente de quelques canards<sup>71</sup>. La ville apparaît donc comme un lieu d'échanges indispensable au monde paysan.

L'interdépendance économique entre les deux pôles de la société est mise en évidence dans la nouvelle *La moglie* au sujet de la question du luxe, un débat hérité du siècle précédent<sup>72</sup>. Alors que Cecilia, qui a découvert l'état de délabrement de la maison de l'ancienne nourrice de son mari, regrette tout l'argent dépensé pour organiser des soirées et acheter des vêtements et parfums à la mode, son époux, le comte Battista, lui rappelle que de telles dépenses ont aussi leur utilité : « Et puis, sais-tu à combien de familles ce luxe qu'à présent tu condamnes fournit, grâce à nous, une source honorable de revenus ? »<sup>73</sup> Et quand elle affirme qu'elle aurait préféré qu'il fasse rénover les maisons de leurs fermiers plutôt que d'aménager luxueusement son jardin et d'y faire construire une grande serre, il

<sup>71</sup> Dans les familles paysannes, ce sont effectivement les femmes qui s'occupent de la vente des produits du potager et de la basse-cour. L'argent qu'elles en retirent est destiné à constituer la dot des filles à marier. Cf. *Les campagnes en Europe. 1830-1930*, sous la dir. de F. Démier, Neuilly : Atlande, 2006, p. 101.

<sup>72</sup> Gioseffa Cornoldi Caminer, qui fut l'une des pionnières du journalisme féminin de la Péninsule et la première à créer un journal destiné aux femmes, « La donna galante ed erudita », dont le premier numéro sort à Venise en 1786, abordait en effet ce thème dans ses articles. Cf. V. R. JONES, « Journalism, 1750-1850 », in L. PANIZZA, S. WOOD, *A history of Women's Writing in Italy*, op. cit., p. 124-125. Elvio Guagnini rappelle qu'elle abordait la question du luxe en fonction d'une problématique économique et sociale : « con la considerazione – fatta a proposito delle mode di Francia – dell'utilità del lusso, valutato con attenzione perché, in qualche modo, restituirebbe "al povero ciò che gli toglie l'ineguaglianza" [...] favorendo il commercio, l'agricoltura, i consumi. » E. GUAGNINI, « Donne e giornali tra Settecento e primo Ottocento. Da "La donna galante ed erudita" al "Corriere delle Dame", al giornalismo sociale », op. cit., p. 23. Ce point de vue est repris plus tard dans un autre journal destiné aux femmes, le milanais « Corriere delle Dame » de Carolina Lattanzi, auquel Caterina Percoto collabora. « A spazzare via gli ultimi residui di annose polemiche dirette a colpire la mania del lusso – alimentata dal periodico – si mostra poi l'utilità sociale di questo "padre della moda". Si sostiene infatti che il lusso riduce gli effetti negativi della disuguaglianza facendo "vivere il povero a spese de' capricci del ricco" : se non costituisce la fonte delle ricchezze di uno Stato, facilita, insomma, il passaggio del denaro alla parte della popolazione che ne ha maggiormente bisogno e vive del proprio lavoro. » S. FRANCHINI, *Editori, lettrici e stampa di moda. Giornali di moda e di famiglia a Milano dal "Corriere delle Dame" agli editori dell'Italia unita*, op. cit., p. 49.

<sup>73</sup> « Poi il lusso che tu adesso condanni, sai tu a quante famiglie si fa per nostro mezzo sorgente di onorati guadagni ? » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, op. cit., p. 210.

lui rétorque que ces travaux ont permis d'embaucher de nombreuses personnes, et donc de faire vivre de nombreuses familles<sup>74</sup>.

La ville offre également aux jeunes paysans la possibilité de trouver un emploi et de se constituer ainsi un petit pécule qui leur permettra par la suite de retourner s'installer à la campagne et de fonder une famille. C'est le cas par exemple de Maria, dans la nouvelle *Un episodio dell'anno della fame*, qui, avant de se marier avec Pietro, travaille comme domestique chez un riche marchand d'Udine. Cela lui permet de se constituer une modeste réserve d'argent sous la forme de cinq fils d'or qu'elle peut utiliser en cas de difficultés (elle les met en gage au Mont-de-Piété lorsque la famille n'a plus un sou pour se nourrir). Quant à Giacomo, protagoniste de *Lis cidulis*, il revient, après trois ans, dans son village de la Carnia qu'il a quitté pour devenir menuisier. Grâce à son travail sérieux, il a pu mettre de l'argent de côté, ce qui doit lui permettre de s'installer avec sa fiancée. Il convient de noter que, dans les récits percotiens, il s'agit toujours d'une migration provisoire et que, une fois que le paysan a pu faire des économies, il revient s'installer à la campagne. Mais Caterina Percoto est consciente du phénomène important de l'exode rural qui, déjà à son époque, touche les campagnes du Frioul et qui se poursuivra après l'Unification italienne, et elle s'y oppose. Ainsi, dans la nouvelle *Lis cidulis*, dénonce-t-elle l'habitude des hommes de Fiellis de partir à Venise où ils travaillent dans des ateliers de couture, passant ainsi leur jeunesse, et revenant dans leur village d'origine corrompus par leur expérience urbaine<sup>75</sup>.

Il existe une autre raison qui pousse de jeunes paysans percotiens à émigrer loin de leur village : il s'agit du thème romantique de la fuite d'un chagrin d'amour provoqué par la trahison de la femme aimée qui se laisse éblouir par un autre. Ainsi, Armellino (*La schiarnete*) décide-t-il de devenir soldat après que son amoureuse, Tina, l'a abandonné pour se fiancer avec Giorgio. Quant à Meni (*Il contrabbando*), quand il se rend compte que Giannetta, dont il est secrètement amoureux, s'éprend d'un autre garçon, il choisit d'émigrer en Allemagne pour aller travailler à la construction du chemin de fer. Notons que, dans les deux cas, ces garçons caractérisés par leur bonté préfèrent s'effacer face à leurs rivaux qui sont, eux, de mauvais garçons – un arrogant et prétentieux fils d'aubergiste<sup>76</sup> dans un cas, un contrebandier aux mœurs condamnables dans l'autre – plutôt que lutter pour faire valoir leur amour. Voici la réaction d'Armellino après que Tina a accepté le bouquet de fleurs que lui offrait Giorgio<sup>77</sup> :

<sup>74</sup> « Erano lavori di lusso, diss'egli; - hanno peraltro impiegato molte braccia, e dato il pane a molte famiglie... » *Ibidem*.

<sup>75</sup> Cf. C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 43-44. Rappelons que l'écrivaine projeta d'écrire un roman sur l'émigration dans le Frioul. Voir *supra*, chapitre 3, note 71, p. 211 .

<sup>76</sup> Nous renvoyons à l'image négative de l'auberge que nous avons montrée plus haut. Voir *supra*, p. 254.

<sup>77</sup> Au sujet de l'importance de ce geste, voir *infra*, chapitre 5, p. 286.

« L'Armellino nella sua *delicatezza* frenava le gelosie, *col cuore infranto piangeva*, ma *lamentarsi* con lei non voleva o non degnava : tal volta anche forzavasi di far buon viso a quel vanitoso la cui sciapita conversazione non sapeva comprendere com'ella trovasse aggradevole, ma stanco del *tremendo martirio* finì col ritirarsi. »<sup>78</sup>

Cette description est d'une grande efficacité, surtout dans la manifestation de la jalousie que le jeune homme tente de refouler en lui, mais qui est sensible dans la question – commune à tout amoureux à qui l'on préfère un autre – qu'il se pose en focalisation interne : « mais que peut-elle bien lui trouver ? » ainsi que, nous semble-t-il, d'une grande originalité. On y trouve, en effet, un ensemble de termes et d'expressions, que nous avons soulignés, caractéristiques de la littérature sentimentale mais qui, dans les œuvres de ce genre, dénotent normalement les femmes trompées qui en sont les protagonistes<sup>79</sup>. Cette inversion sexuelle de la souffrance amoureuse nous semble être l'une des données les plus intéressantes du personnage. En effet il s'obstine à défendre celle qu'il aime encore contre les blâmes de ses compagnons qui pourtant se montrent loyaux envers lui, ce qui l'amène à corriger l'un d'eux – comportement jugé, celui-ci, traditionnellement viril. Caterina Percoto illustre parfaitement ici, en quelques phrases, d'une manière très efficace, la complexité du sentiment amoureux.

Le personnage de Meni obéit à la même logique d'inversion :

« Di modi mansueti, di un carattere quieto ed affettuoso, Meni, invece di giocare alla romorosa partita delle bocce, o di cantare strambotti coi compagni lì nel cortile, o sulla via dinanzi alla porta della casa, come talvolta solevano nelle sere dei dì festivi, faceva più volentieri compagnia alle donne, e le aiutava nelle loro faccenduole ; ed ora mettevasi colla vecchia a ragunare i pulcini, oppure colla Giannetta annaffiava il basilico, o le insegnava a potare i rosai e a tesserli in eleganti festoni lungo il muricciuolo dell'orto, dov'ella si teneva il suo quadrettino di fiori. »<sup>80</sup>

<sup>78</sup> « En raison de sa délicatesse, Armellino mettait un frein à sa jalousie, le coeur brisé, il pleurait, mais il ne voulait pas ou ne daignait pas s'en plaindre à elle : parfois il s'efforçait même de faire semblant de rien en présence de ce vaniteux dont il ne parvenait pas à comprendre comment elle pouvait trouver agréable la fade conversation, mais, lassé par ce terrible martyre, il finit par se retirer. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 293-294.

<sup>79</sup> Voici, en guise de comparaison, quelques exemples illustrant la réaction de la comtesse Giulia lorsque son amant l'abandonne : « l'immenso dolore », « lo stato miserabile in cui si trovava », « il pianto a cui l'aveva condannata », « avrebbe voluto seguirlo e rinfacciargli i giuramenti infranti, le pene senza confine, la sciagura, l'inferno che le aveva posto nel cuore ». *Ibid.*, p. 83-84.

<sup>80</sup> « Garçon aux manières douces, au caractère calme et affectueux, Meni, au lieu de participer à la bruyante partie de boules, ou de chanter des *strambotti* avec ses compagnons là, dans la cour, ou sur la route passant devant la porte de la maison, comme ils en avaient parfois l'habitude les soirs des jours de fête, préférait tenir compagnie aux femmes, et il les aidait dans leurs petites affaires ; tantôt il secondait la vieille femme pour rassembler les poussins, ou bien il arrosait le basilic avec Giannetta, ou il lui enseignait à tailler les rosiers et à les tisser en d'élégants festons le long du muret du potager où elle avait son petit carré de fleurs. » C. PERCOTO, *Novelle popolari*, *op. cit.*, p. 187. Le motif des paysans qui chantent sur la route le soir du jour de fête semble être une réminiscence léopardienne car on trouve ces

Il y a toutefois une différence entre les deux protagonistes : Meni, lui, est présenté d'emblée – contrairement à Armellino que l'on voit d'abord se battre – comme un garçon aux « caractéristiques féminines »<sup>81</sup> ce qui est exprimé grâce aux adjectifs qui définissent son caractère par des qualités que la tradition attribue aux femmes : « modi mansueti », « quieto ed affettuoso ». Mais de surcroît, il a une prédilection pour les occupations qui correspondent, dans le cadre de la différenciation sexuelle des tâches du monde rural de l'époque, à des activités féminines, comme s'occuper du potager ou de la basse-cour. Alors qu'Armellino fréquentait les jeunes paysans de son âge, Meni appartient indéniablement au groupe féminin de la communauté. Nous en trouvons un autre indice lorsque, le retrouvant deux ans après qu'il fut parti, Giannetta constate que « deux ans d'éloignement et de souffrances en avaient par trop changé la physionomie »<sup>82</sup>. Or, dans l'univers percotien, ce sont les paysannes qui vieillissent prématurément en raison de leurs conditions de vie difficiles<sup>83</sup>. Un tel personnage nous semble tout à fait extraordinaire<sup>84</sup>. Sa modernité est confirmée quelques pages plus loin par la sensibilité dont il fait preuve face au spectacle d'un nid de rossignols<sup>85</sup> et par le respect de la vie qu'il manifeste en

---

éléments dans le poème *La sera del dì di festa*, ce qui tend à confirmer notre hypothèse d'une influence léopardienne même si elle est minime. Voir *supra*, chapitre 1, p. 52.

<sup>81</sup> Rappelons qu'au moment où Caterina Percoto écrit, la question de la différence des sexes n'a pas encore été posée, il va donc de soi que l'on entend par « caractéristiques féminines » des caractéristiques traditionnellement attribuées aux femmes et qui s'opposent aux caractéristiques traditionnellement liées au masculin. Françoise Héritier nous rappelle en effet que : « Un système binaire de représentations nous montre partout dans le monde le féminin associé à la douceur et le masculin à la violence, et les comportements sociaux des individus, les normes institutionnelles et le regard collectif imposent à chaque individu d'être le plus conforme possible à la définition commune du genre. » F. HÉRITIER, *Masculin/Féminin II. Dissoudre la hiérarchie*, Paris : Odile Jacob, 2002, p. 94.

<sup>82</sup> « Ella sulle prime non lo conobbe. La barba lasciata crescere, il vestito che indossava e due anni di lontananza e di patimenti ne avevano di troppo mutato la fisonomia [...]. » p. 210.

<sup>83</sup> Voir *infra*, chapitre 7, A-2, p. 321 et suivantes.

<sup>84</sup> Il nous semble déceler un lien de parenté entre le personnage de Meni et celui de Sylvinet, le besson mélancolique du roman champêtre de George Sand, *La petite fadette* (1849). Sa mère dit de lui qu'il « a le cœur d'une fille », rappelle Martine Freid dans sa préface, et la chercheuse observe que « le texte revient plusieurs fois sur ce détail, suggérant que Sylvinet, affectueux et sensible, "a oublié quasiment son sexe". » G. SAND, *La petite fadette*, Édition de Martine Reid, Paris : Gallimard, Folio classique, 2004, p. 22. Sylvinet, devenu mélancolique après sa séparation d'avec son jumeau Landry est, à la fin du roman, guéri par la petite Fadette. Amoureux de cette dernière, qui est la femme de son frère, il quitte alors le foyer familial afin de laisser son jumeau Landry vivre tranquillement sa vie avec elle, et s'engage dans l'armée napoléonienne. « Et quoiqu'il n'eût jamais eu le moindre goût pour l'état militaire, il commanda si bien à son vouloir, qu'il fut bientôt remarqué comme bon soldat, brave à la bataille comme un homme qui ne cherche que l'occasion de se faire tuer, et pourtant doux et soumis à la discipline comme un enfant, en même temps qu'il était dur à son propre corps comme les plus anciens. » *Ibid.*, p. 226. Comme Meni, devenu ouvrier de la voie ferrée, Sylvinet part faire un métier d'homme puisqu'il devient soldat. Mais si le besson arrive à concilier sa double nature masculine et féminine et fait carrière dans l'armée, le lecteur quitte au contraire Meni avec l'image d'un homme définitivement brisé.

<sup>85</sup> L'auteure décrit en effet la découverte qu'il fait avec Menica d'un nid de rossignol caché dans une haie et l'observation de l'évolution des oisillons de leur sortie de l'œuf à la sortie du nid pour leur premier vol. Gaston Bachelard, dans sa *Poétique de l'espace*, évoque la jouissance « de la surprise de découvrir un nid » et constate que « le nid comme toute image de repos, de tranquillité, s'associe immédiatement à l'image de la maison simple ». G. BACHELARD, *La poétique de l'espace*, 9<sup>e</sup> éd., Paris : Presses Universitaires de France, 2008, p. 97 et p. 98. Pour Meni, le nid observé représente effectivement l'image d'un bonheur domestique, simple et tranquille, qu'il entrevoit avec Giannetta.



interdisant à Giannetta d'écraser une petite fourmi qui grimpait sur sa veste<sup>86</sup>, un geste qui nous semble vraiment surprenant pour l'époque. Comme Armellino, Meni préfère se retirer lorsqu'apparaît un rival, mais il semble davantage résigné que ce premier, il n'y a pas la moindre pointe de jalousie chez lui, il choisit de se sacrifier pour que Giannetta soit heureuse. Après avoir retrouvé Giannetta, et ayant constaté l'échec de ses prières qui demandaient le bonheur pour celle qu'il aime – Giannetta souffre en effet terriblement dans sa nouvelle vie de femme de contrebandier –, il disparaît à jamais.

Dans les deux cas cependant, les deux paysans émigrés dans un pays étranger – Armellino déserte l'armée impériale et fuit en Suisse – ont la nostalgie de leur terre natale et éprouvent le besoin de revenir sur le territoire « italien », ou, si nous voulons être exacte, sur le territoire que l'auteure nomme, patriotiquement, « Italie ».

Signalons que le motif du retour à la campagne est récurrent dans l'œuvre percotienne dont les personnages sont tous attachés sentimentalement à leur terre natale, ce qui correspond également à une donnée biographique de l'auteure qui, si elle aime les voyages, apprécie toujours de retrouver son village et la vie solitaire et paisible qu'elle y mène<sup>87</sup>. Matilde Dillon Wanke voit avec justesse dans ce motif du retour à la terre d'origine « une modernisation de la défense traditionnelle de la campagne présentée comme un lieu de croissance possible et de développement de l'identité »<sup>88</sup>.

Si le rapport ville-campagne présenté par Caterina Percoto dans ses nouvelles peut sembler de prime abord conventionnel et manichéen, il s'articule en réalité, au moins en partie, sur une connaissance réelle du monde rural et de son fonctionnement. Le peuple que l'écrivaine décrit n'est pas un groupe collectif indéterminé, mais il est ancré dans un contexte régional et social précis, celui des campagnes du Frioul au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, un monde qu'elle connaît parfaitement. Son œuvre constitue presque, par certains aspects, une étude ethnographique sur la société frioulane de l'époque et elle contribue à diffuser la connaissance de la culture populaire frioulane en la faisant sortir de la pure dimension folklorique<sup>89</sup>. C'est pourquoi, à côté de la vision idyllique de la campagne que nous avons étudiée plus haut, on trouve dans ses nouvelles un réalisme descriptif qui contribue à

<sup>86</sup> Signalons que Caterina Percoto porte une attention particulière, qui nous semble toute franciscaine, aux animaux, et en particulier aux plus humbles d'entre eux, les insectes – ainsi peut-on lire, dans *Il licof*, la très jolie description d'une araignée tissant sa toile.

<sup>87</sup> Cf. à ce sujet, R. VECCHIET, « I treni di Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 99-104.

<sup>88</sup> « [...] proprio nel quadro risorgimentale, che da Jacopo Ortis a Renzo Tramaglino esalta pur nel compianto la coraggiosa scelta dell'esule, la scrittrice friulana al contrario propone un aggiornamento della tradizionale difesa della campagna come luogo di una possibile crescita e di sviluppo dell'identità, una specificità da difendere e conservare a costo di sacrifici. » M. DILLON WANKE, « Caterina Percoto, le radici friulane e la cultura veneta », in *Le identità delle Venezie (1866-1918). Confini storici, culturali, linguistici*, *op. cit.*, p. 186.

<sup>89</sup> Cf. G. P. GRI, « Caterina Percoto. La reinvenzione letteraria delle tradizioni popolari », in *Caterina Percoto e l'Ottocento*, a cura di Romano Vecchiet, *op. cit.*, p. 61-66.

donner une dimension concrète à ses personnages et à son univers narratif, ainsi que nous allons le voir au chapitre suivant.

## Chapitre 5

### Un contexte régional précis : le Frioul rural du milieu de l'Ottocento

Gianfranco Scialino a souligné l'approche documentaire<sup>1</sup> du monde rural frioulan qui est, selon lui, caractéristique des récits de Caterina Percoto :

« La caratterizzazione documentaria è propria dei racconti percotiani, il lettore viene calato in un'esatta geografia di luoghi e in un'altrettanto esatta atmosfera di costumi e di mentalità. »<sup>2</sup>

Nous verrons effectivement que l'écrivaine frioulane caractérise ses nouvelles en les situant dans des paysages réels, qui sont ceux de son Frioul natal – la zone montagneuse de la Carnia, les collines avec leurs vignobles et la plaine sillonnée de cours d'eau, ou encore la lagune de Grado –, et qu'elle utilise souvent les usages et coutumes locales comme moteur de l'action. Mais le réalisme de Caterina Percoto s'exprime aussi dans la grande attention qu'elle porte aux détails matériels et aux petits gestes du quotidien qui servent aussi à définir socialement ses personnages et à les rendre vivants et concrets.

---

<sup>1</sup> Cette approche documentaire nous est confirmée par l'auteure elle-même. Ainsi, le 1<sup>er</sup> septembre 1858, Caterina écrit au comte Roberti, après lui avoir raconté qu'elle est allée visiter la grotte d'Oliero : « E se in seguito mi verrà dato di stendere una novella, com'Ella mi mise in cuore il desiderio, quel mio pellegrinaggio a piedi mi sarà certo di grande aiuto per quello che chiamano il colorito locale. » T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite*, p. 17-18. À notre connaissance, elle n'écrivit pas de nouvelle évoquant cette grotte. En outre, dans une lettre de décembre 1885, Pietro Bonini félicitait l'écrivaine de vouloir se rendre dans le bois de *Romagn* pour vérifier la couleur locale de sa tradition frioulane intitulée *Il sold del signor*. Cf. E. I. MINELLI, *Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 143. Enfin, évoquant sa première visite à Caterina Percoto, Maria Molinari-Pietra raconte que Caterina s'était enfermée dans son bureau avec son oncle pour lui demander des conseils en matière de botanique car elle n'y connaissait rien et écrivait une nouvelle évoquant le sujet. Cf. M. MOLINARI-PIETRA, « La mia prima visita a Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 12. La nouvelle en question est *I fumi di Norina*.

<sup>2</sup> « La caractérisation documentaire est propre aux nouvelles percotiennes, le lecteur est plongé dans une géographie exacte des lieux, dans une atmosphère tout aussi exacte de moeurs et de mentalités. » G. SCIALINO, « Caterina Percoto e Pietro Zorutti », in *Caterina Percoto cent'anni dopo*, *op. cit.*, p. 92. C'est en raison de cette valeur documentaire que, dans le contexte néo-réaliste de l'immédiat après-guerre, Alberto Spaini avait proposé au public de redécouvrir l'écrivaine frioulane dans une brève anthologie qu'il publia en 1945. Cf. A. SPAINI, « Introduzione » à C. PERCOTO, *L'anno della fame ed altri racconti*, Torino : Einaudi, 1945, p. VII-XII.

## A - Coordonnées spatio-temporelles

La dimension réaliste de l'œuvre de Caterina Percoto se manifeste avant tout dans la précision topographique des lieux évoqués dans ses nouvelles. Matilde Dillon Wanke, qui s'est intéressée au paysage dans l'œuvre de l'écrivaine frioulane, signale qu'il s'agit avant tout d'« un paysage géographique, bien circonscrit, avec une toponymie précise »<sup>3</sup>. Ainsi, dans la nouvelle *Lis cidulis* qui commence *in medias res* avec le retour de Giacomo dans son village après trois ans d'absence, peut-on suivre sur une carte de la Carnia l'itinéraire emprunté par le jeune homme grâce aux villages évoqués : Amaro, Cavazzo, Caneva, Zuglio, Arta.

Ce voyage est également balisé par des indications chronologiques qui correspondent aux différents moments du coucher du soleil : « le jour laissait place au coucher de soleil »<sup>4</sup> puis « il regardait le soleil qui déjà se cachait derrière Cavasso »<sup>5</sup> – qu'on trouve dans l'*incipit* de la nouvelle –, et enfin « il arriva à Arta au moment où la nuit tombait »<sup>6</sup>. Matilde Dillon Wanke a souligné la valeur démarcatrice de ces indications tout en notant qu'il s'agissait de lieux communs percotiens<sup>7</sup>. Elles délimitent, en effet, à l'intérieur du récit une première unité narrative, celle du voyage retour de Giacomo vers son village natal qui est circonscrit dans le texte par les deux phrases que nous venons de citer. Notons que ces indications qui permettent au lecteur de mesurer la durée du voyage lui sont données à travers le regard du protagoniste qui y perçoit surtout une manifestation de la lenteur de son déplacement. Cette focalisation interne sert à mettre en évidence le sentiment d'impatience du jeune homme qui a hâte d'arriver à destination pour des raisons que le narrateur nous révélera plus tard. Contraint de subir la lenteur de la charrette sur laquelle il voyage, Giacomo imagine un autre voyage, bien plus rapide et direct :

« Passarono entrambi quella mezz'ora in perfetto silenzio : l'uno pratico del sentiero e sicuro delle sue mule, lasciavasi andare a lor discrezione, senza por mente all'orribile pericolo di quelle erte così frequenti ; e saliva lento, e veloce discendeva, sempre intento a raggruppare la coda della sua frusta ; l'altro cogli occhi fisi ad un punto, aveva mille volte

<sup>3</sup> « Ma la scrittrice friulana ha concepito con precisione un uso artistico del paesaggio del suo territorio : un paesaggio geografico, ben circoscritto, con una precisa toponomastica, dalla quale si staccano i suoi racconti, come scrive in *Il bastone*, per raggiungere un pubblico di lettori di altre regioni d'Italia. » M. DILLON WANKE, « Il paesaggio nei racconti di Caterina Percoto », in *Caterina Percoto e l'Ottocento*, a cura di Romano Vecchiet, *op. cit.*, p. 52.

<sup>4</sup> « Volgeva il giorno al tramonto, e Giacomo, seduto sul dinanzi del pigro carrettone, giugneva appena sotto le sbiancate rupi di Amaro ; egli avrebbe voluto divorare la via, guardava al sole che già si nascondeva dietro Cavasso, guardava ai cavalli stanchi, alla strada che si faceva sempre più ripida. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 9.

<sup>5</sup> Voir citation à la note précédente.

<sup>6</sup> « Arrivò sull'imbrunire ad Arta, guardò la montagna che sorge a sinistra del villaggio, e sulla cui cima è situata Cabia. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 10-11.

<sup>7</sup> Cf. M. DILLON WANKE, « Il paesaggio nei racconti di Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 53.

col pensiero percorso lo spazio che ne lo divideva, e, se gli avessero offerto di guardare il torrente, di gettarsi attraverso quelle frane e que' rompicolli, avrebbe accettato, purchè avesse potuto marciare in linea retta. »<sup>8</sup>

Romano Vecchiet a montré la modernité de cette description qui anticipe la nouvelle appréhension de l'espace-temps qu'offre le voyage en train :

« Caterina, pur non avendo avuto ancora esperienze personali di questa nuova modalità di viaggio, straordinariamente sembra prevederne i tracciati lineari, la velocità "alata", il mutamento di prospettiva che il viaggiatore subisce per l'aumentare della rapidità della corsa. »<sup>9</sup>

Au-delà de la fonction structurelle précédemment évoquée, les indications chronologiques liées au coucher du soleil ont également une valeur démarcative symbolique car elles signifient la fin d'une période de la vie de Giacomo qui se conclut par un retour après trois ans d'exil. Il y a bien évidemment l'image de la nuit qui tombe lorsqu'il arrive à Arta qui est comme un trait tiré sur cette période d'éloignement. Mais un autre marqueur temporel, sonore cette fois, puisqu'il s'agit des cloches de l'église San Pietro qui sonnent *l'Ave Maria*, permet de faire coïncider très exactement le moment où le jeune homme retrouve sa « patrie » avec la dernière heure canonique de la journée :

« Era dirimpetto a Zuglio, quando le aeree campane di San Pietro suonarono l'Avemmaria. Quel suono lo commosse. Parevagli la voce conosciuta d'un amico che rivedi dopo lunga lontananza. Quante memorie gli tornarono allora nel cuore ! La sua fanciullezza passata, i genitori, gli amici, la patria, il primo palpito della sua anima innamorata, tutto si legava a quella campana armoniosa, che illuminata dall'ultimo raggio del sole, salutava la prima il suo ritorno. »<sup>10</sup>

<sup>8</sup> « Ils passèrent tous les deux cette demi-heure dans un silence parfait : l'un, habitué au sentier et sûr de ses mules, se laissait conduire à leur bon vouloir, sans penser à l'horrible danger de ces raidillons si fréquents, et il montait lentement et vite il descendait, veillant toujours à rassembler les lanières de son fouet ; l'autre, les yeux fixés sur un point, avait mille fois parcouru en pensée l'espace qui l'en séparait, et si on lui avait proposé de passer à gué le torrent, de se jeter à travers ces éboulements et ces escarpements, il aurait accepté à condition de pouvoir filer en ligne droite. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 9-10.

<sup>9</sup> « Bien que n'ayant pas encore eu d'expérience personnelle de cette nouvelle manière de voyager, Caterina semble en prévoir, de manière extraordinaire, les tracés linéaires, la vitesse "ailée", le changement de perspective que le voyageur subit en raison de l'augmentation de la rapidité de la course. » R. VECCHIET, « I treni di Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 105.

<sup>10</sup> « Il était en face de Zuglio quand les cloches aériennes de Saint Pierre sonnèrent *l'Ave Maria*. Ce son l'émut. Il avait l'impression d'entendre la voix connue d'un ami que l'on revoit après une longue période d'éloignement. Que de souvenirs revinrent alors dans son cœur ! Son enfance passée, ses parents, ses amis, sa patrie, le premier battement de son cœur amoureux, tout le rattachait à cette cloche harmonieuse qui, éclairée par le dernier rayon du soleil, était la première à saluer son retour. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 10.

Ces dernières ont en effet un pouvoir de réminiscence pour le protagoniste pour qui elles sont comme « la voix connue d'un ami que vous revoyez après une longue période d'éloignement ». Le son des cloches retentit alors que Giacomo tente de retrouver son chemin le long du torrent qui lui était autrefois familier mais que trois ans d'absence lui ont rendu étranger, car il a changé le cours de son lit<sup>11</sup>. N'ayant plus de repères, c'est grâce aux bruits du torrent que le jeune homme s'oriente, car ils lui permettent de localiser l'emplacement des ponts. Notons que cette scène où Giacomo est confronté au torrent anticipe la fin de l'histoire lorsque le radeau transportant le bois qu'il a acheté est emporté par les flots et que le jeune homme tombe à l'eau.

### 1 - Calendriers

Il convient d'observer que Caterina Percoto emploie des indicateurs temporels qui sont propres au monde paysan : nous avons vu l'exemple du coucher du soleil qui marque la fin de la journée du paysan, comme l'aube en indique le début, ou encore les cloches de l'église qui égrènent les heures. Dans certaines nouvelles c'est le rythme des saisons qui se succèdent et les travaux agricoles qui y correspondent qui constituent le calendrier du récit. Mais le calendrier catholique ainsi que ses principales fêtes sont aussi mentionnés dans les nouvelles. Cela illustre l'importance de la religion dans la vie du monde paysan où le curé de campagne joue un rôle essentiel, déjà souligné par d'autres auteurs champêtres comme Carlo Ravizza et Carlo Cattaneo<sup>12</sup>. Mais, plus qu'un repère chronologique, les fêtes évoquées constituent une donnée symbolique qui font écho aux situations décrites. Dans *Un episodio dell'anno della fame*, qui commence au début de l'hiver 1816, la famille de Pietro se retrouve à la veille de Noël complètement démunie et le paysan, désespéré, se résigne à voler. Plus tard, il se rend à Cividale en période de Carême pour demander à son ancien patron, l'argent que celui-ci lui doit : il s'agit d'une période de jeûne prescrite par l'Église qui coïncide avec un moment où de nombreux paysans sont contraints à l'inanition en raison de la famine et qui contraste avec l'opulence alimentaire de la cuisine du riche propriétaire. Dans la nouvelle *La coltrice nuziale*, les colonnes de fumée que l'on distingue à l'horizon d'un riant paysage printanier rappellent, à celui qui regarde, l'incendie de

<sup>11</sup> « In tre anni di assenza, quanti rivolgimenti ! Il fiume inquieto aveva cangiato più volte di corso, ed egli era obbligato a rintracciare le seghe e i passi mutati. » *Ibidem*.

<sup>12</sup> Cf. T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini. Studio su Caterina Percoto, op. cit.*, p. 53-54. Didier Francfort souligne que « "le bon curé" est, au moins, autant présent dans des tâches d'assistance, de bienfaisance que dans un rôle spirituel. » D. FRANCFORT, *Associations et pratiques sociables à Udine, métropole frioulane (1850-1870), op. cit.*, p. 60. On retrouve effectivement ce double rôle du curé dans les nouvelles de Caterina Percoto, par exemple, dans la nouvelle *Un episodio dell'anno della fame*.

Carlo Ravizza (1811-1848) est un écrivain milanais, ami de Cesare Correnti, et collaborateur de la revue de Cattaneo, « Il Politecnico ». Il est l'auteur de plusieurs textes à caractère moral dont *Un curato di campagna* (1840) dans lequel il décrit la vie d'une petite communauté rurale guidée par un curé.

certains villages au cours de la Semaine sainte<sup>13</sup>. Or nous sommes en 1848 et il s'agit des villages rebelles qui ont résisté à l'armée autrichienne. Dès lors la « passion » de ces patriotes « Italiens » – l'écrivaine développe en effet dans la nouvelle les violences commises par les soldats autrichiens contre les habitants de ces villages – pour le rachat de leur nation fait écho à la passion du Christ pour le rachat de l'humanité. Ailleurs, en revanche, les occurrences chrétiennes sont mises en relation avec les traditions populaires frioulanes qui y sont associées, ce qui permet d'une part, d'ancrer le récit dans un contexte régional précis et d'autre part, de faire connaître la culture populaire frioulane et de l'ennoblir en lui donnant une dimension littéraire. Signalons que ces coutumes donnent leurs titres aux nouvelles dans lesquelles elles sont décrites.

Au cours du mois de mai qui, pour les Chrétiens, est le mois consacré à la Vierge Marie, les jeunes paysans frioulans ont l'habitude, chaque samedi soir, de juger les jeunes filles en âge de se marier et de communiquer leur verdict dans le langage des plantes et des fleurs que tout le monde sait déchiffrer dans la région. Il s'agit de la coutume de la *schiarnete* dont le principe est décrit dans le premier chapitre de la nouvelle homonyme, puis mis en application dans les pages suivantes avec quelques exemples<sup>14</sup>, avant de fournir l'occasion à l'écrivaine de présenter une situation de crise qui constitue le moteur du récit et est amenée progressivement à se résoudre. Dans la région montagneuse de la Carnia, les jeunes gens ont aussi l'habitude de célébrer les filles à marier la veille de quelques fêtes solennelles. Ils lancent au bas de la montagne des rondelles en bois de résineux, appelées « *cidulis* », après les avoir embrasées, et les dédient aux jeunes filles du village en criant un nom à chaque lancer. Lorsqu'une jeune fille est nommée par les garçons, ceux d'entre eux qui veulent lui rendre hommage tirent une rafale en l'air avec leurs fusils. Comme précédemment, la description de cette tradition, dans le premier chapitre de la nouvelle *Lis cidulis*<sup>15</sup>, permet à l'auteure d'introduire une situation de crise : après trois ans d'absence, Giacomo, qui a gardé secret son retour, se fait une joie immense de faire la surprise à celle qu'il aime d'entendre son nom être salué par une salve de tirs, mais le nom tant attendu n'est jamais prononcé par ses anciens camarades car la jeune fille est gravement malade.

À la Toussaint, une coutume ancienne veut que, en fonction de sa richesse, chaque famille distribue au peuple une certaine quantité de pain. Tous les habitants du village, pauvres et riches, viennent chercher leur part de pain en échange duquel ils font une prière pour les morts de ceux qui le leur ont donné, d'où son nom de « pain des morts »<sup>16</sup>. Là encore c'est

---

<sup>13</sup> Voir *infra*, chapitre 8, citation p. 392. Nous renvoyons à ce chapitre pour l'analyse détaillée de cette nouvelle et de sa signification patriotique.

<sup>14</sup> Cf. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 481-488.

<sup>15</sup> Cf. *ibid.*, p. 11-13.

<sup>16</sup> Cf. *ibid.*, p. 156-157.

la mise en scène de cette coutume qui lance l'action du récit. En effet, cette distribution de pain permet à la comtesse Ardemia de retrouver Rosa, une paysanne de son âge avec qui, enfant, elle avait l'habitude de jouer. Ayant du mal à reconnaître son ancienne camarade de jeu car cette dernière a vieilli prématurément, Ardemia s'inquiète alors de son sort et intervient pour empêcher son mari de commettre une faute grave. L'autre nouvelle dans laquelle apparaît la comtesse Ardemia della Rovere évoque, elle aussi, une coutume ancestrale, liée cette fois au calendrier agricole. Il s'agit, en effet, du traditionnel banquet offert par le propriétaire terrien à ses fermiers pour fêter la fin des récoltes et appelé « *licof* ». Cependant, contrairement aux autres exemples cités, Caterina Percoto n'évoque pas cette coutume pour y greffer une action – il n'y a d'ailleurs pas d'action au sens de péripétie narrative dans cette nouvelle qui correspond davantage à la composition du portrait d'une femme originale – mais elle l'utilise « comme instrument de transformation sociale novatrice » ainsi que le montre parfaitement Gian Paolo Gri<sup>17</sup>.

## 2 - Décors : du tableau paysager à la peinture réaliste

Les descriptions de Caterina Percoto permettent au lecteur de découvrir les paysages frioulans et de les apprécier, d'où la présence de paysages pittoresques dans ses textes. Dans la nouvelle *Lis cidulis*, le groupe d'étrangers à la Carnia venu à Arta à des fins médicales – il s'agit de profiter des bienfaits des eaux sulfureuses dont la source se trouve dans cette commune – admire ainsi le paysage qui s'offre à lui depuis le point de vue panoramique où il se trouve :

« Intanto il sole si raccoglieva nel verde degli abeti che incoronano la cima del monte di Fiellis. Era un di quei solenni momenti della natura che si fanno sentire nell'anima. La luce infranta dal folto degli alberi si spandeva più dolce, e i pratelli e i boschi che vestono il dorso delle ridenti montagne dirimpetto a Fiellis, per la fusione delle tinte e per la quietezza del lume apparivano come più freschi. Al di là della via che va a Paluzza, il tratto di fertile campagna che lieve s'inchina da Piano ad Arta era ancora illuminato, e quelle fiorenti biade parevano un tappeto di soffice verzura su cui tranquillo si riposava lo sguardo. A sinistra sulla più elevata pendice l'antica cattedrale col suo coperto di piastre, colle invetriate rutilanti di luce, e coll'ardito campanile che si slancia al cielo come un sublime pensiero, Zuglio più basso tra le rovine, e lungi, dove finiva la vista, Terzo quasi avvolto nella nebbia ; a destra Arta candida nel grembo di tre verdi montagne, e Piano ed altre villette sparse qua e là nei punti più fertili della vallata, componevano un quadro, che veduto in quell'ora era veramente magnifico. Aggiugni il torrente le cui acque fragorose spandevano freschezza ed armonia, aggiugni il delicato effluvio dei ciclami misto al profumo di mille piante resinose che ti veniva alle nari con quell'aria sì pura e sì viva ; onde

<sup>17</sup> « Ecco, la Percoto "popolare" : la tradizione non viene soltanto recuperata e trasformata in materiale letterario ; viene utilizzata come strumento di trasformazione sociale innovativa. » G. P. GRI, « Caterina Percoto. La reinvenzione letteraria delle tradizioni popolari », *op. cit.*, p. 66. Nous analysons dans le chapitre 7, consacré à la représentation des femmes dans l'œuvre percotienne, le personnage de la comtesse Ardemia et le détournement qu'elle fait de cette coutume ancestrale. Voir *infra*, chapitre 7, p. 352 et suivantes.



senza saperlo tutti sentivano l'influsso della bella natura che li circondava, e la contemplavano assorti in religioso silenzio. »<sup>18</sup>

Cette description est organisée selon les critères du tableau paysager. L'emploi du champ lexical de la peinture<sup>19</sup> – « luce », « tinte », « lume », « sguardo », « quadro » – ainsi que l'attention particulière portée à la lumière témoignent du modèle. On relèvera en effet l'organisation de la description qui correspond à celle de la lecture d'un tableau : le fond avec les montagnes dont le versant est couvert de petites prairies et de bois, puis une portion de vallée cultivée entre Piano et Arta ; à gauche, de haut en bas, une antique cathédrale, puis Zuglio et enfin Terzo, situé « là où finit la vue », autrement dit au point de fuite, aux contours flous – « presque enveloppé dans le brouillard » – comme dans un *sfumato* de Leonardo da Vinci qui représente ainsi la perspective atmosphérique ; à droite, Arta dans un écrin de verdure montagnaise et Piano dans la vallée fertile. Il s'agit d'un paysage figé, presque une *veduta* de la campagne frioulane que l'on pourrait trouver dans un guide touristique. Mais cette approche visuelle est complétée par d'autres perceptions sensorielles – l'ouïe (le fracas du torrent) et l'odorat (la « fragrance » des cyclamens et le « parfum » des résineux<sup>20</sup>) – qui font intégralement partie du paysage. Le parfum des plantes est véhiculé par « l'air si pur et si vif » que l'on y respire, ce qui connote une

<sup>18</sup> « Entre temps le soleil se rassemblait dans le vert des sapins qui couronnent la cime du mont Fiellis. C'était l'un de ces moments solennels de la nature qui émeuvent l'âme. La lumière, brisée par le feuillage touffu des arbres, se répandait de manière plus douce, et les modestes prairies et les bois qui couvrent le dos des riantes montagnes en face de Fiellis, semblaient plus frais grâce à la fusion des teintes et à la sérénité de la lumière. Au-delà de la route qui mène à Paluzza, la portion de campagne fertile qui s'incline légèrement de Piano vers Arta était encore éclairée, et les florissantes céréales faisaient comme un tapis moelleux de verdure sur lequel le regard reposait tranquillement. À gauche, sur la pente la plus élevée, on voyait l'antique cathédrale au toit en pierres plates, aux vitraux rutilant de lumière, au clocher hardi qui s'élance vers le ciel comme une pensée sublime ; plus bas, Zuglio, parmi les ruines, et, au loin, là où finissait la vue, Terzo, presque enveloppé dans le brouillard ; à droite, la blanche Arta, au sein de trois vertes montagnes, et Pisano, et d'autres petites maisons disséminées ça et là aux endroits les plus fertiles de la vallée, composaient un tableau qui, lorsqu'on le voyait à cette heure du jour, était vraiment magnifique. Ajoutez à cela le torrent, dont les eaux fracassantes inondaient le tout de fraîcheur et d'harmonie, ajoutez encore la délicate fragrance des cyclamens mélangée au parfum de mille plantes résineuses qui parvenait jusqu'à vos narines, portée par cet air si pur et si vif. C'est pourquoi, sans le savoir, tous ressentaient l'influence de cette belle nature qui les entourait et ils la contemplaient absorbés dans un silence religieux. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 28. Nous avons choisi de traduire « biade » par céréales car Caterina Percoto emploie ailleurs le terme « avena » et que nous n'avons pu deviner à quelle céréale elle fait référence quand elle parle de « biada ». L'« antique cathédrale » est l'église San Pietro de Zuglio, la plus ancienne des églises paroissiales de la Carnia. Les « ruines » font référence aux vestiges du forum de la Julium Carnicum romaine, ancien nom de Zuglio. Signalons que Caterina Percoto utilise ici et plus loin des motifs qui étaient présent dans la « Lettera dalla Carnia » envoyée à Marianna Antonini et publiée à plusieurs reprises. Elle y exprime, par exemple, le recueillement silencieux face au paysage qui s'offre au regard, elle y décrit la rencontre avec deux paysannes qui chantent des *villotte* – scène qui dans la nouvelle intervient juste après la description citée –, et y raconte son excursion pour aller voir le torrent But, dont certains éléments se retrouvent dans la description citée *infra*, p. 273.

<sup>19</sup> Rappelons ici l'intérêt montré par Caterina Percoto pour la peinture que nous avons souligné dans la première partie. Voir *supra*, chapitre 1, p. 54.

<sup>20</sup> Notons que les évocations olfactives, qu'elles soient liées aux fleurs ou à la nourriture, sont assez fréquentes dans l'œuvre de Caterina Percoto.

dimension salubre de la nature, au sens propre comme au sens figuré, puisque la beauté du paysage amène les spectateurs au recueillement qui se manifeste dans l'expression « silence religieux ». Cette dimension se superpose à celle d'une nature nourricière, suggérée par la présence d'« avoine florissante » et l'emploi de l'adjectif « *fertili* ». Mais l'auteure n'insiste pas, dans cette description, sur l'élément agricole. Il s'agit surtout pour elle de faire admirer la beauté du panorama que le regard balaye de gauche à droite. En effet, Antonio De Cillia a relevé que « ce n'est pas, en général, le paysage agricole à proprement parler qui intéresse Caterina Percoto » mais qu'elle est « d'une grande sensibilité au paysage au sens large »<sup>21</sup>. Dans d'autres récits, en revanche, la description s'attarde sur les cultures, et en particulier les vignes, qui lient les paysans à la terre qu'ils habitent. Citons par exemple cette description rencontrée dans la nouvelle *La fila* :

« Era venuto l'autunno : quella stagione in cui la terra friulana, parata siccome a festa, fa pompa del più lieto de' suoi prodotti. Dal mare alle alpi, disposti in innumerevoli filari si danno la mano i tralci delle sue viti. Spesso il frutto pende più copioso delle foglie, e chi visita in quell'epoca le colline della sua regione di mezzo, benedice ai grappoli d'oro di quelle tante ghirlande. »<sup>22</sup>

Il s'agit d'une description généralisatrice de la beauté des vignobles en automne qui est un contrepoint à la description particulière de cette même campagne à un moment historique donné, celui de l'automne 1852, alors que les vignes sont atteintes d'oïdium<sup>23</sup>. C'est comme si, avant d'offrir au lecteur le spectacle désolé de cette campagne malade, qui, soulignons-le, est fonctionnelle au récit puisqu'elle renvoie à la mort de la protagoniste, Caterina Percoto avait voulu promouvoir le paysage automnal des collines frioulanes dont elle décrit les charmes.

<sup>21</sup> « Il teatro ove si svolge la vita rurale è senza dubbio la natura, ma occorre dire subito che in generale non è il paesaggio strettamente agrario che interessa Caterina Percoto. Ella è molto sensibile invece al paesaggio in senso lato [...]. » A. DE CILLIA, *Caterina Percoto e il Friuli rurale dell'Ottocento*, Udine : Centro friulano di studi "I. Nievo", 1996, p. 37.

<sup>22</sup> « L'automne était venu : cette saison où la terre frioulane, parée comme pour la fête, exhibe les plus joyeux de ses produits. De la mer aux Alpes, les sarments de ses vignes, disposés en d'innombrables rangées, se donnent la main. Souvent les fruits pendent plus abondants que les feuilles, et celui qui visite à cette période les collines de sa région médiane, bénit les grappes d'or de ces nombreuses guirlandes. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 267. Soulignons la personnification de la vigne, être inanimé, qui devient sujet d'un verbe d'action « se donner la main ». Cf. B. DUPRIEZ, *Gradus, les procédés littéraires*, *op. cit.*, p. 345. Elle participe de la métaphore filée de la nature en fête (« parata siccome a festa », « tante ghirlande ») : les vignes font ainsi la ronde.

<sup>23</sup> Guido Pescosolido rapporte en effet que, dans les années 1850, l'oïdium frappe les vignes. Cf. G. PESCOSOLIDO, « L'economia e la vita materiale », *op. cit.*, p. 48. La maladie est d'ailleurs évoquée dans la correspondance de Prospero Antonini avec l'écrivaine. Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/II, Lettera 13 (24 juillet 1854) ; Lettera 15 (27 septembre 1854) ; Ms 4108/1/III, Lettera 20 (10 août 1855). Dans *La nostra famiglia di campagna*, Ippolito Nievo évoque également une maladie de la vigne.

Le chapitre VIII de la nouvelle *Lis cidulis* commence par une autre description qui, elle aussi, à notre avis, tient du guide touristique. Mais cette-fois, il s'agit moins pour l'écrivaine, d'offrir un panorama à admirer que de proposer un itinéraire à suivre<sup>24</sup> :

« Cinque miglia più in su di Paluzza, dove comincia la terra tedesca e dove cessano le verdi montagne che fiancheggiano il canal di San Pietro, nel mezzo, come per confine, sta un monte di aspetto severo. Aspro e selvaggio ei sorge solitario : non un filo di erba, non un arbusto sulle dirupate sue spalle. La roccia, stagliata a perpendicolo, ha la forma di un muro che termina in tre orride punte, di cui la mezzana s'innalza fin nella regione delle nubi, ed è tanto inclinata sul dinanzi che par sia lì per piombare sul sottoposto villaggio. Là sopra, dietro quell'immane padiglione di pietra, avvi un laghetto la cui faccia tranquilla mantieni sempre allo stesso livello. Le sue rive sono coperte di freschissimo verde che fa in quell'altezza una serie di ridenti pratelli, seminati di fiori e di fraghe, il cui delizioso profumo scende talora a consolare le valli circonvicine e il profondo torrente. Alla metà di questa rupe, dalla parte di mezzogiorno, s'apre una caverna in forma di O, da cui coll'impeto della folgore sgorga la But. Nè per siccità di cielo, nè per arsura di stagione giammai vien meno, ed è tanta la foga del suo scaturire, che per lungo tratto la vedi correre spumante e bianca come calce in bollitura, e chi su per le valanghe, che continuamente cadono scosse dal monte, s'inerpica a vederne dappresso la sorgente, sente sotto a' piedi il tremito della terra convulsa. »<sup>25</sup>

Caterina Percoto nous invite à une excursion en montagne – il s'agit du Monte Cucco – ce qui explique une organisation de la description qui va du bas vers le haut, du village de Paluzza vers la caverne où se trouve la source du torrent nommé But, située au milieu d'une paroi du mont, derrière l'aiguille centrale. Elle signale au passage un joli lac paisible dont, petit détail insolite, les eaux ont la particularité d'avoir un niveau constant, et qui est entouré d'une verte prairie parsemée de fleurs et de fraisiers exhalant une odeur qui parcourt le chemin inverse, descendant à notre rencontre vers la vallée. *Ce locus amenus* contraste avec le reste de la description qui évoque plutôt une nature menaçante et hostile à l'homme. Celle-ci est incarnée par la montagne « horrible et sauvage », qui se termine en

<sup>24</sup> Il s'agit de l'excursion vers le lac que fait Massimina quelques pages plus loin et qui lui permet d'assister à la scène du radeau emporté par le flot impétueux du torrent.

<sup>25</sup> « À cinq milles au-dessus de Paluzza, là où commence la terre allemande et où finissent les vertes montagnes qui bordent le canal de San Pietro, au milieu, comme pour marquer la frontière, se trouve un mont à l'aspect sévère. Horrible et sauvage, il s'élève solitaire : il n'y a pas le moindre brin d'herbe, il n'y a pas le moindre arbuste sur son dos escarpé. La roche abrupte qui tombe à plomb, a la forme d'un mur qui s'achève en trois horribles pointes dont celle du milieu s'élève jusqu'à la région des nuages et elle est si inclinée sur le devant qu'elle semble être sur le point de tomber sur le village qu'elle surplombe. Là-haut, derrière cet épouvantable pavillon en pierres, il y a un petit lac dont la surface tranquille se maintient toujours au même niveau. Ses rives sont couvertes d'une herbe très fraîche qui forme à cette hauteur une série de riants petits prés, parsemés de fleurs et de fraisiers, dont le délicieux parfum descend parfois consoler les vallées des alentours et le profond torrent. Au milieu de ce rocher, du côté du Midi, s'ouvre une caverne en forme de O, d'où jaillit la But avec la violence de la foudre. Elle ne tarit jamais, ni à cause de la sécheresse du ciel, ni à cause de la chaleur brûlante de l'été, et elle jaillit avec tant de fougue que vous pouvez la voir couler blanche et écumante, comme la chaux bouillante, sur une longue partie de son trajet ; et celui qui grimpe pour voir de près la source, passant sur les pierres éboulées qui, secouées par la montagne, tombent continuellement, sent sous ses pieds le tremblement de la terre prise de convulsions. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 50.

« trois horribles pointes » dont la médiane « semble être sur le point de tomber sur le village qu'elle surplombe », ainsi que par la puissance des eaux du torrent qui en jaillissent, que l'homme peut appréhender en sentant « sous ses pieds le tremblement de la terre prise de convulsions », et s'opposent à la « surface tranquille » du lac<sup>26</sup>. L'horreur du lieu est renforcée par la référence à la forêt dantesque dont Caterina Percoto reprend deux qualificatifs : « aspro » et « selvaggio »<sup>27</sup>. Contrairement à la première description qui est complètement autonome par rapport au récit et n'a d'autre intérêt que d'offrir un tableau de paysage frioulan, cette seconde description a pour fonction d'amener la tragédie qui va suivre, en attirant l'attention sur le torrent et la puissance de ses flots<sup>28</sup>. Elle est en effet suivie d'une digression historico-géographique expliquant la fonction de la But dans l'économie locale – elle sert à exporter du bois – et évoquant l'épisode de la crue de 1823 et ses conséquences sur les villages environnants.

La nouvelle *Pre-poco* offre un autre itinéraire à parcourir. Mais cette fois, la narratrice – homodiégétique et *alter ego* de l'écrivaine – désireuse d'en savoir plus sur le prêtre dont elle vient de dresser un portrait, nous emmène avec elle à la découverte de Premariaco, le village natal du personnage. Cela fournit à l'auteure l'occasion de décrire une autre zone du Frioul : la plaine d'Udine baignée par la rivière Natisone dont le parcours de la narratrice suit le lit.

Cette entrée dans le récit de la vie des personnages par le lieu où ils habitent se retrouve dans d'autres nouvelles. Voici par exemple l'*incipit* du *bozzetto* intitulé *La nuora* :

« Vedete quella casa di contadini vicino al ponte della Manganizza? La strada nuova che le passa rasente l'ha quasi sepolta, e il passeggiere che viene da Udine, quando attinge l'ombra delle acacie piantate sull'alto, guarda più volentieri dall'altro lato l'allegro praticello che le sta di contro. Eppure, in quella casa melanconica l'anno scorso di carnevale vennero a marito nello stesso giorno due belle ragazze. »<sup>29</sup>

<sup>26</sup> Si l'on se place dans une perspective économique et non esthétique, c'est d'ailleurs ce deuxième aspect – hostilité de la nature frioulane – qui l'emporte. En effet, Raimondo Strassoldo rappelle qu'à l'époque, la nature du Frioul est un frein au développement agricole : « Le montagne hanno forme particolarmente aspre, le prealpi sono pressoché denudate dal disboscamento e dal pascolo ovino e caprino, l'alta pianura è ghiaiosa, quindi molto sensibile alle siccità estive, e pressoché priva di idrografia superficiale ; la bassa pianura è in gran parte acquitrinosa, incultivabile e malsana. » R. STRASSOLDO, « Note sulla società friulana all'epoca di Zorutti », *op. cit.*, p. 95.

<sup>27</sup> « Ahi quanto a dir qual era è cosa dura /esta selva selvaggia e aspra e forte /che nel pensier rinova la paura! » Dante, *Inferno*, Canto I, v. 4-6.

<sup>28</sup> Signalons que l'on retrouve le même motif dans la nouvelle *La schiarnete* avec une différence notable : le torrent ravageur qui menace d'emporter le malheureux meunier permet cette fois d'amener à la résolution d'une situation de crise puisqu'il est à l'origine des retrouvailles entre Tina et Armellino.

<sup>29</sup> « Vous voyez cette maison de paysans près du pont de la Manzinella ? La route nouvelle qui passe juste devant l'a presque enterrée, et le passant qui vient d'Udine, quand il atteint l'ombre des acacias plantés plus haut, regarde plus volontiers de l'autre côté le joyeux petit pré qui se trouve en face. Et pourtant,

La narratrice s'adresse ici à un narrataire<sup>30</sup> qui connaît la maison dont elle parle et à qui elle va raconter un épisode touchant concernant les habitantes de la maison, et en particulier Betta Carlina, désignée par antonomase dans le titre comme le modèle de « belle-fille » idéale<sup>31</sup>. La précision topographique – la narratrice fournit les détails nécessaires pour identifier de manière certaine la maison en question – ainsi que l'identité complète de la paysanne<sup>32</sup> sont des éléments réalistes qui tendent à avérer l'existence de cette famille montrée en exemple au lecteur. En effet, malgré son aspect « mélancolique », cette maison mérite de retenir l'attention car elle a été le théâtre d'un événement certes triste, mais qui a révélé la bonté d'âme de Betta Carlina et de ses belles-sœurs. Les jeunes femmes ont en effet entouré de toute leur attention et de tout leur amour les derniers jours de leur belle-mère, et Betta est allée jusqu'à lui offrir son propre lit afin que la vieille femme soit installée le plus confortablement possible. Nous pensons que la maison qui, dans la description citée, est personnalisée puisqu'elle est qualifiée de « mélancolique », désigne par métonymie<sup>33</sup> la famille qui y habite. Il s'agit d'un modèle de famille – celui de plusieurs cellules familiales regroupées sous le même toit – qui ne correspond plus aux critères de la société moderne, symbolisée par la « nouvelle route » qui a « presque enterré » la maison, mais qui incarne les vertus morales dont le peuple est dépositaire et que la bourgeoisie, symbolisée par « le passant venant d'Udine », devrait faire siennes.

---

dans cette maison mélancolique, l'an dernier, au moment du carnaval, deux jeunes filles se marièrent. » C. PERCOTO, *Novelle popolari*, op. cit., p. 83.

<sup>30</sup> Nous utilisons le terme de « narrataire » pour désigner le personnage destinataire du récit à l'intérieur de l'œuvre selon la définition qu'en donne Gérard Genette. Cf. G. GENETTE, *Figures III*, Paris : Éditions du Seuil, 1972, p. 227 et p. 265-266.

<sup>31</sup> Selon la définition donnée par Bernard Dupriez, l'antonomase consiste ici à « prendre un nom commun pour un nom propre ». Cf. B. DUPRIEZ, *Gradus, les procédés littéraires*, Paris : Éditions 10/18, 1984, p. 58.

<sup>32</sup> Nous entendons par « identité complète » une identité constituée d'un prénom et d'un nom. Le fait que Caterina Percoto donne, dans cette nouvelle, une identité complète aux deux paysannes qui sont les protagonistes essentielles du récit – Betta Carlina, la belle-fille, et Donna Massima Martellosso, la belle-mère – est suffisamment rare pour être mentionné. Il n'y a que deux autres cas : Rosa Pignarola dans *Lis cidulis* et Donna Menica Dorigo dans *La mugnaja*. Dans les autres nouvelles, les femmes du peuple ne sont désignées que par leurs prénoms qui sont souvent hypocoristiques comme l'a souligné Adriana Chemello. Cf. A. CHEMELLO, « Le "Penelopi" campagnole di Caterina Percoto », in « *Libri di lettura per le donne* ». *L'etica del lavoro nella letteratura di fine Ottocento*, Alessandria : Edizioni dell'Orso, 1995, p. 10. Selon Ian Watt, ce sont « les premiers romanciers [qui] ont rompu avec la tradition [littéraire] de manière extrêmement significative, baptisant leurs personnages de façon à suggérer qu'on devait les considérer comme des individus particuliers dans le milieu social contemporain. » I. WATT, « Réalisme et forme romanesque », in *Littérature et réalité*, Paris : Éditions du Seuil, 1982, p. 25. On peut donc y voir, de la part de l'écrivaine, une volonté de prouver que la société frioulane est capable de produire pareils individus. Mais il se peut aussi qu'il s'agisse de personnages ayant réellement existé, l'auteure s'étant ailleurs inspirée de personnages ou de faits réels. Voir à ce sujet les exemples fournis par les textes patriotiques ainsi que *Pre-poco* dont Caterina Percoto écrit dans une lettre qu'elle l'a réellement connu (Cf. M. PRISCO, « Introduzione » a C. PERCOTO, *Racconti*, op. cit., p. 13-14) et *La schiarnete* où, dans une note, elle atteste de la véracité de l'histoire du meunier (Cf. C. PERCOTO, *Racconti*, a cura di A. Chemello, op. cit., p. 612).

<sup>33</sup> La métonymie est un « trope qui permet de désigner quelque chose par le nom d'un autre élément du même ensemble, en vertu d'une relation suffisamment nette ». La métonymie présente dans notre citation correspond au 4<sup>e</sup> cas de métonymies présenté par Bernard Duriez, celle « du contenant pour le contenu », c'est-à-dire la maison pour ses habitants. Cf. B. DUPRIEZ, *Gradus, les procédés littéraires*, op. cit., p. 290.

Cette polémique contre la tendance des catégories aisées à écarter de la vie de famille les personnes âgées était déjà présente dans *L'album della suocera* dans laquelle la vieille comtesse Eleonora, menant une vie complètement solitaire dans son appartement, situé au dernier étage du palais familial envie le sort de la vieille paysanne Maddalena qu'elle a vue entourée de l'affection des siens<sup>34</sup>.

La nouvelle *Il cuc* commence, elle aussi, par la localisation précise d'une maison dans la géographie frioulane :

« A due tiri di fucile dal villaggio di Manzinello, in riva al picciolo torrente che scende dai colli vicini, presso al ponte è situata una rustica casetta di contadini, ma così propria e pulitina, che ti si rivela subito il ben essere della famiglia che dentro vi abita. »<sup>35</sup>

Le pronom personnel indirect de la deuxième personne renvoie à un narrataire qui, contrairement au précédent, ne connaît pas la maison en question, mais qui connaît la région car il doit pouvoir la localiser avec les indications fournies par la narratrice : elle se trouve à proximité du village de Manzinello, plus exactement à « deux portées de fusil », « au bord du torrent [...] près du pont ». S'ensuit une description de l'extérieur de la maison qui doit permettre au narrataire de la reconnaître, mais qui sert également à illustrer ce que la narratrice vient de dire au sujet de l'aisance financière de la famille qui y habite : d'un côté un petit potager entouré d'une barrière neuve, de l'autre une cour où se trouvent des meules de paille et des tas de fumier – ce dernier détail révélant la présence de bœufs<sup>36</sup> – ainsi qu'une grande quantité de volailles de différentes sortes – dindes, canards, oies –, et des greniers toujours pleins<sup>37</sup>. Et après avoir longuement illustré l'aisance apparente de la maison, dont la constitution trapue et la bonne mine des enfants laissent à penser que la polenta<sup>38</sup> n'y manque pas, la narratrice pousse la porte et franchit le seuil, pénétrant ainsi dans l'intimité de ses occupants :

<sup>34</sup> Cf. C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 476-477.

<sup>35</sup> « À deux portées de fusil du village de Manzinello, au bord du petit torrent qui descend des collines voisines, près du pont, est située une petite maison de paysans, rustique, mais si aimable et proprette qu'elle vous révèle aussitôt le bien-être de la famille qui l'habite. » *Ibid.*, p. 177. L'adjectif « propria » ainsi utilisé est sûrement un gallicisme de la part de Caterina Percoto.

<sup>36</sup> Il s'agit d'un indice d'une pratique agricole moderne. Voir *infra*, p. 280.

<sup>37</sup> Il convient d'observer que la maison est décrite à la fois avec l'œil du paysan qui regarde ce qui lui permet d'évaluer la richesse de la famille au travers de la quantité d'animaux possédés et de l'abondance des récoltes, et avec un œil qui s'intéresse à certains détails traditionnellement associés aux femmes comme les roses du Bengale le long de la palissade neuve.

<sup>38</sup> Cette bouillie de farine de maïs est un plat traditionnel des campagnes du Nord de l'Italie où la culture du maïs s'est répandue au XVIII<sup>e</sup> siècle et a remplacé la culture de céréales plus traditionnelles, comme le millet et le seigle, qui avaient un moins bon rendement. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, elle constitue pour bon nombre de paysans la base de l'alimentation. Cf. G. PESCOLIDO, « L'economia e la vita materiale », *op. cit.*, p. 28. Au sujet de l'importance de la polenta dans l'alimentation quotidienne des paysans du nord de l'Italie, cf. F. DELLA PERUTA, *Società e classi popolari nell'Italia dell'800*, Milano : FrancoAngeli, 2005, p. 34. Tito Maniaco rapporte quant à lui que dans certains endroits la polenta constitue les 9/10 de

« Mi ricordo sempre la prima volta ch'io entrai a salutarli. Era d'inverno, e sedevano tutti adunati in cucina intorno a un bel fuoco, aspettando che si riversasse la polenta. Garzoni e giovanette, chi attendeva a sgranocchiare, chi con un coltellino intagliava di minuto e capriccioso lavorio il fusto d'una rocca; uno imbroccava un paio di eleganti zoccoletti dalla fodera di scarlatto e dal tacco a triangolo tutto a ghirigori ; le donne filavano badando a' bimbi, mentre la padrona di casa allestiva le scodelle e andava ogni qual tratto scoperchiando un capace tegame, le cui ondate di ghiotto e untuoso vapore facevano aprire gli occhi al dormiglioso alano che accovacciato lì dappresso al fuoco aspettava anch'egli colla famigliuola il momento di refocillarsi. »<sup>39</sup>

Voilà un exemple d'un autre type de description fréquent dans l'œuvre de Caterina Percoto : la description d'intérieurs. Elle est introduite par une analepse externe au récit<sup>40</sup> qui prend la forme d'un souvenir, celui de la première fois où la narratrice est entrée dans cette maison, suggérant ainsi qu'elle y est retournée. Tous les habitants de la maison sont réunis dans la cuisine, qui occupe le rez-de-chaussée, peu avant que le repas ne soit servi : la maîtresse de maison est en effet en train de mettre la table et de préparer la polenta. Lorsqu'elle soulève le couvercle du fait-tout pour en surveiller la cuisson, une bouffée de vapeur s'en échappe qui met l'eau à la bouche. Cette « vapeur appétissante et onctueuse » contient en effet à elle seule la promesse tout entière d'un bon repas, grâce à la translation synesthésique qu'elle opère et qui permet de glisser de la bonne odeur de la polenta à son aspect appétissant dans l'assiette, et à sa texture onctueuse dans la bouche, mêlant ainsi tous les sens qui sont stimulés lorsque l'on mange. Notons que Caterina Percoto porte une attention toute particulière à la nourriture dans ses nouvelles qui, ça et là, sont parsemées de touches culinaires – comme les raviolis préparés pour le repas de noces (*Il refrattario*), ou le pique-nique de la comtesse Ardemia (*Il licof*) composé d'alouettes à la broche, de polenta aux fritons, de raisin, et arrosé de vin – et de scènes où les personnages réalisent de petits gestes très réalistes qui les ancrent dans une dimension quotidienne. Nous pensons, par exemple, à cette scène où, pour obtenir quelques miettes, un chat se frotte au sacristain occupé à gratter la cuiller en bois ayant servi à remuer la polenta (*L'amore che educa*) ou encore à celle où le père de Giacomino retire patiemment un à un les fritons de l'omelette que sa femme a préparée, oubliant qu'il fallait manger maigre car c'était vendredi, puis les lui tend pour qu'elle les ramène chez eux (*La schiarnete*).

---

l'alimentation des paysans. Cf. T. MANIACCO, « Un episodio dell'anno della fame », in *Caterina Percoto cent'anni dopo, op. cit.*, p. 56.

<sup>39</sup> « Je me souviendrai toujours de la première fois où je suis entrée pour les saluer. C'était l'hiver et ils étaient tous rassemblés dans la cuisine assis autour d'un bon feu, en attendant que la polenta soit servie. Il y avait les valets de ferme et les jeunes filles, l'un occupé à grignoter, l'autre à sculpter au canif un dessin minutieux et capricieux sur la tige d'une quenouille ; un autre clouait une paire d'élégants petits sabots à la doublure écarlate et au talon triangulaire couvert d'entrelacs ; les femmes filaient en surveillant les enfants, tandis que la maîtresse de maison préparait les assiettes creuses et allait de temps en temps soulever le couvercle d'un grand fait-tout dont les flots d'appétissante et onctueuse vapeur faisaient ouvrir les yeux au dogue allemand somnolant qui, blotti là près du feu, attendait lui aussi, comme toute la petite famille, le moment de se restaurer. » *Ibid.*, p. 178.

<sup>40</sup> Cf. G. GENETTE, *Figures III, op. cit.*, p. 90.

Cette attention portée à la nourriture montre qu'elle est consciente que la préoccupation première des paysans est celle de se nourrir et de nourrir leur famille, à une époque où, selon Guido Pescosolido, la disponibilité calorique par habitant a tendance à diminuer par rapport au siècle passé, en raison de la croissance démographique, et où la qualité du régime alimentaire dans les campagnes est nettement insuffisante, ce qui provoque la diffusion de maladies comme la pellagre<sup>41</sup>. Si le paysan est traditionnellement associé à la gloutonnerie – il suffit de citer par exemple les serviteurs toujours affamés de la *Commedia dell'arte* –, Caterina Percoto propose une nouvelle approche du rapport du paysan à la nourriture, qui tient compte de la réalité de l'insuffisance alimentaire des masses rurales et cherche à en exposer les causes, même si elles ne sont que partiellement analysées. La question de la faim du monde paysan, et de la dégradation morale qui en découle éventuellement, est illustrée dans des pages d'une grande intensité dramatique dans les nouvelles *Un episodio dell'anno della fame* et *La donna di Osopo*<sup>42</sup>.

Les habitants de la maison évoquée plus haut sont, eux aussi, saisis dans leurs gestes quotidiens : il y a celui qui est en train de sculpter la tige d'une quenouille, un autre en train de confectionner des sabots, et les femmes qui filent en surveillant les enfants. Seul le dogue couché devant le feu semble oisif. Cette scène cueillie sur le vif au moment où la narratrice a pénétré dans la cuisine n'est pas sans faire penser aux tableaux de la peinture réaliste du XIX<sup>e</sup> qui représentent des gestes de la vie ordinaire. Nous pensons par exemple aux *Cribleuses de blé* (1855) de Gustave Courbet ou à *L'après-dinée à Ornans* (1849) du même artiste, ou encore à *La charité* (1859) de Jean-François Millet, et à sa *Frau beim Brotbacken* (1854) qui représente une femme en train d'enfourner le pain.

Entrons à présent, avec la comtesse Cecilia (*La moglie*) dans une autre maison de paysans. Voici le compte-rendu qu'elle en fait à son mari :

« Mi feci dunque accompagnare alla sua casa. In cucina facevano la polenta: un fumo d'affogare, e se aprivano, il vento rapiva i tizzi e li ruzzolava sullo spazzo. Non ti so dire l'orrore di quella negra e sucida caverna ! Salii una scaletta diroccata, e davvero ho creduto accopparmi, perché i gradini in più luoghi mancavano, e taluni erano tanto fracidi da non osare a fidarvi sopra il piede. La stanza della malata, sotto a' coppì e al disopra della cucina,

<sup>41</sup> Cf. G. PESCOSOLIDO, « L'economia e la vita materiale », *op. cit.*, p. 25-28. Gilles Pécout rappelle également que les conditions de vie de la paysannerie ne s'améliorent que très lentement. En effet, les paysans ont des difficultés à se nourrir régulièrement et à se vêtir correctement. En outre, les exploitations familiales suffisent rarement à satisfaire tous leurs besoins. Cf. G. PÉCOUT, *Naissance de l'Italie contemporaine : 1770-1922*, *op. cit.*, p. 83.

<sup>42</sup> Voir *infra*, chapitre 6, p. 295 et suivantes ; chapitre 8, p. 382 et suivantes.



è nera come la cucina, perché le tavole in più d'un sito rotte proprio affatto lasciano trapelare il fumo, ch'e' tormenta e fa tossire la poveretta che è affetta da mal di petto... »<sup>43</sup>

Là aussi on prépare la polenta dans la cuisine, cependant celle-ci ne dégage pas une agréable vapeur mais «une fumée à vous faire étouffer » qui salit et noircit toute la maison. D'emblée la situation de la famille est annoncée par ce détail : il s'agit de paysans vivant dans la misère, ce qui est confirmé par la description de l'état de la maison. Ce n'est d'ailleurs plus une maison mais une « caverne », un lieu où vivent des animaux, non une habitation digne d'être humains. L'air y est insalubre à cause de la fumée et parce qu'il n'est pas possible d'aérer car le vent – nous sommes en hiver – fait voler les tisons et la maison pourrait prendre feu. Or, la paysanne qui y habite a la tuberculose, et le fait de rester dans une atmosphère enfumée ne contribue pas à améliorer son état de santé. En outre, la maison est délabrée : il manque des marches à l'escalier qui conduit à l'étage, celles qui restent sont tellement pourries qu'on risque de passer au travers, et le plancher de la chambre est détérioré. La description de l'état de la maison, devant lequel on ne peut que s'indigner, remplace ici efficacement les solutions pathétiques adoptées ailleurs par l'auteure quand elle décrit les malades, ce qui est en adéquation avec la thématique de la nouvelle centrée sur des questions matérialistes<sup>44</sup>. En outre, la maison est ici perçue du point de vue d'une femme riche, pour laquelle cette misère est d'autant plus insupportable qu'elle n'y est pas habituée. Cette focalisation interne contribue à la dénonciation des conditions de vie de paysans misérables.

Nous avons donc vu que les personnages paysans de Caterina Percoto sont insérés dans un contexte géographique et social précis ; les décors dans lesquels on les croise, les coutumes et fêtes qui rythment leur année, les gestes de la vie quotidienne servent à la fois à donner une dimension réaliste aux nouvelles et à promouvoir la connaissance du monde rural frioulan. Ainsi que l'a souligné Marinella Colummi Camerino, le peuple des nouvelles

<sup>43</sup> « Je me fis donc accompagner chez elle. Dans la cuisine on préparait la polenta : une fumée à vous faire étouffer, et si l'on ouvrait, le vent emportait les tisons et les faisait rouler sur le sol. Je ne saurai te dire l'horreur de cette caverne noire et sale ! Je montai un petit escalier en ruine, et j'ai vraiment cru que j'allais me tuer, car il manquait des marches à tellement d'endroits, et certaines étaient tellement pourries qu'on n'osait pas poser le pied dessus. La chambre de la malade, sous les tuiles et au-dessus de la cuisine, est noire comme la cuisine car les planches, brisées en plus d'un endroit, laissent passer la fumée qui tourmente et fait tousser la pauvrete qui est poitrinaire. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 410. On remarquera l'incohérence au niveau des temps du récit qui oscille entre le passé et le présent ; il s'agit d'un langage parlé, parfois elliptique, comme par exemple cette phrase : « facevano la polenta : un fumo d'affogare ». Signalons que l'on trouve une description fort semblable dans la nouvelle *La malata* qui signale également la pauvreté du mobilier : « Una misera casuccia da sottani, la scala oscura e in cattivo stato, la cameretta sotto a' coppì, colle travi e colle pareti annerite dal fumo della sottoposta cucina ; non altri arredi che un trespolo, una vecchia cassa, due bigonce che servivano da sgombratoi, e una Madonna di carta, attaccata coll'ostia al muro, sulla quale pendevano incrociati il ramo dell'ulivo pasquale e la candela benedetta [...]. » *Ibid.*, p. 423.

<sup>44</sup> Voir *supra*, chapitre 4, p. 259.

percotiennes n'est plus, contrairement à celui de Giulio Carcano, «une masse indifférenciée, sans contours»<sup>45</sup> mais il est considéré dans une situation socio-historique donnée. L'écrivaine frioulane nous montre effectivement les différentes articulations de la société paysanne du Frioul qui a une organisation hiérarchique précise et les enjeux existant autour du mariage qui permet de se positionner en son sein.

## B - Caractérisation socio-historique du peuple frioulan

Il convient de dresser un tableau historique de la société rurale du Royaume de Lombardie-Vénétie du XIX<sup>e</sup> siècle afin de pouvoir mesurer l'adhésion à la réalité de Caterina Percoto.

Rappelons d'abord que la situation agraire de la Vénétie et du Frioul est un peu moins florissante que celle de la Lombardie en raison de la qualité moindre des terres cultivées, de méthodes de culture archaïques et de la pénurie de capital disponible pour les investissements<sup>46</sup>. Si l'agriculture frioulane présente un certain retard, elle n'en connaît pas moins, tout au long de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, une transformation qui va dans le sens du progrès<sup>47</sup>. On passe d'une monoculture céréalière à une agriculture mixte, plus intense et plus productive, avec l'introduction de la pratique de la rotation agricole qui est plus complexe et demande donc une plus grande connaissance technique. On introduit également la sériciculture, avec la plantation de mûriers – la nouvelle *I gamberi* illustre, par exemple, la pratique de l'élevage des vers à soie – et l'on renforce le recours aux animaux de traction, cheval ou bœuf qui jouent un rôle crucial dans la nouvelle pratique agricole car ils permettent à la fois d'améliorer le labour de la terre et de fournir de l'engrais grâce au fumier produit – on comprend dès lors que Domenico (*Il cuc*) aille vendre à regret ses bœufs au marché, ou la réticence de la famille de Giacomo (*Lis cidulis*) à céder ses bêtes pour rembourser sa dette. On assiste également à une professionnalisation des régisseurs des propriétés agricoles qui acquièrent davantage de compétences techniques grâce à la diffusion d'ouvrages spécialisés. L'image de Monsieur Biagio penché sur les livres de comptes dans *Il contrabbando* illustre cette nouvelle figure de régisseur. Au cours de la première moitié du siècle, on assiste également à un recul de

<sup>45</sup> « Questo tipo di approccio che definiva il suo obiettivo inserendolo in una rete, complicatissima, di relazioni, sconvolgeva la prassi carcaniana di avvicinarsi al popolo come ad una massa indifferenziata, senza contorni [...] ». M. COLUMMI CAMERINO, *Idillio e propaganda nella letteratura sociale del Risorgimento*, op. cit., p. 212.

<sup>46</sup> Cf. M. MERIGGI, *Il Regno Lombardo-Veneto*, op. cit., p. 115-116.

<sup>47</sup> Cf. R. STRASSOLDO, « Note sulla società friulana all'epoca di Zorutti », op. cit., p. 100.

la grande propriété foncière, ce qui a pour corollaire un processus de fractionnement des propriétés dont la dimension varie entre 5 et 100 ha<sup>48</sup>.

Le territoire agricole frioulan s'organise en trois grands espaces qui présentent des caractéristiques différentes.

Au sud, on trouve la basse plaine et la lagune de Grado qui représentent environ un quart de la région. Il s'agit en grande partie d'une zone marécageuse dans laquelle se pose le problème de la bonification des terres.<sup>49</sup>

Au nord, on trouve la zone montagneuse qui occupe la moitié du territoire. Elle est habitée par de petits propriétaires qui cultivent de petites parcelles et vivent dans des conditions difficiles, à la limite de la survie<sup>50</sup>. Le décret de 1839 prescrivant l'aliénation des biens communaux contribue à modifier la condition de ces paysans, dans le sens d'une plus grande précarité. Il s'agissait de pâturages et de bois qui appartenaient à l'État et dont les habitants de la commune sur laquelle ils se trouvaient pouvaient jouir gratuitement<sup>51</sup>. Or cette survivance de l'ancien système féodal allait à l'encontre du nouveau système mis en place qui envisageait la propriété comme « un droit naturel émancipé de tout privilège »<sup>52</sup>, d'où la décision du gouvernement autrichien. Les terres mises en vente sont surtout achetées par des spéculateurs qui exportent du bois<sup>53</sup>. Cette activité est illustrée par Caterina Percoto dans la nouvelle *Lis cidulis* où Giacomo vient acheter en Carnia du bois pour son patron qui est menuisier. Elle y explique comment les locaux utilisent le torrent But pour convoier les stères de bois sur des radeaux. Privés des terres qui nourrissaient leurs bêtes et leur fournissaient du bois pour se chauffer l'hiver, une grande partie des habitants choisissent d'émigrer. Là encore, nous avons vu que l'écrivaine évoque ce phénomène dans sa nouvelle. Signalons enfin que l'élevage ovin y est peu à peu remplacé

---

<sup>48</sup> Cf. *ibid.*, p. 225 ; G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 2, *Dalla restaurazione alla rivoluzione nazionale*, op. cit., p. 270 ; A. ZORZI, *Venezia austriaca*, op. cit., p. 55.

<sup>49</sup> Cf. G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 2, *Dalla restaurazione alla rivoluzione nazionale*, op. cit., p. 270-271.

<sup>50</sup> Marco Meriggi rapporte ce qu'écrivait Cesare Correnti au sujet de ces agriculteurs de « l'alto Udinese » et des autres régions montagneuses du Royaume de Lombardie-Vénétie : « erano padroni di poche pertiche (1 pertica = 1/10 di ettaro) di terreno sterilissimo, che solo a prezzo di grandi stenti riusciva(no) a fecondare, così da ricavarne un magro raccolto di cereali, di castagne e una modesta quantità di vino » ; « vivevano in villaggi di case di pietra, vecchie e cadenti, dalle strade strette ed ingombre di immondizie. Si nutrivano quasi esclusivamente di legumi, castagne, patate e latte ; solo i più agiati potevano comprare la polenta di granturco ». Cf. M. MERIGGI, *Il Regno Lombardo-Veneto*, op. cit., p. 191.

<sup>51</sup> Voir *supra*, chapitre 1, citation de la note 166, p. 62.

<sup>52</sup> « L'adoption du Code Civil implique le passage d'une propriété fondée sur la matrice féodale à un système que les Italiens appellent "fisiocratico", en fait moderne, et qui envisage la propriété comme un droit naturel, émancipé de tout privilège. » *Les campagnes en Europe. 1830-1930*, sous la dir. de F. Démer, op. cit., p. 70.

<sup>53</sup> M. MERIGGI, *Il Regno Lombardo-Veneto*, op. cit., p. 192.

par l'élevage bovin<sup>54</sup> : ce sont effectivement des vaches que le frère de Giacomo, dans la nouvelle, conduit dans les pâturage alpins.

Les collines et la haute plaine composent le quart de territoire restant, situé entre ces deux zones. Là, la rationalisation et la capitalisation de l'agriculture entraînent une modification des contrats agricoles et ont, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, une incidence sur les conditions de vie des paysans ainsi que sur leurs rapports à la terre et aux propriétaires terriens. L'ancien système, celui de la « *masseria* », confiait l'exploitation du « *podere* », la propriété agricole, à un groupe de plusieurs familles – quatre ou cinq, unies par un lien de parenté et soumises à l'autorité d'un chef qui gérait le domaine, organisant les travaux et répartissant les tâches, et qui servait d'intermédiaire entre la communauté ainsi constituée et le propriétaire. Il s'agissait de contrats d'une durée de trois ou neuf ans. Marco Meriggi en souligne la signification profonde :

« Si trattava soprattutto di una forma di associazionismo contadino che, fondato sulla solidarietà dei membri, e sull'abbondanza di braccia all'interno dei confini dell'unità poderale, era in grado di non lasciarsi imporre patti troppo duri dai proprietari. »<sup>55</sup>

Durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ces « *masserie* » furent amenées à disparaître à cause du fractionnement des propriétés d'une part, de la volonté des propriétaires de traiter leurs affaires avec une seule famille à laquelle il était plus facile d'imposer ses conditions d'autre part, mais aussi parce que l'individualisme commençait à gagner également les communautés agricoles<sup>56</sup>. Elles sont remplacées par le système de la « *mezzadria* » dans lequel le propriétaire stipule un contrat annuel avec un métayer, chef de famille, à qui il confie l'exploitation en échange de la moitié de ses récoltes ainsi que de la soie et du vin produits. La grande bourgeoisie, qui investit dans les terres, sollicite l'intensification des cultures afin d'en retirer un profit maximal, ce qui a pour corollaire le durcissement des conditions de vie des fermiers. On y cultive surtout le maïs – en général destiné à la consommation personnelle de la famille – et le blé – destiné plutôt au propriétaire – ainsi que les vignes, les arbres fruitiers et les mûriers. En effet, l'élevage des vers à soie est imposé par le patron, la soie étant alors le produit le plus rentable. Ce dernier reste en général propriétaire des mûriers, obligeant ainsi la famille paysanne à

<sup>54</sup> Cf. G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 2, *Dalla restaurazione alla rivoluzione nazionale*, op. cit., p. 269.

<sup>55</sup> « Il s'agissait surtout d'une forme d'association paysanne qui, fondée sur la solidarité entre ses membres et sur l'abondance de bras à l'intérieur des limites de l'unité que constituait le domaine, était en mesure de ne pas se laisser imposer des conditions trop dures par les propriétaires. » M. MERIGGI, *Il Regno Lombardo-Veneto*, op. cit., p. 194.

<sup>56</sup> Cf. *ibidem* ; G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 2, *Dalla restaurazione alla rivoluzione nazionale*, op. cit., p. 251.

s'endetter auprès de lui pour pouvoir nourrir les chenilles. S'il advient que la famille soit incapable de rembourser, il n'hésite pas à la remplacer par une autre.<sup>57</sup> Le niveau social de la colonie varie de l'aisance paysanne à la pauvreté si les terres sont mauvaises. Le domaine agricole de la comtesse Ardemia della Rovere (*Il licof*) est organisé selon ce système et Caterina Percoto met souvent en scène des familles de « *coloni* » dans ses nouvelles. Citons seulement l'exemple de la famille de Domenico (*Il cuc*) dont la narratrice nous dit qu'elle paye ponctuellement son loyer.

À côté des petits propriétaires et des fermiers, on trouve les « *braccianti* », les ouvriers agricoles, qui se divisent en trois catégories. Il y a les « *garzoni* » qui sont liés par un contrat annuel à un « *podere* », en particulier lorsque la famille qui l'exploite manque de bras ; ils ont un salaire mensuel et un logement avec un lopin de terre qu'ils peuvent cultiver. Les journaliers fixes, eux, sont payés, comme leur nom l'indique, à la journée de travail effectuée – Giorgio Candeloro estime qu'ils travaillent au maximum 240 jours par an<sup>58</sup> –, et ils doivent payer un loyer pour leur logement. Marco Meriggi souligne, quant à lui, la modestie de leur salaire<sup>59</sup>. Nous pensons que c'est à cette catégorie que fait référence Caterina Percoto quand, dans *La coltrice nuziale*, elle évoque les « *sottani* » qui constituent, à ses yeux, la « plaie de nos campagnes »<sup>60</sup>. La dernière catégorie, enfin, est formée par les « *giornalieri di piazza* ». Ces journaliers n'ont aucune attache particulière, ils se déplacent de ferme en ferme en fonction des besoins, et sont souvent des migrants saisonniers venant des zones montagneuses.

### C - Représentation de la sociabilité paysanne

La société paysanne décrite par Caterina Percoto est régie par toute une série de rituels qui déterminent les relations entre ses différents membres et en particulier les rapports entre garçons et filles en âge de se marier auxquels l'écrivaine frioulane porte une grande attention. Le mariage est en effet l'obsession de nombreux protagonistes percotiens appartenant au monde rural. Il faut dire qu'il représente un enjeu important

<sup>57</sup> Cf. *ibid.*, p. 251-252.

<sup>58</sup> Cf. *ibid.*, p. 254.

<sup>59</sup> « I commentatori dell'epoca furono concordi nel segnalare la modestia del compenso assegnato a questa categoria di lavoratori, i quali oltretutto dovevano serbarne una parte per mantenersi anche durante le giornate, od i mesi, di forzata inattività. » M. MERIGGI, *Il Regno Lombardo-Veneto, op. cit.*, p. 196. Voir également F. DELLA PERUTA, *Società e classi popolari nell'Italia dell'800, op. cit.*, p. 162-163.

<sup>60</sup> « I sottani, cotesta piaga delle nostre campagne, sono la più meschina e la più infelice delle classi della società ; quella su cui pesa maggiormente il lavoro senza compenso, e dalla quale scaturiscono i mendicanti, i vagabondi, e spesso anche i ladri e gli assassini. » C. PERCOTO, *Racconti, Le Monnier, op. cit.*, p. 275. L'écrivaine décrit particulièrement bien le mécanisme implacable qui conduit peu à peu ces ouvriers agricoles à la ruine, ce qui les rejette aux marges de la société. Nous l'aborderons au chapitre suivant. Voir *infra*, chapitre 6, p. 303.

car il détermine la future situation sociale de l'individu en fonction de la famille dans laquelle il entre – c'est généralement la jeune fille qui change de famille mais nous avons le contre-exemple de Valentino dans la nouvelle *Il cuc* – et représente un accroissement de la force de travail pour la famille qui l'accueille en son sein. L'œuvre de Caterina Percoto offre une vision kaléidoscopique des différentes étapes conduisant de la première rencontre au mariage, et des rituels qui les accompagnent. Elle constitue en cela un intéressant document anthropologique.

Les rencontres amoureuses se produisent occasionnellement grâce aux relations de travail – c'est en venant traiter une affaire concernant des animaux qu'un jeune homme remarque Brigida (*Il nome*) et la demande en mariage –, ou aux relations de voisinage – Meni (*Il contrabbando*) a en effet l'habitude de fréquenter la maison de Giannetta au même titre que d'autres amis. Mais se sont surtout les occasions de sociabilité collectives, « *file* » (veillées) qui ont lieu dans les étables<sup>61</sup> ou « *sagre* » (fêtes paysannes) qui permettent aux garçons et aux filles de se fréquenter et de se séduire. C'est ainsi que, pour renforcer le sentiment amoureux qu'elle croit avoir décelé entre sa fille et Meni, la vieille Maddalena (*Il contrabbando*) invite les deux jeunes gens, chaperonnés par une cousine, à se rendre à la « *sagra* » du village de Percotto, « l'une des plus florissantes des environs »<sup>62</sup>. L'auteure décrit alors les attractions autrefois proposées, et en particulier le mas de cognac, et souligne l'absence de divertissements au moment où s'y rendent ses personnages. Ce constat que, après 1848, les distractions sont moindres – ce qui correspond apparemment à une réalité historique<sup>63</sup> – est l'occasion pour l'écrivaine patriote de rappeler les tristes événements qui se produisirent au cours de la période révolutionnaire précédente. Dans *L'amore che educa* – une sorte d'abrégé de *bildungsroman* au féminin qui présente en accéléré le parcours d'Annetta, de la sortie de l'enfance à l'entrée dans la vie de femme mariée – l'amour naît lors d'une veillée au cours de laquelle la jeune fille prend la mesure

<sup>61</sup> Dans la nouvelle *La fila*, Caterina Percoto décrit cette coutume qui donne son nom à la nouvelle et qu'elle compare aux « soirées des élégants salons » de la haute société. Nous pouvons nous demander dans quelle mesure elle ne s'est pas inspirée alors de George Sand. En effet, en 1853, année où elle écrit la nouvelle, elle est en possession d'un livre de l'écrivaine française que lui a prêté Prospero Antonini. Nous le savons grâce à une lettre de ce dernier datée du 5 décembre 1853 dans laquelle il écrit : « Il romanzo della Sand lo ritenga pure presso di Lei fino al mio ritorno in paese. » (cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/II, Lettera 12). Or George Sand utilise le cadre des veillées et le chanteur comme narrateur dans *François le Champi*, paru en 1850. Il est possible que le livre dont parle Antonini soit celui-ci mais nous n'avons aucun élément qui nous permette de l'affirmer.

<sup>62</sup> « Negli anni trascorsi quella sagra era una delle più fiorite de' contorni. » C. PERCOTO, *Novelle popolari*, *op. cit.*, p. 189.

<sup>63</sup> Étudiant la sociabilité festive à Udine, Didier Francfort constate que : « Les événements de 1848 et les formes de la Restauration autrichienne semblent avoir empêché le déroulement normal des saisons carnavalesques des années 1849 et 1850. Dès que les choses sont rentrées dans l'ordre, dès que la législation d'exception est levée, le Carnaval retrouve son cours habituel. » D. FRANCFORT, *Associations et pratiques sociables à Udine, métropole friulane (1850-1870)*, *op. cit.*, p. 224. La nouvelle est, en toute probabilité, écrite au début de l'année 1851 puisqu'elle paraît à partir du mois de mars dans la « Giunta domenicale al Friuli ». On peut donc penser que cette remarque concernant les fêtes renvoie le lecteur udinois à l'expérience passée des fêtes de Carnaval.

de son manque de préparation à son futur rôle de femme – un thème important de l'œuvre percotienne. Dès lors, Annetta, qui était auparavant un véritable follet que personne ne pouvait maîtriser et qu'on surnommait « Satanella »<sup>64</sup>, apprend, de manière autodidacte, avec ténacité, tous ces petits gestes indispensables à la bonne ménagère<sup>65</sup>.

Lorsqu'il courtise une fille, le jeune paysan a plusieurs occasions de lui communiquer son amour, par exemple grâce à des coups de fusil lors de la fête des « *cidulis* », comme nous l'avons vu précédemment, ou en lui offrant des fleurs et en la nommant dans ses chansons. C'est ainsi que les garçons du village, ayant pris conscience de la transformation d'Annetta, devenue désormais une jeune fille prisée, « lui apportaient [...] en cadeau de belles fleurs, entonnaient en son nom des chansons »<sup>66</sup> qu'ils venaient chanter sous sa fenêtre. Il s'agit des fameuses « *villotte* »<sup>67</sup> dont il est plusieurs fois question dans l'œuvre de Caterina Percoto. Dans la nouvelle *I gamberi*, l'on trouve un exemple d'histoire d'amour chantée de façon chorale par le groupe de jeunes gens qui est allé à la pêche aux écrevisses. Selon Gian Paolo Gri, l'écrivaine frioulane y montre parfaitement le mécanisme de création en chaîne « qui procède par reprises et variations » de ces chants traditionnels : les strophes s'enchaînent en effet, un chœur répondant à la strophe à peine chantée par l'autre par un nouveau couplet sur lequel rebondit à son tour le premier chœur, etc. Et surtout, elle montre qu'elle a parfaitement compris « la fonction profonde du chant traditionnel oral,

<sup>64</sup> Isabella Minelli a fait, à juste titre, le rapprochement avec la « petite Fadette » (1849) de George Sand, que Caterina Percoto pouvait effectivement connaître quand elle écrivit la nouvelle (1863). Selon elle, la protagoniste percotienne est supérieure à son homologue française dont la grandeur d'âme lui semble invraisemblable chez une enfant élevée dans la plus grande incurie. Cf. E. I. MINELLI, *Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 57. Il y a, selon nous, une différence importante entre les deux personnages : la petite Fadette est marginalisée en raison de connaissances pratiques relatives au don de guérison, ce qui effraie les villageois qui la voient comme une sorcière, mais finit par être acceptée dans la communauté grâce à sa richesse pécuniaire ; la « Satanella » percotienne est, quant à elle, marginalisée en raison de son absence de connaissances pratiques – travaux de couture en particulier qui constituent l'un des rares enseignements prodigués aux filles du peuple –, mais finit par être acceptée dans la communauté grâce à sa volonté d'apprendre et à son travail. Si la protagoniste sandienne apparaît littérairement plus riche en raison de sa dimension symbolique, celle d'un savoir interdit qui pose la question du savoir féminin, son intégration sociale finale grâce à un héritage providentiel nous semble peu convaincante. Quant à l'Annetta de Caterina Percoto, si elle est moins originale, elle nous semble dessinée de manière plus vraie et plus réaliste, et elle est en tout point parfaitement cohérente avec l'idéologie de son auteure.

<sup>65</sup> « Se sua madre o sua cugina Rosa s'assidevano a cucire, ella in piedi, senza muover palpebra stava a riguardarle ; poi di nascosto prendeva un pezzo di tela e ritiratasi in qualche cantuccio, tentava da sola quei diversi punti. Spesso la sua inesperienza le era d'impaccio e non sapeva far riuscir l'ago, dove la mente avava disegnato ; spesso dalle mani indocili le scappava il lavoro e aggrovigliava il filo e pugnevasi le dita : ma ella s'era punta tante volte per carpire un frutto vietato, per trapassare da una siepe di spini, che la non ci badava, e con quella istessa volontà risoluta che nessuno aveva mai potuto domare, adesso perdurava nel suo intento a dispetto di ogni difficoltà, di modo che in breve tempo ella venne a capo di superarle e cuciva e filava e faceva la calzetta come qualunque altra ragazza del villaggio. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 363.

<sup>66</sup> « Non era più la Satanella di cui solevano burlarsi e punzecchiare coi loro scherzi ; le portavano invece in dono dei bei fiori, intonavano nel suo nome le loro canzoni ; anzi fu allora ch'ella divenne la regina dei canti, mentr'era sotto la sua finestra che si fermavano in numerose compagnie a far eccheggiare le nuove villotte e le arie più recenti e di moda del circondario. » *Ibid.*, p. 364.

<sup>67</sup> La « *villotta* » (« *vilòte* » en frioulan) est un chant populaire typiquement frioulan dont la strophe est un quatrain d'octosyllabes. Cf. *Il nuovo Pirona. Vocabolario Friulano*, *op. cit.*, p. 1277.

qui est celle de l'expression communautaire des sentiments »<sup>68</sup>. Car les amours paysannes ne peuvent échapper à la présence prégnante de la communauté qui les accompagne et les encadre. Il y a en effet des codes à respecter que la narratrice de la nouvelle *Il cuc* explicite à son narrataire :

« Un giovanotto delle meglio famiglie del paese [...] tesseva con molto calore l'elogio [della Lucia] e conchiuse dicendo ch'egli aveva in pronto un bel mazzolino, e che intendeva andare in quell'istesso giorno a' vesperi nella parrocchia di lei per regalarglielo, e chiederle così licenza di camminare per casa : il che stando al loro linguaggio, equivale alla protesta di volerla amoreggiare. »<sup>69</sup>

Le jeune paysan qui veut se fiancer avec Lucia prévoit d'offrir son bouquet et de demander la permission de fréquenter sa maison à l'occasion des vêpres, prenant ainsi comme témoin de son engagement toute la communauté paroissiale. Un bouquet de fleurs accepté de manière inconsidérée et porté à la ceinture un jour de « *sagra* », et donc aux yeux de tous, oblige presque malgré elle Tina à rompre avec Armellino pour se fiancer avec Giorgio (*La schiarnete*). Elle s'attire d'ailleurs l'inimitié et la désapprobation de toute la communauté pour ne pas être restée fidèle à celui auprès de qui elle s'était d'abord engagée. Cela se traduit dans le jugement extrêmement sévère que lui réservent les autres garçons en ce soir de mai où ils font la « *schiarnete* ». La présence chorale des paysannes se manifeste aussi au moment de la préparation de la dot à laquelle concourent toutes les amies d'Annetta (*L'amore che educa*), offrant ainsi un bel exemple de solidarité féminine. Le rituel de l'entrée de la mariée dans sa nouvelle maison est, dans cette même nouvelle, minutieusement décrit par Caterina Percoto qui en explicite la portée symbolique. Là encore on note la présence chorale de la communauté de la mariée dont les membres répondent en chœur aux questions des habitants de la maison du marié lorsqu'on frappe à leur porte : « Chi siete ? – Amici ! », « Che cosa portate ? [...] – La pace ! »<sup>70</sup> Ils rappellent ainsi la fonction sociale du mariage qui permet au travers de l'union de deux êtres de

<sup>68</sup> « La Percoto, con una sola citazione, coglie invece perfettamente e ci restituisce il meccanismo generativo stesso della creatività orale, che procede per riprese e variazioni. Penetra la funzione profonda del canto di tradizione orale, che è quella dell'espressione comunitaria dei sentimenti. » G. P. GRI, « Caterina Percoto. La reinvenzione letteraria delle tradizioni popolari », *op. cit.*, p. 64.

<sup>69</sup> « Un jeune homme issu des meilleures familles du village [...] faisait très chaleureusement l'éloge de Lucia et conclut en disant qu'il avait un beau bouquet de fleurs tout prêt, et qu'il avait l'intention d'aller le jour même à la messe vespérale dans la paroisse de celle-ci pour le lui offrir, et lui demander ainsi l'autorisation de fréquenter sa maison : ce qui, dans leur langage, signifie qu'il déclare vouloir lui faire la cour. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 186. La fin de la citation montre bien l'intention documentaire ethnographique de l'auteure qui souligne les rituels du monde paysan et en explique la signification au lecteur. On retrouve la même attitude dans la citation suivante où est expliquée la signification des objets offerts à la mariée.

<sup>70</sup> « "Qui êtes-vous ? – Des amis.", "Qu'apportez-vous ? – La paix." » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 374.



sceller un pacte de paix et d'amitié entre deux familles, deux communautés. Le verre de vin offert par la maîtresse de maison dans lequel la mariée trempe le rameau d'olivier béni présent dans son bouquet et où chacun trempe tour à tour ses lèvres symbolise cette amitié (vin de la communion) et cette union pacifiste (olivier). Voici la seconde phase du rituel :

« Intanto che compivasi questa cerimonia, le due ragazzette portarono alla padrona di casa una mestola nuova e una granata entrambe adorne di nastri di vari colori. Il loro significato pare che sia, comando ad un tempo ed obbedienza. Distribuire il cibo e spazzare la casa, la mestola e la granata riepilogano il più alto e il più umile degli uffizi che la brava massaia deve del pari esercitare, e l'Annetta, in segno della sua buona volontà nel sobbarcarsi ai doveri del nuovo stato, ricevette dalle mani della suocera e baciò ossequiosa questi due singoli arnesi. »<sup>71</sup>

Le parcours de formation d'Annetta s'achève ainsi avec succès par la reconnaissance de son statut de « *brava massaia* », symbolisé par les objets qui lui sont remis : la cuiller en bois, qui représente sa fonction nourricière au sein de la famille, et le balai, qui représente sa fonction d'entretien de la maison.

Le peuple représenté par Caterina Percoto est donc un peuple concret qui correspond au peuple rural du Frioul du XIX<sup>e</sup> siècle, avec un fonctionnement qui lui est propre, cueilli dans une dimension quotidienne réaliste, ce qui prouve de la part de l'écrivaine une parfaite connaissance du monde qu'elle représente et confère à son œuvre une valeur documentaire. Le regard affectueux qu'elle porte sur ces paysans montre sa participation sincère à leur vie et à leurs difficultés, et le plaisir qu'elle prend à évoquer les paysages du Frioul et les traditions de son peuple révèle un amour inconditionnel de la « Patrie dal Friûl » qu'elle partage avec ses amis Prospero Antonini et Pacifico Valussi<sup>72</sup>. Elle contribue en outre à faire entrer le territoire frioulan dans la tradition de la *narrativa* italienne, inaugurée par les *Promessi Sposi* d'Alessandro Manzoni, comme réservoir potentiel d'histoires dignes d'être racontées. Voilà, en effet, à notre avis, la signification de la

<sup>71</sup> « Tandis que cette cérémonie s'accomplissait, les deux petites filles apportèrent à la maîtresse de maison une cuiller en bois neuve et un balai, tous deux décorés de rubans de différentes couleurs. Il semble que leur signification soit à la fois le commandement et l'obéissance. La cuiller et le balai récapitulent la plus noble et la plus humble des tâches que la bonne ménagère doit exercer de la même façon : distribuer la nourriture et balayer la maison ; et Annetta, en signe de bonne volonté à se plier aux devoirs de son nouvel état, reçut des mains de sa belle-mère ces singuliers outils et elle les embrassa respectueusement. » *Ibid.*, p. 374-375. Le mot « granata » est un terme régional qui désigne un balai de bruyère. Signalons que l'auteure ne donne aucune explication des gestes symboliques qui accompagnent cette première étape – ce qui n'est pas le cas pour la suivante, comme nous allons le voir – sans doute car il s'agit de symboles chrétiens facilement lisibles pour le lecteur.

<sup>72</sup> Pour illustrer cet aspect de l'écrivaine, Tommaso Scappaticci cite une lettre de 1856 dans laquelle elle déclarait « aver avuto soprattutto l'intento di "far conoscere ed amare agli altri italiani questo mio povero paese" [...] ». T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini. Studio su Caterina Percoto*, op. cit., p. 76.

mention du célèbre roman que, dans la nouvelle *I gamberi*, Adelina lit, plongée dans la belle campagne frioulane :

« Non era nè la fertilità nè la vaghezza del confine lombardo, nè il ridente svegliarsi del giorno sui bei colli di Bergamo, nè le prime terre del veneto vedute alla luce della magnifica aurora descritta dal Manzoni, ma anche quest'ultimo lembo d'Italia frastagliato da' suoi pittoreschi torrenti co' suoi paeselli e colle sue colline imporporate dal sole della sera, aveva la sua vaghezza e la faceva pensare alla fortunosa vita dei secoli trascorsi, e a causa del libro e della sua poca conoscenza delle istorie ella ne faceva tutta una patria, e legava le lette avventure con quelle che la sua memoria o la sua immaginazione le persuadevano dover essere accadute anche nel paese che le serviva di scena. »<sup>73</sup>

Signalons que la fin de la citation, où Adelina imagine des histoires qui se produisent « dans le village qui lui servait de scène », renvoie à la manière d'écrire de Caterina Percoto qui explique à Luigia Codemo, dans une lettre datée du 24 janvier 1865, comment elle compose ses nouvelles :

« Sa Ella come lavora la povera Percoto? Immagino un fatto, prendo sempre dal vero i personaggi che fingo attori, li metto in un paese a me noto, e poi tiro via a correre colla penna come se si trattasse di fare un racconto in conversazione. Ecco tutta l'arte mia [...]. »<sup>74</sup>

Il s'agit également plus généralement d'une déclaration patriotique dans laquelle l'auteure affirme l'identité italienne du Frioul qui est cet « ultime morceau d'Italie ».

Si Caterina entend faire connaître sa région au reste des habitants de la Péninsule, contribuant ainsi à la création d'une identité nationale italienne<sup>75</sup>, son œuvre a avant tout

<sup>73</sup> « Ce n'était ni la fertilité ni la beauté de la frontière lombarde, ni le riant lever du jour sur les collines de Bergame, ni les premières terres de la Vénétie vues à la lumière de cette magnifique aurore décrite par Manzoni, mais cet ultime morceau d'Italie découpé par ses torrents pittoresques, avec ses petits villages et ses collines teintées de pourpre par le soleil du soir, avait lui aussi sa beauté, et la faisait penser à la vie aventureuse des siècles passés ; et à cause du livre et de sa maigre connaissance des histoires, elle en faisait toute une patrie et liait les aventures qu'elle avait lues à celles que sa mémoire ou son imagination la persuadait qu'elles devaient s'être produites dans le village qui lui servait de décor. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 100.

<sup>74</sup> « Savez-vous comment travaille la pauvre Percoto ? J'imagine un fait, je prends toujours des personnages réels dont j'imagine qu'il s'agit d'acteurs, je les place dans un village que je connais, et puis je laisse courir ma plume comme s'il s'agissait de raconter l'histoire au cours d'une conversation. Voilà tout mon art [...]. » R. CAIRA LUMETTI, *Le umili operaie : Lettere di Giulia Codemo e Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 74.

<sup>75</sup> Anne-Marie Thiesse relève l'apparition en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle de « deux nouvelles catégories du pittoresque – au sens propre du terme : les paysans et le paysage ». Elles contribuent à illustrer les nations qui sont en train de construire leur identité mais restent distinctes l'une de l'autre. Les paysages représentés correspondent à une nature vierge, où l'homme est absent. Il s'agit de créer des paysages nationaux qui doivent se distinguer de ceux des autres nations. Quant aux paysans, ils ne sont pas représentés dans le paysage mais dans leurs activités agricoles et festives, invitant le regard à s'intéresser à ce monde agricole dépositaire de la culture populaire. Cf. A.-M. THIESSE, *La création des identités nationales : Europe XVIII<sup>e</sup> - XIX<sup>e</sup> siècles*, *op. cit.*, p. 189-194. Nous avons vu que ces deux éléments étaient

---

une visée pédagogique conforme à la finalité de la littérature populaire débattue par les intellectuels de l'époque. Il s'agit pour l'écrivaine frioulane de proposer un modèle de société répondant aux nouvelles exigences de la bourgeoisie libérale et donnant aux paysans une place digne dans le cadre imposé.



## Chapitre 6

### L'idéologie sociale de Caterina Percoto

À qui s'adresse Caterina Percoto ? Marinella Colummi Camerino a énoncé les différentes approches de la « *letteratura popolare* » distinguées par Carlo Tenca dans le « *Crepuscolo* »<sup>1</sup>. Il y a d'une part la production du peuple, composée de chants, traditions, proverbes, etc. que les intellectuels italiens ont commencé à recueillir pour chaque région. Rappelons que l'écrivaine participe à cette opération d'inventaire de la culture populaire pour le Frioul. Il y a ensuite la littérature pour le peuple, qui a essentiellement une fonction éducative et récréative, et qui est diffusée par les almanachs et les *strenne*. Une partie des nouvelles de Caterina Percoto s'adresse effectivement au peuple, à qui elle indique des modèles de comportements à suivre et d'autres à proscrire. Mais les exemples de vertu proposés dans ses nouvelles doivent également profiter aux lecteurs de la classe plus aisée, qu'elle invite à se ressourcer au contact des paysans, porteurs de véritables valeurs morales. Cette volonté de faire connaître le peuple et de le valoriser, qu'elle partage avec Nievo<sup>2</sup>, afin qu'il trouve, lui aussi, une place à part entière dans la société ressortit à la troisième approche, celle de la littérature sur le peuple, qui prend le peuple comme objet de représentation. L'écrivaine frioulane partage aussi la position de Correnti qui consiste à « solliciter à [son] égard l'exercice de la compassion »<sup>3</sup> en montrant toute la misère des paysans, parfois d'une manière réaliste, d'autres fois en ayant recours au pathétisme sentimental carcanien, et ce, dans la double perspective chrétienne et mazzinienne de l'élaboration d'une société fraternelle.

Caterina Percoto, qui partage avec Tenca l'idée d'une « littérature pour tous »<sup>4</sup> et non seulement pour un public ciblé, essaye donc de toucher un public le plus large possible, au travers d'une « langue ouverte au langage parlé et aux inflexions régionales »<sup>5</sup>. C'est ainsi

---

<sup>1</sup> Cf. M. COLUMMI CAMERINO, « La cornice della letteratura rusticale », in *Caterina Percoto e l'Ottocento*, a cura di Romano Vecchiet, *op. cit.*, p. 26-27.

<sup>2</sup> Voir citation de la note suivante.

<sup>3</sup> « Lo attesta l'orientamento pragmatico di questa letteratura le cui funzioni variano tra il promuovere la conoscenza delle ignorate o disprezzate plebi rurali, come si ascolta in un accorato richiamo di Nievo e il sollecitare nei loro confronti l'esercizio della compassione, come in un patetico appello di Correnti. » Cf. M. COLUMMI CAMERINO, « La cornice della letteratura rusticale », *op. cit.*, p. 27.

<sup>4</sup> « Certo è che dalle coordinate da [Tenca] disegnate essa condivide le innervature fondamentali come quella di fare, almeno con i racconti più ambiziosi, una letteratura per tutti e non solo per quel pubblico specializzato – il "popolo" le "donne gli "artisti" – che Lorenzo Valerio le destinava con una restrizione significativa. » *Ibid.*, p. 37.

<sup>5</sup> « Se l'aspirazione a un popolo non separato è dunque la premessa, suggerita e condivisa con l'amico, della narrativa campagnuola della Percoto, la sua cifra più personale è la difesa dello strumento con cui realizzare questo obiettivo : non il dialetto, che riserva alla cura particolare della terra friulana, ma una lingua aperta al parlato e alle inflessioni regionali, che destina invece alla sua narrazione all'esterno. »

que l'écrivaine recourt à certains termes dialectaux, en particulier dans les titres, intraduisibles car ils correspondent à une réalité frioulane précise. Nous avons déjà évoqué les coutumes des « *cidulis* » ou de la « *schiarnete* », citons aussi le « *cuc* », le coucou, métaphore de l'homme qui va s'installer dans la famille de sa femme, la « *fila* », la veillée hivernale des paysans dans l'étable, la « *plina* », le troupeau de bœufs, ou encore les différents vins frioulans évoqués : « *piccolit* », « *cividino* », « *refosco* ». Souvent elle italianise les mots frioulans qui ont des finales consonantiques, par exemple : « *sottano* », qui vient du frioulan « *sotàn* », pour désigner un ouvrier agricole, ou « *ronco* », qui vient de « *rònc* », pour désigner un verger ou une vigne cultivés en terrasse. On trouve également certains idiotismes comme « *per buona pezza* » pour signifier la durée ou « *la figlia dell'oca bianca* » pour indiquer l'exception, ainsi que l'expression exclamative « *diacine !* » pour « *diavolo !* ». La langue de Caterina Percoto, qui se rapproche de la langue parlée avec des modules calqués sur le dialecte frioulan, « nous fait déguster la saveur populaire de la nouvelle »<sup>6</sup>. Un tel recours à la langue régionale offre évidemment une plus grande adhésion à la réalité décrite que ne pourrait le faire le choix manzonien du florentin parlé.

Malgré le choix d'une langue médiocre qui soit accessible au plus grand nombre, l'écrivaine frioulane ne peut s'empêcher d'employer des termes littéraires, voire archaïsants, – « *addimandare* », « *tapino* », « *favella* », « *bulicame* », « *verzura* », « *evvi* », « *ivi* », « *meco* » pour ne citer que quelques exemples – qui donnent un côté artificiel à son style. Nous y voyons une sorte de complexe d'infériorité que l'écrivaine, autodidacte, chercherait à compenser en montrant sa connaissance de la langue classique. Rappelons en effet que, dans ses lettres, Caterina Percoto regrettait souvent son ignorance linguistique<sup>7</sup>. Elle possédait d'ailleurs un petit carnet de vocabulaire où elle reportait des mots ou expressions de la langue littéraire avec leur signification<sup>8</sup>. Signalons qu'à côté de l'emploi de ce vocabulaire archaïsant, la syntaxe parfois « articulée de manière étrange » contribue à rendre sa langue parfois laborieuse et difficile pour le lecteur, ainsi que le souligne Michele Prisco<sup>9</sup>. On relève, en effet, parfois des ruptures de construction ou des phrases mal construites, ce qui en rend la compréhension plus difficile.

---

*Ibid.*, p. 38. On peut rapprocher ce choix de celui de George Sand qui, dans *François le Champi*, par exemple, revendique le choix d'une langue simple et claire, compréhensible à la fois par « un Parisien parlant la langue moderne » et par un paysan. Cf. G.SAND, « Avant-propos » à *François le Champi*, Édition d'André Fermigier, Paris : Éditions Gallimard, Folio classique, 2005, p. 53. Selon Rossana Caira-Lumetti, « la narratrice di San Lorenzo possedeva naturalezza e semplicità, alla cui mancanza Tenca attribuiva le difficoltà proprie della letteratura popolare. » R. CAIRA-LUMETTI, « Problemi socio-letterari in Caterina Percoto e Pietro Zorutti », in *Pietro Zorutti e il suo tempo*, op. cit., p. 301-302.

<sup>6</sup> « È un linguaggio inconfondibilmente suo, che ci fa gustare il racconto nel suo sapore popolare. » *Ibid.*, p. 107.

<sup>7</sup> Voir *supra*, chapitre 2, note 544, p. 188.

<sup>8</sup> Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4104/10.

<sup>9</sup> « Il lettore d'oggi che si avvicini per la prima volta alla Percoto deve vincere innanzi tutto la difficoltà d'un linguaggio apparentemente artefatto, che in certi momenti non sembra nemmeno più italiano e

L'écrivaine élabore également, dans ses nouvelles de plus grande ampleur, une structure narrative fonctionnelle à son idéologie. On y trouve effectivement deux lignes narratives qui reproduisent la bipolarisation du monde percotien, à savoir une ligne basse, qui correspond aux personnages du peuple, et une ligne haute, qui correspond aux personnages de l'aristocratie ou de la bourgeoisie. Ces deux lignes parallèles qui d'abord évoluent indépendamment l'une de l'autre finissent par se croiser, ce qui permet d'aboutir à une solution de *lieto fine* dont la signification profonde est l'intégration des deux pôles dans une société fraternelle et équilibrée.

En outre, la ligne haute qui vient rencontrer la ligne basse, permet de répondre à cette exigence de connaissance du peuple de la part de la classe dirigeante, en mettant ses représentants au contact du monde paysan. Cette structure narrative permet à Caterina Percoto, à la fois de montrer l'effet régénérateur du peuple, incarnation, comme il a été montré plus haut, de valeurs positives, et de faire prendre conscience de la nécessité de le sortir de son extrême misère.

## A - Dénoncer les engrenages de la misère

Nous avons vu, en effet, comment la comtesse Cecilia (*La moglie*), en poussant la porte de la maison de Margherita, la vieille nourrice de son mari, découvre l'état de délabrement de son habitation et les conditions insalubres dans lesquelles celle-ci vit alors qu'elle est malade<sup>10</sup>. Or, cette habitation est la propriété des comtes puisque ces paysans sont leurs fermiers, ils sont donc responsables des conditions de misère dans lesquelles vivent ces paysans. Cecilia, qui incarne le cœur – au sens de compassion chrétienne – par opposition à son mari qui représente la raison<sup>11</sup>, prend tout à coup conscience de ce que signifie la position de subalterne. Voici en effet ce qu'elle dit à son mari au retour de son escapade en campagne pour aller cueillir des fleurs dans sa serre – la scène se déroule en hiver :

---

intanto non ridiventa più o non ancora dialetto ; e probabilmente la difficoltà di districarsi fra le complicazioni d'una lingua spesso ostica, e d'una sintassi altrettanto stranamente articolata, avrà contribuito, lei morta, ad allontanarle i lettori e far cadere il suo nome nell'oblio. » M. PRISCO, « Introduzione », in C. PERCOTO, *Racconti, op. cit.*, p. 16. Pour une analyse plus détaillée des caractéristiques linguistiques de l'écriture percotienne, cf. M. LIRUSSI, « Introduzione » a C. PERCOTO, *Voci dai campi e dai monti*, a cura di Mirella Lirussi, Trieste : Agenzia Libreria Editrice, 1996, p. XIV-XV ; A. IACOBBE, *Le voci di una donna scrittrice. Caterina Percoto e il mondo contadino*, Trento : UNI Service, 2009, p. 99-110.

<sup>10</sup> Voir *supra*, chapitre 5, p. 278.

<sup>11</sup> Voir son discours sur le luxe, *supra*, chapitre 4, p. 259.

« Ero così contenta, che non mi sono neppure accorta del freddo grande che faceva ; e poi ben vestita, avvolta nella mia pelliccia, sui soffici cuscini d'una carrozza ben chiusa, colle mani nel manicotto, che m'importava del freddo ? Oh il freddo non è per noialtri signori ! Attraverso de' miei impenetrabili cristalli io godeva della vista del cielo, del sole nascente, dei campi tutti inargentati di brine, e fantasticava ai ghiribizzi dei mazzolini che voleva comporre. Ero tanto beata e tanto immersa in cotesti miei progetti, che non mi son neanche mai ricordata del povero Antonio che stava sulla cassetta, e che non avrà certo trovato piacevole il capriccio di quella mia gita così mattutina. »<sup>12</sup>

Le confort du voyage de Cecilia – elle est « bien vêtue », « enveloppée dans [ses] fourrures », installée à l'intérieur « d'une voiture bien fermée », à l'abri du froid, sur de « moelleux coussins », s'oppose à l'inconfort du cocher Antonio dehors sur son siège. Cela illustre la différence fondamentale entre le riche, destiné à jouir, et le pauvre, condamné à subir les caprices de son maître, qui est résumée en une formule lapidaire : « Oh non, le froid n'est pas pour nous autres riches ! » Le contraste entre la situation de la comtesse qui apprécie, à travers les « vitres impénétrables » au froid de sa voiture, le paysage poétique de la campagne qui s'offre ainsi à elle, et celle du « pauvre Antonio [...] qui ne doit certainement pas avoir trouvé plaisante [sa] capricieuse excursion si matinale » est souligné par cette dernière phrase dans laquelle la comtesse se met tout à coup à la place de son cocher. Comment apprécier un paysage lorsque l'on est transi de froid ? réalise-t-elle soudain. L'opposition entre la jouissance luxueuse des riches et le dur labeur des pauvres n'est pas sans rappeler le poème satirique de Giuseppe Parini, *Il giorno*, où l'égoïsme du plaisir des riches peut briser la vie d'un serviteur<sup>13</sup>. La comtesse Cecilia découvre alors ce que Parini dénonçait justement, à savoir la vacuité de la vie mondaine et l'inutilité du luxe, aussi apparaît-elle mélancolique lors de la réception donnée en son honneur. Bien que son mari défende l'idée du luxe, la jeune épouse est convaincue que leur argent serait mieux dépensé, et profiterait davantage aux pauvres, s'ils l'utilisaient pour rénover les habitations de leurs fermiers :

« Ma alla Cecilia pareva, che se quegli operai, invece di costruire una grotta, un castello, i chioschi e i tanti abbellimenti del suo giardino, avessero lavorato nelle case dei contadini, il loro pane sarebbe venuto fuori allo stesso, e non poteva quietarsi, e finché v'era tra' suoi

<sup>12</sup> « J'étais si contente que je ne me suis même pas rendue compte qu'il faisait très froid ; et puis, bien vêtue, enveloppée dans mes fourrures, installée sur les moelleux coussins d'un carrosse bien fermé, les mains dans mon manchon, que m'importait le froid ? Oh non, le froid n'est pas pour nous autres riches ! À travers mes vitres impénétrables, je jouissais de la vue du ciel, du soleil naissant, des champs tout argentés de givre et je rêvais aux bouquets fantaisistes que je voulais composer. J'étais si heureuse et si absorbée dans mes projets que je ne me suis même pas souvenue du pauvre Antonio qui était sur le siège du cocher et qui ne doit certainement pas avoir trouvé plaisante ma capricieuse excursion si matinale. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 409.

<sup>13</sup> Nous pensons par exemple à la fin de *Il Mattino* (1763) où le jeune seigneur sort en carrosse et où le poète s'adressant au cocher le met en garde : « Domabile cocchier : temi le rote / Che già più volte le tue membra in giro / Avvolser seco, e del tuo impuro sangue / Corser macchiate, e il suol di lunga striscia, / Spettacol miserabile! Segnàro. »



affittuali chi pativa di freddo, o mancava di spazio, quelle tante vanità della moda che le stavano d'intorno, le pesavano sul cuore, e sentiva rimorso de' suoi divertimenti come se fossero stati procacciati col sangue e colle lagrime del povero. »<sup>14</sup>

Aussi, d'un commun accord, les époux décident-ils de réduire leur train de vie et de réhabiliter le village, en commençant par la maison de la vieille Margherita dont ils s'occupent affectueusement comme s'ils étaient ses propres enfants. La paysanne « qui les avait toujours aimés avec des entrailles de mère » est heureuse de voir que cet amour est partagé et oublie qu'elle a autrefois été délaissée<sup>15</sup>. L'emploi du lexique de la famille connote les rapports qui unissent riches et pauvres avec une dimension affective qui illustre l'idéologie de l'auteure, partisane d'une société fraternelle. En outre, le fait que Margherita ne « [soit] plus capable de se souvenir de la négligence passée »<sup>16</sup> signifie que les éventuelles tensions sociales, dues à la condition misérable des subalternes, s'effacent du moment qu'on donne des conditions de vie décentes à ces derniers. Dans cette nouvelle, Caterina Percoto invite donc la bourgeoisie à prendre ses responsabilités vis-à-vis du peuple et ce dans une perspective à la fois éthique et sociale de pacification et de conciliation des classes.

L'écrivaine est consciente que l'indifférence des riches et le maintien des plus humbles dans des conditions inhumaines porte en soi un risque potentiel de révolte, ce qu'elle montre parfaitement dans la nouvelle *Un episodio dell'anno della fame*. Après avoir situé l'action du récit, qui se déroule à Manzinello et débute en 1816, année où commence, rappelons-le, une terrible famine, l'écrivaine en précise le contexte historique : « les mauvaises saisons, les guerres antérieures, et le manque de discernement d'un gouvernement tout à fait nouveau »<sup>17</sup> concourent à provoquer la catastrophe qu'elle va

<sup>14</sup> « Mais Cecilia trouvait que, si ces ouvriers, au lieu de bâtir une grotte, un château, des kiosques et tant d'autres constructions destinées à agrémenter son jardin, avaient travaillé dans les maisons des paysans, ils auraient tout aussi bien gagné leur pain ; et elle ne pouvait se sentir tranquille, et tant que parmi ses métayers il y en avait qui souffraient du froid ou manquaient d'espace, toutes les frivolités de la mode qui l'entouraient lui pesaient sur le cœur, et elle éprouvait des remords à ses distractions comme si elle se les était procurées grâce au sang et aux larmes du pauvre. » *Ibid.*, p. 412-413. Signalons que Nievo écrit quelques années plus tard (1860 – la nouvelle de Caterina Percoto étant parue en 1854), pour la rubrique « Le buone azioni » du « Giornale delle Famiglie », un petit texte intitulé *L'eleganza a profitto dei poveri* qui présente un autre exemple d'épouse généreuse. Il y met en scène Madame Anna B., extrêmement gâtée par son mari à qui elle demande sans cesse de l'argent tantôt pour de la dentelle, tantôt pour une robe de soirée, tantôt pour une nouvelle mantille. Mais l'on découvre à la fin dans son livre de compte que l'argent sert en réalité à acheter des biens de première nécessité pour les pauvres. Cf. I. NIEVO, *Scritti giornalistici alle lettrici*, a cura di P. Zambon, p. 344-345.

<sup>15</sup> « Colla sollecitudine e colle delicate attenzioni di due figli affettuosi provvidero a tutti i suoi bisogni, e la buona donna, che li aveva sempre amati con viscere di madre, nel vedersi adesso contraccambiata godeva di tanta felicità, e non sapeva più neanche ricordarsi della passata trascuranza. » *Ibid.*, p. 413.

<sup>16</sup> Voir citation de la note précédente.

<sup>17</sup> Voir citation *infra*, chapitre 8, p. 370. Rappelons que le Frioul a été le théâtre de plusieurs guerres combattues entre les troupes françaises et l'armée autrichienne sur une période qui s'étend de la campagne d'Italie de Bonaparte (1796-1797) au traité de Vienne et à la Restauration (1815). Il y a donc,

évoquer. Son protagoniste, Pietro est caractérisé socialement : il s'agit d'un « *bracciante* », ce qui signifie qu'il appartient à la catégorie la plus défavorisée du monde rural frioulan. L'écrivaine évoque l'engrenage – entraîné par la conjoncture défavorable précédemment exposée – qui provoque la famine et conduit le paysan au dénuement le plus total. Le salaire diminue et le travail se raréfie pour ce journalier qui n'a que cette unique source de revenus, complétée par l'activité des femmes – son épouse et sa mère – qui filent le chanvre ; comme l'argent manque, les femmes ne peuvent plus acheter de chanvre, et leurs revenus se réduisent encore davantage. En outre, les récoltes étant peu abondantes, les prix augmentent et la famille est contrainte de vendre ses « instruments de cuisine et outils agricoles », et de mettre en gage au Mont-de-Piété « les draps, les couvertures et même les vêtements »<sup>18</sup>, de se séparer, en somme, des rares biens qu'elle possède, pour acheter un peu de nourriture. Caterina Percoto décrit avec précision en particulier l'état des plants de maïs, qui, rappelons-le, constitue l'essentiel de l'alimentation des paysans :

« Un piovère ostinato aveva di poi guasti i granturchi, dimodoché vegetavano bianchicci : i gambi esili lungo i solchi slavati dalle acque parevano in camicia, e, quando si venne alla raccolta, le pannocchie rachitiche e mal mature erano la maggior parte nude di granelli. »<sup>19</sup>

Il y a une anthropomorphisation de la plante dont l'état misérable est décrit : elle n'a plus « que sa chemise », expression qui évoque le fait, pour un homme, d'être réduit à la misère, et elle est « rachitique », signe de carence nutritionnelle. Ainsi, le maïs, symbole de l'alimentation paysanne, devient une métaphore du paysan souffrant de la famine.

---

au moment où se déroule l'action, un nouveau gouvernement, le gouvernement autrichien, depuis un an. Nous ne savons pas exactement à quoi l'auteure fait allusion quand elle parle de « manque de discernement » mais nous formulons l'hypothèse qu'il s'agit de la lourde imposition du Royaume de Lombardie-Vénétie après le retour de l'Autriche. Voir *ibidem*. Signalons qu'Alessandro Manzoni expose, au début du chapitre XII des *Promessi Sposi*, les mêmes causes à la famine qui frappe la région de Milan en 1628 : « Ora, questa messe tanto desiderata riuscì ancor più misera della precedente, *in parte per maggior contrarietà delle stagioni* (e questo non solo nel milanese, ma in buon tratto di paese circconvicino) ; in parte per colpa degli uomini. *Il guasto e lo sperperio della guerra*, di quella bella guerra di cui abbiám fatto menzione di sopra, era tale, che, nella parte dello stato più vicina ad essa, molti poderi più dell'ordinario rimanevano incolti e abbandonati da' contadini, i quali in vece di procacciar col lavoro pane per sè e per gli altri, eran costretti d'andar ad accattarlo per carità. Ho detto : più dell'ordinario ; perchè *le insopportabili gravezze*, imposte con una cupidigia e con un' insensatezza del pari sterminate, la condotta abituale, anche in piena pace, delle truppe alloggiate ne' paesi, condotta che i dolorosi documenti di que' tempi uguagliano a quella d'un nemico invasore, altre cagioni che non è qui il luogo di mentovare, andavano già da qualche tempo operando lentamente quel tristo effetto in tutto il milanese. » A. MANZONI, *I promessi sposi*, a cura di Vittorio Spinazzola, Milano : Garzanti, 1981, p. 168-169. C'est nous qui soulignons.

<sup>18</sup> « Da principio, avevano tirato innanzi colla vendita di alcuni utensili di cucina ed attrezzi di agricoltura, col mettere in pegno le lenzuola, le coltrici e perfino i vestiti; ma anche questo fonte fu presto al termine. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 107.

<sup>19</sup> « Une pluie obstinée avait ensuite gâché les maïs, de sorte qu'ils végétaient, blanchâtres : leurs frêles tiges, le long des sillons délavés par les eaux, semblaient n'avoir que leur chemise, et, quand arriva le moment de la récolte, les épis rachitiques qui n'avaient pas bien mûri, étaient pour la plupart dépourvus de grains. » *Ibid.*, p. 108.

Rapidement, cependant, la famille de paysans se retrouve sans plus aucune ressource. La situation ayant été posée, l'action à proprement parler commence. Comme l'a souligné Adriana Chemello dans sa présentation de la nouvelle, « chacun des trois personnages (la vieille mère et le jeune couple Pietro et Maria) a sa propre autonomie narrative qui se manifeste au bon moment »<sup>20</sup> et qui organise le récit en trois temps : la découverte par Maria de l'hypocrisie et du caractère intéressé des riches, la révolte de Pietro contre l'injustice, l'aide providentielle du curé après la mort de la vieille femme. Nous avons déjà évoqué l'erreur d'appréciation commise par Maria, jeune femme simple et sincère, quant à l'attitude de ses anciens patrons à son égard<sup>21</sup>. Croyant en l'amour de son prochain enseigné par les Évangiles, et confiante en l'affection de ceux pour qui elle avait travaillé, Maria, qui « mesurait le cœur des autres à l'aune du sien »<sup>22</sup>, propose à Pietro de leur demander de leur prêter de l'argent. La réaction de Pietro, qui « pour toute réponse, [hoche] la tête avec un sourire triste »<sup>23</sup>, laisse transparaître son scepticisme<sup>24</sup> ; mais ne voulant sans doute pas contrarier son épouse, ou ne sachant que faire d'autre, il accepte de se rendre avec elle à Udine le lendemain. Le premier moment se déroule dans le hall d'entrée de la demeure du riche marchand dans laquelle le couple hésite à pénétrer. Pour exprimer leur malaise, l'écrivaine utilise une image qui nous semble intéressante, car elle explique la révolte de Pietro par la suite. Quand les paysans « mettent les pieds dans ces habitations propres, sur ces sols lustrés, élégamment marquetés, riant de lumière et d'espace, ils semblent avaler un médicament amer »<sup>25</sup> nous dit-elle. On comprend aisément, surtout après avoir lu les descriptions de masures que l'on peut trouver dans les nouvelles percotiennes et qui correspondent à une réalité historique<sup>26</sup>, quel peut être le sentiment éprouvé par des paysans entrant dans ces luxueuses maisons, même s'ils sont

<sup>20</sup> « Ognuno dei tre personaggi (la vecchia madre e la giovane coppia Pietro e Maria) ha una propria autonomia narrativa che si manifesta al momento giusto : Maria nel ricordo della giovinezza felice, Pietro nella sua protesta silenziosa ma pertinace nei confronti del ricco senza cuore, la vecchia madre in punto di morte. » C. PERCOTO, *Racconti*, a cura di A. Chemello, *op. cit.*, p. 133.

<sup>21</sup> Voir *supra*, chapitre 4, p. 243.

<sup>22</sup> « Ma la Maria, che misurava il cuore degli altri dal proprio: - Accertati, - andava dicendo, sono buoni signori. Mi volevano bene... E poi non si tratta che di farci credenza pochi mesi. Pagheremo colla galletta. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 109.

<sup>23</sup> « Se ricorresse a' suoi antichi padroni ? Lo disse al marito. Per tutta risposta scosse il capo con un mesto sorriso. » *Ibidem*.

<sup>24</sup> Maria, au contraire, incarne l'optimisme de ceux qui croient en la Providence : « Possibile che il Signore e la Vergine Santissima non ci aiutino anche in avvenire ? » répond-t-elle à son mari qui lui demande ce qu'ils feront si les vers à soie produisent peu. *Ibidem*.

<sup>25</sup> « Giunti all'abitazione del mercante, Maria picchiò, tutta fiducia ; e Pietro, cavatosi il cappello, stava dietro alla moglie pieno di quell'umile esitanza che provano le genti di campagna nell'entrare le soglie del ricco, per cui quando mettono il piede in quelle pulite abitazioni e su quei lastrichi forbiti, elegantemente intarsiati, allegri di luce e di spazio, pare che inghiottano un'amara medicina, o che sien tratti ad un tribunale dove sappiano di non trovare né misericordia né giustizia. » *Ibid.*, p. 109-110.

<sup>26</sup> Cf. F. DELLA PERUTA, *Società e classi popolari nell'Italia dell'800*, *op. cit.*, p. 177-180. La description concerne l'habitat rural en Lombardie mais on peut estimer que celui de la Vénétie et du Frioul s'en rapproche.

conscients de ce mur qui les sépare des riches et acceptent leur misérable condition. Or, si le médicament devient trop amer, les paysans ne réussissent plus à l'avalier, et, par conséquent, ils se révoltent. La deuxième comparaison, selon laquelle entrer dans la maison des riches est comme entrer dans un tribunal où l'on se sait condamné d'avance, évoque la dureté de l'accueil que les riches réservent aux pauvres. En effet, les paysans « [savent] qu'ils n'y trouveront ni miséricorde ni justice »<sup>27</sup>. Notons que cela correspond parfaitement à la situation à laquelle Pietro est confronté chez son ancien patron, plus loin dans la nouvelle.

L'accueil que Pietro et Maria reçoivent est fort différent de celui escompté par la paysanne, d'où son embarras par la suite. Caterina Percoto raconte la scène avec beaucoup de justesse grâce à la description de petits gestes qui en disent long sur « l'immense muraille que le destin a dressée entre le riche et le pauvre »<sup>28</sup> et que Maria était jusqu'alors incapable de concevoir. Il y a d'abord la réaction méprisante de l'enfant dont Maria s'était occupée avec tant d'amour, lorsque cette dernière se précipite vers lui et le serre dans ses bras :

« Il fanciullo s'era fatto vermiglio, ed aggiustava i suoi lunghi e biondi capelli scompigliati dai baci della rozza contadina, e si guardava le lattughe del candido collaretto, che nell'impeto di quell'affettuoso abbracciamento erano rimaste alquanto gualcite. »<sup>29</sup>

L'enfant rougit car il a honte d'être traité de façon si familière par une paysanne, que, bien entendu, il ne reconnaît plus, et surtout, il se recoiffe et s'inquiète de son joli col blanc que l'étreinte a froissé, un geste qui montre sa méprisante indifférence envers ceux qu'il considère déjà – il n'a que dix ans ! – comme ses subalternes. Les deux paysans entrent ensuite dans le bureau du marchand, où les lunettes posées sur un grand livre de comptes symbolisent la supériorité conférée par son instruction par rapport à eux. L'écrivaine frioulane traduit efficacement par des gestes le malaise des paysans : Maria effile les pointes de son foulard tandis que Pietro tourne son chapeau dans tous les sens<sup>30</sup>. Si le

<sup>27</sup> Voir *supra* citation de la note 25.

<sup>28</sup> « Non sapeva ella vedere l'immensa muraglia che il destino ha posto tra il ricco e il povero, od almeno nella sua bonarietà credeva che l'affetto potesse superarla. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 109.

<sup>29</sup> « L'enfant était devenu tout rouge et recoiffait ses cheveux longs et blonds, ébouriffés par les baisers de cette grossière paysanne, et il regardait le jabot de son petit col blanc qui avait été un peu froissé par la fougue de cette affectueuse embrassade. » *Ibid.*, p. 110.

<sup>30</sup> « Ma la Maria, che in suo cuore sperava un altro accoglimento, era tutta mortificata, ed abbassato il volto con visibile commozione sfilava le punte dell'ampio fazzoletto che piegato a croce le copriva la testa e le spalle ; e Pietro, veduto quel silenzio della moglie, non sapeva come cominciare. Finalmente, dopo aver girato da tutti i lati il suo povero cappello : - Siamo a pregarla, Illustrissimo, - diceva con voce contrita, - se ella volesse farci la carità di darci tanto denaro da comperare un po' di biada... ché noi la pagheremmo colle galette... » *Ibidem*.

marchand accepte de les aider, ce n'est pas par charité ou par reconnaissance envers son ancienne domestique, mais parce qu'il a la possibilité de récupérer les cinq fils d'or que Maria a mis en gage au Mont-de-Piété. Rappelons qu'elle les avait achetés grâce aux économies faites lorsqu'elle était domestique chez lui. Cela illustre le phénomène de dépendance dans lequel sont maintenus les paysans vis-à-vis de leurs patrons<sup>31</sup>.

La farine qu'ils réussissent ainsi à se procurer ne dure malheureusement pas longtemps et, poussés par le désespoir, ils sont finalement contraints d'aller voler du bois et de la nourriture dans les propriétés des autres. Nous avons évoqué l'attention que l'auteure portait à la dimension culinaire. Dans cette nouvelle, elle s'attarde sur les différents expédients que trouvent les paysans pour survivre. Nous n'en évoquerons qu'un, celui du pain à la farine d'avoine. L'épisode – qui pourrait être comique si le contexte dans lequel il se produit n'était pas si tragique – fait toutefois sourire le lecteur en ceci que l'auteure insiste sur la blancheur de la farine, l'aspect appétissant du pain dont la croûte est dorée et la mie bien blanche, sur le bon parfum qu'il répand dans la cuisine, pour arriver brusquement à cette chute : ils ne purent en avaler une bouchée tant sa saveur était âpre !<sup>32</sup> Cette anecdote constitue une sorte de pause narrative dans la tension dramatique du récit qui reprend immédiatement après avec la figure de Rosa en *mater dolorosa* dont le sein tari ne peut plus nourrir son enfant et que les pleurs de ce dernier tourmentent<sup>33</sup>.

Face au désespoir de son épouse et à la détresse de l'enfant, auxquels s'ajoute la maladie de sa vieille mère, alitée à cause de l'inanition, Pietro décide de se rendre à Cividale pour tenter de récupérer les 50 francs que lui doit son ancien patron. Il avait déjà essayé plusieurs fois d'obtenir son dû auprès de l'intendant, mais sans succès, si bien que, « ignorant les lois et impuissant à les faire valoir, il [s'était résigné] à considérer son capital comme définitivement perdu »<sup>34</sup>.

<sup>31</sup> Voir, par exemple, *supra* le cas de l'élevage des vers à soie et de la feuille de mûrier indispensable pour les nourrir, chapitre 5, p. 282.

<sup>32</sup> « Un'altra volta gli venne in capo di far macinare un po' d'avena che teneva in serbo per semina, e vedere se avesse potuto servirsene a vivere ; ne trasse una farina così candida da disgradarne il frumento. Lieto la diede alle donne, che tosto ne fecero una bella stiacciata, e cucinata sotto la cenere, speravano di darsi una buona satolla. La cavarono, era color d'oro, e dentro bianca come latte. Per la cucina si spandeva un profumo di pan fresco che consolava, ma non fu nulla di poterla trangugiare. Aveva un sapore così ostico e tanto aspro e mordace, che lor strigeva le fauci come se avessero masticata una sorba ancora acerba. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 114-115. C'est nous qui soulignons. On remarquera le style de ces quelques lignes proche du langage parlé. L'anecdote est introduite comme s'il s'agissait de raconter la énième mésaventure d'un personnage de farce, le ton en est léger.

<sup>33</sup> « Il suo petto era esausto ; e più della fame la crucciava il veder immiserire quella sua creaturina, che continuamente le piangeva tra le braccia, e ch'ella non poteva in nessuna maniera aiutare. » *Ibid.*, p. 115. Cette description anticipe le magnifique personnage de mère qui se sacrifie pour ses enfants dans *La donna di Osopo*. Voir *infra*, chapitre 8, p. 382 et suivantes.

<sup>34</sup> « Pensò poi di riscuoterli ; ma fu fatto correre tante volte indarno alla città, e l'ultima ricevette dal fattore una tal salva d'improperi, ch'egli, ignaro delle leggi ed impotente a farle valere, si rassegnò a riguardare quel suo capitale come per sempre perduto. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 115. Notons que cette ignorance du paysan par rapport aux lois est également mise en évidence dans le

Au moment où il arrive chez le riche propriétaire, ce dernier est sur le point de partir, aussi dit-il à Pietro de l'attendre dans la cuisine. Commence alors pour le paysan affamé un véritable supplice de Tantale puisqu'il voit les serviteurs prendre leur repas, les fiasques de vin défiler sous ses yeux et qu'il sent la bonne odeur des miches de pain frais, ainsi que celle des plats mijotés par la cuisinière. Cette dernière tentation est si forte qu'il ne peut plus tenir et s'enquiert du moment où le patron doit rentrer. Celui-ci arrive justement. Il écoute à peine ce que lui dit Pietro, considérant que l'affaire concerne son régisseur, et le chasse brusquement, sans aucune compassion pour le malheureux paysan qui l'implore. Comme l'avait souligné l'écrivaine dans l'image évoquée plus haut, il ne trouve « ni miséricorde ni justice » dans la maison de ce riche homme. Mais cette fois, la pilule est trop amère à avaler.

« Nell'uscire di quella casa, gli venne un pensiero. Si calcò il cappello sugli occhi, e lì vicino colle spalle appuntate alla muraglia si morsicava in silenzio le labbra. »<sup>35</sup>

Cette « muraille » contre laquelle s'appuie Pietro au sortir de la maison est une référence évidente à la « muraille » qui sépare irrémédiablement pauvres et riches que nous avons évoquée plus haut et à laquelle le paysan vient de se heurter. Mais, mû par le désespoir, il n'accepte plus cette situation. Nous avons déjà évoqué sa révolte muette qui, comme l'a justement souligné Marinella Colummi Camerino, correspond au « point où [Caterina] Percoto atteint la dénonciation la plus incisive »<sup>36</sup> de la condition du peuple, et qui se traduit par une présence obsédante du paysan dans l'église où il a suivi le riche propriétaire à la messe. Pietro De Tommaso souligne quant à lui le réalisme – qui devance l'art vériste – avec lequel est alors décrit le paysan misérable<sup>37</sup>.

« Girò gli occhi sull'udienza, e come per caso gli si fermarono su d'una faccia pallida, ch'ei tosto riconobbe. Era Pietro. Gli stava piantato di costa e senza por mente né al luogo dove trovavasi, né alle parole del predicatore ch'egli non intendeva, in maniche di camicia, colla giubba sulle spalle e col petto scoperto su cui potevi contare le costole, guardavalo fiso fiso. Cercò più volte di sottrarsi cangiando di posto ; ma indarno, cangiava anche l'altro. Pareva che si fosse prefisso di voler stargli sempre in cospetto, come il rimorso di una mala azione, e di morire dinanzi a' suoi piedi. Gli corse un brivido per l'ossa, più non intese le parole della predica, e in quella folla di uditori che gli stavano d'intorno più non vedeva che una

---

roman de Manzoni où, au début du chapitre III, Agnese conseille à Renzo d'aller consulter le docteur Azzecca-garbugli qui en a déjà aidé plus d'un à s'en sortir grâce à son savoir.

<sup>35</sup> « En sortant de cette maison, il eut une idée. Il baissa son chapeau sur ses yeux et, tout près de là, le dos adossé à la muraille, il se mordait les lèvres en silence. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 117.

<sup>36</sup> « È questo il punto di più incisiva denuncia a cui giunge la Percoto nella pagina più tesa e felicemente intuita del racconto. » M. COLUMMI CAMERINO, *Idillio e propaganda nella letteratura sociale del Risorgimento*, *op. cit.*, p. 229.

<sup>37</sup> Cf. P. DE TOMMASO, *Il racconto campagnolo nell'Ottocento italiano*, *op. cit.*, p. 126.

sola figura ; quel contadino cencioso, che a guisa di scheletro si rizzava sulle nude gambe, col volto disfatto, coi capelli irti e cogli occhi incavati, fisi in lui e guardanti con un'espressione così sinistra, che non poté più sopportarli, ed usciva. »<sup>38</sup>

Il convient cependant de relever un élément invraisemblable dans cette description, au demeurant très efficace, écrite en focalisation interne selon le point de vue du riche propriétaire : ce dernier, qui, nous l'avons dit, a prêté si peu d'attention au paysan venu demander son argent, ne peut pas, en effet, l'identifier, lorsqu'il le reconnaît, par son prénom qu'il ignore sûrement ; il aurait dû penser, par exemple : « c'est l'homme que je viens de chasser » ou « encore cet importun ! ». Et quand bien même il connaîtrait son prénom, cela nous semble une étrange manifestation d'humanité de sa part que de désigner le paysan par celui-ci. On peut y voir un indice de la fin de la nouvelle avec « un *happy end* très rapide » qui, déplore Tito Maniaco, « la conclut de manière non naturelle, brisant une vraie grande occasion »<sup>39</sup>, car la tension croissante orchestrée par l'écrivaine la portait jusqu'alors inévitablement vers la tragédie. Et l'on frôle effectivement un final cruellement tragique dans la scène où, après avoir découvert, à son retour, que sa mère était morte, Pietro, couché dans son lit, la tête appuyée contre le mur froid qui le sépare de la chambre où git le cadavre de la vieille femme, écoutant les pleurs de son enfant qui se font de plus en plus faibles, entendant dans la rue le bruit des ânes des meuniers transportant des sacs de céréales<sup>40</sup>, récrimine contre l'injustice de ce monde :

« Poche pugna di quella biada bastato avrebbero a salvargli sua madre... Oh se i ricchi avessero voluto cedergli una delle loro facoltose giornate! quello che nelle loro case si gettò ai cani !... Tanti in questo mondo che nuotano nel ben di Dio, ed egli tapino neppur un tozzo di pane per vivere ! »<sup>41</sup>

<sup>38</sup> « Il tourna les yeux vers l'assemblée, et comme par hasard, ils s'arrêtèrent sur un visage pâle qu'il reconnut aussitôt. C'était Pietro. Il se tenait planté là, à côté de lui, et, sans faire attention ni au lieu où il se trouvait, ni aux mots du prédicateur qu'il ne comprenait pas, il le regardait fixement, en bras de chemise, sa veste sur les épaules, la poitrine, dont on pouvait compter les côtes, découverte. L'homme essaya à plusieurs reprises de se soustraire à ce regard en changeant de place, mais en vain, car l'autre aussi en changeait. Il avait l'impression qu'il s'était fixé pour but de rester toujours devant lui, comme le remords d'une mauvaise action, et même de mourir à ses pieds. Un frisson le parcourut jusqu'aux os, il n'entendit plus les mots du sermon, et dans cette foule d'auditeurs qui l'entourait, il ne voyait plus qu'un seul individu : ce paysan en haillons qui, à la manière d'un squelette, se dressait sur ses jambes nues, le visage défait, les cheveux hirsutes et les yeux creux fixés sur lui et regardant avec un air si sinistre qu'il ne put plus le supporter et sortit. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 118-119. L'imparfait final n'est pas cohérent avec le reste de la phrase aussi l'avons-nous traduit par un passé simple.

<sup>39</sup> T. MANIACO, « Un episodio dell'anno della fame », *op. cit.*, p. 60.

<sup>40</sup> Rappelons que, au chapitre XII des *Promessi sposi*, alors que la famine règne parmi le peuple milanais, c'est justement un commis transportant un panier de pains qui déclenche l'émeute. L'idée est la même : les riches, eux, ne souffrent pas de la pénurie.

<sup>41</sup> « Quelques poignées de ces céréales auraient suffi à sauver sa mère... Oh si les riches avaient bien voulu lui céder une de leurs riches journées !, ce que, dans leurs maisons, on jetait aux chiens !... »

La nouvelle aurait pu se conclure ainsi, laissant la famille à son triste sort, et elle aurait constitué alors une poignante dénonciation de l'injustice dont sont victimes les paysans. Mais pour Caterina Percoto, le rôle de l'écrivain ne s'arrête pas au fait de dénoncer des situations inadmissibles car injustes et cruelles, il doit en proposer une résolution qui permette de poser des bases solides pour édifier la nouvelle société à laquelle le monde<sup>42</sup> en pleine mutation doit aboutir. Aussi la nouvelle prend-elle une tournure manzonienne : à l'injustice du monde des hommes, Pietro oppose la justice divine en laquelle sa mère lui a enseigné à croire et dont l'image de cette dernière, agonisante mais résignée, lui fait se souvenir. La religion apparaît ici comme une source de consolation pour le pauvre qui est destiné à une vie de souffrance. Toutefois, l'écrivaine frioulane va au-delà du message invitant le peuple à garder foi en la Providence délivré par le roman de Manzoni. Elle s'adresse, en effet, aussi aux riches, à qui elle indique la voie pour aider les pauvres, en leur donnant un travail qui leur permette de gagner ce dont ils ont besoin pour vivre dignement. C'est ce que fait le riche propriétaire terrien qui, à la fin de la nouvelle, embauche Pietro, lui permettant ainsi de nourrir sa famille pendant le temps que dure encore la famine. Nous reviendrons plus loin sur ce final. Il nous semble important de signaler en dernier lieu que cette nouvelle, publiée le 27 avril 1845 dans « La Favilla », est écrite à un moment qui n'est pas anodin et qui explique sans doute aussi pourquoi l'auteure conclut avec ce *lieto fine*. En 1845, partout en Europe, la conjoncture économique est à nouveau mauvaise et une nouvelle crise se profile, ainsi que le rappelle Piero De Tommaso<sup>43</sup>. Aussi la nouvelle nous apparaît-elle comme une sorte de mise en garde à l'égard des riches pour éviter que de tels drames ne se reproduisent ou qu'une révolte n'éclate<sup>44</sup>.

Dans la nouvelle *La mugnaja*, Caterina Percoto dénonce les conséquences tragiques que peut avoir l'avidité des propriétaires qui veulent tirer un profit maximal de leurs biens

---

Nombreux sont ceux sur cette terre qui nagent dans l'opulence, et lui, misérable, n'avait même pas un quignon de pain pour vivre ! » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 120-121. Nous choisissons à nouveau de traduire le passé simple par un imparfait pour plus de cohérence. L'allusion aux chiens qui, eux, ont droit aux restes de leurs riches maîtres, alors que de miséreux êtres humains meurent de faim et n'ont pas droit au moindre quignon de pain pour vivre, n'est pas sans nous faire penser à l'épisode de la « *vergine cuccia* » dans *Il Mezzogiorno* (1765) de Parini. L'auteur milanais y dénonce le fait que la petite chienne de la Dame du Jeune Seigneur soit bien mieux traitée que le malheureux serviteur jeté à la porte sans la moindre hésitation pour avoir donné un coup de pied à l'animal qui l'avait mordu.

<sup>42</sup> Nous entendons par là le monde qui est celui de Caterina Percoto et qui correspond à la société du Royaume de Lombardie-Vénétie et plus généralement de l'« Italie du Nord » qu'elle découvre ensuite lors de ses voyages (essentiellement le Piémont et la Toscane).

<sup>43</sup> Cf. P. DE TOMMASO, *Il racconto campagnolo nell'Ottocento italiano*, *op. cit.*, p. 52.

<sup>44</sup> Rappelons que les paysans frioulans ont montré qu'ils pouvaient se soulever au moment de la contestation du décret portant sur la vente des biens communaux. Cf. M. FLORES, *Il Friuli. Storia e Società*, vol. 1, *Dalla caduta della Repubblica di Venezia all'Unità d'Italia*, *op. cit.*, p. 71-76.



sans avoir à faire de dépenses, ou tout simplement leur négligence qui laisse se dégrader les habitations et autres bâtiments :

« Nove bambini eran nati dopo la Menica, e il mulino antico e diroccato con due sole camerucchie era troppo angusto per allogare la cresciuta famiglia. Ser Cecco era stato più volte a parlarne al proprietario. Pazienza per essi, ma il coperto in disordine lasciava trapelare per ogni dove la pioggia ; le sacca della farina si bagnavano, pativano gli arnesi ; il proprietario taccagno prometteva, imborsava l'affitto e poco si curava del resto. »<sup>45</sup>

Si le meunier peut accepter de manquer de place pour ses enfants, il dénonce en revanche le mauvais état du toit qui laisse passer la pluie, dégradant les outils et abîmant la farine, ce qui porte atteinte à son travail : il ne s'agit même pas d'obtenir des conditions meilleures pour sa famille mais simplement de revendiquer le droit de pouvoir faire son travail correctement. Le propriétaire faisant la sourde oreille, le moulin continue à se dégrader, une fissure apparaît dans le mur et, un soir de fortes pluies, le plafond s'écroule et *messer Cecco* est tué par une poutre qui tombe sur lui, laissant une veuve et dix orphelins. Après cette tragédie, le propriétaire montre enfin un peu d'humanité en acceptant de laisser une chance à la veuve de continuer à exploiter le moulin, alors qu'il a reçu le jour même une offre intéressante de la part d'un autre meunier, prêt à payer un loyer plus élevé pour obtenir le moulin. Notons cette attitude concurrentielle et impitoyable du deuxième meunier qui n'a cure de la famille de *messer Cecco*. Elle est fort peu en adéquation avec les représentations solidaires du monde paysan que propose ailleurs l'écrivaine. Nous pensons que cette indication sert à l'auteure uniquement pour exprimer le repentir du propriétaire qui a, indirectement, causé la mort de son locataire. Cela lui permet en quelque sorte de se racheter grâce à un acte de bonté.

Caterina Percoto est cependant consciente que les investisseurs achètent souvent des propriétés à la seule fin d'en tirer un bénéfice le plus important possible, sans aucune considération morale pour les pauvres gens qu'ils exploitent<sup>46</sup>. Elle dénonce ainsi le cynisme des spéculateurs qui broient des familles entières dans la nouvelle *La coltrice nuziale*. L'une des trois protagonistes de la nouvelle, Mariuccia, appartient en effet à la catégorie la plus pauvre de la population, celle des « *sottani* »<sup>47</sup>. Présentant son

<sup>45</sup> « Neuf enfants étaient nés après Menica et le moulin, très vieux et en ruine, avec seulement deux petites chambres, était trop exigü pour loger la famille agrandie. Maître Cecco était allé plusieurs fois en parler au propriétaire. Pour eux, passe encore, mais le toit tout défait laissait passer la pluie en de nombreux endroits ; les sacs de farine étaient mouillés, les outils s'abîmaient ; le propriétaire avare promettait, encaissait le loyer et se souciait peu du reste. » C. PERCOTO, *Novelle popolari*, op. cit., p. 119.

<sup>46</sup> On retrouve chez Nievo cette même accusation dans le chapitre VIII de *La nostra famiglia di campagna*, dans lequel le narrateur s'adresse au propriétaire terrien qui, malgré la conjoncture agricole défavorable, a su prospérer aux dépens de ses fermiers qu'il a plus que jamais exploités. Cf. I. NIEVO, *Novelliere campagnuolo*, op. cit., p. 10-11.

<sup>47</sup> Voir *supra*, chapitre 5, p. 283.

personnage au lecteur, l'écrivaine frioulane saisit l'occasion pour faire une digression et montrer comment ces ouvriers agricoles, que l'on dépouille de tous leurs biens, sont rapidement acculés à devenir mendiants ou vagabonds.

« I possidenti che vanno in rovina danno sovente origine alla loro esistenza, perché cominciano dall'alienare i fondi produttivi, e in ultimo affittano o vendono le case mezzo diroccate a una specie di speculatori che poi le subaffittano a dei miserabili, che, o per disgrazie, o per discordie domestiche divisi, non hanno più la possibilità di condurre una colonia. Questi speculatori, per lo più possidenti di fresca data, a tali orribili tuguri uniscono uno o due campicelli, dei quali esigono affitti spropositati. Coloro che accettano sanno che, se anche l'annata andasse propizia, l'assiduo lavoro e la più industriosa diligenza non faranno mai che il fondo produca tanto da soddisfare al debito assunto ; ma la necessità di un po' di tetto che li ripari, e di un campo dove raccorre almeno le legna per riscaldarsi l'inverno, o che se non altro serva di pretesto a ciò che altrove si raccoglie, fa che pieghino il capo a tutte l'esorbitanze del locatore. Malattie, tempi burrascosi, mancanza di lavori, sono poi disgrazie ch'essi non prevedono, o che certo non entrano nei loro calcoli. Colui che affitta sa bene anch'egli che il suo campo, se anche fosse la terra promessa, non potrebbe giammai dargli il provento che richiede ; ma egli spera d'aver a fare con gente avveduta che sappia ingegnarsi e profittargli, e, pur che paghi, il modo non importa ; se no guarda a ciò che portano sotto i suoi coppi, e alla fine dell'anno col sequestro fa il conto rotondo. Anzi vi sono di quelli che nelle quattro pecore, nelle vaccherelle e ne' pochi attrezzi dell'inquilino, veggono preventivamente il loro affitto. Così gli sciagurati, che si trovano nella necessità di abbracciare tal vita miserabilissima, passano d'uno in altro tugurio sempre più nudi, finché, spogli di tutto, vanno ad ingrossare la schiera dei mendici e dei vagabondi. »<sup>48</sup>

Dans cette description de la logique implacable des spéculateurs qui conduit au dénuement total des familles fragilisées, Caterina Percoto accuse les premiers de pousser les malheureux paysans qui tombent entre leurs griffes, à commettre des actions répréhensibles – « pourvu qu'ils payent, le moyen n'a pas d'importance » – comme le vol – « pour servir au moins d'alibi à ce que l'on va ramasser ailleurs » – : ils sont donc, selon

<sup>48</sup> « Les propriétaires ruinés sont souvent à l'origine de leur existence, parce qu'ils commencent par aliéner leurs fonds productifs et finissent par louer ou par vendre les maisons à moitié en ruine à une espèce de spéculateurs, qui les sous-louent ensuite à de misérables familles lesquelles, à cause de malheurs, ou de discordes familiales, se retrouvent isolées et n'ont plus la possibilité de faire fructifier un domaine. Ces spéculateurs, pour la plupart des propriétaires de fraîche date, ajoutent à ces horribles taudis un ou deux lopins de terre, pour lesquels ils exigent des loyers excessifs. Ceux qui acceptent savent que, même si l'année était propice, un travail assidu et une diligence industrielle ne permettraient jamais une production suffisante pour honorer la dette contractée ; mais la nécessité d'avoir un bout de toit qui les protège, et un champ où pouvoir au moins ramasser le bois pour se réchauffer en hiver, ou tout au plus pour servir d'alibi à ce que l'on va ramasser ailleurs, les conduit à accepter toutes les demandes exorbitantes du loueur. Maladies, climat orageux, chômage, sont ensuite des malheurs qu'ils ne prévoient pas, ou qui n'entrent certainement pas dans leurs calculs. Celui qui loue sait bien, lui aussi, que son champ, même s'il était la terre promise, ne pourrait jamais lui donner le revenu qu'il demande ; mais il espère avoir à faire à des gens avisés, qui sachent s'ingénier à trouver de l'argent et à lui fournir un profit, et, pourvu qu'ils payent, le moyen n'a pas d'importance ; sinon, il regarde ce qu'ils apportent avec eux sous son toit, et à la fin de l'année, en confisquant leurs biens, il équilibre ses comptes. Il y en a même qui, de manière préventive, voient leur loyer dans les quatre brebis, les génisses, les quelques outils de leurs locataires. Ainsi les malheureux qui se voient contraints par la nécessité d'embrasser cette vie très misérable, passent d'un taudis à l'autre, de plus en plus démunis, jusqu'à ce que, dépouillés de tout bien, ils viennent grossir les rangs des mendiants et des vagabonds. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 275-276.

elle, responsables de la dégradation morale des paysans. Dans la nouvelle, le père de Mariuccia, contraint de quitter le domaine auquel il appartient car il ne s'entend plus avec le reste de sa famille, subit ce cercle vicieux. Il passe ainsi d'un village à l'autre, habitant toujours dans les pires taudis, et perd le peu qu'il possède ; il finit par mourir dans le plus grand dénuement à l'hôpital. La petite Mariuccia, contrainte dès l'âge de 12 ans de mendier de quoi vivre de maison en maison, est finalement recueillie par l'épouse d'un paysan aisé qui a pitié d'elle et la prend à son service. La façon dont « les paysans traitent leurs salariés comme autant de membres de leur famille », partageant leur table avec eux et s'efforçant au moins de ne pas leur faire trop sentir la différence de condition à défaut de pouvoir leur fournir un bon salaire<sup>49</sup>, s'oppose au froid calcul qui régit les rapports entre les riches spéculateurs et leurs locataires.

Dans ce cadre familial affectif, Mariuccia devient une belle jeune fille, travailleuse. Mais quand elle tombe amoureuse de Vigi, fils d'un riche paysan, se pose alors à elle le problème crucial de la dot qu'elle doit constituer. Elle a beau redoubler de travail et économiser le moindre sou, elle ne possède presque rien et, si elle ne peut se composer un trousseau minimal, elle ne pourra prétendre entrer dans la famille de son fiancé. Cette dot représente donc pour Mariuccia la clé de l'ascension sociale.

Il convient d'observer que tous les paysans de Caterina Percoto ne sont pas des personnages résignés à leur vie misérable, mais qu'ils possèdent souvent l'ambition d'améliorer leur situation pour atteindre une certaine stabilité et un certain confort matériel. La promotion sociale des paysans percotiens se fait cependant toujours dans le cadre de l'ordre social existant, sans que leur condition de subalternes soit remise en cause. Nous allons voir qu'elle advient de trois manières différentes.

## **B - L'aspiration à une relative aisance des paysans percotiens**

Il existe certes, dans les nouvelles de Caterina Percoto, des exemples de paysans qui sont résignés à leur condition difficile et qui se contentent de survivre dans l'attente d'un monde meilleur après leur mort – il s'agit en particulier des figures de paysannes malades, modèles de résignation et de religiosité chrétiennes, chez qui la douleur a une fonction cathartique et qui ont une parenté indéniable avec le personnage de Lucia dans *I promessi*

---

<sup>49</sup> « I contadini trattano per solito i loro servi come tanti membri della famiglia. Se non possono dar conveniente salario, non fanno almeno sentir tanto la diversità della condizione. Cibo e lavoro in comune, quasi nessuna disuguaglianza di vesti, e quel che val più, non disprezzo nei modi, non imperiosa acerbità nei comandi. » *Ibid.*, p. 276.

*sposi*<sup>50</sup>. Mais souvent les paysans mis en scène s'engagent activement pour accéder à un statut social meilleur, correspondant ainsi davantage au personnage de Renzo et à sa mentalité petite-bourgeoise. Bruno Maier a souligné cet écho manzonien chez les représentants du peuple percotien :

« E pur se non si può parlare d'influsso diretto e di esplicito riecheggiamento di spunti e motivi manzoniani, si deve tuttavia osservare che molte delle sue giovinette oneste e pudiche riecheggiano l'esempio di Lucia e che parecchi dei suoi giovani attivi e desiderosi di farsi una famiglia rammentano Renzo [...] »<sup>51</sup>

Les protagonistes paysans – deux fiancés : Giacomo et Rosa – de la nouvelle *Lis cidulis* en constituent un bon exemple. Rosa correspond parfaitement à la définition de Lucia que formule Marina Zancan selon qui « elle incarne [...] la dimension religieuse traduite dans les formes de vie au quotidien »<sup>52</sup>. Elle se présente d'abord sous les traits d'une malade résignée à mourir mais qui est sauvée grâce à l'intervention du médecin. Elle est très pieuse et on la voit à différents moments de sa vie de bonne chrétienne : quand elle reçoit la communion dans sa chambre de malade ; quand elle dit à Giacomo qu'elle a prié la Madonne pour le revoir une dernière fois avant de passer dans l'autre monde ; quand, convaincue qu'elle va mourir, elle manifeste la volonté de pardonner à son père, qu'elle n'a plus revu depuis qu'elle a quitté sa maison à cause de sa belle-mère, et de lui faire savoir qu'elle l'aime ; quand, une fois guérie, elle se rend à la messe ; quand enfin – nous l'avons vu – elle reproche à Giacomo de vouloir travailler un dimanche. Elle incarne aussi la jeune fille fidèle à son fiancé quoi qu'il arrive : elle l'a déjà attendu patiemment trois ans, alors que, étant l'une des plus belles filles du village, elle aurait pu facilement trouver un autre

<sup>50</sup> Caterina Percoto prend cependant ses distances avec le modèle manzonien et le montre, ainsi que l'a souligné Angela Fabris. La chercheuse constate en effet que les deux seules paysannes qui portent le nom de Lucia dans les nouvelles percotiennes se distinguent de leur célèbre homonyme, l'une (*Il cuc*) parce que ce sont les difficultés économiques qui constituent un obstacle à son mariage, l'autre (*La schiarnete*), grâce à l'épisode comique, déjà évoqué, des fritons mis dans l'omelette un vendredi. Cf. A. FABRIS, « Le traiettorie al femminile di Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 93. La dénomination précise de ces personnages que souligne la chercheuse – « la Lucia » dans le premier cas, « la comare Lucia », dans le second – contribue à les ancrer dans une réalité populaire qui s'oppose à la dimension idéalisée de la protagoniste manzonienne.

<sup>51</sup> « Et même si l'on ne peut pas parler d'influence directe et d'échos explicites de sujets et de motifs manzoniens, on doit toutefois observer que beaucoup de ses jeunes filles honnêtes et pudiques font écho au modèle de Lucia et que plusieurs de ses jeunes actifs et désireux de fonder une famille rappellent Renzo. » B. MAIER, « La narrativa di Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 27.

<sup>52</sup> « Se, dunque, l'Ermengarda nell'*Adelchi* aveva impersonato, nella figura della sposa ripudiata, la dimensione tragica e eroica del conflitto tra la purezza della fede e la violenza della storia [...], Lucia impersona invece la religiosità tradotta nelle forme del vivere quotidiano, principio e forza di una regola umana e divina, che consente di attraversare positivamente il conflitto, e di raggiungere il fine lieto e "giusto". » M. ZANCAN, « La donna », in *Letteratura italiana*, vol. V, *Le questioni*, Torino : Einaudi, 1986, p. 817.

parti intéressant pour elle, et elle est résignée à l'attendre encore, quand il doit repartir chez son patron pour éponger les dettes de sa famille.

Giacomo, lui, incarne, à l'image de Renzo, un jeune homme actif, travailleur, ambitieux. Il n'hésite pas à partir pour gagner de l'argent et pouvoir ensuite revenir et fonder une famille avec Rosa dans des conditions matérielles convenables – l'endettement de sa famille indique qu'il est issu d'un milieu relativement pauvre, ce qui est, comme nous l'avons vu, bien souvent le cas des paysans montagnards<sup>53</sup>. Selon Tommaso Scappaticci :

« Con la sua onestà e dedizione al lavoro, ma anche con il suo desiderio di moderata emancipazione sociale, Giacomo incarna la figura del popolano gradita alla borghesia illuminata e liberale ed è proposto dalla Percoto come un modello da imitare [...]. »<sup>54</sup>

Si ces personnages présentent des caractéristiques similaires à celle des deux fiancés manzoniens, le moteur de l'action n'est pas, dans leur histoire, l'abus de pouvoir d'un riche seigneur mais les contingences économiques. Comme nous l'avons dit, Giacomo, pour rembourser la dette de sa famille, doit repartir travailler pour son ancien patron. Or, il se charge d'organiser, pour le compte de ce dernier, un transport de bois sur la rivière. Malheureusement, le radeau chavire et la cargaison est perdue<sup>55</sup>. Alors que les deux jeunes paysans se retrouvent dans une situation désespérée, ils sont providentiellement aidés par Massimina, une riche jeune fille gravement malade venue boire les eaux sulfureuses à Arta, dont l'histoire alterne, dans la structure de la nouvelle, avec celle de Giacomo et Rosa, selon les modalités de la double ligne narrative évoquée plus haut, jusqu'à ce qu'elle finisse par la croiser. En effet, Massimina assiste de loin au drame qui se déroule sur le torrent But et rencontre alors Rosa qui, désespérée, pleure et lui raconte son malheur. Se sachant condamnée, la riche jeune fille décide d'offrir ses bijoux aux fiancés afin qu'ils puissent enfin réaliser leur aspiration au bonheur domestique et à l'aisance matérielle.

Ce *lieto fine* illustre l'idéologie de Caterina Percoto pour qui, si les pauvres paysans ont droit à une certaine promotion sociale, celle-ci ne peut se faire que sous la conduite de la classe dirigeante. On trouve ainsi dans son œuvre d'autres exemples d'intervention providentielle de la part d'un personnage appartenant à la frange aisée de la société. C'est le cas, par exemple, dans la nouvelle *La schiarnete* où la religieuse Suor Maria Elettra

<sup>53</sup> Voir *supra*, chapitre 5, p. 281.

<sup>54</sup> « Avec son honnêteté et son dévouement à son travail, mais aussi avec son désir d'émancipation sociale modérée, Giacomo incarne la figure d'homme du peuple appréciée de la bourgeoisie éclairée et libérale, et est proposé par Madame Percoto comme un modèle à imiter [...]. » T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini. Studio su Caterina Percoto, op. cit.*, p. 38.

<sup>55</sup> Signalons qu'Alberto Spainì a fait le rapprochement de cette cargaison en bois perdue par Giacomo avec la cargaison de lupins perdue par padron' Ntoni dans le roman de Giovanni Verga, *I malavoglia*. Cf. A. SPAINÌ, « Introduzione » à C. PERCOTO, *L'anno della fame ed altri racconti, op. cit.*, p. X-XI.

donne à un autre couple de fiancés, Tina et Armellino, la possibilité de s'installer ensemble et de fonder un foyer en leur remettant de l'argent qu'elle avait autrefois investi. Citons encore la *fraile* Cati, dans *La coltrice nuziale*, qui offre un logement à Oliva, une paysanne qui a tout perdu dans l'incendie de son village, et devient la marraine de son enfant. Caterina Percoto, comme son ami Francesco Dall'Ongaro, pour qui, sous l'influence de la pensée religieuse, la réhabilitation sociale du peuple passe avant tout par des valeurs de dignité et de respect<sup>56</sup>, invite ainsi la classe aisée à sortir le peuple de la misère pour qu'il s'intègre dignement dans la société.

Il existe toutefois deux autres modalités de promotion sociale pour les protagonistes des nouvelles percotiennes. La première est celle d'un mariage avantageux qui permet au personnage de s'insérer dans une famille plus aisée<sup>57</sup>. Rappelons le cas de Mariuccia, simple servante, qui a la possibilité d'épouser Vigi, fils d'un paysan aisé. Le mariage étant conditionné par la dot, on comprend mieux la réaction de la jeune fille lorsque, au sortir de la messe elle tombe sur le marché improvisé par des soldats autrichiens qui bradent les biens qu'ils ont pillés dans les villages qu'ils viennent d'incendier. La façon dont est décrite Mariuccia, avançant comme aimantée par les divers objets proposés à la vente<sup>58</sup>, dont le couvre-lit qui donne son titre à la nouvelle, et la manière dont elle refuse ensuite de s'en séparer quand sa véritable propriétaire le lui réclame, anticipent en partie la « hantise de la "roba" »<sup>59</sup> qui acquerra par la suite une grande importance dans l'œuvre de l'écrivain vériste Giovanni Verga. Si, dans cette nouvelle, Mariuccia ne peut finalement pas épouser Vigi à cause de la guerre, on retrouve une situation semblable dans *L'amore che educa* où Annetta, issue d'une famille pauvre, réussit en revanche à épouser Basilio qui appartient à une famille aisée.

Le dernier recours que les paysans percotiens aient pour changer de condition est la ténacité dans le travail. Ainsi, dans la nouvelle *La mugnaja*, c'est grâce à son dur labeur que Menica réussit à rendre le vieux moulin prospère.

<sup>56</sup> Cf. M. COLUMMI CAMERINO, *Idillio e propaganda nella letteratura sociale del Risorgimento*, op. cit., p. 245.

<sup>57</sup> Bruno Maier a relevé que les paysans percotiens pensent davantage au mariage, qui représente pour eux l'accès à une certaine position sociale, qu'à l'amour. Cf. B. MAIER, « La narrativa di Caterina Percoto », in *Caterina Percoto cent'anni dopo*, op. cit., p. 12.

<sup>58</sup> « Gli occhi nerissimi non guardavano ad anima viva, ma intenti all'oggetto agognato, pareva che per lo sforzo di quella per lei ardita intrapresa, fossero vicini a gonfiarsi di lagrime. Giunta a farsi largo, afferrò colla mano tremante il lembo di una coltrice, che il soldato aveva in quel punto dispiegata, ed - Io, - disse - vi do i due fiorini ! » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, op. cit., p. 272-273.

<sup>59</sup> « L'assillo di questa "roba", sottratta ad Oliva in una delle razzie degli austriaci e comprata da Mariuccia a poco prezzo, la quale rappresenta tutto il patrimonio di quelle donne, definisce il vero volto di una realtà popolare ancorata una volta tanto a un bene materiale, sia pur caricato dei significati ideali di un passato felice per Oliva e di un futuro d'amore per Mariuccia. » M. COLUMMI CAMERINO, *Idillio e propaganda nella letteratura sociale del Risorgimento*, op. cit., p. 236.

Les trois modalités d'ascension sociale que nous venons d'évoquer peuvent se combiner entre elles. Dans *Un episodio dell'anno della fame*, par exemple, c'est à la fois l'intervention du riche propriétaire qui embauche Pietro et le dur labeur du paysan qui lui permettent de redresser la situation économique de sa famille. Dans la nouvelle *Il cuc*, le « *bracciante* » Valentino a une opportunité de promotion sociale en épousant une des sœurs de son ami Domenico, qui, lui, est locataire d'une ferme. Parallèlement, l'arrivée dans la famille d'une nouvelle paire de bras est un énorme soulagement pour Domenico qui jusqu'alors était seul pour s'occuper des travaux agricoles. Les deux beaux-frères, grâce à leur travail tenace, rendent bientôt leur ferme prospère, alors que, avant sa rencontre avec Valentino, Domenico était sur le point de sombrer dans la misère. Inversement, dans la nouvelle *L'amore che educa*, c'est grâce à sa ténacité pour apprendre à filer et à coudre qu'Annetta devient une jeune fille prête à marier et qu'elle peut s'unir à Basilio et rejoindre ainsi une famille bien plus aisée que la sienne.

Nous constatons donc que, même si la plupart du temps les paysans percotiens surmontent leurs difficultés grâce à l'intervention généreuse d'un riche personnage, l'écrivaine accorde à quelques uns d'entre eux une capacité à améliorer par eux-mêmes leurs conditions matérielles et leur position sociale, fait illustré par les exemples que nous venons de voir d'Annetta (*L'amore che educa*), de Menica (*La mugnaja*) ou encore de Domenico et de Valentino (*Il cuc*). Il s'agit là, à notre avis, d'un aspect très intéressant et révélateur de l'approche qu'a Caterina Percoto du peuple, auquel, contrairement à la plupart de ses contemporains, même parmi ceux qui étaient *democratici*, elle reconnaît une autonomie d'action – ou au moins en a-t-elle l'intuition, car il est vrai que cette approche est contredite ailleurs par un certain regard paternaliste qu'elle porte sur la classe subalterne.

Signalons que la nouvelle *I gamberi* offre un intéressant modèle d'association entre paysans qui correspond assez bien au modèle proposé par Mazzini aux ouvriers, dans *Dei doveri dell'uomo*, pour améliorer leur situation économique. Voici, en effet, ce qu'écrit le penseur génois :

« Il lavoro associato, il riparto dei frutti del lavoro, ossia del ricavato della vendita dei prodotti, tra i lavoranti in proporzione del lavoro compiuto e del valore di quel lavoro : è questo il futuro sociale. »<sup>60</sup>

<sup>60</sup> «Le travail associé, la répartition des fruits du travail, c'est-à-dire des bénéfices retirés de la vente des produits, entre les travailleurs en proportion du travail effectué et de la valeur de ce travail : voilà l'avenir social. » G. MAZZINI, *Dei doveri dell'uomo. Fede e avvenire*, a cura di Paolo Rossi, Milano : Mursia, 1965, p. 107. Mazzini a hérité du saint-simonisme de gauche la notion d'association qui doit tendre au

Dans la nouvelle percotienne, l'initiative en revient au curé du village qui se charge de promouvoir auprès de ses paroissiens la sériciculture qui se répandait alors dans les campagnes du Royaume de Lombardie-Vénétie et constituait pour les paysans une source complémentaire de revenus<sup>61</sup>. Bien que cette association ne soit donc pas totalement spontanée, il n'en reste pas moins que ces paysans, capables de s'organiser collectivement pour améliorer leur production de soie, constituent un autre exemple de l'autonomie économique que l'écrivaine accorde au peuple :

« Da molti anni col consiglio e coll'esempio egli era andato promovendo nelle terre della sua parrocchia la coltivazione dei gelsi, e già una grande quantità di novelle piantagioni avrebbero triplicato il prodotto della seta se i meschini locali de' poveri contadini avessero potuto prestarsi un po' meglio alla educazione del prezioso insetto. Ora egli s'era ingegnato di ottenere da un ricco possidente, che soggiornava quasi sempre fuori di paese, la cessione per que' due mesi di un vasto fabbricato, i cui granai con poca spesa aveva potuto cangiare in magnifica *bigattiera*. Molte famiglie del villaggio persuase da lui s'erano associate a tenere ivi in comune i loro bachi. A misura della foglia che possedevano s'erano obbligate a somministrare la corrispondente mano d'opera, ed avrebbero poi anche diviso in proporzione di prodotto de' bozzoli. »<sup>62</sup>

Caterina Percoto fait référence ici à un problème qu'elle connaît bien : les conditions exigeantes que demandent les vers à soie pour évoluer correctement. Or, les « pauvres maisons » des paysans n'offrent pas les meilleures conditions à leur développement<sup>63</sup>, d'où l'intérêt – pour les paysans comme pour le propriétaire qui, rappelons-le, recevait la

---

progrès de l'humanité. Elle correspond à la fois à une coopération dans le travail entre les membres d'une même nation pour l'intérêt général de celle-ci et à une alliance entre les peuples afin d'instaurer une paix universelle, un élément également présent dans l'œuvre de Caterina Percoto. Voir *infra*, chapitre 9, p. 417 et p. 423.

<sup>61</sup> « La realtà strutturale e tecnologica della produzione della seta nel primo Ottocento coinvolgeva infatti larghi strati di popolazione, la maggior parte dei quali affidava all'allevamento dei bozzoli quell'integrazione salariale necessaria a vivere ad un livello sopra la mera sussistenza. » M. FLORES, *Il Friuli. Storia e Società*, vol. 1, *Dalla caduta della Repubblica di Venezia all'Unità d'Italia*, op. cit., p. 85. Soulignons à nouveau l'importance du curé de campagne dans le monde rural.

<sup>62</sup> « Depuis plusieurs années, par ses conseils et par son exemple, il avait promu sur les terres de sa paroisse, la culture des mûriers, et une grande quantité de nouvelles plantations aurait multiplié par trois la production de soie, si les misérables maisons des pauvres paysans avaient pu se prêter un peu mieux à l'élevage du précieux insecte.

À présent, il s'était ingénié à obtenir d'un riche propriétaire, qui séjournait presque toujours en dehors du village, qu'il lui cédât pour les deux mois un vaste bâtiment dont il avait pu transformer à moindre frais les greniers en une magnifique magnanerie. De nombreuses familles du village qu'il avait convaincues de s'associer gardaient là en commun leurs vers à soie. En fonction de la quantité de mûriers qu'elles possédaient, elles s'étaient engagées à fournir la main d'œuvre correspondante, et elles auraient ensuite aussi partagé proportionnellement la production de cocons. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, op. cit., p. 108.

<sup>63</sup> L'historien Marco Meriggi rappelle que : « il fatto che le abitazioni di questi [abitanti dell'area collinare], sia in Lombardia sia in Veneto, fossero più salutari e solide di quelle dei microproprietari di montagna non va interpretato come il segno di una particolare benevolenza da parte dei padroni, ma, meglio, come la prova del quasi maniacale interessamento di questi ultimi per la buona riuscita dello sviluppo dei bachi, i quali necessitavano per l'appunto di condizioni privilegiate di salubrità. » M. MERIGGI, *Il Regno Lombardo-Veneto*, op. cit., p. 195.



moitié de la soie produite – de trouver un local plus adapté. La répartition du travail et des bénéfices est proportionnelle à la quantité de mûriers dont dispose chaque famille (cela diverge un peu du modèle mazzinien où les ouvriers ont le même apport de capital et sont rémunérés en fonction de la difficulté et de la complexité de la tâche effectuée). Une telle association est présentée comme une organisation du travail fructueuse puisque, dans la nouvelle, la production de soie est plus abondante que lors des années passées.

### C - Vers une collaboration fraternelle entre les classes

Quel est le modèle de société proposé par Caterina Percoto dans son œuvre ?

Nous avons vu que l'écrivaine frioulane dénonce l'injustice des barrières sociales qui existent entre les riches et les pauvres et qui sont d'ailleurs source de tension entre les deux, comme le souligne la narratrice de la nouvelle *Maria, alter ego* de l'auteure, et donc membre de la catégorie haute de la société, en parlant de la petite Menicuccia, fille de la paysanne éponyme :

« Io l'amava per quella sua ingenua familiarità, che mi lasciava guardare a fondo nel suo cuore non ancora chiuso dalla trista esperienza che insegna al povero a trattare da nemici i più fortunati di lui, per quel tu affettuoso e confidenziale che faceva sparire le cieche divisioni della sorte e mi rivelava i tesori di quella semplice e bella animetta. »<sup>64</sup>

C'est le « destin » qui nous fait naître dans une catégorie ou l'autre de la société, mais ce sont les « mauvaises expériences » des pauvres confrontés aux riches qui suscitent la haine des premiers contre les deuxièmes, ainsi que nous l'avons vu avec l'exemple de Pietro (*Un episodio dell'anno della fame*), lorsqu'il se heurte à cette « muraille », symbole de l'égoïsme de ceux qui possèdent tout.

Cette différence de condition sociale ne signifie pas que les riches ne doivent pas considérer leurs subalternes comme leurs égaux, car ce sont avant tout des hommes, comme eux. La comtesse Ardemia della Rovere, dans la nouvelle *Il licof*, nous en donne l'exemple lorsque, au cours d'une partie de chasse, elle invite l'oiseleur et la cuisinière Betta à se joindre à elle et à ses demi-frères qui l'accompagnent pour le repas. Voici ce qu'elle dit à Betta :

<sup>64</sup> « Je l'aimais pour cette familiarité ingénue qui me laissait regarder au plus profond de son cœur que n'avait pas encore fermé la mauvaise expérience qui apprend au pauvre à considérer comme ennemi les plus chanceux que lui, pour ce "tu" affectueux et confidentiel qui faisait disparaître les divisions aveugles du destin et me dévoilait les trésors de cette petite âme simple et belle. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 103.

« - Via, da brava, le disse Ardemia, qui siamo tutti eguali ; sarebbe bella che dopo averci aiutati sin adesso, ora volessi andartene a bocca asciutta ! »<sup>65</sup>

La comtesse affirme ici clairement l'égalité entre tous les hommes. Si ses accompagnateurs sont d'abord réticents à s'attabler avec des gens du peuple, ils se laissent toutefois gagner par la bonne humeur générale :

« Un poco alla volta il chiacchierare si faceva sempre più disinvolto, e sulla fine, senza più distinzioni di nascita, parlavano come se fossero stati eguali. »<sup>66</sup>

Mais si, pour la comtesse Ardemia, cette égalité semble réelle, elle n'est qu'apparente pour ceux qui l'accompagnent, ainsi que le souligne la proposition comparative « comme s'ils avaient été égaux ». En effet, cette phrase s'inscrit dans une partie de la narration en focalisation interne qui correspond aux réflexions que se font les demi-frères de la comtesse. Le fait que le pauvre ne puisse pas devenir complètement l'égal du riche est souligné dans la nouvelle *Il cuc*, lorsque Domenico trouve le pourpoint contenant des pièces, et qu'il commence à rêver à une nouvelle vie :

« Mille pensieri, mille diversi progetti gli si affacciarono. Camminava concitato, e si vedeva dinanzi agli occhi la gioia della sua famiglia, i campi che teneva in affitto lavorati e concimati all'ultimo apice, le masserizie rinnovate, le sorelle, la moglie, i figliuoli vestiti da festa, nuotare nell'abbondanza e nella consolazione ; e già gli pareva d'incontrare per la via il suo padrone, guidando non mica quei due poveri ed unici buoi, ma la più numerosa e la più pingue plina del contorno e di salutarlo senza neanche levarsi il cappello di testa, con quell'aria soddisfatta e quasi da eguale che sa tenere il contadino benestante che non ha bisogno di nessuno, e che non tiene un quattrino di debito con chi che sia. »<sup>67</sup>

Ce qui semble radicalement opposer le peuple et la grande bourgeoisie ou l'aristocratie, ce n'est pas tant la richesse, puisque l'on rencontre des paysans aisés – même si, bien entendu, ils n'ont pas le même train de vie que les riches –, mais c'est l'accès à la

<sup>65</sup> « Allez, courage, lui dit Ardemia, ici nous sommes tous égaux ; ce serait le comble qu'après nous avoir aidés jusqu'à maintenant tu veuilles à présent t'en aller l'estomac vide ! » *Ibid.*, p. 132.

<sup>66</sup> « Les bavardages devenaient peu à peu plus désinvoltes et, à la fin, sans qu'il n'y ait plus de distinction de naissance, ils parlaient comme s'ils avaient été égaux. » *Ibid.*, p. 132-133.

<sup>67</sup> « Mille idées, mille projets lui vinrent à l'esprit. Il marchait tout excité, et voyait défiler devant ses yeux la joie de sa famille, les champs qu'il louait travaillés et parsemés d'engrais selon les toutes dernières méthodes, tout le mobilier renouvelé, ses sœurs, sa femme, ses enfants endimanchés, nager dans l'abondance et la consolation ; et il s'imaginait déjà croisant son patron dans la rue, à la tête, non pas de ces deux pauvres et uniques bœufs qu'il avait, mais du plus gros et du plus gras troupeau des environs, et le saluant sans même ôter son chapeau de sa tête, de cet air satisfait et presque d'égal que sait prendre le paysan aisé qui n'a besoin de personne ni n'est débiteur du moindre sou. » *Ibid.*, p. 182. C'est nous qui soulignons. « Plina » est un terme frioulan qui indique un troupeau de bœufs. Le terme exact répertorié dans le dictionnaire Pirona est « *pline* » et la définition : « armento da lavoro, e pr. quel numero di buoi ch'è necessario ad un aratro ». Cf. *Il nuovo Pirona. Vocabolario Friulano, op. cit.*, p. 781.

propriété<sup>68</sup>. Si le paysan peut accéder à un certain confort matériel, il ne peut pas accéder à la propriété, et il n'y songe même pas, comme nous l'indique l'exemple de Domenico : dans son rêve il sera presque l'égal du patron grâce au confort matériel atteint, mais il continuera à vivre dans la dépendance du patron dont il restera le fermier. On peut dire que le peuple de Caterina Percoto n'est pas caractérisé par sa pauvreté mais par l'absence de propriété.

Le repas évoqué plus haut donne lieu à une scène de communion entre aristocrates et paysans qui n'est pas sans évoquer la leçon du Christ qui nous enseigne que « tous les hommes sont des frères », ainsi que le rappelle à son auditoire le curé de la nouvelle *Un episodio dell'anno della fame* dans un sermon :

« Al mio cospetto fra il ricco ed il povero v'ha forse disuguaglianza ? Sono tutti della medesima creta impastati, e tutti un giorno in quella egualmente devono trasformarsi. »<sup>69</sup>

C'est cet idéal de fraternité, qui découle de l'enseignement chrétien d'amour de son prochain, qui est la base fondamentale de la société proposée par Caterina Percoto. Notons qu'elle est également présente chez Mazzini qui a eu une influence sur l'idéologie de l'écrivaine frioulane. La fraternité permet d'éviter la violence dans les rapports humains : Caterina Percoto rejette catégoriquement les idées communistes de la lutte des classes et de l'abolition de la propriété. Nous verrons, dans la seconde partie de cette étude de son œuvre, qu'elle étend cette notion de fraternité aux rapports qui doivent exister entre les différentes nations. Signalons que ce message d'amour et de fraternité est essentiellement délivré dans les nouvelles percotiennes par les protagonistes féminines qui, comme nous l'avons vu, font souvent preuve de charité et de solidarité entre elles.

De cet idéal chrétien découle, dès lors, le devoir des plus riches de ne pas laisser les plus pauvres mourir dans la misère. Nous avons vu que Caterina Percoto reprend la leçon manzonienne et recommande aux plus pauvres de garder foi en la Providence divine. Celle-ci s'incarne le plus souvent en la personne d'une riche aristocrate qui secourt charitablement les malheureux. C'est le cas par exemple, de la jeune Massimina (*Lis cidulis*) qui offre ses bijoux à Rosa et Giacomo pour leur permettre d'éponger leurs dettes et de se marier.

Cependant, le simple recours à la charité n'est pas la solution que l'auteure privilégie pour résoudre les problèmes des paysans miséreux. D'abord, parce qu'elle est consciente qu'un

<sup>68</sup> C'est d'ailleurs à notre avis ce qui, en premier lieu, distingue Caterina Percoto qui, comme nous l'avons vu, est couverte de dettes, des paysans de San Lorenzo.

<sup>69</sup> « Croyez-vous qu'en ma présence il y ait inégalité entre le pauvre et le riche ? Ils sont tous modelés dans la même argile, et tous doivent un jour redevenir argile. » *Ibid.*, p. 118.

geste de charité peut offenser celui qui le reçoit, en portant atteinte à sa dignité, ainsi qu'elle le montre dans la nouvelle *I due sogni* : une riche aristocrate sans enfants propose maladroitement d'adopter un bébé orphelin pour soulager la paysanne qui l'a recueilli par amitié pour la mère de l'enfant, alors que la paysanne met un point d'honneur à l'élever comme son propre fils, malgré ses difficultés économiques. En outre, l'écrivaine frioulane, au travers de la bouche de son *alter ego* qu'est la narratrice, rappelle, dans la nouvelle *La malata*, les précautions que doit prendre le riche quand il entre dans la maison du pauvre :

« Aggiugni, che a non voler entrare la casa del povero sotto quell'aspetto di autorità, o di prepotente beneficenza che romperrebbe con esso per sempre ogni legame del cuore, ci vogliono pratiche assai più delicate, e più fini riguardi che non a varcare la soglia dei ricchi [...]. »<sup>70</sup>

Caterina Percoto dénonce ici tous ceux qui pratiquent la charité avec une certaine condescendance envers le peuple ( la « bienfaisance tyrannique »), car ce n'est pas ainsi qu'ils pourront fonder avec lui les bons rapports nécessaires à la construction d'une société pacifiée. Pour cela, il faut établir des « liens du cœur », et donc agir avec tact et délicatesse, ce qui nécessite bien entendu de connaître véritablement le peuple et de le respecter<sup>71</sup>. Soulignons d'ailleurs que, dans *Lis cidulis*, Massimina a recours à la médiation du docteur, personnage intermédiaire entre les deux pôles de la société, pour aider Rosa et Giacomo : elle a conscience qu'elle ne peut s'immiscer brusquement dans leur vie, quand bien même ce serait pour les aider.

D'autre part, la charité est aussi à écarter parce qu'il s'agit d'une solution ponctuelle qui n'aide pas les paysans à améliorer efficacement leurs conditions de vie. Dans la nouvelle *Un episodio dell'anno della fame*, le riche propriétaire qui se montre indifférent à la

<sup>70</sup> « Ajoutez à cela que, si l'on ne veut pas entrer dans la maison du pauvre sous cet aspect d'autorité ou de bienfaisance tyrannique qui romprait avec lui tout lien affectif, il faut agir avec une délicatesse bien plus grande et des égards plus fins que lorsqu'on franchit le seuil d'un riche. » C. PERCOTO, *Racconti*, a cura di A. Chemello, *op. cit.*, p. 440.

<sup>71</sup> Ippolito Nievo offre aux lectrices du « Giornale delle Famiglie » un exemple de cette « bienfaisance tyrannique » exercée parfois à l'encontre des pauvres dans le petit texte *Il dono del cuore*, paru le 16 avril 1860 dans la rubrique « Le buone azioni ». Il raconte comment une Parisienne venue faire une cure thermale dans le petit village de Montdor se rend avec ses enfants chez une pauvre vieille femme connue dans ce village pour être centenaire. Elle oblige la vieille femme, qui lui dit n'avoir besoin de rien, à accepter quelques pièces d'or de sa part. Si ce don laisse la bénéficiaire plutôt indifférente, celle-ci est en revanche émue du baiser que vient lui faire la fille cadette de cette dame car elle n'a rien d'autre à lui offrir. Voici la conclusion du texte : « La vecchia commossa fino alle lagrime benedisse la fanciulletta, la baciò sulla fronte, e sentì una volta ancora che il dono più prezioso è quello che parte dal cuore. Quel bacio avevale fatto maggior piacere del denaro. » I. NIEVO, *Scritti giornalistici alle lettrici*, a cura di P. Zambon, p. 351. Quant à Caterina Percoto, elle revient sur la circonspection dont doivent faire preuve ceux qui veulent pratiquer la charité envers les pauvres dans une nouvelle de littérature enfantine intitulée *La sagra di rosazzo*. La protagoniste Latina veut offrir des jouets à deux pauvres enfants qui les regardent avec convoitise, mais leur mère lui demande de leur acheter plutôt des vêtements. Déçue de ne pas avoir pu faire plaisir aux enfants, Latina raconte l'histoire à sa grand-mère qui lui fait comprendre que leur mère a eu raison. Cf. C. PERCOTO, *Ventisei racconti*, *op. cit.*, p. 190-199.

détresse du paysan Pietro, et se contente de lui lancer une pièce d'argent pour se débarrasser de lui quand ce dernier se met à le suivre partout, ne résoud que momentanément le problème du paysan. Ce personnage s'oppose au « gentilhomme qui convertit en beaux plants de mûriers et de vignes les sequins que son père lui a laissés, et donne de quoi vivre aux pauvres gens »<sup>72</sup>. C'est ce dernier qui embauche le paysan et lui permet ainsi de subvenir aux besoins les plus essentiels de sa famille en ces temps difficiles.

Le généreux propriétaire est finalement récompensé de son geste de solidarité, car les plantations réalisées à ce moment-là par les pauvres qu'il avait embauchés pour leur venir en aide sont prospères :

« *Quel signore* trasse in quell'anno un grand'utile dalle braccia dei poveri ch'egli seppe impiegare. I magliuoli da lui piantati hanno prosperato magnificamente, e i mori a ceppaia, e quelli d'alto fusto, che da ambi i lati mettono confine ai filari delle viti sono ora giganteschi, e servono di modello agli agricoltori di que' contorni. Pietro, con un senso di riconoscenza, visita ogni anno questa bella piantagione, e nei giorni testé passati additava tutto allegro *la molta uva pendente da quei tralci rigogliosi*. Pareva che ve l'avessero appesa col filo, tanto il Signore si era compiaciuto di benedire i sudori del povero, e la benefica industria di quel bravo possidente. »<sup>73</sup>

Il s'agit des dernières phrases de la nouvelle. Notons qu'entre la première phrase et la seconde un changement de temps s'opère : on passe du passé simple qui renvoie à l'année 1817 au présent de narration, avec lequel le narrateur avait commencé le récit, donnant les coordonnées spatiales de l'histoire. Voici en effet le début de la nouvelle :

« Chi passa per Manzinello a tre porte a diritta della chiesa, vede una meschina casuccia, le cui due uniche finestrelle sono ora quasi nascoste da *una vite che* lor dinanzi *protende i tralci carichi di molta verdura e di bei grappoli color d'oro*. Nel 1816, abitava ivi un povero bracciante di nome Pietro. »<sup>74</sup>

<sup>72</sup> « Gli è un galantuomo, che converte in belle piante di mori e di viti gli zecchini che gli ha lasciato suo padre, e dà da vivere alla povera gente » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 121.

<sup>73</sup> « Ce Monsieur retira cette année-là un grand bénéfice des bras des pauvres qu'il sut embaucher. Les plants de vigne qu'il avait plantés ont magnifiquement prospéré, et les mûriers en cépée, et ceux à haut fût, qui des deux côtés délimitent les rangées de vignes, sont à présent gigantesques, et servent de modèle aux agriculteurs des environs. Pietro visite chaque année cette belle plantation avec un sentiment de reconnaissance, et il y a de cela quelques jours, il indiquait tout heureux le raisin abondant qui pendait de ces sarments luxuriants. On aurait dit qu'on l'y avait suspendu avec un fil tant le Seigneur avait béni avec complaisance les sueurs du pauvre et l'industrie bienfaisante de ce brave propriétaire. » *Ibid.*, p. 123. C'est nous qui soulignons. Peut-être faut-il voir en ce propriétaire modèle une allusion au professeur Giovanni Battista Bassi, ami de Caterina Percoto, ayant introduit la culture du mûrier dans son village d'Incoraio dans la Carnia ?

<sup>74</sup> « Ceux qui passent par Manzinello peuvent voir, à trois portes à droite de l'église, une pauvre petite maison, dont les deux seules fenêtres sont à présent presque cachées par une vigne qui déploie, devant

On constate que, dès la seconde phrase commençait l'analepse contenant toute l'histoire de Pietro et sa famille en cet hiver 1816-1817. Cette construction permet d'établir un lien dans le présent du récit entre Pietro et sa maison d'une part, et le propriétaire qui l'avait embauché et ses plantations d'autre part. Or ce lien est renforcé par un élément de description commun : la vigne prospère dont les sarments sont couverts de grappes de raisin. L'auteure montre ainsi que chacun des deux hommes retire un bénéfice du fait que le riche propriétaire ait embauché le pauvre paysan, indiquant ainsi la voie à suivre, celle d'une collaboration harmonieuse entre les classes, où celui qui possède la terre permet à celui qui la travaille de vivre dans de bonnes conditions matérielles et voit ainsi sa propriété prospérer. Il s'agit en somme d'une sorte de cercle vertueux s'opposant au cercle vicieux qui, en raison de la mauvaise conjoncture économique, conduit Pietro entre les mains d'un spéculateur (épisode avec le marchand d'Udine), puis le réduit à la mendicité (épisode avec son ancien patron à Cividale) – parcours que nous avons évoqué plus haut et qui correspond exactement à celui du père de Mariuccia, et de tous les autres « *sottani* ». Notons que du point de vue de la structure du récit, le cercle vertueux avec lequel commence et finit l'histoire, englobe le cercle vicieux qui correspond, lui, à l'analepse : la nouvelle organisation sociale, solidaire et vertueuse, remplace l'ancienne, profondément injuste.

L'allusion finale au Seigneur qui a béni le travail du pauvre et le recours à la vigne, un symbole biblique, font également de ce texte une sorte de parabole évangélique<sup>75</sup>. Dans son *Lexique des symboles chrétiens*, Michel Feuillet écrit, en effet, au sujet de la vigne que « de la figuration du Peuple élu, le symbole se déplaça pour désigner le Messie, celui qui devait incarner une Rédemption universelle selon les Chrétiens »<sup>76</sup>. Dans la nouvelle percotienne le riche propriétaire équivaldrait ainsi au Messie venu racheter l'humanité incarnée par le paysan Pietro dont le nom est aussi celui d'un apôtre.

Cet exemple nous montre que Caterina Percoto est partisane d'une collaboration interclassiste qui, comme nous l'avons dit, doit être bénéfique aussi bien à ceux qui possèdent les richesses qu'à ceux qui travaillent pour eux. Pour ce faire, le propriétaire terrien doit s'intéresser à la gestion du domaine qu'il possède et introduire les innovations nécessaires à améliorer le travail des paysans et la productivité. L'écrivaine frioulane nous présente un modèle de propriétaire terrien idéal en la personne de la comtesse Ardemia

---

elles, ses sarments couverts de feuilles en abondance et de belles grappes couleur d'or. » *Ibid.*, p. 107. C'est nous qui soulignons. Notons que l'*incipit* est semblable à celui que nous vu au chapitre précédent pour les nouvelles *La nuora* ou *Il cuc* : localisation puis description de la maison pour que le narrataire puisse l'identifier précisément. Cf. *supra*, chapitre 5, p. 274 et suivantes.

<sup>75</sup> Signalons qu'Adriana Chemello a justement rapproché l'épisode où Pietro se rend à Cividale chez son ancien patron avec la parabole du riche Épulon. Cf. C. PERCOTO, *Racconti*, a cura di A. Chemello, *op. cit.*, p. 133.

<sup>76</sup> M. FEUILLET, *Lexique des symboles chrétiens*, 2<sup>e</sup> éd., Paris : Presses universitaires de France, 2007, p. 124.

della Rovere (*Il licof*) qui, comme nous le verrons au chapitre suivant, est une autre figure spéculaire de Caterina Percoto. Dans cette nouvelle, Ardemia décide de s'occuper elle-même de la gestion de ses terres et commence par réformer l'organisation du domaine, transformant l'antique « *masseria* » en un système de métairie, ce qui suscite d'abord le mécontentement des paysans, ainsi que le rapporte le plus ancien des fermiers, Papà Gregorio, au chevalier de F\*\*\*, venu rendre visite à celle qui est la fille d'un de ses anciens amis :

« Si figuri, signore, il primo anno che è venuta a star qui, ella e il signor Giovanni si sono pensati di ridur tutte le colonie a soli venti campi l'una ! Una famiglia come la mia, che si può dire da più secoli lavorava sempre lo stesso terreno, vederselo tolto quasi per metà... ! [...] E poi... e poi, già si sa, adesso siamo contenti ! ci pareva di dover morir dalla fame, ci pareva di non aver più dove seminare le biade... e invece quei venti campi ci danno adesso più dell'antico terreno, paghiamo il nostro affitto, e si è meno oppressi dalla fatica. In somma... è stato bene ! »<sup>77</sup>

À sa dimension innovatrice s'ajoute une dimension éthique : elle est proche de ses fermiers qu'elle connaît bien et à qui on sent qu'elle porte une sincère affection, elle sait apprécier leur bonté et leur travail qu'elle récompense au cours du banquet qu'elle organise pour fêter la fin des récoltes, et auquel elle participe, s'asseyant en toute simplicité à la même table qu'eux. Ce qu'écrit Grazia Livi au sujet de la dimension symbolique de ce banquet résume l'utopie sociale de l'écrivaine, mais il ne s'agit bien que d'une utopie car, en réalité, elle sait pertinemment qu'ils ne sont pas tous égaux :

« Siamo infine nel cuore di una grande utopia : infrangere le convenzioni, affrontare una vita più ardita e più schietta, far sì che poveri e padroni, uomini e donne, seduti allo stesso banchetto, riescano a intendersi disinvoltamente "come se fossero ugali". »<sup>78</sup>

<sup>77</sup> « Figurez-vous, Monsieur, que la première année qu'elle est venue s'installer ici, Monsieur Giovanni et elle ont eu l'idée de réduire toutes les colonies à seulement vingt champs ! Pour une famille comme la mienne, qui a toujours travaillé le même terrain depuis on peut bien dire plusieurs siècles, en être ainsi privé de presque la moitié... ! On avait l'impression de devoir mourir de faim, on avait l'impression de ne plus avoir d'endroit où semer les céréales... et ces vingt champs nous donnent maintenant plus que l'ancien terrain. [...] Et puis... et puis, vous le savez déjà, maintenant nous sommes contents ! Nous payons notre loyer, et nous sommes bien moins opprimés par le labeur. Bref, ... ça a été un bon changement ! » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 148-149. La réduction de la surface des champs oblige à pratiquer la rotation des parcelles. On remarque à nouveau un style oral avec une rupture de construction dans la phrase (« Una famiglia come la mia [...] vederselo tolto quasi da metà ! »)

<sup>78</sup> « Nous sommes enfin au coeur d'une grande utopie : briser les conventions, affronter une vie plus osée et plus franche, faire en sorte que les pauvres et les patrons, les hommes et les femmes, assis à la même table de banquet, réussissent à s'entendre de manière désinvolte, "comme s'ils étaient tous égaux". » G. LIVI, « Caterina Percoto. Stanza murata », *op. cit.*, p. 133-134.

Caterina Percoto aspire donc à une société plus juste, reposant sur les solides bases morales et religieuses incarnées par le peuple, régie par la fraternité entre ses membres, où chacun aurait droit à la dignité et au respect, et dans laquelle chacun aurait la possibilité de s'intégrer grâce à son travail, participant ainsi au plus large progrès collectif – chacun signifiant hommes et femmes. Car la grande originalité de l'écrivaine frioulane, c'est de s'intéresser avant tout aux femmes et en particulier aux femmes du peuple, ce qui, comme l'a souligné Marinella Colummi Camerino, est peu courant à l'époque, excepté dans le genre sentimental<sup>79</sup>. Les titres confirment la place centrale occupée par les femmes dans ses nouvelles, ainsi que l'observent Adriana Chemello et Angela Fabris<sup>80</sup>. En effet, beaucoup ont un titre féminin : que ce soit un prénom (*Reginetta, Maria*), une position familiale (*La moglie, La nuora, La nipote del parroco...*), une donnée caractérisante (*La malata, La mugnaja...*) ou qu'ils renvoient à des objets féminins (*La coltrice nuziale, L'album della suocera*). Nous allons à présent nous intéresser plus particulièrement à la représentation de cet univers féminin et à l'idéologie qu'il sous-tend.

---

<sup>79</sup> Cf. M. COLUMMI CAMERINO, « Donna scrittrice e donna personaggio nei racconti di Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 19.

<sup>80</sup>Cf. A. CHEMELLO, « Le "Penelopi" campagnole di Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 10 ; A. FABRIS, « Le traiettorie al femminile di Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 84.



## Chapitre 7

### La condition féminine

Grâce aux personnages féminins placés au centre de ses écrits, Caterina Percoto, qui s'est toujours demandé « pourquoi une femme ne pouvait pas se comporter selon les impulsions de son cœur et suivre les inclinations qui lui étaient naturelles »<sup>1</sup>, nous parle des femmes et de la condition féminine.

Ses récits champêtres nous permettent ainsi de dresser un intéressant tableau des difficiles conditions de vie des paysannes du Frioul aux alentours de la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Cependant, l'auteur ne se limite pas à la dénonciation des grandes difficultés des femmes du peuple, elle montre aussi la création d'un espace typiquement féminin en montrant le réseau de solidarité que ces femmes tissent entre elles. D'autre part, elle présente également des personnages féminins issus de l'aristocratie ou de la haute bourgeoisie qui, même s'ils sont, en règle générale, beaucoup plus conventionnels et stéréotypés, n'en sont pas moins des porte-parole de l'idéologie de l'auteure. À travers eux, Caterina Percoto revendique un certain nombre de droits pour les femmes, en particulier en ce qui concerne leur éducation. Enfin, nous verrons que certaines de ses protagonistes sortent de la passivité dans laquelle la littérature les a trop souvent enfermées, pour jouer un rôle dans la vie active, devenant des modèles positifs pour toutes les lectrices à qui l'écrivaine offre ses nouvelles.

#### A - La dure existence des paysannes du Frioul

Nous avons vu que Caterina Percoto décrit le monde paysan avec beaucoup de sensibilité et de réalisme, faisant preuve d'une connaissance approfondie de cet univers qu'elle côtoie quotidiennement et des problématiques qui y sont liées. À l'intérieur du monde rural frioulan l'attention particulière qu'elle porte aux femmes du peuple nous offre un aperçu de leurs conditions de vie.

---

<sup>1</sup> « Nella sua vita la Percoto si chiederà sempre perché una donna non si potesse comportare secondo il suo cuore e seguire le inclinazioni a lei naturali, qualunque esse siano. » E. FERUGLIO, « Scrivendo, alla ricerca dell'identità femminile », in C. PERCOTO, *Novelle scelte*, a cura di Elisabetta Feruglio, prefazione di Antonia Arslan, Padova : Il Poligrafo, 2010, p. 14.

## 1 - Mariages

L'enjeu principal de la vie des jeunes paysannes percotiennes est la réussite de leur mariage. Rappelons l'attention quasi anthropologique que porte l'écrivaine aux rites de sociabilité dans les villages de sa région, s'intéressant en particulier aux codes qui régissent les relations entre les filles et les garçons. Nous avons vu qu'elle montre, dans ses nouvelles, comment, dans les campagnes, l'itinéraire amoureux des jeunes filles est pris en charge par la communauté et balisé par un ensemble de rituels<sup>2</sup>. Il semble qu'il y ait une relative liberté dans le choix d'un mari pour les jeunes paysannes qui peuvent être courtisées par plusieurs prétendants. Dans *La festa dei pastori*, le docteur constate que « quand elles sont jeunes, elles ont des amoureux, en changeant, font leur choix »<sup>3</sup>, et il est d'ailleurs souvent précisé dans les nouvelles que la protagoniste a épousé un homme qu'elle aimait. C'est peut-être ce qui explique l'harmonie qui règne en général au sein des familles décrites, harmonie familiale qui n'est rompue qu'en raison de difficultés économiques. Dans l'œuvre de l'écrivaine frioulane, la famille paysanne est en général présentée comme le lieu de l'amour sincère et fidèle entre époux. Il s'agit bien entendu d'un choix idéologique qui s'inscrit dans le cadre de la représentation vertueuse de la campagne en opposition à la corruption de la ville, représentation que nous avons étudiée au chapitre 4. Cela est confirmé par le fait que les époux sont en général des maris modèles qui ne boivent pas, ni ne frappent leurs femmes, ce qui était pourtant la norme à l'époque<sup>4</sup>. Notons que le prêtre qui vient en aide à la famille de Pietro dans *Un episodio dell'anno della fame*, demande au paysan d'obtenir l'accord de sa femme pour aller travailler loin du foyer.

Les paysannes sont préparées et accompagnées dans leur statut d'épouses par leur mère et par la communauté, comme le montre la nouvelle *L'amore che educa*<sup>5</sup> et elles assurent parfaitement ce rôle qui leur incombe. Mais, si l'amour est pris en compte dans le mariage, ce dernier n'en demeure pas moins avant tout un calcul économique, un moyen, comme nous l'avons déjà dit, de s'assurer de la pérennité de la famille, non seulement par la naissance d'enfants, mais aussi parce que la femme constitue une force de travail supplémentaire. Dans un tel contexte, la dot apparaît comme un enjeu fondamental : elle

<sup>2</sup> Nous avons vu, au chapitre 5, comment, dans la nouvelle *L'amore che educa*, Caterina Percoto décrit avec une précision documentaire cet itinéraire amoureux de la rencontre et de la séduction aux fiançailles, ainsi que la constitution de la dot au mariage.

<sup>3</sup> « Da ragazze fanno all'amore, cangiano amanti, scelgono ; ma una volta maritate, la lor vita è tutta consecrata ad un solo uomo, né credono possibile l'infedeltà. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 197.

<sup>4</sup> Raimondo Strassoldo rappelle en effet que : « Nella famiglia contadina il tasso di violenza è molto alto ; le liti sono frequenti, l'ordine viene mantenuto a scapaccioni e bastonate. » R. STRASSOLDO, « Note sulla società friulana all'epoca di Zorutti », *op. cit.*, p. 107.

<sup>5</sup> Voir *supra*, chapitre 5, p. 284 et suivantes.

demeure nécessaire au mariage, même si la belle famille accepte qu'elle soit réduite au minimum. Rappelons que, dans la nouvelle *La coltrice nuziale*, cet objet emblématique du mariage qu'est le couvre-lit<sup>6</sup> cristallise les tensions entre les deux cousines, Oliva et Mariuccia. Pour la seconde, qui est une simple servante, la *coltrice*, qu'elle a achetée à bas prix à des soldats autrichiens, représente la possibilité d'une promotion sociale, grâce au mariage avec le fils d'une famille de paysans aisés. C'est pourquoi elle refuse de la rendre à Oliva, son ancienne propriétaire, qui l'a perdue lors du pillage de son village par ces mêmes soldats et pour qui elle représente le dernier lien avec un bonheur conjugal révolu<sup>7</sup>.

L'absence de dot pour les filles des familles les plus pauvres devient dès lors un véritable problème car elles ne peuvent pas se marier et donc assumer le rôle d'épouse et de mère que la société leur assigne. Elles encourent donc le risque de se retrouver rejetées hors de la communauté à laquelle elles n'ont pu s'intégrer, ou de rester dans un rôle subalterne. Par exemple, dans la nouvelle *La schiarnete*, Tina, restée célibataire après avoir eu deux fiancés, se retrouve au service d'une communauté de religieuses, dans un monastère isolé sur un piton rocheux, et donc coupée du reste du monde. Toutefois on peut noter la solidarité qui règne entre les paysannes qui savent se mobiliser pour aider l'une d'elles à constituer sa dot. Dans la nouvelle *L'amore che educa*, par exemple, toutes les amies d'Annetta, la protagoniste, se rassemblent autour d'elle et l'aident aux travaux de couture, contribuant de ce fait à la réalisation de l'indispensable trousseau.

## 2 - Le rôle des femmes dans la famille paysanne : procréer et travailler

Les paysannes que l'on rencontre dans les fêtes villageoises n'ont rien à voir avec l'image idéalisée des bergères de l'Arcadie, comme le fait remarquer un jeune citadin qui assiste à la fête des bergers dans la nouvelle *La festa dei pastori*. Il est surpris de voir que les jeunes paysans courtisent avant tout « deux, trois femmes joufflues bien grasses et bien rougeaudes, tout essoufflées et ruisselantes de sueur »<sup>8</sup> alors qu'ils délaissent de graciles jeunes filles. Son ami, un médecin de campagne qui l'a invité à assister à cette fête, lui explique les critères qui retiennent l'attention des paysans chez une femme :

<sup>6</sup> L'importance de l'objet est d'ailleurs soulignée par le fait qu'il donne son titre à la nouvelle. Au-delà la dimension sociale, la *coltrice* a aussi une dimension politique puisqu'elle est l'objet d'un pillage de la part de soldats autrichiens et met en évidence les tensions existantes entre les habitants du Frioul autour de la présence autrichienne et de la question de l'Unité italienne. Voir *infra*, chapitre 11, p. 505.

<sup>7</sup> En effet, au moment où Oliva retrouve sa *coltrice*, elle est sans nouvelles de son mari qu'elle croit mort dans l'incendie du village.

<sup>8</sup> « Io vedo là nella calca spuntare dei visetti da angelo che allungano il collo per desiderio di far quattro salti, e cotesti villanzoni passano loro dappresso senza neanche guardarle, mentre le regine della festa sono due, tre, madame pataffie ben grasse e ben rubiconde, tutte ansanti e grondanti di sudore. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 193-194.

« I contadini destinati alla fatica calcolano la bellezza in relazione ai loro bisogni. Buoni gombiti e buone spalle sono per essi migliore attrattiva, e si prenderebbero, io credo, una donna a peso. »<sup>9</sup>

Soulignons la misogynie de tels critères qui sont les mêmes pour les femmes que pour les bestiaux. Les femmes n'ont de valeur, aux yeux de ces paysans – mais il s'agit hélas effectivement d'une réalité – que par leur capacité à travailler et par leur fonction de reproductrices qui permet d'apporter de nouveaux bras à la famille, ainsi qu'il est souligné dans la nouvelle *Il nome* :

« Nella famiglia dei contadini ogni figliuolo che viene è ricchezza, è un ramo che rinverde l'antico tronco e porterà a suo tempo aumento di frutti ; è una radice che lo terrà più saldo. »<sup>10</sup>

Il est donc pour eux préférable que les paysannes soient de constitution robuste afin de pouvoir participer aux travaux des champs. Ces critères, appréciés des paysans, se retrouvent par exemple chez la belle sœur de Miutte (*La festa dei pastori*) décrite comme une femme d'une trempe exceptionnelle, massive, qui continue à travailler comme si de rien n'était durant toute sa grossesse, astique les chaudrons et les poêles au moment de l'accouchement, retourne en cuisine vingt-quatre heures après et travaille à nouveau comme tous les autres membres de la famille trois jours plus tard. À l'opposé de ce modèle de femme forte, endurante, travailleuse, on trouve Miutte, de constitution plus fragile, qui tombe malade après son accouchement et ne peut allaiter son enfant. Elle préfère souffrir en silence et cacher le problème à sa belle-famille pour que cette dernière ne puisse pas lui reprocher d'être trop délicate. Elle peut heureusement compter sur le soutien de son amie, Maddalena, qui, comme nous l'avons vu, nourrit l'enfant, au détriment de sa propre santé<sup>11</sup>. On retrouve ce même schéma dans la nouvelle *La malata* où la protagoniste, Miutte, « confiante dans sa jeunesse et sa fleurissante robustesse »<sup>12</sup>, allaite l'enfant de sa

<sup>9</sup> « Les paysans destinés au labeur mesurent la beauté en fonction de leurs besoins. De bons coudes et de bonnes épaules sont pour eux les meilleurs atouts, et je crois bien qu'ils pourraient choisir une femme au poids. » *Ibid.*, p. 193.

<sup>10</sup> « Dans la famille des paysans, chaque enfant qui naît est une richesse, c'est une branche qui redonne sa vigueur au vieux tronc et produira à son tour de nouveaux fruits ; c'est une racine qui l'ancrera plus profondément. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 133.

<sup>11</sup> Yvonne Kinbiehler a relevé l'existence de nourrices qui élèvent non pas les nourrissons des riches familles, mais ceux des femmes qui travaillent et ne peuvent pas allaiter, ou bien des orphelins. Cf. Y. KNIBIEHLER, « Corps et cœurs », *op. cit.*, p. 371. Elles n'agissent cependant pas, bien entendu, pour des raisons charitables, il s'agit simplement pour elles d'une source de revenus. Cf. F. DELLA PERUTA, *Società e classi popolari nell'Italia dell'800*, *op. cit.*, p. 106-107.

<sup>12</sup> « Fidata nella sua gioventù e nella sua fiorente robustezza, benché fresca di parto, attraversava la neve e con ispiensierata generosità si esponeva ad ogni intemperie. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 424.

cousine et tombe malade. Sa déchéance physique est impressionnante : elle se retrouve alitée, presque entièrement paralysée ; son corps est extrêmement maigre, ses côtes sont saillantes, ses membres déformés<sup>13</sup>. Il ne reste plus rien de la belle jeune fille que la narratrice connaissait autrefois et pourtant, elle la trouve plus belle qu'avant, car « il [lui semble] que sur son front serein [rayonne] à présent une fine et noble intelligence qui ne s'y trouvait pas auparavant »<sup>14</sup>. L'immobilité forcée permet en effet à Miutte de sonder son âme en regardant la portion de paysage qui s'offre à sa vue au travers de la petite fenêtre de sa chambre qu'elle garde constamment ouverte et dont Matilde Dillon Wanke a souligné la valeur poétique<sup>15</sup>.

Dans les nouvelles de Caterina Percoto, la maternité apparaît souvent comme hasardeuse, les femmes compromettant leur intégrité physique pour mettre au monde et nourrir leur enfant, ce qui correspond à une réalité à l'époque. Yvonne Knibiehler évoque ainsi la violence du monde rural méditerranéen envers les femmes, qui se manifeste surtout au sein des rapports entre femmes :

« La puissance de la belle-mère dérive de son rôle reproducteur, c'est-à-dire de ses fils qui la protègent contre le despotisme du mari. Quand un fils se marie, la bru apparaît comme une rivale : humiliée, exploitée, elle ne verra son statut s'améliorer que si elle engendre à son tour un fils. D'où la haine de la belle-mère pour la bru enceinte, qui ne fait l'objet d'aucun ménagement, au contraire : on la fait travailler jusqu'au dernier jour, on la laisse accoucher seule, sans prévenir sa mère ni ses sœurs, parfois une voisine lui vient en aide. Plus tard, la bru traitera de même sa propre bru. »<sup>16</sup>

Signalons que c'est à cause de ses mauvais rapports avec sa belle-mère – même si dans ce cas, il s'agit de la femme avec laquelle s'est remarié son père<sup>17</sup> – que Rosa (*Lis cidulis*) quitte sa famille pour devenir servante dans une autre ferme, où elle abat une grande quantité de travail pour démentir les propos calomnieux de cette femme.

<sup>13</sup> « Quel misero corpo rattratto, e tutto in un gruppo come un gomito, era impotente a qualunque movimento. Appariva come un'erma dolorosa, a cui siano state tronche tutte le membra. Il lenzuolo rialzato da due bastoni per impedire che la toccasse, lasciava scorgere le costole storpie e sollevate fin sotto al mento, e su quell'informe tessuto di ossa e di muscoli le braccia contorte si posavano immobili. » *Ibid.*, p. 425.

<sup>14</sup> « Anzi, a' miei occhi, più bella di quando la vidi l'ultima volta. Pulitamente pettinata, aveva conservato tutto il ricco tesoro de' suoi bruni e rilucenti capelli ; e sulla sua fronte serena pareva che si fosse risvegliato un raggio di fina e nobile intelligenza, che prima non era. » *Ibidem*.

<sup>15</sup> Cf. M. DILLON WANKE, « Il paesaggio nei racconti di Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 59.

<sup>16</sup> Y. KNIBIEHLER, « Corps et cœurs », *op. cit.*, p. 378. Ce schéma correspond toutefois à une structure familiale traditionnelle, or l'évolution économique la fait éclater et donne lieu à diverses formes de rapports entre femmes qui s'organisent dans le cadre de la collectivité villageoise. *Ibid.*, p. 379. Nous avons déjà évoqué le thème de la solidarité entre paysannes dans les nouvelles percotiennes et la dimension collective montrée dans les rituels sociaux : le jeune homme qui célèbre son amour avec ses compagnons, la jeune fille qui prépare sa dot avec ses amies.

<sup>17</sup> Notons que la marâtre est un personnage récurrent dans la littérature populaire.

Dans *La malata*, la belle-sœur de Miutte n'ose pas dire qu'elle manque de lait pour allaiter son enfant afin de ne pas être humiliée par sa belle-famille :

« In casa di contadini che per la loro condizione son usi a considerare la forza e la salute siccome merito, questa era una disgrazia che copriva di rossore la poveretta, che non aveva loro apportato in dote qualità così necessarie e cotanto apprezzate. »<sup>18</sup>

En milieu rural, la valeur de la femme se mesure aussi, comme nous l'avons dit, à sa capacité à subvenir aux besoins de la famille et, par conséquent, en fonction de la quantité de travail qu'elle est en mesure de fournir. Dans la nouvelle *Il nome*, un vieil homme raconte à la narratrice comment sa sœur, Brigida, qui ne pensait qu'aux champs, aux tâches ménagères et au bétail, était un véritable trésor pour la famille, d'autant que, par son ardeur au travail, elle réussissait à compenser le départ de ses cousines, ainsi que le vieillissement de sa mère et de sa tante. Il la décrit d'ailleurs comme une jeune femme « saine et robuste comme un soldat »<sup>19</sup>. C'est cette inépuisable activité, remarquée par un jeune paysan venu conclure une affaire avec sa famille, qui le décide à la demander en mariage :

« I suoi stavano bene di famiglia, contadini agiati e di polso ; egli di un carattere positivo, senza frasche e tutto intento a' propri interessi. Gettò gli occhi sulla Brigida, e più che la bellezza apprezzò in lei la bontà, la solerzia e la instancabile bravura. »<sup>20</sup>

Et c'est parce que sa famille a besoin d'une paire de bras supplémentaires sans plus attendre qu'il fixe à la famille de Brigida une échéance pour constituer la dot et organiser le mariage, sans quoi leurs fiançailles seront rompues.

Ces femmes de la campagne sont toujours en activité, même le soir, lors de la veillée où elles filent la laine. Nous avons déjà évoqué ces petits gestes qui contribuent à caractériser les personnages des nouvelles percotiennes. Voyons-en encore un autre exemple. Dans la nouvelle *Il refrattario*, Giovanni observe les femmes de la maison qui s'affairent toutes aux préparatifs pour le banquet du mariage de sa sœur :

<sup>18</sup> « Chez des paysans qui, en raison de leur condition, ont l'habitude de considérer la force et la santé comme un mérite, c'était une disgrâce qui faisait rougir la malheureuse qui ne leur avait pas apporté en dot des qualités si nécessaires et tant appréciées. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 424.

<sup>19</sup> « Era appena di comunione che avrebbe potuto collocarsi per bene almeno le dieci volte ; ma troppo fanciulla ancora, ella prendeva tutto per ridere e non badava che ai campi, ai lavori di casa, al bestiame, e la ci valeva un tesoro in famiglia, perchè era buona più del buon pane, e sana e robusta poi come un soldato. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 138.

<sup>20</sup> « Il appartenait à une bonne famille, c'étaient des paysans aisés et avec de la poigne ; lui était d'un caractère positif, sans frivolités, et tout absorbé par son propre intérêt. Il remarqua Brigida, et plus que sa beauté il apprécia son zèle et son habileté infatigable. » *Ibid.*, p. 139.

« Abbasso in cucina, chi grattugiava il pane, chi apparecchiava intrisi e tortelli, la madre in maniche di camicia e colla gonna succinta era intenta a lustrare i lebèti, i paiuoli, gli alari. Or entrava una comare portando tegami ed altre masserizie ; ché la povera gente in queste occasioni han tutto comune, e si prestano l'un l'altro ciò che tengono, come fossero una sola famiglia. Or un'altra veniva con timo, con amaraco, con menta, e sfoderava la sua sapienza sulla fabbrica degl'indispensabili raviuoli. »<sup>21</sup>

Cette description reflète les deux fonctions de la brave maîtresse de maison que nous avons évoquées au chapitre 5. On retrouve, dans cette scène de vie paysanne prise sur le vif à laquelle les détails culinaires et ménagers donnent une impression saisissante de réalité, un certain nombre d'éléments relevés ailleurs : l'activité incessante des femmes, la solidarité au sein de la communauté paysanne, et surtout l'attention portée à la nourriture. Une nouvelle touche s'ajoute aux autres : la mère en bras de chemise et en jupon en train de lustrer sa batterie de cuisine. Elle est le signe que la maison est le règne des femmes, l'endroit où elles imposent « la civilisation de la cire », ainsi que l'appelle Bachelard<sup>22</sup>, et qui est étrangère au monde des hommes. C'est bien l'univers domestique féminin que Caterina Percoto met en scène dans ces nouvelles. La nouvelle *La fila s'ouvre in medias res* sur une scène de lessive dans laquelle s'exprime l'activité intense de la paysanne Menica qui apparaît au lecteur comme une fille travailleuse et courageuse :

« In quel giorno la Menica s'era alzata più del solito mattutina, e postasi al mastello, aveva con tanto gusto dimenate *le braccia robuste*, che prima delle undici tutte le sue pezze già stavano fuori del bucato, ed ella senza aspettare il pranzo della famiglia, mangiato così alla svelta un boccone, e caricatasi le spalle, era corsa fuori della villa a risciacquarle nel vicino torrente. Era di dicembre [...] ; e il soffio [...] penetrava già così acuto nella carne, come se l'avesse morsicata con sottili spille di ghiaccio. Ma la Menica giovane e gagliarda e riscaldata dal continuo lavoro non lo curava ; anzi con le maniche rimboccate fin sopra al gomito e puntata la gonna con uno spillone dietro alle reni, mentre *con le gambe nude* s'era inoltrata nella corrente, pareva che lo sfidasse, tanto *quelle sue membra fresche e color di rosa apparivano vivaci ed animate dal sangue della giovinezza*. »<sup>23</sup>

<sup>21</sup> « En bas, dans la cuisine, certaines étaient en train de râper du pain, certaines préparaient des pâtes et des *tortelli*. Sa mère, en bras de chemise et en jupon, était occupée à lustrer les chaudrons, les casseroles, les chenets. Tantôt une comarse entra apportant des poêles et d'autres instruments de cuisine, car en de pareilles occasions les pauvres mettent tout en commun et se prêtent les uns aux autres ce qu'ils possèdent, comme s'ils formaient une seule famille. Tantôt une autre venait avec du thym, de la marjolaine, de la menthe, et montrait son savoir-faire dans la préparation des indispensables *ravioli*. » *Ibid.*, p. 84. La scène est vue au travers du regard du réfractaire rentré chez lui la veille au soir d'où le choix de traduire « la madre » par « sa mère ».

<sup>22</sup> G. BACHELARD, *La poétique de l'espace*, op. cit., p. 74.

<sup>23</sup> Ce jour-là, Menica s'était levée plus tôt que d'habitude, et installée devant le baquet, elle avait remué ses bras robustes avec tant de talent, qu'avant onze heures tout son linge était déjà sorti de la lessive et, l'ayant mis sur son dos, elle avait couru le rincer dans le torrent voisin, après avoir mangé un morceau en hâte, sans attendre le déjeuner de la famille. On était en décembre [...] ; et le souffle du vent [...] pénétrait déjà d'une manière si intense dans sa chair, comme s'il l'avait mordue avec de minces aiguilles de glace. Mais Menica, jeune et vigoureuse, et réchauffée par son travail incessant, n'y prenait garde ; tandis que, les manches retroussées jusqu'au-dessus du coude, la jupe maintenue accrochée par une épingle au-dessus

En décrivant les gestes quotidiens des femmes, l'auteure fait également attention à leur corps qu'elle nous dévoile, comme nous le voyons dans les passages soulignés dans l'extrait cité ci-dessus. Voici un des grands mérites de Caterina Percoto qui, comme l'a remarqué Antonella Iacobbe, a introduit « dans un système littéraire traditionnellement fixé sur les canons d'une écriture masculine, "le corps de l'écriture", celui des femmes, en donnant la parole à la dimension physique des gestes »<sup>24</sup>. Angela Fabris relève, au sujet des paysannes percotiennes, une véritable « isotopie du corps » qui se développe, dans le macrotexte constitué par les nouvelles percotiennes, à partir de la nouvelle *La festa dei pastori*<sup>25</sup> qui, comme nous l'avons vu, donne au lecteur la clé d'interprétation des traits corporels de ces paysannes. Cette présence caractéristique de leurs corps renvoie à la dimension physique de leur rapport à la vie. Le corps des femmes « incarne leur aliénation au service de l'espèce » – grossesse, accouchement, allaitement – nous rappelle Yvonne Knibiehler<sup>26</sup> ; dans le cas des paysannes percotiennes, il incarne également leur aliénation à la famille qui les exploite. Nombreuses sont les paysannes dont la beauté et la santé se consomment rapidement<sup>27</sup>, pareilles à des fleurs qui se fanent. Les images florales en particulier, la comparaison à des éléments de la nature en général, pour désigner les paysannes, sont un *topos* de l'écriture percotienne en adéquation avec le milieu culturel auxquels ces femmes appartiennent<sup>28</sup>. Donnons l'exemple de Rosa (*Il pane dei morti*) décrite en opposition à la comtesse Ardemia della Rovere qui a le même âge qu'elle :

---

des reins, elle avait plongé ses jambes nues dans l'eau courante, elle semblait au contraire le défier, tant ses membres frais et roses semblaient vifs et animés du feu de la jeunesse. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 243-244. C'est nous qui soulignons.

<sup>24</sup> « La Percoto ha avuto il merito di aver introdotto, in un sistema letterario tradizionalmente proteso a canoni di scrittura maschile, "il corpo della scrittura", quello femminile, dando voce alla fisicità dei gesti, ai segni del linguaggio dei corpi : riso, pianto, tremiti. » A. IACOBBE, *Le voci di una donna scrittrice. Caterina Percoto e il mondo contadino*, *op. cit.*, p. 7-8.

<sup>25</sup> « Un sintomo chiaro di quella che si può definire come l'isotopia del corpo, in relazione al ricorrere di elementi microcontenutistici che si rivelano attivi all'interno del macrotesto costituito dai racconti di Percoto, a partire da un testo-sentinella che è il già citato *La festa dei pastori*. » A. FABRIS, « Le traiettorie al femminile di Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 87. La chercheuse entend « isotopie » dans le sens où la définit Umberto Eco, partant des travaux de Greimas, dans *Lector in fabula* : « "isotopia" si riferisce [...] alla costanza di un percorso di senso che un testo esibisce quando lo si sottomette a regole di coerenza interpretativa » U. ECO, *Lector in fabula*, 8e éd., Milano : Bompiani, 2002, p. 101.

<sup>26</sup> Y. KNIBIEHLER, « Corps et cœurs », *op. cit.*, p. 351.

<sup>27</sup> Il s'agit là d'une réalité historique. Citons simplement pour rappel les propos du sociologue Raimondo Strassoldo dans le portrait qu'il dresse de la société friulane au temps du poète Pietro Zorutti, qui fut contemporain de Caterina Percoto, même s'il appartenait à la génération précédente : « Le donne si consumano presto, tra parti, lavoro in casa e in campagna ; a trent'anni sono avvizzite, al primo lutto mettono il fazzoletto nero, e non se lo tolgono più, quasi a segnalare che per loro ogni piacere della vita è finito. Spesso muoiono prima dei loro mariti. » R. STRASSOLDO, « Note sulla società friulana all'epoca di Zorutti », *op. cit.*, p. 105.

<sup>28</sup> Cf. A. CHEMELLO, « Le "Penelopi" campagnole di Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 15-17 ; A. FABRIS, « Le traiettorie al femminile di Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 85-86. Ces images florales ne sont pas réservées aux seules paysannes, elles expriment en particulier la mélancolie des femmes riches dans une société mondaine où elles ont perdu leurs illusions. C'est alors qu'intervient l'image de la fleur transplantée que nous avons déjà signalée. Voir *supra*, chapitre 4, p. 242 et p. 250.



« Ma l'una si conservava ancora in tutta la freschezza della gioventù, mentre la povera Rosa, oppressa forse dagli stenti, o da qualche secreta malattia, era dimagrita, aveva perduto il colore, e ad onta de' suoi graziosi lineamenti appena poteva dirsi l'ombra di se stessa. Era proprio la rosa dell'ultimo dicembre, bella tuttavia nel suo malinconico pallore, ma appassita e languente prima ancora d'aver finito di sbocciare. »<sup>29</sup>

Dans ce cas, l'identification entre la paysanne et la fleur est renforcée par l'homonymie de leurs noms. Si Rosa est encore belle, on sent toutefois qu'elle n'a pu pleinement s'épanouir : son corps porte les stigmates de sa vie difficile.

En effet, les jeunes paysannes percotiennes sont usées par le travail éreintant qu'elles s'évertuent à faire pour prouver leur valeur aux autres, et, au mieux, elles vieillissent avant l'âge, au pire, elles meurent encore jeunes. C'est, par exemple, le cas de Rosa (*Lis cidulis*), qui travaille nuit et jour sans relâche, et tombe gravement malade :

« La mattina una fornata di pane, ch'e' hanno i dazi, poi l'acqua per la cucina, talvolta un mastello di pezze : a mezzogiorno un boccone, e poi su nei boschi a legna, e caricava più che alcun'altra ; e quando si fecero i fieni, mi diceva qui la Togna, dall'alba alla sera un continuo lavorare, finchè si è buscata la malattia, per cui sono otto giorni che batte la febbre. »<sup>30</sup>

Signalons que, ainsi que le dénonce l'auteure, la maladie est souvent aggravée par l'ignorance ou la négligence. Les paysans percotiens n'ont pas facilement recours au médecin municipal en raison du coût des soins et de la répulsion qu'ils éprouvent pour les hôpitaux dans lesquels ils craignent de finir leur vie, si bien que, la plupart du temps, ils s'en remettent « aux suggestions d'ignorantes bonnes femmes »<sup>31</sup>.

On constate, dans le passage cité plus haut, que les femmes ont un double travail puisque, non seulement elles doivent s'occuper des enfants et de la maison, mais il leur faut encore participer aux travaux des champs, en particulier au moment des récoltes. Brigida, dans la

<sup>29</sup> « Mais l'une avait conservé encore toute la fraîcheur de sa jeunesse, tandis que la pauvre Rosa, sans doute opprimée par les privations, ou par quelque maladie secrète, avait maigri, avait perdu son teint frais et, malgré ses traits gracieux, elle était à peine l'ombre d'elle-même. C'était vraiment la rose de fin décembre, belle cependant avec sa pâleur mélancolique, mais flétrie et mourante avant d'avoir fini d'éclorre. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 158.

<sup>30</sup> « Le matin, une fournée de pain car ils possèdent le droit de le cuire, puis l'eau à puiser pour la cuisine, parfois un baquet de linge à laver ; à midi, une bouchée avalée et puis là-haut dans la forêt à ramasser le bois, et elle en portait plus qu'aucune autre ; et quand on fit la fenaison, me disait Togna ici-même, elle ne s'arrêtait pas de travailler du matin au soir, jusqu'à ce qu'elle attrape cette maladie qui depuis huit jours lui cause une forte fièvre. » *Ibid.*, p. 15.

<sup>31</sup> « Troppo poveri per ricorrere di proposito alla medicina, usarono da principio dei suggerimenti di ignoranti femminette, e solo quando aveva ella già affatto perduto l'uso degli arti inferiori, chiamarono il dottore. Fu tarda e inutile ogni sua prova. » *Ibid.*, p. 424 (*La malata*). La réticence à appeler le médecin est également exprimée dans la nouvelle *La festa dei pastori* où elle apparaît motivée par la crainte de l'hôpital, en plus du manque d'argent. Dans *Lis cidulis*, la famille qui emploie Rosa n'appelle pas non plus le médecin, par négligence, car ils sont occupés par les moissons. Le médecin fait venir une autre paysanne pour prodiguer les soins nécessaires à la malade. Le constat que fait Caterina Percoto correspond à une réalité historique. Cf. F. DELLA PERUTA, *Società e classi popolari nell'Italia dell'800*, *op. cit.*, p. 66-67.

nouvelle *Il nome*, tombe malade après avoir pris part à la moisson, pendant laquelle elle s'était imposé un rythme effréné en pleine canicule, et elle finit par mourir. Cette paysanne qui se tue littéralement à la tâche est le symbole de la violence faite aux femmes dans le monde rural ; ce sont des femmes qui sont sacrifiées à l'intérêt de la famille, que l'on utilise ni plus ni moins comme des objets, sans jamais se demander ce qu'elles ressentent. En effet, ce n'est que longtemps après sa mort que son frère, narrateur intra et homodiégétique s'interroge sur ce qui pouvait se passer dans son cœur de femme, prenant conscience que la nouvelle ardeur que Brigida mettait dans toutes les tâches qu'elle accomplissait était en réalité un palliatif à son chagrin :

« Forse ch'ella non pensava così, forse... chi può sapere quel che passa di nascosto nel cuore di una donna ? forse ch'ella invece si sentiva punita da cotesto abbandono. »<sup>32</sup>

Le conseil de famille avait, en effet, décidé de ne pas tenir compte de l'ultimatum donné par le fiancé pour l'organisation du mariage, considérant qu'ils avaient d'autres priorités, aussi le jeune homme avait-il rompu les fiançailles et épousé une amie de Brigida. Ce dévouement de la femme à la famille, qui implique parfois le sacrifice, a très certainement une dimension autobiographique. Il renvoie en effet à la propre expérience de Caterina Percoto qui, comme nous avons pu le constater dans la première partie de ce travail, consent à d'importants sacrifices pour sa famille.

### 3 - Vers la découverte de soi

Abruties par le travail quotidien, les paysannes n'ont pas le temps de sonder leur âme, ce n'est que lorsqu'elles sont immobilisées par la maladie qu'elles peuvent s'intéresser à leur vie intérieure, ainsi que nous l'avons vu avec la protagoniste de la nouvelle *La malata*<sup>33</sup>. Dans *L'amore che educa*, on assiste cependant à la naissance du sentiment amoureux d'Annetta pour Basilio. Voici pourtant les pensées de la mère de la jeune fille au moment où elle apprend qu'un garçon s'intéresse à elle :

« Che mai volevano fare dell'Annetta ? – E le veniva da ridere alla sola idea che quella storditella dovesse così in un subito assumere la gravità di una donna e pensare alle faccende di casa, e mettersi a nutrire figliuoli. – Oh sì ! – ella diceva in suo cuore –, proprio a proposito ch'ella mi va a far scandalo in un'altra casa, in un altro villaggio ! La non sa né filare, né cucire, la non sa neanche se è viva !... Vogliono forse vederla col bimbo in grembo

<sup>32</sup> « Peut-être bien qu'elle ne pensait pas pareil, peut-être... qui peut savoir ce qui se passe en secret dans le cœur d'une femme ? peut-être qu'au contraire elle se sentait punie par cet abandon. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 139.

<sup>33</sup> Voir *supra*, p. 323.

a giocare alle piastrelle, o ad arrampicarsi su per gli alberi, che Dio ne liberi ? Eh per l'Annetta c'è tempo ! – »<sup>34</sup>

Ce que souligne la mère, c'est avant tout le manque de maturité de sa fille qui ne peut pas lui permettre de devenir une femme et surtout d'assumer une maternité. Ces inquiétudes maternelles illustrent bien le chemin que cette dernière doit encore parcourir pour être prête à devenir une femme. Annetta, d'après sa mère, n'a pas conscience d'elle-même – « elle ne sait même pas si elle est en vie ! » – mais, en réalité, l'amour lui a fait subitement prendre conscience de sa qualité de femme. L'écrivaine utilise la belle image d'un paysage, regardé d'une fenêtre et plongé dans l'obscurité, dont on distinguerait à grand peine les contours des éléments qui le composent et qui serait tout à coup éclairé par l'apparition de la lune :

« Ma surge un istante la luna e superato il culmine dei casamenti, surge tutto ad un tratto ad illuminarlo co' suoi sereni splendori : ecco subito un'altra scena. Escono dalla confusione tutti gli oggetti [...] ; i confini si dilatano, ogni forma si distacca dal suolo e assume rilievo, tutto s'incolora, si rianima. È la scomparsa dell'astro luminoso che ha cavato dalle tenebre lo spazio che ti stava dinanzi muto e come sepolto in se stesso. Così l'amore nell'anima della giovinetta. Quel dolce sentimento capitato improvviso a farle caro Basilio, le diede come coscienza di se stessa e il cuore le si aprì, le si svegliò l'intelletto ed uscirono tosto alla luce tutte le buone qualità e tutta l'energia di che pur l'aveva dotata la natura. »<sup>35</sup>

Notons que nous avons déjà observé le motif du paysage que l'on regarde par la fenêtre et qui donne accès à la vie intérieure du personnage avec l'exemple de Miutte (*La malata*). Le paysage noir qui s'éclaire renvoie dans un premier temps à la transformation de la jeune fille qui de « Satanella », enfant terrible jouant de mauvais tours à tous, devient une ménagère exemplaire, ainsi que nous l'avons montré au chapitre 5. Mais les contours mal définis qui, peu à peu, révèlent leurs formes renvoient à notre avis à l'idée d'âme

<sup>34</sup> «Que pouvaient-ils bien vouloir faire d'Annetta ? – Et elle avait envie de rire à la seule idée que cette petite étourdie dût tout à coup avoir la gravité d'une femme et penser aux tâches ménagères, et se mettre à nourrir des enfants. Oh oui, disait-elle au fond de son cœur, il ne me manque plus qu'elle aille faire du scandale dans un autre village ! Elle ne sait ni filer, ni coudre, elle ne sait même pas si elle est en vie !... ils ont peut-être envie de la voir jouer à la marelle avec un bébé dans les bras, ou grimper dans les arbres, Dieu nous en protège ? Oh pour Annetta on a encore le temps ! – » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 361.

<sup>35</sup> « Mais la lune se lève un instant et, ayant dépassé le sommet des bâtisses, elle se lève soudain pour l'éclairer de ses splendeurs sereines : et voici que se profile une autre scène. Tous les objets sortent de l'ombre [...] ; les contours se précisent, les formes se détachent du sol et prennent du relief, tout se colore, s'anime à nouveau. C'est l'apparition de l'astre lumineux qui a fait surgir des ténèbres l'espace faisant face, muet et comme enterré en lui-même. Tout comme l'amour dans l'âme de la jeune fille. Ce doux sentiment surgi à l'improviste pour rendre Basilio cher à son cœur, lui donna comme une conscience d'elle-même et son cœur s'ouvrit, son intelligence s'éveilla et, bientôt, toutes ses qualités furent visibles au grand jour ainsi que toute l'énergie dont la nature l'avait aussi dotée. » *Ibid.*, p. 362-363.

indéterminée qu'auraient les jeunes filles avant le mariage, idée que Caterina Percoto expose dans une page écrite en 1853 et publiée posthume en 1888 dans un livret de noces :

« Chi attentamente considera la donna nel primo fiorire de' suoi anni giovanili di leggieri s'accorge che la sua anima, a differenza di quella dell'uomo, ha un non so che d'indeterminato, di fluttuante. È come il fiore che aspetta i raggi del sole per assumere un colore, un profumo particolare. Gli è che la donna aspetta forse l'amore per incolorarsi dei principî e dei costumi di colui che le dev'essere compagno. »<sup>36</sup>

Dans le cas d'Annetta, c'est sa nature – qui, au fond, était bonne – qui est tout à coup dévoilée lorsqu'elle connaît l'amour. La jeune fille qu'elle devient alors correspond néanmoins à la future épouse que son fiancé attend qu'elle soit. Ce qui nous semble surtout important, c'est que l'amour « lui a donné conscience d'elle-même » : Caterina Percoto donne la possibilité aux femmes de sonder leur âme et de se connaître, ce qui est le préliminaire indispensable à toute revendication ultérieure de bonheur ou de liberté. Dans cette nouvelle, qui a une forte valeur pédagogique, la connaissance de soi coïncide, de manière heureuse, avec l'amour et l'hymen, permettant à Annetta de s'épanouir dans le cadre institutionnel du mariage, ce qui n'est pas le cas pour la comtesse Giulia (*L'album della suocera*) dont nous parlerons un peu plus loin.

Revenons sur le manque de maturité d'Annetta qui, selon sa mère, la rend inapte à devenir épouse et mère, pour signaler que c'est aussi un manque de maturité qui a amené Tina (*La schiarnete*) à passer à côté du bonheur conjugal. En effet, la jeune fille s'engage d'abord avec Armellino, mais les sentiments qu'elle éprouve à son égard ressortissent davantage à l'amour fraternel. Si elle s'engage, c'est qu'elle est flattée d'avoir, si jeune, un fiancé, mais elle ne réfléchit pas à ce que cela implique<sup>37</sup>. Puis vient Giorgio, le riche fils d'un aubergiste. Il s'intéresse à elle et, par inexpérience, elle accepte le bouquet qu'il lui envoie et le porte à la fête du village. Or, comme nous l'avons vu, aux yeux de toute la communauté, il s'agit d'un signe d'engagement de sa part<sup>38</sup>.

<sup>36</sup> « Celui qui considère avec attention la femme dans la première fleur de sa jeunesse s'aperçoit facilement que son âme, contrairement à celle de l'homme, a quelque chose d'indéterminé, de fluctuant. Elle est pareille à la fleur qui attend les rayons du soleil pour se colorer, ou dégager un parfum particulier. C'est que la femme attend peut-être l'amour pour se teinter des principes, des habitudes de celui qui doit être son compagnon. » Cf. C. PERCOTO, « *A Caterina Cernazai per vivere nella sua memoria* », *op. cit.*, p. 8-9. Au sujet de la datation du texte, voir *supra*, chapitre 2, note 244, p. 133.

<sup>37</sup> « [...] e poi, nella sua vanità di fanciulla, le pareva così bello essere corteggiata, avere di già il damo, che non le era neanche passato per la mente di riflettere alla gravità dell'impegno che si era assunta con quella promessa. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 293. C'est nous qui soulignons.

<sup>38</sup> « [I fiori] erano veramente belli, e la fanciulla senza pensare alle conseguenze, invece di rifiutarli se li mise nella cintura e comparve con essi alla sagra di Madonna di Strada. » *Ibidem*. C'est nous qui soulignons.

Adriana Chemello a analysé la valeur de *bildungsroman* au féminin de ce texte dans l'introduction de la récente édition de la nouvelle dont elle s'est occupée<sup>39</sup>. Elle y montre la relation magistrale qui s'établit entre Suor Maria Eletta, la riche et noble dame, et Tina, la paysanne, et qui permet à cette dernière d'accomplir un parcours de maturation qui l'amène à la connaissance de soi :

« Dall'esile voce della monaca che sul filo della pazienza racconta la sua storia mondana, Tina apprende così a nominare i suoi crucci, i sentimenti che la turbano e la nostalgia per la sua terra, ma scopre anche i tesori del proprio invisibile bagliore interiore. »<sup>40</sup>

La chercheuse ajoute que, dans le cas de cette nouvelle, il n'y a pas « dépassement de la faute » commise, ni de « rédemption dans la mort », mais simplement une « singulière régénération (pour les deux protagonistes) »<sup>41</sup> qui, à la fin de la nouvelle, se retrouvent providentiellement et se marient finalement. Ce n'est pas le cas de Menica, protagoniste de la nouvelle *La fila* qui, fiancée à Toni, un brave garçon, se laisse séduire par un jeune comte en villégiature dans leur village où il s'ennuie<sup>42</sup>. Ayant repéré la jeune fille, il l'emmène en ville avec lui comme servante<sup>43</sup>. Une ellipse de presque deux ans passe sous silence cette période de la vie de Menica que l'on retrouve sur la route conduisant à son village, « un fardeau sur la tête, les vêtements humbles et couverts de poussière, marchant comme une personne lasse et exténuée par un long voyage »<sup>44</sup>. Cette description évoque le poids de la faute qu'elle ramène avec elle et qu'elle est condamnée à expier. Mais la description du froid paysage hivernal – la scène se passe au début de janvier – au coucher du soleil qui se teinte de la couleur du sang avant de disparaître définitivement, laissant la place aux nuages « froids, monotones et couleurs de cendre », représente, elle, « la vie quand l'amour

<sup>39</sup> C. PERCOTO, *La sçhiarnete. Un racconto friulano*, a cura di A. Chemello, Padova : Il Poligrafo, 2009.

<sup>40</sup> « Tina apprend ainsi, de la faible voix de la religieuse qui raconte patiemment son histoire mondaine, à mettre un nom sur ses tourments, sur les sentiments qui la troublent et sur la nostalgie de sa terre, mais elle découvre aussi les trésors de son invisible éclair intérieur. » A. CHEMELLO, « Introduzione. Un racconto "di formazione" di Caterina Percoto », in C. PERCOTO, *La sçhiarnete. Un racconto friulano*, op. cit., p. 25.

<sup>41</sup> « La "messa alla prova" della protagonista, con il canonico momento della espiazione secondo il paradigma del racconto esemplare, realizza qui uno scarto significativo perché il racconto di Percoto non si conclude con il "superamento della colpa" o la redenzione nella morte bensì procede verso una rigenerazione singolare (per entrambi i protagonisti). » *Ibid.*, p. 21.

<sup>42</sup> « Era il giovane conte, che in quella mattina aveva pensato d'ingannare alcune delle sue lunghe ore di ozio contemplando i tesori del suo costoso calidario. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, op. cit., p. 251.

<sup>43</sup> Voir *supra*, chapitre 4, p. 247.

<sup>44</sup> « Passarono quasi due anni. Per una via remota che dalla strada postale attraverso ai campi riesce dietro alla chiesa del villaggio veniva una donna. Portava sul capo un fardello, le vesti dimesse e coperte di polvere, l'andare come di persona stanca ed estenuata da lungo viaggio. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, op. cit., p. 261.

aura cessé pour toujours de la caresser » ainsi que nous l'indique l'auteure<sup>45</sup>. Menica est une jeune fille qui a aimé de tout son cœur et dont l'amour a été trahi, comme celui d'autres protagonistes percotiennes qui toutes, cependant, appartiennent à l'autre pôle de la société et ont, comme nous le verrons, une dimension autobiographique. De retour chez elle, elle se met alors au service de sa famille, qui l'accueille froidement, se réservant les tâches les plus ingrates et supportant les mauvais traitements avec « une douceur angélique »<sup>46</sup>. Mais elle souffre surtout de mélancolie, cette maladie caractéristique de ces femmes que nous évoquions plus haut et qui ont connu un grave chagrin d'amour :

« [...] ma tutti i giorni più pallida, più ammencita, e una malinconia negli occhi che tradiva il forzato sorriso delle labbra assotigliate. Pareva che un cruccio segreto e fatalmente immedicabile, a guisa di verme nascosto nelle midolle della pianta, le rodesse con dente assiduo ogni principio vitale. »<sup>47</sup>

Menica constitue dès lors une singulière exception car, tout en appartenant au monde paysan – rappelons la scène de la lessive, évoquée un peu plus haut, qui l'ancre indéniablement dans ce monde –, elle est, comme Massimina (*Lis cidulis*) « la victime d'une terrible passion »<sup>48</sup>, basculant ainsi du côté des protagonistes de l'autre pôle de la société. Cela est confirmé par son rapprochement avec la comtesse Giulia (*L'Album della suocera*) grâce à l'expression « c'était une âme au bord du précipice »<sup>49</sup> que l'on trouvait déjà au sujet de la comtesse, prête à succomber à la tentation de l'adultère<sup>50</sup>.

La jeune fille finit par mourir, non sans avoir auparavant reçu le pardon de son ancien fiancé Toni, qui lui offre son amitié pour adoucir sa peine. La scène finale au cours de laquelle le cortège funèbre croise la voiture du jeune comte en villégiature avec une jeune

<sup>45</sup> « Vicino a sparire [il sole] si tinse di sangue. Inghiotito affatto dalle tenebre, parve che in un momento di rimorso egli spandesse il sangue che aveva raccolto nel suo coricarsi, poichè le nubi circostanti non apparvero tutto ad un tratto incorporate. A grado a grado s'andavano scolorando, e quando la campana del villaggio suonò l'Angelus, esse erano già fredde, monotone e color di cenere. Forse così la vita quando l'amore avrà per sempre cessato d'accarezzarla...! » *Ibid.*, p. 262.

<sup>46</sup> « I mali tratti e gli indiretti rimproveri, senza aprir bocca, accettava siccome meritati, nè mai altro opponeva che una angelica mansuetudine. » *Ibid.*, p. 263.

<sup>47</sup> « [...] mais elle était chaque jour plus pâle, plus flétrie, avec une mélancolie dans les yeux qui trahissait le sourire forcé de ses lèvres amincies. On aurait dit qu'un tourment secret et fatalement incurable, tel un ver caché au cœur de la plante, rongeaient d'une dent assidue son énergie vitale. » *Ibid.*, p. 263.

<sup>48</sup> « Quell'ostinato fuggire ogni rimedio, quella sua disperazione di guarire unita alla strana cura di dissimulare e nascondere i propri patimenti, alcune espressioni a cui egli aveva dato un senso assai lontano forse dall'idea di chi le aveva proferite, la malinconia, l'abbandono, e un cupo desiderio ch'egli credeva d'aver talvolta sorpreso ne' languenti suoi sguardi, qualche sospiro, qualche istante di astrazione involontaria, tutto questo ingigantito e colorato poeticamente dalla sua fantasia di giovanotto, gli faceva vedere in quella interessante creatura la vittima di qualche tremenda passione. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 19 (*Lis cidulis*).

<sup>49</sup> « Era un'anima sull'orlo del precipizio, cogli occhi chiusi dalla passione, bisognava ritrarnela, bisognava stenderle le braccia e salvarla, fosse stato per forza. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 260.

<sup>50</sup> « Le parve d'essere sull'orlo d'un precipizio. » *Ibid.*, p. 67 (*L'Album della suocera*).

Parisienne (probablement son actuelle maîtresse, mais l'auteure, – qui affirme bien peu connaître « ces sentiments de seconde main qui constituent tout le roman des classes élevées parmi lesquelles [elle] ne [vit] pas »<sup>51</sup> –, ne s'attarde pas sur la question) est indéniablement un calque du final de la nouvelle de Giulio Carcano, *Una povera tosa*, dans lequel la voiture du comte, accompagné de sa jeune épouse, croisait le cercueil de la mère de celle qu'il avait séduite puis abandonnée. Adriana Chemello a relevé que la nouvelle percotienne s'enrichit toutefois d'une dimension religieuse grâce à une citation évangélique<sup>52</sup> qui rapproche le personnage de Menica de celui de Marie-Madeleine, offrant une clé de lecture différente de celle proposée par l'écrivain milanais dans sa nouvelle<sup>53</sup>. En effet, chez Carcano, les personnages non vertueux sont condamnés sans appel, alors que l'écrivaine frioulane, qui est profondément humaine et sincèrement chrétienne, prône le pardon<sup>54</sup>. Mais il y a une autre originalité par rapport au modèle carcanien, et elle nous semble fondamentale. Il ne s'agit absolument pas d'une pauvre innocente victime de la luxure d'un homme riche et sans scrupules. En effet, lorsque Toni découvre que Menica reçoit des cadeaux du comte, il la met en garde contre ce dernier :

« Ma che mai sperì tu da colui ? [...] Or non sai tu come amano i signori ? Finché dura, ti coronano di rose, ti mettono sull'altare, ti aprono il paradiso... Oh ! essi sanno i modi gentili e le belle parole. Le imparano sui libri, dov'è l'amore di tutte le generazioni passate. Ma perchè non hanno radice nel cuore, così presto come lo dicono, sfumano via e non sanno dimani quel che oggi ti promisero. [...] Che sarà di te, quando annoiato del gioco, ti lascerà

<sup>51</sup> « Ma io intendo così poco di cotesti sentimenti di seconda mano che spesso costituiscono tutto il romanzo delle classi elevate in mezzo alle quali non vivo, che credo meglio non dirne. » *Ibid.*, p. 269. Pieux mensonge de la part de Caterina qui a auparavant écrit *L'Album della suocera* dans lequel elle décrit l'adultère de la comtesse Giulia. Nous verrons cependant qu'il y a dans cette nouvelle une intention pédagogique alors qu'ici l'évocation d'un adultère ne présente aucun intérêt pour le message que veut faire passer l'auteure.

<sup>52</sup> « Chi al fioco lume dell'alba misto allo splendore delle faci benedette, avesse contemplato quella faccia devota, umida di pianto e assorta nella preghiera del cuore, su cui come in limpido specchio passavano senza velo tutti i pensieri e tutti gli affetti dell'anima : si sarebbe subito sovvenuto di quelle parole del Salvatore : Ti sarà molto perdonato perché molto amasti ! » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 264. La dernière phrase renvoie à ce que dit Jésus à la pécheresse Marie-Madeleine dans la maison du pharisien Simon : « C'est pourquoi, je te le dis, ses nombreux péchés ont été pardonnés : car elle a beaucoup aimé. » Luc, 7, 47. On peut se demander si, à travers son personnage, Caterina Percoto ne s'adresse pas avant tout à elle-même. Si les hypothèses formulées dans la première partie au sujet d'un amour interdit avec un prêtre sont exactes, elle aussi porte un poids énorme dont elle doit demander pardon à Dieu. Nous avons vu qu'au nombre des raisons avancées pour refuser la demande en mariage de Pietro Vianello, en 1852, Caterina Percoto citait son passé (voir *supra*, chapitre 2, citation p. 132). En outre, en 1853, son frère lui fait du chantage, en utilisant probablement cet amour coupable (voir *supra*, chapitre 2, p. 137). Il semble donc qu'en 1853, au moment où elle écrit la nouvelle, l'écrivaine est hantée par cet amour passé. Menica trouve du réconfort dans la prière car : « Sentiva che v'era un occhio il cui divino acume non avrebbero giammai potuto offuscare né i pregiudizi, né le ipocrisie degli uomini ; e che vedeva com'ella aveva amato e come l'avevano ricambiata ! » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 264. Caterina, elle, en trouve sûrement dans l'écriture, en essayant d'y exorciser le poids de sa « faute ».

<sup>53</sup> Cf. C. PERCOTO, *Racconti*, a cura di A. Chemello, *op. cit.*, p. 258.

<sup>54</sup> Nous verrons dans la seconde partie que cette nouvelle est une très belle invitation à dépasser les haines politiques et un superbe manifeste pacifiste. Voir *infra*, chapitre 9, p. 430 et suivantes.

vedere a nudo l'anima sua, e sarai gittata da parte come un cencio dismissed, insultata e calpestate come la viola che oggi teneva fra le labbra ? »<sup>55</sup>

Voici la réponse de Menica :

« Gli è un destino ! [...] Tutti i vostri rimproveri, io me li ho già fatti, ed altri ancora ben più amari !... Nè mia madre, che ne morrà di dolore, nè la punizione del cielo che certamente mi aspetta, valgono a impedirmi di sentire quello che mio malgrado io sento. Potrei dissimulare e tradirvi, Antonio... amo invece di dirvi la verità. Come mi sia entrata nel sangue questa febbre, io non lo so, ma tornare indietro è ormai impossibile, se egli mi abbeverasse di lagrime, mi calpestate sotto a' piedi, io non sarei per questo meno sua. Sono una disgraziata... indegna di voi ! lasciatemi al mio destino. »<sup>56</sup>

Menica est parfaitement consciente de ce qu'elle fait, du prix que cela va lui coûter – le sacrifice de sa mère entre autres – mais elle ne peut échapper à son destin. Notons que ce mot apparaît au début et à la fin de la tirade – nous parlons volontairement de tirade car Menica semble ici devenir une héroïne de tragédie en proie à la passion –, ce qui accentue le poids de la fatalité. Un tel discours est complètement invraisemblable dans la bouche de deux paysans, aussi sommes-nous tentée de dire que c'est l'auteure qui s'exprime ici, reproduisant un dilemme qu'elle a dû connaître et qui n'en est même pas vraiment un, car il n'y a pas de choix, la passion est plus forte que tout et on ne peut que lui obéir. Fait exceptionnel pour une paysanne, la jeune fille devient ici une héroïne romantique dominée par une passion dévorante. Menica est non seulement une femme consciente de ses sentiments, mais c'est aussi une femme consciente de ses « choix », si tant est qu'il soit permis de parler de choix puisqu'elle présente cette passion comme un « non choix » ; c'est en tous cas une femme qui semble assumer ses actes et non une innocente victime. L'auteure pourrait ici revendiquer pour les femmes, le droit de suivre leur passion sans être stigmatisées pour cela.

<sup>55</sup> « Mais que peux-tu bien attendre de lui ? [...] Ne sais-tu donc pas comment les nobles aiment ? Tant que ça dure, ils te couronnent de roses, te mettent sur un piédestal, t'ouvrent les portes du paradis... Oh ! Ils connaissent les bonnes manières et les belles paroles. Ils les apprennent dans les livres, où l'on trouve l'amour de toutes les générations passées. Mais parce que ces mots ne viennent pas du cœur, ils disparaissent aussi rapidement qu'ils te les disent, et ils ne savent plus le lendemain ce qu'ils te promirent la veille. [...] Que deviendras-tu, quand ennuyé par le jeu, il te dévoilera le fond de son âme et que tu seras jetée de côté comme un modeste chiffon, insultée et piétinée comme la violette qu'aujourd'hui il avait entre ses lèvres ? » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 258-259.

<sup>56</sup> « C'est mon destin ! [...] Tous vos reproches, je me les suis déjà faits, et d'autres encore bien plus sévères !... Ni ma mère qui en mourra de douleur, ni la punition divine qui m'attend certainement, ne peuvent m'empêcher d'éprouver ce que malgré moi j'éprouve. Je pourrais faire semblant et vous trahir, Antonio... je préfère au contraire vous dire la vérité. Comment cette fièvre a pénétré mon sang, je n'en sais rien, mais il m'est à présent impossible de revenir en arrière ; s'il m'abreuvait de larmes, s'il m'écrasait sous ses pieds, je n'en serais pas moins sienne. Je suis une malheureuse... indigne de vous ! laissez-moi à mon destin. » *Ibid.*, p. 259.



Notons toutefois que la conclusion de la nouvelle semble très moralisatrice : elle en appelle à l'éducation des femmes du peuple grâce à des lectures choisies comme les « gentilles petites nouvelles » de Pietro Thouar<sup>57</sup>. C'est comme si Caterina Percoto, consciente du caractère inaudible et inacceptable de son discours, le travestissait en un discours à visée pédagogique, cautionné par le recours au modèle carcanien et par la référence à l'écrivain éducateur<sup>58</sup>.

À travers ses nouvelles, Caterina Percoto met donc en évidence le rôle fondamental des femmes au sein des familles paysannes, mais également la dureté de la vie qu'elles mènent et dont elles portent les stigmates dans leur vieillissement prématuré. Leurs conditions difficiles d'existence trouvent cependant une consolation dans la solidarité et l'entraide mutuelle ainsi que dans la foi, toutes ses protagonistes exprimant un fort sentiment religieux, et défendant des valeurs que nous avons évoquées au chapitre 4. Cela les aide à supporter leur sort car, comme l'a souligné Marinella Colummi Camerino, les paysannes de ses nouvelles ne se plaignent jamais et affrontent avec courage leur vie de labeur et de misère<sup>59</sup>, sans doute parce que, dans pareilles conditions, elles n'ont pas la possibilité de réfléchir à leur identité et à leur existence<sup>60</sup>.

## B - Une critique du sort des femmes de la haute société

À côté du peuple des campagnes, on rencontre dans les récits percotiens des personnages appartenant à l'aristocratie et à la haute bourgeoisie. Caterina Percoto est beaucoup moins à l'aise pour décrire cet univers qu'elle connaît mal, et la critique lui a reproché des personnages souvent maniérés, sans réelle identité, correspondant aux

<sup>57</sup> « Oh ! se nella stalla di compare Martino, invece delle suicide reminiscenze di quell'orgia straniera che ha contaminato la generazione che ci precedette, e che Madonna Sabata sciorinava con tanto gusto a quei poveri cuori di vergini, ci fosse stato un qualcuno che avesse letto le tue novelline, o Pietro Thouar ! » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 270. Au début de la nouvelle, Menica, s'en revenant du torrent où elle a rincé son linge, apprend par des amies que des soldats de l'armée autrichienne vont passer dans leur village. La nouvelle est au centre des discussions du soir, lors de la veillée des paysans dans l'étable. Là, la vieille Sabata, qui a connu les guerres napoléoniennes, évoque avec nostalgie la galanterie des soldats français, faisant disparaître la crainte des jeunes paysannes qui décident alors d'aller voir passer les soldats. Or c'est justement en guettant leur passage que Menica rencontre le comte.

<sup>58</sup> Nous verrons que, dans le cas de l'utopique banquet de la comtesse Ardemia mêlant hommes et femmes, Caterina Percoto fait également preuve de prudence.

<sup>59</sup> « Nulla trapela dietro la facciata di queste vite laboriose e coraggiose, non lamento, non abbandono, non ribellione e nessuna prospettiva di un destino diverso da quello assegnato dalla comunità. » M. COLUMMI CAMERINO, « Donna scrittrice e donna personaggio nei racconti di Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 20.

<sup>60</sup> Nous avons vu que Caterina Percoto soulignait ce problème dans une remarque concernant une nouvelle d'Auerbach. Voir *supra*, chapitre 2, note 209, p. 126.

clichés littéraires de l'époque<sup>61</sup>. On remarquera toutefois que ces personnages de jeunes filles nobles, fragiles et mélancoliques, s'ils apparaissent effectivement comme des personnages conventionnels, n'en constituent pas moins un témoignage instructif sur la condition des femmes de rang social élevé avec une remise en question de l'institution du mariage tel qu'il est pratiqué dans ces milieux, ainsi que de l'éducation impartie aux filles. Ce sont aussi souvent des figures spéculaires de l'auteure dans lesquelles elle projette sa propre amertume face à son existence frustrante de femme.

La première protagoniste appartenant à la classe aisée que l'on rencontre dans l'œuvre percotienne est Massimina (*Lis cidulis*). Nous ne nous attarderons pas sur le personnage dont nous avons déjà évoqué la fonction dans le texte et dont nous analyserons ailleurs certains traits. Ce qui nous intéresse ici est de montrer sa dimension autobiographique. Rappelons qu'il s'agit d'une mélancolique jeune fille, atteinte d'une maladie incurable à cause de laquelle elle se sait condamnée. Pour tenter de la guérir, sa mère l'accompagne dans la Carnia à Arta, où se trouve une source d'eau sulfureuse. Il y a déjà ici un premier point de contact entre le personnage et l'auteure puisque nous savons que Caterina, qui commence très jeune à avoir des ennuis de santé, se rendait elle aussi en montagne pour boire ces eaux réputées<sup>62</sup>. Le personnage de Massimina est entouré d'une aura de mystère qui intrigue le docteur. Un jour qu'il vient lui rendre visite et qu'elle est sortie, il se retrouve seul dans sa chambre et il découvre le journal intime de la jeune fille dont il lit des extraits. Il s'agit de pages décousues qui soit racontent une anecdote – l'histoire de la servante qui avait pris dans son bouquet une fleur de cannelle qu'elle gardait amoureusement au frais dans un verre d'eau caché dans le mur est particulièrement touchante –, soit évoquent des souvenirs d'enfance – son éducation au couvent, la douleur de la séparation d'avec ses parents et leurs caresses qui lui manquaient, sa camarade Lugrezietta décédée jeune –, soit correspondent à quelques notes sur Canova. Or, si l'anecdote semble être une jolie trouvaille littéraire, les autres pages renvoient à des expériences directes de l'auteure dont certaines sont transcrites dans le journal intime datant de 1836-1838<sup>63</sup> que nous avons évoqué dans la première partie de notre travail. On y trouve, en effet, le texte « Memoria funebre »<sup>64</sup> ainsi que le

<sup>61</sup> Michele Prisco constate ainsi : « Tanto vero che in tutti i suoi racconti il milieu aristocratico risulta sempre il più debole e quasi si direbbe il più artificiale, e viene sistematicamente sopraffatto dalla fermezza rappresentativa del mondo popolare. » D'après lui, les nobles percotiens rappellent ceux des premiers textes de Verga qui semblent être des mannequins. M. PRISCO, « Introduzione », in C. PERCOTO, *Racconti, op. cit.*, p. 9.

<sup>62</sup> Voir *supra*, chapitre 2, p. 135.

<sup>63</sup> B.C.U., Fondo principale, Ms 4104/13.

<sup>64</sup> Cf. C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 33-34. On trouve le même titre dans le manuscrit.

passage parlant de Canova<sup>65</sup>. Quant aux souvenirs liés à la vie au couvent, ils contiennent des motifs que l'on retrouvera ensuite dans les *Memorie di convento*, en particulier à la fin, quand il est question du fait qu'elle s'habitue peu à peu à sa prison et de la nostalgie en pensant à ses anciennes camarades. Enfin, Caterina affirme elle-même la dimension autobiographique du personnage dans deux lettres écrites à son ami Gioacchino Pompilj :

« E quando la lettura di *Lis Cidulis* vi avrà fatto fare con me un po' più di conoscenza, vi narrerò di quei dolori dell'anima la cui memoria mi è tuttavia un patimento... »<sup>66</sup>

« La Massimina era una gentile giovinetta ch'io vidi in Carnia e che ora dorme nel cimitero di Gorizia. Indovinai col mio cuore l'origine della fatale malattia che la consumava e forse le attribuii molta parte dell'anima mia. »<sup>67</sup>

Massimina est donc bien la première figure spéculaire de l'auteure, et au travers d'elle sont présentés les deux thèmes liés à la représentation des femmes de la haute société, que Caterina Percoto interroge dans son œuvre, en se fondant sur sa propre expérience de la vie : l'éducation au couvent et la déception amoureuse. D'un côté on trouve la dénonciation d'un système qui s'avère inefficace dans la préparation des femmes à leur vie future, de l'autre on trouve ce que nous avons tenté de définir en évoquant le personnage de Menica (*La fila*), à savoir l'expression de ses propres souffrances amoureuses, de ses sentiments de frustration ou de trahison, comme moyen de les dominer ou de les atténuer.

La dénonciation de l'enfermement de fillettes au couvent pour les éduquer est développée dans la nouvelle *Reginetta*. Cette petite fille de neuf ans qui dépérit au couvent – on la voit mélancolique, ne participant pas aux jeux des autres enfants – avait pourtant passé les premières années de sa vie dans un cadre familial idéal. La comtesse de B\*\*\*, sa mère, file en effet le parfait amour avec son époux car « en raison d'un rare caprice du destin l'homme choisi par ses parents était aussi l'élu de son cœur »<sup>68</sup>. La naissance de la petite fille est un véritable bonheur pour les parents, la mère allaite elle-même son

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 34-35. Le passage est inséré dans le journal dans un texte intitulé « Le nove della sera a Crespano ».

<sup>66</sup> « Et quand la lecture de *Lis Cidulis* vous aura fait faire un peu mieux connaissance avec moi, je vous raconterai ces souffrances de mon âme dont le souvenir m'est toujours douloureux... » « Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj », a cura di Luigi Pompilj, *op. cit.*, Lettera 2 (ottobre 1853), p. 110.

<sup>67</sup> « Massimina était une gentille jeune fille que je vis dans la Carnia et qui repose maintenant dans le cimetière de Gorizia. Mon cœur devina l'origine de la maladie fatale qui la consumait et je lui attribuai peut-être une grande partie de mon âme. » *Ibid.*, Lettera 3 (22 octobre 1853), p. 111.

<sup>68</sup> « Per un raro capriccio della sorte l'eletto dai suoi parenti lo fu anche del suo cuore. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 210.

enfant<sup>69</sup>, et père et mère l'entourent de toute leur affection : elle devient la « petite reine » de la famille, ainsi que l'indique son nom. Signalons que Reginetta vit avec son père une véritable idylle, fort semblable à celle relevée dans les souvenirs d'enfance de Caterina Percoto<sup>70</sup>. Pour l'écrivaine, le père aussi a toute sa place auprès des enfants, et doit participer à leur éducation, ce qui correspond à une vision moderne du rôle paternel<sup>71</sup>. On retrouve cette même idée chez Ippolito Nievo où trois hommes, Martino, Marchetto et Germano se chargent de l'éducation de Carlo enfant.

Le bonheur simple de cette petite famille est cependant brisé en raison d'une faute que commet la mère – il faut ici comprendre qu'elle a une liaison adultère, mais Caterina Percoto élude complètement l'épisode, comme si elle voulait l'effacer. C'est la fin de l'harmonie familiale, le comte de B\*\*\* décide de vivre séparé de sa femme qui ne bénéficie plus de toutes les délicates attentions dont l'entourait son mari. Un jour, alors que l'enfant a sept ans et est devenue assez grande pour être éduquée au couvent, il l'arrache à sa mère – rappelons qu'à l'époque le père avait, seul, tout pouvoir sur ses enfants. L'auteure dénonce cette loi « inexorable »<sup>72</sup>, mais précise cependant que, s'il agit ainsi, c'est parce qu'il croit assurer le futur bien-être de sa fille<sup>73</sup>. Il commet toutefois une erreur qui sera fatale à la fillette :

« La fanciulla delicata di complessione, avvezza ad essere tenuta con tutte quelle cure che il solo affetto materno sa immaginare, tolta all'amore de' suoi genitori, mal sapeva adattare alla vita metodica e piuttosto severa d'un monastero. Chiudeva il suo dolore in sè, e ciò

<sup>69</sup> « In capo all'anno una bambina veniva a compiere la loro felicità, e la madre beata allattò col proprio seno la sua Reginetta, ch'era nata nell'amore e la cui indole affettuosa non doveva poi mai smentirne l'amore. » Iliaria Porciani rappelle qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, grâce à la valorisation de la famille opérée par Rousseau, on commence à dessiner un nouveau rôle pour les mères qui de génitrices vont progressivement devenir éducatrices. Elles sont encouragées à allaiter elles-mêmes leurs enfants, à suivre leur croissance durant la petite enfance et à s'investir dans leur éducation. Cf. I. PORCIANI, « Famiglia e nazione nel lungo Ottocento », in *Famiglia e nazione nel lungo Ottocento italiano. Modelli, strategie, reti di relazioni*, a cura di I. Porciani, Roma : Villa, 2006, p. 16-17. Caterina Percoto présente donc, dans cette nouvelle, une figure de mère moderne.

<sup>70</sup> Voici en effet les souvenirs de lui que Reginetta partage avec son amie Amalia : « Egli era buono allora ; mi prendeva sulle sue ginocchia, mi addormentava sul suo petto, io era la sua piccola Ginetta, il suo tesoro... Una volta, Amalia, prima che la mamma si svegliasse, ei venne a vestirmi, e mi menò via con lui ad uccellare sui prati. L'erba era ancora tutta coperta di brina ; io aveva freddo, egli mi prese in braccio, mi scaldava le mani col suo alito, mi poneva a sedere sul suo pastrano, e tutti gli uccelletti che cadevano nella rete erano miei. E ogni sera, prima di coricarsi visitava il mio letticciuolo e mi metteva sul guanciaie un regaluccio di confetti. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 229.

<sup>71</sup> Monsieur Morelli, protagoniste de deux nouvelles pour enfants (*La centifoglia* et *Riparazione*), est une figure exemplaire de père qui s'occupe de l'éducation de ses enfants. Signalons que la figure maternelle est complètement absente de ces deux textes.

<sup>72</sup> « Nella faccia severa di lui, ella vide la legge che inesorabile strappavale dalle braccia il suo unico tesoro, e impovente a difendersi perdetto i sentimenti. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 214.

<sup>73</sup> « Il conte adempito a quest'atto ch'ei credeva necessario al futuro ben essere della figlia, partì per la campagna senz'altro curarsi [della moglie] che lasciava ammalata di crepacuore. » *Ibidem*.

nocque alla sua salute. Crebbe debilina e triste. Sugli anni più ridenti pareva già stanca della vita. »<sup>74</sup>

Caterina Percoto souligne l'importance de l'amour des parents pour le bon développement de l'enfant, reflétant l'évolution qui a lieu au XIX<sup>e</sup> siècle au sujet de la fonction maternelle. Carmela Covato rappelle, par exemple, que :

« De nombreux chercheurs soutiennent que c'est justement dans ces années-là que l'on se mit à considérer avec faveur les caresses maternelles qui avaient été l'objet, pendant des siècles, de condamnations et de récriminations de la part de la pédagogie obéissant à des critères de froideur et d'austérité. »<sup>75</sup>

La fillette, qui ne supporte pas l'enfermement – elle regrette de ne jamais avoir vu le ciel depuis son entrée au couvent, elle qui était habituée à faire de longues promenades – finira par mourir, non sans avoir auparavant réussi à redonner la foi à sa mère qui réapprend à prier – un signe de rachat ? – ainsi qu'à réunir à nouveau ses parents autour d'elle et à les réconcilier. Il s'agit de l'« une des nouvelles les plus pathétiques »<sup>76</sup>, écrite dans une langue moins vive que celle qu'emploie Caterina Percoto pour évoquer le monde paysan. L'enfant n'est pas du tout réaliste, elle semble trop parfaite, même si elle n'est pas très adroite de ses mains ni très vive<sup>77</sup> –, et tient un discours d'adulte quand elle demande à ses parents d'adopter son amie orpheline Amalia. Même cette maladie mélancolique qui s'empare d'elle n'est pas convaincante. C'est un exemple de nouvelle où les intentions moralisatrices et pédagogiques de l'auteure nuisent à son art. Outre la critique de

<sup>74</sup> « L'enfant, de complexion délicate, habituée à recevoir tous ces soins que seul l'amour d'une mère sait imaginer, privée de l'amour de ses parents, avait du mal à s'adapter à la vie méthodique et plutôt sévère d'un monastère. Elle gardait sa douleur enfermée en elle, et cela finit par nuire à sa santé. Elle devint faible et triste en grandissant. À l'âge le plus riant de la vie elle semblait déjà lasse de l'existence. » *Ibid.*, p. 214-215.

<sup>75</sup> C. COVATO, « Identité féminine et théories pédagogiques au XVIII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle en Italie », traduction de Élisabeth Pochon Mandara, in *L'éducation des femmes en Europe et en Amérique du Nord de la Renaissance à 1848*, sous la dir. de G. Leduc, Paris : L'Harmattan, 1997, p. 390-391. Elle souligne que la publication, en 1844, d'un texte pédagogique de Fröbel intitulé *Berceuses* n'est sûrement pas une coïncidence.

<sup>76</sup> « Al tema dei contrasti nelle famiglie aristocratiche si ritorna, con Reginetta, una delle più patetiche novelle percotiane, che fece piangere i lettori del tempo e piacque a Dall'Ongaro per la "franca ingenuità", ma non ha certo incontrato le simpatie della critica moderna. » T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini. Studio su Caterina Percoto, op. cit.*, p. 115. Nous sommes d'accord avec le critique quant au manque d'intérêt de cette nouvelle pour le lecteur contemporain. Signalons toutefois que, à notre avis, Scappaticci se trompe en présentant le thème des dissensions familiales comme étant le thème de la nouvelle. La dispute entre les deux parents nous apparaît surtout comme un prétexte pour opposer deux modèles d'éducation : l'un, moderne, où l'enfant grandit en s'épanouissant, entouré de l'affection et de l'attention de ses parents, l'autre, ancien et traumatisant, où l'enfant se retrouve loin de l'affection des siens et privé de la possibilité de développer sa personnalité puisqu'il doit se fondre dans un groupe.

<sup>77</sup> « Delle quattordici fanciulline coetanee ell'era quasi sempre l'ultima ad apprendere le lezioni, e le sue piccole manine dilicate e bianche come una goccia di latte non segnavano i meglio punti, nè sapevano agucchiare disinvolve la più bella calzetta [...]. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 207.

l'enfermement des enfants au couvent qui est présenté comme ne convenant pas à leur vivacité, l'écrivaine dénonce l'éducation inadaptée de la comtesse :

« Un'educazione perregrina l'aveva adorna di tutte quelle brillanti qualità che fanno della donna un fiore olezzante di profumo, ma che non bastano a garantirla dall'alito maligno del mondo. »<sup>78</sup>

Elle affirme également la supériorité de la famille comme lieu d'affection et de plaisir :

« Quando si ama e quando si è amati, la famiglia è un tesoro inesauribile di piaceri ; piaceri semplici e modesti, ma che vincono quanto di più brillante può offrire la società. »<sup>79</sup>

Nous retrouvons les mêmes thématiques dans la nouvelle *L'album della suocera*, qui constitue une réflexion intéressante sur le mariage dans les familles aristocrates. La jeune comtesse Giulia fait la fierté de son époux car elle brille dans les réunions mondaines grâce à l'éducation raffinée qu'elle a reçue. Elle mène une vie insouciant : en effet, son mari lui évite d'avoir à penser aux tâches domestiques, elle n'a pas à s'occuper de ses deux jeunes enfants, confiés à une nourrice étrangère, et sa belle-mère s'est retirée dans ses appartements pour lui céder sa place dans la maison. Elle va cependant prendre conscience de la futilité de son existence lorsqu'elle s'éprend d'un jeune avocat. Sa relation passionnelle avec le jeune homme lui montre la vacuité de son mariage qui n'est pas un mariage d'amour, ce qui l'empêche de s'épanouir dans sa vie d'épouse et de mère. Elle se rend compte qu'elle ne connaîtra jamais le vrai bonheur, qu'elle a simplement été éblouie par le luxe et les attentions qu'on déployait autour d'elle, ce qui provoque un moment de crise, qui s'accroît lorsque son amant finit par se lasser d'elle et l'abandonne. Elle trouvera finalement du réconfort auprès de sa belle-mère qui l'incite à accomplir son rôle de mère et à s'occuper elle-même de ses enfants.

Il est intéressant de noter que cet amour adultère n'est pas condamné par Caterina Percoto, qui, pourtant, possède une solide morale chrétienne, et a condamné ailleurs Niccolò Tommaseo pour avoir favorisé une liaison entre Pietro Vianello et la femme d'un autre<sup>80</sup>. Si la morale est sauve car la liaison ne dure pas et la comtesse expie sa faute en souffrant d'être abandonnée, on remarquera que l'auteure attire davantage la compassion

<sup>78</sup> « Une éducation étrangère l'avait parée de toutes ces brillantes qualités qui font de la femme une fleur d'où émane un doux parfum, mais qui ne suffisent pas à la prémunir contre l'haleine pestilentielle du monde. » *Ibid.*, p. 209.

<sup>79</sup> « Quand on aime et quand on est aimé, la famille est une source inépuisable de plaisirs ; des plaisirs simples et modestes, mais qui dépassent tout ce que la société a de plus brillant à offrir. » *Ibid.*, p. 210.

<sup>80</sup> Voir *supra*, chapitre 4, p. 248.

du lecteur sur Giulia que sa réprobation. En outre, le rapprochement décisif entre la comtesse et l'avocat advient à cause d'un orage qui, contrairement à ce que l'on pourrait attendre, n'est pas présenté comme un symbole de destruction, mais se charge au contraire d'une valence positive : la pluie est qualifiée d'« humeur bénéfique »<sup>81</sup> et permet l'épanouissement de la nature, tout comme la découverte de l'amour, bien que douloureuse, rendra possible l'accomplissement de Giulia dans son rôle de mère.

Cette histoire permet à l'auteur de dénoncer les mariages arrangés qui demeurent la règle dans la haute société de l'époque. En effet, pour le comte Rodolfo, mari de la comtesse Giulia, ce mariage est avant tout une forme d'investissement car son épouse appartient à une riche famille de la haute noblesse et elle apporte une dot considérable :

« Il suo matrimonio era stato un affare di calcolo, dove il cuore certamente aveva avuto assai poca parte. »<sup>82</sup>

Il considère davantage son épouse comme un objet d'agrément au service de son prestige que comme un être humain : ainsi, lorsque Giulia attire tous les regards dans les réunions mondaines, « il en [éprouve]de la vanité comme le propriétaire d'un beau tableau jouit de l'enthousiasme suscité par son œuvre d'art »<sup>83</sup>. Tout entier absorbé par la gestion de ses affaires et la fructification de son patrimoine, le comte voit d'un bon œil les visites du jeune avocat à sa femme, qui lui évitent l'obligation de la distraire. Il méconnaît son épouse, ne la comprend pas et méprise ses sentiments<sup>84</sup>. Celle-ci ne parvient pas à communiquer avec lui car, pour lui, les discours qu'elle tient ne sont que des inepties. L'absence de communication et de connaissance mutuelle au sein du couple est d'ailleurs présentée comme un frein à la réussite de cette union. Non seulement la comtesse se rend compte qu'elle n'aime pas cet homme, mais encore que son caractère et son cœur lui sont parfaitement inconnus, alors qu'une véritable communion d'âmes existe entre elle et l'avocat.

Après avoir découvert l'amour, Giulia a le sentiment d'avoir été vendue à un homme qu'elle n'aimera jamais, et, par conséquent, d'avoir perdu pour toujours l'occasion d'être

<sup>81</sup> « Pareva che ogni foglia movesse una lingua, ogni radice aprisse una bocca a ringraziare il Creatore dell'umore benefico che mandava a rinfrescarle. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 67.

<sup>82</sup> « Son mariage avait été une affaire de calcul, dans laquelle le cœur n'avait assurément eu qu'un très petit rôle. » *Ibid.*, p. 63.

<sup>83</sup> « Era avvezzo al suono delle lodi che le venivano tributate, e le riguardava come un gergo convenzionale, di cui la società circonda sempre una bella donna, e, ben lungi dall'adombrarsene, queste lodi e questa galanteria le accrescevano pregio, e ne invaniva come il possessore di un bel quadro che gode dell'entusiasmo che suscita il suo capo d'opera. » *Ibid.*, p. 64.

<sup>84</sup> « Del resto ei s'inquietava sì poco del cuore di lei, che non si era nemmeno mai curato di sapere se per caso battesse. » *Ibid.*, p. 63. C'est la même critique que celle formulée dans *Il nome* où la famille de Brigida s'intéresse bien peu de savoir ce qu'éprouve la jeune fille.

heureuse. En effet, désormais elle conçoit le fait de fonder une famille avec l'être aimé, de mettre au monde et d'élever ses enfants, de partager ses joies et ses peines, comme étant le bonheur suprême<sup>85</sup>. L'amour apparaît dès lors comme une condition nécessaire à la réalisation d'un mariage heureux, « un pas que seul l'amour peut sanctifier »<sup>86</sup>. On remarquera l'utilisation du verbe « sanctifier » qui a un sens religieux, comme si seul le mariage d'amour pouvait être réellement reconnu devant Dieu. Non seulement cet amour permet à la femme de trouver la joie dans l'accomplissement de ses devoirs familiaux, mais encore lui permet-il de trouver dignement sa place dans la société, en exaltant ses vertus :

« Che mai le vevano tutti gli agi del suo stato, tutte le mollezze e le vanità che la circondavano, in confronto di questo amore tranquillo e virtuoso, ch'ella aveva irreparabilmente perduto e che può solo formar un Eden della terra e render dignitosa ed importante alla società la condizione della donna ? »<sup>87</sup>

À travers la réflexion de la comtesse Giulia sur ce qui l'a amenée à se retrouver définitivement liée à un homme qu'elle n'aime pas, est abordé le thème, cher à Caterina Percoto, de l'éducation des filles<sup>88</sup>.

En se demandant pourquoi l'on s'est contenté de lui inculquer des connaissances qui ne devaient servir que « d'ornement », comme jouer du clavecin, peindre, ou broder, sans lui enseigner les devoirs du statut d'épouse et de mère auquel on la destinait, la comtesse Giulia pose en effet la question de l'éducation des jeunes filles. Il ressort des réflexions de la protagoniste qu'elle a reçu une éducation coupée de la réalité et totalement inadaptée au futur rôle qu'elle aurait à remplir. C'est ainsi qu'elle a été unie à un homme qu'elle n'aimait pas :

« Educata nella ristrettezza di quattro pareti, senza conoscere né il mondo, né sé stessa, si erano prevalsi della sua inesperienza per venderla ad un uomo, per cui il suo cuore non aveva giammai palpato. »<sup>89</sup>

<sup>85</sup> Cf. le modèle de famille unie exposé dans la nouvelle *Reginetta*, avant que la mère de la fillette ne commette un faux pas.

<sup>86</sup> « Posò la testa fra le mani, le tornarono in mente i suoi anni giovanili ; la spensieratezza con cui s'era lasciata condurre ad un passo, che il solo amore può santificare, e più che mai le parve d'essere stata venduta. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 75.

<sup>87</sup> « À quoi bon lui servaient toutes les richesses de son statut, tous les plaisirs et les vanités qui l'entouraient, par rapport à cet amour tranquille et vertueux, qu'elle avait irrémédiablement perdu et qui seul peut faire de la terre un Eden et rendre la condition de la femme digne et importante pour la société ? »

<sup>88</sup> Rappelons que « l'instruction des filles est l'une des revendications féministes fondamentales », N. ARNAUD-DUC, « Les contradictions du droit », *op. cit.*, p.95.



Caterina Percoto fait ici allusion à l'enfermement des jeunes filles dans des couvents pour les éduquer, une pratique très largement répandue à l'époque, et qu'elle condamne, considérant que la sévérité et la rigidité de la vie de clôture sont très peu adaptées à des enfants<sup>90</sup>. En outre, cette citation met en évidence le fait que les jeunes filles sont maintenues en dehors de la réalité et donc désarmées lorsqu'elles font leur entrée dans le monde des femmes, contrairement aux paysannes, qui, comme nous l'avons vu, sont préparées et accompagnées dans ce rôle par la communauté villageoise. En effet, les religieuses qui les éduquent n'ont pas de responsabilités familiales et sont, par conséquent, inadaptées à leur tâche d'éducatrices. Mais plus intéressante encore, nous semble-t-il, est la remarque sur l'absence de connaissance de soi : à une époque où le romantisme a donné de l'importance à l'individu, en exacerbant son moi, on façonne les femmes selon le moule que la société a créé pour elles, celui de la femme mariée, en leur niant toute possibilité d'avoir une identité préalable. Dans une réflexion sur le mariage et le célibat, Caterina Percoto relève que les jeunes filles ont quelque chose de vague, de fluctuant dans l'âme, et qu'elles ne se définiront que lors de leur mariage, grâce à leur époux, tandis que les garçons commencent à se forger un caractère dès leur adolescence et ont donc une valeur propre, même s'ils restent célibataires. Elle explique alors que, destinée à rester célibataire, elle s'est appliquée à se forger une personnalité et une opinion, afin de ne pas rester indéterminée et de valoir quelque chose à elle seule<sup>91</sup>, ce qui contraste avec la situation de l'époque où « la femme célibataire reste "fille" c'est-à-dire rien »<sup>92</sup>. Caterina revendique une liberté de penser en particulier dans le texte intitulé « A proposito del Signor Odilon Barot » dans lequel elle écrit :

« Facevo parte anch'io della grande famiglia umana potevo dunque anch'io valermi della mia ragione, prima di piegare il capo alle altrui opinioni. »<sup>93</sup>

Au moment de ses fiançailles, la jeune comtesse Giulia apparaît comme une jeune fille immature qui ne sait pas ce qu'implique le mariage, car on n'a jamais pris la peine de le lui

---

<sup>89</sup> « Elle avait été éduquée dans l'étroitesse de quatre murs, sans rien connaître du monde, ni d'elle-même, et on avait abusé de son inexpérience pour la vendre à un homme, pour lequel son cœur n'avait jamais battu. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 75.

<sup>90</sup> Cf. *Reginetta, Memorie di convento*. Nous savons que Caterina Percoto avait énormément souffert de son propre enfermement au couvent.

<sup>91</sup> Cf. C. PERCOTO, « A Caterina Cernazai per vivere nella sua memoria », *op. cit.* On retrouve cette idée dans la nouvelle *La moglie* où le mari se moque gentiment des idées que sa femme peut avoir.

<sup>92</sup> *Histoire de la vie privée*, sous la dir. de P. Ariès et G. Duby, T. 4, *De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris : Le Seuil, 1985, p. 293.

<sup>93</sup> « Moi aussi j'appartenais à la grande famille humaine, je pouvais donc moi aussi me servir de ma raison, avant de plier la tête aux opinions des autres. » C. PERCOTO, « Una pagina della mia biografia : A proposito del Signor Odilon Barot », *op. cit.*

enseigner. L'ignorance et la vanité ne sont toutefois pas les seuls motifs qui ont poussé la comtesse Giulia à accepter cette union ; elle l'explique également par « l'idée de se libérer de cette condition de jeune fille qui, à la manière de l'étroit corset des jours d'étiquette, entravait sa vie »<sup>94</sup>. Là encore, cela nous semble une réflexion tout à fait intéressante et révélatrice de la condition des jeunes filles à l'époque, et l'on peut regretter que Caterina Percoto ne soit pas allée plus loin. La métaphore du corset est une image forte car cet objet incarne la volonté masculine de domination sur le corps féminin et donc l'aliénation des femmes ; elle montre donc tout le poids que la société patriarcale faisait peser sur les jeunes filles, les privant de tout mouvement de liberté, au point que le mariage peut alors apparaître pour elles comme une sorte de libération, même si elles passent alors sous la tutelle d'un mari – ce qu'elles ignorent !

La comtesse Giulia s'investit tout entière dans sa relation adultère, qui, en lui faisant découvrir le véritable amour, éveille sa conscience à sa condition de femme. Mais son amant finit par se lasser d'elle et l'abandonner, la plongeant dans une profonde crise de désespoir. Après l'amour passion, c'est la désillusion – un thème récurrent chez les protagonistes percotiennes de haut rang. Caterina Percoto exprime avec minutie les sentiments contradictoires qui l'assaillent à ce moment-là dans un long passage au discours indirect libre. Sa souffrance est telle qu'elle a l'impression de perdre la raison<sup>95</sup> : la description de la douleur et des sentiments éprouvés dans ce passage reprennent en grande partie l'un des morceaux du journal publié par Gianfranco D'Aronco dans *Vita sentimentale nascosta di Caterina Percoto*. Voici le passage le plus significatif :

<b><i>L'album della suocera</i></b>	<b><i>Diario, morceau n. 13</i></b>
« E nondimeno nel fondo della sua anima sentiva una forza prepotente che la spingeva, suo malgrado, a correre in traccia di lui. Sì ! per le vie anche le più frequenti, in mezzo alla gente, nei teatri e nei crocchi, dove col sorriso sulle labbra ei dimenticava il pianto a cui l'aveva condannata, le pareva che avrebbe voluto seguirlo e rinfacciargli i giuramenti	« Eppure nel fondo della mia anima io sento una forza prepotente che mi spingerebbe a seguirti dovunque. Sì ! nei silenzi della tua casa, per le vie anche le più frequenti, nei crocchi dove col sorriso sulle labbra ti dimentichi il pianto a cui mi hai condannata, in chiesa sull'altare dove ardisci alzare le mani contaminate io vorrei rinfacciarti le pene

<sup>94</sup> « L'idea di liberarsi da quella condizione di fanciulla, che a guisa dell'attilato corsetto dei dì d'etichetta le teneva inceppata la vita, la vanità di vedersi così giovane fatta sposa, il desiderio di far brillare in un cerchio più vasto quei frivoli talenti di che con tanta cura nell'educarla l'avevano adornata, ecco le ragioni che la resero contenta di un contratto ch'ella avesse, si può dire, neanche veduto lo sposo. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 76.

<sup>95</sup> « Ah ! gli uomini l'avrebbero derisa e trattata da folle... Ebbene, dovevano a viva forza strapparla da lui, dividerla per sempre dal marito e dai figliuoletti ch'ella aveva traditi, chiuderla nell'orribile casa, dove la loro pietà raccoglie gli infelici che più non hanno ragione. » *Ibid.*, p. 84. Signalons que le motif de l'amour trahi qui débouche sur la folie est déjà présent dans *Il pazzo*, un écrit de jeunesse.

infranti, le pene senza confine, la sciagura, l'inferno che le aveva posto nel cuore. » <sup>96</sup>	orribili i giuramenti infranti la sciagura l'inferno che mi hai posto nel cuore. » <sup>97</sup>
---	--

En outre, la lettre de reproches que la comtesse Giulia finit par écrire à son ancien amant est presque la copie exacte d'une lettre appartenant au même groupe de documents publiés par D'Aronco<sup>98</sup>. À nouveau, l'écrivaine exprime sa propre douleur au travers de l'un de ses personnages, à qui elle prête ses mots. Mais ayant une conception utilitaire de l'art, elle propose une résolution de la crise sentimentale de la comtesse, qui puisse à la fois servir à consoler les femmes qui seraient dans le même cas qu'elle, et être utile à la société. La solution est indiquée par la vieille comtesse Eleonora, belle-mère de Giulia, qui, depuis le mariage de celle-ci avec son fils<sup>99</sup>, vit isolée dans ses appartements. On peut regretter que les retrouvailles des deux femmes imaginées par l'auteure soient si artificielles – la jeune comtesse décidant de se déguiser avec les vêtements de la vieille comtesse pour surprendre son amant, se rend dans les appartements de sa belle-mère –, et que le rythme de la nouvelle soit cassé par la fin. Caterina Percoto y reprend la stratégie employée dans *Lis cidulis*, celle du journal intime, pour nous faire connaître le personnage : « l'album » – qui donne son titre à la nouvelle – que la comtesse Giulia feuillette, nous fait ainsi découvrir la personnalité et les sentiments de la vieille femme, et transmet l'idéologie de l'auteure quant à la vie familiale. Eleonora incarne la voix de la sagesse en raison de son âge, mais s'offre aussi en modèle exemplaire de femme chef de famille<sup>100</sup>. Giulia, surprise par la vieille femme dans sa chambre, et émue par les pages de l'album qu'elle vient de lire, lui ouvre son cœur et lui confesse sa faute. La réaction d'Eleonora est celle d'une mère aimante et compréhensive :

<sup>96</sup> « Et néanmoins, elle sentait au fond de son âme comme une force tyrannique qui la poussait malgré elle à courir à sa recherche. Oui ! dans les rues, même les plus fréquentées, parmi les gens, dans les théâtres et dans les cercles de conversation, où, le sourire aux lèvres, il oubliait les pleurs auxquels il l'avait condamnée, elle avait l'impression qu'elle aurait voulu le suivre et lui reprocher ses serments brisés, la peine incommensurable, le malheur, l'enfer qu'il avait déposés dans son cœur. » *Ibidem*.

<sup>97</sup> « Et pourtant je sens au fond de mon âme comme une force tyrannique qui me pousserait à te suivre partout. Oui ! dans les silences de ta maison, dans les rues même les plus fréquentées, dans les cercles de gens où, le sourire aux lèvres, tu oublies les pleurs auxquels tu m'as condamnée, dans l'église sur l'autel au-dessus duquel tu oses lever tes mains souillées, je voudrais te reprocher les horribles peines, les serments brisés, le malheur, l'enfer que tu as déposés dans mon cœur. » G. D'ARONCO, « Vita sentimentale nascosta di Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 135. L'absence de ponctuation dans la phrase de Caterina Percoto est liée à la nature du texte : il s'agit de quelques notes rapides couchées sur un journal intime. Nous avons choisi de la rétablir dans la traduction.

<sup>98</sup> Cf. morceau n. 7, *ibid.*, p. 132.

<sup>99</sup> Signalons que ce mariage a lieu en 1842, ce qui n'est pas, nous l'avons montré dans la première partie de ce travail, une date anodine dans la vie de Caterina Percoto.

<sup>100</sup> Voir *infra*, p. 350.

« Quell'anima santa non aveva per lei altri rimproveri che le carezze, e con una compassione infinita deplorava le triste consuetudini della società, i pregiudizi e l'improvvida educazione di cui la donna è troppo spesso la vittima. »<sup>101</sup>

Giulia semble découvrir grâce à la vieille dame les caresses aimantes d'une mère qui console, ce dont elle avait été privée dans sa jeunesse puisqu'elle avait été éduquée au couvent.

On retrouve cette polémique contre les mauvaises habitudes de la société en ce qui concerne l'éducation des femmes dans une lettre que Caterina Percoto écrit à Gioacchino Pompilj où elle lui fait part de son intention d'écrire un roman sur le sujet :

« Sarà un romanzo diviso in tre parti. La prima tante lettere nelle quali vorrei narrare l'educazione che nel mio paese si dà alla maggior parte delle giovanette. Sono stata sett'anni in un convento in compagnia di 44 ragazze che appartenavano alle prime famiglie del Friuli. Quella vita e quei misteri messi in piena luce dovrebbero far palese di che virtù si armi il cuore della povera donna che poi si lancia a lottare nel torbido vortice del mondo. Oh ! Io vorrei poter dimostrare la genesi di quelle fatali passioni che fanno poi la sventura di molte famiglie e corrompendo la madre, sono la fonte delle tristi piaghe che ci fanno una generazione di fiacchi.

Vorrei che vedeste tutti voi altri che amate il nostro paese, come si torca, si snaturi e si maltratti fino dagli anni più teneri la povera donna ; questa pianta dalla quale aspettate il frutto della futura civiltà... Nè la sola educazione dei conventi, ma all'uopo potrei descrivere quella che si costuma a Trieste nelle case dei ricchi negozianti, nelle pensioni a uso francese in Padova, in Vicenza ecc. E l'altra adesso qui in voga che fa affidare le fanciulle ad un'aja istruita proprio a cotesto a Monaco od a Ginevra in appositi istituti ; educazione affatto a macchina, dove il cuore è l'ultima cosa a cui si pensi. – Nella seconda parte le istorie pietose di molte delle mie compagne ed amiche che io potrei raggruppare intorno ad alcuni personaggi ch'io mi avrei già apparecchiati nelle lettere e dalle quali apparirebbe, come sia facile il naufragio a barchetti che si espongono alla tempesta con sì fragile difesa. E se Enrichetta Beecher commoveva il mondo colla descrizione dei patimenti di quei due milioni di negri, che un'antica prepotenza condanna alla catena e alla degradazione, avrei anch'io funesti abusi di forza e terribili ingiustizie... e questo tra bianchi... Oh, i schiavi non sono, no, nella sola America !

Nell'ultima parte mi verrebbe una storia intima... Gli effetti di una parola imprudente di un uomo grande e nostro – un altro laccio... –. »<sup>102</sup>

<sup>101</sup> « Cette âme sainte n'avait pour elle d'autres reproches que les caresses et, avec une compassion infinie, elle déplorait les sinistres habitudes de la société, les préjugés et l'éducation imprévoyante dont la femme est trop souvent victime. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 101.

<sup>102</sup> « Ce sera un roman divisé en trois parties. Dans la première, il y aura de nombreuses lettres dans lesquelles je voudrais raconter l'éducation que l'on donne dans ma région à la majorité des jeunes filles. J'ai passé sept ans dans un couvent en compagnie de 44 filles qui appartenaient aux meilleures familles du Frioul. Cette vie et ces mystères dévoilés en plein jour devraient mettre en évidence de quelles vertus on arme le cœur de la pauvre femme qu'on lance ensuite dans le monde contre les tourbillons duquel elle doit lutter. Oh !, je voudrais pouvoir démontrer la genèse de ces passions fatales qui font ensuite le malheur de nombreuses familles et qui, en corrompant la mère, sont à l'origine de ces tristes plaies qui forment une génération de faibles.

Je voudrais que vous voyiez tous, vous autres hommes, qui aimez notre pays, comment on déforme, on dénature et on maltraite dès la plus tendre enfance la malheureuse femme, cette plante dont vous attendez qu'elle produise le fruit de la civilisation future... Et il n'y a pas que l'éducation reçue dans les couvents mais je pourrais, si besoin est, décrire celle que l'on a l'habitude de donner dans les maisons des riches

On retrouve dans cette lettre de 1853, un certain nombre d'éléments déjà présents dans la nouvelle *L'album della suocera*, comme l'éducation au couvent qui ne prépare pas les femmes à affronter les passions du monde et à former de futurs citoyens, l'habitude de confier les enfants à des gouvernantes étrangères, et le fait de sous-estimer l'affection maternelle dont ont besoin les enfants pour grandir harmonieusement. Caterina Percoto anticipe le thème de l'esclavagisme des femmes que John Stuart Mill développera dans son ouvrage *On the Subjection of Women* (1869) où il reprend la comparaison avec la situation de « l'Oncle Tom » d'Harriet Beecher Stowe, soulignant que ce dernier avait au moins le droit à une vie privée dans sa case, ce qui n'est pas le cas des femmes<sup>103</sup>. L'écrivaine frioulane fait preuve, à notre avis, d'une conscience aiguë de la condition des femmes à son époque. Comme elle le dénonce, cet asservissement de la femme est lié à l'éducation qu'on leur donne et qui ne leur permet ni de se connaître, ni de s'épanouir, ni de savoir gérer l'économie familiale : bref, tout ce qui leur permettrait d'être indépendantes leur est interdit. Aussi sont-elles victimes de passions qu'elles n'ont appris ni à connaître ni à dominer. La femme est « dénaturée » afin de devenir un plaisant objet d'agrément, comme la comtesse Giulia de la nouvelle. Comment peut-elle, dès lors, donner naissance à ces futurs citoyens qui devront être dignes de leur patrie ?

---

marchands de Trieste ou dans les pensions à la mode française de Padoue, de Vicence, etc. Ou encore cet autre type d'éducation qui est à présent en vogue ici et qui consiste à confier les fillettes à une institutrice spécialisée formée dans des instituts adéquats à Munich ou à Genève ; il s'agit d'une éducation strictement mécanique où le cœur est la dernière chose dont on se soucie. – Dans la seconde partie, je voudrais raconter les histoires pitoyables de nombre de mes camarades et amies, que je pourrais rassembler autour de quelques personnages que j'aurais déjà introduits dans les lettres, et grâce auxquelles je montrerais combien il est facile de faire naufrage pour ces petites barques que l'on expose à la tempête avec des défenses si fragiles. Et si Harriett Beecher émouvait le monde avec la description des souffrances de ces deux millions de noirs qu'une ancienne tyrannie condamne à la chaîne et à la dégradation, j'aurais moi aussi de funestes abus de force et de terribles injustices à dénoncer... et ce, parmi les blancs... Oh non, il n'y a pas qu'en Amérique qu'il y a des esclaves !

Dans la dernière partie, j'exposerais une histoire intime... Les effets d'un mot imprudent d'un de nos grands hommes – une autre chaîne... – » « Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj », a cura di Luigi Pompilj, *op. cit.*, Lettera III (22 ottobre 1852). Nous avons traduit « paese » par « région » dans la deuxième phrase car il est évident que Caterina Percoto se réfère à la situation du Frioul et de la Vénétie, comme le confirment les exemples cités, et non à « l'Italie » ce qui est en revanche le cas dans le deuxième paragraphe. La dernière phrase étant inachevée, et n'ayant pas davantage d'informations sur ce à quoi fait allusion l'écrivaine, il est difficile de savoir exactement ce qu'elle entend par « laccio ». Nous avons choisi de l'interpréter comme « lacet, corde avec un nœud » d'où la traduction par le mot « chaîne » qui renvoie à l'esclavage évoqué plus haut, mais on pourrait aussi le traduire par « piège », ce qui renverrait dans ce cas plutôt au premier paragraphe. Ce roman est resté à l'état de projet. Caterina Percoto publiera en revanche en 1864, dans « Il Giornale delle Famiglie. La Ricamatrice », les *Memorie di convento* qui décrivent les conditions de vie des filles enfermées au couvent à travers sa propre expérience. Écrites sous forme de lettres, elles pourraient correspondre à la première partie du roman projeté. Signalons que c'est aussi en 1864 que sont publiés les *Misteri del chiostro napoletano* de Enrichetta Caracciolo.

<sup>103</sup> « Mais aucun esclave n'est esclave à un point tel et dans un sens aussi fort du terme qu'une femme. Il arrive rarement qu'un esclave, à part celui qui est directement attaché à la personne du maître, soit esclave à toute heure et à tout instant [...]. "Oncle Tom", chez son premier maître, avait sa vie privée dans sa "case", presque autant qu'un homme qui travaille loin de chez lui en a une dans sa propre famille. Mais ce n'est pas le cas pour l'épouse. » J. STUART MILL, *L'asservissement des femmes*, traduction de Marie-Françoise Cachin, Paris : Payot & Rivages, 2005, p. 70.

La solution offerte à cette dernière par sa belle-mère est de reprendre près d'elle ses enfants confiés à des mains étrangères – une gouvernante suisse s'occupe des filles, le garçon, encore jeune, est chez une nourrice – et de les éduquer elle-même, leur enseignant l'amour et la vertu.

Caterina Percoto apparaît ici en accord avec la morale bourgeoise du XIX<sup>e</sup> siècle qui accorde avant tout aux femmes un rôle domestique, et ne lui voit d'autre destin que le mariage et la maternité. Elle est consciente du rôle que la mère doit jouer dans l'éducation des enfants<sup>104</sup>, c'est pourquoi elle insiste sur la nécessité de préparer les femmes à ce rôle, ce qui est impossible sans une réforme des systèmes éducatifs féminins. Dans la perspective du *Risorgimento*, les femmes acquièrent une nouvelle dignité puisqu'on leur confie le rôle d'éduquer les futurs citoyens : elles deviennent ainsi, chez Mazzini, « l'ange du foyer »<sup>105</sup> autour duquel s'organise le noyau familial. Ilaria Porciani rappelle, en effet, comment le discours sur le nouveau rôle de la mère se développe parallèlement à l'élaboration du concept de nation<sup>106</sup>. La famille est le lieu où se transmet l'amour de la patrie, ce que l'on retrouve dans les nouvelles de Caterina Percoto. Citons seulement l'exemple de la nouvelle *L'amica* dans laquelle la belle-mère de Tonina raconte à son petit-fils l'histoire de la lagune vénitienne où se réfugiaient les habitants de la région au temps des invasions barbares et lui indique, au-delà de la lagune, la direction dans laquelle s'étend l'Italie.

Grâce à cette exaltation du rôle maternel des femmes au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, Caterina Percoto est capable de saisir dans la maternité un élément constitutif de l'identité féminine : cette « capacité à accomplir le miracle de la vie et à créer un autre être humain ayant une existence et une volonté propre »<sup>107</sup>, une capacité qui semble n'appartenir qu'aux femmes<sup>108</sup>. On constate d'ailleurs chez certaines de ses protagonistes nobles, sans enfants, un désir de s'appropriier ceux des autres, comme Cati (*La coltrice nuziale*) qui

<sup>104</sup> N'oublions pas qu'il s'agit de l'époque de l'unification italienne, c'est pourquoi l'éducation des jeunes est d'autant plus cruciale qu'elle doit préparer la génération qui fondera la « nation italienne ».

<sup>105</sup> « V'è un Angelo nella Famiglia che rende, con una misteriosa influenza di grazie, di dolcezza e d'amore, il compimento dei doveri meno arido, i dolori meno amari. [...] L'Angelo della Famiglia è la Donna. » G. MAZZINI, *Dei doveri dell'uomo. Fede e avvenire*, op. cit., p. 66-67.

<sup>106</sup> I. PORCIANI, « Famiglia e nazione nel lungo Ottocento », op. cit., p. 17.

<sup>107</sup> « Nella letteratura e nella cultura liberale ottocentesca, infatti, l'essere madre veniva a tutti gli effetti limitato ad una funzione di accudimento. I bambini venivano lavati, nutriti, curati, educati dalle donne, che però difficilmente erano veramente celebrate come coloro che erano in grado di compiere il miracolo della vita e di creare un altro essere umano con un'esistenza e una volontà propria. » E. FERUGLIO, « Scrivendo, alla ricerca dell'identità femminile », op. cit., p. 17.

<sup>108</sup> Il convient de rappeler que c'est ce privilège de la maternité qui est à l'origine de la domination féminine. Françoise Héritier explique en effet que les hommes, ne pouvant reproduire un autre eux-mêmes, doivent s'emparer des femmes qui représentent leur seule ressource pour produire des fils. « Si les femmes sont cette ressource rare qu'il faut utiliser au mieux pour produire des fils, il faut à la fois que les hommes se les approprient et les maintiennent dans cette fonction, dans cette tâche particulière. » F. HÉRITIER, *Masculin/Féminin II. Dissoudre la hiérarchie*, op. cit., p. 133.

s'occupe amoureusement du nouveau-né d'Oliva, guettant avec anxiété les premières manifestations de l'âme de ce petit être en devenir :

« Doveva pur venire il momento ch'ella avrebbe scoperto su quella faccia infantile la scintilla dell'intelligenza ! Oh sì ! doveva in breve comparire l'anima in quei cari occhietti azzurri ; e chi sa che il loro primo sorriso non fosse stato per lei, od almeno chi sa che un giorno o l'altro non l'avessero finalmente riconosciuta e ricambiato l'amore con cui ella così sovente li contemplava ! Più d'una volta ella s'aveva goduto a spiare il bottoncino della rosa, o i teneri pinnocchetti della reseda per cogliere l'istante in che esalavano il loro primo profumo ; ma sorprendere il primo lampo d'affetto nella creatura umana doveva essere ben più dolce ! »<sup>109</sup>

Si Caterina Percoto célèbre la maternité et la présente comme une source de satisfactions bien plus sûre que le mariage – la passion amoureuse semblant être destinée chez elle à finir mal –, il est intéressant de relever que l'écrivaine frioulane est également capable de se détacher de la vision traditionnelle de la femme épouse et mère. Elle revendique, en effet, dans ses écrits, la capacité pour les femmes à gérer des affaires et à exister par elles-mêmes<sup>110</sup>. Cette position correspond à une vision émancipatrice de la femme<sup>111</sup>, même si nous verrons que Caterina Percoto reste, tout compte fait, très modérée<sup>112</sup>.

<sup>109</sup> « Le moment où elle découvrirait sur ce visage enfantin l'étincelle de l'intelligence devait bien arriver un jour ! Oh oui ! L'âme devait bientôt faire son apparition dans ces chers petits yeux bleus, et qui sait si leur premier sourire ne serait pas pour elle, ou, du moins, qui sait si, un jour ou l'autre, ils la reconnaîtraient finalement et lui renverraient l'amour avec lequel elle les contemplait si souvent ! Plus d'une fois elle avait pris plaisir à guetter le bouton de la rose et la tendre inflorescence du réséda pour cueillir l'instant où ils exhalaient leur premier parfum, mais surprendre la première lueur d'affection chez un bébé humain devait être un plaisir bien plus doux. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 315-316.

<sup>110</sup> Rappelons que, dans un texte, Caterina Percoto revendiquait le droit à exister et à avoir une valeur en dehors du mariage. Voir *supra*, p. 343. Dans la nouvelle *La schiarnete*, Suor Maria Eletta, avant d'être courtisée et de prononcer ses vœux, est présentée comme une femme seule vivant à la campagne et respectée de tous : « Lieta della solitudine dei campi ch'io stessa mi avevo eletto e che mi era dato godere senza contrasto, spaziao libera nell'aria e nel verde come uccelletto respirando la poesia del creato, e nessuno faceva male interpretazioni e il mio nome rispettavano. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 321.

<sup>111</sup> Réfléchissant à l'idée féminine au XIX<sup>e</sup> siècle, Carmela Covato constate que : « Tout un front culturel, malgré ses divergences idéologiques internes, se soude dans la défense d'une idée de la féminité, étroitement liée à celle de la maternité. Seul, peut-être, le féminisme émancipationniste, qui se développe à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, produit des éléments critiques et alternatifs à un tel modèle culturel qui apparaît incontestable à beaucoup d'égards et tend à devenir dominant. » C. COVATO, « Identité féminine et théories pédagogiques au XVIII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle en Italie », *op. cit.*, p. 393.

<sup>112</sup> Selon Liviana Gazzetta et Maria Teresa Segà, elle fait partie de ces « *benemerite emancipatrici* » qui constituent le courant le plus important de l'émancipationnisme vénète jusqu'aux années 80. Il s'agit surtout de journalistes et de femmes de lettres – dont l'activité d'écriture est un signe de leur propre émancipation – qui adhèrent à l'idéologie dominante, avec un fort sentiment patriotique de matrice mazzinienne, bien que mettant de côté les aspects les plus révolutionnaires du mazzinianisme, et avec une composante religieuse marquée. Cf. L. GAZZETTA, M. T. SEGÀ, « Movimenti di emancipazione : reti, iniziative, rivendicazioni (1866-1914) », in *Donne sulla scena pubblica. Società e politica in Veneto tra Sette e Ottocento*, *op. cit.*, p. 151-152 et suivantes.

## C - Des portraits exemplaires de femmes actives

Pour l'auteure, une femme doit être capable d'assister son mari dans la gestion des affaires de la famille ou de s'en charger seule si son mari vient à disparaître, et elle doit être éduquée en ce sens. Cette idée est exprimée dans les *Pensieri* publiés à l'occasion des noces Serravallo – De Concina en 1884. L'auteur y écrit à propos des buts que devraient rechercher ceux qui sont chargés d'éduquer les femmes :

« La generazione che viene avrà per compito il lavoro, l'industria, i miglioramenti materiali. Bisognerebbe che la donna italiana fosse istruita ed educata in modo, da poter senza sforzo esser la degna compagna per esempio d'un Alessandro Rossi. Allora, se anche la sventura le togliesse l'appoggio dell'uomo, avrebbe tanto in sé da continuare da sola l'opera di lui e tutelare co' propri interessi anche quelli dei figli. »<sup>113</sup>

Caterina Percoto envisage donc qu'une femme puisse gérer une entreprise aussi bien qu'Alessandro Rossi, entrepreneur exemplaire qui incarne le travail, l'industrie et les améliorations matérielles évoqués plus haut, ce qui prouve bien à quel point elle avait confiance en la possible réussite des femmes dans le milieu des affaires, à condition bien entendu qu'on leur en donne les moyens, c'est-à-dire une éducation adaptée. Antonietta Wasserman di Toppo dont Caterina Percoto, dans l'éloge funèbre qu'elle lui consacre, loue le désir de servir son pays en cherchant à améliorer l'élevage des vers à soie, constitue ainsi un bon exemple d'épouse modèle et moderne<sup>114</sup>.

Or, on trouve justement dans les nouvelles de telles femmes. C'est le cas, par exemple, de la comtesse Eleonora (*L'album della suocera*), belle-mère de Giulia, dont il est dit qu'elle secondait son mari dans la gestion des affaires familiales et que, devenue veuve, elle sut faire fructifier son patrimoine et assurer l'avenir de ses enfants. Elle renvoie à une autre

<sup>113</sup> « La génération qui vient aura pour tâche le travail, l'industrie, les améliorations matérielles. Il faudrait que la femme italienne fût instruite et éduquée de sorte qu'elle puisse sans efforts être la digne compagne d'un Alessandro Rossi, par exemple. Alors, même si la malchance lui ôtait le soutien de l'homme, elle aurait en elle la capacité à continuer, seule, l'œuvre de celui-ci et de défendre à la fois ses propres intérêts et ceux de ses enfants. » C. PERCOTO, « Pensieri », in *Nozze Serravalle-de Concina*, *op. cit.*, p. 23-24. Signalons que l'on retrouve la même revendication chez Giulia Molino Colombini dans un texte de 1856, dans lequel elle réclame pour les femmes la possibilité, grâce à « une solide instruction dans le domaine qui doit former [leurs convictions] », la possibilité de « ne pas être seulement de sages éducatrices dans nos maisons » mais de « devenir de dignes compagnes du sexe masculin ». G. MOLINO COLOMBINI, « Ce n'est pas que j'ambitionne pour nous le théâtre de la politique et de la gloire littéraire... », 1856, in C. VEAUUVY, L. PISANO, *Paroles oubliées. Les femmes et la construction de l'État-nation en France et en Italie 1789-1860*, *op. cit.*, p. 275.

Alessandro Rossi (1819-1898) fut un grand entrepreneur de la Vénétie. Il était propriétaire d'une filature de laine dont il fit l'une des principales industries italiennes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et fut un homme politique italien impliqué dans la réforme économique du pays.

<sup>114</sup> « Ed ella con mirabile pazienza, nella speranza sempre di poter essere utile al suo paese, ne intraprese non so quante esperienze [...]. » C. PERCOTO, « Antonietta Wasserman di Toppo », in « Rivista Friulana », a. IV, n. 16, 20 aprile 1862.



figure de belle-mère qui, elle aussi, a su gérer seule le patrimoine familial. Il s'agit de la belle-mère de Tonina, dans la nouvelle *L'amica* :

« Rimasta vedova giovanissima e con una facoltà nel massimo disordine, l'amore pe' suoi figliuoli le mise in cuore di occuparsi con tutta energia dei loro interessi. Massaia economa, previdente, capace di sacrifici e di annegazione, ella giunse a pagare i molti debiti, e ad educarli in modo che potessero guadagnarsi un pane onorato. »<sup>115</sup>

Quant à la nouvelle *La mugnaja*, elle constitue en quelque sorte un panégyrique de Donna Menica Dorigo, une femme du peuple qui, par son courage et son travail, sauve de la misère sa mère et ses neuf frères et sœurs, en reprenant la gestion du moulin loué par son père, à la mort de ce dernier. La jeune femme travaille sans relâche, presque autant qu'un homme :

« Menica si pose a dirigere il mulino. Giovane e robusta, andava a caricare quasi fosse stata un uomo. Passava per quei villaggi a mulo come un fulmine ; per custodir le farine dormiva le notti intere senza svestirsi sugl'impalcati. L'inverno, quando il canale agghiacciava, succinta le gonne, a colpi di scure liberava le ruote. »<sup>116</sup>

C'est un personnage tout à fait singulier et dont la vitalité contraste avec la résignation toute chrétienne dont font preuve certaines des humbles héroïnes percotiennes, vaincues par la dureté de leur condition. Nous sommes tout à fait d'accord avec la définition que donne de cette nouvelle Enrica Varisco-Ferrero :

« Il Chiurlo definisce questa novella : "una piccola epopea della donna umile e forte". Per noi è anche una piccola epopea della donna che compie assai bene un lavoro di solito riservato agli uomini. »<sup>117</sup>

À travers cette vie édifiante, Caterina Percoto montre, en effet, que les femmes du peuple peuvent être autre chose que les victimes d'une vie misérable, suscitant la compassion des

<sup>115</sup> « Devenue veuve très jeune, et avec un patrimoine dans le plus grand désordre, l'amour qu'elle éprouvait pour ses enfants lui insuffla le désir de s'occuper de leurs intérêts, avec toute son énergie. Maîtresse de maison économe, prévoyante, capable de sacrifices et d'abnégation, elle réussit à payer les nombreuses dettes, et à les éduquer de manière à ce qu'ils puissent gagner honorablement leur vie. » C. PERCOTO, *Racconti*, a cura di A. Chemello, *op. cit.*, p. 295-296.

<sup>116</sup> « Menica se mit à diriger le moulin. Jeune et robuste, elle chargeait les sacs presque comme si elle avait été un homme. Elle traversait ces villages sur une mule comme un éclair ; pour garder la farine elle dormait des nuits entières, sans se dévêtir, sur le plancher. L'hiver, quand le canal gelait, elle libérait les roues à coups de pioche, la jupe retroussée. » C. PERCOTO, *Novelle popolari*, *op. cit.*, p. 121-122.

<sup>117</sup> « Chiurlo définit ainsi cette nouvelle : "une petite épopée de la femme humble et forte". Pour nous c'est aussi une petite épopée d'une femme qui accomplit parfaitement bien un travail réservé d'ordinaire aux hommes. » E. VARISCO FERRERO, *Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 33-34.

lecteurs, ce qui à notre avis, constitue une évolution importante dans la représentation littéraire des femmes, et un premier pas vers une revendication de leur autonomie.

Le personnage le plus original dans son œuvre, la comtesse Ardemia della Rovere, protagoniste de deux nouvelles, *Il licof* et *Il pane dei morti*, s'avère elle aussi une femme dotée de capacités de gestion, mais en plus, capable d'innover. Elle incarne, en effet, comme nous l'avons vu, le propriétaire terrien idéal, qui sait faire les réformes nécessaires pour améliorer les conditions de vie de ses fermiers.

La comtesse Ardemia della Rovere est une femme avenante, belle, jeune ; elle est l'héritière d'une riche famille noble. Obéissant à la volonté des siens, elle a épousé, très jeune, un homme pour qui elle n'avait aucune affection, et dont elle se sépare assez rapidement, sans avoir d'enfants. Ardemia va dès lors vivre sa vie, profitant d'abord de sa fortune pour voyager et figurer en belle place dans les lieux de mondanité, puis en se retirant à la campagne et en s'appliquant à faire le bien autour d'elle et à gérer le domaine agricole hérité de son père<sup>118</sup>.

En raison de la trop grande liberté dont elle jouit et de la joie qu'elle manifeste, elle se heurte à l'hostilité et à la réprobation de sa famille et de la haute société. En se séparant de son époux, elle est revenue à l'état de célibataire, état que la société bourgeoise du XIX<sup>e</sup> siècle n'accepte pas, à moins qu'il ne s'accompagne d'un renoncement symbolique à la vie, par exemple en prenant le voile<sup>119</sup>. C'est le cas, par exemple, de Suor Maria Eletta, dans la nouvelle *La schiarnete*, qui se retire du monde en s'enfermant au couvent afin d'éviter le déshonneur à sa famille, alors que son prétendant allait en épouser une autre. Mais Ardemia della Rovere n'est pas prête à franchir ce pas et s'expose donc aux médisances, voire à la calomnie que l'on réserve aux jolies femmes seules<sup>120</sup> : grâce à ses qualités, elle apparaît comme une rivale, et suscite donc la jalousie des autres. On peut remarquer ici combien les femmes sont les complices involontaires de leur enfermement dans le carcan que l'homme a créé pour elles, car elles sont les premières à critiquer et à rejeter la malheureuse qui essaie d'y échapper<sup>121</sup>. Il faudrait qu'elle expie son état de femme

<sup>118</sup> Nicole Arnaud-Duc rappelle qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, en Italie, le régime de la séparation des biens est très répandu : chacun des époux garde la propriété de ses biens et contribue aux charges du ménage, ce qui explique qu'Ardemia puisse conserver son domaine agricole. Cf. N. ARNAUD-DUC, « Les contradictions du droit », *op. cit.*, p. 102.

<sup>119</sup> L'auteur souligne d'ailleurs à propos de la comtesse Ardemia que : « il suo sacrificio non era abbastanza completo per imporre silenzio al mondo. » Le terme « sacrifice » est sans équivoque quant à la vie à laquelle on destinait les célibataires. C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 126.

<sup>120</sup> Caterina Percoto dénonce l'attitude dérisoire et méprisante que l'on a souvent envers les femmes restées célibataires dans son écrit sur le mariage dédié à Caterina Cernazai. Cf. C. PERCOTO, « *A Caterina Cernazai per vivere nella sua memoria* », *op. cit.*

<sup>121</sup> Ce seront à nouveau les femmes de la famille qui se montreront les plus intransigeantes lorsque Ardemia décidera de s'adonner à la chasse aux oiseaux.

célibataire dans la solitude, car la femme seule n'a pas le droit d'être épanouie et heureuse :

« Avrebbe bisognato che a vent'anni avesse menato la vita d'una donna da cinquanta, che si fosse contenta di seppellirsi nella sua solitudine [...]. Se l'avessero veduta priva di tutti i piaceri, con un vestito fuori di moda, trasandata, vecchia prima dell'ora, le avrebbero perdonato la sua avvenenza, la sua ricchezza ; avrebbero fors'anche compatito il suo passato e si sarebbero compiaciuti di riguardarla come una vittima infelice e tradita. »<sup>122</sup>

Cette citation montre qu'une femme peut être reconnue comme une victime et susciter la compassion, mais qu'elle n'a pas le droit de sortir de sa condition de victime pour profiter de sa vie. Cette compassion est refusée à Ardemia della Rovere, qui refuse de rester dans les schémas imposés aux femmes par une société patriarcale, et est, par conséquent, accusée d'avoir, par sa mauvaise conduite, provoqué les fautes de son époux qui l'ont amenée à demander la séparation de corps.

La comtesse Ardemia devient l'emblème de la femme qui se rebelle contre sa condition. En effet, elle adopte des comportements propres aux hommes<sup>123</sup> : elle fume le cigare, fréquente les pauvres auberges de village, va à la chasse, ce qui lui attire les foudres de sa famille. Car il s'agit alors d'une double transgression : celle d'une femme qui se comporte comme un homme et celle d'une noble qui se mêle aux paysans. Alain Testart constate que « dans toutes les sociétés, partout où nous avons des données, sauf rares exceptions, ce sont les hommes qui chassent »<sup>124</sup>, surtout s'il est question de faire couler le sang, ce qui, selon lui, est un indice manifeste que « dans toutes les sociétés connues, la femme a été reléguée dans une position inférieure »<sup>125</sup>. Si, dans le cas de la nouvelle, il s'agit simplement de piéger des oiseaux, il n'en reste pas moins que l'auteure envoie un message fort quant à la position anticonformiste de son personnage. Mais cette rébellion s'exprime en particulier, à notre sens, dans le fait que la comtesse est présentée comme montant à cheval « vêtue en amazone »<sup>126</sup>, or l'amazone est le symbole par excellence de la rébellion

<sup>122</sup> « Il aurait fallu qu'à vingt ans elle menât la vie d'une femme de cinquante ans, qu'elle se contentât de s'ensevelir dans la solitude. [...] Si on l'avait vue privée de tous les plaisirs, dans une robe démodée, négligée, vieille avant l'heure, on lui aurait pardonné son aspect avenant, sa richesse : peut-être même aurait-on compati à son passé et se serait-on complu à la considérer comme une victime malheureuse et trahie. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 126.

<sup>123</sup> Il est intéressant de rapprocher la description de la protagoniste de celle de Caterina Percoto proposée par Giuseppe Marchetti : il existe plusieurs points communs entre les deux femmes par exemple le cigare, la fréquentation des auberges rurales, la gestion du domaine paternel... Ardemia est donc une projection littéraire de l'auteure. Voir G. MARCHETTI, *Il Friuli : uomini e tempi*, vol. II, *op. cit.*

<sup>124</sup> A. TESTART, « La femme et la chasse », in *Hommes, femmes, la construction de la différence*, sous la dir. de F. Héritier, Paris : Le Pommier / Cité des sciences et de l'industrie, 2005, p. 137.

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>126</sup> « Ora le veniva il capriccio di cavalcare, e vestita all'amazzone e accompagnata dagli amici scorazzava su d'un brioso ginnetto per tutt i contorni della sua villeggiatura, finché una predichina della

contre l'ordre mâle qui place la femme au service de l'homme<sup>127</sup>, et l'on reproche justement à Ardemia de ne pas vouloir « se résigner aux obligations de son statut »<sup>128</sup>. Outre le fait de monter à cheval, la comtesse possède d'autres caractéristiques généralement attribuées aux amazones : ces femmes vivent en communauté féminine or Ardemia pratique la randonnée en compagnie d'autres femmes ; ces femmes exercent une soumission sur les mâles et sont politiquement indépendantes or Ardemia est entourée de subordonnés masculins et, si elle ne gouverne pas au sens politique du terme, elle gouverne en revanche son domaine agricole. En outre, sa volonté de rompre avec l'ordre patriarcal se manifeste également plus loin dans la nouvelle, lorsqu'elle impose la présence des épouses de ses colons au « *Licof* », un banquet traditionnel, exclusivement réservé aux hommes. Ce faisant, elle manifeste le désir de révolutionner la coutume en invitant les femmes à sa table :

« Nella sua bizzarra testolina aveva divisato dare con ciò un esempio, per cui tra i contadini sparisse quel brutto costume che vuole escluse le donne dalla mensa dei loro mariti, e le condanna a mangiare in disparte o in un cantuccio del focolare, perfino nei giorni solenni di nozze o di battesimo. »<sup>129</sup>

Le patriarche des fermiers, papà Gregorio, qui incarne cet ordre masculin traditionnel et considère que « les femmes doivent rester à la maison »<sup>130</sup>, est rigoureusement opposé à cette invitation des épouses, mais il est finalement contraint de reconnaître qu'il a passé un bon moment et de promettre de laisser aussi sa femme participer au banquet l'année suivante.

Toutefois Caterina Percoto n'est pas une révolutionnaire : si elle fait preuve d'une réelle volonté de réformer la société pour la faire progresser, elle ne remet pas en question

---

madre o di qualcuno dei parenti non l'obbligava a smettere. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 127.

<sup>127</sup> « Pour les Grecs, les Amazones, qui avaient accès à la guerre et au cheval, étaient des créatures possédant un statut social et un pouvoir beaucoup plus élevés que ceux accordés aux femmes grecques, destinées à être au service des hommes. » Voir C. TOURRE-MALEN, « Des Amazones aux amazones. Équitation et statut féminin », in *Techniques et culture* 43-44 (2004).

<sup>128</sup> « Per cotesti ell'era una donna bizzarra e capricciosa, e che non voleva rassegnarsi agli obblighi del suo stato [...]. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 126.

<sup>129</sup> « Elle avait pensé, dans sa bizarre petite tête, donner ainsi l'exemple pour que disparaisse, chez les paysans, cette mauvaise habitude qui veut que les femmes soient exclues de la table de leur mari, et qui les condamne à manger à part, ou dans un petit coin du foyer, même lors des jours solennels de noces ou de baptême. » *Ibid.*, p. 126-127. Enrica Varisco Ferrero signalait, en 1970, que la situation n'avait pas fondamentalement changé dans les campagnes frioulanes : « Fausta Mancini, che ben conosce la vita rurale dei nostri paesi, osserva che anche adesso le contadine friulane mai mangiano in tavola con gli uomini, ma sempre in disparte o in piedi. » E. VARISCO FERRERO, *Caterina Percoto*, *op. cit.*, p. 34.

<sup>130</sup> « Ma gli è fatto che le donne devono starsene a casa, mormorò il vecchio. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 148.

l'ordre établi, c'est pourquoi sa protagoniste ne peut être totalement une rebelle<sup>131</sup>. Le final de la première nouvelle, *Il licof*, va d'ailleurs dans ce sens : Ardemia della Rovere se réconcilie en effet avec sa famille, rentrant donc, en quelque sorte, dans le rang. Cette réconciliation advient de surcroît grâce à l'intervention du « Cavaliere di F\*\*\* », ancien camarade du père de la comtesse qui, de passage dans la région, souhaite revoir la fille de son défunt ami. Ce dernier incarne l'homme politique idéal aux yeux de l'auteure, qui en achève ainsi la description :

« In somma, era di quei rari uomini [...] che se la sorte fa salire al potere e pone a capo delle cose, sono benedizione al paese che li possiede, e segnano un'epoca certa di progresso e di benessere universale. »<sup>132</sup>

Il s'intéresse en outre à l'éducation puisque l'on sait que la raison de sa présence dans le secteur est l'inspection d'un Institut récemment ouvert. Il n'est donc pas anodin que ce soit un tel homme qui rapproche Ardemia de sa famille : il apparaît comme un garant du bon fonctionnement de la société, qui doit progresser et englober dans son progrès l'ensemble de ses membres, y compris, donc, les couches populaires et les femmes, tout en conservant la hiérarchie existante. La sympathie qu'il manifeste pour la comtesse représente la bienveillance avec laquelle il faut traiter les catégories « subalternes » de la société, tout en évitant leur émancipation, en contrôlant, par exemple, leur éducation. On remarquera que dans la nouvelle suivante, *Il pane dei morti*, Ardemia ne revêt plus qu'un rôle de bienfaitrice du peuple, pour qui elle est « comme une mère affectueuse »<sup>133</sup> : si en l'absence d'enfants à élever il s'agit ici d'un transfert, c'est cependant la dimension maternelle qui triomphe, cette maternité qui est « sans cesse exaltée et désignée comme la seule fonction vraiment gratifiante pour une femme »<sup>134</sup> durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle et à laquelle l'auteure accorde un rôle prépondérant. Il semble que, comme dans la nouvelle *La fila*, alors que Caterina Percoto crée un personnage féminin qui échappe à la

<sup>131</sup> Il nous semble intéressant d'observer que la pratique de l'équitation est à peine mentionnée. Elle apparaît en effet comme l'élément initial d'une liste de comportements masculins qui se conclut par l'épisode de la chasse, comme si elle n'avait aucune importance. Or, le cheval est un symbole fort de pouvoir masculin. Voir sur le sujet l'article de Catherine Tourre-Malen déjà cité. C'est un peu comme si Caterina Percoto ne pouvait assumer complètement une image si forte de rébellion, elle utilise d'ailleurs une formulation (« vêtue en amazone ») plutôt ambiguë.

<sup>132</sup> « Bref, c'était l'un de ces rares hommes [...] qui sont une bénédiction pour le pays qui les possède, si le destin les élève au pouvoir et les place à la tête des choses, et qui marquent une époque certaine de progrès et de bien être universel. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 139.

<sup>133</sup> « Soprattutto era rimasta tanto disgustata dallo strepito e dalle vanità cittadine, che risolse di fermar per sempre la sua dimora in campagna, e di cercar un compenso alla mancanza della famiglia e al vuoto che la circondava col dedicarsi tutta a far fiorire, per quanto in lei stava, l'agricoltura, e procurare, come una madre affettuosa, il benessere e la felicità de' suoi buoni dipendenti. » *Ibid.*, p. 156.

<sup>134</sup> P. ARIÈS et G. DUBY, *Histoire de la vie privée, tome 4 : De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris (1999), p.248

représentation que l'on se fait alors des femmes, elle éprouve le besoin par quelque moyen de le remettre dans les rangs, afin qu'il corresponde mieux à ce que l'on attend des femmes à cette époque.

## D - Conclusion : un nouvel ordre symbolique

La représentation des femmes est un moyen pour Caterina Percoto de se connaître, de se dire, d'exorciser, pourrait-on dire, la douleur qu'elle porte en elle à cause d'amours malheureuses, ainsi que le regret de n'avoir pas pu fonder une famille, ce qu'elle fait au travers de différentes figures de femmes qui sont des projections littéraires de son propre moi. Mais l'écrivaine sait que :

« Quando la vita avvelenata da immenso dolore ha perduto tutte le attrattive, v'è ancora un conforto, quello d'esser utile agli altri ! »<sup>135</sup>

C'est pourquoi l'écriture est aussi pour elle une façon de dénoncer ces institutions qui ravalent les femmes presque au rang d'esclaves<sup>136</sup> en les privant d'une éducation adéquate, qui ne soit pas uniquement vouée à des travaux manuels, mécaniques, mais qui développe aussi leur intelligence, et qui leur apprenne à être autonomes. Cette éducation inadaptée qu'elle dénonce les prive aussi, par conséquent, de la possibilité d'assumer dignement leur rôle d'épouses et de mères et d'être utiles à leur pays en participant activement à la formation des futurs citoyens. Voici le projet social de l'écrivaine frioulane pour que les femmes trouvent leur place dans la société des hommes.

Faut-il considérer, comme le fait Adriana Chemello, que Caterina Percoto s'adresse avant tout à un public de lectrices<sup>137</sup> ? La chercheuse se fonde sur deux nouvelles qui contiennent effectivement une allusion à ces dernières : *I gamberi* et *Il bastone*. Dans la

<sup>135</sup> « Quand la vie, empoisonnée par une douleur immense, a perdu tous ses attraits, elle offre encore un réconfort, celui d'être utile aux autres ! » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 102 (*L'album della suocera*).

<sup>136</sup> Notons que dans la nouvelle *La moglie*, la comtesse Cecilia apparaît à une soirée habillée en odalisque, ce qui exprime cet asservissement des femmes d'une part aux caprices de la mode en raison de l'éducation reçue qui les invite à être des objets d'agrément, d'autre part aux décisions de leurs maris. Nous avons vu comment, dans la nouvelle, la comtesse réussit à s'affranchir des vanités mondaines et à imposer son point de vue à son mari sur la nécessité de faire réparer les habitations de leurs fermiers.

<sup>137</sup> « Nel selezionare, fin dalle sue prime collaborazioni ai giornali, le virtuali lettrici secondo un'appartenenza di genere, la scrittrice friulana mostra un'eccezionale modernità di pensiero [...]. » A. CHEMELLO, « Caterina Percoto e Ippolito Nievo », in *Ippolito Nievo*, a cura di Antonio Daniele, Udine : Esedra editrice, 2006, p. 137. Le réseau de relations établi avec les lectrices est aussi évoqué par la chercheuse dans A. CHEMELLO, « Le "Penelopi" campagnole di Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 5-9.

première nouvelle, Caterina ne fait, en réalité, que formuler l'hypothèse de l'existence d'un public de lectrices puisqu'elle écrit :

« Se è vero che mi leggono le mie care sorelle, adesso penseranno ch'io voglia narrare qualcuna delle consuete istorie d'amore, e colla gentile fantasia l'avranno di già immaginata, e ognuna forse secondo i battiti del proprio cuore crederà d'aver trovato la causa della malinconia della mia povera Adelina. »<sup>138</sup>

Il ne nous semble pas que l'auteure s'adresse ici exclusivement à un public féminin. Mais elle tient compte de la composante féminine de son public qu'elle met en garde contre une interprétation erronée de la mélancolie de la protagoniste, qui n'est pas liée à une déception sentimentale. Il semble que Caterina Percoto considère d'une part, qu'un cœur de femme est plus à même de comprendre les sentiments d'une autre femme – nous en avons des indices ailleurs dans ses nouvelles<sup>139</sup> –, et d'autre part, que les lectures des femmes sont essentiellement composées par les histoires du genre sentimental qui fleurissent dans la presse qui leur est destinée. En effet, la nouvelle ne raconte pas une de ces histoires d'amour que les lectrices connaissent bien mais elle entend dénoncer le comportement – criticable aux yeux de l'écrivaine – de Niccolò Tommaseo qui a encouragé un adultère. Cela dit, rappelons que Caterina Percoto a rédigé cette nouvelle avec l'intention de l'envoyer à la « Ricamatrice » qui s'adresse en particulier à un public féminin<sup>140</sup>, elle a donc conscience du public qui la lira, ce qui peut expliquer qu'elle ait éprouvé le besoin d'attirer son attention sur la signification à donner à la mélancolie du personnage. Ce dont ne semble pas tenir compte Adriana Chemello, c'est que ce n'est qu'à partir du moment où elle devient collaboratrice de la « Ricamatrice » que Caterina Percoto prend en compte la spécificité du genre du public auquel elle s'adresse, ce qui révèle les intentions pédagogiques de l'auteure. Le danger d'une telle interprétation serait de limiter la portée de l'œuvre de Caterina Percoto. Or on ne peut pas dire que les nouvelles

<sup>138</sup> « S'il est vrai que mes chères soeurs me lisent, elles vont à présent penser que je veux leur raconter l'une de ces histoires d'amour habituelles, et, grâce à leur gentille imagination, elles s'en seront déjà fait une idée, et chacune, peut-être en fonction des battements de son propre cœur, croira avoir trouvé la cause de la mélancolie de ma pauvre Adelina. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, p. 94.

<sup>139</sup> Voici, par exemple, ce qu'elle écrit dans la nouvelle *La caduta dei capelli*, où elle identifie clairement les destinataires aux lectrices de la « Ricamatrice » qu'elle mentionne dès le début du texte : « Or ella ebbe a patire una grande tribolazione. Se io scrivessi per gli uomini, non oserei raccontarla come dicono per filo e per segno. Mi riderebbero sul viso, direbbero ch'io do importanza a una ben meschina disgrazia ; ma le gentili associate della Ricamatrice son certa che mi capiranno e che sapranno valutare tutto il cordoglio che dovette provare la mia povera Maria. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, p. 120. Elle fait de même dans la nouvelle *Il nome* : « Sono dolori, sono affetti semplici e virtù affatto volgari, come si trovano qui fra i campi, nondimeno un'altra volta io racconterò questa storia alle gentili associate della Ricamatrice, perchè noi donne qualunque sia la diversità della nostra posizione, abbiamo tutto uno stesso cuore e facilmente c'intendiamo. » *Ibid.*, p. 136.

<sup>140</sup> Cf. *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*, lettres du 3 octobre 1855.

composées au cours de la première décennie de maturité de l'écrivaine, au nombre desquelles figurent celles que nous considérons comme les plus réussies, s'adressent exclusivement aux femmes.

L'erreur d'interprétation vient sans doute de la déclaration que l'on trouve dans la deuxième nouvelle évoquée plus haut. En effet, Caterina Percoto y indique comme destinataires des nouvelles qu'elle a écrites jusqu'alors, « les nobles dames italiennes »<sup>141</sup>. Nous sommes en 1862, et Caterina Percoto fait ici, à notre avis, une réinterprétation de son oeuvre qui n'est pas anodine mais qui ne signifie pas qu'elle dit la vérité. Nous pensons qu'en attirant ainsi, en particulier, l'attention des lectrices – qui, depuis le 17 mars 1861 et la proclamation du Royaume d'Italie, sont devenues « Italiennes » –, elle indique une clé de lecture de sa nouvelle. En effet, nous montrerons au chapitre 11, que la protagoniste, Angelina, constitue un *exemplum* de la femme italienne idéale à ses yeux<sup>142</sup>. Mais nous verrons que la nouvelle contient également un fort message patriotique en raison duquel nous excluons catégoriquement qu'elle ne s'adresse qu'aux femmes. Cela est confirmé, selon nous, par le fait que Caterina Percoto n'ait pas envoyé cette nouvelle à Alessandro Lampugnani – qui est pourtant devenu son éditeur presque exclusif – mais à Francesco Dall'Ongaro pour qu'il se charge de la publier : si la nouvelle était destinée uniquement à des lectrices, elle n'avait aucune raison de ne pas l'envoyer à l'éditeur milanais.

En décrivant la situation difficile des paysannes, Caterina Percoto invite leurs riches homologues à s'intéresser à elles et à les comprendre, car ces femmes aussi souffrent de la même façon qu'elles, mais elles constituent aussi des exemples de vitalité et de solidarité qui invitent à affronter avec courage les difficultés de la vie.

<sup>141</sup> « È stato un tempo in cui la più gran gioia della mia vita era scrivere qualche novellina a trattenimento della mia mamma malata, e che poi mandavo ora a questo ed ora a quel giornale d'Italia ; e il più caro compenso a quelle mie ore di lavoro, dopo l'approvazione della buona donna, era il sapere che le mie sorelle mi leggevano e che il mio nome non era loro ingrato. Io, nata e cresciuta nella pace dei campi, coglievo qui e colà qualche umile fiorellino selvaggio, e le gentili donne d'Italia accettavano benigne il rustico dono e non isdegnavano intrecciarlo nelle loro pompose ghirlande. La mia povera vecchia non è più, quasi tutti i miei cari sono spariti dalla faccia del mondo ; inenarrabili sventure hanno colpito il mio paese. Dopo molti anni di silenzio e di dolore sento rinascermi il desiderio di cogliere ancora qualcuno di questi fiori e di mandarlo alle mie più fortunate sorelle. Torneranno a ricordarsi di me, e se il fiorellino è triste e non ha più grazia né di colore né di profumi, le lagrime che lo irrorano le faranno pietose a questa mia povera terra tradita. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, p. 377.

<sup>142</sup> Il nous semble que Caterina Percoto, après l'unification italienne, ne propose plus à ses compatriotes femmes qu'un modèle unique d'émancipation, celui que Liviana Gazzetta et Maria Teresa Segà résumant ainsi : « La sua idea di fondo è che l'educazione femminile coincide sostanzialmente con la preparazione della buona madre di famiglia, formatrice dei figli e sapiente economista, e che "per il bene del paese" il mondo della cultura debba essere riservato solo a poche eccezioni. » L. GAZZETTA, M. T. SEGÀ, « Movimenti di emancipazione : reti, iniziative, rivendicazioni (1866-1914) », in *Donne sulla scena pubblica, op. cit.*, p. 157. L'étrange réticence de Caterina Percoto à orienter des femmes vers le monde de la culture est indéniablement liée à sa mauvaise opinion des femmes de lettres. Voir *supra*, chapitre 2, p. 148, et chapitre 3, p. 213.



L'écrivaine frioulane propose dans ses nouvelles un nouvel ordre du monde, « l'ordre symbolique de la mère » ainsi que le définit la philosophe Luisa Muraro<sup>143</sup> pour qui il est nécessaire de restituer aux femmes « l'expérience primordiale de relation avec la mère »<sup>144</sup>. Or, c'est ce que fait l'écrivaine frioulane en établissant entre ses protagonistes des rapports privilégiés femme-femme, dont celui qui est le plus emblématique à notre sens : celui entre la comtesse Giulia et sa belle-mère Eleonora qui se substitue à la figure maternelle pour l'aider à trouver sa juste place dans le monde. Margaret Kern a très bien montré comment Caterina Percoto créait, dans ses nouvelles, un espace féminin qui obéit à ses propres règles et où les femmes peuvent exister librement :

« The polemicizing of certain institutions such as marriage and education, the criticism of certain practices or stereotypes, the obsession with the representation of women's objects, the minute and realistic descriptions, and the metaphors and images of nature all serve in Percoto to open a new space to women in literature and in life : a physical and symbolic space in which women are free to enjoy their solitude or to rejoice in their solidarity. »<sup>145</sup>

Cet ordre n'entre pas en concurrence avec l'ordre patriarcal, mais il existe à côté de lui et incarne des valeurs qui sont chères à l'auteure : la solidarité, la fraternité, l'amour de son prochain.

En effet, l'œuvre de Caterina Percoto est marquée par une très grande sensibilité aux souffrances des autres<sup>146</sup>, une sensibilité que sa position d'exclue a sans doute exacerbée et qui lui a permis de saisir toute l'injustice de la condition féminine. Or, elle fait de cette sensibilité une dimension essentielle de ses personnages féminins. Cette sympathie pour la souffrance de l'autre est liée pour elle à la maternité, une maternité qui est bien souvent synonyme de souffrance et de sacrifice pour les femmes. C'est parce qu'elle est mère que Lena, dans la nouvelle *La fila*, a pitié de deux jeunes soldats ennemis et leur offre le gîte et le couvert<sup>147</sup>.

<sup>143</sup> Cf. L. MURARO, *L'ordre symbolique de la mère*, traduit de l'italien par Francesca Solari et Laurent Cornaz, Paris : L'Harmattan, 2003.

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>145</sup> « La polémique contre certaines institutions comme le mariage et l'éducation, la critique de certaines pratiques ou de certains stéréotypes, l'obsession de représenter des objets féminins, les descriptions minutieuses et réalistes, les métaphores et les images de la nature, tout sert chez Madame Percoto à ouvrir un nouvel espace aux femmes, dans la littérature et dans la vie : un espace à la fois physique et symbolique dans lequel les femmes sont libres de jouir de leur solitude et de se réjouir dans leur solidarité. » M. E. KERN, « Solitude and Solidarity : Feminine Space in the Short Stories of Caterina Percoto », in « Romance Languages Annual », VIII, 8, 1996

<sup>146</sup> Il est intéressant de souligner que, non seulement, l'auteure compatit sincèrement à la douleur humaine, mais que cette sensibilité s'étend aussi à la souffrance animale. Elle dénonce ainsi la cruauté envers les animaux dans la nouvelle intitulée *L'orecchio*, in C. PERCOTO, *Ventisei racconti*, op. cit.

<sup>147</sup> Dans cette nouvelle, l'auteure, passant outre sa révolte contre l'oppression autrichienne, fait preuve d'une grande sensibilité quant à la condition des soldats, cette « pauvre chair à canon », arrachés à leur

La figure féminine incarne donc, chez Caterina Percoto, des valeurs positives et progressistes, indispensables à l'édification d'une société meilleure. En effet, de par leur capacité à créer des espaces de solidarité, en tendant la main à l'autre, en accueillant au sein de leur famille des étrangers, les femmes percotiennes nous indiquent le chemin de la fraternité, une valeur chère à l'auteur, qui aspire non seulement à la fraternité entre les différentes classes sociales mais aussi, comme nous le verrons, à la fraternité entre les peuples.

Nous avons vu que, dans ses nouvelles, Caterina Percoto fait preuve d'un grand sens de l'observation du monde qui l'entoure. Elle le décrit ainsi avec précision, en s'intéressant tout particulièrement aux catégories subalternes de la société : les paysans et les femmes. Elle dénonce leur existence difficile, la violence que le monde exerce à leur rencontre en les laissant vivre dans la misère, en les exploitant sans reconnaître leur importance dans la société, en les ramenant au rang d'objets – les paysans servent à enrichir le propriétaire terrien, son épouse, à mettre en valeur son statut d'homme riche. Mais elle ne se contente pas de dénoncer les difficultés de ces catégories subalternes, elle indique également quelle est la voie à suivre pour en améliorer le sort, pour qu'elles acquièrent une place réelle et reconnue dans la société future. En cela, nous pouvons dire qu'elle est une réformatrice. Nous allons voir à présent que cette volonté de réformer la société s'accompagne chez elle d'un projet politique : celui de donner une patrie libre et unie à la nation italienne.

---

terre natale pour aller combattre une guerre dont ils ignorent les tenants et les aboutissants. Voir *infra*, citation p. 431.

**- II -**

**La dimension patriotique**



Si l'œuvre de Caterina Percoto est profondément ancrée dans une réalité sociale et géographique précise, celle du Frioul rural du XIX<sup>e</sup> siècle, elle est également marquée par le contexte historique et politique dans lequel vit l'auteure, celui de la domination autrichienne et du *Risorgimento*. L'écrivaine entre d'emblée en contact avec les milieux libéraux grâce à sa collaboration avec des journaux triestins, et en particulier avec les intellectuels de la « Favilla » tels Francesco Dall'Ongaro et Pacifico Valussi<sup>1</sup>. Elle fréquente également certains nobles patriotes d'Udine comme Prospero Antonini, qui fut membre du comité provisoire de la ville en 1848 et dut s'exiler après la reconquête autrichienne<sup>2</sup>. Nous verrons toutefois que ce n'est qu'à partir de 1848 que son œuvre acquiert une dimension politique. Il semble en effet que cette année constitue un moment primordial dans la conscience politique de l'auteure frioulane, qui fut fortement marquée par la violence de la répression autrichienne contre les mouvements insurrectionnels dans sa région et affirme dès lors ses idéaux patriotiques dans ses écrits.

On remarquera que le spectre de la présence autrichienne plane même dans les nouvelles percotiennes qui ne développent pas la thématique *risorgimentale*<sup>3</sup>. On rencontre en effet dans plusieurs écrits quelques allusions à la politique menée par l'occupant et à ses conséquences sur les habitants de la région<sup>4</sup>, sans cependant que jamais n'y soit développée une critique à son encontre. De même, les soldats autrichiens font leur apparition dans les textes de l'écrivaine frioulane et certains personnages se colorent d'une dimension politique, tant dans leur rapport à l'occupant que dans leur sentiment d'italianité. Enfin se glisse parfois, dans les récits, une référence à un événement ou à un moment historique marquant pour l'histoire du Frioul. Deux épisodes constituent en particulier des moments clés, il s'agit de la révolution de 1848, déjà évoquée, et de l'armistice de Villafranca en 1859.

L'année 1848 est celle du « printemps des peuples » : une vague de mouvements révolutionnaires enflamme l'Europe et se propage dans la péninsule italienne, où les élites réformistes partagent l'idée de la nécessité d'une guerre contre l'Autriche, même si elles

---

<sup>1</sup> Pacifico Valussi fut un fervent patriote, c'est à lui, par exemple, qu'écrivit Niccolò Tommaseo en 1848 pour convenir d'une action commune entre Venise et Udine. Cf. M. FLORES, *Il Friuli. Storia e Società*, vol. 1, *Dalla caduta della Repubblica di Venezia all'Unità d'Italia*, op. cit., p. 116.

<sup>2</sup> Il fut d'ailleurs l'une des figures centrales et actives de l'émigration politique frioulane des années 1850. Cf. *ibid.*, p. 135 et p. 153.

<sup>3</sup> Cf. T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini*, op. cit., p. 126-127.

<sup>4</sup> Signalons cependant que de telles allusions étaient déjà présentes dans des nouvelles antérieures à l'année 1848 ; c'est le cas de *Il refrattario* (paru dans « La Favilla », IX, 13, 25 luglio 1844) et de *Un episodio dell'anno della fame* (paru dans « La Favilla », X, 8, 27 aprile 1845).

ne sont pas d'accord sur la forme de gouvernement que doit avoir l'Italie<sup>5</sup>. Ces mouvements de révolte sont favorisés par la situation de crise économique qui s'abat sur les territoires sous domination autrichienne (la famine de 1846-47 et le prix du pain génèrent un certain mécontentement au sein du peuple)<sup>6</sup> et par le contexte politique réformiste de certains États italiens. Ainsi, l'élection à Rome le 17 juin 1846 du pape Pie IX qui fait quelques réformes modérées dans les territoires pontificaux et la concession, en janvier 1848, par le roi Ferdinand II d'une constitution au Royaume des Deux Siciles, suscitent un engouement libéral dans toute la Péninsule<sup>7</sup>. De même, les mouvements révolutionnaires dans le Royaume de Lombardie-Vénétie sont encouragés par l'annonce que l'empereur Ferdinand I<sup>er</sup> a promis une constitution à Vienne après les journées révolutionnaires de mars 1848 et renvoyé Metternich le 13 mars<sup>8</sup>. Des soulèvements contre l'occupation autrichienne ont lieu à Milan, Venise, Parme, Modène... ; ils débouchent sur la première guerre d'indépendance conduite par Charles-Albert de Savoie. Mais celle-ci se solde par une défaite du roi de Piémont Sardaigne, et la répression s'abat sur les territoires italiens reconquis. Caterina Percoto témoigne, dans différents écrits<sup>9</sup>, de la violence des représailles exercées par les Autrichiens à la suite des mouvements révolutionnaires qui marquent cette année-là, transmettant au lecteur son sentiment d'horreur face aux agissements barbares et sans pitié des soldats.

L'année 1859 constitue une autre année charnière en raison de l'armistice de Villafranca, signé le 11 juillet entre l'Autriche et la France, armistice qui organise la cession de la Lombardie au Royaume de Piémont Sardaigne par l'intermédiaire de Napoléon III, alors que le Frioul et la Vénétie demeurent sous domination autrichienne. Cela suscite une déception amère et un sentiment de trahison chez les patriotes des territoires restés occupés, sensations partagées par Caterina Percoto et retranscrites dans plusieurs de ses écrits<sup>10</sup>. C'est d'ailleurs cet événement qui, d'après Marcello Flores, va véritablement

---

<sup>5</sup> Les *democratici* révolutionnaires réunis autour de Mazzini, défendent l'idée d'Unité et de République, tandis que les libéraux modérés privilégient l'idée d'une confédération d'États italiens, soit autour du Pape (mouvement néo-guelfe de Vincenzo Gioberti), soit autour du Piémont (solution défendue par Cesare Balbo). Cf. C. BRICE, *Histoire de l'Italie*, Paris : Éditions Perrin, 2003, p. 298-304.

<sup>6</sup> Cf. G. PÉCOUT, *Naissance de l'Italie contemporaine. 1770 - 1922*, op. cit., p. 76 ; A. ZORZI, *Venezia austriaca*, Gorizia : Libreria Editrice Goriziana, 2000, p. 84.

<sup>7</sup> Cf. C. BRICE, *Histoire de l'Italie*, op. cit., p. 309 ; G. PÉCOUT, *Naissance de l'Italie contemporaine*, op. cit., p. 109. Dans le Frioul, l'élection de Pie IX a une résonance particulière puisqu'il redonne au siège épiscopal d'Udine son ancienne dignité en nommant Zaccaria Bricito archevêque de la ville, alors que son prédécesseur, Grégoire XVI, en avait diminué l'importance. Cf. M. FLORES, *Il Friuli. Storia e Società*, vol. 1, *Dalla caduta della Repubblica di Venezia all'Unità d'Italia*, op. cit., p. 110-112.

<sup>8</sup> Cf. G. PÉCOUT, *Naissance de l'Italie contemporaine*, op. cit., p. 110.

<sup>9</sup> En particulier dans les nouvelles *La donna di Osopo* et *La coltrice nuziale* – qui lui vaudront des ennuis avec la censure autrichienne (Cf. T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini*, op. cit., p. 126) – et dans l'article écrit le 22 octobre 1848 pour le « Giornale di Trieste » intitulé « A Jalmicco nel 1848 ».

<sup>10</sup> Par exemple la nouvelle *Il bastone* ou le texte *Il pianto di Venezia nel 1859*.

réveiller l'intérêt du Frioul pour la question nationale et favoriser la mobilisation politique de ses habitants<sup>11</sup>.

C'est autour de ces deux années que s'articulent la majorité des textes à dimension patriotique de Caterina Percoto, mais nous nous référerons également à deux lettres adressées à Marina Baroni, écrites en août 1866, et publiées dans le volume *Sotto l'Austria nel Friuli :1847-1866*<sup>12</sup>. Dans cette correspondance, l'écrivaine frioulane partage avec son amie un autre moment déterminant du *Risorgimento* : l'armistice de Cormons, signé le 12 août, mettant un terme à la troisième guerre d'indépendance à la suite de laquelle le Frioul occidental et la Vénétie seront rattachés au royaume d'Italie.

Nous nous intéresserons, dans cette partie, au regard que porte Caterina Percoto sur la situation politique de sa région, à savoir la domination autrichienne dans le Frioul, et sur le discours patriotique qu'elle développe dans son œuvre.

Nous ferons une étude diachronique de ses positions sur la question, de manière à mettre en évidence une certaine évolution au fur et à mesure des différentes étapes du *Risorgimento*. La difficulté posée par une telle approche est celle de la datation incertaine d'une partie des textes de l'auteure. Nous avons délimité trois périodes – avant, entre et après – en fonction de deux dates précédemment évoquées : les années 1848 et 1859. Dans notre tentative de définir à quelle période appartient chacun des textes qui nous intéresse, nous nous sommes appuyée sur la publication de ces textes dans des revues avant qu'ils ne soient rassemblés en recueils<sup>13</sup>, sur les allusions à certaines nouvelles présentes dans la correspondance de l'auteure et sur les indices chronologiques – dates et événements historiques – présents dans les textes eux-mêmes.

---

<sup>11</sup> Voir M. FLORES, *Il Friuli. Storia e Società*, vol. 1, *Dalla caduta della Repubblica di Venezia all'Unità d'Italia*, op. cit., p. 146. Ailleurs, l'auteur souligne le caractère rarement antiautrichien des divers mouvements de soulèvement du peuple frioulan aux alentours de 1848.

<sup>12</sup> *Sotto l'Austria nel Friuli :1847-1866...*, a cura di Eugenia Levi, op. cit.

<sup>13</sup> Les articles suivants nous ont été d'une grande utilité étant donné qu'ils répertorient les textes de Caterina Percoto publiés dans le journal triestin « La Favilla » : A. FELICE, *L'esordio giornalistico di Caterina Percoto su « La Favilla » di Trieste*, op. cit. et G. COMELLI, « Caterina Percoto negli anni triestini della "Favilla" », op. cit., p. 27-54.





## Chapitre 8

### La terrible année 1848 et la révolte contre la répression autrichienne

Nous allons voir comment la période révolutionnaire du Frioul et de la Vénétie en 1848-1849, et en particulier l'année 1848 au cours de laquelle Caterina Percoto assiste à la terrible répression autrichienne des velléités d'indépendance des Frioulans, marque un tournant fondamental dans l'œuvre de l'auteure et par rapport à l'idéologie qui s'y exprime.

#### A - Présence autrichienne dans le Frioul dans les nouvelles antérieures à 1848

Si l'on examine les récits de Caterina Percoto écrits avant 1848, nous ne trouvons pratiquement aucune référence à la situation politique du Frioul à cette époque, ce qui tend à indiquer que l'auteure n'y accorde pas une grande importance dans le cadre du projet littéraire et social qu'elle défend, celui de la littérature champêtre et du réformisme agraire.

On rencontre cependant dans deux textes quelques allusions politiques. Il s'agit d'une part du récit intitulé *Il refrattario*, publié dans le journal « La Favilla » le 25 juillet 1844, et, d'autre part, de la nouvelle nommée *Un episodio dell'anno della fame*, publiée dans ce même journal le 27 avril 1847.

Le premier texte, comme l'indique son titre, aborde le thème des paysans réfractaires au service militaire qui constituait à l'époque l'un des principaux points de contentieux entre le peuple et le gouvernement autrichien<sup>1</sup>. En effet, l'historien Alvisè Zorzi écrit que le fait d'être désigné conscrit était aux yeux des Lombards et des Vénètes la pire des calamités qui puisse frapper un homme et que le nombre de déserteurs, comme celui de réfractaires, était grand, tant la population était hostile au service militaire<sup>2</sup>. Le service militaire fut instauré en Italie par Napoléon I<sup>er</sup> à l'époque de la domination française et avait alors une durée de quatre ans. Or, au moment de la Restauration, alors que le peuple espère vivement son abolition, l'Autriche décide de le maintenir et en porte la durée à huit ans. La Vénétie devait ainsi fournir chaque année à l'armée autrichienne environ 3000

---

<sup>1</sup> Au sujet du service militaire en Lombardie et Vénétie sous la Restauration, voir A. ZORZI, *Venezia austriaca, op. cit.*, p. 55 et M. MERIGGI, *Il Regno Lombardo-Veneto, op. cit.*, p. 205-209.

<sup>2</sup> Cf. A. ZORZI, *Venezia austriaca, op. cit.*, p. 55.

hommes qui étaient tirés au sort parmi tous les jeunes gens âgés de vingt à vingt-cinq ans considérés comme aptes au service. Les plus fortunés pouvaient acheter leur tranquillité en payant un malheureux pour les remplacer ou en corrompant le médecin pour se faire déclarer inaptes. Il va sans dire que, pour une famille de paysans, voir un de ses fils dans la force de l'âge partir pour une si longue période constituait, au-delà du problème affectif et de la crainte de le perdre à jamais dans une guerre, une perte non négligeable en terme de capacité de travail. Dans la nouvelle *Il refrattario*, le récit est centré sur le personnage de Giovanni, jeune paysan qui, huit ans auparavant, s'était dérobé au devoir qui lui incombait d'accomplir son service militaire, et qui retourne clandestinement chez ses parents pour assister au mariage de l'une de ses sœurs. Certes le texte suggère la détestation de cette obligation chez le peuple – on le voit à travers l'expression « questi otto anni di aborrito servizio militare » et dans la détermination de Michele, dernier conscrit de l'année, à arrêter le fugitif dans l'espoir d'être déchargé de l'obligation de faire son service – mais il vise avant tout à dénoncer un comportement condamnable aux yeux de l'auteure. Cette condamnation se voit dans les remords éprouvés par Giovanni qui, par son geste qui paraît inconsidéré, s'est réduit à l'état de fugitif permanent, traqué par les autorités, avec toute la précarité et l'errance que cette situation implique, et par l'intermédiaire du sermon du curé du village qui lui rappelle ses devoirs et lui expose les conséquences de sa fuite :

« La sorte era toccata a te ! Oltre il dovere che abbiamo tutti di sottostare alle leggi del nostro paese, col solo presentarsi a cavare il numero, tu promettivi nella maniera la più solenne di accettare, qualunque ci si fosse, il destino ch'ei ti sortiva. Il servizio militare era un debito tuo, che colla tua fuga hai gettato sul capo di un altro, obbligandolo a pagare per te. »<sup>3</sup>

Il ne s'agit pas non plus ici d'un réquisitoire pro-autrichien. En fait, ces paroles ne constituent pas une prise de position politique dans le cadre du débat *risorgimentale* sur la liberté et l'unité de la Péninsule italienne, mais elles indiquent une idéologie que l'on peut qualifier de conservatrice dans la mesure où elles montrent que, pour Caterina Percoto, il est important que l'ordre établi soit respecté. Il s'y ajoute une dimension morale, puisque le Curé craint que la vie exempte de tout bien et de tout réconfort que mène le jeune homme ne le pousse à commettre des délits, voire des crimes. En effet, comme l'explique l'historien Marco Meriggi, les réfractaires qui restaient dans le Royaume n'avaient d'autre

<sup>3</sup> « Le sort t'avait désigné ! Outre le devoir que nous avons tous de nous soumettre aux lois de notre pays, par le seul fait de te présenter pour tirer au sort un numéro, tu promettais de la façon la plus solennelle d'accepter, quel qu'il soit, le sort qui t'était dévolu. Le service militaire était l'un de tes devoirs, qu'en fuyant tu as reversé sur la tête d'un autre, l'obligeant à payer pour toi. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 96.

choix que de rejoindre l'une des bandes de malfaiteurs qui écumaient alors épisodiquement les campagnes<sup>4</sup>. Le brave curé réussira à rassembler la somme nécessaire au rachat de cette « brebis égarée », mais ce sera au prix de son propre bonheur puisque, à la fin de la nouvelle, Giovanni le retrouve malade et privé de la douce présence de sa nièce. Cette issue condamne plutôt le geste du réfractaire, qui n'a pas su se résigner à son sort et a semé le malheur autour de lui, et non l'existence du service militaire.

Un autre aspect de la politique autrichienne dans le royaume de Lombardie-Vénétie est également abordé dans cette nouvelle, bien que de façon anecdotique, celui de la surveillance policière à Venise<sup>5</sup>. En effet, lors d'une discussion avec le curé qui l'interroge sur son séjour dans la Cité des Doges, le paysan Martino qui vient d'y accompagner son fils recensé pour le tirage au sort, se plaint d'y avoir été désagréablement contrôlé :

« Da Bolzano, signore, si può uscire quando pare e piace. Io vado, torno e nessuno mi fa le freghe. Ma da Venezia... oh ! è un altro paio di maniche ! [...] Io l'ho per me [...] che quello sia un paese di gran curiosi. [...] Dappertutto volevano saper chi mi fossi, figlio di chi, quant'anni m'avessi; e poi - le carte ! e taffete le spiegazzavano, e squadrammi dalla punta del naso alle unghie dei piedi. »<sup>6</sup>

Il conclut son discours par le fait que, à Bolzano, l'agent municipal est presque comme le curé, ce qui signifie certainement qu'il est proche du peuple, étant donné l'image positive que le récit donne de celui-là. Voilà pourquoi cet homme affirme sa préférence pour son village. À travers le dialogue entre le paysan et le prêtre, il nous apparaît comme évident que l'intention de Caterina Percoto est de dissuader les paysans d'émigrer dans les grandes villes pour y chercher du travail<sup>7</sup>. On peut toutefois s'interroger sur les raisons qui ont décidé l'auteure à utiliser l'argument de la surveillance policière pour décourager l'émigration des paysans. Peut-être les rapports entre le peuple et les représentants de

<sup>4</sup> Voir M. MERIGGI, *Il Regno Lombardo-Veneto*, op. cit., p. 208.

<sup>5</sup> La police jouait en effet un rôle important dans l'organisation administrative du Royaume, elle était l'instrument principal de l'Empereur pour surveiller et contrôler ses sujets. Voir à ce sujet le chapitre « Lo stato di polizia », in A. ZORZI, *Venezia austriaca*, op. cit., p. 191-217 ainsi que M. MERIGGI, *Il Regno Lombardo-Veneto*, op. cit., p. 89-93.

<sup>6</sup> « De Bolzano, monsieur, on peut sortir quand bon nous semble et quand il nous plaît. Pour ma part, je vais, je viens, je rentre et personne ne m'embête. Mais de Venise ... oh ! ça c'est une autre paire de manches ! [...] Moi ce que j'en pense [...] c'est que c'est un pays de grands curieux. [...] Partout on voulait savoir qui j'étais, de qui j'étais le fils, quel âge j'avais ; et puis – les papiers ! et tac ils les froissaient en les pliant, et me dévisageaient du bout du nez jusqu'à la pointe des pieds ». C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, op. cit., p. 89.

<sup>7</sup> Caterina Percoto condamne en effet dans plusieurs nouvelles le choix de l'émigration fait par certains paysans pour remédier à leurs difficultés économiques. Il semble que l'émigration ait été un phénomène relativement important dans le Frioul, au point que le gouvernement autrichien intervint par une circulaire ordonnant une vaste campagne dissuasive dans la région d'Udine. Voir M. FLORES, *Il Friuli. Storia e Società*, vol. 1, *Dalla caduta della Repubblica di Venezia all'Unità d'Italia*, op. cit., p. 81.

l'ordre étaient-ils suffisamment tendus pour que l'allusion à pareille surveillance à Venise soit dissuasive ?

Dans la nouvelle qui s'intitule *Un episodio dell'anno della fame*, Caterina Percoto situe l'action dans un contexte historique bien précis, celui de la grande famine qui, en 1816-1817, s'abattit sur le Frioul et la Vénétie, ainsi que sur de nombreuses régions limitrophes, et causa de nombreuses morts<sup>8</sup>. Remarquons qu'une telle précision chronologique est inusuelle chez l'auteure qui ne situe que très rarement ses récits en une année donnée<sup>9</sup>. Voici comment, au début du récit, l'auteure présente les causes d'une situation qui va précipiter l'ouvrier agricole Pietro et sa famille dans une misère extrême :

« L'inclemenza delle stagioni, le guerre antecedenti, e l'improvvidenza di un governo affatto nuovo preparavano al Friuli quell'epoca tremenda, che doveva in seguito così crudelmente desolarlo, che a noi nati più tardi par catastrofe piuttosto immaginata che vera. »<sup>10</sup>

Le manque de prudence et de prévoyance du gouvernement autrichien est donc considéré comme l'un des facteurs ayant concouru à l'état de crise, et l'on peut imaginer que la lourde imposition, qui pesait de façon majeure sur les petits propriétaires et les couches les moins aisées de la population<sup>11</sup>, était au nombre des griefs faits à l'Autriche dans cette phrase. En effet, au lendemain des guerres napoléoniennes, l'Empire autrichien est déficitaire ; or les provinces italiennes se révèlent être les plus riches, c'est pourquoi il va exercer une pression fiscale importante sur leurs habitants<sup>12</sup>. Cette pression fiscale s'avère telle que Paul Ginsborg n'hésite pas à parler d'« exploitation économique et de statut quasi colonial de la Vénétie »<sup>13</sup>. De nombreux impôts indirects, comme les taxes sur le sel, le

<sup>8</sup> Sur l'épisode, voir *ibid.* p. 58-61. On remarquera que c'est en Carnia, une région que Caterina Percoto apprécie particulièrement, que la situation fut la plus tragique.

<sup>9</sup> En effet, les marqueurs chronologiques présents dans les nouvelles correspondent plus au temps cyclique des saisons qui scandent la vie dans les campagnes qu'au temps linéaire de l'Histoire. Voir *supra*, chapitre 5, p. 268.

<sup>10</sup> « Les mauvaises saisons, les guerres antérieures, et le manque de discernement d'un gouvernement tout à fait nouveau préparaient au Frioul cette terrible époque, qui devait par la suite l'affliger si cruellement, que pour nous qui sommes nés plus tard, cette catastrophe semble plus imaginaire que vraie. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 107.

<sup>11</sup> Cf. M. FLORES, *Il Friuli. Storia e Società*, vol. 1, *Dalla caduta della Repubblica di Venezia all'Unità d'Italia*, *op. cit.*, p. 69

<sup>12</sup> Cf. A. ZORZI, *Venezia austriaca*, *op. cit.*, p. 69.

<sup>13</sup> « Complessivamente l'imposta sul dazio di consumo pesava sopra i sudditi italiani degli Asburgo tre volte di più di quanto pagavano i sudditi slavi e tedeschi della monarchia, rendendo così più che legittimo parlare, come ha fatto Ginsborg, di "sfruttamento economico e di status quasi coloniale del Veneto" sotto la dominazione austriaca ». M. FLORES, *Il Friuli. Storia e Società*, vol. 1, *Dalla caduta della Repubblica di Venezia all'Unità d'Italia*, *op. cit.*, p. 69. Giorgio Candeloro évoque également le sentiment d'être exploité sur le plan fiscal par les Autrichiens qui se répand rapidement dans tout le Royaume de Lombardie-Vénétie après la Restauration. Cf. G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 2, *Dalla restaurazione alla rivoluzione nazionale*, *op. cit.*, p. 23. Signalons cependant que l'historien Marco

tabac et autres biens de consommation, pèsent ainsi fortement sur l'ensemble de la population et sont sources de ressentiment, plus encore que les impôts directs comme la taxe foncière ou la taxe sur la personne, bien que cette dernière fût très impopulaire. Un rapport de police daté de mai 1816 témoigne par exemple du mécontentement provoqué par l'annonce du maintien de cette taxe déjà en vigueur sous le régime précédent<sup>14</sup>. En outre, Marcello Flores explique que le gouvernement autrichien ne faisant aucun cas des plaintes alarmées de ses sujets frioulans quant aux tristes conditions de leur région, il fut incapable de prévenir la tragédie<sup>15</sup>. À l'exception de cette allusion à l'inefficacité du gouvernement, il n'y a pas, dans la nouvelle, de référence à la politique menée par les autorités autrichiennes, la question se situant au niveau de l'aide que les propriétaires terriens peuvent apporter ou non à leurs subalternes. Il convient par ailleurs de noter que Caterina Percoto ne mentionne nullement le fait que le gouvernement soit autrichien, ce qui signifie, selon nous, qu'il n'y a aucune intention patriotique dans cette phrase.

On peut encore relever dans deux nouvelles de brèves indications qui pourraient éventuellement avoir une valeur politique et indiquer une démarcation entre noblesse pro-autrichienne réactionnaire et noblesse progressiste patriote.

Il s'agit d'abord d'une référence à une noblesse frioulane philo-autrichienne dans la nouvelle intitulée *Il licof* écrite très probablement à l'automne 1846<sup>16</sup>. La protagoniste en est la comtesse Ardemia della Rovere qui se trouve en rupture avec sa famille en raison de son comportement pour le moins anticonformiste<sup>17</sup>. Or, parmi sa parenté, celle qui se montre la plus scandalisée et la plus résolument opposée à elle est « la zia Gran Dama della croce stellata »<sup>18</sup>. Il s'agit donc d'une noble tante, reconnue par l'ordre chevaleresque autrichien de la Croix Étoilée, une distinction qui n'était attribuée qu'aux femmes pouvant attester de tous leurs quartiers de noblesse, l'administration habsbourgeoise étant très pointilleuse sur le sujet<sup>19</sup>. Faut-il y voir pour autant une polémique contre les aristocrates pro-autrichiens assimilés aux conservateurs et donc critiqués ? Nous ne pouvons l'exclure

---

Meriggi a montré dans son ouvrage sur le Royaume de Lombardie-Vénétie qu'il fallait relativiser une telle impression. En effet, tous les *Länder* de l'Empire se plaignaient que la pression fiscale imposée par le gouvernement était trop élevée, il n'y avait pas un traitement plus dur réservé à la Lombardie-Vénétie en raison de son caractère italien. D'autre part, si avant 1847 le Royaume de Lombardie-Vénétie était effectivement le *Land* où le montant de l'imposition était le plus élevé, il était aussi largement en tête quant aux dépenses de l'État pour son fonctionnement administratif et était le mieux placé en ce qui concernait le pourcentage de l'argent prélevé par l'impôt réinvesti sur place. Cf. M. MERIGGI, *Il Regno Lombardo-Veneto*, *op. cit.*, p. 271-275.

<sup>14</sup> *Ibidem*.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>16</sup> Au sujet de la date d'écriture de la nouvelle, voir *supra*, chapitre 2, note 51, p. 88.

<sup>17</sup> Voir *supra*, chapitre 7, p. 353.

<sup>18</sup> « Anche la madre e la sorella, dimenticato di tenerle broncio, furono con lei assai affabili, e perfino la zia Gran Dama della gran croce stellata si avvisò di rivolgerle parecchie volte la parola. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 151.

<sup>19</sup> Voir à ce sujet A. ZORZI, *Venezia austriaca*, *op. cit.*, p. 235.

mais nous préférons privilégier une autre interprétation. À notre avis il s'agit surtout d'opposer la vieille noblesse de type « Ancien Régime », encore dominante dans le reste de l'Empire autrichien<sup>20</sup>, et la nouvelle aristocratie progressiste, incarnée dans la nouvelle par la comtesse Ardemia. L'auteure considère que ce sont les représentants de cette deuxième catégorie qui sont les plus aptes à diriger la société.

Dans la nouvelle *L'Album della suocera* on trouve, en revanche, une allusion à la situation politique passée lorsque le narrateur nous informe que la belle-mère évoquée dans le titre a perdu son fils aîné dans les « guerres fatales qui ont bouleversé le pays »<sup>21</sup> et que sa fille est contrainte à l'exil en raison de « malheurs imprévus »<sup>22</sup>. Il n'y a pas davantage de précisions sur les événements auxquels il est fait allusion mais nous supposons qu'il s'agit d'un fait d'ordre politique qui a conduit la famille de sa fille en exil car à l'époque ce sont les patriotes qui sont en général contraints de quitter leur pays. Est-ce que ces allusions sont faites pour indiquer au lecteur qu'il s'agit d'une famille de patriotes ? Est-ce qu'il s'agit d'une donnée importante pour la compréhension de la nouvelle ? Il convient de souligner que la vieille comtesse incarne un personnage positif qui enseigne à sa belle-fille que son rôle est de s'occuper de ses enfants. Or à cette époque on peut dire qu'il s'agit d'une conception plutôt progressiste que l'on retrouve entre autres chez les mazziniens. C'est en effet une façon de donner un rôle fondamental aux femmes dans la société : celui de la formation des futurs citoyens. Faut-il l'interpréter dans un sens patriotique ? Là encore ce qui prime dans le message de l'auteure est la nécessité de réforme quant à la place des femmes dans la société.

Ces deux nouvelles peuvent être un indice d'un intérêt déjà présent pour la cause nationale, mais il apparaît que, dans ses écrits antérieurs à 1848, Caterina Percoto n'affiche aucune préoccupation patriotique ni aucun sentiment antiautrichien. Son souci premier est de dénoncer la grande misère dans laquelle vivent les masses rurales du Frioul afin de sensibiliser les propriétaires terriens au problème et de les impliquer dans des réformes qui devraient améliorer les conditions de vie de leurs subordonnés. Nous verrons cependant qu'à partir de 1848 l'écrivaine frioulane intègre dans son œuvre la donnée historico-politique que constitue la domination autrichienne, et ses écrits acquièrent alors une dimension patriotique.

<sup>20</sup> Marco Meriggi a montré dans les pages de son ouvrage sur le Royaume de Lombardie Vénétie qu'il consacre à la noblesse les conceptions divergentes qu'en ont le patriciat lombard et vénète d'une part et la monarchie des Habsbourg d'autre part. Cf. M. MERIGGI, *Il Regno Lombardo-Veneto*, op. cit., p. 118-137.

<sup>21</sup> « Nelle guerre fatali che hanno sconvolto il nostro paese ho perduto il mio primo genito [...] ». C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, op. cit., p. 465.

<sup>22</sup> « Imprevedute disgrazie la colpirono, dovette espatriare, ed è morta lasciando due poveri orfanelli, che abbisognano di pane. » *Ibidem*.

## **B - Le biennio révolutionnaire 1848-1849 et la prise de conscience patriotique.**

Afin de mieux saisir ce qui va amener Caterina Percoto à s'impliquer dans la question italienne en faveur de l'indépendance et de l'unité de l'Italie, et pour bien comprendre les événements auxquels il est fait allusion dans les nouvelles que nous étudierons par la suite, il nous apparaît opportun de faire un bref rappel historique. Nous focaliserons notre attention sur la région où vit l'écrivaine, à savoir Udine et ses environs, ainsi que sur Venise, puisque les deux villes sont liées au moment de l'épisode révolutionnaire.

### **1 - Venise et Udine lors du *biennio* révolutionnaire**

Parmi toutes les insurrections qui ont lieu en Europe à cette époque, celle qui va donner l'impulsion de la révolte au Royaume de Lombardie Vénétie est l'insurrection de Vienne, le 13 mars 1848, qui contraint l'empereur Ferdinand I<sup>er</sup> à accorder une constitution modérée à ses sujets et à congédier le prince de Metternich, son chancelier, le 15. La nouvelle parvient le 17 mars à Venise et à Udine provoquant aussitôt le soulèvement de la population contre l'occupant autrichien<sup>23</sup>.

À Venise, la tension était déjà forte entre la population et les autorités autrichiennes après que la police avait arrêté Daniele Manin, inventeur de la « résistance légale »<sup>24</sup>, et Niccolò Tommaseo qui, dans une conférence prononcée le 30 décembre 1847, avait invité les intellectuels vénitiens à s'emparer du concept unitaire<sup>25</sup>. Le 17 mars, les habitants se rassemblent sur la place Saint-Marc et réclament la libération de Daniele Manin, emprisonné depuis le 18 janvier sur ordre du comte Pálffy, gouverneur de la ville. Devant les hésitations du gouverneur, la foule donne l'assaut à la prison et en arrache les grilles. Entre le 17 et le 22 mars, la situation s'avère tendue entre le peuple et les troupes impériales, et une tragique fusillade se produit le matin du 18 mars. Manin, qui a été libéré, en profite pour demander la constitution d'une milice populaire armée, la *Guardia*

---

<sup>23</sup> Sur les événements vénitiens, voir le chapitre « 1848-1849 : la parentesi di Manin », dans A. ZORZI, *Venezia austriaca, op. cit.*, p. 83-108, ainsi que le chapitre « Riscossa ed epilogo », dans A. ZORZI, *La repubblica del leone, op. cit.*, p. 582-605. Sur les événements du Frioul, voir les chapitres « Il 1848 in Friuli » et « Il governo rivoluzionario in Friuli », dans M. FLORES, *Il Friuli. Storia e Società*, vol. 1, *Dalla caduta della Repubblica di Venezia all'Unità d'Italia, op. cit.*, p. 115-132.

<sup>24</sup> Daniele Manin est ainsi présenté par Alvise Zorzi : « un valente avvocato discendente da famiglia israelita che ha assunto, con la conversione, il cognome dell'ultimo doge, il geniale patriota che ha inventato, con la formula della *resistenza legale*, il metodo dell'opposizione non violenta », A. ZORZI, *La repubblica del leone, op. cit.*, p. 578. Plus loin il nous explique que « Manin operava attivamente, suscitando in continuazione problemi giuridici e legislativi ». *Ibid.* p. 580.

<sup>25</sup> *Ibidem.*

*Civica*, au gouverneur<sup>26</sup>. Mais Manin ne peut s'appuyer que sur elle pour réaliser la révolution, or une importante garnison autrichienne – Alvisè Zorzi mentionne 8370 hommes, officiers inclus<sup>27</sup> – séjourne en ville. C'est le soulèvement de l'Arsenal, fort de 800 ouvriers, grand dépôt d'armes et de munitions, qui, le 22 mars, fait basculer la situation. Le gouverneur Pálffy signe alors une capitulation et remet le pouvoir à un groupe de modérés qui, pendant quelques heures, constitue le Gouvernement provisoire, avant que la révolution ne triomphe et que Manin ne proclame la République et n'en devienne Président le 23 mars.

D'après Paul Ginsborg, le triomphe rapide de la révolution à Venise permet aux villes de la région d'éviter un conflit armé avec les Autrichiens<sup>28</sup>.

C'est comme cela qu'Udine consolide, sans effusion de sang, les pouvoirs du Gouvernement provisoire qui avait été instauré le 18 mars, en même temps qu'une *Guardia civica*. En effet, après une vaine tentative de la part du baron Reichlin d'utiliser le 26<sup>ème</sup> Régiment d'infanterie, composé en majorité de Frioulans contre le peuple insurgé, le Gouvernement provisoire obtient, le 23 mars, de la part du général Auer, commandant de la ville, la capitulation des troupes et la restitution des forteresses de Palmanova et d'Osoppo. La ville adhère alors à la République de Venise, un journal prônant l'indépendance de l'Italie est fondé – il s'agit du « *Giornale Politico del Friuli* » – et la *Guardia Nazionale* est instaurée pour la défense du Frioul.

Cependant ce gouvernement n'est pas amené à durer longtemps. En effet, début avril, le général Nugent organise les renforts de l'autre côté de l'Isonzo. Le 17 du même mois, il part de Gorizia avec 15000 hommes et marche sur Udine qu'il prend sans grande difficulté, après un siège de trois jours, du 19 au 21 avril. Les troupes impériales entrent dans la ville le 23 avril, jour de Pâques. Auparavant, le 17 avril, Nugent avait laissé des hommes en stationnement près du village de Visco pour surveiller la forteresse de Palmanova, commandée par le général Zucchi. Ce dernier opère une sortie avec ses hommes et remporte la victoire sur les soldats autrichiens. L'ennemi se venge alors de sa défaite en brûlant cinq villages des environs, parmi lesquels Visco et Jalmicco, dont l'incendie est évoqué par Caterina Percoto dans deux textes<sup>29</sup>. Après la capitulation d'Udine, le général Nugent invite la forteresse à déposer les armes, mais il essuie un refus.

<sup>26</sup> Il ne s'agit pas d'un cas propre à Venise, la demande de constituer une *guardia civica* s'étant produite dans toute l'Italie en 1848. Cf. G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 3, *La rivoluzione nazionale (1846-1849)*, op. cit., p. 127.

<sup>27</sup> A. ZORZI, *Venezia austriaca*, op. cit., p. 91

<sup>28</sup> Cité par Marcello Flores, dans M. FLORES, *Il Friuli. Storia e Società*, vol. 1, *Dalla caduta della Repubblica di Venezia all'Unità d'Italia*, op. cit., p. 118.

<sup>29</sup> Il s'agit de l'article « A Jalmicco nel 1848 » et de la nouvelle *La coltrice nuziale*, dans laquelle l'auteure donne une chronologie précise, alors qu'elle reste souvent très vague sur les indications temporelles. Voir *infra* p. 377 et suivantes ; p. 391 et suivantes.



Il organise alors le blocus de Palmanova<sup>30</sup> qui dure presque deux mois, du 28 avril au 24 juin, date de sa capitulation. À cette date toute la Vénétie hormis Osoppo est désormais aux mains de Radetzky, ainsi que Venise et sa lagune<sup>31</sup>. Cependant la résistance de la forteresse d'Osoppo est rendue critique en raison des conflits internes et des difficultés qui touchent la population civile. Dans la nouvelle intitulée *La donna di Osopo*, Caterina Percoto montre, par exemple, les difficultés des habitants qui n'ont plus rien à manger à cause de cet état de siège. Au début du mois d'octobre, les soldats autrichiens font une percée dans le village qu'ils saccagent et incendient, forçant les habitants à se rendre le 9, alors que la forteresse résiste encore quelques jours jusqu'au 14, date à laquelle elle capitule. Le Frioul est alors complètement reconquis par l'armée impériale.

Quant à Venise, elle est toujours en état d'insurrection malgré la crainte et l'agitation liées à la reconquête autrichienne de la *terra ferma*. Tout comme la Lombardie, elle a adhéré le 4 juillet par plébiscite au Royaume de Piémont Sardaigne, et ce, malgré l'avis contraire de Manin. Lorsque, le 9 août, Charles-Albert de Savoie signe l'armistice de Salasco avec l'Autriche, Venise refuse la fin des hostilités. Rejointe par un certain nombre de soldats italiens ayant combattu les troupes impériales dans le nord et dirigée par un triumvirat composé de Daniele Manin, Giambattista Cavedalis et Leone Graziani<sup>32</sup>, la ville se prépare à subir un long siège. Le contexte européen n'est pourtant pas favorable à la République vénitienne, les négociations diplomatiques avec la France et l'Angleterre ayant échoué. La reprise des hostilités contre l'Autriche par Charles-Albert en mars 1849 constitue un nouvel espoir pour Venise, mais il est vite déçu par la défaite piémontaise de Novara, le 23 mars. Malgré cette mauvaise nouvelle, l'Assemblée des Représentants de l'État vénitien vote, le 2 avril, la résistance à tout prix de la ville contre l'Autriche. À partir de la défaite piémontaise, les Autrichiens ont hâte de reprendre Venise pour que sa résistance ne donne pas de poids au Royaume de Sardaigne dans les négociations de paix. Si la ville est difficile à prendre en raison de sa position et de ses forteresses, l'armée autrichienne sous-estime surtout la volonté tenace d'indépendance des Vénitiens qui va leur permettre de résister plus longtemps que prévu. Au début du mois de mai 1849, Venise est prise en

---

<sup>30</sup> La résistance de la forteresse de Palmanova est également mentionnée à plusieurs reprises dans la nouvelle *La coltrice nuziale* : « Il cannone tuonava ancora, ma questa volta i colpi partivano dalla fortezza [...] – Povera Palma ! – sclamò la donna commossa, – almeno tu se' viva ancora ! » ; ailleurs, la haute société pro-autrichienne de Gorizia se rend sur un promontoire « per godere lo spettacolo di Palma bombardata » et le baron va trouver « un generale suo amico ch'era alla direzione del blocco di Palma ». C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 288-289 ; p. 303 ; p. 308.

<sup>31</sup> En effet, Vicence capitule le 11 juin après une bataille sanglante menée par Radetzky, Padoue est occupée le 14, Treviso le 15, Mestre le 17 et Palmanova le 25. Cf. G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol.3, *La rivoluzione nazionale (1846-1849)*, *op. cit.*, p. 242.

<sup>32</sup> Ce triumvirat dirige la ville du 13 août 1848 à mars 1849, moment où, après une crise gouvernementale, Manin est déclaré président. Voir G. PÉCOUT, *Naissance de l'Italie contemporaine ...*, *op. cit.* p. 118 - 119 et G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol.3, *La rivoluzione nazionale (1846-1849)*, *op. cit.*, p. 454 et 461.

tenaille par une armée de trente mille hommes : c'est le début de la fin. Le premier objectif militaire est la prise du fort de Marghera. Le 4 mai, commence un bombardement intensif du fort puisque soixante mille projectiles sont lancés<sup>33</sup>. Cet épisode est évoqué dans le titre du chapitre IX de *La coltrice nuziale* : « Il cannone di Marghera ». Le fort résiste jusque dans la nuit du 26 au 27 mai où les défenseurs l'abandonnent après avoir détruit les installations. Malgré cette première victoire, les Autrichiens n'arrivent pas à frapper efficacement les lignes vénitiennes avant le 13 juin. Le 25 juillet, une tentative de bombardement aérien se solde par un échec à cause du vent qui repousse les ballons et les bombes sur les lignes ennemies. Enfin, le 29 juillet, débute le bombardement décisif qui, pendant vingt-quatre jours, va marteler la ville. D'après Alvise Zorzi, vingt-trois mille projectiles sont lancés au cours du dernier mois de résistance<sup>34</sup>. On retrouve l'écho de cette canonnade dans le chapitre précédemment cité : en effet, le bruit du canon permet à la protagoniste Cati de savoir que Venise est toujours libre. La ville, affaiblie par la famine et par une épidémie de choléra, résiste jusqu'à ce 22 août où, à quatre heures de l'après-midi, le canon se tait subitement<sup>35</sup>. Le général Hess, chef d'Etat-major de Radetzky, et le ministre Bruck, arrivés le matin même, reçoivent les représentants de la République de Venise avec lesquels ils trouvent un accord. Ainsi commence la troisième domination autrichienne sur la Cité des Doges, marquée par une impossible réconciliation entre la population vénitienne et la monarchie habsbourgeoise<sup>36</sup>.

Après la défaite piémontaise de Custoza le 27 juillet 1848, la résistance d'Osoppo et de Venise sont des faits importants pour les patriotes italiens car ils leur indiquent que la défaite n'est pas définitive et qu'il existe toujours des forces vives prêtes à poursuivre la lutte pour l'indépendance<sup>37</sup>. Elles se manifesteront entre autres à Rome en 1849 lors de l'expérience de la République romaine<sup>38</sup>.

<sup>33</sup> Cf. *ibid.*, p. 466.

<sup>34</sup> Cf. A. ZORZI, *Venezia austriaca*, op. cit., p. 101.

<sup>35</sup> Cf. *ibid.*, p. 107.

<sup>36</sup> Cf. A. ZORZI, *La Repubblica del leone*, op. cit., p. 606.

<sup>37</sup> « La ferma determinazione presa dal popolo di Venezia di resistere agli austriaci, la giornata bolognese dell'8 agosto, l'audace azione di guerriglia di Garibaldi nel Varesotto, la resistenza di Osoppo, sebbene non potessero assolutamente controbilanciare la sconfitta di Custoza e la capitolazione di Milano, stavano tuttavia ad indicare che la sconfitta non era completa e definitiva e che vi erano in Italia forze decise a continuare la guerra per l'indipendenza. » G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol.3, *La rivoluzione nazionale (1846-1849)*, op. cit., p. 274.

<sup>38</sup> Nous mentionnons cet épisode car il semble avoir également marqué Caterina Percoto qui l'évoque dans deux textes : la nouvelle intitulée *Le monache di Monte Pincio* qui se déroule à Rome au moment de la restauration de l'ordre par les troupes françaises, et la nouvelle intitulée *Il bastone* où il est question d'un jeune soldat mort à Rome le jour même de la capitulation de Venise. Voir *infra*, chapitre 10, A, p. 444 et suivantes ; p. 486. Giorgio Candoloro souligne que la résistance des Républiques vénitienne et romaine a donné confiance aux Italiens en un prochain rachat victorieux. G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol.3, *La rivoluzione nazionale (1846-1849)*, op. cit., p. 471. Ce n'est pas un hasard si notre auteure évoque dans son œuvre ces deux moments forts de la lutte pour la cause nationale italienne.

La répression que l'armée autrichienne mène à la suite de cet épisode révolutionnaire s'avère particulièrement sanglante. Caterina Percoto étant une femme très sensible à la misère et à la souffrance d'autrui, on peut imaginer l'effet sur elle d'une telle violence. Elle assiste avec effroi aux exactions commises par les troupes envoyées par le gouvernement impérial pour rétablir son autorité sur les territoires dissidents. Dès lors, l'écrivaine frioulane adhère pleinement aux idéaux *risorgimentali* et le manifeste dans son oeuvre qui acquiert une dimension politique patriotique. Cela commence par une volonté de témoigner.

## 2 - Une volonté de témoigner de la répression autrichienne

Ayant vu de près la répression menée par les troupes impériales dans sa région, Caterina Percoto éprouve le besoin de rendre compte au public de l'horreur de ce qui s'est produit. C'est pourquoi elle rédige pour le « Giornale di Trieste » un article intitulé « Non una sillaba oltre il vero » publié le 22 octobre<sup>39</sup>, jouant presque ainsi le rôle de « correspondante de guerre »<sup>40</sup> puisqu'elle se trouve « sur le terrain », avec cependant un décalage chronologique sur lequel il convient de s'interroger. Quelle est la raison de cette date, dans la mesure où l'article fait référence à l'incendie du village de Jalmicco dont nous avons vu qu'il a eu lieu fin avril 1848 : pourquoi attendre six mois avant de témoigner des faits ? Le mois d'octobre n'est pas un mois anodin, bien au contraire, il est lourd de signification pour les patriotes frioulans, parce que c'est le mois où le dernier bastion de résistance à l'armée autrichienne dans la région, à savoir la forteresse d'Osoppo, finit par succomber, le 14. Il n'y a dès lors plus aucun espoir pour ceux qui avaient cru en la libération. Il nous semble significatif que Caterina Percoto commence sa production de textes patriotiques à ce moment-là. Sans doute après cet échec éprouve-t-elle le besoin d'entretenir la flamme patriotique de ses concitoyens et de convaincre ceux qui sont restés fidèles à l'Autriche que le Frioul doit devenir indépendant. Cela passe d'abord par la dénonciation de la répression et du comportement des soldats de l'armée impériale dans sa région.

<sup>39</sup> Le texte fut ensuite publié avec le titre « A Jalmicco nel 1848 » dans le volume *Sotto l'Austria nel Friuli 1847 – 1866, op. cit.* Rappelons que cet article sera suivi de deux autres : « Rispetto alla sventura » [« Giornale di Trieste », I, 1848, 6, 3 novembre] et « Morale » [« Giornale di Trieste », I, 1848, 21, 21 novembre] où Caterina Percoto évoque à nouveau les faits de Jalmicco. Voir *supra*, chapitre 2, p. 92 et suivantes.

<sup>40</sup> Bien que les femmes italiennes aient été impliquées depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle dans le journalisme politique, il s'agit là d'une nouveauté pour elles, et se sont surtout des femmes d'origine étrangères, comme Jessie White Mario, qui, dans un premier temps, joueront ce rôle. Voir D. BEALES, E. F. BIAGINI, *Il Risorgimento e l'unificazione dell'Italia*, Bologna : Il Mulino, 2005, p. 194 et 196-198.

Le titre que porte l'article, « Non una sillaba oltre il vero »<sup>41</sup>, insiste sur la véracité des faits. Il s'agit bien pour l'auteure de documenter avec exactitude le comportement des soldats autrichiens et non de s'inspirer d'un fait divers pour inventer l'une de ces histoires qu'elle avait l'habitude d'écrire pour les lecteurs des journaux triestins avec lesquels elle collaborait. Plus loin dans l'article, elle insiste sur la dimension véridique des faits relatés, rien n'est exagéré :

« La verità di ciò che ci sta sotto gli occhi può bene farci credere anche quei fatti di cui non fummo testimoni ; ma io non voglio parlare di ciò che qui potrebbe essere in qualche modo esagerato. »<sup>42</sup>

Autrement dit, tout ce qui est écrit est avéré.

Caterina Percoto évoque les circonstances exactes qui ont motivé la rédaction de cet article et les coordonnées spatio-temporelles de sa genèse : « questa mattina, 22 ottobre », « mi sono seduta tra le recenti rovine del villaggio di Jalmicco »<sup>43</sup>. Le prétexte en est la lecture d'un article du journal « L'Osservatore Triestino » rapportant une discussion de l'Assemblée à Vienne au sujet des récompenses à attribuer à l'armée impériale rentrant victorieuse d'Italie. C'est le point de départ d'une réflexion sur le mérite effectif d'une armée qui s'est comportée d'une manière aussi atroce et inhumaine envers les vaincus. Après avoir évoqué les quatre millions d'Italiens piétinés par la « force brutale »<sup>44</sup> de l'armée autrichienne dans tout le Royaume de Lombardie Vénétie, l'auteure, avec le déictique « qui »<sup>45</sup> nous ramène à Jalmicco, là où elle se trouve, et où elle est le témoin direct des souffrances et des outrages subis.

Le témoignage de Caterina Percoto, très structuré, s'articule autour des deux sens principalement utilisés par l'homme pour percevoir des informations sur le monde qui l'entoure : la vue et l'ouïe, à travers des anaphores des formes verbales de « vedere » et « udire »<sup>46</sup>. Le martèlement régulier et croissant de ces verbes – deux fois « ho veduto », quatre fois « udivo », six fois « vedo » – nous fait revivre directement et indirectement les événements de manière chronologique, de la destruction du village par le feu au triste spectacle de ce qu'il en reste après le passage de l'armée. Le premier moment de la

<sup>41</sup> « Pas un mot de plus que la vérité. »

<sup>42</sup> « La vérité de ce que nous avons sous nos yeux peut bien nous porter à croire aussi ce dont nous ne fûmes pas témoins ; mais je ne veux pas parler de ce qui pourrait être de quelque manière exagéré. » *Sotto l'Austria nel Friuli...*, a cura di Eugenia Levi, *op. cit.*, p.92.

<sup>43</sup> *Ibid.* p. 91.

<sup>44</sup> « Il gemito di quattro milioni di abitanti conculcati dalla forza brutale è giunto fino a quest'ultimo lembo del Friuli e si unisce al nostro pianto. » *Ibid.* p. 92.

<sup>45</sup> Voir citation *infra*, p. 381.

<sup>46</sup> Voir citations *infra*.

répression est l'incendie de Jalmicco et des villages voisins<sup>47</sup> dont l'auteure voit les flammes depuis chez elle :

« Dalla finestra della mia camera io *ho veduto* le fiamme che consumavano questo villaggio e tutte le sostanze dei suoi poveri abitanti ; qua e là in diversi punti *ho veduto* contemporaneamente gl'incendi di altri villaggi ridotti per la stessa colpa alla stessa deplorabile condizione. »<sup>48</sup>

Après qu'elle a vu le feu, les bruits de la dévastation lui parviennent. Elle entend à la fois les cris d'effroi des habitants et les hurlements des soldats enivrés par le saccage :

« *Udivo* le grida efferate e il briaco urlare dei soldati lanciati al saccheggio. »<sup>49</sup>

Puis les bruits se rapprochent ; ce sont cette fois les gémissements des rescapés venus chercher refuge chez elle :

« *Udivo* poi più dappresso, sotto le mie finestre i gemiti dei tapini sfuggiti alla strage con la sola vita e coi bambini in collo, e venuti a cercar ricovero nella mia villetta. »<sup>50</sup>

À partir de là, le témoignage devient indirect : ce qu'entend l'auteure, c'est le récit des survivants qui lui racontent les saccages, les pillages et les actes sacrilèges commis par leurs assaillants. Étant donné qu'elle n'a pas assisté directement aux faits rapportés, et toujours dans le souci de convaincre le lecteur de l'authenticité de ces crimes, elle s'attache à en montrer la véracité en insistant, par exemple, sur le nombre des témoignages concordants :

« *Udivo* narrare (e in sèguito più di cento testimoni me lo han ripetuto) che i sacerdoti furono insultati. »<sup>51</sup>

<sup>47</sup> Voir *supra* p. 374.

<sup>48</sup> « Depuis la fenêtre de ma chambre *j'ai vu* les flammes qui consumaient ce village et tous les biens de ses pauvres habitants ; ça et là, en différents points, *j'ai vu* en même temps les incendies des autres villages réduits à la même condition déplorable, en raison de la même faute ». C. PERCOTO, *Sotto l'Austria nel Friuli...*, a cura di Eugenia Levi, *op. cit.*, p. 93. C'est nous qui soulignons. On remarquera la présence du pronom sujet « io » devant le premier verbe, ce qui renforce l'idée du témoignage direct.

<sup>49</sup> « *J'entendais* les cris effrayés et le hurlement ivre des soldats se ruant au saccage ». *Ibidem*. C'est nous qui soulignons.

<sup>50</sup> « *J'entendais* ensuite plus près, sous mes fenêtres, les gémissements des malheureux ayant sauvé du massacre leur seule vie, avec leurs enfants dans les bras, venus chercher refuge dans ma petite maison ». *Ibidem*. C'est nous qui soulignons.

Puis, pour confirmer encore tout ce qui a été raconté, elle revient au témoignage direct. La vue du village dévasté, de l'église et du cimetière profanés, ne peut que confirmer la véracité des atrocités dont on lui a fait part :

« Io non ho veduto questi ultimi eccessi, ma *vedo* co' miei occhi le pietre sepolcrali spezzate, *vedo* sull'altare e sulle sacre immagini le vestigia patenti della mano dei barbari ; *vedo* rimasugli dei quadri bruciati, ancora appesi intorno alle pareti del tempio. »<sup>52</sup>

Et l'énumération continue, multipliant les détails au sujet des atrocités commises. La phrase commence par une concession voilée puisqu'elle n'est introduite par aucune conjonction : Caterina Percoto est contrainte de reconnaître qu'elle n'a pas assisté à tout ce qu'on lui a raconté. Mais, par le pléonasme « *vedo co' miei occhi* » elle ramène l'attention du lecteur sur ce qu'elle voit, donc sur ce qui est incontestable. La valeur de son témoignage visuel est renforcée par la présence autour d'elle de la foule des malheureuses victimes qui lui indiquent où se sont déroulés les faits et qui lui montrent les traces des coups qu'ils ont reçus :

« Mentre scrivo di questi fatti, una turba di tapini mi circonda e chi mi addita la casa dove i soldati con le fiaccole appicarono l'incendio, chi il luogo dov'era schierata la cavalleria colle armi abbassate, ad impedire che i meschini fuggissero. Una vecchia mi siede accanto con un braccio rotto, col volto sfigurato da un colpo di calcio di fucile : è Maria Masini detta Fabbro, che essendo accorsa a implorare misericordia per un suo figliuolo, impotente da cinque anni, che battevano sul letto dove fu trovato, venne conciata in quel modo. »<sup>53</sup>

Caterina Percoto donne clairement l'identité de la vieille femme malmenée par les soldats pour démontrer que ces témoignages sont bien réels. Et pour le cas où le lecteur mettrait en cause la valeur du témoignage de ces paysans, elle a finalement recours à des témoins dont on ne saurait mettre en cause la parole puisqu'il s'agit d'hommes d'Église, tous expressément nommés et dont elle évoque les malheurs :

<sup>51</sup> « J'entendais raconter (et par la suite plus de cent témoins me l'ont répété) que les prêtres furent insultés. » *Ibidem*. On trouve également un peu plus loin : « così si narra da parecchi » *Ibid.*, p. 95.

<sup>52</sup> « Je n'ai pas vu ces derniers excès, mais *je vois* de mes propres yeux les pierres tombales brisées, *je vois* sur l'autel et sur les images sacrées les traces manifestes de la main des barbares ; *je vois* des restes de cadres brûlés, encore suspendus autour des murs de l'église. » *Ibidem*. C'est nous qui soulignons.

<sup>53</sup> « Tandis que j'écris au sujet de ces faits, une foule de misérables m'entoure ; certains m'indiquent la maison où les soldats allumèrent l'incendie avec leurs torches, d'autres le lieu où était déployée la cavalerie, armes baissées pour empêcher que les malheureux habitants ne s'enfuient. Une vieille femme s'assied à côté de moi, elle a un bras cassé, le visage défiguré par un coup de crosse de fusil : c'est Maria Masini, dite Fabbro, mise dans cet état après être accourue implorer la miséricorde pour un de ses fils, impotent depuis cinq ans, qu'ils battaient sur le lit où ils l'avaient trouvé. » *Ibidem*.

« A corroborare il mio asserto valga il fatto del parroco di Pontebba, catturato proditoriamente, legato ad una carretta, in mezzo a due sgherri che gli tenevano due bocche da fuoco sul petto, e così condotto fino a Gemona ; del cappellano di Sevegliano, Daniele Nigris [...] ; del parroco di Ontegnano, Venturini [...] ; del cappellano di Soleschiano, Pietro Spizzi ... »<sup>54</sup>

Voici comment l'écrivaine frioulane entend dénoncer pour ses lecteurs le comportement ignoble de cette armée impériale que l'on célèbre à Vienne, en insistant sur le caractère véridique de tout ce qu'elle a écrit.

Il convient cependant d'observer qu'elle a tendance à orienter l'opinion du lecteur de façon à accroître l'aversion qu'il ne manquera pas d'éprouver pour l'occupant au récit de tant d'horreurs.

« Qui era un villaggio abitato quasi esclusivamente da contadini, la maggior parte proprietari del campicello che coltivavano e della casuccia ora distrutta. Riflettendo alla lingua che parlavano, alla loro posizione geografica, alla loro indole e più di tutto a quell'intimo sentimento che Dio stampa nel cuore di ogni popolo, sentivano d'essere italiani e si dichiaravano italiani ad onta di un potentissimo esercito austriaco. »<sup>55</sup>

On relève ainsi un emploi habile des suffixes dans la description des antagonistes : si les habitants de Jalmicco sont presque tous des paysans, « en majorité propriétaires du petit champ qu'ils cultivaient et de leur maisonnette aujourd'hui détruite », ils doivent affronter « une très puissante armée autrichienne ». Le déséquilibre des forces en présence est souligné par les diminutifs « campicello » et « casuccia » qui se rapportent aux habitants du village, opposé au superlatif « potentissimo » qui se rapporte à l'armée. La démesure des moyens utilisés pour écraser le village rebelle accentue la cruauté de l'ennemi. En outre, Caterina Percoto minimise volontairement l'ampleur de la répression dans le Frioul par rapport au reste du Royaume de Lombardie Vénétie, laissant imaginer au lecteur ce qui a pu se produire ailleurs si déjà tant d'horreurs ont été perpétrées ici :

<sup>54</sup> « L'histoire du curé de Pontebba, capturé traîtreusement, attaché à une charrette, entre deux sbires qui pointaient sur sa poitrine deux canons de fusil, et ainsi conduit jusqu'à Gemona ; celle du chapelain de Sevegliano, Daniele Nigris [...] ; celle du curé de Ontegnano, Venturini [...] ; celle du chapelain de Soleschiano, Pietro Spizzi [...] viennent corroborer mes affirmations. » *Ibid.*, p. 96.

<sup>55</sup> « Il y avait ici un village habité presque exclusivement par des paysans dont la majorité possédait le petit champ qu'ils cultivaient et une petite maison qui est à présent détruite. Ayant réfléchi à la langue qu'ils parlaient, à leur position géographique, à leur tempérament et surtout à ce sentiment que Dieu imprime dans le cœur de chaque peuple, ils sentirent qu'ils étaient Italiens et se déclarèrent Italiens en dépit d'une très puissante armée autrichienne établie à moins d'un tir d'arbalète des limites de leur village. » *Ibid.*, p. 92.

« Il Friuli non ha patito nemmeno la centesima parte di quanto han patito Treviso, Vicenza, Milano ed io parlerò solo di questa centesima parte. »<sup>56</sup>

Nous pouvons dire que dans cet article l'écrivaine frioulane obéit au commandement foscolien placé par Mazzini en sous-titre de la « Giovane Italia » en 1832 : « Scrivete. Perseguitate con la verità i vostri persecutori. »<sup>57</sup>

L'expérience négative de 1848 et le recueil des divers témoignages vont ensuite être utilisés par l'écrivaine frioulane pour élaborer des nouvelles qui acquièrent une dimension patriotique. Comme le constate Tommaso Scappaticci<sup>58</sup>, on retrouve, par exemple, dans *La donna di Osopo* et *La coltrice nuziale* certains des éléments présents dans l'article du « Giornale di Trieste » : le saccage, le pillage, les habitants maltraités, voire tués, les objets de culte profanés. Ces nouvelles se caractérisent par une « atmosphère tragique »<sup>59</sup>, où apparaît une nouvelle veine chez Caterina Percoto, celle d'un réalisme qui confine à l'horreur, voire au macabre. En effet, Tommaso Scappaticci écrit à leur sujet :

« Nelle pagine si susseguono scene di morte e di disperazione, angosce e crudeltà, e si dilata un motivo, quello dell'orrore, poco presente nella narrativa percotiana, ma qui quasi imposto dalla drammaticità delle vicende e dall'intento di suscitare una reazione di sdegno nel lettore. »<sup>60</sup>

### 3 - La thématique *risorgimentale* et l'écriture de l'horreur dans deux nouvelles patriotiques

Il y a deux récits qui traitent directement des événements de 1848, il s'agit de *La donna di Osopo* et de *La coltrice nuziale*. Nous étudierons comment Caterina Percoto y aborde la nouvelle thématique politique et patriotique.

#### *La donna di Osopo*

Ce récit atteste également de la volonté de Caterina Percoto de témoigner puisqu'elle s'inspire directement d'un fait réel et insiste sur la véracité des faits narrés, comme l'a

<sup>56</sup> « Le Frioul n'a même pas souffert un centième de ce qu'ont souffert Trévis, Vicence, Milan, et moi, je ne parlerai que de ce centième. » *Ibid.*, p. 92.

<sup>57</sup> « Écrivez. Persécutez avec la vérité vos persécuteurs ». Cf. P. MURIALDI, *Storia del giornalismo italiano*, op. cit., p. 41.

<sup>58</sup> Cf. T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini*, op. cit., p. 145.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>60</sup> « Dans les pages des scènes de mort et de désolation, l'angoisse et la cruauté, se succèdent, et un motif se dilate, celui de l'horreur, peu présent dans la prose percotienne, mais qui est ici imposé par le caractère dramatique des événements et par l'intention de susciter chez le lecteur une réaction d'indignation. » *Ibidem*.



souligné Antonella Iacobbe<sup>61</sup>. Dans une lettre à Prospero Antonini l'écrivaine frioulane répond ainsi aux doutes soulevés par Niccolò Tommaseo quant à l'authenticité des faits<sup>62</sup> :

« Il fatto del pane è vero come già notai a piè di pagina me l'ha raccontato sul luogo una buona donna di Osoppo la quale in quell'epoca ebbe perduto per più giorni un suo figliuolo che attrato con altri fanciulli nella stessa guisa dai croati che assediavano e veduti i compagni cadere vittime potè rifuggire per miracolo gettandosi in un fosso. Oh mio Dio! Qui in Friuli certo non fanno fatica a crederlo! »<sup>63</sup>

Il s'agit d'une nouvelle très noire, qui se concentre autour d'une situation dramatique simple – celle d'une famille affamée à cause du siège du village d'Osoppo – et de son issue tragique, annoncée par divers présages funèbres.

C'est un récit singulier dans l'œuvre de Caterina Percoto, en raison de ce final tragique, peu courant chez l'auteure qui privilégie plutôt le *lieto fine*, ou du moins la rédemption de ses protagonistes qui se résignent à leur sort et meurent sereinement. Mais dans ce texte la religion n'apparaît pas comme un facteur de réconfort, même si Rosina prie. En effet, dès le début de la nouvelle, la citation évangélique mise en exergue donne plutôt un sentiment d'abandon<sup>64</sup> : « *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* ». Il s'agit d'une citation de l'Évangile selon Matthieu, au chapitre XXVII, lorsque Jésus est sur la croix ; ce sont les derniers mots qu'il prononce avant de mourir. Cette phrase est elle-même une citation du psaume 22, qui est un psaume de lamentation individuelle. Elle est généralement interprétée comme l'expérience du doute en la foi par le Christ devenu complètement homme. Il nous semble que dans le texte de Caterina Percoto, cette phrase exprime le désarroi de l'auteure, profondément chrétienne, face aux atrocités commises en 1848. Et elle annonce également le final de la nouvelle où, malgré ses prières, Rosina

<sup>61</sup> « La Percoto ha premura di sottolineare la veridicità storica degli episodi narrati e nel caso di *La donna di Osoppo* non solo ricorda gli eventi che portarono all'assedio del paese, ma anche la scena dell'uccisione di Rosina, descritta in ogni particolare, riportando la verità ; la donna si chiamava Giovanna del Cet nata Savio e fu veramente uccisa da un soldato croato il 7 agosto 1848. ». Les faits sont rapportés dans l'ouvrage *Il Friuli nel 1848 – Diario degli avvenimenti dell'epoca* d'A. Lazzarini. Cf. A. IACOBBE, *Le voci di una donna scrittrice. Caterina Percoto e il mondo contadino*, op. cit., p.78.

<sup>62</sup> Ces doutes sont rapportés à l'auteure par Prospero Antonini dans une lettre écrite le 6 décembre 1858. Il l'y informe que Tommaseo demande si la *Donna di Osoppo* est en tout point véridique, en particulier en ce qui concerne la sentinelle croate qui montre le pain à la protagoniste pour la faire arriver à portée de tir. Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/I/V, Lettera 55.

<sup>63</sup> B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/II/20, Lettera 1403.

<sup>64</sup> On remarquera que l'idée d'abandon divin est également présente dans une phrase de la nouvelle *L'amica* où il est fait allusion à l'année 1848 : « come se in quell'anno terribile la Madonna benedetta, invece di ascoltare le nostre preghiere, ci avesse anch'ella abbandonati. »

est tuée par un « soldat croate »<sup>65</sup> et ne peut donc pas sauver ses enfants condamnés à mourir d'inanition.

Dans cette nouvelle, Caterina Percoto évoque le siège du village d'Osoppo qui, avec sa forteresse, résiste à la reconquête du Frioul par le général Nugent après le soulèvement du printemps 1848<sup>66</sup>. Elle ne donne toutefois aucune explication sur la situation dans laquelle se trouvent les habitants, elle situe simplement l'action dans le village après avoir commencé le récit *in medias res* par une discussion entre deux amies, Rosina et Maddalena :

« Queste parole si scambiavano con mesto affetto due giovani donne in una stanza a pian terreno nel villaggio di Osopo. »<sup>67</sup>

De même, nous n'avons aucune indication précise sur le moment auquel se déroule l'action, mais nous pouvons la situer fin septembre 1848, puisque le village est assiégé par l'armée autrichienne – or nous savons que le village a résisté jusqu'au 9 octobre<sup>68</sup> – et que Maddalena apporte du raisin à Rosina.

On remarquera le contraste saisissant qui existe entre les deux amies :

« La prima, la padrona di casa, seduta colla persona abbandonata e la testa nascosta fra le mani ; una testa languente come di un fiore appassito, le mani scarne e pallide quasi di cera ; l'altra era una bella fanciulla vivace, sorridente, le guance fresche come un pomo. »<sup>69</sup>

Rosina apparaît comme une femme déjà vaincue par la vie et ses souffrances tandis que Maddalena est, au contraire, dans la force de l'âge. Elle envisage d'ailleurs l'avenir de façon optimiste, décidée à s'enfuir du village et convaincue de trouver du travail à Udine. La façon dont les deux amies se quittent laisse également présager de la fin du récit

<sup>65</sup> Marcello Flores relève que l'expression « soldati croati » désignait à l'époque de manière familière et péjorative tout soldat de l'armée autrichienne. Voir M. FLORES, *Il Friuli. Storia e Società*, vol. 1, *Dalla caduta della Repubblica di Venezia all'Unità d'Italia*, op. cit., p. 121.

<sup>66</sup> Voir *supra*, « Venise et Udine lors du *biennio* révolutionnaire » p. 373.

<sup>67</sup> « Ces mots étaient échangés, avec beaucoup d'affection, par deux jeunes femmes se trouvant dans une chambre au rez-de-chaussée dans le village d'Osoppo. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, op. cit., p. 345.

<sup>68</sup> Voir *supra*, « Venise et Udine lors du *biennio* révolutionnaire » p. 373.

<sup>69</sup> « La première, la maîtresse de maison, assise dans une position abandonnée et la tête cachée dans ses mains ; une tête dépérissant comme une fleur fanée, des mains décharnées et pâles comme de la cire ; l'autre était une belle jeune fille vive, souriante, aux joues fraîches comme une pomme. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, op. cit., p. 345.

puisqu'elles pressentent que leur adieu « devait être le dernier ici bas sur cette terre »<sup>70</sup>. Dans ce même épisode, on trouve d'autres indices sur l'issue tragique de la nouvelle, à travers plusieurs références à la mort. En effet, après que Maddalena a pris congé, Rosina, restée seule avec ses deux enfants, regarde une fresque qui représente le jour de ses noces. Elle pense ainsi à son bonheur passé<sup>71</sup> et fait le bilan de sa vie :

« Gioia, amore, speranza, tutto era svanito. Del suo ridente passato non le rimanevano che queste due povere creaturine ; memoria de' suoi giorni più belli, sangue e vita del suo cuore, epilogo d'ogni suo affetto, e destinate pur troppo ad *una sorte fatale*. Ella che le amava più delle sue viscere, avrebbe dovuto tra breve vedersele *morire d'inedia*... Simili alla pianticella che il sollione adugge in grembo a una terra inaridita, ella le avrebbe tra poco vedute appassire sulle sue ginocchia, senza poter loro porgere una stilla di refrigerio... Le prese fra le sue braccia, le strinse al cuore con un impeto di *disperato cordoglio*, e bagnandole di lagrime le coricò nel letticciuolo a sé dappresso, implorando per esse la misericordia di Dio. »<sup>72</sup>

L'idée que ses enfants sont condamnés à un destin fatal, celui de mourir de faim, et le sentiment de deuil qui assaille Rosina montrent son pessimisme et sont comme un pressentiment funeste. La nouvelle met en évidence la détresse d'une mère qui assiste, impuissante, à l'affaiblissement de ses enfants qu'elle ne peut pas nourrir. Plus loin dans le récit, huit jours après le départ de Maddalena, « les pleurs prolongés des jeunes enfants qui réclamaient du pain, lui étaient devenus un martyre insupportable »<sup>73</sup>. Cette image maternelle prend une dimension biblique et est rapprochée de celle de la Vierge Marie. En effet, lorsque, Rosina rentre chez elle, elle regarde jouer ses deux « innocents enfants, inconscients de leur sort, vifs et joyeux comme le petit agneau qui ne sait pas qu'on le conduit à l'abattoir »<sup>74</sup>. L'image de l'agneau est une image biblique qui revient à plusieurs reprises dans les écritures, et celle de l'agneau conduit à l'abattoir désigne entre autres Jésus<sup>75</sup>. En outre, Rosina fait une ultime prière à la Vierge avant de laisser ses enfants pour

<sup>70</sup> « Si abbracciarono piangendo, si divisero mute, senza neanche potersi dare un addio, ch'entrambe pur troppo sentivano come doveva essere l'ultimo quaggiù sulla terra. » *Ibid.*, p. 346.

<sup>71</sup> On retrouve ici le *topos* d'un avant 1848 heureux dont le bonheur semble irrémédiablement perdu. Voir *infra*, p. 404 et suivantes.

<sup>72</sup> « Joie, amour, espoir, tout s'était évanoui. De son riant passé il ne lui restait plus que ces deux pauvres enfants, souvenir de ses jours les plus beaux, sang et vie de son cœur, épilogue de toute son affection, et hélas voués à un sort fatal. Elle qui les aimait plus que son propre corps, devrait bientôt les voir mourir d'inanition... Elle les verrait bientôt faner sur ses genoux, semblables à la petite plante que la canicule contraint à pousser au sein d'une terre aride, sans pouvoir leur apporter une goutte de fraîcheur... Elle les prit dans ses bras, les serra contre son cœur *dans un accès de douleur profonde et désespérée*, et, les mouillant de ses larmes, elle les coucha dans le petit lit qui se trouvait près d'elle, implorant pour eux la miséricorde de Dieu ». *Ibid.*, p. 348. C'est nous qui soulignons.

<sup>73</sup> « I pianti prolungati dei fanciulletti che chiedevano pane, l'era diventato martirio insopportabile. » *Ibid.*, p. 349.

<sup>74</sup> « Innocenti creature, ignare della loro sorte, vispe ed allegre come l'agnellino che non sa d'esser tradotto al macello. » *Ibid.*, p. 346.

<sup>75</sup> On lit par exemple dans Jérémie, XI, 9 : « comme un agneau confiant qu'on mène à l'abattoir ».

tenter de franchir les lignes des soldats. Dans son invocation, elle lui rappelle par deux fois sa condition de mère et c'est en raison de ce statut qu'elle demande un peu de miséricorde pour ses enfants :

« Madonna benedetta, per l'amore di quel bambino che tenete fra le braccia, pietà di questi due poverini !... Oh, guardate che soave dormire ! Essi non sanno nulla del loro crudele destino. Si sono stesi nel loro letticciuolo tutti contenti, si sono abbandonati al sonno in piena fede come se fossero i figliuoli di una ricca regina... e dimani neppure un briciolo di pane per nutrirli !... Oh creature mie così belle, così amorose !... e dovrete morire di fame ? E non vi sarà più misericordia né in terra né in cielo ? Io non dimando che un tozzo di pane per la vostra vita ! Possibile che le lacrime di una madre non sieno esaudite ? Madonna benedetta, che avete provato a esser madre, copriteli col vostro manto, teneteli sul vostro seno insieme col vostro bambino, finché io non torni a salvarli... »<sup>76</sup>

On retrouve ici des motifs déjà évoqués tels que l'innocence des enfants, soulignée par les expressions « soave dormire », « non sanno nulla del loro crudele destino », « si sono abbandonati al sonno in piena fede », ainsi que le déchirement de la mère qui ne peut subvenir au besoin vital qu'est l'alimentation car elle n'a même pas « un petit quignon de pain à leur donner ». Rosina finit sa prière en confiant ses enfants à la Vierge, présentée dans une attitude maternelle, couvrant les enfants de son manteau, les serrant contre son cœur. C'est malheureusement entre les mains d'une toute autre femme qu'elle va, en réalité, les remettre. Il s'agit d'une vieille voisine prénommée Natalia. Loin de représenter une figure maternelle, cette dernière incarne au contraire la mort, nouveau présage du sort réservé à Rosina et à sa famille. En effet, lorsque la protagoniste l'appelle, la vieille femme lui répond par ce qui ressemble à « un rôle d'agonie »<sup>77</sup>, et elle est décrite comme « un pauvre squelette ambulante » à cause de l'inanition<sup>78</sup>. Voyons en outre comment l'auteure la représente lorsqu'elle se montre à sa fenêtre :

« Il lume della luna in quel momento la rischiarava, e quella faccia macilente, quelle forme biancastre e puntile che si disegnavano su d'un quadrato di tenebre, come su d'un panno

<sup>76</sup> « Sainte Vierge, pour l'amour de cet enfant que vous tenez dans vos bras, ayez pitié de ces deux pauvres bambins !... Oh, voyez comme leur sommeil est doux ! Ils ignorent leur cruel destin. Ils se sont couchés dans leur petit lit tout contents, ils se sont abandonnés au sommeil en toute confiance, comme s'ils étaient les fils d'une riche reine... et demain je n'aurai même pas un petit quignon de pain à leur donner pour les nourrir !... Oh mes enfants si beaux, si affectueux !... et vous devriez mourir de faim ? N'y a-t-il plus de miséricorde ni sur terre ni au ciel ? Je ne demande qu'un croûton de pain pour que vous viviez ! Est-il possible que les larmes d'une mère ne soient pas exaucées ? Sainte Vierge, vous qui avez éprouvé ce que c'est d'être mère, couvrez-les de votre manteau, serrez-les dans vos bras avec votre enfant, jusqu'à ce que je revienne les sauver. » *Ibid.*, p. 350.

<sup>77</sup> « Una specie di fioco lamento, che finiva in un rantolo come di moribondo, le rispose. » *Ibidem*.

<sup>78</sup> « Erano più giorni che la fame macerava quel povero scheletro vivente. » *Ibid.*, p. 351.

mortuario, avevano un non so che di sinistro. Pareva l'abbreviatura della morte, così come sogliono figurarla sui catafalchi: un cranio e due ossa in croce. »<sup>79</sup>

Il y a ici une volonté manifeste de montrer Natalia comme un symbole de mort, et c'est effectivement à la mort qu'elle condamne les enfants de Rosina en dévorant les pommes que cette dernière lui a confiées pour eux avant de partir. En quelques lignes d'une grande efficacité Caterina Percoto relate comment la vieille femme, abandonnée de tous et tenaillée par la faim, ne peut résister à la tentation que représentent ces fruits parfumés. Dans les conditions extrêmes du siège qui se prolonge, il n'y a plus de solidarité possible entre les villageois, et ainsi que le souligne l'auteure, c'est l'instinct de survie qui triomphe. C'est d'ailleurs par un sens plus spécifiquement animal, celui de l'odorat, que la vieille Natalia perçoit les fruits et c'est leur parfum enivrant qui lui fera perdre la raison et céder à la tentation :

« Erano più giorni che la fame macerava quel povero scheletro vivente. Ora la fragranza dei pomi lo aveva come rianimato. Appena udito il tonfo della loro caduta sul pavimento, la sua mano scarna come un uncino corse ad afferrarli, e per una specie d'istinto se li appressò subito alle labbra. Poi mormorava : "Uno, due, tre, quattro pomi ! Gli è un bel dire, ella ha ancora dei pomi pe' suoi bambocci ! Chi può averglieli dati ? Eh mio Dio ! quando si è giovani si trova compassione ; ma io potrei picchiare a tutte le porte del villaggio, che non buscherei neppur una presa di farina. Direbbero che ho vissuto abbastanza... Sono già più giorni che nessuno dà niente ! Oh mio Dio ! La fame !... la fame !... gli è un cane che latra nello stomaco...". Ed appoggiò sulle frutta le labbra inaridite. Assaporava in una specie di estasi il loro profumo... Tutto ad un tratto, come se si fosse inebriata, come se le fosse svanita la mente e più in lei non potesse che il solo istinto animale, si mise a rosicchiarli. Dimenava le mascelle con una specie di furore, né ristette finché non se li ebbe affatto ingoiati. »<sup>80</sup>

<sup>79</sup> « À ce moment-là, la lumière de la lune l'éclairait, et ce visage émacié, ces formes blanchâtres et pointues qui se dessinaient sur un carré de ténèbres, comme sur un linge mortuaire, avait un je ne sais quoi de sinistre. On aurait dit l'esquisse de la mort telle qu'on a l'habitude de la représenter sur les catafalques : un crâne et deux os croisés. » *Ibidem*.

<sup>80</sup> « Il y avait plusieurs jours que la faim tourmentait ce pauvre squelette ambulante. À présent, c'était comme si la fragrance des pommes l'avait ranimé. À peine avait-elle entendu le bruit sourd de leur chute sur le sol que sa main décharnée se tendit précipitamment tel un crochet pour s'en saisir, et mue par une sorte d'instinct elle les porta aussitôt à ses lèvres. Puis elle murmurait : "Une, deux, trois, quatre pommes ! Elle a beau dire, elle, elle a encore des pommes pour ses bambins ! Qui peut bien les lui avoir données ? Eh, mon Dieu ! Quand on est jeune on rencontre de la compassion ; mais moi, je pourrais bien frapper à toutes les portes du village que je ne dégotterais même pas une pincée de farine. Les gens diraient que j'ai assez vécu... Ça fait déjà plusieurs jours que personne ne me donne rien ! Oh mon Dieu ! La faim ! ... la faim ! ... c'est un chien qui hurle à la mort au creux de mon estomac...". Et elle pressa ses lèvres desséchées contre les fruits. Elle savourait dans une sorte d'extase leur parfum... Tout à coup, comme si elle s'était enivrée, comme si son esprit s'était évanoui et que son instinct animal la dominait, elle se mit à les ronger. Elle jouait des mâchoires avec une sorte de fureur, et ne s'arrêta point avant de les avoir toutes englouties ». *Ibid.*, p. 351-352.

Avec cet épisode, Caterina Percoto abandonne l'idéalisation morale des paysans pour cueillir « l'intuition d'un monde dégradé par les nécessités économiques »<sup>81</sup> même si celle-ci advient dans des circonstances exceptionnelles, comme le souligne Marinella Colummi Camerino. Le choix des fruits n'est pas anodin, car la pomme est ici, comme dans la Bible, le fruit de la tentation, une tentation à laquelle la vieille femme succombe. Ces pommes s'opposent au raisin et à la farine qu'au début de la nouvelle Maddalena donne à son amie Rosina avant de partir<sup>82</sup>. Or ces aliments renvoient, eux, à la communion chrétienne où l'on partage le pain (farine) et le vin (raisin) et symbolisent ici la solidarité entre les deux femmes.

La tension tragique de la nouvelle culmine dans la scène où la protagoniste est rattrapée par les soldats croates lors de sa tentative de fuite. Alors qu'elle est sur le point de réussir et qu'elle se trouve quasiment hors de portée des tirs des sentinelles, elle renonce vaincue et s'agenouille pour implorer pitié :

« Aveva appena oltrepassato il primo scaglione, quando s'accorse d'esser discoperta ; raccolse con ambe le mani la gonna e si pose a fuggire ; ma il grido della sentinella, lo strepito dell'arma che questa aveva abbassato, e la paura d'incappare nell'altra di contro, che anch'essa era uscita a darle la caccia, la fecero fermare benché già fosse quasi fuori tiro. Vedendosi perduta, la misera donna s'inginocchiò. »<sup>83</sup>

Cependant, cette femme qui supplie et demande du pain pour nourrir ses enfants n'émeut pas les soldats qui se moquent d'elle ; l'un d'eux lui fait croire qu'il va lui donner un morceau de son pain de munition et, lorsqu'elle s'approche avec espoir, il lui tire une balle dans la tête :

« "Pane ? Kruca !" ripeté il croato, e mostrandole un pezzo di pane da munizione l'invitava con un selvaggio sorriso a venirlo a prendere dalle sue mani.

<sup>81</sup> « Di questa stessa atmosfera "tragica" usufruisce anche l'altro episodio chiave del racconto in cui si approfondisce, sia pure sullo sfondo di un'occasione « eccezionale » e in nessun modo imputabile alla « società », l'intuizione di un mondo popolare degradato dalla necessità economica. », M. COLUMMI CAMERINO, *Idillio e propaganda nella letteratura sociale del Risorgimento*, op. cit., p. 235.

<sup>82</sup> « Ella aveva depresso sulla tavola vicino all'amica un cestino di uva e una salvietta ricolma di farina. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, op. cit., p. 345-346.

<sup>83</sup> « Elle venait de dépasser la première ligne lorsqu'elle s'aperçut qu'elle était découverte ; elle releva sa jupe des deux mains et prit la fuite ; mais le cri de la sentinelle, le crépitement de l'arme que celle-ci avait abaissée, et la peur de tomber sur la sentinelle de l'autre côté, elle aussi sortie pour lui donner la chasse, l'incitèrent à s'arrêter bien qu'elle fût déjà presque hors de portée. Se voyant perdue, la malheureuse femme s'agenouilla. » *Ibid.*, p. 352.

Sorse la donna, e non aveva fatto due passi che fischiò la palla e la colpì nella fronte. »<sup>84</sup>

Nous pouvons remarquer la caractérisation nationale du soldat par l'utilisation du mot étranger « *kruca* »<sup>85</sup>. Les soldats croates de l'armée du Ban Jellacic, fidèle aux Habsbourg, ont, en effet, joué un rôle non négligeable dans la défaite des forces révolutionnaires qui s'étaient soulevées dans l'Empire<sup>86</sup>.

L'écrivaine dénonce comment la guerre fait ressortir en l'homme les pires défauts, en s'appuyant sur les sentiments d'indignation et de compassion qui ne peuvent qu'émerger de l'histoire tragique de cette mère et de ses deux garçons. Le discours politique est ici absent, contrairement à la nouvelle *La coltrice nuziale* où la paysanne Oliva défend et justifie la rébellion de son village. Rosina, elle, est simplement une mère qui se bat contre la fatalité pour sauver ses enfants, et le lecteur, quelle que soit sa position par rapport aux soulèvements antiautrichiens, ne peut qu'être indigné par le mépris et la cruauté du soldat croate qui joue avec sa victime avant de l'abattre. L'emploi de l'adjectif « *selvaggio* » montre ici encore que l'humanité de l'homme disparaît en temps de guerre pour laisser la place à des instincts primaires : c'est la cruauté qui triomphe sur la compassion.

L'ultime tableau du récit qui montre les enfants affamés, très maigres<sup>87</sup> et livrés à eux-mêmes, découvrant le cadavre de leur mère, renforce le sentiment d'horreur. Vittore Branca a parlé, à juste raison, au sujet des dernières pages de la nouvelle d'une « représentation des horreurs de la guerre très mesurée et quasi goyesque »<sup>88</sup>, soulignant que la force tragique du récit naît de l'angoisse de cette figure de *mater dolorosa* qu'est Rosina.

Nous pouvons constater que, dans ce récit, à l'abandon divin évoqué en exergue fait écho toute une série d'autres abandons. Tout d'abord l'abandon de la famille de Rosina par

<sup>84</sup> « "Du pain ? *Kruca* !" répéta le croate, et il l'invitait avec un sourire sauvage à venir prendre dans ses mains un morceau de pain de munition qu'il lui montrait. La femme se leva, et elle n'avait pas fait deux pas qu'une balle siffla et la frappa en plein front. » *Ibid.*, p. 353.

<sup>85</sup> Il s'agit de l'accusatif du mot « *kruh* » qui signifie « le pain » en croate et qui s'écrit normalement « *kruha* ».

<sup>86</sup> Voir J. BERENGER, *L'Autriche-Hongrie 1815-1918*, 2e éd., Paris : SEJM / Armand Colin, 1998, p. 54-55.

<sup>87</sup> L'auteure décrit avec précision ces enfants qui souffrent de marasme nutritionnel : « Quelle membra istecchite, quel collo lungo e sottile per cui vedevi a passare quasi il respiro, quelle ossa che potevi ad una ad una dinumerare, erano uno spettacolo d'infinita compassione. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 353.

<sup>88</sup> « E la spettralità spietata delle ultime pagine della *Donna d'Osopo* – di questa misuratissima e quasi goyesca rappresentazione degli orrori della guerra, con quel cadavere di donna protesa verso il pane e illuminata sinistramente dal ghigno del croato, con quei bimbi ischeletriti e gementi come fantasmi gesticolanti su un corpo esanime – non potrebbe scandirsi sul ritmo di quella tragicità, al di là di ogni gesto di deprecazione, di ogni effetto illustrativo, di ogni logora tricromia risorgimentale, se non fosse tutta scavata nell'angoscia di quella madre. », V. BRANCA, « Per Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 134.

son mari, dont l'auteure nous laisse entendre qu'il a émigré en ville. En effet, Maddalena dit à Rosina :

« Senti, Rosina, quand'io sarò a Udine cercherò di tuo marito, gli farò sapere la vostra orribile situazione... e chi sa ch'egli non possa venirti a trovare e recarti qualche sussidio, gettandosi più su nelle acque del Tagliamento e capitando qui a nuoto come fanno quegli arditisti della fortezza...»<sup>89</sup>

En outre, à la fin de la nouvelle, l'auteure évoque un possible retour du mari, « attiré par le désir de ses montagnes natales »<sup>90</sup>. Nous ne disposons toutefois d'aucun indice quant au motif de son départ. Ensuite, intervient l'abandon de Rosina par son amie, qui, aux yeux de l'auteure, incarne des valeurs essentielles comme la solidarité. Il ne reste plus aux côtés de Rosina que la vieille Natalia qui, elle, symbolise l'abandon de toutes les valeurs d'humanité face à la pression de l'instinct animal de survie. Il y a enfin l'abandon des enfants par leur mère, abandon contraint par une situation désespérée et qu'elle espère provisoire, mais qui en réalité leur sera fatal.

On peut y voir un appel de Caterina Percoto aux autres habitants de la Péninsule à ne pas abandonner le Frioul aux mains des Autrichiens<sup>91</sup>, à ceux qui ont fuit la région à ne pas oublier ceux qui y sont restés. Mais ce qui est mis en avant dans ce texte c'est le sacrifice d'une mère<sup>92</sup> pour sauver ses enfants, sacrifice que l'auteure rapproche de celui de Jésus pour racheter les hommes, ce qui confère à la nouvelle une dimension religieuse de portée universelle. Au-delà d'une dénonciation de la répression autrichienne dans le Frioul en 1848<sup>93</sup>, ce récit apparaît comme un réquisitoire contre la guerre qui avilit l'homme, faisant disparaître en lui tout sentiment religieux de charité, de solidarité, de compassion, si essentiels à l'avènement d'une société meilleure.

<sup>89</sup> « Écoute Rosina, quand je serai à Udine je chercherai ton mari, je le mettrai au courant de votre horrible situation... et peut-être pourra-t-il venir vous voir et vous apporter quelque secours, en se jetant en amont dans les eaux du Tagliamento et arrivant ici à la nage, comme le font ces hommes hardis de la forteresse... » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 346.

<sup>90</sup> « Verrà forse un giorno in cui, dopo molte e inenarrabili sventure, tratto dal desiderio de' suoi monti nativi, ei tornerà a rivedere questa povera terra tradita. » *Ibid.*, p. 353.

<sup>91</sup> Rappelons l'absence de solidarité entre les principaux États italiens lors de la première phase de la guerre d'indépendance menée par Charles-Albert de Savoie contre l'Autriche au printemps 1848. Voir à ce sujet G. PÉCOUT, *Naissance de l'Italie contemporaine*, *op. cit.*, p. 114.

<sup>92</sup> Ce thème du sacrifice maternel revient à plusieurs reprises dans l'œuvre de Caterina Percoto qui exacerbe la dimension maternelle des femmes, le rôle fondamental que celles-ci sont amenées à jouer dans l'éducation des enfants et donc dans la construction d'une société nouvelle. Voir chapitre 7.

<sup>93</sup> Rappelons que l'auteure n'indique pas directement le contexte historique dans lequel elle place son histoire, en particulier elle ne cite jamais l'année 1848, mais nous permet de le deviner grâce à quelques éléments. Cela peut signifier qu'elle considère que le lecteur auquel elle s'adresse comprendra facilement car ces événements ont eu un grand retentissement si bien qu'il ne peut les ignorer. Ou alors, elle reste volontairement imprécise afin de faciliter le dépassement du conflit local et de délivrer ainsi un message universel de paix.



Nous pouvons supposer que cette nouvelle a été écrite par Caterina Percoto peu de temps après le 22 octobre 1848 en raison des liens manifestes entre l'article *A Jalmicco nel 1848* et le récit que nous venons d'étudier. Il y a, en effet, un rapport étroit de contenu, l'article critiquant vivement la violente répression menée par l'armée autrichienne et la nouvelle constituant une critique très forte du sadisme des soldats croates. Mais la fin du récit laisse également à penser que celui-ci a été rédigé après que la forteresse d'Osoppo a été reprise par l'armée autrichienne, étant donné que le narrateur parle de « la forteresse démantelée »<sup>94</sup> que découvrira le mari de Rosina quand il rentrera au village. Et la dernière phrase nous donne une indication du sentiment de détresse éprouvé par les patriotes frioulans à la suite de cet événement. En effet, évoquant le moment où l'homme ne trouvera qu'une croix de bois comme seul reste de sa famille, le narrateur conclut par la phrase suivante : « Ma allora il suo cuore esulcerato dovrà piangere per ben altri e più tremendi disastri ! »<sup>95</sup>. Il y a dans cette dernière phrase une allusion politique aux conséquences de la chute de la forteresse d'Osoppo qui marque la fin d'une première tentative d'indépendance dans le Frioul. En effet, à l'époque, seule la fin de sa patrie peut être considérée comme plus terrible que la perte de sa famille.

C'est sur un même sentiment de détresse et de désespoir que s'achève la nouvelle intitulée *La coltrice nuziale*, mais il est dû cette fois à la chute de Venise qui, elle, a résisté jusqu'au 22 août 1849. Nous verrons que, dans ce récit, Caterina Percoto réélabore la matière champêtre traditionnelle de ses nouvelles en lui adjoignant une dimension patriotique.

### ***La coltrice nuziale***

Ce récit fut publié en septembre et octobre 1850 dans les *Appendici* du journal turinois « La Concordia » de manière anonyme afin d'éviter à l'auteure tout ennui avec la police autrichienne<sup>96</sup>.

Il s'agit d'une nouvelle de grande ampleur, divisée en onze petits chapitres, qui constitue un point de contact entre la thématique paysanne et la thématique *risorgimentale*. En effet, elle reprend la structure bipolaire du récit *Lis cidulis*, à savoir deux lignes narratives, l'une suivant les *popolane* Oliva et Mariuccia, l'autre suivant l'aristocrate Cati, qui se croisent à plusieurs reprises. En outre, on retrouve l'opposition entre la vitalité des femmes du

<sup>94</sup> « Ei tornerà !... e dinanzi al villaggio desolato dalle fiamme e dalla rapina, dinanzi alla smantellata fortezza, sulla pianura che dicono Campo, una piccola croce di legno gli additerà tutto ciò ch'egli aveva di più caro quaggiù sulla terra... » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 353-354.

<sup>95</sup> « Mais alors son cœur ulcéré devra pleurer bien d'autres et plus terribles désastres ! » *Ibid.*, p. 354.

<sup>96</sup> I. DE LUCA, « La collaborazione di Caterina Percoto ai giornali torinesi "La Concordia" e "Il Diritto" di Lorenzo Valerio con tre lettere inedite della Percoto al Valerio (e una, pure inedita, del Dall'Ongaro al Valerio) », *op. cit.*, p.22.

peuple et la mélancolie de l'aristocrate, ainsi que l'intervention charitable de celle-ci pour aider Oliva, réduite à la plus grande misère, ou encore l'enquête sociologique sur les paysans frioulans<sup>97</sup>. Mais à ces motifs caractéristiques des premières nouvelles percotiennes, s'ajoute une nouvelle thématique liée à l'écriture patriotique.

D'abord, le récit n'est plus seulement situé dans un contexte socio-économique précis, mais il s'insère également dans un contexte historico-politique déterminé, celui du *biennio* révolutionnaire : ce n'est plus le passage des saisons, marqué par les divers travaux agricoles réalisés, mais les faits historiques – incendie et pillage du village de Jalmicco, résistance de la forteresse de Palmanova, puis résistance de Venise qui finit par capituler après un long bombardement<sup>98</sup> – qui indiquent le déroulement chronologique de la nouvelle. C'est à cause de ces événements qu'Oliva et sa famille sombrent dans une très grande misère. La paysanne se retrouve dépouillée de tout, non pas à cause d'un système économique immoral, comme c'était le cas pour sa cousine Mariuccia<sup>99</sup>, mais à cause de l'impitoyable répression autrichienne qui s'abat sur les villages qui se sont rebellés. Alors que la nouvelle s'ouvre, comme d'ordinaire, *in medias res* sur un marché organisé par des soldats sur la place d'un village anonyme situé quelque part « entre l'Isonzo et le Natisone »<sup>100</sup>, la réalité historique fait rapidement irruption dans la description de cette belle matinée d'avril à travers des colonnes de fumée qui troublent l'horizon :

« La stagione lieta per l'apparire della primavera, faceva una consolazione del sereno dei cieli e della verzura della campagna. Diffuso un giubilo per tutto il creato e nell'aria tepente delle ore meridiane gli effluvi del bianco-spino e delle prime viole ; il mormorio del fiume in armonia coi canti degli augelletti di già solleciti del nido ; l'orizzonte limpido ; solo di là dalle acque verso ponente, qui e colà, in diversi punti vedevi ancora sollevarsi alcune colonne di fumo ; erano i villaggi incendiati nella passata settimana santa. »<sup>101</sup>

<sup>97</sup> Rappelons que, dans cette nouvelle, Caterina Percoto dénonce en effet l'état de misère de la catégorie la plus humble des ouvriers agricoles, les *sottani*, et montre comment l'exploitation économique de ces malheureux par des propriétaires avides de gain les amène bientôt à devenir des vagabonds. Voir *supra*, chapitre 6, p. 303.

<sup>98</sup> Voir *supra* « Venise et Udine lors du *biennio* révolutionnaire » p. 373.

<sup>99</sup> Rappelons que Mariuccia et son père, après avoir quitté la colonie où ils vivaient, se retrouvent déclassés dans la catégorie des *sottani*, puis deviennent des vagabonds contraints de mendier.

<sup>100</sup> « Codesto accadeva su d'un piazzale, dinanzi alla chiesa in un villaggio tra l'Isonzo e il Natisone. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 271. Le Natisone (*Nadison* étant son nom en frioulan) est une rivière du Frioul oriental qui se jette dans le Torre, principal affluent de la rive droite de l'Isonzo.

<sup>101</sup> « L'apparition du printemps rendait la saison joyeuse, le ciel serein et le vert de la campagne étaient réconfortants. La joie se répandait à travers toute la création avec les parfums de l'aubépine et des premières violettes dans l'air tiède de midi ; le murmure de la rivière était en harmonie avec les chants des oiseaux qui déjà se souciaient de leurs nids ; l'horizon était limpide hormis quelques colonnes de fumée qui s'élevaient encore et que l'on voyait ici et là, au-delà des eaux, vers le couchant ; c'étaient les villages incendiés la semaine précédente qui était la semaine sainte. » *Ibid.*, p. 272. Antonella Iacobbe a souligné comment dans les nouvelles « spesso vengono descritte immagini della campagna "violata" dai fumi delle battaglie, per sottolineare in modo icastico il contrasto fra la pace (la campagna) e la guerra

La dernière indication ne permet pas au lecteur de faire le rapprochement avec les cinq villages brûlés par l'armée impériale en représailles à la résistance de la forteresse de Palmanova, et il faut attendre le chapitre trois pour avoir un indice supplémentaire, lorsque Oliva, mendiant au niveau du péage, prononce les mots « abbrucciati di Jalmicco ». La description de la répression ne viendra que plus tard, aux chapitres suivants, mais déjà ces mots ont une connotation d'horreur. En effet, en les entendant prononcer, Cati, une jeune aristocrate, a aussitôt la vision d'une « horrible scène d'incendie, de pillages, de douleurs et de misère »<sup>102</sup>. En suivant Oliva, au chapitre quatre, le lecteur est informé de la sévérité de la répression et de ses conséquences sur les habitants des villages touchés. D'abord, parce que leur maison a été brûlée et qu'ils ont perdu tous leurs biens, cette mère et ses trois enfants se retrouvent sans un toit pour les abriter et sans rien à manger. Ils peuvent heureusement compter sur la compassion d'une famille paysanne qui les héberge pour la nuit. Oliva leur raconte l'état de désolation dans lequel se trouve à présent le village :

« Mucchi di sassi anneriti dal fuoco, calcinacci che ingombrano la piazza e le strade, la nostra bella chiesa tutta rovinata, fin le pietre de' sepolcri spezzate, le reliquie e le immagini dei santi disperse, mutilate, insozzate... »<sup>103</sup>

On retrouve dans cette description les éléments présents dans l'article de journal *A Jalmicco nel 1848*<sup>104</sup> mais ils sont organisés autrement. À l'accumulation qui était privilégiée dans l'article, Caterina Percoto préfère ici des rythmes ternaires<sup>105</sup> qui condensent la représentation des dégâts et focalisent l'attention du lecteur sur ce qu'il y a de plus horrible à ses yeux : la profanation des objets sacrés, avec un *crescendo* dans les adjectifs employés<sup>106</sup>. La malheureuse femme raconte ensuite la fuite précipitée avec ses

---

(gli incendi). » A. IACOBBE, *Le voci di una donna-scrittrice. Caterina Percoto e il mondo contadino*, op. cit., p. 72.

<sup>102</sup> « Un'orribile scena d'incendio, di rapine, di dolori e di miseria le si dipinse dinanzi all'anima commossa... » *Ibid.*, p. 282. À travers le personnage de Cati, la répression autrichienne n'est pas décrite de façon réaliste mais repropoosée de manière plus littéraire, grâce au procédé de la vision, qui oscille entre le cauchemar, la folie et l'horreur. Voir *infra*, p. 399 et suivantes.

<sup>103</sup> « Des tas de cailloux noircis par le feu, des gravats qui encombrant la place et les rues, notre belle église toute endommagée, même les pierres des sépulcres brisées, les reliques et les images des saints éparses, mutilées, souillées... » *Ibid.*, p. 286.

<sup>104</sup> Voir *supra* « Une volonté de témoigner de la répression » p. 377.

<sup>105</sup> Il y en a trois : d'abord le regard balaie les rues jusqu'au cœur du village constatant les dégâts : « mucchi di sassi anneriti », « calcinacci », « chiesa tutta rovinata » ; puis le regard se concentre sur les objets religieux profanés « pietre de' sepolcri », « reliquie », « immagini di santi » ; enfin, les adjectifs employés pour décrire les images sacrées et les reliques indiquent un sacrilège croissant : « disperse », « mutilate », « insozzate ».

<sup>106</sup> Caterina Percoto insiste sur le non respect de la religion de la part des soldats ; or, la religion est l'un des critères fondamentaux qui unissent les Italiens. Dans le chapitre VII, intitulé « la processione », elle décrit à nouveau tous les objets religieux saccagés : « Venivano prima le croci annerite dall'incendio, poi i

enfants, l'abandon de tout ce qu'elle avait de plus précieux – une fine chaîne en or, tout son beau linge, un foulard en soie – et son angoisse quant au sort de son mari qui était dans les champs quand l'incendie débuta. Enfin, au chapitre V, Oliva raconte à sa cousine Mariuccia la triste fin d'un vieil oncle et de la tante Giustina. Cette histoire sert à mettre en évidence toute la cruauté des soldats et leur mépris de l'homme. En effet, ces derniers n'hésitent pas à jeter par la fenêtre le vieillard nu qui était alité, et ce malgré les supplications de la tante qui implore miséricorde. Quant à elle, ils la traitent comme un chien, déposant à ses pieds « en guise de soupe quelques morceaux de saucisse nageant dans un bol de vin »<sup>107</sup>, alors qu'elle est en état de choc et aurait besoin d'assistance. Lorsque sa famille la retrouve, elle se tient immobile au milieu des ruines, le regard hagard, dans un état aphasique, prête à sombrer dans la folie :

« Non potero farle pronunciare una sola parola. Guardava stralunata con un certo sorriso così strano che cavava proprio le lacrime. Pareva che i suoi occhi, dinanzi ai quali era passata tutta quella orrenda scena di distruzione, non potessero più ravvisare anima viva. Volevano menarla via, ma non fu possibile ; strillava, si strappava i capelli, mordevasi le dita. »<sup>108</sup>

L'auteure insiste dans ces quelques lignes sur la déshumanisation de cette femme, une déshumanisation mise en évidence par son absence de parole – or il s'agit d'une caractéristique fondamentale de l'homme – et par son incapacité à reconnaître ses semblables, et causée par le comportement inhumain des soldats. Caterina Percoto procède par la suggestion, laissant ainsi imaginer au lecteur l'ampleur de l'horreur des scènes auxquelles a assisté la tante Giulia pour qu'elle soit à ce point traumatisée.

L'histoire et ses conséquences sur le peuple sont donc bien présentes dans la nouvelle, où Caterina Percoto s'attache à montrer comment la situation politique du Frioul contribue à accroître la misère des campagnes, arrachant aux paysans le peu de biens qu'ils possèdent, comme dans le cas d'Oliva, ou leur niant la possibilité d'une promotion

---

confaloni, gli stendardi intorno ai quali sventolava ancora qualche brandello di seta arsiccia, indi i preti che portavano gli avanzi dei vasi sacri, degli arredi sacerdotali e le reliquie dei Santi, ultima l'immagine della Vergine, mutilata, col bambino cincischiato la faccia, monco le mani, e cogli occhi cavati. » *Ibid.*, p. 308-309.

<sup>107</sup> « I soldati, forse per diletto, le avevano messo ai piedi una scodella di vino con della salsiccia tagliata dentro a mo' di zuppa ». *Ibid.*, p. 292.

<sup>108</sup> « Ils ne réussirent pas à lui faire dire le moindre mot. Elle regardait d'un air hagard avec un drôle de sourire, si étrange qu'il faisait verser des larmes. On avait l'impression que ses yeux, qui avaient vu défiler toute cette horrible scène de destruction, ne pouvaient plus reconnaître âme qui vive. Ils voulaient l'emmener loin de là, mais ce fut impossible ; elle hurlait, elle s'arrachait les cheveux, elle se mordait les doigts. » *Ibidem.*

sociale, comme dans le cas de Mariuccia<sup>109</sup>. Le choix de la nouvelle thématique patriotique conduit de même l'auteure à appréhender les relations entre les classes sous un autre angle.

Ainsi, ce n'est plus tant le caractère égoïste et l'absence de charité chrétienne de l'aristocratie frioulane qui sont dénoncés mais sa position pro-autrichienne<sup>110</sup>. Le Baron, qui était prêt à donner une pièce à la mendicante croisée au péage, suspend son geste dès qu'il apprend qu'il s'agit de rebelles, et lui refuse toute compassion :

« Ei rimise nel borsellino la moneta che già stava per gittarle e, guardandola con severo cipiglio : - Ribelli, eh ? disse, oh, bene vista la terribile punizione che vi tiraste addosso ! A simile genìa nessuna compassione ! »<sup>111</sup>

De même, en raison de sa fidélité à l'Autriche, il se révèle incapable de conseiller correctement les paysans qui s'adressent à lui. C'est comme cela que, non seulement il refuse d'aider Vigi à éviter le service militaire « alors même que c'est l'Empereur qui l'appelle pour rejoindre l'armée »<sup>112</sup>, mais encore relaie-t-il un discours propagandiste qui laisse miroiter au pauvre paysan l'opportunité d'un enrichissement rapide en allant punir les « rebelles italiens ». C'est ce dernier point que critique essentiellement Caterina Percoto, qui, à travers le témoignage de Coletto, un compagnon de Vigi, survivant de la guerre mais horriblement mutilé, montre les conséquences désastreuses d'un tel discours :

« Oh ! quando siamo partiti, pareva che andassimo nel paese della cuccagna. Dovevamo ritornare ricchi come Cresò ! e portare in regalo alle nostre amorse gli anellini e i pendenti delle ribelli !... Invece abbiamo lasciato chi la vita e chi le membra ; e quelle pompose fandonie non erano inventate che per farci andare allegri incontro al cannone che ci ha concì come potete vedere ! Contuttociò là è ancora una fortuna l'esser qui a raccontarla,

<sup>109</sup> La jeune fille, issue de la catégorie la plus pauvre de la classe paysanne, celle des *sottani*, devait épouser Vigi, fils d'une famille aisée. Or son fiancé meurt à la guerre et Mariuccia, malade de désespoir, décède à son tour.

<sup>110</sup> Cf. T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini*, op. cit., p. 129.

<sup>111</sup> « Il remit dans son porte-monnaie la pièce qu'il était déjà sur le point de lui jeter et, la regardant en fronçant sévèrement les sourcils : - Des rebelles, hein ? dit-il, oh, la terrible punition que vous avez attirée sur vous était bien méritée ! Aucune compassion pour pareille engeance ! » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, op. cit., p. 282. Remarquons que le Baron voit en la répression autrichienne une punition bien méritée, contrairement au patriarche de la famille qui héberge Oliva et ses enfants. En effet, même si ce dernier n'approuve pas les rebelles, il pense que ceux-ci ont été « sévèrement punis ».

<sup>112</sup> « Oh ! oh ! Diss'egli ; ma che cosa v'immaginate ? Ch'io possa farlo restare a casa quand'è l'Imperatore che lo chiama all'armata ? » *Ibid.*, p. 306. Le Baron refuse de faire en temps de guerre ce qu'il avait autrefois fait en temps de paix, puisque l'on sait qu'il était en revanche intervenu quelques années auparavant pour que le fils d'un certain Piero soit exempté du service militaire. Ce refus est donc bien motivé par son allégeance à l'Empereur qui, en pareilles circonstances, a besoin d'hommes pour alimenter son armée.

perché io mi credo d'essere il solo di que' del paese: gli altri, ragazze mie, sono iti tutti all'inferno! »<sup>113</sup>

Vigi, parce qu'il a écouté ces « pompeux mensonges » servis par le Baron, a accepté le service militaire et, croyant s'enrichir facilement, est parti le cœur léger mourir à la guerre. Défendre le respect de l'ordre établi est une chose, mais tromper ceux qui nous demandent de l'aide est impardonnable aux yeux de l'auteure, qui considère que l'aristocratie doit avoir avant tout un rôle de guide et de protecteur pour le peuple<sup>114</sup>. Un autre personnage qui ne remplit pas non plus la mission de guide dont il est investi est condamné dans le récit : il s'agit du curé du village de Mariuccia. Lui aussi transmet, dans ses prêches, le discours officiel et condamne ceux qui se soulèvent contre l'Autriche. Le désaveu de cet homme d'église est prononcé par Mariuccia qui, à l'article de la mort, se croit à jamais exclue du salut de Dieu pour avoir donné foi aux propos de ce curé, et pour avoir, par conséquent, refusé de restituer à sa cousine le couvre-lit que les soldats autrichiens lui avaient dérobé. Voici en effet ce qu'elle avait rétorqué à Oliva lorsque celle-ci la mettait en garde contre cette attitude peu chrétienne :

« Ma perché [il Signore] ha da castigarmi ? In fin dei conti, io ho comperato in pubblico, che tutti han veduto. Se questa roba era vostra, [...] voi foste ribelli ! e il saccheggio e l'incendio, io l'ho sentito in predica le cento volte, fu una giusta punizione di cui possono approfittare i sudditi fedeli del nostro buon sovrano. »<sup>115</sup>

La dernière phrase est une citation du sermon instrumentalisé du curé mis au service de la domination autrichienne et contraire au message d'amour de l'Évangile qu'il devrait transmettre à ses fidèles, puisqu'il incite à la haine contre les rebelles. Caterina Percoto ne critique cependant pas tous les religieux car elle oppose à ce mauvais berger la figure du

<sup>113</sup> « Oh ! Quand nous sommes partis, on avait l'impression d'aller dans le pays de Cocagne. Nous devions revenir riches comme Crésus ! Et rapporter en cadeau à nos amoureuses les bagues et les boucles d'oreilles des rebelles !... Au lieu de cela certains d'entre nous y ont laissé la vie, d'autres les membres ; et ces pompeuses histoires n'étaient inventées que pour nous faire aller joyeusement au devant du canon qui nous a mis dans le triste état que vous pouvez voir ! Et avec tout ça, c'est encore une chance d'être ici à vous le raconter, parce que je crois bien que je suis le seul survivant parmi ceux du village : les autres, mesdemoiselles, sont tous allés en enfer ! » *Ibid.*, p. 328-329.

<sup>114</sup> Ce rôle de guide est mis en évidence par exemple chez la comtesse Ardemia della Rovere dans les nouvelles *Il licof* et *Il pane dei morti*, qui représente pour Caterina Percoto l'aristocrate modèle. Au sujet de ce personnage, voir *supra*, chapitre 7, p. 352 et suivantes. Rappelons que l'écrivaine a une vision paternaliste des rapports entre la classe dirigeante et le peuple, ainsi que nous l'avons vu au chapitre 6.

<sup>115</sup> « Mais pourquoi [le Seigneur] devrait-il me punir ? En fin de compte, j'ai fait cet achat publiquement, tout le monde l'a vu. Si ceci vous appartenait, [...] vous avez été des rebelles ! et le pillage et l'incendie, je l'ai entendu dire cent fois à la messe, furent une punition juste dont peuvent profiter les sujets fidèles de notre bon souverain. » *Ibid.*, p. 295. Rappelons que, au début de la nouvelle, Mariuccia sort justement de la messe lorsqu'elle assiste à la vente organisée par les soldats où elle fait l'acquisition, entre autres, du couvre-lit qui fait l'objet du litige.

curé de Jalmicco, qui, lui, souffre avec les habitants du village, les soutient dans leur malheur et porte le véritable message évangélique d'amour et de pardon.

Dans cette nouvelle l'écrivaine frioulane dénonce donc, comme ailleurs, ceux qui ne remplissent pas ce qui devrait être leur mission vis-à-vis des classes subalternes, à savoir les guider pour qu'elles améliorent leur vie tant sur le plan matériel que moral<sup>116</sup>. Mais là encore la critique prend une coloration politique du fait que l'auteure caractérise ces personnages négatifs et réactionnaires par le soutien qu'ils apportent à la domination autrichienne. Le message que Caterina Percoto veut transmettre au lecteur est que la condition du peuple ne peut s'améliorer que dans le cadre d'une libération du joug de l'Autriche et donc de l'indépendance italienne. Nous verrons que cette idée est soutenue par le traitement qu'elle fait dans la nouvelle de la dichotomie ville-campagne, et en particulier par la représentation de Vienne. Il convient toutefois de souligner que cette dichotomie ville-campagne est quelque peu modifiée dans la nouvelle par une opposition entre ville « italienne » et ville « impériale ». En effet, à Gorizia, ville « impériale » où se réunit l'aristocratie frioulane *austriacante* et où Cati se sent si mal, s'oppose Palmanova, ville « italienne », qu'Oliva évoque avec nostalgie et amour. Cette ville a une image positive à travers sa fonction nourricière : c'est à Palma qu'Oliva allait vendre les produits de la campagne, dès qu'elle avait besoin d'un peu d'argent.

Dans *La coltrice nuziale*, le Baron *austriacante* fait ainsi l'éloge de la capitale habsbourgeoise :

« Vienna è un gran bel paese ! L'allegra, la gaia Vienna, il paradiso terrestre delle feste e dei piaceri ! Oh si sa vivere a Vienna ! »<sup>117</sup>

Nous pouvons constater qu'il se réjouit de toute cette activité mondaine animée par les fêtes et critiquée par Caterina Percoto dans son oeuvre en raison de son aspect artificiel et superficiel, qu'elle oppose aux véritables plaisirs, sains et naturels, offerts par la

<sup>116</sup> Il ne fait pas de doute que pour Caterina Percoto le rôle du bon souverain est d'assurer le bonheur de son peuple. On le voit par exemple dans un texte conservé dans le fonds Percoto de la *Biblioteca Civica* d'Udine où elle fait l'éloge du Roi Salomon – « un re ch'era tutto penetrato dell'altezza del suo ministero e che credeva d'esser capo del suo paese non peraltro che per renderlo felice, chiese a Dio la sapienza per ben governare i popoli che gli si erano affidati » – qu'elle oppose aux souverains actuels – « che s'intitolano padri dei loro suditi e piuttosto che [...] questa loro paternità si contentano [...] di abbruciare ed uccidere i loro amatissimi figliuoli. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4104/15. C'est nous qui transcrivons. [...] indique un mot que nous ne sommes pas parvenue à déchiffrer.

<sup>117</sup> « Vienne est un grand et beau pays ! La joyeuse, la gaie Vienne, le paradis terrestre des fêtes et des plaisirs ! Oh, comme l'on sait bien vivre à Vienne ! » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 281. Remarquons l'emploi de l'image du « paradis terrestre » qui montre comment la recherche de plaisirs futiles nous détourne d'une vie pieuse qui doit nous permettre d'accéder au paradis céleste.

campagne<sup>118</sup>. Ce contraste entre le caractère artificiel et le luxe de la ville d'une part, et la simplicité de la campagne d'autre part, se retrouve dans la description de la chambre de Cati dans le palais de Gorizia, « où tout rappelait la capitale »<sup>119</sup>. Au début du chapitre VI, l'auteure décrit avec minutie l'aménagement de cette chambre remplie d'objets importés de Vienne :

« Quell'orologio, i candelabri d'argento, le molte porcellane, gli stipi, le sedie ad intaglio, la spalliera ed i braccioli della dormeuse foggiate a fiorami inargentati, che venivano a cadere sul velluto dei cuscini da cui pendevano ricche frange di ciniglia, colore amaranto, in armonia con quelle delle tende, le tavole di tarsia, le cornici dei quadri che adornavano le pareti, gli specchi, le scansie, tutto era di manifattura viennese. »<sup>120</sup>

Cette longue énumération souligne la profusion des meubles et autres objets de décoration tandis que les divers adjectifs et compléments utilisés mettent en évidence leur richesse et leur caractère précieux. Vienne devient donc synonyme de luxe <sup>121</sup>, un luxe auquel s'opposent la simplicité et la grâce de l'artisanat du Frioul, qui se manifeste dans la pièce à travers la description d'un petit pot de fleur :

« Peraltro in quella stanza scorgevi un oggetto che non era di Vienna. Dinanzi alla finestra, tra le frange dei ricchi cortinaggi, in forma di lampada pendeva un picciolo vasellino di ghisa e dentrovi una pianticella rampicante. Non prezioso né per metallo, né per ricchezza di adornamenti, egli era elegantissimo per le sue svelte e semplici proporzioni che ricordavano quelle graziose lucerne funerarie, che anche qui nel Friuli escono talvolta dal seno della terra a farci fede del buon gusto artistico dei nostri antichi. In evidente contrasto con tutti quei mobili sopraccarichi di minuzioso lavoro, finitissimi se vuoi in ogni loro dettaglio, ma pesanti nell'insieme, pareva che in quella stanza ei non avesse analogia che colla sola ammalata. »<sup>122</sup>

<sup>118</sup> Voir *supra*, chapitre 4, p. 258.

<sup>119</sup> « Ma giunta a Gorizia nel palazzo dello zio, dove tutto ricordava la capitale, e dove frequentavano i primi signori del paese che avevano per onore di affettare i costumi e la lingua di là, le parve d'esser tornata di nuovo straniera. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 301.

<sup>120</sup> « Cette horloge, ces chandeliers en argent, les nombreuses porcelaines, les secrétaires, les chaises sculptées, le dossier et les accoudoirs de la dormeuse façonnés en forme de fleurs argentées qui retombaient sur le velours des coussins ornés de riches franges pendantes en chenille, de couleur amarante, en harmonie avec celles des tentures, les tables en marqueterie, les cadres des tableaux qui ornaient les murs, les miroirs, les bibliothèques, tout était de manufacture viennoise. » *Ibid.*, p. 296-297.

<sup>121</sup> Il s'agit d'une réalité historique car, au XIX<sup>e</sup> siècle, « Vienne se distingue par son industrie de luxe » qui lui permet d'ailleurs de concurrencer Paris et Londres. Voir J. BERENGER, *L'Autriche-Hongrie 1815-1918*, *op. cit.*, p. 35.

<sup>122</sup> « Du reste, dans cette chambre, on apercevait un objet qui ne venait pas de Vienne. Devant la fenêtre, entre les franges des riches tentures, était suspendu un tout petit pot en fonte en forme de lampe dans lequel il y avait une petite plante grimpeuse. Ce n'était pas un objet précieux – point de noble métal, point de riches ornements – mais il était très élégant en raison de ses proportions simples et élancées, qui rappelaient ces gracieuses lanternes funéraires qui parfois, même ici dans le Frioul, s'extrait des entrailles de la terre pour nous témoigner du bon goût artistique de nos ancêtres. En plein contraste avec tous ces meubles surchargés et minutieusement travaillés, parfaits, en un sens, dans chacun de leurs



La dichotomie ville-campagne acquiert donc une dimension patriotique car elle devient dès lors une opposition entre Vienne, capitale de l'Empire autrichien, et la campagne frioulane, représentée ici par la petite plante, élément de la vie végétale. Cette opposition sera reprise dans la nouvelle intitulée *I gamberi*, où l'auteure insiste à nouveau sur le contraste entre l'artificialité de Vienne<sup>123</sup> et l'authenticité de la campagne frioulane. Vienne devient, dans l'œuvre percotienne, une sorte de Babylone moderne où le vice règne – dans la nouvelle évoquée ci-dessus, ce dernier prend la forme d'une liaison adultérine qui offusque la protagoniste, une jeune fille simple et innocente<sup>124</sup>.

La description précédemment citée se conclut par une analogie entre ce simple mais élégant pot de fleurs et la jeune Cati. En effet, dans ce chapitre, la jeune femme apparaît vêtue simplement – ce qui contraste avec la richesse du mobilier de sa chambre – mais elle dégage une beauté naturelle qui est liée à la pureté de ses formes. Cette analogie permet à l'auteure de faire ressortir le mal de vivre de la jeune femme dans cet environnement autrichien où elle dépérit, loin de sa terre natale, comme la petite plante verte qui tente de pousser dans le pot précédemment évoqué. La comparaison florale avec la plante qui s'étiole dans un milieu non naturel fait écho à la métaphore utilisée par le Baron au sujet de sa nièce au chapitre III, tout en la renversant totalement :

« Povera la mia Cati ! Tu se' un nobile fiore, ma delicato : coteste villane bufere ti offendono, ed hai bisogno della ricca e tepida serra per poter spiegare tutto il tesoro de' tuoi colori e de' graziosi profumi. La tua serra è la capitale. Là mi tornerai fresca ed allegra, colle tue belle rose sul volto, cogli occhi pieni di vita e di brio... »<sup>125</sup>

---

détails, mais lourds dans leur ensemble, il semblait, dans cette pièce, n'avoir d'affinités qu'avec la malade. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 297.

<sup>123</sup> Voir dans la nouvelle la description des jardins de la vallée de Saint Hélène, près de Vienne où la protagoniste, Adelina, se rend avec une amie autrichienne : « Un giorno fu con lei nella valle di S. Elena : corsero insieme pel lieve declivio dei pratelli che il tedesco, *dotto nell'arte del giardinaggio*, sa coprire di fiori qui tutti in azzurro, là candidi come neve, più oltre crocei e d'uno scarlatto sì vivo che ti offende la vista, limitando il terreno alle varie famiglie di modo che la collina ti par tutta vestita da brillanti tappeti di diverso colore. Adelina ammirava *quest'arte* ; la giovinetta [...] disse nell'italiano che sapeva : *Nel vostro paese non occorre quest'arte* : dicono che ivi la terra è da per sè tutta un giardino! – Poi s'assistero sugli *artificiosi ruderi* di un castello che in piccole dimensioni *simulava* una costruzione dell'èvo antico » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 107. C'est nous qui soulignons. La citation montre bien comment la beauté du lieu n'est qu'artifice, ce qui s'oppose à la beauté naturelle de l'Italie qui est « un immense jardin ».

<sup>124</sup> Voir l'article d'Enrica Varisco Ferrero dans lequel la chercheuse reconstitue l'histoire de la nouvelle inspirée à Caterina Percoto par une liaison adultère qui fut favorisée par Niccolò Tommaseo. Le texte qui a été publié est une version expurgée de l'épisode où l'auteure met en cause l'écrivain dalmate. E. VARISCO FERRERO, *N. Tommaseo e C. Percoto protagonisti di un caso letterario...*, *op. cit.*

<sup>125</sup> « Ma povera Cati ! Tu es une noble fleur, mais délicate : ces guerres grossières t'offensent, et tu as besoin d'une serre riche et tiède pour pouvoir déployer tout le trésor de tes couleurs et de tes gracieux parfums. Ta serre est la capitale. Là-bas tu redeviendras fraîche et joyeuse, avec tes belles roses sur le visage, et tes yeux plein de vie et d'entrain... » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 281.

Il pensait donc que sa fille adoptive ne pouvait s'épanouir qu'à Vienne, or le récit nous montre le contraire. L'auteure souligne l'erreur d'appréciation de cet aristocrate qui, en raison de son attachement à l'Autriche, se révèle incapable de comprendre celle qu'il aime et considère comme sa propre enfant, et de reconnaître les vraies valeurs de la vie. Le conflit entre les deux pôles antagonistes que sont la ville et la campagne se cristallise dans le personnage de Cati<sup>126</sup>, arrachée enfant à sa terre natale frioulane et transplantée à Vienne pour y être éduquée. Il est présent d'emblée et se manifeste d'abord dans sa façon de voir les paysages. En effet, alors qu'elle regarde les rives du Danube, ce sont les rives du Natisone ou de l'Isonzo qui se dessinent dans son esprit ; de même à l'image de Vienne vue du haut de ses bastions se substitue celle d'Udine, de son palais municipal et de son château. Matilde Dillon Wanke a souligné la modernité de ces descriptions qui correspondent au « paysage de la mémoire »<sup>127</sup>.

Ce conflit entre ville-Vienne et campagne-Frioul se place avant tout à un niveau mental : c'est l'« imagination » qui recrée dans l'esprit de Cati des visions de son pays d'origine. Lorsque l'antagonisme s'exacerbe avec les événements de 1848, c'est toujours l'« imagination » qui produit ces images horribles qui portent Cati au bord de la folie. En effet, alors que les foudres de la répression autrichienne commencent à s'abattre sur les patriotes frioulans, la jeune fille se met à souffrir de ce que Tommaso Scappaticci appelle une « intolérance exacerbée pour tout ce qui est autrichien »<sup>128</sup>. Celle-ci se manifeste par une perception altérée des objets ou personnes ayant un rapport avec l'Autriche, auxquels se superposent, dans l'esprit de la jeune fille, du sang et des flammes, qui représentent les scènes des carnages auxquels se sont adonnés les soldats autrichiens. Ces transformations s'amplifient et basculent dans le registre de l'horreur avec l'apparition d'êtres répugnants :

« quelle immagini ch'ella vedeva come a traverso le fiamme, le si tramutavano dinanzi: assumevano le forme esecrabili di cadaveri scarnati, di serpenti, di luridi vampiri »<sup>129</sup>.

Caterina Percoto expérimente avant l'heure des effets de scène d'épouvante puisque le texte se poursuit avec des flots de sang que Cati voit partout autour d'elle<sup>130</sup> :

<sup>126</sup> Marinella Colummi Camerino écrit à son sujet : « Campagna e città rappresentano per Cati i luoghi deputati di una benefica ricreazione del corpo e dell'animo e di un ozio raffinato e corruttore ». Voir M. COLUMMI CAMERINO, *Idillio e propaganda nella letteratura sociale del Risorgimento*, op. cit., p. 236.

<sup>127</sup> Cf. M. DILLON WANKE, « Il paesaggio nei racconti di Caterina Percoto », op. cit., p. 51-59. Nous citons le passage auquel nous nous référons plus loin. Voir *infra*, chapitre 11, p. 502.

<sup>128</sup> « [...] la nostalgia si diluisce spesso in prolisse descrizioni, in elegiache sdolcinatezze o in esasperata intolleranza verso tutto ciò che è austriaco », T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini*, op. cit. p. 144.

<sup>129</sup> « Ces images qu'elle voyait comme à travers des flammes se transformaient sous ses yeux : elles revêtaient les formes exécrales de cadavres décharnés, de serpents, d'ignobles vampires. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, op. cit., p. 284.

« I muri le si mostravano tutti insozzati di larghe strisce di sangue, il pavimento un bulicame di sangue ; perfino la croce di brillanti, che scintillava sul petto del suo giovane interlocutore, le parve grondante di sangue. »<sup>131</sup>

Avant de perdre la raison et de sombrer dans la folie, Cati défaille et s'évanouit presque. Le bruit du canon de la forteresse de Palma, qu'elle entend depuis la terrasse où on l'a conduite pour prendre l'air, ne fait qu'empirer son état et elle tombe malade. On retrouve dès lors un des motifs de prédilection de l'auteure, celui de la campagne qui régénère et vivifie<sup>132</sup>, puisque la jeune fille part se reposer dans la propriété de campagne familiale et y recouvre la santé :

« Passò così gradevolmente l'inverno, e parve che in grazia di quella vita semplice e di quelle dolci abitudini di campagna le si fosse a poco a poco rifierita la salute ; tanto la sua faccia era divenuta serena e tornato lo sguardo a rianimarsi d'una secreta speranza. »<sup>133</sup>

Les « douces habitudes » dont il est question sont celles que l'on retrouve, dans divers récits, chez d'autres nobles dames retirées à la campagne, telles que les promenades à pied ou à cheval, la pratique de la bienfaisance, l'éducation des jeunes filles du village. Mais contrairement à ce qui se produit dans d'autres nouvelles, les bénéfices de cette vie campagnarde sont soumis à une contrainte, celle de la situation politique de la région. Le « secret espoir » sur lequel se conclut le chapitre VIII est celui d'un possible triomphe de la cause patriotique, incarné par le bruit du « canon de Marghera » qui donne son titre au chapitre suivant. En effet, ce canon signifie pour Cati que « Venise [vit] toujours, et que, par conséquent, le sort de sa patrie n'[est] pas encore fixé »<sup>134</sup>. Observons que le changement advenu chez la jeune fille quant à la perception des canonnades<sup>135</sup>, qui ne renvoient plus pour elle aux atrocités de la guerre mais deviennent un facteur

<sup>130</sup> Les cinéphiles amateurs du genre pourront faire le rapprochement avec une célèbre scène du film « *Shining* » réalisé par Stanley Kubrick (1980).

<sup>131</sup> « Tous les murs lui apparaissaient souillés par de larges traînées de sang, le sol semblait bouillonner de sang ; même la croix en brillants, qui étincelait sur la poitrine de son jeune interlocuteur, lui parut dégouliner de sang. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 284.

<sup>132</sup> Voir *supra*, chapitre 4, p. 258.

<sup>133</sup> « Elle passa ainsi agréablement l'hiver, et il sembla que sa santé avait peu à peu refléuri, grâce à cette vie simple et aux douces habitudes de la campagne, au point que son visage était redevenu serein et son regard avait recommencé à s'animer d'un secret espoir. » *Ibid.*, p. 314-315.

<sup>134</sup> « [...] ma il cannone l'avvertiva che Venezia viveva tuttora, e che le sorti della sua patria non erano peranco decise. » *Ibid.*, p. 317. À ce moment de l'histoire, nous sommes au printemps de l'année 1849 et la République de Venise résiste encore à l'armée autrichienne. Voir *supra*, « Venise et Udine lors du *biennio* révolutionnaire » p. 373. Il y a ici une dimension autobiographique du personnage étant donné que Caterina écrivait à Prospero Antonini en février 1849 : « Nella malinconia della mia vita presente io mi sento morto il cuore e non ho che il rimbombo del cannone e l'arrivo d'una lettera d'amici che me lo facciano rivivere e palpitare ancora di speranza. » B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/1, Lettera 17.

<sup>135</sup> « Sì! il rimbombo del cannone che tante volte l'aveva offesa, ora l'entusiastava e la riempiva di gioia ineffabile. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 317.

d'espérance<sup>136</sup>, coïncide avec le changement de lieu d'habitation, de la ville à la campagne. Nous constatons à nouveau que la thématique champêtre et la thématique patriotique se mêlent étroitement. C'est toutefois le motif patriotique qui l'emporte car, lorsqu'à la fin de la nouvelle, le canon finit par se taire, trahissant la reddition de la République vénitienne, Cati, désespérée, renonce symboliquement à la vie en s'enfermant au couvent<sup>137</sup>. Elle est poussée à franchir ce pas extrême par la vision funèbre d'un défilé des morts de la première guerre d'indépendance qui lui vient en songe après qu'elle a croisé un enterrement alors qu'elle guettait avec angoisse le bruit du canon de Venise, muet depuis quelques jours. Caterina Percoto use à nouveau du registre particulier de l'horreur, qui confine cette fois au macabre, pour exprimer la tragique issue de cette première tentative indépendantiste. Cette vision cauchemardesque est préparée par une atmosphère pesante, rendue grâce au champ lexical de l'enterrement : non seulement la jeune fille est dans un cimetière et assiste à des funérailles – « cimitero », « funerale », « cadavere », « funebre corteo », « bara », « tumulazione » – mais, en outre, le moment de la journée évoque la mort – il s'agit du coucher du soleil – et il est décrit avec des images puisées dans ce même champ lexical :

« Alcune nubi oscure a guisa di panno funebre velavano l'ocaso, e dietro ad esse come macchiato di sangue calava muto e senza raggi il sole; giaceva in un profondo silenzio il creato. »<sup>138</sup>

Les effroyables images qui se forment en rêve dans l'esprit de la jeune fille – des arbres comparés à des squelettes, des guerriers recouverts de sang, des blessures sanguinolentes, le flanc du jeune patriote éventré par une blessure – soulignent l'horreur de la guerre et le

---

<sup>136</sup> Soulignons que, tant qu'elle était à Gorizia, Cati souffrait d'entendre le bruit des canons autrichiens qui réprimaient le mouvement révolutionnaire italien. Or, arrivée à la campagne, la jeune fille ne les entend plus mais elle entend le canon de Venise qui se défend, et ce bruit lui devient agréable car il signifie que la ville résiste. Cela révèle l'optimisme avec lequel Cati envisage l'issue de ce conflit et explique la note d'espoir que nous avons mentionnée. On peut dire en quelque sorte qu'elle a une ouïe sélective car elle pourrait tout aussi bien entendre encore le bruit des canons impériaux qui bombardent Venise et imaginer les souffrances endurées par les habitants de la ville assiégée. Caterina Percoto pouvait difficilement ignorer combien les Vénitiens avaient souffert durant cet épisode, entre bombardements, pénuries, et épidémie de choléra or tout cela est éclipsé par la canonnade de résistance de la ville. Au sujet des difficultés de Venise pendant le siège autrichien, voir A. ZORZI, *Venezia austriaca, op. cit.*, p. 101-105 et, du même auteur, *La Repubblica del leone, op. cit.*, p. 596-600.

<sup>137</sup> Au sujet de ce geste, voir *infra*, chapitre 11, p. 531 et suivantes.

<sup>138</sup> « Quelques nuages sombres voilaient comme un linge funèbre le coucher du soleil, et derrière eux l'astre, qui semblait taché de sang, descendait silencieusement et sans rayons ; l'univers gisait dans un profond silence. » C. PERCOTO, *Racconti, Le Monnier, op. cit.*, p. 318. On remarquera la polysémie de cet enterrement qui renvoie non seulement aux défunts de la vision, eux-mêmes représentant entre autres tous les Italiens morts pour la cause nationale lors de la première guerre d'indépendance, mais qui symbolise également l'enfermement au couvent, qui équivaut, pour Cati, à la mort. Nous en voulons pour preuve l'une des dernières phrases de sa lettre d'adieu : « Allora sarà come se più non esistessi... » *Ibid.*, p. 344.

désespoir de la défaite. Là encore l'imagination joue un rôle important dans sa perception des événements politiques, mais il s'agit cette fois d'anticipation puisque c'est un rêve prémonitoire, dans lequel elle imagine la fin de la République de Venise alors qu'elle n'en apprend la nouvelle que le lendemain matin, dans une lettre de son oncle. L'auteure fait preuve ici d'une fine intuition quant aux mécanismes du rêve, étant donné qu'elle montre comment il se nourrit d'expériences faites dans la journée : l'absence de coups de canon dont Cati s'inquiète et le cortège funèbre qu'elle croise au cimetière. La vision commence par le deuil symbolique de la mère patrie, Cati ayant l'impression d'être de noir vêtue comme pour l'enterrement de sa mère<sup>139</sup>, et comprend un certain nombre de modules dantesques<sup>140</sup>. Le modèle littéraire de la vision qui annonce à Dante la mort de Béatrice dans la *Vita nova* ne fait ici aucun doute, d'autant plus que, pareillement au poète, « la douleur que ces paroles lui occasionnèrent fut si grande et si perceptible que son sommeil fut interrompu, et qu'elle se retrouva toute mouillée de larmes »<sup>141</sup>.

Nous voyons donc comment, dans cette nouvelle, la thématique *risorgimentale* s'insinue dans la thématique champêtre et la complexifie, en se superposant à certains motifs caractéristiques et en en modifiant d'autres. Il apparaît de manière certaine que Caterina Percoto pose comme condition préalable à l'amélioration de la société la libération de son pays du joug étranger, une caractéristique qui la rapproche du courant *democratico* ainsi que l'a fait observer Marinella Colummi Camerino<sup>142</sup>. Toutefois, dans ce récit, elle ne tient pas un discours directement antiautrichien ; ce n'est pas par la raison qu'elle entend convaincre ses lecteurs mais par les sentiments, grâce à l'écriture de l'horreur qu'elle adopte pour évoquer les événements du *biennio* révolutionnaire. On constate la présence de deux styles différents, qui coïncident avec les deux lignes narratives de la nouvelle : une approche plus réaliste, qui reprend des éléments du témoignage de l'article *A Jalmicco nel 1848*, lorsque les faits sont racontés par la paysanne

<sup>139</sup> « Le pareva d'essere vestita a lutto, come quando l'era mancata la madre, e che un velo nero le copriva la fronte e discendeva fin quasi alle calcagna » *Ibid.*, p. 320.

<sup>140</sup> Ainsi les eaux sombres (« acque fosche », « acque nerastre ») du torrent évoquent le Styx, il y a une tempête (« vento impetuoso », « bufera », « procella », « vortici di sabbia ») qui la malmène, elle entend comme les gémissements des morts (« pareva il grido d'infinite migliaia di morenti », « pareva lamento d'infinite voci umane») et aperçoit une foule de morts (« erano turbe di anime; erano i morti per la patria ch'ella vedeva passare all'altra vita »). Cf. *ibid.*, p. 320-323.

<sup>141</sup> « Fu tanto e così sensibile il dolore che queste parole le recarono, che le si ruppe il sonno, ed ella si trovò tutta bagnata di lacrime. » *Ibid.*, p. 323. Dans l'oeuvre de Dante, la vision finit brusquement, interrompue par le cri du poète qui se met à pleurer : « E parlandomi così, cessoè la forte fantasia entro in quello puncto che io volea dicere : "O Beatrice, benedicta sie tu!"; e già avea "O Beatrice", quando riscotendomi apersi gli occhi, e vidi che io era ingannato. E con tutto che io chiamassi questo nome, la mia voce era sì rotta dal singulto del piangere, che queste donne non mi pottero intendere, secondo che io credo. » DANTE, *Vita Nova*, a cura di Guglielmo Gorni, Torino : Einaudi, 1996, p. 130.

<sup>142</sup> « In questi racconti emerge la personalità più aperta della Percoto, quella che l'avvicinava alla corrente democratica per il rifiuto di qualsiasi compromesso tendente ad avallare la presenza dello straniero in Italia », M. COLUMMI CAMERINO, *Idillio e propaganda...*, op. cit., p. 234.

Oliva, et des scènes d'épouvante, au caractère fantastique puisque fruit de l'imagination, dans le cas de la jeune aristocrate Cati.

L'année 1848 constitue indéniablement une année charnière pour Caterina Percoto. Cela est vrai non seulement en ce qui concerne son œuvre, avec l'apparition, comme nous l'avons vu, d'une thématique nouvelle soutenue par un style nouveau, mais aussi dans la perception qu'en a l'auteure comme d'un moment-clé dans l'histoire de sa région. En effet, cette date est évoquée dans plusieurs autres nouvelles et elle est toujours présentée comme une rupture entre un avant, où la société frioulane aurait pu vivre harmonieusement sous un gouvernement autrichien, et un après, où il devient impératif que le Frioul soit libéré du joug autrichien.

### C - 1848 : une année charnière

Cette idée de rupture est présente, par exemple, dans le récit intitulé *Il contrabbando*, dans lequel l'année 1848 devient une ligne de démarcation entre un passé heureux et florissant et un présent triste et malheureux. L'auteure l'exprime d'abord à travers la description des prés appelés « i Modoleti » qui étaient autrefois animés par la présence des chasseurs et sont désormais abandonnés et silencieux :

« *In altri tempi* i Modoleti erano popolati d'una quantità di cacciatori, che nelle serene giornate autunnali ivi convenivano dai diversi paesi circostanti ad insidiare alle allodole, che vi abbondano. Le ridde fantastiche di quei matti augellini che scendono in frotta a schernire la civetta, il giubilo dei capricciosi loro canti diffuso per l'aere, il rimbombo degli archibugi, i cani pronti ad afferrare la preda e recarla ai padroni nei diversi posti, che quasi eredità di famiglia son per molto tempo passati da padre in figlio, qualche brigatella di amici che venivano sul mezzogiorno a portar la colazione, formavano in quei prati una specie di festa campestre, il cui tripudio ti feriva l'udito molte miglia da lungi. *Ora*, silenzio, abbandonate le buche, solitaria la prateria e i cacciatori, chi sotterra, chi nell'esiglio, e le loro armi infrante dalla legge militare che ci pesa sul capo. »<sup>143</sup>

<sup>143</sup> « *En d'autres temps*, les Modoleti étaient peuplés d'une grande quantité de chasseurs qui, dans les sereines journées automnales, venaient ici des différents villages des environs pour piéger les alouettes qui y abondent. Les rondes fantastiques de ces oiseaux fous qui descendent en nuées pour se moquer de la chouette, la jubilation de leurs chants capricieux qui se répand dans l'air, le retentissement des fusils, les chiens prêts à saisir la proie et à la rapporter à leurs maîtres cachés en différents endroits que l'on s'est transmis de père en fils, pendant très longtemps, comme un héritage familial, quelques groupes d'amis qui venaient apporter le déjeuner sur les coups de midi, tout cela formait dans ces prés une sorte de fête champêtre dont les cris d'allégresse vous blessaient l'ouïe de nombreux milles à la ronde. *À présent*, c'est le silence, les cachettes sont abandonnées, les prairies solitaires et les chasseurs enterrés ou exilés tandis que leurs armes sont brisées par la loi militaire qui pèse sur nos têtes ». *Il contrabbando*, in C. PERCOTO, *Novelle popolari*, op. cit., p. 175. C'est nous qui soulignons.

L'opposition entre un « avant » et un « après » est mise en évidence par la locution adverbiale « in altri tempi » et l'adverbe « ora », tous deux placés en tête de phrase. Au passé correspondent la foule, l'allégresse, la profusion de gibier, l'union et l'amitié, le partage autour du déjeuner, autant de notions positives auxquelles s'opposent le silence, l'abandon, la solitude du présent. Ceux qui autrefois animaient l'endroit ont subi les conséquences de 1848 : soit ils sont en exil, soit ils ne peuvent plus chasser à cause de l'interdiction de la détention d'armes décidée comme mesure préventive par le gouvernement autrichien<sup>144</sup>. Sont également évoquées la dégradation matérielle d'une ancienne demeure aristocratique devenue un repère de contrebandiers, et la déchéance morale de Martino, paysan qui, en 1847, cultivait des terres dont la productivité était correcte mais qui, depuis, a préféré l'appât du gain et s'est dédié à la contrebande, négligeant par conséquent ses champs dont le rendement a baissé. Enfin, conduisant sa protagoniste à la « *sagra* » de Percotto, l'auteure constate que la fête a perdu de son brio, qu'elle est moins fréquentée qu'auparavant et que les personnes présentes s'y amusent moins qu'autrefois :

« Dopo tante lagrime e tanto sangue, pareva che non si potesse più in coscienza dimenticarsi e danzare senza rimorso. »<sup>145</sup>

Cette impossibilité d'oublier n'est pas anodine, elle indique clairement que rien ne sera plus comme avant. Caterina Percoto ne peut plus imaginer que sa région continue à être dominée par une puissance étrangère qui s'est montrée si cruelle.

L'année 1848 est encore évoquée dans la nouvelle intitulée *L'amica* où l'auteure ne peut s'empêcher de faire allusion à cette année néfaste à travers les restes d'un majestueux orme bicentenaire qui se dressait naguère près du sanctuaire de Barbana et dont elle nous dit que :

« Fu del quarantotto che una bufera lo sradicò, come se in quell'anno terribile la Madonna benedetta, invece di ascoltare le nostre preghiere, ci avesse anch'ella abbandonati. »<sup>146</sup>

<sup>144</sup> Voir *infra*, chapitre 9, p. 414.

<sup>145</sup> « Après tant de larmes et tant de sang, il semblait qu'on ne pût sciemment oublier et danser sans remords. » C. PERCOTO, *Novelle popolari, op. cit.*, p. 189. Notons que Caterina Percoto a développé l'idée de l'inconvenance des fêtes à un moment où tant de malheur s'abat sur le Frioul et le reste de la Péninsule italienne dans un article publié anonymement – il est en effet signé « Lucia nemica di ciascun crudele » - dans le « Giornale di Trieste ». Voir *infra*, première partie, chapitre 2, p. 20-21.

<sup>146</sup> « Ce fut en quarante-huit qu'une tempête le déracina, comme si en cette terrible année la Sainte Vierge, au lieu d'écouter nos prières, nous avait, elle aussi, abandonnés. » Notons que l'on retrouve cette

Cette image constitue une métaphore du Frioul dévasté par la tourmente des forces autrichiennes venues châtier « les rebelles italiens ».

Si, dans *La schiarnete*, elle mentionne également l'année fatidique – la mère d'Armellino, soldat de l'armée impériale, meurt de chagrin car elle reste sans nouvelles de lui après « les désordres de 48 »<sup>147</sup> – celle-ci est tellement synonyme de malheur que Caterina Percoto en désigne généralement les événements par des périphrases telles « inenarrabili sventure », « le guerre infelici », « le guerre fatali che hanno sconvolto il nostro paese », « le recenti disavventure politiche »..., sans éprouver le besoin de citer la date. De même, les formules combinant l'adjectif « povera » aux substantifs « terra », « patria » ou « Italia », éventuellement accompagné de l'adjectif « tradita », deviennent un *leitmotiv* de ses récits, ce qui n'était pas le cas avant.

Dorénavant l'écrivaine frioulane ne s'inquiète plus seulement de la difficile condition des catégories les plus humbles de la société mais aussi du triste sort réservé à son Frioul natal dont elle espère qu'il pourra s'affranchir du joug étranger et s'unir aux autres régions italiennes.

Toutefois, comme nous le verrons au chapitre suivant, en même temps que l'auteure s'applique à dénoncer la présence autrichienne dans sa région, elle manifeste une volonté de dépasser les haines en invitant les peuples à une union fraternelle.

---

idée d'abandon de la part du Ciel dans la nouvelle *La donna di Osopo*, comme si tout espoir était nié devant tant d'abomination. Voir *supra*, p. 383.

<sup>147</sup> « Avvennero intanto gli scompigli del quarantotto. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 295.



## Chapitre 9

### Triomphe de l'amour sur la haine : appel à la fraternité entre les peuples

Nous avons vu l'importance de l'année 1848 qui marque un tournant dans l'œuvre de Caterina Percoto avec l'introduction de la thématique patriotique. Il ne s'agit pas seulement pour l'auteure de dénoncer les atrocités alors commises dans le Frioul mais aussi d'œuvrer en faveur de la cause nationale.

Après avoir courageusement pris position contre les agissements de l'armée impériale en 1848-49, Caterina Percoto poursuit dans ses nouvelles son engagement patriote en dénonçant la domination autrichienne dans sa région. Elle la considère comme une occupation injuste, même dans les récits que l'on ne peut qualifier de « patriotiques » car développant d'autres thématiques.

On ne trouve point de gestes héroïques ni de discours idéologiques dans les textes percotiens<sup>1</sup>, mais un réquisitoire développé à l'échelle du peuple : c'est à l'aune des conséquences négatives de la politique autrichienne sur la vie des humbles que l'écrivaine frioulane mesure la nécessité pour le Frioul de s'affranchir de ce joug.

Si les allusions à une politique autrichienne constamment montrée sous un angle négatif se multiplient dans ses textes, l'écrivaine frioulane ne développe pas pour autant un discours directement antiautrichien, comme le souligne Tommaso Scappaticci :

« In genere il patriottismo della Percoto non indulge all'enfasi retorica ma predilige le soluzioni patetiche e tragiche, senza assumere gli atteggiamenti di fanatico odio antiaustriaco frequenti in un'epoca di lotte e repressioni. Alla denuncia delle violenze e alla speranza della liberazione si affiancano così inviti a superare gli odi e a instaurare rapporti di reciproco rispetto fra le nazioni, nella prospettiva di un futuro caratterizzato dal rifiuto della guerra e dalla solidarietà di popoli liberi e favorevoli a matrimoni misti. »<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Tommaso Scappaticci remarque effectivement à ce sujet : « E, in fondo, nelle novelle di argomento risorgimentale la nota patetica prevale anche su quella patriottica, e l'attenzione è rivolta non tanto ai grandi fatti della storia e alle loro implicazioni ideologiche, quanto alle conseguenze sulla vita quotidiana. » T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini*, op. cit. p. 134.

<sup>2</sup> « En général le patriotisme de Caterina Percoto ne s'adonne pas à l'emphase rhétorique mais privilégie les solutions pathétiques et tragiques sans adopter ces comportements de haine antiautrichienne fanatique fréquents dans une période de luttes et de répressions. À côté de la dénonciation des violences et de l'espoir de la libération, on trouve des invitations à dépasser les haines et à établir des relations de respect réciproque entre les nations, dans la perspective d'un futur caractérisé par le refus de la guerre et la solidarité entre des peuples libres et favorables aux mariages mixtes. » *Ibid.*, p. 132.

En effet, pour Caterina Percoto, défendre la cause nationale ne signifie pas pour autant véhiculer un message de haine. Elle aspire au contraire à un rachat futur de toutes les nations de la terre et au triomphe de la fraternité entre les peuples, privilégiant ainsi les valeurs chrétiennes de compassion et d'amour de son prochain. Nous verrons que celles-ci sont en particulier mises en avant dans la représentation des soldats autrichiens que l'auteure n'hésite pas à montrer du doigt pour leur comportement infâme mais envers qui elle est aussi capable de commisération.

## A - La détestable politique de l'Autriche

Nous avons dit que, à partir de 1848, Caterina Percoto intègre dans son œuvre la dimension historico-politique de la domination autrichienne du Frioul. Il n'est donc pas étonnant qu'elle y évoque la politique menée par l'Autriche dans sa région.

Les historiens ont montré que le gouvernement autrichien fut, au moins en partie, bénéfique au développement économique du Royaume de Lombardie-Vénétie auquel il permit notamment de faire des progrès au niveau des communications, que ce soit par l'amplification du réseau routier, amorcé sous Napoléon Bonaparte, ou par le développement du chemin de fer<sup>3</sup>. Si Caterina Percoto évoque la construction des voies ferrées<sup>4</sup> et le train, qu'elle nomme « *vapore* », et au travers duquel elle célèbre le progrès technique permis par le génie humain<sup>5</sup>, elle ne l'associe jamais à la politique de travaux publics conduite par l'Autriche.

Si les mesures progressistes de la politique autrichienne ne sont pas abordées, nous trouvons en revanche des allusions aux mesures qui furent les plus impopulaires auprès de la population du Frioul.

Selon Catherine Brice<sup>6</sup>, le maintien du service militaire obligatoire instauré par Napoléon I<sup>er</sup> et les tarifs douaniers constituent deux des principaux points de contestation contre le gouvernement autrichien dans le Royaume de Lombardie-Vénétie. Or, ce sont

<sup>3</sup> Voir A. ZORZI, *Venezia austriaca*, op.cit., p. 55-56 (route) et p.112 (chemin de fer) ; A. ZORZI, *La Repubblica del leone*, op.cit., p. 575-576 ; M. FLORES, *Il Friuli ...*, op. cit., p. 89 ; J. BERENGER, *L'Autriche-Hongrie 1815-1918*, op. cit., p. 42-43.

<sup>4</sup> Dans la nouvelle *Il contrabbando*, un jeune paysan, Meni, qui s'est exilé, revient dans son pays après avoir entendu parler de la construction d'un chemin de fer.

<sup>5</sup> « Così il vapore, quest'altro monumento della potenza dell'uomo [...] dinanzi al fatto positivo in azione [...] le pareva immensurata e quasi audace la forza di questa scintilla divina, che sta nascosta nella povera creta caduca e che si chiama umano ingegno ». C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, op. cit., p. 106. Notons que, dans la deuxième lettre du *Giornale di mia zia*, Caterina Percoto évoque cette fois les conséquences négatives du développement du train sur le village de Dolo, situé près de Padoue, sur les rives du Brenta, naguère étape fréquentée par les voyageurs qui naviguaient sur le fleuve, désormais délaissé à cause du train qui ne s'y arrête pas.

<sup>6</sup> C.BRICE, *Histoire de l'Italie*, op. cit., p. 289-290.

justement ces aspects coercitifs de la présence autrichienne qui sont évoqués dans les nouvelles percotiennes.

La conscription ne constitue pas un thème nouveau dans l'œuvre narrative de Caterina Percoto, la question ayant déjà été abordée dans le récit *Il refrattario*, mais elle apparaît désormais sous un autre angle. Nous avons vu que, si l'auteure comprend la réticence des jeunes paysans vis-à-vis du service militaire, elle est toutefois opposée à la désobéissance aux lois et critique les jeunes rénitents<sup>7</sup>. Il semble cependant que les événements de 1848 changent sa vision en ce qui concerne le fait de donner huit ans de sa vie à l'armée, du moins en période de guerre. En effet, nous avons déjà parlé de la vaine tentative de la mère de Vigi d'obtenir l'aide du Baron pour que son fils ne devienne pas soldat, au chapitre VII de la nouvelle *La coltrice nuziale*<sup>8</sup>. Le désespoir de la mère et de la fiancée du garçon est d'autant plus grand que l'action se déroule au moment de la première guerre d'indépendance et que Vigi est assuré de participer aux combats. On remarquera cependant que le discours du Baron, qui incite Vigi à accomplir son devoir en se mettant au service de l'Empereur, est d'une tout autre nature que celui du curé qui sermonnait le réfractaire dans la nouvelle homonyme. Il ne s'agit plus pour Caterina Percoto d'inciter à la résignation et à l'obéissance, mais bien de dénoncer la propagande autrichienne qui, par des discours fallacieux, incite à aller combattre les rebelles italiens. Dans une légende frioulane intitulée *Il chian blanc di Alturis*, l'auteure met justement en garde ceux qui pensent pouvoir s'enrichir en allant au combat. Il s'agit de l'histoire édifiante d'un soldat napoléonien qui a fait fortune dans les guerres combattues sur le sol italien, et est tué avant de pouvoir revoir sa mère, qui meurt à son tour de désespoir. Le fantôme du soldat, qui prend l'apparence d'un chien blanc, est condamné à tenter vainement de rejoindre le carrosse de sa mère qui, inquiète de ne pas le voir rentrer, était venue en Italie à sa rencontre. Voici la morale sur laquelle se conclut le récit : « Misero chi crede di godere sulle lacrime degli altri ! / Povero chi muore lontano dal proprio paese ! »<sup>9</sup>. On peut s'interroger sur le choix du soldat napoléonien, sans doute était-ce pour éviter la censure, mais il nous apparaît comme évident que cette nouvelle évoque en réalité les jeunes Vénètes et Lombards qui, comme Vigi et Coletto dans *La coltrice nuziale*, ont accepté d'aller combattre dans les rangs de l'armée impériale contre d'autres Italiens. Marco Meriggi rappelle en effet que, en 1848, un tiers de cette armée était composée de soldats originaires du Royaume de Lombardie-Vénétie et qu'il y eut très peu de

<sup>7</sup> Voir *supra*, chapitre 8, p. 367 et suivantes.

<sup>8</sup> Voir *supra*, chapitre 8, p. 394 et suivantes.

<sup>9</sup> « Misérable celui qui croit pouvoir jouir au prix des larmes d'autrui ! / Malheureux celui qui meurt loin de son propre pays ! » C. PERCOTO, *Scritti friulani*, a cura di A. Giacomini, *op. cit.*, p. 24.

désertions<sup>10</sup>. Il semble que dans un tel cas l'écrivaine frioulane justifie la désobéissance, comme le montre l'histoire du jeune Armellino dans le récit intitulé *La schiarnete*. Ce jeune paysan qui, fou de douleur après que sa fiancée l'a quitté, s'est enrôlé dans l'armée et a dédommagé ses parents de son départ avec l'argent ainsi gagné<sup>11</sup>, se rend vite compte de l'erreur qu'il a commise et déserte, trouvant refuge en Suisse<sup>12</sup> :

«Egli infelice, per non essere spettatore delle altrui gioie, si era volontariamente inchiodato a una tremenda catena che lo aveva strascinato lontano in mezzo ai vortici di straordinari e crudeli avvenimenti che lo fecero troppo tardi riflettere alle conseguenze della sua disperata risoluzione. Nella Svizzera, dov'era fuggito, non potè giammai saper nulla dei suoi cari.»<sup>13</sup>

Or, ce jeune homme qui désobéit à la loi n'est absolument pas condamné par l'auteure qui, au contraire, justifie son geste par le « tourbillon d'événements extraordinaires et cruels qui le firent réfléchir trop tard aux conséquences de sa résolution désespérée ». Il n'est pas inintéressant de s'interroger sur la signification de cette expression. Un détail du récit suggère qu'il s'agit des événements du *biennio* révolutionnaire dont Caterina Percoto nous parle. En effet, elle précise ailleurs, dans le texte, que la mère d'Armellino est morte de chagrin après les désordres de 48 car elle n'avait plus de nouvelles de son fils. Sont-ce les horreurs des batailles auxquelles il est fait allusion ? Sans doute, car on peut imaginer qu'Armellino, comme la majorité des jeunes recrues, n'était pas préparé à la réalité des combats dont il aura voulu fuir l'horreur<sup>14</sup>.

Nous savons que les tarifs douaniers étaient une autre source de mécontentement pour les habitants du Royaume de Lombardie-Vénétie car ils constituaient un frein aux

<sup>10</sup> M. MERIGGI, *Il Regno Lombardo-Veneto*, *op. cit.*, note 1 p. 344.

<sup>11</sup> « Ma perché la sua famiglia restava così priva di due braccia robuste, credette di compensarla col darsi cambio, e portare nelle mani della desolata sua madre il prezzo della sua povera vita venduta. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 495. Rappelons que les familles les plus riches avaient la possibilité de payer des volontaires pour remplacer leurs fils conscrits. Cf. A. ZORZI, *Venezia austriaca*, *op. cit.*, p. 55. ; M. MERIGGI, *Il Regno Lombardo-Veneto*, *op. cit.*, p. 206.

<sup>12</sup> Le Canton du Tessin était la destination privilégiée des déserteurs car c'était le seul territoire frontalier du Royaume de Lombardie-Vénétie où il n'existait pas de convention internationale pour qu'ils soient rendus à leur pays. M. MERIGGI, *Il Regno Lombardo-Veneto*, *op. cit.*, p. 206.

<sup>13</sup> « Le malheureux, pour ne pas assister au spectacle du bonheur d'un autre, s'était volontairement attaché à une terrible chaîne qui l'avait entraîné loin au milieu du tourbillon d'événements extraordinaires et cruels qui le firent réfléchir trop tard aux conséquences de sa résolution désespérée. En Suisse, où il avait fui, il ne put jamais avoir de nouvelles de ceux qui lui étaient chers » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 536.

<sup>14</sup> Nous pouvons lire dans la nouvelle *La coltrice nuziale* une phrase allant dans ce sens. Voici en effet ce que dit Coletto, soldat survivant, mais mutilé, de la guerre menée par l'Autriche contre les rebelles italiens, lorsqu'il raconte à Mariuccia comment son fiancé est mort : « e quando venne la nostra volta e ci ordinarono di avanzare, noi eravamo piú morti che vivi, e credo che in quel momento anche i piú arditi avrebbero volentieri rinunciato a tutto l'oro delle città italiane per poter essere in quella vece nelle nostre montagne un povero disertore perseguitato dai birri. » *Ibid.*, p. 329. C'est nous qui soulignons.

relations commerciales. Le protectionnisme autrichien forme donc un obstacle au développement économique de la région, nuisant en particulier à la bourgeoisie d'affaire. En effet, « dans le *Lombardo Veneto*, plusieurs systèmes intermédiaires de douanes locales entravent la circulation commerciale à l'intérieur de la vice-royauté et les relations avec le reste de l'Italie et de l'Europe sont bloquées par des tarifs douaniers ultra-protectionnistes imposés par l'Autriche »<sup>15</sup>.

Le problème de la frontière, au-delà de la question économique, devient central dans l'œuvre de Caterina Percoto dès lors qu'elle aspire à l'unification des peuples et territoires italiens, d'autant plus que son Frioul natal fut divisé en deux lors de la Restauration : d'une part le Frioul occidental, à l'ouest du fleuve Isonzo, qui appartient au Royaume de Lombardie-Vénétie, de l'autre le Frioul oriental, qui rejoint les États héréditaires de l'Empire. C'est ainsi que, pour se rendre d'Udine à Gorizia, on passe une frontière, et la route est coupée par une barrière de péage, comme en atteste la nouvelle *La coltrice nuziale*. Au chapitre III, Cati et son oncle voyagent en calèche sur cette route : « frattanto la carrozza giunta a N\*\*\* s'era soffermata alla sbarra dove si paga il pedaggio »<sup>16</sup>. Dans une lettre à son ami Prospero Antonini, Caterina Percoto se plaint de « l'influence funeste de cette néfaste frontière politique »<sup>17</sup> qui divise les Frioulans.

La présence de cette frontière et les tarifs douaniers qui en découlent donnent lieu à une activité de contrebande, ce qui est illustré dans la nouvelle homonyme *Il contrabbando* où l'auteure explique :

« Quel paese di un confine mal segnato e spesso capriccioso, che da secoli reclama indarno una rettifica, è colpito dalla schifosa lebbra del contrabbando. »<sup>18</sup>

<sup>15</sup> G. PÉCOUT, *Naissance de l'Italie contemporaine 1770 - 1922*, op. cit., p. 81.

<sup>16</sup> « Entre temps la voiture arrivée à N\*\*\* s'était arrêtée à la barrière où l'on paie le péage » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, op. cit., p. 282.

<sup>17</sup> « Primo dei paesi rioccupati e più degli altri soggetto alla funesta influenza del suo malaugurato confine politico, forse son pochi gli aiuti ch'esso può offrire ». B.C.U., Fondo Principale, Ms 3995/I/1, Lettera 11. Nous y reviendrons par la suite, cf. *infra*, chapitre 11, p. 504.

<sup>18</sup> « Ce pays à la frontière mal dessinée et souvent capricieuse qui, depuis des siècles, réclame en vain une rectification, est atteint de la répugnante lèpre de la contrebande. » C. PERCOTO, *Novelle popolari*, op. cit., p. 228. En effet, après la guerre de la Ligue de Cambrai (1521), le Frioul fut séparé par une frontière coïncidant avec le fleuve Iudrio. Cf. *Le regioni d'Italia*, a cura di Roberto Almagià, Torino : U.T.E.T., 1961, vol.5, G. VALUSSI, *Friuli - Venezia Giulia*, p. 3. Signalons que la nouvelle est en partie publiée en 1851 dans la « Giunta Domenicale al Friuli », supplément dominical du « Friuli », journal udinois dont Pacifico Valussi est l'un des rédacteurs. Didier Francfort rappelle qu'après les événements de 1848, il y a une restriction de la liberté de la presse de la part du gouvernement autrichien qui vise en particulier « à empêcher la diffusion d'un discours favorable au Risorgimento ». Il rapporte que les rédacteurs du journal udinois « ont continué avec prudence à tenir un discours national » mais que, plutôt que de demander la « souveraineté régionale, le *Friuli* s'applique à défendre et à illustrer la spécificité de la région ». Cf. D. FRANCFORT, *Associations et pratiques sociables à Udine, métropole frioulane (1850-1870)*, op. cit., p. 369-370. La publication de la nouvelle de Caterina Percoto se fait donc dans ce

C'est le cruel et cynique Babbo qui organise le trafic des marchandises qui circulent d'une part sur de petites embarcations le long de la côte entre Trieste et Monfalcone, d'autre part sur des charrettes empruntant les chemins du territoire de Monfalcone pour passer la frontière. Afin que la voie soit libre, il n'hésite pas à sacrifier des hommes en les faisant arrêter avec un petit chargement de sucre pour détourner l'attention des douaniers du véritable convoi de contrebande :

« - Mastro Pietro Cabala ! [...] Bevete un boccale, e andate sul momento a far la spia ai *Piluchi* dei posti vicini. Dite che sul passo di Romans a mezzanotte in punto devono traghettare tre carrette di zucchero, date i contrassegni, fate credere almeno quattordici gli uomini che le accompagneranno, affinché ci lasciano netta la stradella della Madonna, e mettetevi nelle loro mani come ostaggio. [...] - Tinorio, Meneghino il guercio, e la buona lana del Giacomaccio sono i fortunati ch'io mando questa notte a fare alla finanza il mio regalo di zuccheri. »<sup>19</sup>

Ce chef ne voit que l'intérêt matériel et ne se soucie pas de la dimension humaine. Il n'éprouve aucun remords lorsque, à la fin de la nouvelle, la famille du contrebandier Martino est anéantie : celui-ci périt noyé avec son fils lors d'une tempête et sa fille meurt dans le plus grand dénuement à Trieste. Seule sa belle-fille, Giannetta, qui, à cause de son mariage irréflecti, avait été contrainte d'adopter cette vie qui lui faisait horreur, échappe à un funeste destin et retourne sur le droit chemin.

Avec ce récit, Caterina Percoto livre à ses lecteurs une histoire édifiante qui illustre la dégénérescence morale des paysans qui cèdent à l'appel de gains faciles en pratiquant la contrebande, et elle les incite à conserver une droiture morale. Mais la nouvelle acquiert également une dimension politique puisqu'il s'agit de dénoncer la frontière existant entre le Frioul occidental et le Frioul oriental. En effet, cette pratique condamnable qu'est la contrebande apparaît inévitable à l'auteure dans la mesure où l'on se trouve à proximité d'une telle frontière irraisonnée, qui met un frein aux échanges commerciaux entre les deux zones en raison des taxes douanières. Nous savons que la fin des politiques protectionnistes est l'une des principales aspirations de la bourgeoisie capitaliste naissante qui veut ainsi favoriser le libre échange<sup>20</sup>. En effet, la Restauration, en fragmentant la Péninsule en différents États qui appliquent une protection douanière et

---

contexte, et correspond bien, à notre avis, au discours tenu par le journal, dans la mesure où elle montre que Frioul occidental et Frioul oriental ne doivent faire qu'un.

<sup>19</sup> « - Maître Pietro Cabala ! [...] Buvez un verre et partez sur le champ renseigner les douaniers des postes de frontière des environs. Dites leur que l'on doit convoyer à minuit pile par le chemin de Romans trois charrettes de sucre, donnez des preuves, faites croire qu'il y aura au moins quatorze hommes pour les accompagner, afin qu'ils nous laissent libre le chemin de la Madonna, et remettez-vous entre leurs mains comme otage. [...] - Tinorio, Meneghino le borgne, et cette bonne pâte de Giacomaccio sont les heureux élus que j'envoie cette nuit faire à la finance mon cadeau de sucre. », C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 180. Nous pensons que « piluchi » est un terme dialectal pour indiquer les douaniers.

<sup>20</sup> Cf. G. PÉCOUT, *Naissance de l'Italie contemporaine 1770-1922*, *op. cit.*, p. 81.

une politique rétrograde, a mis un terme au développement économique de la société italienne qui avait fortement été stimulée par les réformes de l'époque des Lumières et de la période napoléonienne. La conscience d'une incompatibilité entre le développement de la société italienne et l'ordre politique imposé à l'Italie par les puissances étrangères, et en particulier l'Autriche, suscite un mécontentement qui favorise les idées libérales et patriotes<sup>21</sup>. Si le Royaume de Lombardie-Vénétie est l'État italien où le développement économique et social est le plus grand et le plus rapide entre 1821 et 1846<sup>22</sup>, la politique douanière autrichienne « ultra protectionniste »<sup>23</sup> rend difficiles les exportations vers la Péninsule et les autres régions de l'Empire autrichien. D'après Giorgio Candeloro, ce conflit d'intérêt entre la Lombardie et le reste de l'Empire a joué un rôle décisif dans la révolution de 1848<sup>24</sup>.

Caterina Percoto alimente donc dans cette nouvelle la polémique contre les barrières douanières. Si l'on empêche les paysans de vivre dignement, ils courent le risque d'une déchéance morale en devenant des hors-la-loi<sup>25</sup>. Ceci peut se lire comme une critique du gouvernement qui pratique une telle politique et qui ne peut-être que mauvais, si l'on se place dans la perspective paternaliste d'un gouvernement voué au bonheur de ses sujets, une perspective héritée des Lumières et défendue par les libéraux qui réclamaient la constitution. L'auteure dénonce dans ce récit l'atteinte portée au développement économique de la région en ne favorisant pas les échanges avec les pays avoisinants, et à la collaboration entre les peuples à laquelle elle aspire<sup>26</sup>. Elle exprimera d'ailleurs dans une lettre sa crainte de voir les paysans des environs devenir contrebandiers après l'armistice de Cormons (12 août 1866) qui établit une frontière provisoire au niveau de Manzano :

« Verranno dunque a squarciare questo povero Friuli ? E io tagliata fuori, e io in balia dell'Austria ? e questi poveri contadini esposti al pericolo di diventar ben presto tanti contrabbandieri e di demoralizzarsi come già avvenne sotto il primo Napoleone dei vicini villaggi dell'Illirico ? »<sup>27</sup>

<sup>21</sup> Cf. G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 2, *Dalla restaurazione alla rivoluzione nazionale*, op. cit., p. 243.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 248.

<sup>23</sup> G. PÉCOUT, *Naissance de l'Italie contemporaine 1770-1922*, op. cit., p. 81.

<sup>24</sup> G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 2, *Dalla restaurazione alla rivoluzione nazionale*, op. cit., p. 264-266.

<sup>25</sup> Rappelons que, si les paysans de Caterina Percoto sont bien souvent idéalisés, l'écrivaine a cependant conscience qu'ils peuvent perdre leurs qualités morales, même si cela se limite à des situations exceptionnelles. Citons par exemple, Pietro contraint de voler pour survivre lors de la famine de 1816-1817 dans *Un episodio dell'anno della fame*, ou la vieille Natalia qui, affamée lors du siège d'Osoppo, dévore les pommes que sa voisine lui a confiées pour ses enfants dans *La donna di Osopo*.

<sup>26</sup> Caterina Percoto rejoint sur ce point Mazzini.

<sup>27</sup> « Ils viendront donc déchirer ce pauvre Frioul ? Et moi je resterais exclue, et moi je serais à la merci de l'Autriche ? et ces pauvres paysans seraient exposés au risque de devenir tous très bientôt des

Caterina Percoto évoque également les mesures prises par les autorités autrichiennes afin d'étouffer toute nouvelle velléité de soulèvement.

On trouve ainsi dans ses récits des allusions à l'exil auquel sont contraints les principaux acteurs de la mobilisation révolutionnaire<sup>28</sup>. Dans la nouvelle *Il contrabbando*, par exemple, l'auteure mentionne que Monsieur Biagio « avait obtenu récemment la gestion des terres d'un riche propriétaire qui, à cause des événements récents, avait dû émigrer »<sup>29</sup>. Ces situations d'exil peuvent engendrer des situations familiales dramatiques : on rencontre ainsi des orphelins dont les parents sont morts ou ont disparu durant leur exil. C'est ce qui constitue, par exemple, le point de départ du roman épistolaire *Il giornale di mia zia*<sup>30</sup>, dans lequel la protagoniste, Gertrude, recueille les trois enfants d'un cousin patriote vénitien ayant fui après la chute de la République de Manin, et dont la femme, qui n'a pu le rejoindre, est morte dans une misère extrême. Voici comment commence la première lettre :

« Ti ricordi la Rosina, quella bella giovinetta pallida che passò l'autunno in casa nostra, nell'anno che c'eri anche tu, e che poi sposò il cugino Davide ? Dal quarantotto a questa parte non si aveva potuto saper nulla di loro, se non ch'egli, dopo la caduta di Venezia, era fuggito fuori di paese, e si credeva che sua moglie fosse riuscita a raggiungerlo, ma il dove non si aveva potuto traspirare, quando l'altro giorno è capitata una lettera di lei che ci ha fatto piangere tutti quanti. Ammalata e caduta nell'estrema miseria, ella si trova co' suoi tre figli in un villaggio vicino a Padova e prima di morire implora la grazia di vedere qualcuno della nostra famiglia. »<sup>31</sup>

Il est également fait référence aux lois interdisant le port d'armes quelles qu'elles soient – couteau, fusil ou autre – proclamées par l'Autriche pour prévenir de nouveaux soulèvements patriotes. Le général Radetzky, gouverneur du Royaume après sa reconquête militaire, déclare aussitôt l'état de siège et la loi martiale qui prévoyait la peine

---

contrebandiers et de perdre toute morale comme cela se produisit dans les proches villages de l'Illyrie sous Napoléon I<sup>er</sup> ? ». *Sotto l'Austria nel Friuli...*, a cura di Eugenia Levi, *op. cit.*, p. 113. Il s'agit d'une lettre que Caterina Percoto écrit à son amie Marina Baroni résidant à Viareggio. Voir *infra*, chapitre 10, p. 491 et suivantes.

<sup>28</sup> Le gouvernement autrichien établit en effet, après la première guerre d'indépendance, des listes de proscrits. Parmi les connaissances de Caterina Percoto, nous avons déjà évoqué le cas de Prospero Antonini, quant à Pacifico Vallussi, il aurait finalement été exclu de la liste des proscrits grâce à l'intervention d'un haut fonctionnaire de l'administration autrichienne. Voir M. FLORES, *Il Friuli. Storia e Società*, vol. 1, *Dalla caduta della Repubblica di Venezia all'Unità d'Italia*, *op. cit.*, p. 144.

<sup>29</sup> « Ed ultimamente aveva ottenuto l'agenzia di un ricco signore, che a causa delle recenti vicende aveva dovuto emigrare » C. PERCOTO, *Novelle popolari*, *op. cit.*, p. 169.

<sup>30</sup> C. PERCOTO, *Il giornale di mia zia*, a cura di Rossana Caira Lumetti, Roma (1984).

<sup>31</sup> « Te souviens-tu de Rosina, cette belle jeune fille pâle qui passa l'automne à la maison, l'année où tu y étais toi aussi, et qui épousa par la suite le cousin David ? Depuis quarante-huit il n'y avait pas eu moyen d'avoir de leurs nouvelles, si ce n'est que lui, après la chute de Venise, avait fui hors du pays, et l'on croyait que sa femme avait réussi à le rejoindre, mais où ? Impossible de le savoir, quand l'autre jour une lettre d'elle qui nous a tous fait pleurer nous est parvenue. Malade et tombée dans une misère extrême, elle se trouve avec ses trois enfants dans un village près de Padoue et, avant de mourir, elle implore la grâce de revoir quelqu'un de notre famille. » *Ibid.*, p. 43.



de mort même pour des délits mineurs. Marco Meriggi signale qu'entre les mois d'août et décembre 1848 de nombreux citoyens milanais trouvés en possession d'armes furent arrêtés et fusillés<sup>32</sup>. Dans la nouvelle *Il contrabbando*, la narratrice constate que les prés appelés «Modoleti», autrefois animés par la présence de nombreux chasseurs et de leurs chiens, sont désormais vides et silencieux en raison de « la loi militaire qui pèse au-dessus de nos têtes »<sup>33</sup> et qui interdit la détention d'armes. Plus loin dans ce même texte, il est souligné au sujet des contrebandiers que la majorité d'entre eux sont armés malgré la loi en vigueur<sup>34</sup>. La chasse étant une pratique largement répandue dans les campagnes frioulanes, on peut imaginer le caractère impopulaire d'une telle mesure. Dans la description qu'elle fait des « *Modoleti* », l'auteure insiste sur le sentiment de solitude et d'abandon qui s'en dégage désormais, alors qu'auparavant les parties de chasse qui s'y déroulaient donnaient lieu à des rencontres festives entre les habitants des villages alentour : l'endroit a en quelque sorte perdu son âme. Caterina Percoto n'est pas la seule à dénoncer cette loi. En effet, dans la nouvelle intitulée *L'avvocato*<sup>35</sup>, publiée en 1856 dans la revue milanaise « Panorama universale », Ippolito Nievo évoque sur un ton ironique une perquisition ayant lieu chez un vieux paysan qui cache des armes. Cette nouvelle valut à son auteur un procès pour offense à la gendarmerie autrichienne<sup>36</sup>.

Caterina Percoto nous donne donc un aperçu des lois autrichiennes les plus impopulaires dans le Frioul, procédant cependant par petites touches, sans jamais développer de discours critique direct contre l'Autriche. Nous pouvons toutefois parler d'une sorte de propagande antiautrichienne de la part de l'auteure dans la mesure où elle s'attache à ne montrer que les conséquences négatives de cette présence. Il s'agit pour elle de persuader les lecteurs qu'une telle domination est néfaste pour tous et donc, indirectement, de les convaincre de la nécessité de l'indépendance de la région.

---

<sup>32</sup> M. MERIGGI, *Il Regno Lombardo-Veneto*, op. cit., p. 352. Si l'historien ne mentionne pas la situation en Vénétie, nous pouvons dire que l'interdiction de détenir des armes fit aussi des victimes dans la région. En effet, dans des lettres à Prospero Antonini datables de fin 1848, Caterina Percoto évoque cette interdiction et les problèmes de sécurité qui en découlent, et relate diverses arrestations pour possession d'une arme et même de simples munitions. Cf. B.C.U., Fondo Principale, Ms 3995/I/1.

<sup>33</sup> Cf. *supra*, citation chapitre 8, p.404. On remarquera l'allusion à l'exil politique dont nous avons parlé précédemment.

<sup>34</sup> « Quelle facce sinistre, quegli uomini, la maggior parte armati a dispetto della legge, quei loro atteggiamenti arditissimi, veduti lì al chiarore fantastico di alcuni fanali affumicati, appesi senz'ordine qui e colà per la sala, e che il vento ch'entrava da' finestroni mal riparati faceva continuamente girandolare, formavano una specie di quadro tremendo [...] », C. PERCOTO, *Novelle popolari*, op. cit., p. 179.

<sup>35</sup> I. NIEVO, *Novelliere campagnolo*, op. cit., p. 265-268

<sup>36</sup> C. JORIO, « Ippolito Nievo e il processo dell' "Avvocato" », in « Giornale storico della letteratura italiana », a. LII, vol. CV, fas. 315, 1935, p. 221-304 et a. LIII, vol. CVI, fasc. 316-317, 1935, p. 1-38.

## B - L'espoir du rachat à venir pour toutes les nations de la terre

C'est avant tout l'intérêt profondément chrétien pour l'homme et donc l'horreur du mépris de l'être humain que lui inspirent les agissements de l'armée impériale qui poussent Caterina Percoto à intervenir publiquement au sujet de la domination autrichienne, d'abord par les articles qu'elle rédige pour le "Giornale di Trieste" puis dans les nouvelles patriotiques. C'est ce même amour pour son prochain qui l'incite à prendre en considération la dimension universelle du problème des nations et à faire triompher dans ses récits un message de fraternité et de paix.

### 1 - 1848-1849 : appel à la fraternité entre les peuples

Dans le deuxième article publié dans le journal triestin évoqué plus haut et où elle rappelle les malheurs qui se sont abattus sur certains villages du Frioul, Caterina Percoto signe de manière anonyme « Lucia nemica di ciascun crudele » mettant ainsi l'accent sur la dimension universelle de son combat contre la cruauté. Dans le troisième, intitulé « Morale », elle rapproche la situation du Frioul de celle de tous les peuples opprimés, et elle annonce le jour futur de la réconciliation entre les peuples selon la volonté divine :

« Povere genti che ora fremete sotto il giogo della tiranide ; poveri popoli oppressi e conculcati dalla forza brutale, verrà un giorno in cui potrete godere di tutti i vostri diritti, e sedervi tutti insieme al gran banchetto delle nazioni. Saremo tutti fratelli. »<sup>37</sup>

Elle y manifeste également la volonté de pardonner au peuple qui est venu aveuglément réprimer le sien, suivant ainsi l'exemple du Christ sur la croix<sup>38</sup>.

Le thème d'une nécessaire solidarité entre les peuples est développé dans la publication suivante, en date du 8 décembre 1848, un récit intitulé *La resurrezione di Marco Craglievich*, qui, de par son sujet et son style, occupe une place fort singulière dans l'œuvre de Caterina Percoto<sup>39</sup>. Dans ce texte aux accents lyriques, l'auteure évoque la figure

<sup>37</sup> « Pauvres peuples qui aujourd'hui tremblez sous le joug de la tyrannie ; pauvres peuples opprimés et foulés au pied par la force brutale, un jour viendra où vous pourrez jouir de tous vos droits, et vous asseoir tous ensemble au grand banquet des nations. Nous serons tous frères ». Article « Morale », in « Giornale di Trieste », a.I (1848), n. 21.

<sup>38</sup> « Noi vi perdoneremo il sangue che nella vostra cecità avete versato, la desolazione e le rovine che siete venuti a spargere sulle nostre terre, imitando colui la cui ultima parola di perdono, noi vi porgeremo la destra e celebreremo insieme il gran dì del riscatto. » *Ibidem*.

<sup>39</sup> Le choix de ce héros serbe lui est peut-être inspiré par Francesco Dall'Ongaro qui a composé un drame intitulé pareillement « La resurrezione di Marco Craglievic », publié à Florence en 1863, mais achevé en janvier 1846 d'après une lettre adressée à Caterina Percoto où il lui annonce : « Il mio Marco Cralievich è per compiersi – ma non saremo a tempo di farlo recitare a Milano nel Carnevale presente – »

légendaire de Marco Craglievich, héros serbe de chants épiques appartenant à la tradition populaire balkanique, qui incarne la lutte contre l'occupant turc. Remarquons que le sujet et la forme relèvent du courant romantique qui exalte le héros rédempteur luttant pour libérer sa patrie enchaînée. Comme l'indique le titre, le texte évoque la résurrection du héros qui vient racheter sa patrie et l'affranchir du joug étranger ; or ce dernier ne rencontre sur son chemin que des femmes en deuil. S'étonnant de ne point trouver d'hommes prêts à combattre, il interroge deux corbeaux venant de l'occident. Les volatiles révèlent à Marco que ceux qu'il cherche ont péri dans les guerres conduites par l'Empereur pour mater les peuples qui se rebellaient à son autorité, que ce soit les Italiens ou les Hongrois<sup>40</sup>. Le guerrier serbe s'exclame alors :

« Ahi ! ahi ! mala novella è cotesta, o corvi, ahi! ahi! Non era contro l'Italia ch'essi dovevano pugnare. Che importa a noi dell'Italia? forse che le sue catene ci pagano il nostro sangue ? forse ci giova l'aver lasciato in Italia le nostre ossa, or che è venuto il giorno della redenzione? or chi dunque combatterà per noi ? »<sup>41</sup>

L'interjection "ahi" réitérée souligne le désespoir de Marco qui voit s'évanouir toute possibilité de rédemption pour son peuple, mais le ton est également réprobateur, parce qu'il condamne la participation de ce dernier à la soumission par les armes d'un autre peuple.

Nous pouvons nous interroger sur le statut de ce texte. Alors que d'ordinaire Caterina Percoto s'intéresse aux plus humbles et compose des récits marqués par une forte particularisation socio-historique et géographique, elle met ici en scène un personnage héroïque et mythique parcourant à cheval une partie de la péninsule balkanique. Pourquoi un tel changement ? Quelle est l'intention de l'auteure ? Le texte rappelle le rôle des Slaves dans les massacres qui suivent les tentatives de révolution en 1848, mais il ne s'agit pas

---

Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 3, Lettera 34.

<sup>40</sup> Le 15 mars 1848, le mouvement révolutionnaire gagne la ville de Pesth. La Hongrie se soulève et proclame son indépendance, en mai elle lève une armée. Voir J. BERENGER, *L'Autriche-Hongrie 1815-1918*, op. cit., p. 49 et 54. De leur côté, les Croates réclament également la reconnaissance de leur langue et de leurs droits et manifestent le désir de constituer un royaume indépendant. Le 27 mars 1848, lors de l'assemblée générale de Zagreb, les délégués croates proclament leur autonomie et renient toute subordination à la Hongrie, or cette dernière considère avec mépris le peuple croate. C'est le colonel Jellacic qui est nommé Ban de Croatie. Ce patriote croate est aussi un fidèle des Habsbourg qu'il considère comme le meilleur rempart possible à l'hégémonie hongroise. Il constitue une armée de coalition entre les peuples slaves et l'envoie combattre contre la Hongrie. Voir R. GIRAULT, *Peuples et nations d'Europe au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris : Hachette, 1996, p. 135-137.

<sup>41</sup> « Hélas ! hélas ! c'est une mauvaise nouvelle, ô corbeaux, hélas, hélas ! Ce n'était pas contre l'Italie qu'ils devaient combattre. Que nous importe l'Italie ? ses chaînes nous gratifient-elles par hasard pour le sang que nous avons versé ? le fait d'avoir laissé nos os en Italie nous est-il par hasard de quelque utilité, à présent qu'est venu le jour de la rédemption ? qui donc combattrait pour nous désormais ? » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, op. cit., p. 358.

d'attiser la haine d'un peuple contre un autre. Au contraire, le héros Marco Craglievich semble être une figure prophétique qui condamne son peuple lorsqu'il découvre ses agissements et annonce que la rédemption n'est plus possible, comme s'il s'agissait de le punir pour sa faute. Nous pouvons nous demander si Caterina Percoto n'écrit pas aussi ce texte à destination des peuples balkaniques de l'Empire autrichien, afin de les faire réfléchir à leur propre destinée nationale, ce qui expliquerait le recours à un héros appartenant à leur mythologie et des références à leur histoire et à leur culture. Cette hypothèse n'est pas impossible car l'on sait que l'italien était la langue parlée non seulement à Trieste mais aussi sur toute la côte dalmate, et que les Croates y étaient bilingues<sup>42</sup>. On retrouve ici les notions de dimension européenne et de fraternité entre les peuples également présentes chez Giuseppe Mazzini pour qui « le combat des patriotes italiens s'insère dans un vaste mouvement européen et ne relève pas d'une logique provincialiste »<sup>43</sup>. Cette conception d'une nécessaire union entre les peuples se manifeste à travers la volonté constante du patriote génois de réunir les forces révolutionnaires et démocrates européennes dans des organisations supranationales comme la *Giovine Europa*, fondée en Suisse en 1834, la *Lega internazionale dei popoli*, créée à Londres en 1847 et le *Comitato Centrale Democratico Europeo*, constitué en 1850. À l'automne de l'année précédente il avait d'ailleurs exposé son point de vue dans l'article « La Santa Alleanza dei popoli » paru dans le journal « Il Popolo d'Italia »<sup>44</sup>. Mazzini pensait que l'échec des révolutions de 1848-49 était dû en partie à une absence de coordination entre les différents courants démocratiques européens, qui exprimaient la volonté des peuples, alors que les forces réactionnaires qui, seules, étaient incapables de rétablir la situation dans leurs États respectifs, s'étaient alliées pour reprendre le pouvoir. Il était donc nécessaire pour reprendre la lutte et la gagner de fonder cette alliance des peuples qu'il avait toujours prônée<sup>45</sup>.

<sup>42</sup> Voir J. BERENGER, *L'Autriche-Hongrie 1815-1918*, op. cit., p. 16.

<sup>43</sup> « Pour diffuser ses idées, Mazzini relance le 25 mars 1849 *L'Italia del popolo*. Le contenu et la tonalité des articles reflètent l'idéal mazzinien. En donnant une large place à la politique internationale, il montre que le combat des patriotes italiens s'insère dans un vaste mouvement européen et ne relève pas d'une logique provincialiste ». J.-Y. FRETIGNE, *Giuseppe Mazzini Père de l'unité italienne*, Paris : Fayard, 2006, p. 309.

<sup>44</sup> Voir G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 4, *Dalla rivoluzione nazionale all'unità. 1849-1860*, op. cit., p. 50-58.

<sup>45</sup> Giorgio Candeloro cite un extrait de l'article que nous reproduisons ici : « Dalla storia dei moti popolari degli ultimi due anni scende un fatto importante, vitale : noi siamo, sopra ciascun punto dato, più forti degli oppressori. In Italia, in Germania, nell'Ungheria, i governi, impotenti a resistere con forze proprie, ebbero ricorso alle altrui, e vinsero coll'intervento. E da questo fatto sgorgano due conseguenze : che l'opera nostra è veramente opera e voto di popolo – e che quando noi sorgeremo a un tempo su tutti i punti della nostra sfera d'azione, noi vinceremo. L'intervento sarà fatto impossibile. È d'uopo costituire la democrazia. Noi abbiamo oggi istinti, aspirazioni, presentimenti d'alleanza, non alleanza ; abbiamo milioni di democratici, scuole, sette, chiesuole democratiche ; non democrazia. » *Ibid.*, p. 50-51.

Au moment où Caterina Percoto écrit ces textes, c'est-à-dire à la fin de 1848, certains des mouvements révolutionnaires initiés lors du « printemps des peuples » sont encore en cours et notre auteure semble garder l'espoir que le droit des nations finisse par triompher en Europe. D'autre part, cette insistance sur la fraternité entre les peuples est très probablement liée au fait que les dissensions entre les différentes populations de l'Empire autrichien permettent au final le triomphe du pouvoir impérial centralisateur contre les vellétés nationales d'indépendance. C'est bien ce qu'elle dénonce dans la nouvelle évoquée ci-dessus. Elle accuse par ailleurs les Autrichiens de semer la discorde entre les Frioulans et de les séparer du reste de l'Italie lors de leur reconquête du Frioul :

« Se sullo stradale che continuamente rigurgita delle barbare orde che ci mandano ad invader l'Italia fosse più d'un villaggio nella condizione di cotesto<sup>46</sup>, non so se sarebbe riuscita e riuscirebbe così agevole la loro intrapresa. Ma essi hanno saputo risparmiare con calcolo. Ed è opera di questo calcolo le tante bugie di cui ogni giorno ci pascono tenendoci divisi dal resto d'Italia seminando scissure e zizania fra noi, abbeverandoci ora d'ogni sorte di scherni e di atroci ingiustizie ora blandendoci con stupide e invereconde promesse. »<sup>47</sup>

Il s'agit donc pour elle d'inviter au dépassement des haines et à l'union contre la tyrannie autrichienne, seul moyen pour les différentes nations opprimées de faire triompher leur droit à disposer d'elles-mêmes. L'été suivant, ses espoirs seront définitivement anéantis par le triomphe des forces réactionnaires qui écrasent les derniers bastions de la révolution : chute de la République Romaine le 3 juillet, capitulation des Hongrois le 13 août et des Vénitiens, le 22.

## 2 - L'impossible rachat ?

Dans une nouvelle en frioulan intitulée *Lis striis di Germanie* publié dans la « Giunta Domenicale del Friuli » le 7 septembre 1851, le thème de l'amitié entre les peuples apparaît à nouveau, mais sous un angle différent puisqu'elle devient alors impossible. Les *striis* sont, d'après ce que l'on peut lire dans l'article consacré aux êtres mythiques de la tradition frioulane de *l'Enciclopedia monografica del Friuli Venezia Giulia*, des nymphes

<sup>46</sup> Elle parle ici du village de Jalmicco saccagé par l'armée autrichienne en guise de représailles. Voir *supra*, chapitre 8, p. 374 et p. 377 et suivantes.

<sup>47</sup> « Si sur la grand route qui régurgite en continu des hordes barbares que l'on envoie pour envahir l'Italie il y avait plus d'un village dans les conditions de celui-ci, je ne sais si leur entreprise aurait réussi ou réussirait de manière si aisée. Mais ils ont su calculer en mesurant leurs exactions. Et ce calcul les conduit à tous les mensonges dont ils nous abreuvent chaque jour en nous maintenant séparés du reste de l'Italie, en semant en nous la zizanie et les ruptures, tantôt en nous abreuvant de toutes sortes d'insultes et d'atroces injustices, tantôt en nous flattant avec des promesses stupides et indécentes ». Lettre de Caterina Percoto à Prospero Antonini que l'on peut dater d'octobre 1848, au moment où elle visite les ruines de Jalmicco et écrit son premier article pour le *Giornale di Trieste* en raison de la proximité des descriptions. Cf. B.C.U., Fondo Principale, Ms 3995/I/1, Lettera 11.

aquatiques à caractère en général bénéfique<sup>48</sup>. La légende raconte que chaque jeudi les nymphes allemandes avaient l'habitude de venir se laver dans les eaux torrentielles de la But, avant de rejoindre dans le vert pré en forme de cuvette du mont Tenca les nymphes de la Carnia et du Frioul<sup>49</sup> pour danser en leur compagnie. Caterina Percoto nous décrit une scène idyllique dans laquelle les nymphes sont en harmonie avec la nature – des myriades de fleurs éclosent sous leurs pas – et avec les éléments – une brise légère s'élève de la mer et remonte le fleuve pour venir les rafraîchir. La danse quant à elle symbolise l'amour fraternel qui unit les nymphes des différentes régions :

« Dalla specola di Cabilia, da quella montagna verde ed erta che incombe su Cedarcis e che fa gomito tra la Bût e il Chiarsò, le si poteva vedere in congregha *ballare insieme e baciarsi come sorelle*. »<sup>50</sup>

La description riante et détaillée est soudain interrompue par la sécheresse d'une phrase au présent qui met un terme à cette scène de concorde et d'allégresse : « Quella brezza sale ogni giorno lungo il canale di S. Pietro, ma nel concavo praticello della Tenca le streghe non ballano più »<sup>51</sup>. La négation marque la rupture avec un temps béni en s'opposant à l'expression « ogni giorno » qui, elle, indique la continuité des phénomènes naturels. La suite de la nouvelle illustre le changement advenu reprenant des éléments évoqués auparavant comme la cloche de S. Nicolò et le personnage lui aussi légendaire de ser Silverio<sup>52</sup>. Ce dernier, un « damné qui effrite la montagne devant le Moscardo [...] avait l'habitude de monter sur son éperon rocheux » pour regarder les nymphes et de mettre « son chapeau vert et sa veste couleur de rose en raison du plaisir qu'il prenait à les

<sup>48</sup> « Altrove l'*agane* è una ninfa acquatica con tratti a volte simili a quelli delle note « lavandaie » benefica in genere e variamente denominata : *agane, fade* ed anche *strie* ». L. D'ORLANDI, N. CANTARUTTI, « Esseri mitici nelle tradizioni friulane », *op. cit.*, p. 1404.

<sup>49</sup> Pourquoi Caterina Percoto fait-elle la distinction entre les nymphes de la Carnia (région montagneuse au nord d'Udine) et celles du Frioul ? Elle veut peut-être signifier par là que ces dernières viennent du Frioul oriental qui était alors politiquement séparé du Frioul occidental.

<sup>50</sup> « Depuis le promontoire de Cabilia, de cette montagne verte et escarpée qui surplombe Cedarchis et qui fait un coude entre la But et le Chiarso, on pouvait les voir en groupe *danser ensemble et s'embrasser comme des sœurs*. » C. PERCOTO, *Scritti friulani*, a cura di A. Giacomini, *op. cit.*, p. 19. C'est nous qui soulignons.

<sup>51</sup> « Cette brise remonte chaque jour le long du canal S. Pietro mais dans le petit pré concave de la Tenca les fées ne dansent plus. » Nous utilisons le mot « fées » pour traduire « streghe » (sorcières) respectant le choix du traducteur en français des Contes du Frioul de Caterina Percoto car il nous semble effectivement plus approprié. *Ibidem*.

<sup>52</sup> On trouve une allusion à l'histoire de cet homme qui s'était emparé de la montagne dans un livret de Caterina Percoto contenant surtout des descriptions et conservé à la Biblioteca Civica d'Udine. Il est mentionné que ce personnage figure dans une ballade de Francesco Dall'Ongaro. B.C.U., Fondo principale, Ms 4104/3 « Descrizioni », premier livret.

voir »<sup>53</sup>. Alors que la vision de ces nymphes dansant fraternellement avait sur lui un effet civilisateur étant donné qu'il se parait d'un chapeau et d'une veste pour aller les admirer, leur absence a l'effet contraire puisque désormais il frappe plus furieusement qu'avant sur la montagne et, quand il a fini, il se transforme en porc, mutation exprimant le triomphe de la bestialité :

« Ser Silverio, invece, il giovedì infuria più che mai con il mazzapicchio, e quando ha raccolto un gran mucchio di pietre, fattele precipitare nella Bût, torna su in forma di porco e si mette a grufolare. »<sup>54</sup>

Quant à la cloche, avec ses « tintements mélancoliques et mystérieux [qui] ressemblent au bruit d'une chaîne »<sup>55</sup>, elle exprime à présent la désolation qui s'est emparée de l'endroit. À ce bruit les nymphes frioulanes s'enfuient apeurées alors que les allemandes « habillées en deuil, les tresses dénouées sur leurs épaules, pleurent, assises à la frontière, l'ancienne amitié perdue »<sup>56</sup>, ce qui semble montrer dans un premier temps un attachement à l'Autriche.

On retrouve dans cette légende des thèmes caractéristiques de la dimension patriotique de l'œuvre percotienne tels que la rupture entre un avant heureux et un après malheureux, marqué ici par l'interdit de la danse, et la présence de la frontière qui divise. Les motifs de la fête et de la nature riante rappellent la description des prés des MODOLETI avant que ne surviennent les événements de 1848<sup>57</sup> dans la nouvelle *Il contrabbando* qui lui est presque concomitante (elle fut en effet partiellement publiée dans le même journal quelques mois auparavant). Caterina Percoto reprend également l'idée qu'il est indécent de danser alors que tant de malheurs s'abattent sur le Frioul qu'elle avait développée dans l'article « Rispetto alla sventura » paru le 3 novembre 1848 dans le « Giornale di Trieste ». Signalons pour finir que le choix des couleurs dans la description du début du texte semble être un clin d'œil patriotique car elles correspondent à celles du tricolore italien : en effet, les nymphes allemandes, qui évoluent dans un décor dominé par le vert, sont vêtues de blanc et portent une voilette et un bouquet de fleurs rouges.

<sup>53</sup> « Dicono che anche ser Silverio, quel dannato che sgretola la montagna davanti al Moscardo, fosse solito salire sul proprio sperone di roccia e per il piacere di vederle si mettesse il cappello verde e la giubba color di rosa. » C. PERCOTO, *Scritti friulani*, a cura di A. Giacomini, *op. cit.*, p. 19.

<sup>54</sup> « Sir Silverio, en revanche, le jeudi se déchaîne plus que jamais avec son marteau, et quand il a rassemblé un grand tas de pierres, après les avoir fait précipiter dans la But, il s'en retourne en haut ayant pris l'apparence d'un porc et se met à fouiller le sol de son groin. » *Ibid.* p. 20.

<sup>55</sup> « La campana di S. Nicolò, squassata dal vento, adesso suona a mezzanotte, e quei rintocchi malinconici e misteriosi paiono lo strepere di una catena. » *Ibidem.*

<sup>56</sup> « Quelle di Germania, parate a lutto, con le trecce sciolte sulle spalle, piangono, sedute sul confine, l'antica amicizia perduta. » *Ibidem.*

<sup>57</sup> Voir *supra*, chapitre 8, p. 404.

Si le final reste assez elliptique quant à la cause du changement décrit, c'est peut-être parce que les éditeurs génois de la seconde édition des *Racconti*, qu'Amedeo Giacomini prend comme référence pour établir l'édition des *Scritti friulani* de Caterina Percoto sur laquelle nous travaillons, ont modifié le texte initial<sup>58</sup>. Le critique signale en effet que les manuscrits de la nouvelle qui se trouvent à la Biblioteca Civica d'Udine (il y en a deux : un brouillon et une version recopiée au propre)<sup>59</sup> présentent un final différent avec une connotation patriotique manifeste :

« La terra tedesca ha pesato sulla friulana ; la campana di S. Nicolò, squassata dal vento, suona a mezzanotte e quei rintocchi malinconici ricordano lo strepere di una grande catena. Le nostre streghe, spaventate, fuggono a nascondersi dietro le pietraie del Cucco o sul Chiaul, o tra le pale secche del Sernio. Quelle di Germania, parate a lutto, sciolte le trecce sulle spalle, sedute sul confine, piangono per la prepotenza del loro paese. »<sup>60</sup>

Il ne fait en effet plus aucun doute que c'est l'oppression allemande, à prendre ici dans le sens d'autrichienne, qui est à l'origine de la triste situation présente. La comparaison du tintement de la cloche au bruit des chaînes évoque l'esclavage et vient rappeler au lecteur que le Frioul est encore sous le joug de l'Autriche. Les nymphes allemandes font preuve de compassion en pleurant sur le sort de leurs anciennes compagnes et se refusent à franchir la frontière tant que leur pays exercera son pouvoir autoritaire sur la terre de celles-là. Notons que la version définitive (*bella copia* du manuscrit) contient une ultérieure modification par rapport au brouillon. Voici en effet le final qu'elle propose et qui est plus accusateur encore à cause de l'évocation du sang versé : « sedute sul confine, piangono l'antica amicizia perduta e per la terra macchiata di sangue »<sup>61</sup>. Cette amitié qui liait les différentes nymphes est rompue puisque le peuple des unes a fait couler le sang et asservi le peuple des autres. L'idée qu'une alliance est impossible entre représentants de deux peuples dont l'un opprime l'autre est également présente dans la nouvelle *La coltrice nuziale* déjà évoquée à plusieurs reprises et où la jeune Cati justifie ainsi son refus d'épouser un riche prince autrichien :

<sup>58</sup> C'est l'explication qu'Amedeo Giacomini avance dans la note 14 au texte. Cf. C. PERCOTO, *Scritti friulani*, a cura di A. Giacomini, *op. cit.*, p. 18.

<sup>59</sup> B.C.U., Fondo principale, Ms 4070 et Ms 4070 bis.

<sup>60</sup> « La terre allemande a pesé sur celle du Frioul ; la cloche de S. Nicolò, secouée par le vent, sonne maintenant à minuit, et ses tintements mélancoliques et mystérieux font penser au bruit d'une chaîne ». Cité en note par Amedeo Giacomini. Cf. C. PERCOTO, *Scritti friulani*, a cura di A. Giacomini, *op. cit.*, note 1 p. 20.

<sup>61</sup> « Assises à la frontière, elles pleurent l'ancienne amitié perdue et la terre maculée de sang ». Cité en note par Amedeo Giacomini, *ibidem*.



« Tra i figli di due paesi egualmente liberi, egualmente potenti, bella l'unione del sangue ! Ella è preludio di quella santa alleanza, che nel cospetto di Dio stringerà un giorno come altrettante sorelle tutte le nazioni della terra. Ma finché v'è chi abusa della forza e chi patisce, cotesta fraterna eguaglianza non esiste, e tra gli oppressi e gli oppressori sorge un muro di separazione che non si può varcare senza delitto. »<sup>62</sup>

La métaphore et la comparaison familiales – « i figli di due paesi », « come altrettante sorelle » – renforcent l'idée de fraternité entre les peuples. L'auteure souligne en outre l'idée d'égalité entre les nations grâce à l'adverbe « egualmente » qui est répété et au nom « eguaglianza ». Cette « égalité fraternelle » est amenée à se réaliser un jour car elle correspond à une volonté divine. Ce sont autant de *topoi* mazziniens qui indiquent que Caterina Percoto partageait sur ce point les idées du patriote génois dont elle reprend l'expression de « sainte alliance » qui doit unir les peuples. Cati ne peut contracter une union avec son prétendant car ils sont irrémédiablement séparés par un mur, l'une appartenant au peuple opprimé par celui de l'autre.

Après 1849, alors que les peuples ont échoué à se libérer de l'oppression étrangère, il semble qu'ils ont perdu la possibilité de rachat et d'entente fraternelle qui s'offrait à eux et que l'écrivaine frioulane souhaitait voir se réaliser. Caterina Percoto met toutefois en scène, dans la nouvelle *I gamberi*, composée en 1855, une amitié entre la jeune protagoniste, Adelina, en vacances à Vienne, et la fille de la patronne de l'établissement de bains de Baden où elle va en cure. Notons que cette amitié est possible car la jeune autrichienne « [connaît] quelques mots d'italien et [aime] avec une gentillesse et une sympathie juvénile la pauvre Italie »<sup>63</sup> : la connaissance et le respect réciproques permettent de surmonter les antagonismes.

L'idéal de collaboration et de fraternité entre les peuples que Caterina Percoto partage avec Mazzini ressortissent chez elle à une conception du monde empreinte des valeurs évangéliques qui lui sont chères. La capacité à pardonner et l'amour du prochain sont en particulier mis en avant dans l'évocation des soldats de l'armée impériale qui, même s'ils sont capables de comportement monstrueux, n'en demeurent pas moins des hommes.

<sup>62</sup> « Entre des enfants de deux pays également libres, également puissants, l'union du sang est belle ! Elle est le prélude à cette sainte alliance qui, en présence de Dieu, liera un jour comme autant de sœurs toutes les nations de la terre. Mais tant que certaines abusent de la force tandis que d'autres souffrent, cette égalité fraternelle n'existe pas, et entre les opprimés et les oppresseurs se dresse un mur de séparation que l'on ne peut franchir sans commettre un crime. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 343.

<sup>63</sup> « Così legò un poco d'amicizia colla figlia della padrona dello stabilimento, perché sapeva qualche parola d'italiano e amava con gentilezza e simpatia giovanile la povera Italia. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 107.

### C - Représentation de l'armée autrichienne : entre cruauté et compassion

La cruauté des soldats dont le comportement impitoyable et impie ressortit à la barbarie a été largement démontrée par Caterina Percoto dans l'article *A Jalmicco nel 1848* et évoquée à nouveau dans la nouvelle *La coltrice nuziale*. Il est intéressant de constater que, dans ses écrits, l'auteure met une certaine distance entre les faits et le lecteur, les soldats n'étant jamais mis en scène directement. En effet, dans le premier texte, elle se pose comme intermédiaire entre les témoins directs et les lecteurs du journal<sup>64</sup>. Quant à *La coltrice nuziale*, la narration des méfaits commis par les soldats se situe à un degré second puisque c'est au personnage d'Oliva qu'elle revient. En effet, le narrateur n'est pas le témoin direct des actes de violence, il n'en voit que les conséquences – incendie des villages au loin – et les victimes. Cette solution narrative correspond à un style pathétique : le narrateur s'apitoie, compatit, et le lecteur aussi. Dans *La donna di Osopo*, en revanche, les deux soldats croates qui mettent en joue Rosina sont des personnages diégétiques. Alors que leur présence menaçante plane comme une ombre tout au long de la nouvelle, ils font finalement irruption à la fin du récit, ce qui porte à son paroxysme la tension tragique du texte. Leur action se concentre en un geste : le pain tendu avec un sourire sauvage à Rosina. Ensuite le narrateur focalise à nouveau son attention sur la jeune femme qui se relève et est frappée d'une balle dans la tête. Il n'y a pas, cette fois, de note pathétique, ni de détails répugnants, mais une densité dramatique d'une grande efficacité<sup>65</sup>.

On peut s'interroger sur les raisons de cette rare présence des soldats en tant que personnages du degré premier de narration : nous avons mentionné le cas des soldats croates dans *La donna di Osopo*, il convient d'y ajouter les soldats qui ouvrent le récit de *La coltrice nuziale* avec une vente aux enchères des biens dérobés aux villageois lors du saccage de Jalmicco, ainsi que deux soldats mis en scène dans la nouvelle intitulée *La fila* et dont nous reparlerons ultérieurement<sup>66</sup>. Sans doute faut-il y voir la conséquence du parti pris par l'auteure de s'intéresser avant tout aux meurtris de la vie. Au lieu de raisonner sur les comportements blâmables de ceux qui ont le pouvoir, Caterina Percoto

<sup>64</sup> Voir *supra* l'analyse de l'article, chapitre 8, p. 377 et suivantes.

<sup>65</sup> Cette efficacité de la nouvelle est soulignée par la critique. Maria Colummi Camerino constate, en effet, que : « la narrazione è condotta rapidamente e risulta efficace proprio perché, pur nell'ambito di una materia violentemente partecipata, è mantenuta ad un livello di sobrietà non compromesso, se non in un brutto finale, dal consueto patetismo e didascalismo », in M. COLUMMI CAMERINO, *Idillio e propaganda nella letteratura sociale del Risorgimento*, *op. cit.*, p. 234-235. Quant à Tommaso Scappaticci, il considère que : « la disposizione realistica e la partecipazione accorata della scrittrice si risolvono in una narrazione rapida ed efficace, caratterizzata da forte tensione drammatica e aliena da indugi moralistici o descrittivi », in T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini*, *op. cit.*, p. 145.

<sup>66</sup> Voir *infra*, p. 430.

préfère jouer sur la fibre sensible du lecteur en exposant la misère et la souffrance de ceux qui apparaissent comme des victimes.

Dans le chapitre qu'il consacre à l'approche de la thématique *risorgimentale*<sup>67</sup> chez Caterina Percoto, Tommaso Scappaticci écrit :

« Il ruolo dei cattivi è assegnato non ai ricchi aristocratici, ma ai soldati austriaci, presentati in una prospettiva costantemente negativa, come responsabili di distruzioni e saccheggi. Se ancora compaiono signori crudeli, la loro insensibilità non è più attribuita a egoismo di classe o alla mancanza di spirito cristiano, ma al fatto di essere austriacanti e di ritenere giusta la punizione di quanti dimostrano simpatie liberali [...]. »<sup>68</sup>

Nous allons voir qu'il convient de nuancer ce jugement au sujet de la représentation des soldats autrichiens. En effet, comme le rappelle justement Antonella Iacobbe, il y a aussi dans les nouvelles, à côté des soldats qui détruisent, d'autres soldats qui souffrent des horreurs de la guerre<sup>69</sup>.

Il est clair que le sentiment de haine envers l'autre est étranger à l'écrivaine frioulane qui, au contraire, met toujours en avant dans son oeuvre l'amour du prochain enseigné par les Évangiles. Elle ne porte donc pas un regard manichéen sur l'armée autrichienne, étant donné qu'elle montre aussi des soldats capables de s'émouvoir de la violence faite aux habitants du Frioul comme dans *La coltrice nuziale* où le curé de Jalmicco rapporte ce qui suit :

« Fra questi stessi uomini di sangue che sono venuti nel nostro paese a spargere la desolazione e la rovina, io ho veduto più d'uno che piangeva il misfatto de' suoi feroci fratelli. Ho veduto un croato inginocchiarsi dinanzi alle nostre immagini mutilate, accarezzare le ossa dei morti che i suoi per insulto avevano cavate dai sepolcri, picchiarsi il petto e porre sul nostro altare il suo obolo ! »<sup>70</sup>

<sup>67</sup> « VI - L'approdo alla tematica risorgimentale », in T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini*, op. cit., p. 125-148.

<sup>68</sup> « Le rôle des méchants n'est plus confié aux riches aristocrates mais aux soldats autrichiens, présentés dans une perspective constamment négative, comme les responsables de destructions et de saccages. Si des nobles cruels font encore leur apparition, leur insensibilité n'est plus attribuée à l'égoïsme de classe ou à l'absence d'esprit chrétien, mais au fait d'être pro-autrichien et de considérer comme juste la punition de ceux qui font montre de sympathies libérales [...]. » *Ibid.* p. 129.

<sup>69</sup> « Nelle novelle abbiamo la presenza di soldati che distruggono accanto a soldati che soffrono per gli orrori della guerra e per la lontananza dalla loro famiglia. » A. IACOBBE, *Le voci di una donna scrittrice. Caterina Percoto e il mondo contadino*, op. cit., p. 76.

<sup>70</sup> « Parmi ces mêmes hommes sanguinaires qui sont venus dans notre pays pour y répandre la désolation et la ruine, j'en ai vu plus d'un qui pleurait les méfaits de ses frères cruels. J'ai vu un Croate s'agenouiller devant nos images saintes mutilées, caresser les ossements des morts que les siens, par insulte, avaient tirés de leurs tombeaux, se frapper la poitrine et déposer son obole sur notre autel ! » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, op. cit., p. 337-338.

Le discours du prêtre se poursuit par des considérations sur la signification de ces larmes et de cette obole dans une perspective religieuse : peut-être contribueront-elles à la rédemption du soldat, voire même au rachat futur de « cette pauvre nation avilie, qui se fait aujourd'hui l'instrument de ceux qui oppriment »<sup>71</sup>. L'auteure rappelle ainsi que les soldats venus combattre dans le Frioul sous le drapeau autrichien proviennent de peuples qui, eux-mêmes, sont asservis par l'Autriche, comme c'est le cas pour les soldats croates évoqués dans le récit. Des Frioulans, comme Vigi et son ami Coletto dans cette même nouvelle, sont bien allés combattre pour le compte de l'Empereur ceux qu'ils considèrent comme de « maudits rebelles » et qui sont, pour l'auteure, leurs frères italiens. Remarquons d'ailleurs que, dans le discours de Coletto, les regrets exprimés ne concernent nullement le fait d'avoir combattu contre d'autres Italiens mais d'avoir cru aux mensonges de ceux qui lui avait fait miroiter « le pays de Cocagne » au moment du départ, alors qu'en réalité il allait être plongé dans l'enfer des batailles. Dans son réquisitoire contre l'armée il est fait allusion à la manipulation opérée par l'armée autrichienne d'un peuple contre un autre puisqu'il nous rapporte qu'un bataillon de Croates posté derrière eux les tenait en joue pour les inciter à aller au combat.

Pourtant, le fait d'être assujetti à l'Autriche ne constitue pas une excuse pour participer à l'écrasement d'autres peuples. Bien au contraire, il devrait y avoir une solidarité dans l'oppression entre Italiens et Croates comme nous l'avons vu précédemment dans la nouvelle intitulée *La resurrezione di Marco Craglievich* où l'écrivaine dénonce la contribution des peuples slaves à la répression autrichienne en Italie.

Les soldats croates ne sont toutefois pas les seuls membres de l'armée autrichienne à être mis en cause par Caterina Percoto, comme nous pouvons le constater dans l'article *A Jalmicco nel 1848*. Le texte commence par le commentaire d'une nouvelle lue sur le journal l'« Osservatore Triestino » au sujet de la reconnaissance que le Parlement viennois doit accorder à l'armée impériale pour sa victoire méritoire en Italie. Caterina Percoto commente cette nouvelle, soulignant avec ironie qu'un tel vote de la part du Parlement serait « la plus grande récompense qu'une société civilisée puisse accorder aux auteurs de ces horribles carnages »<sup>72</sup>. L'antithèse entre « civile società » et « orribili stragi » exprime la

<sup>71</sup> « Quella lacrima e quell'obolo certo Iddio non liavrà lasciati ire perduti; forse ch'essi avranno impetrato al meschino un lampo di luce che lo ravveda ne' suoi ultimi momenti, forse che saranno seme destinato a redimere, quando che sia, quella povera nazione abbrutita, che ora si fa strumento di chi opprime! » *Ibid.* p. 338.

<sup>72</sup> « Leggere le discussioni della Costituente di Vienna circa la ricompensa da offrirsi all'esercito che torna vittorioso dall'Italia, qui, tra questi mucchi di sassi e di macerie annerite dal fuoco, qui fra duemila abitanti ridotti alla più squallida miseria, che vedono avvicinarsi l'inverno senza avere nè un tetto che li ripari, nè un abito che li cuopra, nè un letto dove stendere le membra affaticate, dava invero nella mia

remise en cause des mérites de l'armée en question. Nous avons étudié, précédemment, comment l'auteure témoigne ensuite dans l'article de la barbarie des agissements des soldats pour illustrer cette considération. Mais elle fait preuve de discernement lorsqu'elle observe que :

« Questi ed altri mille, che la penna rifugge dal più oltre narrare, sono orrori che si spiegano, trattandosi di un esercito formato di masse raccolte in paesi ignoranti e disgraziatamente ancora nella notte della barbarie, ma che diremo della disciplina militare di un tale esercito ? Che cosa dei capi i quali non han saputo impedire simili efferatezze ? Che non han protestato contro di esse, nè in alcuna maniera le hanno punite ? Forse forse le avranno essi stessi comandate !... »<sup>73</sup>

Tandis que pareil comportement peut être excusé chez les simples soldats par l'absence d'éducation et de culture, le gros des troupes autrichiennes étant composé de paysans ignorants, rien en revanche ne saurait le justifier chez ceux qui les commandent. Pour Caterina Percoto, il est de la responsabilité des chefs de contrôler les impulsions violentes de leurs subordonnés et de les guider vers le respect de la dignité humaine. Or, si l'armée autrichienne s'est comportée de façon barbare en Italie, c'est que ses officiers ont failli à leur rôle de chefs. Observons qu'il est à nouveau question de l'obligation pour ceux qui dirigent de guider le peuple dans le droit chemin et des conséquences néfastes qui découlent de tout manquement à ce devoir. L'écrivaine a une vision paternaliste de la société. La responsabilité des officiers autrichiens est d'ailleurs clairement mise en cause dans les lignes qui suivent la citation, malgré la précaution rhétorique que feint de prendre l'auteure avec l'expression « forse forse ». Elle cite, en effet, plusieurs affaires d'abus de pouvoir dans lesquelles des gradés sont incriminés, sous-entendant ainsi qu'il est certain que leur responsabilité est engagée. Caterina Percoto souligne à nouveau l'écart qu'il existe entre les louanges que l'on réserve à cette armée et le fait qu'elle ait bafoué des lois sacrées de l'humanité, de la société et même du gouvernement :

« E si loda un esercito che non rispettò nè le sacrosante leggi dell'umanità, nè i diritti di proprietà, nè tampoco i propri capitolati, (e lo sanno Udine e Palma) nè le istituzioni civili del suo governo, perchè arbitrariamente ordinava ai nostri Comuni carri e uomini per suo

---

mente uno strano risalto alle parole patriottiche di quei deputati austriaci che hanno proposto di rimeritare con un voto di riconoscenza del Parlamento, con un voto che al dire di Fuffer è il premio più grande che possa dare una civile società agli autori di queste orribili stragi. » *Sotto l'Austria nel Friuli...*, a cura di Eugenia Levi, *op. cit.*, p. 91-92.

<sup>73</sup> « Ces horreurs-là et mille autres encore que ma plume refuse de continuer à narrer sont des horreurs qui s'expliquent lorsqu'il est question d'une armée constituée par des foules recrutées dans des pays ignares et malheureusement encore plongés dans la nuit de la barbarie, mais que dirons-nous de la discipline militaire d'une telle armée ? *Quid* des chefs qui n'ont pas su empêcher de pareilles atrocités ? Qui n'ont pas protesté contre elles, ni ne les ont punies en aucune manière ? Peut-être bien qu'ils les ont ordonnées eux-mêmes !... » *Ibid.* p. 95.

servizio, arbitrariamente citava al suo tribunale quelli che sospettava avversi, e senza forma di processo emanava le sue sentenze. »<sup>74</sup>

Elle dépeint, en quelques lignes, la situation du vaincu qui doit désormais subir la loi arbitraire du plus fort. Son indignation se répète à nouveau un peu plus loin dans l'article, après qu'elle a cité plusieurs exemples de prêtres injustement arrêtés et ignoblement traités – on peut parler de torture psychologique et physique dans le cas de Daniele Nigris, aumônier de Sevegliano, que l'on humilie en lui crachant au visage et en le rasant, et que l'on empêche de dormir en le contraignant à se lever plusieurs fois dans la nuit. Usant du registre de la polémique, Caterina Percoto insiste encore sur le hiatus existant entre le comportement infâme de l'armée autrichienne et la volonté de la récompenser, en s'interrogeant de la manière suivante<sup>75</sup> :

« E un esercito macchiato di simili soprusi, di tante turpitudini, di tante infamie si acclama a Vienna e in seno alla Costituente si propone di rimertarlo col premio dei valorosi ? »<sup>76</sup>

La réponse qu'appelle le bon sens à cette pseudo-interrogation est « non » : on ne peut pas considérer comme valeureux les officiers qui ont dirigé de telles troupes. Entre en jeu, ici, une notion fondamentale pour l'armée, celle de valeur militaire. C'est sur cette notion que porte la dernière attaque de l'écrivaine frioulane contre cette armée abhorrée. Elle va d'abord montrer, dans une apostrophe au Parlement autrichien pleine d'ironie provocante, que, si pour Vienne ces officiers sont dignes de la « croix du mérite », pour le reste de l'Europe ils ne la méritent point, bien au contraire : à leur « couronne de laurier » s'opposera la « couronne d'infamie » que l'histoire fera porter à l'Autriche pour les siècles à venir, la musique des fanfares qui célébreront leur victoire sera couverte par les « cris d'indignation » qui s'élèveront de « toutes les nations civilisées » et se mêleront aux « gémissements des quatre millions d'Italiens opprimés »<sup>77</sup>. Ensuite Caterina Percoto a

<sup>74</sup> « Et on loue une armée qui ne respecta ni les sacro-saintes lois de l'humanité, ni le droit de propriété, encore moins ses propres traités, (et Udine et Palma en savent quelque chose) ni les institutions civiles de son gouvernement, parce qu'elle commandait arbitrairement à nos Communes de lui fournir des charrettes et des hommes pour son service, et qu'arbitrairement elle citait à comparaître devant son tribunal ceux qu'elle suspectait de lui être contraires, et rendait ses sentences sans aucune forme de procès. » *Ibid.* p. 95-96.

<sup>75</sup> Rappelons que la pseudo-interrogation est, selon Bernard Dupriez, « une figure de cour d'assises ». B. DUPRIEZ, *Gradus, les procédés littéraires, op. cit.*, p. 371. En choisissant ce procédé, l'auteure amène donc le lecteur à prononcer un jugement négatif sur l'armée autrichienne.

<sup>76</sup> « Et l'on acclame à Vienne une armée tachée par de semblables abus, par de nombreuses turpitudes, par de nombreuses infamies et l'on propose, au sein de la Constituante, de la récompenser par la distinction accordée aux valeureux ? » *Ibid.* p. 97.

<sup>77</sup> « Oh si ! Fregiate a questi prodi il petto colla croce del merito : essi hanno bene meritato della patria ! Le hanno conquistato una corona d'infamia che tutti i secoli venturi non arriveranno a sfrondare. Chiamateli pure invitti e valorosi ! Incoronateli pure d'alloro ! Da tutte le nazioni incivilite s'innalzerà

recours à une figure emblématique, celle de Napoléon, pour amoindrir la valeur militaire des généraux autrichiens. Loin d'idéaliser le général français à qui elle reproche d'avoir fait souffrir les peuples et couler tant de sang, rappelant que derrière chaque victoire se cachent la souffrance et la mort, elle lui reconnaît cependant des qualités militaires indispensables telles que la hardiesse et le courage ainsi que des talents de stratège :

« Io non ho mai guardato la statua di Napoleone circondato dai suoi militari trofei senza fremere. Mi pareva che da tutti quei vessilli, da tutte quelle innumerevoli foglie di alloro gocciassero le lagrime dei popoli, e inorridita, tra mezzo ai pomposi emblemi della vittoria sentivo l'orribile puzzo del sangue. Pure Napoleone a tanta carne umana sacrificata poteva opporre qualche bel fatto d'intrepidezza, di coraggio, di strategia militare. »<sup>78</sup>

Malgré tout le sang qu'il a fait verser, tous les hommes qu'il a sacrifiés, Napoléon est auréolé d'un certain héroïsme militaire en raison de ses qualités morales et de stratège<sup>79</sup>, ce qui n'est pas le cas des dirigeants de l'armée autrichienne qui commandent leurs hommes à distance, sans participer aux combats qui se déroulent sur le champ de bataille, autrement dit, sans prendre le moindre risque :

---

una voce d'indignazione che, mista ai gemiti di quattro milioni d'Italiani conculcati, farà degna musica alla festa nazionale che voi loro apprestate ! » *Ibidem*.

<sup>78</sup> « Je n'ai jamais regardé la statue de Napoléon, entouré de ses trophées militaires, sans frémir. J'avais l'impression que de toutes ces bannières, de toutes ces innombrables feuilles de laurier gouttaient les larmes des peuples et, horrifiée, je sentais au milieu de ces pompeux emblèmes de la victoire, l'horrible puanteur du sang. Pourtant Napoléon pouvait opposer à tant de chair humaine sacrifiée quelques beaux faits de hardiesse, de courage, de stratégie militaire. » *Ibidem*.

<sup>79</sup> On constate à l'époque, en Italie, un reste de fascination pour Napoléon même chez les patriotes, qui, comme Nievo, reconnaissent son utilité dans l'éveil d'une conscience nationale italienne : « Napoleone colla sua superbia coi suoi errori colla sua tirannia fu fatale alla vecchia Repubblica di Venezia, ma utile all'Italia. Mi strappo ora dal cuore le piccole ire, i piccoli odii, i piccoli affetti. Bugiardo ingiusto tiranno egli fu il benvenuto ». I. NIEVO, *Le Confessioni d'un Italiano*, a cura di Marcella Gorra, 6e éd., Milano : Mondadori, 1984, p. 672-673. Citons également Alessandro Manzoni qui éprouvait de la méfiance envers Napoléon et avait été déçu par la domination française. En 1821, à l'annonce de la mort de Napoléon I<sup>er</sup> et de sa conversion à la foi chrétienne, le poète lui consacre une ode intitulée « *Il Cinque Maggio* ». Contrairement à d'autres, Manzoni n'avait jusqu'alors jamais célébré Bonaparte, même lorsqu'il était au faite de sa gloire, ni ne l'avait dénoncé après sa défaite, ainsi qu'il le rappelle dans son ode : « Lui folgorante in solio / vide il mio genio e tacque ; / quando con voce assidua, / cadde, risorse e giacque, / di mille voci al sònito / mista la sua non ha ». S'il évoque dans l'ode la grandeur militaire de Napoléon, il s'abstient cependant de prononcer un jugement sur l'homme, laissant la postérité en décider : « Fu vera gloria ? Ai posteri / l'ardua sentenza ». Cf. G. FERRONI, A. CORTELLESA, I. PANTANI, S. TATTI, *Storia e testi della letteratura italiana, Restaurazione e Risorgimento*, Milano : Mondadori Università, 2002, p. 328-337.

« Nella guerra d'Italia di quali fatti gloriosi possono vantarsi questi vostri generali che, seduti a tavolino tre o quattro miglia lontani dal campo di battaglia, comandavano l'incendio, il saccheggio, la strage ? »<sup>80</sup>

C'est par ces mots qui sous-entendent la lâcheté des généraux autrichiens que Caterina Percoto conclut sa démonstration et son article.

L'attention portée par Caterina Percoto à l'antagonisme entre dirigeants et subordonnés ne débouche pas seulement sur une critique virulente des chefs militaires autrichiens mais aussi sur la prise en considération des problèmes liés à la condition de soldat, comme en témoigne la nouvelle intitulée *La fila*. Au début de ce récit, il est question des mouvements de troupes de l'armée autrichienne<sup>81</sup> et, par conséquent, du passage des soldats dans un village isolé du Frioul où un régiment doit passer la nuit. L'annonce de l'arrivée des soldats, dont on nous dit qu'ils viennent d'un lointain pays, met en émoi les villageois, et en particulier les femmes, qui n'avaient plus vu de militaires depuis les guerres d'Italie de Napoléon à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle :

« Correva il 1847 ; la lunga pace avea fatto dimenticare il passaggio delle truppe francesi e tedesche degli anni delle guerre ; ma ora questa novità faceva ricordare i danni di que' tempi infausti, e le vecchie comari tiravano fuori mille istorie di prepotenze, di spaventi, di saccheggi. »<sup>82</sup>

L'expérience napoléonienne évoquée ici a laissé des traces négatives dans la mémoire des paysans chez qui ressurgissent des « histoires d'abus de pouvoir, d'épouvante, de saccages »<sup>83</sup>, autant de termes normalement associés dans l'œuvre de Caterina Percoto aux représailles de 1848 commises par l'armée autrichienne. L'auteure établit donc ici une

<sup>80</sup> « Dans la guerre d'Italie, de quels faits glorieux peuvent se vanter vos généraux qui, assis autour d'une table à trois ou quatre milles de distance du champ de bataille, commandaient l'incendie, le saccage, le massacre. » *Sotto l'Austria nel Friuli...*, a cura di Eugenia Levi, *op. cit.*, p. 97.

<sup>81</sup> Ces mouvements de soldats correspondent à une réalité historique. En effet, en 1847, année où débute l'action de la nouvelle, l'Empire d'Autriche augmente de façon considérable l'effectif de ses troupes stationnées dans le Royaume de Lombardie-Vénétie, le nombre d'hommes passant de 35.000 (avant cette date) à 80.000. Voir G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol.2, *Dalla Restaurazione alla Rivoluzione nazionale*, *op. cit.*, p. 24.

<sup>82</sup> « On était en 1847 ; la longue période de paix avait fait oublier le passage des troupes françaises et allemandes pendant les années de guerre ; mais cette nouvelle faisait désormais ressurgir le souvenir des dégâts causés en ces temps néfastes, et les vieilles commères ressortaient mille histoires d'abus de pouvoir, d'épouvantes, de saccages. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 245.

<sup>83</sup> Marcello Flores constate que, dans les chroniques de l'époque, ce n'est pas tant le grand nombre de troupes qui sillonnent le Frioul ni les milliers de morts causés par les batailles qui semblent marquer les esprits, mais la quantité de fournitures réclamées par les armées et qui menacent grandement la survie des paysans : « Le requisizioni continue di foraggi per i cavalli, di bestiame da macello, di carri e animali sottratti al lavoro dei campi, rendevano infatti depressa e al limite della sussistenza la vita e le speranze future di gran parte della popolazione contadina ». M. FLORES, *Il Friuli. Storia e Società*, vol. 1, *Dalla caduta della Repubblica di Venezia all'Unità d'Italia*, *op. cit.*, p. 49.



correspondance entre les deux armées. La domination autoritaire de Napoléon a historiquement fonctionné comme un repoussoir à l'occupation étrangère. En rappelant que la présence française fut elle aussi terrible pour le Frioul, l'auteure insuffle à ses lecteurs l'idée que toute domination étrangère est nuisible, ce qui va dans le sens du choix de l'indépendance qu'elle défend. Il convient toutefois de souligner que l'auteure place l'action en 1847, c'est-à-dire avant l'épisode révolutionnaire et sa répression, nous reviendrons ultérieurement sur la raison de ce choix.

Au récit de ces terribles souvenirs, la protagoniste, Menica, et ses amies se font une « sinistre idée de ces soldats » et décident de se cacher avant leur arrivée. Elles vont en être dissuadées par la vieille « madonna Sabata » qui leur fait part de son expérience des soldats napoléoniens qu'elle décrit ainsi :

« Giovinotti senza prudenza, birichini e buontemponi che per tutto dov'erano stati avevano fatto arrabbiare i mariti e gli amorosi [...], a forza di tante scede che cacevano alle belle piccoline ; così essi solevano chiamare noialtre ragazze. »<sup>84</sup>

Poursuivant son histoire, la vieille femme explique comment se déroulait la vie au village en présence de ces soldats qui participaient aux travaux des champs, partageaient la *polenta* des paysans et, en retour, les invitaient à leur table. Il s'en dégage une image pleine de vitalité de plaisants et joviaux séducteurs.

Les soldats qui parviennent au village le lendemain sont bien différents de ceux évoqués ci-dessus ; chez eux, la lassitude et la fatigue dominant. Voici comment est décrite leur arrivée :

« A passo militare, con a capo d'ogni compagnia i loro ufficiali sfilavano tutti coperti di polvere e stanchi e rifiniti dal lungo viaggio. Volti stranieri, fisionomie impassibili, od annoiate, su cui le vivaci note della tromba guerriera e dei timballi cadevano innavvertite od inefficaci, come la pioggia sul vetro, senza poterlo penetrare ; bionda progenie del settentrione, staccata dalla terra natale, dai campi e dalle officine a cui Dio l'aveva sortita, essi marciavano forse per mai più ritornarvi, obbedienti ad un pensiero che certo ignoravano, o che almeno loro non erasi manifestato se non come l'impulso che mette in moto la macchina. Povere pecore umane che si tosanò e si scannano senza badare a' loro inutili belati ! Povera carne da cannone che si adopera senza essere consultata ! Si

<sup>84</sup> « De jeunes hommes sans prudence, espègles et bons vivants, qui, partout où ils étaient passés, avaient fait enrager les maris et les amoureux [...] en raison des nombreuses plaisanteries qu'ils faisaient aux belles petiottes, ainsi qu'ils avaient l'habitude de nous appeler, nous autres jeunes filles. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 248.

schierarono sulla piazza ; parte continuò la marcia, parte rimase d'alloggio per quella notte nel villaggio. »<sup>85</sup>

Les termes appartenant au champ lexical de la guerre présents dans cet extrait – « passo militare », « sfilare », « ufficiali », « tromba guerriera », « timballi », « marciare », « marcia », « cannone », « schierarsi » – évoquent l'attitude fière et conquérante des marches militaires, ce qui contraste avec les qualificatifs utilisés qui dénotent la passivité et l'indifférence chez les soldats : « stanchi », « rifiniti », « impassibili », « annoiati », « innavvertite », « inefficaci », « obbedienti ». Ces caractéristiques sont également soulignées par les trois formules commençant par la préposition *senza* : « senza poterlo penetrare » d'une part, qui souligne leur indifférence, « senza badare a' loro inutili belati » et « senza essere consultata » d'autre part, qui montrent qu'il s'agit d'une décision imposée d'en haut, malgré eux. Ces expressions indiquent que les soldats ne sont pas impliqués dans l'action à laquelle ils participent. Un double sentiment d'« extranéité »<sup>86</sup> est exprimé dans ce paragraphe : on constate d'une part un détachement spatial, les soldats étant étrangers à la terre où ils se trouvent, d'autre part un détachement mental, les soldats ignorant la raison de cette mobilisation qu'ils subissent. L'auteure utilise la métaphore de l'agneau qui symbolise tout à la fois un animal docile qui suit le troupeau, comme les militaires qui marchent au pas, et l'innocence de ces jeunes hommes qu'on envoie mourir au combat. Il est d'ailleurs mentionné que ces jeunes gens ne retourneront peut-être jamais chez eux. Il y a derrière l'image religieuse de l'agneau égorgé l'idée de sacrifice. L'image suivante, celle de la « chair à canon », va dans ce sens en montrant la déshumanisation de ces soldats qui ne sont plus que des instruments, de la matière première, dans les mains de ceux qui décident. La consultation du manuscrit de la nouvelle, conservé à la *Biblioteca Civica* d'Udine, a permis de constater que l'auteure voulait dans un premier temps insister sur l'instrumentalisation des soldats par les gouvernements. Nous avons pu, en effet, reconstituer la phrase suivante :

<sup>85</sup> « Ils défilaient au pas militaire avec, en tête de chaque compagnie, leurs officiers. Tous étaient couverts de poussière, fatigués et exténués par leur long voyage. Des visages étrangers, des physionomies impassibles, ou ennuyées, sur qui les notes vives du clairon guerrier et des timbales pleuvaient inaperçues ou inefficaces, comme la pluie tombant sur le verre sans pouvoir y pénétrer ; blonde progéniture du septentrion, éloignée de sa terre natale, de ses champs, de ses ateliers auxquels Dieu l'avait destinée, ils marchaient peut-être pour ne plus jamais y retourner, obéissant à une pensée qu'ils ignoraient certainement, ou du moins qui ne s'était pas manifestée à eux autrement que comme l'impulsion qui met en route la machine. Pauvres brebis humaines que l'on tond et l'on égorge sans prêter la moindre attention à leurs inutiles bêlements ! Pauvre chair à canon que l'on utilise sans qu'elle ait été consultée ! Ils se rangèrent sur la place ; une partie d'entre eux continua la marche, d'autres restèrent loger au village pour la nuit. » *Ibid.*, p. 253-254.

<sup>86</sup> Nous n'utilisons pas le mot dans l'acception française de « qualité juridique d'étranger » mais dans celle qu'il a dans la langue italienne, c'est-à-dire « le fait d'être étranger à quelque chose ».

« Povera carne da cannone che si adopera ad opprimere e senza che ne tragga vantaggio serve di istrumento alle mire di alcuni despoti e a quelle di un tenebroso gabinetto. »<sup>87</sup>

Une grande partie en a été rayée et remplacée dans la version définitive par « senza essere consultata », formule synthétique qui permet de créer un parallèle efficace avec la formule précédente « senza badare a' loro inutili belati ».

Rappelons que l'armée autrichienne fait écho dans ce texte à l'armée française de Napoléon, lequel fut vivement dénoncé pour son instrumentalisation des hommes et le coût élevé en termes de vies humaines de ses guerres. En effet, plusieurs auteurs italiens ont formulé de telles critiques à son égard. Citons par exemple Mazzini chez qui apparaît cette notion d'instrumentalisation des vies humaines : « Gli uomini per lui non furono che strumenti d'esecuzione, ed ei li esiliò dal concetto »<sup>88</sup>. Quant à Leopardi, il reproche aux Français, dans la troisième strophe de la chanson *All'Italia*, d'avoir arraché à l'Italie sa jeunesse pour l'envoyer mourir au loin, défendant ainsi les intérêts d'un tyran et non ceux de sa patrie :

« Dove sono i tuoi figli ? Odo suon d'armi  
E di carri e di voci e di timballi :  
In estranie contrade  
Pugnano i tuoi figli. »<sup>89</sup>

Et il ajoute plus loin :

« A che pugna in quei campi l'itala gioventude ?  
O numi, o numi : Pugnan per altra terra itali acciari. »<sup>90</sup>

Le poète fait ici allusion à la campagne de Russie de Napoléon pour laquelle Nievo donne également le bilan des morts italiens dans ses *Confessioni* :

« Quarantamila Italiani insanguinarono delle proprie vene le nevi della Russia per assicurare la ritirata agli avanzi dispersi della grande armata. »<sup>91</sup>

<sup>87</sup> « Povera chair à canon que l'on utilise pour opprimer et qui sans en retirer aucun avantage sert d'instrument aux visées de quelques despotes et à celles d'un obscur cabinet ». B.C.U., Fondo principale, Ms 4004.

<sup>88</sup> G. MAZZINI, « Pensieri. Ai poeti del secolo XIX », in *Scritti, Opere*, vol. 2, a cura di Luigi Salvatorelli, Milano : Rizzoli, 1956, p. 176.

<sup>89</sup> LEOPARDI, *Canti*, 14e éd., Milano : Garzanti, 1997, p. 7.

<sup>90</sup> *Ibidem*.

Caterina Percoto donne à nouveau une image peu glorieuse de l'armée autrichienne, tant du point de vue de la représentation des soldats en marche chez qui est mise en avant la lassitude et non la fierté, que du point de vue de la critique de l'armée qui « consomme » une grande quantité d'innocents jeunes hommes amenés à se faire massacrer pour la raison d'État. C'est sans doute en raison de cette dimension antimilitariste que Carlo Tenca décidera de ne pas publier la nouvelle dans sa revue « Il Crepuscolo » ainsi qu'il en informe Caterina Percoto dans une lettre datée du 16 août 1853 :

« Non so dirle quanto le sia grato del gentile pensiero che la muoveva a inviarmi questa graziosa novellina e quanto mi dolga di non poterne adornare le pagine del Crepuscolo. È una vera disgrazia pel giornale che la condizione presente degli animi e delle cose renda così dilicato e pericoloso il toccare di quell'episodio soldatesco da lei con tanto garbo introdotto nel racconto. Né io oserei pregarla a togliermelo, né la novella, in cui quell'episodio s'armonizza così bene, lo comporterebbe. E nondimeno mi separo a malincuore da questo suo lavoro, che mi pare uno dei più squisiti e leggiadri che siano usciti dalla sua penna. »<sup>92</sup>

Il nous semble que l'interprétation que fait Tommaso Scappaticci de l'autocensure de la part de l'intellectuel milanais est erronée. Il considère en effet que le motif en est « la scène des paysans craignant le passage des soldats autrichiens »<sup>93</sup>. Or il convient de rappeler que cette crainte est motivée par l'auteure à la lumière de la précédente expérience d'occupation par l'armée napoléonienne<sup>94</sup> et qu'elle s'avère injustifiée, comme nous le verrons, dans la suite du récit. Même si la situation est plus tendue depuis 1848 entre les autorités autrichiennes et le peuple italien du royaume de Lombardie-Vénétie, le fait de dire que les paysans ont peur des soldats autrichiens nous apparaît bien moins grave que de montrer une armée impériale abattue, ce qui pourrait être compris par la

<sup>91</sup> I. NIEVO, *Le Confessioni d'un Italiano*, *op. cit.*, p. 870.

<sup>92</sup> « Je ne saurais vous dire combien je vous suis reconnaissant de cette gentille pensée qui vous a poussée à m'envoyer cette gracieuse petite nouvelle et combien je regrette de ne pouvoir en orner les pages du *Crepuscolo*. C'est un véritable malheur pour le journal que la condition présente des esprits et des choses rende si délicate et dangereuse la présence de cet épisode soldatesque que vous avez introduit dans le récit avec tant de délicatesse. Je n'oserais vous prier de me l'en ôter, et la nouvelle, dans laquelle cet épisode s'insère avec tant d'harmonie, ne le souffrirait pas. C'est néanmoins à contrecœur que je me sépare de votre travail qui me semble être l'un des plus délicieux et charmants qui soit sorti de votre plume. » *Epistolario Caterina Percoto-Carlo Tenca*, a cura di Ludovica Cantarutti, *op. cit.* Il s'agit bien de la nouvelle *La fila* dont il est question car elle est citée par l'auteure dans l'une de ses lettres. Comme nous l'avons vu précédemment, la nouvelle paraîtra en revanche à Turin où il y avait une plus grande liberté de la presse grâce au maintien du *Statuto* par Victor-Emmanuel II. Voir *supra*, chapitre 2, p. 134.

<sup>93</sup> « La scena dei contadini timorosi del passaggio dei soldati austriaci che, nell'impossibilità di una revisione del racconto, indusse il Tenca a rinunciare alla pubblicazione della *Fila* sul « *Crepuscolo*. » T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini*, *op. cit.*, p. 126.

<sup>94</sup> Bien que soient également mentionnées les troupes autrichiennes puisqu'il est écrit « le truppe francesi e tedesche », nous considérons que Caterina Percoto renvoie à l'occupation française car ce sont les troupes de Napoléon qui sortirent victorieuses des combats. Or nous savons que la présence de ces « troupes affamées et pillardes » suscitèrent dans le Nord de l'Italie un patriotisme francophobe. Cf. R. GIRAULT, *Peuples et nations d'Europe au XIX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 63.

censure comme une incitation au soulèvement pour profiter de l'affaiblissement de la force ennemie. Cette intention ne peut toutefois pas être prêtée à Caterina Percoto au vu de la suite du texte.

En effet, bien loin d'attiser la haine contre l'occupant, l'écrivaine frioulane invite au contraire à s'apitoyer sur le sort de ces malheureux jeunes gens, ce à quoi nous incitent déjà les métaphores de « l'agneau égorgé » et de « la chair à canon » qui dénotent là encore un certain antimilitarisme de la part de l'auteure. Et c'est bien de la compassion qu'éprouvent Menica, sa mère et le reste de la famille, qui tous sont « des gens au bon cœur », pour les deux jeunes soldats qu'ils doivent héberger pour la nuit. Voyons comment le narrateur les décrit alors qu'ils se « traînent lentement » vers les rives d'un ruisseau gelé :

« Pareva che mal potessero reggere sulle gambe, e quando furono all'acqua si scalarono e ponevano a refrigerare sul ghiaccio i piedi gonfi ed insanguinati. Erano due giovani affatto imberbi, stanchi e macilenti, e lo spasimo evidente che provavano sembrava lenito da quella crudele medicatura, che replicavano con una specie di furore. »<sup>95</sup>

Nous constatons à nouveau que ce sont la fatigue et la souffrance inhérente à la vie de soldat qui sont soulignées dans la description, notamment avec le détail des « pied gonflés et ensanglantés », conséquence de la longue marche qu'on leur a fait subir. Le narrateur souligne également la jeunesse des soldats qui sont « complètement imberbes ». Voici à présent la réaction des deux femmes :

« La fanciulla sentì compassione e corse a raccontarlo a sua madre. La Lena, ch'era una buona donna, pensò che que' due disgraziati in un paese lontano lontano, avevano forse una madre che li piangeva, senza poterli soccorrere, com'ella avrebbe pianto uno dei propri figli se fosse stato soldato ; pensò al bene che le avrebbe fatto al cuore, se in quel paese lontano lontano, una donna avesse avuto pietà della sua povera creatura, e senza più ricordarsi nè perchè venivano nè chi erano, sentì per essi viscere di madre. »<sup>96</sup>

<sup>95</sup> « On aurait dit qu'ils ne pouvaient tenir sur leurs jambes qu'avec difficulté et, quand ils furent au bord de l'eau, ils se déchaussèrent et posèrent leurs pieds gonflés et ensanglantés sur la glace pour les refroidir. C'étaient deux jeunes gens complètement imberbes, fatigués et émaciés, et le tourment évident qu'ils éprouvaient semblait apaisé par ce cruel remède, qu'ils renouvelaient avec une sorte de fureur. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 254.

<sup>96</sup> « La jeune fille éprouva de la compassion et courut le raconter à sa mère. La Lena, qui était une brave femme, pensa que, dans un pays très lointain, ces deux malheureux avaient peut-être une mère qui les pleurait, sans pouvoir les secourir, tout comme elle aurait pleuré un de ses propres fils s'il avait été soldat ; elle pensa combien son cœur aurait été réchauffé si, dans ce pays très lointain, une femme avait eu pitié de son pauvre enfant, et, sans plus se souvenir ni de la raison pour laquelle ils venaient, ni de qui ils étaient, elle sentit qu'elle avait pour eux des entrailles de mère. » *Ibid.*, p. 254-255.

Chacune des femmes a donc pitié de l'état dans lequel se trouvent les soldats et, par conséquent, décide de les aider. Il s'agit d'une compassion spontanée pour la souffrance d'autrui qui montre davantage la grandeur morale de ces paysannes que si elles avaient fait l'aumône à des soldats mendiants, scène initialement prévue par l'auteure d'après le manuscrit<sup>97</sup>. En raison de la pitié éprouvée, la mère de famille invite les deux soldats à venir se réchauffer dans la maison et leur prépare un dîner roboratif. On comprend mieux alors le choix de situer l'action en 1847, c'est-à-dire avant la répression autrichienne dans le Frioul. Ceci permet à Caterina Percoto d'insérer de façon plausible cette scène de compassion et d'aide apportée à des soldats autrichiens par une famille de paysans, ce qui aurait été beaucoup moins réaliste après les événements de 1848, la sévérité de la réaction autrichienne, qui touche, rappelons-le, en particulier le peuple, ayant provoqué une animosité durable envers les troupes impériales.

La compassion de Lena est liée à son expérience de la maternité qui constitue une expérience universelle, ce qui lui permet de s'identifier à la mère de ces jeunes soldats. Elle imagine alors la souffrance éprouvée lorsque l'on a un fils qui part combattre au loin et la comprend. L'évocation des « entrailles » renvoie à la dimension organique de la maternité, à savoir la grossesse et l'accouchement qui, à l'époque, se faisait dans la douleur. Souvent, chez Caterina Percoto, la maternité est associée à l'idée de souffrance<sup>98</sup>, qu'elle soit physique ou psychologique, lorsque la mère s'inquiète du futur de sa progéniture. Dès lors, c'est avec des yeux de mère que Lena regarde les deux étrangers, oubliant par conséquent leur identité et les raisons de leur venue dans son village, comme le souligne l'expression « senza più ricordarsi nè perché venivano nè chi erano » citée plus haut. Une telle précision, qui implique au départ une intention mauvaise de la part des soldats, nous semble incongrue. En effet, il n'est mentionné nulle part dans la nouvelle le motif de l'arrivée des soldats autrichiens dans ce village ; nous savons seulement qu'il s'agit d'un fait extraordinaire. Pourquoi dès lors la paysanne devrait-elle les considérer avec méfiance ? Selon nous cette attitude de la part de Lena semble anachronique car, en décembre 1847, moment auquel se déroule la scène, ces soldats sont certes un signe de la domination autrichienne dans le Frioul mais ils ne sont pas encore, pour le peuple, synonymes de répression<sup>99</sup>. Seule une personne connaissant les événements de 1848, et

<sup>97</sup> B.C.U., Fondo principale, Ms 4004.

<sup>98</sup> À ce sujet, voir *supra*, chapitre 7, p. 323, ainsi que l'étude de la nouvelle *La donna di Osoppo* (*supra*, chapitre 8, p. 382) où c'est l'inquiétude maternelle pour le sort de ses enfants qui pousse Rosina à tenter la sortie du village qui lui sera fatale.

<sup>99</sup> Il y a certes une conjoncture économique défavorable puisque l'Empire d'Autriche est touché par la crise européenne de 1846-1848, ce qui provoque un certain nombre de tensions sociales et même de soulèvements, et d'autre part, à Milan, l'hiver 1847-1848 est marqué par une contestation patriotique avec la « grève des cigares », qui occasionne des mouvements sanglants. Voir à ce sujet J. BERENGER, *L'Autriche-Hongrie 1815-1918, op. cit.*, p. 48. Cependant, il nous paraît peu probable que les habitants d'un village du Frioul dont on nous dit qu'il est isolé soient déjà au courant de cette contestation. Il se

en particulier la répression du peuple frioulan par l'armée autrichienne, pourrait faire une telle réflexion. C'est pourquoi nous considérons que ces mots traduisent directement la pensée de leur auteure. C'est, à notre avis, Caterina Percoto qui s'exprime dans cette phrase où elle invite les Italiens à adopter un autre point de vue sur les soldats autrichiens qui occupent leur terre – au moment où elle écrit, à savoir entre la fin de 1852 et la première moitié de l'année 1853<sup>100</sup> – en les regardant « avec des yeux de mère », en les considérant avant tout comme des victimes innocentes qui souffrent également de la situation, et, donc, en « oubliant » les raisons – et les conséquences – de leur présence. Il y a semble-t-il une idée de pardon, notion si importante dans la religion chrétienne, derrière ce verbe « oublier », comme si l'auteure souhaitait en dernier lieu le dépassement du conflit et la paix entre les peuples, idée déjà exprimée dans les textes précédents<sup>101</sup>. D'ailleurs Enrica Varisco-Ferrero a comparé cette scène avec les soldats à une « parabole évangélique » destinée à transmettre ce commandement du Christ : « Aime ton prochain comme toi-même »<sup>102</sup>. Peut-être que, étant parfaitement consciente des horreurs que signifie une guerre et sa grande sensibilité à la souffrance humaine y répugnant, Caterina Percoto espère encore que la situation du Frioul puisse se résoudre de manière pacifique ? Le manuscrit nous apporte cependant une précision quant à la présence de ces soldats. En effet, au début de la nouvelle, quand les paysannes discutent de l'arrivée des soldats dans leur village, l'une d'elles déclarait : « Ei vanno giù a fare la guerra al Papa »<sup>103</sup>. Cette phrase a été rayée par l'auteure et n'apparaît donc pas dans la version définitive. Rappelons que, suite à la crise constitutionnelle dans les États Pontificaux, l'armée autrichienne y avait pénétré et occupait Ferrare le 16 août 1847, ce contre quoi le pape Pie IX avait protesté, accroissant encore sa popularité dans la Péninsule italienne. Nous savons également qu'à la fin de l'année, les Autrichiens continuaient à amasser des troupes dans le Royaume de Lombardie-Vénétie en prévision d'une future intervention dans les autres États de la Péninsule<sup>104</sup>. Si les soldats de la nouvelle sont effectivement envoyés combattre contre le

---

pourrait que la présence des soldats soit liée à l'agitation sociale causée par l'augmentation du prix du pain, ce qui expliquerait donc que les paysans leur soient hostiles, mais cette hypothèse nous semble peu probable dans la mesure où le début de la nouvelle n'évoque pas la situation de crise mais bien la guerre et la domination étrangère.

<sup>100</sup> Nous estimons en effet que l'écriture de la nouvelle se situe à cette période en raison d'une part de la date mentionnée à la fin de la nouvelle – octobre 1852 – et d'autre part de la lettre de Carlo Tenca dans laquelle elle est évoquée et qui date d'août 1853.

<sup>101</sup> Au sujet de cette idée mazzinienne de solidarité et fraternité entre les peuples, voir *supra*, p. 417.

<sup>102</sup> E. VARISCO-FERRERO, *Caterina Percoto, op. cit.*, p. 25-26.

<sup>103</sup> « Ils descendent faire la guerre au Pape. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4004.

<sup>104</sup> Giorgio Candeloro donne les chiffres suivants : les troupes stationnées dans le Royaume de Lombardie-Vénétie comprenaient en moyenne 35 000 hommes jusqu'en 1847 où leur nombre passa à 80 000 hommes environ. G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 2, *Dalla restaurazione alla rivoluzione nazionale, op. cit.*, p. 24. Marco Meriggi souligne que l'accroissement des troupes autrichiennes dans le Royaume provoqua une onde de frayeur qui eut des répercussions sur la vie

Pape, on comprend mieux que leur présence puisse susciter l'hostilité des paysans frioulans, profondément religieux et attachés au souverain pontife. Rappelons que face à la crise économique, le Clergé et les grands propriétaires terriens qui craignaient des soulèvements essayaient de gagner les faveurs des paysans en pratiquant la charité et l'assistance et en alimentant le mythe de Pie IX<sup>105</sup>. Il y avait, en outre, dans la province d'Udine une forte reconnaissance envers le nouveau Pape qui, le 23 mars 1847, avait restitué à la ville le titre d'archevêché, un titre supprimé en 1818 par le pape Pie VII<sup>106</sup>. Dans ce cas la précision que nous avons déjà soulignée, à savoir que la paysanne oublie qui sont ces soldats et la raison de leur présence dans son village pour leur venir en aide, devient compréhensible. Elle accomplit dès lors un geste évangélique en aidant les ennemis du Pape, incarnation des valeurs chrétiennes au nom desquelles elle a justement pitié d'eux. Dans tous les cas, c'est un message évangélique d'amour et de paix que Caterina Percoto veut transmettre grâce à cette nouvelle.

Nous nous accordons avec Tommaso Scappaticci pour dire que, pour Caterina Percoto, « la guerre est un malheur qui divise les peuples »<sup>107</sup>. Le critique apporte une nuance à ce jugement en disant que parfois la guerre apparaît comme « imposée par les circonstances et sert, au contraire, à garantir la liberté d'une nation »<sup>108</sup>. Il cite en appui la légende frioulane de *San Marc* dans laquelle l'auteure rappelle que l'ancienne République de Venise avait été capable, à maintes reprises, d'assurer sa défense et donc de garantir son indépendance<sup>109</sup>. Mais il s'agit d'une nouvelle publiée en 1857, dans un contexte différent, comme nous le verrons au chapitre suivant. Au moment qui nous intéresse ici, c'est-à-dire entre 1848 et le début des années 1850, dans aucune nouvelle publiée on ne trouve de discours justifiant la guerre. Et ce, malgré l'opinion que les Italiens n'avaient pas d'autre choix que prendre les armes<sup>110</sup> et malgré son admiration pour ceux qui offrent leur

---

économique, aggravant par conséquent une situation déjà tendue. M. MERIGGI, *Il Regno Lombardo-Veneto*, *op. cit.*, p. 331.

<sup>105</sup> *Ibidem*.

<sup>106</sup> En guise de reconnaissance la population fit une souscription pour faire ériger dans l'Église d'Udine un buste en marbre de Pie IX. Cf. *Udine e sua provincia. Illustrazione di Giandomenico Ciconi*, *op. cit.*, p. 252.

<sup>107</sup> « Per la Percoto la guerra è una sciagura che divide i popoli, anche se a volte è imposta dalle circostanze e, anzi, serve a garantire la libertà di una nazione ». T. SCAPPATICCI, *La contessa contadina*, *op. cit.*, p. 166.

<sup>108</sup> *Ibidem*.

<sup>109</sup> Notons cependant que l'auteure fait descendre la lignée des valeureux défenseurs de la ville d'un couple de *Schiavoni*, terme qui désignait la population slave de la République de Venise originaire d'Istrie et de Dalmatie, ce qui peut laisser supposer dans ce cas une heureuse alliance entre Slaves et Vénitiens, alliance qui ne se fit point lors du *biennio* révolutionnaire.

<sup>110</sup> Elle justifie en effet le fait que les Italiens prennent les armes par l'oppression subie sous le joug de l'Autriche : « Ma se oppressione non avesse mirato a corromperci, si avrebbe potuto sopportarla ed aspettare che il lento progresso dei popoli maturasse ciò che ora si è voluto affrettare coll'armi. Ci siamo dunque levati così come eravamo con tutte le debolezze, con tutte le piaghe che ci ha inflitte il tristo



vie pour défendre la cause italienne<sup>111</sup> qu'elle exprime dans des lettres à Prospero Antonini. Cela est révélateur de la volonté de l'auteure de faire triompher sa vision pacifiste et fraternelle du monde, refusant catégoriquement de contribuer à la haine et à la violence. Pour une écrivaine qui considère que la littérature doit servir à éduquer le peuple, il n'est pas question d'enseigner à haïr son prochain. Toutefois nous allons voir que l'évolution de la situation politique italienne va amener Caterina Percoto à modifier son discours.

---

reggimento cui fummo per tanti anni condannati. Dunque le nostre colpe sono del nemico ». B.C.U., Fondo Principale, Ms 3995/I/1, Lettera 11.

<sup>111</sup> « A fronte di tanta prepotenza ed infamia che si commettono tutto giorno in questo disgraziato paese è una specie di vergogna il pensare a ciò che è soltanto individuale. Opressa da troppo dolore pel consumarsi la mia povera vita e oramai mi par bella e quasi invidiabile la sorte di coloro che l'offrono dinanzi all'altare della verità. » *Ibid.*, Lettera 7.



## Chapitre 10

### L'engagement politique en faveur de l'unité à partir de 1857

Après avoir fermement dénoncé la répression autrichienne dans le Frioul et exposé son espoir de voir un jour toutes les nations de la terre, et en particulier l'Italie, libérées et souveraines, s'embrasser fraternellement, Caterina semble dans les nouvelles suivantes – *I gamberi* et *La sçhiarnete* – renouer avec des thématiques plus proches de celles abordées dans les récits d'avant 1848, centrées autour de l'éducation et de la formation des jeunes filles protagonistes, visant à une élévation morale des lecteurs. L'année 1857 voit cependant réapparaître des nouvelles dont la thématique principale est patriotique. On peut se demander ce qui pousse l'écrivaine frioulane à afficher à nouveau de manière évidente son patriotisme. C'est dans le contexte politique qu'il convient de chercher la réponse. Nous pensons que l'échec de Cavour à trouver une solution diplomatique à la question italienne lors du Congrès de Paris qui fait suite à la guerre de Crimée n'y est pas étranger. Cela laisse, en effet, présager aux patriotes que la seule solution possible pour libérer l'Italie de la domination autrichienne est la guerre. Dans la lettre qu'il écrit à Caterina Percoto le 2 février 1856, Prospero Antonini exprime la déception des Piémontais à l'annonce de la paix alors que la question italienne n'est pas résolue, et dans la lettre suivante, datée du 10 mars, il émet un doute quant à une paix durable<sup>1</sup>. Plusieurs des lettres suivantes sont pour lui l'occasion d'évoquer les célébrations et les honneurs faits aux soldats du Royaume de Sardaigne s'en revenant de Crimée<sup>2</sup>, ainsi que le financement de canons pour la forteresse d'Alessandria<sup>3</sup>. L'évocation de cette armée victorieuse a sans doute motivé la rédaction de la légende en frioulan intitulée *San Marc* que Caterina Percoto envoie au début de 1857 au journal génois la « Donna » dans le numéro 12 duquel elle sera publiée<sup>4</sup>. En effet, dans ce texte, l'auteure raconte comment le saint patron de Venise, arrivé avec son lion dans la ville, fut atterré de voir que la prospérité avait ramolli les Vénitiens qui occupaient désormais leur temps en

---

<sup>1</sup> « I giornali politici sì nostrali che Inglesi nulla contengono di particolare, e che possa interessarvi. Tutti credono alla pace per buone ragioni. Se poi la pace abbia ad essere durevole la è questa una questione diversa, e dipendente da avvenimenti, che il senno umano non saprebbe prevedere ». B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/I, Lettera 25.

<sup>2</sup> Voir les lettres 26 (24 mars 1856), 28 (14 juin 1856) et 34 (23 février 1857), B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/III et IV.

<sup>3</sup> Voir les lettres 32 (15 novembre 1856) et 34 (23 février 1857), B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/IV.

<sup>4</sup> Voir *supra*, chapitre 2, p. 166.

divertissements et auraient été bien incapables de se défendre d'une invasion étrangère<sup>5</sup> : « Si Attila revient, qui pourra bien défendre ces pauvres gens ? »<sup>6</sup> s'inquiète-t-il. Heureusement son lion le conduit jusqu'à la cabane d'un frère et d'une sœur *schiaconi*, pauvres mais vigoureux dont Saint Marc bénit aussitôt l'union et qui sont à l'origine de « la brave armée qui par la suite défendit et sauva tant de fois la République »<sup>7</sup>. On retrouve ces deux thèmes – décadence de la société vénitienne et hommage aux *Schiaconi* – dans les *Confessioni* de Nievo. En effet, la description satirique du comte de Fratta, dont certains accessoires à la mode contrastent avec une simili attitude guerrière<sup>8</sup>, souligne la décadence de la société vénitienne du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans son roman, Nievo reproche d'ailleurs aux Vénitiens de n'avoir rien fait au moment de la chute de la République de Venise au lieu de se défendre les armes à la main, tant ils étaient endormis ou apeurés<sup>9</sup>. Après avoir dénoncé l'indifférence des Vénitiens et rappelé la grandeur passée de la République, l'auteur salue la fidélité des *Schiaconi* envers Venise qu'ils sont seuls à avoir tenté de défendre et dont ils sont les seuls à pleurer la fin<sup>10</sup>.

Au-delà de la polémique contre l'oisiveté des riches sur laquelle nous reviendrons, cette légende frioulane nous apparaît comme une invitation à se tenir prêt à combattre pour la

<sup>5</sup> On trouve ici l'idée d'une décadence de la société vénitienne, endormie par les plaisirs et incapable de se battre. Rappelons qu'il s'agit d'une réalité historique. L'historien Alvise Zorzi date de la paix de Carlowitz, signée en 1699, le début du déclin politique de Venise qui se poursuit tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle. Or, selon tous les historiens, ce siècle est marqué par les nombreuses festivités qui égaient la cité des Doges, devenue une destination à la mode pour les jeunes aristocrates européens. Cf. A. ZORZI, *Histoire de Venise*, 3<sup>e</sup> éd., Paris : Perrin, 2005, p. 413-462.

<sup>6</sup> « Se torna Attila, chi potrà mai difendere quella povera gente ? » C. PERCOTO, *Scritti friulani*, a cura di A. Giacomini, *op. cit.*, p. 71.

<sup>7</sup> « S. Marco, per amore della sua cara città, li benedì subito a nozze, e da quella razza uscì la brava armata che difese e salvò poi tante volte la Repubblica. » *Ibidem*. D'après Amedeo Giacomini il s'agit d'un hommage indirect au patriotisme du dalmate Niccolò Tommaseo qui participe à la République de Venise. Cf. A. Giacomini, « Quasi una biografia », *ibid.*, p. XXIX. Tommaso Scappaticci, quant à lui, rappelle que : « La Varisco Ferrero (*Caterina Percoto*, Udine, 1970, p. 31) parla di un "amore" della Percoto per gli slavi, per il ruolo di difesa contro le invasioni turche che essi avevano svolto nella penisola balcanica. » T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini*, *op. cit.*, p. 133.

<sup>8</sup> Voici en effet comment il est décrit : « Il signor Conte di Fratta era un uomo d'oltre a sessant'anni il quale pareva avesse svestito allor allora l'armatura, tanto si teneva rigido e pettorutto sul suo seggiolone. Ma la parrucca colla borsa, la lunga zimarra color cenere gallonata di scarlatto, e la tabaccheria di bosso che aveva sempre tra mano discordavano un poco da quell'attitudine guerriera. Gli è vero che aveva intralciato fra le gambe un filo di spadino, ma il fodero n'era così rugginoso che si potea scambiarlo per uno schidione ; e del resto non potrei assicurare che dentro a quel fodero vi fosse realmente una lama d'acciaio, ed egli stesso forse non s'avea presa mai la briga di sincerarsene. » I. NIEVO, *Le Confessioni d'un Italiano*, *op. cit.*, p. 9. La décadence militaire de cette noblesse ramollie par le luxe est symbolisée par le fourreau rouillé de l'épée du comte. Le doute sur la présence réelle de cet objet, symbole phallique, semble même remettre en cause la virilité du personnage.

<sup>9</sup> Il évoque en effet la chute de la République de Venise en ces termes : « Invece fra tanta calma di cielo e di terra, in un incanto sì poetico di vita e di primavera una gran repubblica si sfasciava, come un corpo marcio di scorbutto ; moriva una gran regina di quattordici secoli, senza lagrime, senza dignità, senza funerali. I suoi figliuoli o dormivano indifferenti o tremavano di paura [...]. » *Ibid.*, p. 525. La métaphore du pourrissement représente, elle aussi, la dégénérescence des Vénitiens, incapables de réagir face à l'armée française.

<sup>10</sup> « E intanto vedeva più in giù sulla riva i fedeli Schiaconi che mesti e silenziosi s'imbarcavano ; forse le loro lagrime consolarono sole la moribonda deità di Venezia. » *Ibid.*, p. 526. C'est Arnaldo Di Benedetto qui a fait le rapprochement entre les deux textes. Cf. A. DI BENEDETTO, *Stile e linguaggio*, *op. cit.*, p. 238.

défense de sa patrie. Il y a également dans cette légende un rappel de la collaboration entre les Slaves et les Vénitiens qui renvoie à l'idée d'alliance entre les peuples abordée au chapitre précédent.

L'idée qu'une guerre est désormais inévitable pour conquérir l'indépendance semble dès lors s'imposer à l'écrivaine comme tend à le prouver une autre légende frioulane : *La femine di Buje*. L'histoire est située au début de l'année 1857<sup>11</sup>. Une femme a donné naissance à un petit garçon et veut le faire baptiser, mais lorsque les parents conduisent le bébé à l'église, il se transforme d'abord en poisson, puis en un tas de chair informe. Le prêtre refuse à chaque fois de lui donner le sacrement. Lors de la troisième tentative, l'enfant devient une miche de pain. Cette fois le prêtre dit qu'il peut au moins lui donner sa bénédiction car il s'agit d'un aliment qui représente la grâce de Dieu. À peine béni, le pain redevient humain et le bébé se met à parler. Il félicite le prêtre de ne pas l'avoir baptisé les deux premières fois car cela aurait attiré le malheur sur leur pays. Il annonce en revanche que, parce qu'il a béni le pain, lorsque d'ici trois ans la guerre de libération éclatera, Dieu leur accordera la grâce de voir détruits ceux qui aujourd'hui leur ôtent le pain de la bouche<sup>12</sup>. D'après la note introductive au texte que rédige Amedeo Giacomini, il est resté inédit et fut publié à titre posthume par Gianfranco D'Aronco. Or il s'agit d'une erreur, car la légende a été publiée en août 1856 avec le titre *Il miracolo di Buia* dans les *Appendices* du journal turinois « Il Diritto ». C'est Iginio De Luca qui a repéré les publications de l'écrivaine frioulane dans ce journal dirigé par Lorenzo Valerio<sup>13</sup> ; Gianfranco D'Aronco, auteur du *Contributo a una bibliografia ragionata* de Caterina Percoto<sup>14</sup>, en ignorait manifestement l'existence. On constate cependant une divergence de date entre la première version publiée sur le « Diritto » et le manuscrit sur lequel s'appuie Giacomini. En effet, Iginio De Luca rapporte dans son article que l'action du récit se situe en 1855<sup>15</sup> au

<sup>11</sup> « Agli inizi dell'anno 1857 una donna di Buia partorì un maschietto. » C. PERCOTO, *Scritti friulani*, a cura di A. Giacomini, *op. cit.*, p. 127.

<sup>12</sup> « Vi ringrazio soprattutto per avermi impartito la vostra santa benedizione quando vi sono apparso sotto la specie del pane, in quanto questo significa che, se noi sapremo accontentarci del pane, d'una vita dura cioè, senza sciocchezze per la testa, fra tre anni, quando scoppierà la guerra tremenda per la libertà, Dio ci farà la grazia di veder distrutti coloro che adesso mangiano il pane nostro a quattro palmenti, (quel pane) che deve metterci nell'ossa la forza e che ci deve finalmente far pensar a tornare uomini veri e non poveracci. » *Ibid.* p. 128. Le lien entre l'acceptation d'une vie dure et d'une alimentation frugale et la capacité à garantir la liberté de sa terre était déjà présent dans la légende de Saint Marc précédemment évoquée à travers le couple de *Schiavoni*.

<sup>13</sup> Cf. I. DE LUCA, « La collaborazione di Caterina Percoto ai giornali torinesi "La Concordia" e "Il Diritto" di Lorenzo Valerio... », *op. cit.*, p. 34. La légende a été publiée dans le numéro 195 du "Diritto" (16 août 1850).

<sup>14</sup> G. D'ARONCO, « Contributo a una bibliografia ragionata di Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 26-61.

<sup>15</sup> « *Il miracolo di Buia*. Racconta le strane metamorfosi di un bambino prima del battesimo. È cangiato in pesce, poi in un informe viluppo di carne, e finalmente in pane. Allora, dopo la benedizione del prete, riacquista forme di bambino. E parla svelando il significato del miracolo. Con una "morale" di chiusura, marcata da un vivo sentimento patriottico (siamo nel 1855) ». I. DE LUCA, « La collaborazione di Caterina Percoto ai giornali torinesi "La Concordia" e "Il Diritto" di Lorenzo Valerio... », *op. cit.*, p. 36.

lieu de 1857, date mentionnée dans l'édition Giacomini des *Racconti friulani*<sup>16</sup>. Le manuscrit utilisé par Giacomini est donc différent et postérieur à la première version du texte. Nous ne savons pas quelle est la raison de ce changement de date. Peut-être qu'alors que l'unification italienne est en train de se réaliser, Caterina Percoto a-t-elle voulu réactualiser la légende en modifiant l'année pour que cela corresponde à la réalité historique ? Une chose est sûre, c'est que cette nouvelle illustre le sentiment patriotique d'une guerre de libération à venir.

C'est dans cette atmosphère d'attente et d'espoir qu'en 1857, Caterina Percoto écrit une nouvelle clairement politique dans laquelle elle prend position sur le sujet épineux du pouvoir temporel du Pape qui apparaît alors à certains patriotes comme le principal obstacle à l'unification italienne<sup>17</sup>. Nous mettrons en évidence par la suite qu'il s'agit pour elle de porter une attaque contre le parti clérical réactionnaire.

## A - La prise de position anticléricale : *Ridere per non piangere*

*Ridere per non piangere* est le titre d'une « nouvelle humoristique »<sup>18</sup> qu'un lecteur, désireux de la lire, aurait bien du mal à trouver dans une bibliographie percotienne étant donné qu'elle aura été référencée sous un autre titre : *Le monache di Monte Pincio*<sup>19</sup>.

Pour diverses raisons que nous allons maintenant examiner on peut dire qu'il s'agit d'un récit singulier dans l'œuvre de Caterina Percoto.

### 1 - Une nouvelle singulière

L'histoire se déroule à Rome, après la chute de la République romaine le 3 juillet 1849, lorsque les troupes françaises du général Oudinot s'emparent de la ville pontificale, et après le retour du Pape en avril 1850. Les moniales du couvent du Pincio sont contraintes d'abandonner les lieux et de s'installer dans un autre couvent pour laisser la place à une garnison française. Ce transfert ne se fait pas sans heurts, les unes ne voulant

<sup>16</sup> Voir *supra*, citation de la note 11.

<sup>17</sup> C'est, par exemple, le cas de Giuseppe Montanelli qui pense que la révolution doit priver le Pape de son pouvoir politique et susciter un renouveau religieux en débarrassant le catholicisme des intérêts mondains, ou encore de Giuseppe Ferrari qui, au lendemain des révolutions manquées de 1848-49, se trouve en désaccord avec Mazzini, car il ne veut pas subordonner la lutte pour la liberté à celle pour l'unité et l'indépendance. « Secondo lui il nemico principale da combattere in Italia era il Papato, che per secoli, insieme all'Impero, aveva oppresso l'Italia e ancora l'opprimeva, sia direttamente sia come alleato dei governi reazionari e di tutte le forze conservatrici europee, alle quali offriva il sostegno morale della religione ». G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol.4, *Dalla rivoluzione nazionale all'unità. 1849-1860*, op. cit., p. 80 et p. 63-64.

<sup>18</sup> Nous utilisons l'expression qui semble avoir été le titre initialement prévu par l'auteure. Voir *infra*, p. 447 et suivantes.

<sup>19</sup> Au sujet de ces deux titres différents, voir *ibidem*.

pas quitter leur monastère, les autres ne voulant pas les accueillir et se plaignant de leurs caprices – elles refusent en effet de céder les meilleures places à ces religieuses issues des plus grandes familles patriciennes romaines et ayant droit, par conséquent, à un certain nombre d'égards. La discorde des deux « familles » de religieuses vient troubler la quiétude des représentants de l'Église, du confesseur du couvent qu'elles doivent se partager, au cardinal de Sainte Sophie et au Pape Pie IX, au point que ce dernier est obligé de demander au commandant suprême de l'armée française à Rome que les soldats stationnés au Pincio partagent le couvent avec les moniales qui veulent rentrer chez elles. Celles-ci, une fois l'accord obtenu, n'attendent même pas que des aménagements soient faits dans le couvent pour faciliter la cohabitation et retournent précipitamment au Monte Pincio. L'histoire se conclut par un bal organisé par les soldats français pour fêter l'arrivée des religieuses qui n'hésitent pas à danser avec leurs hôtes.

Gianfranco D'Aronco a effectué des recherches et s'est convaincu que ce récit n'a aucun fondement historique précis, même s'il n'exclut pas que Caterina Percoto l'ait inventé à partir de quelque fait réel qui l'aurait inspirée<sup>20</sup>. Sans vouloir avancer d'hypothèse hasardeuse, nous signalerons tout de même que dans une lettre que Prospero Antonini écrit à Caterina Percoto le 27 avril 1857, soit peu de temps avant la rédaction de la nouvelle<sup>21</sup>, il évoque une polémique concernant la participation aux bals du Carnaval des soldats piémontais :

« Lo stesso Guerrazzi à poi stampato sotto il titolo di *Memento Homo* una violenta filippica contro le colonne italiane, che lo scorso carnevale ànno ballato. Vorrei trascrivervela; ma è troppo lunga, per giustizia vorrebbe che vi trascrivessi anche l'apologia delle donne che ballarono, dettata con molto acume da Nina Bardi, nome ch'io non so se sia vero o supposto. »<sup>22</sup>

En raison de son articulation en tableaux, du caractère comique des personnages aux comportements dictés par leurs vices, des dialogues et des situations, ainsi que du dénouement qui fait sourire, cette nouvelle s'apparente à une comédie, comme nous le montrerons plus loin. Le choix d'aborder la matière patriotique sur un ton humoristique, s'il ne constitue pas un cas isolé chez l'écrivaine frioulane puisqu'il existe un autre texte

<sup>20</sup> Cf. « Premessa » à C. PERCOTO, *Le monache di Monte Pincio*, a cura di Gianfranco D'Aronco, *op. cit.*, p. 7-8.

<sup>21</sup> Caterina Percoto évoque, en effet, la nouvelle qu'elle a commencé à écrire dans une lettre à Tenca datant du 4 septembre 1857. Voir *infra*, p. 447.

<sup>22</sup> « Guerrazzi a lui-même imprimé sous le titre *Memento Homo* un violent sermon aux troupes italiennes qui ont dansé lors du dernier Carnaval. Je voudrais vous le recopier ; mais ce serait trop long. Par équité il faudrait que je vous recopie également l'apologie des femmes qui dansèrent, dictée avec beaucoup de finesse par Nina Bardi, un nom dont je ne sais s'il est réel ou s'il s'agit d'un nom d'emprunt. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/IV, Lettera 36.

rédigé sur le même ton<sup>23</sup>, constitue toutefois une nouveauté. Nous avons en effet constaté dans les chapitres précédents, que l'expérience traumatisante de la répression autrichienne donna naissance aux pages les plus noires de l'œuvre percotienne.

En outre, cette nouvelle constitue, avec le texte *La resurrezione di Marco Craglievich*, un cas à part dans l'œuvre de l'écrivaine frioulane dans la mesure où il n'est nullement question ici du Frioul, l'action se déroulant à Rome au moment de l'épisode de la République romaine de 1849. Dès lors il convient de s'interroger sur les raisons qui ont poussé Caterina Percoto à écrire une histoire située dans une autre région.

La République romaine fut une expérience brève – proclamée le 8 février 1849, elle s'achève le 3 juillet, avec l'entrée des troupes françaises dans Rome – mais significative pour les patriotes italiens qui, en décembre 1848, convergèrent en nombre vers la ville pontificale pour y participer. Parmi eux, à cette période, s'y trouve justement un ami et correspondant de Caterina Percoto, le comte Prospero Antonini, qui s'est exilé après que les Autrichiens ont repris le contrôle d'Udine et du Frioul. Dans une lettre datée du 15 février 1849, il lui narre avec enthousiasme les événements qui ont abouti à la proclamation de la République romaine, les manifestations de joie qui s'ensuivirent, les projets élaborés, les décisions prises. Après avoir commenté le choix d'instaurer une République et l'avoir approuvé comme étant le seul possible au vu des circonstances, il conclut par ces mots : « la repubblica è l'unica nostra ancora di salvezza »<sup>24</sup>. Nous disposons de trois lettres de Caterina rédigées à cette période<sup>25</sup> où les sentiments de l'écrivaine frioulane oscillent entre le désespoir causé par l'échec du soulèvement du Frioul, la sévère répression autrichienne qui en découle, et l'espoir d'une issue favorable à cette « seconde phase du grand drame italien »<sup>26</sup>, un espoir nourri par le bruit du canon de Venise qui résiste à l'armée autrichienne, ainsi que l'expérience romaine. Il s'agit donc pour la patriote Percoto d'un moment particulièrement important. Les *democratici* espérèrent d'ailleurs pouvoir continuer à alimenter cet élan révolutionnaire dans les années qui suivirent immédiatement 49. Pour cela, ils comptaient énormément sur la victoire de la gauche aux élections parlementaires françaises qui devaient avoir lieu en 1852. Toutefois leurs espoirs furent brisés par le coup d'état de Napoléon III du 2 décembre 1851<sup>27</sup>.

En outre, ainsi qu'il sera évoqué plus loin, le fait de situer l'action à Rome permet à notre auteure de mettre en cause le pouvoir temporel du Pape et d'attaquer le parti clérical qui,

<sup>23</sup> Il s'agit de la lettre IV du roman épistolaire *Giornale di mia zia* que nous aborderons au chapitre suivant.

<sup>24</sup> « La République est notre unique chance de salut. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108, Lettera 10.

<sup>25</sup> Il s'agit des lettres 11, 16 et 17 du manuscrit 3995 du fonds principal de la B.C.U.

<sup>26</sup> B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/1, Lettera 11.

<sup>27</sup> G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol.4, *Dalla rivoluzione nazionale all'unità. 1849-1860*, op. cit., p. 48-49.



comme nous le verrons, était en train d'accroître son influence au moment où Caterina rédige la nouvelle<sup>28</sup>.

Avant de faire les rappels historiques qui s'imposent pour comprendre les intentions de l'auteure, il nous semble opportun de signaler l'histoire de cette nouvelle que nous avons pu reconstituer grâce à l'étude de la correspondance de Caterina Percoto avec Carlo Tenca, Prospero Antonini et Jacopo Serravallo.

## 2 - Histoire(s) de la publication d'une « nouvelle humoristique »

Le titre *Le monache di Monte Pincio* a été donné à la nouvelle par le spécialiste percotien Gianfranco D'Aronco qui l'a retrouvée parmi une collection de manuscrits de l'auteure appartenant alors au professeur Carlo Minelli<sup>29</sup>. D'Aronco l'a fait publier en 1952. D'après une note rédigée en haut du manuscrit qui précise « Novella umoristica (il titolo non si vede, perché fu scritta pel defunto giornale : *Quel che si vede e quel che non si vede*) »<sup>30</sup> et une phrase du récit qui répète cette information, celle-ci était initialement destinée au journal mentionné dans la citation. « *Quel che si vede e quel che non si vede* » fut publié à Venise par Leone Fortis du 2 novembre 1856 au 4 janvier 1857<sup>31</sup>, moment où ce dernier est contraint d'en interrompre la publication parce qu'il avait traité de sujets politiques malgré l'interdiction en vigueur depuis l'abolition définitive des droits constitutionnels en 1851<sup>32</sup>. Leone Fortis, après avoir déménagé à Milan, commença alors la publication d'un autre journal, humoristique et littéraire, intitulé « *Il Pungolo* ». Or dans sa correspondance avec Carlo Tenca, Caterina Percoto évoque justement une « *novella umoristica* » écrite pour le journal « *Il Pungolo* » de Fortis :

« La vostra lettera mi ha fatto precisamente rivivere. Immaginatevi che appena ricevuta ho potuto rinvenire tanto di allegria da mettermi subito a schiccherare una novellina umoristica per il Pungolo. Quel giornale fin da quando si stampava a Venezia, mi aveva spontaneamente messa nel novero de suoi associati. A dimostrargli il mio aggradimento e a compensare in qualche maniera il lungo ritardo, insieme col dinaro voglio adesso

<sup>28</sup> On peut situer la date de rédaction de la nouvelle entre fin juillet et début septembre 1857 au vu des lettres échangées avec Tenca et que nous évoquerons plus bas.

<sup>29</sup> Voir note 1, in C. PERCOTO, *Le monache di Monte Pincio*, op. cit., p. 9.

<sup>30</sup> *Ibidem*. C'est en raison de cette phrase placée en haut du manuscrit que nous tendons à penser que le titre original de la nouvelle est *Novella umoristica*.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p.7. Signalons que ce journal eut comme collaborateurs entre autres Ippolito Nievo et Arnaldo Fusinato, deux célèbres patriotes.

<sup>32</sup> Carlo Tenca fait allusion à cette interdiction dans une lettre à Caterina Percoto du 25 juillet 1857 que nous citons plus bas. Paolo Murialdi rappelle dans son livre sur l'histoire du journalisme italien que la seconde restauration autrichienne en Lombardie Vénétie s'était accompagnée de sévères restrictions à la liberté de la presse : « La politica repressiva dell'Austria nel Lombardo Veneto diventa particolarmente severa con le disposizioni emanate tra il 1849 e il 1852 : richiesta di una cauzione, aggravamento di pene, facoltà data alla polizia di sospendere e sopprimere giornali e di revocare l'autorizzazione a farli. » P. MURIALDI, *Storia del giornalismo italiano*, op. cit., p. 53.

mandargli questo ghiribizzo. Se lo stampano, ci metteranno l'antico mio nome di Signora Orsola del Novizio. »<sup>33</sup>

La lettre de Tenca à laquelle elle fait allusion est une longue lettre, en date du 25 juillet 1857, dans laquelle l'ami milanais, face aux difficultés matérielles qu'elle rencontre alors, essaie de la reconforter en évoquant les épreuves qu'il a lui-même subies dans sa jeunesse et en lui suggérant des moyens de gagner un peu d'argent. Il y a, dans cette lettre, une phrase très importante qui est sans doute le déclencheur de l'écriture de la nouvelle en question, comme nous allons le démontrer. En effet, alors qu'il écrit à Caterina qu'il lui suffit de se retourner sur son passé pour se souvenir des affres de la misère et donc pouvoir comprendre ce qu'elle pâtit, il ajoute :

« Che dico volgermi indietro ? La revoca della politica ha già tolto a quest'ora al mio giornale ogni lautezza di guadagno e tra qualche mese sarò ridotto alle umili condizioni d'un tempo. »<sup>34</sup>

Il n'est certainement pas anodin que Caterina Percoto décide justement d'écrire pour le journal d'un éditeur qui a connu les mêmes problèmes que son ami. On a l'impression qu'elle écrit cette nouvelle qui porte un coup à leurs ennemis comme pour rendre à Tenca le réconfort que sa lettre lui a apporté.

Dans la lettre suivante, elle s'inquiète du fait qu'il n'ait pas reçu sa lettre et qu'elle soit sans nouvelles de Fortis alors qu'elle lui a envoyé une nouvelle par la poste. Comme elle soupçonne la police de surveiller sa correspondance, elle demande à Tenca d'essayer de voir ce qu'il en est<sup>35</sup>. Elle revient sur le sujet dans une lettre non datée mais dont on peut dire qu'elle a été écrite vers la fin de l'année 1857. Elle charge Tenca de récupérer le

<sup>33</sup> « Votre lettre m'a fait précisément revivre. Figurez-vous qu'à peine reçue j'éprouvai en moi une telle joie que je me suis mise à griffonner une petite nouvelle humoristique pour le *Pungolo*. Ce journal, dès sa publication à Venise, m'avait spontanément fait figurer au nombre de ses associés. Pour lui montrer ma reconnaissance et compenser en quelque sorte mon long retard, je veux à présent lui envoyer cette lubie avec l'argent. Si elle est publiée elle sera signée de mon ancien nom Madame Ursule du Noviciat. » - Lettre du 4 septembre 1857, *Epistolario Caterina Percoto – Carlo Tenca*, a cura di Ludovica Cantarutti, *op. cit.*

<sup>34</sup> « Que dis-je retourner en arrière ? La révocation de la politique a déjà à cette heure privé mon journal de gains substantiels et dans quelques mois je me retrouverai dans l'humble condition qui était la mienne autrefois. » Lettre du 25 juillet 1857, *ibidem*.

<sup>35</sup> « Forse la Signora Polizia che leggesse in santa pace i miei poveri scritti ? Questo pensiero mi disturba e non mi lascia più aspettare con rassegnazione. Scrivo dunque a voi, mio buon amico e vi prego di farmi il favore di vedere come va questa faccenda. Il plico per il *Pungolo* era indirizzato al Signor Fortis, la lettera a voi conteneva alcune pagine per la Ricamatrice. Mi basta una sola riga di riscontro, e scusate. » Lettre du 24 septembre 1857, *ibidem*.

manuscrit auquel elle tient et l'autorise à essayer de la faire publier dans le « Fischietto »<sup>36</sup>, journal satirique turinois, ou à la confier à Aurelio Bianchi Giovin, journaliste et polémiste anticlérical<sup>37</sup>. Le journaliste milanais l'informe alors que Fortis « s'excuse de ne pas avoir publié [son] récit disant qu'il voulait d'abord finir la publication en cours d'une nouvelle de Nievo »<sup>38</sup>. Voici ce que lui répond Caterina dans une lettre datée du 20 décembre 1857 :

« Vi ringrazio che siete stato dal Fortis. Quand'è come voi dite, sarà facile che la mia novella, egli non l'abbia neanche letta. Dopo l'avventura toccata al Nievo, può darsi che non fosse stampabile, ma già ci deve pensar egli »<sup>39</sup>.

Cette réflexion sur le fait que cette nouvelle ne peut sans doute pas être publiée laisse à penser qu'il s'agit bien des *Monache di Monte Pincio*. On peut facilement imaginer que le contenu quelque peu sacrilège de cette nouvelle pouvait créer des problèmes avec la censure. Or, en 1842, un récit de Caterina Percoto n'avait pu être publié car « la censure y trouva quelque chose d'irrévérencieux envers la sainteté de la vie monastique » comme le rappelle Tommaso Scappaticci<sup>40</sup>. Il est donc possible qu'elle ait craint que cette situation ne se reproduise. D'ailleurs, dans son introduction au texte, D'Aronco le présente comme inédit en raison de son caractère scabreux :

<sup>36</sup> Notons d'ailleurs que Caterina Percoto fait dans son texte un clin d'œil à un célèbre caricaturiste turinois, collaborateur entre autres de ce journal, Casimiro Teja : « Signor Teja, su via, venite in mio aiuto ed illustrate questo mio povero capitoletto ! » C. PERCOTO, *Le monache di Monte Pincio*, op. cit., p. 10.

<sup>37</sup> « Saranno non so quanti mesi ch'io inviava al signor Fortis una mia novella. Vi avevo pregato d'informarmi, se gli era capitata. Non avendomi voi risposto in proposito neanche una parola, se avessi i vostri scrupoli, non dovrei più toccarvi di cotesto. Ma io che vi voglio bene alla schietta e che non ho nessuna paura di abusare della vostra amicizia vi dò invece l'incarico di volermela recuperare. Se volete, ove avete mezzo potete anche mandarla al Fischietto, o al Bianchi Giovini, o a chi credete meglio. Se poi non vi pare, tenetela voi, e, o me la porterete a S. Lorenzo, o verrò io a prenderla a Milano ; mentre spero in Dio che ci sarà dato vederci ! » *Ibidem*.

<sup>38</sup> « Ebbi finalmente la risposta che bramate da Fortis. Egli si scusa di non aver stampato il vostro racconto dicendo che prima voleva aver finito quello di Nievo, già in corso di stampa. » *Ibidem*. Nievo a, en effet, publié en 1857 dans le « Pungolo » un roman satirique intitulé *Le disgrazie del numero Due*, devenu ensuite *Il Barone di Nicastro*.

<sup>39</sup> « Je vous remercie d'être allé voir Fortis. D'après ce que vous en dites, il est probable qu'il n'ait même pas lu ma nouvelle. Après la mésaventure survenue à Nievo, il se peut qu'elle ne soit pas publiable, mais c'est à lui d'en décider. » *Ibidem*. Caterina Percoto fait ici allusion au procès que Nievo eut cette année-là pour offense à la gendarmerie autrichienne à la suite de la publication de la nouvelle *L'Avvocato* dans les numéros 9 à 18 de la revue milanaise « Panorama universale » (du 5 avril au 7 juin 1856).

<sup>40</sup> Tommaso Scappaticci cite une lettre du 21 mars 1842 de Dall'Ongaro à Caterina dans laquelle il l'informe qu'ils n'ont pas publié la nouvelle qu'elle leur a envoyée en même temps que *Il pazzo* parce que « la censura ci trovò qualche cosa d'irriverente alla santità della vita monastica ». T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini*, op. cit., p. 18. On peut lire la lettre en question dans « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », « Ce fastu? », a. 16 (1940), n. 2.

« Rimase inedito, evidentemente per la scabrosità del contenuto. Il fatto delle monache, che si danno alle danze coi soldati francesi stanziati a Roma per la difesa degli Stati pontifici, non avrebbe potuto non destare chiasso.»<sup>41</sup>

Il n'est pas étonnant que le critique, qui a publié une contribution à une bibliographie raisonnée de Caterina Percoto<sup>42</sup>, n'ait pas trouvé la nouvelle dans les archives du journal « Quel che si vede e quel che non si vede » puisqu'il convenait de chercher dans la publication milanaise « Il Pungolo ». Pourquoi alors mentionner dans le manuscrit le premier journal de Fortis ? L'écrivaine a pu préférer citer le titre « Quel che si vede e quel che non si vede » pour pouvoir faire les jeux de mots présents dans le titre du manuscrit et au début du récit<sup>43</sup> et qui contribuent à sa coloration humoristique. Mais nous envisageons une autre hypothèse, celle d'un hommage à ce « défunt journal » mort sous les coups de la censure cléricale qui, rappelons-le, s'attaque également au « Crepuscolo » de son ami Tenca. Il s'agirait dès lors pour notre auteure, de rappeler l'absence de liberté d'expression en raison de la censure imposée par un gouvernement réactionnaire.

Nous allons voir que, si le jugement de D'Aronco sur le fait que le caractère scandaleux de la nouvelle ait été un obstacle à sa publication s'avère exact, il commet cependant une erreur en présentant le texte comme inédit. En effet, on trouve dans des lettres de Prospero Antonini à Caterina Percoto<sup>44</sup> des allusions à une nouvelle publiée en 1860 par Guglielmo Stefani dans le « Mondo Illustrato », et dont il ne fait aucun doute qu'il s'agit de celle qui nous intéresse. Dans la lettre 48<sup>45</sup>, datée du 7 mai 1858, le comte Antonini informe Caterina que le directeur du « Mondo Letterario » souhaiterait publier un récit inédit d'elle. Dans la lettre 66, du 11 août 1860, il informe son amie qu'il a reçu la nouvelle humoristique et s'étonne de la précision avec laquelle elle évoque certains lieux sans jamais être allée à Rome. Il lui indique deux corrections qu'il a apportées au manuscrit et la renseigne sur les religieuses du Pincio, autant d'éléments qui permettent d'affirmer qu'il s'agit bien de la nouvelle en question. Le 1<sup>er</sup> septembre de la même année il lui fait savoir que Stefani publiera la nouvelle *Ridere per non piangere*<sup>46</sup>. Enfin, le 3 décembre, il évoque

<sup>41</sup> « Il resta inedito, de toute évidence en raison de son caractère scabreux. La scène des religieuses qui s'adonnent à la danse avec des soldats français stationnés à Rome pour défendre l'État pontifical ne pouvait que faire du bruit. », in « Premessa » à C. PERCOTO, *Le monache di Monte Pincio*, op.cit., p.7.

<sup>42</sup> G. D'ARONCO, « Contributo a una bibliografia ragionata di Caterina Percoto », op. cit., p. 26-61.

<sup>43</sup> L'auteure joue en effet à nouveau sur le titre alors qu'elle décrit une altercation entre l'Abbesse et le Cardinal de Sainte Sophia que les moniales épient : « E giacchè questa Novella era stata scritta per l'ex giornale : *Quel che si vede e quel che non si vede*, così mi pare che qui sarebbe il caso di metter fuori anche ciò che accade dietro la cortina, cioè la reverenda Suor Maria Curzia, che con grande attenzione allunga le orecchie e guarda attraverso un bucherello ». C. PERCOTO, *Le monache di Monte Pincio*, op.cit., p. 10.

<sup>44</sup> Ces lettres sont conservées à la B.C.U. dans le manuscrit 4108 du fonds principal.

<sup>45</sup> B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/VI.

<sup>46</sup> Lettre 65. *Ibidem*.

la nouvelle publiée dans le « Mondo Illustrato » accompagnée de trois vignettes dont une représentant « le bal des religieuses » qui fit crier certains au scandale<sup>47</sup>.

L'histoire de cette nouvelle ne finit néanmoins pas là. En effet, nous trouvons à nouveau mention de *Ridere per non piangere* dans le brouillon d'une lettre de Caterina Percoto à Prospero Antonini conservé à la *Biblioteca Civica* d'Udine. Caterina y évoque les problèmes qu'elle rencontre avec les Bottaro, éditeurs génois de la seconde édition de ses *Racconti* qui font des difficultés avec deux nouvelles devant figurer dans le deuxième volume du recueil<sup>48</sup>, et dont l'une est justement celle qui nous intéresse :

« Io avevo patuito di dar loro ottocento pagine di mio ed essi senza prima leggerle promisero in dono i due volumi alle promotrici ed ai promotori del giornale tra cui sono due vescovi e non so che altre persone divote. Dopo pubblicato il primo volume e già in corso di stampa il secondo si accorgono che due novelle (una il *Ridere per non piangere*) come male a proposito pel loro scopo e mi scrissero esplicitamente per rimediare. Non era possibile perché io non ho presentemente altro da sostituire e poi si rompeva l'ordine della materia che avevo con lunga meditazione nella mia testa preparato. »<sup>49</sup>

On comprend aisément en quoi ce texte pouvait déranger les religieux auxquels étaient destinés les volumes offerts. Il ne fait dès lors aucun doute que la nouvelle que les Bottaro jugent « immorale » et à laquelle Caterina Percoto fait allusion dans une lettre à Jacopo Serravallo du 22 juillet 1863<sup>50</sup> est celle des moniales du Monte Pincio. Or, l'auteure ajoute ne pas comprendre pourquoi elle devrait supprimer cette nouvelle qui « a déjà été publiée et republiée, d'abord à Milan, puis à Turin »<sup>51</sup>, ce qui nous laisse penser que Fortis l'avait finalement publiée.

Les vicissitudes liées à la publication de la nouvelle nous donnent une idée de son potentiel polémique. Si l'on veut comprendre les enjeux politiques du texte, il convient, avant de l'étudier, de faire un bref rappel historique.

<sup>47</sup> Lettre 68. *Ibidem*.

<sup>48</sup> Ceci contrarie grandement Caterina qui en parle à plusieurs de ses correspondants (outre Prospero Antonini nous pouvons citer Luigia Codemo, Marina Baroni, Jacopo Serravallo et Gioacchino Pompilj).

<sup>49</sup> « J'avais convenu de leur donner huit cent pages de mes écrits et eux, sans avoir lu mes nouvelles auparavant, promirent d'offrir les deux volumes aux promotrices et aux promoteurs du journal parmi lesquels il y a deux évêques et je ne sais quelles autres personnes dévotes. Après avoir publié le premier volume, et alors que le second était en cours d'impression, ils s'aperçurent que deux nouvelles (l'une est *Ridere per non piangere*) s'accordent mal avec leurs intentions et ils m'écrivent pour me demander explicitement d'y remédier. Cela est impossible car je n'ai présentement rien pour les remplacer et de surcroît on romprait ainsi l'ordre des récits que, après une longue méditation, j'avais préparé dans ma tête. » B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/1, Lettera 6. On remarquera l'emploi approximatif que fait Caterina Percoto des temps des verbes, ce qui est relativement fréquent dans sa correspondance.

<sup>50</sup> Voir *supra*, chapitre 2, citation p. 193.

<sup>51</sup> « Quella novella è già stata stampata e ristampata, prima a Milano, poi a Torino, nè io adesso devo rinnegarla. » Lettre publiée dans « Pagine friulane », a. V, n. 11, domenica 22 gennaio 1893, p. 162.

### 3 - L'Église, Rome et les mouvements libéraux et patriotes

Afin de préciser dans quel contexte se situe l'action de la nouvelle, nous évoquerons dans un premier temps l'évolution des relations entre le Pape et les mouvements libéraux et patriotes italiens ainsi que les événements qui portèrent à la création de la République romaine. Dans un second temps, nous préciserons les éléments du contexte historique contemporain de la rédaction et de la publication de ce récit qui nous semblent pertinents pour éclairer les intentions de l'auteure.

#### *Pie IX et le « habemus papam » des libéraux*

Un mouvement catholique libéral se développe partout en Europe entre 1815 et 1848. En Italie, ce courant est représenté par exemple par Raffaello Lambruschini, Gino Capponi, ou encore Niccolò Tommaseo<sup>52</sup>. En 1843, Vincenzo Gioberti publie le *Primato morale e civile degli Italiani*, dans lequel il théorise la solution néoguelfe d'une confédération des États italiens sous l'égide du Pape, ce qui correspond à la position majoritaire chez les catholiques libéraux italiens. Gioberti est également à l'origine, en 1845, d'une polémique contre les Jésuites et autres catholiques conservateurs qu'il accuse de s'opposer au progrès civil, à la liberté et à la cause nationale. Il critique en particulier l'éducation jésuite qui diffuse le conformisme et l'obéissance passive. Cette polémique déstabilise les forces réactionnaires à un moment où elles sont déjà en difficulté, ce qui entraîne une division des catholiques italiens sur le plan politique. La situation devient difficile dans les États pontificaux où les libéraux demandent au pape Grégoire XVI des réformes qu'il leur refuse, menant une politique conservatrice.

Après la mort de celui-ci, le 1<sup>er</sup> juin 1846, suit une période d'attente et d'excitation. Le 17 juin, l'élection du Cardinal Mastai Ferretti, qui devient Pie IX, suscite l'enthousiasme des libéraux car il s'agit d'un homme nouveau, qui connaît bien la situation dans ses États, est conscient de la nécessité d'un changement politique et, par conséquent, effectue un certain nombre de réformes. Le 16 juillet 1846, le nouveau Pape décide d'amnistier les prisonniers politiques, ce qui suscite de nombreuses manifestations de joie et est interprété, de manière erronée, par les patriotes comme une décision antiautrichienne<sup>53</sup>. Les nombreux espoirs placés en Pie IX vont cependant commencer à être déçus dès la fin de l'année 1847 alors que le Pape manifeste son intention de séparer son action politique de celle du mouvement libéral. Si le 14 mars 1848 il accorde une constitution à son peuple

---

<sup>52</sup> Tous trois sont des connaissances de Caterina Percoto avec qui elle a correspondu.

<sup>53</sup> Cf. G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 3 *La rivoluzione nazionale (1846-1849)*, op. cit., p. 26.

comme l'ont fait les autres grands souverains italiens<sup>54</sup>, un peu plus d'un mois plus tard, le 29 avril, il fait une Allocution devant le consistoire dans laquelle il déclare sa neutralité, condamnant la guerre menée contre l'Autriche par Charles-Albert qui lui avait demandé de l'aide, et désavoue clairement le mouvement patriotique italien. À partir de ce moment-là, la politique pontificale évolue dans un sens réactionnaire et se heurte donc aux aspirations libérales et patriotes.

Le 16 septembre, Pie IX nomme Pellegrino Rossi, personnage détesté par les républicains, chef du gouvernement. Les patriotes romains craignent « qu'il ordonne la dissolution du Parlement et rétablisse l'autorité du pape telle qu'elle existait avant 1848 »<sup>55</sup> ; aussi est-il assassiné le jour de la réouverture du Parlement, le 15 novembre 1848, par un groupe de jeunes conjurés<sup>56</sup>. Le lendemain une foule armée se réunit autour du palais du Quirinal et le Pape est contraint d'accepter le gouvernement qu'elle réclame ainsi que l'élection d'une Constituante. Pie IX quitte Rome incognito dans la nuit du 24 novembre et se réfugie à Gaète, sous la protection de Ferdinand II. Il est suivi par de nombreux prélats et cardinaux réactionnaires. Le gouvernement et le parlement romains, condamnés par Pie IX depuis son exil, promulguent un décret qui décide de la convocation d'une assemblée constituante. Malgré la menace d'excommunication lancée par le Pape le 1<sup>er</sup> janvier 1849, il y a une grande affluence de votants pour élire au suffrage universel direct – c'est la première fois en Italie – les deux cents représentants qui constitueront l'assemblée. Celle-ci proclame la République romaine le 9 février 1849. Mazzini arrive dans la ville sainte le 5 mars, jour où la Constituante débute ses travaux, et s'impose comme le penseur révolutionnaire le plus à même de mener à bien l'unification de l'Italie autour de Rome<sup>57</sup>. Le 12 mars, Charles-Albert de Savoie reprend les hostilités contre l'Autriche mais l'issue de la guerre est très rapide puisque l'armée piémontaise est vaincue à Novara le 23 mars et contrainte de signer un armistice le 26. Après la défaite de Novara, « l'Assemblée décide de remplacer le comité exécutif de la République romaine par un triumvirat auquel sont concédés des pouvoirs illimités pour "la guerre d'indépendance et la survie de la République" »<sup>58</sup>. Les triumvirs sont Aurelio Saffi, Carlo Armellini et, à leur tête, Giuseppe Mazzini. Le 24 avril, les troupes françaises débarquent à Civitavecchia ; le 29, cinq mille cinq cents soldats se mettent en marche vers Rome, ils sont arrêtés au Janicule par Giuseppe Garibaldi. Au mois de mai, la France entame des négociations avec la République

---

<sup>54</sup> Le roi de Naples Ferdinand II octroie en effet le *Statuto* le 29 janvier 1848, le Grand-duc de Toscane Leopold II l'accorde le 7 février, et Charles-Albert de Savoie donne une constitution au Royaume de Piémont-Sardaigne le 5 mars.

<sup>55</sup> J.-Y. FRETIGNE, *Giuseppe Mazzini Père de l'unité italienne*, op. cit., p. 297.

<sup>56</sup> Caterina Percoto évoque cet assassinat qu'elle condamne dans une lettre à Prospero Antonini. Cf. B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/1, Lettera 7.

<sup>57</sup> Cf. J.-Y. FRETIGNE, *Giuseppe Mazzini Père de l'unité italienne*, op. cit., p. 305-307.

<sup>58</sup> *Ibid.* p. 309.

romaine. Il s'agit surtout pour le prince Napoléon de gagner du temps afin de permettre au général Oudinot de réorganiser son armée et de recevoir du renfort. Les combats reprennent en effet le 3 juin et, un mois plus tard, les Français prennent possession de Rome, mettant ainsi un terme à la République romaine.

Le Pape ne rentre cependant pas tout de suite dans la Ville Sainte car il se trouve en désaccord avec ses libérateurs quant à la nature du gouvernement qu'il doit y instaurer. Le *Motu proprio*, qu'il prononce le 12 septembre 1849 depuis Portici, où il s'est réfugié après avoir menacé de ne pas rentrer à Rome, établit les critères qui doivent régir le gouvernement des États pontificaux, suscitant définitivement la déception et la désillusion chez les libéraux romains<sup>59</sup>.

### *La victoire de la réaction cléricale*

L'Allocution du 29 avril 1848, dans laquelle Pie IX critiquait la guerre contre l'Autriche et désavouait les patriotes italiens, avait marqué la rupture définitive entre le Pape et le mouvement national. Quant à la violente crise politique que connaît le gouvernement romain entre le 15 (assassinat de Pellegrino Rossi) et le 24 novembre 1848 (fuite du Pape à Gaète), elle l'avait convaincu d'abroger le *Statuto* qu'il avait accordé en mars. C'est pourquoi, alors que l'ordre est revenu dans la Péninsule après l'épisode révolutionnaire de 1848-49, Pie IX et son secrétaire d'État, le cardinal Antonelli, s'attachent à restaurer le pouvoir absolu pontifical, malgré la réticence des Français qui occupent Rome et qui souhaitent un gouvernement constitutionnel, et à jouer un rôle de premier plan dans « la lutte contre le libéralisme, la démocratie et le socialisme »<sup>60</sup>. Ce changement de politique dans un sens réactionnaire marque le retour des Jésuites, qui avaient été la cible d'attaques de la part des libéraux, des démocrates et des catholiques libéraux, et avaient fini par être expulsés de différents États en 1848. La polémique menée par la Compagnie de Jésus<sup>61</sup> contre tous les courants progressistes s'exprime dans le journal « *Civiltà cattolica* » fondé en avril 1850, au moment du retour du Pape à Rome.

<sup>59</sup> Voir G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 4, *Dalla rivoluzione nazionale all'unità. 1849-1860*, op. cit., p.29-31.

<sup>60</sup> « Comunque nel '49 e negli anni immediatamente successivi la generale atmosfera di reazione che incombeva sull'Europa diede a Pio IX, al suo segretario di Stato cardinale Antonelli, alla Corte papale e alle altre gerarchie ecclesiastiche la convinzione che la Chiesa dovesse avere nella nuova restaurazione una parte preminente e dovesse concentrare la sua azione politica e ideologica nella lotta contro il liberalismo, la democrazia e il socialismo. Con questo stato d'animo fu ripresa dalla Curia romana anche la lotta contro il cattolicesimo liberale e contro tutte le tendenze vecchie e nuove, che all'interno della Chiesa auspicavano riforme più o meno vaste dell'ordinamento ecclesiastico. » *Ibid.* p. 28.

<sup>61</sup> À la fin de l'année 1858 Caterina Percoto commence justement à écrire une nouvelle intitulée *Il Gesuita* comme nous l'apprend une lettre qu'elle écrit à Francesco Dall'Ongaro à ce moment-là. Cf. « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 4, p. 163. Gianfranco D'Aronco signale, dans sa bibliographie de Caterina Percoto, qu'il a été publié en 1883 dans un volume intitulé *Udine-Ischia* édité par le *Club filodrammatico udinese* au profit des victimes du



De son côté, le gouvernement modéré du Royaume de Sardaigne mène entre 1850 et 1855 une politique de laïcisation de l'État et de réformes de la législation ecclésiastique s'attirant ainsi les foudres de Pie IX et des forces réactionnaires cléricales. Il s'agit des « *leggi Siccardi* »<sup>62</sup> en 1850, de la loi sur le mariage civil qui provoque la chute du gouvernement de D'Azeglio et à laquelle Cavour, qui lui succède, doit renoncer en 1852<sup>63</sup>, de la loi sur la suppression des monastères en 1855 à l'origine d'une nouvelle crise gouvernementale, dite « crise Calabiana », dont Cavour sort finalement vainqueur, portant ainsi un coup dur aux cléricaux et conservateurs<sup>64</sup>.

Dans les lettres qu'il écrit à Caterina Percoto, Prospero Antonini, qui s'est définitivement installé à Turin à partir de 1854, évoque régulièrement, en la critiquant, l'action polémique des cléricaux piémontais, dont le journal turinois l'« *Armonia della religione con la civiltà* » est l'un des principaux porte-parole.

L'année même où les cléricaux subissent une défaite dans le Royaume de Sardaigne, ils remportent une importante victoire dans l'Empire autrichien puisque, le 18 août, un Concordat est signé entre François-Joseph et Pie IX. L'Empereur rompt ainsi avec le joséphisme qui avait caractérisé la politique ecclésiastique de l'Autriche depuis qu'au siècle précédent Joseph II avait voulu la sécularisation du rôle de l'Église et sa subordination à l'État. Selon l'historien Marco Meriggi, cet accord modifie les rapports du clergé de Lombardie-Vénétie avec le gouvernement autrichien auquel il avait été jusqu'alors plutôt hostile<sup>65</sup>.

À partir du moment où l'Église reprend le contrôle des Institutions, la censure se durcit davantage, comme en témoignent les lettres que Carlo Tenca écrit à son amie Caterina et dans lesquelles il se plaint de la persécution du « *Crepuscolo* » de la part de l'archevêque

---

tremblement de terre d'Ischia. Le manuscrit de la nouvelle se trouve à la *Biblioteca Civica d'Udine* où nous l'avons consulté. Il s'agit de l'histoire d'un prêtre exemplaire et adoré de tous ses paroissiens qui décide brusquement de partir et qui, après une expérience auprès de la Compagnie de Jésus, revient méconnaissable dans sa paroisse. Le dernier paragraphe porte le germe d'une polémique anti-jésuite. Il commence en effet par l'interrogation suivante : « Qual'era il soffio *maligno* che così aveva inaridita quella anima? » (c'est nous qui soulignons) et il se conclue ainsi : « Gli anni passati nella Compagnia di Gesù rimanevano coperti da tenebre impenetrabili ; dopo quella notte ricompariva, ma colla faccia eclissata, ma avvolta in nubi misteriose ». B.C.U., Fondo principale, Ms 4016.

<sup>62</sup> Ces lois prévoient la suppression du barreau ecclésiastique et de ce qui restait du droit d'asile, la réduction du nombre de fêtes religieuses à six en plus des dimanches, l'obligation d'avoir une autorisation gouvernementale pour les acquisitions ou les acceptations d'héritages et de donations de la part d'entités morales religieuses ou laïques. G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 4, *Dalla rivoluzione nazionale all'unità. 1849-1860*, op. cit., p. 117.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 144-145.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 166-172. Après que la loi est votée par le Parlement piémontais, le Pape Pie IX prononce une Allocution le 26 juillet 1855 dans laquelle il condamne la loi et excommunie tous ceux qui l'avaient proposée, approuvée et exécutée. *Ibid.*, p. 171.

<sup>65</sup> « Il clero lombardo-veneto, che era stato – specie quello lombardo – antiaustriaco alla vigilia del '48, in ossequio al nuovo corso inaugurato da Pio IX, dopo il Concordato dette vita ad un nutrito reticolo di consensi di matrice « austro-papale », che non mancò di influenzare l'orientamento delle masse contadine in relazione al problema nazionale ». M. MERIGGI, *Il Regno Lombardo Veneto*, op. cit., p. 366.

de Milan. Ainsi lui annonce-t-il la probable fin de son journal dans une lettre qu'il écrit le 19 novembre 1855 :

« Io vedo il Crepuscolo in fil di morte ; col nuovo concordato fra l'Austria e la Santa Sede esso può considerarsi come giunto agli estremi : non ha guari, il nostro arcivescovo ne chiedeva formalmente la soppressione al governo, tacciandolo di non so quante eresie l'una più dannabile dell'altra, e quasi quasi il governo era per concedergliela. Figuratevi ora che i vescovi han facoltà di colpire pubblicamente di censura uno stampato, e al governo incombe l'obbligo di vietarne la pubblicazione ! »<sup>66</sup>

Ces quelques faits illustrent le bras de fer qui se joue au cours de la « décennie de préparation » de l'unité italienne entre les forces progressistes et patriotes d'une part et les forces cléricales et réactionnaires d'autre part. En 1857, ces dernières gagnent du terrain même dans le Royaume de Sardaigne où lors des élections du 15 novembre 1857, profitant des dissensions existant au sein des libéraux, elles conquièrent une soixantaine de postes de députés<sup>67</sup>.

Au vu des attaques répétées dont nous avons déjà parlé contre la liberté de la presse en général et contre le « Crepuscolo » en particulier, et en raison de la situation critique pour le mouvement national italien en 1857 que nous venons d'esquisser, la décision de Caterina Percoto de prendre sa plume et d'apporter sa contribution d'écrivaine à la lutte politique qui est en train de se jouer dans la Péninsule italienne s'éclaire.

#### 4 - L'humour au service de la politique : satire anticléricale

Comme l'a souligné Gianfranco D'Aronco dans la « *Premessa* » au texte, cette nouvelle offre au lecteur un exemple de la capacité de Caterina Percoto à décrire avec vivacité des événements et surtout des états d'esprit<sup>68</sup>. Si le critique n'y voit pas d'autre intérêt, il nous semble au contraire qu'elle illustre bien l'engagement de Caterina Percoto pour la cause

<sup>66</sup> « Je vois le Crepuscolo sur le point de mourir ; avec le nouveau concordat entre l'Autriche et le Saint Siège on peut le considérer comme arrivé en fin de vie : il n'y a pas longtemps notre archevêque en demandait formellement la suppression au gouvernement, l'accusant de je ne sais combien d'hérésies, toutes plus condamnables les unes que les autres, et le gouvernement était presque sur le point de la lui concéder. Figurez-vous maintenant que les évêques ont la faculté de frapper publiquement de censure une feuille imprimée et qu'il incombe au gouvernement l'obligation d'en interdire la publication. » Lettre du 19 novembre 1855, *Epistolario Caterina Percoto – Carlo Tenca*, a cura di L. Cantarutti, *op. cit.*

<sup>67</sup> Voir G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 4, *Dalla rivoluzione nazionale all'unità. 1849-1860*, *op. cit.*, p. 274-275. Un certain nombre d'élections seront invalidées par la suite, après l'enquête voulue par Cavour qui dénonce dans un discours à la Chambre le 30 décembre la trop grande intromission du Clergé dans les élections. Prospero Antonini raconte cet épisode à Caterina Percoto dans trois lettres écrites entre décembre 1857 et janvier 1858. Cf. les lettres 43, 45 et 46, B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/IV.

<sup>68</sup> « Altri pregi lo scritto non ha, a nostro avviso, all'infuori di quelli di una descrizione vivace (eccezionalmente vivace per la Percoto) di avvenimenti e soprattutto di stati d'animo: in cui essa, come dicemmo, si segnalò. », in « *Premessa* » à C. PERCOTO, *Le monache di Monte Pincio*, *op.cit.*, p. 8.

nationale à travers la satire anticléricale qu'elle y développe. Il s'agit pour l'écrivaine frioulane d'attaquer le parti réactionnaire catholique et de dénigrer le pouvoir temporel du Pape aux yeux des lecteurs afin de défendre la cause nationale italienne.

Si, comme tous les catholiques libéraux, Caterina Percoto a pu placer beaucoup d'espoir en l'élection de Pie IX, car il a fait un certain nombre de gestes qui ont été interprétés de façon patriotique, elle a aussi été fortement déçue par le visage réactionnaire qu'il a présenté par la suite en 1848. Les quelques lignes qu'elle écrit à Prospero Antonini à la fin de 1848<sup>69</sup> montrent clairement que notre auteure condamne Pie IX pour avoir trahi « la sainte cause des peuples » en s'alliant aux Puissants de ce monde, au lieu de défendre les faibles et les opprimés comme l'enseignent les Évangiles et comme il était de son devoir de le faire. Rappelons que Pie IX et Ferdinand II – désigné ici par le terme « *bombardatore* » en raison des violents bombardements qu'il fit en Sicile pour réprimer le soulèvement de l'île contre son autorité<sup>70</sup> – sont revenus sur leur décision d'apporter de l'aide à Charles-Albert lors de la première guerre d'indépendance menée contre l'Autriche. En effet, ainsi que nous l'avons précédemment rappelé, le Pape a fait une déclaration de neutralité et a condamné la guerre contre l'Autriche le 29 avril 1848. Quant à Ferdinand II, il a décidé, le 18 mai, de rappeler les troupes commandées par le général Pepe qu'il avait envoyées en renfort dans le Nord de l'Italie, ce qui favorise la défaite piémontaise en Vénétie<sup>71</sup>. Aux yeux de l'écrivaine, Pie IX trahit non seulement le peuple italien mais également tous les peuples qui, en cette année révolutionnaire, luttent pour leur liberté et la reconnaissance de leur nationalité, ce qu'elle désigne dans ses lettres par le terme de « *verità* ». En refusant ce rôle de champion de « la sainte cause des peuples » que la providence lui a assigné, il va à l'encontre de la réalisation du dessin divin, manquant ainsi à sa mission qui est de représenter Dieu sur terre. Il est donc désavoué aussi bien dans sa dimension temporelle que spirituelle. Caterina Percoto peut accepter que le moment du rachat de la nation italienne ne soit pas encore venu, mais elle ne peut tolérer que le Pape trahisse cette cause. La nouvelle *Le monache di Monte Pincio* est l'occasion pour elle de discréditer l'Église institutionnelle, ainsi que nous allons le montrer.

Dans ce récit, tous les membres de l'Église sont en effet représentés sous un angle négatif, loin des valeurs chrétiennes qu'ils sont censés incarner et propager. Ainsi, au début de la nouvelle, l'auteure commente-t-elle avec ironie la « curiosité des révérendes Mères » exacerbée par le comportement agacé de la Mère supérieure et par les visites fréquentes du Cardinal de Santa Sofia :

---

<sup>69</sup> Cf. citation chapitre 1, partie 2, p.

<sup>70</sup> Un très violent bombardement eut lieu en particulier contre Messine du 3 au 6 septembre 1848. Cf. G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 3, *La rivoluzione nazionale*, op. cit., p. 358.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 242.

« Che mai poteva essere avvenuto ? Che cosa doveva succedere ?... Nella settimana più d'una volta la carrozza dell'eminentissimo Cardinale di Santa Sofia s'era fermata sulla piazza del convento dinanzi al parlatorio, e siccome in quell'epoca quel porporato aveva fama di essere ben addentro nei segreti del governo, così la curiosità delle reverende Madri, da quelle visite inconsuete e dal contegno della Badessa, che ad ogni colloquio si faceva sempre più cupo ed agitato, fu portata a quel *non plus ultra* dove può arrivare la curiosità femminile e claustrale. »<sup>72</sup>

Il s'ensuit une description humoristique de l'entretien et des moniales en train d'épier la conversation, description dans laquelle le narrateur fait appel à un célèbre caricaturiste de l'époque, Casimiro Teja, pour l'aider à représenter la scène. En outre, toutes ces religieuses ne se distinguent pas par leur vertu. Bien au contraire, elles se révèlent égoïstes, soucieuses uniquement de leur confort matériel, troublé dans un cas par le déménagement, dans l'autre par l'arrivée des autres religieuses à qui il faut céder la place. L'une des sœurs déclare avoir réparti les chambres de manière à ce que la vie dans ce couvent devienne rapidement insupportable à leurs hôtes<sup>73</sup> : nous sommes loin de l'amour fraternel et de la charité chrétienne prônés par les Évangiles.

Il convient également de souligner que les images utilisées pour la description des religieuses sont loin des métaphores florales usuelles chez notre auteure pour broser le portrait des personnages féminins<sup>74</sup>. Ainsi la Mère Supérieure du couvent de Monte Pincio est comparée à un basilic, « monstre hybride, mi-coq mi-serpent, considéré comme une manifestation de Satan »<sup>75</sup>, lorsqu'elle apprend la décision pontificale de transférer les religieuses sous ses ordres dans un autre couvent :

« Mi pare che la scena dovrebbe rappresentare la grata dove stanno a colloquio la Badessa ed il porporato ; l'una ci s'intende in furia, cogli occhi di basilisco, co' baffetti arricciati ; l'altro che legge un decreto e che ad ogni interruzione guarda tra il pauroso ed il consolato a' ferri che stanno di mezzo. »<sup>76</sup>

<sup>72</sup> « Qu'avait-il bien pu se passer ? Que devait-il arriver ?... Au cours de la semaine, le carrosse de son éminence le Cardinal de Sainte Sophie s'était arrêté plus d'une fois sur la place du couvent, devant le parloir, et comme alors ce cardinal avait la réputation d'être bien introduit dans les arcanes du gouvernement, ces visites inhabituelles et l'attitude de la Mère Supérieure qui, à chaque entretien, devenait plus sombre et agitée portèrent la curiosité des révérendes Mères à ce paroxysme que peut atteindre la curiosité féminine et claustrale. » C. PERCOTO, *Le monache di Monte Pincio*, op. cit., p. 10.

<sup>73</sup> « Oggi, nel disporre le camere, spero d'essermi comportata in modo da far loro presto venire in uggia cotesto ricovero. » *Ibidem* p. 13.

<sup>74</sup> Voir à ce sujet l'article d'Angela Fabris dans lequel la chercheuse met en évidence les modalités de représentation des femmes dans les nouvelles percotiennes. A. FABRIS, « Le traiettorie al femminile di Caterina Percoto », in AA. VV., *Caterina Percoto e l'Ottocento*, a cura di Romano Vecchiet, op. cit., p. 83-98.

<sup>75</sup> M. FEUILLET, *Lexique des symboles chrétiens*, op. cit., p. 17.

<sup>76</sup> « Il me semble que la scène devrait représenter la grille du parloir où s'entretiennent la Mère Supérieure et le cardinal ; l'une bien entendu furieuse, avec des yeux de basilic et de petites moustaches

Cette image revient plus loin dans le récit lorsque leur confesseur ne répondant pas à leurs appels, les moniales du couvent pensent qu'il est mort et accusent la Mère supérieure du Pincio de l'avoir tué « de son souffle de basilic »<sup>77</sup>!

De même l'une des religieuses de l'autre couvent qui proteste auprès de sa supérieure parce que celle-ci a accepté la venue des sœurs du Pincio est décrite comme un milan prêt à saisir sa proie :

« La più attempata delle due monache era di un portamento grave e di una serietà quasi meditabonda ; l'altra, mingherlina della persona, col volto segaligno ed asciutto, aveva tante cose da dire, che spesso era obbligata a corroborare l'eloquenza della sua piccola voce stridula col rapido e vibrato gestire delle sue dita istecchite, che tagliavano l'aria in tutte le direzioni a guisa degli artigli di un nibbio quando sta per afferrare la preda. »<sup>78</sup>

Au fur et à mesure les moniales du Pincio se transforment même en furies incontrôlables : « C'est inutile ! on ne peut les maîtriser ni par les exhortations, ni par les menaces d'aucune sorte. Nous vivons un véritable enfer... »<sup>79</sup> se plaint le cardinal de Sainte Sophie au chef des armées françaises auprès de qui il vient solliciter la faveur de rétrocéder une partie du couvent du Pincio à ses occupantes originelles pour mettre un terme aux querelles incessantes. Loin d'apaiser les religieuses, la nouvelle du retour autorisé au Monte Pincio finit de les transformer en révolutionnaires sans foi ni loi.

« Dopo il dì che pel confessore s'erano abbaruffate colle monache dell'altro convento, la guerra si fece aperta e il malumore non conobbe più limiti. La concessione che il Pontefice aveva loro ottenuto dal generale francese, avrebbe dovuto quietarle od almeno persuaderle alla rassegnazione, per que' pochi giorni che bisognavano alla riduzione del locale. Ma sia che venisse troppo tarda e che la metà del monastero, di cui prima si sarebbero forse contentate, adesso paresse loro meschina riparazione ai tanti torti che lamentavano, o che nell'aria, colpa l'alito di Mazzini, serpeggiassero in quell'anno spiriti tali di ribellione d'attossicare perfino le anime più sante, fatto sta che ad ogni istante esse minacciavano di uscire *in corpore* e senz'altri rispetti di tornarsene all'antico loro nido. Il confessore, spaventato ed impotente a più oltre reprimere il disordine, credette opportuno avvertirne il Pontefice, e il Pontefice, vedendo le cose così ridotte agli estremi e non sapendo più a qual santo raccomandarsi, ricorse alla più formidabile delle sue armi e lanciò un terribile monitorio che scomunicava issofatto la prima che avesse osato varcare la soglia del convento e infrangere le leggi della chiusura.

---

frisées ; l'autre lisant un décret et regardant à chaque interruption mi-effrayé mi-rassuré les barreaux de fer qui les séparent. » C. PERCOTO, *Le monache di Monte Pincio*, op. cit., p. 10.

<sup>77</sup> « È stata la Badessa del Pincio che col suo fiato da basilisco ce l'ha fatto morire ! » *Ibid.* p. 19. D'après la croyance populaire, le souffle du basilic était empoisonné.

<sup>78</sup> « La plus âgée des deux moniales avait une allure grave et un air sérieux presque méditatif ; l'autre, à la silhouette maigrichonne, au visage long et sec, avait tant de choses à dire qu'elle était souvent obligée de renforcer l'éloquence de sa petite voix stridente par la gesticulation rapide et vibrante de ses doigts maigres qui fendaient l'air dans toutes les directions comme les serres d'un milan sur le point de saisir sa proie. » *Ibid.* p. 11.

<sup>79</sup> « E' inutile ! non le si può domare né con esortazioni né con minaccie di sorte. Abbiamo in vero inferno... » *Ibid.* p. 21.

Fu la scintilla che fece divampare l'incendio. Sull'istante fecero fardello e giù alla porta : senza badare all'ora assai tarda nè a convenienze di sorte, se la fecero aprire ed uscirono in massa ad onta della scomunica, anzi proprio come suol dirsi colla scomunica sulla schiena. »<sup>80</sup>

On notera toute l'ironie contenue dans ce passage avec l'allusion à la contamination des âmes mêmes les plus saintes par les idées révolutionnaires de Giuseppe Mazzini, devenu au moment de la République romaine « le révolutionnaire le plus redouté d'Europe » et « la bête noire du monde de la réaction »<sup>81</sup>. Il est présenté ailleurs comme un être surnaturel, ennemi de l'Église, ne vivant que de pur café noir :

« Non vi ricordate più lo spavento di quei giorni nefasti, quando venivano a raccontarci gli orrori di quel rinnegato di un Mazzini ? Di quel Mazzini che vive di puro caffè nero e passa la notte in congregate, dove hanno perfino decapitato il Sacramento ! »<sup>82</sup>

La Mère supérieure qui prononce ces mots utilise le terme « congrega », qui a une connotation péjorative puisqu'il sous-entend que les membres d'une telle assemblée ont un but maléfaisant. Afin d'effrayer son auditoire elle en renforce le sens négatif par l'emploi des termes « nefasti », « orrori » et « rinnegato ». Enfin, elle met en avant le fait que les républicains mazziniens renient Dieu car ils rompent le serment de fidélité à l'Église, ce qui est exprimé dans l'image du Sacrement décapité. Il y a dans les paroles de la religieuse un reproche explicite fait aux mazziniens, mais Caterina Percoto retourne la polémique contre les religieuses en montrant qu'elles ne respectent pas les principes du christianisme car elles renâclent à héberger d'autres moniales de leur congrégation

<sup>80</sup> « Le jour suivant celui où elles s'étaient chamaillées avec les moniales de l'autre couvent à cause du confesseur, la guerre devint ouverte et leur mécontentement fut sans limites. La concession que le Souverain Pontife leur avait obtenue auprès du général français aurait dû les calmer ou au moins les convaincre de se résigner pendant les quelques jours nécessaires à l'aménagement du lieu. Mais, soit que cette concession arrivait trop tard et que la moitié du monastère, dont elles se seraient peut-être contentées avant, leur apparaissait désormais comme une bien maigre réparation face aux nombreux torts qu'elles déploraient, soit que cette année-là, à cause de l'haleine de Mazzini, de tels esprits de rébellion se répandaient dans l'air au point de contaminer même les plus saintes âmes, le fait est qu'à chaque instant elles menaçaient de sortir *in corpore* et de s'en retourner à leur ancien nid sans autre forme de procès.

Le confesseur, épouvanté et impuissant à contenir davantage le désordre, crut opportun d'en avertir le Pape, et le Pape, voyant les choses en arriver à de telles extrémités et ne sachant plus à quel saint se vouer, eut recours à la plus formidable de ses armes et lança un terrible monitoire qui excommuniait *ipso facto* celle qui oserait franchir le seuil du couvent et enfreindre les lois de la clôture.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Elles firent immédiatement leurs bagages et descendirent jusqu'à la porte : sans prêter attention à l'heure tardive et aux convenances d'usage, elles se la firent ouvrir sur le champ et sortirent en nombre malgré l'excommunication, ou plutôt comme on a l'habitude de le dire avec l'excommunication sur le dos. » *Ibid.*, p. 25.

<sup>81</sup> J.-Y. FRETIGNE, *Giuseppe Mazzini Père de l'unité italienne*, op. cit., p. 310.

<sup>82</sup> « Vous avez oublié l'épouvante de ces jours funestes, quand on venait nous raconter les horreurs de ce renégat de Mazzini ? De ce Mazzini qui vit de pur café noir et passe la nuit dans des congrégations où l'on a même décapité le Sacrement ! » C. PERCOTO, *Le monache di Monte Pincio*, op. cit., p. 12.

comme nous l'avons vu plus haut. L'expression « le anime più sante » est ironique étant donné que les religieuses en question sont loin d'avoir un comportement de saintes. À la fin, la rébellion des moniales à la hiérarchie cléricale est totale puisque, loin de se résigner à la patience à laquelle devrait les inciter le monitoire pontifical, elles passent outre la menace d'excommunication et rompent leur vœu de clôture pour retourner dans leur couvent. Ceci permet à l'auteure d'attaquer la position de chef du Pape, à une époque où la discussion sur la séparation du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel est vive. En effet le souverain Pontife est présenté comme complètement dépassé par les événements – bien anecdotiques et secondaires par rapport aux enjeux nationaux qui se jouent alors dans la Péninsule – puisqu'il ne sait plus « à quel saint se vouer ». Il a dès lors recours à l'excommunication dont il est souligné – là encore ironiquement – qu'il s'agit de « la plus formidable de ses armes », une arme tellement efficace que son effet est nul sur les religieuses qui lui doivent pourtant obéissance ! La question qui se pose alors est : comment pourrait-il gérer les affaires politiques de l'Italie, comme le souhaitent les partisans de la solution néoguelfe autrefois théorisée par Gioberti, s'il n'est pas capable d'exercer son autorité sur celles qui ont juré fidélité à l'Église dont il incarne, rappelons-le, l'autorité suprême ? Sa position de chef d'État est d'autant plus remise en cause que c'est grâce à l'intervention française que « Mazzini et sa secte »<sup>83</sup> ont été mis en échec et que le Pape est rentré à Rome, comme le rappelle la Mère supérieure du deuxième couvent aux moniales qui se plaignent de devoir héberger celles du Pincio :

« Chi è che ha salvato il Papa dalla canaglia repubblicana ? Chi è che ha rimesso l'ordine in Roma e vinta la setta ? [...] I Francesi, figliuole, questi buoni cattolici, questi campioni della fede, ci hanno liberate dal più grande dei pericoli: son essi che hanno rimesso sul suo trono il romano Pontefice... Ora, se per guarentire la Chiesa essi hanno bisogno di occupare qui nella nostra città alcuni punti che sono d'importanza strategica, onde tenere in soggezione la setta (che state pur certe, figliuole, non è morta, ma serpeggia tuttavia allo stesso nel mistero), e se uno di questi punti è, come dicono, il convento del Pincio, cosa volete che faccia il Pontefice ? »<sup>84</sup>

<sup>83</sup> Le terme « setta » apparaît constamment dans la polémique antirévolutionnaire menée dans la presse cléricale de l'époque et désigne un ennemi mal défini dont Mazzini est l'exposant principal.

<sup>84</sup> « Qui a sauvé le Pape de la canaille républicaine ? Qui a remis de l'ordre dans Rome et a vaincu la secte ? [...] Les Français, mes filles, ces braves catholiques, ces champions de la foi, nous ont libérées du plus grand des dangers : ce sont eux qui ont rétabli sur son trône le Souverain pontife romain... Or, si pour protéger l'Église ceux-ci ont besoin d'occuper, ici, dans notre ville, certains lieux qui ont une importance stratégique, de manière à maintenir la secte assujettie dans la soumission (la secte qui, n'en doutez pas mes filles, n'est pas morte, mais rampe encore toutefois en secret), et si l'un de ces lieux est, comme on le dit, le couvent du Pincio, que voulez-vous que le Pape fasse ? » *Ibid.* p. 12.

Pie IX, puisque c'est de lui dont il s'agit, est donc présenté comme un chef d'État incapable de se maintenir au pouvoir sans l'intervention extérieure des Français<sup>85</sup>. Il devient une sorte de pantin entre leurs mains dans la mesure où il doit obéir à leur volonté. Cette impression est confirmée par la scène de la visite diplomatique que le Cardinal de Sainte Sophie rend au chef de l'armée française pour lui demander, au nom du Pape, de restreindre les quartiers des soldats en garnison au Pincio afin de permettre aux religieuses de s'en retourner dans leur couvent. Les multiples précautions prises par l'Éminence pour en venir à la requête dont il est question, indiquent que celui-ci n'est pas en position de force et qu'il craint d'offenser le général français. En effet il s'attache tout d'abord à affirmer l'importance du rôle joué par les Français à Rome puis à souligner les difficultés à gouverner un tel pays où il existe de nombreuses « castes privilégiées » avec lesquelles il faut composer, d'où la nécessité de faire certaines concessions :

« - Gli è, - continuava -, che fra tutti gli stati d'Europa, non esito a dirlo, cotesto nostro è il più difficile a reggersi. Ci sono tante persone, tante caste privilegiate, tante consuetudini che fa duopo rispettare !... Non puossi dar mano a una riforma qualunque, od anche proprio semplicemente a una giustizia, senza che si sollevino un mondo di malcontenti. E nella necessità d'esser sostenuti da tutte le forze vive del paese, vedete bene, o signore, che il Santo Padre deve usare certi delicati riguardi... »<sup>86</sup>

On peut voir en filigrane de cette intervention une critique des institutions romaines qui sont aux mains du Clergé, ce qui constitue un frein à la réforme nécessaire de l'État, comme le souligne le constat qu'il est impossible de faire une réforme ou de prononcer un jugement sans déclencher de mécontentement. La question de la réforme des institutions dans les États pontificaux a été soulevée par différents penseurs catholiques libéraux, comme Massimo D'Azeglio dans les *Ultimi casi di Romagna* publié à Florence en 1846 ou Leopoldo Galeotti qui propose la sécularisation de l'État dans son ouvrage *Della sovranità temporale dei papi* publié l'année suivante. Giuseppe Mazzini, quant à lui, pensait qu'il était impossible de réformer les États pontificaux<sup>87</sup>. Caterina Percoto semble s'être rangée à cet avis.

<sup>85</sup> D'ailleurs Giorgio Candeloro souligne à ce sujet que la présence même de troupes étrangères dans les principales villes des États pontificaux est un signe de la faiblesse gouvernementale de Pie IX. Voir G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 4, *Dalla rivoluzione nazionale all'unità. 1849-1860*, op. cit., p. 33.

<sup>86</sup> « - Le fait est, – continuait-il –, qu'entre tous les États d'Europe – je n'hésite pas à le dire – le nôtre est le plus difficile à gouverner. Il y a tant de personnes, tant de castes privilégiées, tant d'habitudes qu'il est nécessaire de respecter !... On ne peut pas entreprendre une quelconque réforme, ou tout simplement rendre un jugement, sans qu'une foule de mécontents ne se soulèvent. Et dans la nécessité où il se trouve d'être soutenu par toutes les forces vives du pays, vous voyez bien, Monsieur, que le Saint Père doit faire preuve de certains égards... » C. PERCOTO, *Le monache di Monte Pincio*, op. cit., p. 20.

<sup>87</sup> Au sujet de la question de la réforme des États Pontificaux, voir G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 2, *Dalla restaurazione alla rivoluzione nazionale*, op. cit., p. 412-414.



Ces discours préliminaires de la part du Cardinal créent deux malentendus, le militaire étant habitué à traiter les affaires politiques et non les querelles de bonnes sœurs, il pense en effet aussitôt, d'abord à une menace d'insurrection, puis à un possible retour d'influence des libéraux avec qui le Pape serait prêt à négocier. Il donne alors au Cardinal une leçon de politique qui dénonce la faiblesse de Pie IX en tant que chef d'État et son incompétence politique :

« - Che concessioni ? Che cosa vi pensate adesso di concessioni ? E non capite che in politica gli è questo il più sdrucchiolo dei passi ? Bravi, par bleu ! Occorreva proprio implorare la Francia e farsi sostenere dalle nostre armi, per poi tornare a cotesta ridicola farsa ! Vi siete dunque già dimenticati dell'abisso dov'era caduto il vostro Pio nono ? Prima massima di chi vuol tenersi fermo in potere gli è di non conceder mai niente ! Non sono che i deboli che concedono, e quando un governo viene a quella di concedere gli è spacciato, ve lo dico io, anzi morto seppellito !... »<sup>88</sup>

Cette devise du « jamais aucune concession » illustre bien la ligne de conduite des souverains réactionnaires qui n'entendent pas céder aux revendications libérales. Nous savons qu'une fois leur autorité rétablie, Pie IX, Ferdinand II et Léopold II sont revenus sur les concessions accordées pendant le printemps des peuples dans leurs États respectifs. Le message nous semble clair : tant que de tels souverains seront au pouvoir, ils ne feront pas les réformes libérales nécessaires au développement économique et social de l'Italie. Par ailleurs la réflexion intérieure du général français, qui craint que le Cardinal ne vienne lui annoncer la découverte de quelque complot, devrait inciter les Italiens à s'affranchir de l'influence française, parce que, d'une part, elle leur rappelle que les Français sont des occupants méprisants envers le peuple italien, d'autre part, grâce à l'allusion aux Vêpres Siciliennes<sup>89</sup>, qu'ils peuvent être plus forts qu'eux et se libérer de leur domination :

<sup>88</sup> « Quelles concessions ? Qu'allez-vous songer à présent à faire des concessions ? Et vous ne comprenez pas qu'il s'agit du pas le plus glissant en politique ? Bravo, parbleu ! Vous aviez vraiment besoin d'implorer la France et de vous faire soutenir par nos armes si c'était pour en revenir ensuite à cette farce ridicule ! Vous avez donc déjà oublié l'abîme dans lequel était tombé votre Pie IX ? La première maxime de celui qui veut se maintenir solidement au pouvoir est de ne faire aucune concession ! Il n'y a que les faibles qui font des concessions, et quand un gouvernement en vient aux concessions il est perdu, c'est moi qui vous le dit, il est même mort et enterré !... » C. PERCOTO, *Le monache di Monte Pincio*, op. cit., p. 20.

<sup>89</sup> Après la disparition de Frédéric II en 1250, le royaume de Sicile est passé sous la domination française de Charles d'Anjou qui s'est débarrassé de Manfred (bataille de Bénévent en 1266) et Conradin (bataille de Tagliacozza en 1268), derniers héritiers de l'empereur souabe. « Le lundi de Pâques, 30 mars 1282, un mouvement populaire éclate à Palerme, puis gagne toute la Sicile, où les Français sont massacrés. Ces *Vêpres siciliennes* sont suivies d'une rébellion des féodaux demeurés fidèles à la dynastie germanique et, avec l'aide de la flotte aragonaise, les derniers Français sont chassés de l'île. » P. GUICHONNET, *Histoire de l'Italie*, 8<sup>e</sup> éd., Paris : Presses Universitaires de France, 1997, p. 30. Cette révolte contre l'occupant étranger devient un épisode de référence pour les écrivains et artistes du *Risorgimento*. Il est par exemple évoqué par Goffredo Mameli dans son « *Fratelli d'Italia* » au côté d'autres événements historiques de même nature : « Dall'Alpi a Sicilia / Dovunque è Legnano / Ogn'uom di Ferruccio / Ha il core, ha la

« Peraltro è un paesaccio cotesto ! Più in su o più in giù, gli è in cotesto paesaccio che germogliano i Vesperi Siciliani: fosse ancor viva la pianta che diede sì mal frutto ?... Perchè siamo in Italia ! E costoro, fiacchi e degeneri quanto volete, sono tuttavia una gente cupa, una razzaccia, che noi Francesi non intendiamo né in bene né in male... »<sup>90</sup>

Le suffixe péjoratif « -accio » appliqué aux noms « paese » et « razza » ainsi que les qualificatifs « fiacchi » et « degeneri » expriment le mépris de l'occupant français qui se sent supérieur. Cette morgue envers les Italiens correspond à une réalité historique puisque le général Oudinot, en charge de l'armée qui reconquiert la ville sainte, était convaincu, ainsi que certains historiens le rapportent, que « les Italiens ne se battent pas »<sup>91</sup>. Dans la nouvelle percotienne, le chef de l'armée française a cependant tiré les leçons du passé et il se méfie du mécontentement sournois pouvant déboucher sur un soulèvement populaire contre la domination étrangère.

Il est intéressant de souligner que les Italiens sont considérés par ce général français comme une seule et même « race », et l'Italie comme une entité unique. Or ceci constitue une justification préalable aux revendications nationales italiennes. On peut voir à d'autres endroits du texte, des messages d'espoir et de confiance dans un rachat futur adressés par l'auteure aux patriotes. D'abord dans l'allusion au fait que la « secte » n'est pas morte mais poursuit secrètement ses activités<sup>92</sup>, mais aussi dans le choix de citer cette phrase du psaume 133 qui déclare combien il est bon et agréable à des frères d'habiter ensemble dans l'unité : « *Ecce quam bonum, et quam jucundum habitare fratres in unum* »<sup>93</sup>.

---

mano, / I bimbi d'Italia / Si chiaman Balilla / *Il suon d'ogni squilla / I Vespri suonò* ». C'est nous qui soulignons. Francesco Hayez a également peint différentes versions de l'épisode. Nous remarquerons que Caterina Percoto s'intéressait particulièrement à cette période, étant donné qu'elle envisagea même de composer un roman historique sur les derniers descendants de Frédéric II. Voir *infra*, chapitre 11, A, p. 496 et suivantes.

<sup>90</sup> « Du reste c'est un sale pays que celui-ci ! Que ce soit un peu plus au nord ou au sud, c'est dans ce sale pays que fleurissent les Vêpres siciliennes : la plante qui donna un si mauvais fruit serait-elle encore en vie ?... Parce que nous sommes en Italie ! Et les Italiens, tout faibles et dégénérés qu'ils soient, sont des gens sombres, une sale race, que nous Français ne comprenons ni dans le bien ni dans le mal... » C. PERCOTO, *Le monache di Monte Pincio*, *op. cit.*, p. 20.

<sup>91</sup> Propos cités par Jean-Yves Frétygné, voir J.-Y. FRETIGNÉ, *Giuseppe Mazzini Père de l'unité italienne*, *op. cit.*, p. 315 ainsi que la note 17 p. 475.

<sup>92</sup> Voir *supra*, p. 461, la citation dans laquelle la Mère supérieure dit à propos de la « secte » mazzinienne : « state pur certe, figliuole, non è morta, ma serpeggia tuttavia allo stesso nel mistero. » Ces remarques correspondent à une réalité historique. En effet, pendant toute la décennie dite « de préparation », Giuseppe Mazzini, à travers le *Comitato Nazionale Italiano* qu'il fonde en 1850, n'a eu de cesse d'organiser des insurrections dans la péninsule italienne afin de provoquer la résolution de la question nationale. L'*Associazione Nazionale* (qui correspond au *Comitato*) est l'organisation clandestine la plus répandue en 1850-52 et elle est largement diffusée dans le nord et au centre de la Péninsule. Ce sont ses membres qui organisent les conspirations lombardes démantelées par la police autrichienne en 1852, ainsi que l'insurrection milanaise du 6 février 1853. Elles donnent lieu à des procès qui ont un fort retentissement en raison des sévères condamnations qui y sont prononcées. Les mazziniens organisent encore d'autres tentatives insurrectionnelles en Lunigiana entre 1853 et 1856, toutes se soldent par des échecs. Citons enfin, juste avant la rédaction de la nouvelle, la désastreuse expédition de Sapri menée par Pisacane à la fin du mois de juin 1857. Voir G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 4, *Dalla rivoluzione nazionale all'unità. 1849-1860*, *op. cit.*, p. 58-60 ; p. 91-103 ; p. 245-246 et p. 258-272.

<sup>93</sup> C. PERCOTO, *Le monache di Monte Pincio*, *op. cit.*, p. 13.

Prononcée par la Mère supérieure du couvent qui reçoit les moniales du Pincio au moment de leur arrivée, cette phrase met en évidence le décalage existant entre le discours biblique auquel les religieuses devraient se conformer et leur attitude inhospitalière. Toutefois elle peut être également lue à un deuxième degré comme une invitation à ne pas suivre les choix des cléricaux mais à réaliser au contraire l'unité nationale à laquelle ils s'opposent.

La représentation satirique de deux autres religieux qui font leur entrée en scène dans le troisième tableau complète la critique du clergé romain. Il s'agit du frère confesseur qui officie dans le deuxième couvent et du chapelain du Capitole. Ces deux personnages, chez qui il existe une parenté littéraire avec le Don Abbondio des *Promessi Sposi* de Manzoni, permettent d'ajouter à la critique anticléricale une critique antimatérialiste qui est également présente dans l'épisode narrant les mésaventures d'un riche vénitien du *Giornale di mia zia*<sup>94</sup>. Il existe plusieurs points de contact entre ces deux textes, tant sur le plan thématique, qu'il s'agisse de la primauté du confort matériel, et de l'intérêt pour la nourriture ou de la peur liée aux troubles révolutionnaires, que sur la technique narrative qui est celle de l'« ironie dramatique »<sup>95</sup>, avec des personnages qui se ridiculisent en racontant leurs mésaventures alors qu'ils pensaient susciter la compassion de leurs interlocuteurs.

Nous faisons tout d'abord connaissance avec le confesseur, installé dans un café situé quasiment en face de la fontaine de Trevi, où il prend son petit déjeuner à 9h du matin. Un premier trait de son caractère nous est donné par la description de la manière dont le religieux prend son petit-déjeuner, avec délectation, sirotant son chocolat, trempant ses biscuits dans la boisson, regardant par la fenêtre les jeunes filles qui passent dans la rue, parcourant quelques lignes de la *Gazzetta ufficiale* étalée sur la table. Caterina Percoto met donc en scène un prêtre trop tourné vers les plaisirs du monde, qui ne semble pas respecter les vœux de frugalité et de célibat qu'il a prononcés, mais cède à la tentation de la gourmandise et de la chair. Ce religieux n'est pas seulement présenté comme un personnage dévoyé, il est aussi critiqué en tant que non patriote. L'auteure nous indique en effet le contenu du journal ouvert devant lui « dans lequel on lisait les détails des différentes peines de mort qu'on avait exécutées ces jours derniers »<sup>96</sup>. Cette précision met

<sup>94</sup> C. PERCOTO, *Il giornale di mia zia*, a cura di R. Caira Lumetti, *op. cit.*, lettre V, p. 48-53. Nous avons déjà évoqué la parenté entre les deux textes au sujet de leur caractère humoristique. Sur ce texte, voir *infra*, chapitre 11, p. 520 et suivantes.

<sup>95</sup> Nous nous référons à la définition suivante : « L'"ironie dramatique" se situe à la croisée de l'ironie verbale et de l'ironie de situation : elle se présente lorsqu'un personnage est inconscient de la portée de sa situation, de ses actes ou de ses paroles, alors que le public, disposant de plus d'information, en connaît les implications. » P. SCHOENTJES, « Ironie », in *Le dictionnaire du littéraire*, sous la dir. de P. Aron, D. Saint-Jacques, A. Viala, 2<sup>e</sup> éd. « Quadriège », Paris : Presses Universitaires de France, 2002, p. 395.

<sup>96</sup> « Sul tavolino, fra la tazza del cioccolatte che andava lentamente spandendo i suoi oleosi profumi, e una capace cesta di ciambelle calde di forno, stava sciorinato un numero della *Gazzetta ufficiale*, in cui

en évidence le caractère cynique du confesseur qui lit avec indifférence le détail des exécutions alors que l'on attendrait de lui qu'il fasse preuve de compassion chrétienne. Nous découvrons ensuite que cet homme fait passer son confort personnel avant son devoir religieux puisqu'il s'éclipse pendant la confession afin de savourer un petit déjeuner. Ce frère confesseur incarne le clergé conservateur<sup>97</sup>, qui tient à garder la position privilégiée qu'il occupe et a oublié quelle était sa mission au sein de la société. À travers lui – et à travers les religieuses – Caterina Percoto critique le manquement d'une partie de l'Église aux devoirs chrétiens, ce qui laisse supposer qu'elle aspire à une réforme qui constituerait un retour aux véritables valeurs évangéliques de charité et d'amour de son prochain, que l'on rencontre chez d'autres personnages religieux percotiens<sup>98</sup>. Ce personnage attire cependant la sympathie du lecteur lorsqu'il raconte « l'enfer » que lui font subir les religieuses qui ne cessent de se chamailler en raison de leur cohabitation forcée. Sa servante Sabina n'est pas sans nous rappeler la *Perpetua* de Don Abbondio : comme elle, elle est dévouée à son maître et fait en sorte de défendre ses intérêts. On peut dire également qu'elle le connaît bien car elle a l'idée de se rendre au café quand tout le monde se demande où il a disparu et s'inquiète pour lui. Quant au chapelain du Capitole, c'est sa couardise qui le rapproche du curé de Manzoni. En effet il lui en faut peu pour être effrayé, et il est tellement traumatisé par ses mésaventures lors de l'épisode républicain qu'il tremble comme un lapin et détale à la moindre agitation.

Voici ce qui lui est arrivé :

« Un giorno che, passando al solito vicino alla statua di Marco Aurelio, e alzati a caso gli occhi, te lo vedo impazzito col berretto frigio e colla bandiera tricolore nella destra ! Mi comincia a battere il cuore e a tremare le ginocchia. Corro in una famiglia di signori miei conoscenti, perché mi spieghino cotesto mistero : li trovo in iscompiglio e sul punto di fuggire per Napoli. Qualche cosa mi dicono, qualche cosa indovino; li supplico a salvarmi e a prendermi in loro compagnia, quando *pinf punf*, cannonate, fucilate ; il Vaticano assalito dalla canaglia... Ero sotto un letto cogli occhi chiusi e le mani nei capelli, allorché mi trascinarono fuori e mi caricarono per Napoli, dove sono andato con essi. »<sup>99</sup>

---

leggevasi i particolari di diverse sentenze di morte a que' giorni eseguite. » C. PERCOTO, *Le monache di Monte Pincio*, op. cit., p. 14.

<sup>97</sup> Il se réjouit en effet du retour à l'ordre et espère que la situation se maintiendra ainsi jusqu'à la fin des temps : « Non sai che il Papa è ritornato, che quindi le cose corrono sul piede di prima e a Dio piacendo correranno per fin che sarà mondo ? » *Ibid.*, p. 15.

<sup>98</sup> Citons par exemple le curé du village de Jalmicco dans la nouvelle *La coltrice nuziale* ou la moniale de *La schiarnete* ainsi que sa supérieure qui n'hésite pas à enfreindre la règle de clôture pour sauver la vie d'un homme.

<sup>99</sup> « Un jour que, passant comme d'habitude près de la statue de Marc Aurèle, et ayant par hasard levé les yeux, voilà que je le vois devenu fou coiffé d'un bonnet phrygien et tenant dans sa main droite le drapeau tricolore ! Mon cœur commence à s'emballer et mes genoux à trembler. En courant je me rends dans une famille de nobles de ma connaissance, afin qu'ils m'expliquent ce mystère : je les trouve en grande agitation et sur le point de s'enfuir à Naples. Ils me disent certaines choses, j'en devine d'autres ; je les

L'auteure tourne en ridicule ce personnage en lui attribuant une réaction disproportionnée au regard de sa cause, puisqu'il est pris de panique à la vue de la statue de l'empereur Marc-Aurèle coiffée du bonnet phrygien et ornée du drapeau tricolore. Il court alors aux nouvelles chez des nobles qu'il connaît et les supplie de l'emmener avec eux dans leur fuite. Le fait qu'il se cache sous un lit en fermant les yeux et se tenant la tête au bruit de la révolte illustre à nouveau son caractère craintif. Mais ses soucis ne finissent pas là. Une fois la « bourrasque » républicaine achevée, sur le bateau qui le ramène à Rome, le chapelain est confronté à un groupe de patriotes qui prennent le chemin de l'exil :

« Vedendoli lì pallidi, umiliati e in parte anche feriti, mi viene in mente che anch'io sono prete per qualche cosa, e che alle scuole ci sono stato, e ci ho anche studiato ; e mi lascio tentare a combinar su una predica, che, secondo me, doveva proprio convertirli. »<sup>100</sup>

Ce constat est l'occasion pour l'auteure de rappeler que les prêtres ont un devoir envers les hommes, ce dont, tout à coup, le chapelain se souvient. Il se remémore en effet qu'il a fait des études. Or la suite de l'épisode, qui montre son incapacité à prêcher convenablement, peut apparaître comme une remise en cause de la formation des prêtres.

« Per dir il vero, in fatto di prediche, io non ho certa tattica ; ma sia che, dopo le cose udite, il vedermeli lì in cospetto mi esaltasse la fantasia, o che proprio mi scendesse lume dall'altro, ti assicuro che non avrei mai creduto di possedere tanta facondia. Dopo averli guardati fisi per alcuni minuti in maniera da tramortirli, m'ero buttato fuori con un esordio alla *usque tandem*, e i passi latini mi venivano su l'un dietro l'altro come le ciliegie, da meravigliare io stesso come ne serbassi ancora tanti nella memoria. Che vuoi ? Una compunzione generale, tutti levati dal loro posto, e i più vicini mi pregavano di tacere per l'amore di Dio, tanto si sentivano stringere il cuore dal pentimento ; ma io imbaldanzito da quel successo tiravo innanzi e con apostrofi e con invettive andavo sempre più incalzando; quando un cane, uno de' più scomunicati, mi salta addosso con un martello in mano e a braccia aperte mi lascia andare giù sul cranio una tal picchiata che ad un tratto mi fece veder luccicare le stelle, poi buio e gelo di morte, e caddi giù per terra. »<sup>101</sup>

---

supplie de me sauver et de me prendre avec eux, quand *pam poum*, des coups de canon, des coups de fusil ; le Vatican pris d'assaut par la canaille... J'étais sous un lit les yeux fermés et les mains dans les cheveux quand on me traîna dehors et on m'embarqua pour Naples, où je suis allé en leur compagnie. » C. PERCOTO, *Le monache di Monte Pincio*, op. cit., p. 16.

<sup>100</sup> « En les voyant là, pâles, humiliés et même blessés pour une partie d'entre eux, il me vint à l'esprit que si j'étais prêtre ce n'était pas pour rien, que j'étais allé à l'école et que j'y avais même étudié ; et je me laissai tenter par l'improvisation d'un prêche qui, d'après moi, devait vraiment les convertir. » *Ibidem*. Nous avons rétabli la concordance des temps au passé.

<sup>101</sup> « Pour être sincère, en matière de sermons, je manque un peu d'habileté ; mais soit que, après ce que j'avais entendu dire, le fait de les voir en face exalta mon imagination ou que je fus inspiré par la lumière d'en haut, je t'assure que je n'aurais jamais cru posséder une telle faconde. Après les avoir fixés pendant quelques minutes de façon à les mortifier, je me lançai dans un discours commençant par "jusqu'à quand...", et les citations latines s'enchaînaient les unes après les autres, au point que je m'étonnais moi-même d'en avoir gardé autant en mémoire. Que veux-tu ? C'était une componction générale, ils

Caterina Percoto utilise ici indirectement la parodie, suggérant grâce à la citation des mots latins « *usque tandem* »<sup>102</sup> un discours « à la manière de » Cicéron, pour se moquer du chapelain qui voudrait bien l'imiter mais n'en a pas la capacité<sup>103</sup>. En mettant dans sa bouche les paroles du célèbre orateur romain, elle accentue en effet la satire de l'homme d'église qui se révèle totalement dépourvu de l'éloquence de son modèle et qui est loin de réussir à captiver son auditoire, loin de là. On constate qu'il n'a gardé de son instruction qu'un répertoire de citations latines dans lequel il puise pour servir aux patriotes un sermon truffé de formules rhétoriques mais inefficace à les convaincre car, comme nous pouvons l'imaginer, inconsistant sur le plan des idées. Remarquons que, si le discours du chapelain n'a aucune prise sur son auditoire, ce n'est pas le cas du sermon du curé de la paroisse de Mariuccia dans *La coltrice nuziale* dans lequel celui-ci justifie la répression autrichienne et condamne les rebelles, conduisant ses paroissiens à des agissements condamnables<sup>104</sup>. Il ne s'agit pas cette fois de dénoncer la complicité des prêtres avec les autorités autrichiennes mais bien de ridiculiser le Clergé romain en soulignant son incompetence, afin de convaincre le lecteur de la nécessité d'un renouvellement profond de l'Église. La maladresse du prêtre qui continue son discours alors qu'on le supplie de se taire ainsi que sa naïveté qui lui fait croire que les révolutionnaires se repentent alors qu'il est en train de les agacer au plus haut point, contribuent à rendre le personnage ridicule et donc à le discréditer aux yeux du lecteur. Il devient même odieux lorsqu'il croit que son ami le confesseur est en train de choisir ses numéros de loto grâce aux détails sur les exécutions des patriotes fournies par le journal<sup>105</sup>. L'auteure nous montre que la bêtise des prêtres n'est pas sans danger pour la moralité de la société.

Cette nouvelle humoristique est donc bien un moyen pour Caterina Percoto d'attaquer le parti clérical réactionnaire et plus largement les institutions de l'Église, en

---

étaient tous debout, et les plus proches me priaient de me taire pour l'amour de Dieu, tant ils sentaient leurs cœurs se serrer de repentir ; mais moi, enhardi par ce succès, je poursuivais et avec mes apostrophes et mes invectives je les harcelais de plus en plus ; quand une sale bête, l'un des plus louches, me sauta dessus, un marteau à la main et ouvrant grand les bras, il m'assêna sur le crâne un tel coup que subitement il me fit voir briller des étoiles, puis tout devint sombre et froid comme la mort et je tombai par terre » *Ibid.* p. 16-17. Nous avons rétabli la concordance des temps au passé.

<sup>102</sup> Il s'agit en effet de deux mots de l'exorde de la première *Catilinaire* prononcée par Cicéron devant le Sénat romain en 63 avant J.C. pour attaquer son adversaire Catilina qui conjurait contre la République. La phrase complète est : « Quo usque tandem abutere, Catilina, patientia nostra ? » (Jusqu'à quand abuseras-tu de notre patience, Catilina ?).

<sup>103</sup> Cf. « Parodie » in B. DUPRIEZ, *Gradus, les procédés littéraires, op. cit.*, p. 331-332. Rappelons que dans sa jeunesse Caterina Percoto avait rédigé un discours sur l'éloquence dont elle connaissait sûrement les procédés rhétoriques, ce qui lui permet de les utiliser ici avec une intention satirique.

<sup>104</sup> C'est à cause de ses sermons que Mariuccia se croit autorisée à garder le couvre-lit que les soldats autrichiens ont dérobé à sa cousine qui, si l'on en croit le curé, n'a que ce qu'elle mérite car il s'agit d'une « rebelle ». Voir *supra*, chapitre 8, p. 395.

<sup>105</sup> « Lascia un po' vedere. Quest'è il giornale : *Sentenza di morte eseguita a Forlì nella persona dei ribelli...* Adesso ci vengo : combini i numeri del lotto sui particolari di quei furfanti che furono eseguiti. » C. PERCOTO, *Le monache di Monte Pincio, op. cit.*, p. 17.

montrant la nécessité de tout réformer et de retirer au Pape son pouvoir temporel. Mais, au moment où la nouvelle est à nouveau publiée à Turin, en 1860, elle acquiert, selon nous, une autre dimension : celle d'une mise en garde des patriotes contre l'alliance avec la France et même d'une critique contre l'intromission française dans les affaires italiennes. En effet, de même que Napoléon III a trahi la République romaine en venant en aide au Pape<sup>106</sup>, il a à nouveau trahi les patriotes italiens en interrompant la guerre contre l'Autriche, alors qu'il était en position de force, et en négociant l'armistice de Villafranca, signé le 11 juillet 1859, qui laisse la Vénétie sous domination autrichienne. Il y a un ressentiment énorme dans le Piémont contre la France à cause de cet armistice et « aux yeux des patriotes italiens, Napoléon III réédite avec Villafranca la trahison de son oncle à Campofornio »<sup>107</sup>. Cela ne peut être un hasard si, au cours de l'été 1860, alors que Guglielmo Stefani attend depuis plus d'un an le texte qu'elle lui a promis<sup>108</sup>, Caterina Percoto choisit justement de lui envoyer cette nouvelle pour son « Mondo Illustrato »<sup>109</sup> : malheureusement pour son auteure la nouvelle est encore terriblement d'actualité ! Et le nouveau titre qui lui est donné, *Ridere per non piangere*, prend alors tout son sens : « rions un peu pour ne pas pleurer du triste sort qui nous est réservé » nous dit la patriote frioulane, condamnée à vivre encore sous le joug étranger.

## B - La déception après la paix de Villafranca : Il pianto di Venezia nel 1859

Caterina Percoto exprime la déception causée par l'armistice de Villafranca dans un texte élégiaque intitulé *Il pianto di Venezia nel 1859*. Nous ne savons pas s'il fut publié avant de figurer dans l'édition milanaise de 1880 de ses nouvelles<sup>110</sup> et encore moins quand il a été écrit, mais nous pensons que Caterina a dû le composer au lendemain de l'armistice en raison de son contenu, c'est pourquoi nous avons choisi de l'évoquer ici.

<sup>106</sup> Ce sentiment est répandu chez les patriotes républicains. L'exemple le plus marquant étant celui de Felice Orsini qui, le soir du 14 janvier 1858, essaie d'attenter à la vie de Napoléon III et de son épouse alors qu'ils se rendaient à l'opéra de Paris. Il est en effet convaincu que Bonaparte est le plus grand soutien de la réaction européenne. Le 11 février 1858, à la fin du procès, l'avocat d'Orsini lit une lettre que le patriote italien adresse à l'Empereur et dans laquelle il l'invite à venir en aide à sa patrie. Il dit en particulier ceci : « J'adjure Votre Majesté de rendre à ma patrie l'indépendance que ses enfants ont perdue, en 1849, par la faute même des Français ». G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 4, *Dalla rivoluzione nazionale all'unità. 1849-1860*, op. cit., p. 282 et p. 284-285.

<sup>107</sup> J.-Y. FRETIGNE, *Giuseppe Mazzini Père de l'unité italienne*, op. cit., p. 382.

<sup>108</sup> Voir *supra*, chapitre 2, p. 166.

<sup>109</sup> Ce n'est certes pas la première fois que Caterina Percoto propose un récit déjà publié à un autre journal, elle le fait, comme nous l'avons vu dans la première partie, tantôt pour gagner de l'argent, tantôt car elle n'a pas le temps d'écrire un nouveau texte pour répondre aux sollicitations de collaboration. Mais dans ce cas précis, nous pensons qu'il lui est paru opportun de le faire en raison des récents événements historiques, et le changement de titre que nous mentionnons ci-après tend à nous le confirmer.

<sup>110</sup> C. PERCOTO, *Novelle scelte*, op. cit., vol. 2, p. 286-291.

Là encore il s'agit d'un texte singulier dans l'œuvre de l'auteure : il n'y a pas d'histoire ni de personnages, mais simplement un chant lugubre qui évoque l'histoire et les malheurs de Venise. La ville est personnifiée, ce qui est fréquent dans la littérature patriotique d'après l'étude menée par Alberto Banti<sup>111</sup>. Elle est assise au bord de la mer où elle pleure, enchaînée, l'épée de ses tyrans pointée sur sa poitrine : elle est retenue prisonnière<sup>112</sup>. Cette représentation n'est pas sans évoquer la personnification de l'Italie dans la chanson de Leopardi « All'Italia », qui elle aussi pleure, assise par terre, portant des chaînes, réduite en esclavage<sup>113</sup>.

Venise attend sa rédemption qui vient de lui être refusée. Il y a une dimension religieuse qui vient solenniser le moment historique de la deuxième guerre d'indépendance qui opposa le Royaume de Sardaigne et son alliée la France, à l'Autriche. Elle se manifeste grâce à la présence « des anges de Dieu, suspendus en l'air » au-dessus du champ de bataille et de la métaphore biblique utilisée pour désigner les armées autrichiennes : « Come sciame d'infinite locuste, come nubi di voraci avvoltoi, volano le falangi dell'Austria a difendere la preda »<sup>114</sup>. Le nuage de sauterelles est, en effet, l'une des dix plaies qui, dans le livre de l'*Exode*, se sont abattues sur l'Égypte, et est symbole de malédiction dans l'*Apocalypse*<sup>115</sup>. Quant à l'image des vautours, animaux charognards, elle indique comment l'Autriche se délecte du malheur d'autrui.

À l'armée autrichienne qui fond sur le Piémont dévastant les rives du Pô, s'affrontent et l'armée « italienne », constituée de tous les « fils » de la Péninsule qui sont accourus « s'enrôler sous le drapeau du rachat », « comme s'ils étaient invités à un banquet nuptial », et celle de sa généreuse alliée la France, venue « au secours de sa nation

<sup>111</sup> Banti explique que l'allégorie de la patrie comme femme et mère se répand en Italie au cours du « triennio patriottico » (1796-1799) sur le modèle français de la femme qui incarne la liberté révolutionnaire. Voici les composantes essentielles de la représentation aussi bien littéraire qu'iconographique (cf. les reproductions proposées dans son livre) de l'Italie selon lui : « l'Italia è una donna, spesso seduta, spesso cinta da una corona turrita, talvolta pudicamente coperta da un peplo, talaltra col seno scoperto – a sottolineare la funzione nutritiva svolta nei confronti dei suoi figli, – spesso ritratta in catene – a ricordare il suo stato di oppressione –, o anche cinta d'armi – nel momento del suo auspicato riscatto. » A. M. BANTI, *La nazione del Risorgimento. Parentela, santità e onore alle origini dell'Italia unita*, Torino : Einaudi, 2006, p. 67. Citons par exemple la personnification de Venise dans les *Confessioni* de Nievo au moment où l'auteur évoque la fin de la République. Cf. *supra*, citation de la note 9, p. 442.

<sup>112</sup> « Assisa sulla marina, posato il capo stanco a' suoi monumenti, carica di catene e con sul petto il ferro de' suoi tiranni, ella piangea e dentro a sè stessa palpitando di un'ansia indicibile, invocava il giorno della Redenzione. » C. PERCOTO, *Novelle scelte, op. cit.*, p. 286. C'est nous qui soulignons. On retrouve la position assise et les chaînes citées par Banti comme éléments constitutifs de la représentation allégorique de l'Italie durant le Risorgimento. Cf. note précédente.

<sup>113</sup> « Chi la ridusse a tale? E questo è peggio, / Che di catene ha carche ambe le braccia; / Sì che sparte le chiome e senza velo / Siede in terra negletta e sconsolata, / Nascondendo la faccia / Tra le ginocchia, e piange. ».

<sup>114</sup> « Comme des essaims infinis de sauterelles, comme des nuages de vautours voraces, les unités d'infanterie de l'Autriche volent pour défendre sa proie ». C. PERCOTO, *Novelle scelte, op. cit.*, p. 287.

<sup>115</sup> M. FEUILLET, *Lexique des symboles chrétiens, op. cit.*, p. 104.



sœur »<sup>116</sup>. Il y a dans ces lignes un autre *topos* de la littérature patriote : ce que Banti nomme la « métaphore parentale » et que l'on rencontre également ailleurs dans le texte. France et Italie sont en effet présentées comme des sœurs et tous les Italiens sont les enfants de la Péninsule, une image derrière laquelle se cache la rhétorique de la mère patrie. Par ailleurs, l'image du « banquet nuptial » symbolise l'union entre les différents habitants de l'Italie jusqu'alors séparés pour défendre la cause nationale et lutter contre l'opresseur étranger. Les victoires s'enchaînent rapidement pour les libérateurs, ce qui est mis en évidence par une anaphore du verbe « venire » : « Dopo l'una vittoria vien l'altra, vien la terza, vien la tremenda di Solferino »<sup>117</sup>. L'accumulation s'achève sur la terrible bataille de Solferino (24 juin 1859), tristement célèbre pour les lourdes pertes qui s'ensuivirent et qui incitèrent le suisse Henri Dunant à fonder l'organisation de la Croix Rouge destinée à porter secours aux militaires blessés. Caterina Percoto évoque les victimes tombées aux combats. Mais elle qui autrefois voulait susciter la pitié du lecteur face aux horreurs de la guerre semble ici s'enthousiasmer du bilan de la bataille car c'est le sang étranger qui mouille la terre, ce sont les cadavres étrangers que les fleuves charrient vers la mer : « Il suolo d'Italia è bagnato dal sangue straniero, i fiumi d'Italia convolgono al mare i cadaveri dello straniero »<sup>118</sup>. Dans cette phrase qui contient deux propositions indépendantes juxtaposées et construites de manière symétrique, l'adjectif « straniero », si rare dans les textes percotiens, s'oppose par deux fois au nom « Italia ». Il y a une insistance sur cet adjectif qui vient ponctuer les deux propositions, comme pour souligner le fait que, contrairement au passé, c'est l'étranger qui est battu et l'Italie qui est vainqueur. L'auteure esquisse la déroute de l'ennemi<sup>119</sup>, ce qui lui permet de montrer implicitement que l'armistice ne se justifiait pas, les alliés franco-piémontais étant en position de force. Elle évoque également de façon rapide les nombreux blessés transportés dans les villes en charrette au milieu des gémissements et des blasphèmes, un aspect de la guerre déjà évoqué dans la nouvelle *La coltrice nuziale* lorsque Coletto raconte son expérience, mais, dans ce texte, il ne s'agit pas de critiquer une guerre qui s'avère nécessaire pour délivrer son pays. En revanche Caterina Percoto attire l'attention du lecteur sur la situation intenable dans laquelle se trouvent les jeunes Italiens vivant sous domination autrichienne et contraints d'aller affronter au combat « leurs propres frères »,

<sup>116</sup> « Freme la Penisola tutta e i suoi figli, come fossero invitati al banchetto nuziale, accorono per mezzo a mille pericoli ad arruolarsi sotto la bandiera del riscatto. I generosi di Francia passano le alpi, passano il mare in soccorso della nazione sorella. » C. PERCOTO, *Novelle scelte, op. cit.*, p. 287.

<sup>117</sup> « Après une victoire vient l'autre, vient la troisième, vient la terrible de Solferino. » *Ibidem*.

<sup>118</sup> « Le sol d'Italie est mouillé par le sang étranger, les fleuves d'Italie charrient jusqu'à la mer les cadavres de l'étranger. » *Ibidem*.

<sup>119</sup> « Sono rotte le schiere dell'Austria, è in fuga il loro superbo imperatore. » *Ibidem*.

ce qui justifie que l'on y mette un terme<sup>120</sup>. Quant à Venise, toujours entre les mains de l'ennemi, elle attend avec anxiété sa délivrance, regardant les navires français qui sont venus pour elle...

Le « résumé lyrique » de la situation historique s'interrompt alors et une invocation à la lune, astre romantique par excellence, s'y substitue. Nous pensons à nouveau à la poésie de Leopardi chez qui la lune est associée au thème du souvenir, association que l'on trouve également chez Caterina Percoto<sup>121</sup>. La lune, témoin éternel de l'histoire de l'humanité, permet à l'auteure de retracer l'histoire de Venise jusqu'à son apogée. Ce bref panégyrique se conclut ainsi : « E guerre e vittorie e gioia e ricchezza e libertà ; poi decadenza e sventura e obbligo di se stessa »<sup>122</sup>. La polysyndète met en évidence d'abord l'élan ascensionnel et tend à nous faire penser qu'il ne s'arrêtera point, puis le déclin inexorable de la ville qui finira par tomber en esclavage. Venise est qualifiée de « povera venduta »<sup>123</sup>. Il s'agit d'une allusion au traité de Campoformio par lequel Napoléon I<sup>er</sup> céda l'ancienne République vénitienne à l'Empire d'Autriche, ce qui suscita chez les patriotes de Vénétie un fort ressentiment dont Ugo Foscolo a rendu compte dans le roman épistolaire *Le ultime lettere di Jacopo Ortis*. Si Caterina Percoto reprend à son compte le qualificatif utilisé par l'écrivain vénitien – mis en évidence dans le texte car en italique – ce qui permet de comprendre la référence implicite à ce triste épisode de l'histoire de Venise, elle passe cependant sous silence le rôle joué par les Français. D'ailleurs, dans tout le texte, la France n'est que très peu présente, elle est mentionnée seulement deux fois dans la première partie du texte, et avec une connotation positive puisqu'elle est la « généreuse » alliée, et une fois à la fin, lorsque ses navires s'éloignent de Venise. Ceci paraît surprenant mais est révélateur de la signification à donner à ce texte. Nous y reviendrons ultérieurement.

<sup>120</sup> « Hanno udito lo scalpitare dei cavalli fuggenti, l'imprecazione di quei che furono trascinati a combattere contro i propri fratelli ; hanno udito il fischio misterioso della palla che fucilava i disertori. » *Ibid.*, p. 287-288. Signalons que, dans une lettre écrite le 27 août 1859, Prospero Antonini rapporte à son amie une anecdote sur des soldats frioulans enrôlés dans l'armée autrichienne et qui ont refusé de tirer sur leurs frères italiens : « Erano italiani i quali trascinati per forza a combattere incontrarono la morte ma non vollero darla. Eccovi un bel'argomento da farne uno di quei vostri racconti, che l'Italia accolse con tanto fervore. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/V, Lettera 59.

<sup>121</sup> Caterina Percoto semble reprendre ici un schéma déjà expérimenté dans une composition de jeunesse, dont le titre est homonyme de la célèbre poésie leopardienne « Alla luna ». Dans ce texte, publié en 1840 à l'occasion des noces Vivante – Ventura, l'écrivaine frioulane, influencée par le romantisme, s'adresse à l'astre que tant de poètes ont chanté. C'est l'occasion pour elle de se souvenir d'une belle nuit d'été passée dans la lagune vénitienne et emplie de doux rêves. Mais les illusions de la jeunesse sont éphémères et au bonheur succède hélas le malheur. Elle se souvient alors d'une triste nuit où elle souhaite mourir. Lune, chants, tradition poétique, souvenirs heureux et malheureux, perte des rêves de jeunesse : l'influence de Leopardi dans cette composition ne fait aucun doute. Nous allons voir que nous retrouvons le même schéma dans le texte que nous étudions : souvenirs d'un bonheur passé, irruption du malheur, désir de mort.

<sup>122</sup> « Et les guerres et les victoires et la joie et la richesse et la liberté ; puis la décadence et le malheur et l'oubli d'elle-même. » C. PERCOTO, *Novelle scelte*, op. cit., p. 288.

<sup>123</sup> « Caduta nell'abisso della schiavitù, per molti anni vedesti dormire neghittosa sulle sue catene questa povera venduta. » *Ibid.*, p. 288-289.

L'histoire de Venise se poursuit. Un jour la ville se réveille et tente de se libérer de ses chaînes : c'est le sursaut révolutionnaire de 1848-49, mais « trahie »<sup>124</sup> elle retourne à son douloureux sort. Caterina Percoto considère que la République de Venise a été trahie à ce moment là mais par qui ? Est-ce par la nation croate qui aurait dû elle aussi se rebeller contre l'Autriche au lieu de l'aider à réprimer la révolution, ce que l'auteure lui reproche dans *La Resurrezione di Marco Craglievich* ? Ou bien par les autres États italiens qui ne lui sont pas venus en aide alors qu'elle résistait fièrement et incarnait le dernier espoir de voir triompher la cause de l'indépendance italienne ? Ou peut-être les deux... Dans son malheur Venise n'est pas seule, elle trouve du réconfort auprès de sa sœur Milan. L'auteure a tendance à verser dans un sentimentalisme larmoyant lorsqu'elle décrit les deux villes personnifiées se serrant dans les bras l'une de l'autre pour se réconforter et pleurant de concert sur leur triste sort, livrées qu'elles sont à un « féroce oppresseur ». Ainsi naît entre elles un amour fraternel que « nulle force humaine ne [peut] empêcher »<sup>125</sup>. On retrouve à nouveau la personnification et la métaphore familiale mises en évidence par Banti dans les œuvres du *Risorgimento*<sup>126</sup>.

Une nouvelle invocation à la lune nous ramène au temps présent et à la paix inique qui vient d'être signée. Les navires français qui étaient venus l'aider sont repartis l'abandonnant à jamais<sup>127</sup>. Ce verbe « abandonner » est la seule note négative concernant la France. L'Europe a prononcé une sentence de mort à son encontre, Venise est contrainte de faire ses adieux à Milan, devenue à présent son frère bien-aimé, mais elle se demande s'il pourra être heureux sans lui. Si elle doit se sacrifier pour sa liberté, alors elle est prête à l'accepter<sup>128</sup>. L'agonie de la ville est comparée à celle d'une gazelle du désert capturée par un chasseur et transportée au loin sous un climat étranger. L'écrivaine choisit une métaphore animale pour exprimer le malaise de Venise alors qu'elle préfère d'ordinaire utiliser la métaphore végétale de la fleur transplantée dans une serre<sup>129</sup>, peut-être est-ce

<sup>124</sup> « Ma un giorno ella si scosse come se fosse ringiovanita, con magnanimo sforzo tentò d'infrangere i suoi ferri. Tradita, ricadde sul letto de' suoi dolori. » *Ibid.*, p. 289.

<sup>125</sup> « Spiati da mille arghi, sorvegliati dal loro feroce oppressore, essi avevano un palpito che nessuna forza umana valeva ad impedire. » *Ibidem*.

<sup>126</sup> Cette image se retrouve également dans l'iconographie de l'époque. Citons par exemple le tableau d'Antonio Zona, *Venezia e la Lombardia dopo la pace di Villafranca* (1859), qui représente Venise sous les traits d'une jeune femme faisant ses adieux à un jeune homme, la Lombardie ; elle enlace le cou de ce dernier et tient la tête inclinée sur son épaule. Une reproduction de ce tableau figure dans R. BARBIERA, *Ricordi delle terre dolorose*, op. cit., p. 245. L'auteur évoque justement à cet endroit de l'ouvrage les pleurs de Caterina Percoto après la paix de Villafranca.

<sup>127</sup> « O luna, tu hai veduto i campi di battaglia dove fu decisa la sorte di Milano, tu hai illuminato le bandiere dei vincitori, ed impassibile viaggiavi per il tuo cielo, quando le prore francesi abbandonarono per sempre la povera Venezia ! » *Ibidem*.

<sup>128</sup> « L'Europa sottoscrive alla mia sentenza di morte ; nessuno ci pensa ; ma, e tu, fratello, sarai felice ? Ti strappano dalle mie braccia, ti tolgono alle comuni catene ; ma, è poi per la libertà ? Oh, se così fosse, perdono, o Signore, pel grande assassinio ! » *Ibid.*, p. 290.

<sup>129</sup> C'est le cas pour Massimina, protagoniste de la nouvelle *Lis Cidulis* et de Cati, protagoniste de *La Coltrice nuziale*, qui ont toutes les deux été élevées en Autriche, loin de leur Frioul natal. Notons encore

en signe de démarcation car il ne s'agit pas d'une protagoniste féminine mais de la personnification d'une ville. Venise se prépare donc à mourir et à n'être bientôt plus qu'un tas de ruines.

Dans un autre texte intitulé « Alla luna » qui a plusieurs points communs avec celui-ci<sup>130</sup>, affligée par le malheur qui la frappait, la narratrice souhaitait mourir ; ici, Venise abandonnée de tous se laisse aller à la mort : c'est une profonde détresse qui s'exprime dans ces deux situations. Le texte reflète le désespoir qui s'empare des patriotes vénètes après l'annonce de l'armistice de Villafranca. L'affliction est telle que pour l'instant l'auteure ne peut que pleurer, d'où le ton élégiaque de ce texte. Si elle avait voulu dénoncer la trahison de Napoléon III, elle aurait sûrement choisi le mode d'expression qui lui est le plus naturel, à savoir la nouvelle. C'est pourquoi nous estimons qu'il a été écrit peu de temps après les faits, avant que Caterina Percoto n'ait le recul nécessaire pour transformer la matière brute en fiction littéraire.

Après que l'abattement lié au choc brutal de l'annonce de la paix a été surmonté, l'écrivaine frioulane recommence à dénoncer dans ses récits la situation exécrable générée par l'occupation autrichienne et exhorte alors à l'action pour libérer sa région.

### C - L'appel à lutter contre l'Autriche.

On retrouve dans les nouvelles postérieures à 1859 l'évocation de points de friction entre gouvernement autrichien et population comme l'interdiction de posséder des armes ou le mécontentement suscité par des impôts excessifs. Ils avaient déjà été mentionnés après 1848 mais c'est surtout sur les abus de pouvoir de la part des militaires présents en grand nombre dans le Frioul que Caterina Percoto met dorénavant l'accent. L'exaspération consécutive conduit certains personnages des nouvelles à manifester leur patriotisme. Il y a une évolution par rapport à 1848 où les personnages patriotes étaient des femmes – Oliva et Cati dans la *Coltrice nuziale* – qui manifestaient leur attachement à l'Italie pour des raisons avant tout sentimentales, leur cœur les poussant instinctivement à aimer cette Italie qu'elles considéraient comme leur patrie<sup>131</sup>. À présent les patriotes appartiennent le plus souvent au genre masculin et leur prise de position est avant tout politique, avec un objectif précis : le rattachement à tout prix du Frioul et de la Vénétie au Royaume d'Italie.

---

que dans les deux cas le climat étranger est signalé comme inadapté à leur sang italien en raison de sa rigueur. Nous y reviendrons au chapitre suivant. Cf. *infra*, chapitre 11, p. 498 et suivantes.

<sup>130</sup> Voir *supra*, note 121, p. 472.

<sup>131</sup> Tommaso Scappaticci relève avec justesse au sujet du personnage de Cati que « la Percoto evita di attribuirle un entusiasmo risorgimentale, inopportuno in una fanciulla cresciuta in un ambiente devoto alla dinastia asburgica (...) per cui la simpatia per la causa unitaria scaturisce solo da motivazione sentimentali, dall'amore per la sua terra e dalla partecipazione alle sofferenze degli sconfitti. » T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini*, op. cit., p. 144.

### 1 - L'occupation autrichienne : une présence exécrable !

Nous avons déjà eu l'occasion d'aborder au chapitre 8 la question de la pression fiscale qui pesait sur le Royaume de Lombardie-Vénétie au moment de la Restauration autrichienne et d'indiquer qu'elle était source de mécontentement. Après les épisodes révolutionnaires de 1848-49, Vienne décide de traiter sévèrement les provinces italiennes et le général Radetzky, alors gouverneur du Royaume de Lombardie-Vénétie, applique de façon très dure ces directives. Les provinces italiennes sont pressurées financièrement pour permettre officieusement à l'État autrichien de rembourser ses frais de guerre. Les premiers à être touchés par les nouvelles mesures fiscales sont les propriétaires fonciers que Radetzky veut punir car il les considère comme responsables des mouvements insurrectionnels qui ont eu lieu, mais il impose également un « emprunt forcé » aux commerçants<sup>132</sup>. Nous n'avons pas de données concernant la politique fiscale en Vénétie après 1859, mais l'on peut supposer que l'Empire autrichien avait à nouveau besoin de recouvrer beaucoup d'argent pour compenser les dépenses militaires et que, par conséquent, la situation ne s'était pas améliorée. En tout cas, dans une lettre qu'elle écrit à Gioacchino Pompilj le 30 novembre 1859, Caterina Percoto se plaint justement des impôts qu'elle doit payer et qui grèvent son budget comme celui de tous ses compatriotes vénètes :

« Nulla vi dirò della mia povera salute che continua sempre allo stesso, nulla dell'animo costernato per le fallite speranze, nulla delle condizioni economiche fatte deplorabili come quelle di tutti i veneti in generale, dove l'imposta supera di buon tratto la rendita... »<sup>133</sup>

Dans le récit intitulé *Il bastone*, on voit Monsieur Bressanuti, pharmacien et petit propriétaire terrien, envisager de quitter la campagne pour s'établir en ville, car celle-là lui est devenue odieuse pour diverses raisons au nombre desquelles figurent les impôts qui ne cessent d'augmenter :

« La malattia dei bachi, quella più tremenda delle uve, le annate scarse e le imposte crescenti a dismisura lo avevano uggito della vita di campagna talmente, ch'egli adesso avrebbe alienato il modesto poderetto che gli costava tante fatiche e tante cure, pur di

<sup>132</sup> Cf. M. MERIGGI, *Il Regno Lombardo-Veneto*, op. cit., p. 350-353.

<sup>133</sup> « Je ne vous dirai rien au sujet de ma pauvre santé qui est toujours la même, rien de mon état de consternation à cause des espoirs manqués, rien de mes conditions économiques rendues déplorables comme celles de tous les Vénètes en général, puisque l'impôt dépasse de beaucoup les revenus... » in *Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj*, a cura di Luigi Pompilj, op. cit., p. 120. Caterina Percoto avait, comme nous l'avons vu dans sa biographie, d'énormes difficultés économiques, il n'est donc pas étonnant qu'elle ait été sensible à ce problème d'imposition.

andare a stabilirsi in città e partecipare anch'egli a quella che s'andava immaginando così splendida fortuna. »<sup>134</sup>

Il y a dans cette phrase une critique implicite du gouvernement autrichien qui met un frein au développement agricole du Frioul, en défavorisant le développement de nouveaux petits propriétaires terriens qui pourraient donner une impulsion nouvelle à une agriculture frioulane trop archaïque et nécessitant des réformes. Ils sont incarnés dans la nouvelle par Monsieur Bressanuti dont on sait qu'il a récemment accédé au statut de propriétaire<sup>135</sup>. De même, dans le texte intitulé *La pace dei Veneti*, la narratrice se plaint de la situation du Frioul rendue difficile à la fois par un faible rendement agricole et par « un gouvernement sans pitié, un gouvernement étranger [qui], pendant ce temps, doublait et triplait le montant de ses féroces impôts »<sup>136</sup>. Remarquons que, contrairement à la nouvelle *Un episodio dell'anno della fame*, publiée en 1845, dans laquelle Caterina Percoto mettait en cause la mauvaise gestion du gouvernement, sans préciser qu'il était autrichien, le caractère étranger du gouvernement coupable est en revanche mentionné ici, comme si l'auteure voulait souligner et accroître la distance entre le peuple frioulan et les autorités autrichiennes, justifiant ainsi l'idée d'indépendance.

Une autre mesure gouvernementale impopulaire déjà évoquée par le passé et à laquelle l'écrivaine frioulane fait de nouveau allusion ici est l'interdiction de posséder une arme. Ainsi que nous l'avons rappelé au chapitre 9, nous savons que les contrevenants à cette loi risquaient la peine de mort. L'historien Marcello Flores relève une certaine inégalité de traitement quant à l'application d'une telle peine, en fonction de la classe sociale à laquelle appartient le fautif : si la peine capitale punit les représentants du petit peuple en possession d'une arme, les propriétaires terriens ou les avocats, même ceux ayant commis des délits plus graves, ne sont, en général, que condamnés à des travaux forcés<sup>137</sup>. Caterina

<sup>134</sup> « La maladie des vers à soie, celle encore plus terrible de la vigne, les années de vaches maigres et les impôts qui augmentaient de façon démesurée l'avaient tellement dégoûté de la vie à la campagne qu'à présent il était prêt à aliéner sa modeste propriété qui lui coûtait tant de soins et d'efforts, pourvu qu'il puisse aller s'établir en ville et participer lui aussi à ce qu'il imaginait être une opportunité si magnifique. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 388. La fin de la phrase fait allusion à un hypothétique mariage entre son fils et la riche veuve d'un pharmacien avec qui celui-ci a une liaison. La maladie des vers à soie, celle de la vigne et les problèmes de faible productivité qui en découlent sont autant de phénomènes attestés par les historiens et qui donnent lieu à une crise économique au début des années 50. Cf. M. FLORES, *Il Friuli. Storia e Società*, vol. 1, *Dalla caduta della Repubblica di Venezia all'Unità d'Italia*, *op. cit.*, p. 147-153. Ces problèmes agricoles sont également l'un des thèmes récurrents des lettres échangées entre Caterina Percoto et Prospero Antonini dans les années 1854-55.

<sup>135</sup> « Era una di quelle modeste famiglie di campagna, come si vedono così spesso qui nel nostro Friuli, i cui usi patriarcali e l'abitudine al lavoro ti manifestano subito la recente origine contadina. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 388.

<sup>136</sup> « Un infortunio sempre crescente isteriliva i nostri campi, un governo senza pietà ; un governo straniero raddoppiava e triplicava intanto le feroci sue imposte. » in *La pace dei Veneti*, appendice à C. PERCOTO, *Il giornale di mia zia*, *op. cit.*, p.100.

<sup>137</sup> Voir M. FLORES, *Il Friuli. Storia e Società*, vol. 1, *Dalla caduta della Repubblica di Venezia all'Unità d'Italia*, *op. cit.* p.144.

Percoto, elle, se contente de faire allusion à la loi, sans évoquer la peine encourue en cas d'effraction. Elle suggère en revanche qu'il existe une inégalité de traitement en ce qui concerne l'application de cette interdiction. En effet, il semblerait que les riches propriétaires terriens puissent demander un permis de port d'armes, c'est du moins ce que laisse à penser cette phrase extraite de la nouvelle *Riparazione* :

« Una legge sospettosa aveva tolto al paese ogni sorta di armi, e il signor Morelli non si degnava d'implorare il privilegio della licenza. »<sup>138</sup>

Un tel privilège impliquant probablement une certaine allégeance à l'Autriche, l'on peut voir dans le refus du personnage de le demander, un signe de patriotisme : Monsieur Morelli ne veut aucune compromission avec le gouvernement. Il préfère d'ailleurs se retirer à la campagne, malgré l'isolement, les difficultés à se procurer certains biens de consommation et le manque d'écoles convenables pour ses enfants, afin que ces derniers ne soient pas « contaminés par la vue des militaires autrichiens »<sup>139</sup>. Sans doute veut-il leur épargner le spectacle de scènes cruelles et de comportements immoraux qui nuiraient à leur éducation, car le peuple est régulièrement soumis au mépris et aux abus de pouvoir des soldats de l'armée d'occupation, ainsi que le dénonce Caterina Percoto dans ses nouvelles. Nous le voyons par exemple dans *Il bastone* à travers le récit de l'affreuse mésaventure survenue à un villageois qui eut le malheur de se trouver à l'auberge en même temps que des militaires autrichiens :

« Per una di quelle inconcepibili prepotenze che succedevano a quei giorni così spesso in coteste desolate provincie, alcuni soldati di cavalleria, avendo trovato non so che briga con dei paesani che per disgrazia erano all'osteria insieme con essi, senza processo di sorte e per loro sola autorità avevano catturato quel che era il più ardito. Dopo averlo avvinto di funi, un soldato lo attaccò alla propria staffa e, lanciato il cavallo a tutta corsa, lo trascinò così pel villaggio fra la gente impietosita di cotesto strazio. Per alcuni giorni questa scena di orrore era sulla bocca di tutti, e Beppino si rammentava di aver sentito fremere le viscere per la paura che venisse fucilato. »<sup>140</sup>

<sup>138</sup> « Une loi soupçonneuse avait privé le pays de toute espèce d'armes, et monsieur Morelli ne daignait pas implorer le privilège d'une licence » C. PERCOTO, *Ventisei racconti, op. cit.*, p. 61.

<sup>139</sup> « Ma in compenso, ivi non erano funestati dalla vista del militare austriaco, godevano di un'aria pura e salubre, si trovavano in mezzo a gente morigerata. » *Ibid.*, p. 55-56.

<sup>140</sup> « En raison d'un de ces inconcevables abus de pouvoir qui, en ces jours-là, se produisaient si souvent dans ces provinces désolées, quelques soldats de la cavalerie, ayant eu je ne sais quelle querelle avec des villageois ayant eu le malheur de se trouver à l'auberge en même temps qu'eux, avaient capturé, sans aucune forme de procès et en vertu de leur seule autorité, le plus hardi d'entre eux. Après l'avoir enroulé de cordes, un soldat l'attacha à son propre étrier et, ayant lancé son cheval au grand galop, il le traîna ainsi à travers le village, au milieu des gens apitoyés par ce supplice. Pendant plusieurs jours, cette scène

Non seulement il n'existe plus de justice, car le malheureux est jeté en prison sur simple décision d'un soldat, sans qu'il n'y ait de chef d'accusation ni de jugement rendu, mais encore le paysan arrêté doit-il subir la cruauté des militaires qui l'attachent à un étrier et le traînent derrière un de leurs chevaux. En l'exposant à la vue de tout le village, les soldats imposent ainsi leur autorité par la terreur. Le manuscrit de la nouvelle conservé à la Biblioteca Civica d'Udine<sup>141</sup> nous indique que l'auteure a hésité sur la rédaction de cette scène car il y a de nombreuses ratures. Nous nous contenterons de mentionner deux modifications qui nous semblent intéressantes. D'une part, le militaire qui traîne sa victime attachée à son cheval était d'abord un officier puis le terme a été barré et remplacé par soldat. Or dans son premier texte patriotique, l'article *A Jalmicco nel 1848*, Caterina Percoto avait polémique sur la responsabilité des officiers autrichiens au sujet des atrocités commises. Elle semble ne pas vouloir reconduire la polémique ici. D'autre part, elle a préféré supprimer la mention de la gratuité du supplice auquel est soumis le paysan : sans doute jugea-t-elle la précision inutile.

Les vexations et violences subies par la population sont également rappelées dans un récit de littérature enfantine intitulé *Gli innocenti*, où des enfants attendent avec impatience l'arrivée de Victor-Emmanuel II pour qu'il chasse les Autrichiens et que ceux-ci cessent d'humilier la population locale. L'un d'eux, Odorico, dont le père a été récemment molesté et arrêté par les soldats, regrette que le bon roi d'Italie n'ait pas été là pour le défendre. Voici le discours que lui tient son camarade pour le reconforter :

« Coraggio, Odorico !, [...] coraggio ch'ei verrà ! e con quel suo cavallo che dicono che corre come il vento, e con quella sua sciabola che ne ha già tanti ammazzati, li caccierà via anche da questo paese : finiranno di camminare pettoruti per le nostre contrade, strascinando la spada a disprezzo, dove il muro è ancora schizzato del sangue del tuo povero padre e di quegli altri infelici che hanno menato in prigione ! »<sup>142</sup>

Ce discours souligne le caractère hautain et violent de l'armée autrichienne qui abuse de son pouvoir et malmène les habitants. C'est aussi un message d'espoir que lance l'auteure en déclarant que Victor-Emmanuel II viendra bientôt les délivrer. Il y a dans cette nouvelle un éloge du souverain du tout jeune Royaume d'Italie qui acquiert une aura quasi

---

d'horreur était sur toutes les lèvres et Beppino avait senti frémir ses viscères de crainte qu'ils ne finissent par le fusiller ». C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 401.

<sup>141</sup> B.C.U., Fondo principale, Ms 4012.

<sup>142</sup> « Courage, Odorico ! [...] courage car il viendra ! et avec son cheval dont on dit qu'il court comme le vent, et son sabre qui en a déjà tant tué, il les chassera aussi de ce pays : et ils cesseront de marcher en se pavanant à travers nos contrées, traînant leur épée avec mépris, là où le mur est encore éclaboussé du sang de ton pauvre père et des autres infortunés qu'ils ont menés en prison ! » C. PERCOTO, *Ventisei racconti*, *op. cit.*, p. 115.



mythique exprimée par les « on-dit » que l'enfant rapporte<sup>143</sup>. Bien qu'encore exclue de l'Italie, Caterina Percoto contribue déjà à l'éducation de la première génération d'Italiens à qui il convient désormais d'apprendre l'amour de la patrie<sup>144</sup>, anticipant ainsi le roman de Edmondo De Amicis, *Cuore*, qui deviendra le livre de référence de cette nouvelle religion civile. Dans la nouvelle, les enfants admirent avec dévotion l'image de ce roi offerte à l'un d'entre eux par son père patriote<sup>145</sup>, image que, dans un premier temps, ils prennent pour l'image d'un Saint. Cette méprise nous indique bien qu'un nouveau culte est né<sup>146</sup>. D'ailleurs, à l'aide d'un bâton, les enfants placent l'image au-dessus du tableau et découpent dans leurs feuilles des « palmes » et des « festons »<sup>147</sup> pour la décorer ; puis ils s'agenouillent devant elle et prêtent serment de fidélité au roi. L'auteure enseigne également à ses jeunes lecteurs à souffrir pour leur patrie. En effet, l'enfant qui apporte à l'école l'image de Victor-Emmanuel II demande à ses camarades le plus grand secret car il est dangereux de posséder tout objet se référant à l'Italie : « Mais gare si on le sait... on dit que l'on met en prison pour ça ! »<sup>148</sup> prévient-il ses camarades. Mais ils sont surpris et sévèrement corrigés par leur maître et tout le personnel de l'école :

« Una pioggia di scapellotti cadde loro addosso, e calci, e bastonate, e strapponi di orecchie e di capelli. »<sup>149</sup>

<sup>143</sup> Signalons que cette nouvelle, qui fait l'éloge de Victor-Emmanuel II, devait être réimprimée à l'occasion du mariage du prince Humbert de Savoie avec sa cousine Marguerite, le 22 avril 1868, ainsi que l'écrit Caterina Percoto à Alessandro Lampugnani. Cf. F. COCCOLO, « Il carteggio Lampugnani-Percoto », *op. cit.*, Lettera 68, p. 179.

<sup>144</sup> Nous savons grâce à une lettre écrite par l'auteure à Marina Baroni le 16 février 1868 que la nouvelle a été publiée pour la première fois à Milan de manière anonyme car elle aurait mis en péril la sécurité de son auteur qui vivait encore sous domination autrichienne. Cf. T. ROBERTI, *Cenni sulla co. Caterina Percoto, accompagnate da alcune sue lettere inedite*, *op. cit.*

<sup>145</sup> Si ce dernier n'apparaît pas en tant que protagoniste de la nouvelle, nous avons en revanche évoqué plus haut un personnage de père patriote. Il s'agit de Monsieur Morelli qui, lui aussi, enseigne à ses enfants l'amour de l'Italie à travers les cadeaux qu'il leur offre : des figurines représentant les empereurs romains en souvenir du glorieux passé du pays, des pièces en sucre représentant les diverses monnaies ayant cours dans le Royaume d'Italie et d'autres sucreries qui représentent des monuments italiens tels que la Tour de Pise ou le Dôme de Milan. Voir *ibid.* p. 56-58.

<sup>146</sup> Prospero Antonini ne s'y est pas trompé lorsqu'il écrit le 7 octobre 1860 dans une lettre à son amie pour l'informer de la réimpression de la nouvelle sur le journal livournais le « Monito » dont il souligne malicieusement qu'il est devenu théologique. B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/VI, Lettera 67.

<sup>147</sup> « Tutta la carta bianca che avevano portata pel componimento fu in un istante frastagliata a mo' di palme e di festoni che lo adornassero. » C. PERCOTO, *Ventisei racconti*, *op. cit.*, p. 115. Relevons l'utilisation du mot « palme » qui renvoie à l'épisode de l'entrée de Jésus dans la ville de Jérusalem où il est acclamé par la foule et qui illustre là encore la religion civile qui est en train de naître. En outre Caterina Percoto avait utilisé dans l'article « Morale » publié sur le « Giornale di Trieste » l'image des peuples enfin fraternellement réunis, fêtant avec des palmes à la main le grand jour de la liberté. Cf. « Morale », in « Giornale di Trieste », a. I (1848), n. 21.

<sup>148</sup> « Ma guai se sapessero... dicono che mettono in prigione ! » *Ibid.* p. 113.

<sup>149</sup> « Et une pluie de calottes leur tomba dessus, et ils reçurent des coups de pieds, et des coups de bâton, et on leur tira les oreilles et les cheveux. » *Ibid.* p. 116.

On remarquera comme la polysyndète souligne l'accumulation des coups et donc l'ampleur de la punition par rapport à un méfait qui ne semble pas bien grave. Caterina Percoto oppose dans ce texte l'enthousiasme patriotique des enfants à la lâcheté du maître d'école et du directeur qui se font les complices de la répression autrichienne de crainte de perdre leur poste. Ces deux personnages sont traités sur un mode humoristique, ce qui dédramatise la situation. La couardise de l'enseignant est soulignée dès son entrée en scène :

« quando si fu accorto della pericolosa immagine, pensò sbigottito alla paga, al proprio posto, e s'accinse subito a disperdere [i ragazzini]. »<sup>150</sup>

Vient s'y ajouter sa faiblesse, puisqu'il s'avère incapable de disperser les enfants attroupés autour de l'image et doit aller chercher du renfort :

« Spaurito affatto, egli uscì in cerca di rinforzi e tornò col Rettore, con alcuni colleghi e col Bidello armato di bastone. »<sup>151</sup>

Quant au directeur, il apparaît encore plus ridicule car il ne se contente pas de détruire l'objet du délit en le déchirant en mille morceaux mais il le fait aussi disparaître en l'avalant ! :

« il Rettore [...] lacerò [il ritratto] in mille minuzzoli, e poi non sapendo come meglio trafugarlo, onde non potesse compromettere, l'andava rotolando nella palma della mano, e ridotto in pallottola finì a masticarlo. »<sup>152</sup>

Le lexique juridico-policier utilisé par l'auteure fait ressortir l'exagération de la punition – « le corps du délit ainsi exécuté, ils s'appliquèrent à punir et à disperser la mutinerie »<sup>153</sup> – tandis que le titre de la nouvelle, *Gli innocenti*<sup>154</sup>, lui attribue un caractère profondément injuste. Il est cependant possible de voir une autre signification à ce terme « innocents »

<sup>150</sup> « Mais quand il se fut rendu compte de la présence de la dangereuse image, il songea avec effroi à sa paye, à son propre poste, et il entreprit aussitôt de les disperser. » *Ibidem*.

<sup>151</sup> « Complètement effrayé, il sortit chercher du renfort et revint avec le Directeur, quelques collègues et le Bidello armé d'un bâton. » *Ibidem*.

<sup>152</sup> « Le Directeur [...] réduisit [le portrait] en mille petits morceaux, et puis ne sachant pas comment mieux le subtiliser, afin qu'il ne puisse le compromettre, il le roulait dans la paume de sa main et, l'ayant transformé en une boulette, il finit par le mâcher. » *Ibidem*.

<sup>153</sup> « Esecutato così il corpo del delitto, s'accinsero a punire e a disperdere gli ammutinati », *ibidem*. Il était question plus haut de « renforts » et du *bidello* « armé d'un bâton ».

<sup>154</sup> *Gli innocenti* signifie « les innocents ».

qui pourrait aussi renvoyer à l'innocence perdue de l'enfance face à la violence de la situation de domination qui contraint les jeunes protagonistes à entrer rapidement dans le monde des adultes. Tous souhaitent d'ailleurs être plus grands pour pouvoir combattre sous les ordres de ce roi qu'ils admirent.

Une autre histoire de punition imméritée nous est racontée, cette fois sur un ton dramatique, dans la nouvelle intitulée *Il bastone*<sup>155</sup>. Le châtiment est, là encore, causé par l'exhibition d'un symbole patriotique et présenté comme profondément injuste et exécrationnel. Il frappe Angelina, innocente jeune fille au grand cœur, qui est condamnée « en guise d'exemple, à recevoir de la main d'un caporal vingt coups de bâton sur la place publique »<sup>156</sup> parce qu'elle a orné d'un ruban tricolore<sup>157</sup> une offrande apportée dans l'église du village<sup>158</sup>.

En préambule de la nouvelle, Caterina évoque ses écrits passés qu'elle envoyait aux différents journaux de la Péninsule à destination des « aimables dames italiennes »<sup>159</sup>. Elle a repris sa plume et souhaite à nouveau offrir un texte « à ses sœurs plus chanceuses » mais elle les avertit du contenu éminemment triste de cette nouvelle, comparée à une fleur :

« Dopo molti anni di silenzio e di dolore sento rinascermi il desiderio di cogliere ancora qualcuno di questi fiori e di mandarlo alle mie più fortunate sorelle. Torneranno a ricordarsi di me, e se il fiorellino è triste e non ha più grazia né di colore né di profumi, le lagrime che lo irrorano le faranno pietose a questa mia povera terra tradita. »<sup>160</sup>

<sup>155</sup> Nous pouvons dire que la nouvelle *Il Bastone* a été écrite entre février 1862, date à laquelle Prospero Antonini lui envoie une anecdote qui va inspirer cette histoire (voir *infra*), et la mi-juin 1862, date à laquelle nous avons la certitude que la nouvelle est en possession de Francesco Dall'Ongaro. Ce dernier écrit en effet à Caterina Percoto, le 25 juin [1862] : « Il Bastone è sempre in mia mano – non essendo potuto cederlo a buoni patti. Vado a giorni a Torino e a Milano, e in un modo o nell'altro verrà pubblicato. » « Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto », in « Ce fastu ? », a. XVI, n. 4, Lettera 86. Nous avons corrigé la date, Giovanni Battista Corgnali l'ayant erronément datée de 1867. À ce sujet voir *supra*, chapitre 2, note 482, p. 175. Nous ignorons si Dall'Ongaro a réussi à faire publier la nouvelle comme il en avait l'intention. En tous cas, elle figure dans le deuxième volume de l'édition génoise des *Racconti* sorti à la fin de l'année 1863.

<sup>156</sup> « A subire per la mano di un caporale venti orribili percosse ad esempio pubblico, sulla pubblica piazza ». L'usage du bâton, qui suscitait l'aversion du peuple, était une peine répandue sous la domination autrichienne. Voir A. ZORZI, *Venezia austriaca*, *op. cit.*, p.54.

<sup>157</sup> Dès 1848 dans le Royaume de Lombardie-Vénétie, une circulaire de la direction générale de la Police interdisait de vendre et de fabriquer des étoffes tricolores afin d'éviter toute manifestation de sentiment patriotique. Cf. *ibid.*, p.89

<sup>158</sup> Il s'agit d'une branche portant des cocons de vers à soie et décorée de rubans.

<sup>159</sup> « Io, nata e cresciuta nella pace dei campi, coglievo qui e colà qualche umile fiorellino selvaggio, e le gentili donne d'Italia accettavano benigne il rustico dono e non isdegnavano intrecciarlo nelle loro pompose ghirlande. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 377.

<sup>160</sup> « Après de nombreuses années de silence et de douleur je sens renaître en moi le désir de cueillir encore l'une de ces fleurs et de l'envoyer à mes sœurs plus chanceuses. Elles recommenceront à se souvenir de moi, et si la petite fleur est triste et n'a plus la grâce ni de sa couleur ni de ses parfums, les larmes qui la mouillent leur donneront pitié de ma pauvre terre trahie. » *Ibid.* p. 377-378.

Il y a dans ces mots une allusion à la situation politique du Frioul après Villafranca et l'auteure manifeste ainsi le désir que celle-ci ne soit pas oubliée : les Italiens doivent se souvenir qu'ils ont encore des frères qui ne sont pas libres et qui souffrent. L'histoire présente est destinée à illustrer les abus de pouvoir et la violence dont sont victimes les habitants restés sous domination autrichienne et à apitoyer ceux qui ont conquis leur liberté pour qu'ils leur viennent en aide. Angelina battue par les soldats devient une allégorie du Frioul aspirant à devenir italien mais opprimé par l'occupant autrichien : elle est l'image de la femme patrie.

Caterina Percoto poursuit son introduction en affirmant la véracité des faits rapportés. On pourrait croire qu'il s'agit d'une sorte de pacte qu'elle passe avec ses lectrices pour leur rappeler à nouveau la triste réalité, mais ce n'est pas le cas. Nous avons pu en effet identifier la source d'inspiration de l'auteure dans une anecdote que Prospero Antonini a lue dans le numéro 65 du 16 décembre 1861 de la « Rivista italiana » en note à un article intitulé *[Armonie] dei regni della Madonna, e loro relazione coll'uomo* et qu'il rapporte à son amie dans une lettre qu'il lui écrit le 16 février 1862 :

« E di quella maledizione ci limiteremo a citare un fatto perché recentissimo, perché caratteristico, e non solo narrato in parecchi giornali, [...] da irrefragabili testimonianze. "A Cervignano nell'agro aquilejese il 10 giugno 1861, per ordine del pretore Cav. Pompeo Desimon venne tradotta in carcere Caterina Pascolati donzella ventenne, prevenuta di *manifestazione politica* coll'avere offerto in chiesa sull'altare della Vergine le primizie della raccolta de' suoi bozzoli, allacciando con una setuccia bianca, rosa e verde i fascelli cui erano appesi. Il dì appresso, questa giovane fantesca del farmacista [Lovisco] fu posta alla tortura, e acciò confessato di avere agito per altrui suggestione le furono dati 12 colpi di bastone. Ebbe le carni straziate ed infermò gravemente, dopo essere stata per riconosciuta innocenza prosciolta". »<sup>161</sup>

L'écrivaine frioulane s'est donc inspirée de ce fait divers. Le manuscrit conservé à la Biblioteca Civica d'Udine nous montre qu'elle avait d'ailleurs conservé le nom du

<sup>161</sup> « Et de cette malédiction nous nous contenterons de ne citer qu'un fait qui est advenu très récemment, parce qu'il est caractéristique, et n'a pas seulement été raconté dans de nombreux journaux, [...] par des témoignages irréfutables. "À Cervignano dans la campagne d'Aquileja le 10 juin 1861, par ordre du prêtreur le *Cavaliere* Pompeo Desimon, Caterina Pascolati, jeune fille âgée de vingt ans, fut emprisonnée sous le chef d'inculpation de *manifestation politique* pour avoir apporté en offrande à l'église sur l'autel de la Vierge les primeurs de sa récolte de cocons, liant les branches auxquelles ils étaient suspendus avec un ruban de soie blanc, rose et vert. Le jour suivant, cette jeune servante du pharmacien [Lovisco] fut soumise à la torture, et ayant ainsi confessé qu'elle avait agité sous l'influence d'une autre personne, on lui donna 12 coups de bâton. Elle eut la chair lacérée et tomba gravement malade après avoir été acquittée car reconnue innocente". » B.C.U., Fondo principale, Ms 4108/1/VII, Lettera 77. C'est nous qui transcrivons. Nous ne sommes pas parvenue à déchiffrer précisément tout le paragraphe, nous avons signalé entre crochets les passages qui posaient problème.

pharmacien<sup>162</sup>, mais celui-ci a été modifié au crayon par une autre personne ayant relu et corrigé le manuscrit, qui porte différentes traces de ses interventions.

Il est intéressant de comparer l'histoire réelle avec la version qu'en donne Caterina Percoto. Tout d'abord, la protagoniste Angelina<sup>163</sup> est plus qu'une simple servante : orpheline, elle a été recueillie par la pharmacienne qui est une personne au grand cœur, et elle est considérée par tous comme un membre de la famille et doit épouser le fils, Beppino. Cette absence de rapport de subordination exclut la manipulation de la jeune fille qui apparaît en revanche dans l'anecdote, Caterina Pascolati avouant avoir été poussée à agir ainsi. Ensuite, si dans le fait divers rapporté par la revue, l'innocence de la jeune fille est clairement établie, ce n'est pas le cas dans la nouvelle où plane à notre avis une certaine ambiguïté. En effet, la décoration coupable semble avoir été placée sur le rameau de mûrier sans aucune intention particulière dans la nouvelle, mais on peut avoir un doute. Il est en effet difficile de croire qu'Angelina n'a pas eu conscience de son geste. Il nous est dit que Madame Bressanuti, la mère adoptive de la protagoniste « chercha dans ses armoires un beau ruban de soie aux couleurs vives que les jeunes filles nouèrent avec art au pédoncule, et Angelina l'apporta elle-même à l'église et le déposa sur l'autel »<sup>164</sup>. Aucun membre de la famille ne semble donc avoir fait attention à la couleur du ruban choisi, or il est impossible qu'ils n'aient pas remarqué que celui-ci était aux couleurs de l'Italie. En outre, d'après les indications que nous avons sur la famille Bressanuti, il semble bien qu'il s'agisse d'une famille de patriotes. On sait en effet que le père s'intéresse à la politique<sup>165</sup>, que le cœur du fils commence à frémir pour sa malheureuse patrie<sup>166</sup>, et qu'Angelina elle-même tient un discours sur l'unification d'une partie de la Péninsule et annonce le rattachement prochain de sa région au Royaume d'Italie, faisant ainsi preuve d'un fort sentiment patriotique<sup>167</sup>. La présence même d'un ruban tricolore parmi les

<sup>162</sup> Nous ne pouvons l'affirmer catégoriquement car nous n'avons pas réussi à le déchiffrer avec certitude mais nous pouvons dire que si ce n'était pas exactement le même nom il y ressemblait fortement.

<sup>163</sup> Le changement de nom par rapport à l'anecdote n'est pas anodin, nous y reviendrons par la suite.

<sup>164</sup> « Cercò ne' suoi armadi un bel nastro di seta a colori vistosi che le fanciulle allacciarono con maniera al peduncolo, e l'Angelina la portò ella stessa in chiesa e la depose sull'altare ». C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 404.

<sup>165</sup> « Ei si godeva a spifferar loro le notizie politiche della giornata, e quando quello stuolo di allegre ed impronte passerette si ostinavano a stringerlo di mille inopinate dimande, era bello a vedere, come a cavarsela ei desse ne' più madornali strafalcioni che cercava coprire col severo cipiglio e coll'aria dottorale, non sempre però in modo da evitare qualche sonora salva di risate, alla quale finiva col prender parte egli stesso. » *Ibid.* p. 390.

<sup>166</sup> « Nel narrarle de' suoi studi, de' suoi progetti, delle convinzioni che gli si andavano creando nella mente, nell'effondere con lei gli entusiasmi che cominciava a sentire per il bello, nel metterla a parte del primo palpito che lo commosse all'idea della patria infelice, il suo spirito si rinvigoriva, e il giovinetto andava formandosi e diventando uomo. » *Ibid.* p. 380.

<sup>167</sup> « Là fra i due suoi mari, - e la sua piccola mano illuminata dal raggio lunare additava la non lontana e lucicante marina, - là si stende la bella penisola! non pianger più per essa, ma vieni invece consolato a benedirli. Ella è riunita in un solo pensiero, sotto una sola bandiera; i suoi popoli già tutti si abbracciano come tanti fratelli e verranno in breve a redimere anche questo ultimo lembo di terra italiana. » *Ibid.*, p. 396. Nous reviendrons ultérieurement sur l'épisode.

ornements de Madame Bressanuti tend à confirmer cette hypothèse. Comment dès lors expliquer le choix du ruban si ce n'est comme un acte de patriotisme délibéré ? Car, au moment où se situe l'action, c'est-à-dire après la paix de Villafranca en 1859, nul ne peut ignorer la signification des trois couleurs vert blanc rouge et l'interdit qui pèse sur les symboles de la nation italienne.

Le narrateur explique ainsi les raisons de l'arrestation d'Angelina :

« Nel dimani, giorno di domenica, tutti ammiravano quella sontuosa palma di casa Bressanutti, ma vi fu chi notò che il nastro aveva i tre colori della bandiera italiana. Il commissario mandò subito a chiamare il parroco e questi che non sospettava un crimenlese, proferì il nome dell'Angelina. »<sup>168</sup>

Il n'est pas imaginable que seule une personne ait prêté attention au ruban tricolore, tous ont dû le remarquer. Sans doute s'agit-il pour l'auteure d'indiquer que les habitants sont, en majorité, soit indifférents soit favorables à la cause nationale (même le curé n'y voit là rien de mal) mais qu'il y eut une personne pour faire remarquer ce détail aux autorités. Rappelons que la population était maintenue sous une surveillance policière accrue et qu'il y avait parmi elle des espions<sup>169</sup>.

Pourtant Caterina Percoto semble mettre en avant l'innocence d'Angelina, qui s'est contentée d'apporter à l'église l'offrande et dont personne ne comprend le motif de l'arrestation<sup>170</sup>. Comme dans le fait divers dont elle s'inspire, la police torture Angelina pour lui faire avouer sa faute, mais elle se contente de narrer les faits :

« Volevano strapparle di bocca non so che confessioni, volevano forse che accusasse qualcuno della famiglia: ella non disse, non poteva dire che il fatto, e se v'era colpa, la tenne tutta per sé! »<sup>171</sup>

<sup>168</sup> « Le lendemain, un dimanche, tout le monde admirait le somptueux rameau de la famille Bressanutti, mais il se trouva quelqu'un pour remarquer que le ruban avait les trois couleurs du drapeau italien. Le commissaire fit aussitôt appeler le curé et ce dernier, ne soupçonnant pas le moindre crime de lèse-majesté, prononça le nom d'Angelina » *Ibid.* p. 404-405.

<sup>169</sup> Rappelons que Caterina Percoto elle-même fut victime de la surveillance policière : ses lettres sont ouvertes ou, pire, elles ne parviennent pas à destination, un espion est envoyé pour essayer d'intercepter sa correspondance chez son amie Lucia Asquini qui sert d'intermédiaire pour éviter la censure. Voir *supra*, chapitre 2, p. 106.

<sup>170</sup> « Non si volle altro, in quella notte istessa circondarono la casa del farmacista e fra i pianti e le strida delle donne spaventate, arrestarono e condussero via legata la misera fanciulla. Ma che cosa aveva fatto? Ma di che mai accusavano quella poverina che non sapeva offendere neanche una mosca? Consternati ed istupiditi parevano percossi dal fulmine. Nel dimani sentirono a vociferare ch'era per causa del nastro. » *Ibid.* p. 405.

<sup>171</sup> « On voulait lui arracher de la bouche je ne sais quelles confessions, on voulait peut-être qu'elle accusât quelqu'un de la famille : elle ne dit rien, elle ne pouvait dire que les faits, et s'il y avait quelque culpabilité, elle la garda entièrement pour elle. » *Ibidem.*

La fin de la phrase suggère une éventuelle culpabilité d'un membre de la famille (sûrement Madame Bressanuti qui, nous le savons, a choisi ce ruban qui lui appartenait) mais Angelina refuse d'impliquer une autre personne, ce qui n'était pas le cas de Caterina Pascolati qui avait désigné le coupable à la police. Cela montre d'une part sa loyauté envers sa famille d'adoption et d'autre part son adhésion à la cause nationale dont elle accepte de subir les conséquences.

L'auteure insiste sur la pureté et l'innocence de la protagoniste dont le nom même vient renforcer l'image d'ange miséricordieux qui nous en est donné. La scène de la jeune fille battue suscite l'horreur du peuple qui éprouve de la compassion pour la malheureuse mais qui se trouve impuissant face aux soldats armés :

« La gente atterrita si ragruppava per le vie e non v'era anima che non compassionasse alla misera giovinetta ; ma da lungo tempo disarmati ed oppressi in paese occupato da tanta soldatesca straniera, che cosa mai potevano in faccia alla forza ? »<sup>172</sup>

L'armée autrichienne incarne désormais le despotisme de la force brutale contre un peuple désarmé et opprimé, qui est souvent victime de la force arbitraire de l'occupant, comme le montre une autre scène de la nouvelle que nous avons évoquée plus haut et dans laquelle un malheureux paysan se faisait arrêter et traîner dans le village attaché par un pied à l'étrier d'un cheval. À l'odieux geste des soldats autrichiens contre le paysan s'oppose celui plein de bonté par lequel répond la jeune fille qui entreprend de fabriquer un trousseau de vêtements pour les enfants du malheureux. Cet épisode qui précède celui de la peine du bâton infligée à Angelina, contribue à expliquer le silence et l'épouvante qui règnent parmi la population assistant alors au triste spectacle et à amplifier le sentiment d'injustice.

Il s'agit pour l'écrivaine frioulane de donner au lecteur un exemple édifiant et de faire de sa protagoniste une sainte martyre de la cause nationale<sup>173</sup>, ce qui est souligné par la métaphore évangélique de l'agneau conduit à l'abattoir : « cinta di sgherri, apparve dinanzi

<sup>172</sup> « Les gens atterrés se rassemblaient le long des rues et il n'y avait pas une âme qui ne compatît avec la misérable jeune fille ; mais désarmés et opprimés depuis longtemps dans un pays occupé par tant de soldats étrangers, que pouvaient-ils bien faire face à la force ? » *Ibidem*.

<sup>173</sup> On rencontre dans l'œuvre de l'auteure d'autres martyrs de la cause italienne, par exemple « il morto del Quarantotto » dans *Il bastone*, et le jeune patriote frioulan arrêté par les soldats autrichiens à Gorizia et dont l'image hante la jeune Cati dans *La coltrice nuziale*. Nous excluons volontairement de la liste la « donna di Osopo » qui, si elle est, comme Angelina, une victime innocente des soldats – voir note suivante –, n'est porteuse d'aucun discours patriotique. Il nous semble en revanche que, bien que son histoire se déroule dans un contexte historique précis – le siège de la forteresse et du village d'Osoppo en 1848 –, sa mort acquiert une valeur universelle, ce qui est confirmé par l'usage des nombreuses références chrétiennes que nous avons mis en évidence. Elle représente en effet pour nous, dans une perspective pacifiste, l'innocente victime civile de toute guerre.

a' suoi giudici come un povero agnellino che conducono al macello »<sup>174</sup>. L'horreur de la punition est renforcée par la pudeur de la jeune fille qui supplie ses bourreaux de ne pas la dénuder, ce qui avait été anticipé dans la nouvelle par une scène de baignade nocturne, pleine de sensualité (ce qui est surprenant chez notre auteure), où Angelina refusait de se déshabiller devant ses compagnes<sup>175</sup>. Là encore la dimension religieuse apparaît à travers cette image de vierge outragée, image qui constitue d'après Alberto Banti un autre *topos* de la littérature et de la peinture *risorgimentali*<sup>176</sup>. Notons que dans la version initiale du manuscrit, Caterina Percoto insistait davantage sur l'image virginale d'Angelina, comme le montre la description de la jeune fille apparaissant en rêve à Beppino « au clair de lune, voilée de blanc, les cheveux détachés, la tête baissée et les mains croisées sur sa poitrine »<sup>177</sup>. Cette scène qui contraste avec la tonalité réaliste de la nouvelle est précédée d'une autre scène, encore plus irréaliste, dans laquelle les jeunes filles, qui se rendent de nuit à la rivière pour s'y baigner, croisent le fantôme d'un jeune frioulan décédé lors des mouvements révolutionnaires de 1848. Ici l'auteure renoue avec l'écriture de l'horreur des nouvelles patriotiques écrites à l'époque lorsqu'elle décrit l'apparition de l'âme errante, la poitrine éventrée par une large blessure d'où jaillissent des éclairs et coule du sang<sup>178</sup>. Ce fantôme qui erre dans la nature en pleurant « [sa] pauvre Italie trahie, [sa] pauvre Italie perdue » est un autre martyr de la cause italienne : c'est l'âme d'un jeune chasseur frioulan qui, ayant vu les troupes croates sur le point d'écraser Udine en 1848, avait décidé de s'engager pour la cause italienne<sup>179</sup> et, devenu soldat, fut blessé par une

<sup>174</sup> « Entourée de sbires, elle apparut devant ses juges comme un pauvre agneau que l'on mène à l'abattoir. » *Ibidem*. On remarquera que cette image se trouve également dans la nouvelle *La donna di Osopo* qui met en évidence la cruauté et l'absence de pitié des soldats.

<sup>175</sup> « Era diventata pallida come un marmo, i suoi capelli neri raccolti in due lunghe trecce le erano caduti sul petto che, agitato dal breve e frequente respiro, sobbalzava come se avesse avuto la febbre, l'acqua garrula le mordeva d'intorno, le trascinava le trecce e i lembi della camicia che, sollevata nella superficie, ella tentava indarno colle mani di tenersela aderente alla persona. Oh come era bello quel pudico angioletto che pareva emerso dove la luna faceva specchio, e l'onda limpida nella sua vitrea trasparenza non era che un velo leggiadro al rimanente delle membra verginali! » *Ibid.* p. 399-400.

<sup>176</sup> Voir *infra*, chapitre 11, p. 527 et suivantes.

<sup>177</sup> « Molte notti dappoi ne suoi sogni ci vedeva sempre l'Angelina nel chiaro della luna, velata di bianco, coi suoi capelli disciolti, colla testa bassa e colle mani incrociate sul petto così come gli era apparsa nel bagno. » B.C.U., Fondo principale, Ms 4012. L'auteure ici ne nous décrit ni plus ni moins que la Madonne !

<sup>178</sup> « E quelli che sullo sfalcio dei fieni erano stati ivi colti dalla procella, giuravano di averla veduta uscire or da una macchia or da un'altra, e che portava un lungo fucile e che aveva il petto rotto da ampia ferita, da cui uscivano lampi continui e sangue, e che si rivolgeva con gran lagrime e colle braccia protese a riguardare dalla parte della tonante marina, e che insieme collo scroscio delle folgori e col fischio dei venti infuriati l'avevano udita gridare con voce d'infinito lamento: "Italia mia tradita! Italia mia perduta!" » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 395.

<sup>179</sup> Il convient de remarquer que c'est le premier protagoniste s'engageant dans la lutte patriotique de façon volontaire, les autres personnages que nous avons étudiés ayant été jusqu'alors passifs au sens où ils subissaient la situation politique. Dans la *Coltrice nuziale*, Oliva fait certes partie des paysans qui se sont proclamés italiens mais d'une part il s'agit d'une prise de position idéologique qui ne se traduit pas dans une action, d'autre part il s'agit d'une décision collective et non individuelle. Quant à Cati, elle se sacrifie symboliquement pour le rachat de sa patrie en décidant de s'enfermer au couvent, mais il s'agit d'une action qui reste sur un plan symbolique et non concret.



balle française à Rome où, après une longue agonie, il mourut de désespoir<sup>180</sup> le jour même de la capitulation de la République de Venise. Grâce à cette histoire, Caterina Percoto rappelle au lecteur les deux événements majeurs du *biennio* révolutionnaire dans la Péninsule : la République de Venise et la République de Rome, deux villes qui, au moment où elle écrit, sont toujours exclues du Royaume d'Italie alors qu'elles avaient à l'époque insufflé tant d'espoir aux patriotes italiens. À travers cette rencontre Angelina acquiert sa dimension patriotique en faisant l'annonce prophétique du rachat futur de leur terre natale, d'une voix qui devient « un chant céleste »<sup>181</sup>, comme celle d'un ange. Et comme la *donna angelicata* de la tradition poétique italienne, la jeune fille a pour fonction l'élévation morale de celui qui l'aime, Beppino, qui renoue en l'épianant avec l'amour de sa patrie :

« Il giovane nascosto tra il fogliame dei cespugli le contemplava commosso. Il suo cuore aveva tornato a battere pel santo amore della patria, e quando le fanciulle si alzarono e si diressero di nuovo verso le sponde della vicina acquicella, ei le seguì da lungi, non più per ispiare i loro segreti, ma spinto da una irresistibile attrattiva. »<sup>182</sup>

Dès lors le destin du jeune homme est lié au sort de sa patrie, à entendre ici au sens restreint de région natale, et donc à celui d'Angelina qui la symbolise. C'est pourquoi lorsqu'il assiste à la scène d'humiliation de sa fiancée, battue nue sur la place publique par un caporal, il est révolté par la peine qui lui est infligée et il décide alors d'abandonner sa famille et sa région natale pour aller rejoindre « les soldats d'Italie »<sup>183</sup>. Le motif personnel – une volonté de vengeance – se confond avec le motif politique de la rébellion contre une humiliation injuste et pousse le jeune homme à partir pour contribuer au rachat du Frioul où la situation d'occupation est devenue intolérable. C'est le deuxième personnage de la nouvelle qui s'engage activement dans la lutte politique pour l'unification de la Péninsule italienne et une autre occasion pour l'auteure de rappeler la participation des Frioulans au mouvement national italien, raison pour laquelle le Royaume d'Italie leur est redevable et ne doit pas les abandonner.

<sup>180</sup> Nous avons déjà eu l'occasion de dire que la République de Venise représenta le dernier espoir des patriotes italiens car c'est elle qui résista le plus longtemps à la contre-offensive autrichienne.

<sup>181</sup> « "O, che qui vieni a piangere la patria! - continuò ella, e la sua voce commossa, ispirata, diventava adesso un canto celeste. – » *Ibid.*, p. 396.

<sup>182</sup> « Le jeune homme caché dans le feuillage des buissons les contemplait, ému. Son cœur avait recommencé à battre du saint amour de sa patrie, et quand les jeunes filles se levèrent et reprirent la direction des rives du voisin ruisseau, il les suivit de loin, non plus pour épier leurs secrets, mais poussé par une irrésistible attraction. » *Ibid.*, p. 397.

<sup>183</sup> « Un impeto di rabbia lo assalse, bestemmiò Dio, bestemmiò la sua giustizia e invocando un'arma che lo vendicasse, in quella notte istessa, senza neanche un addio, abbandonati per sempre i vecchi genitori, le sorelle e quella misera che aveva tanto amata, partì per andarsi ad arruolare tra i soldati dell'Italia. » *Ibid.*, p. 406.

## 2 - Aux armes, Frioulans !

Le personnage de Beppino qui part s'enrôler dans l'armée du Royaume d'Italie correspond à une évolution dans l'œuvre percotienne à laquelle nous avons fait allusion précédemment, c'est-à-dire l'apparition de personnages activement patriotes, au sens où ils ont un engagement politique concret dans la lutte pour la cause unitaire nationale. Il semble qu'après Villafranca l'heure n'est plus seulement à la dénonciation mais aussi à l'action ! Nous pouvons mettre en évidence une radicalisation du discours de Caterina Percoto auparavant si pacifiste. Désormais non seulement la guerre est justifiée mais encore est-elle souhaitée par l'auteure qui cite en exemple des jeunes gens allant combattre au service de l'Italie.

Un autre texte de Caterina Percoto, intitulé *La pace dei Veneti*<sup>184</sup>, met en scène de jeunes vénètes et frioulans qui, désireux de combattre pour libérer leur région de l'asservissement et ayant échappé aux gardes autrichiens, s'élancent vers le Royaume d'Italie « pour demander à leurs frères la charité d'une arme et d'un uniforme italien »<sup>185</sup>. Contrairement à Beppino qui avait un motif personnel de vengeance, ce groupe de jeunes Vénètes croisé par la narratrice du récit n'a d'autres motivations que ses idéaux patriotiques et son désir de libérer sa patrie du joug étranger :

« Là nel mezzo del Bel paese han finalmente rizzato la bandiera del riscatto. Essi non vedevano che i suoi tre gloriosi colori, e dalla terra del servaggio si slanciavano impazienti su quella già liberata per dimandare ai fratelli la carità di un'arma e di un'assise italiana.»<sup>186</sup>

Ce phénomène d'exil volontaire n'a sans doute pas été marginal puisque, à la veille de la troisième guerre d'indépendance, les autorités autrichiennes éprouvent le besoin de rappeler la sévérité de la loi martiale aux hommes qui envisageraient de s'expatrier pour s'enrôler dans l'armée italienne par un décret daté du 22 mai 1866<sup>187</sup>.

<sup>184</sup> Texte publié en appendice dans l'édition du *Giornale di mia zia* présentée par Rossana Caira Lumetti. C. PERCOTO, *Il giornale di mia zia*, a cura di Rossana Caira Lumetti, *op. cit.*, p. 99-102.

<sup>185</sup> Voir citation ci-dessous.

<sup>186</sup> « Là, au milieu du *Bel paese* on a finalement levé le drapeau du rachat. Ils ne voyaient que ses trois glorieuses couleurs, et depuis la terre de la servitude ils s'élançaient impatients sur celle déjà libérée pour demander à leurs frères la charité d'une arme et d'un uniforme italien. » C. PERCOTO, *Il giornale di mia zia*, *op.cit.*, p. 102.

<sup>187</sup> Voir A. ZORZI, *Venezia austriaca*, *op; cit.*, p.142. Le phénomène s'était déjà produit alors que le Royaume de Sardaigne se préparait à la guerre contre l'Autriche avant 1859 et nous savons que Caterina Percoto avait elle-même aidé de jeunes frioulans, dont deux de ses neveux, à rejoindre le Piémont pour s'enrôler dans l'armée. Rappelons que Caterina Percoto a indirectement participé à ce mouvement migratoire. Voir *supra*, chapitre 2, p. 108.

Ce texte est resté inédit et c'est Rossana Caira Lumetti qui l'a publié pour la première fois dans l'appendice de la réédition du *Giornale di mia zia* dont elle s'était occupée en 1984. Nous savons que la scène se déroule en 1859, huit ans après le décès du frère de la narratrice qui remonte à 1851 et qui est évoqué dans la première partie du texte. Nous ne savons pas quand il a été écrit, la seule certitude étant qu'il est postérieur à l'armistice de Villafranca. À cette époque Caterina Percoto avait déjà publié les pages du *Giornale* sur la *Ricamatrice* (1857-1858), mais peut-être souhaite-t-elle compléter son roman ? Si le texte, de par l'évocation des trois orphelins, a effectivement un lien avec l'histoire du *Giornale*, il nous semble cependant qu'il n'en est pas le prolongement. Rappelons que l'auteure s'est inspirée pour son roman épistolaire de l'histoire vraie de ses neveux orphelins qu'elle avait recueillis chez elle. Or les détails concernant leur histoire dans le texte qui nous intéresse ressortissent davantage aux données biographiques qu'au texte de fiction<sup>188</sup>. Pourquoi écrire ce texte alors ?

La narratrice évoque l'histoire de ces trois orphelins qu'elle avait recueillis et que, malgré les conditions matérielles difficiles qui étaient les siennes, elle essaya d'élever au mieux et d'« éduquer pour le bien de [son] pays »<sup>189</sup>. Ne pouvant subvenir à leurs besoins, elle dut se résigner à les envoyer travailler comme employés dans des magasins ; c'est alors qu'elle pense avoir causé leur perte, assurant leur bien-être matériel aux dépens de celui de leur âme<sup>190</sup>.

Huit ans plus tard, elle parcourt à nouveau, en leur compagnie, la route qu'elle avait faite quand elle était allée les recueillir au chevet de leur père mourant. C'est alors que le petit groupe croise celui des jeunes allant s'enrôler dans l'armée italienne. Bien qu'il y ait une unité apparente dans ce texte, notre sentiment est qu'il est inachevé et qu'il aurait dû se poursuivre aussi par le départ de ses trois neveux pour le Royaume d'Italie, ce qui aurait été l'occasion pour eux de racheter, en même temps que leur région natale, leur âme dont la narratrice se reprochait d'avoir négligé la « vie » au profit de l'aspect matériel<sup>191</sup>. Caterina Percoto fait ainsi œuvre de propagande pour un engagement militaire de la jeunesse frioulane en faveur de la libération de la région. Il n'est pas impossible que ses

<sup>188</sup> En voici une preuve manifeste : dans le roman épistolaire, la narratrice recueille les enfants après que leur mère est décédée et que leur père a disparu, dans ce texte, comme dans la réalité, elle recueille les enfants de son frère qui vient de mourir.

<sup>189</sup> « Non era nè di che coprire, nè di che alimentare i poveri orfani ch'io avrei pur voluto crescere al bene del mio paese. » C. PERCOTO, *Il giornale di mia zia*, *op.cit.*, p. 100. On ne peut s'empêcher de comprendre qu'il s'agit de leur donner une éducation patriotique, en leur enseignant au minimum l'amour de la patrie, ce qui fut effectivement le cas dans la réalité.

<sup>190</sup> « Credevo di averli perduti e di conservar loro la vita materiale a spese di quella dell'anima. » *Ibid.*, p. 100-101.

<sup>191</sup> Voir au chapitre suivant la polémique contre le matérialisme présentée en rapport au manque de patriotisme des personnages de la classe dominante. Signalons que le texte le plus emblématique de cette thématique est justement une lettre extraite du *Giornale di mia zia*, ce qui tend à nous conforter dans notre hypothèse.

véritables neveux lui aient inspiré ce texte car nous savons que deux d'entre eux s'étaient engagés dans l'armée piémontaise et avaient combattu dans les batailles qui conduisirent à l'unification de la quasi-totalité de la Péninsule autour du Royaume de Sardaigne en 1859-1860.

Ce texte nous semble très intéressant car parfaitement représentatif de la radicalisation évoquée plus haut. Si la narratrice, qui se promène parmi les restes d'un champ de bataille, à proximité de Solferino, souligne « l'horreur de ce fléau que les hommes appellent la guerre »<sup>192</sup>, elle relève cependant que les jeunes volontaires n'y pensent pas, car ils sont prêts à se sacrifier pour leur patrie, bien que la présence des charniers de la triste bataille leur rappelle précisément quel en est le prix à payer. Elle ajoute que la nouvelle génération grandit en se nourrissant de haine et que « le désespoir fera de la Vénétie une mine inépuisable de soldats »<sup>193</sup>, ce qui signifie que tous les enfants seront éduqués pour combattre contre l'Autriche jusqu'à ce que leur région soit définitivement libérée de la domination autrichienne. Nous voyons comment, dans ce texte, le discours pacifiste de Caterina Percoto est abandonné au profit d'une incitation guerrière : alors qu'auparavant elle critiquait la guerre, celle-ci lui apparaît désormais comme nécessaire pour libérer sa patrie, et elle la justifie par le sentiment de haine dont se nourrit la jeune génération, un sentiment très peu naturel chez l'auteure qui prône d'ordinaire la collaboration entre les peuples. Rappelons d'ailleurs que dans le texte élégiaque *Il pianto di Venezia nel 1859* évoqué plus haut, la ville de Venise personnifiée semble se réjouir après les victoires franco-italiennes car « le sol italien est imbibé de sang étranger, les fleuves italiens charrient jusqu'à la mer les cadavres des soldats étrangers »<sup>194</sup>. La fin du texte *La pace dei Veneti* semble d'ailleurs faire écho à celui-ci. En effet il se termine ainsi :

« Oh! s'adunino pure in congresso i plenipotentî dell'Europa: segnino pure nel nome di Dio i loro trattati di pace! Finché staremo sotto lo scettro dell'Austria, nel cospetto di Dio e nel cospetto dei popoli questa [sola] sarà la pace della povera Venezia. »<sup>195</sup>

On y retrouve la personnification de Venise et l'idée qu'elle est victime de la diplomatie européenne<sup>196</sup>. Cette conclusion suit immédiatement l'annonce de l'interminable source de

<sup>192</sup> « Per comprendere tutto l'orrore di questo flagello che gli uomini chiamano *la guerra*, bisogna visitare un campo di battaglia, quando le trombe han cessato di squillare e tutto è già rientrato nel silenzio. » *Ibid.*, p. 102.

<sup>193</sup> « La disperazione farà del Veneto una miniera inesauribile di soldati. » *Ibidem*.

<sup>194</sup> « Il suolo d'Italia è bagnato dal sangue straniero, i fiumi d'Italia convolgono al mare i cadaveri dello straniero. » C. PERCOTO, *Novelle scelte*, op. cit., p. 287.

<sup>195</sup> « Oh ! Les plénipotentiaires de l'Europe peuvent bien se réunir en congrès : ils peuvent bien écrire au nom de Dieu leurs traités de paix ! Tant que nous serons sous le sceptre de l'Autriche, devant Dieu et devant les peuples telle sera la paix de la pauvre Venise. » C. PERCOTO, *Il giornale di mia zia*, op.cit., p. 102.

soldats qu'est devenue la Vénétie. Elle signifie donc que Venise, et par extension sa région, ne connaîtront pas la paix tant qu'elles seront dominées par l'Autriche et que telle est la volonté de Dieu et des peuples, malgré les arrangements de la diplomatie européenne. L'auteure exprime ici le principe de souveraineté du peuple qui est légitime car elle est une émanation de la volonté divine. Les chefs d'État doivent représenter la volonté des peuples qu'ils gouvernent et si tel n'est pas le cas, il est inutile de signer des traités au nom de Dieu car ils n'ont aucune validité.

On constate dès lors une contradiction entre le message chrétien à portée universelle de fraternité entre les peuples, auquel adhère Caterina Percoto, et l'idée de sacrifice pour le rachat de la communauté nationale italienne auquel l'auteure incite ses jeunes compatriotes<sup>197</sup>. Notons cependant que, si l'écrivaine encourage ses compatriotes masculins au sacrifice pour libérer leur terre natale, elle ne représente pas en revanche les combats et la mort de ces jeunes gens, sans doute en raison de sa répugnance pour la violence et la guerre.

### 3 - 1866 : lettres à Marina Baroni

Nous avons choisi d'évoquer pour finir deux lettres que Caterina Percoto a écrites à son amie toscane Marina Baroni dans lesquelles elle évoque la situation dans les environs d'Udine entre le 26 juillet et le 13 août 1866, au moment de la troisième guerre d'indépendance entre l'Italie et l'Autriche ayant pour but la reconquête de la Vénétie. Les deux lettres sont sans date, mais d'après les recherches minutieuses de Gino di Caporiacco, la première a dû être écrite après le 25 août et la seconde après le 2 septembre<sup>198</sup>. Il est certain que ces textes n'ont pas le même statut que les textes littéraires ou journalistiques jusqu'alors étudiés puisqu'il s'agit au départ de textes à caractère privé, bien qu'ils aient par la suite été publiés à titre posthume dans un recueil de textes patriotiques de Caterina Percoto présentés comme des « *Racconti* » en 1918<sup>199</sup>.

Il nous a semblé important de citer ces textes ici car ils montrent parfaitement comment, dans les moments de grande tension où se jouent des phases décisives du *Risorgimento* pour le Frioul, l'écrivaine frioulane laisse le sentiment patriotique antiautrichien prendre

<sup>196</sup> Dans le texte *Il pianto di Venezia nel 1859*, Venise constatait en effet que : « l'Europa sottoscrive alla mia sentenza di morte ». C. PERCOTO, *Novelle scelte*, *op. cit.*, p. 290.

<sup>197</sup> Voir à ce sujet A. M. BANTI, *La nazione del Risorgimento – Parentela, santità e onore alle origini dell'Italia unita*, *op. cit.*, p. 133-139.

<sup>198</sup> Voir G. DI CAPORACCIO, *1866, la liberazione del Friuli*, *op. cit.*, note (3) p. 84-85. Sur le contexte historique précis dans lequel ces lettres sont écrites, cf. G. SCIALINO, « Friuli 1866 : episodi della guerra in tre lettere di Caterina Percoto », in *Quintino Sella, regio commissario straordinario in Friuli 1866*, Udine : Accademia Udinese di Scienze Lettere ed Arti, 2002, p. 97-114.

<sup>199</sup> *Sotto l'Austria nel Friuli 1847-1866*, a cura di Eugenia Levi, *op. cit.* Le sous titre mentionne : « Racconti per i giovinetti, per il popolo, per i soldati – dagli scritti di Caterina Percoto ». Nous reviendrons plus loin sur la valeur pédagogique de ces textes que laisse entendre ce sous-titre.

le dessus sur les valeurs d'amour de son prochain et de fraternité qui sont pourtant solidement ancrées en elle. En effet, le 12 août 1866 est signé l'armistice de Cormons entre les Italiens et les Autrichiens mais il subsiste à ce moment-là une incertitude quant à la future nouvelle frontière du Royaume d'Italie, ce qui angoisse Caterina Percoto qui craint de se voir à nouveau exclue de l'unification à l'Italie. Elle est cependant prête à se résigner à son sort au nom de l'intérêt suprême de la nation italienne :

« Capisco bene che se la rovina di alcuni paesucoli può valere una parte del Tirolo e il possesso immediato delle fortezze, a noi non tocca lagnarci, e bisogna morire moralmente per l'Italia con lo stesso cuore con cui hanno dato la loro vita i nostri giovani a Custoza e nelle acque di Lissa... »<sup>200</sup>

Caterina Percoto met ici en avant la loyauté envers la patrie, qui doit aboutir, si nécessaire, au sacrifice de soi, un sacrifice que les jeunes soldats italiens morts au cours des batailles de Custoza et de Lissa n'ont pas hésité à faire pour délivrer sa région de la domination étrangère.

Les lettres s'articulent en deux moments radicalement opposés dans lesquels apparaît une représentation manichéenne des soldats italiens et autrichiens que nous n'avons jamais rencontrée auparavant chez notre auteure. Le premier temps correspond au dimanche 10 août<sup>201</sup>, jour de San Lorenzo, alors que le village est occupé par l'armée italienne du général Cialdini. L'auteure y décrit le « spectacle magnifique »<sup>202</sup> de la moisson au cours de laquelle les habitants de son village sont en communion avec les soldats venus de toutes les régions italiennes et qui les aident dans les champs. À cette scène idyllique s'oppose bientôt l'occupation du village par l'armée autrichienne le 13 août. Les soldats y sont cette fois décrits de manière totalement négative. L'auteure associe en effet à « ces hordes enragées »<sup>203</sup> toutes sortes d'horreurs : abus de pouvoir, réquisitions, souillure et puanteur, lubricité – le presbytère est transformé en lupanar ! –, maladie car les soldats viennent de régions infestées par le choléra. De même, aux « villotte », chansons traditionnelles paysannes, que fredonnent les soldats italiens provenant de toutes les

<sup>200</sup> « Je comprends parfaitement que si la perte de quelques petits villages peut valoir [à l'Italie] une partie du Tyrol et la possession immédiate des forteresses, nous n'avons pas le droit de nous plaindre, et il faut mourir moralement pour l'Italie avec le même courage avec lequel nos jeunes ont donné leur vie à Custoza et dans les eaux de Lissa » *ibid.* p. 113. En même temps que l'armée italienne livrait bataille pour libérer la Vénétie et le Frioul, Garibaldi, à la tête d'une armée de volontaires, était parti reconquérir la région de Trente, dans le Sud Tyrol, où il remporta une victoire contre l'Autriche à Bezzeca le 21 juillet.

<sup>201</sup> Nous donnons la date mentionnée dans la lettre mais Gino di Caporaccio a montré dans son ouvrage que Caterina Percoto avait fait une erreur de datation. Cf. G. DI CAPORACCIO, 1866, *la liberazione del Friuli*, *op. cit.*, notes (2) p. 112-113 et (1) p. 113.

<sup>202</sup> Voir *supra*, chapitre 3, note 40, p. 206.

<sup>203</sup> « Povero paese mio in balia di queste orde inferocite! » *Ibid.*, p. 110.

régions d'Italie se substitue le « langage barbare »<sup>204</sup> des soldats autrichiens qui insultent et blasphèment contre sa patrie. Ceci alors qu'un an auparavant elle s'indignait dans une lettre d'un attentat commis à Udine, montrant à la fois de la compassion pour la victime étrangère et de la pitié pour la peur qu'elle lisait alors sur les visages des fonctionnaires et soldats autrichiens assistant à l'enterrement<sup>205</sup>.

Marinella Colummi Camerino considère que les nouvelles patriotiques sont supérieures aux autres nouvelles de Caterina Percoto car c'est « dans celles-là qu'apparaît la personnalité la plus ouverte de [l'écrivaine], celle qui la rapprochait du courant *democratico* en raison de son refus de tout compromis qui tendrait à avaliser la présence étrangère en Italie »<sup>206</sup>. C'est également dans ses nouvelles que se manifeste à notre avis de la façon la plus évidente l'empathie de l'auteure envers quiconque souffre et la très grande valeur qu'elle accorde à la vie humaine, lorsqu'elle répugne le plus souvent à l'usage de la violence et dénonce les atrocités de la guerre, même si, comme nous venons de le voir, l'urgence de l'histoire lui a fait abandonner sa conception pacifiste. Cet attachement au catholicisme et aux valeurs prônées par les Évangiles ainsi que sa préférence pour des solutions pacifistes la rapprochent en revanche des modérés libéraux.

Nous avons vu que l'écrivaine n'a de cesse à partir de 1848 de dénoncer l'occupation autrichienne dans sa région, militant ainsi pour la cause de l'indépendance italienne. Mais il apparaît aussi dans ses textes une adhésion à la cause unitaire qu'elle nourrit en concourant à la formation de l'image d'une nation italienne unique. Nous étudierons au chapitre suivant les formes et le fond de son discours patriotique.

---

<sup>204</sup> « Qui, fuori dell'uscio della mia camera, vi sta un tenente co' suoi attendenti, e tutti nel loro barbaro linguaggio insultano e bestemmiano questa mia povera patria. » *Ibid.*, p. 113.

<sup>205</sup> C'est Tommaso Scappaticci qui cite cette lettre sans toutefois en préciser le destinataire (qui est peut-être inconnu) et la source. Voici ce qu'il écrit : « [...] è evidente il fremito insieme di paura e di sdegno che, in una lettera dell'agosto '65, pervade la rievocazione di un attentato verificatosi a Udine e della rabbiosa reazione degli austriaci: da un lato gli accenni alle "grida della misera vittima" e allo "spaventoso significato dell'accaduto" che suscita l'accurata compartecipazione della scrittrice sensibile alle infelicità umane, da qualunque parte si manifestino ; dall'altro, il cupo e minaccioso silenzio di quanti partecipano al funerale, animati dall'odio e dalla volontà di vendetta ("Ho veduto dalla finestra della mia camera le faccie sinistre di questo popolo inferocito, che accorreva da tutte le parti come a spettacolo. Ho veduto la polizia, i *travestiti*, le truppe austriache, gl'impiegati del governo pallidi e tremanti che accompagnavano il cadavere"). » T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini*, *op. cit.*, p. 133-134.

<sup>206</sup> « In questi racconti emerge la personalità più aperta della Percoto, quella che l'avvicinava alla corrente democratica per il rifiuto di qualsiasi compromesso tendente ad avallare la presenza dello straniero in Italia; sul piano letterario vi si concreta inoltre l'esperienza più riuscita per complessità ed organicità di motivi. » M. COLUMMI CAMERINO, *Idillio e propaganda...*, *op. cit.*, p. 234.





## Chapitre 11

### Réception et transmission du discours patriotique contemporain

Après que l'histoire et la politique ont fait brusquement irruption dans son œuvre avec la répression de 1848, Caterina Percoto intègre la résolution de la domination autrichienne et de la question italienne comme une condition indispensable au progrès de la société frioulane. Aussi étaye-t-elle, dans les nouvelles écrites à partir de 1848, une position favorable à l'indépendance et à l'unité de l'Italie, même dans les récits que l'on ne peut qualifier de « patriotiques » car développant d'autres thématiques.

Nous avons déjà signalé le fait que l'écrivaine préfère se placer du côté des victimes plutôt que du côté des héros, dénonçant avant tout les conséquences de l'oppression autrichienne sur les plus humbles, et jouant sur la sensibilité des lecteurs pour les conduire à se révolter contre cette situation. Elle choisit également de traiter le thème de la conscience nationale à travers des notions que le peuple peut facilement appréhender : la langue – et le chant –, le paysage, et l'attachement à la terre natale, justifiant ainsi l'adhésion au programme unitaire.

Au-delà de la dénonciation de la violence autrichienne contre les patriotes, qui doit amener le lecteur à prendre parti pour l'indépendance de la Lombardie et de la Vénétie, l'auteure développe les thèmes classiques de la littérature patriotique *risorgimentale* qu'Alberto M. Banti a mis en évidence dans son livre *La nazione del Risorgimento. Parentela, santità e onore alle origini dell'Italia unita* auquel nous avons déjà fait référence. Dans cet ouvrage, Banti montre l'existence de ce qu'il appelle un « canon *risorgimentale* », dans lequel la nation italienne est définie en particulier autour des trois notions suivantes : « *parentela, onore, santità* » et qui va influencer fortement le discours des patriotes. Caterina Percoto se nourrit de ces textes et elle s'en approprie le discours pour le retransmettre à ses lecteurs. Nous verrons que son œuvre s'inscrit en effet dans le contexte de la littérature *risorgimentale* qui tend à démontrer que l'Italie préexiste à toute forme d'organisation politique et institutionnelle, ceci sur un plan aussi bien ethnique qu'historique<sup>1</sup> et que, dans la perspective d'un rachat à venir de la nation italienne, la question de l'honneur y devient importante.

---

<sup>1</sup> « Nasce un canone risorgimentale che punta soprattutto a dimostrare che l'Italia è preesistente a qualsiasi forma di organizzazione politica e istituzionale, per natura e per cultura, cioè sia sul piano etnico che su quello storico », S. JOSSA, *L'Italia letteraria*, Bologna : Il Mulino, 2006, p.26.

## A - La tentation du roman historique

Le roman historique est fortement présent dans la Péninsule dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle où l'on constate une abondante production. Le genre se développe en effet après la publication, en 1821, de la première traduction italienne d'un roman de Walter Scott, *Kenilworth*, et explose en 1827, année de la parution des *Fiancés* d'Alessandro Manzoni et du premier volume de *La battaglia di Benevento* de Francesco Domenico Guerrazzi, deux œuvres que notre auteure aimait particulièrement<sup>2</sup>. Dans son étude sur le roman historique italien mineur, Elsa Chaarani Lesourd a montré que l'un des points communs des œuvres qu'elle a étudiées est le sentiment nationaliste qui y transparaît, concluant que « les intentions [des] auteurs étaient souvent politiques »<sup>3</sup>.

Le roman historique apparaît en effet comme un genre propice à la mise en scène d'une « nation italienne » historique, revendiquant un droit à exister en tant que telle, qui est sans cesse bafouée par la domination étrangère<sup>4</sup>. Or, d'après Alberto Banti, il est important pour les écrivains du *Risorgimento*, de rappeler certains moments et personnages importants de la longue histoire de l'Italie, même s'ils n'ont aucun rapport entre eux, en tant qu'événements patriotiques préfigurant un événement futur, celui du rachat de la nation italienne.<sup>5</sup>

Caterina Percoto connaissait ces œuvres et leur valeur pédagogique puisque, à notre connaissance, elle conçut au moins deux projets de roman historique.

Dans une lettre à Tiberio Roberti en date du 28 mai 1863, après avoir évoqué Tommaseo et son livre intitulé *Santa Caterina !* qu'elle est en train de lire, l'auteure frioulane poursuit en expliquant à son correspondant que, fut un temps, elle avait, elle aussi, envisagé d'écrire l'histoire de la « vierge de Sienne » :

<sup>2</sup> Cf. E. CHAARANI LESOURD, *Intertextualité et récurrence dans le roman historique italien mineur (1822-1834)* – *Enquête sur la typologie d'un « palimpseste »*, thèse préparée sous la direction de M. le Professeur Bruno Toppan, Université Nancy 2, 1993, introduction p. 17-22. Nous avons déjà signalé la lettre admirative écrite à une amie au sujet du roman de Manzoni. Voir *supra*, chapitre 1, note 115, p. 51. D'après une lettre qu'elle écrit à Prospero Antonini il semble que Caterina Percoto appréciait l'écrivain : « Ogni volta che mi nominate il Guerrazzi voi mi fate crescere il desiderio di leggere quel suo \*\*\* di cui non posso credere tutto il male che mi dite voi e quell'anima delicata del Bernardi che vi prego caramente a salutarmi. Come non so acconsentirvi quando mi dite ch'egli è un uomo senza cuore. Sul Guerrazzi capisco che noi non siamo d'accordo. » Nous allons voir qu'elle s'inspire de son roman pour une histoire qu'elle projette d'écrire.

<sup>3</sup> *Ibid.* p. 524. Sur la dimension patriotique du roman historique italien mineur, voir *ibidem*, le chapitre « Fureur patriotique », p. 513-524.

<sup>4</sup> Notons que la « lutte contre le tyran » apparaît comme l'un des « deux centres d'intérêt idéologiques primordiaux ». *Ibid.*, p. 524.

<sup>5</sup> Cf. A. M. BANTI, *La nazione del Risorgimento. Parentela, santità e onore alle origini dell'Italia unita*, *op. cit.*, p. 73-78.

« Negli anni addietro, quando non mi pareva ancora colpa tentare lavori al disopra delle mie forze, io aveva ideato una specie di romanzo storico di cui la protagonista intendeva che dovesse essere la vergine di Siena e mi pareva che richiamare quell'epoca e quei personaggi alla vita, poteva riuscire opportuno alla nostra causa nazionale. »<sup>6</sup>

Cet extrait montre que le choix du genre historique correspond clairement de sa part à une intention patriotique. On peut facilement imaginer que notre auteure ait vu dans la vie de cette sainte qui aspirait à « une profonde réforme des institutions catholiques et la paix entre les factions politiques en lutte »<sup>7</sup> un exemple édifiant à offrir à ses lecteurs. Si ce roman n'est resté qu'à l'état de projet, car elle estimait ne pas avoir les connaissances nécessaires pour le mener à bien<sup>8</sup>, elle a en revanche rédigé plusieurs pages d'un autre roman historique.

En effet, dans le manuscrit 4104 du fonds Percoto de la Bibliothèque d'Udine se trouve le début d'un récit intitulé *La famiglia del re caduto*<sup>9</sup> qui reprend l'histoire de la famille de Manfred, roi de Sicile, après la défaite de Bénévent le 26 février 1266. Caterina Percoto rappelle les faits historiques en introduction, citant ses sources : *La Battaglia di Benevento* (1827-1828) de Guerrazzi, dont elle entend poursuivre l'histoire, ainsi que les historiens napolitains Angelo di Costanzo (1507 – ~1591) et Pietro Giannone (1676 – 1748).

L'action débute lors du siège de Lucera où sont réfugiés la veuve de Manfredi, Elena d'Épiro et ses enfants, Iole et Manfredino, assistés par Giovanni da Procida. Le deuxième chapitre évoque leur emprisonnement dans le Castello dell'Ovo et l'échec de la tentative de fuite organisée par Procida. Le dernier chapitre rédigé montre une mystérieuse barque transportant un « *pellegrino* » qui demande à entrer dans le château puis disparaît. On retrouve un certain nombre de motifs identifiés par Alberto Banti dans les textes du « canon *risorgimentale* » : Iole, la « vergine reale » est courageuse, elle est présentée comme ne craignant ni les loups ni les lions (ce qui pourrait être une allusion aux saintes martyres), mais seulement les serpents, c'est-à-dire les traîtres. Dans le deuxième chapitre, la jeune vierge ne parvenant pas à échapper à « quelle mani profane » subit l'outrage des soldats angevins ; Giovanni da Procida est décrit comme un homme fidèle et courageux, de même, les hommes qu'il commande sont qualifiés de « prodi ». Le texte se

<sup>6</sup> « Dans les années passées, quand tenter d'écrire des ouvrages au-dessus de mes forces ne me semblait pas encore être une faute, j'avais imaginé une sorte de roman historique dont je voulais que la protagoniste soit la vierge de Sienne et il me semblait que ramener à la vie cette époque et ces personnages pouvait s'avérer opportun pour notre cause nationale. » in T. ROBERTI, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere*, Tipografia di Domenico Del Bianco, Udine (1900), p. 25-26.

<sup>7</sup> « Ben presto la fama della sua eccezionale vita ascetica e dell'ardore apostolare, divulgatasi anche fuori di Toscana, chiamò intorno a Caterina una schiera di anime devote che, come lei, desideravano una profonda riforma delle istituzioni cattoliche e la pace tra le fazioni politiche in lotta. » Cf. article « Caterina da Siena » in *Dizionario critico della letteratura italiana*, op. cit., vol. 1, p. 555.

<sup>8</sup> Voir la suite de la lettre citée ci-dessus.

<sup>9</sup> B.C.U., Fondo Principale, Ms 4104/3.

finit par cette déclaration de l'inconnu : « il sangue loro sarà vendicato », ce qui annonce un rachat futur. Cette phrase nous laisse supposer que, dans l'intention de l'auteure, le texte devait se prolonger jusqu'à l'épisode des Vêpres siciliennes, qui aboutit à la libération de la Sicile des Angevins, un épisode historique de référence pour les patriotes italiens. L'auteure évoque cet épisode dans l'introduction en rappelant que ce n'est qu'à ce moment-là que la fille de Manfredi fut libérée du Castello dell'Ovo où elle était emprisonnée.

Cette tentative de roman historique montre que Caterina Percoto était réceptive à la leçon des auteurs du canon et qu'elle tente à son tour de la reproduire.

Nous ignorons la date de rédaction de ce texte, en revanche, nous savons que le motif de la libération d'un peuple contre l'envahisseur l'intéresse déjà avant 1848 puisqu'elle publie *Gedeone* sur le journal triestin « La Favilla » en 1844 et *Scene bibbliche : Debhora* sur la « Strenna friulana » en 1845, deux textes qui évoquent la libération du peuple juif du joug étranger<sup>10</sup>.

## **B - De la « patria del Friuli » à la nation italienne : une légitime aspiration à l'unité**

Le sentiment d'italianité, c'est-à-dire l'idée que les habitants de la Péninsule italienne appartiennent à un même peuple, est un *leitmotiv* dans les récits percotiens. Ainsi, dès ses premières nouvelles, Caterina Percoto utilise le terme « patria » et ses dérivés » tel que « ripatriare »<sup>11</sup>, mais elle l'utilise dans le sens étymologique, celui de terre des pères, terre des origines et donc terre natale, ce qui correspond à tout ou partie du Frioul. Rappelons que les Frioulans nomment leur région « Patria del Friuli », un terme hérité de l'époque médiévale du Patriarcat d'Aquileja. Les paysages de l'enfance sont particulièrement importants pour les personnages percotiens<sup>12</sup>, si attachés à l'endroit où ils sont nés et où ils ont passé leur jeunesse, que l'éloignement par la contrainte de ces lieux les atteint moralement. L'amour de la patrie s'accompagne souvent de celui pour la langue

<sup>10</sup> Faut-il y voir une influence du *Nabucco* de Verdi et Solera créé pour la première fois le 9 mars 1842 à la Scala de Milan et dont Caterina Percoto a sans doute entendu parler en raison de l'immense succès qu'il connut d'emblée ? Signalons que, dans *La Coltrice Nuziale*, la jeune Cati compare les étincelles produites par les roues du train qui la ramène dans le Frioul après son séjour à Vienne, au nuage qui guida le peuple juif vers la terre promise. Cf. C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 301.

<sup>11</sup> Le verbe « ripatriare » est par exemple utilisé dans la nouvelle *Lis cidulis* pour indiquer le retour, dans son village natal, de Giacomo, un émigré : « Giacomo poi si sarebbe affrettato di ritornare al mestiere, dove col suo assiduo lavoro poteva in breve coprir questo debito, indi ripatriare e sposarsi la Rosa. » *Ibid.*, p. 47.

<sup>12</sup> Voir les exemples tirés du *Refrattario* et de *Pre-poco* donnés par Matilde Dillon Wanke dans l'article « Il paesaggio nei racconti di Caterina Percoto », in *Caterina Percoto e l'Ottocento*, *op. cit.*, p. 55-56.

maternelle et c'est aussi le désir de réentendre ses doux accents qui pousse les personnages éloignés à rentrer au foyer. C'est le cas par exemple, dans la nouvelle intitulée *La schiarnete*, du jeune Armellino qui, exilé en Suisse après avoir déserté l'armée, éprouve le besoin de revoir sa terre natale :

« Fu allora ch'ei sentì tutta l'amarezza di quell'ineffabile dei dolori ch'è la patria lontana. Desiderava l'aere e la terra dei luoghi dov'era nato ; desiderava i cari suoni della lingua... »<sup>13</sup>

On retrouve le même désir chez Cati, protagoniste de *La Coltrice nuziale* alors qu'elle gît mélancoliquement dans son boudoir décoré uniquement à la mode viennoise :

« forse che mentre ella giaceva lí nel silenzio, colla persona gittata in quel suo mesto abbandono, la sua anima spaziava per le convalli della sua patria, e vedeva le cognite cime delle sue belle montagne, e respirava l'aria purissima del suo cielo nativo, e nell'orecchio le sonavano come canti le voci del dialetto che primo imparò dalla madre. »<sup>14</sup>

Alors qu'elle était orpheline, elle fut prise en charge par un oncle qui la fit éduquer à Vienne, l'arrachant ainsi à son Frioul natal. Comme l'a relevé Tommaso Scappaticci, le personnage de Cati a un précédent dans l'œuvre percotienne en la personne de Massimina, protagoniste de l'un des premiers récits de l'auteure, intitulé *Lis cidulis* et publié en 1844<sup>15</sup>. Voici comment est présentée cette jeune femme riche et mélancolique, gravement malade, venue boire les eaux sulfureuses de la Carnia pour tenter de recouvrer la santé :

« Nata di seme italiano, in una città italiana, i suoi genitori avevano creduto di farla distinguere fra tutte le sue coetanee col procurarle un'educazione peregrina, ed a tal fine se la tolsero dal seno, e la mandarono ancor bamboletta in un convento nel cuore della Germania. Povero fiore così acerbamente trapiantato! Lungi dal suo clima e dalla sua terra natale, ella crebbe a stento. Aveva sortito da natura un carattere timido, un cuore espansivo e facile all'affetto. Si trovò sola in mezzo a volti stranieri: lungo tempo incompresa suonò per essa la voce umana, e ad uno ad uno morirono sulle sue labbra tutti gli accenti del suo

<sup>13</sup> « Ce fut alors qu'il éprouva toute l'amertume de cette douleur indicible qu'est l'éloignement de la patrie. Il désirait l'air et la terre des lieux où il était né, il désirait les sons chers de sa langue... » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 536-537.

<sup>14</sup> « Peut-être, alors qu'elle reposait là en silence, le corps allongé dans ce triste abandon, son âme planait-elle au-dessus des vallées de sa patrie, et elle voyait les sommets connus de ses belles montagnes, et elle respirait l'air extrêmement pur de son ciel natal, et à son oreille retentissaient comme des chants, les mots du dialecte appris en premier de sa mère. » *Ibid.*, p. 298.

<sup>15</sup> Il constate en effet au sujet de l'intervention providentielle de Cati pour aider la paysanne Oliva, victime de la répression autrichienne à Jalmicco, que : « Si ripropone lo schema del ricco-deus ex machina della situazione, come era stato per Massimina in *Lis cidulis* : fra i due personaggi vi sono molte coincidenze, dalla prostrazione interiore alla contrastante esperienza della vita di città e di campagna, ma in Cati si aggiunge la motivazione patriottica che condiziona tutte le sue scelte. » T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini*, *op. cit.*, p. 144.

armonioso dialetto. Dicevano che l'uso della stufa, a lei italiana e debole, era stato cagione della malattia che soffriva. Aveva perduta la voce, e tutto faceva dubitare che fosse affetta da tisi. »<sup>16</sup>

Au moment où elle compose cette nouvelle, Caterina Percoto n'a pas encore développé la thématique patriotique<sup>17</sup>, mais l'on peut constater que le sentiment nationaliste est déjà présent, avec l'affirmation de l'identité italienne de Massimina. Ce n'est pas seulement la nationalité du sol, exprimée grâce à l'expression « città italiana » et à la métaphore florale, qui est ici affirmée, c'est aussi la nationalité du sang puisqu'elle est « nata di seme italiano ». L'hérédité italienne qu'elle porte en elle, la rend inapte à s'adapter à un mode de vie étranger, c'est du moins ce qui est prétendu lorsque l'on dit que l'usage du poêle l'a rendue malade, elle qui est italienne et faible. Il nous semble que l'auteure n'adhère pas à cette explication, mais qu'il s'agit plutôt d'une référence ironique à une théorie de l'époque. En effet, la dimension génétique n'est jamais mentionnée par l'auteur pour justifier de l'existence d'une nation italienne. En revanche, ce sur quoi insiste Caterina Percoto, est l'importance de la langue maternelle, du « dialetto » plus précisément<sup>18</sup>. Or Massimina, éduquée dans un couvent allemand, oublie peu à peu son dialecte : « tous les accents de son harmonieux dialecte s'éteignirent les uns après les autres sur ses lèvres ». Ce qui est mis en avant n'est pas le fait de ne plus comprendre (ce qu'elle ne comprit pas pendant longtemps c'était la langue allemande, qui représentait alors pour elle « la voix humaine », c'est-à-dire la possibilité de communication avec ses congénères), mais le fait de ne plus être capable de parler sa langue maternelle. Or, le premier symptôme cité de sa maladie est qu'elle « avait perdu sa voix »<sup>19</sup>. Caterina Percoto nous dit en somme que c'est la perte de ce dialecte maternel qui est à l'origine de cette maladie incurable. Il s'est produit en elle un conflit entre deux cultures qui n'a jamais été résolu, et qui transparait dans son aspect physique. Voici la première impression qu'en a le docteur qui la soigne sur son lieu de villégiature :

<sup>16</sup> « Née de semence italienne, dans une ville italienne, ses parents avaient cru la distinguer de toutes les jeunes filles de son âge en lui donnant une éducation étrangère, ce pourquoi ils l'ôtèrent de leurs bras, et l'envoyèrent dans un couvent au cœur de l'Allemagne alors qu'elle n'était encore qu'une enfant. Pauvre fleur transplantée si tôt à peine éclose ! Loin de son climat et de sa terre natale elle grandit difficilement. Elle avait reçu de la nature un caractère timide, un cœur expansif et prompt à l'affection. Elle se retrouva seule au milieu de visages étrangers : pendant longtemps la voix humaine resta pour elle incompréhensible, et tous les accents de son harmonieux dialecte s'éteignirent l'un après l'autre sur ses lèvres. On disait que c'était l'usage du poêle qui avait causé en elle, italienne et fragile, la maladie dont elle souffrait. Elle avait perdu la voix, et tout laissait à penser qu'elle était atteinte de phthisie. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 16.

<sup>17</sup> Nous entendons par là le discours en faveur de la libération et de l'unité de l'Italie.

<sup>18</sup> Rappelons que Caterina Percoto attache de l'importance au dialecte frioulan dans lequel elle puise pour vivifier ses textes en italien, ou qu'elle utilise pour raconter des légendes et traditions frioulanes. Sa position quant à la question de la langue italienne diffère en cela de celle de Manzoni.

<sup>19</sup> « Aveva perduta la voce, e tutto faceva dubitare che fosse affetta da tisi. » Cf. citation ci-dessus.

« La prima volta che la vide restò colpito dal singolare contrasto che la sua educazione faceva coll'esteriore sua forma. Infatti guardando Massimina, chi mai avrebbe immaginato di ritrovare sulle sue labbra, mobilissime come quelle di tutti i meridionali, il barbaro accento e le aspirazioni del settentrione? Anche le sue maniere avevano un non so che di esotico; e v'era ne' suoi detti, nel suo vestire, in ogni suo tratto una tal quale bizzaria, che tuo malgrado ti feriva. »<sup>20</sup>

Là encore la question de la langue revient, il y a un décalage entre la langue que l'on s'attendrait à entendre sortir de sa bouche et les rudes sons de l'allemand qui se sont substitués au dialecte originel, ce qui provoque une impression étrange, désagréable qui se manifeste dans l'emploi du verbe « ferire ». On pourrait parler de trouble identitaire : l'italianité est vue comme un caractère inné qui ne peut être totalement effacé par l'éducation. Caterina Percoto exprime ici un sentiment nationaliste, mais celui-ci n'est pas développé ultérieurement dans la nouvelle, la mélancolie de la jeune femme étant par la suite attribuée plutôt à une déception amoureuse.

Nous avons évoqué la parenté entre le personnage de Massimina et celui de Cati, protagoniste, elle, d'une nouvelle patriotique : même éducation étrangère, même mélancolie. On retrouve la même métaphore florale pour exprimer la difficulté de Cati à s'adapter à la vie à Vienne : « cresceva melanconica e straniera come il fiorellino della torrida, che a forza di stufe si vuol fare allignare in un clima agghiacciato »<sup>21</sup>. On remarquera que là encore le poêle intervient pour signifier l'impossibilité de la jeune italienne de s'adapter au climat plus rude de l'Autriche, comme dans le cas de Massimina qui en tomba malade. Si Cati aussi est « née de sang italien »<sup>22</sup>, il y a cependant des différences notables. En effet, Cati porte en elle un sentiment patriotique, au sens premier du terme, celui de l'attachement à sa terre natale, dans son cas le Frioul, qu'elle ne peut oublier :

« Indarno l'avevano da fanciulletta strappata di là per farla educare a Vienna: la capitale con tutti i suoi prestigi, la maestà della corte che aveva veduto dappresso, la vita elegante

<sup>20</sup> « La première fois qu'il la vit il resta frappé par le singulier contraste que son éducation formait avec son aspect extérieur. En effet, en regardant Massimina, qui aurait jamais pu imaginer retrouver sur ses lèvres, extrêmement mobiles comme toutes celles des méridionaux, le barbare accent et les aspirations du septentrion ? Ses manières aussi avaient un je ne sais quoi d'exotique ; et il y avait dans sa façon de parler, dans celle de se vêtir, dans chacun de ses traits, quelque chose de bizarre qui vous blessait malgré vous. » *Ibid.*, p. 19.

<sup>21</sup> « Elle grandissait, mélancolique et étrangère, comme la petite fleur d'une terre chaude à laquelle on veut faire prendre racine sous un climat froid à grand renfort de poêles. » *Ibid.*, p. 298.

<sup>22</sup> « Nata di sangue italiano, nulla ha potuto cancellare l'affetto grande che mi legava alla mia terra, qualunque si fossero i suoi destini. » écrit-elle dans une lettre à son oncle. *Ibid.*, p. 342.

dell'alta società a cui il barone nel suo orgoglio la destinava, non avevano mai potuto farle uscire dal cuore l'affetto alla sua terra natale. »<sup>23</sup>

Cet attachement se manifeste à travers la vision de paysages frioulans – paysages de la mémoire – qui s'imposent à elle en se superposant à l'image de Vienne. Ainsi, alors qu'un soir d'été elle contemple la vue qui s'offre à elle du haut des bastions de la capitale, c'est Udine que son imagination fait apparaître à ses pieds :

« Una nebbia leggera, a guisa di velo trasparente gittato su d'una bella che dorma, avvolgeva tutta la vasta capitale e lasciava trapelare sovr'essa muti e bianchi i raggi della pallida luna. Ella affisò quel disco sparuto e vaporoso, e in un istante le parve di vederlo brillare nello schietto argento che illumina le nostre notti; ma non era Vienna ch'ei rischiarava: un'altra città le si andava dispiegando dinanzi all'innamorata fantasia, una città di provincia ch'ella aveva più volte visitato da fanciulletta: Udine colla sua bella piazza contarena, e in quel vivace chiaro di luna gli svelti colonnami del corpo di guardia, in grazioso contrasto colla fontana e col gotico palazzo del Comune, e sovr'essi eminente in iscorcio il castello che si perdeva nell'ampio stellato immensurabile allo sguardo. Oh, ella aveva coll'anima varcato le Alpi! »<sup>24</sup>

Matilde Dillon Wanke a souligné la singularité de cette description, une des rares où Udine est représentée par l'auteure et ce de manière positive, alors qu'elle attribue généralement une valence négative à la ville qu'elle oppose à la campagne<sup>25</sup>. En effet, dans cette nouvelle patriotique, l'antagonisme, traditionnel dans les nouvelles champêtres, ville – campagne se double d'une opposition ville italienne (Udine) – ville impériale (Vienne mais aussi Gorizia).

<sup>23</sup> « On l'avait vainement arrachée de là pour qu'elle reçoive une éducation à Vienne: la capitale avec tous ses prestiges, le faste de la cour qu'elle avait vue de près, la vie élégante de la haute société à laquelle le baron, dans son orgueil, la destinait, rien de tout cela n'était jamais parvenu à faire sortir de son cœur l'attachement à sa terre natale. » *Ibid.*, p. 298.

<sup>24</sup> « Une brume légère, comme un voile transparent jeté sur une belle endormie, enveloppait toute la vaste capitale et laissait filtrer au-dessus d'elle les rayons muets et blancs de la lune pâle. Elle fixa ce disque mince et vaporeux, et l'espace d'un instant elle crut le voir briller du franc reflet d'argent qui éclaire nos nuits ; mais ce n'était pas Vienne qu'il éclairait : une autre ville se déployait dans son imagination aimante, une ville de province qu'elle avait plusieurs fois visitée quand elle était enfant, Udine avec sa belle *piazza Contarena* , et dans ce vif clair de lune les sveltes colonnes du corps de garde, en gracieux contraste avec la fontaine et le palais gothique de la Mairie, et au-dessus d'eux une échappée sur l'éminent château qui se perdait dans l'ample ciel étoilé que le regard ne pouvait entièrement embrasser. Oh elle avait franchi les Alpes en esprit ! » *Ibid.*, p. 300. On retrouve dans cet extrait le motif de la lune associée au souvenir que nous avons déjà évoqué ailleurs. En outre cette description met en évidence une prédisposition de Cati à la rêverie qui reviendra à la fin du texte lors du cauchemar qui scellera son destin.

<sup>25</sup> « È uno dei pochi luoghi in cui con nostalgia la scrittrice che ama la campagna e sempre la contrappone positivamente alla città, descrive Udine in un brano straordinario per la tecnica della sovrapposizione delle immagini, che disegnano una stampa della città ». M. DILLON WANKE, « Il paesaggio nei racconti di Caterina Percoto », *op. cit.*, p.56. Au sujet de l'opposition ville-campagne dans les nouvelles de Caterina Percoto, voir *supra*, chapitre 4, A , p. 242 et suivantes.



Cati est hantée par le souvenir de sa terre natale pendant tout son séjour à Vienne et cette nostalgie qu'elle éprouve pour cette terre natale devient, par extension, attachement à l'Italie dont elle ressent profondément l'existence en pensant au Frioul :

« Oh quante volte ella, povero punto invisibile perduto nell'immensa congerie de' bianchi fabbricati che costituiscono la capitale, sospirò per amore della *patria lontana*! Era cotesto il sogno delle sue notti e il desiderio incessante di tutti i suoi giorni. Come se la sua anima fosse stata un'emanazione della *terra italiana* e del sole che vi risplende, o che ve l'avesse creata la porpora dei nostri tramonti, o l'effluvio dei tanti calici che adornano le nostre convalli, ella era legata a quei luoghi, e divisa deperiva. *Continue visioni del suo paese, a guisa di grandi quadri, le passavano dinanzi alla fantasia e la chiamavano potentemente all'Italia.* »<sup>26</sup>

On retrouve la métaphore filée de la fleur transplantée appliquée à son âme : la mélancolie de la jeune fille est associée à l'éloignement des lieux de son enfance. On remarquera ici qu'il n'est plus question de la langue, contrairement à la nouvelle *Lis cidulis*. Avec l'image du « point invisible » perdu dans l'immensité de la ville, Caterina Percoto exprime la désindividualisation que l'homme subit dans les grandes villes ; elle est d'autant plus sensible chez Cati que celle-ci se trouve en terre étrangère, loin de sa « patrie ». Remarquons que le sens de ce mot « patrie » s'élargit peu à peu dans le texte : du sens premier de terre natale, c'est-à-dire la terre des ancêtres, la terre des pères – il s'agit donc du Frioul pour la protagoniste –, on passe à l'idée de « terre italienne » – le fait d'être italien étant une qualité que le Frioul partage avec d'autres territoires – puis à celle d'« Italie », ce dernier terme sous-entendant un pays unifié, et donc l'idée d'une « nation » italienne. Du paysage sentimental lié aux origines on passe dès lors au paysage *risorgimentale* qui affirme l'unité de l'Italie.

En effet, dans les nouvelles patriotiques, le sens du mot « patria » s'étend pour englober toute la Péninsule italienne dont le Frioul constitue « l'ultime morceau »<sup>27</sup>. Le territoire

<sup>26</sup> « Oh, combien de fois, pauvre petit point invisible perdu dans l'immense congère des bâtiments blancs qui constituent la capitale, soupira-t-elle d'amour pour sa patrie lointaine ! C'était le rêve de ses nuits et le désir incessant de tous ses jours. Comme si son âme avait été une émanation de la terre italienne et du soleil qui y resplendit, ou que c'était la pourpre de nos couchers de soleil qui l'avaient créée, ou l'effluve des nombreux calices qui ornent nos vallées, elle était liée à ces lieux, et séparée d'eux, elle dépérissait. *Des visions continues de son pays, comme d'immenses tableaux, passaient devant son imagination et la rappelaient puissamment à l'Italie.* » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 298-299. C'est nous qui soulignons. L'emploi incorrect en italien de la conjonction « che » pour coordonner les deux propositions est probablement un gallicisme, il y en a d'autres dans les nouvelles.

<sup>27</sup> On trouve cette expression dans la nouvelle *La coltrice nuziale* dans le chapitre où nous faisons la connaissance de Cati : « Nata su quell'ultimo lembo della terra italiana, laddove due grandi nazioni si toccano e aspettano il giorno di strignersi con affetto fraterno la mano, ell'aveva nella fisonomia l'impronta d'entrambe. » *Ibid.* p. 298 ; mais aussi dans la nouvelle *Il bastone* lors de l'épisode du fantôme du mort de 48 : « Ella è riunita in un solo pensiero, sotto una sola bandiera; i suoi popoli già tutti si abbracciano come tanti fratelli e verranno in breve a redimere anche questo ultimo lembo di terra italiana. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, *op. cit.*, p. 396 ; ainsi que dans la nouvelle *I gamberi*, voir citation *supra*, chapitre 5, p. 288.

italien apparaît comme une unité géographique clairement identifiée. Il est d'une part délimité par la mer, comme le montre cette affirmation d'Angelina, dans la nouvelle *Il bastone* :

« Là fra i due suoi mari, - e la sua piccola mano illuminata dal raggio lunare additava la non lontana e lucicante marina, - là si stende la bella penisola! »<sup>28</sup>

D'autre part, les Alpes forment au nord une frontière naturelle voulue par Dieu comme l'exprime l'auteure dans la nouvelle *I gamberi* au moment où la protagoniste, Adelina, franchit les Alpes pour se rendre à Vienne :

« Varcare le alpi, cotesti giganti ch'ella soleva sì lungamente contemplare dalla sua finestrella, e su' cui gioghi bizzarri aveva tante volte volato col fantastico pensiero, ma la di cui immensa estensione e ripetuta congerie non le sarebbe mai caduta nella mente, era adesso un ammirare la potenza di Dio quando vuol mettere i confini alle nazioni della terra. »<sup>29</sup>

On retrouve ces aspects chez Mazzini pour qui les nations ont été créées par Dieu qui leur a attribué un territoire précis, ce qui est particulièrement manifeste dans le cas de l'Italie :

« A voi uomini nati in Italia, Dio assegnava, quasi prediligendovi, la Patria meglio definita d'Europa. [...] Dio v'ha steso intorno linee di confini sublimi, innegabili : da un lato i più alti monti d'Europa, l'Alpi ; dall'altro, il Mare, l'immenso Mare. »<sup>30</sup>

On peut opposer cette idée de frontière naturelle au caractère artificiel de la démarcation entre le Frioul occidental (correspondant aux provinces actuelles d'Udine et Pordenone) qui faisait alors partie du Royaume de Lombardie-Vénétie et le Frioul oriental (territoire de Gorizia et de Trieste) qui appartenait alors aux États héréditaires de l'Empire. Caterina

<sup>28</sup> « Là, entre ses deux mers, - et sa petite main éclairée par un rayon de lune indiquait le bord de mer proche et brillant, - là s'étend la belle péninsule! » *Ibidem*.

<sup>29</sup> « Franchir les Alpes, ces géants qu'elle avait l'habitude de contempler si longuement depuis sa petite fenêtre, sur les bizarres aiguilles desquelles elle avait tant de fois volé avec sa pensée pleine d'imagination, mais dont l'immense étendue et la congère répétée ne lui seraient jamais venues à l'esprit, signifiait à présent admirer la puissance de Dieu quand il veut mettre des frontières aux nations de la terre. » *Ibid.*, p.105-106.

<sup>30</sup> « Dieu vous a attribué, à vous hommes qui êtes nés en Italie, la Patrie la mieux définie d'Europe, presque comme s'il vous préférerait. Dieu a tracé autour des lignes sublimes, incontestables, en guise de frontières : d'un côté les montagnes les plus hautes d'Europe, les Alpes ; de l'autre, la Mer, l'immense Mer. » G. MAZZINI, *Dei doveri dell'uomo. Fede e avvenire, op. cit.*, p. 60-61.

Percoto, qui appartient à ce que Marchetti définit le courant irrédentiste<sup>31</sup>, déplore à plusieurs reprises que sa région soit ainsi divisée, revendiquant son unité et son italianité, souci qu'elle partage par exemple avec Prospero Antonini, auteur de *Il Friuli orientale* (Milano 1865) e *Del Friuli e dei trattati da cui ebbe origine la dualità politica di questa regione* (Venezia 1873) ou encore avec Pacifico Valussi. Dans la nouvelle *Il contrabbando*, Caterina Percoto dénonce cette frontière comme étant à l'origine de la dégénérescence morale des paysans de la zone frontalière qui s'adonnent à la contrebande<sup>32</sup>. La patriote frioulane souhaite la réunification de sa région, ce désir se manifeste en particulier dans le récit *La coltrice nuziale*<sup>33</sup> à travers les cousines Oliva et Mariuccia. Il s'agit de deux paysannes qui ont passé leur petite enfance ensemble dans la maison grand-paternelle et qui alors s'aimaient tendrement. Séparées à cause de la discorde familiale, lorsqu'elles se retrouvent, c'est à leur tour de se disputer au sujet de la « *coltrice nuziale* » qui donne son nom à la nouvelle. Oliva qui habitait à Jalmicco a tout perdu lors de l'incendie de son village par les soldats de l'armée autrichienne, or en cherchant de l'aide auprès de sa cousine Mariuccia, elle retrouve chez celle-ci son couvre-lit, volé par les soldats et revendu à bas prix à la jeune femme. Cette dernière refuse de le lui rendre car, pour elle qui est une simple servante, il constitue sa dot, c'est-à-dire l'unique possibilité de changer de statut social en épousant le fils d'une famille de paysans aisés. Si avec ce conflit l'auteure frioulane anticipe la question vériste de la « *roba* », comme l'a justement souligné la critique<sup>34</sup>, on peut également lui accorder une valeur symbolique patriotique. En effet, les deux cousines – soulignons au passage le lien de parenté, la métaphore parentale étant caractéristique du discours patriotique *risorgimentale* comme l'a montré Alberto Banti – incarnent chacune une partie du Frioul. Oliva vit dans le Frioul occidental qui participe au mouvement révolutionnaire contre l'Autriche en 1848, elle appartient au clan des « *Italiani* », c'est-à-dire ceux qui déclarent appartenir à la nation italienne. Mariuccia, en revanche, habite dans un village du Frioul oriental, dans la contrée de Gorizia, dont les habitants s'affirment « *Imperiali* », c'est-à-dire fidèles à l'Empire d'Autriche. Alors qu'une dispute éclate entre les deux paysannes au sujet de leurs positions politiques, Mariuccia reprochant à demi-mot à Oliva le fait d'être une rebelle, cette dernière se défend en alléguant, entre autres, l'absurdité de cette frontière perpétuellement violée par les

<sup>31</sup> « *Pertanto anche la Percoto venne a trovarsi nella corrente che, tanto per intenderdi, chiameremo irredentistica.* » G. MARCHETTI, *Il Friuli. Uomini e tempi*, op. cit., p. 582. Marchetti fait ici allusion aux rédacteurs du journal triestin « *La Favilla* » qui défendait le caractère italien de Trieste.

<sup>32</sup> Voir *supra*, chapitre 9, p. 411.

<sup>33</sup> La note introductive qui précède la nouvelle publiée dans les Appendices du journal « *La Concordia* » explique et dénonce au public non frioulan l'illégitimité de cette frontière voulue par l'Autriche. On la trouve reproduite dans l'édition dont s'est occupée Adriana Chemello. Cf. C. PERCOTO, *Racconti*, a cura di Adriana Chemello, op. cit., p. 300.

<sup>34</sup> Voir T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini*, op. cit., p.141-142 ; M. COLUMMI CAMERINO, *Idillio e propaganda nella letteratura sociale del Risorgimento*, Liguori, Napoli (1975), p.236-237.

enfants et qui n'existe que parce qu'elle est matérialisée par une borne. Voici leur dialogue :

« - Dicono, che vi siete dichiarati Italiani...

- Diacine! E voialtri, che cosa siete voialtri?

- Qui siamo Imperiali.

- Imperiali! Oh sí! perché v'è colà su d'una via comune, in mezzo a' campi nostri e vostri senza distinzione, un vecchio confine di pietra, che i fanciulli di ambo i paesi avranno rovesciato, se basta, almeno almeno un migliaio di volte! Ma senti, ti prego, come parlate, come vestite, che Signore si prega nelle vostre chiese? Io trovo che siamo tutti cristiani e fratelli, perché voi intendete me, io intendo voialtri, e preghiamo tutti insieme quell'istesso Iddio e quell'istessa benedetta Madonna. Quei cani di soldati, vedi, che sono venuti ad abbruciarci, bestemmiavano in una lingua che a noi poveretti pareva tutto l'abbaiare delle bestie, ed avevano certi visi tutti differenti dai nostri, e bisogna poi che non pregassero niente affatto il nostro Signore e la nostra Madonna, perché altrimenti non avrebbero osato far tutti quegli orrori nella nostra chiesa dinanzi al Sacramento; anzi, contro la Chiesa e contro il Sacramento!

- Eh! voi avrete ragione, - rispose la Mariuccia. - Ma vi so dire che qui la pensano bene altrimenti. Bisognerebbe che sentiste le belle prediche che fa su questo argomento il nostro bravo pievano.

- Oh, io non so di lettera! - concluse Oliva alquanto corrucciata; ma credo che tutto il latino di questo mondo non potrebbe giammai persuadermi che sia ben fatto maltrattare quelli che patiscono! »<sup>35</sup>

Il ne s'agit pas pour l'auteur de faire un discours patriotique théorique mais de condamner la répression autrichienne et d'affirmer l'existence de la nation italienne à travers un « bon sens paysan » qui s'oppose aux « raisons de la politique », comme l'a souligné Tommaso Scappaticci<sup>36</sup>. Il est absurde de ne pas se considérer comme appartenant à la même nation lorsque l'on partage la même langue, que l'on revêt les mêmes vêtements et que l'on prie le même dieu. À la langue, dont nous avons déjà souligné l'importance, s'ajoutent les vêtements – or le costume fait partie de la culture folklorique qui se développe au XIX<sup>e</sup>

<sup>35</sup> « - On dit que vous vous êtes déclarés Italiens... / - Parbleu ! Et vous autres, qu'est-ce que vous êtes vous autres ? / - Ici nous sommes des Impériaux. / Des Impériaux ! Oh oui ! *parce qu'il y a là-bas sur une route commune, au milieu des champs qui nous appartiennent et vous appartiennent sans distinction, une vieille frontière en pierre, que les enfants des deux pays doivent avoir renversée au strict minimum un millier de fois, si ça suffit !* Mais écoute, je te prie, comment vous parlez, regarde comment vous habillez, quel Seigneur vous priez dans vos églises ? Moi je trouve que nous sommes tous des chrétiens et des frères, parce que vous me comprenez, je vous comprends, vous autres, et nous prions tous ensemble ce même Dieu et cette même Madone bénie. Ces chiens de soldats, vois-tu, qui sont venus nous brûler, blasphémaient dans une langue qui nous semblait, à nous autres malheureux, l'aboiement de bêtes, et ils avaient de drôles de visages, totalement différents des nôtres, et ce n'est pas possible qu'ils prient notre Seigneur et notre Madone, car autrement ils n'auraient pas osé perpétrer toutes ces horreurs dans notre église devant l'Hostie consacrée : et même, contre l'église et contre l'Hostie consacrée ! / - Eh, vous avez peut-être raison, répondit Mariuccia. Mais je peux vous dire qu'ici on pense tout autrement. Il faudrait que vous entendiez les belles prêches que fait sur le sujet notre brave curé. / - Oh, moi je ne suis pas cultivée ! conclut Oliva assez indignée ; mais je crois que tout le latin de ce monde ne pourrait jamais me convaincre que l'on a raison de maltraiter ceux qui souffrent ! » . PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 290-291. C'est nous qui soulignons.

<sup>36</sup> « È il buon senso contadino contrapposto alle ragioni della politica » T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini*, *op. cit.*, p.130.

siècle – et la religion. À travers ce discours, c'est l'importance du peuple comme dépositaire de la culture ancestrale de la nation qui est mise en évidence. Cette idée était déjà exprimée dans la nouvelle *Lis cidulis* lorsque, à l'occasion du chant de deux montagnardes<sup>37</sup>, le narrateur souligne que la Carnia est « productrice de talents pointus, riche de traditions populaires, de *mémoires nationales*, de ruines consacrées par l'histoire »<sup>38</sup>. Le dialogue insiste sur deux des principales caractéristiques qui, selon l'auteure, unissent les Italiens : la langue et la religion chrétienne. Caterina Percoto avait déjà évoqué dans l'article *Non una sillaba oltre il vero* ce qui, à ses yeux, caractérisait la nation italienne<sup>39</sup>.

Cette frontière est à nouveau évoquée vers la fin de la nouvelle à l'occasion d'une promenade de Cati qui la conduit à travers champs jusqu'à l'église de Madonna di Strada entourée d'un cimetière.

« In antico due villaggi che formavano una sola parrocchia avevano di comune accordo eretto alla Vergine quella chiesetta e consacrato ai loro defunti il praticello che la circondava. Caduta la Repubblica Veneta, la spada dei vincitori segnò a capriccio un confine politico che squarciò quel luogo tra due diverse province. Ma ad onta di tali regolamenti, il cimitero di Madonna di Strada era rimasto promiscuo, e Veneti ed Illirici, riuniti almeno dalla morte, dormivano indistintamente e confondevano insieme le loro ossa in quella terra consecrata dalla pietà dei loro padri. »<sup>40</sup>

<sup>37</sup> On notera l'importance du chant, expression par excellence de la poésie du peuple, regroupant ainsi deux critères identitaires : la langue et la culture populaire dans l'œuvre de Caterina Percoto. Dans la lettre à Marina qui décrit la libération du Frioul en 1866, l'auteure exprime l'union de sa région aux autres régions italiennes grâce à l'image des soldats paysans participant à la moisson « cantando le villotte d'ogni parte d'Italia ». « Agosto 1866 » in C. PERCOTO, *Sotto l'Austria nel Friuli*, op. cit., p.109.

<sup>38</sup> « Fuvvi chi osservò come la Carnia, produttrice di acutissimi ingegni, ricca di tradizioni popolari, di memorie nazionali, di ruderi consecrati dalla storia, paese così eminentemente poetico; con un dialetto armonioso, particolarmente in bocca alle sue donne, pure non aveva un poeta. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, op. cit., p. 29. C'est nous qui soulignons. Rappelons que Caterina Percoto s'implique dans le recueil de chants et traditions populaires frioulans, s'inscrivant ainsi dans la lignée des grandes recherches ethnologiques européennes du XIX<sup>e</sup> siècle qui devaient mettre en évidence les cultures nationales. Voir A.-M. THIESSE, *La création des identités nationales - Europe XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Éditions du Seuil, Paris (1999).

<sup>39</sup> « Riflettendo alla lingua che parlavano, alla loro posizione geografica, alla loro indole e più di tutto a quell'intimo sentimento che Dio stampa nel cuore di ogni popolo, sentivano d'essere italiani e si dichiaravano italiani ad onta di un potentissimo esercito austriaco. » C. PERCOTO, *Sotto l'Austria nel Friuli...*, op. cit., p. 92. On retrouve à nouveau l'idée mazzinienne que la nation correspond à une volonté divine. Dans la chanson *Marzo 1821*, Alessandro Manzoni énumère comme facteurs communs la langue, la religion, l'histoire, la lignée et les sentiments, autant de critères que l'on retrouve dans la production littéraire patriotique contemporaine : « una d'arme, di lingue, d'altare, / di memoria, di sangue e di cor »

<sup>40</sup> « Par le passé deux villages qui formaient une seule paroisse avaient d'un commun accord érigé à la Vierge cette petite église, et consacré à leurs défunts, le petit pré qui l'entourait. Après la chute de la République Vénitienne, l'épée des vainqueurs traça capricieusement une frontière politique qui déchira ce lieu en deux provinces différentes. Mais en dépit de tels règlements, le cimetière de Madonna di Strada était resté mixte, et Vénètes et Illyriens, réunis au moins par la mort, dormaient indistinctement et mélangeaient leurs ossements dans cette terre consacrée par la piété de leurs pères. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, op. cit., p. 319. C'est nous qui soulignons.

Là encore il est montré que les coutumes des villageois les unissent bien plus que ne les sépare cette absurde frontière, posant ainsi la nécessité de redessiner les contours des États en tenant compte du principe des nationalités.

Le programme d'unification du Frioul et de son adhésion à la nation italienne est subtilement exprimé à travers la description de la « magnifique scène » qui s'offre à Cati au cours de ses promenades matinales dans la campagne frioulane :

«La nuova e l'antica capitale del Friuli, l'una dirimpetto all'altra, campeggiano sull'orizzonte a destra: Udine, che vista da quel punto sembra maestosamente assisa a' piedi delle Alpi, col suo bel castello che guarda all'Italia; e in fondo alla pingue campagna che si dilata fino al mare il campanile d'Aquileia, colla sua bruna aguglia ch'esce dal folto come piramide destinata a sfidar l'ira dei secoli.»<sup>41</sup>

Il s'agit d'un paysage « mental »<sup>42</sup> dans lequel s'exprime le souhait de la jeune fille de voir le Frioul retrouver sa grandeur passée et d'adhérer à l'Italie. Matilde Dillon Wanke a mis en évidence la « personnification » de la ville d'Udine – typique de la littérature *risorgimentale* –, grâce aux verbes « sedersi » et « guardare »<sup>43</sup>. Ce qui nous intéresse est l'organisation du paysage sur un axe linéaire droite-gauche qui correspond à un axe temporel. Udine se trouve à droite, dans un futur où elle sera appelée à devenir la nouvelle capitale du Frioul, succédant ainsi à son illustre ancêtre, Aquileia, sise à gauche, dans un passé glorieux, à l'époque médiévale où son Patriarche était puissant et la région n'était pas encore divisée. On remarquera également qu'à chaque ville est associé un monument emblématique : au château d'Udine répond le clocher brun de la basilique d'Aquileia, d'un côté le pouvoir temporel, de l'autre le pouvoir spirituel, désormais séparés<sup>44</sup>. Ultime observation : le château regarde en direction de l'Italie, exprimant ainsi l'aspiration du Frioul à faire partie d'un État italien unifié.

Dans une lettre à Prospero Antonini, Caterina Percoto manifeste le souhait que le Frioul ne soit pas écarté « de la deuxième phase du grand drame italien » mais qu'il y participe à la

<sup>41</sup> « La nouvelle et l'ancienne capitale du Frioul, l'une en face de l'autre, campent sur l'horizon ; à droite : Udine, qui vue de cet endroit semble majestueusement assise aux pieds des Alpes, avec son beau château qui regarde vers l'Italie ; au fond de la fertile campagne qui s'étend jusqu'à la mer, le clocher d'Aquileja, avec sa brune aiguille qui émerge des arbres comme une pyramide destinée à défier l'ire des siècles. » *Ibid.*, p. 316.

<sup>42</sup> Le terme est de Matilde Dillon Wanke. Voir M. DILLON WANKE, « Il paesaggio nei racconti di Caterina Percoto », *op. cit.*, p.57.

<sup>43</sup> « I verbi di persona (*sedere, guardare*), dati alla città, significano con retorica classica, una personificazione che è tipica dell'epica risorgimentale. » *Ibidem*.

<sup>44</sup> Bien que très catholique, Caterina Percoto prend parti, à partir de 1849, pour une séparation des pouvoirs temporels et spirituels, refusant donc de voir en Pie IX un futur chef d'État pour l'Italie. Cela se manifeste dans sa correspondance et à travers le récit intitulé *Le monache di Monte Pincio*.

hauteur de ses modestes forces<sup>45</sup>. Si elle pense que ses compatriotes ont pris conscience de certaines vérités et ont acquis une conscience patriote, elle déplore cependant les divisions que les Autrichiens ont réussi à créer au sein de ses habitants, en ne saccageant qu'un nombre limité de villages, par exemple. La dispute entre les deux cousines reflète cette discordance. Mariuccia ne partageant pas l'expérience de la violence de l'armée impériale, elle ne peut pas entendre le discours indépendantiste de sa cousine.

La critique<sup>46</sup> a souligné la faiblesse de la fin de la nouvelle qui se veut édifiante et devient conventionnelle : les cousines se réconcilient et Mariuccia meurt, non sans s'être repentie et avoir été absoute de ses fautes passées. Il est certain que la conception pédagogique de la littérature de l'auteure fait qu'elle privilégie le *lieto fine* où les bons sont récompensés et les méchants punis tout en reconnaissant leurs erreurs. Mais selon nous cette scène de réconciliation n'a pas qu'une simple valeur de morale chrétienne. Elle est nécessaire à l'expression de l'idéologie politique de Caterina Percoto qui souhaite ardemment que le peuple frioulan s'unisse pour la défense de la sainte cause italienne. Elle pose cette union comme préalable à la réussite de la libération du Frioul et de l'Italie qui a échoué en 1848-49 en raison des trop nombreuses divisions. Comme l'a montré Piero De Tommaso, le sentiment d'italianité s'éveille chez Mariuccia après la perte de son fiancé, Vigi, enrôlé dans l'armée impériale et parti combattre les rebelles italiens avec l'espoir de s'enrichir facilement. La crise qu'elle traverse à l'annonce de sa mort lui fait comprendre « que ces Italiens insurgés sont leurs frères »<sup>47</sup>. Pareille erreur est reprochée à une partie du clergé et à l'aristocratie frioulane qui, au lieu d'assumer correctement leur rôle de guides pour le peuple, attisent en lui les divisions. Ainsi, dans *La coltrice nuziale*, le curé du village de Mariuccia transmet, dans ses prêches, le discours officiel et condamne ceux qui se soulèvent contre l'Autriche. Le désaveu de cet homme d'église est prononcé par la jeune paysanne à l'article de la mort. De même, le Baron, oncle de Cati, non seulement refuse d'aider Vigi à éviter le service militaire « alors même que c'est l'Empereur qui l'appelle pour rejoindre l'armée »<sup>48</sup>, mais encore il relaie un discours propagandiste qui laisse

<sup>45</sup> « Che se si studia a' mezzi di alimentare la guerra d'insurrezione, perché saremo noi dimenticati, e non avremo chi ci istruisca e ci guidi? Nella seconda fase del gran dramma italiano non dovrà dunque avere nessuna parte il Friuli? Primo dei paesi rioccupati e più degli altri soggetto alla funesta influenza del suo malaugurato confine politico, forse sono pochi gli aiuti ch'esso può offrire; ma non si misuri quello che potrebbe fare da quello che fece. » B.C.U., Fondo principale, Ms 3995/I/1, Lettera 11.

<sup>46</sup> Voir M. COLUMMI CAMERINO, *Idillio e propaganda nella letteratura sociale del Risorgimento*, op. cit., p. 237 ; P. DE TOMMASO, *Il racconto campagnolo nell'Ottocento italiano*, op. cit., p. 131 ; T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini*, op. cit., p. 138-139.

<sup>47</sup> P. DE TOMMASO, *Il racconto campagnolo nell'Ottocento italiano*, op. cit., p. 133.

<sup>48</sup> « - Oh! oh! - diss'egli; ma che cosa v'immaginate? ch'io possa farlo restare a casa quand'è l'Imperatore che lo chiama all'armata? » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, op. cit., p. 306. Le Baron refuse de faire en temps de guerre ce qu'il avait autrefois fait en temps de paix, puisque l'on sait qu'il était en revanche intervenu quelques années auparavant pour que le fils d'un certain Piero soit exempté du service militaire. Ce refus est donc bien motivé par son allégeance à l'Empereur qui en pareilles circonstances, a besoin d'hommes pour alimenter son armée.

miroiter au pauvre paysan l'opportunité d'un enrichissement rapide en allant punir les « rebelles italiens ». C'est Coletto, un compagnon de Vigi, survivant de la guerre mais horriblement mutilé, qui montre les conséquences désastreuses d'un tel discours.

À ces deux personnages négatifs s'opposent deux figures positives, qui défendent bien entendu la cause italienne : d'une part le curé de Jalmicco, constamment présent aux côtés de ses fidèles et porteur du message évangélique chrétien, et d'autre part Cati, la jeune aristocrate qui éprouve instinctivement de la sympathie – au sens étymologique du terme – pour les victimes de la répression autrichienne. Tommaso Scappaticci a souligné la similitude du discours que le prêtre fait à Mariuccia avec la lettre que Cati écrit au baron à la fin de la nouvelle et il ajoute que Caterina Percoto veut évidemment « offrir des exemples socialement différents de dévouement à l'idéal patriotique, pour suggérer l'idée d'une aspiration commune à l'unité »<sup>49</sup>.

Liberté, indépendance, unité : ce sont les trois objectifs fondamentaux des patriotes que l'on trouve exprimés dans les textes de l'écrivaine frioulane. Pour ce faire, elle utilise certains des *topoi* de la littérature patriotique, comme la métaphore parentale associant les Italiens à une seule et même famille qu'une sainte cause doit réunir, selon la volonté de Dieu. Mais c'est surtout autour de la troisième notion du trio mis en évidence par Alberto Banti qu'elle articule son discours : la question de l'honneur<sup>50</sup>. Nous montrerons dans cette dernière partie comment cette question intervient dans l'appréciation portée sur la valeur des différents protagonistes.

### C - Questions d'honneur

Nous avons pu constater que les nouvelles patriotiques de Caterina Percoto sont avant tout centrées sur la dénonciation de la domination autrichienne dans sa région. On peut constater ici un écart par rapport aux œuvres du « canon *risorgimentale* » décrit par Alberto Banti. Celui-ci a en effet mis en évidence quatre configurations synchrones récurrentes – l'oppression de la nation, la division intestine des Italiens, la menace de l'honneur et la rébellion – que les textes littéraires utilisent dans leurs intrigues. Il a constaté que la première servait le plus souvent d'introduction ou de conclusion à l'action mais qu'elle n'en était pas le noyau central, contrairement à ce que l'on remarque dans

<sup>49</sup> « Evidentemente la Percoto vuole offrire esempi socialmente diversi di dedizione all'ideale patriottico, per suggerire l'idea di una comune aspirazione all'unità, e contemporaneamente mira a una connessione patria-religione che eviti atteggiamenti di intolleranza e si richiami alle posizioni manzoniane. » T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini*, op. cit., p. 139.

<sup>50</sup> Il semble qu'au-delà de la dimension patriotique il s'agit d'une notion chère à l'auteure qui, comme nous l'avons vu, défend en particulier la réputation du nom qu'elle porte.



l'œuvre percotienne<sup>51</sup>. De même, les intrigues développées dans les œuvres du « canon » s'articulent autour des trois figures suivantes : les héros, les traîtres et les vierges<sup>52</sup>. Caterina Percoto, elle, met avant tout en scène les victimes de l'occupation, qui appartiennent essentiellement au monde paysan, mais nous verrons comment elle utilise – ou non – cette triade pour transmettre son message patriotique.

### 1 - L'absence de héros

Nous ne serons pas étonnés de constater que le grand absent de ces textes est le héros, au sens romantique de l'homme luttant pour sauver sa patrie, ce qui, à notre avis, correspond à une réalité historique locale ainsi qu'à un souci de réalisme de la part de l'auteure.

On peut s'étonner en effet qu'aucune figure d'aristocrate patriote n'apparaisse dans les nouvelles patriotiques – à l'exception de Cati, dans *La coltrice nuziale*, personnage sur lequel nous reviendrons –, alors que Caterina Percoto, ainsi qu'en témoigne sa correspondance, était en contact avec certains exilés politiques, comme la famille du comte Antonini. En effet, les rebelles qui figurent dans ses récits patriotiques appartiennent au monde paysan et l'initiative de la rébellion vient des villageois eux-mêmes qui se déclarent « italiens »<sup>53</sup>. Dès lors on peut discerner, dans le fait de mettre en scène des représentants du peuple dans les nouvelles patriotiques, un souhait, de la part de l'auteure, de voir ces paysans s'impliquer dans la lutte pour l'indépendance menée par les patriotes frioulans. Cette opinion, qui est celle de Nievo, que l'unité italienne devrait se réaliser avec une certaine participation du peuple est très rare, même chez les *democratici*. On remarquera toutefois que le Frioul semble avoir un rapport différent à l'occupant que les autres régions italiennes, peut-être parce qu'il s'agit d'une région frontalière, familière de la culture germanique, et parce que c'est un territoire qui, à l'inverse de villes comme Venise ou Milan, n'a jamais été indépendant. Contrairement à ce qui se passe pour ces villes par exemple, ou pour d'autres peuples de l'Empire autrichien, comme les Tchèques ou les Croates, les patriotes frioulans ne peuvent pas s'appuyer sur une ancienne indépendance ou sur les restes d'institutions politiques du passé pour étayer leurs revendications nationales. L'historien Marcello Flores insiste sur le fait que les rapports entre les différentes classes de la société frioulane, et entre ces dernières et les autorités

---

<sup>51</sup> Cf. A. M. BANTI, *La nazione del Risorgimento. Parentela, santità e onore alle origini dell'Italia unita*, *op. cit.*, p. 77.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>53</sup> Voir *La coltrice nuziale* ou *La donna di Osopo*, deux nouvelles qui montrent les habitants des villages qui se sont soulevés contre la domination autrichienne – Jalmicco et Osoppo – et la violente répression qu'ils subissent.

autrichiennes, sont plutôt ambigus<sup>54</sup>, et que, par conséquent, le sentiment antiautrichien ne va pas de soi. La noblesse est majoritairement une vieille aristocratie terrienne, attachée à ses privilèges, et qui voit en l'Autriche le garant de l'ordre établi contre d'éventuelles révoltes sociales<sup>55</sup>. Par conséquent, elle n'offre pas de héros patriote à donner en modèle au lecteur. Il existe cependant une frange éclairée de la noblesse qui souhaite la modernisation du pays et adopte des positions progressistes. Cette noblesse modernisatrice rejoint la bourgeoisie urbaine capitaliste dans ses aspirations : ce sont elles qui seront à l'origine du mouvement politique antiautrichien. Il convient cependant de remarquer que, d'un point de vue économique, les mesures du gouvernement autrichien servent leurs intérêts puisque ce sont elles, par exemple, qui vont majoritairement tirer profit du décret du 16 avril 1839 aliénant les « biens communaux »<sup>56</sup> pour les transformer en propriétés privées. Inversement, ce décret qui contribue à la prolétarianisation va susciter un fort mécontentement chez les paysans les plus pauvres, et provoquer de nombreux soulèvements<sup>57</sup>. Or, si la crainte des masses rurales affecte particulièrement la vieille aristocratie terrienne, elle ne touche pas, en revanche, les nouveaux propriétaires terriens appartenant à la moyenne et grande bourgeoisie qui vont donc impliquer les paysans dans le mouvement révolutionnaire, en les enrôlant largement dans les *guardie civili*, les milices civiles. Si, à ce moment-là, les paysans montrent qu'ils sont en mesure de s'organiser pour revendiquer des droits, Marcello Flores considère que leur capacité à s'auto-organiser ne dépasse cependant pas le cadre communal et qu'ils n'ont pas encore intégré la notion de lutte des classes<sup>58</sup>.

Caterina Percoto s'intéressant tout particulièrement aux catégories sociales les plus humbles, il n'est pas surprenant que ce soient celles-ci qu'elle montre comme les premières victimes de la situation politique du Frioul occupé par l'armée autrichienne, ce qui correspond d'ailleurs à une réalité historique. En effet, même s'il n'est pas l'instigateur des mouvements d'opposition et de résistance à l'occupation, le peuple souffre bien plus que les classes moyennes et supérieures<sup>59</sup> de la répression voulue par l'Autriche. L'intérêt

---

<sup>54</sup> Voir M. FLORES, *Il Friuli. Storia e Società*, vol. 1, *Dalla caduta della Repubblica di Venezia all'Unità d'Italia*, op. cit., p. 103.

<sup>55</sup> Outre le décret du 16 avril 1839, dont nous parlerons ci-après et qui cause des soulèvements paysans, l'augmentation soudaine des prix du blé et du maïs, en 1846, provoque également un fort mouvement protestataire dans le peuple. Voir *ibid.*, p. 109-110.

<sup>56</sup> Rappelons que les « beni comunali » étaient des terres appartenant à l'État qui les donnait en usufruit aux communes afin qu'elles contribuent à la subsistance de leurs habitants les plus pauvres. Ainsi les terres non cultivées servaient de pâturage libre pour tous les animaux de la communauté. Voir *ibid.*, p. 70.

<sup>57</sup> Voir *ibid.*, p. 70-74.

<sup>58</sup> En effet, la contestation paysanne du printemps 1848 est une contestation tournée vers le passé et non vers le futur, et uniquement circonscrite à la communauté rurale, en ce qu'elle concerne le droit de disposer de terrains communaux dont le gouvernement autrichien les avait privés. Voir *ibid.*, p. 139.

<sup>59</sup> Les autorités autrichiennes, désireuses de retrouver rapidement la fidélité des classes moyennes et supérieures de la société frioulane, seront moins sévères avec ces dernières après l'armistice. En outre, d'après Marcello Flores, la répression exercée contre les classes subalternes s'apparente moins à une

que porte l'écrivaine frioulane aux paysans, et son souci de réalisme, laissent donc peu de place à la figure du héros romantique combattant pour sa patrie.

Il y a pourtant quelques rares figures de jeunes hommes morts en défendant la cause nationale unitaire : le jeune patriote prisonnier des Autrichiens dans *La Coltrice nuziale* ou le « mort de 48 » dans *Il bastone* mais ce sont des personnages secondaires, dont la geste est à peine évoquée.

En parcourant les nouvelles patriotiques, nous avons toutefois croisé un véritable héros, Marco Craglievich, un étranger surgi du passé, qui reste un cas unique dans l'œuvre percotienne. Mais ce héros est, malgré lui, privé de ce statut. Tous ses valeureux soldats ayant disparu, il se trouve dans l'incapacité d'agir, et donc de conduire son peuple sur la voie du « rachat », et ce en raison de l'alliance scélérate que ces guerriers ont scellée avec l'opresseur autrichien. En allant écraser les Italiens et les Hongrois pour le compte d'un Empereur étranger, les Croates se sont déshonorés privant ainsi leur héros national de l'honneur du combat.

Cette mise en avant du déshonneur de ceux qui devraient être des héros est également présente dans l'article *Non una sillaba oltre il vero*. C'est l'annonce même des récompenses honorifiques que Vienne s'apprête à remettre à ses officiers victorieux qui rentrent d'Italie en véritables héros qui motive cette réponse indignée de Caterina Percoto. Nous avons étudié au chapitre 9 le raisonnement qui conduit l'auteure à conclure que ces officiers ne méritent qu'une « couronne d'infamie » qui entachera pour les siècles à venir la nation à laquelle ils appartiennent<sup>60</sup>. Il a été par ailleurs souligné que le rôle des officiers était de veiller à ce que leurs subordonnés, moins civilisés qu'eux, ne commettent pas d'actes barbares, or c'est précisément le contraire qui s'est produit, et non seulement ils ne les en ont pas empêchés, mais pire encore, ils les ont imités ! L'auteure reprend ce motif des dirigeants devant veiller à la morale du peuple dans l'article suivant intitulé « *Rispetto alla sventura* »<sup>61</sup> où il est question de l'inconvenance d'organiser des fêtes de bal en cet automne où tant de malheureux souffrent des conséquences de la répression autrichienne. Si elle peut concevoir que le peuple, qui n'a pas été éduqué, puisse se conduire mal, c'est-à-dire danser à la *sagra* alors qu'il y a tant de miséreux qui souffrent, elle proclame que c'est le rôle des classes dirigeantes de leur montrer l'exemple et de le guider sur le droit chemin :

---

répression politique qu'à une mesure visant à maintenir l'ordre social établi. Voir *ibid.*, p. 141 et p. 143-144.

<sup>60</sup> Voir *supra*, chapitre 9, citation de la note 77 p. 428.

<sup>61</sup> Article « *Rispetto alla sventura* », in « *Giornale di Trieste* », a.I (1848), n. 6.

« Tocca alla gente educata a far conoscere al povero popolo queste tremende verità e a guidarlo coll'esempio. *Onore a chi adempie ad un così sacrosanto dovere!* – A M... alcuni signori aveano proposto di terminare la notte della sagra con un festino e una cena di compagnia. Ma una donna, la signora A. G. negò d'intervenirvi osservando che non era conveniente di divertirsi e ballare, mentre rimbombava il cannone di Osopo. E in quella notte quel povero villaggio fu sorpreso dai Croati, saccheggiato, incendiato. »<sup>62</sup>

La citation met en évidence le fait que pour Caterina Percoto c'est une question d'honneur ; or nous allons voir que les représentants de la classe dirigeante qu'elle met en scène, trahissent ce rôle qui est le leur.

## 2 - Une classe dominante qui faillit à son rôle

Tout comme Nievo, Caterina Percoto critique la vieille aristocratie dont elle met en évidence une certaine dégénérescence<sup>63</sup>. Elle poursuit la polémique contre l'oisiveté de la noblesse, qui a débuté au siècle passé en y ajoutant une dimension patriotique : on le voit dans la légende frioulane de Saint Marc où les riches vénitiens se sont ramollis dans le luxe et l'oisiveté et ne sont plus capables de défendre leur patrie. Les aristocrates qui ne recherchent que l'intérêt matériel ont perdu les valeurs qui étaient autrefois les leurs et ne sont plus capables d'idéaux patriotiques. C'est l'exemple du chef des contrebandiers, Babbo, qui est le dernier descendant d'une ancienne lignée de nobles et dont la décadence est symbolisée par son antique demeure en ruines<sup>64</sup>. S'il a hérité de qualités guerrières celles-ci sont dévoyées pour organiser le trafic de contrebande, conduisant ainsi les paysans qui s'en remettent à lui sur la voie de l'immoralité, au lieu d'être utilement employées au service de sa patrie, comme le regrette le narrateur :

<sup>62</sup> « C'est aux personnes éduquées qu'il revient de faire connaître au pauvre peuple ces terribles vérités et de le guider par son exemple. *Honneur à ceux qui s'acquittent de ce devoir si sacro-saint !* – À M... quelques messieurs avaient proposé de terminer la nuit de la *sagra* par un festin et un dîner en compagnie. Mais une femme, madame A.G. refusa d'y participer faisant observer qu'il était inconvenant de s'amuser et danser, tandis que retentissait le canon d'Osoppo. Et cette même nuit ce pauvre village fut pris par surprise, saccagé, incendié par les Croates. », « *Giornale di Trieste* », a.I (1848), n. 6. C'est nous qui soulignons.

<sup>63</sup> Voir *supra*, chapitre 10, p. 441.

<sup>64</sup> Voici la description de cette antique demeure : « Una sola sorge a quattro piani in forma di palazzo, ma sdruscita dal tempo, senza imposte, la porta spalancata, le travi in più stili minaccianti rovina. Appartene a una famiglia signorile ; ora è affittata a numerosi inquilini ». C. PERCOTO, *Novelle popolari*, op. cit., p. 176. Remarquons que Nievo utilisera une métaphore semblable dans les *Confessioni* où la description du château de Fratta symbolise la décadence de l'aristocratie vénitienne du XVIIIème siècle, incapable de se défendre au moment de la chute de la République de Venise. En effet, au chapitre premier, la description du château montre un édifice dont la gloire militaire passée est à présent complètement révolue : par exemple les douves du château servent de prairie aux moutons et de refuge aux grenouilles, tous deux des animaux pacifiques.

« Egli avveduto, egli bravo di animo, sprezzatore di pericoli, anzi lieto di affrontarli... Oh se gli fosse caduto in mente il pensiero della sua povera patria !... Invece... »<sup>65</sup>

*Critique de l'aristocratie pro-autrichienne.*

Les aristocrates que Caterina Percoto choisit de représenter appartiennent généralement à la frange majoritaire de la noblesse frioulane, à savoir la vieille aristocratie terrienne pro-autrichienne, une aristocratie conservatrice dont l'auteure critique par ailleurs l'immobilisme et l'égoïsme de classe. Et c'est en raison de cette allégeance à l'Autriche qu'ils acquièrent une valence négative, comme le souligne Tommaso Scappaticci :

« Se ancora compagno signori crudeli, la loro insensibilità non è più attribuita a egoismo di classe o alla mancanza di spirito cristiano, ma al fatto di essere austriacanti e di ritenere giusta la punizione di quanti dimostrano simpatie liberali. »<sup>66</sup>

La fidélité à l'Autriche de l'aristocratie frioulane peut s'expliquer par le rôle politique à laquelle cette dernière accède – enfin – au moment de la Restauration. En effet, tant que le Frioul faisait partie des possessions vénitiennes de *Terraferma*, les nobles frioulans se trouvaient écartés du pouvoir politique que seules pouvaient exercer les familles patriciennes vénitiennes inscrites au livre d'or du Grand Conseil. Si la Restauration suscite le mécontentement des aristocrates vénitiens qui ne retrouvent pas le rôle politique qui était le leur avant la chute de la République de Venise sous Napoléon, ce n'est pas le cas du reste de l'aristocratie<sup>67</sup>. En effet, dès le départ, l'Autriche conserve pour le Royaume de Lombardie-Vénétie la forme bureaucratique et centralisée de l'État napoléonien au lieu de revenir à une structure de type Ancien Régime comme celle qui est en vigueur dans le reste de l'Empire. En outre, en Vénétie, le gouvernement autrichien a tendance à placer aux postes à haute responsabilité, des fonctionnaires étrangers à la région (Autrichiens provenant de Bohême et Lombards). Ainsi, en 1816, 17 des 30 charges les plus importantes de la région étaient occupées par des fonctionnaires extrarégionaux, soit plus

<sup>65</sup> « Lui qui était avisé, lui qui avait l'esprit brave, qui méprisait les dangers et au contraire était heureux de les affronter... Oh s'il lui était venu à l'esprit la pensée de sa pauvre patrie !... Au contraire... » C. PERCOTO, *Novelle popolari*, op. cit., p. 229.

<sup>66</sup> « Le rôle des méchants n'est plus confié aux riches aristocrates mais aux soldats autrichiens, constamment présentés dans une perspective négative, comme étant les responsables de destructions et de saccages. Si des nobles cruels font encore leur apparition, leur insensibilité n'est plus attribuée à l'égoïsme de classe ou à l'absence d'esprit chrétien, mais au fait d'être pro-autrichien et de considérer, comme juste, la punition de ceux qui font montre de sympathies libérales. », T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini*, op. cit., p. 129.

<sup>67</sup> Cf. M. MERIGGI, « Società, istituzioni e ceti dirigenti », op. cit., p. 130-131 et 138-140.

de la moitié<sup>68</sup>. Il faut attendre les années Quarante<sup>69</sup> pour que les Vénètes deviennent prépondérants dans la haute administration, mais les membres de l'antique aristocratie vénétienne y sont absents, en partie remplacés par des nobles de *Terraferma* et en partie par des représentants de la bourgeoisie, diplômés de l'université<sup>70</sup>.

Le Baron de la nouvelle *La coltrice nuziale* incarne cet aristocrate frioulan fidèle à l'Empereur. Son sentiment philo-autrichien se manifeste à travers son amour de la culture autrichienne – sa maison est pleine d'objets manufacturés à Vienne, il fait éduquer sa nièce, dont il est le tuteur légal, dans la capitale des Habsbourg et se réjouit à l'idée qu'elle épouse un prince autrichien, descendant de sang royal. Tous les nobles frioulans de son entourage partagent également cette passion pour tout ce qui est autrichien : il y a dans le palais de la Comtesse, chez qui ils se rendent au début du récit, les portraits des généraux les plus célèbres de l'armée de l'Empire<sup>71</sup>, et, à Gorizia<sup>72</sup>, leur demeure est fréquentée par « les premiers messieurs de la ville qui tenaient pour un honneur le fait d'affecter les coutumes et la langue »<sup>73</sup> de Vienne. On retrouve ici deux notions, la langue et les mœurs, qui appartiennent au fonds commun d'une nation, ainsi que nous l'avons évoqué plus haut. Or les nobles frioulans *austriacanti* se dépouillent de leur langue et mœurs naturelles pour adopter celles de l'Autriche. L'emploi du verbe « affettare », qui signifie faire étalage de qualités ou sentiments que l'on ne possède pas, souligne qu'il s'agit de quelque chose de feint, c'est-à-dire qui va à l'encontre de leur véritable nature. Autrement dit en prêtant allégeance à l'Autriche, ils trahissent leur « identité » italienne. Une représentante de cette noblesse, de son titre Comtesse, organise une réception après la victoire autrichienne contre Udine, alors que cinq villages ont été cruellement incendiés et que retentit le canon de la forteresse de Palmanova assiégée. Ceci montre son mépris pour la souffrance du peuple, victime de la guerre. Elle est l'antithèse de la femme citée en exemple par l'écrivaine dans l'article « *Rispetto alla sventura* »<sup>74</sup>.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 139.

<sup>69</sup> Alvise Zorzi signale en effet que, sous le règne de Ferdinand I, couronné Empereur le 10 septembre 1838, la position de l'Autriche par rapport à Venise change : l'initiative privée est encouragée, la justice est correctement administrée, la bureaucratie autrichienne fait preuve d'efficacité et l'administration locale s'ouvre aux Italiens. Cf. A. ZORZI, *La repubblica del leone*, *op. cit.*, p. 577.

<sup>70</sup> Depuis 1817, la législation autrichienne privilégie en effet la formation universitaire aux titres de noblesse pour le recrutement de ses hauts fonctionnaires. Cf. *ibid.*, p. 140.

<sup>71</sup> « Le pareti della stanza erano adorne dei ritratti dei piú famosi tra i generali dell'armata austriaca. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 283-284.

<sup>72</sup> Rappelons que Gorizia se situe dans le Frioul Oriental et, par conséquent, n'appartient pas au Royaume de Lombardie Vénétie. On peut donc supposer que les rapports entre sa population et le gouvernement autrichien n'étaient pas les mêmes que dans la région d'Udine. C'est sûrement la raison pour laquelle Caterina Percoto choisit de faire résider son personnage à Gorizia.

<sup>73</sup> « Ma giunta a Gorizia nel palazzo dello zio, dove tutto ricordava la capitale, e dove frequentavano i primi signori del paese che avevano per onore di affettare i costumi e la lingua di là, le parve d'esser tornata di nuovo straniera. » *Ibid.*, p. 301.

<sup>74</sup> Voir *supra*, citation de la p. 514.

De même, tous les nobles accourent au spectacle de l'armée autrichienne rentrant triomphante à Gorizia avec des prisonniers « italiens ». Cette autre forme de trahison, puisqu'ils renient leurs pairs, leur fait perdre toute noblesse aux yeux de l'auteure. Ainsi dénonce-t-elle grâce à la *fraile* Cati, le geste grossier d'une riche femme – elle est en carrosse – qui crache au visage de l'un des prisonniers :

« Passavano, passavano, e nel mezzo conducevano una ventina di prigionieri, mutilati, sanguinosi, che si facevano marciare col calcio del fucile e a piattonate. Oh lo sghignazzare del popolaccio! le beffe e i sarcasmi che piovevano su quegli infelici!... Si gettavano loro addosso ogni sorta d'immondizie, e vi fu una signora che dall'alto della sua carrozza si degnò di sputare in faccia ad uno di essi... La fraile a quell'atto orribilmente villano si coperse il volto; avrebbe voluto esser sottoterra, e stette lí in tutto quel baccano cogli occhi e colle orecchie chiuse come se fosse morta di vergogna. »<sup>75</sup>

Le choix de l'adjectif « villano » pour qualifier ce geste indique que cette femme n'est pas digne de son rang car elle ne respecte pas la dignité humaine mais qu'elle se confond avec la « populace » qui ricane au passage des soldats, les insulte et leur jette des immondices. Plus loin, Cati refuse d'accompagner la haute société de Gorizia qui se rend au promontoire de Medea pour s'y délecter du bombardement de la ville de Palmanova comme s'ils assistaient à une représentation théâtrale. Elle considère en effet que cette curiosité est exécration et la compare à la « jubilation obscène de la populace » qui accourt en nombre pour voir l'exécution d'un délinquant<sup>76</sup>. Dans sa lettre d'adieu à son oncle, elle manifeste d'ailleurs la volonté de s'éloigner de la « *joie obscène* de ceux qui [...] jouissent de l'extermination de leurs propres frères »<sup>77</sup>. Il s'agit bien entendu du milieu aristocrate pro-autrichien dans lequel elle et son oncle évoluent. Ces aristocrates perdent donc toute dignité en se compromettant avec l'Autriche, au contraire de Cati, qui conserve les qualités essentielles qui devraient être, aux yeux de l'auteure, celles de la noblesse. En effet, la jeune femme, si elle n'excuse pas les « rebelles », n'en est pas moins touchée par leurs

<sup>75</sup> « Ils passaient, ils passaient, et au milieu d'eux ils conduisaient une vingtaine de prisonniers, mutilés, en sang, qu'ils faisaient avancer avec la crosse de leurs fusils et en les frappant du plat de leurs épées. Oh les ricanements de la populace ! les moqueries et les sarcasmes qui pleuvaient sur ces malheureux ! On leur jetait dessus toute sorte d'immondices et il y eut une dame qui, du haut de son carrosse, osa même cracher à la face de l'un d'eux... À cet acte horriblement grossier la *fraile* se couvrit le visage ; elle aurait voulu rentrer sous terre, et elle demeura là au milieu de tout ce vacarme les yeux fermés et se bouchant les oreilles comme si elle était morte de honte. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 302.

<sup>76</sup> « Così piú tardi, quando quasi ogni sera una processione di fiacres conduceva al monticello di Medea il bel mondo di Gorizia, che là si adunava per godere lo spettacolo di Palma bombardata, ella abborriva dalla loro compagnia. Quella curiosità le pareva esecrabile, come gli osceni tripudi della plebaglia quando accorre in folla all'esecuzione di un delinquente. » *Ibid.*, p. 303.

<sup>77</sup> « Fu delicatezza di cui vi sarò grata in eterno: né mai dimenticherò le cure amoroze di cui mi circondaste, quando, afflitta dalle tante sciagure che desolavano il mio paese, io caddi ammalata; né la vostra generosa pietà che mi permise di rifugiarmi in questa tranquilla solitudine, lungi dalla gioia oscena di chi poteva godere dell'estermio dei propri fratelli! » *Ibid.*, p. 343.

souffrances, car son « cœur sensible » l'emporte sur sa « raison »<sup>78</sup>. La jeune aristocrate apparaît comme l'héritière de la tradition poétique toscane du *dolce stil novo* qui considérait que la véritable noblesse résidait dans la gentillesse de cœur. Cette parenté littéraire est manifeste lorsque l'auteure compare Cati à la « belle dame décrite par messire Francesco dans le *Triomphe de la Mort* »<sup>79</sup>. Nous avons en outre déjà mentionné la correspondance entre le rêve de Cati dans lequel elle voit défiler les morts pour l'Italie et la vision qui annonce à Dante la mort de Béatrice dans la *Vita nova*<sup>80</sup>. Pour elle aussi, ce rêve annonce la mort de l'être aimé qui lui apparaît au cours du défilé auquel elle assiste. L'auteure nous dévoile en effet que la jeune fille s'est éprise du prisonnier dont elle a croisé le regard à Gorizia et qu'elle voit à présent dans son rêve :

« Era la stessa faccia pallida da lei veduta a Gorizia, e che tante volte dappoi ella aveva mestamente ripensata, ma, oh quanto diversa! Allora, benché prigioniero, il suo sguardo ardeva d'una così ineffabile speranza, che come scintilla elettrica ella se la sentí subito propagare nel cuore. »<sup>81</sup>

Les modalités de la naissance de l'amour – le regard qui atteint directement le cœur – sont celles décrites dans la poésie stilnoviste, actualisées grâce à la comparaison tout à fait moderne avec l'« étincelle électrique » pour en exprimer le caractère fulgurant. Mais l'amour de la patrie se substitue dorénavant au sentiment amoureux puisque c'est l'espoir de voir se libérer son pays que le jeune homme lui transmet par le regard<sup>82</sup>.

Il convient d'observer, en ce qui concerne le Baron, que lui aussi a du cœur, même si sa sensibilité est moins affûtée que celle de sa nièce. En effet, à la fin du chapitre 7, il est

<sup>78</sup> « Non già ch'ella scusasse i ribelli. [...] Ma *il suo cuore sensibile, ad onta della sua ragione*, la faceva sempre simpatizzare per quelli che pativano. » *Ibid.*, p. 301-302. On retrouve cette même opposition entre le cœur et la raison un peu plus loin dans la nouvelle : « Legata per una specie d'istinto alla causa che là si difendeva col sangue, indarno le avevano insegnato a riguardar come un delitto la rivoluzione italiana: *ad onta di tutti i ragionamenti ella sentiva nel cuore* che là era raccolta, come nei palpiti di un moribondo, tutta l'energia della sua povera nazione, e pregava perché ella potesse resistere e trionfare della prepotenza delle tante armi che la circondavano. » *Ibid.*, p. 317.

<sup>79</sup> « Avviluppata in una candida vestaglia di mussolina, le cadevano sul collo negligenemente due grosse trecce di capelli neri; le braccia abbandonate, le mani e la faccia tanto bianche, che se non fosse stato il lieve palpito del seno a palesarla viva, l'avresti tolta per la bella donna descritta da messer Francesco nel Trionfo della Morte. » *Ibid.*, p. 296.

<sup>80</sup> Voir *supra*, chapitre 8, p. 402.

<sup>81</sup> « C'était le même visage pâle qu'elle avait vu à Gorizia, et auquel tant de fois depuis elle avait tristement repensé, mais, oh combien divers ! Alors, bien qu'il fut prisonnier, son regard brûlait d'un espoir si ineffable, qu'elle sentit aussitôt se propager, jusqu'à son cœur, comme une étincelle électrique. » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p., 322.

<sup>82</sup> On se rapproche ici de la fonction didactique de la littérature telle que l'a conçue Alessandro Manzoni et qu'il expose dans l'introduction à son *Fermo e Lucia*. Pour lui le peuple n'a pas besoin de la littérature amoureuse mais de sentiments tout autres qu'il énumère et que l'on retrouve chez la protagoniste percotienne : « I "sentimenti dei quali il mondo ha bisogno, e che uno scrittore secondo le sue forze può diffondere un po' più negli animi" sono ben altri "la commiserazione, l'affetto al prossimo, la dolcezza, l'indulgenza, il sacrificio di se stesso". » S. JOSSA, *L'Italia letteraria*, *op. cit.*, p. 169.



tellement troublé par la procession des survivants de Jalmicco qu'il croise par hasard en se rendant chez un parent, qu'il ne parvient pas à se réjouir des victoires autrichiennes en Italie :

« Indarno per cancellare quella triste impressione egli procurò d'immergersi con tutta l'anima nella gioia del convito. Né la lieta accoglienza che ricevette, né le strepitose notizie venute proprio in quel momento dall'Italia, né i reiterati evviva al magno Radetzki poterono in nessun modo cavargli dalla memoria il miserando spettacolo di cui era stato testimone. Fra i bicchieri colmi di vino e l'allegria degli entusiastati compagni, altro ei non vedeva continuamente che la lunga e lugubre processione degli abbruciati di Jalmicco. »<sup>83</sup>

Cet élan compassionnel fait que le personnage du Baron n'apparaît pas comme totalement négatif, même si l'auteure lui reproche de ne pas remplir son rôle de guide du peuple, en raison de son allégeance à l'Autriche<sup>84</sup>. L'amour paternel qu'il témoigne à Cati plaide également en sa faveur. Il nous semble que, à travers ce personnage, l'auteure a voulu signaler le choix erroné d'une génération qui ne comprend pas ce qui est bien pour son pays et prend, par conséquent, le mauvais parti – celui de l'allégeance à l'Autriche. Elle veut montrer à ceux qui devraient être les « pères » de la nation italienne, qu'ils risquent de la perdre s'ils continuent à se fourvoyer, tout comme, à la fin de la nouvelle, le Baron perd définitivement celle qu'il considère comme sa fille et dont il n'a pas su comprendre qu'elle était avant tout italienne, et ne pouvait vivre en sachant sa patrie opprimée. Peut-être que le geste désespéré de Cati et la lettre d'adieu qu'elle lui laisse lui auront-ils permis d'ouvrir son cœur à l'Italie et de devenir patriote, puisqu'il semble profondément affecté par cette résolution. Si le Baron correspond, a priori, à la définition des aristocrates cruels donnée par Tommaso Scappaticci<sup>85</sup>, il est toutefois porteur d'une certaine ambiguïté, comme si l'auteure ne voulait pas totalement le condamner aux yeux du lecteur. Peut-être est-ce parce qu'elle espère que l'aristocratie frioulane aura suffisamment de discernement pour adopter la cause patriotique ?

Ce Baron semble appartenir à une catégorie d'aristocrates qui est pro-autrichienne par idéologie, parce que le modèle autrichien correspond à la culture et à l'éducation de sa

<sup>83</sup> « Il tenta vainement de se plonger de toute son âme dans la joie du banquet afin d'effacer cette sinistre impression. Ni le joyeux accueil qu'il reçut, ni les retentissantes nouvelles tout juste arrivées d'Italie à ce moment-là, ni les vivats réitérés au grand Radetzky ne parvinrent en aucun cas à lui ôter de la mémoire le misérable spectacle dont il avait été témoin. Parmi les verres emplis de vin et la joie de ses compagnons enthousiastes, il ne voyait rien d'autre que la longue et lugubre procession des brûlés de Jalmicco. » *Ibid.*, p. 310. On remarquera que le Baron commence à être atteint du même genre d'horribles hallucinations que sa nièce, ce qui laisse penser qu'ils sont de la même trempe.

<sup>84</sup> En effet, le discours propagandiste qu'il tient à Viggi pour l'inciter à servir l'Autriche sous les armes est montré comme dévastateur. Voir *supra*, p. 394.

<sup>85</sup> Voir citation *supra*, chapitre 9, p. 425. Son absence de charité chrétienne pour Oliva et son manque de compassion pour le désespoir d'une mère qui voit son fils partir au service militaire sont bien dus à son allégeance à l'Autriche, comme nous l'avons montré précédemment.

classe, mais une grande partie de la noblesse frioulane demeure fidèle aux Habsbourg par crainte, avant tout, d'un bouleversement des rapports de force entre les différentes classes de la société.

*Matérialisme versus patriotisme.*

C'est à cette deuxième catégorie qu'appartient le riche parent des orphelins du roman épistolaire *Il giornale di mia zia*<sup>86</sup>. S'il n'est fait aucune mention d'un éventuel titre de noblesse, il ne fait cependant aucun doute que ce personnage appartient à la « nouvelle aristocratie » en train de se former sur des critères économiques et qu'il appartient donc à la frange supérieure de la société<sup>87</sup>. C'est sous un angle comique que Caterina Percoto met en scène, dans la lettre V, les mésaventures de cet homme, avant tout soucieux de conserver la vie et son argent, lors de l'épisode révolutionnaire de Venise, en 1849. Il s'agit d'une missive envoyée à la narratrice par un curé. Celui-ci est chargé de tenter de placer les trois orphelins auprès de leur riche parent, après la mort, dans le plus grand dénuement, de leur mère, et alors qu'ils sont sans nouvelles de leur père, Davide qui, ayant participé au mouvement révolutionnaire, a dû fuir. L'homme d'église arrive accompagné des enfants chez leur parent alors que l'homme et son épouse sont encore en train de déjeuner. La description naïvement enthousiaste de ces personnes bien portantes et de leur appétit vorace prête déjà à sourire car elle les présente sous un jour plutôt ridicule :

« Un pezzo d'uomo colossale, e la signora tarchiata, rubizza che pareva fatta a posta per essergli consorte, un matrimonio che non ho mai veduto il meglio assortito! [...] Una salute entrambi invidiabile e un districare di piatti così alla spedita che non avevano nè anche il tempo di tirare il fiato. Erano sudati, capisce, a forza di mangiare. »<sup>88</sup>

Ces quelques lignes permettent d'identifier la caractéristique principale des personnages, à savoir leur avidité : ils dévorent en effet les plats comme s'ils avaient peur qu'on ne leur dérobe de la nourriture. Notons en outre que leur évident bien-être contraste avec la situation d'extrême misère dans laquelle ont été trouvés les orphelins au début du roman. Alors que le bon prêtre ne doute pas de l'issue positive de sa médiation, il découvre avec étonnement que le mari et la femme se mettent en colère à l'évocation du dénommé

<sup>86</sup> Caterina Percoto commence à le rédiger après la mort de son frère Costantino en octobre 1852, alors qu'elle a pris en charge l'éducation de ses neveux orphelins. Le *Giornale* fut initialement publié sur les pages de la « Ricamatrice » en 1857 et 1858.

<sup>87</sup> Cf. M. MERIGGI, « Società, istituzioni e ceti dirigenti », *op. cit.*, p. 189-191.

<sup>88</sup> « Un homme robuste et colossal, et sa femme trapue, bien portante, au point qu'elle semblait faite exprès pour être son épouse, un mariage dont je n'en ai jamais vu de mieux assorti ! [...] Tous deux avaient une santé enviable et un coup de fourchette si expéditif qu'ils n'avaient même pas le temps de souffler. Ils étaient en sueur, vous comprenez, à force de manger. », C. PERCOTO, *Il giornale di mia zia*, *op. cit.*, p. 50.

Davide et parlent de justice et d'indemnisation que leur devraient ses héritiers éventuels face au préjudice subi. C'est alors que la « très pieuse femme »<sup>89</sup> exhorte son mari à donner des explications au curé. L'expression qui semble ingénue dans la bouche de ce dernier est en réalité bien ironique étant donné que cette femme ne fait preuve d'aucune compassion pour les orphelins mais révèle un grand égoïsme dans ses réactions. L'homme commence le récit de ses tribulations par la phrase suivante : « Era del quarantanove, quando Venezia, ostinata a non cedere, ricorrevva ai più deplorabili eccessi. »<sup>90</sup>

Elle indique d'emblée la position de celui qui la prononce par rapport au mouvement antiautrichien de Venise : il y est défavorable, car il considère comme une erreur de la part de la ville sa résistance entêtée au siège autrichien, surtout en raison des « excès déplorables » que la situation engendre. Or nous comprenons rapidement dans la suite du discours que les excès redoutés sont le pillage des biens des riches pour contribuer au financement de la république et de sa défense.

« Io ho casa a Venezia e ci soglio passare ogni anno l'inverno. Aveva dunque lasciata là la mia argenteria, un capitale piuttosto vistoso. Leggevo i fogli e nel vedere certi atti di generosità scapata e di esagerato patriottismo, a cui si lasciavano andare quei bloccati, mi viene in mente, che potrebbero pensare alla mia argenteria, e se occorre, senza il mio assenso offerirmela sull'altare della patria. »<sup>91</sup>

Nous pouvons constater ici qu'il n'y a pas de prise de position politique. Ce que critique l'homme n'est pas le patriotisme des insurgés vénitiens, mais le fait qu'ils puissent toucher à son argent. Si ses biens n'étaient pas menacés, il lui serait certainement indifférent que le pouvoir soit d'un côté ou de l'autre. Craignant pour son capital, l'homme trouve donc le moyen d'entrer dans la ville pour protéger ce qui lui appartient. Mais il va rapidement découvrir une autre raison d'avoir peur dans une proclamation transmise par sa femme menaçant de confisquer les biens de tous ceux qui résident à Venise. C'est pourquoi il souhaite quitter la ville à tout prix. Intervient alors le père des enfants à qui il demande de l'aider. Comme son parent refuse de déboursier le prix du billet d'un navire français qui pourrait le conduire à Trieste, Davide lui propose de se faire transporter par deux contrebandiers pour une somme modique, ce qu'il accepte. Commence alors le récit

<sup>89</sup> « Poiché il reverendo si fa l'avvocato di una tal razza di gente, bisogna bene che tu gliela racconti, marito mio, continuava la molto pietosa signora. » *Ibidem*.

<sup>90</sup> « C'était en quarante-neuf, quand Venise, s'obstinant à ne pas céder, avait recours aux excès les plus déplorables. » *Ibidem*.

<sup>91</sup> « J'ai une maison à Venise et j'ai l'habitude d'y passer l'hiver chaque année. J'avais donc laissé là mon argenterie, qui représente un capital plutôt important. Je lisais les journaux et en voyant certains actes de générosité inconsidérée et de patriotisme exagéré auxquels se laissaient aller les assiégés, il me vint à l'esprit qu'ils pourraient bien songer à mon argenterie, et, sans mon consentement, en faire offrande sur l'autel de la patrie si cela s'avérait nécessaire. » *Ibidem*.

comique de l'angoissant voyage de cet homme corpulent sur une « coquille de noix »<sup>92</sup>, embarcation qu'il fait tellement tanguer en montant à bord qu'il manque tomber à l'eau, et, de surcroît, en la dangereuse compagnie d'un révolutionnaire porteur de tracts de propagande destinés à la terre ferme :

« S'incomincia un alterco, e viene fuori che quel compagno destinatomi dal garbatissimo mio signor cugino Davide, era nientemeno che un emissario che mandavano di soppiatto in terra ferma, e che il fardello consisteva in tanti proclami incendiarij, umidi ancora di torchio, i quali ei doveva spandere per far nascere non so che diavolo di tafferugli. Figuratevi! Egli giovane e lesto come un capriuolo, io pesante e grosso bestione come vedete, che cosa accadeva se si fosse per disgrazia incappati negli assediati? E' se la sarebbe svignata a mo' di biscia, fra le alghe, ne' pantani, nuotando, che so io? E mi lasciava il suo fardello, e mi pigliavano col corpo del delitto per fucilarmi issofatto, che l'è ben certo. »<sup>93</sup>

L'imposant physique, souligné au début de l'histoire par le curé, devient donc une source de ridicule chez cet homme peureux, qui ne voit pas comment il pourrait en réchapper en comparaison de son svelte compagnon de voyage. Il maudit dès lors Davide de lui faire prendre de tels risques insensés : voilà l'origine de sa haine tenace envers le géniteur des enfants ! Il convient de souligner la similitude qu'il y a entre ce récit et celui que fait le chapelain dans la nouvelle *Le monache di Monte Pincio*<sup>94</sup> : l'auteure utilise en effet la même technique pour ridiculiser les personnages qui, de bonne foi, racontent ce qu'ils considèrent comme une terrible mésaventure imméritée, sans avoir conscience que ce sont leurs propres défauts – l'avarice pour le riche Vénitien, l'incapacité à manier la rhétorique pour le chapelain – qui l'ont générée.

Au-delà du ridicule, Caterina Percoto dresse un portrait très négatif de ce personnage avare et couard, qui n'a aucune gratitude envers ceux qui l'aident, et qui, au contraire, leur reproche des situations dans lesquelles il s'est mis lui-même, mais que sa lâcheté ne lui permet pas d'assumer<sup>95</sup>. Tout au long de l'épisode on constate que l'argent est le moteur de l'action pour cet homme : il ne pense qu'à sauver sa peau et ses biens. Remarquons que l'auteure se divertit avec humour à le punir de sa cupidité, suivant en quelque sorte la loi

<sup>92</sup> « Giungono i giovinotti – misericordia ! un barchetto come un guscio di noce. » *Ibid.*, p. 51.

<sup>93</sup> « Une altercation commence, et il en ressort que ce compagnon que m'avait destiné mon très aimable cousin Davide n'était rien moins qu'un émissaire que l'on envoyait en cachette sur la terre ferme, et que son fardeau consistait en de nombreuses proclamations incendiaires, fraîchement sorties des presses, et qu'il devait diffuser pour faire naître je ne sais quel diable d'échauffourée. Pensez donc ! Lui jeune et leste comme un chevreuil, moi lourd et gros bestiau comme vous le voyez, que se passerait-il si par malheur nous étions tombés sur les assiégeants ? Lui, il s'en serait sorti comme une couleuvre, entre les algues, dans les marais, en nageant, que sais-je ? Et il me laissait son fardeau, et l'on me prenait avec le corps du délit pour me fusiller immédiatement, ça c'est certain. » *Ibidem*.

<sup>94</sup> Voir *supra*, chapitre 10, p. 465 et suivantes.

<sup>95</sup> Il traite ainsi sa femme d'imbécile parce que, à son retour, elle lui fait part d'une nouvelle proclamation qui ordonne l'exécution immédiate, par fusillade, de toute personne en provenance de Venise. Il lui reproche en effet de l'avoir fait rentrer pour le jeter dans un plus grand péril.

du *contrappasso* dantesque puisque, alors qu'il est contraint de ramper à terre, dans un décor infernal, pour échapper à la vigilance des soldats, les pièces provenant de la vente de son argenterie et dissimulées autour de sa taille le font souffrir :

« Per nove miglia quasi sempre carpone dovetti strascinarmi fra le sterpaglie dei giunchi marini e fra le canne palustri, e n'ebbi uno strapazzo da farmi persino maledire i marenghi, prezzo della mia argenteria, che avevo dovuto mettermi sulla vita e che adesso me l'ammaccavano... »<sup>96</sup>

C'est un personnage mesquin, favorable à l'Autriche par opportunisme que nous montre l'auteure. Son insensibilité quant au sort des trois orphelins est bien due à son égoïsme et à son absence de charité chrétienne, tous deux étant également à l'origine de sa préférence réactionnaire pour un gouvernement qui garantit le respect de l'ordre et de la propriété. Cet homme incarne donc la catégorie de ceux qui n'ont pas d'opinion politique mais dont le seul souci est la défense et la conservation de leur patrimoine, une classe dont l'immobilisme et la passivité entravent le progrès et la modernisation du Frioul, ce que condamne vivement Caterina Percoto. Cette défaillance à servir l'intérêt de sa patrie est mise en relief par une réflexion de Gertrude, autre parente des orphelins, qui acceptera, elle, de les prendre en charge malgré les difficultés économiques que connaît sa famille. En effet, avant de recevoir la lettre du curé, elle écrit à une amie à qui elle raconte toute l'affaire, qu'elle nourrit l'espoir qu'un riche parent pourra aider les enfants :

« Quel parente della Rosina non ha figli ; se anche non volesse accettarli in famiglia, coi molti mezzi che possiede gli sarebbe un nulla il collocarli in qualche collegio, da cui usciranno avviati a carriera onorata. »<sup>97</sup>

Et elle loue en ces termes emphatiques le geste qu'il pourrait ainsi accomplir en leur faveur :

« Oh! Regalare tre uomini al nostro paese e convertire una piccola parte del proprio oro in cotesta opera buona dovrebbe essere una grande consolazione per chi è condannato a una vita solitaria e sterile d'affetti ! »<sup>98</sup>

<sup>96</sup> « Je dus me traîner sur neuf milles presque toujours à quatre pattes, à travers les broussailles des joncs marins et à travers les roseaux paludéens, et j'en fus si éreinté au point même de me faire maudire les marengos, prix de mon argenterie, que j'avais dû me mettre autour de la taille et qui à présent me la meurtrissaient... » *Ibid.*, p. 52

<sup>97</sup> « Ce parent de Rosina n'a pas d'enfants : même s'il ne voulait pas les accueillir au sein de sa famille, avec tous les moyens qu'il possède cela ne lui coûterait rien de les placer dans quelque collège d'où ils sortiraient promis à une carrière honorable » *Ibid.*, p. 47.

Contribuer à instruire et à enseigner un métier à des enfants est donc synonyme, aux yeux de l'auteure, de servir son pays. Caterina Percoto rejoint Mazzini quant à l'idée de l'importance capitale d'éduquer les jeunes générations pour le futur de la nation, et la question de l'éducation est récurrente dans son œuvre. L'auteure souligne de plus la stérilité du couple qui n'a pas d'enfants, une situation qui engendre, d'après elle, solitude et vide affectif et, à un second degré, les rend inutiles à la patrie puisqu'ils ne contribuent pas à son renouvellement, tout comme leur richesse ne profite pas à son développement puisqu'ils se refusent à investir dans l'éducation des orphelins. Une telle absence d'affection dans leur vie est à mettre en parallèle avec leur attitude dénuée de compassion à l'égard des orphelins. Ce couple s'oppose au personnage de Cati dans *La coltrice nuziale*. En effet, la jeune aristocrate devient la marraine de l'enfant d'Oliva, lui aussi victime de la réaction autrichienne au mouvement révolutionnaire, et se réjouit à l'idée de surprendre les premiers signes d'affection chez son filleul, comme nous l'avons déjà mentionné. C'est en raison de sa sensibilité et de sa compassion pour les victimes que, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de l'évoquer, un sentiment patriotique s'éveille en la jeune aristocrate, et ce malgré une éducation et un entourage pro-autrichiens.

### 3 - Préserver la pureté des femmes

L'un des grands thèmes de la littérature patriotique identifié par Alberto Banti est celui de la préservation de la pureté et de l'honneur des femmes qui se reflète dans la condamnation des mésalliances avec l'ennemi<sup>99</sup>. Ce motif se trouve également présent chez Caterina Percoto où il est développé selon différentes variantes.

Dans une légende frioulane intitulée *L'uccellut di Mont Chianine* l'auteure offre au lecteur l'histoire édifiante d'une jeune fille punie pour avoir compromis sa vertu avec un Autrichien<sup>100</sup>. Il s'agissait d'une jeune bergère, la plus jolie fille du village, qui avait promis à l'un de ses nombreux prétendants de lui accorder la première danse au cours de la « fête des bergers » qui aurait lieu le deuxième dimanche de mai. Mais en se rendant à Palmanova, la jeune fille se laisse quelque peu séduire par le fils du commandant de la forteresse qui la courtisait. Or vient le jour de la fête des bergers, mais celle-ci est interrompue par l'arrivée d'une patrouille de soldats autrichiens :

<sup>98</sup> « Oh ! Offrir trois hommes à notre pays et convertir une petite partie de sa propre fortune en cette bonne œuvre devrait être d'une grande consolation pour quelqu'un qui est condamné à une vie solitaire et stérile d'affection » *Ibidem*.

<sup>99</sup> Sur la question de l'honneur des femmes voir A. M. BANTI, *La nazione del Risorgimento. Parentela, santità e onore alle origini dell'Italia unita*, op. cit., p. 86-91.

<sup>100</sup> Il s'agit d'un schéma caractéristique de la littérature *risorgimentale* selon Banti. Cf. *ibid.*, p. 89-91.

« Quando raggiunsero il prato, i suonatori, impauriti, fecero tacere i violini, le ragazze si tirarono in disparte, i pastori, per non essere calpestati, dovettero svignarsela fuori del tavolato.

La musica tedesca s'impose nel bel mezzo della festa, e quella ragazza, dimentica del suo povero paese, osò in presenza di tanta gente, ballare lei sola con il figlio del Comandante per più di un'ora. »<sup>101</sup>

L'image de la musique allemande s'imposant au milieu de la fête et les réactions de crainte et d'éloignement du peuple symbolisent l'oppression autrichienne sur le Frioul : la culture traditionnelle, qui constitue l'âme de la nation, est écrasée par la présence étrangère. L'utilisation du verbe « oser » montre que la jeune fille enfreint une règle en dansant avec le fils du Commandant. Si elle était incapable de résister à la séduction du jeune étranger, elle se devait au moins de cacher cet amour honteux. Or cette jeune fille l'affiche au mépris de « son pauvre pays ». Elle est punie pour ce méfait :

« Ma quella domenica pose fine a ogni sua fortuna. Cominciò a scolorire ; una febbriciattola le entrò nelle ossa; incadaverita e smagrita, prese a trascinarsi ciondolando e struggendosi a vista d'occhio. Pareva che, ballando, quel signorino le avesse atossicato il cuore, o l'avesse in qualche modo stregata. »<sup>102</sup>

Le simple contact physique lors de la danse a suffi à contaminer la jeune fille qui, dès lors, perd tous ses attraits et dépérit. Toutes les prières et les pèlerinages aux sanctuaires de Barbana et Castelmonte restent vaines, et elle finit par mourir « maudite par le Seigneur »<sup>103</sup>. Elle purge désormais sa peine transformée en petit oiseau noir qui chante mélancoliquement sur le Mont Canin et, une fois l'an, descend dans le pré avant la fête des bergers, en guise d'avertissement pour les autres jeunes filles.

Cette danse avec l'occupant n'est pas sans nous rappeler la scène finale de la nouvelle *Le monache di Monte Pincio* où les religieuses dansent avec les soldats français en garnison dans leur couvent. Cette scène qui s'inscrit dans une polémique anticléricale a une double valeur puisque, d'une part elle met en évidence l'immoralité de ces religieuses chez qui

<sup>101</sup> « Quand ils atteignirent le pré, les musiciens apeurés firent taire leurs violons, les jeunes filles se mirent à l'écart, les bergers, pour ne pas être piétinés, durent se sauver hors de la piste de bal. La musique allemande s'imposa au beau milieu de la fête, et cette jeune fille, ayant oublié son malheureux pays, osa en présence de tant de gens danser elle seule avec le fils du Commandant. » C. PERCOTO, *Scritti friulani*, *op. cit.*, p. 30.

<sup>102</sup> « Mais ce dimanche mit un terme à sa chance. Elle commença à pâlir ; une vilaine petite fièvre lui entra dans le corps ; devenue livide et maigre comme un cadavre, elle commença à se trainer en oscillant et en se consumant à vue d'œil. On avait l'impression que, en dansant, ce jeune homme lui avait empoisonné le cœur, ou l'avait de quelque manière ensorcelée. » *Ibidem*.

<sup>103</sup> « Si mise a letto e morì maledetta dal Signore. » *Ibidem*. Cette situation correspond à la quatrième variante de la situation de mésalliance identifiée par Banti, celle où la femme cède à la passion amoureuse et porte alors une tache indélébile, à la différence près que la jeune fille de la nouvelle percotienne est punie avant la consommation de la faute. Cf. A. M. BANTI, *La nazione del Risorgimento. Parentela, santità e onore alle origini dell'Italia unita*, *op. cit.*, p. 89-91.

nous avons montré au chapitre précédent l'absence de comportement chrétien et d'autre part elle participe à la dénonciation de la décadence de l'aristocratie que nous avons évoquée plus haut. Nous savons en effet que ces religieuses sont issues des plus grandes familles romaines or, à cause de cette danse, elles se déshonorent en rompant symboliquement leur vœu de chasteté. La scène précédente nous indique qu'il s'agit effectivement d'une attaque portée contre l'aristocratie car elle révèle la vertu des femmes du quartier populaire de Trastevere. On assiste en effet à une discussion entre soldats français dans laquelle ceux-ci se plaignent de la difficulté « d'appriivoiser l'une de ces nymphes endiablées du Tibre »<sup>104</sup> et au moment même où ils concluent qu'ils doivent tirer un trait sur une quelconque conquête romaine, on vient leur annoncer l'arrivée des moniales. La cause de leur renoncement était la mésaventure arrivée le jour même au soldat Lablache avec une brunette qu'il projetait de séduire, il raconte cet épisode à ses camarades :

« - La è una bella brunoccia dagli occhi di fuoco, un po' manesca...  
 - Sarà una di quelle che sotto Mazzini montavano la guardia.  
 - Ma l'ho pensato anch'io, perciò mi contentavo di perseguitarla ad una certe riverente distanza.  
 - Ti sarai ricordato dell'avventura di tuo zio, quando s'incontrò in quel famoso marito italiano.  
 - Ma la non aveva marito! E certe occhiate che mi lanciava alla furtiva mi andavano persuadendo che la breccia era fatta.  
 - E dunque?  
 - E dunque alla fine dei conti, quando mi ebbe tirato vicino, si volse come una vipera, sputò come un basilisco e, quasi mi avesse preso pel santo Pietro, mi cantò sul mustacchio il più beffardo *chichiricchi* delle loro campagne, durante il quale, con una smorfia affatto adorabile, mi fece anche balenare allo sguardo la punta di uno stilo assai bene affilato. »<sup>105</sup>

Non seulement la femme du peuple ne se laisse pas séduire par l'étranger mais encore est-elle capable de défendre seule son honneur puisqu'elle n'est pas mariée mais est armée d'un stylet dont elle menace le soldat<sup>106</sup>. Il s'agit de surcroît de la seule occurrence d'une

<sup>104</sup> « Come diavolo hai tu fatto a mansuefare una di coteste indiolate ninfe del Tevere? » C. PERCOTO, *Le monache di Monte Pincio, op. cit.*, p. 23.

<sup>105</sup> « - C'est une belle brune aux yeux de braise, à la main leste... / - Ce doit être l'une de celles qui montaient la garde sous Mazzini. / - Oui c'est ce que j'ai pensé aussi, c'est pourquoi je me contentais de la poursuivre avec insistance mais à une certaine distance respectueuse. / - Tu as dû te souvenir de l'aventure de ton oncle, quand il tomba sur ce fameux mari italien. / - Mais elle n'avait pas de mari ! Et certaines œillades qu'elle me lançait furtivement me persuadaient toujours plus que la brèche était ouverte. / - Et alors ? / - Et alors en fin de compte, quand elle m'eut attiré près d'elle, elle se retourna comme une vipère, cracha comme un basilic et, comme si elle m'avait pris pour Saint Pierre, me chanta sous la moustache le plus moqueur des cocoricos de leurs campagnes, pendant lequel, avec une moue tout à fait adorable, elle fit étinceler à mon regard la pointe d'un stylet extrêmement bien effilé. » *Ibid.*, p. 23-24.

<sup>106</sup> Cette situation correspond au second cas de figure de relation impure identifié par Banti dans le canon : « In una seconda variante la donna – come la figura biblica di Giuditta – finge di assecondare



patriote active dans l'œuvre percotienne puisque l'on apprend qu'elle montait la garde au moment de la République romaine, ce qui illustre la participation des femmes aux mouvements révolutionnaires de 1848-49, un fait historique avéré bien que peu documenté, comme le rappelle Simonetta Soldani<sup>107</sup>.

Quant à Angelina, protagoniste de la nouvelle *Il Bastone*, elle appartient, comme nous l'avons dit, à la catégorie des vierges outragées par les soldats autrichiens. Il s'agit dans ce récit d'un outrage symbolique, exprimé à travers l'obligation d'être exposée nue sur la place publique. Alberto Banti constate que le thème de l'outrage sexuel a un rôle davantage marginal dans les intrigues du « canon » et que le thème de l'union impure se développe selon différentes variations en fonction de la réaction de la femme impliquée<sup>108</sup>. On trouve chez le peintre romantique Francesco Hayez (Venise 1791 – Milan 1882) des allégories de la patrie sous les traits de jeunes femmes. C'est le cas, par exemple, dans le tableau intitulé *Vespri siciliani* (1844-46) où « les femmes sont présentées comme les prêtresses de la patrie violée : elles souffrent, elles meurent, elles incitent leurs hommes à venger l'honneur national »<sup>109</sup>. Mais c'est surtout dans un tableau de 1851 intitulé *La*

---

l'amore dello straniero, per meglio colpirlo. » A. M. BANTI, *La nazione del Risorgimento. Parentela, santità e onore alle origini dell'Italia unita*, op. cit., p. 86-91.

<sup>107</sup> L'historienne constate en effet que ce sont surtout les « épisodes valeureux » des grandes insurrections de 1848 qui ont été étudiés, et que l'on s'est peu intéressé à la façon dont les populations les ont vécues. Elle rappelle en outre que le rôle des femmes du peuple dans le *Risorgimento* a encore été peu étudié, car les témoignages dont disposent les historiens sont ceux des femmes appartenant à une catégorie sociale élevée, les seules alors en mesure de laisser des témoignages écrits. En ce qui concerne leur participation aux mouvements révolutionnaires, leur rôle fut essentiellement subalterne : « Les femmes dépavèrent les routes, accumulèrent et distribuèrent les pierres pour les insurgés, allèrent de barricade en barricade apportant des messages et de la nourriture, soignèrent les blessés, se rassemblèrent aux fenêtres pour attaquer ceux qui passaient dans les rues [...] » S. SOLDANI, « Les femmes et la nation au cours de la révolution italienne de 1848 », op. cit., p. 561. Voir également à ce sujet le chapitre « Donne e Risorgimento », in D. BEALES, E. F. BIAGINI, *Il Risorgimento e l'unificazione dell'Italia*, op. cit., p. 181-198. Rappelons, par exemple, l'intervention de Cristina di Belgioioso qui, au moment de la République romaine, « inventa les "infirmières" », en recrutant un corps de femmes pour assister les médecins, complètement dépassés par la situation chaotique qui régnait alors dans les hôpitaux romains. Cf. P. COLUSSI, *Cristina Trivulzio di Belgioioso, la donna che visse cinque volte*, [En ligne], URL : <http://www.storiadimilano.it/Personaggi/Ritratti%20femminili/cristina.htm>

<sup>108</sup> *Ibid.* p. 85-86. Ici le but de Caterina Percoto est de dénoncer la violence de l'occupation, d'où ce choix. Mazzini lui-même avait mis en avant l'état de déshonneur dans lequel était maintenue l'Italie, subissant les abus de pouvoir de l'Autriche et citait la peine du bâton comme exemple d'outrage porté aux femmes italiennes : « Perché, è forza il dirlo, noi viviamo disonorati : disonorati, o giovani, in faccia a noi stessi, in faccia all'Austria, in faccia all'Europa. Nessun popolo in Europa, dalla Polonia in fuori, soffre gli oltraggi che noi soffriamo : nessun popolo sopporta che una gente straniera, inferiore di numero, d'intelletto, di civiltà, rubi, saccheggii, arda, manometta ferocemente a capriccio un terreno non suo, trascini altrove, colla coscrizione, a farsi complici di delitti e stromenti di tirannide, giovani non suoi; contami di violenze, di battiture donne non sue, uccida per sospetto o disonori col bastone cittadini di patria non sua. E nessun popolo – io lo dirò comeché suoni ingrattissimo a me che scrivo e a quanti mi leggono – nessun popolo ha più di noi millantato odio al barbaro, valore italiano, potenza di desiderio, e furore d'indipendenza. » G. MAZZINI, « Ai Giovani. Ricordi » (1848) in *Scritti politici*, a cura di Terenzio Grandi e Augusto Comba, Torino : U.T.E.T., 1972, p. 613.

<sup>109</sup> « Questo è il caso dei *Vespri siciliani* (1844-46), che celebra una sollevazione medievale dei siciliani contro gli invasori francesi. Qui le donne sono presentate come le sacerdotesse della patrie violata : soffrono, muoiono, incitano i loro uomini a vendicare l'onore nazionale. » D. BEALES, E. F. BIAGINI, *Il Risorgimento e l'unificazione dell'Italia*, op. cit., p. 186.

*Meditazione*<sup>110</sup> qu'il représente avec le plus d'intensité le thème de la patrie bafouée. Il représente une figure féminine à la fois sensuelle et mélancolique. Vêtue d'une simple robe blanche, symbole de pureté, le sein droit dénudé, assise sur une chaise, le regard droit et sombre, la jeune fille tient dans la main deux objets symboliques : une croix sur laquelle figurent en rouge les dates des « Cinq journées » de Milan (« 18.19.20.21.22 marzo 1848 ») et un livre dont on aperçoit le titre : « Storia d'Italia ». Elle évoque « la prostration de l'Italie au lendemain de la défaite de 48 »<sup>111</sup>. Le regard mélancolique de la jeune fille qui semble interpeler directement le spectateur, l'ombre qui plane sur son visage et le sein dénudé suggèrent qu'elle a été violée par les soldats étrangers<sup>112</sup>. Daniela Sogliani écrit d'ailleurs au sujet de ce tableau :

« La *Meditazione* incarna infatti lo "smarrimento esistenziale e sentimentale, che pervase gli animi migliori nei più difficili frangenti della vicenda risorgimentale" (Mazzocca 1994, p.308) e sembra quasi dar vita al lamento di Mazzini che nel 1835 così scriveva : "la patria ci è apparsa un giorno nei nostri sogni come una sorella disonorata dalla violenza, come una madre che ha perduto i suoi figli e che piange" (G. Mazzini, *Dell'arte in Italia. A proposito di Marco Visconti, romanzo di Tommaso Grossi* [1835]). »<sup>113</sup>

Ce que décrit Giuseppe Mazzini correspond sûrement à la vision qu'a, dans la nouvelle percotienne, le jeune Beppino lorsqu'il voit Angelina fouettée sur la place publique. L'honneur bafoué de celle qu'il aime s'identifie à l'honneur bafoué de sa patrie, c'est pourquoi il décide de passer à l'action et de se rendre en Italie pour s'enrôler dans l'armée. Ainsi que nous l'avons signalé au chapitre précédent, le caractère sacrilège de cette scène finale est préparé par la scène du bain nocturne, quand Adelina et ses compagnes vont se baigner dans la rivière au clair de lune et que la jeune fille, pudique, n'ose se déshabiller. Revenons cependant sur l'interprétation de cette scène qui, comme l'a constaté Tommaso Scappaticci, a déstabilisé la critique. Après avoir rappelé que certains l'avaient trouvée trop invraisemblable ou audacieuse, ce dernier conclut à la volonté de la part de l'auteure

<sup>110</sup> Au sujet de ce tableau, cf. *La nazione dipinta. Storia di una famiglia tra Mazzini e Garibaldi*, a cura di Maurizio Bertolotti, Milano : Skira Editore, 2007, p. 79-80.

<sup>111</sup> « La figura della malinconia, icona del pessimismo romantico, è qui ripresa a evocare la prostrazione dell'Italia all'indomani della disfatta del '48 [...]. » *Ibid.*, p. 79.

<sup>112</sup> Simonetta Soldani rappelle avec justesse au sujet des femmes ayant participé aux révolutions de 1848 que « naturellement elles furent les victimes privilégiées de tortures, de viols, de mutilations, de violences atroces commises sur leur corps et sur celui de leurs plus jeunes enfants, comme cela arrive toujours en semblables circonstances ». S. SOLDANI, « Les femmes et la nation au cours de la révolution italienne de 1848 », *op. cit.*, p. 561. Françoise Héritier rappelle que « la violence sexuelle, expression exacerbée du droit des hommes, en tant que catégorie globale, sur le corps des femmes, utilisée comme arme politique à l'égard des ennemis (guerre civile espagnole, Libération, guerres yougoslaves, etc.), est un exutoire où cristallisent plusieurs impératifs imbriqués, qu'on présente généralement comme des fantasmes. » Elle souligne en particulier que le fait de violer la femme de l'ennemi équivaut à une contestation de son aptitude à dominer la féminité, et donc de son pouvoir viril. Cf. F. HÉRITIER, *Masculin/Féminin II. Dissoudre la hiérarchie*, *op. cit.*, p. 85-86.

<sup>113</sup> *La nazione dipinta. Storia di una famiglia tra Mazzini e Garibaldi*, *op. cit.*, p. 79.

de souligner la simplicité et la pudeur de la jeune fille<sup>114</sup>, or il nous semble que l'on peut y voir également une dimension symbolique visant à notifier la pureté d'Angelina, l'eau ayant traditionnellement une valeur purificatrice<sup>115</sup>. S'y ajoute une dimension évangélique : après qu'elle a fait sa profession de foi patriotique quelques instants auparavant, la baignade dans la rivière équivaut dès lors à un baptême. Nous avons pu constater que, arrêtée par la police, la jeune fille refusait en quelque sorte d'abjurer cette foi en assumant entièrement la responsabilité de son geste. Tous ces éléments viennent renforcer l'image de la jeune vierge martyre de la cause nationale que nous avons déjà proposée. Tommaso Scappaticci juge que l'équilibre entre les deux parties de la nouvelle est « incertain » et que l'ampleur et l'autonomie de la première « relèguent la dernière à un rôle marginal »<sup>116</sup>. Si le final est effectivement amené de manière soudaine – et encore peut-on y voir le reflet de la façon dont la « force brutale » de l'occupant peut à tout moment briser une vie et une famille sans que l'on s'y attende, comme le montre d'ailleurs l'histoire du paysan arrêté à l'auberge – il nous semble qu'il y a une cohérence indéniable dans l'histoire de la jeune orpheline qui pourrait presque s'intituler, en raison du ton hagiographique, « *vita, morte e miracoli di santa Angelina* ». Le choix du nom, Angelina, renvoie à notre avis à la « *donna angelicata* » de la tradition stilnoviste. Il existe, selon nous, une parenté indéniable entre la protagoniste de Caterina Percoto et Béatrice dans la *Vita Nova*, où elle apparaît comme un *alter christus* qui accomplit des miracles par sa simple présence et apporte le salut à Dante. Angelina, elle, a un effet presque miraculeux sur la famille Bressanuti qu'elle transforme de manière positive, ainsi que le constate Beppino, à son retour dans la famille :

« Peraltra non istette molto ad accorgersi che quella povera creatura tanto semplice e tanto negletta in vista, esercitava una singolare influenza su quanto le stava d'intorno. Il suo far mite, i suoi modi impressi di una soavità e di una grazia senza pari, oltre averle guadagnato l'animo di tutti, insensibilmente si trasfondevano anche negli altri, particolarmente nelle due sorelline, il cui carattere, non sapeva adesso riconoscere, tanto appariva mutato. »<sup>117</sup>

<sup>114</sup> Cf. T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini*, op. cit., p. 137.

<sup>115</sup> « Les significations symboliques de l'eau peuvent se réduire à trois thèmes dominant : source de vie, moyen de purification, centre de régénéscence. » J. CHEVALIER, A. GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, Paris : Robert Laffont / Jupiter, 1982, p. 374.

<sup>116</sup> « Ma l'equilibrio fra le due sezioni appare incerto, e la prima, che dovrebbe preparare la scena del supplizio di Angelina, ha uno sviluppo tanto ampio e autonomo da relegare l'ultima a un ruolo marginale. » T. SCAPPATICCI, *La contessa e i contadini*, op. cit., p. 136.

<sup>117</sup> « Il ne tarda pas, d'ailleurs, à s'apercevoir que cette pauvre créature, si simple et si négligée dans son apparence, exerçait une influence singulière sur tout ce qui l'entourait. Son comportement doux, ses manières empreintes d'une douceur et d'une grâce sans égales, en plus d'avoir conquis le cœur de tous, se transmettaient subrepticement aux autres, et en particulier à ses deux sœurs cadettes, dont il ne reconnaissait plus à présent le caractère, tant il avait changé. » C. PERCOTO, *Racconti*, Genova, op. cit., p. 389.

De même que l'amour de Dante pour Béatrice a une valeur éthique et lui apporte le salut, l'amour que Beppino commence à éprouver pour la jeune fille, a sur lui un effet salutaire car il le sort de sa mélancolie. En effet, Angelina qui incarne aussi bien les vertus chrétiennes (l'amour de son prochain) que civiles (l'amour de la patrie), permet à celui qui l'aime de s'élever moralement, alors que, avant de rencontrer la jeune fille, il s'était laissé corrompre par les vices de la riche société urbaine. Et c'est encore par l'intermédiaire d'Angelina que le jeune homme est rappelé à son devoir envers la patrie, à savoir libérer sa terre natale de l'occupation autrichienne en s'enrôlant comme soldat dans l'armée italienne<sup>118</sup>, tirant ainsi un trait définitif sur la recherche du plaisir et du bien être matériel qu'il avait poursuivi alors qu'il était étudiant à Padoue. Rappelons que, dans *Dei doveri dell'uomo*, Mazzini reproche justement à la génération éduquée trente ans auparavant sa conception matérialiste de la vie et l'ignorance de son devoir et de sa mission sur terre, ce qui d'après lui est à l'origine de la situation politique contemporaine<sup>119</sup>. Or Angelina incarne aussi l'« ange du foyer » évoqué par le penseur génois dans son livre. Elle a, en effet, symboliquement la double fonction d'épouse et de mère c'est-à-dire qu'elle occupe les deux fonctions attribuées aux femmes au sein de la société de l'époque. Épouse pour le fils aîné qui se fiance avec elle et chez qui elle fait renaître un sentiment patriotique ; mère pour les filles cadettes à qui elle enseigne les tâches domestiques et l'amour d'autrui (les jeunes filles viennent en aide à la famille en détresse d'un paysan injustement arrêté par l'armée autrichienne). Alors que durant le Risorgimento, la famille devient la « première cellule de la communauté nationale »<sup>120</sup>, Caterina Percoto propose, grâce à Angelina, à ses lectrices – qu'elle appelle « ses sœurs », les « gentilles dames d'Italie »<sup>121</sup> – une icône exemplaire.

Autre protagoniste percotienne, Cati (*La coltrice nuziale*) incarne la seule femme qui se sacrifie pour l'amour de sa patrie. Même s'il s'agit d'une immolation symbolique elle n'en est pas moins un acte volontaire de la part d'une jeune femme patriote. On retrouve, dans la nouvelle, l'idée d'une alliance impure avec la possibilité de faire un brillant

<sup>118</sup> L'action se déroule après l'armistice de Villafranca de 1859 et la création du Royaume d'Italie en 1861, alors que le Frioul et la Vénétie font toujours partie de l'Empire d'Autriche.

<sup>119</sup> « [...] le molte vittime, le lotte incessanti e il lungo martirio dei nostri tempi son frutto in gran parte dell'egoismo innestato trent'anni addietro nell'anime da padri deboli o da padri incauti che lasciarono che i loro figli s'avvezzassero a considerare la vita non come dovere e missione, ma come ricerca di piaceri e studio del proprio benessere. » G. MAZZINI, *Dei doveri dell'uomo*, *op. cit.*, p. 70. Rappelons que dans le roman épistolaire *Il giornale di mia zia* Caterina Percoto associe également le matérialisme de l'oncle des orphelins à l'absence de patriotisme. Voir *supra*, p. 520 et suivantes.

<sup>120</sup> « La famiglia era intesa come prima cellula della comunità nazionale, il seme da cui, per un processo naturale, sarebbe sbocciato lo stato nazionale. », P. GINSBORG, « Romanticismo e Risorgimento : l'io, l'amore e la nazione *Il Risorgimento*, a cura di A. M. Banti e P. Ginsborg, in *Storia d'Italia : Annali 22*, Torino : Einaudi, 2007, p. 24. Nous renvoyons à l'ensemble de l'ouvrage pour un approfondissement de la question des rapports entre les femmes, la famille et le Risorgimento.

<sup>121</sup> Voir *supra*, chapitre 7, citation de la note 140, p. 43.

mariage avec un jeune officier autrichien de sang princier, proche de la famille impériale, qui s'offre à elle et qu'elle refuse. Nous avons déjà en partie cité ce qu'écrit la jeune fille à son oncle pour lui faire part de sa décision, mais il nous semble intéressant de revenir sur certains détails aussi reproduisons-nous à nouveau une partie de la lettre :

« Nata di sangue italiano, nulla ha potuto cancellare l'affetto grande che mi legava alla mia terra, qualunque si fossero i suoi destini. Lontana, unica consolazione della mia vita erano le sue memorie ; tornata, non vissi che delle sue speranze. Se Iddio le avesse benedette, e la mia nazione fosse adesso libera ed indipendente, forse io avrei potuto accettare lo sposo, che credendo di farmi felice voi mi avevate destinato. Tra i figli di due paesi egualmente liberi, egualmente potenti, bella l'unione del sangue ! Ella è preludio di quella santa alleanza, che nel cospetto di Dio stringerà un giorno come altrettante sorelle tutte le nazioni della terra. Ma finché v'è chi abusa della forza e chi patisce, cotesta fraterna eguaglianza non esiste, e tra gli oppressi e gli oppressori sorge un muro di separazione che non si può varcare senza *delitto*. Le ultime terribili vicende mi hanno insegnato che io appartengo alla stirpe dei conculcati, ed ho veduto nelle fila dei nostri oppressori l'uomo che mi sceglieva a compagna della sua vita... La mano ch'egli mi offeriva era bagnata nel sangue dei miei... l'alloro della sua fronte grondava delle nostre lacrime !... Da quel momento un profondo orrore s'impadroni della mia anima, e abborrii da una unione, il cui solo progetto mi parve *imperdonabile*. Voi rispettaste il mio dolore, né piú mi parlaste di quelle *nozze di peccato*. »<sup>122</sup>

Nous ne reviendrons pas sur le fait que, en d'autres circonstances, c'est-à-dire si l'Italie avait été une nation libre et indépendante, Cati aurait accepté cette union, symbole de collaboration fraternelle entre les peuples à laquelle Caterina Percoto aspire<sup>123</sup>. Notre but est ici de montrer l'horreur avec laquelle Cati envisage une telle alliance et surtout le fait qu'il s'agirait à ses yeux d'une alliance sacrilège ainsi que le dénotent les expressions « *delitto* », « *imperdonabile* » et « *nozze di peccato* » que nous avons soulignées<sup>124</sup>. Le

<sup>122</sup> « Née de sang italien, rien n'a pu effacer la grande affection qui me liait à ma terre, quelles qu'en soient les vicissitudes. Éloignée d'elle, la seule consolation de ma vie étaient les souvenirs que j'en avais ; une fois rentrée, je ne vécus qu'au travers de ses espoirs. Si Dieu les avait bénis, et que ma nation avait été à présent libre et indépendante, j'aurais peut-être pu accepter l'époux que vous m'aviez destiné croyant faire mon bonheur. Entre des enfants de deux pays également libres, également puissants, l'unione du sang est belle ! Elle est le prélude à cette sainte alliance qui, en présence de Dieu, étreindra un jour, comme autant de sœurs, toutes les nations de la terre. Mais tant qu'il y en a qui abusent de la force et d'autres qui souffrent, cette égalité fraternelle n'existe pas, et entre les opprimés et les oppresseurs se dresse un mur de séparation que l'on ne peut franchir sans commettre un *crime*. Les dernières terribles épreuves m'ont enseigné que j'appartiens à la lignée des opprimés, et j'ai vu dans les rangs de nos oppresseurs, l'homme qui me choisissait pour compagne de sa vie... La main qu'il m'offrait était mouillée du sang des miens... le laurier sur son front ruisselait de nos larmes !... À partir de ce moment-là une profonde horreur s'empara de mon âme, et j'abhorrai une union dont le seul projet me paraissait *impardonnable*. Vous respectâtes ma douleur et ne me parlâtes plus de ces *noces de péché*. » C'est nous qui soulignons. C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, *op. cit.*, p. 342-343.

<sup>123</sup> Voir *supra*, chapitre 9, p. 422.

<sup>124</sup> Il est plus difficile de situer la position de Cati par rapport à l'une des quatre variantes identifiées par Banti. Le chercheur a, en effet, établi que, dans les œuvres du « canon *risorgimentale* », le thème de la relation impure entre une femme italienne et un étranger ennemi se décline selon l'un des quatre schémas narratifs suivants : a) la femme courtisée par un étranger éprouve une réaction d'horreur à la seule idée de cette relation ; b) la femme courtisée fait semblant de partager cet amour pour mieux frapper l'ennemi ; c) la femme est réellement amoureuse de l'étranger, mais elle renonce *in extremis* à cette union en

couvent devient dès lors le lieu indiqué pour se protéger d'une telle union car c'est un conservatoire de la pureté des femmes. Antonella Iacobbe a attiré l'attention sur l'objet qui donne son titre à la nouvelle « *la coltrice nuziale*, symbole de la pureté et de l'importance du mariage »<sup>125</sup>. Nous avons analysé la dispute entre les deux cousines au sujet de ce couvre-lit dans le sens d'une allégorie de la division entre la partie occidentale et la partie orientale du Frioul et leur réconciliation finale comme l'union retrouvée de la région à laquelle aspire l'auteure. Mais cet objet symbolique peut également renvoyer, à un second degré, au mariage refusé par Cati avec le prince autrichien et dont la signification traduit une autre aspiration de l'auteure : celle de l'alliance entre les peuples.

Si le dialogue des paysannes Oliva et Mariuccia précédemment cité exprimait de façon simple et immédiatement compréhensible le sentiment nationaliste, la lettre de Cati constitue un discours patriotique emblématique, dans la mesure où l'on y retrouve le trio « *parentela, onore, santità* » identifié par Banti. En effet, à la question de l'honneur précédemment évoquée – l'union avec l'oppresseur de son peuple devenant une tache impardonnable, un délit –, s'ajoute la dimension religieuse, une telle union étant qualifiée de « péché ». Dans la suite de la lettre, Cati évoque la « sacro-sainte cause de l'Italie »<sup>126</sup> à l'aboutissement de laquelle Dieu a refusé qu'elle assiste. Elle en déduit que son peuple n'a peut-être pas encore assez souffert pour mériter son rachat, et, pour y contribuer, décide d'offrir sa vie en guise d'« hostie expiatoire »<sup>127</sup>. Rappelons que, selon l'historien Giorgio Candeloro, la résistance de Venise en 1848-1849 acquiert aux yeux des patriotes une signification particulière, celle de la possibilité d'un rachat victorieux de la nation

---

réalisant qu'elle trahirait sinon sa patrie ; d) la femme se laisse séduire et doit ensuite expier sa faute. Cf. A. M. BANTI, *La nazione del Risorgimento. Parentela, santità e onore alle origini dell'Italia unita*, op. cit., p. 86-91. Nous avons vu un exemple de cette dernière variante dans l'œuvre de Caterina Percoto avec la nouvelle *L'uccellut di Mont Chianine*. En ce qui concerne Cati, si la pensée de cette union lui fait horreur (variante a), ce n'est pas une alliance qu'elle est loin de vouloir car en d'autres circonstances elle l'aurait acceptée. Elle y renonce car l'amour de sa patrie est le sentiment qui prédomine en elle (variante c) mais cela n'aurait pas été un mariage d'amour ; elle y aurait consenti par obéissance filiale et par conviction idéologique. *Ibid.*, p. 86-87. Caterina Percoto est ici tournée vers l'avenir et, comme nous l'avons montré, souhaite que les nations abandonnent leurs conflits au profit d'une alliance fraternelle. Cela constitue une originalité de l'auteure par rapport aux autres écrivains patriotes, comme l'a souligné Enrica Varisco-Ferrero. Cf. E. VARISCO-FERRERO, *Caterina Percoto*, op. cit., p. 31.

<sup>125</sup> « *La coltrice nuziale*, simbolo della purezza e dell'importanza del matrimonio che, trafugata dai soldati e oggetto di lite fra due cugine, viene così ad essere il maggiore significante dello scompiglio e dell'amarezza che la guerra può portare. » A. IACOBBE, *Le voci di una donna scrittrice. Caterina Percoto e il mondo contadino*, op. cit., p. 72-73.

<sup>126</sup> « Sentii simpatia, non pei favoriti della cieca fortuna, ma per l'imprescrittibile diritto di un popolo calpestato; non pei vittoriosi, ma pei vinti! e amai la misera donna che vi chiedeva l'elemosina in nome dell'incendio, i feriti strascinati a Gorizia in mezzo agli insulti, il prigioniero che aveva combattuto per la sacrosanta causa della Italia ! Allora la mia vita si legò alla sorte della mia povera patria, e sperai che tante lagrime e tanto sangue non fossero indarno versati.

A Dio non piacque ch'io vedessi il suo giorno. Forse non è ancora colma la tremenda misura dei patimenti che ce lo devono meritare, e ad affrettarlo egli mi comanda di offrirgli in ostia di propiziazione questa povera mia vita. Sia fatta la sua volontà ! » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, op. cit., p. 344.

<sup>127</sup> Voir la citation de la note précédente.

italienne<sup>128</sup>. Le geste de Cati montre qu'au-delà de son désespoir présent elle espère une rédemption future de sa patrie à laquelle elle veut participer en donnant à sa façon sa vie. Enfin, les expressions « sangue italiano », « stirpe », ainsi que l'utilisation du nom « fratelli » relèvent du champ sémantique de la parenté.

L'histoire de Cati, qui, en décidant de s'enfermer dans un couvent, se sacrifie par amour de la patrie, n'est pas sans faire penser à celle de Jacopo Ortis. On peut en effet relever un certain nombre de points de contact entre les deux personnages ce qui nous fait dire que Caterina Percoto a voulu proposer une version féminine<sup>129</sup> du célèbre héros foscolien. Cati est en effet une patriote qui choisit de se sacrifier au moment où il n'y a plus d'espoir de voir sa patrie libérée de la domination autrichienne, c'est-à-dire lorsque la République de Venise, ultime bastion de résistance à l'opresseur, est vaincue. On peut superposer à cette déception patriotique, un amour impossible avec le jeune patriote frioulan qu'elle aperçoit parmi les prisonniers conduits à Gorizia par l'armée impériale, et qui lui fait ses adieux lors de la vision qu'elle a le soir de la chute de Venise. De même que l'image de Teresa reconforte Jacopo Ortis, celle du jeune homme console Cati dans sa retraite solitaire à la campagne. Enfin l'enfermement dans un couvent est pour la jeune-fille une forme de suicide dans la mesure où celle-ci affirme qu'une fois enfermée ce « sera comme si elle n'existait plus »<sup>130</sup>.

La question de l'honneur apparaît donc comme assez centrale dans les nouvelles patriotiques de Caterina Percoto et, tout comme la capacité à aimer et à aider son prochain et la compassion envers celui qui souffre, qualités indispensables à l'homme prônées par la religion catholique, elle contribue à exprimer la valence positive ou négative des personnages.

Nous avons montré dans ce chapitre que Caterina Percoto connaissait la littérature patriotique du début du siècle et qu'elle s'en inspire, reprenant dans ses nouvelles des images, des figures, des valeurs qui participent de la construction de l'image de la nation italienne en train de se réaliser politiquement, tout en les pliant à l'expression de son idéologie. Nous pouvons donc affirmer qu'elle a toute sa place dans la littérature *risorgimentale*. Il s'agit là d'un aspect trop souvent oublié par la critique. Pourtant le

<sup>128</sup> Cf. G. CANDELORO, *Storia dell'Italia moderna*, vol.3, *La rivoluzione nazionale*, op. cit., p. 471.

<sup>129</sup> Il convient de souligner encore une fois l'importance accordée aux femmes par l'auteure aussi bien en tant que protagonistes de ses nouvelles (rares sont celles qui présentent exclusivement des protagonistes masculins) qu'à travers la dénonciation de leur condition et la revendication d'une certaine dignité pour le genre féminin.

<sup>130</sup> « Fra pochi giorni, recise le chiome e indossato l'abito di penitenza, io avrò pronunziato il voto solenne che mi dividerà dal mondo. Allora sarà come se piú non esistessi... » C. PERCOTO, *Racconti*, Le Monnier, op. cit., p. 344.

sentiment patriote qui se dégage de ses textes et la dénonciation de la domination autrichienne dans le Frioul ont été récupérés à la fin de la première guerre mondiale, sans doute pour justifier les terribles batailles combattues dans la région contre l'Empire austro-hongrois afin de rattacher le Trentin et la région de Trieste à l'Italie, territoires encore autrichiens au début du conflit et dont les patriotes revendiquaient le caractère italien. Ainsi, en 1918, Eugenia Levi s'occupe de la publication d'un recueil des textes de Caterina Percoto qui dénoncent l'occupation autrichienne<sup>131</sup>. La visée didactique de cet ouvrage est clairement énoncée dans le sous-titre : « *Racconti per i giovinetti, per il popolo, per i soldati* ». Comme nous l'avons signalé plus haut, nous pensons qu'il s'agit de justifier auprès du public ciblé, l'intervention libératrice des terres irrédentes en montrant les souffrances des Italiens asservis à l'Autriche. En outre, dans une conférence dont le texte a été publié en 1919, Alessio Di Giovanni rappelle que « c'est l'amour de la petite patrie [c'est-à-dire la région natale] qui fait aimer et comprendre la grande patrie »<sup>132</sup>. Or Caterina Percoto contribue à inculquer aux paysans frioulans cet amour de la terre où ils sont nés.

Il convient de noter que si Caterina Percoto exprime sans ambages son adhésion au projet d'indépendance et d'unité de l'Italie, elle ne pose pas, dans ses nouvelles, la question du gouvernement et des institutions qui devraient présider à la destinée du pays. La politique dans ce sens ne semble pas l'intéresser. De même nous n'avons trouvé nulle part une quelconque allusion aux droits des femmes.

---

<sup>131</sup> Il s'agit du recueil *Sotto l'Austria nel Friuli 1847-1866* déjà mentionné.

<sup>132</sup> « Perché è l'amore della piccola patria che fa amare e comprendere la grande patria. Così come non può amare la gente non legata a lui da vincoli di sangue chi, nel breve ambito della casa paterna, non ama i propri fratelli, non può amare la patria, chi non ama prima il cantuccio dove nacque, il domestico focolare, il linguaggio paesano. » A. Di Giovanni, *Caterina Percoto, op. cit.*, p. 42-43.



## Conclusion

Comme les autres auteurs du genre champêtre, Caterina Percoto considère le monde des campagnes en relation avec celui des villes. À chacun de ces mondes, elle associe une catégorie sociale : le peuple, qu'elle assimile aux paysans, et la classe dirigeante, qui comprend l'aristocratie et la grande bourgeoisie. Il existe à ses yeux une différence fondamentale qui les sépare : les seconds possèdent la terre qu'ils louent aux premiers afin qu'ils l'exploitent et leur en reversent le fruit. Caterina Percoto ne remet absolument pas en cause la notion de propriété, ni l'inégalité attribuée à cette division de la société. Ce qu'elle dénonce, en revanche, c'est, au minimum l'indifférence égoïste des riches propriétaires, au maximum la volonté de s'enrichir à tout prix de certains spéculateurs, qui ont pour conséquence la pauvreté, voire l'indigence des paysans. Ces derniers sont, en effet, toujours représentés comme moralement bons et naturellement travailleurs, des qualités qui leur permettent, lorsque les conditions sont favorables, d'accéder à un relatif bien-être qui est le garant de la paix sociale.

Cette représentation édifiante des paysans, que Caterina Percoto hérite entre autres de Rousseau, est l'un des points faibles de ses nouvelles. Il est heureusement compensé par une approche réaliste dont l'écrivaine est capable parce qu'elle connaît parfaitement le monde des paysans. Elle a pénétré dans leurs maisons, connaît leurs conditions de vie, leurs habitudes, les travaux agricoles et sait les difficultés qu'ils rencontrent. Ainsi, malgré leur idéalisation morale, les paysans percotiens ont une dimension bien réelle car ils sont ancrés dans une réalité socio-économique précise, celle des campagnes du Frioul aux alentours des années 1840-1850. L'œuvre de l'écrivaine acquiert ainsi une valeur documentaire qui constitue indéniablement l'une de ses qualités majeures. Nous avons illustré sa capacité à décrire de manière efficace les lieux et les gestes de la vie quotidienne qui participent à la caractérisation réaliste de ses personnages. Caterina Percoto ressent également un grand intérêt pour la culture populaire comme les romantiques qui, influencés par la publication des chants attribués au barde légendaire Ossian (1760-63) par l'Écossais Macpherson, recherchent partout en Europe les traces de cette culture primitive. Elle participe, par conséquent, comme son illustre consoeur George Sand, à l'inventaire des légendes et traditions orales dont les paysans frioulans sont les dépositaires, et elle décrit et analyse aussi, dans ses nouvelles italiennes, les rites et les coutumes de la société paysanne.

Comme ses amis Prospero Antonini et Pacifico Valussi, elle entend ainsi faire connaître aux autres « Italiens » sa terre natale. Nous avons vu que, dans son œuvre, cet amour du

Frioul, sa première patrie, se dilate et finit par se confondre avec l'amour pour sa grande patrie, l'Italie, à laquelle sa région appartient incontestablement. À côté de l'existence de cette entité nommée « Italie » qu'elle affirme dans ses nouvelles, Caterina Percoto contribue à diffuser les idées des libéraux, à savoir la nécessité de libérer la nation italienne du joug étranger et de l'unifier. La propagande patriotique percotienne se fonde avant tout sur la dénonciation de la violence de la présence autrichienne dans le Frioul après 1848 et, par conséquent, sur la participation émotive du lecteur aux malheurs du peuple opprimé. L'écrivaine frioulane est réceptive à la production littéraire *risorgimentale* dont elle reprend les motifs et parfois aussi le style. Nous avons vu qu'après 1848, elle n'avait pas peur de défier la censure et d'affirmer ses convictions politiques. Si l'objectif à court terme est de donner un État à la nation italienne, elle se projette aussi dans un futur lointain – et utopique – où les conflits nationaux seront dépassés et où les peuples s'embrasseront fraternellement.

« Comme c'était le cas de l'avant-garde des femmes qui, [au moment de la révolution de 1848] précisément, apprirent à projeter sur l'Italie l'espoir d'une régénération des mœurs à laquelle elles aussi devaient participer, en tant que partie déterminante de cette totalité nationale »<sup>1</sup>, Caterina Percoto imagine une place plus digne pour les femmes dans la nouvelle société. Elle n'a de cesse, en effet, de dénoncer la position subalterne dans laquelle ces dernières sont maintenues, et considère en particulier qu'une éducation déficiente est la cause de leurs malheurs et de leur incapacité à jouer un rôle social actif. Elle voit en la revalorisation de la famille comme première cellule de la nation, la possibilité pour les femmes de remplir, enfin, une fonction utile dans la société, en éduquant les futurs citoyens.

---

<sup>1</sup> S. SOLDANI, « Les femmes et la nation au cours de la révolution italienne de 1848 », *op. cit.*, p. 554.

## **Conclusion générale**



Nous espérons, au terme de ce travail, avoir montré l'originalité de Caterina Percoto : originalité de son existence de femme célibataire ayant conquis une place sur la scène publique et d'aristocrate tournée vers les classes les plus misérables de la société ; originalité de son œuvre qui, pour la première fois dans la littérature italienne, donne une place concrète au monde rural frioulan, et en particulier aux paysannes.

La vie de Caterina Percoto est marquée par la solitude, une solitude qui devient « un destin fait à la fois de privations et d'affirmations, de souffrances et de richesses »<sup>1</sup>. Jeune encore, elle renonce à se marier et à fonder une famille, ainsi qu'à fréquenter le milieu mondain, et elle affirme son choix de se retirer à la campagne. Ses premières expériences lui ont fait prendre conscience des inégalités existant dans la société : inégalité entre les sexes – les femmes ne jouissant pas de la même liberté que les hommes – et inégalité entre les classes – les paysans étant bien souvent condamnés à une sombre misère alors que leur dur labeur profite à des propriétaires terriens égoïstes. Éprise de littérature, mais aussi, plus généralement, de culture et de savoir, Caterina Percoto étudie et écrit. Dès lors l'écriture devient pour elle un moyen d'exprimer et de faire partager son indignation face aux situations d'injustice. Convaincue de l'utilité de l'art, elle aspire, dans ses nouvelles, à une réforme sociale qui aille dans le sens d'une société permettant à chacun de vivre dignement et de participer au progrès collectif.

Bien que Caterina Percoto affirme son choix d'une existence simple retirée à San Lorenzo di Soleschiano, elle est au centre d'un réseau d'amitiés et de relations qui lui permet d'être en contact avec le monde extérieur, avec ses principales avancées techniques et ses idées les plus libérales. L'amour de la patrie se substitue chez elle à la passion amoureuse pour un homme et, à l'instar de nombreux autres patriotes, son cœur bat à l'unisson des événements du *Risorgimento*. Encore une fois, elle trouve dans l'écriture un moyen de manifester son sentiment patriotique et de diffuser les idées de la cause nationale italienne, afin de voir se réaliser son rêve d'une Italie indépendante et unifiée.

À la fois réformiste, progressiste et patriote, Caterina Percoto est une femme qui appartient, de manière incontestable, à la culture de son temps. Il semble qu'elle ait trouvé dans son rôle d'écrivaine porte-parole de cette culture, une compensation aux renoncements de sa vie privée.

En nous intéressant à la vie de Caterina Percoto, nous avons pu mettre en évidence certains aspects de son existence jusqu'alors négligés, voire ignorés.

<sup>1</sup> « La solitudine, patita come esclusione [...] dura sette anni, fino al 1829. Ma continuerà a segnare l'esistenza di questa donna divenendo per lei un destino insieme di privazione e di affermazione, di sofferenza e di ricchezza » M. COLUMMI CAMERINO, « Donna scrittrice e donna personaggio nei racconti di Caterina Percoto », *op. cit.*, p. 15.

Très tôt ses biographes, supposant la dimension autobiographique de son œuvre, se sont interrogés sur les amours malheureuses de l'écrivaine que l'on devinait au travers de ses nouvelles et sur le fait qu'elle ne se soit jamais mariée. Grâce aux documents trouvés dans les archives de la *Biblioteca civica* d'Udine que nous avons mis en relation avec d'autres documents publiés et avec les témoignages disponibles, nous avons pu confirmer l'existence d'au moins deux échecs sentimentaux au cours de sa jeunesse. L'hypothèse que nous avons formulée de son histoire d'amour avec un prêtre peut sembler être, de prime abord, une simple anecdote sulfureuse, mais nous avons tenté de montrer qu'elle a une incidence non négligeable sur sa vie. Elle est probablement, en effet, à l'origine de son renoncement à fonder sa propre famille et de son obéissance aux décisions familiales concernant la répartition des biens de l'héritage paternel. Or, en se voyant attribuer tous les passifs de la propriété agricole, Caterina Percoto se retrouve durablement dans une situation financière précaire qui, nous l'avons vu, n'est pas sans conséquences sur son activité d'écrivaine. En effet, le tournant pédagogique que prend son œuvre est davantage, selon nous, lié à la possibilité de revenus offerte par la collaboration aux journaux d'Alessandro Lampugnani qu'à une réelle vocation, même si, bien évidemment, elle est convaincue que l'art doit avant tout avoir une utilité sociale.

Le deuxième point sur lequel nous avons apporté un éclairage nouveau concerne son patriotisme et ses idées politiques. Les biographes ont relevé qu'elle était patriote en raison de ses écrits et de ses contacts avec les milieux libéraux et patriotes de sa région, et qu'elle avait subi des persécutions policières. Nous avons pu mettre en évidence qu'elle était concrètement impliquée dans la lutte pour la cause nationale italienne grâce à son appartenance à un comité local et à ses contacts avec les Frioulans émigrés dans le Royaume d'Italie. Elle a en particulier contribué à défendre la cause du rattachement du Frioul à l'État italien, et a aussi pris parti dans le débat sur la question romaine. Or, cet aspect des idées politiques de Caterina Percoto nous semblait avoir été jusqu'alors sous-estimé. Si d'un côté Caterina Percoto, comme il a été souligné par certains, a une foi profonde en Dieu et de solides principes chrétiens, tel l'amour de son prochain, auxquels elle adhère en toute sincérité, elle n'en conserve pas moins une indépendance d'idées grâce à laquelle elle peut critiquer une partie du clergé catholique et le pouvoir temporel du Pape. De même, contrairement aux esprits bien-pensants, elle ne s'offusque pas lorsqu'elle apprend qu'une jeune fille non mariée est enceinte, mais cherche au contraire une solution pour sortir d'ennui celle sur laquelle tout le monde jette l'opprobre. Cette anecdote, ainsi que les autres que nous avons rassemblées sous le titre « Toujours la même... ! », montrent bien, à notre avis, que jusqu'au bout, Caterina Percoto garde son caractère résolu et indépendant et qu'elle ne renonce pas facilement à ses convictions. Nous avons, en outre, constaté sa grande tolérance religieuse, qui se manifeste en

particulier au travers du regard qu'elle porte sur les Juifs. Elle s'inscrit ainsi dans un courant plutôt philosémite du *Risorgimento*, dont Massimo d'Azeglio et Ippolito Nievo furent les représentants les plus célèbres<sup>2</sup>.

Il reste encore beaucoup de travail autour de la collaboration de Caterina Percoto à différents journaux de la Péninsule. Toutefois, la synthèse provisoire que nous en avons faite permet de mettre en évidence le succès assez large de l'écrivaine frioulane en dehors de sa région. L'insistance de certains directeurs de périodiques pour obtenir un écrit de sa part est révélatrice, à notre sens, du bon accueil que lui réservait le public. Comme nous l'avons vu, la parution des deux éditions des *Racconti* connaît des contre-temps liés au contenu des recueils tels qu'ils sont conçus par l'auteure : contenu politique dans le premier cas, contenu moral dans le second. Les réactions de Caterina Percoto, qui défend avec acharnement ses décisions, nous révèlent encore une fois sa forte personnalité et sa revendication, de sa part, de l'autonomie de ses choix artistiques. La fierté qu'elle éprouve pour ses nouvelles et pour son statut d'écrivaine est un point sur lequel nous avons cru devoir insister, la critique ayant mis surtout en avant la modestie qu'elle manifeste effectivement si souvent dans ses lettres. Or, il nous semble que, grâce à la reconnaissance publique qu'elle a acquise, Caterina Percoto prend une revanche sur sa vie privée si frustrante, tout comme, en contrôlant attentivement son image publique – celle d'une femme exemplaire, pieuse, dévouée aux autres –, elle efface en quelque sorte ce qu'elle semble considérer comme sa « faute » de jeunesse.

Nous avons tenté de mettre en lumière la tension permanente, dans la vie de l'écrivaine, entre son aspiration à se réaliser en tant que femme et les contraintes familiales, sociales, matérielles qui s'y opposent. Enrica Varisco Ferrero avait attiré l'attention sur ce duo rébellion-résignation qui caractérise l'existence de Caterina Percoto. Nous sommes, sur ce point, d'accord avec elle. Mais il nous semble pourtant qu'il convient de nuancer le résultat exposé par la chercheuse qui conclut au triomphe de la résignation chrétienne. La foi de Caterina l'aide sûrement à supporter les renoncements, mais, selon nous, elle n'accepte pas volontiers son existence de femme seule se consacrant aux autres et de chef de famille endossant la responsabilité de la mauvaise gestion du patrimoine paternel, car au contraire, elle la subit. Comme nous l'avons déjà dit, elle n'a, en effet, pas eu d'autre possibilité.

Grâce aux éléments biographiques que nous avons présentés, nous voyons émerger la personnalité contrastée de l'écrivaine, aussi humble et modeste que déterminée et tenace. Nous avons également pu constater que les thématiques abordées dans son œuvre, ainsi que certains personnages de ses nouvelles, sont étroitement liés à sa vie. Il nous a en effet

---

<sup>2</sup> M. D'AZEGLIO, *Della emancipazione civile degli Israeliti*, Roma : 1847 ; I. NIEVO, *Emanuele*, in *Drammi giovanili*, a cura di Maurizio Bertolotti, Venezia : Marsilio, 2006.

été possible de mettre en évidence l'adaptation ou même la copie de certains extraits de son journal dans les nouvelles *Lis cidulis* et *L'album della suocera*, ce qui renforce la dimension autobiographique des femmes aristocrates qui en sont des protagonistes. Il s'agit d'un autobiographisme dissimulé par l'auteure car il n'y a jamais de pacte autobiographique avec le lecteur, au sens où l'entend Philippe Lejeune. La preuve en est que, lorsqu'Alessandro Lampugnani commence à publier les *Memorie di convento*, lui-même ne comprend pas d'emblée qu'il s'agit des mémoires de leur auteure<sup>3</sup>.

Signalons enfin que, selon nous, la biographie de Caterina Percoto ne présente pas seulement un intérêt pour la connaissance et la compréhension de son œuvre. Il nous semble que sa vie mérite d'être connue pour elle-même, parce qu'elle présente l'existence d'une femme à la fois marginale et originale, mais aussi parce qu'elle constitue un témoignage intéressant sur différents aspects de la société de son temps.

Dans la deuxième partie, nous avons choisi de mettre en évidence l'idéologie sociale et politique de Caterina Percoto grâce à l'étude des « nouvelles italiennes » que nous avons essayé de situer dans leur contexte socio-historique.

La critique percotienne s'est surtout intéressée à la dimension sociale de son œuvre, et a étudié ponctuellement la représentation des paysans et des femmes dans ses nouvelles. Nous avons voulu proposer une synthèse de ces différents aspects, tout en les accompagnant d'une étude plus approfondie de certains écrits afin d'illustrer notre propos. Nous avons en particulier insisté sur la dimension ethnographique de son œuvre qui semble avoir retenu l'attention des seuls chercheurs frioulans. Ces derniers ont exploité la valeur documentaire de ses textes pour illustrer l'histoire et la culture de leur région.

Les nouvelles ont, en outre, été situées dans le contexte historique du *Risorgimento* afin d'en étudier la dimension patriotique et de mettre en évidence les idées politiques de Caterina Percoto, qui s'avère influencée par la pensée mazzinienne, ainsi que l'avaient déjà signalé certains critiques.

En examinant les nouvelles dans l'ordre chronologique de leur écriture et au regard des événements historiques qui les précèdent, la manière dont procède l'écrivaine a été étudiée. On a pu constater qu'elle s'inspire de faits réels, auxquels elle réagit et qu'elle transforme en matière littéraire. Il est vrai que, dans le cas de *La donna d'Osopo* ou de *La coltrice nuziale*, la référence à des événements historiques est explicite. Il nous a été donné

---

<sup>3</sup> En effet, alors qu'il en a déjà publié les deux premières lettres et qu'il discute avec Caterina Percoto au sujet de la troisième qui ne lui convient pas car elle est trop descriptive, Alessandro Lampugnani lui écrit le 23 juin 1864 : « Io sono contento di quegli articoli che mi favorisce, e adesso che mi sono accorto che le memorie di convento sono le sue memorie, ci ho preso molta affezione. » F. COCCOLO, « Il carteggio Lampugnani-Percoto », *op. cit.*, p. 155.



de trouver dans les archives des documents personnels permettant de montrer en outre le travail effectué par l'auteure sur des témoignages. L'anecdote qui a inspiré la première nouvelle citée a été retrouvée par Antonella Iacobbe ; quant à nous, nous avons eu la chance de pouvoir identifier celle qui lui a inspiré *Il bastone* grâce à une lettre de Prospero Antonini. Par ailleurs, à la lumière de l'étude des thématiques percotiennes, il nous a été donné de proposer une interprétation de cette nouvelle qui semble en restituer la cohérence, en liant entre elles les deux parties du texte et en éclairant la signification d'une scène qui a pu en laisser certains perplexes en raison de la charge érotique qu'ils y ont vue et qui est inattendue chez notre auteure.

Nous avons pu constater que c'est principalement aux femmes – peut-être parce que ce sont souvent les premières victimes en cas d'occupation étrangère par les armes – que l'écrivaine frioulane confie son message patriotique.

Le patriotisme de Caterina Percoto ne se manifeste pas seulement dans la dénonciation du comportement cruel de certains soldats de l'armée impériale, il apparaît également dans les allusions faites au gouvernement autrichien dont la politique est toujours présentée, de manière très partielle, comme ayant des conséquences désastreuses sur la vie des habitants de sa région. En outre, le fait qu'elle ait été, comme nous avons cherché à le montrer, réceptive aux œuvres du « canon *risorgimentale* » établi par l'historien Alberto Banti, confirme son intérêt pour des textes qui abordent la question nationale. De même, en reprenant certains aspects morphologiques caractéristiques du « discours national », elle manifeste son désir de contribuer à la définition de la nation italienne et à la diffusion d'un sentiment patriotique chez ses lecteurs.

L'étude de la correspondance de l'écrivaine nous a montré qu'elle était attentive à l'actualité politique qui concernait le sort de l' « Italie ». En effet, nous avons constaté que, lorsque le parti réactionnaire clérical reprend de la vigueur à la moitié des années 1850, Caterina Percoto décide de lui porter un coup en composant une « nouvelle humoristique », ainsi qu'elle la définit elle-même. En retraçant l'histoire de cette nouvelle, qui semble avoir été passée sous silence alors qu'elle avait été publiée, nous avons vu l'écrivaine sous un autre jour : une femme à la fois facétieuse, provocatrice et combative. En outre, l'expression « *novella umoristica* » par laquelle la désigne l'auteure dans un premier temps, attire notre attention sur un aspect qui n'est pas dominant dans ses textes mais qui existe cependant et qu'il convient de souligner : l'humour.

Il apparaît donc que les nouvelles percotiennes ne représentent pas seulement, comme les définit Michele Prisco, « la première expérience réaliste authentique de

*l'Ottocento* »<sup>4</sup>, qui s'insère entre le romantisme manzonien et le vérisme, puisque certaines d'entre elles peuvent aussi se lire dans le cadre de la littérature *risorgimentale*. En dehors du fait qu'elles appartiennent à l'histoire de la littérature italienne – et pas seulement à celle de la littérature régionale frioulane comme on l'a pendant un certain temps considéré –, il nous semble que les nouvelles de Caterina Percoto présentent un certain nombre de qualités qui devraient avoir pour conséquence une redécouverte de l'écrivaine et de son œuvre.

Il faut chercher en premier lieu la valeur de l'œuvre de Caterina Percoto dans le témoignage ethnologique qu'elle constitue. En effet, comme nous l'avons montré, l'écrivaine nous a transmis, grâce à ses nouvelles, la culture populaire frioulane – *villotte*, coutumes et rites divers – et cela non sans en élucider la signification sociale profonde. En outre, la dimension réaliste de son œuvre nous permet de connaître l'organisation sociale de la campagne dans le Frioul au XIX<sup>e</sup> siècle et nous renseigne sur les conditions de vie des paysans à l'époque, comme cela apparaît, par exemple, dans les nouvelles *La coltrice nuziale* et *Un episodio dell'anno della fame*.

Sur le plan idéologique, Caterina Percoto a le mérite d'avoir été l'une des premières, si ce n'est la première, à avoir dénoncé les conditions misérables réelles dans lesquelles vivaient les paysans, et à avoir pressenti, avant Nievo, sur lequel elle a sûrement exercé une influence déterminante<sup>5</sup>, l'importance du rôle que jouaient les mécanismes économiques dans cette situation. Il en va de même en ce qui concerne la dénonciation de la condition féminine, avec une attention toute particulière portée aux paysannes – qui sont pourtant les grandes oubliées de l'Histoire ! Si le rôle qu'elle accordait alors aux femmes au sein de la société – à savoir un rôle avant tout d'épouses capables de seconder leurs maris et de mères éducatrices de futur citoyens – peut sembler aujourd'hui bien réducteur, rappelons que, pour l'époque, il constituait une vision progressiste qui permettait de réhabiliter les femmes au sein de la société. Et force est de constater que les situations d'exploitation qu'elle décrit – exploitation des paysans dans une logique capitaliste, exploitation des femmes au sein de la famille –, concernent malheureusement encore une grande partie de l'humanité.

La valeur littéraire des nouvelles de Caterina Percoto réside, selon nous, dans sa capacité à dépeindre une réalité – le monde rural frioulan – qu'elle connaît parfaitement bien, à transmettre l'amour de sa terre grâce aux descriptions de paysages, à donner à ses personnages une présence physique, concrète, grâce à ces petits gestes du quotidien qui

<sup>4</sup> « Vogliamo allora azzardare a questo punto una definizione critica e dire che, quella della Percoto, costituì la prima autentica esperienza realistica dell'Ottocento e una delle più valide di quel realismo regionale (o provinciale) italiano fra l'Ottocento e il Novecento? » M. PRISCO, « Introduzione », in C. PERCOTO, *Racconti*, op. cit., p. 10.

<sup>5</sup> Cf. sur ce point, E. CHAARANI LESOURD, *Ippolito Nievo. Uno scrittore politico*, op. cit., p. 94-95.

émaillent ses nouvelles et qui les rendent si vivantes. Caterina Percoto est sûrement moins une conteuse qu'un peintre – rappelons l'intérêt manifeste qu'elle portait à la peinture. Ce n'est pas tant les intrigues de ses nouvelles que l'on retient – elles ne présentent guère d'originalité et l'auteure a parfois du mal à les mener jusqu'au bout de manière cohérente – mais ce sont surtout certaines scènes dans lesquelles se manifeste tout son talent artistique. Rappelons par exemple, le pique-nique, et surtout, le banquet du *Licof* où Ardemia della Rovere, une femme si originale, à l'image de sa créatrice, bouleverse les conventions sociales puis l'ordre patriarcal; les deux jeunes soldats de l'armée autrichienne, las de leur marche forcée, qui trempent leur pieds dans le torrent glacé et qui sont accueillis avec tant de compassion par la paysanne Lena (*La fila*); la révolte muette et obstinée du *bracciante* Pietro dans l'église (*Un episodio dell'anno della fame*); le soldat croate tirant sur Rosina ainsi que les enfants affamés autour du cadavre de leur mère (*La donna di Osopo*). Nous avons déjà signalé que cette nouvelle était la plus réaliste de l'œuvre de Caterina Percoto, c'est aussi celle qui présente l'intrigue la plus simple, la plus condensée. Il s'agit presque d'une tragédie classique suivant la règle des trois unités<sup>6</sup>, ce qui lui confère une force indéniable, d'autant qu'elle est porteuse d'un message universel qui dénonce l'horreur des guerres et qui garde – hélas ! – toute son actualité.

En dernière analyse, l'intérêt de son œuvre réside dans la sincérité avec laquelle elle adhère à ce qu'elle écrit, ainsi que dans ce regard empli d'humanité qu'elle pose sur ceux qu'elle considère, dans une perspective chrétienne, comme « son prochain ». C'est précisément ce regard qui renvoie à des valeurs universelles telles que la fraternité et la solidarité et qui propose, à travers les personnages féminins, une alternative au monde existant, régi par des rapports de force, toutes choses qui, à notre avis, sont encore susceptibles de toucher le lecteur d'aujourd'hui.

---

<sup>6</sup> S'il y a effectivement une unité de lieu et d'action, la nouvelle se déroule, en revanche, sur quelques jours, mais son action pourrait être contenue dans une seule journée.



## Sources



## Sources

Nous avons utilisé les manuscrits suivants appartenant au Fonds principal de la Biblioteca Civica « Vincenzo Joppi » d'Udine :

Ms 4004, La fila.

Ms 4012, Il bastone.

Ms 4055, Ellena Belfiore.

Ms 4084, Non una sillaba oltre il vero.

Ms 4085, Rispetto alla sventura.

Ms 4086, Il dì d'ognissanti.

Ms 4104, Manoscritti e produzioni varie.

Ms 4108, Lettere a Caterina Percoto.

Nous avons également utilisé des transcriptions de la correspondance Prospero Antonini-Caterina Percoto réalisées par Massimiliano Piazzi et Iris Zoratto et disponibles auprès de la Biblioteca Civica « Vincenzo Joppi » d'Udine.





## Bibliographie

### Œuvres de Caterina Percoto

« Alla luna », in *Nozze Vivante-Ventura – 1840*, Udine, Tipografia Vendrame, 1840, p. 5-10.

*Il pazzo*, in « La Favilla », a. VII, n. 5, 15 marzo 1842.

*Racconti*, Firenze, Le Monnier, 1858, 553 p.

*Antonietta Wasserman di Toppo*, in « Rivista Friulana », a. IV, n. 16, 20 aprile 1862.

*Racconti*, Genova : Editrice La direzione del periodico « La Donna e la Famiglia », 1863, 408 p.

*Dieci raccontini per fanciulle*, Trieste, Tip. Weiss, 1865, 140 p.

« Alcune pagine della mia futura biografia. Mi rassegnò al convento », in *Nozze Michieli-Bonò*, Trieste : Weis, 1869, p. 5-22.

*Ventisei racconti*, Milano, Libreria di educazione e di istruzione Paolo Carrara, 1878, 237 p.

*Novelle scelte*, Milano, Libreria di educazione e di istruzione Paolo Carrara, 1880, 291 p.

*Novelle popolari*, Milano, Libreria di educazione e di istruzione Paolo Carrara, 1883, 326 p.

« Pensieri », in *Nozze Serravalle-de Concina*, Rovigo, Minelli, 1884, p. 21-24.

« Chi era Roberto », in *Nozze Braidà-De Chantal*, Udine, Tip. Patronato, 1884, p. 5-14.

« A Caterina Cernazai per vivere nella sua memoria », in *Nozze Caratti – Rinaldini – Arici*, Udine : Doretta, 1888, p. 7-15.

*Una pagina della mia biografia : A proposito del signor Odilon Barot*, in « Pagine Friulane », a. VI (1893), n. 7, Domenica 3 settembre 1893.

*Alcune pagine della mia biografia*, in « Pagine Friulane », a. VII (1894), n. 1.

*Sotto l'Austria nel Friuli 1847-1866. Racconti per i giovinetti, per il popolo, per i soldati. Dagli scritti di Caterina Percoto*, a cura di Eugenia Levi, Firenze, Bemporad, 1918, 117 p.

*Le monache di Monte Pincio*, a cura di Gianfranco D'Aronco, Udine, Tipografia Arti Grafiche Friulane, 1952, 26 p.

*Il giornale di mia zia*, con una introduzione di Rossana Caira Lumetti, Roma, Bulzoni, 1984, 104 p.

« Memorie di convento », in R. CAIRA LUMETTI, *Le umili operaie*, Napoli, Loffredo, 1985, p. 99-118.

*Scritti friulani*, tradotti, commentati e restaurati da Amedeo Giacomini, Udine, Società Filologica Friulana, 1988, XLII, 212 p.

*Racconti*, a cura di Adriana Chemello, Roma, Salerno Editrice, 2011, 796 p.

## Correspondances

### *Lettres publiées dans des revues*

*Carteggio inedito di Caterina Percoto*, a cura di Gianfranco D'Aronco, in «La Porta orientale», a. XVII (1947), n. 10-12, p. 192-199.

*Carteggio Lampugnani-Percoto (II)*, a cura di Federica Coccolo, in « Metodi e Ricerche », n.s., a. XXVII, n.1, gennaio-giugno 2008, p. 115-179.

*Corrispondenza Francesco Dall'Ongaro – Caterina Percoto*, a cura di Giovanni Battista Corgnali, in « Ce fastu ? », a. XVI (1940), n. 2-3-4-5.

*Da lettere inedite di Caterina Percoto dirette al signor Jacopo Serravallo di Trieste*, in « Pagine Friulane », a. V, n. 11, 22 gennaio 1893 et n. 12, 12 febbraio 1893.

*Due lettere di Caterina Percoto al dott. Andrea Carlo Sellenati*, in « Pagine Friulane », a. II, n. 4, 12 maggio 1889.

*Frammenti inediti di Caterina Percoto*, a cura di Gianfranco D'Aronco, in « Sot la nape », a. II, n. 2, Marzo-Aprile 1950, p. 11-12.

*Lettere inedite di Caterina Percoto al dott. Gioacchino Pompilj*, a cura di Luigi Pompilj, in « Ce fastu ? », a. XIV (1938), n. 3, 30 giugno 1938, p. 105-126.

*Lettere inedite di Pietro Zorutti a Caterina Percoto*, a cura di Gianfranco D'Aronco, in « Avanti cul Brun!... Lunari di Titute Lalele pal 1949 », a. XVI, Udine : Avanti cul brun!... Editôr, 1948, p. 57-66.

*Una lettera inedita di Carlo Tenca*, a cura di Pietro Bonini, in « Pagine Friulane », a. III, n. 1, 20 aprile 1890.

### *Lettres publiées dans des ouvrages*

CAIRA LUMETTI, Rossana, *Le umili operaie : Lettere di Giulia Codemo e Caterina Percoto*, Napoli, Loffredo, 1985, 125 p.

CANTARUTTI, Ludovica, *Epistolario C. Percoto – C. Tenca*, Udine, Del Bianco, 1990, 182 p.

ROBERTI, Tiberio, *Cenni sulla Co. Caterina Percoto accompagnati da alcune sue lettere inedite*, Udine, Del Bianco, 1900, 60 p.

## Critiques sur Caterina Percoto

BACCHETTI, Flavia, *Da carteggi editi ed inediti: Caterina Percoto, direttrice mancata dell'Uccellis*, in « La Panarie », n. 39, marzo 1978, p. 5-13.

BACCHETTI, Flavia, *Inediti percotiani: il fascicolo dell'ispettrice Caterina Percoto*, in « La Panarie », a. XIV, n. 52/53, settembre 1981, p. 13-27.

BARBIERA, Raffaello, « Una contessa novellista amica degli umili : Caterina Percoto », in *Ricordi delle terre dolorose*, Milano, Fratelli Treves Editori, 1918, p. 233-248.

BERNARDI, Jacopo, *Di Caterina Percoto e della educazione della donna*, Venezia, Tipografia Antonelli, 1889, 39 p.

BRANCA, Vittore, *Per Caterina Percoto*, in « Lettere Italiane », a.XI, aprile-giugno 1959, p. 249-253.

CAIRA LUMETTI, Rossana, « Problemi socio-letterari in Caterina Percoto e Pietro Zorutti », in *Pietro Zorutti e il suo tempo. Atti del Convegno di Studi Udine-Castello. 8-9 maggio 1992*, San Giovanni al Natisone, Le Marasche, 1993, p. 299-327.

*Caterina Percoto cent'anni dopo*, Udine, Del Bianco, 1990, 209 p.

*Caterina Percoto e l'Ottocento*, a cura di Romano Vecchiet, Udine, Comune di Udine – Biblioteca Civica « V. Joppi », 2008, 124 p.

*Caterina Percoto in due lettere inedite e nelle impressioni di alcune donne friulane*, Udine, Del Bianco, 1922, 31 p.

CHEMELLO, Adriana, « Le "Penelopi" campagnole di Caterina Percoto », in « *Libri di lettura per le donne* ». *L'etica del lavoro nella letteratura di fine Ottocento*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 1995, p. 1-37.

CHEMELLO, Adriana, « Caterina Percoto e Ippolito Nievo », in *Ippolito Nievo*, a cura di Antonio Daniele, Udine, Esedra editrice, 2006, p. 123-144.

CHEMELLO, Adriana, « Introduzione. Un racconto "di formazione" di Caterina Percoto », in C. PERCOTO, *La schiarnete. Un racconto friulano*, a cura di A. Chemello, Padova, Il Poligrafo, 2009, p. 9-37.

COLUMMI CAMERINO, Marinella, *Caterina Percoto e la narrativa sociale del romanticismo*, in « Ce fastu? », a. 48-49 (1972-73), p. 38-51.

COLUMMI CAMERINO, Marinella, « Donna scrittrice e donna personaggio nei racconti di Caterina Percoto », in *Les femmes écrivains en Italie aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1993, p. 16-23.

D'ARONCO, Gianfranco, *Contributo a una bibliografia ragionata di Caterina Percoto*, in « Aevum », Milano, a. XXI, n. 1-4, gen.-dic.1947, p. 26-61.

D'ARONCO, Gianfranco, *Vita sentimentale nascosta di Caterina Percoto*, in « La Porta Orientale », gen- feb. 1948, p. 127-141.

D'ARONCO, Gianfranco, *Versi inediti di Caterina Percoto*, in « Ce fastu? » a. XXV (1948), n. 5-6 et a.XXVI (1949), n. 1-6, p. 52-53.

DE CILLIA, Antonio, *Caterina Percoto e il Friuli rurale dell'Ottocento*, Udine, Centro friulano di studi « I. Nievo », 1996, p. 31-45.

DE LUCA, Iginio, « La collaborazione di Caterina Percoto ai giornali torinesi "La Concordia" e "Il Diritto" di L. Valerio, con tre lettere inedite della Percoto al Valerio (e una, pure inedita, del Dall'Ongaro al Valerio) », in *Miscellanea di studi in onore di Vittore Branca. V. Indagini otto-novecentesche*, Firenze, Olsckhi, 1983, p. 21-44.

DE LUCA, Iginio, *Sulla novella « I Gamberi » di Caterina Percoto (con documenti inediti)*, in «Giornale storico della Letteratura italiana», fasc. 512, vol. CLX 1983, CLXI 1984, CLXII 1985.

DI GIOVANNI, Alessio, *Caterina Percoto*, Noto, Giovanni Di Giovanni éd., 1919, 47 p.

DILLON WANKE, Matilde, « Caterina Percoto, le radici friulane e la cultura veneta », in *Le identità delle Venezie (1866-1918). Confini storici, culturali, linguistici*, a cura di Tiziana Agostini, Roma, Antenore, 2002, p. 183-201.

FALESCHINI, Antonio, *Caterina Percoto in Carnia*, in « Sot la nap », a. II, n. 5, agosto-settembre 1850, p. 33-35.

*Famiglia della co. Caterina Percoto (La)*, in « La Patria del Friuli », a. XLV, n. 211, 16 settembre 1922.

FELICE, Angela, *L'esordio giornalistico di Caterina Percoto su « La Favilla » di Trieste*, Udine, Istituto Magistrale « Caterina Percoto », 1984 (Udine, Doretti, 1985), p. 71-76.

FELICE, Angela, *Caterina Percoto : la "gentile Signorina del vicino Friuli"*, in « La Panarie », a. XXVII, n. 107, p. 59-64.

FERUGLIO, Elisabetta, « Scrivendo, alla ricerca dell'identità femminile », in C. PERCOTO, *Novelle scelte*, a cura di Elisabetta Feruglio, prefazione di Antonia Arslan, Padova, Il Poligrafo, 2010, p. 11-20.

GORETTI VERUDA, Laura, *Caterina Percoto : Memoria letta nella alunanza accademica 13 febbraio 1889*, Venezia, Stab. Tipo-lit. Success. M. Fontana, 1889, 15 p.

IACOBBE, Antonella, *Le voci di una donna scrittrice. Caterina Percoto e il mondo contadino*, Trento, UNI Service, 2009, 129 p.

KERN, M. E., *Solitude and Solidarity : Feminine Space in the Short Storie of Caterina Percoto*, in « Romance Languages Annual » [En ligne], VIII, 8, 1996.

URL : <http://tell.fl.purdue.edu/RLA-Archive/1996/Italian-tml/Kern,Margaret.htm>

LIRUSSI, Mirella « Introduzione » a C. PERCOTO, *Voci dai campi e dai monti*, a cura di Mirella Lirussi, Trieste, Agenzia Libreria Editrice, 1996, p. VII-XV.

LIVI, Grazia, « Caterina Percoto. Stanza murata », *Da una stanza all'altra*, Milano, La Tartaruga, 1992, p. 123-147.

LIVI, Grazia, *Potenza del modello, incertezza della scrittura*, in « Chroniques italiennes » [En ligne], 1994, n. 39-40, p. 89-101.

URL : <http://chroniquesitaliennes.univ-paris3.fr/PDF/39-40/Livi.pdf>

MAIER, Bruno, « La narrativa di Caterina Percoto », in « Atti dell'Accademia di Scienze, Lettere ed Arti di Udine », a. 1988, vol. LXXXI, p. 23-39.

MARCHETTI, Giuseppe, « Carterina Percoto », in *Il Friuli. Uomini e tempi*, Udine, Del Bianco, 1959, p. 578-586.

MARCHI, Gian Paolo, *Francesco Dall'Ongaro e Caterina Percoto in due lettere inedite di Giovanni Verga*, in « Italianistica », a. I (1972), n. 1, p. 85-88.

MINELLI, Elena Isabella, *Caterina Percoto*, Udine, Del Bianco, 1907, 149 p.

PELLIS, Ugo, *Catinuta*, Udine, Società Filologica Friulana, Udine, 1922, 12 p.

PRISCO, Michele, « Introduzione », in C. PERCOTO, *Racconti*, a cura di Michele Prisco, Firenze, Vallecchi, 1972, p. 5-19.

SCAPPATICCI, Tommaso, *La contessa e i contadini. Studio su Caterina Percoto*, Napoli, Edizioni Scientifiche Italiane, 1997, 211 p.

SCIALINO, Gianfranco, « Friuli 1866 : episodi della guerra in tre lettere di Caterina Percoto », in *Quintino Sella, regio commissario straordinario in Friuli 1866*, Udine, Accademia Udinese di Scienze Lettere ed Arti, 2002, p. 97-113.

SERENI, Lelia, *Vita ed opere di Caterina Percoto nei manoscritti della Biblioteca Civica*, in « Udine : bollettino delle civiche istituzioni culturali », n. 4 (1965), p. 23-35.

SPAINI, Alberto, « Introduzione », in C. PERCOTO, *L'anno della fame ed altri racconti*, Torino, Einaudi, 1945, p. VII-XII.

VALUSSI, PACIFICO, *Caterina Percoto : Commemorazione letta nell'adunanza del 19 agosto 1888 dal socio ordinario Pacifico Valussi*, Udine, Doretti, 1890, 28 p.

VARISCO FERRERO, Enrica, *Caterina Percoto*, Udine, Chiesa Rotograf, 1970, 42 p.

VARISCO FERRERO, Enrica, Niccolò Tommaseo e Caterina Percoto protagonisti di un caso letterario. Con pagine inedite di Caterina Percoto, Udine, Arti Grafiche Friulane, 1975, 76 p.

### **Contexte historique**

BEALES, Derek, BIAGINI, Eugenio F., *Il Risorgimento e l'unificazione dell'Italia*, Bologna, Il Mulino, 2005, 260 p.

BERENGER, Jean, *L'Autriche-Hongrie 1815-1918*, 2e éd., Paris, SEJM / Armand Colin, 1998, 183 p.

BERENGO, Marino, *Intellettuali e librai nella Milano della Restaurazione*, Torino, Einaudi, 1980, 426 p.

BERTONI JOVINE, Dina, *Storia dell'educazione popolare in Italia*, Bari, Laterza, 1965, 511 p.

BRICE, Catherine, *Histoire de l'Italie*, Paris, Éditions Perrin, 2003, 482 p.

*Les campagnes en Europe. 1830-1930*, sous la dir. de Francis Démier, Neuilly, Atlande, 2006, 351 p.

CANDELORO, Giorgio, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 2, *Dalla restaurazione alla rivoluzione nazionale*, 4e éd., Milano, Feltrinelli, 1994, 457 p.

CANDELORO, Giorgio, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 3, *La rivoluzione nazionale*, 3e éd., Milano, Feltrinelli, 1995, 521 p.

CANDELORO, Giorgio, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 4, *Dalla rivoluzione nazionale all'unità. 1849-1860*, 3e éd., Milano, Feltrinelli, 1995, 575 p.

CANDELORO, Giorgio, *Storia dell'Italia moderna*, vol. 5, *La costruzione dello stato unitario (1860-71)*, 3e éd., Milano, Feltrinelli, 1994, 446 p.

CARO, Luciano, « Ebrei », in *Enciclopedia Monografica del Friuli - Venezia Giulia*, 3- *La storia e la cultura. Parte seconda*, Udine, Istituto per l'Enciclopedia del Friuli - Venezia Giulia, 1972.

- COLUSSI, Paolo, *Cristina Trivulzio di Belgioioso, la donna che visse cinque volte*, [En ligne].  
URL : <http://www.storiadimilano.it/Personaggi/Ritratti%20femminili/cristina.htm>
- COVATO, Carmela, « Identité féminine et théories pédagogiques au XVIII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle en Italie », traduction de Élisabeth Pochon Mandara, in *L'éducation des femmes en Europe et en Amérique du Nord de la Renaissance à 1848*, sous la dir. de G. Leduc, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 389-395.
- DELLA PERUTA, Franco, *Società e classi popolari nell'Italia dell'800*, Milano, FrancoAngeli, 2005, 254 p.
- DI CAPORACCIO, Gino, *1866. La liberazione del Friuli*, Roma, Mundus, 1866, 292 p.
- DI SPILIMBERGO, Irene, *Il patriottismo delle donne friulane*, in « La Panarie », a. IV, n. 22, luglio-agosto 1927, p. 204-212.
- DUBY, Georges , PERROT, Michelle, *Histoire des femmes en Occident*, vol. 4, *Le XIX<sup>e</sup> siècle*, sous la dir. de Geneviève Fraisse et Michelle Perrot, Paris, Plon, 1991, 764 p.
- FILIPPINI, Nadia Maria, « Donne sulla scena politica : dalle Municipalità del 1797 al Risorgimento », in *Donne sulla scena pubblica. Società e politica in Veneto tra Sette e Ottocento*, a cura di Nadia Maria Filippini, Milano, FrancoAngeli, 2006, p. 81-137.
- FLORES, Marcello, *Il Friuli. Storia e Società*, vol. 1, *Dalla caduta della Repubblica di Venezia all'Unità d'Italia*, Udine, Istituto friulano per la Storia del Movimento di Liberazione, 1988, 192 p.
- FRANCFORT, Didier, *Associations et pratiques sociables à Udine, métropole frioulane (1850-1870)*, Thèse de doctorat : Histoire : Paris I : 1985.
- FRANCHINI, Silvia, *Editori, lettrici e stampa di moda. Giornali di moda e di famiglia a Milano dal "Corriere delle Dame" agli editori dell'Italia unita*, Milano, Franco Angeli, 2003, 335 p.
- FRETIGNE, Jean-Yves, *Giuseppe Mazzini. Père de l'unité italienne*, Paris, Fayard, 2006, 518 p.
- GUAGNINI, Elvio, « Donne e giornali tra Settecento e primo Ottocento. Da "La donna galante ed erudita" al "Corriere delle Dame", al giornalismo sociale », in *Giornali delle donne, giornali per le donne*, a cura di Francesco De Nicola e Pier Antonio Zannoni, Venezia, Marsilio, 2006, p. 17-34.
- GIRAULT, René, *Peuples et nations d'Europe au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1996, 271 p.
- GUICHONNET, Paul, *Histoire de l'Italie*, 8<sup>e</sup> éd., Paris, Presses Universitaires de France, 1997, 127 p.
- Histoire de la vie privée*, sous la dir. de Philippe Ariès et Georges Duby, T. 4, *De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Le Seuil, 1985, 621 p.
- INFELISE, Mario, « La nuova figura dell'editore », in *Storia dell'editoria nell'Italia contemporanea*, a cura di Gabriele Turi, Milano, Giunti, 1997, p. 55-76.
- MERIGGI, Marco, *Il Regno Lombardo-Veneto*, Torino, U.T.E.T., 1997, 400 p.
- MERIGGI, Marco, « Società, istituzioni e ceti dirigenti », in *Storia d'Italia - 1. Le premesse dell'unità (dalla fine del Settecento al 1861)*, a cura di Giovanni Sabbatucci e Vittorio Vidotto, Roma-Bari, Laterza, 1994.
- MURIALDI, Paolo, *Storia del giornalismo italiano*, Bologna, Il Mulino, 1996, 334 p.

PALAZZOLO, Maria Iolanda, « Geografia e dinamica degli insediamenti editoriali », in *Storia dell'editoria nell'Italia contemporanea*, a cura di Gabriele Turi, Firenze-Milano, Giunti, 1997, p. 11-54.

PANARITI, Loredana, « Aspetti e problemi dell'economia friulana tra la fine del Settecento e la metà dell'Ottocento », in *Pietro Zorutti e il suo tempo*, San Giovanni al Natisone (UD), Casa Editrice Le Marasche, 1993, p. 121-130.

PARMEGGIANI, Nico, « Il Friuli dall'Ottocento al secondo dopoguerra », in *Enciclopedia Monografica del Friuli - Venezia Giulia, 2- La vita economica. Parte prima*, Udine, Istituto per l'Enciclopedia del Friuli - Venezia Giulia, 1972.

PECOUT, Gilles, *Naissance de l'Italie contemporaine : 1770-1922*, 2e éd., Paris, Armand Colin, 2007

PESCOSOLIDO, Guido, « L'economia e la vita materiale », in *Storia d'Italia - 1. Le premesse dell'unità (dalla fine del Settecento al 1861)*, a cura di G. Sabbatucci e V. Vidotto, Roma-Bari, Laterza, 1994.

*Risorgimento (II)*, a cura di Alberto M. Banti e Paul Ginsborg, in *Storia d'Italia : Annali 22*, Torino, Einaudi, 2007, 883 p.

SAROGNI, Emilia, *La donna italiana. Il lungo cammino verso i diritti (1861-1994)*, Parma, Nuova Pratiche Editrice, 1995, 226 p.

SOLDANI, Simonetta, « Les femmes et la nation au cours de la révolution italienne de 1848 », in *1848 : Cent cinquantième de la Révolution de 1848*, sous la dir. de Jean-Luc Mayaud, Paris, Éditions Créaphis, 2002, p. 549-572.

*Storia della stampa italiana*, vol. 2, *La Stampa italiana del Risorgimento*, a cura di Alessandro Galante Garrone e Franco Della Peruta, Roma-Bari, Laterza, 1979, 604 p.

STRASSOLDO, Raimondo, « Note sulla società friulana all'epoca di Zorutti », in *Pietro Zorutti e il suo tempo*, San Giovanni al Natisone (UD), Casa Editrice Le Marasche, 1993, p. 93-119.

PLEBANI, Tiziana, « Socialità e protagonismo femminile nel secondo Settecento », in *Donne sulla scena pubblica. Società e politica in Veneto tra Sette e Ottocento*, a cura di Nadia Maria Filippini, Milano, FrancoAngeli, 2006, p. 25-80.

THIESSE, Anne-Marie, *La création des identités nationales : Europe XVIII<sup>e</sup> - XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Le Seuil, 2001, 311 p.

*Udine e sua provincia. Illustrazione di Giandomenico Ciconi*, 2e éd., Udine, Tipografia Trombetti-Murero, 1862, 363 p.

VALUSSI, Giorgio, *Friuli - Venezia Giulia*, Turin, U.T.E.T., 1961, coll. *Le regioni d'Italia*, diretta da Roberto Almagià, vol. 5, 519 p.

PISANO, Laura, VEAUUVY, Christiane, *Paroles oubliées. Les femmes et la construction de l'État-nation en France et en Italie 1789-1860*, Paris, Armand Colin/Masson, 1997, 340 p.

ZORZI, Alvise, *La repubblica del leone*, Milano, Rusconi, 1979, 756 p.

ZORZI, Alvise, *Venezia austriaca*, Gorizia, Libreria Editrice Goriziana, 2000, 393 p.

ZORZI, Alvise, *Histoire de Venise*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Perrin, 2005, 627 p.

**Contesto culturale**

BANTI, Alberto M., *La nazione del Risorgimento. Parentela, santità e onore alle origini dell'Italia unita*, Torino, Einaudi, 2006, 214 p.

BIGAZZI, Roberto, *I colori del vero. Vent'anni di narrativa : 1860-1880*, 2e éd., Pisa, Nistri Lischi, 1978, 509 p.

CARRER, Luisa, « "La Favilla": un luogo d'incontro triveneto », in *Le identità delle Venezia (1866-1918)*, a cura di Tiziana Agostini, Roma-Padova, Editrice Antenore, 2002, p.165-181.

CHAARANI LESOURD, Elsa, *Intertextualité et récurrence dans le roman historique italien mineur (1822-1834) – Enquête sur la typologie d'un « palimpseste »*, Thèse de doctorat : Italien : Nancy 2 : 1993.

CHAARANI LESOURD, Elsa, *Ippolito Nievo et le roman kaléidoscope*, Nancy, Université Nancy 2, 2003.

CHAARANI LESOURD, E., *Ippolito Nievo, uno scrittore politico*, traduzione dal francese di Laura Toppan, Venezia, Marsilio, 2011, 221 p.

COLIN, Mariella, « La littérature d'enfance et de jeunesse en France et en Italie au XIX<sup>e</sup> siècle traductions et influence », in « Chroniques italiennes » [En ligne], 1992, n. 30.

URL : <http://chroniquesitaliennes.univ-paris3.fr/PDF/30/Colin.pdf>

COLUMMI CAMERINO, Marinella, *Idillio e propaganda nella letteratura sociale del Risorgimento*, Napoli, Liguori, 1975, 299 p.

CORRENTI, Cesare, « Della letteratura rusticale », in G. CARCANO, *Dodici novelle*, Firenze, Le Monnier, 1853, 473 p.

DE LUCA, Iginio, « Rusticale o campagnuola, Letteratura », in *Dizionario critico della letteratura italiana*, vol. 2, diretto da Vittore Branca, Torino, U.T.E.T., 1974, p. 264-268.

DE TOMMASO, Pietro, *Il racconto campagnolo nell'Ottocento italiano*, Ravenna, Longo, 1982, 213 p.

DI BENEDETTO, Arnaldo, *Stile e linguaggio*, Roma, Bonacci, 1974, p. 221-244.

DI BENEDETTO, Arnaldo, *Ippolito Nievo e altro Ottocento*, Napoli, Liguori, 1996, 289 p.

*Dizionario Critico della letteratura italiana*, a cura di Vittore Branca, Torino, U.T.E.T., 1986, 2e éd.

FABRE, Michel, *Jean-Jacques Rousseau. Une fiction théorique éducative*, Paris, Hachette, 1999, 156 p.

GAZZETTA, Liviana, SEGA, Maria Teresa, « Movimenti di emancipazione : reti, iniziative, rivendicazioni (1866-1914) », in *Donne sulla scena pubblica. Società e politica in Veneto tra Sette e Ottocento*, a cura di Nadia Maria Filippini, Milano, FrancoAngeli, 2006, p. 81-137.

JONES, Verina R., « Journalism, 1750-1850 », in PANIZZA, Letizia, WOOD, Sharon, *A history of Women's Writing in Italy*, Cambridge, University Press, 2000, p. 120-134.

JORIO, Corrado, « Ippolito Nievo e il processo dell' "Avvocatino" », in « Giornale storico della letteratura italiana », a. LII, vol. CV, fas. 315, 1935, et a. LIII, vol. CVI, fasc. 316-317, 1935.

JOSSA, Stefano, *L'Italia letteraria*, Bologna, Il Mulino, 2006, 222 p.



- MOLMENTI, Pompeo Gherardo, *Erminia Fuà Fusinato e i suoi ricordi*, Milano, Treves, 1878.
- MORANDINI, Giuliana, *La Voce che è in lei. Antologia della narrativa femminile italiana tra '800 e '900*, Milano, Bompiani, 1997, 398 p.
- La nazione dipinta. Storia di una famiglia tra Mazzini e Garibaldi*, a cura di Maurizio Bertolotti, Milano, Skira Editore, 2007, 191 p.
- NOZZOLI, Anna, « Introduzione » a I. NIEVO, *Novelliere campagnuolo*, Milano, Mursia, 1994.
- PORCIANI, Ilaria, « Famiglia e nazione nel lungo Ottocento », in *Famiglia e nazione nel lungo Ottocento italiano. Modelli, strategie, reti di relazioni*, a cura di I. Porciani, Roma, Villa, 2006, p. 15-53.
- PORTINARI, Folco, « Tra il grano e la fame », introduzione a I. NIEVO, *Novelliere campagnuolo*, Milano, Mondadori, 1994, p. V-XLIV.
- RASY, Elisabetta, *Le donne e la letteratura : scrittrici, eroine, e ispiratrici nel mondo delle lettere*, 3e éd., Roma, Editori Riuniti, 2000, 156 p.
- RICCORDA, Ricciarda, « Travel writing, 1750-1860 », translated by Sharon Wood, in PANIZZA, Letizia, WOOD, Sharon, *A history of Women's Writing in Italy*, Cambridge, University Press, 2000, p. 107-119.
- RUSSO, Angela, « "Alla nobile donzella Irene Ricciardi". Lettere di Giuseppina Guacci Nobile », in *Scritture femminili e storia*, a cura di Laura Guidi, Napoli, ClioPress, 2004, p. 271-293.
- Storia e testi della letteratura italiana, Restaurazione e Risorgimento*, a cura di Giulio Ferroni, Milano, Mondadori Università, 2002, 882 p.
- ZAMBON, Patrizia , « Introduzione » a I. NIEVO, *Scritti giornalistici alle lettrici*, a cura di Patrizia Zambon, Lanciano, Casa Editrice Rocco Carabba srl, 2008, p. 5-44.
- ZANCAN, Marina, « La donna », in *Letteratura italiana*, vol. V, *Le questioni*, Torino, Einaudi, 1986, p. 755-827.

### **Bibliographie méthodologique**

- BACHELARD, Gaston, *La poétique de l'espace*, 9<sup>e</sup> éd., Paris , Presses Universitaires de France, 2008, 215 p.
- CHEVALIER, Jean, GHEERBRANT, Alain, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont / Jupiter, 1982, 1060.
- CYRULNIK, Boris, *Mourir de dire la honte*, Paris, Odile Jacob, 2010, 260 p.
- D'ORLANDI, Lea, CANTARUTTI, Novella, « Esseri mitici nelle tradizioni friulane », in *Enciclopedia Monografica del Friuli - Venezia Giulia*, 3- *La storia e la cultura. Parte quarta*, Udine, Istituto per l'Enciclopedia del Friuli - Venezia Giulia, 1972.
- Le dictionnaire du littéraire*, sous la dir. de Paul Aron, Denis Saint-Jacques, Alain Viala, 2<sup>e</sup> éd. « Quadriges », Paris, Presses Universitaires de France, 2002, 814 p.
- DUPRIEZ, Bernard, *Gradus, les procédés littéraires*, Paris, Éditions 10/18, 1984, 543 p.

- ECO, Umberto, *Lector in fabula*, 8e éd., Milano, Bompiani, 2002, 250 p.
- FEUILLET, Michel, *Lexique des symboles chrétiens*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2007, 128 p.
- GENETTE, Gérard, *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, 286 p.
- HERITIER, Françoise, *Masculin/Féminin II. Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob, 2002, 443 p.
- TESTART, Alain, « La femme et la chasse », in *Hommes, femmes, la construction de la différence*, sous la dir. de F. Héritier, Paris, Le Pommier / Cité des sciences et de l'industrie, 2005, 191 p.
- TOURRE-MALEN, Catherine, « Des Amazones aux amazones. Équitation et statut féminin », *Techniques & Culture* [En ligne], 43-44 (2004), mis en ligne le 15 avril 2007, URL : <http://tc.revues.org/>
- WATT, Ian, « Réalisme et forme romanesque », in *Littérature et réalité*, Paris, Éditions du Seuil, 1982, p. 11-46.
- Il nuovo Pirona. Vocabolario Friulano*, 2e éd., Udine, Società Filologica Friulana, 1992

### **Autres auteurs cités**

- DALL'ONGARO, Francesco, *Racconti*, Firenze, Le Monnier, 1869, 432 p.
- DANTE, *Divina Commedia, Inferno*.
- DANTE, *Vita Nova*, a cura di Guglielmo Gorni, Torino, Einaudi, 1996, XLVIII-390 p.
- LEOPARDI, Giacomo, *Canti*, 14e éd., Milano, Garzanti, 1997, a cura di Fernando Bandini, XLIII-425 p.
- MANZONI, Alessandro, *I promessi sposi*, a cura di Vittorio Spinazzola, Milano, Garzanti, 1981, XXXI-544 p.
- MAZZINI, Giuseppe, « Ai Giovani. Ricordi » (1848) in *Scritti politici di Giuseppe Mazzini*, a cura di Terenzio Grandi e Augusto Comba, Torino, U.T.E.T., 1972, 1139 p.
- MAZZINI, Giuseppe, *Dei doveri dell'uomo. Fede e avvenire*, a cura di Paolo Rossi, Milano, Mursia, 1965, 171 p.
- MAZZINI, Giuseppe, « Pensieri. Ai poeti del secolo XIX », in *Scritti, Opere*, vol. 2, a cura di Luigi Salvatorelli, Milano, Rizzoli, 1956.
- NIEVO, Ippolito, *Le Confessioni d'un Italiano*, a cura di Marcella Gorra, 6e éd., Milano, Mondadori, 1984, 1158 p.
- NIEVO, Ippolito, *Novelliere campagnuolo*, a cura di Folco Portinari, Milano, Mondadori, 1994, 315 p.
- SAND, George, « Avant-propos » à *François le Champi*, Édition d'André Fermigier, Paris, Éditions Gallimard, Folio classique, 2005, 287 p.
- SAND, George, *La petite fadette*, Édition de Martine Reid, Paris, Gallimard, Folio classique, 2004, 281 p.

STUART MILL, John, *L'asservissement des femmes*, traduction de Marie-Françoise Cachin, Paris, Payot & Rivages, 2005, 223 p.

WOOLF, Virginia, *Une chambre à soi*, Paris, Denoël, 1992, 171 p.



## **Annexes**

## Annexe A - Chronologie de la vie et des textes

<b>1812</b>	<b>19 février</b> : Caterina naît à San Lorenzo di Soleschiano.
<b>1821</b>	<b>3 janvier</b> : Son père meurt. Sa famille s'installe à Udine. Elle entre comme pensionnaire au couvent Santa Chiara.
<b>1828</b>	Elle aurait une histoire d'amour (peut-être avec un Juif) à laquelle les religieuses et sa famille s'opposent.
<b>1829</b>	Elle quitte le couvent et rejoint sa famille installée à Udine.
<b>1831</b>	Première lettre d'amour reçue d'un jeune homme qu'elle aimera pendant 5 ans.
<b>1836</b>	<b>8 février</b> : Elle vit une grande déception amoureuse. Caterina et sa famille retournent vivre à San Lorenzo. À la fin de l'année elle est fiancée à un riche parent qui reçoit l'approbation de sa famille.
<b>1837</b>	<b>Août</b> : Caterina se trouve à Crespano (Treviso) avec sa mère et son fiancé qui les y a rejointes.
<b>1839</b>	<b>Mars – Avril</b> : Ses premiers écrits sont publiés sur la « Favilla » de Trieste. Elle débute une correspondance avec Francesco Dall'Ongaro.
<b>1840</b>	
<b>1841</b>	
<b>1842</b>	<b>Été</b> : Elle cède à la passion qu'elle éprouve pour un homme.
<b>1843</b>	Sa famille découvre les lettres de son amant (il s'agit de documents compromettants). Fin d'une histoire d'amitié puis d'amour qui a duré sept ans.
<b>1844</b>	Année la plus intense de sa production littéraire.

	1812
	1821
	1828
	1829
	1831
	1836
	1837
<p><i>Estetica</i> [ « La Favilla », 3 marzo]</p> <p><i>Corrispondenza</i> [« La Favilla », 28 aprile]</p> <p>Envoie à F. Dall'Ongaro la traduction du <i>Giudizio di Abbadona</i> en décembre</p>	1839
<p><i>Riscontro di un passo dell'Ariosto, con una delle Eroidi di Ovidio</i> [« Favilla » – 1<sup>o</sup> marzo]</p> <p><i>Giudizio di Abbadona</i> [« La Favilla », 19 aprile]</p> <p><i>Alla luna</i> [<i>Pei felici sponzalidi Graziadio Vivante e Lucia Ventura</i>, Udine : Vendrame, 1840]</p>	1840
<p><i>S. Giovanni Battista</i> [« La Favilla », 11 luglio]</p>	1841
<p><i>Il pazzo</i> [« La Favilla », 15 marzo]</p> <p>Une nouvelle non publiée [« la censura ci trovò qualche cosa d'irriverente alla santità della vita monastica » - lettre de F. Dall'Ongaro du 21 mars 1842]</p>	1842
<p>Écriture de <i>Il vecchio Osvaldo</i> [Piano d'Arta, 20 settembre 1843]</p> <p>Écriture de <i>Gli occhi</i> [San Lorenzo di Soleschiano, 28 settembre 1843]</p>	1843
<p><i>Adelina</i> [« La Favilla », 16 marzo ; correspond à <i>La nipote del parroco</i>]</p> <p><i>Gedeone</i> [« La Favilla », 26 aprile]</p> <p><i>Il vecchio Osvaldo</i> [« La Favilla », 4 maggio]</p> <p><i>Martirio di S. Filomena</i> [« La Favilla », 9 luglio ; texte inséré dans un article de F. Dall'Ongaro intitulé <i>Su Venezia : Alla contessa Caterina Percoto</i>]</p> <p><i>Il refrattario</i> [« La Favilla », 25 luglio]</p> <p><i>Lis Cidulis</i> [« La Favilla », 9 novembre ; seul le début a été publié]</p> <p><i>Giovanni e Giuda</i> [« Strenna friulana », I]</p> <p><i>Gli occhi</i> [texte publié avec des initiales différentes de celles de l'auteure]</p> <p>Envoie au printemps à F. Dall'Ongaro un article sur « <i>le nozze patriarcali</i> »</p>	1844

1845	
1846	Elle contracte le tétanos ce qui lui provoque une paralysie des membres.
1847	<b>Juin</b> : Elle fait un voyage à Vienne. Elle reçoit un diplôme de l' <i>Accademia Tiberina</i> de Rome. Début de sa correspondance avec Carlo Tenca et Gioacchino Pompilj.
1848	
1849	<b>11 août</b> : Son frère Beppo meurt à l'âge de 29 ans.
1850	<b>4 novembre</b> : Son frère Carlo épouse Giulia Di Brazzà.
1851	



<p><i>Biografia</i> [« La Favilla », 15 febbraio ; correspond au récit <i>Pre-poco</i>]</p> <p><i>Un episodio dell'anno della fame</i> [« La Favilla », 27 aprile]</p> <p><i>Scene bibliche : Debbora</i> [« Strenna friulana », II]</p> <p><i>Dal canto duodecimo della Messiaide</i> [ <i>Memoriale di gratitudine</i>, Trieste, pp. 161-174]</p> <p><i>Lis cidulis</i> [Trieste : I. Papisch e C. Del Lloyd Austr. ; publié par les éditeurs de « La Favilla »]</p>	<b>1845</b>
<p><i>La festa dei pastori</i> [« La Favilla », 8 e 15 febbraio]</p> <p><i>Lis aganis di Borgnan</i> [«La Favilla », 1° marzo] – avec traduction en italien]</p> <p><i>Reginetta</i> [« La Favilla », 26 luglio, 2 agosto, 9 agosto]</p> <p><i>Maria</i> [« La Favilla », 20 settembre]</p> <p>Écrit <i>Il licof</i> à l'automne</p> <p><i>Ruth e Noemi</i> [ <i>Per le nozze di Marco Michieli con Dorina nobile Zignoni</i>, Udine, 1846]</p>	<b>1846</b>
<p>Écrit <i>L'album della suocera</i> [printemps], <i>Il pane dei morti</i> [après juin]</p> <p>Recueille une légende friulane sur les « <i>aganis</i> » qu'elle envoie à Pompilj</p> <p><i>L'Album della suocera</i> [« Rivista Europea », agosto]</p> <p><i>Lettere sulla Carnia</i> [« Corriere delle Dame » ; lettres adressées à Marianna Antonini]</p>	<b>1847</b>
<p><i>Viaggio in Carnia</i> [ « La Moda », n.7, 3 febbraio ; deuxième partie d'une lettre adressée à Marianna Antonini]</p> <p>Les deux premières parties de la suite de la nouvelle <i>Lis cidulis</i> sont publiées [« Il Caffè Pedrocchi », febbraio-marzo]</p> <p>Pompilj publie dans un journal romain une de ses lettres à Prospero Antonini évoquant les événements de Jalmicco.</p> <p><i>Non una sillaba oltre il vero</i> [« Giornale di Trieste », a. I, n. 1, 22 ottobre ; « Gazzetta di Venezia », début novembre]</p> <p><i>Rispetto alla sventura</i> [« Giornale di Trieste », a. I, n. 6, 3 novembre ; article signé « Lucia nemica di ciascun crudele»]</p> <p><i>Morale</i> [« Giornale di Trieste », a. I, n. 21, 21 novembre ; article signé « Lucia»]</p> <p><i>La resurrezione di Marco Craglievich</i> [« Giornale di Trieste », a. I, n. 36, 8 dicembre]</p> <p><i>La donna di Osopo. Scena italiana del 1848</i> [« Giornale di Trieste »]</p>	<b>1848</b>
<p>Écrit <i>Una pagina di vita intima. A proposito del sig. Odilon Barot</i> [ 28 janvier]</p> <p>Écrit <i>La coltrice nuziale</i></p>	<b>1849</b>
<p><i>La coltrice nuziale</i> [ <i>Appendici</i> de « La Concordia », settembre-ottobre]</p> <p><i>Il licof</i> [« Le Serate di famiglia »]</p>	<b>1850</b>
<p><i>Il cuc</i> [« Giunta domenicale al Friuli », 5-12 gennaio]</p> <p><i>Il licof</i> [« Giunta domenicale al Friuli », 19 gennaio]</p> <p><i>Il pane dei morti</i> [« Giunta domenicale al Friuli », febbraio-marzo]</p> <p><i>Il contrabbando</i> [« Giunta domenicale al Friuli », marzo-ottobre ; 5 épisodes, récit inachevé]</p> <p><i>Lis striis de Germanie</i> [« Giunta domenicale al Friuli », 7 settembre]</p> <p><i>Lis aganis</i> [« Giunta domenicale al Friuli », 14 settembre]</p> <p><i>La cognata</i> [« Giunta domenicale al Friuli », 12 ottobre]</p> <p><i>Il chian blanc di Alturis</i> [« Giunta domenicale al Friuli », 2 novembre]</p>	<b>1851</b>

1852	<p>Son frère Costantino décède. Caterina accueille ses trois fils (Antonio, Stefano, Giuseppe) à San Lorenzo. Elle repousse la demande en mariage de Pietro Vianello.</p>
1853	<p>Sa mère est gravement malade. Elle a un contentieux avec son frère Carlo. Au mois d'octobre elle commence un traitement homéopathique prescrit par Gioacchino Pompilj.</p>
1854	<p>Sa mère meurt laissant par testament les dettes de la famille à Caterina. La maison paternelle est divisée en deux (entre elle et son frère Carlo).</p>
1855	
1856	<p><b>Fin mars</b> : Caterina se trouve à Milan où elle fréquente le salon de la comtesse Maffei. Elle rencontre Carlo Tenca. <b>Avril</b> : Elle passe le mois à Turin chez les Antonini. Elle y rencontre Niccolò Tommaseo et assiste à quelques séances du Parlement piémontais. <b>Août</b> : elle est à Arta pour boire les eaux.</p>
1857	<p>Elle fait la connaissance d'Alessandro Lampugnani. Elle fait un voyage à Fontanabuona et à Barbana.</p>
1858	<p>Don Pietro Comelli décède. En mai, elle rencontre pour la deuxième fois Carlo Tenca à l'occasion d'un voyage à Trieste de l'intellectuel milanais. <b>Août</b> : Caterina séjourne dans les environs de Bassano pour boire les eaux. Elle y fait un certain nombre de connaissances dont celle du comte Roberti et de la comtesse Marina Baroni. <b>Août</b> : Publication des <i>Racconti</i>, Firenze : Le Monnier.</p>
1859	<p><b>Septembre</b> : Elle fait un voyage à Milan où elle rencontre à nouveau Carlo Tenca.</p>
1860	

	1852
<i>La malata</i> [« La Ricamatrice », a. VI, n. 2, 16 gennaio] Écrit <i>La fila</i> Envoie fin décembre à Tenca des « <i>pensieri</i> » sur la femme célibataire et le mariage	1853
<i>La cognata</i> [« La Ricamatrice », a. VII, n. 3, 1 febbraio] <i>La moglie</i> [« La Ricamatrice », a. VII, n.4, 16 febbraio] <i>La fila</i> [ <i>Appendici</i> du « Diritto », luglio]	1854
Écrit <i>I gamberi</i> Publication dans « L'Istitutore » d'extraits des « <i>studi educativi ch'ella fece co' nipoti suoi</i> » [14 e 21 aprile]	1855
Écrit <i>La sçhiarnete</i> [janvier-février] <i>Adelina</i> [ <i>Appendici</i> du « Diritto », giugno-luglio ; « Il Fuggilozio », agosto ; correspond au récit <i>I gamberi</i> ] <i>Lis Aganis di Borgnan, La nuora, I vermi di S. Giobbe, La maledizione dei lupini, L'augellino di Monte Canino, Il miracolo di Buia</i> [ <i>Appendici</i> du "Diritto", agosto ; les cinq premiers récits sont à nouveau publiés dans « Il Fuggilozio », 20 settembre] <i>Tina e Armellino. Racconto del Friuli</i> [ <i>Appendici</i> du "Diritto", settembre-ottobre ; correspond au récit <i>La sçhiarnete</i> ]	1856
<i>Tina e Armellino</i> [« Il Fuggilozio », gennaio] <i>San Marco</i> [« La Donna », n. 12] <i>La sçhiarnete</i> [« Il Crepuscolo », maggio-giugno] Écrit une <i>Novella umoristica</i> destinée à « Il Pungolo » <i>L'amica</i> [« La Ricamatrice », a. X, 16 novembre] <i>Una pagina del giornale di mia zia</i> [« La Ricamatrice », a. X, n. 17 ; il s'agit de la lettre XIV ] <i>La più bella</i> [« La Ricamatrice », a. X, n. 25]	1857
<i>Novella umoristica</i> [« Il Pungolo », gennaio] ? <i>Il giornale di mia zia</i> [« La Ricamatrice », a. XI, aprile-giugno] <i>L'amica</i> [« Mondo Letterario » ?] Écrit les nouvelles suivantes : <i>La valle di Resia</i> (achevée et envoyée à Dall'Ongaro), <i>La gallina concincina</i> (plus de la moitié est rédigée à la fin de l'année), <i>Il Gesuita</i> et <i>La Sorella</i> (commencées) Parution des <i>Racconti</i> , Firenze : éditeur Le Monnier [août]	1858
Continue de rédiger <i>Il Gesuita</i> destiné à la « Rivista contemporanea » <i>Contenz e malcontenz, I viars di S. Jop, La maledizion dei luvins, La rosade de S. Zuan, S. Marc</i> [« La Ricamatrice », maggio]	1859
Envoie trois chapitres (sur cinq) de <i>La gallina concincina</i> à P. Antonini pour la « Rivista contemporanea » <i>Ridere per non piangere</i> [« Mondo Illustrato » ; correspond à la <i>Novella umoristica</i> écrite en 1857] <i>Gl'Innocenti</i> [« Il Monito »]	1860

1861	<p><b>Octobre</b> : Elle séjourne à Florence chez la comtesse Marina Baroni avec sa belle-sœur Giulia. Elle y rencontre Raffaello Lambruschini et Gino Capponi.</p> <p>Elle a une entrevue avec Felice Le Monnier organisée par Francesco Dall’Ongaro.</p> <p>Au retour, Caterina et Giulia passent trois jours à Turin et se rendent également à Milan, Côme et Monza.</p>
1862	
1863	<p><b>Octobre</b> : Elle fait un second voyage à Florence pour y accompagner sa nièce Vittoria dont Gino Capponi va s’occuper ; elle passe par Bologne où elle voit Marianna Antonini.</p> <p>Sa belle-sœur Luigia Bourelly et sa nièce Teresa décèdent.</p> <p>Publication des <i>Racconti</i>, 2<sup>e</sup> éd., Genova : Ed. «La Donna e la Famiglia».</p>
1864	<p>Elle reçoit un portrait dédié de Garibaldi.</p>
1865	<p>Elle est criblée de dettes. Jacopo Serravallo l’aide à assainir sa situation financière.</p> <p>Publication de <i>Dieci raccontini per fanciulle</i>, Trieste : Tip. Weiss.</p>
1866	<p>Elle aide un neveu à échapper à l’enrôlement dans l’armée autrichienne et à rejoindre les troupes de Garibaldi.</p> <p><b>Octobre</b> : son frère Niccolò est dans une situation de misère terrible et lui demande de l’aider.</p>
1867	<p><b>Mars</b> : Elle rencontre Garibaldi à Udine et prononce un discours public à cette occasion.</p> <p><b>Avril</b> : Giacomo Zanella lui propose de devenir Inspectrice des écoles pour filles de la ville de Padoue.</p> <p>Fondation à Udine d’une société ouvrière de secours mutuel à laquelle elle adhère.</p>
1868	<p>L’Ordre du Mérite lui octroie une rente annuelle de 500 livres sur proposition de Cesare Cantù et de Gino Capponi.</p> <p>Elle refuse de devenir directrice du collège Uccellis (ex-institut Santa Chiara).</p>
1869	

	<b>1861</b>
<p><i>La caduta dei capelli</i> [« Il Giornale delle Famiglie. La Ricamatrice », a. XVII, n. 1, 1 gennaio]</p> <p><i>Le lentiggini</i> [« Il Giornale delle Famiglie. La Ricamatrice », a. XVII, n. 4, 16 febbraio]</p> <p>Écrit <i>Il Bastone</i> [entre mi-février et mi-juin]</p> <p><i>Antonietta Wasserman di Toppo</i> [« Rivista friulana », a. IV, n.16, 20 aprile]</p> <p><i>Bastare a se stessi</i> [« Il Giornale delle Famiglie. La Ricamatrice », a. XVII, n. 11, 1 giugno]</p> <p><i>Il nome</i> [« Il Giornale delle Famiglie. La Ricamatrice », a. XVII, n. 16, 18, agosto-settembre]</p> <p><i>L'amica</i> [« La Donna e la Famiglia », a. I, 7 settembre]</p> <p><i>La mugnaja - Biografia</i>, in «L'educazione della donna » (scritti a beneficio dell'asilo infantile, di Rovigno di Erminia e Arnaldo Fusinato, Vincenzo De Castro, Augusto Conti, Caterina Percoto e altri) [«L'Aurora», II (1862)]</p> <p><i>La gallina concincina</i> [« La Donna e la Famiglia », 1862-63]</p>	<b>1862</b>
<p><i>La centifoglia</i> [« Il Giornale delle Famiglie. La Ricamatrice »]</p> <p><i>La farfallina mistica</i> [« La Donna e la Famiglia », a. II, n.1, marzo ; n.2, aprile]</p> <p><i>L'amore che educa</i> [« La Donna e la Famiglia », a. II,n. 5, luglio]</p> <p>Deuxième édition des <i>Racconti</i>, Genova : éditeur La Direzione del periodico « La donna e la famiglia »</p>	<b>1863</b>
<p><i>Le lentiggini</i> [« Il Giornale delle Fanciulle »]</p> <p>Publie une « esquisse flamande sur <i>le maschere</i> » dans un journal de Lampugnani.</p> <p><i>Il Pulcino</i> [« Il Giornale delle Fanciulle »?]</p> <p><i>Memorie di convento</i> [« Il Giornale delle Famiglie. La Ricamatrice », aprile-giugno]</p>	<b>1864</b>
<p><i>I due sogni</i> [<i>Componimenti di prosa e di verso, nelle nozze Solitro-Bosio</i>, Trieste : Tip. Weiss]</p> <p><i>I due sogni</i> [« Il Giornale delle Fanciulle »]</p> <p><i>La Precipitosa</i> [« Il Giornale delle Fanciulle »]</p> <p><i>Dieci raccontini per fanciulle</i> [Trieste : Tip. Weiss ; réimprimé en 1868]</p>	<b>1865</b>
<p><i>L'Orecchio</i> [« Il Giornale delle Fanciulle »]</p> <p><i>L'uccellino</i> [« Il Giornale delle Fanciulle »]</p>	<b>1866</b>
<p><i>Il dente di latte</i> [« Il Giornale delle Fanciulle »]</p> <p><i>L'orfano</i> [« Il Giornale delle Fanciulle », marzo]</p> <p><i>La focaccia col prosciutto</i> [« Il Giornale delle Fanciulle »]</p>	<b>1867</b>
<p><i>I due sogni</i> [« La Nuova Antologia », décembre]</p>	<b>1868</b>
<p><i>Alcune pagine della mia futura biografia. Mi rassegnò al convento</i> [<i>Nozze Michieli-Bonò</i>, Trieste : Weis, 1869]</p>	<b>1869</b>

<b>1870</b>	
<b>1871</b>	<p>Le ministre de l'Instruction Cesare Correnti la nomme Inspectrice des Instituts pour filles des provinces de Vénétie.</p> <p>Elle parcourt la Vénétie où elle effectue un certain nombre d'inspections et rédige des rapports pour le Ministère de l'Instruction publique.</p> <p>Elle se rend à Rome pour l'ouverture du Parlement et passe par Florence au retour.</p> <p><b>28 décembre</b> : Don Spizzi meurt.</p>
<b>1872</b>	<p><b>Février</b> : Giovanni Verga lui envoie un exemplaire de <i>Storia di una capinera</i>.</p> <p>Elle continue ses visites d'inspection en Vénétie.</p> <p>Elle renonce à se rendre au Congrès Pédagogique de Venise pour raison de santé.</p>
<b>1875</b>	Elle refuse de s'installer à Milan et de devenir Inspectrice des Instituts pour filles de toute la zone septentrionale.
<b>1878</b>	
<b>1879</b>	Elle est en conflit avec sa nièce Vittoria ce qui l'amène à se brouiller avec toute sa famille.
<b>1880</b>	<b>Décembre</b> : Elle séjourne à Venise.
<b>1881</b>	
<b>1883</b>	<b>Août</b> : Elle se trouve à Abano pour faire une cure.
<b>1884</b>	
<b>1885</b>	Elle manque de perdre définitivement la vue.
<b>1886</b>	Elle fait un séjour à Luschnitz dans l'Empire autrichien.
<b>1887</b>	<b>14-15 août</b> : Caterina Percoto meurt dans la nuit.
<b>1888</b>	

<i>Nuovi racconti</i> [Milan : Alessandro Lampugnani]	1870
	1871
	1872
	1875
<i>Ventisei racconti vecchi e nuovi</i> [Milano : Paolo Carrara]	1878
	1879
<i>Pensieri</i> [Udine-Cussignacco. Arrivo in ritardo del treno. Album con Schizzi d'artisti udinesi, Udine : Tipografia G. Seitz] <i>Novelle scelte</i> [Milano : Paolo Carrara]	1880
<i>La Matrigna</i> [Nozze Minelli-Serravallo, Udione : Tip. G. Seitz]	1881
<i>Novelle popolari edite e inedite</i> [Milano : Paolo Carrara]	1883
<i>Pensieri</i> [Nozze Serravallo-de Concina, Rovigo : A. Minelli] <i>Chi era Roberto</i> [Nozze Braida-De Chantal, Udine : Tip. Patronato] <i>Le fuiazze de Madonne</i> [Nozze Schiavi-Bressanutti, Udine : Doretta] <i>I fumi di Norina</i> [Milano : Paolo Carrara]	1884
	1885
	1886
	1887
<i>A Caterina Cernazai per vivere nella sua memorie</i> [Nozze Caratti-Rinaldini Arici, Udine : Doretta] <i>Non una sillaba oltre il vero</i> [Nozze Tacconi-Pravisani, Udine : Tip. M. Bardusco] <i>Quindici nuovi racconti: libro di lettura e di premio</i> [Milano : Paolo Carrara]	1888

## Annexe B – Collaborations à des journaux

<b>1839-1846</b>	« La Favilla » - Trieste (Francesco Dall'Ongaro)
<b>1844-1845</b>	« Strenna friulana »
<b>1846</b>	Demande de collaboration à « Il Gondoliere » - Venise (Luigi Vollo)
<b>1847</b>	« Rivista europea » - Milan (Carlo Tenca) « Corriere delle Dame » - Milan (Alessandro Lampugnani) « Fanfulla » - Rome (Gioacchino Pompilj) Demande de collaboration à « La Speranza » - Rome (Gioacchino Pompilj)
<b>1848</b>	« La Moda » - Milan « Il Caffè Pedrocchi » - Padoue (Guglielmo Stefani) « Il Giornale di Trieste » « La Gazzetta di Venezia »
<b>1850</b>	« La Concordia » - Turin (Lorenzo Valerio) « Le Serate di Famiglia » - Turin
<b>1851</b>	« Giunta Domenicale al Friuli » - Udine (Pacifico Valussi)
<b>1853-1854</b>	« La Ricamatrice » - Milan (Alessandro Lampugnani) « Le Ore Casalinghe » - Milan (Alessandro Lampugnani)
<b>1854</b>	« Il Diritto » de Lorenzo Valerio (Turin)
<b>1855</b>	« L'Istitutore » - Piémont (Domenico Berti)
<b>1856-1857</b>	« Il Diritto » - Turin (Lorenzo Valerio) « Fuggilozio » - Milan
<b>1857</b>	« La Donna » - Gènes « Il Crepuscolo » - Milan (Carlo Tenca)
<b>1857-1859</b>	« La Ricamatrice » - Milan (Alessandro Lampugnani)
<b>1858</b>	Demande de collaboration au « Mondo Letterario » - Turin (Guglielmo Stefani) « Il Pungolo » ? - Milan (Leone Fortis)
<b>1859</b>	« Rivista contemporanea » - Turin (Guglielmo Stefani)
<b>1860</b>	« Mondo Illustrato » - Turin (Guglielmo Stefani) « Il Monito » - Turin
<b>1862</b>	« L'Aurora » (Strenna per l'asilo infantile di Rovigno) « Rivista friulana »
<b>1862-1863</b>	« La Donna e la Famiglia » - Gènes (Fortunata et Luigi Bottaro)
<b>1862-1864</b>	« Il Giornale delle Famiglie. La Ricamatrice » - Milan (Alessandro Lampugnani)
<b>1864-1869?</b>	« Il Giornale delle Fanciulle » - Milan (Alessandro Lampugnani)
<b>1866</b>	Demande de collaboration à la « Strenna veneziana »
<b>1868</b>	« La Nuova Antologia » - Florence (Protonotari)



**Autres journaux signalés (sans mention de date) :**

- « La Bora » - Trieste
- « Il Messaggero » - Lucca
- « Il Progresso » - Napoli



## Index



## Index des noms cités

---

### A

AGANOR Vittoria · 153  
 ALEARDI Aleardo · 142  
 ALEXANDRE · 136  
 ALGAROTTI Francesco · 257  
 ALMAGIA Roberto · 411  
 ANTONINI Marianna · 54, 146, 147, 152, 167, 169, 184, 271  
 ANTONINI Prospero · 17, 33, 45, 54, 55, 62, 75, 79, 84, 88, 90, 92, 93, 94, 97, 98, 99, 100, 102, 105, 107, 108, 109, 111, 116, 117, 120, 123, 124, 129, 143, 146, 147, 148, 149, 151, 152, 155, 156, 159, 160, 161, 163, 164, 165, 166, 167, 169, 171, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 185, 186, 190, 191, 192, 195, 201, 203, 205, 207, 209, 213, 216, 218, 226, 272, 284, 287, 363, 383, 401, 411, 414, 415, 419, 439, 441, 445, 446, 447, 450, 451, 453, 455, 456, 457, 472, 476, 479, 481, 482, 496, 505, 508, 511, 543  
 ARBOIT Angelo · 25  
 ARIES Philippe · 57, 69, 343, 355  
 ARIOSTO Ludovico · 51, 64  
 ARMELLINI Carlo · 453  
 ARNAUD-DUC Nicole · 112, 342, 352  
 ASQUINI Lucia · 106, 484  
 ATTLA · 442  
 AUER (général) · 374  
 AUERBACH Berthold · 20, 79, 126, 335  
 AUSTEN Jane · 130

---

### B

BACCHETTI Flavia · 16, 36, 143, 213, 214, 215, 217, 218, 229  
 BACHELARD Gaston · 262, 325  
 BALBO Cesare · 364  
 BALZAC Honoré de · 54, 82  
 BANTI Alberto Maria · 20, 99, 470, 471, 473, 486, 491, 495, 496, 497, 505, 510, 511, 524, 525, 526, 527, 530, 531, 532, 543  
 BARBERA Gaspero · 127, 155, 180, 182  
 BARBIERA Raffaello · 25, 44, 53, 146, 199, 200, 473  
 BARDI Nina · 445  
 BARONI SEMITECOLO Alessandro · 153  
 BARROT Odilon · 11, 45, 46, 51, 96, 343  
 BARTOLINI Elio · 42, 52, 55, 56  
 BARTOLOMMEI PALLI Angelica · 166  
 BASSI Giambattista · 54, 122, 315  
 Bastone (il) · 266, 364, 376, 485, 503, 527  
 BEALES Derek · 377, 527, 555  
 BEECHER STOWE Harriet · 346, 347  
 BERENGER Jean · 389, 398, 408, 417, 418, 436  
 BERENGO Marino · 128  
 BERNARDI Jacopo · 15, 20, 37, 94, 115, 116, 149, 157, 158, 165, 183, 185, 186, 196, 203, 204, 224, 227, 230, 496

BERNI Francesco · 81  
 BERTI Domenico · 165, 214  
 BERTONI JOVINE Dina · 238  
 BEVILACQUA LA MASA Felicità · 109  
 BIAGINI Eugenio F. · 377, 527  
 BIANCHI GIOVIN Aurelio · 449  
 BIGAZZI Roberto · 83  
 BOCCACCIO Giovanni · 51  
 BOLZA Giambattista · 171  
 BON BRENZON (comtesse) · 142, 163  
 BONAPARTE Napoléon · 31, 83, 92, 96, 136, 258, 367, 408, 414, 429, 430, 431, 433, 434, 454, 472, 515  
 BONINI Pietro · 106, 158, 265  
 BONOPELA Maria · 118  
 BOTTARO Fortunata · 157, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 451  
 BOTTARO Luigi · 157, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 451  
 BOURELLY Luigia · 133, 156  
 BRANCA Vittore · 16, 18, 81, 161, 164, 207, 389  
 BRANDELLO Matteo · 177  
 BRAZZACO (comtesse) · 104  
 BRICE Catherine · 364, 408  
 BRICITO Zaccaria · 98, 364  
 BRONTË Anne · 130  
 BRONTË Charlotte · 130  
 BRONTË Emily · 130  
 BRUCK (baron de) · 376  
 BRUNETTI Gaetano · 213  
 BUJATTI Federico · 216  
 BUONARROTI Michelangelo, le Jeune · 81

---

### C

CAIRA LUMETTI Rossana · 16, 30, 36, 44, 49, 53, 54, 123, 135, 138, 155, 161, 168, 172, 192, 194, 195, 196, 197, 202, 203, 207, 217, 218, 288, 414, 465, 488, 489  
 CAIROLI Adelaide · 210  
 CANDELORO Giorgio · 80, 82, 83, 84, 85, 100, 154, 205, 281, 282, 283, 370, 374, 375, 376, 413, 418, 430, 437, 444, 446, 452, 454, 455, 456, 457, 462, 464, 469, 532, 533  
 CANOVA Antonio · 336  
 CANTARUTTI Ludovica · 14, 41, 54, 80, 88, 89, 90, 107, 111, 112, 120, 124, 127, 133, 134, 135, 139, 141, 142, 143, 146, 149, 154, 155, 158, 164, 166, 167, 170, 171, 172, 173, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 218, 219, 241, 357, 434, 448, 456  
 CANTARUTTI Novella · 90, 420  
 CANTÙ Cesare · 178, 182, 212  
 CAPELLE Marie · 46  
 CAPPONI Gino · 15, 20, 153, 154, 156, 158, 193, 194, 212, 214, 452  
 CAPRILE Domenico · 191  
 CARACCIUOLO Enrichetta · 347  
 CARCANO Giulio · 79, 80, 81, 85, 86, 89, 146, 190, 247, 280, 333  
 CARLETTI Ercole · 74

CARO Luciano · 41  
 CARRARA Paolo · 202, 211  
 CARRER Luisa · 62, 63  
 CATILINA · 468  
 CATON · 81  
 CATTANEO Carlo · 53, 84, 148, 268  
 CAVEDALIS Giambattista · 375  
 CAVOUR Camillo · 80, 107, 111, 147, 441, 455, 456  
 CELLA Giovanni Battista · 108  
 CERNAZAI Caterina · 133, 330, 343, 352  
 CHAARANI LESOURD Elsa · 85, 137, 496, 544  
 CHEMELLO Adriana · 15, 16, 18, 27, 48, 85, 88, 94, 96, 158, 209, 211, 239, 247, 275, 297, 314, 316, 318, 326, 331, 333, 351, 356, 357, 505  
 CHIURLO Bindo · 15, 351  
 CIALDINI Enrico · 206, 492  
 CICONI Giandomenico · 30, 148, 438  
 CLITUS · 136  
 COCCOLO Federica · 79, 128, 162, 168, 170, 172, 173, 174, 175, 201, 202, 208, 210, 211, 226, 479, 542  
 CODEMO Luigia · 135, 138, 155, 158, 161, 168, 188, 192, 194, 195, 196, 197, 202, 203, 207, 208, 217, 218, 288, 451  
 COIZ Antonio · 158, 202, 204, 206, 212, 225  
 COLIN Mariella · 174  
 COLUMELLE · 81  
 COLUMMI CAMERINO Marinella · 13, 16, 27, 43, 44, 60, 82, 83, 84, 87, 118, 145, 279, 280, 291, 300, 308, 318, 335, 388, 400, 403, 424, 493, 505, 509, 539  
 COLUSSI Paolo · 527  
 COMELLI Don Pietro · 11, 51, 54, 55, 61, 62, 63, 92, 97, 113, 121, 123, 124, 133, 136, 137, 139, 152, 154  
 COMELLI Giacomo · 54, 62, 63, 64, 65, 74, 365  
 CONCIANINI Bernardo · 103  
 CONCINO Virginia · 211  
 CONRADIN · 463  
 CORGNALI Giovanni Battista · 175, 191, 481  
 CORNEILLE Pierre · 50, 54  
 CORNOLDI CAMINER Gioseffa · 259  
 CORRENTI Cesare · 15, 28, 63, 80, 81, 84, 166, 209, 212, 215, 216, 218, 237, 268, 281, 291  
 CORTELLESSA Andrea · 429  
 COURBET Gustave · 278  
 COVATO Carmela · 339, 349  
 CRESCINI Jacopo · 160  
 CRISPI Francesco · 112  
 CYRULNIK Boris · 51

---

## D

D'ARONCO Gianfranco · 15, 29, 41, 46, 47, 52, 56, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 74, 75, 78, 134, 141, 142, 177, 196, 211, 226, 344, 345, 443, 445, 447, 449, 450, 454, 456  
 DALL'ONGARO Francesco · 13, 18, 52, 54, 61, 63, 64, 65, 66, 71, 74, 75, 77, 78, 80, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 97, 100, 102, 104, 119, 123, 124, 125, 129, 130, 131, 132, 134, 135, 138, 139, 140, 141, 144, 147, 151, 152, 154, 158, 159, 160, 161, 164, 165, 169, 174, 175, 184, 185, 187, 188, 191, 200, 201, 203, 209, 211, 226, 239, 241, 249, 308, 339, 358, 363, 391, 416, 420, 449, 454, 481

D'ANJOU Charles · 463  
 DANTE · 51, 207, 274, 403, 518, 529, 530  
 DAUPHIN Cécile · 128  
 D'AUTRICHE Ferdinand I · 364, 373  
 D'AUTRICHE Ferdinand II · 100, 453, 457, 463  
 D'AUTRICHE François I<sup>er</sup> · 39  
 D'AUTRICHE Joseph II · 455  
 D'AUTRICHE Léopold II · 453  
 D'AZEGLIO Massimo · 52, 146, 219, 455, 462, 541  
 DE AMICIS Edmondo · 479  
 DE BEAUHARNAIS Eugène · 35, 39  
 DE CILLIA Antonio · 272  
 DE CONCINA Virginia · 350  
 DE GIORGIO Michela · 12, 55, 57, 112  
 DE GUBERNATIS Angelo · 196, 211  
 DE LORENZI Antonio · 84  
 DE LUCA Iginio · 16, 81, 84, 142, 147, 161, 162, 164, 391, 443  
 DE' MEDICI Lorenzo · 81  
 DE MUSSET Alfred · 79  
 DE SAVOIE Charles-Albert · 99, 364, 375, 390, 453  
 DE SAVOIE Humbert · 479  
 DE SAVOIE Marguerite · 479  
 DE SAVOIE Victor-Emmanuel II · 111, 154, 434, 478, 479  
 DE TOMMASO Piero · 16, 79, 80, 81, 85, 239, 253, 255, 300, 302, 509  
 DEL TORRE Giuseppe Ferdinando · 115  
 DELLA PERUTA Franco · 90, 276, 283, 297, 322, 327  
 DÉMIER Francis · 259, 281  
 DES DEUX-SICILES Ferdinand II · 364  
 DESIMON Pompeo · 482  
 DI BENEDETTO Arnaldo · 16, 79, 80, 81, 85, 442  
 DI BRAZZÀ Giulia · 130, 136  
 DI CAPORACCIO Gino · 109, 491, 492  
 DI GIOVANNI Alessio · 16, 534  
 DI SPILIMBERGO Irene · 110  
 DI TOPPO (comte) · 213  
 DICKENS Charles · 83  
 DILLON WANKE Matilde · 263, 266, 323, 400, 498, 502, 508  
 DONI Anton Francesco · 81  
 DRAGONI Antonio · 257  
 DRAGONI FLORIO Lavinia · 257  
 DUBY Georges · 12, 57, 69, 112, 128, 213, 343, 355  
 DUNANT Henri · 471  
 DUPRIEZ Bernard · 272, 275, 428, 468

---

## E

ELIOT George · 130

---

## F

FABRE Michel · 256  
 FABRIS Angela · 27, 306, 318, 326, 458  
 FACHINETTI Michele · 64  
 FALESCHINI Antonio · 91, 122  
 FAMBRI Paulo · 160  
 FELICE Angela · 14, 28, 29, 62, 78, 107, 128, 365, 469  
 FERRONI Giulio · 429  
 FERUGLIO Elisabetta · 27, 319, 348

FEUILLET Michel · 316, 458, 470  
 FILIPPINI Nadia Maria · 98, 109, 110  
 FLORES Marcello · 32, 35, 62, 94, 98, 108, 109,  
 302, 310, 363, 364, 365, 369, 370, 371, 373,  
 374, 384, 408, 414, 430, 476, 511, 512  
 FOGAZZARO Antonio · 226  
 FORTIS Leone · 167, 175, 447, 448, 449, 450, 451  
 FOSCOLO Ugo · 51, 97, 178, 472  
 FRAISSE Geneviève · 12  
 FRANCFORT Didier · 36, 45, 48, 49, 123, 132, 254,  
 268, 284, 411  
 FRANCHINI Silvia · 90, 128, 138, 149, 160, 169,  
 170, 173, 174, 189, 191, 208, 259  
 FRESCHI Gherardo · 32, 84, 115, 123, 151  
 FRÉTIGNÉ Jean-Yves · 464  
 FRÖBEL Friedrich · 217, 339  
 FUÀ FUSINATO Erminia · 117, 158, 208, 209, 213,  
 216, 218  
 FUSINATO Arnaldo · 102, 209, 447

---

## G

GALANTE GARRONE Alessandro · 90  
 GALEOTTI Leopoldo · 462  
 GARIBALDI Giuseppe · 19, 63, 108, 109, 111, 112,  
 205, 220, 376, 453, 492, 528  
 GAZZOLETTI Antonio · 61, 65  
 GENETTE Gérard · 275, 277  
 GIACOMINI Amedeo · 15, 29, 31, 35, 41, 44, 50, 54,  
 74, 87, 89, 91, 113, 114, 117, 119, 121, 124,  
 130, 138, 142, 144, 148, 237, 253, 409, 420,  
 421, 422, 442, 443  
 GIARRÈ Marianna · 208  
 GINSBORG Paul · 370, 374, 530  
 GIOBERTI Vincenzo · 98, 364, 452, 461  
 GIRAULT René · 417, 434  
 GIUDICI Emiliani · 188  
 GIUSEPPINI Filippo · 54, 78  
 GOLDONI Carlo · 256, 257  
 GORETTI VERUDA Laura · 25, 49, 51, 114, 116,  
 117, 121, 122, 129, 139, 141, 217, 223, 224  
 GORRA Marcella · 429  
 GOTTHELF Jeremias · 20  
 GOZZI Gasparo · 81  
 GRAZIANI Leone · 375  
 GRAZZINI Anton Francesco · 177  
 GRÉGOIRE XVI · 98, 364, 452  
 GRI Gian Paolo · 263, 270, 285, 286  
 GROSSI Tommaso · 52, 146, 528  
 GUACCI NOBILE Giuseppina · 20, 66, 126  
 GUAGNINI Elvio · 61, 62, 63, 64, 74, 86, 90, 259  
 GUALTERIO Filippo Antonio · 178  
 GUERRAZZI Francesco Domenico · 52, 178, 445,  
 496, 497  
 GUICHONNET Paul · 463

---

## H

HAYEZ Francesco · 146, 464, 527  
 HÉRITIER Françoise · 262, 348, 353, 528  
 HESS Heinrich von · 376  
 HOHENSTAUFEN Frédéric II · 463  
 HOMÈRE · 50, 51  
 HORACE · 51, 239

HUGO Victor · 54, 82

---

## I

IACOBBE Antonella · 27, 293, 326, 383, 392, 425,  
 532, 543  
 INFELISE Mario · 128, 195  
 ISAIA ASCOLI Graziadio · 207

---

## J

JACINI Stefano · 85  
 JELLACIC Joseph · 389, 417  
 JORIO Corrado · 415

---

## K

KALL (baron) · 62  
 KERN Margaret · 27, 359  
 KLOPSTOCK Friedrich Gottlib · 17, 51, 53, 57, 58,  
 61, 63, 66, 72, 88, 159  
 KNIBIEHLER Yvonne · 12, 34, 44, 64, 322, 323,  
 326  
 KUBRICK Stanley · 401

---

## L

LAFARGE Charles · 46  
 LAMBRUSCHINI Raffaello · 15, 20, 153, 154, 188,  
 196, 206, 207, 212, 213, 452  
 LAMPUGNANI Alessandro · 15, 79, 127, 128, 138,  
 153, 158, 159, 162, 167, 168, 169, 170, 172,  
 173, 174, 175, 189, 191, 192, 193, 194, 195,  
 201, 202, 204, 205, 206, 208, 209, 210, 211,  
 225, 226, 358, 479, 540, 542  
 LATTANZI Carolina · 96, 259  
 LATTANZI Giuseppe · 96  
 LAZZARINI Alfredo · 383  
 LE MONNIER Felice · 14, 19, 25, 28, 63, 71, 81, 94,  
 107, 127, 128, 148, 163, 164, 165, 175, 176,  
 177, 178, 179, 180, 181, 182, 184, 185, 186,  
 187, 189, 190, 191, 197, 209, 237, 240, 241,  
 242, 243, 247, 249, 250  
 LEICHT Pier Silverio · 25  
 LEJEUNE Philippe · 542  
 LEOPARDI Giacomo · 52, 53, 237, 433, 470, 472  
 LEOPARDI Paolina · 150  
 LEVI Eugenia · 16, 111, 206, 365, 378, 379, 414,  
 427, 430, 491, 534  
 LEVI Sofia · 177  
 LINUSSO Luigia · 110  
 LIRUSSI Mirella · 293  
 LIVI Grazia · 27, 58, 140, 149, 200, 229, 317  
 LOCATELLI (baron) · 108, 109

---

## M

MADONIZZA Antonio · 62  
 MAFFEI Andrea · 51, 61, 63, 146  
 MAFFEI Clara · 51, 61, 85, 146, 148, 149, 190

MAIER Bruno · 16, 60, 86, 87, 306, 308  
 MAMELI Goffredo · 463  
 MANCINI Fausta · 354  
 MANDER Anna · 208  
 MANGILLI LAMPERTICO (marquise) · 114  
 MANIACCO Tito · 276, 301  
 MANIN Daniele · 373, 375, 414  
 MANZONI Alessandro · 18, 51, 79, 80, 81, 82, 128,  
 146, 203, 207, 287, 288, 296, 300, 302, 429,  
 465, 466, 496, 500, 507, 518  
 MARC-AURÈLE · 466  
 MARCHETTI Giuseppe · 15, 25, 26, 30, 38, 41, 42,  
 43, 51, 55, 56, 67, 70, 112, 134, 138, 226, 353,  
 505  
 MARCHI Gian Paolo · 226  
 MARCOTTI Giuseppe · 25  
 MARIN Adele · 85, 137  
 MARONCELLI Piero · 35  
 MASINI Maria · 380  
 MASSARANI Tullo · 225  
 MASTAI FERRETTI Giovanni Maria · 452  
 MAZZARELLI Carlo Emanuele · 92  
 MAZZINI Giuseppe · 92, 97, 98, 99, 100, 210, 220,  
 309, 313, 348, 364, 382, 413, 418, 423, 433,  
 444, 453, 459, 460, 461, 462, 464, 469, 504,  
 524, 526, 527, 528, 530  
 MAZZINI Maria · 210  
 MERIGGI Marco · 33, 38, 39, 84, 85, 131, 237, 245,  
 256, 280, 281, 282, 283, 310, 367, 368, 369,  
 371, 372, 409, 410, 415, 437, 455, 475, 515,  
 520  
 METTERNICH Klemens von · 62, 364, 373  
 MICHELI Marianna · 39, 40  
 MILL John Stuart · 216, 347  
 MILLET Jean-François · 278  
 MILLI Giannina · 208, 212, 216  
 MILTON John · 54  
 MINELLI Carlo · 202, 447  
 MINELLI Elena Isabella · 30, 40, 41, 46, 50, 66, 92,  
 94, 102, 116, 145, 160, 180, 190, 191, 199, 200,  
 202, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 223, 247,  
 265, 285  
 MINELLI Tullio · 202  
 MODENA Giulio · 97  
 MOLINARI-PIETRA Maria · 115, 120, 121, 140,  
 265  
 MOLINO COLOMBINI Giulia · 20, 166, 176, 350  
 MOLMENTI Pompeo Gherardo · 210, 216  
 MORANDI Felicità · 208  
 MORANDINI Giuliana · 66  
 MURARO Luisa · 359  
 MURIALDI Paolo · 90, 128, 382, 447

---

## N

NAPOLÉON III · 107, 155, 205, 364, 446, 469, 474  
 NARDINI Elisa · 201  
 NIEVO Ippolito · 11, 53, 85, 86, 124, 137, 148, 208,  
 209, 255, 272, 291, 295, 303, 314, 338, 356,  
 415, 429, 433, 434, 442, 447, 449, 470, 511,  
 514, 541, 544  
 NIGRIS Daniele · 428  
 NOZZOLI Anna · 86  
 NUGENT (général) · 14, 92, 374, 384

---

## O

OSSIAN · 54  
 OVIDE · 64

---

## P

PALAZZOLO Maria Iolanda · 84, 128  
 PÁLFFY (comte) · 92, 373  
 PANARITI Loredana · 33  
 PANTANI Italo · 429  
 PARINI Giuseppe · 81, 294, 302  
 PARMEGGIANI Nico · 32  
 PASCOLATI Caterina · 482, 483, 485  
 PECILE Luigi · 213  
 PÉCOUT Gilles · 48, 71, 107, 278, 364, 375, 390,  
 411, 412, 413  
 PELLICO Silvio · 35, 51  
 PELLIS Ugo · 41, 42  
 PEPE Guglielmo · 457  
 PERCOTO Adonide · 41, 103  
 PERCOTO Antonio (ancêtre) · 30  
 PERCOTO Antonio (neveu) · 108, 133, 138, 155,  
 224  
 PERCOTO Antonio (père) · 30, 33, 137, 257  
 PERCOTO Carlo · 13, 33, 67, 73, 80, 130, 136, 139,  
 155, 156, 222  
 PERCOTO Costantino · 33, 133, 138, 156, 520  
 PERCOTO Domenico · 33, 103, 136, 138, 156, 205,  
 224, 309  
 PERCOTO Domenico G. Maria · 33  
 PERCOTO Ermanno · 30  
 PERCOTO Gianmaria · 30  
 PERCOTO Giuseppe · 15, 25, 30, 33, 42, 102, 108,  
 133, 138, 155  
 PERCOTO Gustavo · 103, 205, 206  
 PERCOTO Luigi · 133  
 PERCOTO Nicola · 33, 57  
 PERCOTO Stefano · 155  
 PERCOTO Teresa · 33, 133, 156  
 PERCOTO Vittoria · 156, 157, 193, 214, 217, 221,  
 224, 225  
 PERROT Michelle · 12, 112, 128, 213  
 PESCOSOLIDO Guido · 83, 272, 276, 278  
 PETRAJA Giulia · 224  
 PETRARCA Francesco · 51  
 PEZZI Giulietta · 208  
 PIAZZI Massimiliano · 75, 117, 155  
 PIE IX · 91, 98, 99, 104, 364, 437, 438, 445, 452,  
 453, 454, 455, 457, 462, 463, 508  
 PIERI Gino · 31  
 PISACANE Carlo · 464  
 PISANO Laura · 88, 96, 137, 166, 350  
 PIUCCO Giannantonio · 207  
 PLEBANI Tiziana · 257  
 PODRECCA Guido · 25  
 POLIZIANO Angelo · 81  
 POMPILJ Gioacchino · 90, 93, 111, 119, 122, 123,  
 125, 130, 134, 135, 136, 138, 139, 140, 144,  
 145, 147, 151, 160, 162, 166, 173, 176, 182,  
 197, 219, 220, 221, 337, 346, 347, 451, 475  
 POMPILJ Luigi · 90, 93, 119, 122, 125, 135, 136,  
 139, 140, 144, 145, 147, 151, 160, 162, 166,  
 173, 182, 197, 219, 337, 347, 475  
 PORCIANI Ilaria · 338, 348



PORTINARI Folco · 86, 256  
 PRISCO Michele · 16, 223, 275, 292, 293, 336, 543, 544  
 PROTONOTARI Giuseppe · 199, 209, 210  
 PUOTI Basilio · 126

---

## R

RACINE Jean · 50, 54  
 RADETZKY Joseph · 95, 375, 376, 414, 475, 519  
 RASY Elisabetta · 12, 130  
 RATTAZZI Urbano · 220  
 RAVIZZA Carlo · 268  
 REICHLIN (baron) · 374  
 REZZONICO Giuditta · 153, 168  
 RIBALI Timoteo · 166  
 RICCIARDI Irene · 66, 126  
 RINOLDI Guglielmo · 93, 94, 166, 182  
 ROBERTI Tiberio · 51, 54, 105, 107, 111, 119, 120, 124, 146, 152, 153, 154, 156, 157, 168, 190, 192, 193, 201, 209, 221, 225, 265, 479, 496, 497  
 ROSSI Alessandro · 350  
 ROSSI Paolo · 309  
 ROSSI Pellegrino · 100, 453, 454  
 ROSSINI Gioacchino · 48  
 ROUSSEAU Jean-Jacques · 253, 256, 338  
 RUSSO Angela · 126

---

## S

SABBATUCCI Giovanni · 33  
 SAFFI Aurelio · 453  
 SALOMON · 247, 397  
 SALVATORELLI Luigi · 433  
 SAND George · 20, 54, 79, 82, 83, 237, 262, 284, 285, 292  
 SAROGNI Emilia · 137  
 SAVIO ROSSI Olimpia · 166  
 SCAPPATICCI Tommaso · 19, 25, 43, 44, 45, 52, 53, 92, 150, 188, 196, 226, 252, 268, 287, 307, 339, 363, 364, 382, 395, 400, 407, 424, 425, 434, 438, 442, 449, 474, 493, 499, 505, 506, 509, 510, 515, 519, 528, 529  
 SCHILLER Friedrich von · 54, 131  
 SCHOENTJES Pierre · 465  
 SCIALINO Gianfranco · 265, 491  
 SECCO Alessandro · 110  
 SEDLNITZKY (comte) · 63  
 SEISMIT-DODA Federico · 94, 97, 159  
 SELLENATI Andrea Carlo · 144  
 SERAO Matilde · 15  
 SERENI Lelia · 55, 132, 202  
 SERRAVALLO Jacopo · 119, 120, 124, 129, 151, 152, 191, 193, 194, 195, 196, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 211, 216, 217, 221, 222, 251, 447, 451  
 SERRAVALLO Luigia · 227  
 SERRAVALLO Luisa · 202  
 SOLDANI Simonetta · 122, 123, 527, 528  
 SOMMA Antonio · 61  
 SONZOGNO Edoardo · 169, 208, 211  
 SPAINI Alberto · 16, 265, 307

SPIZZI Don Pietro · 113, 114, 124, 152, 190, 200, 381  
 SPREA BARONI Marina · 54, 107, 111, 119, 152, 153, 155, 156, 157, 168, 192, 193, 195, 196, 200, 201, 203, 209, 214, 215, 225, 365, 414, 451, 479, 491  
 STEFANI Guglielmo · 160, 162, 166, 167, 170, 450, 469  
 STRASSOLDO Raimondo · 32, 49, 56, 256, 274, 280, 320, 326  
 SUE Eugène · 82

---

## T

TASSO Torquato · 50, 51  
 TATTI Silvia · 429  
 TEJA Casimiro · 449  
 TENCA Carlo · 13, 14, 41, 54, 80, 82, 85, 88, 89, 92, 106, 107, 111, 112, 119, 120, 124, 127, 128, 133, 134, 135, 139, 141, 142, 143, 146, 147, 149, 152, 154, 155, 158, 159, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 196, 212, 218, 219, 241, 291, 292, 357, 420, 434, 437, 445, 447, 448, 450, 455, 456  
 TESTART Alain · 353  
 THIESSE Anne-Marie · 80, 288, 507  
 THOUAR Pietro · 52, 190, 213, 238, 335  
 TOMMASEO Niccolò · 14, 25, 51, 52, 62, 66, 80, 94, 131, 132, 133, 142, 144, 147, 151, 153, 154, 158, 163, 164, 165, 166, 176, 177, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 187, 189, 190, 193, 194, 196, 203, 212, 214, 215, 237, 248, 249, 340, 357, 363, 373, 383, 399, 442, 452, 496  
 TOMMASO SOZZI Bortolo · 207  
 TOURGUENIEV Ivan · 20  
 TOURRE-MALEN Catherine · 354, 355  
 TRIVULZIO DI BELGIOIOSO Cristina · 96, 150, 527  
 TRUEBA Antonio · 25

---

## U

UCCELLIS Ludovico · 35

---

## V

VALERIO Lorenzo · 103, 147, 159, 161, 162, 163, 164, 165, 176, 177, 179, 180, 184, 291, 391, 443  
 VALUSSI Pacifico · 15, 25, 31, 40, 41, 48, 54, 61, 62, 78, 80, 84, 97, 104, 114, 115, 116, 130, 132, 155, 158, 159, 160, 207, 212, 225, 230, 287, 363, 411, 505  
 VALUSSI Teresa · 61, 131, 132, 155, 174, 201  
 VARISCO FERRERO Enrica · 25, 26, 27, 42, 44, 51, 115, 132, 133, 142, 151, 220, 248, 351, 354, 399, 442, 541  
 VEAUUVY Christiane · 88, 96, 137, 166, 350  
 VECCHIET Romano · 61, 91, 103, 150, 152, 257, 263, 266, 267, 291, 458  
 VERDI Giuseppe · 146  
 VERGA Giovanni · 53, 169, 226, 307, 308, 336

VIANELLO Pietro · 132, 133, 137, 142, 163, 164,  
249, 333, 340  
VIDOTTO Vittorio · 33  
VIEUSSEUX Giovan Pietro · 128, 154, 182  
VIRGILE · 50, 51, 81  
VOLLO Giuseppe · 159

---

*W*

WASHINGTON George · 136  
WASSERMAN DI TOPPO Antonietta · 160, 350  
WATT Ian · 275  
WHITE MARIO Jessie · 377  
WOOLF Virginia · 27, 66, 138

---

*Z*

ZAINA Domenico · 33  
ZAINA Teresa · 33, 35, 129, 137, 138  
ZAMBON Patrizia · 208, 295, 314  
ZANCAN Marina · 306  
ZANELLA Giacomo · 25, 46, 47, 214  
ZANETTI BORZINO Leopoldina · 174  
ZOLA Emile · 54  
ZONA Antonio · 473  
ZORATTO Iris · 33, 55, 166, 183, 184  
ZORUTTI Pietro · 32, 33, 49, 54, 56, 134, 158, 256,  
265, 274, 280, 292, 320, 326  
ZORZI Alvise · 39, 281, 364, 367, 369, 370, 371,  
373, 374, 376, 402, 408, 410, 442, 481, 488,  
516  
ZUCCHI Carlo · 374

## Index des textes

---

### A

A Caterina Cernazai per vivere nella sua memoria · 133, 330, 343, 352  
 Aganis di Borgnan (lis) · 91, 163, 567  
 Agosto 1866 (Lettere a Marina) · 111, 206, 507  
 Album della suocera (l') · 88, 90, 179, 248, 276, 318, 330, 332, 333, 340, 344, 347, 350, 356, 372, 542  
 Alcune pagine della mia futura biografia. Mi rassegnò al convento · 39, 44, 549  
 Amica (l') · 167, 168, 172, 348, 351, 383, 405  
 Amore che educa (l') · 156, 168, 259, 277, 284, 286, 308, 309, 320, 321, 328  
 Antonietta Wasserman di Toppo · 350  
 Augellino di monte Canino (l') · 163, 524

---

### B

Bastare a se stessi · 49, 173, 174  
 Bastone (il) · 130, 245, 250, 356, 475, 477, 481, 504, 513, 527, 543

---

### C

Caduta dei capelli (la) · 173, 174, 241, 357  
 Centifoglia (la) · 173, 338  
 Chi era Roberto · 211  
 Chian Blanc di Alturis (il) · 169, 181, 409  
 Cidulis (lis) · 78, 86, 87, 88, 160, 169, 177, 180, 249, 251, 252, 254, 257, 258, 260, 266, 269, 270, 273, 275, 280, 281, 306, 313, 314, 323, 327, 332, 336, 337, 345, 391, 473, 498, 499, 503, 507, 542  
 Cognata (la) · 132, 160, 170  
 Coltrice nuziale (la) · 19, 71, 91, 93, 96, 103, 161, 162, 177, 189, 249, 258, 259, 268, 283, 303, 308, 318, 321, 348, 364, 374, 376, 382, 389, 391, 397, 409, 410, 411, 422, 424, 425, 466, 468, 471, 473, 474, 485, 486, 498, 499, 503, 505, 509, 511, 513, 516, 524, 530, 532, 542, 544  
 Contrabbando (il) · 54, 88, 160, 171, 212, 244, 247, 254, 255, 258, 260, 280, 284, 404, 408, 411, 414, 415, 421, 505  
 Cuc (il) · 88, 160, 180, 253, 259, 276, 280, 283, 284, 286, 306, 309, 312, 316

---

### D

Dente di latte (il) · 209  
 Donna di Osopo (la) · 19, 94, 96, 189, 255, 278, 299, 364, 375, 382, 383, 406, 413, 424, 486, 511, 545  
 Dragone · 174  
 Due sogni (i) · 209, 212, 314

---

### E

Episodio dell'anno della fame (un) · 32, 87, 90, 118, 243, 251, 252, 253, 255, 258, 260, 268, 277, 278, 295, 309, 311, 313, 314, 320, 363, 367, 370, 413, 476, 544, 545  
 Escursione in Carnia (un') · 54, 167, 169  
 Estetica · 61

---

### F

Farfallina mistica (la) · 71, 168, 175  
 Festa dei pastori (la) · 87, 250, 320, 321, 322, 326, 327  
 Fila (la) · 134, 162, 164, 169, 177, 180, 238, 247, 250, 272, 284, 325, 331, 337, 355, 359, 424, 430, 434, 545

Focaccia col prosciutto (la) · 209  
 Fuiazze de Madonne (le) · 211  
 Fumi di Norina (i) · 211, 265

---

*G*

Gallina concincina (la) · 154, 172  
 Gamberi (i) · 91, 142, 163, 168, 170, 177, 192, 242, 243, 244, 248, 249, 280, 285, 288, 309, 356, 399, 423, 441, 503, 504  
 Gedeone · 498  
 Gesuita (il) · 154, 167, 454  
 Giornale di mia zia (il) · 18, 53, 111, 123, 136, 172, 173, 213, 256, 408, 414, 446, 465, 476, 488, 489, 490, 520, 530  
 Giovanni e Giuda · 78

---

*I*

Innocenti (gli) · 111, 168, 478, 480

---

*J*

Jalmicco nel 1848 (a) · 19, 364, 374, 377, 393, 403, 424, 426, 478

---

*L*

Lentiggini (le) · 173, 241  
 Licof (il) · 87, 88, 90, 91, 92, 159, 160, 165, 180, 250, 254, 258, 263, 277, 283, 317, 352, 355, 371, 396  
 Luna (alla) · 53, 472, 474

---

*M*

Malata (la) · 162, 170, 241, 279, 314, 318, 322, 324, 327, 328, 329  
 Maledizione dei lupini (la) · 163  
 Maria · 87, 159, 241, 311, 318  
 Matrigna (la) · 211, 212  
 Memorie di convento · 30, 35, 36, 38, 40, 44, 153, 174, 195, 337, 343, 542  
 Miracolo di Buia (il) · 163, 164, 443  
 Moglie (la) · 170, 250, 259, 278, 293, 318, 343, 356  
 Monache di Monte Pincio (le) · 18, 45, 99, 105, 109, 167, 175, 192, 193, 196, 252, 447, 450, 451, 469, 543  
 Morale · 94, 377, 416, 479  
 Mugnaja (la) · 18, 212, 252, 275, 302, 308, 309, 318, 351

---

*N*

Nipote del parroco (la) · 78, 239, 242, 318  
 Nome (il) · 241, 251, 284, 322, 324, 328, 341, 357  
 Non una sillaba oltre il vero · 93, 94, 103, 377, 378, 507, 513  
 Nuora (la) · 163, 212, 241, 274, 316, 318

---

*O*

Occhi (gli) · 78  
 Orazio · 34, 239  
 Orecchio (l') · 209, 359  
 Orfano (l') · 209

---

*P*

Pagina del giornale della zia (una) · 212  
Pane dei morti (il) · 88, 148, 160, 243, 249, 254, 396  
Pazzo (il) · 65, 151, 344, 449  
Pensieri · 126, 141, 213, 350  
Pianto di Venezia nel 1859 (il) · 18, 19, 53, 111, 212, 364, 469, 490, 491  
Più bella (la) · 172  
Precipitosa (la) · 209  
Pre-poco. Biografia · 88, 151, 196, 207, 241, 252, 274, 275, 498  
Pre-Poco. Biografia · 188  
Pulcino (il) · 173

---

*R*

Refrattario (il) · 78, 189, 242, 257, 277, 324, 363, 367, 368, 409, 498  
Reginetta · 44, 88, 159, 318, 337, 342, 343  
Resurrezione di Marco Craglievich (la) · 94, 416, 426, 446, 473  
Riparazione (la) · 338, 477  
Rispetto alla sventura · 94, 377, 421, 513, 516

---

*S*

Sagra di rosazzo (la) · 314  
San Giovanni Battista · 54, 65  
San Marco · 166, 438, 441  
Scene bibliche. Debbora · 498  
Schiarnete (la) · 41, 127, 164, 165, 171, 260, 269, 274, 275, 277, 286, 306, 307, 321, 330, 331, 349, 352, 406, 410, 441, 466, 499  
Scuola di campagna (la) · 208  
Sorella (la) · 154, 170  
Striis de Germanie (lis) · 19, 226

---

*U*

Uccellatore (l') · 18, 212, 244, 253, 254  
Uccellino (l') · 209  
Una pagina di vita intima. A proposito del sig. Odilon Barot · 11, 45, 46, 51, 343

---

*V*

Vecchio Osvaldo (il) · 78, 239, 246, 258  
Venezianina (la) · 212  
Vermi di S. Giobbe (i) · 163